







LES SEPT LIVRES
D'APHORISMES
DV GRAND
HIPPOCRATE,
EN LATIN ET EN FRANÇOIS,

ENRICHIS DE TRES-BEAVX ET TRES-doctes Discours en forme de Paraphrases,

ET D'EXPLICATIONS TRES-IVDICIEVSES prises des Anciens & Nouueaux Autheurs.

OEVVRE AGREABLE ET NECESSAIRE non seulement aux Medecins & Chirurgiens ; mais aussi à toute sorte de Personnes qui aiment leur Santé.

PAR Mᵉ MICHEL LE LONG, DOCTEVR en Medecine, à Prouins.



A PARIS,
Chez NICOLAS & IEAN de la COSTE, au mont S. Hilaire, à l'Escu de Bretagne: Et en leur Boutique, à la petite porte du Palais, proche le Quay qui regarde les Augustins.

M. DC. XLV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MESSIEVRS,

M^E IEAN RIOLAN, PROFESSEVR DV ROY

en Anatomie & Pharmacie; Me MICHEL de la VIGNE, Doyen de la Faculté de Medecine; Me RENE' MOREAV, Professeur du Roy en Medecine; & M^e GVY PATIN, Censeur des Escholes; tous quatre tres-celebres & tres-sçauans Docteurs Regens en la Faculté de Medecine de Paris.



ESSIEVRS,

Nous mettons souz vostre protection l'Ouurage d'vn Personnage que vostre Faculté a tousiours respecté & defendu contre les violences de ceux qui depuis vn ou deux siecles, ont tasché d'introduire en cette Ville capitale de l'Vniuers, de nouuelles doctrines,

pernicieuses aux biens & à la vie de ses Habitans. Ce sont les Aphorismes du grand & diuin Hippocrate, qui prefera autrefois le salut de la Grece, aux honneurs & aux richesses que le Roy des Perses, Artaxerxes, luy offrit, pour l'attirer à son seruice, & qu'il refusa comme d'vn ennemy, qui ne respiroit que la ruine de sa Patrie. C'est ce grand Homme qui chassa de la ville d'Athenes, qui seruoit d'Academie à tous les Grecs, vne peste cruelle & violente, qui la menaçoit d'vne entiere desolation. C'est ce grand Genie, qui a recueilly tous les preceptes & tous les secrets de la Medecine, qui estoient seulement propres & particuliers à ceux de sa famille, pour les reduire en cét Art tout bon & tout diuin, que vostre celebre Faculté a conserué inuiolable iusques à nostre siecle, & que ses Docteurs exercent auiourd'huy si dignement & honorablement, pour la conseruation de nos Rois & de leurs subiets. C'est ce Prince de la Medecine, que vostre sçauante & puissante Faculté a genereusement soûtenu contre les Theophrastes, les Baillifs, les Quercetans, les Turquets, les Castaignes, & contre vne infinité d'autres Nouateurs, qui souz de faux pretextes, mais aucunement specieux & plausibles, vouloient renuerser la Medecine de ce fameux & sçauant Grec, que les Empereurs ont respecté dans les loix qu'ils ont donné à leurs Peuples; pour introduire celle d'vn Suisse ignorant, violente & pernicieuse, sortie des feux & des cendres de ses fourneaux. Il y a si long temps que vous luy auez donné le droict de Bourgeoisie, qu'il ne faut pas s'estonner, si pour se faire entendre à tous les François, il vient les entretenir en leur langue. Ce n'est pas pour vostre consideration qu'il a changé son dialecte, puis qu'il vous est aussi familier qu'aux Philosophes de la Grece; mais c'est pour s'accommoder à la portée de ceux qui n'entendent autre langage que celuy qu'ils ont succé auec le lait de leurs nourrisses. Encore a-t'il pris vn truchemant auec luy, qui rend son Discours plus intelligible, & ses conceptions mieux éclarcies. Nous eussions tres-

volontiers, MESSIEVRS, imploré le ſecours de tout voſtre College, pour luy donner du credit parmy les François qui voudront s'entretenir auec luy : mais nous auons crû que la reputation & l'authorité que vous auez acquiſe parmy Meſsieurs vos Collegues eſtoit plus que ſuffiſante pour non ſeulement luy donner du credit parmy les gens d'honneur & de ſçauoir, mais auſsi pour le proteger contre la malice de ceux, leſquels adorans les nouueautez, comme des Diuinitez éclatantes, médiſent des Ouurages des Anciens, comme ſi c'eſtoient des modes ſurannées & extrauagantes. Nous auons pensé que mettant vos Noms au frontiſpice de cét Oeuure, vous le feriez receuoir auec reſpect, & auec applaudiſſement de tout le monde : puiſque parmy voſtre auguſte Compagnie, vous eſtes ainſi que les Graces au Conclaue des Dieux, leſquelles donnent aux Creatures, les douceurs, les attraits, & les charmes, qui les font aimer & eſtimer. On vous a vû tous quatre comme autant d'Hercules, ſouſtenir genereuſement l'honneur, les libertez & les priuileges de voſtre Faculté, contre vne petite armée de gens ramaſſez de toutes les parties de la France, qui vouloient dreſſer des colonies d'ignorance dans la plus fleuriſſante & la plus ancienne Faculté de Medecine qui ſoit en l'Europe. Vous auez par vos doctes Eſcrits & bonnes raiſons, donné à connoiſtre, non ſeulement à tout le Peuple, mais auſsi à cét auguſte Senat (que l'on pourroit tres-veritablement appeller, comme celuy de Rome, l'arbitre de l'Vniuers *) combien voſtre Faculté eſtoit releuée par deſſus toutes les autres ; & qu'il faut pour eſtre bon Medecin , comme on faiſoit autrefois en Alexandrie , venir eſtudier en vos Eſcholes. L'Arreſt ſignalé que vous auez obtenu en la grand' Chambre, apres cinq Audiences publiques, le premier iour de Mars de cette année preſente* 1644. *eſt vne marque tres-illuſtre de voſtre generoſité, & du courage que vous auez monſtré dans* les Apologies *que vous auez publiées ſur ce ſuiet. Ny les menaces que l'on vous a faites, ny les iniures & calomnies que*

l'on a ſemé contre vous, ny l'authorité de quelques perſonnes Eminentes, que l'on s'efforçoit d'animer & d'armer contre voſtre Compagnie, n'ont point empeſché qu'auec tout le reſpect que l'on doit à ces Puiſſances illuſtres, vous n'ayez genereuſement & noblement défendu voſtre Eſchole & ſes Priuileges, tant anciens que nouueaux, ſans autre motif ou conſideration que du Bien public. C'eſt, MESSIEVRS, ce qui nous a obligé de vous choiſir entre tant d'autres habiles Gens qui ſont à Paris, pour vous ſupplier d'auoir agreable le preſent que nous vous faiſons de ce Commentaire ſur les Aphoriſmes du grand Hippocrate, lequel pretend de trouuer en vos merites vne protection ſi aduantageuſe, qu'apres voſtre approbation, nous eſperons que l'Enuie meſme n'y treuuera rien à reprendre. Et ſur cette confiance que nous auons de voſtre bonté ſinguliere, nous vous proteſtons que nous ſerons toute noſtre vie,

MESSIEVRS,

De Paris ce 3. de Nouembre 1644.

Vos tres-humbles & tres-obeïſſans ſeruiteurs N. & I. DE LA COSTE.

L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.



MY LECTEVR, l'Autheur de ce Liure ayant cy-deuant exposé au Public vn Commentaire sur l'Eschole de Salerne, souz le Titre de Regime de Santé; & ayant sçeu qu'il auoit esté bien reçeu, & agreé de la plus part de ceux qui font profession non seulement de la Medecine, mais aussi des autres Sciences; il auroit crû estre tout à fait ingrat s'il ne recompensoit cét agréement de quelque Present plus digne de leur merite. Iugeant donc qu'vn si petit Ouurage n'estoit pas digne d'vn si grand loyer, il a voulu passer plus auant, & d'vne petite Eschole entrer dans vne doctrine beaucoup plus sublime. Mais comme les hommes arriuent rarement au comble de leur felicité sans faire rencontre de quelque obstacle, qui le plus souuent les priue du bon-heur qu'ils esperent; ainsi l'Autheur de ce Commentaire, apres auoir passé vne infinité de veilles pour le mettre en estat digne de te le faire voir, ayant esté attaqué d'vne fievre violante; & ne s'en estant pû garantir, est en fin passé de cette vie en l'autre dans la fleur de son âge. Et comme il me faisoit l'honneur de m'escrire souuent, & par ses lettres me promettoit tousiours quelque chose de plus releué que son Regime de santé, son premier coup d'essay; i'aurois crû faire tort au Public, si i'auois méprisé le bien qu'il luy procuroit, en negligeant de mettre au iour vn

ſi digne Ouurage. C'eſt pourquoy m'ayant eſté preſenté de la part de ſa Veufue, ie n'ay voulu manquer de le mettre ſur la Preſſe, eſperant de ta bonté qu'il ne ſera pas moins chery que le precedent. Mais dautant qu'il eſt bien difficile, ou pluſtoſt impoſſible, d'imprimer vn Liure de cette nature, & en l'abſence de ſon Autheur, que quelques fautes ne s'y gliſſent; Ie te ſupplie (cher Lecteur) de les paſſer ſouz ſilence, en ſuppleant à ce defaut; & ſçauoir gré au zele que i'ay eu, qui ne ſera iamais autre que d'eſtre toute ma vie ton tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur, LA COSTE.



COMMENTAIRES SVR LES APHORISMES D'HIPPOCRATE.

LIVRE PREMIER.

APHORISME PREMIER.

Vita breuis, ars longa, occasio volucris, experientia periculosa, iudicium difficile. Nec verò satis est, Medicum suum fecisse officium, nisi suum quoque ægrotus, suum astantes faciant, sintque externa ritè comparata.

La vie [1] est courte [2], l'art [3] est long [4], l'occasion [5] soudaine, l'experience [6] dangereuse, le iugement [7] difficile. Et ne suffit pas de se monstrer prompt [8] à faire ce qu'il conuient: mais il faut estre secondé du malade [9], des assistans [10], & des choses exterieures. [11]

DISCOVRS.



ON dit que le Temple d'Honneur qui fut autrefois à Rome, n'auoit point de porte ouuerte que dans celuy de la Vertu qui luy estoit contigu, par où de necessité deuoient passer ceux qui desiroient y auoir entrée. Ce qui signifioit assez clairement, que personne ne merite la Couronne, sans auoir par vn genereux combat donné des preuues de sa vertu, qui est vn ioyau, lequel au dire du Poëte Hesiode ne

s'achete qu'au prix de la sueur. Partant ceux qui ont commis au trauail la garde du Palais des Muses, planté le Cerbere en sentinelle à la porte des champs Elisees, & le Dragon au Iardin des Hesperides, nous ont à propos estalé ces fictions, pour faire voir souz leur écorce les embaras & difficultez qu'il faut surmonter auant que d'arriuer au comble des Sciences & Arts liberaux, où les studieux trouuent celuy de leur gloire, & le loyer de leur perseuerance. C'est ce que plus ouuertement declare l'admirable & diuin Hippocrate en ce premier Aphorisme, où il nous fait entendre par vn discours particulier, combien de peines doit endurer celuy qui veut professer la Medecine, qui est vn Art, ou Science non moins espineuse en sa pratique, que delectable en sa speculation, pour en diuertir d'abord les cœurs lasches & poltrons: & au contraire pour animer à vne si loüable entreprise ceux qui sçauent que comme les roses ne fleurissent & ne se cueillent que parmy les espines; ny que personne ne peut halener la douceur des Sciences, & en receuoir les fruits, sans s'estre auparauant frayé le chemin au milieu d'vne infinité de trauerses, dont il est mal-aisé de se dégager entierement, vû la brieueté de la vie, & la longueur que requiert vn Art si diuin, pour estre suffisamment informé de tous ses preceptes & maximes: mais (ce qui est non moins important) pour estre reduit en pratique, eu égard à la promptitude des occasions de bien faire, qui se presentent & absentent à chaque moment; au peril qui gist en l'experience des remedes, & au iugement que le Medecin doit auoir pour les adapter à propos à son sujet, qui est le corps de l'Homme, la plus noble Creature d'icy bas. Outre les repugnances qui se trouuent de la part du mesme sujet, de ceux qui sont destinez à son seruice, & des choses exterieures qui le peuuent soulager ou offenser, suiuant que l'on en vse bien ou mal. Toutes lesquelles considerations sont autant de pierres d'achopement aux hommes nouueaux en l'Art, & à beaucoup d'autres, lesquels y ayant vieilly, soit faute d'esprit ou exacte diligence, restent toute leur vie nouices & apprentifs; & comme s'ils ne faisoient que naistre, chancellent à chaque pas, tremblent, & sont perpetuellement irresolus en leurs entreprises. Arriere d'icy telles gens; arriere lasches & coüards, que l'apprehension, non la souffrance du trauail, fait fuer: arriere libertins, & tous ceux qui ont le pouuoir, non la volonté de bien faire. Il vous est bien permis de saluër le Temple d'Esculape, mais non pas d'y entrer pour l'exercice d'aucun ministere. C'est à vous, disciples du grand Hippocrate, à qui cét honneur est reserué: C'est à vous, dis-ie, qui apres auoir cueilly les fruits des Sciences qui acheminent les doctes à celle-cy,

vous proposez à bon escient, suiuant les traces de ceux qui vous sont precedé, de n'espargner en aucune façon vostre loisir pour venir au but où vous aspirez, qui est la perfection, entant que l'esprit humain y peut attaindre; sans que les veilles, le trauail, & les sueurs qu'il conuient endurer vous en puissent diuertir aucunement. Ce faisant, la briefueté de vostre vie sera recompensée par l'honneur que vous acquerrez en l'exercice de vostre profession : Les ennuis qu'apporte la longueur de l'Art seront soulagez par le contentement que vous receurez en vos estudes, lesquelles estans bien solides, vous donneront assez de lumiere pour ne laisser échaper les occasions de bien faire. Sur le mesme fondement vos experiences seront seures; & vos iugemens infaillibles seruiront d'oracles à vos malades, & à ceux qui les assisteront; lesquels sur la creance de vos merites se rendront prompts & obeïssans à vos ordres, disposans la nourriture, les medicamens, & toute autre chose qu'il conuiendra faire, suiuant vos commandemens, qui est le bien que vous pouuez esperer, & le profit que vous deuez tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. LE mot de vie se prend communément en quatre manieres. La premiere, pour la forme & substance de la chose viuante comme telle, que proprement nous pouuons appeller Estre vital, qui est commun aux plantes & animaux, à la difference de ce qui a estre & non vie. La seconde, pour le benefice que communiquent les alimens, à l'aide desquels les choses viuantes sont maintenuës en leur estre. La troisiesme, pour le mouuement continuel du cœur & des arteres, au moyen duquel les animaux viuent & respirent; & la chaleur naturelle est espanduë auec les esprits par tous les membres. La quatriesme, pour le cours des années, & tout le temps que l'on respire au monde, duquel plusieurs animaux sont beaucoup auantagez au dessus de l'homme, tesmoins les cerfs, les corbeaux, & les corneilles; mesme si vous voulez, le fabuleux Phœnix.

2. La vie de l'homme est courte (dit Iob) & pleine de miseres; elle est comme vne fleur qui naist, & le premier qui passe la foule aux pieds : ce n'est qu'vne ombre qui se perd en vn instant, ou comme dit S. Iacques en son Epistre, vne vapeur qui paroist vn peu de temps, & puis s'euanouït & dissipe; elle est comme la flam-

me qui luit en la lampe, & qui s'esteint aussi tost que l'huile luy manque. L'huile qui maintient la flamme de nostre vie, est l'humeur radical, sur lequel agit la chaleur naturelle, qui se maintient en se détruisant elle mesme. Aristote *au liure de la longueur & briéueté de la vie,* met la base & fondement d'icelle en l'humidité plus ou moins copieuse ; de sorte que les animaux qui en ont le plus, viuent dauantage que ceux qui en possedent moins, pourueu que la chaleur y regne suiuant sa proportion, afin de n'estre pas aisément desseichée ou congelée. Ce qu'il entend des causes naturelles de la longueur & briéueté de la vie, laquelle rarement passe aux hommes soixante & dix ou quatre-vingts ans, qui sont les bornes que luy donne le Roy Prophete : pourueu que les douleurs, les trauaux excessifs, & autres accidens infinis ne racourcissent point ce terme, lequel peu de gens atteignent : estant mal-aisé que dans le cours de plusieurs années ne se trouue quantité de tels embaras, qui empeschent la felicité de la vie, & abregent les iours de l'homme.

3. La Medecine s'appelle tantost Art, tantost Science chez les Autheurs : & Galien *au liure qu'il intitule l'Art medicinal*, la définit science des sains, des malades, & de ceux qui sont en estat de neutralité. D'autres la définissent, science des choses naturelles, non naturelles, & contre nature : en quoy il faut prendre le mot de science largement, non estroitement & proprement, comme veut le mesme Galien. Car si nous nous arrestons aux connoissances generales de la Medecine, on pourra l'appeller science. Mais si nous regardons la fin, à sçauoir la guerison des maladies & conseruation de la santé ; ensemble les moyens d'y paruenir, qui ne sont fondez qu'en coniectures, nous trouuerons qu'elle ne peut auoir autre nom que celuy d'Art, attendu que les Sciences sont des choses certaines & vniuerselles, non coniecturales & particulieres. La Medecine donc est proprement vn Art, comme l'appelle icy nostre Hippocrate, & Aristote mesme par tout. Auerroës dit, qu'elle est vn Art practic, procedant de veritables principes, dans lequel on recherche la conseruation de la santé du corps humain, & l'éloignement des maladies : de plus, que c'est vn Art operatif, inuenté par raison & experience, conseruant la santé, & chassant les maladies. La plus commune définition tirée du centre de la doctrine Galenique, est celle-cy. La Medecine est vn

Art, qui conserue la santé aux personnes saines, la restituë aux malades, & preserue celles qui sont en estat de neutralité. Plusieurs autres définitions se rencontrent chez les Autheurs : Mais pour couper court, la Medecine est proprement Art, & non Science.

4. Nous auons sujet de nous plaindre de la briéueté de nostre vie, si nous la comparons à l'Art de Medecine, qui est infiniment long à apprendre. Cette longueur vient de l'infinité de son estenduë par les connoissances qu'il faut auoir tant des animaux, plantes & metaux, de tous lesquels se puisent les remedes qui sont en vsage, que de l'homme mesme, lequel estant la vraye matiere de l'Art, comme l'appelle Galien *au second liure des Crises*, est sujet à vn nombre infiny de maladies & accidens que le Medecin doit preuoir, connoistre & guerir. Elle peut venir aussi de la necessité d'apprendre auparauant les Sciences de la Dialectique, Physique, & Mathematique, desquelles, particulierement de la Physique, tout bon Medecin doit estre instruit amplement. Adioustons les Lettres humaines qui sont pour la bien-seance, l'ornement & politesse de l'esprit : estans celles qui rendent l'entretien d'vn homme doux & souhaitable dans les honnestes compagnies, où ceux de cette profession se trouuent coustumierement. Or Hippocrate escriuant que l'Art est long, declare quãt & quand, suiuant le sentiment de Galien, ce qui l'a mû d'écrire les Aphorismes, estant à propos, vû la briéueté de la vie, que chacun apporteroit sa part ce qui luy sera possible pour la perfection de cét Art, afin d'en communiquer comme de main en main la connoissance à ceux qui viendront apres, lesquels en feront de mesme à ceux qui les suiuront; n'estant pas la vie d'vn seul homme suffisante de ietter des fondemens d'vn Art ou d'vne Science, & l'esleuer en sa perfection. De plus, il semble rendre raison pourquoy il a vsé de ce genre d'escrire concis, graue & moëlleux, afin que comprenant en peu de paroles beaucoup de choses importantes (qui estoit la gloire des anciens Escriuains) ceux qui auront l'esprit assez fort pour les bien entendre, se puissent en peu de temps rendre sages & experimentez en la Medecine, & paroistre vrais nourrissons d'Hippocrate.

5. L'occasion est la fille du temps, volage & passagere comme luy, laquelle ayant tourné le dos ne se laisse plus attraper, pource qu'elle est chauue par derriere. On appelle proprement occa-

sion le temps opportun d'agir, quoy que contre le sentiment d'Aristote *chapitre 35. du liu. 1. des prieures Analytiques*, où il en fait distinction. Nostre Hippocrate dit qu'elle est soudaine, à cause, comme veut Galien, de l'inconstance & flux perpetuel de la matiere, autour de laquelle l'Art s'occupe, à sçauoir le corps humain, qui s'altere & change à chaque moment. Ces alterations & changemens viennent du dehors par l'abord des causes exterieures, & du dedans par le mouuement des interieures, tant du corps que de l'esprit : à sçauoir de celuy-cy, par les passions predominantes qui agitent diuersement les esprits & les humeurs : de l'autre, par les maladies qui procedent de telles alterations, ausquelles suiuant les occurrences il faut apporter secours sans delay, crainte d'vn changement en pis, faute d'auoir eu le remede à la main. Ce qui doit estre entendu des maladies pressantes, où l'on a plus besoin d'vn prompt secours, que d'vn conseil lent & bien digeré, comme dans vne forte pleuresie, squinance ou catarrhe suffoquant, esquels accidans vne saignée faite habilement peut sauuer la vie; où si elle est differée, la mort est ineuitable.

6. L'experience, fille de l'vsage & de la memoire, a esté l'inuentrice des Arts, lesquels elle a mis sus par les exemples des mesmes choses souuentefois reïterées. Ainsi par la connoissance des choses singulieres, sur lesquelles se fonde l'experience, on est paruenu à celle des vniuerselles, qui est proprement l'Art, comme l'enseigne Aristote *au premier de sa Metaphysique* : aussi dit-on, que nostre Hippocrate reduisit la Medecine en Art parfait, l'ayant polie par raison, sans laquelle l'experience est suspecte & dangereuse; icy specialement, eu égard à la dignité du sujet. Car comme dit Galien, ce n'est pas du bois, des pierres ou du cuir que le Medecin a à manier pour y faire ses essais, mais le corps de l'hõme, sur lequel il est dangereux d'esprouuer des remedes que la longue experiẽce n'a point authorisez. Des experiẽces temeraires des autres Arts, les Republiques ne reçoiuent pas grand dommage : mais de celles de la Medecine elles sont notablement interessées, la cause procedant des Medecins estourdis, qui desertent les villes & les prouinces entieres. Il faut donc en l'espreuue d'vn nouueau remede, que la raison interuienne pour l'authoriser, afin d'agir seurement, qui est le vray Art, estant la seule experience casuelle & fortuite; sur laquelle partant on ne doit rien fonder de

certain, non plus que fur la raifon fans experience, eftant l'vne & l'autre imparfaites quand elles font feparées, mais parfaites quand elles font iointes, & fe preftent vn mutuel fecours, comme le boiteux & l'aueugle de l'Emblefme, dont l'vn fournit des yeux, & l'autre des pieds: car l'experience marche, mais elle trébuche fans les yeux de la raifon; & celle-cy clair-voyante ne peut cheminer faute de pieds pour l'affermir.

7. Galien *au liure des Sectes* efcrit, que le iugement que nous apportons à la connoiffance des chofes eft de deux fortes: l'vn qui procede de la raifon; l'autre des fens: celuy-cy facile & propre aux Medecins, qui de fon temps s'appelloient Methodiques, lefquels ne fe gouuernoient que par des chofes apparentes & connuës: l'autre appartient aux Medecins rationels & dogmatiques, comme eftant de plus haute contemplation. Or le iugement eft difficile, tant à caufe de la connoiffance des corps que des maladies, & des remedes qu'il conuient y apporter; des temps & de la maniere qu'il les faut donner: car les corps changent, comme auffi les malades, les maladies, & leurs accidens; & tel remede qui conuient à prefent, ne fera plus de faifon vne heure apres: vn remede qui fera du bien à vn malade, fera mourir vn autre atteint de pareille maladie. C'eft où les Empiriques, & ceux qui fe fondent fur le feul exemple, font bien empefchez, vû que fouuent les plus fçauans & iudicieux ont beaucoup de peine à raifonner fur les difficultez qui fe prefentent: auffi eft-ce vne piece rare qu'vn parfait iugement; eftant fort mal-aifé de bien rencontrer toufiours, quand on a pour fondement de pures coniectures, qui font les feuls moyens de paruenir à la guarifon des maladies cachées & difficiles: c'eft où la fcience, la raifon, & la longue experience font neceffaires.

8. Il n'eft pas feulement requis, que le Medecin, fçauant, iudicieux, & bien experimenté face fon deuoir, cherchant & inuentant les remedes propres, efpiant le temps & l'occafion de les donner à propos.

9. Rapportant franchement au Medecin les caufes de fa maladie, qui font de fa connoiffance, refpondant fidelement à ce dont il eft enquis touchant fes exercices, maniere de viure, & autres chofes qui peuuent mieux faire connoiftre fon mal, & obeïffant ponctuellement à tout ce qu'il luy ordonnera.

10. Que les Apothicaires, Chirurgiens, gardes, seruiteurs, & autres qui ont à conuerser autour du malade, le seruent fidelement, & ne luy donnent rien contre l'ordonnance du Medecin.

11. Qu'aucune cause externe n'afflige le malade; que sa chambre soit à l'écart, & sans bruit: qu'il ne soit à toute heure visité; si ce n'est de ceux qui luy sont necessaires: qu'il ne soit point entretenu d'affaires qui le puissent troubler, ny salüé de nouuelles capables de l'émouuoir, & choses semblables.



APHORISME II.

In turbationibus alui, & vomitionibus quæ sponte fiunt, si qualia oportet purgentur, confert, & facilè ferunt: Sin minus, contrà fit. Sic & vasorum depletio, si qualem fieri oportet, fiat, confert, & facilè ferunt: Sin minus, contrà accidit. Proinde & regionis, & temporis, & ætatis, & morborum habenda est ratio, pro quibus talia vacuari conueniat, nécne.

Aux troublemens de [1] ventre, & [2] vomissemens non [3] prouoquez, si les choses [4] purgées sont telles qu'elles doiuent [5] estre, on reçoit du profit, & l'on supporte le tout [6] auec allegresse: sinon; [7] au contraire. Il en va de mesme de l'inanition [8] des vaisseaux, laquelle estant faite comme il [9] appartient, profite [10], & est legere à supporter. [11] Sinon, tout au contraire. C'est pourquoy il faut considerer [12] la region [13], le temps [14], l'âge [15], les maladies [16] ausquelles elle est vtile, ou non.

DISCOVRS.



OMME l'œil de l'apprentif artisan doit estre souuent sur les mains & ouurages de son Maistre pour conformer les siens à leur modele; ainsi le Medecin imitateur de la Nature doit considerer ce qu'elle fait, afin d'agir comme elle où il sera besoin: & ce d'autant plus soigneusement qu'il est non seulement son imitateur, mais aussi son coadiuteur & ministre aux entreprises qu'elle commence; mais qu'elle ne peut

peut mener à perfection, pour sa foiblesse, ou autres empeschemens. La premiere chose donc où il doit déployer son industrie est à la recherche de l'humeur, qui peche au corps malade: ce que, outre les indications qu'il en peut tirer des signes exterieurs, Nature luy monstre fort souuent par les euacuations qu'elle entreprend de son propre mouuement, tant de vomissemens, que flux de ventre: où il ne faut pas que simplement il considere quel est l'humeur euacué, mais si tost qu'il l'est, le malade en supporte l'euacuation alaigrement; qui est la principale marque de son vtilité, pourueu que telle alaigresse soit de durée: car il arriue souuent que par la décharge des matieres peccantes les malades sont soulagez, mais non garis, la disposition demeurant aux parties d'en produire tousiours de nouuelles, comme par exemple dans l'hydropisie: comme l'on voit aussi assez souuent des personnes en voye de santé, voire exemptes entierement de leurs maladies precedantes, qui du commencement semblent ne se sentir en aucune façon soulagez. Le meilleur est quand l'vtile & le delectable se rencontrent apres l'euacuation, à sçauoir quand le mal est ensemble dehors, & que le malade recouure ses premieres forces: C'est sur le plan de telle euacuation que le Medecin se doit regler quand il ordonne des medicamens purgatifs, lesquels doiuent estre tels qu'ils purgent l'humeur peccant auecque choix, dont l'vtilité se connoistra si apres la purgation le mal cesse ou diminuë, & le malade en sent tel soulagement, que si Nature agissant sans empeschement auoit elle mesme operé. Car les medicamens donnez autres qu'il ne conuient aux humeurs peccans, quoy qu'ils ayent de l'effet quant à l'euacuation, apportent fort peu de profit eu égard à la fin d'icelle; mesme tant s'en faut corrompent quelque fois au lieu de nettoyer, notamment quand ils sont tant soit peu violans. Et comme Nature fait deux sortes d'euacuations; l'vne qui vient d'elle mesme, & par sa propre vertu, que l'on appelle critique, dont elle est soulagée; l'autre par contrainte, qui est la symptomatique, dont elle est affligée: ainsi en est-il de la purgation artificielle; l'vne prenant à point l'humeur vicieux, imite la premiere, soulage & garit le malade: l'autre qui agit sans choix d'humeur imite la derniere, & met souuent les corps en peril. Il faut donc que le Medecin soit soigneux obseruateur des œuures de Nature, considerant diligemment auant que de purger quelqu'vn ce qu'elle pourroit faire si elle mesme agissoit; sur tout ayant égard à la matiere qui peche, dont il aura connoissance par les signes & accidens propres à chaque humeur, ne negligeant pour en acquerir plus de certitude d'examiner la qualité des païs & des climats, la saison & consti-

tution de l'air, l'âge des personnes, & les maladies qui courent, qui est le profit que l'on doit tirer de la doctrine de cét Aphorisme.

Explication.

1. LE mot de flux de ventre (à parler generalement) s'entend de toute décharge du corps, qui se fait par les intestins, & souz cette signification sont comprises les lienteries, dysenteries, diarrhées, flux cœliaques, & generalement toutes autres pareilles euacuations, soit simples ou mixtes; critiques ou symptomatiques, de quelque part qu'elles procedent, pourueû qu'elles tiennent ce chemin. Icy nostre Hippocrate entend la décharge des humeurs qui pechent en qualité, laquelle se fait vers le bas par la vertu expultrice de Nature, secoüant le fardeau qui la gréve. Or il ne dit pas quelque simple ou petite décharge, mais vne ample euacuation qui ne se peut faire sans vn grand trouble & commotion en l'œconomie corporelle : ce qu'il signifie par le mot ταραχὴ, significatif du troublement & agitation que l'on experimente dans les grandes crises, où Nature fait ses efforts, & semble ioüer de son reste.

2. Quand les humiditez superfluës au lieu de descendre, prennent le chemin de l'estomac, & irritans sa faculté expultrice le font renuerser, afin de mettre puissamment dehors ce qui luy nuit.

3. C'est à dire sans l'ayde d'aucun medicament, mais seulement de sa propre force & vertu, irritée pourtant quelque fois par des causes maladiues.

4. Purgation proprement est, selon Galien, euacuation d'humeurs pechans en qualité; ce mot se prend improprement pour toute décharge d'humeur qui peche aussi bien en quantité qu'en qualité : ainsi le cours ordinaire des femmes qui souuent n'est que d'vn sang pur & loüable se nomme purgation. Toute purgation est naturelle ou artificielle, vniuerselle ou particuliere; l'vniuerselle s'entend de la décharge de tout le corps; la particuliere, de quelque partie : ainsi le cerueau a des conduits & emonctoires à se purger, & pareillement le cœur & le foye, & ainsi des autres.

5. Tant en qualité qu'en quantité, dont la premiere dénote

l'humeur qui peche, & la seconde la mesure de son euacuation, qui doit estre copieuse (pource que rien de peu n'est critic) faite par lieux conuenables, & propres à la receuoir : de plus il faut que l'humeur n'offence point les lieux par où il passe; & sur tout qu'il sorte à vn vray iour de crise, ou autre ayant vertu critique, comme sont les indicatifs ou demonstratifs.

6. D'autant qu'estant faite la purgation suiuant les conditions susdites, l'œconomie du corps auparauant desbauchée, est restablie en son pristin estat, & les parties soulagées du fais qui lés accabloit.

7. Comme lors que Nature violamment irritée des causes maladiues laisse échaper pesle-mesle ce qui est bon & mauuais par la foiblesse de la faculté retentrice; de sorte que les malades empirent au lieu d'amender de telles euacuations.

8. C'est à dire que mesme fruit ou incommodité arriuent des purgations artificielles, suiuant qu'en les ordonnant le Medecin a pris bien ou mal ses mesures.

9. Par la connoissance de l'humeur surabondant, lequel a ses propres signes, tirez tant de la couleur du cuir, notamment du visage, que des actions des mœurs, & conuersation des personnes, des fonctions de la vie, comme du boire, du manger, du sommeil, du repos, & semblables; mesme des excremens, tant terrestres que aqueux.

10. Ayant le Medecin, comme fidele ministre de Nature, executé par vn medicament conuenable à l'humeur peccant, ce qu'elle mesme eust fait en agissant de son propre mouuement. La difference qu'il y a entre la purgation naturelle & l'artificielle est, que la premiere vuide seulement du ventre ce qui luy est enuoyé des vaisseaux; & la seconde va chercher les humeurs corrompus dans les vaisseaux mesmes.

11. Ce qui conuainc d'vn erreur manifeste ceux qui nient que les medicamens agissent par election, ains soustiennent que tous purgent generalement toute sorte d'humeurs; & que ceux qui gréuent plus la Nature sortent les premiers, & les autres en suitte: Si cela estoit Hippocrate n'auroit que faire de dire, *si l'inanition ou vuidange des vaisseaux est faite comme il appartient*, voulant aduertir le Medecin d'y aduiser soigneusement. Et en vain Galien eust donné aduis d'euacuer la pituite, si elle est surabondante;

comme semblablement l'vne & l'autre colere, & la serosité du sang, si cela ne dépendoit de celuy qui donne les remedes en les choisissant conuenables à purger l'humeur vicieux. I'aduoüe bien qu'vn purgatif simple ne tire pas d'ordinaire vn humeur seul quand il y en a plusieurs qui pechent, mais cela se fait par accident; soit que l'humeur autre que celuy qui est proprement tiré se trouue tellement confus auecques luy, qu'il faille de necessité qu'ils partent de compagnie; soit que le medicament mesme estant plus fort qu'il ne conuient pour attirer l'humeur qui luy est propre, tire en suitte celuy qui luy a plus de ressemblance, ou qui est plus mobile, ou qui se rencontre le premier en son chemin.

12. C'est à dire que pour agir en vn affaire de telle importance, il faut balancer en son esprit toutes les circonstances necessaires telles que les suiuantes, dont nous tirons connoissance des humeurs qui pechent ensemble, de la qualité & dose des medicamens qu'il conuient ordonner.

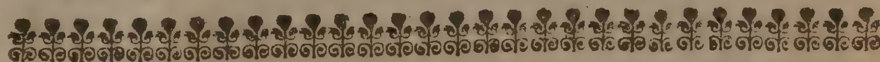
13. Car suiuant le climat chaud, froid, humide, ou sec, la scituation du terroir, l'air, les eaux, les vents, la nourriture qui y est plus commune, l'on connoist partie de la disposition des corps, & quel humeur y domine. Si c'est sang, bile, pituite ou melancolie, s'ils endurent facilement ou difficilement la purgation; par exemple, és païs grandement chauds ou froids on ne purge que par grande necessité. Les sanguins n'ont besoin que de purgations legeres, & les bilieux sont plus aysément émeus que les phlegmatics; ceux-cy plus que les melancolics.

14. La saison où l'on est pour faire choix de l'humeur qui est à purger: car en Esté la bile domine, en Automne la melancolie, en Hyuer la pituite, & au Printemps le sang; I'entens quand les saisons ne sont point peruerties, comme il arriue dans les grands changemens de l'air.

15. Tant pour le choix des humeurs, qu'il faut purger, que pour la dose des medicamens. Pour le premier, les enfans & adolescens abondent en sang: les ieunes hommes ont force bile: ceux qui sont en âge meur tirent à la melancolie, & les vieillards à la pituite. Pour le second, ceux qui sont fort ieunes & fort vieux veulent des purgations bien legeres: les premiers, de crainte d'estre trop euacuez; les derniers, pour l'estre desia beau-

coup : & ceux qui sont entre deux en doiuent auoir suiuant la proportion de leur âge, de leur force, & de l'humeur qui peche en eux.

16. Si c'est fiévre tierce, quarte, quotidienne, continuë, ou compliquée d'vne ou deux d'icelles : ou bien si c'est autre maladie causée d'vn des quatre humeurs, de deux ou de trois ensemble : si c'est intemperie simple : si le mal vient d'inanition ou de repletion. De toutes lesquelles circonstances on coniecturera s'il faudra purger ou non, & de quel remede on vsera.



APHORISME III.

Athletarum plenior corporis habitus, si ad summum sit plenitudinis gradum perductus, lubricus est. neque enim eodem permanere aut consistere potest: quum verò non consistat, nec iam possit in melius proficere, superest vt recidat in deterius. Quamobrem plenior illa corporis habitudo haud cunctanter est soluenda, quò corpus nouæ nutricationis initium capiat. Non tamen vsque eò vacuando pergi velim, vt vasa in se penitus consîdant, hoc enim tutum non est: sed quatenus natura feret, eò vsque progredi oportet. Sic & extremæ vacuationes periculosæ: contraque repletiones, extremæ si fuerint, similiter periculosæ.

Les parfaits [1] embon-points des hommes qui s'exercent nuds [2], sont dangereux quand ils viennent iusques [3] à l'extremité : car ils ne peuuent estre stables & permanens. [4] Ne pouuans donc demeurer en pareil [5] estat, ny s'auancer en vn [6] meilleur, ils tombent dans vn [7] pire. Pour ces causes il est expediant de retrancher cét embon-point [8] promptement [9], afin que le corps se recrée de nouuelle nourriture [10]. Il ne faut pourtant faire l'euacuation iusques à vne extréme décheance [11], car il est dangereux ; mais la regler à la nature de celuy qui la doit [12] supporter. Or comme les extrémes euacuations sont dangereuses [13] ; aussi y a-t'il vn peril eminant aux extrémes [14] repletions.

DISCOVRS.

NON seulement la qualité des humeurs, degenerant de la naturelle, porte vn extréme preiudice à la santé, si elle n'est corrigée par l'euacuation de ce qui peche le plus; qui est vn œuure de la Nature & de l'Art, ainsi que nous l'auons appris au precedent Aphorisme: mais aussi la quantité excedant la portée des forces, & la capacité des vaisseaux, qui est le suiet de celuy-cy. C'est ce que l'on appelle repletion, dont le souuerain remede dépend plustost de l'Art que de la Nature, comme nous verrons cy-apres: estant à propos de s'arrester auparauant vû qu'il y a deux sortes de repletions, l'vne aux forces, l'autre aux vaisseaux. Nostre Hippocrate semble se taire de la premiere, & nous traiter de la derniere seulement, comme il appert par l'exemple proposé tout à l'entrée, qui est celuy des Athletes, gens qui ne s'estudioient qu'à s'engraisser & nourrir amplement, afin d'auoir les membres robustes pour exercer auec plus de loüange le mestier de la luitte, en terrassant leurs Antagonistes. Or la raison ce me semble pour laquelle il traite plus expressément de la derniere que de la premiere repletion, est que celle-là ne peut pas mettre les malades à si soudaine extremité que celle-cy. Car comme ainsi soit que les maladies plus soudaines sont les plus hazardeuses, pource que prenant à l'improuiste elles ne donnent pas loisir de courir aux remedes; la repletion qui est aux forces se fait sentir peu à peu, tant par les douleurs obtuses que par le peu d'agilité que l'on a dans les exercices (i'entens de ceux où l'on est duit & accoustumé) & ce d'autant que les facultez qui gouuernent le corps ne peuuent regir les membres trop chargez & engourdis: ce qui fait qu'autant de douleurs, surcharges, & foiblesses, sont autant d'auis que nous receuons de donner ordre au peril qui nous menace. Mais la repletion des vaisseaux ne se declarant par aucune douleur ou incommodité; au contraire nous flatant quand elle nous doit ioüer quelque mauuais tour: il a esté besoin que nostre souuerain Maistre nous laissast vn aduis particulier de prendre garde à nostre santé lors qu'elle semble trop parfaite & inuiolable, qui est dans l'estat outre lequel elle ne peut auancer, pource que les chairs suffisamment nourries refusent le sang que le foye & les veines leur preparent, lequel finalement regorgeant, rompt ses vaisseaux, cause les vo-

missemens sanglans, les suffocations, apoplexies, & autres maladies soudaines. Or cette repletion est d'autant plus dangereuse aux Athletes, que leurs exercices sont grands, en la violence desquels le sang boüillonnant és veines, rompt plustost ses digues que dans vn trauail ou exercice plus reglé. Comme en cas pareil on en voit plusieurs ainsi surpris en ioüant à la paulme, ou s'occupans à d'autres diuertissemens laborieux: Partant au moindre soupçon de cette bonne habitude il faut sans differer donner air aux vaisseaux afin d'en retrancher vne partie, comme le commande nostre Hippocrate, & que l'Art en ce cas preuienne la Nature, faisant de bonne heure ce qu'elle n'entreprend qu'à l'extremité, où elle agit fort dangereusement pour elle, comme nous auons monstré cy-deuant. Mais en l'euacuation du sang il faut se garder de passer d'vne extremité à l'autre, & d'vne grande repletion venir à vne extresme inanition, de peur qu'ayant vuidé trop à la fois, on ne soit contraint de remplir de mesme en donnant nourriture trop copieuse, quand par vne excessiue vuidange les facultez naturelles sont demy abastardies. Enfin, le Medecin sçachant que tout excés est vicieux, & que les corps ne peuuent sans vn extresme dommage souffrir les extresmes alterations; doit tousiours se proposer vn milieu, par où il doit passer doucement & insensiblement, en sorte que le corps qu'il gouuerne n'en ressente aucun dommage, qui est, auec ce que dessus, le profit que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. SI l'embon-point du corps est vicieux ce n'est que par accident lors qu'il vient au dernier degré de bonté: car de soy il est tres-souhaitable quand il demeure dans la mediocrité, ou vn peu au dessus, & est l'indice d'vne parfaite santé, dans laquelle les fonctions du corps s'exercent heureusement.

2. C'estoient les Athletes, gens qui paroissoient aux jeux celebres de l'ancienne Grece pour donner contentement aux peuples qui y venoient de toutes parts, dont l'exercice principal estoit de luitter. Or le soin de ces gens estoit de se bien nourrir pour estre plus forts & roides à terrasser leurs Antagonistes. La nourriture qu'ils prenoient estoit plus grossiere que delicate, ne mangeant le matin que du pain, & quelque fois des figues; & le soir du pain & de la chair. Auant que de venir à la luitte ils se frottoient

d'huile, afin que leurs aduersaires eussent moins de prise sur eux, d'autant qu'ils combattoient tout nuds : mais ie croy que cét huile leur bouchant les pores du cuir, empeschoit par accidant la dissipation de leur substance, qui leur causoit cette habitude plethorique. Cette bonne nourriture estoit cause qu'ils estoient rarement malades; & pour l'ordinaire ils perissoient de morts subites, comme nous l'apprend Aristote au premier de ses Problémes.

3. Quand les parties trop bien nourries ne peuuent plus aggreger à leur substance le sang que le foye bien sain a cuit & élaboré parfaitement : de sorte que les vaisseaux pour estre trop pleins, & ne se pouuoir plus dilater, se rompent auec violance; ou bien la chaleur naturelle du sang est suffoquée par le sang mesme : consequemment la flamme de la vie est esteinte, ou bien le chemin des esprits estant bouché par la trop grande repletion des veines & arteres, suruiennent des apoplexies legeres, mais le plus souuent funestes pour la plus part.

4. Car c'est le propre de la chaleur naturelle aussi bien que de toute autre de n'estre iamais oisiue, cuisant sans cesse, distribuant & assemblant l'aliment, ou pour parler en meilleurs termes, l'incorporant en la substance des parties, & en vn mot agissant perpetuellement lors qu'elle ne trouue point d'obstacles, & faisant en nous tout ce que le Soleil fait au monde par sa lumiere & son mouuement continuel.

5. Attendu que nos corps sont de la condition des autres choses sublunaires, subietes à changement & caducité.

6. Car les parties du corps ont naturellement leurs iustesses & proportions, au delà desquelles elles ne peuuent croistre ny s'estendre, où estans paruenuës elles ne s'appliquent plus à la nourriture que leur prepare le foye, pour n'auoir place à la loger.

7. Cette bonne habitude, inexpugnable par les causes externes, se destruisant elle mesme, & la chaleur naturelle demeurant suffoquée par l'abondance de nourriture : à quoy doiuent prendre garde les gens replets; specialement ceux qui s'estans autre fois beaucoup exercez, & mangeans aussi beaucoup, se dispensent auec le temps de ces exercices, sans retrancher aucune chose de leur maniere de viure precedante.

8. En

8. En tirant du sang en abondance, non pourtant trop à la fois, mais en partageant les euacuations, & les faisant de temps en temps, crainte plustost de la perte des esprits, que de celle du sang.

9. Si tost que l'on a le moindre soupçon du peril où l'on doit tomber, qui se declare souuent par quelque douleur de teste, leger frisson, vertige, alourdissement, battement de veines, tressaillemens & palpitations de membres.

10. Pource que par cette euacuation copieuse il commencera de trouuer faute de ce qu'il auoit trop abondamment. Et de plus, les parties déchargées ayans leur extension & dilatation libres dissiperont dauantage de leur substance qu'elles ne faisoient.

11. Il est dit dans vn des Aphorismes suiuans, que vuider copieusement, remplir tout à coup, ou émouuoir le corps en quelque maniere que ce soit, est dangereux, attendu que tout excés a declaré la guerre à Nature; estant fort hazardeux de passer d'vne extremité à l'autre sans s'arrester à quelque moyen. Que si l'on euacuë les vaisseaux copieusement, il faut du moins prendre garde que l'habitude du corps n'en soit point extenuée : i'entens que les chairs ne se consument faute de treuuer du sang de reste.

12. C'est à dire qu'en faisant la saignée il faut tirer ses indications non seulement de la maladie, mais considerer la nature particuliere du malade : quel humeur domine en luy : quelle est sa maniere de viure, sa condition, ses exercices : s'il peut aisément ou mal-aisément supporter les euacuations qu'il conuient faire.

13. Attendu qu'en trop euacuant on renuerse les forces du malade, sans la conseruation desquelles tous remedes sont inutiles.

14. Pource que la chaleur & les esprits estans trop dissipez par les trop amples euacuations, les parties destinées aux fonctions naturelles sont rafroidies, & ne peuuent guere cuire à la fois : que si on leur donne trop, elles corrompent tout.

APHORISME IV.

Victus tenuis & exquisitus; & in morbis longis semper, & in acutis verò vbi non conuenit, parùm tutus. Rursumque victus qui ad extremam peruenerit tenuitatem, molestus. Siquidem quæ ad summam plenitudinem perductæ sunt repletiones, molestæ.

Le viure échars [1] & exact est tousiours dangereux aux longues [2] maladies, & mesmes aux [3] aiguës où il n'est pas ordonné conuenablement [4]. Dauantage, celuy qui est extrémement échars est [5] insupportable, à cause que les extrémes repletions sont fort difficiles [6] à supporter.

DISCOVRS.



IL est expedient à vn Medecin pour son honneur, & tres-necessaire pour le bien de ses malades de preuoir tout afin de pouruoir à tout, & discourir aussi bien de l'aduenir comme du present & du passé: c'est à dire qu'il faut que non seulement il connoisse les maladies, mais aussi leur longueur & brieueté, sans lesquelles conditions il luy est mal-aisé de paruenir auec certitude aux cures qu'il entreprend. L'vtilité qui vient de cette connoissance est de donner en temps & lieu les medicamens & alimens conuenables; ceux-là pour combattre les maladies, ceux-cy pour conseruer les forces; ausquelles il faut auoir égard en premier lieu, & lesquelles le Medecin doit ménager pour s'en preualoir au temps de la crise où il doit estre l'arbitre du conflict qui se donne entre la Nature & la maladie. Cét vsage & administration d'alimens, qui est le sujet de cét Aphorisme & de plusieurs autres suiuans, s'appelle communément Diete, qui est le troisiesme membre qui compose la partie de Medecine, nommée Curatiue, dont les deux autres sont la Pharmacie & Chirurgie, desquelles nostre Hippocrate a parlé aux deux Aphorismes precedens, souz les noms de Purgation & d'Euacuation, par lesquelles on guarit les corps cacochymes & plethorics; desquelles trois parties celle dont nous traitons est à au-

tant plus excellente que ſans elle l'on ne peut valablement ſe ſeruir des autres aux grandes maladies ; mais pour les legeres elle ſeule les peut chaſſer ſans aucune ayde eſtrangere. Or le mot de Diette ſe prend largement ou eſtroitement : En la premiere ſignification il comprend l'vſage moderé des ſix choſes non naturelles : en la derniere il s'entend ſimplement de l'vſage du boire & du manger. Celle-cy derechef ſe conſidere en deux manieres ; à ſçauoir, eu égard aux perſonnes ſaines, ou aux malades. La diette des perſonnes ſaines eſt triple ; à ſçauoir, la commune & mal reglée, la mediocre, & l'exacte : Par la diette commune l'on entend l'vſage des viandes ſans choix, ſans ordre, meſure, ny diſtinction de temps, laquelle ne doit auoir aucun lieu dans la Medecine, n'eſtant deſtinée qu'à ceux qui viuent dereglément, & à deſſein de ruiner leur ſanté, ou à ceux que le meſaiſe & la pauureté font viure incommodément. L'autre eſt la mediocre, propre à ceux qui eſtans moyennement ayſez en leur famille obſeruent le temps de leurs repas & l'ordre des viandes, non pourtant trop curieuſement choiſies, dont ils ſe raſſaſient auec diſcretion. L'exacte eſt celle où l'ordre des viandes & le temps des repas n'eſt pas ſeulement gardé, mais auſſi le choix & appareil ordinaire des mets eſt obſerué ponctuellement, auec telle ſobrieté que l'on pourroit encore manger en ſortant de table ; qui eſt vn grand ſecret pour conſeruer la ſanté, dont pourtant peu de gens ſe veulent ſeruir. La diette des malades qui eſt noſtre ſuiet principal eſt pareillement de trois ſortes ; à ſçauoir, ſimplement legere, tres-legere, & extrémement legere, leſquelles trois ſe gardent ſeulement aux maladies aiguës, l'indication priſe de leur durée, & des forces des malades. La diette ſimplement legere ſe garde és maladies, i'entens ſur tout és fiévres, dont le terme eſt de quatorze iours. L'autre en celles qui ne vont qu'au ſeptieſme ; & la troiſieſme eſt pour celles qui ne paſſent pas le quatre ou cinquieſme, ſuiuant leſquelles on doit plus ou moins nourrir les malades ; à ſçauoir, aux premieres d'alimens qui ayent quelque corps, comme, ſucs de viandes, boüillons amples, & œufs frais de trois en trois heures pour l'ordinaire. Aux autres, de boüillons plus legers, & rarement d'œufs. Plus frequemment en la fievre de ſept iours qu'en celle qui eſt de moindre durée : ou ſi les forces le permettoient il ſeroit expedient de ne rien prendre du tout que quelques ptiſanes compoſées, & orges mondez bien dilayez. En fin le Medecin fait ſagement qui prenant bien le temps où la maladie doit eſtre en ſa vigueur, ordonne le regime de vie en telle ſorte qu'entretenant les forces iuſques au iour de la criſe qui eſt en la vigueur ſuſdite, Nature puiſſe

souz sa conduite triompher heureusement de sa capitale ennemie, qui est le profit qu'il faut tirer du discours de cét Aphorisme.

Explication.

1. TEl que la simple cresme d'orge, dont les anciens vsoient aux maladies aiguës, ou les simples boüillons de chairs dont nous nous seruons aux mesmes, plus ou moins suiuant leur longueur ou brieueté.

2. C'est à dire sans fievres aiguës par decheance, comme celles qui vont depuis le quatorziesme iour iusques au vingtiesme, & quarantiesme.

3. Aux maladies simplement aiguës, ou tres-aiguës, comme de quatorze & de sept iours.

4. C'est à dire, ou le Medecin ne preuoyant pas le temps de la vigueur, espargne la nourriture du commencement, & cependant au temps susdit où il la deuroit retrancher, il est contraint de nourrir plus qu'il ne faut, attendu que les forces succombent lors qu'elles deuroient estre en estat de supporter la crise; & neantmoins la mesme crise est empeschée ou retardée, ce qui est extrémement preiudiciable à la Nature, laquelle émouuant les matieres qu'elle ne peut mettre dehors, reste plus foible qu'auparauant.

5. Telle que la nourriture de l'hydromel dont les anciens vsoient aux maladies extrémement aiguës, ou l'entiere abstinence de nourriture que certains corps peuuent supporter, comme les gras & replets, mais non pas tous. Que si telle maniere de viure est prescrite aux simples aiguës, c'est encore pis, & les malades y succombent.

6. Comme s'il disoit, supposé que la nourriture doiue estre donnée à l'equipolant de la substance perduë; si ceux qui releuent d'vne forte maladie où ils ont esté peu nourris l'appetit leur reuenant mangent à mesure d'iceluy, ce qu'ils prendront ne leur profitera nullement, pource que l'estomac débauché & affoibly par le mal precedant ne pourra cuire; & il est tres-dangereux de passer d'vne extréme inanition à vne extréme repletion, tous changemens soudains estans ennemis de Nature.



APHORISME V.

In tenui victu peccant ægroti, quo fit vt magis lædantur. Siquidem quoduis peccatum grauius hîc quàm in paulò pleniore victu solet esse. Eadem de causa sanis etiam valde tenuis, stataque & exquisita victus ratio parum tuta, quia errata grauius ferunt. Quare tenuis exactusque victus paulò plenior existit maxima ex parte periculosior.

Les malades [1] qui pechent au viure leger se font vn [2] extréme tort; car toute la faute qui se commet de cette part est tousiours plus griéve du costé d'vne legere [3] nourriture que d'vne vn peu plus [4] ample: Pour cette cause mesme la diette écharse, reglée & exacte [5] est dangereusement practiquée des personnes [6] saines, attendu qu'elles en supportent plus difficilement [7] les fautes. Partant le viure échars & trop [8] exact est plus dangereux pour l'ordinaire que celuy qui est vn peu plus ample [9] & moins sobre.

DISCOVRS.



OMME ainsi soit que le trop est vicieux en tout, & que la mediocrité tant loüée par les Autheurs de toutes qualitez, est le plus seur guide des actions humaines: toutefois il s'en trouue rarement qui la gardent, en telle maniere qu'elle ne decline souuent en l'vne des extremitez de l'excés ou du défaut; ce qui s'entend en general des actions de la vie: mais icy particulierement de celle de la nourriture des sains & des malades; entre lesquels ceux-cy sont à cét égard les plus considerables, pource que les autres se maintenans de leurs propres forces ne peuuent estre ébranlez par les excés legers comme les susdits. Estant donc comme impossible, voire mesme quand on pourroit, n'estant pas necessaire en maladie, ainsi comme en santé, de garder la mediocrité dans la nourriture, on demande lequel est le plus dangereux de pecher en l'excés ou dans le défaut d'icelle? Par l'excés on n'entend pas icy vne abondance extraordinaire de viandes, qui puisse faire violer les loix de

la sobrieté aux malades, qui ne le pourroient mesme quand ils le voudroient, à cause de la perte de leur appetit, mais seulement vn surcroist de nourriture au dessus de la necessité, ou de la portée de la chaleur naturelle, foible & languissante. A quoy nostre Hippocrate satisfait disant, qu'il vaut beaucoup mieux donner quelque chose de plus, que par vn viure trop échars attenuer vn malade de telle sorte qu'il ne puisse au besoin se preualoir de ses forces : la raison que nous en pouuons donner est qu'il est plus aysé d'oster peu que d'adiouster beaucoup ; & les maladies de repletion sont plustost garies que celles d'inanition, attendu qu'és premieres les remedes agissent en peu de temps quasi sans le secours de la Nature, mais aux dernieres il faut qu'elle opere toute seule à l'ayde des alimens, vû que les medicamens, sinon ceux qui sont fort legers, luy sont plustost contraires que necessaires ; D'où vient qu'en ses actions elle ne marche que pas à pas, & ne peut auancer viste, d'autant que la chaleur naturelle estant fort diminuée n'a pouuoir contre les alimens à telle suffisance, que les forces reduites au petit pied soient remises sus en peu de temps. Bien au contraire, si l'on se licentie tant soit peu dans la nourriture, outre la portée de cette chaleur, elle est promptement suffoquée par la crudité qui en vient, comme vn petit feu par vn tas de bois verd. De crainte donc de ces extrémes inanitions, concluons auec nostre Hippocrate que s'il se commet des fautes touchant l'administration de la nourriture aux malades, celles de l'excés sont plus pardonnables que celles du défaut, qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. OV plustost les Medecins qui les gouuernent, lesquels doiuent leur prescrire la nourriture suiuant la necessité, considerans l'espece, le mouuement de la maladie, les forces, & autres circonstances.

2. Si ce n'est que la maladie soit tres-aiguë, & passe comme en vn instant au point de sa vigueur, là où il est à propos de ne rien donner du tout, ou si l'on donne que ce soit fort peu de nourriture, & fort legere, au cas que le malade ne puisse s'en passer.

3. Supposé dans vne maladie dont le principe sera de deux ou trois iours, & les autres temps à proportion, iusques à la vigueur : car il faut alors nourrir moins écharcement le malade, à

fin de luy diminuer peu à peu sa nourriture iusques vers le temps de la crise.

4. Ordonnée dés le commencement d'vne maladie, qui ne doit pas estre si tost en son estat & vigueur. Pratique contraire à celle des Medecins d'Egypte, & des disciples de Tessale dont parle Galien, qui sans distinction de maladies, longues ou bréues de la Nature, & constitution des corps, traitoient tous leurs malades d'vne mesme sorte, ne leur donnant aucune nourriture trois iours durant, d'où leur vient le nom fameux de Diatritaires : Mais qu'arriuoit-il cependant ? c'est que d'vne simple fiévre putride ils en faisoient venir vne hectique, les parties solides conceuant en elles la chaleur fiévreuse faute d'estre humectées par les alimens, notamment durant les grandes chaleurs : car le procedé de ces Messieurs estoit non seulement de contenir leurs malades au ieusne de trois iours, mais aussi de ne leur donner en suitte nourriture qu'vne fois de deux iours l'vn, comme nous l'apprend Galien *au 10. de sa Methode.*

5. Non telle que l'on pratique en maladie, mais en santé; à sçauoir, vne maniere de viure où l'on obserue ponctuellement le temps du repos, le choix & l'ordre des mets, auecque sobrieté.

6. Lesquelles desirent se conseruer leur bonne disposition par vn regime bien exact, dont ils proposent ne s'en esloigner iamais.

7. Non qu'il ne soit fort excellent de soy, mais à cause de la difficulté qui gist en son obseruation continuelle, de laquelle si l'on se fouruoye tant soit peu l'on deuient malade, soit que ceux qui viuent ainsi soient pour quelques affaires contraints d'auancer ou retarder leurs repas; soit qu'ils vsent de viandes non accoustumées ; soit que pour auoir ieusné trop long temps ils se remplissent à coup, donnans à leurs estomacs des exercices extraordinaires. Hippocrate semble icy faire vne induction : Si, dit-il, la diette trop sobre nuit aux corps qui se portent bien, encore qu'ils soient capables de beaucoup de resistance, combien à plus forte raison doit-elle nuire aux malades, dont les forces sont desia reduites fort à l'estroit ? de maniere que par vn viure trop échars elles peuuent estre en vn moment tout à fait renuersées.

8. Ordonné au commencement d'vne maladie qui ne doit pas estre au point de sa vigueur en peu de temps.

9. Estant plus à propos de viure quelque peu plus largement au commencement du mal, afin de conseruer les forces iusques à son estat & vigueur, que par vn ieusne trop estroit les mettre à tel point qu'au iour de la crise elles ne soient bastantes de combattre la maladie, ainsi qu'il est requis & necessaire.



APHORISME VI.

Ad extremos morbos, extrema exquisitè comparata remedia, optima.

Aux maladies [1] extrémes, les remedes [2] extrémes apportez auec diligence [3] sont tres-bons.

DISCOVRS.



COMME ainsi soit qu'en toute maladie le Medecin doiue auoir deux fins, dont l'vne est la recherche des remedes propres à les combattre; l'autre, la conseruation des forces de Nature, donnant des alimens à suffisance pour reparer la substance dissipée, tant par la violance du mal, que par l'vsage des remedes: Toutefois il se trouue des maladies si pressantes, que ne pouuant ensemble tendre à ces deux fins, il faut en abandonner vne pour buter entierement à l'autre; à sçauoir, de quitter la nourriture pour embrasser les medicamens. C'est ce que l'on fait en celles qui sont extrémement aiguës, esquelles estans les forces oppressées, non par disette ou faute de nourriture, mais par la violance du mal, on doit plustost auoir recours aux medicamens qu'aux alimens: ce que nostre Hippocrate fait icy, lequel au precedent Aphorisme ayant blasmé absolument le viure trop exact & leger, excepte icy les maladies qu'il appelle extrémes, à sçauoir celles qui atteignent leur vigueur en peu de temps, & sont fortement aiguës, accompagnées la pluspart d'accidens griefs & pernicieux; ce qui les rend d'autant moins curables, que la Nature si viuement combattuë, & succombans

combant à leur violance, ne peut à peine se reconnoistre pour s'appliquer les remedes; & le Medecin n'a le temps de les disposer en telle maniere qu'il puisse voir & considerer meurement quelle sera leur operation. Partant toute preparation obmise, il est souuent contraint de risquer & ioüer, comme l'on dit, à quitte ou à double, combattant le mal au peril de la Nature par vn égal ou plus violant effort que luy mesme n'agit. Ainsi prescriuant à son malade vne abstinence de nourriture tres-estroite, de crainte d'y occuper la chaleur naturelle qui peut encore presser d'ailleurs le peu qu'elle a de forces pour resister. Il desployе tantost les medicamens plus violans de la Pharmacie, & tantost il employe les plus cruels instrumens de la Chirurgie, & en vn mot comme vn autre Hercule s'arme de fer & de feu pour retrancher tout d'vn coup les causes des maladies qui viennent escortées de grand nombre de symptomes pour destruire les forces & puissances du corps. Ce qu'il faut entendre non des maladies desesperées entierement, ausquelles il ne faut point toucher, crainte d'encourir vn blasme certain, & de diffamer les remedes: mais de celles qui sont garissables, au cas que l'on y agisse auec promptitude, qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire aux maladies tres-grandes, hors lesquelles il n'y en a point de plus: telles maladies peuuent estre appellées grandes, en cinq manieres; à sçauoir, de soy, comme l'apoplexie, la colere; ou à raison de leur cause, comme vne grande intemperie & forte obstruction; ou à raison de la partie affectée, comme le cœur, le cerueau; ou de la difficulté de leur garison, comme vn vlcere au poulmon & aux reins; ou de la violance & multitude des symptomes, comme si en vne fiévre continuë arriuent flux de ventre, vomissemens & syncopes; ou bien conuulsion, phrenesie, & semblables, de laquelle derniere sorte doit estre entendu particulierement cét Aphorisme.

2. Qui combattent la maladie à forces égales, ou plus grandes s'il est possible, afin de la chasser, ou du moins eneruer ses efforts.

3. Car où le mal presse & ne donne le temps de deliberer, il faut auoir l'esprit prompt à trouuer le remede, & en vser sans remise.



APHORISME VII.

Quum itaque morbus peracutus est, extremos protinus labores habet, summéque te nuißimo victu est vtendum: Quum verò non est, sed pleniorem victum licet exhibere, tantum de extrema victus tenuis ratione remittendum, quanto extremis morbus fuerit remissior.

Quand donc la maladie est extrémement [1] aiguë elle est aussi tost accompagnée d'extrémes [2] trauaux, d'où vient qu'il est necessaire d'vser d'vne maniere de viure extrémement [3] legere. Que si elle ne l'est [4] pas, & qu'il y ait lieu de nourrir moins [5] écharcement, il faudra permettre de la nourriture à proportion que la maladie sera [6] douce en comparaison de celles qui sont extrémes.

DISCOVRS.



'EST vne verité toute manifeste que l'on ne peut garir vn malade auecque iugement sans premierement sçauoir la cause de son mal & l'espece de sa maladie: que si sans cette connoissance quelques ignorans reüßissent en des cures il en faut attribuer le succés au hazard, non à leur industrie. C'est pourquoy nostre diuin Maistre nous ayant en l'Aphorisme cy-dessus declaré de quelle sorte il faut nous gouuerner és maladies tres-aiguës & extrémes, en vsant de remedes qui les combattent auec pareil excés. Il nous enseigne en celuy-cy le moyen de les connoistre par la violance des symptomes qui les accompagnent, qu'il appelle trauaux extrémes, à raison qu'ils liurent aux malades vne furieuse guerre sans leur donner de tréues & relasche vn moment, ce qui arriue dans l'estat & vigueur du mal, qui est au dire de Galien le plus grand symptome d'iceluy, où l'on paruient en vn instant és maladies de cette qualité dont le principe & l'accroissement se passent plustost qu'on ne les apperçoit. La maladie estant reconnuë il nous aduertit en suitte de prescrire au patient parmy ces accidans vn ieusne tres-estroit; tant afin que la chaleur naturelle s'occupe toute à combattre la maladie cependant que les forces sont

encore bonnes, que crainte d'accroistre l'impetuosité des vaisseaux par l'vsage des alimens pris en temps importun, c'est à dire dans la vigueur susdite, où Nature ne peut sans vn grand hazard s'occuper à deux choses; sçauoir, à cuire les alimens, & s'armer contre la maladie, qui fait paroistre sa violance en moins de trois ou quatre iours. C'est pourquoy lors l'entiere abstinence de nourriture n'est seulement recommandable, mais aussi tres-necessaire: du moins si le corps est foiblet, & que l'on se défie de sa resistance, il conuient donner des alimens fort legers, & seulement vne fois ou deux le iour tout au plus. Que si la maladie est d'vn cours vn peu long, on pourra, acquiesçant au Conseil d'Hippocrate, nourrir moins, à proportion de sa grandeur ou petitesse; & suiuant qu'elle tiendra moins de la nature de celles qui sont aiguës en toute extremité; qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Comme vne fiévre maligne qui emporte son homme en vingt-quatre heures, ou vne tres-violante, qui sans venin ne dure que quatre ou cinq iours, estant accompagnée de grands & nombreux symptomes qui la rendent plus grieue: Ou bien vne apoplexie, syncope, squinance, catarrhe suffoquant, ou autre maladie qui oste quelque action sans laquelle il est impossible de viure, supposé la respiration, & le mouuement du cœur & des arteres.

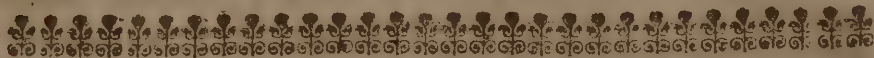
2. D'autant que la Nature & la maladie assemblent leurs forces de toutes parts pour se faire succomber l'vn l'autre. Par les trauaux extrémes Hippocrate entend les mouuemens violans des maladies tant ordinaires qu'extraordinaires, c'est à dire les symptomes qui leur sont propres, & les suiuent necessairement: comme aussi ceux qui leur sont estrangers & suruenans, qui seruent à les aggrauer.

3. Comme la simple cresme d'orge, & les boüillons de chairs peu succulans. En vn mot mettant à part l'interest des forces, qui ne peuuent estre notablement diminuées en si peu de temps, il faut se resoudre tout à fait à combattre la maladie.

4. Supposé que la maladie ne vienne pas si tost en sa vigueur; par exemple vne fiévre simplement aiguë comme de quatorze iours.

5. Eu égard au cours de la maladie, & aux forces du malade qu'il faut conseruer au besoin.

6. C'est à dire que moins la maladie sera violante, plus tard on viendra au temps dē la crise, & partant suiuant que l'on conoistra son plus ou moins de violance on ordonnera de telle sorte la nourriture du commencement, qu'en la retranchant peu à peu iusques à la vigueur on y maintienne les forces en tel estat que sans s'occuper de nourriture elles soient toutes employées à combattre la maladie en temps & lieu.



APHORISME VIII.

Quum morbi vis est maxima, tum vel tenuissimo victu est vtendum.

Quand la maladie est en sa [1] vigueur, lors il est necessaire d'vser d'vn viure [2] tres-leger.

DISCOVRS.



OVT ainsi qu'aux maladies qui viennent en peu de iours au plus haut point de leur vigueur il est tres-necessaire de priuer les malades de toute nourriture, ou du moins la leur donner si legere, & si écharcement qu'elle n'empesche point la Nature de resister au mal qui la presse viuement : De mesme où les infirmitez sont longues il faut à mesure d'icelles mesnager les forces du corps par quelques alimens bastans de reparer à peu prés de la suffisance ce que la maladie destruit de iour en iour, les donnant du commencement en telle quantité que l'on puisse peu à peu en retrancher quelque chose suiuant que l'on auance dans l'estat & vigueur d'icelles. Mais on demandera peut-estre comment on pourra connoistre cette vigueur afin de retrancher la nourriture à mesure que l'on en approchera. Ie respons qu'elle se connoist en deux manieres : l'vne, par les signes de coction qui paroissent au salut du malade, ou ceux de corruption à son dommage, lesquels designent sa prochaine arriuée. L'autre, par la vehemence & multitude des symptomes que

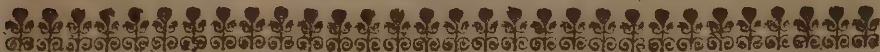
la maladie oppose à la Nature, comme de fortes barrieres pour acculer ses forces, lesquelles elle déploye toutes en telle necessité: & ceux-cy dénotent vrayement l'estat & plus haut point du mal. Or touchant cét estat & vigueur, plusieurs ne sont pas de mesme accord, vû qu'il y en a qui tiennent que la connoissance d'icelle n'est que coniecturale, & qu'elle ne s'apperçoit que quand elle est passée: à sçauoir par la remise ou cessation des symptomes qui trauailloient. Autres disent consequemment qu'elle ne doit point estre nombrée entre les temps de la maladie, attendu qu'elle ne dure qu'vn moment: la raison qu'ils en donnent est que la fiévre consistant en vne chaleur contre nature, & le propre de la chaleur estant d'agir tousiours tant qu'elle a de la matiere propre, ne peut demeurer en vn point auquel doit consister cette vigueur: partant ils concluent qu'il ne se trouue point de temps aux maladies que l'on doiue titrer de ce nom. A quoy ie respons que si nous prenons la vigueur pour quelque temps auquel la maladie demeure en mesme point, ces subtils ont raison, attendu que cela ne se peut: mais si nous prenons vn iour, ou bien deux ou trois où la maladie est plus violante, ainsi qu'il se doit entendre; ie dis qu'ils n'ont point suiet de pointiller: partant contre leur gré nous mettrons la vigueur entre les temps de la maladie, & mesme y aurons égard comme au plus considerable, nourrissant tres-écharcement nos malades à mesure que nous en approcherons, faisant quand on y sera ce que l'on fait dans le cours bref des maladies tres-aiguës, dont il a esté parlé aux deux Aphorismes precedans; ausquelles en faueur de la coction de l'humeur qui peche, & à cause de la grandeur des symptomes que Nature doit combattre, on espargne les alimens qui sont plus capables alors d'embarasser que de fortifier. C'est la pure doctrine de nostre diuin vieillard, & le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est proprement le temps où les symptomes redoublent, & où Nature est fortement aux prises auec la maladie. Le temps de la vigueur aux maladies aiguës dure rarement trois iours; mais aux maladies longues beaucoup dauantage, selon Galien au 1. *liure des Crises.*

2. Plus qu'en aucun temps de la maladie, pourueû que durant le cours d'icelle le regime ait esté bien ordonné: car si du commencement on a espargné la nourriture au malade à la mode des

Tessaliens Diatritaires, dont suiue vn grand abaissement de forces; il faut de necessité nourrir dans la vigueur moins écharcement, crainte que Nature ne succombe au conflit, & ne puisse rien effectuer contre la maladie à cause de sa foiblesse.



APHORISME IX.

Sed & ex ægroto coniecturam facere oportet, an is cum præscripto victu perstet ad morbi vsque vigorem; anve prius deficiat, imparque cum tali victu succumbat, quam cedat morbus & obtundatur.

Or il faut [1] prendre garde si le malade auec telle nourriture [2] pourra paruenir iusques à la vigueur [3] du mal, ou s'il ne tombera point en défaillance auparauant [4] ne pouuant supporter telle maniere de viure: ou si auant cela la maladie ne declinera & ne [5] s'alentira point.

DISCOVRS.



LE Medecin prescriuant le regime à son malade ne doit seulement considerer la qualité de la maladie: mais en premier lieu doit examiner les forces dont l'indication presse beaucoup plus que celle qui se tire du mal mesme, vû que tous les medicamens demeurent inutiles si elles ne cooperent à leur action. Ce qu'il fera parcourant les facultez naturelle, vitale & animale, de l'essence desquelles il iugera, suiuant la multitude ou grandeur des symptomes qui sont communs à deux ou à toutes, ou qui regardent chacune d'icelles en particulier. Le deffaut de la faculté animale qui est la plus noble se connoist par le débauchement des sens, tant interieurs, comme de la memoire, & de la raison: que des exterieurs, comme de la veuë, de l'ouïe, & autres. Celuy de la faculté vitale, par celuy du poulx trop lent, trop fort, ou inegal, & semblables. Celuy de la naturelle, par le débauchement des coctions, qui paroist aux excremens, tant du ventre que de la vessie, par l'inspection desquels nous iugeons non seulement les deffauts presens de celle-cy, mais ceux qui doiuent prochainement arriuer aux autres: comme des vrines blanches la phrenesie; des mesmes, claires & transparantes comme l'eau, l'extin-

ction de la chaleur naturelle au cœur. Et quoy que les facultez animale & vitale soient tres-considerables pour leur noblesse, la naturelle ne l'est pas moins pour la necessité, attendu que sans elle les deux autres succombent, sa proprieté estant de preparer la nourriture dont se tire la matiere de leurs esprits, instrumens de leurs fonctions. Plus ces deffauts paroistront esloignez de l'integrité des actions que chacune des facultez susdites doit auoir, plus on iugera de la grandeur d'iceux & de la bassesse des forces; pour lesquelles restablir on aura recours aux alimens lesquels seuls sont capables de ce faire, sur tout quand ils sont donnez en temps oportun: par exemple, quand le malade est dans la plus grande remise de son mal. Partant c'est au Medecin sage & discret de les ordonner si à propos qu'ils puissent entretenir les forces auec telle vigueur que Nature s'en preuale au besoin. Que si dés le commencement quelque faute a esté commise touchant ce point, ainsi qu'il arriue souuent, & que la foiblesse du malade ne luy permette vne maniere de viure trop exacte qui le feroit succomber auant que le mal fust en sa vigueur, alors, & mesme durant icelle il faut augmenter la nourriture necessairement; c'est ce qu'enseigne nostre diuin Autheur en ce Texte, où il nous recommande d'examiner soigneusement les forces & portée du malade, & voir si par le regime qu'on luy ordonne il peut sans peril resister à son mal iusques à la vigueur d'iceluy, dans laquelle il vaut beaucoup mieux le nourrir s'il est trop foible, que de le laisser succomber, ayant seulement égard au temps de la maladie où la plus sobre nourriture est recommandée: qui est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. TIrant les indications de la complexion du malade; à sçauoir, s'il est d'vne habitude de corps serrée ou lasche, la premiere prestant plus de resistance que la derniere: du temperament, s'il est chaud ou froid, attendu que les personnes chaudes supportent moins le manque de nourriture que les froides: de l'humeur predominant, si c'est le sang, la bile, ou autre: ainsi les bilieux veulent estre plus nourris que les sanguins; ceux-cy plus que les pituiteux & melancolics: de l'âge, comme de l'enfance, de la vieillesse, & autres: ainsi les vieillards supportent mieux le ieusne que les enfans & adolescens. Des exercices & trauaux precedans, comme ceux que la fiévre prend apres auoir beaucoup trauaillé, ieusné, veillé, & en somme fait quelque chose semblable

qui peut assez viste échaufer, & ensemble dessecher vn corps, qui sont des cas suiuant lesquels le iudicieux Medecin doit regler la nourriture.

2. Prescrite conformément à la durée & qualité de la maladie qui se connoist par le mouuement d'icelle, par la nature particuliere du malade, par la saison de l'année, constitution de l'air, & condition des maladies qui courent.

3. Ayant égard à ses forces, d'autant plus soigneusement que les maladies seront longues : car pour celles qui sont courtes on n'y doit pas regarder de si prés, estant chose fort rare que dés le premier & second iour de la maladie les forces soient basses : que si par fois elles paroissent telles, c'est plustost d'oppression que de langueur ; si ce n'est en vne habitude toute cacochyme, ou dans vne extréme & decrepite vieillesse.

4. Faute d'auoir pris suffisante nourriture en temps & lieu ; à sçauoir, au commencement & progrés de la maladie, suiuant l'ordre posé de nostre Hippocrate ; à sçauoir, nourrissant beaucoup du commencement, & diminuant peu à peu la nourriture à mesure que l'on approche de la vigueur.

5. C'est à dire si la violence de la maladie s'alentit auant que les forces soient abaissées, & qu'elle cesse premier que de paruenir à ce point de vigueur où la Nature & la maladie sont aux prises à bon escient, ce qui est souuent empesché par les amples euacuations faites d'abord, notamment celles du sang.



APHORISME X.

Quibus itaque vigor statim futurus est, tenuiter statim habere oportet : quibus autem posterius, & in ipso vigoris tempore, & paulò sub ipsum de victu demendum : Antea verò plenius alendum, vt ægrotus perferre queat.

Ceux donc, où la vigueur est [1] soudaine doiuent prendre aussi tost fort legere [2] nourriture : & à ceux où la mesme vigueur ne paroist qu'apres quelque [3] temps, il faut en l'acte mesme, & vn peu deuant en retrancher [4] vne partie : mais nourrir plus amplement auparauant afin que le malade ait des forces [5] à suffisance.

DIS

DISCOVRS.



E regime de vie est de telle consequence dans les maladies, notamment en celles qui portent le nom d'aiguës, que nostre Hippocrate pour nous insinuer profondément en l'esprit l'vtilité qui en vient quand il est ponctuellement obserué, semble se plaire à nous repeter souuent la maniere dont nous en deuons vser, & nous rememorer en cét Aphorisme ce qu'il nous a dit plus au long aux precedens. Le sens donc de celuy-cy est que dans les maladies qui viennent en vn instant en leur estat & vigueur, on doit donner aux malades la plus legere nourriture qu'il est possible, les indications conuenablement prises, tant des maladies que des forces, & autres circonstances dont nous auons parlé aux Discours precedens. Mais où la maladie est accompagnée de symptomes legers, & dont le mouuement a quelque lenteur, il faut disposer le corps en telle maniere que l'ayant suffisamment nourry du commencement, on retranche vne portion de sa nourriture auec telle dexterité, qu'au temps de la vigueur estant les forces disposées à la resistance, Nature les puisse employer contre la maladie sans les diuertir à la coction d'aucuns alimens. Sur quoy l'on peut former des doutes, & dire qu'on a besoin de plus de nourriture lors qu'on a besoin de plus de forces; or est-il que dans la vigueur on a besoin de plus de forces, partant qu'en ce temps on doit nourrir plus amplement qu'en aucun autre, & ainsi à proportion plus on approche de la mesme vigueur. De plus, où la chaleur naturelle est foible, & où la crudité regne auec l'abondance des excremens on ne doit point nourrir les malades; or est-il que tout cela se trouue aux commencemens des maladies, partant on n'y doit pas nourrir les malades comme l'on fait. D'abondant, si l'on regarde la necessité de la nourriture, il faut en moins donner lors que le corps est moins déchu de son habitude: or est-il qu'au commencement des maladies il est plus plein que dans le progrés & la vigueur, partant on y doit nourrir plus legerement qu'aux temps susdits. Ausquels argumens on respond ainsi. Quant au premier, qui est des forces necessaires en la vigueur, ie dis qu'on les trouue veritablement dans la nourriture, mais que la nourriture est double, l'vne prochaine, à sçauoir quand les alimens sont cuits & prests de se tourner en nostre substance; l'autre éloignée quand ils n'ont pas encore reçeu tous les changemens requis. La premiere est necessaire, & pour en ioüir au besoin elle doit auoir esté disposée parauant ce qui se fait par la chaleur naturelle non encore du tout occupée à vaincre le mal. La seconde est doma-

geable estant donnée en l'acte, ou enuiron le temps où le combat se liure, attendu que pour estre changée elle diuertit la Nature, de l'action où elle est employée, & la met au hazard de succomber. Quant au second, ie respons que l'estomac est plus capable de cuire la nourriture lors qu'il a moins cessé de son operation, ce qui est au commencement de la maladie, qui approche plus l'estat de santé que l'accroissement & la vigueur: Et quant aux excremens & cruditez qui sont au corps, ie dis qu'elles ne sont logées sinon en petite portion en l'estomac, mais plustost dans les vaisseaux; partant qu'elles apportent peu d'incommodité à la coction. Quant au dernier, ie dis que l'on nourrit au commencement, non pour la necessité presente, mais pour celle de l'auenir, afin que l'on ne soit contraint de donner nourriture dans la vigueur, & au temps où Nature peut venir parfaitement au dessus de la maladie: qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. COmme dans les maladies extrémement aiguës, lesquelles dés le premier iour ont leur commencement, leur accroissement, & leur estat ou vigueur.

2. Faisant en sorte que la chaleur naturelle ne rencontrant des alimens suffisans pour l'occuper, se conuertisse toute à cuire la matiere maladiue, & separer ce qui est impur dans les humeurs de la partie plus saine d'iceux.

3. Comme aux maladies simplement aiguës qui n'entrent en leur vigueur, que plusieurs iours apres leur commencement.

4. Et ce peu à peu, d'autant qu'il est dangereux de passer viste d'vne extremité à l'autre comme de l'abondance des viandes à vne extréme disette.

5. C'est à dire qu'en consideration des forces qui doiuent estre conseruées pour le temps de la crise l'on doit nourrir le malade au commencement vn peu plus amplement que dans l'accroissement & vigueur; ie dis en consideration des forces: car eu égard simplement au mal on deuroit pratiquer le contraire, vû qu'il s'y trouue plus d'impureté & de crudité: où dans la vigueur, il y a moins de pourriture, pource qu'il y a plus de coction.

APHORISME XI.

In ipsis tamen acerbationibus cibum adimere oportet, nam præbere noxium. Et cum per circuitus redeunt morbi, in ipsis accessionibus abstinendum.

Dans les accés [1] on doit s'abstenir de [2] nourriture, car il est nuisible [3] d'en donner: & à ceux dont les maladies se font par [4] retours il s'en faut abstenir durant [5] les accés.

DISCOVRS.



E qu'Hippocrate a dit cy-deuant de la vigueur des maladies, considerée comme vn des temps vniuersels d'icelles, est icy rapporté à la vigueur des accés comme à vn temps particulier lors que le mal est sans intermission, ainsi que la fiévre continuë: & aux periodes & renouuellemens, lors qu'il y a des interuales entiers, où cesse toute vexation, supposé aux fiévres intermittantes, ausquels paroxismes & renouuellemens d'accés il faut, tant qu'il est possible, s'abstenir de nourriture, pour deux raisons: l'vne, parce que Nature est d'autant moins propre à la preparer qu'elle en est plus violamment trauaillée: l'autre, que où la chaleur estrangere est plus grande, là il se fait plus de pourriture, partant accroissemens d'humeurs corrompus, propres à fomenter les maladies. Le temps donc de nourrir les malades est pendant la remise ou cessation des symptomes, comme dans la fiévre continuë; par exemple, qui s'aigrira sur le soir, & durera violante toute la nuit. Il se faut garder de nourrir les malades s'il n'y a suiet bien important, mais le matin venu, & la violance diminuant, il les faut entretenir de bonne & legere nourriture iusques au temps du mesme redoublement, où l'abstinence est merueilleusement requise: ainsi dans vne fiévre tierce ou quarte le malade fait sagement si durant son accés il rebute toute nourriture, se contentant d'eau simple pour se rafraichir en attendant qu'il prenne fin pour se nourrir. Encore dans l'interuale faut-il auoir la prudence de preuoir le retour de la fiévre, & le preuoyant tenir son estomac vuide, c'est à dire faire en sorte que la coction qu'il fait y soit parfaitement accomplie au retour de l'accés, pource que trouuant l'estomac plein elle y corrompt aussi

bien la viande que si elle estoit prise durant l'accés & redoublement. Que s'il se trouue des fiévres continuës qui marchent tousiours d'vn mesme pas sans que l'on y apperçoiue aucune remise, il faut au peu de nourriture que l'on y donnera garder les heures où le malade a coustume de prendre ses repas. Tel est l'ordre de nourriture qu'il faut tousiours garder és maladies, s'il n'y a suiet d'importance qui nous porte à le changer quelquefois comme i'ay dit cy-dessus, ainsi qu'vne grande debilité telle qu'il en peut arriuer quand les accés sont trop longs ou trop violans; ou bien és corps où s'esmeut extraordinairement la bile, qui dans sa furie se iette sur l'estomac, & cause des syncopes cardiaques, à quoy l'on remedie par quelques alimens de bon suc, lesquels ne nourrissent pas tant comme ils recréent l'estomac en l'acte mesme, par la vapeur benigne qui se respand autour de ses tuniques, laquelle a, ce dit-on, quelque vertu nutritiue: Que si la vapeur du pain chaud à prolongé les iours du Philosophe Democrite; & si l'odeur des fruits fait viure les gens sans bouche, que Pline dit demeurer és Indes aux sources du Gange, quoy que le cerueau seul en soit recreé, non l'estomac premier siege de la coction; à plus forte raison la vapeur des boüillons & autres viandes legeres, humectant celuy-cy sans luy donner de peine, & le cœur s'en ressentant par voisinage, on en peut tirer en la necesßité quelque prompte vtilité, plustost par maniere de confortement que de nourriture. C'est le profit que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Lors que les humeurs sont tellement agitez par la chaleur estrangere que la fiévre & ses symptomes redoublent manifestement, dont les forces sont eneruées. La cause des remises & redoublemens qui paroissent aux fiévres est quand la pourriture cesse en vne partie des humeurs, & qu'elle recommence en vne autre, d'où il se fait qu'en cette cessation & commencement la chaleur est petite, d'où vient la remise: mais l'humeur estant entierement alenty, elle éclate beaucoup; de là vient le redoublement.

2. Si ce n'est en vne grande foiblesse, causée par la dissipation des esprits qui sont recreez par la vapeur du pain, du vin, & des viandes: ou en des syncopes stomacales, esquelles on peut donner quelque nourriture legere; comme du fruit confit, quelque gelée, suc de viande, & autres choses propres à fortifier le ventri-

cule: ou en des corps fort bilieux & coustumiers de beaucoup manger, qu'il est permis d'humecter au milieu des grands accés, d'vn boüillon plus refrigeratif que nourrissant, comme de ieune volaille & de veau, assaisonné de beaucoup d'herbes potageres.

3. Crainte que les alimens pris hors de saison ne suffoquent la chaleur naturelle lors qu'elle est plus foible dans la violance du mal où elle ne peut si bien cuire que dans la remise.

4. Comme aux fiévres intermittantes, comme tierces ou quartes: car aux doubles tierces, quotidiennes & triple-quartes le relasche est par fois de si peu de temps que l'on est contraint de nourrir dans les accés, esquels pour le mieux on espie tant que l'on peut le declin.

5. Pour les mesmes raisons des fiévres continuës: si ce n'est que les accés soient trop longs, comme de 24. ou 30. heures, ainsi que l'on en voit aux tierces bastardes, esquels on peut donner à quelques vns des boüillons legers tels que cy-dessus.



APHORISME XII.

Morbi verò ipsi, & anni tempora, & periodorum inter se proportionis obseruatio, siue ea quotidie, siue alternis, siue maiore internallo fiant, paroxysmos & statum morborum indicabunt. Sed & ex iis quæ postea apparent, indicia sumuntur, velut in pleuritide sputum, si statim initio appareat breuem fore denuntiat, si verò posterius conspiciatur, longam. Quinetiam vrinæ, alui fæces, sudores & indicatu faciles aut difficiles, & breues aut longos morbos fore, quum superueniunt, demonstrant.

Les [1] accés & estats [2] des maladies sont indiquez [3] par les maladies mesmes, par les saisons [4] de l'année, & par la suite & mesure des periodes comparez [5] entr'eux, soit qu'ils retournent [6] iournellement, soit à iours [7] alternatifs, soit qu'ils ayent de plus lōgs interuales [8]. Outre-quoy on prend indice des accidans [9] qui suruiennent; comme dans la [10] plevresie, si soudain [11] dés le commencemēt arriue le [12] crachat, il dénote sa brieueté [13]: s'il paroist [14] plustard il monstre sa [15] longueur: ainsi en est-il des [16] vrines, deiections [17] & sueurs [18] lesquelles suiuant qu'elles se rencontrent, signifient la facilité ou difficulté du [19] iugement és maladies, leur longueur [20] ou brieueté.

DISCOVRS.



VICONQVE veut prescrire le regime de vie aux malades ne doit pas seulement connoistre les especes des maladies, mais aussi leur grandeur, la maniere de leur progrés, & leur mouuement, qui sont des points fort considerables en chacune d'icelles, & à la recherche desquels on doit s'employer auant que de proceder à vne cure legitime sans obmettre la nature particuliere des malades, & leurs forces, sans lesquelles, comme nous auons desia dit plusieurs fois, tous remedes, & mesme les alimens, sont inutiles & frustratoires. D'autant donc que l'on pourroit se méprendre grandement en l'ordre & administration des choses susdites, faute de connoissance, nostre diuin Maistre nous en discourt icy si admirablement, si amplement, & si clairement, contre son ordinaire, que si l'on examine de prés ses paroles il est du tout impossible au Medecin tant soit peu aduisé d'estre surpris és cures qu'il entreprendra, notamment en ce qui concerne la diete, tant des maladies aiguës que de celles qui sont de plus longue haleine. Or les forces du malade supposées, le but principal où il faut viser afin de prescrire vn loüable regime est de tascher à connoistre le iour où le mal doit estre en sa vigueur, laquelle connoissance s'acquiert par la consideration des accés & constitutions des maladies; les premiers declarant leur violance plus ou moins grande, & les dernieres leur longueur ou brieueté. Par les constitutions nous entendons auec Galien au 1. liure des Crises, *le cours entier de la maladie, entant qu'elle est composée de ses quatre temps, pource que par la durée de l'vn on connoist à peu prés & par coniecture quelle doit estre celle de l'autre, notamment des trois premiers; à sçauoir du principe à l'accroissement:* de *celuy-cy à la vigueur, laquelle estant, comme dit Galien, le plus grand symptome de la maladie, à raison qu'il s'agit en elle de la santé ou de la mort. Il est necessaire que le Medecin la voye venir afin de disposer & armer Nature au combat, suiuant qu'il connoistra la puissance de son ennemie. Or cette disposition & armement de la Nature n'estant autre chose que l'entretien des forces par le bon mesnage de la nourriture; il faut qu'il considere, quand, combien, & quelle il la doit donner, se reglant en cette conduite comme quelqu'vn qui auroit vn voyage à faire auec vn fardeau sur le dos, lequel seroit estimé fort imprudent s'il se mettoit aux champs sans reconnoistre auparauant la force de ses espaules, la pesanteur de son fardeau, & la longueur du chemin qu'il auroit à faire, de maniere qu'a-*

yant mal pris ses mesures il fust contraint de s'arrester au commencement ou au milieu de son voyage. La vigueur de la maladie se peut adapter au lieu où le voyageur doit paruenir auec son fardeau sur l'espaule : l'interuale qui est entre le commencement & cette vigueur, est le chemin ; le fardeau c'est la maladie, laquelle pese beaucoup à toutes personnes, & le personage qui le doit porter se peut comparer aux forces du malade, lesquelles estant grandes resistent facilement au mal, mais estant petites & basses, ont besoin d'estre soustenuës par vne exacte & suffisante nourriture pour s'entretenir iusques à la vigueur du mal, la connoissance de laquelle s'acquiert par les signes suruenans, soit de coction ou crudité, de salut ou de mort, soit de ceux qui iugent bien ou mal : c'est le profit que nous deuons tirer de la lecture de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVe suiuant le Grec quelques vns nomment paroxysmes, nous les appellerons redoublemens par le mot plus commun & entendu, qui sont les temps des periodes où les malades sont plus violamment trauaillez és fiévres tant continuës qu'intermittantes.

2. Ce sont les quatre temps des maladies, à sçauoir le principe, l'accroissement, l'estat & le declin.

3. C'est à dire que suiuant la nature des maladies, leur temps sont plus ou moins longs, n'estant pas vray-semblable qu'vne maladie de huit iours ait des temps égaux à vne de vingt : vne maladie aiguë à vne qui va lentement ; ainsi les temps d'vne apoplexie ou d'vne squinance courent plus viste que ceux d'vne plevresie ou inflammation de poulmon ; ceux-cy plus que d'vne hydropisie ou empyeme.

4. Lesquelles dénotent, tant la qualité des maladies, que leur durée ; ainsi celles d'Hyuer durent plus que celles d'Esté ; celles du Printemps sont plus reglées & moins dangereuses que celles d'Automne. Les fiévres tierces regnent coustumierement au Printẽps, les continuës en Esté, les quartes en Automne, & les quotidiennes en Hyuer. On doit aussi considerer dans les saisons si elles sont reglées ou non : comme si l'Esté ressemble à l'Automne, & celuy-cy à l'Hyuer ; si l'Esté est pluuieux au lieu d'estre sec, le Printemps chaud au lieu d'estre temperé, ausquels cas il faut attendre

des maladies non conformes à la saison si elle gardoit reglément son ordinaire & naturel, mais celles qui suiuent plustost la constitution de l'air.

5. Comme s'ils sont longs ou courts, s'ils retardent ou auancent, s'ils sont legers ou violans, s'il reste quelque symptome apres l'accés, ou si tous cessent auecque luy.

6. Comme dans la fiévre quotidienne dont le propre est de s'émouuoir tous les iours ou toutes les nuits, notamment au temps d'Hyuer, où abonde la pituite, qui est la matiere de cette fiévre.

7. Comme aux fiévres tierces, lesquelles ont la bile pour matiere, laquelle s'émeut d'ordinaire à iours inégaux, & trauaille violamment les malades, sur tout durant les grandes chaleurs.

8. Comme les fiévres quartes qui ont pour leur entretien l'humeur melancolic, la paresse duquel est cause en partie que les accés ne reuiennent qu'au quatriesme iour; mesme il y en a de cette nature, mais assez rares, lesquelles retournent à sept & neuf iours, d'autres tous les mois & tous les ans, comme rapportent quelques Autheurs.

9. Lesquels ne sont pas accidans si propres des maladies que ceux qui les accompagnent dés l'instant qu'elles paroissent, mais qui les suiuent par quelque necessité comme seruant à leur iugement.

10. Qui est proprement inflammation de la membrane qui couure les costes interieurement, laquelle est accompagnée d'vne douleur poignante, fiévre aiguë, toux, & difficulté de respirer, qui sont ses propres symptomes.

11. C'est à dire incontinent aux premiers iours de la maladie.

12. Quand il n'est trop clair, ny trop espais, mais d'vne moyenne & égale consistance, non trop iaune, ny trop rouge, mais mediocrement taint de l'vne de ces couleurs.

13. Notamment quand il sort promptement & auec facilité, ce qui est vn grand soulagement au malade, & vn tesmoignage de coction en la matiere.

14. Comme au bout de cinq ou six iours & plus, & que passé ce temps il ne sorte qu'à grand peine & tout aqueux & coulant.

15. D'autant que la matiere est cruë, & s'il y a quelque coction elle est fort petite & mal ébauchée.

16. Qui dénotent le vice des humeurs contenus és veines, comme

me durant les fiévres où elles tiennent lieu de signes & causes critiques.

17. Tant pour les maladies du ventre inferieur, comme pour celles de tout le corps, quand les parties se déchargent de leurs excremens és intestins, ou que mesme par la violance des maladies partie de leur substance se pourrit & liquefie.

18. Dont la matiere est semblable à celle de l'vrine, dénotant aussi bien comme elle le vice des humeurs contenus és veines. Les sueurs peuuent pecher en quantité, qualité, temps & maniere de sortie, & en toutes ces sortes estre salutaires ou mortelles ; ce que l'on peut dire aussi des vrines & gros excremens.

19. Car si les signes de coction paroissent de bonne heure, ou ceux du mouuement & agitation critique, indiquez par les premiers, c'est vn signe tres-bon & loüable : comme au contraire si les premiers ne paroissent point, & que les derniers se fassent voir sans indication precedente, cela ne vaut rien, & le malade est menacé.

20. Car plustost paroissent les signes de coction, plustost la maladie est iugée ; s'ils tardent, le iugemẽt est plus long temps suspendu ; s'ils sont meslez de maniere que par exemple les vrines paroissent auiourd'huy cuites & demain cruës, c'est signe de complication de maladies, qui rend le iugement fort douteux : que si auec cela paroissent des symptomes estranges & extraordinaires, c'est signe que les affaires du malade vont fort mal.



APHORISME XIII.

Ieiunium senes non decrepiti ferunt facillimè, secundum hos qui constantem ætatem agunt, minus adolescentes, minimè omnium pueri, atque inter eos maximè qui acriore sunt & viuidiore ingenio præditi.

Les [1] vieillars supportent aisément le [2] ieusne : en suitte ceux qui sont en âge de [3] consistance : les adolescens n'y peuuent [4] resister ; moins encore les [5] enfans, sur tous ceux de cét âge qui sont les plus alaigres [6] & esueillez.

DISCOVRS.



OVS auons desia dit en quelque lieu que pour nourrir conuenablement vn malade il ne faut pas seulement regarder la qualité de la maladie, la lenteur ou soudaineté de ses mouuemens, & autres circonstances: mais en premier lieu sonder exactement quelles sont au commencement les forces du malade, & quelles elles peuuent estre dans le progrés de la maladie; Ce que nous deuons icy examiner auec nostre Hippocrate suiuant les âges esquels on mange plus ou moins en bonne santé, afin de se regler en maladie sur le mesme pied, la proportion conuenablement gardée entre ces deux estats: ainsi supposans qu'vn vieillard, vn homme d'âge meur, vn ieune homme, & vn enfant soient affligez de mesme maladie, comme d'vne fievre aiguë, nous les traiterons bien d'vne mesme maniere, à sçauoir de nourriture exacte & legere. Neantmoins eu égard à l'âge capable de supporter la faim, plus ou moins; on nourrira le vieillard plus écharsement que l'homme meur; celuy-cy moins que le ieune homme, & l'enfant plus amplement que tous, attendu que la chaleur naturelle de ces derniers est plus grande que des premiers, leur corps plus mol & delicat, & partant leur substance plus dissipable. Au reste Hippocrate ne met icy que quatre sortes d'âges, peut-estre afin de suiure la difference des quatre temperamens, ou à cause du nombre des saisons ausquelles vulgairement on les compare. Communément on compte sept âges, à sçauoir l'enfance, la puerilité, puberté, adolescence, ieunesse, consistance, & vieillesse, suiuant lesquels se changent les temperamens des corps, & de chauds & humides qu'ils estoient au commencement deuiennent, apres diuerses alterations, froids & secs. Le temps de l'enfance se prend depuis la naissance iusques à trois ou quatre ans, la puerilité iusques à dix ou douze, la puberté iusques à dix-huit ou vingt, l'adolescence iusques à vingt-cinq, la ieunesse ou âge florissant va iusques à la trente-cinq ou quarantiesme année, l'âge consistant va iusques à la cinquante & cinquante-cinquiesme, & le reste de la vie se nomme vieillesse, que l'on diuise en deux parties, l'vne verde & cruë, qui est la premiere, & l'autre decrepite, où quelques vieillards semblent, quant à leurs actions, retourner en enfance. Ces derniers sont fort peu considerables en toutes manieres, estant inutils au public, insupportables à leurs amis, & incommodes à eux mesmes, & ausquels il n'est besoin de prescrire aucun regime de vie pour la brieueté de la leur qui n'est plus qu'au panchant de la mort, & vne perpetuelle maladie; ausquels comme aux malades desesperez on peut permettre de manger à leur

volonté tout ce qui leur vient à la fantasie. La conclusion de ce discours est que toutes & quantes fois que nous aurons des malades à nourrir nous examinerons la portée de leurs forces à la mesure de leur âge, qui est la regle generale; outre laquelle on doit particulariser sur la nature de chacun, à sçauoir suiuant qu'en santé l'on mange plus ou moins, se trouuant des vieillards qui mangent plus que de ieunes hommes, & des gens meurs autant famelics que des enfans. C'est le profit que nous deuons tirer de cét Aphor.

Explication.

1. Comme ceux de soixante ans ou enuiron, lequel âge nous appellons vieillesse cruë, à la difference de la decrepite qui est depuis soixante & dix iusques à la fin de la vie, où l'on voit des vieillards tout enfantins, mangeant sans cesse comme les enfans, & faisant autres actions qui leur ressemblent.

2. Tant pource que leur chaleur n'est pas si grande qu'aux âges precedens, & consequemment ne deuore pas tant de leur substance, que pour la dureté & densité de leur corps qui en laisse peu dissiper; ioint le domaine de l'humeur melancolic & du flegme: le premier desquels rend la substance du corps peu dissipable, & l'autre se cuisant peu à peu, & se tournant en sang (i'entens le flegme naturel) nourrit le corps pour quelque temps sans l'ayde des alimens ordinaires.

3. Pour causes pareilles qu'aux vieillars, non toutefois en mesme degré.

4. A sçauoir ceux qui sont en la fleur de leur ieunesse & adolescence, chez lesquels, outre l'abondance de la chaleur naturelle, domine l'humeur bilieux, chaud, sec & subtil, qui deuore beaucoup, & mesme feroit pasture de l'humidité radicale si on ne luy fournissoit pour les alimens quantité de matiere pour son entretien.

5. Pource qu'ils ne doiuent pas simplement s'entretenir par la nourriture comme les precedens, mais aussi doiuent prendre leur accroissement: ioint que les alimens dont ils vsent sont legers & de coction facile, attendu que leurs estomacs, quoy que chauds de leur temperament plus qu'és autres âges, sont mols & delicats de leur complexion; partant les susdits passent legerement & promptement, de sorte qu'il faut souuent en donner: au contraire des adolescens, & de ceux qui sont au dessus, lesquels ayans desia le ply de leur grandeur, & leurs estomacs estant robustes, comme

leur chaleur acre ayant desseché l'humidité de l'enfance, cuisent beaucoup à la fois, & peuuent se contenir plus long temps de manger que ceux-cy.

6. Pource que l'esprit vif est signe de grande chaleur, laquelle dissipe tant de soy, consumant beaucoup; que par accidant, à sçauoir l'exercice grand & frequent, qui est ordinaire aux enfans éveillez & de bon esprit.



APHORISME XIV.

Qui crescunt, plurimum habent calidi natiui. itaque copioso quum egeant alimento, abundè ipsis suppeditare oportet. alioqui corpus consumitur. In senibus verò inest caloris parum. Paucis propterea succendiculis egent. Exiguus namque ignis fomitis extinguitur multitudine. Ob eandem causam nec senibus febres perinde acutæ fiunt. frigidum enim eorum corpus.

Ceux qui [1] croissent ont beaucoup de chaleur [2] naturelle, partant ont besoin d'estre nourris [3] abondamment, car autrement leur corps [4] se desseche : mais les vieillars ont peu de [5] chaleur, & pour cette cause n'ont pas besoin de beaucoup d'alimens [6] pour l'entretenir, car leur surcroist [7] l'estaindroit : pour ce suiet les vieillars ne sentent point de fiévres [8] beaucoup aiguës, d'autant qu'ils ont le corps [9] froid.

DISCOVRS.

LA vie des animaux subsiste par la chaleur & humidité attachées aux principes de la generation, la semence & le sang : qualitez par l'alteration desquelles arriuent durant le cours d'icelle diuers changemens que proprement nous appellons âges, esquels les corps sont plus ou moins indigeans de nourriture, suiuant les degrez des qualitez susdites, non toutefois considerées comme simples qualitez, mais comme adherantes à leur propre suiet, que nous appellons communément humidité radicale, à sçauoir vne substance visqueuse, diffuse par toutes les parties, qui premierement & de soy donne naissance à la chaleur naturelle & aux esprits qui ne subsistent que par elle, estant elle mesme les esprits & la chaleur, puis qu'il n'y a point de chaleur naturelle sans esprits, point d'esprits sans elle, & d'humidité radicale sans les deux autres,

leurs differences n'estant que pour les noms, non pour les choses. Cette substance peut estre iustement appellée le feu animant & viuifiant que Promethée, ce sage larron enleua du Ciel pour informer la masse terrestre de son idole: C'est vne portion de cette Ame du Monde, ou de ce feu fecondautheur des naissances & productions que les Stoïciens & Platoniciens tenoient estre espandu par toutes les parties de l'Vniuers; de maniere que nous ne pouuons nier que cette chaleur, quoy que subsistante en vne matiere & par vne matiere elementaire n'ait vne semence toute celeste & diuine, que le Ciel influë sans cesse icy bas par la continuité de son mouuemẽt, la départant également aux Corps Elementaires, mais eux ne la reçoiuent pas de mesme, ains chacun diuersement suiuant son aptitude & disposition. Cette chaleur conseruant sa nature, quant aux effets, espouse celle des corps, ausquels elle s'vnit, quant à la durée, se ioignant inseparablement à l'Elementaire, auec laquelle elle produit la chaleur vitale dont le domicile est le cœur, laquelle ne subsiste que tandis que l'animal est viuant, seruant durant ce temps à la deffence & tutelle des deux autres qui l'ont engendrée, & influant comme vn Soleil les rayons de ses faueurs pour tout le petit Monde. Cette humidité tient lieu en nous de cause materielle & d'efficiante de la nourriture: à sçauoir de materielle aux Corps qui ne sont suffisamment nourris; mais c'est à sa confusion lors que faute d'autres alimens elle sert de curée à la chaleur qu'elle fait subsister: d'efficiante en ceux qui ont nourriture d'ailleurs, seruant non seulement à la coction, mais aussi à la distribution des alimens, facilitant l'application & agglutination d'iceux aux parties, débouchant les obstructions, dissipant & chassant toutes matieres excrementeuses & superfluës. Il est pourtant impossible de mesnager tellement cette chaleur & humidité que iournellement il n'en déperisse quelque chose, & qu'à mesure que l'on auance dans l'âge l'on ne soit rafroidy par sa perte, quoy que le contraire paroisse dans la ieunesse où la chaleur éclate beaucoup plus que dans l'enfance, ce qu'il faut attribuer à l'humidité de celle-cy, & à la siccité de l'autre, vû que la siccité donne des forces à la chaleur, & que l'humidité l'empesche & la retient: d'où nous inferons que cette humidité viuifiante qui procede, comme nous auons dit, des principes de la generation, estant plus abondante en ieunesse qu'en vieillesse, attendu que le temps & l'vsage la consument. Ce n'est de merueille si cette chaleur celeste qui subsiste par elle y est aussi plus copieuse que aux aages suiuans, pour laquelle entretenir, & empescher sa dissipation l'on doit fournir des alimens à suffisance, & à proportion de son actiuité: de maniere qu'agissant plus fort aux corps des enfans qu'en ceux des vieillars, il en faut abondamment aux premiers, beaucoup moins aux derniers;

& aux autres aages en donner à proportion de ce qu'ils approchent du premier & du dernier. C'est le fruit que nous deuons cueillir de cét Aphor.

Explication.

1. COmme les enfans & ieunes hommes, iusques à l'aage de vingt-cinq ans.

2. Attendu qu'ils tiennent des principes de leur generation dauantage que les plus aagez: la fin de cette chaleur abondante est l'accroissement des parties, qui est proprement l'estenduë d'icelles en toutes dimensions.

3. Attendu qu'ils n'ont pas seulement besoin d'entretenir leur corps en vn estat, mais luy doiuent fournir matiere pour le faire croistre.

4. La chaleur naturelle se consumant elle mesme, c'est à dire son humidité propre; ioint que les corps des enfans estans mols, delicats, & ayans peu de terrestrité à l'égard des autres plus aagez, & participans au lieu, de beaucoup d'air & d'eau, souffrent vne grande dissipation de leur substance, par la chaleur, quand elle agit excessiuement, comme fait la naturelle lors que faute de nourriture suffisante pour entretenir sa tiedeur elle éclate extraordinairement, & d'humide & temperée qu'elle estoit, deuient seche, & de nature de feu.

5. Tant en qualité qu'en substance, pour estre plus esloignez des principes de leur generation.

6. N'ayans besoin que de peu de nourriture, conforme à la mesure de leur chaleur, laquelle dissipe peu, tant à cause de sa foiblesse que de la terrestrité de leur corps, & dureté de leurs parties.

7. Tout ainsi qu'vn grand monceau de bois deux ou trois bluettes de feu, ou vne méche de deux filets auec beaucoup d'huile.

8. En comparaison des ieunes, plusieurs desquels ont le poulx plus fort & violant en pleine santé, que ceux-cy dans la fiévre: d'où vient que les inflammations ne sont pas tant à craindre en vn vieillard qu'en vn ieune homme, excepté celle du poulmon & la plevresie, lesquelles encore ne leur sont pas si funestes en qualité d'inflammation, comme à raison du défaut de leur chaleur naturelle, qui ne peut cuire la matiere, & de leurs forces pour la cracher.

9. Que s'il arriue par fois que cette froideur naturelle soit tel-

lement changée par la chaleur fiévreuse, que le poulx d'vn vieillard fiévreux égale celuy d'vn ieune homme qui est au mesme mal, on peut asseurer qu'il est en grand peril, eu égard à la violance de la cause qui le fomente, laquelle a mis par vn tel changement ce corps hors la ligne de sa temperature, où il luy est bien mal-aisé de retourner.



APHORISME XV.

Ventres hyeme ac vere natura calidissimi, & somni longissimi. Per ea igitur tempora plus sibi dare oportet, siquidem plus natiui caloris habent. Quo fit vt copiosiore alimento egeant. argumento sunt ætates & Athletæ.

Les ventres [1] sont naturellement tres-chauds [2] en Hyuer & [3] au Printemps, & les sommeils [4] tres-longs, partant il conuient donner beaucoup [5] d'alimens. En telles saisons, esquelles la chaleur [6] naturelle estant fort ample on a besoin de beaucoup de nourriture pour [7] l'occuper: ce qui nous est signifié par les aages, & les [8] Athletes.

DISCOVRS.

Ce qu'Hippocrate a prononcé des aages au precedant Aphorisme; à sçauoir que la ieunesse estoit plus auantagée de chaleur naturelle que la vieillesse; il le dit icy des Saisons, sçauoir est que la mesme chaleur se produit dauantage l'Hyuer & le Printemps que le reste de l'année: & que comme dans la ieunesse les alimens doiuent estre plus copieux qu'aux aages plus auancez; de mesme ces deux Saisons en demandent dauantage que celles qui les suiuent, à sçauoir l'Esté & l'Automne. En celuy-cy pource que les diuers mouuemens que l'inegalité de l'air donne aux corps, ne permettent vne paisible coction: ou l'autre, pource que la chaleur interieure estant euoquée par l'exterieure, & s'euaporant auec les sueurs & autres transpirations qui se font par les pores trop ouuerts, les parties destinées aux coctions ne les peuuent faire amples & loüables tout ensemble: au contraire des Saisons icy specifiées, où la chaleur estant concentrée, & le froid enuironnant le corps, les mesmes coctions se font heureuses & copieuses. Mais quelle est cette chaleur qui opere de la sorte suiuant la diuersité des Saisons? est-elle naturelle ou ac-

cidentelle? Certes ie dis que non sans cause cêt Aphorisme a trauaillé beaucoup d'esprits, sur ce que nostre Hippocrate escrit absolument que la chaleur naturelle est plus copieuse dans vne saison que dans vne autre: la difficulté vient de ce que cette chaleur diminuë iournellement à mesure que l'aage s'auance, suiuant l'authorité du mesme Hippocrate en l'Aphorisme precedent, iointe à la raison qui nous le persuade: Car si tant est que cette chaleur naturelle soit celle qui dés le commencement ayde à former les animaux, les fait en suitte croistre & paruenir à leur iuste grandeur, & les nourrit & soustient iusques à la fin de leur vie, seruant de matiere & d'instrument à toutes ces actions; il faut necessairement que s'en déployant tousiours quelque parcelle le tout en diminuë d'autant, de maniere que plus on auance dans l'aage, moins on possede de cette chaleur, & partant il est veritable que l'Esté & l'Automne qui ont precedé l'Hyuer & le Printemps en ont plus que lesdites Saisons, ce qui ne doit receuoir aucun doute. Pour donc oster la difficulté qui peut gesner les esprits en ce point, ie dis que la chaleur naturelle se prend proprement, ou improprement: proprement, on entend la substance humide & pure, que les parties solides ont reçeu de la semence lors qu'elles ont esté formées, laquelle diminuant iournellement ne peut estre plus abondante l'Hyuer que l'Automne qui l'a precedé. Improprement, on entend la portion plus benigne de l'aliment qui se naturalise en quelque maniere auec l'humidité radicale, ou chaleur naturelle dont elle ne peut reparer la perte, mais empescher sa dissipation trop prompte: C'est en ce sens que l'on peut dire la chaleur naturelle estre plus grande en Hyuer & au Printemps qu'aux autres Saisons, pource que l'on y mange dauantage, & que l'on y cuit mieux les viandes: ou bien on peut entendre ce Texte, non de la substance de la chaleur, mais de sa qualité simple, & de ses effets, attendu qu'elle a plus de force & d'energie l'Hyuer que l'Esté, à cause de sa repercussion par le freid exterieur, suiuant laquelle exposition le dire de nostre Autheur ne reçoit aucune difficulté. Au reste comme les aages sont considerables pour ordonner le regime de vie en santé & en maladie, ainsi que l'autre Aphorisme nous a appris: le profit que nous deuons faire de celuy-cy est de sçauoir ordonner le mesme regime en consideration des Saisons.

Explication.

1. Par ce mot on entend generalement toutes cauitez, mais particulierement les capacitez où les alimens se cuisent & preparent, comme le ventricule, les intestins & les veines.

2. Non de la chaleur insite qui est attachée à la substance des parties

parties solides, ny de celle que le cours influë aux mesmes parties substantiellement pour la reparation de l'autre, mais tant de la qualité simple des chaleurs susdites, qui est d'autant plus forte que moins elle se dissipe & transpire : que de celle que le corps acquiert de la meilleure portion des alimens qui ayde à en cuire d'autres.

3. A cause que durant ces saisons la chaleur & les esprits se concentrent par le froid exterieur, & estans ramassez ont beaucoup plus de vigueur que quand ils sont épars ; cette vigueur paroist sur tout durant les gelées quand la bise souffle : ce qui est plus ordinaire en Hyuer qu'au Printemps, le milieu & fin duquel ressemblent bien souuent à l'Esté. Ce qui est en ces saisons peut arriuer en vne autre, où le froid dominera par fois contre son ordinaire, mesme dans les iours caniculaires : comme aussi d'vn païs froid où la chaleur interne est tousiours plus grande qu'en vn plus chaud.

4. A cause de la longueur des nuits & du froid qui regne pendant qu'elles durent, lequel faisant repercussion de la chaleur, est cause que les alimens sont mieux cuits. Or est-il que plus l'aliment est cuit & perfectionné, mieux est elaboré le sang, duquel, & ensemble du chile, s'esleue au cerueau beaucoup de cette douce vapeur qui lie le premier sensitif, & est cause efficiente du sommeil.

5. A sçauoir nourrir vn peu plus amplement les malades que durant l'Esté, & ce à proportion des personnes saines qui mangent plus en ces saisons qu'en d'autres.

6. C'est à dire la chaleur du sang & des visceres demeurant concentrée, & n'estant point tirée dehors par celle de l'air, au contraire repoussée au dedans par le froid exterieur.

7. A mesure que la chaleur est grande, laquelle faute de pâture conuenable deuient acre & ignée de douce & benigne qu'elle estoit, faisant curée de sa propre substance, laquelle estant beaucoup diminuée le corps s'affoiblit & rafroidit, demeurant en proye aux causes exterieures, notamment à l'air froid, tant à celuy qui l'enuironne qu'à celuy qui est tiré par la respiration ; ce qui monstre qu'il est fort dangereux pour la santé de ieusner en Hyuer.

8. Comme de l'enfance & de la ieunesse, où à cause de la chaleur on mange beaucoup.

9. Lesquels estant fort chauds, à cause de l'exercice & trauail mangent beaucoup, & cuisent facilement : ce qui monstre que de quelque cause que procede la chaleur il faut nourrir à proportion d'icelle.

APHORISME XVI.

Victus humidus, quum febricitantibus omnibus, tum pueris maximè atque aliis qui tali victu consueuêre, vtilis.

La nourriture [1] humide est vtile à tous [2] fiévreux ; notamment aux [3] enfans & autres personnes accoustumées [4] à telle maniere de viure.

DISCOVRS.



E n'estoit assez d'ordonner la nourriture aux malades suiuant la quantité, il falloit que la qualité la suiuist, laquelle a ses indications aussi bien que l'autre, dont la principale se tire de celle des corps, desquels on ne considere pas seulement és maladies l'estat present, mais aussi le passé, à sçauoir celuy de la santé, afin d'estre guidé par les indications tirées de l'vn & de l'autre à la vraye cure de la maladie, durant laquelle il faut tendre tousiours à la conseruation des forces par vn regime de vie familier à la Nature, & opposé tout ensemble au mal; dont nostre diuin Maistre nous donne vn exemple familier touchant les fiévres, ausquelles il oppose la nourriture humide qu'il tient estre propre pour émousser & rabatre les fougues de la bile, humeur qui domine en la plus part d'icelles. Mais d'abord on peut incidenter & dire, que la fiévre estant vne intemperie chaude & seche, voire sa chaleur causant bien plus de dommage que sa siccité: d'où vient que nostre Hippocrate ordonne simplement le viure humide, & ne parle point du rafraichissant; de plus on dira que ce qui est simplement humide participe de la nature de l'air qui possede cette qualité dans vn haut degré, ayant la chaleur pour compagne comme qualité secondaire: que de ce genre sont les choses grasses & onctueuses qui se tournent promptement en bile & en feu, adioustant beaucoup aux intemperies fiévreuses, & font mal à la teste, partant sont contraires à la fiévre. A quoy ie respons en deux manieres: la premiere, que nostre Hippocrate sans chercher plus haute philosophie, & s'accommodant aux connoissances populaires qui ne descouurent rien si humide que l'eau, laisse les choses aëriennes à part, quoy que vrayement humides, & entend par le viure de cette qualité celuy qui est de consistance liquide, de coction facile, & qui ne cause point de soif aux malades, comme il enseigne au premier liure de la Diete ; *tels sont les boüillons, & les ptisanes qui participent plus de l'eau que d'autre element : & comme l'eau*

rafraichit aussi bien qu'elle humecte, voire plus : ce qui est humide en ce sens, est aussi bien opposé à la chaleur comme à la siccité, partant il n'a point esté besoin de parler du viure rafraichissant. En second lieu ie respons que si le viure rafraichissant est propre à toute fiévre, eu égard à l'intemperie, il ne l'est pas tousiours quant à la matiere & aux accidans : par exemple és fiévres pituiteuses & melancoliques, aux grandes obstructions & pourritures où l'on mesle par fois auec la nourriture des choses incisiues, aperitiues, & cordiales, qui ne peuuent operer & estre telles que par quelque chaleur, consequemment si l'humidité est propre à toutes fiévres, le rafraichissement ne l'est pas tousiours absolument. Or pour reuenir à nostre suiet quoy que le viure humectant soit tres-necessaire à tous fiévreux, il a de plus vne familiarité particuliere aux enfans, lesquels estans humides de nature ont vne substance de facile dissipation, d'où il est à craindre que la chaleur estrangere & fiévreuse rauage tellement leurs corps, que d'vne grande humidité ils passent contre leur naturel en vne habitude seiche. Ainsi nostre Hippocrate tire d'vn mesme suiet deux indications diuerses; l'vne de contrarieté, l'autre de ressemblance : celle de contrarieté pour esteindre la fiévre, opposant l'humidité à la siccité : celle de ressemblance pour conseruer, donnant vne nourriture humide à ceux qui sont humides, comme remarque fort bien Galien citant cét Aphorisme au 8 liure de la Methode. *Outre les indications tirées de la maladie & de l'aage nous auons de plus celle de la coustume, laquelle estant comme vne autre nature, ne doit pas estre temerairement changée, notamment quand son vsage est opposé au mal dont est question, & pour faciliter le restablissement de la santé, comme en cét Aphorisme duquel nous tirons le profit de pouuoir ordonner du viure des malades, suiuant les trois indications susdites, de la maladie, de l'aage, & de la coustume.*

Explication.

1. ET qui rafraichit tout ensemble, comme la cresme d'orge, les boüillons de ieunes chairs, assaisonez de quantité d'herbes refrigeratiues qui sont alimens de consistance liquide.

2. Pour trois raisons ; l'vne, que les alimens liquides ont moins d'excremens terrestres : l'autre, qu'ils sont plus promptement cuits & distribuez : & la derniere, pource que les malades sont releuez de la premiere preparation ; à sçauoir de la mastication, qui est laborieuse aux fiévreux, lesquels ont besoin de repos.

3. Tant à cause qu'ils sont humides, & que leur nature se plaist

à ce qui luy ressemble, qu'à raison de la fiévre qui dépeuple beaucoup en leurs corps, pour leur molesse & transpirabilité, partant ils ont besoin d'vne nourriture qui se distribuë prõptement comme les boüillons : car comme dit nostre Autheur en vn Aphorisme, le breuuage remplit plustost que les viandes solides.

4. Laquelle doit estre entretenuë d'autant plus soigneusement qu'elle est contraire à la maladie directement.



APHORISME XVII.

Quos etiam semel aut bis, & plus minusve & minutatim alere conueniat spectandum. Dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati & consuetudini.

Il faut aussi [1] considerer qui sont ceux à qui l'on doit donner nourriture vne fois ou deux [2] le iour : qui ceux qui en ont plus ou [3] moins besoin, & de quelle sorte on y doit [4] proceder. Mais il faut acorder quelque chose au temps [5], à la region [6], à l'aage [7], & à la coustume [8].

DISCOVRS.

CE n'est assez en matiere de nourriture d'en prescrire aux malades quantité, & en indiquer la qualité, mais il est beaucoup plus expediant de sçauoir quand & comment on la doit donner, l'indication principale tirée tousiours de la nature & des forces du malade : & les autres, du temps, du païs, de l'aage, & de la coustume, qui sont accessoires, ausquels en second lieu il faut auoir égard, comme nostre Hippocrate ne les neglige point. Or ce quand & comment est de sçauoir limiter le nombre des repas, prenant les occasions des temps, redoublemens ou remises des accés à nourrir les malades, ou ne les nourrir, à leur donner beaucoup ou peu de nourriture à la fois, ce que nous ferons entendre familierement en l'explication ; en attendant quoy ie dis que les circonstances susdites mises à part, il faut en nourrissant vn malade, mesurer la quantité tant des alimens que des repas à la qualité des viandes qui se donnent en forme liquide ou solide, boüillies ou rosties. Celles qui se donnent en forme solide arrestent beaucoup plus en l'estomac que les liquides ; le rosty nourrit plus que le boüilly. Partant ceux qui sont nourris de boüillons ont besoin de s'alimenter plus souuent que ceux qui mangent les viandes soli-

dès, pource que les boüillons ne donnent point d'affaires à l'estomac, & les autres sont longues & difficiles à cuire. Ainsi en est-il des chairs boüillies & rosties, dont celles-cy plus succulentes nourrissent en moindre quantité que les autres; partant on en doit moins donner. Ce regime se peut accommoder aussi bien aux personnes saines qu'aux malades, voire mieux encore si l'on a seulement égard aux dernieres indications, du temps, du païs, de l'aage & de la coustume, qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. TAnt pour la qualité que pour la quantité de la nourriture, comme aussi pour le temps qui doit estre le plus remis de la maladie.

2. Suiuant les forces du malade, & la qualité de la maladie: comme si c'est vne fiévre tres-aiguë on nourrit rarement, pourueû que les forces ne soient point desia ruinées; comme si auant la maladie le patient est dessché de quelque trauail & violant exercice, s'il a long temps ieusné, ou souffert quelque grande euacuation qui l'ait beaucoup affoibly.

3. Comme si l'estomac est fort debile, & sa chaleur naturelle incapable de cuire beaucoup; ou si le corps est impur il faut peu d'alimens à la fois, mais souuent: ou bien au contraire s'il y a grande repletion, & que les forces soient bonnes; alors quoy que la faculté concoctrice semble nous conuier à nourrir amplement, neantmoins vû que les alimens ainsi donnez causent tousiours nouueau surcroist de repletion, & que celle-cy entretient la maladie, il en faut peu & rarement donner: mais quand la faculté concoctrice est forte, & que le corps est beaucoup euacué, sans grande ou nulle pourriture d'humeurs, il faut nourrir beaucoup à la fois, & faire de mesme quand les redoublemens durent long temps, & qu'il y a peu d'interuale entre les deux accés, donnant plus en vn seul repas qu'en deux ou trois.

4. Soit à retrancher ou augmenter la nourriture suiuant les occasions qui se presentent, ayant tousiours deuant les yeux les deux principales indications, à sçauoir de la maladie & des forces.

5. Il faut s'accommoder, entant que la maladie le permet, à la saison de l'année, qui est de ne pas tant nourrir pour l'ordinaire l'Esté que l'Hyuer, le Printemps plus que l'Automne.

6. Par exemple aux païs chauds on nourrit moins qu'aux froids,

& aux regions moyennes on mesnage la nourriture suiuant que le climat approche de l'vne ou l'autre des extremitez.

7. Attendu que l'enfant & le vieillard estans tous deux attains d'vne semblable maladie, le premier doit tousiours estre plus noury que le dernier ; il faut iuger le mesme des autres aages à proportion.

8. Pource qu'il est fort mal-aisé d'arracher les coustumes sans interesser la santé, sur tout quand elles sont enuieillies, & que le corps y est habitué ; partant l'indication prise de celles-cy change en quelque sorte celle qui se tire de la maladie.



APHORISME XVIII.

Æstate & automno cibi copiam fuerunt difficillime, hyeme facillimè, vere minus.

L'Esté [1] & [2] l'Automne l'on porte les viandes [3] difficilement, l'Hyuer fort [4] aysément, & en suite au [5] Printemps.

DISCOVRS.



OVT ainsi que la chaleur naturelle n'est pas tousiours égale dans nos corps, ie ne dis pas seulement quant à sa substance, laquelle se dissipant comme l'on sçait iournellement, ne demeure iamais en vn entier, mais aussi quant à ses qualitez, qui la rend tantost plus tantost moins agissante, suiuant son intention ou extension ; ainsi l'on doit à sa proportion regler la nourriture des personnes saines & malades, dont il a esté desia fait mention en d'autres termes au 15. Aphorisme, duquel celuy-cy sembleroit estre vne simple repetition, n'estoit que Galien asseure que nostre Hippocrate, au susdit, a entendu parler de la nourriture qu'il conuient donner en santé suiuant la constitution des temps & saisons : & en celuy-cy de celle qu'il faut aux malades, suiuant la mesme indication. Sur quoy il faut remarquer ce qu'a dit le mesme Hippocrate au precedent Aphorisme, où ayant fait estat de la quantité, de la nourriture & du nombre des repas, les indications tirées de la maladie, des forces & autres dont il a esté parlé aux Aphorismes precedans, nous dit à la fin qu'il faut accorder quelque chose à la saison, à la contrée, à l'aage, & à la coustume. Or comme l'ordinaire de nostre

Hippocrate est d'estre bref en ses discours comme le requiert la doctrine Aphoristique, aussi nous laissant à supposer les raisons pour lesquelles il faut accorder quelque passe-droit aux choses cy-dessus, il nous allegue seulement icy celle de la saison, escriuant que les viandes sont plus difficiles à supporter en Esté & en Automne qu'aux deux autres; qui est nous declarer ouuertement sa conception. Ce qu'il entend donc icy est que supposé vne mesme maladie en Esté comme en Hyuer, accompagnée de pareils accidans, laquelle requiert, suiuant ses propres indications, identité de nourriture; neantmoins examinant le fait de plus prés, il se faut garder de la donner de mesme, & ce tirant comparaison de l'estat de santé, auquel suiuant la diuersité des temps on change le regime de vie, nourrissant moins en Esté qu'en Hyuer: ce qu'il faut aussi pratiquer à l'endroit des malades attendu que la disposition de l'air qui altere diuersement les corps des hommes sains ne perd ce priuilege sur ceux-cy; mais tant s'en faut estant desia mal menez par la maladie ils sont beaucoup plus sensibles que les autres aux incommoditez qui leur viennent de dehors; de sorte que si durant les saisons d'Automne & d'Esté les corps parfaitement sains supportent mal-aisément la nourriture copieuse, à plus forte raison ceux qui sont plongez dans les maladies doiuent en apprehender l'excés, ayans outre l'importunité de la saison, celle du mal qui les attaque. C'est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. SAison chaude & seche, où la chaleur interne est tirée dehors par l'externe, ce qui rend souuent les corps foibles, languissans, & les met en des chaleurs fiévreuses.

2. Saison d'inegale temperature, où les corps sont tantost condensez par le froid, tantost relaschez par le chaud, d'où ils sont fort enclins aux maladies.

3. Dans l'Esté, à cause que la chaleur estant éparse & dissipée n'a pas tant de vertu, qu'estant vnie & ramassée. Dans l'Automne à raison de son inegalité, qui chasse tantost la chaleur au dedans, tantost la tire au dehors, de sorte qu'il est mal-aisé de donner nourriture conforme aux forces & à la chaleur qui doit cuire. On peut entendre ce Texte en deux manieres, à sçauoir, ou pour la difficulté de cuire les viandes, ou pour la difficulté de les retenir, ainsi que nous voyons les estomacs debiles vomir tout aussi tost; ce qui est plus ordinaire l'Esté que l'Hyuer, & si ceux-là ne vo-

miſſent ils ſentent de grands empreſſemens qui les empeſchent de repoſer, & faut qu'ils ſe tournent çà & là ; ce qu'experimentent en ſanté ceux meſme qui ſe gorgent trop au ſouper, de vin & de viandes.

4. A cauſe que la chaleur interne eſtant concentrée par le froid externe a plus de force de cuire ; ioint que les ſommeils y ſont fort longs, & conſequemment nature a plus de temps de faire & parfaire les coctions.

5. Attendu que la chaleur interne commençant à s'eveiller pour ſortir du centre à la circonference, eſtant excitée par l'externe qui échaufe l'air mediocrement ; la coction ne peut pas eſtre ſi exactement perfectionnée que durant l'Hyuer, où la chaleur eſtant plus retirée s'employe toute à cette action.



APHORISME XIX.

Quibus perſtatos circuitus acceſſiones fiunt, nihil dare, nec cogere ; ſed demere oportet ante indicationes.

Aux maladies qui s'aigriſſent par [1] periodes il ne faut rien donner ny [2] contraindre de prendre, mais retrancher quelque choſe de la nourriture auant [3] les criſes.

DISCOVRS.



VNE des grandes fautes que commettent ceux qui ſont autour des malades eſt quand ſans faire diſtinction de temps ny d'heures ils leur donnent nourriture à meſure que leur dicte leur fantaiſie, & voyant dans les redoublemens leurs forces abatuës croyent faire œuure de charité de leur mettre ſans ceſſe quelque choſe dans la bouche pour leur releuer le courage, & ainſi les deſobligent innocemment. Qu'il ait eſté au temps paſſé, auſſi bien qu'en celuy-cy, des gens faits de la ſorte il n'en faut point douter ; & il n'eſt pas vray-ſemblable qu'Hippocrate en euſt eſcrit, lequel voyant de quelle conſequence eſtoient telles manieres de nourriture, nous donne en cét Aphoriſme vne methode dont l'infaillibilité doit non ſeulement oſter aux Medecins tout ſuiet d'erreur, mais leur perſuader d'aduertir charitablement ceux qui entreprennent d'aſſiſter les malades d'y proceder auec plus de raiſon & iugement ;

ſe treu-

se treuuant des gens tellement importuns de vouloir contraindre & ceux qui ne peuuent prendre, par la seule violance de leur mal, & ceux mesme qui ayans connoissance du tort que la nourriture leur feroit, la refusent & rebutent tout à plat: Ce tort est que par l'vsage des alimens hors de saison le mal augmente par addition de nouuelle matiere que corrompt la chaleur fiévreuse, comme nous auons desia dit ailleurs; ce qu'il faut entendre quand la foiblesse des malades procede de la violance de leur maladie, débauchant leurs fonctions corporelles, & faisant discorder le concert des esprits & des humeurs: car si la debilité prouient du manque de nourriture; comme par exemple, en ceux au mal desquels on a pris de mauuaises mesures, les nourrissant d'abord trop écharsement; ou bien s'il y a quelque accidant de foiblesse, causé purement de la malice de l'humeur qui est esmeu dans les accés, au commencement & au milieu desquels il s'en treuue qui syncopisent; lors courant à ce qui presse le plus, & renuersant pour vn bon suiet l'ordre & les regles de la pratique, il faut sans hesiter donner de la nourriture, soit dans le commencement, soit dans la plus grande vigueur des accés, puisque la consideration de la Nature est d'autre poids que celle de la maladie. Ce qui est dit de la nourriture se peut entendre aussi des medicamens, i'entens des purgatifs, & consequemment des euacuations par la saignée, dont il est dangereux d'vser lors que nature est violantée par la maladie. Car pour les purgations, ou elles ne se font qu'à demy, nature ne pouuant ayder au remede, & le secourir entierement; cependant ce qui reste non seulement échauffe le corps & augmente l'intemperie fiévreuse, mais aussi par sa malice, comme il y en a dans tous les vrais purgatifs, peut faire naistre des accidans nouueaux, comme syncopes & conuulsions, pires que le mal premier: ou elles se font excessiues par la malice du remede corrompant, & les mesmes accidans peuuent arriuer de cette cause aussi bien que de l'autre. Et quant est de la saignée, les esprits se perdent & dissipent plustost quand elle est faite durant l'agitation fievreuse, que quand nature est plus remise, & qu'elle a quelque choix de pousser par l'ouuerture faite plus de l'humeur nuisible que d'aucun autre. Comme ainsi soit donc que pour donner tant les alimens que les medicamens, il faut éuiter la fureur du mal, nous choisirons tousiours le temps le plus remis, si quelque plus pressant suiet ne nous en destourne, qui est l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphor.

Explication.

1. TAnt ceux des fiévres continuës qui ont des redoublemens reglez & determinez, que des retours des fiévres

tierces & quartes, comme aussi de celles qui sont erratiques, & autres maladies telles que les gouttes, l'epilepsie & maux de mere dont les retours ne sont point certains & ponctuels comme des fiéures susdites.

2. D'alimens ny de medicamens, pource que ceux-cy peuuent causer diuers accidens pires que la maladie, tant par les euacuations imparfaites qu'excessiues; & ceux-là se tournent en pourriture, notamment en la vigueur de l'accés, car vers son declin on peut aucunefois donner quelque nourriture si le corps est famelic ou attenué, si c'est en bas âge ou dans vne vieillesse decrepite, notamment si l'accés dure trop long temps. Mais pour l'ordinaire il faut attendre pour nourrir que le corps n'exhale plus aucune vapeur fievreuse dans les intermittantes, & qu'il y ait vne grande remise dans les continuës, & aux maladies sans fievre que les symptomes que l'on y voit soient cessez ou fort diminuez.

3. Le mot de crise, ou temps critic se peut entendre, tant de la crise vniuerselle dont il a esté parlé beaucoup de fois, que de la particuliere, à sçauoir de celle de chaque accés qui est sa fin & cessement: or il faut prendre garde non seulement de ne point nourrir durant les accés, mais aussi qu'ils trouuent l'estomac vuide quād ils arriuent, crainte qu'ils ne corrompent ce qui est desia pris: Partant pour le mieux il ne faut auoir reçeu aucune nourriture si elle n'est fort legere de trois ou quatre heures auparauant.



APHORISME XX.

Quæ decernuntur decretave sunt iustè, nec mouere, nec aliud quicquam nouare, siue medicamentis, siue aliis irritamentis fiat, sed omittere oportet.

En ce qui se iuge & est desia [1] iugé parfaitement il ne faut rien mouuoir [2] ny innouer [3] tant par medicamens [4] qu'autres manieres [5] d'irritation, mais laisser [6] tout.

DISCOVRS.

C'EST vn grand contentement à vn Medecin bien affectionné à son malade de voir prosperer ses remedes & ses diligences, secondez des aydes de la Nature: mais il doit auoir vn plaisir beaucoup plus grand quand il voit celle-cy sans aucune aide exterieure combattre la

maladie de ses propres forces pour finalement en demeurer victorieuse, & le rendre plus contemplatif qu'agissant. Or en ce point le Medecin considere la nature en deux manieres, à sçauoir dans l'action, ou apres l'action, & les deux ou parfaite ou imparfaite. Nature agit parfaitement quand en vn iour critic valablement designé par les signes de coction elle chasse la matiere qui cause le mal, auec tel effort & en quantité si raisonnable qu'il n'en demeure rien de reste pour seruir de leuain à vne recidiue. Elle agit imparfaitement lors que nonobstant les signes de coction qui apparoissent tousiours à bonne heure, elle ne peut chasser du tout la matiere qui l'importune à cause du vice d'icelle, comme par trop espoisse & difficile à émouuoir: ou de l'embaras des chemins par où elle doit passer. Apres la crise l'on cognoist le tout estre bien fait, ou non, tant par le soulagement entier du malade, que du moins, par vne diminution signalée de son mal: Ce qu'il faut entendre des crises vrayes & salutaires, non de celles qui abatent les forces du malade sans diminuer son mal, & hastent les pas de la mort, desquels n'entend parler icy nostre Hippocrate. Or si nature iuge parfaitement, le Medecin la laissera faire: si imparfaitement il luy apportera le soulagement qu'il verra bon estre suiuant l'empire de la crise, paracheuant le dessein où elle aura tendu. Apres le iugement si tout va bien il ne donnera aucuns medicamens, comme pourroient faire quelques vns, qui pour se faire valoir & passer pour necessaires ne vont iamais voir malade sans ordonner tousiours quelque chose, comme si de là dépendoit leur honneur & reputation. Il faudra donc regler la nourriture suiuant la portée du malade, quelques vns estans morts apres des crises parfaites pour auoir mangé sans consideration. Que s'il reste encore quelque chose, & que le malade n'ait pas vn entier soulagement, parce que rarement il se voit de parfaites crises, il prendra quelque purgation pour chasser le reste, & acheuer ce que nature n'aura pû mettre à fin. Ce sera le moyen de preuenir les recidiues qui traitent souuent les malades pirement que leurs premieres maladies; qui est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. EN l'acte d'vne crise, & hors d'icelle, lors qu'elle est parfaite, dont le signe infaillible est l'allegresse du malade, & le restablissement de ses fonctions. Les conditions principales d'vne bonne crise sont, qu'elle soit indiquée par signes de coction, qu'au iour de la crise la matiere peccante soit toute euacuée; & qu'apres icelle le malade se sente soulagé. Les autres sont couchées au Commentaire de Galien.

2. Le Medecin qui est ministre de Nature ne doit rien entreprendre sur elle lors qu'elle agit conuenablement, & se libere d'elle mesme de la maladie qui la gréve, soit par crise aux maladies aiguës, soit par abscés en celles qui durent long temps; attendu que voulant en ce point faire au dessus d'elle, il perd & gaste tout, notamment quand il luy fait prendre autre chemin qu'elle ne designe, comme s'il diuertit le cours des fievres en excitant vn flux de ventre, ou si ouurant la veine mal à propos il empesche vne hemorragie critique.

3. C'est à dire apporter quelque leger remede qui semble gratifier le malade, supposé quelque petit cordial de peu de consequence, pour luy faire supporter (dira le Medecin charlatan) plus aisément le trauail de la crise; ou qui dans vne sueur fera chauffer le malade pour la faire venir plus prompte & plus ample, qui est à bien dire encherir sur l'œuure de la Nature.

4. C'est à dire par des purgatifs ordonnez, ce semble, conuenablement à l'humeur qui peche, & suiuant les forces du malade; mais à son preiudice pour estre donnez hors de saison. Car si l'on purge durant la crise, il arriue, ou que le medicament suit le mouuement de la Nature; ou qu'il l'empesche, diuertissant autre part l'humeur peccant. S'il suit le mouuement de la Nature, supposé quand elle est assez forte pour chasser toute seule ce qui luy nuit, il arriue vn grand débord d'humeurs, & se fait double euacuation qui abat les forces du malade au lieu de les releuer comme fait la vraye crise. S'il diuertit l'humeur peccant, & empesche son mouuement, l'euacuation sera non seulement double, mais qui pis est diuerse, & arriuera presque chose pareille aux mauuaises crises, où Nature agit plus par irritation que par sa propre vertu, poussant en mesme temps des sueurs, se déchargeant par quelque espece de flux de ventre, & distillant quelque sang des narines, mais le tout en petite quantité; de maniere qu'vne partie de la matiere retenuë à cause de la manifeste foiblesse de Nature, est cause d'vn rengregement où quelquefois on succombe. Si l'on purge apres la crise, c'est fort à propos quand on la iuge imparfaite; encore faut-il attendre vn iour ou deux iusques à tant que l'on connoisse si Nature ne fait plus rien : mais si la crise est parfaite il n'y faut rien adiouster, attendu que le medicament corromproit ce qui se trouueroit sain, Nature ne luy ayant laissé matiere propre pour exercer son action.

5. Par les remedes alteratifs & preparatifs, comme lauemens, apozemes, syrops, bains & semblables: car en l'acte de la crise la matiere doit estre desia toute preparée, & apres la crise il ne luy est plus besoin de preparation puis qu'elle a esté chassée.

6. Nous contentans d'ordonner seulement de la nourriture conformément aux forces: car la Nature n'a que faire lors de son ministre, sinon en ce seul point, auquel elle ne se peut regler, les malades ressemblans proprement aux enfans, qui ayans esté long temps retenus souz quelque estroite discipline se licentient aux débauches si tost qu'ils en sont relaschez: Ainsi nous en voyons, qui (l'appetit estant de retour) apres la crise mangent sans discretion, qui par ce moyen retombent souuent, pource que leur estomac ne peut pas tant cuire qu'il appete, & que la necessité des parties euacuées exige de luy. Et nostre Hippocrate raporte l'histoire d'vne femme, laquelle ayant trop soupé apres vne bonne crise mourut le lendemain.



APHORISME XXI.

Quæ educere oportet, quò maximè vergere videbuntur, ducito, viis ac locis vtiliter eò ferentibus.

Ce qui est à [1] euacuer doit estre pour l'ordinaire euacué [2] par où il [3] tend, pourueû que ce soit par lieux [4] commodes.

DISCOVRS.



L'Euacuation des humeurs peccans se fait ou par le ministere des seuls medicamens, ou de la seule Nature; ou bien se commence par celle-cy & se racheue par l'autre. Quant à la premiere il en a esté parlé au commencement de ce Liure, & sera encore cy-apres. L'Aphorisme precedent a traité de la seconde, & celuy-cy nous parle de la troisiesme. Ces trois manieres d'euacuations peuuent estre comprises souz le nom de Crise, non pas entant qu'il se prend pour Iugement, mais pour Excretion & décharge de quelque matiere: mais particulierement il s'entend des deux dernieres, comme plus à propos on comprend la derniere souz le nom de Purgation. L'euacuation par la seule Nature est appellée Crise parfaite, attendu qu'apres qu'elle a reüssi entierement en l'effort qu'elle a fait contre la maladie, il ne reste plus

rien qui puisse greuer la santé, consequemment il n'est plus besoin d'autre euacuation: mais où la crise est imparfaite, & que Nature ayant chassé partie de ce qui la greuoit, ne se peut liberer du reste, soit par sa propre foiblesse, soit par autres causes; il est besoin que le medicament supplée à ce défaut, & que l'Art paracheue ce que Nature n'a pû entierement executer. En quoy deux choses sont à considerer, à sçauoir le mouuement de l'humeur & l'intention de la Nature, de l'interest de laquelle il s'agit grandement en telles euacuations. Pour le mouuement de l'humeur il faut regarder quel chemin a tenu celuy qui a esté euacué, & où tend de nouueau celuy qui est à euacuer: & pour l'interest de la Nature, si elle agit librement, ou par contrainte: si les voyes par où elle se décharge sont commodes ou incommodes: Que si le mouuement de l'humeur s'accorde à l'intention de la Nature, & que les décharges en ayent esté commencées à son auantage, il faut les continuer à l'ayde des medicamens: autrement, si les effets de ceux-cy sont contraires aux mouuemens susdits, & s'ils tendent autre part que ne fait celle qu'ils doiuent imiter, tant s'en faut qu'elle y preste secours, qu'au rebours s'opposant à leur action, & eux resistans à la sienne, au lieu qu'il se deuroit faire vne loüable euacuation, elle sera ou imparfaite, ou excessiue: celle-là causant augmentation de maladie, celle-cy diminution de forces, & l'vne & l'autre apportant plustost la mort que la santé. C'est pourquoy le plus seur est de suiure tousiours le chemin que la Nature nous monstre dans les purgations, pourueu qu'elle agisse de son propre mouuement sans prouocation ou irritation trop forte, dont elle soit destournée de son chemin; qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir la matiere superfluë, restée de la crise.

2. Par l'aide des medicamens purgatifs, conuenablement ordonnez à l'humeur peccant, lequel on connoist, tant par l'espece de la maladie, que par la constitution, ou nature particuliere du malade.

3. Et où Nature le pousse, crainte que faisant plus de seiour qu'il n'est besoin il ne cause vne recidiue, pire que la maladie precedente.

4. Comme les reins, la vessie, le ventre, la matrice, les narines, la bouche, le cuir, suiuant l'idée de la maladie, la partie affligée, & la qualité de l'humeur, pourueû que par accidant ces lieux

ne deuiennent point incommodes à la purgation : comme si les intestins sont affligez de dysenterie, & que l'humeur y treuuant son passage, suiuant son mouuement & l'intention de la Nature, cause accroissement de douleurs, lors il sera necessaire de diuertir ce cours par les vrines, les sueurs & le vomissement : ou si le cerueau se décharge sur la poitrine, & que la respiration en soit empeschée, on destournera ce qui coule en cette partie par le nez ou par la bouche, & ainsi des autres.



APHORISME XXII.

Quæ matura coctáque sunt medicari ac mouere oportet, non cruda, nec per initia, nisi sueptè citantur impetu. id quod per rarò fieri solet.

On doit [1] purger & [2] émouuoir les matieres [3] cuites, non les [4] cruës : non encore aux commencemens [5] si elles ne sont agitées [6] : or la plus part d'icelles n'est point [7] agitée.

DISCOVRS.



IL n'y a rien de si apparamment vtile és maladies que le prompt esloignement de leurs causes, maxime sur laquelle plusieurs se fondans, croyent faire vn coup de partie de purger leurs malades presque aussi tost qu'ils les voyent attaquez : & qui pis est, suiuant la grandeur du mal comme ils la iugent, donnent des purgatifs violans afin d'en oster promptement la cause & la racine. Il faut bien croire que telles personnes ignorent que le premier agent dans la purgation est la Nature, laquelle ne peut separer aux premiers iours le pur de l'impur, cuire la matiere maladiue, la rendre coulante & facile à suiure l'attraction des medicamens, & que pour ce faire il luy faut du temps. Or nostre diuin Maistre sçachant que les medicamens ainsi donnez auant le temps au lieu de soulager le corps le violantent merueilleusement, corrompans ce qui reste de sain & qui pourroit resister au mal ; a pour oster vn tel abus, prononcé cét Aphorisme ; contre lequel telles gens peuuent dire que pour l'ordinaire nous vsons de lauemens és premiers iours des maladies aussi bien qu'és autres temps ; voire mesme que ce sont remedes si necessaires que si iournellement ils ne sont mis en pratique, notamment quand le ventre est paresseux, l'on voit ma-

nifestement augmenter les symptomes des fievres, comme douleurs de reins, de teste, delires & resveries, lesquels par l'iniection de ces remedes cessent ou diminuent d'ordinaire: or est-il que les lauemens sont purgatifs; de plus, où les malades abhorrent les lauemens on ne feint point de donner des medicamens par la bouche, & l'on ne tarde guere d'en receuoir l'vtilité pretenduë. A quoy ie respons qu'il y a deux sortes de purgations, l'vne qui regarde directement la maladie, l'autre simplement les visceres. Celle qui regarde la maladie doit attirer des vaisseaux & parties plus esloignées des visceres les humeurs corrompus; or cela ne se peut faire qu'apres la vigueur du mal quand on connoist par le poulx & les veines que la coction est faite, qui est suiuant l'intelligence d'Hippocrate. L'autre qui regarde simplement les visceres se pratique en tout temps auec vtilité, d'autant qu'en euacuant les superfluitez qui y croupissent; sur tout aux intestins & mesentere l'on diminuë d'autant les accidans de la maladie, à laquelle la pourriture des excremens plus grande qu'en la santé, fournit des armes pour combattre la Nature. Voila pourquoy la pratique ordinaire est de les euacuer par tous moyens, afin d'obuier à tels inconueniens. De plus, vne autre vtilité de tels purgatifs est que balayans la premiere region du corps, ils preparent par accidant à la coction les humeurs qui sont dans les veines & visceres principaux, attendu que Nature y est d'autant mieux disposée qu'elle est moins chargée d'excremens. Quand donc Hippocrate parle absolument de purgation, il n'entend point nos remedes minoratifs, qui ne font autre chose que balayer les premieres voyes, mais ceux qui vont à bon esciant fureter dans les veines & parties plus cachées pour en déraciner les causes maladiues, ce qui ne peut estre qu'auec violance, lors que la Nature n'a rien encore fait de sa part, & separé le pur de l'impur; iamais vn remede ne pouuant bien operer si elle n'y aide & contribuë: Partant suiuant le conseil de nostre Maistre nous n'vserons iamais de telles purgations au commencement des maladies, sinon que la matiere qui les cause fust effarouchée, & que l'on eust crainte qu'en cette agitation elle ne se transportast sur quelque partie noble au détriment certain de la vie. C'est l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. EVacuer par artifice les matieres qui entretiennent les maladies, lesquelles péchent plus en qualité qu'en quantité.
2. C'est à dire ébranler fortement auec purgatifs violans les humeurs

meurs terreſtres & difficiles à tirer, qui eſt faire plus que purger ſimplement : de ſorte que le mot de purgation s'entend icy de l'euacuation des humeurs, qui cedent aiſément à l'attraction des medicamens, & celuy d'émotion de ceux qui ſont peſans & malaiſez à ébranler quoy que cuits & preparez par la Nature.

3. Le mot de coction ſe prend en deux manieres chez les Medecins, à ſçauoir pour l'aliment ou pour la matiere maladiue. Les riches Grecs ont leurs termes propres pour les deux : la coction de l'aliment ſe nomme πέψις, celle de la maladie πέπασμος, dont Hippocrate veut icy parler. La premiere coction eſt proprement vne diſpoſition que donne la chaleur naturelle à l'aliment pour le rendre propre à eſtre changé en la ſubſtance de l'animal. Mais celle-cy n'eſt rien qu'vne reduction de la matiere peccante d'vn eſtat malin en vn benin, faite par la chaleur naturelle deuenuë maiſtreſſe de la contre-nature. La fin de la premiere eſt l'aſſimilation : celle de la ſeconde eſt l'expulſion ; eſtant cette matiere, quoy qu'égalée par la chaleur naturelle, inhabile à la nourriture.

4. Il y a deux ſortes d'humiditez cruës, dont les vnes ſont inutiles, les autres vtiles : celles-cy ſont celles qui par coction ſe tournent en nourriture, comme la pituite naturelle qui ſe change en ſang, & telle n'a beſoin de purgation. Les autres ne peuuent ſe changer en la ſubſtance du corps, & pour elles les medicamens ſe donnent apres que Nature les a diſpoſées à la ſortie.

5. Attendu qu'auant la purgation il eſt beſoin de preparation, laquelle ſe fait, tant en cuiſant la matiere qui doit eſtre purgée, qu'en ouurant & oſtant les obſtructiõs lors qu'elle eſt encore cruë ; leſquelles empeſchent la Nature, quoy que forte au commencement, de ſecoüer le ioug que la maladie luy impoſe. Le commencement ou principe de la maladie eſt proprement le temps de la crudité, lequel ne ſe peut determiner par iours, eſtant plus long ou plus court ſuiuant que la maladie eſt plus ou moins violante.

6. Le mot Grec ὀργᾷ, plus ſignificatif que noſtre François, eſt metaphoric, & ſe tire de la fureur amoureuſe des beſtes, quand elles ſont aiguillonnées au congrés, comme enſeigne Galien ſur cét Aphoriſme, & au premier des Criſes. Ce mot s'entend des maladies dont le mouuement eſt haſtif, & où, enſemble le malade, font en ſes humeurs & eſprits vne agitation deſordonnée : ce qui arriue, notamment aux maladies, où la bile s'émouuant d'elle meſme eſt facilement chaſſée par les medicamens ſans auoir be-

soin de preparation. Or à mesure que cét humeur se porte sur vne partie ou sur vne autre, il excite diuersité de symptomes aussi changeans que ses mouuemens, desquels sont en partie cause sa legereté, en partie aussi sa malice, à cause que les membres où il se iette le secoüent & rechassent pour ne le pouuoir souffrir; ce qui arriue coustumierement aux fievres malignes, sur lesquelles à ce suiet on peut rarement asseoir vn iugement certain.

7. Attendu que les matieres fixes causent plus souuent les maladies que celles qui sont erratiques, ou en perpetuel mouuement: & le Medecin y peut asseoir vn iugemēt plus certain, pource que les symptomes qui paroissent en icelles démonstrent coustumierement quelles sont les parties affligées, & où le malfait plus d'effort: là où quand la matiere est transportée de partie en autre auec violance & impetuosité, elle cause vne confusion de symptomes, qui troublent autant le iugement du Medecin qu'ils broüillent les esprits & humeurs du malade.



APHORISME XXIII.

Quæ vacuantur multitudine metienda non sunt, sed si qua oportet vacuentur, & facilè ferant. Atque vbi ad animi deliquium educere conuenit, faciendum, si ægrotus par esse possit.

On ne doit pas estimer ce qui est euacué par la [1] quantité, mais voir si l'euacuation est telle qu'elle doit [2] estre, & si on la supporte facilement [3], & où il conuient euacuer iusques à [4] defaillance, il le faut [5] faire, pourueu que le malade ait des forces [6] assez pour l'endurer.

DISCOVRS.



CE n'est pas assez és euacuations tant naturelles qu'artificielles de décharger beaucoup, mais il faut que les décharges soient conformes à l'humeur peccant, lequel, & non autre, indique son euacuation. C'est ce que nous enseigne cét Aphorisme, lequel arguë tacitement les Medecins, qui s'estans détraquez de la doctrine & bon sentiment des anciens Grecs tiennent auec Auerrhoës que les medicamens purgatifs n'attirent pas les humeurs de nos corps par familiarité ou proprieté de substance, mais que tous indifferamment les pur-

gent sans aucun choix; que les plus subtils & coulans cedent les premiers à leur attraction, & les plus grossiers & espois passent les derniers; ainsi les serositez viennent les premieres, en suite la bile, puis la pituite & melancolie; qui est vn erreur aisé à conuaincre par raison & experience, la derniere nous apprenant que la rhubarbe tire la bile en des corps phlegmatics; le sené, le phlegme & la melancolie en des corps bilieux: ie dis ces humeurs tous purs, notamment quand les remedes sont donnez en petite quantité. Que si vn seul tire deux ou trois sortes d'humeurs, cela vient ou pource qu'il les rencontre dans son chemin, comme souuent l'estomac & les intestins sont farcis de telle confusion, ou pource que l'humeur que l'on auoit intention de purger estant tout euacué, & le medicament ayant encor de l'action, celuy qui est en suite ou plus familier au remede, ou plus coulant, suit le mouuement de l'humeur desia attiré, & l'attraction du purgatif qui l'entraine. Et quand l'experience ne donneroit aucune certitude de mon dire, la raison le confirme assez, attendu que si le plus coulant passoit le premier; apres la bile & pituite le sang suiuroit sans contredit, non la melancolie, estant moins espois qu'elle n'est: Or est-il que le sang ne cede à la vertu d'aucun purgatif, qu'il n'ait auparauant degeneré en vn autre humeur: Et s'il est vray ce qu'escrit Galien de celuy qui auoit par fortune treuué vne herbe qui tiroit le sang tout pur, la maniere en a esté abolie comme pernicieuse, auec l'inuenteur, qui fut conduit au supplice la face voilée crainte qu'il n'en fist monstre à quelqu'vn: partant ce n'est la disposition des humeurs, mais la proprieté du medicament qui cause l'euacuation de l'vn plustost que de l'autre. Adioustons à ces veritez l'authorité du grand Hippocrate au Liure de la Nature humaine, *lequel en termes tres-exprés enseigne que le medicament attire en premier lieu l'humeur auquel il a plus de familiarité, & en suite les autres, comme font les plantes, les sucs de la terre, & ce qui suit. D'où nous apprenons que le mesme Hippocrate a eu raison de dire icy, qu'il ne faut pas mesurer les deiections à la quantité, mais à la qualité des humeurs purgez; attendu que pour connoistre la qualité de l'humeur peccant, il faut sçauoir celle de la maladie, & la sçachant ordonner vn remede conuenable pour l'euacuer. Et quant à la marque confirmatiue d'vne euacuation faite à propos, c'est la tolerance & gayeté du malade: comme au contraire le signe plus certain que le malade n'a pas esté purgé fort à propos & sortablement à l'humeur peccant, est quand apres la medecine qui l'aura copieusement euacué, son mal empire au lieu d'amender: i'entens quand la purgation est faite en temps & lieu, à sçauoir apres la coction. C'est le profit que nous tirons de cét Aphorisme.*

Explication.

1. A Comparaison de la qualité, laquelle premierement & de soy indique la purgation.

2. Comme s'il raisonnoit ainsi : quoy qu'en la purgation il faille considerer en quelque maniere la quantité des humeurs euacuez à proportion de la maladie ; estant vray-semblable que peu d'humeur vicieux en vn corps ne peut causer des symptomes si violans, que quand il y en a vne abondance notable : neantmoins le principal égard doit estre sur la qualité, vû que c'est à cette fin que la purgation est ordonnée. Le plus seur est quand l'humeur pechant en qualité est euacué en quantité suffisante, & telle que par son euacuation l'on soit asseuré de la prochaine santé du malade.

3. C'est à dire quand outre ces deux la Nature s'accorde auec le medicament, se déchargeant sans peine à la moindre sollicitation qu'il luy en fait : ce qui dénote tant sa propre force, que la preparation & coction de l'humeur, & la liberté des chemins, toutes conditions requises à la vraye purgation, dont le malade se sent alaigre, & deliuré du fardeau qui le chargeoit.

4. Non celle qui arriue par apprehension & crainte des medicamens, comme l'on en voit plusieurs défaillir à l'odeur d'vne medecine, ou à la picqueure d'vne veine, ou celle qui vient de l'acrimonie de la bile époinçonant l'estomac, soit qu'elle y tombe en l'acte du remede, soit qu'y estant desia elle l'emmeine par le medicament ; mais il faut entendre celle qui procede simplement d'vne grande euacuation. Cecy se peut expliquer de la saignée aussi bien que de la purgation, voire plus auantageusement, attendu que les purgations qui font défaillir les malades sont toutes suspectes, principalement aux personnes sanguines & de bonne complexion, leur vsage estant plus seur aux cacochymes ; pource qu'en ceux-cy elles treuuent dequoy attirer sans peine, & aux autres non sans grande violance.

5. On doit hardiment entreprendre telle euacuation, notamment celle de la saignée à cause du bien qui en prouient, qui est selon Galien, de rafraichir en vn instant toute l'habitude du corps, estaindre la fieure, causer flux de ventre & sueurs, & appaiser les violantes douleurs, par ce moyen.

6. Pourueû qu'il soit robuste, de bonne pâte, & en la fleur de son âge. Cét Aphorisme & le troisiesme cy-dessus semblent se contredire, attendu que nostre Hippocrate deffend les extrémes euacuations comme tres-perilleuses, mesme dans l'habitude Athletique. A quoy nous auons à respondre que nostre Hippocrate au lieu allegué parle de ceux qui sont en vn degré de santé trop haut, lesquels il ne faut point faire passer en vn estat contraire qui est la maladie, par vne extréme euacuation; mais seulement les reduisant à vn estat mediocre leur faire euiter le hazard que courent ceux qui sont reduits à ce haut point de santé dont il a esté parlé au lieu susdit. Et en celuy-cy il parle des malades dont la garison dépend de l'euacuation, laquelle est d'autant plus prompte que celle-cy est copieuse & soudaine; ou bien on peut dire que l'euacuation extréme est deffenduë, laquelle amené la syncope, qui est vne soudaine cheute de toutes les forces, & icy seulement il entend celle qui cause vne défaillance moindre que la susdite.



APHORISME XXIV.

In morbis acutis rarò, & per initia medicamento purgante vti oportet. Nec verò id inconsideratè faciendum.

Aux maladies [1] aiguës on doit rarement [2] vser de purgatifs, encore faut-il que ce soit dans les [3] commencemens, y ayant meurement [4] pensé auparauant.

DISCOVRS.

SI nous considerons exactement les temps des maladies aiguës, notamment de celles qui ont en ce genre quelque degré superlatif, nous trouuerons que tous ont rarement à faire de purgations, d'autant que si on les donne au commencement, toutes choses estant encore cruës, elles violantent plus le corps qu'elles ne le soulagent; échauffant les humeurs, les esprits, & cooperant auec la fievre pour leur ruine & destruction. Si dans le progrés & accroissement du mal, auquel temps Nature ébauche la coction, outre que le purgatif cause vn redoublement de chaleur, il euacuë partie de la matiere demy cuite, dont arriue retardement à la coction du reste, ainsi que l'on voit aux abscés,

lesquels on ne peut ouurir seurement auant leur entiere & parfaite maturité, à cause que la matiere plus subtile estant cuite la premiere, aide à la coction de la plus terrestre, dont estant separée, celle-cy demeure long temps apres à se cuire, comme l'on voit souuent aux ouuertures faites à contre-temps. Si dans la vigueur, il y a plus d'apparence qu'aux deux autres, pource que c'est là où la coction doit estre parfaite. Mais attendu que la Nature & la maladie sont aux prises, & que c'est où la violance des symptomes éclate dauantage, il y a beaucoup moins encore de seureté : voire purger en ce temps c'est proprement égorger vn malade; partant à vray dire, celuy seul de la declinaison y est conuenable : mais n'ayant icelle s'il faut ainsi parler, qu'vn moment, & Nature se liberant par vne forte crise il ne reste plus rien à euacuer : d'où il faut coniecturer qu'ès maladies de cette qualité les purgations sont, sinon entierement superfluës, du moins fort peu vtiles. Cette verité ne reçoit aucun doute ; & nostre souuerain Maistre la confirme au 6. liure des Epidemiques, *enseignant que toutes maladies aiguës se garissent par le benefice de la Nature, c'est à dire d'elle seule, sans l'aide des purgatifs, au temps où la matiere est cuite, à sçauoir en la vigueur & heure de la crise : autrement il n'auroit rien dit de nouueau, vû qu'il est impoßible de garir de quelque maladie que ce soit si Nature n'opere & ne seconde la vertu des medicamens : Or de tous ces temps s'il y en a quelqu'vn où la purgation doiue auoir lieu, c'est le commencement où les forces sont encore à peu prés entieres, bien que la matiere y soit fort rebelle ; aussi à cette consideration l'on n'y procede qu'auec vne meure preuoyance, & ce en certains cas fort notables : comme si la matiere est veneneuse, laquelle fait d'autant moins de rauage que moins elle fait de sejour au corps : ou bien si elle est tellement copieuse ou subtile que d'elle mesme elle s'émeuue & minute sa sortie, vû qu'alors on euacuë sans difficulté, le medicament estant aidé par le mouuement mesme des humeurs, lesquels pour estre euacuez n'ont point à faire de preparation. Que si la liberté des voyes s'accorde à tout cecy, & que le corps soit sans obstructions, la purgation sera d'autant plus heureuse qu'elle se fera auec moins de trauail & difficulté, chose souhaitable en toutes euacuations : qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.*

Explication.

1. Comme fievres ardantes & continuës, lesquelles ont peu de durée, & vont pour le plus iusques à sept iours.

2. Qui augmentent l'intemperie de la fiévre, laquelle estant

chaude & seiche ne demande que des choses qui rafraîchissent & humectent, non celles qui échauffent & dessechent, telles que sont les purgations : d'où nous apprenons que si l'on purge dans les fievres ce n'est à cause d'elles, comme dit Galien, mais à cause de l'humeur qui les entretient, pour lequel euacuer il faut de la preparation, tant d'iceluy que du corps malade.

3. Où les forces sont presque entieres, la chaleur fievreuse moins allumée, & la matiere d'icelle non encore arrestée, ce qui se doit entendre du premier ou second iour de la maladie.

4. Considerant si le corps y est disposé, & s'il n'y a point d'empeschemens, tels que sont l'inflammation de quelque viscere, les grandes obstructions, l'abondance des cruditez és vaisseaux, la tension & dureté des flancs, l'ardeur de l'vrine : outre plus il faut considerer la nature particuliere des malades, & leurs forces, dont se tire l'indication de la qualité & de la quantité des medicamens qu'il conuient donner.



APHORISME XXV.

Si qualia oportet purgentur, confert, & facilè ferunt : si contraria, difficulter.

Si l'euacuation des humeurs qu'il faut purger est [1] telle qu'elle doit estre [2] l'on en reçoit du [3] profit, & on la supporte alaigrement ; si au contraire, [4] difficilement.

DISCOVRS.

NOSTRE Hippocrate ayant au second Aphorisme discouru des purgations, & euacuations des humeurs nuisibles, que Nature fait d'elle mesme, nous repete en ce dernier le mesme propos touchant celles que l'Art entreprend à l'imitation de sa Maistresse : & comme par les euacuations naturelles apres la décharge des superfluitez & excremens nuisibles le corps reste beaucoup plus gaillard & dispos qu'auparauant : de mesme en est-il des artificielles, voire la marque d'vne vraye & legitime purgation est l'allegresse du malade : ainsi au contraire là où le malade au lieu d'estre soulagé sent plus de douleur & d'incommodité qu'auparauant, c'est signe, ou que la purgation n'a pas esté donnée à propos, ou que le corps est merueilleusement cacochyme, &

que son impureté n'ayant esté du tout euacuée, le surplus estant agité par le purgatif, cause des symptomes plus grands qu'il n'y en auoit auant qu'il fust esmeu. Ie dy cecy afin que personne ne s'abuse voulant prendre Hippocrate au pied de la lettre, & que les malades n'accusent les Medecins d'ignorance & d'imprudence tout ensemble de n'auoir bien connu les humeurs peccans en leurs corps, quand en suitte d'vn purgatif ils se sentent aucunefois plus mal qu'ils ne faisoient auant que de l'auoir reçeu, pource que le medicament n'en est pas tousiours la cause, mais plustost le mauuais mesnage qui est en leurs humeurs; ce qui arriue assez souuent, quand les remedes sont trop doux, & émeuuent plus qu'ils ne purgent, en quoy il se faut donner de la patience: car la purgation ayant esté legitime quoy qu'en l'acte mesme on s'en trouue mal, il arriue que l'agitation cessée on reconnoist manifestement le fruit que l'on en a reçeu à proportion de la matiere purgée: C'est l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. LA qualité d'iceux premierement considerée, & en suite leur quantité : car comme peu d'humeur degenerant de sa nature ne peut causer vne grande maladie, aussi faut-il quand elle est telle qu'il y en ait abondance notable, & que pour en garir il se fasse vne ample euacuation; encore faut-il que ce soit d'vne matiere cuite & non creuë.

2. A sçauoir quand la purgation a esté faite auec choix.

3. A mesure que l'humeur peccant cede à l'attraction du medicament, dont le corps reste libre & déchargé.

4. Attendu que la matiere estant encore cruë, Nature est violantée de tel biais qu'on la prenne : car si la purgation est trop douce, les humeurs sont plus agitez que purgez : si elle est trop violante elle met les forces à bas, & n'ayant plus dequoy purger dépeuple ce qui est sain : & s'il n'y a point d'eiection d'humeur, souuent le plus impur demeurera; & ce qui n'estoit point, ou peu infecté de pourriture sera mis dehors.

Fin du I. Liure des Aphorismes.

APHO-



APHORISMES D'HIPPOCRATE.

LIVRE SECOND.

APHORISME PREMIER.

Quo in morbo somnus laborem adfert, est mortiferum: Si verò leuationem, minimè est mortiferum.

En la [1] maladie où le sommeil donne du [2] trauail il est presage de [3] mort: mais en celle où il donne du soulagement [4] il n'est presage de mort.

DISCOVRS.



A Messagere de Iunon dans Ouide saluant le Sommeil en son Palais tenebreux l'appelle le repos des choses, le plus paisible des Dieux, la paix de l'esprit, & le chasseur d'ennuis; titres certes dignes des faueurs qu'il communique aux animaux, notamment aux hommes, vû que si nous considerons ses effets il rend les plus miserables du monde égaux pour quelque temps aux plus heureux; & mesme dans les tréves de leurs trauaux leur appreste par fois des contentemens en idée, dont les plus fortunez ne iouïrent iamais par effet: d'où ceux-là se sont entierement mépris qui ont appellé le Sommeil frere de la mort, & ne peuuent estre excusez d'vn tel equiuoque, puisque au dire d'vn Ancien elle est la plus terrible de toutes les choses terribles, le tombeau d'ou-

bly, & l'entier aneantissement de tout ce qui est suiet à la loy du temps: Celuy-cy au contraire pour les causes cy-dessus, est la chose la plus delectable de toutes les delectables, lors que dans l'assoupissement des sens l'esprit agissant de luy seul se diuertit en mille contentemens, comme s'il estoit desia dépestré des liens qui le tiennent attaché au corps. Et de plus, comme s'il auoit vne connoissance plus pure & simple durant le sommeil, que durant les veilles, il predit par fois comme vne petite diuinité dans les songes les choses à venir. Adioustons que la mort est la veritable ennemie des animaux, estant l'extinction de la chaleur naturelle par laquelle ils viuent; & le sommeil le tresor de leur vie, pource qu'il entretient la mesme chaleur sa conseruatrice, ostant la lassitude des membres, & rapportant par le repos les esprits égarez, ausquels il fait prendre de nouuelles forces: & quoy que le sommeil en quelque maniere semble vne priuation à l'égard des veilles, celle-cy n'est en rien inferieure à l'habitude, dont la durée seroit sans elle fort incommode, & de peu de temps: Car, comme dit Auerrhoës, l'ordre de Nature est tel que les veilles & le sommeil se doiuent entre-suiure, crainte que les sens ne perissent, & consequemment la vie. Comme la necessité du sommeil est considerable durant la santé pour sa conseruation, aussi ne l'est-elle pas moins quand elle est perduë pour son restablissement: & nous esperons bien d'vn malade quand apres auoir esté trauaillé de longues inquietudes on le voit surpris de sommeil, durant lequel si son esprit est calme & tranquile (ce qui nous apparoist au resveil) nous en tirons de bons augures, & comme des arres d'vne prochaine santé: mais s'il est beaucoup trauersé, comme s'il resve en dormant, & que les resveries continuent apres le resveil, le signe en est funeste, & ne predit autre chose qu'vn triste succés de la maladie, notamment au declin de l'accés où l'esprit doit estre le plus reposé: car si dans l'accroissement & la vigueur les sens sont trauersez il n'y a pas tant dequoy s'estonner vû l'estat des humeurs agitez par la violance du mal; partant en quelque temps que ce sommeil arriue iamais il ne donne suiet de bien esperer, vû le peruertissement de l'œconomie naturelle quand le peril vient du costé dont l'on doit esperer le secours. C'est pourquoy lors que l'on connoist le danger de la part du sommeil, comme en la lethargie, & autres assoupissemens maladifs aux maladies veneneuses, empoisonnemens, piqueures ou morsures de serpens, & semblables, il faut empescher les malades de dormir tant que faire se peut, sinon en cas de grande necessité; ainsi par les veilles la matiere froide & terrestre que le sommeil ne peut cuire est attenuée, & la veneneuse dissipée, laquelle se retirant au dedans gagneroit le cœur & autres parties nobles.

Explication.

1. COmme dans vne fievre ardante & aiguë, en laquelle l'humeur bilieux ou l'atrabilaire est en fougue, ou dans vne lethargie quand la pituite pourrie cause vne fievre lente & continuë.

2. Par delires & resveries frequentes qui amenent en suite la phrenesie, ou par vn assoupissement qui engourdit tellement le corps que le malade ne peut estre éueillé qu'auec grande difficulté, ayant d'ordinaire la couleur pasle & les extremitez froides : ou quand le malade tantost veille & resve, tantost dort profondément, & ne garde aucun moyen tant aux veilles qu'au sommeil. C'est de tels malades que parle Hippocrate *aux Epidemiques*, disant qu'il y en auoit plusieurs assoupis & resveurs que le sommeil auoit rendus tels.

3. Comme cause, vû l'imbecillité de la chaleur naturelle qui ne peut maistriser la cause maladiue, & cuire l'humeur qui peche. Comme signe aussi, vû le dommage qui arriue de la part d'où l'on attend le secours, de sorte que l'esperance est petite d'ailleurs.

4. Quand la chaleur naturelle concentrée agit auec effet, surmonte la matiere nuisible, & fait reuenir le malade en conualescence, ou du moins diminuë grande partie de son mal ; ce qui arriue quand le sommeil est tranquile sans estre trauersé de resveries, notamment de celles qui donnent de la terreur aux malades, & leur representent mille spectres affreux.

5. Pourueu que Nature triomphe de la maladie tout à fait, car tous ceux qui dorment bien par fois en leurs maladies, quoy que ce soit vn preiugé de leur santé, n'en sont pas pourtant du tout asseurez, si la matiere n'est entierement domptée & euacuée, vû que ce qui demeure racrudit & corrompt par fois ce qui reste de sain ; ce qui n'oste point l'infaillibilité du dire d'Hippocrate, vû qu'en ce cas si la mort arriue il n'en faut point imputer la cause à l'operation du sommeil, mais à la violance du mal, & rebellion de la matiere qui le cause ; comme s'il y a quelque notable inflãmation en vne partie noble, que les remedes ne puissent esteindre, durant laquelle on dort par fois aussi doucement qu'en pleine santé, & l'on sent au resveil quelque espece d'allegement.



APHORISME II.

Vbi somnus delirationem sedat, bonum.

Quand le sommeil appaise la [1] resverie c'est bon [2] signe.

DISCOVRS.



VAND le corps est extraordinairement échauffé de la fievre, & que les humeurs acres montent des visceres & des veines au cerueau, l'esprit est sans repos, & ses ressorts estans souuent démontez l'ame est empeschée de bien raisonner : d'où vient que suiuant ses pensées extrauagantes elle fait par fois éclorre des paroles non moins absurdes que ridicules. C'est ce que les Medecins appellent delire, differant de la frenesie, en ce que celle-cy se fait par affection premiere du cerueau & de ses membranes, à sçauoir leur inflammation, qui est mortelle de soy, & dont échappent peu de personnes: là où l'autre ne vient que par sympathie, & ne porte auec elle aucun presage de mort, specialement lors que le sommeil suruenant reuoque la raison & le iugement, en retenant les esprits qui s'égaroient, & par l'humectation du corps arrestant les fumées qui causoient le delire: mais si le sommeil ne suruient point en tel accessoire, il y a danger que le symptome ne change, & que du delire ne naisse la frenesie, le cerueau s'enflammant par l'abord continuel des vapeurs bilieuses : ce que l'on connoist quand les resveries & extrauagances continuent durant & apres le sommeil, auec tressaillemens & mouuemens conuulsifs des nerfs & des muscles ; marque de la malice & rebellion de l'humeur peccant, dont se tire vn signe tres-funeste & mortel, comme l'enseigne l'Aphorisme precedant, duquel celuy-cy est confirmatif ; nostre Hippocrate raisonnant en cette sorte. Tout ainsi qu'en la maladie, dont les symptomes croissent & se multiplient au lieu de diminuer par le sommeil, les affaires du malade bastent mal à cause de l'inobeïssance de la matiere maladiue qui ne peut estre regie par la Nature : en contre-sens on doit bien esperer quand le sommeil estant suruenu le malade sent au resveil vn insigne soulagement de son mal; Par exemple, s'il resvoit, & commettoit de fait & de parole plusieurs absurditez & actions ridicules, & qu'au resveil il se treuue de bon sens, le signe est tres-bon, supposant le contraire estre tres-mauuais : &

comme ainsi soit qu'il y ait deux sortes de sommeil, à sçauoir le purement naturel, & celuy que prouoque l'artifice, il n'importe par lequel le delire cesse; toutesfois le premier est le plus souhaitable, lequel manquant on doit prouoquer si faire se peut le dernier, sur tout quand on voit que pour trop veiller les accidans augmentent, & que les forces diminuent: autrement il n'est pas tousiours seur de faire dormir, pource que les somnitifs estans froids & vaporeux, nuisent par la premiere de ces qualitez à la chaleur naturelle que par fois ils esteignent auec l'estrangere, & par la seconde remplissent le cerueau desia fort interessé, & par les deux ensemble retiennent les fumées que le cerueau susdit, & autres parties peuuent exhaler à leur soulagement.

Explication.

1. LE mot de delire, ou resverie se prend proprement ou improprement; en la derniere signification il comprend toute sorte de folie & extrauagance en general, soit auec fievre ou sans fievre. En la premiere il ne s'entend que de la resverie qui accompagne la fievre, dont la cause est passagere, comme n'estant attachée à partie quelconque, mais ayant son signe aux humeurs & vapeurs qui en procedent.

2. Attendu que c'est le signe d'vne santé prochaine, qui tesmoigne que la Nature triõphe de la maladie; que la vapeur chaude que causoit le delire est reprimée; que le vice n'est point encore affermy dans le cerueau, & que les vapeurs qui l'humectent sont douces & longues: ce qu'il faut entendre du delire qui cesse tout à fait & ne retourne plus, car on en voit plusieurs auoir des interuales & treves signalées de leurs extrauagances qui ne laissent de mourir apres.



APHORISME III.

Somnus & vigilia modum si excesserint, malum.

Le [1] veiller & [2] dormir excessif sans la [3] mediocrité, sont tous [4] mauuais.

DISCOVRS.



L n'y a point d'animaux au monde qui puissent veiller ou dormir continuellement ; mais Nature a voulu pour leur conseruation que les veilles & le sommeil succedassent l'vn à l'autre, comme le mouuement au repos : car par le sommeil les membres lassez de l'exercice & du trauail sont recréez, & par le mesme exercice les excremens amassez durant le sommeil sont dißipez. Cependant que l'on veille les facultez animales operent puissamment, mais außi leurs instrumens se lassent, & les esprits qui les font mouuoir se dißipent continuellement. Cependant que l'on dort les facultez naturelles sont vigoureuses, la coction & la distribution des alimens se fait, le sang se perfectionne, & de luy se tire la matiere des esprits, qui doit tenir la place de ceux que les veilles ont dißipé : mais en l'vne & l'autre il faut tenir vn moyen, attendu que l'excés de l'vn des deux ne peut estre que vicieux : la difficulté gist à connoistre parfaitement quel est cét excés & quel ce moyen, attendu que le sommeil n'est pas égal en tous les animaux ; & en ceux de mesme espece il differe beaucoup suiuant les complexions particulieres, les temps, les aages, la nourriture, les exercices, la coustume & la neceßité. Il y a des animaux qui dorment des mois entiers, mais à quelque homme que ce soit le sommeil de deux ou trois iours, & moins, luy est dangereux. Entre les hommes les phlegmatics dorment plus que les sanguins, & ceux-cy plus que les melancolics & bilieux : l'Hyuer fait dormir plus que l'Esté ; l'enfance plus que la vieillesse : Ceux qui mangent peu ou beaucoup dorment à proportion des alimens qu'ils prennent ; Ceux qui s'exercent doiuent plus dormir que les gens sans exercice ; Ceux qui ont coustume de veiller ou dormir long temps ne sont pas interessez de tels excés, comme ceux qui les pratiquent rarement ; & celuy qui aura veillé cinq ou six iours continuels ne se fera point de tort de dormir vn ou deux consecutifs. Le sommeil moderé échauffe & humecte le corps, attirant le sang au dedans, cuisant & consumant les superfluitez qui le recrudissent ; l'excessif le desseche & rafroidit, pource que contraignant la chaleur de demeurer au dedans plus long temps qu'il n'est besoin, apres auoir consumé le superflu elle tourne son action sur les parties solides pour s'entretenir de leur humidité, par la perte de laquelle les coctions se font mal en suite ; & au lieu de l'humidité naturelle perduë, l'excrementeuse & superfluë se multiplie par tout, notamment au cerueau, d'où les assoupissemens, lethargies, apoplexies,

paralysies, & autres maladies qui ont leur seance en cette partie. Les veilles mediocres dissipent les excremens de la tierce coction : mais les excessiues, outre celles-cy consument beaucoup de substance loüable, dessechent & font amaigrir le corps, & par fois échauffent & dessechent tellement le cerueau, qu'elles causent les frenesies, delires, manies & semblables. Or pour dormir & veiller comme il faut, le plus seur est que le moindre sommeil soit de cinq heures, le plus long de dix ou onze, dans lesquels espaces la coction & distribution des alimens doit estre faite entierement. On tient pour l'ordinaire que le sommeil de sept heures est le plus salutaire de tous; & pour l'extraordinaire il le faudra regler suiuant les circonstances cy-dessus.

Explication.

1. QVi n'est autre chose que la libre action des sens, tant du commun & interieur, que des particuliers & exterieurs, laquelle estant moderée, rend le corps alaigre & vigoureux.

2. Qui est le lien des mesmes sens, lesquels ne peuuent agir tandis que leur principe est occupé. Le dormir moderé restaure les esprits, augmente la chaleur naturelle, fauorise les coctions, & donne la paix au corps & à l'esprit.

3. Tant en la longueur & brieueté du temps, qu'en son choix, comme si l'on employe la nuit à veiller & le iour à dormir, si vn phlegmatic veut tousiours dormir suiuant son inclination, & vn bilieux tousiours veiller suiuant la sienne; peu dormir en Hyuer & beaucoup en Esté, ainsi du reste.

4. Pource que les veilles trop longues dessechent le corps, causent par fois l'vn & l'autre marasme, dissipent les esprits, & alterent les sens. Le trop dormir amene les maladies froides par la retention des excremens, cause diuers assoupissemens & engourdissemens de membres, enerue le corps, lasche ses fibres, & en vn mot remplit tout de cruditez.

APHORISME IV.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam quod naturæ modum excedat, bonum.

Du manger[1] excessif, de la faim[2], & de toute autre chose[3] qui passe les forces de Nature[4] rien n'est bon[5].

DISCOVRS.



I les veilles & le sommeil excedans les bornes naturelles sont dommageables, comme l'Aphorisme precedant nous a declaré, il faut croire que les excés qui touchent la nourriture n'apportent vn moindre preiudice, si ie ne dis plus grand, à la santé, vû les diuerses alterations que reçoit le corps, tant de la part des excremens que l'on amasse de trop boire & manger, dont la chaleur naturelle décroist & s'esteint manifestement par suffocation; que de la part de la mesme chaleur, laquelle dans vn extresme ieusne se tournant contre elle mesme deuore pour s'entretenir l'humeur radical auquel elle est inseparablement attachée, & par lequel elle subsiste, dont suit vn rafroidissement vniuersel, procedant de la perte & consomption d'vne substance qu'aucune nourriture ne peut reparer. Partant si dans les actions de la vie la mediocre doit estre gardée, c'est specialement en celle-cy, estant impossible d'y commettre excés sans vn manifeste & notable détriment de la santé; i'entens des excés signalez: car pour ceux qui sont legers, non seulement il est presque hors du pouuoir humain de s'en abstenir tousiours, mais par fois il est necessaire de s'y porter; supposé quand le corps tient trop de quelque extremité: par exemple il est besoin de ieusner quand les chairs sont trop humides, que le ventricule & autres visceres sont pleins de phlegmes & semblables matieres cruës: comme au contraire les foyes chauds demandent vne pasture plus ample que la commune, notamment où les corps sont maigres & attenuez; car ainsi l'on trouue la mediocrité dans l'excés. Or quoy que nostre Hippocrate fasse icy expresse mention du deffaut & surabondance de nourriture, il faut croire qu'il entend au[...] le reste des choses non naturelles, ce qu'il signifie par ces mots de toute autre chose, nous donnant à son ordinaire vn exemple pour tous, & le tirant icy de ce qui semble plus necessaire à la vie, & qui est la cause plus ordinaire des maladies, i'entens la cause particuliere qui est euitable, ainsi comme l'air est la commune & ineuitable: lesquelles deux sont establies seules par nostre Hippocrate au liure de la Nature humaine, *& ce fort à propos à son ordinaire: car iaçoit que les autres choses non naturelles deuiennent causes de maladie aussi bien que les susdites, le tort que l'on en reçoit n'est point si grand ny si manifeste que celuy de ces deux, lesquelles, outre ce qu'elles font seules & d'elles mesmes, elles cooperent tousiours auec les autres en quelque maniere, & leur seruent de dispositif à nuire. Ce qu'estant il faut tant que faire se*

peut

peut les regler toutes en telle maniere qu'elles ne puiſſent offencer par aucun de leurs excés, & garder la mediocrité dans leur vſage.

Explication.

1. SOit que les alimens pechent en quantité ſeulement, ou en qualité & quantité tout enſemble.

2. Quand on prend des alimens beaucoup moins que la ſuffiſance, d'où vient l'amaigriſſement, & en ſuite le maraſme, lequel eſt ſans remede, quand les parties officiales ont oublié leur deuoir, & ne peuuent plus vaquer aux fonctions precedantes, quoy que l'on veüille apres nourrir abondamment.

3. Comme les exercices du corps, paſſions de l'eſprit, & tout ce que l'on appelle non naturel.

4. Dont ſont changez le temperament & l'habitude des perſonnes, & les actions des parties officiales détruites : ce qu'il faut entendre des grands excés : car les petits, pourueû que l'on n'y tombe pas ſouuent, ne peuuent nuire ſi fort; i'entens aux corps capables de beaucoup de reſiſtance, qui ſont ceux d'ordinaire qui s'y laiſſent aller.

5. Car l'excés des alimens engendre des cruditez au ventricule, des obſtructions au foye, à la rate, au meſentere, & impureté dans les vaiſſeaux. La faim d'autre part cauſe l'amaigriſſement & le maraſme, échauffe le ſang, excite la fievre & la douleur de teſte. Or il ne dit pas ſimplement tels excés eſtre mauuais, mais qu'en eux il n'y a rien de bon, c'eſt à dire pour l'ordinaire ; attendu qu'extraordinairement ils peuuent auoir quelque vtilité, dont les exemples ſont couchez en noſtre diſcours.



APHORISME V.

Spontaneæ laſſitudines morbos denunciant.

Les [1] laſſitudes non [2] prouoquées denoncent l'arriuée des [3] maladies.

DISCOVRS.



N symptome assez ordinaire qui suit l'amas des humeurs pechans en qualité, quantité, ou les deux ensemble, est la lassitude, laquelle on definit vne douleur de membres, accompagnée de pesanteur qui les rend mal-habiles au mouuement volontaire: Ses causes sont deux, l'vne interne, l'autre externe: celle-cy procede des trauaux & exercices du corps pris au dessus des forces de celuy qui s'y employe, comme de ioüer trop actiuement à la paulme, faire vn long & penible chemin, ou s'occuper à quelque mestier laborieux, sur tout quand on n'y est point accoustumé; telle lassitude s'appelle laborieuse, laquelle échauffant les parties solides par le frayement des iointures, dessechant le corps par les sueurs, & espuisant les humeurs de leurs serositez, cause des fievres & autres sortes de maladies dont il n'est icy question. L'autre cause vient du vice interieur, sans que l'on puisse valablement en accuser de rien les sujets exterieurs; celle-cy, selon Galien, sur cét Aphorisme, & au 3. & 4. liure de la Conseruation de santé, *est triple; l'vne qu'il appelle vlcereuse, l'autre tensiue, & l'autre phlegmoneuse: la cause de la premiere est la cacochymie, à sçauoir quelque humeur impur, inhabile à la coction, excitant aux parties comme vne douleur contuse semblable à celle que l'on sent auant les accés des fievres quartes, & dans les vlceres simples & communs dont elle a pris son nom: la seconde naist de la pure repletion & abondance d'vn sang loüable, lequel contraint dans ses vaisseaux les fait enfler & bander, surcharge les membres, les rend pesans & mal-aisiz à mouuoir: la troisiesme est causée de la repletion & cacochymie tout ensemble, excitant douleur & tension par tout le corps, approchante de celle que peut causer en vne partie où se forme abscez l'inflammation qui le precede; toutes lesquelles ne sont point si exactement distinctes qu'il n'y ait meslange & confusion de plusieurs pour l'ordinaire, & qu'il ne soit difficile à ceux qui sentent les lassitudes d'en bien distinguer la qualité. Or ces lassitudes amenent des maladies plus dangereuses que celles qui viennent des causes externes & manifestes, esquelles il y a d'autant plus à craindre que l'humeur peccant qui les engendre & fomente est long temps à s'amasser; attendu que plus la cause d'vne maladie demeure cachée, plus elle gaste & altere les parties solides, notamment si elle agit auec peu de douleur, comme és lassitudes vlcereuses, pires en cét égard que les autres, vû que pressant moins elles rendent ceux qui les ressentent moins diligens à la precaution, que*

ceux qui sont attaints des tensiues & phlegmoneuses, dont celles-cy à cause de la grande douleur; & les autres à cause de la manifeste oppreßion des forces, & la surcharge du corps, contraignent les patians de chercher les remedes auec promptitude. Que si la laßitude contractée par exercice & trauail suruient à l'vne de celles-cy il faut courir d'autant plus viste aux remedes, que l'on doit craindre que l'humeur peccant qui estoit sedentaire estant agité & effarouché ne cause vne grieue & prompte maladie: partant les saignées & purgations sont alors de requeste, sur tout les premieres és douleurs tensiue & phlegmoneuse, & les dernieres en l'vlcereuse, qui est outre le prognostic, l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Avec sentiment d'vlcere, tension ou inflammation, ce qui arriue quand les vaisseaux sont trop pleins, ou que les muscles ou leurs intestins sont outre mesure abreuez d'humidité dont les membres sont chargez, & souffrent douleurs plus ou moins suiuant la qualité ou quantité de la matiere amassée.

2. Comme de grand trauail & violant exercice, ou d'auoir fait excés de boire, de manger, ou ieusner; ou bien d'auoir vsé d'alimens de petite & mauuaise nourriture.

3. Soit de repletion, cacochymie, ou des deux ensemble; d'où sourdent plusieurs maladies qui se produisent dans le dereglement des humeurs, declaré par la douleur & lassitude; attendu que où ils gardent leur iustesse & proportion la santé se maintient & se donne à connoistre par l'absence des douleurs & lassitudes susdites, & plus parfaitement par l'integrité des actions.



APHORISME VI.

Qui ab aliqua corporis parte dolentes, ferè dolorem non sentiunt, ijs mens ægrotat.

Ceux qui ayans mal en quelque partie [1] du corps n'en sentent point la [2] douleur ont l'esprit [3] malade.

DISCOVRS.



E principe de garison en toute maladie est de sentir que l'on est malade, car celuy qui sçait discourir de son mal donne à son profit vn grand aduantage au Medecin, lequel employe à l'application des remedes, le temps qu'il luy faudroit pour raisoner sur la nature & condition de la maladie de celuy qui n'auroit l'esprit ny l'industrie de la declarer; d'où les cures sont plus promptes & aduantageuses. Or ce sentiment procede du cerueau, source des nerfs, qui en sont les porteurs, & le siege Royal du sens commun, lequel demeurant en son entier, iuge parfaitement de tout ce que les cinq exterieurs luy rapportent chacun en son particulier : mais estant malade & blessé sa connoissance se perd ou diminuë, & de tous leurs rapports ne peut rien iuger, ou fort foiblement, & auec extrauagance: de maniere que si le corps est violanté de quelque maladie il est au hazard d'en demeurer la proye par la blessure de l'esprit, lequel pour n'en sentir de la douleur ne se porte pas à la recherche des remedes. C'est ce qui rend les maladies d'esprit pires que celles du corps, vû qu'estant celuy-cy malade & l'autre sain, tous moyens s'employent à la queste de la santé, attendu que l'esprit a le commandement & la connoissance: mais quand celle-cy est perduë, ou tellement deprauée qu'encore que l'on soit malade l'on croit ioüir d'vne parfaite santé, l'affaire est extremement déplorée, ne pouuant le seruiteur esperer soulagement de son maistre, puisque luy mesme n'est pas capable de rechercher ce qui luy est necessaire. Or la cause pourquoy les malades d'esprit ne ressentent la douleur du corps, est à raison que les esprits porteurs du sentiment estant distraits en des imaginations & pensées phantastiques ne peuuent representer au sens commun les choses qui choquent le sens particulier, lequel pendant cette disgrace n'est point touché de douleur bien que la cause luy en soit tousiours presente; ce qu'il faut entendre, pourueu que la partie en soit susceptible: car celle qui est gangrenée ne sent rien, & vn ladre confirmé, quoy qu'il ait l'esprit sain, a pourtant le corps insensible, comme il paroist aux espreuues que l'on fait de telles gens; trois conditions estant requises pour faire la douleur, à sçauoir que la partie soit doüée de sentiment; que la cause douloureuse y soit imprimée, & que le sens commun connoisse son impression. Nous n'entendons point parler icy de ceux qui par causes surnaturelles ont l'esprit tellement alienè qu'ils ne sentent rien non plus que des corps priuez de vie, comme on racompte de certains Sorciers, lesquels estans dans vn pre-

fond assoupissement dont on ne les peut tirer quelque mal qu'on leur fasse, racontent à leur resveil des choses estranges de ce qu'ils ont fait, & des lieux où ils se sont trouuez, croyans auoir esté transportez réellement en des assemblées que leur dormir leur fait voir seulement en songe. Moins encore de ceux que l'amour diuin anime tellement que de les rauir en de saintes extases, esquelles ne viuans qu'en Dieu ils n'ont aucun sentiment d'eux mesmes; ce que l'on rapporte estre arriué à plusieurs saints Personages du temps passé. Nous parlons donc tant seulement de ceux qui ne sentent point les douleurs du corps, à cause de la maladie de leur esprit, procedant du desordre qui est au corps mesme; lequel est d'autant plus difficile à reparer qu'il est mal-aisé de persuader les remedes à ceux qui les refusent, & ne croyent pas estre malades; auquel cas il faut vser de contrainte, & donner aux malades les remedes malgré eux, si ce n'est que pour agir plus doucement on tasche à les déguiser parmy le breuuage & la nourriture.

Explication.

1. OV la cause douloureuse est imprimée, soit qu'elle procede d'intemperie, ou de solution de continuité; celle-cy notamment: car pour l'intemperie il arriue par fois qu'elle se rend comme insensible, sçauoir lors qu'elle se contracte peu à peu; or par les parties il faut entendre celles qui sont susceptibles de douleur, qui sont celles qui ont des productions nerveuses; car par exemple les chairs du poulmon, du foye, le cerueau, la moëlle de l'espine, les os, cartilages & ligamens sont insensibles.

2. Qui est selon Galien vn sentiment triste, que l'on definit communément vne alteration corruptible du sens du tact, arriuant soudainement par intemperie, solution de continuité, ou les deux ensemble. Les causes plus ordinaires de la douleur sont ponction, incision, erosion, distention, échauffement & rafroidissement excessifs.

3. A sçauoir premierement & de soy, le sens commun & la faculté imaginatiue, & en suite la raison & la memoire: car celuy qui est malade, & s'imagine estre en bonne santé, raisonne mal sur la disposition presente, attendu que son imagination blessée luy supposant vne chose qui n'est pas, à sçauoir la ioüissance d'vne parfaite santé, il discourt sur vne fausseté toute pure, & sur cette fausse creance oublie à rechercher les remedes conuenables à

ſon mal, en quoy giſt l'erreur de ſa memoire. Tels ſont les phrenetics & maniaques, qui pour ne reconnoiſtre ce qui leur eſt vtile faute d'auoir l'intelligence de ce qui les bleſſe, refuſent des Medecins, & autres, les aſſiſtances dont ils les veulent ſecourir, ne faiſans rien que par force & contrainte ; dont il ne faut s'eſtonner ſi la plus part des remedes ne leur ſert de rien.



APHORISME VII.

Quæ longo tempore extenuata ſunt corpora, ſenſim reficere oportet, quæ verò breui, repentè.

Les corps [1] attenuez de long temps doiuent eſtre lentement [2] reſtablis, & ceux qui le ſont en peu [3] de temps, le doiuent eſtre [4] promptement.

DISCOVRS.



A nourriture eſt communément definie par les Medecins vn changement & aſſemblage de l'aliment en la ſubſtance de la choſe nourrie : pour à quoy paruenir ſont requiſes pluſieurs preparations & diſpoſitions, tant de la part du corps que de l'aliment. Quant au dernier, il doit eſtre tant en ſubſtance, qualité, que quantité, proportionné au ſuiet qui le reçoit : & outre ce l'on doit obſeruer les temps & les eſpaces de le donner. Pour l'autre, auant que de le nourrir il faut conſiderer ſes forces, la neceßité qu'il a d'eſtre nourry, & de quel temperament il eſt, les forces du corps, notamment celles des viſceres, comme le ventricule & le foye indiquent la ſubſtance de la nourriture : car ſi l'eſtomach eſt robuſte il cuira les viandes plus ſolides ; ſi foible, il les corrompra & en ſera trauaillé : partant on l'occupera à des viandes legeres dont il fera vn ſuc capable de nourrir le reſte : la neceßité de nourriture en demonſtre la quantité, laquelle eſt de deux ſortes, à ſçauoir continuë, ou ſeparée : la quantité continuë eſt quand on en donne beaucoup à la fois ; la ſeparée quand on en donne peu, mais ſouuent en recompence, ſuiuant que l'eſtomac eſt prompt ou lent à cuire. Enfin le temperament dénote la qualité de la nourriture, ſoit qu'elle tende à échaufer, rafraichir, humecter, deſſecher, ou faire deux de ces actions enſemble. Les temps doiuent pareillement eſtre obſeruez, à ſçauoir les heures auſquelles on a couſtume de

prendre les repas, pource qu'il arriue souuent mal de les changer : & pour les espaces, les regles où elles se mesurent sont la qualité & quantité de l'aliment, iointes aux forces de l'estomac, ne pouuant la nourriture estre seurement donnée, que la coction de la precedente ne soit entierement parachevée, & le chile coulé du ventricule aux intestins ; c'est dequoy nous auons parlé plus amplement sur le Texte 4. de l'Escole de Salerne. Que si pour viure conformément aux loix de la Nature ce regime doit estre cher à toutes personnes curieuses de leur santé, à plus forte raison y doiuent veiller ceux qui sont apres à la restablir ; i'entens les corps extenuez, c'est à dire décheus de leur embonpoint, soit par trauail, faim ou maladie, lesquels nostre Hippocrate nous enioint icy de nourrir hastiuement ou lentement suiuant le temps de leur extenuation, à sçauoir ceux qui sont extenuez de long temps, lentement ; & ceux de peu de temps, hastiuement : ce qu'il faut entendre des extenuations qui sont garissables, non de celles qui menent les malades à vne extréme siccité des parties solides, à laquelle necessairement succede la froideur dont se fait le marasme incurable. Or tant les extenuations que les refections se considerent ou comme corruptibles ou comme incorruptibles : si l'extenuation est incorruptible la couleur est pasle & le cuir lasche & mol, à cause de la diminution des chairs, & de la mauuaise qualité du sang qui perd la viuacité de sa couleur : là où quand elle est corruptible, la mesme couleur demeurant, le cuir est dur & bandé, d'autant que là où estoient les chairs se logent les eaux & les vents. Au contraire au commencement de la refection, qui est quand les parties décharnées recommencent à prendre nourriture, la couleur viue se represente au cuir, lequel à cause des vents qui ne sont pas encore délogez, ou qui s'y forment de nouueau par la debilité de la vertu assimilatrice, demeure bandé quelque temps comme en l'extenuation complette : mais quand la refection susdite est entiere & parachevée, lors les vents estans dissipez, le cuir auec sa coustume ordinaire paroist lasche plus ou moins, suiuant la grosseur & extension des chairs qu'il couure, lesquelles deuiennent souples & maniables au toucher, de maniere qu'il semble d'abord aux moins versez en telles matieres, que ceux qui peu de temps apres leurs maladies semblent fort gras, soient décheus de cét embonpoint quand ils se portent parfaitement bien. De tous ces signes on connoist quand les corps sont extenuez & quand ils se remettent, comme des aduis qui les precedent on apprend de quelle maniere on doit proceder à leur restablissement ; qui est le profit qu'il faut recueillir de cét Aphorisme.

Explication.

1. Comme d'vne fievre putride qui aura duré long temps, & se changera en hectique, en laquelle non seulement les esprits & les humeurs sont proye de la fievre, mais aussi les parties solides en reçoiuent de rudes attaintes, de maniere que la masse du corps diminuë tous les iours manifestement, se perdant de sa substance beaucoup plus que les alimens que l'on prend n'en peuuent reparer, pour n'estre proportionnez à cette perte.

2. Tant pource que les parties destinées à la coction sont fort desbauchées, & comme deuenuës oublieuses de leur deuoir par la longue vacance de leur office; qu'à raison de tout le corps qui estant fort desseché ne se peut appliquer de nourriture si elle n'est legere, penetrante, facile à distribuer, & en petite quantité à chaque fois. Or il ne faut pas en la refection des corps attenuez tousiours considerer le temps simplement, mais aussi la cause de l'extenuation; s'en treuuant telle qui abatra les forces, & desbauchera les parties officiales plus en huit iours que d'autres en vn mois, & tels corps quoy qu'abatus en peu de temps en veulent vn fort long pour se remettre: Par exemple, tel aura ieusné quatre ou cinq iours qui peut-estre se fera mourir apres pour manger son saoul & trop auidement.

3. Comme il arriue en quelques fievres ardantes qui consument en peu de temps les chairs & les graisses sans passer outre, comme il arriue assez souuent aux personnes pleines & grasses, où la graisse surnage en l'vrine, sans que pourtant on ait suiet de craindre vne fievre hectique.

4. Pource que l'extenuation ne fait que commencer, & n'a encore attaint que les esprits & humeurs dont la masse des chairs diminuë, non les parties solides; lesquelles estans en leur entier peuuent s'appliquer la nourriture, & les parties officiales leur preparer comme deuant, n'ayant pas esté long temps diuerties de leur office. Or la longueur & brieueté des refections ne se mesure pas également à celle des extenuations, estant mal-aisé de restablir ce qui a esté perdu en vn égal espace de temps, mais comparatiuement aux maladies, & aux corps indisposez: par exemple, on est plustost refait d'vne maladie courte que d'vne longue; & vn sanguin reuiendra plustost en parfaite santé qu'vn melancolic; vn bilieux qu'vn flegmatic.

APHORISME VIII.

Si à morbo cibum adhibens quispiam vires non recipiat, copiosiore alimento corpus onerari indicat: Si verò modicè epulanti idem eueniat, vacuatione indigere sciendum est.

Si quelqu'vn releuant de [1] maladie mange [2] beaucoup sans se [3] fortifier, c'est signe qu'il charge son corps de trop de [4] nourriture. Que si le mesme arriue à celuy qui mange [5] peu, l'on doit sçauoir qu'il a besoin [6] d'euacuation.

DISCOVRS.

IL n'y a rien qui fasse si tost grossir le leuain de pourriture dans la masse des humeurs que les alimens pris sans consideration lors qu'on releue de maladie, specialement quand elle a esté longue & fascheuse, & que durant son cours comme le dégoust a esté grand, aussi les parties officiales ont eu de longues vacances, & vn grand loisir de se reposer. C'est lors que les meilleurs alimens seruent de matiere aux recidiues; à sçauoir quand l'appetit suiuant l'inclination des parties affamées qui ne cessent d'importuner l'estomac, est cause qu'il se charge de viandes beaucoup plus qu'il n'en peut porter, quoy faisant il corrompt au lieu de cuire, d'où vient que le corps au lieu de se maintenir & fortifier dans sa santé nouuellement acquise, retombe souuent auec plus de peril qu'auparauant au labirinte d'où il estoit échappé: car Nature ne fait rien à la haste, & comme l'on est plus long temps à edifier qu'à démolir, aussi luy en faut-il beaucoup plus à restablir les desordres semez dans l'œconomie du corps que la maladie n'en a pris pour les y forger: Partant ceux-là font prudamment qui se sentans deliurez du mal, mais encore foibles & attenuez du trauail qu'ils y ont souffert, bouchent les oreilles aux requestes importunes de celuy qui n'en a point; i'entens le ventre où Platon a mis le siege de la faculté concupiscible, & les ouurent aux enseignemens de la raison, qui leur apprend que le trop est dangereux en toutes choses, & l'ennemy de la Nature; mais que ce qui se fait peu à peu luy plaist infiniment. Ainsi faut-il supporter quelquefois la faim pour éuiter la faim: car si l'on nourrit trop à coup vn corps affamé, & que son estomac ne puisse cuire ce qu'on luy donne, les parties n'en

feront point de profit, & auront necessité plus long temps qu'elles n'ont de besoin: Partant il vaut mieux donner à vn conualescent peu de nourriture, & qu'elle luy soit vtile, que de luy en trop seruir à son dommage, ou bien autre qu'il ne luy conuient; car icy la qualité doit estre aussi bien considerée que la quantité. Mais il y a des maladies si cruelles & malignes que de ne quitter iamais personne impunément, & de laisser tousiours quelques mauuaises impressions aux parties où elles ont seiourné; de sorte que les malades quoy qu'obseruateurs d'vn regime fort reglé n'vsans que de bonnes viandes, & auec la sobrieté requise, ont fort à faire à se remettre, & plusieurs restent malades, & perpetuellement languissans; de sorte que la nourriture qu'ils prennent ne leur sert presque de rien. De ceux-cy les vns ont les parties solides mal affectées, & qui ne peuuent assembler à leur vtilité aucun aliment, & tels sont en fort mauuais train. Les autres, dont la condition est vn peu meilleure, ont quantité d'impuretez dans les humeurs qui gastent les alimens qu'ils prennent: en signe dequoy s'ils mangent peu ce n'est point à cause qu'ils refrenent leur appetit, mais pource qu'ils n'en ont point pour la plus part; estant celuy-cy la vraye marque du recouurement de santé: i'entens le vray appetit, que l'on distingue de celuy-cy, qui est trompeur & faux, tant par la qualité des viandes où il se porte, à sçauoir celles qui sont bonnes & familieres, comme par son retour, & cessation auant & apres les repas, d'autant que l'appetit faux & trompeur, comme celuy de beaucoup de femmes grosses, ou des filles qui ont les pasles couleurs se porte à des choses plus contraires que familieres à la Nature; & plusieurs quoy qu'ils mangent plus que quatre ne peuuent iamais estre assouuis, comme dans la faim canine. Comme donc le vray appetit est à ceux qui releuent de maladie vn arre de prochaine santé, il faut croire que son deffaut marque les restes des maladies, qui seruent de matiere aux recidiues: au premier quand les viandes ne profitent pas, on en retranchera vne partie; & en l'autre on purgera, qui est l'intention de nostre Hippocrate, & le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi ait beaucoup diminué les forces & débauché les fonctions, comme quelque fievre aiguë, ou lente, colique passion, dysenterie, lienterie, & autres infirmitez dont on soit reuenu à conualescence.

2. C'est à dire auec appetit, estant l'estomac pur & déchargé de toute superfluité.

3. De telle ſorte que la ſanté recemment recouurée ſoit toujours en balance de ſe perdre au moindre excés que l'on fera.

4. Et que les forces de l'eſtomac ne ſont point proportionnées aux viandes que l'on y veut loger, & peut-eſtre la chaleur naturelle qui eſt aux parties ſolides, capable de faire l'aſſimilation, tant par la ſiccité d'icelles, que par ſa propre foibleſſe. Il faut entendre celuy qui ne mange que de bonnes viandes: car pour celuy qui en vſe de mauuaiſes on doit auſſi toſt accuſer la qualité que la quantité.

5. Non par vn reglement volontaire de l'appetit, mais par contrainte, faute d'en auoir; ce qui prouient ou d'vne intemperie chaude du ventricule par vn reſte d'empyreume, ou à raiſon de quelque matiere bilieuſe ou pituiteuſe, dont ſes tuniques ſont imbuës; qui toutes cauſent le dégouſt, & meſme corrompent le peu d'alimens que l'on prend.

6. A ſçauoir des humeurs impurs, reſtez de la maladie precedante, ou engendrez depuis, tant au ventre inferieur que dans les vaiſſeaux. Ces humeurs peuuent eſtre euacuez par ſaignée & par purgation; à ſçauoir par celle-cy quand vn ſeul humeur peche, pour lequel attirer il faut vſer d'vn medicament qui luy ſoit familier: & par l'autre, lors que pluſieurs humeurs pechent à peu prés également, qui eſt la pratique d'Hippocrate dont Galien fait mention en ſon Commentaire ſur cét Aphoriſme.



APHORISME IX.

Corpora quum quis purgare volet, ea fluxilia faciat oportet.

Quiconque veut purger [1] des corps il doit les rendre [2] fluides auparauant.

DISCOVRS.



[1] Impureté des humeurs indique touſiours la purgation en quelque temps de la maladie que ce ſoit, quoy qu'elle ne ſe puiſſe faire commodément en tous, voire meſme en certains, ſans vn peril manifeſte; non à raiſon de la matiere vacuable, comme telle, mais à cauſe de ſa reſiſtance, & de l'obſtruction des voyes par où elle doit paſſer. Tel eſt ordinairement l'eſtat des humeurs peccans & des conduits du corps

au commencement des maladies, ausquels pour ce suiet la purgation est religieusement interdite, si ce n'est que la matiere l'effarouche, & minute d'elle mesme sa sortie, auquel cas n'ayant que faire de preparation on la peut euacuer sans delay, d'autant plus confidamment que l'on est asseuré d'estre secondé des forces de Nature, plus grandes, comme il est vraysemblable, au commencement d'une maladie qu'elles ne le sont à la fin. Or comme trois choses sont requises à la purgation legitime; à sçauoir les forces de Nature, l'ouuerture & liberté des chemins, & la disposition de la matiere qui doit estre purgée, les premieres ne sont pas tousiours seules suffisantes; car si cela estoit, les purgations se feroient tousiours au commencement quand elles sont encore presque entieres, comme nous venons de dire: mais il faut pour bien faire qu'elles soient secondées des deux autres. C'est pourquoy auant que d'en venir là on doit preparer la matiere en l'incisant & attenuant, & disposer les voyes en ouurant les conduits par où elle doit passer, le tout par les remedes alteratifs, incisifs, & aperitifs, qui vont comme explanans les chemins plus raboteux, afin de faire place au purgatif & à sa suitte, ce qui se fait facilement à la fin de la maladie, où les forces quoy que basses poussent plus aisément dehors les matieres obeïssantes par des chemins ouuerts, qu'estans en leur entier celles qui estoient rebelles par des conduits bouchez. Or les suiuans qui ont besoin de preparation sont notamment la pituite & melancolie, lesquelles comme plus froides & paresseuses ne se separent qu'auec difficulté des parties où elles s'attachent: car pour la bile iaune souuent elle sort plus viste que l'on ne veut, si ce n'est celle qui a la ressemblance des iaunes d'œufs, qu'on nomme vitelline, laquelle estant espoisse a bien autant besoin de preparation que les autres: l'on peut dire le mesme des corps de pareille complexion, estans les melancolics & pituiteux pleins d'obstructions, & les bilieux ouuerts de toutes parts, aux corps desquels par consequent le purgatif trouue moins d'encombre qu'en ceux des susdits. Mais on me demandera peut-estre de quelle maniere de preparation il faut vser; la plus part des Practiciens modernes suiuans les traces des Medecins Arabes nous proposent les apozemes, iuleps, syrops, & semblables, dont ils entretiennent les malades iusques au temps qu'ils iugent les deuoir purger, lesquels remedes (si ie n'improuue du tout) i'approuue fort rarement: car iaçoit que les distillations, infusions, & decoctions des herbes, racines, fleurs & semences dont les susdits sont composez, ayent de grands effets pour ce que dessus; le succre dont le tout est assaisonné pour les rendre plus agreables, n'y porte pas un petit retardement, si ie ne dis vn empeschement entier, attendu que sa douceur le faisant attirer promptement, luy fait aussi porter dans les vei-

nes quantité d'impuretez dont les estomacs malades sont soüillez ordinairement, de maniere que si d'vne part la vertu des simples aide à la preparation des humeurs, & ouuerture des passages, la douceur du succre en empesche l'effect. I'obmets qu'ès corps fievreux il se tourne en adustion. Il vaut donc beaucoup mieux chercher la preparation dans les ptisanes & boüillons agreables à la plus part des malades, & manifestement plus profitables à tous que dans les susdits, ausquels les anciens Grecs n'ont iamais pensé, & c'est l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire euacuer les humeurs pechans en qualité, par remedes propres & familiers à chacun d'eux, comme la bile par la rheubarbe, l'humeur melancolic par le sené, la pituite par l'agaric, & plusieurs ensemble par lesdits simples, ou par des compositions propres.

2. En attenuant & incisant les humeurs gros & visqueux, si tant est qu'ils soient tels, & en ouurant les conduits par où l'humeur purgé doit passer: car où le medicament agit parmy de grandes obstructions, le corps est violanté de douleurs, la masse des humeurs échauffée plus que d'ordinaire, & telles purgations causent souuent des redoublemens de fievre, vertige, foiblesse, & détraquement de poulx; rien n'estant si contraire à vn malade que la purgation hors de temps; cela se fait par les incisifs & aperitifs, du nombre desquels sont plusieurs simples qui operent, les vns d'vne seule, les autres de plusieurs, ou de toutes leurs parties, à sçauoir fleurs, semences, feüilles, tiges, écorces & racines dont on prepare les apozemes, ptisanes & boüillons, qui disposent les chemins aux purgatifs.



APHORISME X.

Impura corpora quò plus nutriueris, eò magis læseris.

Plus tu nourriras des corps [1] impurs, plus tu les [2] blesseras.

DISCOVRS.

Omme les plus salubres eaux, coulant en des cisternes infectées & par des canaux semblables, s'infectent elles mesmes, & font accroistre la puanteur, qui les gastent, se donnans pour matiere à son entretien; ainsi en est-il de nos corps, quand les veines qui en sont les aqueducs, & où le ventricule & le foye qui en sont les cisternes ont contracté pourriture; tout ce qui affluë d'ailleurs, pour doux & gracieux qu'il puisse estre de luy mesme (i'entens le boire & le manger) ne sert qu'à fomenter la mesme pourriture, & ce d'autant plus abondamment, qu'il est ample, & pris auec peu de discretion: de là vient que les forces au lieu de croistre, ou se maintenir du moins, vont en vne perpetuelle décheance: car comme ainsi soit que celles-cy consistent principalement en deux choses, à sçauoir en la bonne complexion & temperament égal des parties, & dans la vigueur des esprits, le tout dépendant de la santé du foye, si ce viscere est gasté il ne fait point de sang propre à l'assimilation, ny qui puisse passer en la substance des parties: moins encore d'esprits qui sont l'engeance de sa portion plus benigne & vaporeuse; d'où vient que le corps chargé d'humeurs & despourueu d'esprits decline incessamment, & tout à la fois, souz son propre fais. Or quoy que toute l'impureté de nos corps tire son origine tousiours des visceres susdits, elle n'y est pourtant pas perpetuellement logée: mais ceux-cy restans aucunefois purs, l'impureté dont ils ont esté cause par le mauuais sang qu'ils ont engendré, se trouue logé dans les parties plus esloignées. Partant nous la considererons en trois manieres, à sçauoir dans les visceres, dans les vaisseaux, ou dans l'habitude du corps. Si elle est en la premiere region, à sçauoir au ventricule & aux intestins, l'appetit est du tout peruerty ou diminué, & les personnes ne se nourrissent que par contrainte: si dans les veines & au foye, il y a bien quelque appetit, & aucunefois trop; mais ce que l'on mange ne profite que bien peu: & c'est à ceux-cy que l'on peut appliquer le dire d'Hippocrate, escriuant aux Epidemiques, que ceux qui ont les ventres chauds, c'est à dire le foye & les veines pleins de pourriture, ont les chairs froides; dont la raison est que celles-cy n'attirent que ce qui leur est vtile, lequel ne rencontrant point en telles constitutions, elles demeurent dépourueuës de chaleur, qui ne leur vient que par les alimens. Pour ce qui concerne l'habitude du corps, si elle est seulement attaquée, l'appetit sera bien entier, & les vaisseaux mediocrement pleins: mais on verra paraistre dehors des gales, & autres saletez du cuir, qui ne sont point tousiours chassées du centre à la circonference par

force de Nature, mais souuent continuellement engendrées du vice des humeurs & des chairs mesme : en tous lesquels vices il est dangereux de nourrir beaucoup, sur tout au premier & second ; car pour le dernier la nourriture abondante semble assez plausible, attendu que supposé la pureté des visceres & des vaisseaux, faisans vn sang loüable, il est vray-semblable que sa benignité corrigeant le vice des chairs, fait que tout ce qui s'y rencontre de vicieux est chassé peu à peu vers le cuir, iusques à tant qu'il soit tout à fait dissipé : mais en ce cas il faut que le medicament se trouue dans l'aliment, & que les boüillons & ptisannes tiennent lieu de medecine, en quoy il faut entendre le dire de Celse & d'Auicenne, que où il y a beaucoup de matiere vicieuse il faut y en mesler beaucoup de bonne : le dernier adiouste, en manger amplement ; ce qui ne se peut supposer de l'impureté du ventricule & des intestins, ausquels les purgatifs conuiennent mieux que les alteratifs. Ie sçay que touchant ceux-cy l'on peut mettre en ieu l'authorité d'Hippocrate, lequel aux Epidemiques escrit que ceux échaperent de la peste qui se nourrissoient amplement : à quoy ie respons que cela se doit simplement entendre, non d'vne nourriture copieuse, mais d'vne suffisante pour des malades, & ce à comparaison de ceux qui ne prenoient rien du tout, & ne voulant à cét égard se faire violance, attendu l'extréme dégoust où ils estoient. Partant en ce cas il faut purger souuent le corps, & le nourrir d'alimens legers & de bon suc à mesure qu'on le purge afin de restablir quelque chose de bon en la place des impuretez que l'on euacuë, qui est le profit que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. TEls que ceux dont les visceres sont pleins d'humeurs impurs ou cruds, restes de quelque maladie, non parfaitement iugée. A l'impureté conuient la purgation auant la nourriture ; & à la crudité le ieusne.

2. Car comme dit Galien, l'aliment reçeu de nouueau se corrompt par le meslange des mauuais humeurs dont le corps desia plein, contractant leur qualité & augmentant leur quantité : ce qui arriue principalement lors que le ventricule est plein d'excremens, tenant de la qualité de la pituite, de la bile, de la melancolie, ou de plusieurs ensemble ; d'où se fait certaine pourriture que l'on ne peut bonnement attribuer à pas vn de ces humeurs en particulier : Quand la bile y domine l'appetit se perd, pource que par sa chaleur elle relasche les fibres de l'estomac, & par son amertume

luy cause nausée & dégoust. Si c'est la pituite, elle est douce, salée, ou aigre: la premiere émousse simplement l'appetit, la seconde a presque les mesmes effets que la bile; la derniere cause la faim ainsi que l'humeur melancolic dont elle approche de nature; mais celuy-cy auec plus d'effect. Or soit que la melancolie & pituite acide donnent de l'appetit; soit que la pituite douce l'émousse seulement, ou que la salée auec la bile le détruisent, il ne fait iamais seur de prendre nourriture tandis que le ventricule en est preoccupé.



APHORISME XI.

Facilius est potu refici quàm cibo.

Il est plus aisé de se remplir de [1] breuuage, que de [2] viande.

DISCOVRS.



IL ne suffit pas pour se bien nourrir de chercher des alimens conformes à sa nature simplement, mais il les faut preparer en telle sorte qu'ils soient proportionnez aux forces de l'estomac qui les doit cuire: c'est à quoy pense icy nostre Hippocrate, en continuant à parler de la nourriture de ceux qui reuiennent en conualescence, apres nous auoir donné ses auis aux Aphorismes precedans, des corps qui vouloient estre refais auec vn long ou brief temps, & pourquoy la nourriture profitoit à quelques vns & non à d'autres; il nous declare en celuy-cy que pour nourrir parfaitement les corps euacuez, les breuuages sont plus propres que les viandes solides, par lesquels il ne faut pas entendre les simples breuuages, comme l'eau, les ptisanes, la biere, le vin, mais tous alimens de consistance liquide, comme les boüillons, & sucs de chairs, le laict, les orges mondez, & semblables: & de plus ceux qui sont de consistance molle, comme les panades, les œufs molets, & autres que l'on fait cuire auec laict, suc de viandes, & verius, qui sont alimens tellement preparez que l'estomac ne souffre aucune peine en les cuisant, estans desia demy chilifiez par anticipation, en sorte que n'estant entierement depraué, qu'il puisse sans difficulté paracheuer ce qui reste à faire de son ouurage; d'où la sanguification, & en suite l'assimilation se font

sont auec moins de peine ; pourueu qu'il ne se trouue point d'empeschement formel au foye, ny aux parties qui s'appliquent la nourriture : mais quoy qu'il en soit, supposé qu'il n'y ait au viscere & parties susdites qu'vn demy obstacle pour la confection du sang & son assimilation, il est certain que la nourriture liquide & coulante estant plustost changée qu'vne grossiere & espoisse, le foye quoy qu'vn peu mal disposé ne laissera d'en faire vn bon sang, pource qu'il n'en sera trauaillé ; & le mesme sang retenant la nature de l'aliment dont il sera fait sera subtil & penetrant, consequemment nourrira mieux les parties dessechées & comme tabides apres vne longue & penible maladie, ou bien quand le corps a fait en peu de temps grande perte de sa substance, & d'vne habitude chaude est passé en vne froide ; comme par exemple apres vne soudaine & notable perte de sang auec lequel quantité de chaleur & d'esprits se sont euanoüis : adioustons que par accident il arriue deux biens de telle nourriture, l'vne qu'estant humide elle rassasie promptement, pource qu'incontinent l'estomac en est relasché, partant rarement on en fait excés : l'autre estant peu excrementeuse pese moins, & ce qui est superflu estant de nature subtile se décharge ou dissipe en peu de temps. Partant où les estomacs seront debiles, & où l'on soupçonnera la mesme debilité aux visceres & aux autres parties, on preferera la nourriture humide à la seiche, comme plus prompte à la refection des corps attenuez.

Explication.

1. A Sçauoir de nourriture liquide, tant pource qu'elle gréue peu l'estomac & s'y cuit parfaitement, estant desia sa coctiõ demy faite, que pource qu'elle débouche les obstructions du foye & des veines, & penetre auec facilité aux parties décharnées & amaigries : en ce cas les alimens ne doiuent pas seulement estre liquides, mais aussi sans meslange d'aucune estrangere qualité, & ne point causer de soif : car où il y a meslange de qualitez estrangeres, comme de pourriture, qui contracte aucunefois celle de venin, les parties solides en sont alterées, & leur complexion se dissout & corrompt ; & ce qui engendre la soif échauffe le corps, y faisant mesme multiplier les excremens de pareille nature ; ioint que toute nourriture pour estre attirée doit estre douce & temperée pour la plus part, en ce qui est des premieres qualitez.

2. C'est à dire de la viande seiche & plus solide, non proportionnée aux forces de l'estomac qui est foible en vn corps releuant

de maladie, & qui dans sa durée a desaccoustumé telle nourriture; raisons pour lesquelles il ne la peut bien cuire, & quand bien cela seroit, toute la famille du corps a interest que cela ne se fasse si tost, attendu que telle nourriture se distribuë lentement & inégalement; ne pouuant de plus estre si bien appliquée que l'autre aux parties dessechées & euacuées; ioint qu'il leur reste par fois quelque impression de chaleur, laquelle peu à peu s'esteint par l'abord de l'aliment humide, comme fort penetrant, ce que ne fait pas si bien le sec.



APHORISME XII.

Quæ à morbis post crisim relinquuntur, recidiuos morbos facere consueuerunt.

Ce qui reste [1] des maladies apres la [2] crise, a coustume de faire les [3] recheutes.

DISCOVRS.



COMME peu de leuain fait aigrir vne grosse masse de paste, aussi peu de matiere estrangere restée d'vne crise imparfaite corrompant ce qui est sain, est cause de réueiller vne nouuelle maladie. Cette crise imparfaite se considere en deux manieres; l'vne en l'accroissement du mal lors que la matiere maladiue n'est point encore cuite ny domptée entierement par la Nature, laquelle la chasse souuent auant le temps pour estre irritée par sa qualité, ou surchargée par sa quantité, non toute, mais en partie; ce qu'estant fait elle cuit & chasse apres le reste plus facilement & à loisir: l'autre, dans la vigueur & estat de la maladie quand la matiere est cuite; mais qui pourtant ne peut estre chassée, soit pour son espoisseur, ou pour l'embaras & empeschement des voyes, ou pour la foiblesse de la faculté expultrice: pour à quoy supplée il faut chasser le surplus par medicamens purgatifs, de crainte que seiournant trop de temps és parties où il est arresté, la fievre ne recommence auec plus de peril que deuant. Cecy se doit entendre de la crise imparfaite en la derniere sorte: car quant à la premiere, attendu que la matiere y est euacuée plustost par irritation que par le conseil de Nature, & qu'elle n'est pas vrayement cuite, celle qui reste tient de la mesme qualité. Partant attendu que l'on ne doit euacuer selon nostre Hippocrate que ce qui est cuit, il faut surseoir à la purgation, & laisser manier quelque temps à la Na-

ture l'humeur peccant iusques à tant que l'on connoisse par l'entiere remise des accidans que la coction en soit du tout acheuée : vsans cependant de lauemens & autres minoratifs qui ne seruent qu'à débarasser les premieres voyes, & dont la vertu ne passe point iusques aux vaisseaux. Cecy dépend de la prudence & iugement d'vn bon Medecin, comme fait aussi la connoissance des recidiues, lesquelles on considere ou comme presentes, ou comme futures : les premieres n'ont besoin de signes, elles mesmes declarans leur presence; les dernieres se connoissent par le dégoust & l'inappetance, soif extraordinaire, puanteur, saleure & amertume de bouche qui declarent l'alteration des parties, & l'impureté des humeurs, restée de la crise, laquelle seiournant aux vaisseaux, aux visceres, & autres lieux du corps, profonds & chauds, infecte & contagie facilement la portion des humeurs qui estoit demeurée saine de la fievre precedante. De rechef les recidiues sont vrayes ou fausses : les vrayes sont celles où les maladies sont de mesme espece qu'auant les crises, l'humeur peccant n'ayant point changé de nature. Les fausses sont celles de diuerses especes, causées par le degenerement de l'humeur en vn autre, comme de la bile en melancolie, d'où il se fera vne fievre quarte au lieu d'vne tierce qui estoit auparauant. C'est pourquoy quand on connoist ou soupçonne les recheutes par quelqu'vn, ou plusieurs des signes sus-nommez, il faut purger & euacuer soigneusement, & cependant ordonner le regime de vie à ceux qui sont en cét estat, comme s'ils estoient encore vrayement malades.

Explication.

1. EN vn corps affoibly de maladie, lequel est encore en estat de neutralité, prest à reuenir en vne parfaite conualescence, ou à retomber au mal où il estoit nagueres. Ce reste est en vne parcelle de l'humeur qui fomentoit la maladie, ou quelque simple qualité, comme la chaleur estrangere non encore du tout esteinte és parties dont les humeurs qu'elles contiennent se peuuent échaufer de rechef.

2. Où Nature a pû chasser entierement ce qui la greuoit, à cause de sa propre foiblesse, ou de l'indisposition de la matiere, ou des empeschemens de la part du corps, comme obstruction ou astriction.

3. Lesquelles souuent sont pires que la maladie precedante, pour trois raisons; l'vne, que le corps estant foible est facilement atterré par vne violante recharge : l'autre, que ce qui estoit sain dans les humeurs, & auoit auparauant resisté, est corrompu par la

matiere restée, dont en apres la resistance est moindre. La derniere est, que plus le corps est foible, moins aisément il admet les medicamens, & ne les peut receuoir à proportion de la grandeur du mal.



APHORISME XIII.

Quibus crisis fit, nox, quæ accessionem præcedit grauis, quæ verò subsequitur, lenior ferè solet existere.

Ceux à qui la crise [1] se fait, ont la nuit fort [2] importune deuant l'accés : mais celle qui la suit est pour la plus part [3] fort aisée à supporter.

DISCOVRS.

LORS qu'vne armée apres auoir inuesti quelque place de consequence l'attaque viuement & fait ses efforts de l'emporter, chacun s'émeut diuersement, qui d'espoir, qui de crainte; les vns de ioye, les autres de tristesse, & quelquefois toutes ces pasions se choquent l'vne l'autre comme les flots d'vne mer agitée à mesure que la diuersité des rencontres fait esperer & craindre les bons ou les mauuais succés, qui tous ne semblent estre fondez que sur l'incertitude: mais apres que la partie intereßée a repoußé l'ennemy de ses murs; voire luy ayant chaußé les esperons la fait retirer plus viste que le pas : alors toute la peur estant ceßée les soldats fatiguez prennent le repos que le trauail & les longues veilles leur auoient empesché auparauant. La crise est vn combat entre la Nature & la maladie; celle-cy attaquant, l'autre défendant la place, qui est le cœur, forteresse de nostre corps, pour lequel emporter la maladie vient armée de tous ses symptomes, ausquels la Nature oppose toutes ses facultez & puissances: là se fait vn conflit merueilleux, où chacun s'efforce d'emporter le dessus, & cependant les esprits & les humeurs sont agitez selon l'aspreté du combat. Cette agitation se connoist par les signes critics, qui sont de diuerses sortes, comme les veilles, resueries, vertiges, offuscations, & troublemens de veuë, douleurs extraordinaires de teste, du col, & par fois de tous les membres, bruits d'oreilles, phantosmes de diuerses figures, assopissemens, oubliances, larmes innolontaires, frissons & tremblemens exceßifs, tension des flancs, palpitations & defaillances, agitations diuerses du corps, & signes semblables,

plusieurs desquels paroissent quelquefois en mesme temps, & donnent à ceux qui les considerent, beaucoup plus d'espouuante qu'ils ne font au malade, lequel à guise d'vn soldat acharné au combat, est tout hors de luy mesme, & ne se sent presque pas. Mais cela n'estonne point le Medecin iudicieux, qui comme vn bon Capitaine & sage directeur preuoit où le tout doit aboutir; pource que iugeant de l'estat futur par celuy du passé, l'arriuée de ces troubles ne luy a point esté inconnuë, sçachant qu'ils ne dénotent autre chose sinon que la Nature sera finalement maistresse, & repoussera la maladie auec toute son escorte: i'entens quand les signes de coction ont precedé ceux-cy; car autrement il y a grand suiet de craindre vne prompte mort, ou du moins vn rengregement de maladie. Que si tout succede à bien il est certain qu'apres vne soudaine & notable euacuation telle que la critique, les membres lassez ne demandent que le repos, qu'ils trouuent d'autant plus doux, qu'ils ont rudement contesté le moyen de l'auoir: ce qui arriue la nuit qui suit immediatement la crise, laquelle quoy que penible par fois, à raison du trauail precedant, & de l'agitation non encore du tout cessée, est pourtant reputée douce & aysée à passer, en comparaison de celle qui la precede.

Explication.

1. C'Est à dire, est preste à se faire, à sçauoir dans l'estat & vigueur de la maladie, où il agit de decider la querelle entr'elle & la Nature.

2. Il dit la nuit plustost que le iour, attendu que dans les maladies on y souffre beaucoup d'ordinaire; tant pource que l'esprit y est moins diuerty, ce qui fait qu'il ne pense qu'au mal qu'endure le corps, qu'à raison des mouuemens & agitations que reçoit celuy-cy, estans la chaleur & les esprits retirez au dedans à cause du froid exterieur. Or il est certain, & l'experience le monstre tous les iours, que les crises ne se font que dans les redoublemens, ou en consequence d'iceux incontinent, Nature repoussant le mal auec autant de violance qu'elle est par luy violantée. Ces violances se declarent par les symptomes mentionnez au discours cy-dessus.

3. Attendu qu'apres la crise les accidans cessent, estant l'effet aneanty par l'esloignement de sa cause, suiuant que la crise se trouue parfaite ou imparfaite: si elle a esté parfaite, la nuit est sans aucun trauail, & le malade n'est à pleindre que pour la foiblesse,

qui ne l'empeſche point de prendre vn gracieux repos : mais ſi elle a eſté imparfaite la nuit, quoy que plus douce, elle n'eſt pas entierement exempte de peine, plus ou moins ſuiuant la matiere reſtée, laquelle il conuient chaſſer au pluſtoſt par vne purgation conuenable : mais pour la plus part la nuit ſuiuante eſt aiſée à paſſer, comme dit noſtre ſouuerain Maiſtre ; attendu qu'il ſe voit peu de maladies aiguës, iugées par criſes, qui ne le ſoient parfaitement, pourueû que les ſignes de coction ayent precedé à point nommé, & que Nature n'ait point eu d'ailleurs de ſignalez empeſchemens.



APHORISME XIV.

In fluxionibus alui, excrementorum non in deteriora facta mutatio iuuat.

Le changement des [1] excremens ſoulage [2] dans les flux de ventre, pourueû qu'il ne ſe faſſe de mal [3] en pis.

DISCOVRS.



L n'y a rien à negliger dans la Medecine, & les choſes plus viles en l'homme ſont celles dont nous tirons les indications plus parfaites & neceſſaires à la connoiſſance & aboutiſſement des maladies ; tels ſont les excremens, leſquels par les ſignes de coction, crudité, ou corruption, nous declarent l'eſtat de tout le corps, notamment celuy des parties dont ils s'écoulent & deriuent. C'eſt ce que fait icy noſtre ſage vieillard, lequel continuant le traicté des Criſes, nous propoſe celle qui ſe fait par flux de ventre, laquelle nous iugerons bonne ou mauuaiſe au changement des excremens qui ſortent ; à ſçauoir bonne, ſi les plus mauuais ſortans les premiers, ceux qui viennent apres paroiſſent plus loüables : mauuaiſe ſi tout au rebours ; le premier changegement denotant les forces de Nature, laquelle ayant mis dehors l'humeur malin qui fomentoit la maladie, dompte & rectifie le reſte, le cuiſant entant que la matiere le permet : le ſecond faiſant paroiſtre que la malice de l'humeur ſupplante la Nature, & que par ſucceſſion des excremens croiſſans touſiours en pourriture, ce qui ſort n'eſt point chaſſé par la vertu naturelle des parties intereſſées, mais euacué par le regorgement & multiplication des excremens, en la ſubſtance deſquels ſe tourne toute leur nour-

riture, voire mesme par la corruption de leur propre substance. Or les marques des excremens loüables sont d'estre mols, mediocrement espois, bien liez, de couleur iaunastre, a'odeur peu forte, & proportionnez pour leur quantité à la nourriture que l'on a prise, qui sont tous signes de bon augure en quelque temps que ce soit de la maladie, sur tout enuiron celuy de la crise. Au contraire ceux-là tiennent bien de mauuais signes qui sont clairs, coulans, & sans consistance, gluans, escumeux, gras, sanglans, trop blancs, & trop iaunes, verds, gris, noirs, & puants extremement. Les excremens estans donc tels, ne menacent que d'euenemens sinistres, & que la crise ne tend qu'à la mort, notamment quand on sent diminuer les forces à mesure qu'ils sortent. Ie sçay que l'on peut opposer à cét Aphorisme le 23. du 2. l. du Prognostic, où nostre Hippocrate tient pour mortelle l'eiection de diuerses couleurs, & ce non sans raison; d'autant qu'elle monstre la diuersité des causes maladiues dont le corps est occupé, pour oster lesquelles vn long temps est requis, tant pour chasser que pour corriger les humeurs qui péchent, auquel trauail Nature succombe bien souuent, tant par leur malice que par sa propre infirmité auant que d'y pouuoir donner ordre: à quoy l'on respond par l'authorité de Galien sur cét Aphorisme mesme, que quand il y a des signes de pourriture ou colliquation la diuersité des excremens tesmoignée par celle des couleurs ne vaut rien, pour les causes cy-dessus, & c'est comme il faut entendre ce texte du Prognostic, ainsi qu'on le peut recueillir de ceux qui le precedent immediatement: mais où il n'y en a point on a du soulagement, attendu que le corps est generalement purgé de ses superfluitez, lesquelles varient suiuant la varieté des humeurs & des parties qui s'en déchargent. De plus, où les signes de coction ont paru, & que depuis on n'a commis aucune faute, les deiections diuerses sont seures: mais où elles paroissent autres, elles sont suspectes & de dangereux euenement. C'est à quoy la discretion du Medecin est requise, lequel iugeant non seulement du present, mais aussi du passé, acquiert par la conference de l'vn & de l'autre la connoissance de ce qui doit aduenir, & ainsi regle la nourriture & les medicamens au malade, fauorisant les euacuations trop lentes par les purgatifs; arrestant les excessiues par les roboratifs, & corrigeant le vice des humeurs par les alteratifs, qui est l'vtilité qu'outre le Prognostic nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1 C'Est à dire quand les deiections paroissent de diuerses couleurs, soit que les changemens s'y voyent en vn mesme

temps, soit à diuerses reprises, estans vne fois d'vne couleur, vne fois d'vne autre.

2. Estant le corps purgé de ses excremens, & le vice des humeurs entierement corrigé par leur euacuation.

3. A sçauoir qu'outre la diuersité des couleurs il ne porte les marques d'vne extréme pourriture & corruption de la substance des parties, comme aux fievres colliquatiues, & flux dyssenterics où les intestins sont vlcerez, quand apres le sang & la graisse sortent des morceaux comme de chair : car quand bien tels flux seroient critics ils ne lairront d'estre funestes, notamment quand les forces sont basses : & en ce cas la crise est pire que la maladie, ainsi que l'on voit aux dyssenteries critiques qui arriuent aux vieillars, lesquelles souuent les conduisent au tombeau.



APHORISME XV.

Vbi fauces dolent, aut pustularum eruptiones exoriuntur in corpore, excrementa spectare oportet. nam si biliosa fuerint, vnà corpus ægrotat: Si verò sanorum excrementis similia, tutò corpus alere poteris.

Quand la gorge fait [1] mal, ou que l'on voit sur le corps s'esleuer quelques [2] abscés, il faut considerer les [3] excremens : car s'ils sont [4] bilieux, l'interieur du corps est ensemble [5] malade : mais s'ils ressemblent à ceux des [6] sains on peut donner nourriture auec [7] asseurance.

DISCOVRS.



S'IL y a maniere de crise imparfaite, c'est principalement celle qui se fait par abscés, en laquelle ioint que le malade puisse receuoir aussi bien qu'aux autres vne entiere guerison, il faut vn si long temps pour y paruenir que hors le danger, vne maladie aiguë de peu de iours est beaucoup plus souhaitable qu'vn declin de telle durée; durant lequel, soit pour la foiblesse de Nature, soit par la paresse de l'humeur, ioint au mauuais regime où plusieurs se licentient auant que d'estre au bout, on est tousiours en hazard de retomber au mesme mal, voire s'il échet en vn pire que deuant: le plus notable peril qui peut arriuer en cecy est quand les abscés ne sont ny parfaits ny commodes; i'entens

i'entens ceux qui n'ont les conditions requises à estre loüables, qui sont de descendre de haut en bas loing de la partie premiere interessée, notamment quand elle est de condition noble; tomber sur vne partie à ce destinée, qui soit outre ce capable de receuoir toute la matiere vicieuse que la Nature y chasse: ces conditions manquant, tels abscés, quoy que critics, deuiennent symptomatics d'ordinaire, comme nous fournissent d'exemple les parotides qui sont bien souuent mortelles aux fievres aiguës, quand la matiere dont elles se forment estant trop abondante, & l'emonctoire de l'oreille trop petit pour la receuoir toute; partie d'icelle demeure dans le cerueau, auquel de plus se communique l'inflammation de l'abcés, que la Nature essaye d'y former souuent auec vne extresme difficulté, pource que la matiere, outre son abondance, estant fort espoisse, cruë, & dans vn lieu des plus froids de tout le corps, resiste long temps à la coction, & suffoque la chaleur naturelle auant qu'elle la puisse maistriser & conuertir en pus: à quoy aydent beaucoup la douleur, & les veilles continuelles qui luy font compagnie. Que si Nature recueillant ses forces pousse cette matiere loing des parties nobles sur quelque emonctoire plus ample, ou sur quelque partie foible de condition & basse de situation; ou bien, ce qui est plus souhaitable, qu'elle la diuise en plusieurs parcelles, & ainsi la chasse du centre à la superficie, à sçauoir au cuir, où elle se tourne en gales, furoncles, & autres eminences: lors il y a lieu d'esperer que le malade sera bien tost hors de peril. Mais comme pour l'ordinaire cette matiere est épaisse & terrestre, il faut craindre que n'estant pas toute chassée au cuir il n'en reste quelque partie qui serue de leuain à vn mal nouueau; pour cette raison on ne doit permettre au malade, qui desia pense estre sain, telle nourriture que bon luy semblera, auant que d'estre asseuré si le vice est tout dehors: ce que l'on connoist à l'inspection des excremens, lesquels paroissans tels qu'ils doiuent estre en pleine santé, comme nous les auons décris au Discours precedant, nous pouuons nourrir asseurément: mais s'ils sont autres, par exemple bilieux & iaunes, outre ce qu'ils doiuent estre naturellement, ou bien de quelque autre couleur suspecte, comme verte & noire, il faut bien se garder de nourrir telles gens à la maniere des sains auant que de les purger à bon esciant, & soulager la Nature.

Explication.

1. SOit par quelque parotide occupant le col, ou par vne squinance, ou par vn vlcere, ou inflammation des amigdales, & de la luette, causée d'vne fluxion acre tombant du cerueau, ou

par communication du poulmon, excessiuement échauffé.

2. Comme furoncles, charbons, & choses semblables, causées d'adustion d'humeurs poussez par effort de Nature à l'emissaire commun, à sçauoir le cuir.

3. Tant les gros excremens que les vrines, par l'inspection desquels on connoist les vices interieurs, notamment où ils sont dans les humeurs: car où il n'y a que les esprits infectez, les vrines paroissent d'ordinaire telles qu'aux personnes saines, comme nous l'apprenons par les fievres contagieuses.

4. Signe que la chaleur estrangere n'est pas encore toute délogée des visceres, & qu'il y reste encore de la fievre precedante quelques flaméches capables d'allumer le feu comme deuant, quand il y aura matiere suffisante, laquelle se peut amasser en peu de temps, la plus part des alimens se tournant en pourriture.

5. Partant il a besoin de purgation, voire par fois d'euacuation du sang: si ce n'est que Nature chasse le reste de son propre mouuement par quelque flux de ventre, auquel cas il faut, entant qu'il est besoin, la laisser faire.

6. Ce qui dénote le restablissement de l'œconomie naturelle, & l'entiere extinction de la chaleur estrangere.

7. Car tout ainsi que plus on nourrit vn corps impur, plus on l'incommode; de mesme plus on nourrit vn corps pur, plus on l'accommode : i'entens tout excés dehors, tant en la qualité & quantité des viandes, qu'à la proportion de ce que le ventricule peut cuire au retour d'vne maladie.



APHORISME XVI.

Fame dominante, ab omni agitatione vacandum & labore.

Là où est la [1] faim il ne faut point [2] trauailler.

DISCOVRS.

Nature se déplaist infiniment dans les excés, & le trop est son ennemy capital, en ce qui concerne autant les inanitions que les replétions : Car comme celles-cy suffoquent les esprits & la chaleur; celles-là les dissipent & font éuanoüir de maniere qu'aux vnes & aux

autres on est tousiours au hazard de la vie. C'est dequoy nostre Hippocrate traite en cét Aphorisme & au suiuant; à sçauoir en celuy-cy, des inanitions, & en l'autre, des repletions, qui toutes tiennent lieu de causes maladiues, dont les plus dangereuses sont les inanitions, comme celles d'où procedent les intemperies froides & seiches, ennemies iurées de la vie: ce qu'il nous monstre par l'exemple du trauail & de la faim; celle-cy procedant de l'interieur, à sçauoir de la chaleur naturelle, laquelle faute d'alimens fait curée de la propre substance du corps, & agit contre elle mesme pour ne manquer d'exercice; qui est vn mal que l'autre, à sçauoir le trauail, luy procure ordinairement, lequel dissipant les substances humides, dispose la chaleur interne à cette action qui luy est si dommageable, que si le corps est desia matté de faim d'autre part, c'est le precipiter tout à fait de le contraindre à vaquer à celuy-cy. Partant si apres vn long ieusne, l'vsage des alimens de petite & peruerse nourriture; ou apres quelque maladie violante, ou de longue haleine, le Medecin conseilloit à vne personne venant en conualescence quelque exercice laborieux, ou bien luy ordonnoit quelque purgatif violant, & hors la portée de ses forces, il se rendroit coulpable d'homicide; attendu que pour le premier, consideré la fin d'vn exercice, qui est de dissiper les superfluitez qui chargent les membres, tant s'en faut qu'il reste quelque chose de superflu à celuy qui a long temps ieusné, qu'au contraire quantité de sa meilleure substance estant consumée, il a besoin d'vn grand repos pour n'en point faire de nouuelle perte par vn trauail & exercice hors de saison: outre qu'il y a telle incompatibilité entre le trauail & le ieusne, que quand on voudroit se forcer au premier, le dernier l'empescheroit. Aussi Plutarque nous apprend au traicté de la Conseruation de santé, *que les Lydiens estans contraints au temps de famine de ne manger que de deux iours l'vn passoient leur temps aux dez & autres ieux non penibles, s'empeschans de trauailler pour mesnager leurs forces. Pour le second, quoy qu'il faille aduoüer que les corps de ceux qui releuent de maladie soient encore impurs, sur tout quand leur mal ne s'est point terminé par quelque crise notable: neantmoins consideré la bassesse des forces que les purgatifs pourroient facilement abatre du tout, il vaut beaucoup mieux differer quelque temps d'en vser que de le faire auec peril; ou bien si la crainte d'vne recidiue n'en permet le delay, les donner si doux qu'il n'en puisse suruenir nouuel abaissement de forces: & encore s'il vient à propos les mesler parmy les alimens, afin que ceux-cy reparent promptement ce que les autres osteront. C'est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme, lequel doit estre seulement entendu des personnes saines qui ont beaucoup*

ieusné, & de celles qui reuiennent de longues & grieues maladies, non de celles qui sont detenuës de fievres aiguës, ausquelles on fait practiquer ensemble le ieusne & le trauail, à sçauoir le viure leger & les grandes euacuations, sur tout dans les premiers temps pendant que les forces le peuuent permettre, lesquelles il faut abaisser necessairement pour venir à bout de la maladie.

Explication.

1. LE mot de faim se prend communément pour la disette de nourriture, contrainte ou volontaire : i'appelle disette contrainte quand on n'a pas suffisance d'alimens, & que ceux que l'on recouure à peine sont contraires à la santé, comme il arriue dans les années steriles, & és longs sieges de villes, mal fournies de prouisions de bouche. La volontaire est quand dans l'abondance des alimens on s'en abstient pour certaines considerations, comme ceux qui ieusnent par deuotion, ou pour leur santé, comme il est requis en quelques maladies. En vn mot la faim est vn desir de manger, qui vient du sentiment qu'a le ventricule de la necessité du corps; definition qui ioint pesle-mesle les deux sortes de faims que proposent les Medecins; l'vne naturelle, à sçauoir l'indigence des parties : l'autre, l'animale, qui est la connoissance de cette indigence, laquelle vient de ce que les parties les plus euacuées, comme celles des extremitez, taschent à tirer quelque chose de celles qui les auoisinent; & celles-cy des autres plus proches, iusques à tant que par le moyen des veines du mesentere le succement & attraction vienne au foye; de celuy-cy aux menus intestins, & d'iceux au ventricule, doüé d'vn sentiment fort vif, à cause des nerfs qu'il reçoit de la sixiesme coniugaison.

2. Ny actiuement, ny passiuement (i'appelle trauail actif celuy qui vient du mouuement des membres ; & par le passif i'entens les euacuations de la purgation ou de la saignée) d'autant qu'il est dangereux de faire deux euacuations en mesme temps quand les forces ne sont pas bastantes de les supporter : car les esprits où elles consistẽt estans desia beaucoup diminuez par la faim, & leur matiere, à sçauoir le sang, n'estant en telle quantité que deuant, leur reste s'égareroit fort facilement par le mouuement & agitation du corps : ainsi l'on ne doit saigner ny purger en haste ceux qui ont beaucoup ieusné, veillé, supporté de grands flux de quelque part que ce soit ; ou ceux qui ont exercé le mestier de V-

nus auec excés : & nous pratiquons les euacuations auec beaucoup plus de retenuë és recidiues, qu'aux premieres maladies, où elles soulagent beaucoup plus les forces qu'elles ne les diminuent.



APHORISME XVII.

Vbi prater naturam copiosior cibus ingestus est, morbum inde creari indicat sanatio.

La nourriture prise plus abondamment que Nature ne peut suporter [1], est cause de [2] maladie; comme l'on apprend par le retour de la [3] santé.

DISCOVRS.



C'Est vn prouerbe autant veritable que triuial, que la bouche tuë plus d'hommes que l'espée, comme l'euidence le tesmoigne tous les iours en ceux qui n'ayans autre soin que de contenter leurs ventres, croyent fort obliger leur corps, & luy procurer sa santé, de donner à leur appetit tout ce qu'il desire, & quelque chose de plus, en quoy se commettent des fautes presque irreparables, pourtant excusables en quelques vns, à sçauoir en ceux qui viennent en conualescence, lesquels n'ayans rien appeté durant leurs maladies, mais au contraire abhorré toute sorte d'alimens, n'en sont à peine dehors qu'ils sont attaquez d'vn desir insatiable de manger, causé de l'inanition des parties dont l'estomac auparauant insensible à leur necessité sent l'attraction qui luy est fort importune & moleste; & qui pis est aucuns se repaissent d'alimens du tout contraires à leur nature, n'obseruans aucune mesure, soit en la quantité, en l'ordre, ou au temps. Mais c'est en cét accessoire où les sages exercent leur patience, sçachans que si d'vne part le corps a disette & manque de nourriture; d'autre aussi l'estomac est trop foible pour luy en cuire, ou de telle qualité qu'il appette, ou en telle quantité qu'il luy seroit besoin pour le restaurer, & restablir ses forces tout d'vn coup : ioint que le foye, aussi bien que l'estomac, est en ce point inhabile à son deuoir, tant pour sa foiblesse, restée du mal precedant, que par les longues vacances & intermissions de son office ordinaire qui est de faire le sang. Mais le pis de tout est, que quand bien les deux susdits s'acquitteroient parfaitement

de leur charge, la derniere coction qui est le but & la fin des deux autres, à sçauoir l'aßimilation, ne se pourroit aisément faire aux parties, tant pour leur siccité, par laquelle l'aliment s'y appliqueroit difficilement, que pour l'incommodité qu'elles auroient d'en cuire & perfectionner beaucoup à la fois. Partant ceux qui releuent de maladie doiuent se iuger eux mesmes, s'ils sont sages; & considerans la foiblesse, tant de leurs parties officiales, que de celles qui ne trauaillent que pour leur commodité particuliere, ne prendre à peu prés que ce qu'ils peuuent cuire, souffrans pour vn peu de temps vn petit déplaisir de demeurer court sur leur appetit, lequel cesse außi tost que l'estomac commence à se recréer de la viande reçeuë, afin que ne faisans que de petites coctions, mais parfaites, la santé nouuellement acquise, & non venuë à sa perfection, auance tousiours de bien en mieux, à mesure que le corps se nourrissant, les parties se fortifieront.

Explication.

1. A Sçauoir l'excés des alimens, tant en qualité qu'en quantité : celle-cy est continuë, ou separée; la premiere quand on mange trop à la fois, & comme l'on dit à ventre déboutonné : la seconde quand on mange trop souuent, & que l'on remplit l'estomac auant qu'il soit vuide. Celle-là, quand les alimens quoy que de soy tres-bons, ne sont proportionnez aux corps qui en veulent vser, comme des perdrix & confitures aux moissonneurs, le porc & les aulx aux Dames de Cour. La qualité s'entend aussi plus particulierement des viandes nuisibles à toutes personnes, comme par exemple les champignons de toute leur nature; les pesches & abricots mangez auec peu de discretion. On fait pareillement excés en la nourriture quand on mange hors de saison, comme la nuit au lieu du iour.

2. Peruertissant l'œconomie du corps, & empeschant les facultez qui le regissent, de faire deuëment leurs fonctions; particulierement les coctions au ventricule, au foye, & en l'habitude du corps : car le ventricule receuant plus qu'il ne peut cuire, corrompt l'aliment. Que si celuy-cy est de mauuais suc, iaçoit qu'en mediocre quantité, la corruption en est encore plus facile & prompte, le foye receuant d'vne mauuaise coction vn chile impur n'en peut rien faire de bon : de là les veines s'enflent, & les chairs amaigrissent, pour ne treuuer matiere propre à l'assimilation : que s'il s'en fait quelqu'vne, elle sera plustost apparante que vraye, pour-

ce qu'il ne s'engendrera qu'vne chair molasse & baveuse, dont les parties sont plus boursouflées que nourries, d'où sourdent au meilleur marché plusieurs maladies du cuir; & à beaucoup de gens c'est commencement d'hydropisie.

3. Attendu que ceux qui releuent de maladie doiuent estre nourris au doigt & à l'œil; c'est à dire qu'il faut examiner soigneusement la quantité & la qualité de leurs viandes, le temps & l'ordre de les donner: que si l'on manque en l'vn de ces points ils retombent facilement, pource que leur foiblesse ne leur permet pas de suiure les boutades de leur appetit. Or au pied de ceux-cy se doiuent mesurer ceux qui sont naturellement floüets, & dont la santé s'esbranle aux moindres excés; & mesme les plus robustes les doiuent imiter pour leur seureté.



APHORISME XVIII.

Eorum quæ confertim & celeriter alunt, celeres etiam excretiores esse solent.

Des choses [1] qui nourrissent à coup, & [2] soudainement, les euacuations sont pareillement [3] soudaines.

DISCOVRS.

CEVX qui sont malades, ou en estat de décheance, n'experimentent pas tousiours l'infaillibilité de cét Aphorisme, attendu que bien qu'ils vsent d'alimens de bon suc, legers de coction, & de distribution facile, neantmoins ils n'en laschent pas plus viste leurs excremens; soit que leurs intestins soient d'eux mesmes paresseux, soit que la bile logée dans la vesicule du foye se transporte ailleurs, & ne s'y dégorge point; ou que la chaleur estrangere, comme celle de la fievre, desseiche tout, non plus que beaucoup de ceux qui dans vne santé telle-quelle, ont les visceres chauds, notamment le foye, ou qui sont d'vne habitude de corps compacte, & d'vn temperament melancolic, plusieurs desquels, quelque nourriture qu'ils prennent, seront quatre iours & plus sans aller à la selle. Mais cette verité se reconnoist en ceux qui ioüissent d'vne irreprochable santé, lesquels suiuant la qualité des viandes dont ils se nourrissent, en euacuent aussi plustost ou plus tard les superfluitez, lesquelles doiuent demeurer en vn corps disposé, iusques à

tant que les veines mesaraïques ayent succé ce qui peut y estre de loüable & nourrissant. Que si cela fait ils y seiournent dauantage (pourueû que l'on n'ait point dessein & volonté de les retenir) il y a du vice, procedant de l'vne des causes cy-dessus. Que s'ils sortent auant qu'il soit temps, tel desordre vient ou de l'irritation de la faculté expultrice, & foiblesse de la retentrice, ou par l'abondance des glaires amassées de long temps aux intestins, ou qui procedent de l'aliment mesme quand il est de cette nature; comme par exemple les tripes & pieds des animaux, ou par la pesanteur des alimens, & la difficulté de leur coction, comme aux estomacs debiles. Or pour connoistre si les alimens se distribuent aysément, & nourrissent promptement, il ne faut pas simplement considerer si l'excretion de leurs superfluitez a esté prompte, attendu que ce signe est faillible, comme il appert par ce que dessus: mais la marque infaillible & certaine est lors qu'en peu de temps apres la prise de la nourriture, le corps de foible & failly qu'il estoit reprend des forces comme en vn moment, les parties espuisées s'appliquans la nourriture aussi promptement qu'elle passe vers elles; i'entens lors qu'elles sont saisies d'vne faim purement naturelle, qui est d'estre amaigries & décharnées par vne longue disette: car quant à la faim animale qui ne consiste qu'au sentiment qu'a l'estomac de la naturelle, chacun experimente assez que quelque aliment que ce soit, tant de facile que de difficile coction, est capable de l'appaiser tout aussi tost que la coction commence à se faire: mais de fortifier les membres cela ne se peut que la digestion ne soit complette, & l'aliment distribué partout; coction qui ne sçauroit estre de peu de temps quand les alimens sont malaisez à cuire. De cecy nous pourrons recueillir, que ceux qui sont floüets & delicats, ou qui viennent en conualescence, doiuent estre entretenus de viandes legeres & de bon suc, tant pour la facilité de leur coction & distribution, que pour le peu de seiour que leurs excremens font és intestins.

Explication.

1. C'Est à dire les alimens de bon suc, de facile coction & distribution, & qui ne causent point de soif, tels que ceux que l'on donne aux infirmes & delicats.

2. Pour ce suiet ils doiuent estre de consistance liquide, comme les boüillons de chair, le miel, le laict, & sur tous le vin, auquel Galien donne la palme pour cét effet, comme à celuy qui reçoit peu de changement & ne fait guere de seiour au ventricule & au foye.

3. Par

3. Par les euacuations il ne faut pas seulement entendre celles des excremens du ventre, & autres qui se font en chaque coction; mais la dissipation de la propre substance du corps, laquelle se perd aussi legerement que la matiere dont elle est entretenuë est subtile & legere. Partant ceux qui vsent de viandes de cette qualité, doiuent manger plus souuent que ceux qui viuent de plus grossieres, notamment si ce sont personnes d'exercice: comme au contraire ceux qui viuent de bœuf, de porc, & mangent beaucoup de pain, doiuent faire moins de repas, attendu que ces viandes grossieres requierent vn long temps pour leur coction, laquelle estant faite fournit vn gros suc qui donne vne nourriture compacte & peu dissipable, en ceux notamment qui s'exercent peu: car pour les gens de trauail à qui les viandes delicates font tort, on leur permet sans incommoder leur santé, de faire quatre repas le iour auec de grosse nourriture.



APHORISME XIX.

In morbis acutis non omninò certæ sunt mortis aut salutis prædictiones.

Aux maladies [1] aiguës les predictions [2] de mort ou de [3] santé ne sont pas du tout [4] certaines.

DISCOVRS.



TOVT ainsi que ce n'est pas assez à vn Chef d'armée de bien ranger ses soldats, & dresser ses bataillons, pour s'en preualoir au besoin, soit à l'attaque ou à la deffence; mais il luy est quant & quand necessaire d'auoir l'œil au dehors aussi bien qu'au dedans; c'est à dire à l'ordre que tiennent les ennemis, & aux embuscades qu'ils peuuent luy dresser. Ainsi ce n'est pas assez au Medecin d'auoir la parfaite connoissance d'vne maladie, & des remedes conuenables à la chasser: mais il faut que tout d'vn temps il preuoye les diuers accidans qui peuuent suruenir, pour selon l'occurrance y apporter tel ordre que son iugement luy dictera. Cette preuoyance s'appelle en Medecine prognostic, lequel estant la plus admirable partie d'icelle, & qui fait aucune fois respecter le Medecin comme quelque petite Diuinité, est aussi la plus difficile piece de l'Art, estant besoin à qui la veut acquerir parfaite-

ment de deux choses rares, à sçauoir d'vne profonde science & d'vn ferme & solide iugement; notamment és maladies aiguës où la doctrine du Prognostic est plus cultiuée qu'aux autres, comme tres-necessaire pour disposer la nourriture & les medicamens, suiuant les temps & les occurrances, comme nous pourrons dire ailleurs. Or vû la violance & brieueté d'aucunes de ces maladies il arriue souuent que la vie des malades court grande risque, nonobstant que dés le commencement le Medecin ait donné l'ordre requis contre les symptomes qu'il iuge deuoir arriuer, qui sont ceux qui causent le déreglement des maladies, pource qu'estans trop forts ou trop malins ils ne veulent ceder aux remedes; & l'on voit de là succeder les choses autrement que l'on ne s'estoit imaginé. C'est pourquoy nostre diuin Maistre nous aduertissant de cette difficulté, c'est à nous à recueillir vn tacite aduis de ses paroles, afin de n'estre point temeraires en nos predictions, sur tout deuant ceux qui recueillent toutes les nostres comme des oracles, & s'en preualent par fois à l'encontre de nous; mais suspendre nos iugemens, ou plustost taire pour vn temps les certitudes de mort, ou de santé, que nos coniectures nous ont acquises: ou que nous ne prononcions rien si absolument que nous ne mettions au bout quelque condition, qui leur fasse iuger que ce soit vn Prognostic fait à la haste s'il ne reüssit suiuant que nous l'aurons auancé: faisant comme ceux qui regardans d'vn lieu asseuré deux escadrons acharnez l'vn contre l'autre se gardent de iuger pour vn temps qui aura du meilleur ou du pire, attendu que celuy qui branle le premier reprend aucune fois de nouuelles forces, & rompt celuy qui l'auoit, ce semble, demy défait; assisté peut-estre au fort de son desastre de quelques escoüades de gens frais. Car il arriue souuent que Nature déploye ses forces de reserue où la maladie sembloit déplorée: comme au contraire la maladie aucunefois fait éclorre quelque venin caché qui renuerse les forces de Nature lors qu'elle sembloit deuoir triompher de son ennemie.

Explication.

1. COmme aux fievres continuës de quatorze iours, ou au dessouz, comme de sept & de quatre: soit qu'elles soient essencielles, à sçauoir d'vne matiere vniuersellement allumée dans les vaisseaux: ou symptomatiques, comme de l'inflammation & vice caché de quelque partie d'où elles ayent tiré leur source; par exemple la squinance & l'inflammation du poulmon.

2. Notamment aux fiévres essencielles, causées d'vne matiere subtile, mobile, & qui n'a point d'arrest, laquelle semblant me-

naſſer quelque partie noble, de ſuffocation, ſe diſſipe, ou tombe ailleurs lors que l'on ne s'y attend pas, trompant les Medecins vtilement: car bien que les ſignes de coction, crudité, ou corruption, ioint les forces ou la foibleſſe des facultez qui regiſſent le corps, nous donnent vne connoiſſance, la plus part certaine de ce qui doit arriuer; neantmoins par fois les ſuccés ſont tout autres qu'on ne les attend, eſtant les maladies & leurs accidans autant inconſtans que les ſuiets où ils ſont attachez, à ſçauoir les corps humains.

3. Car on verra par fois beaucoup de ſignes ſalubres qui feront bien eſperer ceux qui les conſidereront tout ſeuls: mais il y en aura d'autres inſalubres qui les contrepointeront, & en ce cas le plus fort l'emporte; & vn ſeul des derniers pourra quelque fois plus que pluſieurs des premiers; c'eſt pourquoy il faut examiner la force des vns & des autres.

4. C'eſt à dire que le prognoſtic, quoy que tres-neceſſaire aux maladies aiguës, & la plus part infaillible, manque par fois de cette derniere condition, à ſçauoir quand la malice du mal empeſche ſa certitude: ce qui vient auſſi quelquefois de la ſaiſon & des changemens ſoudains de l'air, comme en Automne, & conſtitution ſemblable, lors que d'vne grande chaleur & ſiccité il deuient froid & humide; d'où il arriue que la matiere chaude qui eſtoit preſte de s'exhaler, eſtant ſupprimée, le mal redouble au lieu de quitter. Adiouſtons le proceder des malades, ou de ceux qui les aſſiſtent, qui par vn mauuais regime font tourner les choſes d'autre biais qu'elles ne doiuent aller, en diuertiſſant les progrés & mouuemens de la Nature, leſquels ſont certains & bien ordonnez lors qu'elle eſt abſoluë ſur la matiere maladiue, & qu'elle n'eſt point troublée en ſon operation: comme au contraire ils ſont tous incertains & deſordonnez, & partant on n'en peut tirer aucune connoiſſance aſſeurée lors qu'elle ſuccombe.



APHORISME XX.

Quibus in iuuentute aluus eſt humecta, ÿs in ſenectute ſiccatur: Quibus contrà ſicca aſtrictáque iuuenibus fuit, ÿs ſenibus humecta laxáque fit.

Ceux qui ont le ventre laſche en leur [1] ieuneſſe ſont conſtippez

au temps de leur [2] vieillesse ; & ceux qui ont le ventre serré quand ils sont [3] ieunes, l'ont humide & coulant lors qu'ils deuiennent [4] vieux.

DISCOVRS.



L n'y a rien au monde qui ne soit suiet à changement, puis que tout ce qui subsiste souz le Ciel est pestry d'vne matiere changeante, à sçauoir les Elemens : mais ces changemens quoy que perpetuels en toute sorte de corps, sont bien plus manifestes & soudains en ceux qui ont vie qu'aux autres qui n'ont que l'estre simple ; & entre les susdits ceux qui ont mouuement & sentiment ont des vicissitudes beaucoup plus inégales que ceux qui vegetent simplement: de maniere qu'il semble que ce qui est d'vn costé le plus parfait, soit d'autre part le suiet d'vn grand nombre de défauts ; & ce qui deuroit estre stable soit le modele de l'instabilité mesme. Ce qui paroist manifestement en l'homme, lequel a cette tache d'imperfection entre les autres animaux, bien que la raison dont il est aduantagé luy baille titre de leur Chef & Prince. Mais comme aux familles premierement, & en suitte aux Republiques, tout va mal, lors que les Chefs & Princes trop indulgens se laissent gourmander par leurs seruiteurs & vassaux ; De mesme en est-il en la police interieure de l'homme, quand cette raison qui doit y commander comme Reine, se laisse emporter aux inclinations sensuelles & mouuemens des appetits, lesquels alterent la santé à mesure de leur déreglement, suiuant que les humeurs & esprits en sont esmeus : de maniere que ce qui est changeant de soy en qualité d'animal, est dereiglé tout à fait entant qu'homme, attendu qu'au premier le changement s'obserue suiuant les âges & les saisons : & au dernier les diuerses passions qui broüillent tout, ioint le mauuais ordre que l'on tient au regime de vie, dérobe le iugement que l'on pourroit asseoir sur ce changement, lequel estant naturel, si l'on ne le troubloit point mal à propos, seroit fort considerable, entant que de luy principalement dépend la methode de bien gouuerner tant l'autruy que soy mesme ; n'estant pas vn petit aduantage au Medecin d'auoir des malades qui tousiours ayent vescu suiuant les loix de leur nature, laquelle considerant à son fondement ; c'est à dire examinant la temperature de celuy qu'il traite, & le conduisant d'âge en âge iusques à la fin, il luy ordonnera des remedes beaucoup plus conformes à sa nature indiuiduelle que quand on luy commet vne personne toute dereglée aux actions de sa vie, & qui rend icy menteur le veritable Hippocrate, lequel escri-

uant de ceux qui ont le ventre humide ou sec en ieunesse & vieillesse ; entend les personnes qui viuent suiuant les loix de la Nature, & qui s'abstenans des excés de quelque part qu'ils viennent, vsent d'vne maniere de vie qui leur est familiere & conforme. Or ces personnes se considerent suiuant les âges & les temperamens par lesquels on iuge des humeurs qui dominent au corps. Quant aux âges nostre Hippocrate pour garder son ordinaire brieueté n'en met que deux, à sçauoir la ieunesse & la vieillesse, souz lesquels il faut entendre les autres qui sont en plus grand nombre, dont nous parlerons ailleurs plus amplement, comprenant souz la ieunesse ceux qui s'estendent depuis la naissance iusques à l'âge de consistance, & la vieillesse depuis celuy-cy iusques à la fin de la vie. Pour le temperament on le considere suiuant les qualitez simples, le chaud, le froid, l'humide & le sec, ou suiuant la disposition d'icelles : mais particulierement les deux premieres qualitez sont considerables, comme estant actiues : les deux autres qui sont passiues, ne venant qu'en consequence d'icelles. Où donc le temperament est chaud, & la ieunesse en vigueur, là le ventre est humide & coulant, non à raison de la qualité premiere de l'humeur qui domine, qui est la bile, seiche de sa nature ; mais à cause de son acrimonie qui excite la faculté expultrice à mettre promptement dehors les excremens. Au contraire quand le ventre coule en vieillesse c'est vn effect propre de l'humeur dominant, à sçauoir du phlegme, lequel affoiblit la faculté retentrice, tant de soy en relaschant, que par accident en racrudissant. Que si le ventre n'est si libre en ieunesse cela vient d'vne chaleur mediocre, notamment és parties du ventre inferieur, au moyen de laquelle la faculté retentrice est plus forte que dans vne abondance de bile telle que cy-dessus : mais où la mesme paresse se trouue en vieillesse, c'est indice d'vn temperament froid, causé de l'humeur melancolic, dont le propre est de restraindre, & rendre le ventre peu sensible à s'émouuoir. Tout cecy se doit entendre de ceux qui sont en estat de santé, lesquels suiuant le changement des âges qui altere les temperamens premiers, contractent diuerses dispositions, qui toutes pourtant leur sont naturelles quand elles ne viennent que de cette part ; afin que le ieune homme à qui le ventre coule trop souuent, espere estre deliuré de cette incommodité à mesure qu'il vieillira, & celuy qui l'a trop restraint en espere la liberté lors qu'il se trouuera dans vn âge plus meur.

Explication.

1\. QVand la bile est copieuse, & les intestins sont sensibles, d'où ensuit la prompte euacuation de l'excrement auant

l'entiere distribution de l'aliment : aussi voit-on d'ordinaire ceux qui ont tousiours le ventre libre en cét âge estre maigres. Icy par la ieunesse nous n'entendons ny l'enfance ny la puerilité, mais le temps qui leur succede, à sçauoir l'adolescence : car en ces âges il y a disparité de nourriture, vû que si le ventre coule aux enfans, c'est la plus part à cause de leur gourmandise, qui leur racrudit l'estomac.

2. Notamment quand ils arriuent à l'âge de consistance, comme de quarante ou quarante-cinq ans : soit que les visceres deuenus plus secs que deuant, la faculté retentrice soit plus forte, soit que l'humeur bilieux plus délayé de pituite & melancolie naturelle ait perdu grande quantité de cette acrimonie, qui sollicitoit l'excretrice.

3. Soit que leur foye estant fort chaud desseiche tout, soit que la bile se dégorge rarement en leurs intestins, & que les sueurs plus acres s'exhalent par le cuir ; soit qu'estans naturellement melancolics, & ayans le ventre paresseux la distribution de l'aliment se fasse à loisir, & ainsi les excremens se desseichent, ou bien qu'ils soient temperez & mediocrement chauds.

4. Le temperament du foye se changeant à mesure que l'âge decline, & partie de la bile qui s'exhaloit par les pores ouuerts durant la ieunesse, reprenant par la closture d'iceux le chemin des intestins ; ou qu'estans les vieillards pleins d'obstructions il se fasse peu de distribution de l'aliment ; ou qu'estans fort rafroidis, comme en la vieillesse decrepite, il se fasse mauuaise coction, & la plus part des viandes se tournent en crudité.



APHORISME XXI.

Famem thorexis soluit.

Le breuuage de vin pur [1] appaise la [2] faim.

DISCOVRS.

COMME l'vsage des alimens fait viure les animaux ; aussi n'y a-t'il rien qui les tyrannise tant que la faim, pour laquelle appaiser ils recherchent tous les moyens possibles de contenter leur ventre,

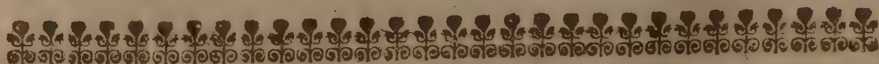
lequel estant sans oreilles ne peut se repaistre de paroles, & gouster les raisons qui tendroient à luy persuader la sobrieté : de maniere que pour appaiser sa fureur il faut malgré qu'on en ait dans la disette des bons alimens luy donner les premiers qui viennent à rencontre, lesquels du moins luy puissent satisfaire pour quelque temps. Ainsi dans les cheres années où le pain manque, les choux, les raues & naueaux, pommes, poires, prunes & autres fruits de peu de valeur sont les delices de plusieurs, qui ne dédaignent point alors d'auoir telles viandes, communes auec les pourceaux. Et quoy que les plus iudicieux preuoyent bien la consequence de si mauuais repas : toutefois la necessité du temps presant leur fait mettre souz le pied les considerations de l'aduenir. Or telle nourriture ayant peu de rapport & conformité à la Nature humaine, ce n'est de merueille si l'on en voit sourdre vne infinité de maladies comme flux dyssenterics, lienteries, hydropisies, cachexies, & semblables, suiuant la diuersité des corps dont les vns s'appliquent tel-quellement cette nourriture : d'autres la corrompent, les autres ne la cuisent point du tout ; & en quelque maniere que ce soit les parties en sont extrémement rafroidies, celles notamment qui preparent la cuisine, sçauoir le ventricule & le foye, lesquels outre le commun interest ont le leur particulier tout diuers ; d'autant que le ventricule rafroidy appete sans cesse, & dans la mesme intemperie le foye n'attire rien. Adioustons vn second mal ; que le ventricule, lequel chilifie par sa propre vertu, ne cuit que par celle des visceres voisins, notamment du foye ; de maniere que plus la chaleur de ces parties est diminuée, moins il cuit, & ne cuit rien du tout lors que pour satisfaire à cét appetit il reçoit sans aucun assouuissement des alimens outre sa portée & l'estenduë de la chaleur voisine. Cét appetit est appellé faim canine, ou appetit canin, pour sa ressemblance auec celuy des chiens, lesquels mangent à toute heure : sa cause est comme nous venons de dire vne intemperie froide du ventricule, tantost seiche, tantost humide, & la matiere de celle-cy est la pituite acide, & bien souuent l'humeur, ou plustost l'excrement melancolic qui s'y dégorge de la rate. A quoy viennent à propos les choses douces & chaudes, entre lesquelles obtient la palme le vin vieil & genereux qui ne participe d'aucune aspreté, vû qu'il est propre à échauffer & dessécher les superfluitez de ce viscere ; & de plus de rassasier promptement comme tout ce qui est doux, & ainsi retrancher l'excés de tel appetit. Ce qu'il faut principalement entendre de l'intemperie materielle : car quant à celle qui est causée d'inanition & siccité elle a besoin d'humectation, laquelle luy vient plus vtilement de bouillons gras & succulans que du vin, lequel estant contraire aux parties nerveu-

ses & membraneuses blesseroit grieuement l'estomac. C'est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. LEquel est amy des estomacs rafroidis, pourueû qu'ils soient dispofez à le receuoir; c'est à dire imbus de quelques humiditez excrementeuses : car où il y a intemperie sans matiere, le vin ne vaut du tout rien, pource que touchant immediatement leurs tuniques, il les blesse, & par communication au cerueau, peut causer delire & conuulsion : partant auant que d'en vser il faut humecter l'estomac de boüillons & viandes grasses, suiuant le sentiment de Galien sur cét Aphorisme.

2. A sçauoir la faim canine, qui n'est autre chose qu'vn appetit insatiable de manger, causé de l'intemperie froide du ventricule, ou de quantité d'humiditez froides, attachées à ses tuniques; ou de l'abondance des vers, notamment de ce grand & large dont i'ay parlé sur le sixiesme Texte de l'Escole de Salerne. Cette faim arriue souuent apres les longues maladies quand l'estomac appetant à proportion de la necessité du corps, reçoit plus d'alimens qu'il n'en peut cuire; d'où par fois estant sa chaleur toute esteinte, on passe d'vn appetit insatiable à vne entiere inappetance : d'où vient la bruslante, c'est à dire grande faim; non eu égard à l'appetit du ventricule, mais à l'indigence des parties, lesquelles ne pouuans subsister sans le secours du ventre perdent leur vigueur depuis que celuy-cy deuient insensible à leur attraction.



APHORISME XXII.

Qui à plenitudine morbi fiunt, vacuatione curantur : & qui ab inanitione proficiscuntur, sanantur plenitudine. Cæterorùmque contraria sunt remedia.

Toutes maladies causées de [1] repletion sont garies par [2] euacuation, & celles qui procedent d'inanition cessent par la [3] repletion : ainsi és autres excés le remede se trouue dans la contrarieté [4].

DIS-

DISCOVRS.



OMME dans les maladies on ne voit que toutes dissemblances, tant pour la diuersité qui est entr'elles, comme pour celle qu'elles empruntent des suiets où elles se trouuent: aussi faut-il que le Medecin déploye son industrie à la recherche d'vne infinité de moyens pour les chasser, lesquels il doit tirer tant de leur nature que des mesmes suiets où elles sont attachées. Mais la principale, & mesme, ce semble, l'vnique indication qu'il faut auoir pour cét effect est celle que l'on appelle de contrarieté, dont l'estenduë se porte à toutes maladies, & à tous remedes. Car comme la raison des choses opposées est semblable, & qu'il est vray que la santé se maintient par celles qui luy symbolisent, il faut de necessité que la maladie soit chassée par celles qui luy sont contraires. Et de fait la santé consistant en vne symetrie & égalité des premieres & secondes qualitez, s'il arriue vn notable excés des vnes ou des autres, & que le temperament auparauant égal decline au chaud, au froid, à l'humide, ou au sec; que les pores qui estoient mediocrement ouuerts se relaschent ou ferment trop; que les vaisseaux soient trop pleins ou trop vuides, & que de ces excés arriuent maladies; il faut pour paruenir au restablissement de ces desordres, qu'vn excés soit combatu par vn autre, à sçauoir le froid par le chaud, l'humide par le sec, l'inanition par la repletion, & ainsi du reste, comme il faut supposer auec Hippocrate, lequel nous donne pour exemple ces deux dernieres, tant pour garder son ordinaire brieueté, que pour estre les causes plus communes des maladies par lesquelles est accomplie la definition de Medecine, qu'il donne luy mesme au liure des Vents, *à sçauoir addition & detraction: addition de ce qui manque; detraction de ce qui est superflu: car iaçoit que cette definition puisse s'accommoder aux intemperies aussi bien qu'aux excés ou deffauts de matiere, nommant la chaleur addition de ce qui manque, comme le froid detraction de ce qui est superflu, & ainsi au rebours; c'est parler improprement, cela n'estant à bien dire que correction d'intemperie, & qui regarde les qualitez simples & nuës, non les autres qui concernent les matieres. Or iaçoit que l'inanition soit remede à la repletion, & ainsi les autres opposez chacun à leur contraire; toutefois il faut bien prendre garde à tels changemens afin qu'ils ne se fassent trop à coup: car comme dit nostre Hippocrate ailleurs, il n'y a rien de bon en la faim ny en la repletion qui se fait contre Nature, c'est à dire outre les forces; & tout ce qui est excessif est ennemy de Nature, l'excés se mesurant à l'aune des forces. Partant s'il est question d'euacuer le superflu, ou de restablir*

ce qui défant, cela se doit pratiquer peu à peu, n'opposant pas tout d'vn coup le contraire au contraire, mais les reduisant comme insensiblement, & entant que faire se peut à tel moyen que l'on iugera raisonable.

Explication.

1. COmme les fievres qui procedent d'abondance d'humeurs, lesquelles sont garies par la saignée & purgation. Et les humeurs contre nature qui se garissent, tant par les remedes susdits que par l'euacuation de leur matiere coniointe. Cecy se peut aussi rapporter aux symptomes que causent l'inanition & repletion des visceres, comme quand on est trop saoul ou affamé; qui sont douleurs d'estomac & des intestins, amertume de bouche, foiblesse de membres, défaillance, & autres.

2. Tant par maniere de precaution que par vraye curation; de precaution quand le corps est en estat de neutralité, que nous appellons de décheance: par vraye curation, quand la maladie y est desia formée.

3. Par la maniere de curer, que l'on nomme analeptique; c'est à dire renutritiue, qui conuient aux corps attenuez, comme ceux qui ont esté trauaillez de longues fievres, qui ont ieusné long temps, fait de grands exercices auec peu ou point de nourriture, comme il arriue dans la guerre quand les munitions manquent, ou qui ont fait de grandes pertes de sang par les mois, les hemorrhoïdes, le nez, ou autres lieux.

4. Vn contraire chassant l'autre; ainsi le froid chasse le chaud, l'humide le sec. On me dira peut-estre là dessus que cette verité n'est pas vniuerselle, & que souuent les maladies sont garies par les choses qui leur ressemblent; ainsi les purgatifs qui sont chauds chassent les fievres: à quoy ie respons que c'est par accidant, à sçauoir par la familiarité que les medicamens ont aux humeurs qui pechent en nos corps, lesquels ils attirent pour en ioüir, & les ayant attirez hors de leurs propres lieux, les emmeinent auec eux de necessité, n'ayant iceux faculté de retourner d'où ils sont partis, l'abandonnement qu'en fait la Nature facilitant beaucoup leur attraction & euacuation.



APHORISME XXIII.

Morbi acuti indicantur intra dies quatuordecim.

Les maladies [1] aiguës sont [2] iugées en quatorze [3] iours.

DISCOVRS.

NOSTRE *diuin Maistre, & tous les Medecins qui l'ont suiuy font deux sortes de maladies aiguës, les vnes nommées telles simment, dont le plus long terme est celuy de vingt iours, par fois de vingt & vn: les autres par décheance, dont le dernier periode finit au quarantiesme iour, comme nous le recueillons du* liure 1. du Prognostic, sentence 28. *où il est dit que la facilité de respirer est vn grand achemiment de santé en toute maladie aiguë auec fievre, & qui se iuge au quarantiesme iour. Or outre ces deux derniers temps il s'en trouue plusieurs suiuant que les maladies sont plus ou moins pressantes, n'y ayant presque iour depuis le troisiesme iusques au quatorziesme, où les crises ne puissent arriuer, qui a esté l'occasion du terme mis en cét Aphorisme. Les plus signalez de ces iours sont le quatre & le cinquiesme, & quelque fois le sixiesme, mais rarement & peu heureusement. Le septiesme est nommé prince des critics, pource que quand les crises y écheent elles sont pour la plus part tres-heureuses & salutaires: Outre ce le neufiesme, le onziesme, le treiziesme, & finalement le quatorziesme tient le second lieu de noblesse apres le septiesme. En suite sont le dix-sept, le vingt, vingt-vn, vingt-sept, trente-quatre, & quarantiesme, qui est le dernier; passé lequel la qualité des iours critics est fort peu considerable lors que les fievres vont iusques au centiesme iour, ce qui est fort rare en celles qui sont reglées. Mais pour mieux éclaircir nostre fait nous ferons auec les plus celebres Medecins quatre sortes de iours, dont aucuns se nomment proprement critics: d'autres indicatifs, desquels sera parlé en l'Aphorisme suiuant: d'autres intercalaires; d'autres vides. Les critics sont le sept, le quatorze, & le vingt; les indicatifs sont le quatre, le onze, & le dix-sept; les intercalaires, le trois, cinq, neuf, treize, & dix-neuf: les vides, le six, huit, dix, douze, seize, & dix-huit: le vingtiesme iour estant passé, hormis les vingt-sept, trente-quatre, & quarante, tous les autres sont vides, & n'y a point d'indices ou intercalaires considerables;*

mesme les crises qui arriuent aux iours nommez sont petites, & n'apparoissent guere; pource que les vrayes crises arriuant lors que les forces de Nature sont grandes & capables de faire vn notable effort, il est mal aisé de croire que le mesme effect puisse succeder quand la maladie a pris vn long trait, vû que les forces qui restent sont plustost pour resister & parer aux coups que pour repousser viuement ce qui nuit. Or la difference des iours susdits se tire de leur noblesse, les critics estans les premiers, pource qu'ils iugent plus certainement & parfaitement que les autres. Ceux qui tiennent le second rang sont les indicatifs ou demonstratifs des premiers qui changent par fois de condition, deuenans critics; ceux-cy empruntans la leur, & se faisans demonstratifs. Le troisiesme rang est des intercalaires, ainsi nommez, pource qu'ils sont interposez entre les critics & demonstratifs, ayans par fois faculté de iuger, pource qu'ils sont inegaux, mais pour la plus part imparfaitement. Les iours vuides sont ceux ausquels Nature ne iuge, n'indique, ny n'esmeut, & en iceux d'ordinaire se donnent les medicamens, d'où ils sont appellez medicinaux. C'est à la parfaite connoissance de ces iours, c'est à dire de leur vertu, que le Medecin doit appliquer son esprit, notamment és deux premiers septenaires qui finissent au quatorziesme iour, à raison de la frequence des crises qui se font durant leur cours, plustost qu'aux autres, comme nous auons dit au commencement de ce Discours, afin de regler la nourriture du malade, à sçauoir d'y adiouster ou retrancher suiuant le temps où la maladie doit estre iugée, qui se connoist aux signes paroissans, dont nous auons traité autre part.

Explication.

1. C'Est à dire les fievres aiguës dont les marques sont d'auoir vn mouuement soudain, & estre auec peril de la vie, comme les fievres ardantes & continuës essentielles qui procedent d'vn humeur chaud & subtil, allumé dans les grands vaisseaux: car des autres maladies aiguës sans fievre, comme l'apoplexie & la conuulsion, cela ne se peut entendre, attendu que leur terme est beaucoup plus bref.

2. A bien ou mal, suiuant que les signes bons ou mauuais ont paru aux iours demonstratifs: parfaitement ou imparfaitement selon que les mesmes signes sont forts ou foibles, de là viennent les quatre changemens couchez au commentaire de Galien, qui sont de recouurer hastiuement la santé, ou de courir promptement à la mort, ou du moins de venir à vn grand changemen

tirant à l'vne des deux sans mourir ou garir incontinent : le mesme au *liure 3. des Crises chap.* 1. adiouste deux autres changemens qui sont lents, lors que peu à peu l'on reuient en santé, ou que les forces declinent de mesme iusques à la fin.

3. Qui est le dernier terme des maladies simplement aiguës qui ont esté violantes dés leur entrée, & ont continué de mesme sans intermission : car celles qui du commencement ont marché lentement, ou ayans esté violantes aux premiers accés, ont esté depuis plus remises, & finalement ont repris leur violance premiere, peuuent aller iusques au vingtiesme ou vingt-vniesme, qui est leur dernier periode.



APHORISME XXIV.

Index septimi quartus. Sequentis septimanæ octauus initium. Spectandus quoque est vndecimus, siquidem is secundæ septimanæ quartus est. Rursumque decimus-septimus spectandus : is enim à quarto-decimo quartus est, & ab vndecimo septimus.

Le quatriesme [1] iour est [2] demonstratif du [3] septiesme : le huictiesme est le commencement [4] de la seconde semaine : l'onziesme est pareillement [5] considerable, car il est le quatriesme de cette semaine : le dix-septiesme aussi doit estre [6] consideré, d'autant qu'il est le quatriesme depuis le [7] quatorziesme, & le septiesme depuis l'onziesme.

DISCOVRS.



EVX qui iugent des choses par les seuls euenemens ne respectent que les Medecins que la fortune rend heureux en garissant beaucoup de malades : mais ceux qui iettent l'œil plus loing admirent bien plus leurs prognostics que leurs garisons, attendu que celles-cy sont la plus part des benefices de Nature, & les autres procedent purement de l'industrie & sagesse du Medecin, lequel ayant vieilly dans l'Eschole d'Hippocrate, predit iudicieusement les choses futures par les presentes & passées, au moyen de la connoissance qu'il a de la vertu des iours critics ou noncritics, dont nous auons parlé au Texte precedant. Or d'autant que l'on est souuent en de-

bat de la nature de ces iours, sçauoir si leur pouuoir vient d'eux ou d'ailleurs, ce lieu demande que nous en escriuions ce que nous pouuons en auoir appris. Pythagore & ses sectateurs en attribuoient, ce dit-on, l'effect à la puissance des nombres pairs ou non pairs; ceux-cy masles, les autres femelles: les iours masles plus forts, les femelles plus foibles; & en ces derniers les crises fort rares & mal seures: aux autres, frequentes & bien seures: mais c'est vne pure resuerie d'attribuer quelque vertu aux nombres, qui ne sont que des existances rationelles, non substances & realitez: Et Galien liu. 3. des iours Decretoires, s'ébahit comme ce Philosophe tant fameux pour sa sagesse, s'est laissé piper à vne creance si legere. Les Astrologues pensans auoir mieux rencontré, font dépendre ces iours comme tout le reste des choses de la nature des Astres, qu'ils appellent benins & malins, desquels ils font émaner toutes les faueurs & disgraces qui se trouuent icy bas, & disent que suiuant le rencontre des corps superieurs les crises sont bonnes, mauuaises, ou douteuses: Mais sans aller au loin chercher des raisons Philosophiques pour conuaincre leur erreur, proposons nous trois personnes attaquées à mesme heure de pareille maladie; il arriuera que l'vne se portera bien au septiesme, l'autre mourra au neuf, l'autre durera iusques au vingt & vingt-vn: l'vn aura vne crise, l'autre garira sans crise; neantmoins ces trois estans tombées malades à pareille heure, doiuent auoir eu pareille influence d'enhaut s'estans rencontrées souz vn mesme Ciel. Il y en a qui attribuent tout à la Lune, ausquels on peut faire la mesme obiection: car si elle est cause des crises, comme elle est fort inconstante, il faut que souz la diuersité de ses aspects elle les face diuerses. Or est-il que l'on voit plusieurs malades de mesmes maladies en vn mesme mois, estre iugez de iour à autre par mesmes crises, lesquels pourtant ne sont tombez malades à mesme iour, ny souz mesme aspect: On ne veut pas nier pourtant que les corps celestes n'agissent sur les elementaires, car ce seroit contredire tous les Medecins & Philosophes qui sont d'accord touchant ce point: mais que ce soit d'vne necessité tant absoluë que les crises en dépendent entierement, c'est vn article que nous ne pouuons passer. Nous disons donc qu'ils agissent comme causes vniuerselles, qui sont determinées par les particulieres, lesquelles sont deux, l'vne efficiante, l'autre materielle. La cause efficiante des crises est la Nature, qui par certains circuits de long temps obseruez fait ses mouuemens: la materielle est l'humeur maladif, lequel est sanguin, pituiteux, melancolic, ou bilieux. Ces humeurs ont aussi certains mouuemens qui ne sont connus que par l'vsage, lesquels fauorisans celuy de la Nature, font des crises parfaites, & y resistans les rendent imparfai-

tes ou tardiues. Les trois premiers humeurs ont leurs mouuemens aux iours pairs : le bilieux aux impairs. Or d'autant que les vrayes crises ne se rencontrent qu'aux maladies aiguës, & qu'en icelles (i'entens aux fievres) la bile domine tousiours, voila pourquoy les vrayes crises ne se font qu'aux iours impairs, particulierement au sept, quatorze & vingtiesme: que si elles arriuent auant le septiesme, c'est quand l'humeur peccant irrite la Nature, comme aux fievres tres-aiguës. Si entre le sept & le quatorze, ou bien entre celuy-cy & le vingtiesme, comme en l'onze & au dix-septiesme, c'est quand Nature n'a pû rien faire aux vrais iours critics, à cause de la repugnance de la matiere, laquelle estant alors preparée souffre que l'autre la pousse dehors en ceux qui tiennent le second rang de dignité, lesquels on appelle iours demonstratifs, pource qu'ils font paroistre les signes de coction, & demonstrent le iour de la crise. C'est aux vns & aux autres de ces iours que nostre Hippocrate deffend de purger, Aph. 20. l. 1. *& commande qu'on laisse faire Nature : Et au* liu. 4. des maladies, *il dit que ceux qui ont esté purgez aux iours impairs ont esté trop purgez, & plusieurs en sont morts. Il faut entendre le mesme de la saignée que de la purgation, car les remedes faits hors de temps & mal à propos changent le mouuement de Nature, & la diuertissent de son intention. Ie sçay bien pourtant qu'aux iours inégaux on peut faire des euacuations quand on reconnoist que Nature ne fait point d'entreprises, ou qu'elles ne sont telles qu'elles doiuent estre. Quand Nature n'émeut rien, dit Auicenne, il faut émouuoir à l'heure de son mouuement : & Galien ne fait point de difficulté de saigner au septiesme iour, les forces estans bonnes, notamment quand les euacuations n'ont pas esté faites du commencement. En quoy ce grand Personnage fait en passant leçon aux Medecins trop scrupuleux, lesquels n'osans violer la religion de ces iours, semblent les respecter à cause d'eux mesmes, & estre plustost touchez de leur consideration que de celle de Nature, vû que celle-cy n'emouuant rien, voire mesme estant bien empeschée de ce faire, à cause de la matiere qui l'oppresse, ils craignent d'euacuer au septiesme iour d'vne fievre continuë, où rien de semblable n'a encore esté fait, & au grand preiudice du malade, different au lendemain, où peut-estre les remedes n'auront plus de lieu, s'il arriue que Nature succombe faute de secours, & que le mal s'enracine plus que deuant. Escriuant cecy ie ne blasme point ceux qui suiuans la methode d'Hippocrate, dans laquelle ils ne peuuent errer, se reglent aux mouuemens de la Nature selon les iours qu'elle a coustume de les faire : mais ceux qui aux mesmes iours ne regardent pas si elle les fait ou non, & au cas qu'elle ne les fasse ne prennent pas*

au poil l'occasion de suppléer à son deffaut, qui est le bien qui resulte de leur parfaite connoissance, comme d'icelle vient l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphorisme, laquelle consiste au reglement de la nourriture & des medicamens, suiuant que la crise doit tost ou tard arriuer.

Explication.

1. A Compter du commencement de la maladie, c'est à dire depuis que les actions sont manifestement blessées, non du iour precisément auquel l'on s'est alité, comme font quelques vns; ou plus absurdement de celuy où l'on a senty quelque pesanteur, douleur de teste legere, lassitude, ou quelque autre incommodité deuanciere d'vne maladie.

2. C'est à dire qu'en ce iour Nature commence à se disposer au combat contre la maladie, quand la decision s'en doit faire au septiesme : Ainsi, dit Hippocrate en vn autre Aphorisme, que quand le septiesme doit iuger, il apparoist en l'vrine vn nuage rouge le quatriesme iour, ce qui est tousiours certain, pourvû que Nature ne soit point diuertie de son mouuement par la faute du malade, du Medecin, des assistans, & des choses exterieures.

3. Qui est le premier & plus noble des critics, comme iugeant plus parfaitement qu'aucun autre, ainsi que le quatriesme est prince des demonstratifs.

4. Ce dire de nostre Hippocrate semble d'abord estre superflu, estant notoire aux plus idiots que les semaines contiennent sept iours, partant qu'iceux expirez le huictiesme en commence vne autre, qui dure iusques au quatorziesme: mais cecy n'est escrit sans raison, attendu que les semaines medicinales sont en partie separées, & en partie confuses, d'autant que la premiere finissant au septiesme, & la seconde au quatorziesme; la troisiesme commence par le quatorziesme mesme & finit au vingtiesme: ainsi est-il des trois autres semaines, iusques au quarantiesme iour.

5. Attendu qu'il est demonstratif du quatorziesme, comme le quatriesme du septiesme: mais ce critic & demonstratif ont moins de vertu que les precedans, pource que dans le progrés d'vne maladie les forces de Nature ne sont pas si grandes qu'au commencement, partant les crises moins bonnes.

6. Estant demonstratif du vingtiesme, & par fois critic lors que le qua-

le quatorziesme n'a rien fait, quoy que la demonstration fust faite en l'onziesme : ou quand le quatorziesme mesme, au lieu d'estre critic deuient demonstratif, comme par fois ces iours changent de condition ; mesme le dix-septiesme est tenu d'Hippocrate pour vn des meilleurs critics, & au premier *des Epidemiques* plusieurs s'y trouuent parfaitement iugez.

7. Ce qu'escrit Hippocrate à dessein, d'autant que où les signes de coction paroissans l'onziesme iour, sont foibles, la crise ne se fera qu'au dix-septiesme, au lieu du quatorziesme ; que si les mesmes sont puissans au quatorziesme elle se fera au dix-septiesme mesme ; si foibles, au vingtiesme, vers lequel plus on auance, plus les quartenaires ou demonstratifs sont foibles, ainsi que leur force se perd entierement au delà du vingtiesme, là où les septenaires seulement sont considerez.



APHORISME XXV.

Æstiuæ quartanæ plerumque breues, Autumnales longæ, & inter eas maximè quæ ad hyemem vsque pertinent.

Les fievres quartes [1] d'Esté sont courtes [2] pour la plus [3] part : celles d'Automne sont [4] longues ; & entr'elles principalement celles qui approchent [5] de l'Hyuer.

DISCOVRS.

Ce n'est pas assez de traitter des maladies aiguës, & de la vertu des iours ausquels elles sont indiquées & iugées. Il faut mettre en ieu celles de plus longue haleine, qui sont communement appellées Chroniques à cause de leur durée, qui n'est pas seulement comprise en vne, mais en plusieurs saisons, & pour lesquelles iuger il faut des mois non des iours, encore nostre Hippocrate les donne-t'il indefinis, mesurant leur longueur ou brieueté à l'aulne de l'ingratitude ou benignité de la saison. Pour exemple dequoy nous auons icy la fievre quarte, d'autant qu'entre les maladies de cette qualité il n'y en a point dont la durée soit plus euidente & manifeste, vû que la longueur des autres est beaucoup diuersifiée, tant par les recidiues frequentes, que par les diuers accidans qui par fois en font changer les especes, ou du moins font

diuerses complications de maux. I'appelle les maladies chroniques, longues ou breues, non en les comparant auec les aiguës, la plus longue desquelles a moins de durée que la plus courte de celles-cy, mais entr'elles seulement. Or iaçoit que les maladies chroniques ayent leurs termes & periodes aussi bien que les aiguës, signamment la fievre quarte, és accés de laquelle se peuuent aussi bien remarquer les quatre temps comme aux continuës, quotidiennes & tierces: Hippocrate neantmoins nous parlant de la brieueté de celle de l'Esté, & de la longueur de celle d'Automne, n'en determine rien du tout, ainsi que nous auons desia dit, quoy qu'il l'ait pû faire vraysemblablement, son admirable iugement s'estant fait paroistre en des predictions plus difficiles. Dirons nous que n'ayant proposé la quarte que pour exemple des maladies chroniques, comme Galien nous l'apprend, & la fin d'icelle en general ne pouuant estre seurement determinée, s'il eust limité le cours de celle-cy, tant en Esté qu'en Automne, à certain nombre de iours & periodes, on eust aussi tiré mesme consequence pour les autres, ce qui eust esté absurde. Ou bien mesme quand il auroit traité de la quarte tout à dessein, & en eust pû faire vn prognostic asseuré, il ne l'a pas iugé à propos, attendu que les quartenaires pour la plus part se licentians à beaucoup de choses qu'ils ne deuroient pas, diuertissent la Nature de son œuure, & prolongent d'autant leur mal, ce qu'estant, & le prognostic ne reüssissant, le veritable Hippocrate eust semblé menteur à plusieurs, lesquels pour ne guarir à point nommé eussent plustost accusé son iugement que leurs propres fautes. Ce que nous disons d'Hippocrate soit aussi entendu de tous les Medecins, lesquels ne doiuent iamais faire prognostic certain en telles maladies, tant pource qu'ils ne peuuent obseruer les mouuemens de la Nature, pour n'estre tousiours auprés de tels malades, que pour les fautes que ceux-cy commettent durant les iours qu'ils sont libres de leurs accés, où souuent ils font des débauches plus grandes que ceux qui sont en pleine santé. Ce que l'on peut faire est de predire la longueur suiuant la saison, afin que les malades ne s'en estonnent point, & cependant leur persuader l'vsage d'vn bon regime pour en estre plustost dégagez; & ensemble ordonner les remedes conuenables, tant à ceux qui sont destinez à la maladie, comme à la correction des symptomes.

Explication.

1. A Sçauoir celles qui sont essentielles, non symptomatiques, lesquelles arriuent en cette saison, gardant sa constitution naturelle.

2. Ou pource que l'humeur melancolic qui les cauſe eſt atte-nué par le meſlange du bilieux qui regne en Eſté; ou d'autant que les pores & meats, tant interieurs qu'exterieurs, eſtans ouuerts, la matiere de la fievre eſt plus aiſément conſumée & diſſipée, notamment quand la commodité de la ſaiſon eſt ſecondée des forces de la Nature.

3. Il faut entendre la quarte eſſencielle contractée par la pourriture des humeurs procedant du vice de la diete, non l'accidantelle, comme celle qui ſuccede à vne autre fievre, ou qui vient de l'obſtruction & vice caché de quelque partie, ſuppoſé du foyé, de la rate, ou du meſentere, pour leſquels oſter il faut vn long temps, attendu que les forces ſont baſſes, & les humeurs qui péchent, beaucoup plus malaiſez à émouuoir pour eſtre dépoüillez de leur ſeroſité, que ceux qui font les quartes eſſencielles & legitimes.

4. Tant pour le vice de la diete, plus frequent en Automne qu'en Eſté, à cauſe des fruits qui ſont en vſage, que pour l'inclemence du Ciel, & l'inegalité du temps, maniant diuerſement les eſprits & les humeurs dont les forces ſont grandement ébranlées: ioint que la bile qui pouuoit en Eſté attenuer l'humeur melancolic, & faciliter ſon expulſion, commence à perdre ſon pouuoir, & le reſigner tout à celuy qui a ſon quartier en cette ſaiſon, de maniere que les gariſons y ſont plus rares & difficiles qu'en la precedante.

5. Pour les raiſons contraires de celle d'Eſté, à ſçauoir que l'humeur melancolic deſia froid eſt de ſurcroiſt, rafroidy par le meſlange du pituiteux, & que les pores eſtans bouchez par tout la matiere fievreuſe demeure plus renfermée qu'auparauant; ioint l'abondance du phlegme qui ſert de nourriture à la melancholie. Mais icy les quartenaires ont lieu de conſolation, en ce que s'ils ſont hors d'eſpoir de garir en Hyuer, du moins ils ſe peuuent aſſeurer que leurs forces n'y diminuëront pas beaucoup, vû que la chaleur naturelle eſtant plus grande en cette ſaiſon qu'en toute autre, eſt capable de reſiſter puiſſamment à la contre-nature qui eſt enfermée auec elle, & empeſcher qu'elle ne prenne aduantage plus que de raiſon.

APHORISME XXVI.

Conuulsioni febrem accedere satius est, quàm febri conuulsionem.

Il vaut mieux que la fievre [1] suruienne à la convulsion, que la convulsion [2] à la fievre.

DISCOVRS.



NTRE les mouuemens deprauez ausquels Nature ne coopére en sorte du monde, la convulsion tient le premier lieu, tant pour la consideration de sa violance, que de la partie où elle l'exerce, à sçauoir le cerueau, où forçant la volonté l'vne des Princesses qui y commande, elle se sert pour ministres de sa tyrannie des mesmes instrumens par lesquels celuy-là distribuë par tout le corps ses faueurs & liberalitez: i'entens les nerfs & les muscles, lesquels priuant de tous les mouuemens ordinaires, comme d'extention, flexion, & autres, tant simples que composez, elle ne permet que celuy de contraction, au moyen duquel elle tuë l'Animal, luy empeschant l'action la plus importante de la vie, qui est la respiration, d'où la chaleur naturelle est estainte dans son propre foyer; ce qui arriue specialement dans la durée & frequence de ses accès. De là vient sa definition, à sçauoir vne contraction forcée des nerfs & des muscles vers leur principe, d'où il appert que ce n'est autre chose qu'vn symptome de la faculté motrice, agissant contre la volonté, dont nostre Hippocrate en vn autre Aphorisme donne deux causes qui sont, inanition & repletion, lesquelles nous pouuons rapporter à ce qu'il écrit en celuy-cy, à sçauoir la repletion à celle qui precede la fievre, & l'inanition à celle qui luy suruient. Ces causes sont les plus generales, sous lesquelles se comprennent toutes les particulieres que l'on peut alleguer, comme chaleur, inflammation, siccité, perte de sang, rafroidissement de nerfs, abondance de vents & d'humeurs, suppression de flux ordinaires, & autres. Or nous arrestans seulement sur nostre Texte, nous disons que toute convulsion est auec fieure, ou bien sans fievre: celle-cy tousiours accompagnée de repletion; l'autre tantost d'inanition, tantost de repletion. La convulsion auec fievre, accompagnée d'inanition, attaque plustost les personnes d'âge meur, ou qui sont en la fleur de leur ieunesse, que les vieillars & les enfans; encore ne faut-il pas se figurer telle inani-

tion que les nerfs soient plainement dessechez : car s'il estoit ainsi, ceux qui sont detenus de fievres hectiques, & du marasme, en seroient plus frequemment trauaillez que qui que ce soit, ce qui pourtant ne se voit point : mais il faut supposer quelque matiere, laquelle estant plus considerable par sa qualité que par sa quantité tient peu de place dans les nerfs, & ne laisse pourtant de les trauailler par son acrimonie & componction, les contraignant de se tremousser & retirer vers leur principe ; ce que fait manifestement l'humeur bilieux transporté au cerueau dans les fievres ardantes & continuës. Celle qui est fievreuse auec repletion est ordinaire aux petits enfans, lesquels estans fort humides ne peuuent estre tellement seichez de la fievre qu'il ne leur en puisse arriuer conuulsion : mais celle-cy vient plustost de l'insigne humidité que cette chaleur estrangere fondant leur pituite, fait couler en leurs nerfs qui sont fort mols & foibles, que d'aucune siccité ; pour preuue dequoy nous voyons les enfans les plus replets, & qui presque ne sont en rien décheus de leur embon-point, en estre trauaillez : aussi comme le mal les attaque facilement ils en reuiennent bien plus à l'aise que les personnes plus auancées en âge ; & pource l'on met la conuulsion entre les maladies pueriles. Pour la conuulsion purement sans fievre, les mesmes enfans en sont plustost surpris que les personnes âgées, sur tout quand ils alaictent, & quand les dents leur viennent : les femmes plustost que les hommes, & entr'elles les humides plustost que les seiches. Or comme il est plus aisé d'oster ce qui est de surcroist, que d'adiouster à ce qui défaut ; i'entens aux choses qui tiennent l'extremité des excés : aussi la conuulsion d'inanition est beaucoup plus à craindre que celle de repletion. Et comme c'est le propre de l'intemperie fievreuse d'échauffer & dessecher, aussi est-elle souhaitable quand elle arriue dans vne conuulsion : mais où elle mesme la cause, le peril est tout euidant, comme elle fait par fois en sa vigueur, où les forces estant ja fort esbransle par la multitude & violance des symptomes, sont tout à fait renuersées par celuy-cy. Voila pourquoy la conuulsion est moins dangereuse auant la fievre, qu'en consequence d'icelle.

Explication.

1. COmme s'il disoit : Quoy que toute conuulsion & toute fievre soient d'elles-mesmes dangereuses separément, & beaucoup plus quand elles se trouuent ensemble ; neantmoins quand la fievre succede à la conuulsion il y a beaucoup moins à craindre que quand la conuulsion vient dans la fievre, d'autant

que la conuulsion sans fievre arriue quand les nerfs sont remplis d'humidité dans leurs cauitez; c'est à dire quand leur substance plus moëleuse en est imbuë, laquelle, la fievre suruenant, desseche, & outre ce affermit les mesmes nerfs, chassant par ce moyen la conuulsion qui la precedoit; ce que dit plus clairement nostre Autheur au 57. Aphorisme du liure 4. d'où nous apprenons qu'en tel accidant il faut échaufer & dessecher.

2. D'autant que la conuulsion qui suruient en la fievre est souuent causée d'inanition, laquelle est plus difficile à garir en toute maladie que la repletion, estant plus aisé d'oster que d'adiouster, notamment en celle-cy, où la douleur violante, les veilles, & autres grands symptomes donnent peu de relasche & de temps pour disposer les remedes conuenables; ioint l'intemperie seiche qui demande vn long temps pour estre corrigée.



APHORISME XXVII.

Non, si quid in morbis acutis fiat præter rationem leuius, fidere oportet, nec turbari, si quid temerè grauius acciderit. Istiusmodi enim multa sunt incerta, nec durare diu aut persistere solent.

Il ne fait pas seur de se [1] fier aux choses qui soulagent [2] sans raison: aussi ne faut-il pas s'estonner bien fort s'il arriue quelque accidant [3] nouueau sans cause apparante; car la plus part de telles choses sont incertaines, & n'ont pas coustume de durer [4] & persister long temps.

DISCOVRS.



IL faut peu de chose pour resioüir ou attrister vn Medecin qui chancelle; vne heure & vn moment où son malade paroistra pis ou mieux, tantost fait reuiure son esperance perduë, tantost luy fait reuoquer ce qu'il auoit esperé de meilleur, examinant mal les temps des maladies, & la force des signes qui paroissent, & ne differant en cette incertitude des personnes vulgaires & ignorantes en la Medecine, qui peuuent en ce cas esperer ou desesperer comme luy. Or tout Medecin qui veut se releuer de ses doutes, & estre doresnauant asseuré de son baston, mettant à part ce qui luy paroist ainsi par momens, le doit con-

siderer comme indifferant, & penser plustost à ce qui doit estre qu'à ce qui est, & se mettre en ieu les connoissances requises à vn bon prognostic, lesquelles Galien au 1. liure des Crises, *fait de trois sortes, dont les vnes sont de coction ou crudité, les autres de mort ou de santé, les autres de decision & iugement; toutes lesquelles se puisent de trois sources, à sçauoir de l'action blessée, de la qualité du corps, & des excremens. L'action blessée est naturelle, vitale, ou animale. Par exemple, en la naturelle c'est vn mauuais signe de corrompre, ou ne point cuire du tout les alimens. En la vitale, de respirer auec difficulté, & auoir le pouls entrecouppé. En l'animale, de mal raisoner, & auoir des mouuemens conuulsifs; comme leurs contraires sont bons. Par la qualité du corps on peut entendre la couleur du cuir, iaune, rouge, ou liuide: les choses qui paroissent dessus, comme pustules & exanthemes, les changemens du visage, la posture du malade, & la situation de ses membres par sa couche. Pour les excremens, on considere les vrines, les deiections & crachats, dont se tirent les signes principaux, qui sont ceux de coction & crudité; ceux-cy à mal, ceux-là à bien, estans tousiours loüables en quelque temps de maladie que ce soit. I'appelle ces signes les principaux, pource qu'ils sont les plus certains de tous, attendu qu'ils nous acheminent à la vraye connoissance des crises. Or ces signes se connoissent par la couleur & consistance des excremens, comme ceux de mort & de santé par le deffant ou integrité des actions susdites, & la qualité du corps. Et pour les signes qui iugent & decident, c'est à dire ceux qui precedent immediatement la crise, comme tremblemens, vertige, difficulté de respirer, suppreßion d'vrine, & autres; ou qui l'accompagnent & tiennent lieu de causes critiques, comme sueurs, flux de ventre, vomissemens, & semblables. Ie dis qu'ils ne sont pas de bon augure en tout temps, & ne valent iamais rien quand ils viennent à l'improuiste, c'est à dire sans auoir esté indiquez par les signes de coction. La brieueté de ce Discours ne permet pas vn plus ample éclaircissement; les Prognostics d'Hippocrate, & les liures Critics de Galien enseignent au long ce que ie remarque icy succinctement, & ie m'asseure que le Medecin qui s'employera serieusement à leur lecture, & qui par apres voyant les malades examinera tous les signes bons & mauuais les comparant les vns aux autres, & ne regardant point tant à leur multitude qu'à leur force, comme nostre diuin Maistre l'enseigne, ne s'estonnera, ny conceura des esperances à la volée sur des accidans tant bons que mauuais qui auront plus d'apparance que de verité.*

Explication.

1. VNe creance trop prompte en vn Medecin, estant tesmoignage de legereté d'esprit, ou de peu de suffisance.

2. Comme lors qu'vne fievre ardante cesse à l'improuiste, sans aucune euacuation manifeste, comme sueur, flux de sang, ou autre maniere de crise, ou quand il se fait euacuation, plustost symptomatique que critique, n'ayant point esté signifiée à iour demonstratif par quelque manque de coction. Quelques vns interpretent cecy, non des signes, mais des remedes; & entendent par les choses qui soulagent sans raison, les billets pendus au col, les caracteres, paroles, & semblables: mais le premier sens est celuy d'Hippocrate.

3. Non qu'il ne faille tousiours craindre ce qui est mauuais, car on ne doit rien negliger en la Medecine: mais telle crainte doit estre legere quand elle n'a point de fondement, comme quand il n'a point paru de mauuais signes, sans lesquels pourtant on voit arriuer quelques accidans nouueaux, tels que la resverie, le redoublement de pouls, l'inquietude, ou quelque autre de peu de durée, qui peuuent mesme venir apres ceux de coction: aucune fois par la faute du malade, qui se sera vn peu licentié aux choses contraires à son mal, comme à trop parler, à trop prendre de nourriture, ou à quelque autre faute: ou quand sur quelque pretendu soulagement le Medecin aura obmis les remedes conuenables qu'il s'estoit mesme proposé de faire auparauant. Cecy s'entend aussi des signes critics dont il a esté parlé en nostre Discours, lesquels estonnent d'abord le vulgaire, mais consolent le sage Medecin, qui preuoit en suite d'iceux la guerison de son malade.

4. A sçauoir les soulagemens susdits, lesquels sont tousiours suspects, imparfaits, & menaçans de mort, ou recidiues, qui d'ordinaire sont d'autant plus dangereuses qu'elles tardent à venir, cependant qu'vn corps demeure attenué sans pouuoir reprendre ses forces ny recouurer son appetit. Il en arriue de mesme és agitations critiques esquelles les malades semblent estre aux derniers abois, & cependant tout passe viste, & en vn moment les malades reuiennent.

APHO-



APHORISME XXVIII.

Febricitantium non omninò leuiter corpus sibi constare nec minui, aut etiam plus æquo colliquefieri malum. Hoc si quidem virium imbecillitatem, illud morbi diuturnitatem significat.

Si les corps de ceux qui ont la fievre [1] passablement forte demeurent tousiours en mesme estat [2] sans décheance & diminution; ou s'ils amaigrissent [3] outre raison, c'est vn mauuais presage [4]: car le premier signifie longueur [5] de maladie, & l'autre vne extréme bassesse [6] de forces.

DISCOVRS.

COMME les maladies doiuent estre proportionnées à leurs causes, ainsi sont les accidans aux maladies, pourueu que tout corresponde dehors & dedans, à sçauoir la disposition du corps, des humeurs, & des esprits, l'âge, la saison & la constitution de l'air. Que si ces choses deuëment rapportées la maladie marche d'autre pied qu'il ne faut, le iugement en reste fort difficile, & le succés funeste bien souuent, pource que Nature y succombe tost ou tard: à sçauoir tost, où ses forces sont basses; tard, où le mal s'opiniastre contre sa resistance. C'est ce qu'Hippocrate touche dans cét Aphorisme, où il nous propose deux sortes d'accidans qui procedent d'une mesme cause, agissant selon la disposition de la matiere qu'elle rencontre; à sçauoir vne fievre mediocre, qui d'vne part ne diminuë en rien la masse du corps, & de l'autre la rend maigre & gresle en moins de rien, n'y concourant autre cause que celle de sa chaleur. Le dernier accidant beaucoup pire que le premier, & qui tesmoigne la foiblesse de la chaleur naturelle, & le peu de vigueur qui est aux parties solides, laquelle venant à manquer il faut necessairement que les malades donnent du nez en terre. Mais aussi le premier n'est pas à negliger: car nonobstant qu'il tesmoigne la dureté, compaction, & solidité des parties; neantmoins la mesme matiere qui pour sa resistance ne se consume point, ou si elle se consume c'est si tard & lentement qu'on ne s'en apperçoit pas; il est à iuger qu'estant celle mesme dans laquelle subsiste la fievre, qui est vne chaleur corrompuë, que les humeurs qui d'vne part ne se laissent point consumer ne peuuent se

garder d'vn autre qu'ils ne contractent cette mesme chaleur, & consequamment ne deuiennent inhabiles à la nourriture. Partant si nous examinons les choses de prés nous iugerons que cette masse corporelle qui n'est aucunement diminuée quant à la quantité, est beaucoup changée quant à la qualité, attendu que les humeurs ainsi échauffiez ne peuuent se changer en bonne nourriture; & les parties ayans conçeu la mesme chaleur ne se la peuuent bien appliquer, dont le corps deuenant tout mal habitué, cette disposition luy fraye le chemin à l'hydropisie charneuse. Aussi dans ces longues fievres où les chairs semblent ne point diminuer la viue couleur du cuir se perd: & si dauanture le visage par fois paroist tel comme en santé pour estre haut en couleur, celle-cy n'est autre qu'vn accidant de la chaleur estrangere; ce que l'on apperçoit en plusieurs qui sont incommodez de longues fievres quartes, lesquels hors leurs accés sont tout pâles & boufis, & cependant qu'ils durent semblent auoir la meilleure couleur du monde. Ce que consideré, ie dis que tout l'auantage que peuuent auoir les corps qui ne sont point diminuez de la fievre sur ceux qu'elle vend maigres en peu de temps, est que la longueur de la maladie leur donne loisir de se fournir de remedes: là où les autres meurent souuent premier que d'auoir loisir d'y penser. Mais aussi quand ces derniers ont vne fois rencontré du secours à propos ils sont bien plustost quittes du mal que les premiers, n'estant question pour eux que de rafraichissement & restauration par l'vsage des alimens donnez suiuant le besoin; ce qui se fait souz le bon plaisir de Nature, qui se porte alaigrement à vne action si necessaire: là où en ceux-là il faut combattre à bon esciant les obstructions par remedes incisifs, attenuatifs & aperitifs; ce qui ne se fait qu'auec vn long & ennuyeux trauail.

Explication.

1. C'Est à dire quand la fievre n'est ny trop forte ny trop foible, mais mediocre, & en cette qualité capable de dissiper & consumer auec le temps partie de la substance du corps le plus replet, & le rendre maigre, non pourtant en si peu de temps que feroit vne fievre ardante & colliquatiue.

2. Mais demeure tousiours aussi gros & plein qu'auant la fievre, & que l'on ne puisse attribuer cecy à l'abondance de la nourriture qui repare à mesure que la fievre dissipe.

3. Deuiennent tellement maigres & attenuez en peu de temps, qu'ils soient méconnoissables, sans que l'on en puisse rapporter la

cauſe au temperament chaud & ſec, à la rarité ou tiſſure deliée du cuir, à la ſubtilité du ſang, faim, trauail, veilles, chaleur exceſſiue de l'air, & autres choſes qui peuuent diſſiper la ſubſtance du corps.

4. Lequel en quelques autres fievres que celles de cette qualité dénote la malice de la cauſe, produiſant des effects contraires à ce qu'elle paroiſt eſtre; comme aux malignes & peſtilentes, dont aucunes ſemblent auoir vne chaleur temperée, ſouz le maſque de laquelle elles trompent les Medecins plus ruſez; cependant par fois elles eſtouffent les malades en leur graiſſe, & par fois les rendent tellement maigres & attenuez en vn moment, que leur viſage eſt fort diſſemblable à luy meſme, ſigne que noſtre Hippocrate tient des plus funeſtes.

5. A cauſe de quantité de matiere cruë que la fievre n'échauffe qu'à peine, & l'ayant échauffée ne la peut conſumer; comme auſſi la dureté & denſité du corps leſquelles empeſchēt en partie que la fievre ne s'en aille, partie auſſi retiennent trop long temps ſa chaleur, laquelle ſubſiſte dauantage en vne matiere dure & compacte, qu'en vne plus molle & moins preſſée : ainſi le feu dure moins en la paille qu'au fer. La durée de telles fievres eſt entretenuë par la ſaiſon d'Hyuer, la conſtitution de temps froide & negeuſe, l'vſage des alimens de gros ſuc, & ſemblables.

6. Cauſée par la diſſipation des eſprits & l'épuiſement des parties ſolides, ce qui ne peut eſtre que tres-mauuais, vû qu'en toute maladie, la principale, voire l'vnique indication de gariſon eſt fondée ſur les forces du malade, qui conſiſtent en l'abondance des eſprits & integrité des ſuſdites parties.



APHORISME XXIX.

Incipientibus morbis, ſi quid mouendum videtur, moue : Vigentibus autem quieſcere multò præſtat.

Quand les maladies [1] commencent, s'il eſt beſoin [2] d'émouuoir quelque choſe il le faut faire : mais quand elles ſont [3] en vigueur le repos eſt meilleur que le [4] mouuement.

DISCOVRS.



CE n'est pas la coustume des Chefs de guerre de donner bataille à leurs aduersaires, si ce n'est par vne grande contrainte, auant que les troupes conuoquées de toutes parts se soient reconnuës dans le corps d'armée pour se refaire quelque temps du trauail du chemin; autrement ce seroit de gayeté de cœur se liurer à l'ennemy, & luy asseurer moitié de la victoire auant le combat. Nature cette sage Reine qui veille sans cesse à la conseruation de ce qu'elle a produit en fait de mesme: car voyant la maladie aux aguets pour la surprendre elle dispose de toutes parts ses forces; mais les ayant ramassées auecque peine elle ne veut point les mettre en campagne, que premier elles n'ayent pris quelque repos, afin qu'estans alaigres elles facent vn plus notable effort contre leur capitale ennemie, & la défacent de tout point. Ce que considerant le Medecin bien aduisé, c'est à luy comme principal ministre de cette Dame, de pouruoir en diligence dés le commencement de la maladie, ou enuiron, à tous les apprests requis à ce combat, afin que n'émouuant rien en la vigueur, Nature n'ait plus qu'à executer ce à quoy les remedes precedans l'auront disposée, à sçauoir de contraindre la maladie à quitter prise. Car à bien dire, Nature n'est iamais oysiue; & quand nous parlons icy de repos, nous n'entendons point la cessation de ses mouuemens, mais bien des remedes qui l'émeuuent, durant l'action desquels la sienne est plus foible, mais bien plus forte lors qu'elle cesse. Or comme c'est vn œuure propre à la Nature de chasser les maladies, & que les remedes n'en sont que les dispositifs; plus elle est forte, tant plus heureusement & promptement elle en vient about. Que si sur le point du combat elle reçoit du diuertissement, soit de la part des medicamens, ou des alimens, on la met au hazard de succomber; ou si nonobstant tels embaras elle preste resistance, elle peine beaucoup à reprendre ses premiers erres, & au lieu de crises parfaites, elle n'en fait point du tout, ou elle les fait au meilleur marché defectueuses & imparfaites. Ce qui rend tantost les maladies longues & ennuyeuses, & tantost suiettes à recidiues, qui sans cela se seroient entierement terminées par vne heureuse crise, si ses mouuemens eussent esté suiuis, lesquels il faut que le Medecin obserue soigneusement, afin de les ayder s'ils sont defectueux. Par exemple, si dans vne fievre ardante les signes de coction ayans paru au quatriesme iour il arriue vn flux de sang par le nez, mais qui ne vient que goute à goute, & en petite quantité, le Medecin qui saignera

du bras ou du pied fera tres-mal son deuoir: mais celuy qui fomentera le front de son malade auec de l'eau tiede pour échaufer & dilater les vaisseaux, afin que le sang deuienne fluide, secondera fort à propos l'intention de Nature: Demesme s'il suruient vn flux de ventre leger il suppleera au reste par lauemens laxatifs, & purgations semblables. D'où nous recueillons que quand Hippocrate deffend d'émouuoir en l'estat de la maladie, il entend des remedes que le Medecin fait de son seul iugement auparauant que Nature monstre ce qu'elle veut faire, non de ceux qui sont ordonnez pour fauoriser son inclination quand elle procede trop mollement à ses entreprises: mais quand elle trauaille comme il faut, & sans repugnance on la doit laisser agir, & la considerer seulement. De plus, nous apprenons en quel temps principalement les euacuations doiuent estre faites, à sçauoir plustost au commencement, souz lequel nous pouuons comprendre aussi l'accroissement, qu'en la vigueur, en laquelle nostre Autheur nous conseille le repos pour le mieux, n'y ayant point de difficulté pour la declinaison en laquelle les purgations sont ordinaires.

Explication.

1. Souz le nom de commencement il est vray-semblable que nostre Hippocrate a entendu aussi l'accroissement, puis qu'il passe du premier à l'estat de la maladie sans faire mention de celuy-cy; & de fait l'on fait les euacuations aussi bien en l'accroissement qu'au commencement du mal, vû mesme que les Medecins bien souuent ne sont point appellez auant ce temps.

2. Tant par la saignée, purgation, que simple alteration. Pour celle-cy il n'y a doute quelconque, attendu que c'est vn precepte solemnel d'Hippocrate, qu'il faut rendre le corps fluide auant la purgation, à quoy l'on paruient par les alteratifs, comme, apozemes, iuleps, syrops, ptisanes, & boüillons medicinaux. Mais pour les deux autres il y a lieu de contester, notamment pour la purgation: car nostre sage vieillard deffend de purger au commencement des maladies, à cause de la crudité des matieres. A quoy l'on replique, qu'il y a deux sortes de purgation, l'vne qui regarde directement l'humeur dont est causée la maladie: l'autre, celuy qui n'en est point cause, mais peut seruir d'entretien au premier, & receuoir mesme la chaleur estrangere dont le malade sera d'autant incommodé. De cette classe sont les superfluitez des intestins, pour lesquelles la purgation est necessaire au com-

mencement, aussi la pratiquons nous par les lauemens, & quelquefois par l'eau de casse, & les ptisanes laxatiues, reçeuës par la bouche. Mais quant à l'humeur principal on s'abstient de le purger, s'il n'y a cause pregnante, comme s'il regorge & est en furie, ou s'il participe de venin, & semblables. Pour la saignée, quoy qu'elle soit vne espece de purgation, toutefois pource qu'il ne s'y fait aucune violance en euacuant l'humeur superflu; & mesme qu'elle sert d'alteratif en quelque maniere, à raison que deschargeant le corps d'vne partie de sa plenitude elle est cause que Nature cuit mieux ce qui luy reste, non seulement elle est permise, mais tres-necessaire du commencement. Or il dit s'il semble à propos, remettant tout au iugement du Medecin, lequel doit connoistre s'il y a plenitude, ou non, pour faire la saignée, si la condition du mal la requiert, ou non. Et quant à la purgation, si la matiere est en rut, ou demeure paisible, sans menacer quelque partie noble d'vne estrange ruine, si elle n'est promptement euacuée.

3. Où tout est plein de symptomes, & la faculté animale fort affoiblie, comme il appert par les resveries, delires, phrenesies, & mouuemens conuulsifs, quoy que les deux autres, à sçauoir la vitale & la naturelle, soient puissantes, selon Galien.

4. Crainte de destourner Nature du combat qu'elle doit entreprendre & partager ses forces à resister d'vne part à la maladie, & de l'autre à reduire les remedes de puissance ou acte : ioint que la coction à quoy elle trauaille se fait mieux dans le repos que dans le mouuement.



APHORISME XXX.

Circa initia & finem morborum remissiora sunt omnia, in vigore vehementiora.

Vers les commencemens [1] & declins des maladies toutes choses sont [2] plus foibles : mais dans la vigueur elles sont [3] plus fortes.

DISCOVRS.

TOVS les temps des maladies ne se ressemblent pas, & outre les signes de coction ou crudité, plus ou moins grands, par lesquels on les distingue d'ordinaire, la force ou foiblesse des accidans & symptomes, baille vne grande connoissance de leur diuersité, dans laquelle

il est absolument requis d'estre versé qui veut operer comme il appartient en la Medecine. C'est ce que met nostre Hippocrate en cét Aphorisme, par lequel nous rendant raison d'vne partie de ce qui est escrit au precedant, à sçauoir d'émouuoir au commencement si l'on le iuge necessaire, mais de s'en garder à la vigueur; il nous dit que tout est foible au commencement & à la fin, mais que tout est fort en la vigueur; ce qu'il entend des forces de la maladie, non de celles du corps. Les accidans estans donc grands en la vigueur, il est bien à croire que Nature en est assez combattuë sans qu'on luy donne nouuelle besogne, l'occupant autour des medicamens qui la troubleront, & mettront ses forces en confusion au lieu de les maintenir: mais comme les mesmes accidans sont foibles aux deux autres temps, par consequent les forces plus grandes & propres à seconder la vertu des remedes; c'est aussi lors que l'on en vse beaucoup plus vtilement, à sçauoir au commencement, pour euacuer la matiere antecedante, & vne partie de la conioin te, tant par saignées, lauemens, que potions legeres, & à la fin pour oster le reste de la conioin te, si Nature ne l'a du tout expulsée dans la vigueur. Or comme dans cét Aphorisme nostre Hippocrate ne rend aucune raison de son dire comme il fait en quelques autres, aussi dans vn dire si absolu il peut donner à quelques esprits matiere de doute, assauoir s'il est perpetuellement veritable que tout est foible au commencement, attendu que l'euidance tesmoigne le contraire en beaucoup de maladies, supposé dans les fievres intermittantes, dont les accés en leur commencement ont des accidans bien plus cruels qu'en leur vigueur; comme, douleurs, frissons, vomissemens, & autres, lesquels cessans à mesure que la chaleur augmente, & le malade se sentant moins trauaillé que deuant, il faut croire que le commencement est beaucoup plus violant que l'estat. A quoy ie respons, que ces symptomes doiuent estre considerez en deux manieres, assauoir suiuant la lesion des facultez, ou suiuant la condition de la matiere: en cette derniere sorte le principe est plus violant; mais en la premiere c'est l'estat auquel les facultez sur lesquelles on doit auoir égard specialement, sont merueilleusement combatuës. D'autres amenent l'exemple de quelques fievres continuës purement bilieuses, lesquelles dés le premier iour sont accompagnez de fort grands symptomes, comme conuulsions, phrenesies, vomissemens, & flux de ventre, & dans le progrés sont incomparablement plus douces: ausquels ie respons, que telles fievres éclatant de la sorte si viste, sont de la nature de celles qui viennent en leur vigueur dés le premier iour, le reste du temps, quoy que d'vn nombre de iours assez notable ne pouuant auoir le nom de vigueur, mais plustost celuy de declinaison. Estant donc constant

que les accidens sont petits au commencement, & à la fin des fievres, au respect de la vigueur ; il faut plustost y faire les euacuations necessaires, qu'en celle-cy, de peur que Nature ne soit diuertie de son action contre la maladie.

Explication.

1. Ce qui s'entend purement des accidans de la maladie, lesquels sont beaucoup moindres en ces deux temps qu'en la vigueur & dans l'accroissement, quand il approche de plus prés d'icelle : car son commencement tient de la nature du principe, & se peut icy confondre auec luy. Cecy se peut aussi entendre des forces corporelles, lesquelles sont foibles assez souuent au commencement des maladies par oppression, notamment aux fievres pituiteuses, où la froideur & espoisseur de la matiere semble estoufer la chaleur naturelle ; ainsi comme à la fin par resolution & dissipation d'esprits, sur tout apres vne crise où Nature a fortement combatu.

2. D'autant que la pourriture des humeurs n'y est pas si grande que dans la vigueur : or est-il que plus la pourriture est grande, tant plus sont grands & forts les accidans de la fievre qui la suiuent.

3. Tant de la part des symptomes qui s'attroupent, que de celle des facultez, lesquelles quoy qu'essenciellement plus foibles, sont effectiuement plus fortes qu'au commencement, pource que la matiere estant cuite, s'oppose moins à leur action, qui est de la chasser ; comme aussi pource qu'estans assaillies plus vertement elles redoublent leur resistance pour repousser le mal de pareille violance qu'elles sont attaquées ; ainsi le feu redouble sa chaleur quand l'Hyuer la combat plus fort.

APHORISME XXXI.

Si à morbo bellè comedenti corpus non proficiat, malum.

Si quelqu'vn releuant de maladie mange [1] bien sans que les forces de son corps se [2] remettent, c'est mauuais [3] signe.

DIS-

DISCOVRS.



L'Abondance des humeurs peccans, & l'infirmité des parties, tant officiales qu'autres, sont deux grands obstacles à la fortification du corps : car que l'homme soit tant fourny d'appetit qu'il voudra, & qu'il se contente des meilleures viandes qu'il pourra s'imaginer, il est tout notoire que tant qu'il sera dans cét estat il en sera beaucoup plus trauaillé qu'accommodé ; pource que telle nourriture d'vne part fournira tousiours de matiere à la pourriture, & d'autre seruira de nouuelle surcharge aux parties infirmes, & incapables de la porter : la raison est que l'aßimilation s'y faisant mal, à cause que la chaleur naturelle n'y rayonne que petitement, le corps fait amas de sucs terrestres, que cette chaleur pourroit attenuer si son influence estoit copieuse & libre. Tels ou semblables mal-heurs arriuent coustumierement à ceux qui reuiennent à conualescence, notamment en la saison d'Automne, ou constitution d'air qui luy ressemble, principalement lors que les maladies ont esté malignes, & se sont terminées sans crise : car où il y a eu de la malice, l'impreßion en demeure d'ordinaire long temps aux parties solides : & où les crises ont esté nulles, ou peu heureuses, quantité d'excremens demeurent amassez és visceres, lesquels apres y auoir long temps croupy infectent ce qui estoit resté sain au dedans, & tirent à la mesme cordelle ce qui vient de dehors, i'entens les alimens. Ce qu'estant, il faut purger le corps auant que de le nourrir, & ne pas tant considerer l'appetit que l'infirmité. Cét Aphorisme a beaucoup de ressemblance auec le huictiesme de ce Liure ; il differe pourtant, en ce qu'au susdit nostre Hippocrate parle de ceux qui releuent prochainement de maladie, & icy de l'infirmité ; nom plus estendu que l'autre, attendu que toute maladie est infirmité, mais toute infirmité n'est pas maladie. De plus, quand on voudroit comprendre les deux noms souz mesme signification, il est à iuger qu'Hippocrate au premier a parlé de ceux dont le mal s'est terminé par crise, supposant que la cause pour laquelle ils ne se fortifient est pour trop manger, & donner à leur estomac plus qu'il ne peut cuire ; außi ne leur ordonne-t'il point la purgation comme il fait au mesme lieu à ceux qui ne mangent pas : & icy sans rien ordonner il dit simplement que cela ne vaut rien, comme supposant plus d'vne cause de cette infirmité ; l'vne le vice des humeurs qui demanderoit la purgation ; l'autre la foiblesse du corps qui requiert des remedes confortatifs, laissant à prononcer là dessus de son intention au iudicieux Medecin, lequel con-

siderant d'vne part vne extréme foiblesse, ne permettra iamais les purgatifs, lesquels quoy que salutaires en ce qu'ils déchargent le corps de ses superfluitez, ont tousiours quelque chose contraire à nostre Nature, au moyen de laquelle pour legers qu'ils soient ils ne peuuent estre que malfaisans en telle constitution: & d'autre part aura peine de se resoudre à donner seulement de la nourriture auec quelques remedes cordiaux & familiers à la Nature, lesquels contracteront aussi tost mesme pourriture que le reste, & ne seruiront que de surcroist à la foiblesse. Ce qu'en tel cas on peut faire, est de mesler les purgatifs auec les nourrissans, afin que ceux-cy reparent incontinent ce que les autres auront démoly.

Explication.

1. VSant de viandes de bon suc, & de facile coction, conformes à sa nature, les prendre en temps & lieu, & auec appetit, en sorte que l'on ne puisse accuser ny la qualité des viandes, ny leur quantité, ny l'ordre requis en leur vsage, ny le temps des repas.

2. C'est à dire sans que les membres, flasques & décharnez reprennent leur couleur, grosseur & solidité, marques par lesquelles on connoist que la chaleur naturelle est vigoureuse: car par fois on a les membres gros, qui pourtant n'en sont point plus forts, comme estans nourris, ou plustost gonflez d'vn sang crud & pituiteux, ainsi qu'il se void en ceux qui n'vsent que de viandes phlegmatiques, & ne font point d'exercice, lesquels pour la plus part sont boufis & sans couleur, telle constitution estant vne maladie continuelle, à laquelle est preferable la maigreur, quand auec elle on recouure les forces, comme l'on voit en la plus part des maladies quand le vice n'est point aux parties solides.

3. Pource qu'il dénote de mauuaises causes, à sçauoir la pourriture dans les vaisseaux & visceres, d'où les alimens les plus salubres sont vitiez & corrompus: ou l'imbecillité du foye, & autres parties nourricieres qui ne peuuent cuire les alimens, & les laissent tous crus & corrompus: ou bien celle de la faculté assimilatrice des parties en general, lesquelles, ou pour estre trop seiches, ou denuées de chaleur, ou entachées de quelque malignité, ne peuuent conuertir les alimens en leur substance; supposé mesme que le foye & les veines leur ayent preparé de bon sang: Les-

quelles cauſes, tant ſeparément que conioinctement, on de dangereux effets.



APHORISME XXXII.

Qui aduerſa valetudine abundè initio comedunt nec proficiunt, ij ferè tandem omnes in cibi faſtidium incidunt: Contrà, qui initio forti inedia vſi, cibùm poſteà appetere incipiunt, inualetudine facilius liberantur.

Il arriue preſque d'ordinaire que ceux qui ſont mal [1] diſpoſez & mangent [2] bien au [3] commencement, ſans [4] profiter, ſont derechef dégouſtez, & rebutent [5] la nourriture vers la fin: au contraire ceux qui ſont dégouſtez [6] au commencement, & de rechef reprennent [7] leur appetit, ſe remettent en meilleur eſtat [8] que les autres.

DISCOVRS.



'EST vn mal que tout le monde connoiſt, & peu de gens éuitent, de ſuiure les mouuemens de ſon appetit, & luy complaire en tout ce qu'il demande: Que ſi telle complaiſance eſt dommageable aux perſonnes qui viuent dans le delicieux repos d'vne ſanté parfaite; il eſt tout à fait nuiſible à celles qui languiſſent dans les ſouffrances d'vne maladie, ou qui en ſortent nouuellement. Car iaçoit que d'vn coſté l'inanition des parties nous perſuade vne ample nourriture, la debilité des meſmes qui en empeſche le fruit eſt vn ſuiet aſſez ſuffiſant de nous la diſſuader, ſur tout celle de l'eſtomac qui en fait la premiere preparation, lequel en toutes maladies longues, notamment aux fievres, eſt touſiours intereſſé notablement, tant pource que ſa vertu s'alentit par le peu d'exercice qu'on luy donne, que pour la chaleur contre nature, ennemie des coctions qui le bleſſe & peruertit tout ſon trauail. Partant nous deuons eſtimer heureux (s'il y a quelque felicité dans les maladies) ceux qui eſtans d'vne part combatus de leur mal, ſont en repos du coſté de leur appetit, eſtans accompagnez d'vn dégouſt perpetuel, & ne prenans nourriture que par contrainte au prix de ceux qui dans vne fievre, ou au commencement de leur conualeſcence, ſont autant affamez que s'ils eſtoient en pleine ſanté, attendu que tel appetit eſt faux pour l'ordinaire; ou s'il eſt vray, il déchet par

apres, auec hazard de se perdre du tout, ou de plonger le malade dans vne recidiue, n'estant point secondé des forces de Nature. Or tel appetit est faux quand l'estomac est preoccupé d'humiditez froides, tenans de la melancolie ou pituite acide, plustost cruë que vrayement corrompuë. Il est vray quand l'inanition des parties en est la cause seule, lesquelles demandans à estre remplies suiuant l'inclination & appetit naturel des choses euacuées luy font sçauoir leur necessité par des sentimens de componction demy douloureux. Que si le viscere prend la nourriture non à proportion de l'importunité que les autres parties luy font, mais à la mesure de ses forces, & ayme mieux se laisser trauailler quelque peu de iours, que pour vn contentement passager se remplir à souhait, & se ruiner ainsi faisant; il restablit non seulement son œconomie, mais aussi celle des autres parties qui trauaillent comme luy à l'vtilité publique. Que si au contraire il essaye tout d'abord de suruenir à la necessité commune, prenant des alimens outre ses forces, il se détruit luy mesme, & en se détruisant fait perir le reste des parties. Or ceux qui à la fin des maladies, ou en leur prochaine conualescence se nourrissent petitement faute d'appetit, celuy-cy croissant peu à peu à mesure que les humiditez vicieuses qui sont en l'estomac se consument, asseurent leur santé par le benefice d'vne mauuaise cause; comme les susdits la détruisent par le malefice d'vne bonne. Le plus seur en ce cas est de se défier de son appetit, & si dans la pleine santé il est salubre de manger vn peu moins que sa suffisance, quand l'estomac & le foye sont capables de cuire beaucoup, à plus forte raison en l'estat de conualescence, où les facultez de ces parties sont plus que demy abbatuës, à cause de la precedante maladie.

Explication.

1. A Sçauoir ceux qui sont effectiuement malades, ou bien en la neutralité de conualescence, estans veritablement hors de maladie, mais non encore ioüissans d'vne santé bien affermie.

2. Mais outre les forces & la portée de leurs estomacs incommodez d'intemperies froides, soit materielles ou sans matiere; pour lesquelles corriger ils appettent nourriture; attendu que les alimens échauffent pour quelque temps l'estomac, mais n'estans pas échauffez par luy reciproquement, ils y demeurent indigestes.

3. Comme aux fievres quotidiennes, & autres, engendrées de

crudité, si nous voulons entendre ce commencement pour celuy des maladies; sinon pour celuy de conualescence aux fievres aiguës, esquelles on a fort rarement de l'appetit. Or qu'il faille en ce dernier sens entendre le mot de commencement, il est à supposer de nostre Hippocrate mesme, disant que ceux qui mangent ainsi sont derechef dégoustez; qu'ils l'auoient esté auparauant, assauoir auant que la maladie les tenoit.

4. Attendu que où la coction ne se fait pas au ventircule, ou se fait vicieuse, les parties ne se peuuent nourrir, & le corps consumé par sa propre chaleur diminuë iournellement.

5. Par la multiplication des excremens engendrez de la continuelle crudité des alimens, soit qu'iceux relaschent les fibres de l'estomac par leur humidité, soit que par vn grand rafroidissement ils luy ostent tout sentiment de suction.

6. En l'estomac desquels est restée quelque impression de chaleur fievreuse, ou quelque humidité superfluë qui relasche ses fibres, d'où vient le rebut des alimens, qui par accidant est cause que la gourmandise ne leur fait point de tort; de sorte que se nourrissans écharcement, ce viscere se trouue disposé à trauailler sans crainte si tost que l'appetit est reuenu.

7. Apres que par succession de temps le reste de la chaleur estrangere est estaint, la superfluité des humeurs peu à peu dessechée, & le premier office de l'estomac restably.

8. Se remettent en leur embon-point plus promptement que ceux qui ont trop mangé du commencement, lesquels pour les cruditez amassées encourent le peril des recidiues.



APHORISME XXXIII.

In quouis morbo valere rationem, rectéque se ad ea quæ sumuntur habere, bonum: Contrà verò habere se, malum.

En toute maladie auoir l'esprit [1] sain, & se porter à ce que l'on prend auec [2] facilité, signifie quelque chose [3] de bon: mais le contraire ne vaut [4] rien.

DISCOVRS.



A priere que nous deuons faire aux Dieux, dit vn Poëte Romain, est de nous donner vn esprit sain en vn corps de mesme trempe: car l'homme estant composé de deux parties, l'vne corporelle, l'autre intellectuelle, il est iuste que pour leur parfaite vnion elles ayent des correspondances pareilles, autrement la vie n'est qu'vne perpetuelle misere, pource que l'homme qui a l'esprit malade dans vn corps sain, tient plus de la brutalité que de l'humanité: & celuy qui a l'esprit sain en vn corps malade passe ses iours tristement parmy les douleurs & incommoditez où il est plongé. Comme donc la santé consiste en ces deux points on doit iuger ceux-là les plus sains qui les possedent plus aduantageusement, & que les malades qui en approchent à proportion sont les plus asseurez de leur conualescence. Tels sont ceux qui estans dans les maladies corporelles ne sont point dépourueus de bons raisonnemens, & qui pour en garir appettent la nourriture, la goustent bien, & n'abhorrent pas du tout les medicamens, qui est le suiet de cét Aphorisme, auquel Hippocrate nous represente vn malade faisant à peu prés de bien ses fonctions, tant animales que naturelles, dont suit l'exercice des vitales, qui est entretenu par la liberté des deux susdites. I'ay dit à peu prés de bien, attendu que s'il les faisoit de sorte qu'il n'y eust rien à dire, il ne seroit pas malade, notamment en ce qui regarde les fonctions vitales & naturelles: car pour les animales tant s'en faut qu'elles doiuent se ressentir tousiours des maladies du corps, qu'au contraire il se trouue des hommes qui ont l'esprit d'autant plus sain & épuré, que leur corps est infirme & accablé de mal. Ce que nous voyons fort rarement aux maladies aiguës; mais frequemment en celles qui nous priuent de la vie, plus par leur longueur que par leur violance. De cecy nous deuons iuger que nostre Hippocrate donnant bonne esperance des malades par les signes cy-dessus, comme declarant vn mauuais succés par leurs contraires; n'entend pas qu'ils soient pris separément, mais conioinctement: attendu que plusieurs d'vn fort bon iugement ne laissent pas de mourir ayans les viandes à dégoust, & les medicamens en horreur: & d'autres ayans l'esprit troublé de resveries ne laissent pas d'échapper en prenant de la nourriture & la faisant profiter, bien que ce soit sans connoissance; voire mesme en toutes maladies, si nous exceptons les fievres aiguës, la blessure des facultez naturelles est beaucoup plus preiudiciable à la santé que celle des animales. Par exemple les insensez viuent beaucoup plus long

temps en mangeant bien, que les mieux sensez du monde, ne prenans point de nourriture. I'ay excepté les fievres aiguës, d'autant que la chaleur contre nature y estant infiniment grande, si le iugement y est peruerty, tel accidant vient d'ordinaire de l'inflammation du cerueau, lequel estant affecté en ses membranes, aussi bien qu'en sa moüelle, cause des mouuemens conuulsifs, lesquels empeschans la libre dilatation de la poictrine, ostent la commodité de respirer, d'où les fumées du cœur sont retenuës, & les visceres enflammez ne reçoiuent aucun rafraichissement: que si mesme dans ces fievres on prend nourriture outre celle qu'il faut pour entretenir petitement les forces, elle ne sert que de surcroist à la pourriture, & les forces n'en sont que plus promptement abaissées: que si le dégoust & la perte de iugement concourent en vn, la maladie sera d'autant plus déplorable & desesperable; que l'esperance sera bien fondée dans vne disposition contraire, assauoir quand la santé de l'esprit sera iointe à vn mediocre appetit, & vne heureuse application des alimens & des medicamens. C'est ce que l'on doit souhaitter, & où l'on doit buter en toute maladie, essayant par tous moyens possibles de corriger les accidans qui empeschent d'y paruenir; qui est outre le prognostic, le fruit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. NE faire ny dire choses absurdes, auoir l'imagination, la memoire & la raison bonnes, & suiuant icelles pouuoir ordonner de ses affaires, sentir & sçauoir designer son mal, & en somme auoir l'esprit sain en vn corps malade.

2. Prendre gayement, ou du moins auec peu de repugnance la nourriture, se l'appliquer deuëment, & la faire profiter. Ce que l'on peut aussi entendre des medicamens; mais non pas si precisément, pource que les medicamens, mesme les plus familiers à nostre nature ont tousiours quelque chose qui luy est contraire, comme l'odeur & le goust, qui les fait abhorrer à plusieurs, mesme par imagination.

3. D'autant, comme dit Galien, que le premier tesmoigne la bonne disposition du cerueau & de ses membranes, de l'espine du dos, du diaphragme, & en vn mot de tout ce qui appartient au genre nerveux: Et le second declare que tout ce qui est du ventre interieur, du foye, du ventricule & du cœur, est fort pour resister au mal.

4. Car comme les signes susdits ne font pas conceuoir de petites esperances de santé, aussi reste-t'il bien peu d'espoir de garison quand on voit l'esprit égaré d'vne part, & de l'autre le rebut de tous alimens & medicamens, sur l'effect desquels apres les forces de Nature l'on doit fonder ses esperances. Or là où ces signes bons ou mauuais se trouuent, il ne faut pas en consequence d'iceux porter à la volée iugement de mort ou de santé, pource qu'ils ne sont pas de ceux qui ont force & faculté de iuger; mais considerer s'ils sont ioints à d'autres signes qui ayent directement cette vertu : car plusieurs se voyent mourir auec de bons signes, & d'autres échapper auec les mauuais; & voir s'il ne s'en trouue point d'autres qui les puissent vaincre, lesquels il faut examiner soigneusement, & ne point tant s'arrester à leur multitude qu'à leur force; attendu, comme nous auons dit autre part, il ne faut qu'vn mauuais signe qui soit puissant pour en surmonter beaucoup de bons qui seront foibles.



APHORISME XXXIV.

Minus periculosè ægrotant ij, quorum vel naturæ, vel ætati, vel consuetudini, vel tempori familiaris morbus est, quàm quibus horum nullo affinis cognatúsque existit.

Dans les maladies, ceux-là sont moins en peril dont le mal est plus conforme à leur [1] nature, à leur [2] âge, à leur [3] habitude, & au [4] temps; que ceux dont l'infirmité n'a [5] rapport quelconque à ces choses.

DISCOVRS.



I le grand Hippocrate pouuoit s'estre mépris vne fois, il ne faudroit point d'autre passage que celuy-cy pour le conuaincre d'erreur & d'irresolution, vû que celuy qui efflorera tant seulement ses paroles, ne croira iamais faire tort à son iugement de dire qu'elles choquent non seulement le sens commun, & ce que la raison & l'experience iournaliere nous apprennent; mais aussi l'authorité mesme de celuy qui les a écrites, ayant ce semble en d'autres lieux vne contraire opinion. Car quant à ce qui est du commun sentiment, soit qu'on regarde

regarde les maladies qui touchent le temperament, ou la disposition des instrumens, on trouuera difficulté de toutes parts à deffendre cette cause, vû que tout ainsi qu'il n'y a rien qui face mieux reüssir la vertu d'vn agent que la disposition du suiet qui la reçoit : de mesme quand vne maladie attaque vne personne, elle s'y rend d'autant plus violante, qu'elle trouue la matiere preparée à fauoriser sa cause : d'où vient que vray-semblablement le malade est en pire estat que s'il estoit attaqué d'vne contraire à sa disposition, à laquelle celle-cy resisteroit puissamment au lieu d'y conniuer. Ainsi la fievre qui est vne maladie chaude est augmentée par l'vsage du vin, l'hydropisie par celuy de l'eau. Les fievres sont plus ardantes en Esté qu'en Hyuer, & durant cette saison les hydropics sont beaucoup plus mal, que quand ils sont fauorisez d'vn air plus chaud & benin : Ceux dont les veines sont estroites & les visceres subiets aux obstructions, vsans des viandes de gros suc s'en trouuent plus mal ; au contraire de ceux qui ont les vaisseaux amples & les visceres bien débouchez : Finalement les personnes qui ont les espaules estroites & la poitrine fort applatie, partant le poulmon plus pressé, sont non seulement plus subiettes aux inflammations de ce viscere, & maladies qui les suiuent, mais aussi en meurent bien plus viste, que celles qui ont vne conformation plus aduantageuse. Ce dernier exemple a encore pour fondement l'authorité de nostre Maistre au premier des Epidemiques, *où il dit que ceux-là mouroient dont la nature estoit subiette à la tabidité. De plus, il escrit au 40. Aphorisme de ce liure, que les toux & raucitez ne se peuuent cuire en ceux qui sont en vne extresme vieillesse. Et le mesme dit que les contraires sont remedes des contraires : ce qui monstre que l'on est en vn hazard bien plus grand, où la maladie symbolise aux dispositions couchées en l'Aphorisme, que quand elle n'y a conformité quelconque, contre le sentiment d'Hippocrate. Mais respectons ce grand homme, & ne le condamnons pas à la volée. Disons donc pour luy, que quand il a escrit que ceux dont la maladie est conforme à la Nature, & ce qui suit, sont en moindre peril que ceux dont le mal n'a rapport à aucune de ces choses ; il a entendu parler des maladies égales en violance & en symptômes, comparant les personnes malades entr'elles, suiuant les circonstances de leur nature, leur âge, & la composition de leur corps ; comme aussi faisant entrer les saisons & constitutions de l'air en comparaison. Par exemple si vn vieillard & vn ieune sont trauaillez d'vne fievre également violante, le vieillard risque plus que le ieune, à raison de la cause de son mal beaucoup plus puissante, & qu'il est beaucoup plus esloigné de son temperament ; ainsi la lethargie est plus funeste au ieune qu'au vieux : Vne fievre d'Hy-*

uer égale en vne d'Esté, a vne issuë beaucoup plus perilleuse pour pareille raison: ainsi l'hydropisie qui ne s'en va point l'Esté est incomparablement plus dangereuse que celle d'Hyuer. On peut dire de mesme des pulmonics, phthisics & catarrheux, quoy que Galien y apporte de la distinction, lequel par le mot de Nature dont parle nostre Hyppocrate au Texte des Epidemiques, cy-dessus cotté, ne veut pas entendre le temperament, mais la conformation, en consequence dequoy il veut que ceux qui sont affligez des maladies ausquelles les rend subiets le vice de leur conformation, soient en plus grand peril que ceux qui dans les mesmes maux sont exempts de ce deffaut; ce qui n'est pas du temperament: à quoy il y a lieu de douter, vû que l'on peut dire que nostre Hippocrate n'a rien excepté ayant entendu par la Nature le temperament, & la proprieté indiuiduelle de chaque particulier; & ayant compris souz le mot d'habitude la conformation aussi bien que la substance & complexion des parties. Voila le sens auquel il faut entendre nostre venerable Ancien sur cét Apherisme, dont nous recueillerons cette vtilité, outre le prognostic, de reconnoistre la qualité des causes des maladies, afin d'y apposer des remedes conformément à leur force & violance.

Explication.

1. AV temperament, tant naturel, comme acquis de long temps; ainsi les personnes chaudes courent plus de risque dans les maladies froides, que celles de cette constitution, qui d'autre part dans les chaudes courent plus de hazard que les autres. Ce qu'il faut entendre d'égal à égal, iusques à certains degrez: Car par exemple vn ieune homme court plus de risque dans vne fievre ardante conuenable à son temperament, que dans vne quotidienne ou tierce bastarde, qui en sont plus reculées; aussi ne faut-il pas au prognostic des maladies s'arrester simplement aux conformitez de cét Aphor. mais auoir aussi l'œil aux accidans qui suruiennent, lesquels par occasion rendent mortelle vne maladie qui de soy ne l'est pas. Ioint que si par fois il se trouue conformité d'vne part, il y a difformité de l'autre. Par exemple, là où l'âge & le temperament naturel concourent diuersement, ainsi que l'on peut voir, vn ieune homme naturellement froid & humide, & vn vieillard naturellement chaud & sec vexez d'vne pareille maladie, sçauoir vne fievre continuë aussi forte en l'vn comme en l'autre: lors sans beaucoup nous arrester à l'âge, ou

au temperament, qui semblent contester en ces deux personnes; nous dirons que le vieillard est en plus grand peril que le ieune, à raison que par l'âge ses forces doiuent estre plus diminuées, & moins propres à la resistance: toutefois si le vieil est robuste naturellement, & le ieune foible & infirme, celuy-cy sera plustost emporté que le premier.

2. Suiuant les changemens duquel les maladies sont plus ou moins conformes: ainsi les vers sont familiers aux enfans, la fievre tierce & la plevresie aux ieunes hommes, la lethargie aux vieillards, & ainsi des autres. Nous pouuons aussi entendre par quelque conformité, le sexe: par exemple, les douleurs de teste, & les migraines sont ordinaires aux femmes, les gouttes aux hommes: les ieunes filles ont les pasles couleurs, les ieunes hommes la grauelle.

3. Qui regarde tant la figure & composition, que la substance & complexion des parties. Ainsi ceux qui ont la poitrine plate sont plus subiets aux courtes haleines, que ceux qui l'ont ample & large: mais où ceux-cy en sont trauaillez aussi fort que les autres, ils n'en peuuent échaper si viste, pource que la cause en estant fort puissante ne peut estre ostée si aisément. Les corps de rare tissure sont plus susceptibles de la fievre par les causes externes que ceux qui sont plus resserrez: mais aussi la matiere s'en dissipe plus viste; ce que nous apprenons par les fievres, lesquelles sont plus communes en Esté qu'en Hyuer, mais aussi plus aisées à chasser.

4. A la saison de l'année & constitution de l'air, dont on ne tire pas de petites indications pour le iugement des maladies: Ainsi dans l'Esté les chaudes doiuent regner, les froides en Hyuer. Les fievres tierces sont ordinaires au Printemps, les quartes en Automne, pourueu que telles saisons gardent leurs mesures, & n'empietent point les vnes sur les autres, ou se changent & confondent tout à fait.

5. Car moins il se trouue de conformité entre le malade & la maladie, tant de la part des causes internes, que des externes, moins aussi reste d'esperance de garir; cela dénotant vn grand éloignement de la ligne & reigle naturelle à laquelle se rapporte & confronte tout ce qui est contre nature, lequel est d'autant pire que moins il en approche.

APHORISME XXXV.

In quouis morbo partes ad vmbilicum & infimum ventrem attinentes crassiores esse præstat. harum siquidem extenuatio & tabes mala: Sed ad inferiores quoque purgationes parùm tuta.

Il est bon en toute maladie que les parties qui sont enuiron le nombril [1] & le bas ventre ayent de [2] l'époisseur : comme au contraire il est mauuais [3] qu'elles soient extenuées & fort [4] amaigries ; car mesme telle constitution est peu seure pour les purgations [5] inferieures.

DISCOVRS.

BIEN que d'abord le ventre paroisse la plus vile region du corps, comme estant le cloaque de l'égoust des plus sales excremens où l'Autheur de Nature a (ce dit Platon) attaché l'ame concupiscible, comme vn bœuf à son ratelier, pour y prendre sa pasture, loing des puissances superieures toutes pures & intellectuelles : neantmoins si nous considerons qu'il est le siege de la faculté naturelle, le reseruoir de l'aliment, le tronc & souche de la vie ; nous iugerons auec ce Romain qui se seruit si à propos de la comparaison qu'il en tira pour appaiser la mutinerie de ses concitoyens : qu'encore qu'il soit paresseux & fainéant en apparance, & que le reste trauaille pour luy seul ; c'est luy pourtant dont la santé importe tellement aux autres parties, que d'elle dépend radicalement celle de tout le corps. Quand nous parlons du ventre nous entendons la region basse, comprise depuis & autour le cartilage xyphoïde iusques aux aines, & toutes les parties contenuës en cét espace, comme le ventricule, les intestins, le mesentere, le foye, la rate, & les reins ; dont les vnes seruent à preparer, contenir & distribuer le chile qui est la premiere coction ; les autres à faire le sang & le purifier pour le rendre propre à la nourriture du reste, qui est la seconde. Or estant necessaire pour ces deux coctions d'auoir vne chaleur suffisante, ces parties ont besoin non seulement de la leur propre, mais aussi sont obligées par necessité d'en mandier de celles qui les enuironnent, ou du moins d'emprunter leur secours pour empescher que la leur ne s'exhale. Le ventricule qui est le receptacle du boire & du manger, est celuy qui endure le plus grand

trauail en la premiere coction, à laquelle il ne pourroit mettre fin s'il n'estoit aßisté que de sa propre chaleur, laquelle vû sa composition l'on doit iuger estre fort petite, puis qu'estant membraneux il tient lieu dans le corps de partie froide : partant il emprunte celle des visceres voisins, principalement du foye. Mais celuy-cy assez chaud de luy mesme ne veut point de chaleur empruntée quand il est question de son propre trauail : seulement il a besoin de quelques corps espois & molets, qui receuans la sienne la luy communiquent derechef, ou du moins empeschent l'abord du froid exterieur, & luy rendent le mesme office que nous font exterieurement les habits & couuertures : ioint que tels corps retiennent außi bien l'humidité que la chaleur, empeschans que cette derniere qualité n'excede, d'où viendroit que ces visceres au lieu de cuire brusleroient la matiere des alimens, & eux mesmes contracteroient vne extresme siccité, qui les rendroit en suitte incapables de faire coction. Ces corps molets sont l'epiploon ou coiffe, le peritoine, les muscles, les pannicules, & le cuir, dont l'vsage est tel que dessus. Or tout ainsi que plus nous sommes couuerts plus außi nous sentons de chaleur, notamment quand ce qui nous couure est également estendu par tout : ainsi en est-il du ventre, duquel plus les muscles & pannicules sont charneux & graisseux ; & plus leur embon-point se sent égal haut & bas à l'attouchement, mieux außi se font les coctions aux visceres susdits, pource que le froid exterieur y aborde mal-aisément, & la chaleur interieure y est puissamment conseruée ; d'où nous pouuons iuger auec nostre Hippocrate, par raisons opposées que l'estat du ventre contraire à celuy-cy est tres-mauuais : Et comme c'est vn grand argument de santé future aux malades qui sont en la premiere dispoſition, außi est-ce vn signe grandement funeste à ceux qui se trouuent en la derniere, comme estant plus reculée de celle qui est vrayement selon Nature : vû mesme outre qu'elle ne vaut rien de soy, elle est cause par accidant que Nature qui iette dehors les excremens du ventre par le benefice de ses muscles, qui le pressent à guise de mains, ne peut reüßir à cette action si necessaire, sinon la pluspart par artifice, & à l'aide des medicamens, qui ne se peuuent donner qu'auec quelque détriment des corps ainsi constituez, sur tout les violans, que l'on est contraint le plus souuent leur donner. C'est pourquoy tels corps doiuent estre nourris d'alimens legers, & qui facent peu d'excremens, afin que d'vne part la chaleur naturelle ne pâtisse en leur coction, & que d'autre on ne soit point contraint de les purger beaucoup : qui est outre le prognostic toute l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir celles qui sont comprises entre le cuir & les visceres, comme les muscles, le peritoine, & la coiffe, dont les muscles sont les plus considerables, comme aussi les plus maniables. Or quoy que nostre Hippocrate ne face icy mention que de deux regions du ventre inferieur, l'ombilicale & l'hypogastrique, & qu'il obmette la superieure ou epigastrique, que nous appellons communément les flancs; il faut pourtant entendre celle-cy aussi bien que les autres, comme il a fait au premier du Prognostic, où il escrit que les flancs se portent bien s'ils sont sans douleur, s'ils sont molets, & égaux de part & d'autre, & ce qui suit.

2. Comme aussi de la molesse & égalité, sans tension ny douleur. Telle épaisseur doit estre plustost de chair que de graisse, pource que celle-cy est vn effect du froid, ainsi que l'autre du contraire. Et iaçoit que la graisse échauffe les visceres aussi bien que la chair, retenant par accidant la chaleur qui en exhale; toutefois elle ne resiste pas comme elle, à la chaleur estrangere, mais en peu de temps se perd & consume quand celle-cy se trouue la plus forte; ainsi nous voyons plusieurs ventres en moins de rien diminuer quand ils sont attaquez de fievre tant soit peu violante, ou longue. Or cette épaisseur est loüable tant en qualité de cause que de signe. Comme cause, entant que plus ces parties sont grasses & épaisses, mieux elles retiennent la chaleur, qui fauorise les coctions. Comme signe, attendu qu'elles indiquent l'integrité des fonctions naturelles, & la vertu des facultez dont elles dépendent, qui resistent puissamment à l'effort de la maladie.

3. Comme cause, & comme signe. La premiere, attendu que la coction se fait mal, où les parties dediées à y trauailler ne sont pas deuëment échauffées de celles qui les enuironnent: ce qui arriue quand elles sont maigres & extenuées. L'autre, attendu que telle maigreur declare l'abastardissement des facultez naturelles, & que la chaleur fievreuse qui occuppe ces parties deuore ce qu'elles ont de meilleur: & de plus, corrompant les humeurs, empesche qu'elles ne prennent nourriture.

4. Comme l'on voit en ceux qui sont consumez de fievres lentes, & de flux de ventre perpetuels.

5. Car comme ainſi ſoit que pour faire vne purgation loüable il faut que le medicament attire, & que Nature, ou ſi vous voulez la faculté expultrice chaſſe ce qui eſt attiré; ſi celle-cy manque de ſeconder l'autre, l'humeur ébranlé ne peut eſtre chaſſé qu'auec extreſme difficulté : cependant donnant de grandes ſecouſſes auec pareilles douleurs il trouble toute l'œconomie corporelle. Or la faculté expultrice des inteſtins ne peut bien operer quand les muſcles du ventre, pour eſtre trop greſles & décharnez n'ont pas la force de preſſer ce qui eſt ſouz eux. Ioint qu'en telle conſtitution de corps les meſmes inteſtins eſtans rafroidis ſe rendent pareſſeux & nonchalans à leur deuoir. A quoy aide la diſpoſition meſme des excremens, leſquels ſe ſechent d'autant plus qu'ils ſont retenus long temps; ce que ſentent ceux qui vont rarement à la ſelle.



APHORISME XXXVI.

Qui corporum ſalubritate ſunt præditi, ij purgante hauſto medicamine ſtatim deficiunt, vt & qui prauo alimento vtuntur.

Ceux dont le corps eſt [1] ſain eſtans euacuez par [2] medicamens tombent promptement [3] en défaillance; comme auſſi ceux qui vſent de mauuaiſe [4] nourriture.

DISCOVRS.

CE n'eſt pas vn trait de moyenne prudence au Medecin de prendre bien ſes meſures quand il s'agit de remedes purgatifs, & de conſiderer les corps qui les doiuent prendre; dans laquelle conſideration il y a tant de diuerſité, qu'outre les indications generales qui ſe tirent de la complexion de l'âge, du païs, de la ſaiſon, des maladies, & autres; chaque indiuidu en donne de ſa nature particuliere : Sur quoy le grand Hippocrate nous donnant à penſer, nous fait fait voir en cét Aphoriſme brieuement à ſa mode, non les corps qu'il faut purger, mais ceux qu'il fait dangereux de purger; d'où nous entrons en connoiſſance de ce qu'il nous cele, aſſauoir qui ſont les corps qui peuuent ſeurement vſer de purgatifs, que nous deuons iuger eſtre ceux qui tiennent le milieu d'vne excellante conſtitution, & d'vne grande cacochymie : champ tres-ample & vaſte, où ſe conſidere la diuerſité des natu-

res indiuiduelles, desquelles nous venons de parler, dont la connoissance s'acquiert par pratique plustost que par doctrine. Aussi laissant cette recherche à part parlons de ces deux sortes de corps, qui tenans les deux extremitez, & ayans des dispositions toutes contraires, sont affectez également par vne mesme cause, assauoir le medicament purgatif qui les fait défaillir tous deux. Quant aux corps qui ioüissent d'vne pleine santé cela semble aucunement plausible, attendu que les medicamens, aussi biien que les venins, alterans nostre nature, & ne trouuans rien qui leur soit familier pour attirer, corrompent à cette fin ce qui est sain: chose qui ne se peut faire sans violanter le corps, & le mettre en trouble & confusion; ioint que comme les odeurs & gousts extrauagans plaisent aux personnes cacochymes, dont ie me rapporte aux filles qui ont les pasles couleurs: ainsi en contre-sens celles qui sont saines & bien disposées abhorrent telles choses, & ne les pouuant supporter qu'auec horreur, tombent aussi tost en défaillance par la fuite & abandonnement de leurs esprits. Or est-il que les purgatifs sont accompagnez de gousts & odeurs merueilleusement déplaisans, & dont la pensée seulement choque la santé des plus delicats. Mais ce que ie trouue estrange est que ceux qui regorgent d'humeurs corrompus souffrent les mesmes difficultez; vû que si nous regardons simplement les qualitez des purgatifs, elles deuroient leur plaire par conformité de celles de leurs humeurs. Et si nous considerons leurs effets elles deuroient encore leur estre plus agreables, pource que par leur vertu les corps sont mis d'vn estat contre nature en celuy qui leur est naturel, qui est vn changement doux & souhaitable. A cela nous respondons que la purgation est ou douce ou violante; si douce, elle n'offence ny les corps cacochymes, ny les bien disposez, mais au contraire sert à tous; assauoir à ceux-cy, tirant ce peu de superfluitez qui pourroit leur nuire, n'estant corps si sain qui n'en amasse tousiours: à ceux-là, en euacuant peu à peu, & comme insensiblement ce qui les interesse. Mais si la purgation est violante elle offence les premiers pour les raisons susdites; & les derniers en euacuant trop à la fois, & par ce moyen égarant les esprits dont les corps sont mal pourueus, comme ayans peu de bon sang qui en est la matiere. C'est pourquoy dans les purgations c'est au iudicieux Medecin à connoistre les corps qu'il doit traiter, comme nous auons dit au commencement de ce Discours, afin de proportionner les doses des medicamens à leur portée; qui est outre le prognostic, le fruit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Expli-

Explication.

1. C'Eſt à dire ceux de bonne habitude qui n'ont point eſté malades, ou ceux qui releuent nouuellement de maladie, & ſont parfaitement garis par le benefice de Nature, ayant fait en vn iour de criſe quelque notable euacuation, tels corps reſtans foibles & ébranlables aux moindres purgatifs.

2. Aſſauoir ceux qui ſont violans, & participent d'vne qualité aucunement ennemie de noſtre nature, tels que ceux dont on vſoit du temps d'Hippocrate.

3. A raiſon que le medicament corrompt ce qui eſt ſain afin d'euacuer; ce qu'il ne peut faire qu'auec violance, laquelle ſupportent moins que tous, ceux qui viennent nouuellement en conualeſcence, & n'ont encore repris leurs forces : pource pareillement que trouuant l'eſtomac vuide, lequel eſt d'vn ſentiment d'autant plus vif que les perſonnes ſont bien diſpoſées; il le pique & violante, d'où par fois ſuruiennent des ſyncopes ſtomachiques : or ces defaillances arriuent promptement, pource que les eſprits eſtans de nature aërienne s'évanoüiſſent en vn inſtant ; en ſuitte dequoy les parties qu'ils animent ceſſent d'agir & operer.

4. Ce qui ſe peut entendre du boire & du manger qui pechent tant en qualité que quantité, d'où beaucoup de ſuperfluitez abondent aux parties : mais plus particulierement du ſang vicieux & corrompu qui enfle les vaiſſeaux, & dont les parties ſont contraintes de ſe nourrir tellement quellement faute d'en auoir de meilleur, d'où vient la cachexie, les gales, les furoncles, & autres humeurs & ſaletez du cuir. Or ceux-cy défaillent auſſi bien que les autres, à cauſe de la grande euacuation, qui abat touſiours les forces, quoy qu'elle ſoit d'humeurs ſuperflus & nuiſibles, comme nous voyons aux hydropiſies & empyemes; ou ſi l'on tire tout d'vn coup les eaux & le pus, on tire tout d'vn temps la vie. Comme auſſi pource que le medicament vuidant ce qui eſt corrompu, la vapeur en eſt portée à l'eſtomac, au cœur & au cerueau, d'où par fois arriuent des ſyncopes & conuulſions.



APHORISME XXXVII.

Qui integra sunt corporis valetudine, medicationes ægrè molestéque ferunt.

Ceux qui se portent bien [1] supportent difficilement [2] les medecines.

DISCOVRS.



L est bien mal-aisé de rencontrer des gens tellement sains & bien disposez, que les aduis des Medecins, & les remedes qu'ils ordonnent leur soient tout à fait indifferans : car ne se trouuant personne qui n'ait besoin d'alimens, & aucun d'iceux n'ayant telle pureté qu'il ne laisse tousiours apres luy quelque superfluité ; il faut mal-gré que l'on en ait se seruir des moyens propres à l'oster, qui sont les alteratifs & purgatifs, de crainte qu'ils ne facent naistre vne maladie quand on y pensera le moins, l'excrement estant par fois long temps à s'amasser. Nous sçauons que Nature est tellement forte en beaucoup de personnes ; qu'elle seule sans aide du dehors, peut chasser toutes ces superfluitez, & que beaucoup de gens ayans vieilly long temps en bonne disposition se vantent de n'auoir iamais vsé de Medecine, ny mesme s'estre fait tirer du sang : ce qui arriue par fois à ceux qui respirent l'air des champs, trauaillent, & viuent sobrement, amassans ainsi peu d'excremens, & les dissipans par l'exercice. Mais de treuuer telles personnes és villes, i'entens entre ceux qui menent vne vie plus sedentaire que laborieuse, & ne font pas exercice proportionné à leur nourriture, ce sont oyseaux si rares que les merles blancs le sont moins parmy nous. C'est pourquoy pour empescher l'amas des superfluitez dont leur pourroit arriuer maladie, les mieux aduisez ont soin de prendre des purgatifs par interuales, sçachans que comme le linge blanchi se conserue mieux que celuy qui est gras & sale ; aussi les corps se portent d'autant mieux qu'ils sont moins chargez d'excremens. Mais comme les remedes forts les pourroient violanter, ils se contentent d'vser des plus doux & benins ; Plutarque leur apprenant que comme les linges frottez de sauon s'vsent bien plus viste que ceux que l'on laue dans l'eau pure ; aussi les medicamens violans ruinent les corps beaucoup dauantage que ceux qui sont doux & de facile operation : que s'il y a quelque malice, l'on fait en sorte de la corriger, soit par le vin, soit par les boüillons, parmy lesquels on donne

ordre de les prendre. Tels sont nos minoratifs qui entrainent seulement ce qu'ils treuuent en leur chemin, & ne font aucun effort aux vaisseaux. Mais ceux qui passent plus auant sont du tout ennemis de tels corps, & ne leur causent pas simplement des defaillances, comme il dit au precedant Aphorisme, mais broüillent les esprits & les humeurs, donnent des tranchées, difficultez d'haleine, vertiges, conuulsions, & autres fascheux accidans, qui durent d'autant plus long temps que le medicament fait sejour au corps, n'en pouuant sortir qu'il n'ait corrompu le sang & les chairs, selon l'estenduë de son actiuité, afin d'auoir matiere qu'il puisse euacuer au preiudice du suiet où il agit. Et c'est de ces remedes dont Hippocrate entend icy parler, lesquels estoient plus communs de son temps que au nostre: non de ceux dont nous vsons auec plus de facilité & de seureté tout ensemble, tant en faueur des malades que de ceux qui sont au panchant & en voye de le deuenir, s'ils n'y donnent ordre de bonne heure. De cecy nous receurons vn tacite auis en matiere de purgation, de pecher plustost au deffaut qu'en l'excés, notamment aux personnes peu esloignées de leur constitution naturelle, estant plus à propos de leur donner deux fois s'il est besoin vn mesme remede, que par vn seul, donné trop à la haste renuerser leurs forces tout à coup.

Explication.

1. A Sçauoir ceux qui sont d'vn bon temperament, ont les membres bien composez & assortis, & font bien leurs operations en consequence.

2. Estans trauaillez de douleurs, inquietudes, & autres pires accidans, qui arriuent de ce que le purgatif ne treuuant humeur qui suiue son attraction, soit bile, pituite ou melancolie, irrite tantost l'estomac & les intestins, tantost offusque le cerueau, & infecte le cœur par l'abondance & malice des vapeurs qui s'éleuent de telle émotion.



APHORISME XXXVIII.

Paulò peior, sed suauior cibus & potus, meliori quidem sed ingrato præferendus.

Le boire & le manger moins [1] bon, mais qui plaist est preferable [2] aux meilleures viandes [3] quand on ne les a pas [4] à goust.

DISCOVRS.



Açoit que plusieurs suiuant leurs appetits dereglez se veulent seruir de cét Aphorisme comme d'vn Achille contre les remonstrances qu'on leur peut faire, d'vser au preiudice de leur santé de telles viandes & breuuages qu'ils s'auisent, estimans que toute nourriture est saine aux personnes saines; & qu'vn bon estomac cuisant bien tout ce qu'on luy donne, le foye qui opere apres luy ne peut faire que de bon sang. Neantmoins ce n'a point esté l'intention de nostre Maistre de rendre cét auis commun aux sains & aux malades, mais de le faire propre seulement aux derniers: car d'vne part sçachant par experience iournaliere combien il se trouue de malades libertins & peu obeïssans; & d'autre, combien de Medecins reuesches & seueres, qui ne se voudroient relascher d'vn point pour complaire à leurs malades au preiudice de leurs ordonnances, notamment en ce qui touche le boire & le manger, sur lesquels il faut auoir vn égard special pour l'entretien & maintenuë des forces: Il a pris occasion de mettre cét Aphorisme en auant pour gratifier les premiers, & donner vn tacite auis aux derniers d'estre par fois indulgens à leurs malades, & leur permettre vne partie de ce qu'ils desirent, pourueu qu'il ne leur soit entierement contraire. Aussi pour monstrer qu'il ne parle point aux personnes saines, dont la diette a beaucoup plus d'estenduë que celle des malades, pource que plusieurs viandes sont propres à l'entretien de leur santé, qui empeschent à ceux-cy le recouurement de la leur, soit que la Nature les y porte, soit que la coustume les y dispose. Il veut que si le boire & le manger qu'appettent les malades ne leur sont si conformes que ceux que l'on pourroit leur ordonner, du moins il n'y ait pas grande difference: aussi pour brider la licence des malades qui voudroient trop s'emanciper, le Texte d'Hippocrate porte exprés le boire & le manger vn peu moindre en bonté, à comparaison de celuy qui est bon absolument, tant de soy que par l'aptitude qu'il a de fortifier telle ou telle nature, & combattre telle ou telle maladie. Par exemple, vn boüillon d'vn morceau de veau & d'vn poulet, assaisonné de quantité d'herbes laxatiues & refrigeratiues est de soy grandement sain, s'il arriue qu'on l'ordonne à vn ieune homme bilieux en vne fievre ardante où il sera constipé; comme tel il conuiendra à la Nature, à la maladie, & à l'accidant qui la suit. Neantmoins le malade peut-estre ennuyé d'en vser souuent de la sorte le refusera, & en demandera vn de simples herbes auec du beurre, & quelque

iaune d'œuf ; encore que le beurre, à cause de son onctuosité, soit contraire à la fievre, neantmoins sçachant que le rafraichissement qu'on doit auoir par les herbes peut corriger la chaleur qu'il augmenteroit ; il n'y a point de danger d'estre pour vne fois ou deux indulgent en ce point, attendu mesme que l'œuf que l'on y mesle est de tres-bonne nourriture : mais s'il vouloit vn boüillon auec du bœuf & des choux, porreaux, ou quelque autre chose contraire, alors il faudroit luy refuser tout à plat, pource que le corps ne peut en ce cas faire profit de ce qu'appete l'estomac à son detriment. Cecy se doit entendre aussi des gens infirmes & maladifs, qui doiuent garder vn regime presque semblable, & ausquels on peut donner le choix des viandes, tant en l'espece comme en l'appareil, supposé de les faire boüillir ou rostir, & leur disposer diuerses saulses suiuant l'estenduë de l'appetit, pourueû qu'il n'y ayt rien directement contraire à leur nature, ou qui symbolise auec leur infirmité ; & que de plus ils n'en mangent point trop : c'est l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Comparaison de celuy qui est tel absolument, estant entierement conforme à la Nature, & opposé directement à la maladie, qui est tout ce que l'on peut souhaitter : car il ne faut pas qu'vn malade soit indifferant à toute sorte de nourriture qu'il pourroit appeter, attendu que d'vne viande mauuaise absolument, quoy qu'appetée, il est impossible de tirer bonne nourriture.

2. Eu égard au desir passionné qu'en ont les malades, peut-estre allechez du goust ou de l'odeur ; icy l'on ne doit pas seulement considerer la qualité ny l'espece des viandes, mais aussi leur appareil.

3. Lesquelles quoy que plus conformes à la nature des malades, & plus propres contre la maladie que celle qu'ils appetent, discordent auec leur appetit.

4. Attendu que si l'estomac a de la repugnance aux viandes, il les retient mal, & souuent les vomit : ou si cela n'arriue, du moins il ne les retient pas auec telle auidité que celles qu'il cherit, & ne les touche pas de tous costez comme il est requis pour faire bonne coction ; d'où demeurans indigestes elles se corrompent, ou bien causent des vents aux intestins & ventricule.



APHORISME XXXIX.

Magnam partem senes iuuenibus minus ægrotant: Semel autem diuturnis morbis correpti ferè vnà moriuntur.

Les vieilles gens [1] pour l'ordinaire sont moins malades que les [2] ieunes. Mais depuis que les maladies longues [3] les accueillent, elles leur font la plus part compagnie iusques [4] à la mort.

DISCOVRS.



L n'y a rien si cher que la vie (dit-on communément) & tout ce que nous faisons au monde, à parler selon le sentiment humain, ne tend qu'à sa conseruation. Mais il arriue vn mal-heur en cecy, que plusieurs de ceux qui ont souuent ce prouerbe à la bouche n'en ont pas tousiours le souuenir en l'esprit; ou s'il y est ils procedent gauchement à la recherche des moyens de conseruer ce qu'ils estiment tant, peut-estre par ignorance, croyans beaucoup faire pour leur santé de donner à leur corps tous les contentemens qui aiguillonnent leurs sens: ou par presomption, estimans leurs forces inuiolables, pour les sentir vigoureuses au milieu de leurs excés; ou par ie ne sçay quel mépris de ce qu'ils semblent aymer en apparance, à sçauoir la vie, n'en ayans encore à vray dire gousté la felicité, si tant est qu'il y en ait au monde; ou pour n'estre capables de refrener leurs appetits & les soumettre à la raison. I'entens par telles gens ceux qui sont dans les premiers âges depuis l'enfance iusques en la plus haute ieunesse, laquelle est forte en bride, mal-aisée à gouuerner, & peu susceptible de conseil: de maniere que pensant tout luy estre licite elle s'emporte sans iugement aux excés & débauches qui troublent l'harmonie du corps, & le concert qui est entre les humeurs, les esprits & les facultez qui le gouuernent: de maniere que la ieunesse se flattant des biens apparans, se sent attaquée des maux réels & effectifs, qui la font penser à mesnager la santé plusieurs fois negligée quand elle estoit bien establie, apres en auoir laissé passer les moyens qui gisoient en la conseruation de ses forces. Les vieilles gens au rebours plus aduisez & discrets sçachans les maux qui resultent de s'abandonner aux excés, soit par l'exemple d'autruy, ou d'eux mesmes quand ils estoient en vn âge plus verd; ioint l'apprehension de la mort,

à cause peut-estre des delices qu'ils trouuent en la vie, estans au train de sentir le fruit de leurs labeurs en la ioüissance paisible des biens qu'ils ont amassez; ou pource qu'ils sentent desia leurs forces au panchant, viuent auec toute la retenuë à eux possible, crainte de donner prise aux maladies qui ne les lascheroient que difficilement; ou pource que leurs sens commençans à s'amortir ils condamnent les voluptez qu'ils ne peuuent plus gouster: cependant ayant fait leurs efforts de mourir lors qu'ils pouuoient viure, ils veulent viure lors qu'il est temps de mourir; puisque la vie consistant en la chaleur naturelle, qui s'est euaporée par la consomption de l'humeur radical où elle subsistoit; & celuy-cy n'estant point reparable il est impossible de r'allumer l'autre, d'autant qu'il ne se trouue matiere propre à l'entretenir. Heureux donc ceux qui n'ayans iamais abusé des forces de leur ieunesse ont preferé les discours de la raison aux plaisirs & chatoüillemens de leurs sens, ayans esté vieux de bonne heure pour l'estre long temps. Sages aussi ceux qui ayans suiuy les mouuemens de leurs appetits, & en suitte treuué l'aiguillon dans la ruche ont pris vn meilleur train de vie, ayans par vn bon regime reparé les fautes de leur premiere ieunesse. Mais fols & insensez les vieillards qui ayans esté ieunes bien auant dans le temps où ils deuoient estre sages & meurs, ont cruellemen prodigué leur santé, & la prodiguent tous les iours, n'abandonnans iamais leurs voluptez que celles-cy ne se lassent de les accompagner, leur laissans à leur départ vne infinité de regrets de se sentir plongez en vne miserable vieillesse, escortée de plusieurs infirmitez, qui ne les abandonnent qu'à la mort. De ce Discours les ieunes & vieux peuuent tirer instruction; les premiers de viure conformément aux loix de la Nature pour ne point alterer leur bon temperament; & les derniers de se retirer de bonne heure des débauches afin d'amander les fautes de leur ieunesse.

Explication.

1. NOn pas naturellement, mais accidantellement, attendu que viuans auec la prudence, qui est propre à leur âge, ils commettent peu d'excés: aussi nostre Hippocrate dit pour l'ordinaire, que si vn vieillard est si mal auisé de se prostituer aux débauches, il abrege bien plustost sa vie que le ieune qui suit mesme train. On peut entendre ce terme de moins malade pour la violance, ou pour la frequence des maladies. Quant à la premiere, les ieunes hommes pour reglez qu'ils soient, sont plus malades que les vieillars qui menent pareille vie, estans plus subiets qu'eux aux

fievres aiguës, & qu'en estans plus violamment trauaillez, on peut dire le mesme de la frequence, attendu que les maladies humorales estans les plus frequentes de toutes, ceux en sont les plus attaquez qui sont plus d'humeurs : or est-il que les ieunes en sont plus que les vieillars, pource qu'ils sont plus grands mangeurs. Adioustons qu'ils sont chauds & humides, partant plus subiets aux maladies de pourriture, telles que sont la plus part des fievres ausquelles les vieillars ne sont point tant subiets, pour estre froids & secs.

2. Lesquels, tant par leur naturelle disposition, que par leur incontinence se donnent en proye aux maladies humorales dont ils experimentent la violance & la frequence plus que les vieilles gens.

3. Comme hydropisies, coliques, gouttes, tremblemens & autres qui viennent de crudité.

4. Pource que la chaleur naturelle se perd, & les forces declinent à mesure que l'on vieillit, sans esperer qu'elles puissent estre restablies ; & ainsi Nature ne peut cuire la matiere de telles maladies, qui sont toutes froides, & qui frayent manifestement les chemins à la mort, laquelle n'est autre chose qu'vne entiere extinction de la chaleur susdite.



APHORISME XL.

Destillationes & grauedines coctionem in valdè senibus non admittunt.

Les [1] enroüeures & [2] roupies ne se cuisent [3] point en ceux qui sont extremement [4] vieux.

DISCOVRS.



ON dit ordinairement, que mal sur mal n'est pas santé. La vieillesse est vne maladie naturelle & ineuitable, qui du commencement nous conduit à la mort au petit pas : mais si à mesure qu'elle auance chemin elle fait rencontre d'vne recruë d'infirmitez, elle nous tire d'autant plus viste dans le precipice, que nos forces declinant de iour en iour sont moins bastantes de resister à sa nouuelle escorte. Or il y a deux sortes de vieillesse ; l'vne verde & cruë, qui

qui s'estend depuis cinquante ans iusques à soixante & dix, plus ou moins suiuant la force naturelle des corps, durant laquelle les vieillars sont encore propres au maniment des affaires; du moins s'ils n'y peuuent si bien vaquer de leurs personnes que les moins âgez, vn d'eux en vaut souuent quatre pour le conseil. L'autre est nommée decrepite, qui proprement est vne seconde enfance, chagrine, ennuyeuse, & insupportable, tant à autruy comme à elle mesme, & laquelle iusques à la mort n'est qu'vne suitte, ou plustost vne chaine de miseres, à laquelle depuis que le miserable vieillard est attaché, il est du tout impossible que iamais il s'en puisse détacher: ce que décrit parfaitement bien le Poëte Iuuenal en sa dixiesme Satyre. Quelques vns adioustent vne troisiesme vieillesse, moyenne entre ces deux, qu'ils mettent enuiron de soixante & cinq à soixante & quinze ans; où les hommes commençans à radoter, & ne le croyant pas toutefois, ne loüent que les mœurs & coustumes de leur temps, blâment le present, exaltent le passé, reprennent tout ce que fait la ieunesse, & en vn mot ne veulent suiure autre opinion que la leur, les incommoditez qu'ils ressentent en leurs corps alterant ainsi leur esprit. Ces deux ou trois sortes de vieillesse supposées, nostre Hippocrate s'expliquant ouuertement icy, n'entend parler que des vieillards decrepits, l'infirmité desquels il monstre en ce qu'ils ne peuuent garir des simples fluxions qui leur arriuent au nez & au gozier; comme s'il vouloit dire, faisant comparaison du petit au grand, que si tant est que des maladies legeres se rendent incurables en ces bonnes gens, à plus forte raison les autres incommoditez plus grandes, longues & violantes, comme le calcul, colique, enfleure de ratte, gouttes, & autres maladies froides qui s'enracinent à mesure que la cause de leur entretien se multiplie, assauoir le froid. Mais comme la vieillesse decrepite est assez rare, pour les diuerses rencontres de la vie qui empeschent beaucoup de gens de vieillir long temps, & pour les débauches que plusieurs font en ieunesse, par lesquelles ils hastent les pas de la mort, nous pouuons dire que les infirmitez susdites, incurables en la decrepite, reçoiuent difficilement garison sur la fin de la verde vieillesse: ou si vous voulez, en celle que nous auons faite moyenne, si ce n'est en des personnes de forte constitution, & qui de long temps ayent soumis leurs appetits à la raison, ou qui se soient gouuernez tousiours par les preceptes de medecine; ainsi que l'on raconte du Medecin Gatinare, lequel estant accueilly des gouttes à l'âge de soixante ans, se commanda tellement, que depuis il ne beut iamais de vin, & vescut passé quatre-vingts ans sans en estre iamais attaint. Aussi vn grand Medecin Italien estant attaqué des infirmitez décrites en nostre Apho-

risme, respondit fort bien à vn autre qui luy allegueoit cette sentence d'Hippocrate, qu'elle n'auoit point esté prononcée pour les Medecins; voulant dire que ceux qui conseillent aux autres la sobrieté en toutes choses, la gardant pour eux, chassent facilement les maladies que l'intemperance & mauuais gouuernement des autres, ou le manque de conseil leur fait entretenir. Mais l'exemple de quelques particuliers n'estant pas suffisant de détruire vn axiome dont la verité est si bien reconnuë, nous receurons icy vn auis, de ne nous point estonner de voir des vieillars accompagnez de telles infirmitez des années entieres, quoy que l'on y ait fait les remedes possibles, vû que ceux-cy ne sont point secondez de la Nature, sans laquelle ils sont du tout inutiles. De plus, la sobrieté estant tout à fait necessaire en telles infirmitez, les vieillars decrepits ne la peuuent garder, aucuns d'eux mangeant incessamment, & cependant ils ne cuisent ny l'aliment ny l'excrement: partant il est bon de predire auec asseurance le succés de leur mal, taschant cependant d'euacuer plustost la matiere superfluë que d'en essayer la coction, qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est vn flux de pituite, se faisant du cerueau sur la trachée artere, dont la membrane qui la reuest est humectée, & ensemble irritée quand cette matiere est salée; de maniere qu'elle excite la toux, & par fois est accompagnée de chaleur & inflammation du gosier, auquel accident sont suiets les cerueaux froids & humides.

2. Qui sont distilemens du mesme humeur dans les narines par l'os ethmoïde, qui rend souuent la teste pesante, & cause douleur en sa partie anterieure, par fois auec telle incommodité de la respiration qu'il faut auoir incessamment la bouche ouuerte, en recompence de ce qu'on ne peut qu'auec grande difficulté attirer l'air par le nez: la matiere en est naturellement froide, mais aucune fois chaude par accidant, & ce quand la pituite est salée, soit par pourriture, ou meslange de bile, de telle sorte que les narines en deuiennent toutes rouges, & tumefiées, voire par fois vlcerées.

3. Faute de l'instrument & cause efficiente de la coction, qui est la chaleur naturelle qui déperit de iour en iour, tant en se consumant elle mesme, que par l'abondance des excremens froids qui la suffoquent en la vieillesse. On peut entendre par le mot de

coction la consomption de ces humiditez excrementeuses par le benefice de la chaleur où leur reduction a vne temperature mediocre.

4. C'est à dire en l'aage decrepit où les forces sont en tel panchant qu'il n'y a plus moyen de les releuer. Nostre Hippocrate dit extremement vieux, pource que ceux qui sont en la premiere vieillesse garissent souuent de ces incommoditez, d'autant plus aisément qu'elles sont familieres à leur aage & à leur temperament; ioint que telles maladies ne sont pas violantes, & ne peuuent d'elles mesmes faire mourir, le corps ayant en icelles besoin de chaleur seulement pour cuire leur matiere, de laquelle, à cause de sa froideur, on ne peut venir à bout qu'auec le temps & la patience.



APHORISME XLI.

Qui sæpè & vehementer sine causa manifesta animo linquuntur, ij derepentè moriuntur.

Ceux qui souffrent des défaillances frequentes [1] & fortes sans cause [2] manifeste, sont subiets à mourir [3] soudainement.

DISCOVRS.



OMME le cœur, fontaine des esprits qui nous viuifient, porte sans contredit le titre de Prince entre les parties nobles, aussi les maladies dont il est attaqué sont d'autant plus à redouter, qu'estant blessé fortement il succombe tout aussi tost, & par la secousse qu'il reçoit est empesché d'élargir ses faueurs aux autres parties, sans l'assistance desquelles la perte de la vie est non seulement indubitable, mais aussi par fois tres-soudaine, soit que les esprits merueilleusement subtils se dissipent, ou qu'ils soient suffoquez par l'abondance des fumées, supposé quand il n'a pas sa contraction & dilatation libres, ou qu'ils soient esteints par le froid, ou consumez par vne chaleur excessiue, ou preoccupez d'vne matiere veneneuse, & autres causes en grand nombre, qui peuuent exciter ses deux principales & plus ordinaires maladies, la palpitation & la syncope; dont la premiere luy est commune auec les autres parties, qui sont capables de dilatation & d'extension, suiuant Galien au liure 2. des causes des Symptomes: *l'au-*

tre luy est propre & particuliere, qui est celle dont est icy question. L'on definit communément la syncope vne cheute soudaine & precipitée des forces, laquelle est violante ou legere: la violante est sœur germaine de la mort, puisque mesme personne ne meurt sans elle, & mal-aisément y peut-on choir plusieurs fois, estant vne seule plus que suffisante de causer la mort. Celle qui est legere arriue souuent sans mourir; mais estant souuent comme l'auant-couriere d'vne plus forte, elle sert d'vn tacite auis que l'on ait à se tenir sur ses gardes: cette derniere se nomme simplement défaillance, laquelle bien souuent procede non du cœur comme la vraye syncope, mais de la bouche du ventricule, qui est d'vn sentiment fort doüillet. Ces deux different d'ordinaire, en ce que la simple defaillance arriue sans sueur, estant seulement accompagnée d'vne froideur des extremitez: mais la syncope en est tousiours accompagnée, les esprits s'enuolans à la superficie par la dissolution de la substance des parties solides; ce que l'on voit manifestement aux sueurs pestilentes, comme celle que l'on nomme Angloise, laquelle l'an 1486. la premiere année du regne de Henry VII. Roy d'Angleterre, dépeupla beaucoup ce païs, & depuis en l'an 1529. rauagea grande partie d'Alemagne, emportant les personnes en vingt-quatre heures tousiours suant. La syncope est pareillement ou sympathique, ou idiopathique: en celle-cy la connoissance & le iugement demeurent, quoy que souuent on ne le puisse tesmoigner; en l'autre, si elle prouient du vice du cerueau, ils se perdent, pource que celuy-cy, principe du sentiment & mouuement, est premierement affecté, & telle syncope d'ordinaire est precedée, & par fois accompagnée de conuulsion, comme l'on voit à plusieurs de ceux qui meurent de fievres ardantes. Mais pour ce qui est des morts subites qu'apportent les syncopes, il faut trois conditions; assauoir qu'elles arriuent souuent, qu'elles soient violantes, & que la cause en soit peu connuë: pource que la frequence mine les forces, la violance les abbat, & l'ignorance de la cause fait que l'on ne peut trouuer les remedes propres à les empescher. C'est ce qu'il faut remarquer sur cét Aphorisme, dont l'vtilité est de predire la mort soudaine quand semblables accidans arriuent, & d'vn mesme temps aduertir ceux qui la craignent, de viure discretement; de tenir tant que faire se peut leur corps net & vuide de superfluitez, & s'armer de remedes cordiaux, comme sont les antidotes pour s'opposer à la malice des causes inconnuës, qui sont la plus part veneneuses.

Explication.

1. C'Est à dire ceux qui n'endurent pas des pasmoisons legeres, mais des syncopes auant-courieres de la mort, qui par la violance de leurs causes ostent la respiration, sur tout quand il y a correspondance du cerueau.

2. Comme d'auoir long temps ieusné, demeuré long temps au bain, trauaillé par excés, arresté prés d'vn feu de charbon en vne chambre mal percée, senty quelque odeur puant, & autres causes manifestes; ainsi dans les suffocations de matrice nous voyons les femmes défaillir de mesme ceux à qui l'on fait de trop amples saignées; les hydropics & purulents, voire ceux qui ont retenu trop long temps leur vrine sentent des défaillances quand ils s'euacuent trop à la fois & promptement. On est de mesme dans les flux de ventre excessifs, & pourtant on ne meurt pas, quand la cause en est bien connuë du moins la mort n'est pas soudaine. La cause des defaillances qui n'est pas manifeste, est à mon auis celle que Galien *au liure* 12. *de sa Methode*, appelle intemperie des principes, supposé le cœur trop chaud & sec, & le cerueau trop froid & humide, ou au rebours: ou bien le vice inconnu de quelque partie communiquée au cœur par les arteres; ou quelque qualité veneneuse qui attaque directement ce viscere, & n'estant pas assez puissante pour le ruiner du premier coup, fait à diuerses fois ce qu'elle n'a pû en vne.

3. Tant par la malice de la cause, si elle est veneneuse, que par la difficulté d'y treuuer le remede si ensemble elle est inconnuë. Toute syncope est mortelle, tant de soy que par accidant, assauoir quand elle retourne souuent; car elle démolit peu à peu les forces, sur tout si elle arriue durant vne grande maladie, ou dans vne conualescence, pource qu'elles y sont plus ébranlables. Mais il y a cette difference entre celle dont la cause est manifeste, & celle qui ne l'est pas, que dans la premiere la mort n'est pas si subite, pource qu'on treuue des remedes qui la reculent: mais en la seconde elle emporte tout d'vn coup quand on y pense le moins; pource que la cause en est inconnuë bien qu'elle soit presente, ayant plustost acheué son effet que l'on ne s'est apperçeu d'elle.



APHORISME XLII.

Apoplexiam fortem nullo prorsus modo, debilem ægrè curaueris.

Il est impossible [1] d'oster vne forte [2] apoplexie, & n'est pas facile [3] de guarir vne [4] foible.

DISCOVRS.

COMME la syncope est de deux sortes, ainsi que nous auons dit sur l'Aphorisme precedant : de mesme en celuy-cy l'Apoplexie, maladie du cerueau, non moins dangereuse que celle du cœur, reçoit deux differances, nostre Hippocrate appellant l'vne forte, & l'autre foible. Cette maladie aussi bien que la susdite est idiopathique ou sympathique, & en l'vne & l'autre maniere elle est forte ou foible. Iaçoit que beaucoup appellent forte apoplexie celle qui naist au cerueau, laquelle empesche non seulement que l'esprit animal soit porté aux parties, mais aussi l'estouffe dans sa propre demeure : Et la foible celle qui prouient de l'obstruction ou compression des arteres carotides, par laquelle l'esprit vital montant au cerueau pour estre fait animal, n'y peut acquerir ce dernier trait de perfection, trouuant la porte fermée, d'où suit la priuation du sentiment, du mouuement, & de toute autre fonction animale aussi bien qu'en la premiere, pource que l'esprit animal qui est desia dissipé ne peut estre renouuellé par cét obstacle. Or quoy que cette derniere apoplexie soit de soy bien moins dangereuse que la premiere ; toutefois quand l'obstruction & compression susdite des arteres sont telles qu'aucune parcelle de l'esprit vital n'y peut passer, supposé quand vne pituite fort visqueuse tient les passages bouchez, ou quand le col est trop estroitement pressé ; comme la cause en est puissante, aussi l'effet en est fort prompt, & l'on peut en mourir aussi viste que de la premiere, voire celle-cy par fois est moins à craindre qu'elle, quand l'obstruction ou compression des ventricules du cerueau n'est pas complete, & que la matiere qui la cause est peu terrestre & facile à dissiper : ioint les forces de la faculté expultrice beaucoup plus puissante au cerueau qu'en nulle autre partie, pource que les instrumens y sont plus sensibles, & que nature y agit par connoissance. Quelques vns font trois differences de la premiere apoplexie ; l'vne en laquelle non seulement les

ventricules sont tout pleins d'humidité, mais aussi le cerueau & les membranes qui le couurent sont extraordinairement humides : la seconde, où les ventricules sont simplement remplis, & la troisiesme, où ils ne le sont qu'à demy. De la premiere difference le mal est tout à fait incurable : en la seconde, il se garit difficilement, & se change en vne autre maladie qui est la paralysie ; & la troisiesme est entierement curable : aussi tient-on, & la raison le persuade, que les apoplexies sont plus faciles à garir au decours que dans le plein des Lunes, pource que les humiditez y abondent moins. On fait aussi la seconde de deux sortes ; l'vne où les veines & arteres iugulaires sont du tout bouchées d'vne pituite visqueuse, ou d'vn sang fort épois ; & l'autre où il n'y a qu'vne grosse vapeur : la premiere s'en va fort difficilement, & la seconde disparoist presque aussi tost qu'elle est venuë. Ceux qui sont beaucoup replets, & ont le cerueau fort ample sont subiets à la premiere : mais outre cette constitution ceux qui ont le col court ont grande disposition à la derniere, notamment s'ils sont enclins à dormir tost apres le repas. Plus la difficulté de respirer est grande, plustost meurent les apoplectics, d'autant que la chaleur naturelle du cœur, qui doit auoir pour son entretien l'attraction libre de l'air, demeure estouffée dans cette détresse. Tous humeurs peuuent causer cét accidant, assauoir le sang & le phlegme d'eux mesmes, comme aussi la melancolie meslée de quelqu'autre dont les cauitez du cerueau sont remplies, & la bile par accidant y causant inflammation, d'où vient la compression des mesmes cauitez, qui empesche le passage des esprits aussi bien que la repletion. Le temps de l'Hyuer, froid & pluuieux, y dispose beaucoup les corps, & les hommes depuis quarante iusques à soixante ans y sont plus subiets qu'aux autres âges. De tout cecy nous recueillons qu'en toute apoplexie nous deuons predire le danger de la mort, ou de la paralysie, & cependant secourir les malades de nostre possible, en suiuant les preceptes de nostre Art ; sauf en celles où nous découurons la mort prochaine, de crainte de mettre les remedes à mépris : & aduertir ceux qui ont de la disposition à ce mal, de prendre garde à leurs personnes, exerçans leur corps, éuitans le sommeil trop long, & hors de temps, viuant sobrement sur tout au souper, & s'abstenans des choses trop vaporeuses ; & qui embarassent le cerueau ; qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Cause que la violance des symptomes emporte le malade auant que les remedes puissent sortir leurs effets, & la re-

ſpiration eſtant preſque toute empeſchée, le cœur eſt eſtouffé de ſes propres fumées qui ne peuuent ſortir. On me dira pourtant que pluſieurs ne meurent pas de fortes apoplexies, & que telle euidence dément Hippocrate. A quoy ie reſpons que l'on garit d'apoplexie parfaitement, ou imparfaitement; aſſauoir parfaitement quand le mal eſtant chaſſé le corps reſte ſain entierement; & imparfaitement quand vne autre maladie ſuccede, aſſauoir la paralyſie, ce qui proprement n'eſt pris pour gariſon.

2. Notamment celle qui vient de l'obſtruction ou compreſſion des ventricules du cerueau, qui empeſche, tant la ſortie, que la generation perpetuelle de l'eſprit animal.

3. Attendu que deux parties princeſſes ſont affectées, le cœur & le cerueau; dont celuy-cy perdant l'vſage du mouuement, ou du moins l'ayant infiniment diminué, ne reſtant que la ſeule reſpiration, encore bien difficile, eſt cauſe que l'autre n'ayant pas ſon ordinaire rafraichiſſement eſt bien toſt ſuffoqué ſi l'on n'y donne prompt ſecours; ce qu'eſtant on peut eſtre entierement garanty, non ſeulement du premier mal, mais auſſi du ſecond, qui eſt la paralyſie; notamment quand le deffaut ne procede que de l'obſtruction des arteres & des veines, cauſée de ſimples vapeurs, ou d'humeurs, aiſez à éuacuer, & qui ne pechent qu'en quantité. Au reſte les apoplexies qui ſe terminent en paralyſies laiſſent l'eſprit auſſi bien paralytic comme le corps, la moitié de l'entendement demeurant perduë, de maniere que l'on voit des perſonnes qui eſtoient d'vn iugement ſain ne conter que des extrauagances la plus part du temps, teſmoignans rarement quelque trait de bon ſens, principalement quand le mal eſt nouueau : car par fois l'eſprit ſe remet auſſi bien que le corps auec le temps.

4. Soit que nous entendions celle où les ventricules du cerueau ſont moins pleins & comprimez, ou la ſeconde eſpece en laquelle ſont bouchées les arteres carotides.



APHORISME XLIII.

Strangulati aut ſuffocati, nondum tamen mortui, ad ſe non redeunt, quibus circa os collecta ſpuma apparuerit.

Ceux qui ſont eſtranglez [1] & ſouffrent reſolution de forces ſans eſtre

estre encore [2] morts, ne releuent [3] point si [4] l'écume leur vient autour de la [5] bouche.

DISCOVRS.

SI la suffocation de ceux qui sont attachez au gibet est prise pour la seconde espece d'apoplexie, où l'esprit vital est empesché de monter au cerueau, nous n'auons point eu de tort au Discours precedant d'écrire que la forte apoplexie se pouuoit aussi bien entendre de celle qui vient de l'obstruction & compression des arteres du col, que de celle des ventricules du cerueau, attendu qu'il se rencontre peu d'apoplexies qui ostent la vie si promptement que celle-cy, en laquelle non seulement est bouché le chemin des esprits montans, mais aussi celuy des descendans par la compression des nerfs, des veines & des arteres: d'où nous pouuons dire que cette apoplexie est composée de deux sortes, & qu'il ne faut pas s'estonner si l'usage de la respiration est osté si tost, & le cœur faute de rafraichissement, estouffé de ses propres fumées. Or comme la vraye apoplexie est forte ou foible, suiuant l'obstruction ou compression des vaisseaux susdits; ainsi en est-il de cette espece de suffocation; de laquelle sont échapez aucuns estimez morts (mais les exemples en sont rares maintenant) lesquels vray-semblablement estoient plus frequens au temps passé, auquel les hommes non encore éclairez de la vraye Religion violantoient leur vie par le cordeau; tantost par desespoir, poussez d'une boutade melancolique; tantost par vn mépris de la mort, où les portoit plustost leur vanité que leur generosité; lesquels venans à estre rencontrez faisant effort de mourir en estoient empeschez par leurs amis, & secourus en tel accessoire. Quelquefois aussi les Maistres faisoient attacher leurs esclaues par le col pour auoir fait quelques fautes, dont se repentant incontinent apres ils taschoient de leur sauuer la vie, & pour cét effet auoient recours aux Medecins. Or entre ces miserables que l'on essayoit ainsi de sauuer du trespas, Hippocrate auoit remarqué l'impossibilité de remettre ceux à qui l'écume sortoit de la bouche, pour en auoir vû grand nombre, comme il est vray-semblable, sur lesquels les remedes auoient esté inutiles; ce qui a donné lieu à cét Aphorisme. Galien toutefois ayant remarqué le contraire, dit que nostre Hippocrate n'a pas prononcé cecy comme vne verité infaillible, mais côme vne chose rare. On peut dire autrement, que autre chose est ne pas mourir, autre chose estre remis entierement: il se peut faire que ceux qui iettent l'écume ne meurent pas tousiours: mais aussi ne reuiennent-ils pas à telle conualescence qu'ils ne

demeurent estropiez du corps ou de l'esprit, & le plus souuent de tous les deux ; de mesme que ceux qui releuent des vrayes & fortes apoplexies, que s'ils garissent entierement il faut mettre leur garison entre les choses rares & qui se voyent peu ; Ce qui ne pouuant destruire la verité de cette sentence, nous apprenons d'entre les personnes estranglées, & qui donnent encore des signes de vie, celles dont on peut esperer la garison, & celles que l'on est hors d'esperance de faire reuiure.

Explication.

1. PErdans le pouls & l'haleine ; ce qui peut arriuer de cause externe, comme par la compression du gosier, & l'estoupement de la bouche & du nez : ou d'vne interne, comme en vne forte squinance par l'inflammation du larinx & de ses muscles, dont les esprits s'esteignent en leur propre foyer.

2. La chaleur & les esprits n'estant du tout esteints, ce qui paroist par quelque peu de respiration & mouuement obscur de la poitrine.

3. Et en vain on leur fait les remedes, qui rappellent promptement la chaleur naturelle qui s'éuanoüit par oppression, comme la saignée prompte du bras, & l'ouuerture des ranules : & ceux qui rafraichissent la poitrine & recreent les esprits, comme les iuleps & apozemes cordiaux.

4. Laquelle, dit Galien sur cét Aphorisme, se fait du meslange de deux substances, l'vne humide, l'autre spiritueuse, lesquelles se confondans & entremeslans en plusieurs parcelles, font vn corps composé de quantité de boüillons inégaux, lesquels suiuant que l'humidité est plus ou moins visqueuse, & la chaleur ou l'agitation grande, se dissipent, les vns plustost, les autres plus tard: car l'écume s'engendre en trois manieres, l'vne par agitation ainsi que l'on voit aux flots de la mer, l'autre par chaleur, ainsi qu'en l'eau boüillante sur le feu, ou par les deux ensemble, ainsi qu'aux animaux en colere, comme les sangliers & les cheuaux.

5. Ce qui est mortel, attendu que le poulmon en ce dernier effort exprime auec les esprits du cœur sa propre humidité, qui peut temperer son insigne chaleur. Ioint aussi que les fumées retenuës en ces parties ne peuuent s'exhaler si promptement, faute d'vne libre respiration, à cause de la violance soufferte aux nerfs, que ce qui reste d'esprits au cœur ne soit esteint auant que les remedes

ayent de l'effet. Au reste il y a difference entre l'écume de ceux qui sont estouffez, & celle des epileptics; pource que la premiere se fait par l'effort de la poitrine, dont les esprits se meslent parmy la saliue, & est icelle legere & deliée. L'autre se forme du meslange de quelques esprits flatueux, qui par l'agitation du corps se meslent auec vne saliue qui est d'ordinaire époisse & copieuse, dont aussi la sortie termine les accés epileptics, & consequemment est signe de santé : comme au rebours celle dont est icy question est indice de mort.



APHORISME XLIV.

Qui naturâ sunt valdè crassi, breuiore vitâ fruuntur, quàm qui graciles.

Les personnes [1] naturellement fort [2] grasses sont de plus courte vie [3] que les [4] maigres.

DISCOVRS.

LORS que le temperament d'vn corps est égal, que ses parties ont leurs iustesses & proportions sortables, & que l'on voit vn tout bien compassé, lequel fait loüablement ses fonctions, l'on peut coniecturer que de ces bonnes qualitez dépendent la longueur & felicité de la vie. Mais où ce temperament est alteré, & où les membres grossissent ou bien diminuënt par excés, se rendans incommodes aux facultez qui les regissent, la vie deuient d'autant plus courte & mal-heureuse, que le corps est reculé de la constitution naturelle des plus sains & mieux assortis. Or quoy que l'vn & l'autre de ces excés soit vicieux & contraire à la Nature, toutefois les maux qui en procedent ne sont pas également dangereux; & nostre Hippocrate tient la maigreur preferable à vne grosse masse de chair & de graisse, qui non seulement rend la personne inhabile aux fonctions exterieures de la vie, mais aussi nuit beaucoup aux interieures, causant des obstructions, pourritures, oppressions, & autres incommoditez; là où le corps maigre en ce qui est du dehors, est leger, dispost, & prest à courir par tout, ayant l'esprit d'autant plus libre que sa prison est moins estroite, & ses fers plus legers : & pour le dedans il est ouuert & transpirable de toutes parts; ses suyes & fumées s'exhalent librement, & mal-aisément il contracte

pourriture; bref il fait ses fonctions bien plus loüablement que l'autre. Ce que l'on peut dire à son desauantage est, qu'il est beaucoup plus passible par les causes exterieures, notamment par le chaud & le froid, dont le premier le disseche infiniment, attirant ses humeurs, dissipant ses esprits, & conuertissant sa chaleur naturelle en vne estrangere & fievreuse; ce que l'on peut remarquer facilement ès grandes chaleurs de l'Esté, & dans les regions chaudes où les hommes sont fort subiets aux fievres. Le second par la facilité de sa penetration, se glissant iusques aux parties plus profondes, où il trouble les coctions, rafroidit le sang, & par fois congele l'humeur radical, d'où plusieurs de cette constitution sont morts quelque fois és rigueurs d'vn fort Hyuer. Là où d'autre part la graisse sert de boulevart & deffence au corps qui en est bien fourny contre le chaud & contre le froid, empeschant celuy-cy de penetrer, & seruant d'exercice à l'autre, durant lequel il n'attaque point l'humide naturel des parties, comme il fait aux corps maigres: ioint que plus le ventre est fourny de graisse, mieux se font les coctions en l'estomac, attendu qu'elle y retient la chaleur interieure, & empesche qu'elle ne s'exhale. Adioustons aussi que la graisse estant la portion plus subtile & aërée du sang, congelée par le froid des membranes, demeure là comme en reserue pour seruir d'entretien & nourriture à la chaleur naturelle en cas de necessité, là où si vn corps maigre manque d'alimens, cette chaleur fait curée de sa propre substance. A quoy ie respons & accorde que les corps gras sont moins suiets aux iniures externes, que les maigres: mais aussi bien dauantage aux internes, qui sont plus considerables, les obstructions, pourritures, & oppressions des visceres estans bien d'autre consequence que le chaud & le froid exterieur, desquels on se peut aysément parer en se couurant bien. Quant à ce que l'on dit que l'estomac fait mieux sa coction quand le ventre est chargé de graisse; ie respons que quand il n'y en a point le corps est plus chaud, & partant l'estomac est autant vigoureux ou plus en sa nudité qu'auec vne telle couuerture. Quant à ce qui est de la nourriture de la graisse, ie dis qu'elle n'est pas si ferme ny durable que celle du sang: Or est-il que comme les corps gras sont la plus part nourris de graisse, lors qu'autres alimens leur manquent, les maigres le sont de sang, qu'ils ont plus copieux que les susdits pour auoir les veines grosses & amples, & eux au contraire petites & deliées. Et de fait en tel cas le corps n'est pas proprement nourry de graisse; mais seulement sa chaleur est diuertie à la fondre & dissiper; En quoy la Nature s'est monstrée grandement prouide, vû que sans cela l'humide radical, qui est en petite quantité dans les corps, seroit en moins de rien consumé, là où és autres qui l'ont

plus abondant il ſubſiſte dauantage. Cela eſtant, & le fondement de la vie y conſiſtant, noſtre Hippocrate a eu tres-bonne raiſon de dire que les corps gras viuent naturellement moins que les maigres, attendu qu'ils ont moins de ſang, partant de chaleur naturelle. La graiſſe donc incommodant à la vie, ceux qui ſont trop gras doiuent taſcher à diſſiper & conſumer telle ſuperfluité, tant par l'exercice, que par le ieuſne, qui ſont les deux moyens d'amaigrir bien toſt, & de viure plus longuement, qui eſt le profit qu'outre le prognoſtic nous tirerons de cét Aphoriſme.

Explication.

1. A La difference de ceux qui eſtans naturellement maigres deuiennent gras & replets par l'oiſiueté & la bonne chere, tels que les hiſtoires nous décriuent, Nicomaque de Ringraue, Denis Heracleot, & l'Empereur Maximin, lequel auoit les membres ſi gros que les bracelets de ſa femme luy ſeruoient de bagues. Telle graiſſe eſt accidantelle, non pas naturelle, partant ce n'eſt de noſtre ſuiet d'en parler.

2. C'eſt à dire hors la mediocrité, dans laquelle conſiſte la ſanté du corps, lequel fait loüablement ſes fonctions quand il eſt fourny paſſablement de chair & de graiſſe, notamment de la premiere, pource qu'elle fait partie du corps, l'autre n'eſtant qu'vn excrement.

3. Pource qu'ils ont les veines petites, partant peu de ſang & peu d'humidité radicale; ioint qu'eſtans peſans ils ne peuuent prendre de l'exercice comme il leur conuiendroit pour diſſiper les ſuperfluitez de la derniere coction, que la graiſſe retient. De plus, s'ils ſont attaquez de fievre ils en meurent plus promptement que les maigres, pource que cette graiſſe infecte, augmente les obſtructions & la pourriture; & d'abondant leur chaleur naturelle qui eſt foible eſt bien toſt terraſſée par l'eſtrangere.

4. Leſquels ont plus de ſang, & plus d'humeur radical, conſequemment font mieux leurs fonctions naturelles: que ſi ces derniers par vn bon regime, & vne vie vn peu ſedentaire prennent quelque embonpoint, ce qui arriue ſouuent quand ils viennent en âge meur, ils aſſeurent encore dauantage leur ſanté, pource qu'eſtans deſia bien de la part des cauſes internes, ils font que les cauſes externes ont moins de priſe ſur eux que quand ils eſtoient bien maigres; au contraire des naturellement gras, qui

se treuuent beaucoup plus mal quand ils amaigrissent trop, que lors qu'ils conseruent leur graisse, estans également subiets aux iniures internes & externes.



APHORISME XLV.

Epilepsia laborantes pueros quum loci victúsque, tum maximè ætatis mutatio liberat.

Ceux qui tombent du haut [1] mal en leur [2] ieunesse, trouuent leur principale garison dans le changement de [3] l'âge, puis en celuy des [4] lieux, & de la maniere [5] de viure.

DISCOVRS.



ENTRE les symptomes mis au nombre des mouuemens déprauez, l'epilepsie tient vn des premiers rangs, estant vne espece de conuulsion de tout le corps, venant par interuales & periodes auec lesion de tous les sens. Ce mal est moyen entre l'apoplexie & la simple conuulsion, moins cruelle que la premiere, mais plus fascheuse que la derniere, si nous exceptons celle qui suruient és fievres ardantes. Son siege aussi bien que celuy des autres est le cerueau, quoy que sa cause n'y soit pas tousiours logée, mais procede d'ailleurs aucunefois; d'où vient que l'on en fait deux differences, l'vne essencielle, l'autre sympathique: l'essencielle vient de la repletion des ventricules anterieurs du cerueau, dont est cause son intemperie froide, par laquelle se fait peu à peu l'amas d'vne matiere phlegmatique ou venteuse aux enfans, & d'vne melancolique aux vieillars, selon Hippocrate liure 6. des Epidemiques, *qui remplissent en fin les lieux susdits; ce qui estant importun au cerueau, il se trémousse & secouë, & dans cét ébranlement donne aux autres membres les mouuemens de contraction vers leur principe, qui sont ceux que nous appellons conuulsifs. L'epilepsie simpathique tire sa cause du ventricule & autres viscerés, exhalans des vapeurs malignes au cerueau, lesquelles l'offençant, sont cause qu'il se donne pareils mouuemens que dessus, notamment quand il est fort humide & foible; quelquefois aussi du vice caché de quelque partie externe, comme de la main ou du pied, d'où l'on sent vn froid peu a peu monter au cerueau, où estant il renouuelle les accés susdits, dequoy Galien* au li-

ure 3. des lieux affectez, *nous donne deux exemples, d'vn Grammairien, & d'vn adolescent ; ce que d'autres ont aussi reconnu auec nous. Cette maladie reçoit plusieurs noms, elle estoit anciennement appellée Herculienne, Sacrée, Comitiale, Lunatique, Caduque ; & nous l'appellons communément le haut mal, & le vulgaire, mal de S. Iean : sçauoir si ces noms sont bien ou mal adaptez on le peut voir autre part : mais le nom le plus propre est epilepsie, comme qui diroit apprehension, & saisissement, attendu que ceux qui en sont attaquez, perdent en leurs accés tout iugement & sentiment, ne sçachans apres qu'ils sont passez d'où ils viennent, & ce qu'ils ont fait. Il n'y a point d'âge qui en soit exempt. Mais elle semble particuliere à l'enfance, tant naturellement, à cause de la grande humidité du cerueau de ceux de cét âge ; qu'accidantellement, à cause des vers qu'ils amassent, lesquels agitans la pourriture de leurs intestins, enuoyent en haut des vapeurs, & ébranlent leurs cerueaux, fort humides & foibles ; d'où vient que les Arabes l'ont appellée mere des enfans entre autres noms, & par antiphrase, comme il apparoist, estant bien plustost leur marastre, puis qu'elle les destruit au lieu de les nourrir ; si l'on ne veut dire qu'elle les traite plus doucement que les autres : car bien qu'elle soit cruelle en tous âges, elle l'est beaucoup moins en l'enfance & en l'adolescence qu'aux plus auancez, mesme elle quitte plustost, & auec remedes plus legers, voire par les seuls benefices de Nature. Exemple, par les gales qui viennent à la teste des enfans, lesquelles non seulement les preseruent, mais aussi les deliurent de cette maladie. De plus, le changement de climat & genre de vie, consistant en l'vsage des six choses non naturelles tendantes à la siccité, plustost qu'à l'humidité, ioint la maturité de l'âge, sont de grands dispositifs à la chasser, comme nous enseigne nostre Hippocrate ; ce qu'il faut entendre non separément, mais conioinctement ; assauoir, qu'à mesure que l'on vieillit, & que l'humidité excrementeuse se dissipe, si l'on vse tout ensemble d'vn viure dessechant, & que d'vn air humide l'on passe dans vn sec ; il y a lors esperance que le mal s'en ira, puisque sa cure ne consiste qu'au dessechement du cerueau : En quoy il faut remarquer que nostre sage vieillard n'entend parler que de l'epilepsie essencielle, non de celle qui vient par la compassion des parties inferieures, laquelle requiert vne autre maniere de garison. Partant en la cure de ce mal, il faut employer les choses qui attenuent, dessechent & échauffent mediocrement, sans obmettre les remedes qui le combattent par proprieté. Remarquons d'abondant qu'Hippocrate parlant de l'epilepsie nous la baille pour exemple des autres maladies qui peuuent comme elle se garir par les changemens*

des lieux, du viure, & de l'âge; comme s'il disoit, si tant est qu'vn mal si fascheux se garit par les changemens susdits, à plus forte raison les toux, humiditez d'oreilles, vomissemens, diarrhées, & semblables, venans aux premiers aages, qui sont infirmitez legeres en comparaison de celles là.

Explication.

1. AInsi appellé à cause de la partie offencée, qui est la teste, la plus releuée du corps, dont le mal cause des cheutes. Ce que dénote aussi le mot d'epilepsie, qui signifie surprise & saisissement par le haut.

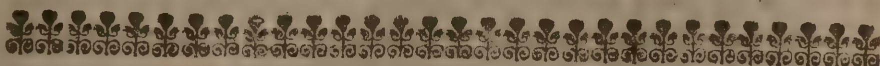
2. Laquelle comprend icy la premiere enfance iusques à l'âge de vingt-cinq ans, passé lequel ce mal est sans remede, ce dit nostre Hippocrate en vn autre Aphorisme. Or la ieunesse a de l'inclination à ce mal pour plusieurs causes, comme l'humidité du cerueau, notamment en l'enfance, & à proportion aux âges qui en approchent, le genre de vie mal reglé aux mesmes âges; en suitte dequoy s'engendrent des vers, lesquels tant morts que vifs peuuent fomenter ce mal, assauoir les morts par leur propre pouriture, & les vifs par la puanteur des matieres qu'ils remuent: L'inclination naturelle considerable en ceux qui naissent de parens epileptics, estant ce mal hereditaire aussi bien que plusieurs autres.

3. Plus tost ou plus tard quelquefois auant la septiesme année, d'autres fois la quatorziesme, & d'autres fois iusques à la vingt-cinquiesme, suiuant la disposition du corps, & le soin que l'on apporte à corriger l'intemperie froide & humide du cerueau, & à le dessecher & fortifier.

4. Pourueû que le changement se face d'vn air humide à vn sec, d'vn impur à vn pur, comme des valées aux montagnes, des marets aux campagnes seches, non au rebours. De plus, il est considerable pour les eaux & pour les viandes.

5. Ce qui ne s'entend pas seulement du boire & du manger, mais aussi des autres choses non naturelles: Par exemple, que l'air soit chaud & sec, la nourriture soit attenuante & desséchante, de loüable suc, & de facile coction; que l'on s'abstienne de vin, ou du moins qu'il soit paillet, peu fumeux & bien trempé; que l'on fuye les viandes de gros suc & de dure coction, comme le bœuf, le porc, & toutes sortes de legumes; pareillement toutes

choses vaporeuses, comme oignons, porreaux, choux, & semblables; toutes espiceries, notamment le poivre, le gingembre: que le mouuement & le repos soient moderez; que l'on ait toujours le ventre libre; que l'on s'abstienne du congrés, du moins que l'on y aille rarement; que l'on dorme peu, & sur tout que l'on se rende indifferantes les passions de l'esprit.



APHORISME XLVI.

Ex duobus simul doloribus non eundem locum occupantibus, qui vehementior est, alteriùs sensum obscurat.

Si deux [1] douleurs tiennent en mesme [2] temps, & occupent diuerses [3] places, la plus [4] violante emousse le sentiment [5] de la moindre.

DISCOVRS.

BIEN qu'entre les maladies qui trauersent la felicité de la vie, il n'y en ait point de plus déplorables que celles de l'esprit, puis qu'elles dépoüillent l'homme de la plus belle qualité, ne luy laissant que le nom & l'apparance de raisonable: neantmoins d'autant que le malade est insensible à son infirmité pour ne cognoistre ses deffauts; ie dis qu'il n'y en a point qui puisse plustost abreger le cours de nos années que celles du corps, notamment quand elles sont accompagnées de douleurs, leurs plus cruels satellites dont elles trauaillent en diuerses manieres leurs miserables hostes, leur faisant beaucoup plus soufrir de mal que les voluptez leurs contraires ne leur peuuent apporter de contentement; ie dis mesme les plus grandes voluptez en comparaison des plus petites douleurs, attendu que si nous les opposons les vnes aux autres nous trouuerons peu de parties susceptibles des premieres; & tout le corps en general, excepté les os, ligamens & cartilages estre subiet aux assauts des dernieres. De plus, la volupté n'est pas tousiours capable de nous émouuoir, mais la douleur nous peut affliger en tout temps: nous naissons en douleur, nous mourons en douleur, & tout le cours de nostre vie n'est que douleur, nous en auons tousiours les suiets dedans nous & hors de nous; & nostre corps est d'autant plus miserable, que le vif sentiment dont il est doüé, semble le rendre parfait, estant cause qu'il s'impatiente beaucoup plus aux choses qui l'affligent, que s'il l'auoit plus

foible & moins exquis; d'où vient que les plus temperez sentent les choses douloureuses plus viuement que les autres. Les douleurs donc font que les maladies du corps abregent plustost la vie que celles de l'esprit, qui n'est point suiet aux alterations qui procedent des causes douloureuses; i'entens immediatement. I'auouë que celuy-cy a ses passions, mais proprement elles ne sont pas douleur: que si d'icelles il en resulte quelqu'vne, ce n'est pas luy, mais le corps qu'il organise qui la ressent, lequel il traite d'autant plus rudement que ses maladies sont legeres, attendu qu'estant du tout insensible aux plus grandes il n'en reçoit aucune affliction; & de là le corps n'en est point incommode: ainsi les fols naturels, & aucuns de ceux qui le deuiennent par hazard mangent fort bien, & le corps est autant accommodé que s'il estoit habité d'vn esprit le plus sain du monde: là où si vn homme se laisse emporter à quelque passion, soit de colere, de tristesse, & qu'il soit en cét estat quelque temps sans manger (qui sont maladies legeres au respect de la folie) on voit le corps déchoir & deuenir malade. Or comme les voluptez ont diuerses estenduës, aussi ont les douleurs, estans les vnes grandes, les autres petites, suiuant la puissance de la chose qui agit, & la disposition de celle qui souffre, ce que reconnoist nostre Hippocrate en cét Aphorisme, dont le sens est que de deux douleurs, estans en diuers lieux, s'il y en a vne plus grande que l'autre, elle rend la derniere plus supportable que si elle estoit seule: ce que l'on peut aussi bien entendre des passions de l'ame que de celles du corps; mais proprement de celuy-cy, l'autre estant immaterielle, partant indiuisible, & non distincte de parties: nous figurans neantmoins ses passions distinctes dans la simplicité de sa substance toute resserrée en elle mesme, comme celles du corps dans l'estenduë & dimension de ses parties; ainsi nous disons qu'vne grande affliction rend plus douce vne autre qui sembloit fort griéue auparauant, & mesme la fait oublier: comme si apres la perte d'vn procés on reçoit nouuelles de la mort d'vne femme, ou d'vn enfant chery, le premier desplaisir quoy que fort sensible, semble leger & supportable au prix du dernier. Et pour les douleurs corporelles, si vn coupeur de bourse a mal aux dents, & qu'on luy applique vn fer chaud à l'espaule, il y portera bien plustost la main qu'à sa ioüe. Si l'on a quelque legere foulure au genoüil, & que l'on reçoiue vn coup d'espée à la teste, le premier mal deuient comme insensible au respect du second, & ainsi des autres douleurs qui tiennent en diuers lieux. Or si nous considerons icy les paroles de nostre Hippocrate seulement, nous trouuerons qu'il n'a rien dit de rare, & qui ne soit connu presque de tous ceux qui ont quelquefois esté malades: mais il en faut examiner la consequence,

qui est vn tacite aduis aux Medecins, de ne pas iuger la grandeur ou petitesse d'vne maladie par la seule douleur, & estimer que les plus grandes douleurs sont symptomes des plus grandes maladies, & ainsi en negligent vne petite, pour apporter le remede à vne plus grande, attendu que les douleurs ne suiuent pas tant la qualité des maladies que celle des parties affligées; ainsi celles qui sont nerveuses les ressentent plus viues que les charneuses, & pourtant il se pourra faire que la maladie d'vne partie charneuse sera plus dangereuse que celle d'vne nerveuse: par exemple l'inflammation du poulmon plus que la dislocation du genoüil, ou de la main; partant il faut courir au mal plus pressant le premier, & cependant ne point negliger l'autre. On peut tirer d'icy vn aduis de pratique, de faire quelquefois vne grande douleur pour en oster vne moindre, non en consideration d'elle, mais de la partie qu'elle afflige; ainsi aux longues douleurs de teste, quoy que non violantes, on applique des vesicatoires derriere les oreilles, dont la douleur est plus cuisante que la precedante, afin d'attirer la matiere qui entretient l'autre, pource qu'elle charge le cerueau. Aux grands assopissemens on applique les ventouses auec scarification, & ainsi des autres douleurs & maladies.

Explication.

1. Causées de diuers agens, supposé, l'vne d'intemperie, l'autre de continuité diuisée, ou bien d'vne mesme intemperie, mais plus forte en vne partie qu'en l'autre.

2. A la difference de celles qui sont alternatiues, comme en quelques vns la colique & les gouttes.

3. C'est à dire celles qui sont notablement distantes l'vne de l'autre comme la teste de la main; celle-cy, du pied, & semblables: car si vne mesme partie ou deux sont voisines, comme deux muscles prochains, ou bien le coude & l'espaule, estoient attaquées d'vne mesme cause, supposé d'intemperie ou de solution de continuité, qui sont toutes deux fort douloureuses, ou de deux qui symbolisassent, comme l'intemperie chaude & la solution susdite, l'vne n'amortiroit pas le sentiment de l'autre, au contraire elle l'aigriroit: ce qui n'est pas où les causes ont des effects tout diuers; comme s'il y a douleur & sentiment de pesanteur à la main, & si le bras en suitte reçoit quelque playe dont suruienne inflammation, la premiere douleur disparoistra par la presence de l'autre qui est plus forte.

4. Par exemple, la solution de continuité est plus sensible que l'intemperie, qui est sans elle: l'intemperie soudaine est plus cuisante que celle qui vient lentement: la fluxion fait plus de mal que la congestion, & plus la derniere douleur est violante, moins la premiere deuient sensible.

5. Non que la cause douloureuse ne demeure tousiours aux parties, mais à raison que les obiets, quoy que presens aux sens ne les émeuuent point, pource que les esprits qui les doiuent representer au sens commun, n'en prennent point connoissance, & se diuertissent à ce qui les presse dauantage, abordans auec le sang au lieu le plus affligé.



APHORISME XLVII.

Dum pus fit, dolores ac febres accidunt magis, quàm confecto.

Lors que le pus [1] se fait les [2] douleurs & les [3] fievres arriuent plus coustumierement que quand il est [4] fait.

DISCOVRS.

LORS que le sang abonde sur vne partie en telle quantité qu'elle ne le peut conuertir en sa substance par la foiblesse de sa propre chaleur, s'il ne peut estre dissipé par insensible transpiration, il faut de necessité qu'il s'y fige, s'y corrompe, ou qu'il se tourne en pus. La plus souhaitable décharge est celle de la transpiration, pourueu qu'elle se face entiere; assauoir, que ce qui est de plus subtile ne soit dissipé tout seul, demeurant le plus terrestre, qui feroit la condition de la partie malade pire qu'auparauant, la rendant auec le temps scirrheuse & insensible, d'où nous apprenons qu'il est tres-dangereux que le sang se fige en vne partie quand il ne peut s'y tourner en nourriture: que s'il s'y corrompt, comme toute corruption est vn effect de la chaleur contre nature, suffoquant du tout la naturelle, lors qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour en deuenir maistresse, cela ne se peut faire qu'au preiudice des parties où la matiere est amassée, lesquelles par l'entiere perte de la chaleur qui les conseruoit, se gangrennent & mortifient en vn instant, comme l'on voit arriuer par fois aux grandes inflammations, qui est la plus funeste fin qu'elles puissent auoir: ou bien s'il y a pure corruption sans inflammation la matiere corrompuë ronge tousiours

la chair voisine, & infecte tout ce qu'elle touche ; ce que l'on voit aux vlceres virulens & malins. Si donc le premier moyen ne peut reüßir, il faut au plustost auoir recours au dernier, qui est la suppuration, laquelle selon Galien sur cét Aphorisme est proprement vn œuure des deux chaleurs, la naturelle & la contre nature; estant à remarquer qu'il se fait en nos corps trois sortes d'alterations, comme nous enseigne le mesme au 5. liure des Simples, *l'vne qui est entierement selon nature : par exemple, le changement des viandes en l'estomac, celuy du chile au foye & aux vaisseaux pour nourrir en qualité de sang toutes les parties. L'autre qui est du tout contre nature, comme celle que l'on remarque és choses qui se pourrissent par l'odeur forte & puante que leur fait contracter l'abandonnement de la chaleur naturelle. La troisiesme est meslée des deux, n'estant ny du tout naturelle, ny contre nature, mais participant de l'vne & de l'autre. Ces deux chaleurs donc font le pus : mais comme elles ne peuuent pas demeurer en égale balance, il faut que quelqu'vne prenne de l'auantage, suiuant lequel le pus est plus ou moins loüable. Ainsi quand la chaleur naturelle est la plus forte, il aura les conditions requises ; si la contre nature surmonte, il sera d'autant moins bon que celle-cy aura d'aduantage sur l'autre. Le pus est tres-bon, dit Hippocrate à la fin* du 1. des Prognostics, *s'il est blanc, égal, leger, & sans puanteur, & celuy qui luy est beaucoup contraire est tres-pernicieux. Or la blancheur tesmoigne la force des parties solides qui l'ont parfaitement cuit, afin de le conuertir en leur substance, n'y ayant point eu de repugnance de la part de la matiere, laquelle quoy que selon Nature du commencement estant souuent vn sang pur & vray comme celuy des humeurs phlegmoneuses, deuient contre nature par l'abandonnement de ses esprits, qui ne peuuent y resider depuis qu'il est hors de ses vaisseaux. L'egalité tesmoigne la puissance de la chaleur, dont le propre est d'assembler ce qui est de mesme nature, comme de separer ce qui est estranger, & la legereté monstre celle de la matiere dont il est engendré, laquelle fait moins de resistance à la chaleur qui la cuit, qu'elle est moins pesante & terrestre. Or dans l'altercas de ces deux chaleurs, les fievres & douleurs ne quittent point les malades iusques à tant que le pus estant entierement acheué, & la cause de leur debat cessée, les accidans cessent aussi, lesquels sont d'autant plus griefs, que l'abcés ou l'vlcere est grand, & la partie sensible, ou proche du cœur : car si l'abcés est petit, la partie peu sensible, & loing de ce viscere, la douleur sera petite, & souuent sans aucune fievre. Mesme l'on voit en de vieux vlceres & des apostemes froids, bien que la matiere y soit en notable quan-*

tité, que souuent elle s'y engendre auec peu de douleur, & sans aucune fievre : ce qui arriue quant à la douleur, ou à cause de l'insensibilité de tels vlceres, qui la plus part sont calleux. Et quant à la fievre, à cause que la matiere estant froide n'exhale point de vapeurs puantes au cœur, qui sont celles d'où elle vient d'ordinaire; ioint que telle matiere n'estant pas d'vn vray sang ne s'enflamme pas si fort qu'elle puisse deuenir fievreuse: d'où vient aussi qu'elle n'est pas changée en vray pus, mais plustost en sanie & virulence. On peut opposer à ce texte vn autre de nostre Hippocrate mesme, au premier des maladies, *où il est dit, qu'aux inflammations du poulmon la douleur est plus grande quand le pus est fait, que lors qu'il se fait: A quoy ie respons, qu'vne particuliere obseruation n'est pas suffisante de détruire vne doctrine vniuerselle, & que la raison de cette douleur plus grande est que l'acrimonie du pus rongeant peu à peu la chair du poulmon, vient finalement iusques à la tunique qui l'enueloppe, laquelle est fort sensible; là où auparauant le pus se faisoit en la mesme chair, qui n'a aucun sentiment, & s'il y auoit quelque douleur, ce n'estoit qu'à cause de l'extension de la membrane susdite, qui n'est pas comparable à sa componction. Ce que nous deuons recueillir de cecy, est de ne point nous trop fier au cessement soudain des fievres & douleurs aux inflammations internes, comme aux plevresies quand tels accidans sont cessez sans euacuation notable; ains soupçonner qu'il y a du pus, lequel estant fait doit estre euacué, de crainte que par son seiour il n'acquiere de la malice, & ne ronge les parties où il seiourne, ou que tout d'vn coup il ne tombe sur quelque partie noble, & que la mort arriue quand on croit le malade estre mieux; assauoir quand la douleur & pesanteur de teste, ensemble les oppressions de la poitrine cessent, & que la chaleur est douce, & égale par tout le corps, hormis au lieu que l'on soupçonne, où l'on sent presque tousiours chaleur & battement.*

Explication.

1. QVand la chaleur naturelle des parties tasche à rectifier & reduire à quelque benignité la matiere des tumeurs contre nature.

2. Notamment quand les parties sont fort sensibles, comme proche les membranes & les nerfs, & ce tant à cause de l'intemperie chaude, que de la solution de continuité, laquelle vient de la distention des parties que la matiere peccante dilate à mesure qu'elle s'échauffe; ioint aussi la componction d'icelle, par la cha-

leur & acrimonie du pus.

3. Causées par l'ebullition du sang demy corrompu, dont la vapeur chaude se communique au cœur par la voye des arteres, notamment quand la partie affectée en est prochaine, ce qui se fait plustost aux abcés interieurs qu'aux exterieurs.

4. Pource que l'inflammation estant cessée il ne se fait plus distention ny componction, sinon fort legere, laquelle se passe si tost que l'on donne issuë à la matiere, sçauoir est le vray pus, qui reste, dit Galien, de l'inflammation, comme la cendre du bois bruslé.



APHORISME XLVIII.

Quoquo modo corpus moueatur, simul ac laborare cœpit, quies statim lassitudinem leuat.

En tout mouuement [1] du corps lors que l'on commence [2] à se lasser, le repos fait aussi tost cesser [3] la lassitude.

DISCOVRS.



E que dit Hippocrate en cét Aphorisme n'est pas nouueau selon l'apparance, puisque les idiots, & les bestes mesmes le mettent en pratique, Nature leur ayant appris à se reposer quand elles sont lasses, pour rendre à leurs membres partie de leur vigueur dissipée par le trauail. Mais comme nostre diuin Maistre n'a rien mis en ses écrits de triuial & superflu, nous ne deuons pas croire qu'en ce seul endroit, & en vn œuure le plus moëleux de tous les siens, il se soit equiuoqué si lourdement, d'estaler vne proposition vulgaire & triuiale, s'il n'y auoit dessouz vn autre sens que celuy du commun. Il faut donc sçauoir que par la lassitude il n'entend pas seulement la langueur, foiblesse, ou douleur que souffrent les membres apres les grands exercices, les promenades, & les diuertissemens laborieux, où chacun suiuant sa condition se peut adonner; mais aussi tous les mouuemens corporels, soit de lation ou d'alteration, soit volontaires ou non volontaires. Nous sçauons que l'ordre estably de Nature parmy les animaux porte que le mouuement & le repos succedent l'vn à l'autre: Par exemple, si l'on marchoit tousiours les membres perdroient tout d'vn coup leur

force & vigueur : si l'on estoit en repos perpetuel, la chaleur naturelle seroit bien tost suffoquée par la multitude des excremens, faute de les dissiper par l'exercice : si l'on mangeoit sans cesse, l'abondance des viandes greueroit l'estomac, & estoufferoit la chaleur des parties : si l'on ne mangeoit point, cette chaleur s'evanoüiroit auec la vie en peu de temps, & si toutes ces choses se pratiquoient alternatiuement, mais à tres-longs interuales, le dommage qui en prouiendroit seroit d'autant plus difficile à reparer, que les mouuemens & repos auroient esté longs, les principes ayans enerué les membres, & les derniers les ayans accablé d'excremens : ou que l'estomac pour n'auoir eu dequoy cuire en temps & lieu, seroit en apres, à cause de sa foiblesse, incapable d'alterer les viandes pour satisfaire à la necessité des parties affamées, lors qu'il en auroit à suffisance pour ce faire. Mesme entre ces mouuemens il y a beaucoup de correspondance, puisque les naturels & les volontaires ressentent les fruits & les incommoditez qui procedent les vns des autres, & qu'en tout mouuement de lation, pour peu fort ou continu qu'il puisse estre il y a de l'alteration, d'où viennent les lassitudes plus ou moins grandes : que si elles sont legeres, le corps n'en vaut que mieux, puis qu'en moins de rien elles sont ostées, & cependant ce qui gréuoit est dissipé : si elles sont fortes le corps y pâtit beaucoup, vne partie de ses esprits s'estant éuanoüie auec les superfluitez, d'où les membres deuiennent plus que deuant susceptibles de nouueaux excremens, & moins propres à la resistance. Ainsi nous en voyons plusieurs couchez au lit plus long temps qu'ils ne desireroient apres les exercices laborieux de la luitte ou de la paulme, & des gourmans contracter de dangereuses maladies, pour se gorger és festins, de vin & de viandes par delà leur portée. Partant c'est aux sages à ne rien faire de trop, prenans du repos auant l'entiere lassitude, beuuans & mangeans selon la necessité, sans estre ou tousiours pleins, ou tousiours affamez ; & tant aux frictions, ieux, exercices, promenades, qu'autres diuertissemens, voire mesme aux passions de l'esprit qui donnent d'ordinaire de grands mouuemens aux corps, ne passer iamais dans l'excés ; & si l'on y vient par mégarde, se remettre peu à peu dans son premier estat, qui est le profit & instruction que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. TAnt de lation, que d'alteration ; de volonté, que de contrainte, de celuy qui se fait par l'organe des muscles, ou bien des visceres.

2. La

2. La lassitude (i'entens pour le mouuement de lation, soit volontaire ou forcé, qui se fait par les muscles) se fait principalement aux iointures par le frayement des membres contigus, qui par fois s'échauffent & dessechent en telle maniere que la fievre luy succede : quelque fois il est impossible long temps apres de les mouuoir, & faut de necessité les humecter, en Esté par le bain, en Hyuer par les onctions qui se pratiquoient du temps d'Aristote, comme il nous apprend au *Probléme* 40. *de la* 1. *Section*. Or auant que la lassitude enerue les forces, on se délasse souuent au changement de mouuemens & de postures, en la diuersité desquelles les membres se recréent, comme nous l'apprenons de ceux qui ont coustume de marcher, qui ne se lassent pas si tost parmy les costaux & valons qu'en vne plaine de longue estenduë, ainsi que nous l'enseigne le mesme Aristote au *Probléme* 10. *de la* 5. *Section*.

3. Car vn contraire chasse l'autre. Cecy doit s'entendre de ceux principalement qui ne sont pas accoustumez au trauail, lesquels se lassent pour peu qu'ils s'exercent : car pour les gens qui sont faits à des exercices ordinaires, tant s'en faut qu'ils se treuuent mal de leur trauail, qu'au contraire s'ils sont vn peu long temps de repos ils s'inquietent, & s'en treuuent mal.



APHORISME XLIX.

Quotidianis laboribus assueti, etiamsi inualidi sint aut senes, insuetis quamuis robustis & iuuenibus facilius consueta ferunt exercitia.

Ceux qui par [1] coustume s'employent aux trauaux qui leur sont ordinaires [2] encore qu'ils soient foibles [3] & vieux, les supportent auec plus de [4] facilité que les forts [5] & ieunes qui n'y sont pas [6] accoustumez.

DISCOVRS.

LES exercices semblables repetez plusieurs fois causent les habitudes que l'on y a par apres, dit le Philosophe au second de ses Morales : ainsi à chanter & manier souuent des instrumens de musique l'on deuient Musicien & iouëur parfait. A force de

hacher du bois on deuient Charpantier habile, & ainsi des autres Arts & mestiers, l'exercice desquels, mesme des plus penibles, dépend dauantage de la dexterité contractée par l'vsage frequent, que de la force ou roideur des membres de ceux qui les pratiquent; estant plus importun à beaucoup en la fleur de leur âge qu'à d'autres qui sont au declin & panchant de leur vie. D'où nous apprenons quelle est la puissance de la coustume, laquelle contre toute vray-semblance donne de la force à ceux qui n'en ont point pour exercer les mestiers où ils sont dressez, & semble lier les bras aux plus robustes quand il est question de se mettre à bon esciant aux exercices qu'ils pratiquent rarement; partant c'est auec raison que l'on appelle la coustume vne seconde Nature puis qu'elle se donne l'authorité de rendre les choses difficiles à faire à cause de l'âge, douces & aisées à ceux qu'elle a de long temps duits à leur pratique, y ayant tellement disposé leurs membres que l'excés dehors ils s'y portent auec pareille gayeté, voire presque auec autant d'vtilité pour leur santé comme à boire & manger, vû que mesme il s'en trouue qui se portent mal lors qu'ils se relaschent trop de leur trauail ordinaire. Or cette disposition vient en partie du corps, en partie aussi de l'esprit: de celuy-cy, à cause qu'estant occupé tousiours à mesme chose il ne trauaille point à la recherche d'vne nouuelle connoissance, qui le pourroit gesner. De l'autre, à cause que ses membres ont pris tel ply qu'il n'y a point de difficulté à les courber, de maniere qu'ils les entretiennent aisément en la posture accoustumée; ioint qu'ils sont tellement endurcis qu'ils sentent bien moins le trauail que ceux qui n'y ont pas de l'habitude. Ainsi nous voyons des vieillars aller tousiours en Hyuer les mains découuertes sans beaucoup se plaindre du froid, où de ieunes muguets auroient les doigts gelez s'ils auoient tant soit peu quitté leurs gans: & plusieurs aller pieds nuds parmy les neiges & les sablons ardans, qui se plaignent moins du froid & du chaud que d'autres naturellement plus robustes qu'eux, bien couuerts & chaussez. En fin les mains s'endurcissent à manier le hoyau, & les pieds à beaucoup marcher, ainsi que nous lisons de certains laquais Turcs nommez Peichs, qui à force de marcher auoient la plante des pieds si dure, qu'ils s'enduroient ferrer comme des asnes & cheuaux. Que diray-ie plus, sinon que les choses tout à fait contre nature, comme les venins, se rendent familieres par coustume? mesmes iusques aux douleurs & maladies, où quelques vns ont, s'il faut ainsi dire, telle habitude, de deuenir comme insensibles à leurs attaques, comme s'ils estoient nais pour tousiours souffrir, tant cette vsurpatrice de la puissance de Nature prend d'empire & d'authorité sur elle. La force de la coustume estant donc telle, nous deuons prendre garde

à ne la pas changer temerairement, & conseiller aux vieillards, tandis qu'ils peuuent, de s'exercer aux mestiers & emplois où ils sont accoustumez de ieunesse, & ce à proportion de leurs forces; tel exercice leur estant plus salubre que l'oisiueté. Et de plus, quand il est question des remedes, nous deuons iuger de ceux qui les peuuent porter, plus ou moins rudes, selon les forces corporelles, que nous pouuons en quelque façon examiner, suiuant les mestiers que chacun exerce.

Explication.

1. Laquelle se contracte d'autant mieux qu'elle se rend conforme à la Nature: Ainsi ceux qui ont de l'inclination à quelque exercice, & s'y adonnent de bonne heure, deuiennent plus habiles que ceux qui s'y mettent plus tard, & y ont de la repugnance. Et nous voyons presque dans tous les mestiers, mesme dans les Sciences & Arts liberaux, les enfans des Maistres y estre mieux versez, tant pour l'inclination qui les y porte, que pour l'instruction familiere qu'ils reçoiuent de leurs parens, succans s'il faut ainsi dire, les preceptes auec le laict, que ceux qui s'y mettent plus tard, & y sont comme estrangers.

2. Non à toute sorte de trauaux, mais seulement à certains, accoustumez; comme le masson à ses bastimens, le laboureur à sa charruë, le vigneron à sa plante, & ainsi des autres, où chacun s'est appliqué de ieunesse. Ie dis cecy contre ceux qui se meslent de tous mestiers quand ils sont ieunes, & qui faute d'en auoir appris vn bon, meurent de faim quand ils sont vieux.

3. Non pourtant en telle vieillesse que les forces leur manquent du tout, comme en la decrepite, mais principalement en celle que l'on appelle verte & cruë, à sçauoir de cinquante à soixante ans, ou par delà.

3. Pource qu'à force de faire vne mesme chose on y dispose tellement les membres, que l'on y acquiert, sinon du plaisir, au moins beaucoup de facilité, pourueû que l'on ne continuë pas tellement le trauail qu'il soit qualifié du nom d'excés: car comme dit à peu prés Aristote *au Probléme* 14. *de la* 21. *Section*, les choses que nous pouuons faire, & qui nous delectent mesme par l'vsage, nous sont insupportables & ennuyeuses par la frequence & continuité.

5. Lesquels ont l'esprit plus capable d'apprendre, & ont plus

de force pour executer les choses ausquelles les vieillars n'ont iamais esté duits ; non pas celles où ils se sont exercez toute leur vie.

6. Attendu, comme dit Galien, que les parties exercées sont plus fortes & habiles au trauail que celles qui ne le sont pas, tant à cause du ply qu'elles ont pris, que de la dureté qu'elles ont contractée.



APHORISME L.

Consueta longo tempore, etiamsi deteriora sint, insuetis minus molesta solent esse. Quare ad insolita quoque facienda mutatio.

Les choses [1] accoustumées de long temps, quoy que plus [2] mauuaises que celles qui n'ont point esté [3] pratiquées, sont pourtant plus faciles à supporter que les autres. Il faut neantmoins les [4] changer, & passer en celles que l'on n'a pas accoustumé.

DISCOVRS.



OMME dans les Estats & polices du Monde il n'y a rien si doux que le commandement des Princes legitimes ; & rien si mal-aisé à supporter que celuy des Tyrans & vsurpateurs. Ainsi dans la police corporelle le plus doux empire est celuy de la Nature, & le plus tyrannic celuy de la coustume. Mais comme par fois les Seigneurs vsurpateurs contrefaisans les Princes legitimes establissent des Loix & Ordonnances, où du commencement ils contraignent leurs nouueaux subiets d'obeïr, il arriue finalement que telle obeïssance forcée leur passe en telle habitude, qu'elle deuient non seulement volontaire, mais tellement necessaire, qu'vn nouueau changement les mettroit au hazard d'vne perte & ruine toute euidante. Ainsi la coustume s'estant installée de bonne heure en la place de la Nature, impose tel ioug aux corps & aux esprits, que les obligeant du tout à son seruice elle attire à elle tous leurs sens & inclinations. Quant est des corps, on sçait ce qui est dit en l'Aphorisme precedant, que ceux qui sont accoustumez à quelque exercice, quoy que foibles & âgez, en viennent mieux à bout que de plus ieunes & forts qui ne les pratiquent pas d'ordinaire ; en quoy l'on voit manifestement la Nature surmontée par la coustume. On

sçait aussi que les choses directement contraires à la Nature, comme les venins, se familiarisent à nos corps par accoustumance: les Histoires en sont frequentes chez les Autheurs; & nous en auons touché quelques vnes au 15. & 60. Commentaire de nostre Escolle de Salerne. *Il y en a qui seront malades s'ils changent tant soit peu leur viure & exercice ordinaire, comme nous fournit d'exemple Denys Tyran de Syracuse, lequel ayant esté contraint au siege de sa ville de s'abstenir vn peu de temps de ses débauch s ordinaires deuint sec & tabide incontinent, comme nous l'apprend* Aristote en la 28. Section de ses Problémes. *Cela se voit aussi aux autres sieges de Villes, où les habitans pour n'auoir leurs commoditez ordinaires meurent plus viste que les gens de guerre, aussi mal nourris qu'eux, mais disposez de long temps à la fatigue & aux mesaises. Quant est des esprits, voyons comme la coustume les mene à la baguette. Les Loix, dit Aristote* au 2. de sa Metaphysique, *le declarent, esquelles des choses fabuleuses & pueriles peuuent plus par coustume que par connoissance. Chacun louë celles de son païs, sans examiner si elles sont bonnes ou mauuaises, iustes ou iniques. En matiere de Religion chacun se sacrifie pour la sienne, quoy que souuent extrauagante & phantastique, telle qu'est & fut iadis la creance de beaucoup de Nations, chacune desquelles s'est forgée des Dieux à sa mode. On se trompe mesme par coustume en cas de beauté: Entre nous les nez aquilins sont les plus beaux; entre les Negres les plus camus: Nous faisons estat de la blancheur, eux de la noirceur; nous tenons que les oreilles petites & rondes sont les mieux faites, les Indiens de Calecut font estat des grandes, & se les font abattre sur les espaules: les mammelles des femmes troussées à guise de montagnettes sont estimées parmy nous les plus gentilles; entre les Abhannages, peuples d'Ethiopie, on fait cas des plus grandes & pendantes, iusques là que les femmes se les font pendre enuiron le nombril. Ces peuples n'osent monstrer leur bouche, & cependant mettent ciuilement le cul à l'air. Ce n'est pas encore aux opinions où la coustume s'arreste, elle veut aller bien plus auant, & changer les inclinations: en cette maniere elle rend les tristes & melancolics de nature, gais & iouiaux par la frequentation des dances & festins; les poltrons & coüars hardis & belliqueux, pour s'estre du commencement engagez en des Compagnies de Gendarmes, & estre contraints d'aller aux coups, comme dans les païs où l'on vit tousiours parmy la guerre. Les plus querelleux deuienent pacifiques pour frequenter des gens de pareille humeur, & ainsi des autres: Ce qui nous fait voir que la coustume a vne extresme force de changer les mœurs & inclinations des hommes, supplantant plustost la*

Nature, que celle-cy ne la peut supplanter, n'estant pas mesme à propos de le faire, si ce n'est peu à peu lors qu'il y a esperance de reduire les choses en leur estat naturel quand elles n'en sont point trop esloignées. Ce que i'entens principalement des corps, leur faisant insensiblement changer de façon de vie, sur tout lors que l'âge n'y repugne point; voire pratiquans le mesme en certains cas encore que la Nature & la Coustume fussent d'accord, assauoir aux maladies où l'on ne doit point tant auoir égard à elles qu'à l'infirmité plus pressante, laquelle veut estre chassée par vne maniere de viure toute contraire aux precedantes, pource que les choses accoustumées n'émeuuent & n'ébranlent pas comme celles dont on vse rarement, qui est selon l'intention de nostre Hippocrate.

Explication.

1. COmme par exemple, boire & manger à toute heure sans distinction de viandes, d'ordre, ny de temps; faire les exercices, veiller ou dormir hors de saison; bref, pecher en toutes les regles d'vn bon regime.

2. Attendu que les coustumes enuieillies passent en nature, & tant s'en faut ne se peuuent changer sans le détriment des corps qui les ont contractées, si l'on n'y procede par grande retenuë & discretion: car le changement subit est dangereux, comme nous l'apprend l'Aphorisme suiuant.

3. Assauoir les susdites, que l'on n'a point pratiquées, ce qui a lieu notamment au boire & au manger: par exemple, il se trouue des personnes à qui les perdrix & becasses seroient naturellement propres, lesquelles cuisent mieux le bœuf & le porc que ces viandes plus delicates, pour en auoir pris l'vsage de long temps, dont on peut donner raison de ce que les membres appettent tousiours ce qui leur est le plus familier, le ventricule sur tous, tant pour le plaisir qu'ils ont en leur ioüissance, qu'à raison de la nourriture qu'ils prennent, semblable à celle qu'ils ont de long temps reçeuë, laquelle par vsage leur est deuenuë naturelle. Or est-il que tout semblable appete son semblable, & le change aisément en ce qu'il est. Sur quoy il faut remarquer qu'Hippocrate escriuant que la chose accoustumée blesse moins que celle qui ne l'est pas, signifie qu'elle peut donc blesser, & ce entant qu'elle repugne à la Nature, vaincuë par sa contraire: ou bien on peut dire, que les choses accoustumées donnent par fois de la nausée & du dégoust. Au con-

traire celles que l'on prend rarement donnent de l'appetit, & que dans le bon appetit la coction se fait mieux que quand l'estomac reçoit quelque chose à regret. Ie respons, qu'autre chose est receuoir de l'vtilité, autre chose du plaisir : ie sçay que quand les deux sont vnis tout va bien ; mais estans des-vnis, l'vtile est preferable au plaisant : partant quand nous receuons les choses accoustumées auec repugnance, ie sçay que la coction ne s'en fait pas si bien que quand on y a du contentement. Mais il arriue aussi d'autre part, que ce qui nous est extraordinaire, quoy que pris auec plaisir, ne nous profite pas tousiours tant, pource que la nourriture qui en prouient est comme estrangere aux parties, supposé qu'elle soit bien cuitte. Que si elle n'est telle, comme il arriue quand l'estomac en prend trop, & auec auidité, la coction est sinistre, & le mal est double. Cecy se peut aussi entendre, & plus conuenablement, de l'ordre & du temps de la nourriture : car pour le changement des viandes, supposé que ce ne soit de celles de bon suc en celles qui l'ont mauuais absolument, ou que l'on ne face point d'excés des bonnes ; il est vray que la chose appetée profite plus que celle où l'on a de la repugnance.

4. C'est à dire que ceux qui viuent ainsi sans discretion par coustume, ont besoin pour leur santé de la changer par interuales, vsans d'vn regime exact, & prenans des medicamens pour euacuer les superfluitez qu'ils amassent par leur déreglement. Que s'ils la veulent du tout changer, il faut y proceder lentement, & auec dexterité, comme nous auons escrit sur le 60. Texte *de l'Escole de Salerne*.



APHORISME LI.

Semel multum & repentè, vel vacuare, vel replere, vel calefacere, vel refrigerare, aut alio quouis modo corpus mouere, periculosum : omne siquidem nimium naturæ inimicum. Paulatim verò quod fit, tutum, cùm aliàs tum maximè vbi ab vno ad aliud facienda est mutatio.

Il est dangereux d'euacuer beaucoup [1] & soudainement, de remplir [2], d'échauffer [3], de [4] rafraichir ou émouuoir [5] le corps en quelque autre maniere, d'autant que tout excés est ennemy de [6] Nature : mais ce qui se fait peu à peu [7] est seur, & ce le

plus [8] souuent, sur tout quand il se fait changement d'vne chose en [9] vne autre.

DISCOVRS.



L n'y a rien dont on rebatte tant les oreilles de ceux que l'on veut traiter de regime, que la recommandation de la mediocrité en toutes leurs actions : nom qui est d'vne large estenduë, tant au regard des sains que des malades, s'entendant des medicamens & des alimens, voire generalement de l'vsage des six choses non naturelles, lesquelles estans moyennes & indifferentes d'elles mesmes sont bonnes ou mauuaises, suiuant que l'on en vse bien ou mal. Pourtant il n'y a rien qui soit si mal obserué, non faute de bonne volonté en plusieurs, qui n'ont chose si chere que la conseruation de leur santé: mais à cause de la difficulté, si ie ne dis l'impoßibilité de le faire également en tout ; si nous auons égard aux occasions, aux temps, aux temperamens diuers, non seulement de plusieurs, mais außi d'vne mesme personne, & à la coustume plus forte que tout le reste. Or qui veut garder comme il faut la mediocrité, doit auoir la Nature pour guide de ses actions, laquelle procedant en ses œuures auec poids & mesure ne passe pas soudain d'vne extremité à l'autre, mais fait ses progrés du moins au plus, & du plus au moins : ainsi le Soleil faisant annuellement le circuit du Ciel échauffe la terre peu à peu à mesure qu'il auance, iusques à tant qu'il soit en son Zenit, où il fait éclater sa chaleur plus forte ; puis se retire de mesme, & à mesure qu'il fait retraite le froid auance iusques à tant que par vn nouueau progrés il le chasse comme auparauant, & tout cela se fait lentement, & peu à peu. Les plantes ne produisent pas tout d'vn temps feüilles, fleurs & fruits : mais toutes ces merueilles de Nature se font suiuant l'ordre qu'elle leur a imposé. L'Art, imitateur de celle-cy fait tout de mesme ; quand on arrose vne plante l'on verse de l'eau peu à peu, car trop à la fois la terrasseroit & déracineroit. Ne voyons nous pas à propos de cecy, les gens trop actifs, soit à estudier, soit à gouuerner les affaires du Monde, soit à faire amas des biens de fortune, se perdre & ruiner mal à propos pour se porter en leurs entreprises trop hastiuement? Combien se voit-il de fols pour auoir par trop estudié ; de gens perdus par des conseils temeraires & precipitez? Combien d'hommes morts en la fleur de leur âge à la poursuite des richesses pour les vouloir attraper auant le temps par vne infame ialousie d'en voir d'autres ausquels ils ne se croyent inferieurs, plus riches & accom-

& accommodez : ainsi les rossignols chantans à l'enuy l'vn de l'autre, meurent aucunefois au milieu de leur gazoüillement, l'esprit & l'haleine leur manquant plustost que l'enuie de chanter. Compareray-ie à ces malconseillez les malades, & tous autres qui ont besoin du secours de la Medecine, voire les Medecins mesmes, & leurs ministres ? ceux-cy pour trop haster les remedes, & ne les donner en temps & lieu ; comme aussi de ne pas bien mesnager la nourriture : les autres pour n'estre obeïssans, & vouloir tout faire à leur teste, faisans la sourde oreille aux conseils qu'on leur donne de pratiquer le contraire de ce qu'ils font, pour suiure les boutades de leur fantasie, sans considerer le peril où ils s'engagent de gayeté de cœur. Mais ces discours mis à part on demande si cette mediocrité doit estre égale tousiours, & en tous ? Ie dis, qu'ayant égard à ce que dessus, assauoir aux occasions, aux temps, aux temperamens, & à la coustume, que ce qui est par fois mediocre à l'vn est excessif à l'autre: Par exemple, tirant vne liure de sang à vn homme robuste, on n'excede pas tant les bornes de mediocrité que si l'on en tiroit demy liure à vn enfant, ou à vn foible vieillard ; & vn remede est qualifié d'excés en vne fieure hectique, qui sera fort mediocre en vne putride ; tel qui aura coustume de se purger de diagrede, en portera mieux vingt grains, qu'vn autre non accoustumé, quatre ou cinq : tel medicament qui sera excessif en precaution, à peine sera mediocre en vraye garison ; sur toutes lesquelles circonstances le Medecin methodic se doit exercer pour reüssir en ses cures heureusement, se gardant des euacuations & repletions, & autres choses excessiues, comme aussi de tous changemens soudains & precipitez, qui est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. CAr les euacuations trop amples mettent les forces à bas par la suitte de la chaleur & des esprits, comme aux saignées & purgations excessiues, ce que font aussi celles qui sont soudaines, mesme de matieres inutiles, comme il arriue aux empyemes & hydropisies, où on euacuë trop à la fois.

2. Pource que les repletions grandes & soudaines esteignent en vn instant la chaleur naturelle, comme on l'apprend de ceux qui se gorgent de viandes apres auoir esté long temps sans manger : finalement nostre Hippocrate condamne icy aussi bien qu'au quatriesme Aphor. du 1. liu. les inanitions & repletions extrémes.

3. Car le chaud excessif, dit nostre Hippocrate Aph. 16. li. 5.

relasche les chairs, affoiblit les nerfs, rend l'entendement stupide, prouoque flux de sang, cause défaillances, & en suitte la mort, notamment où l'intemperie chaude est redoublée, comme dans vne fievre ardante où l'on voudroit donner du theriaque, ou autre confection chaude, sur le simple soupçon d'vne qualité maligne.

4. Car le froid, comme il est dit en l'Aphorisme 17. du liure susdit, cause des conuulsions, tensions, liuiditez, & rigueurs fievreuses; & ce en partie esteignant la chaleur, en partie la chassant & repoussant iusques aux visceres & lieux plus profonds du corps; ce qui est d'autant plus dangereux que les corps sont décharnez & maigres.

5. Supposé l'humecter & dessecher outre raison & tout à coup, par alimens & medicamens qui ont faculté de ce faire, ou luy faire souffrir quelque autre alteration signalée. Cecy s'entend pareillement de toutes les actions de la vie, comme de courir à perte d'haleine, puis s'arrester tout court; passer d'vn grand Soleil en des tenebres profondes, & d'icelles en vn grand Soleil; voir les compagnies, se resioüir & faire la débauche, puis tout soudain changer d'humeur, menant vne vie solitaire & frugale; rire demesurément, & soudain par quelque reuers pleurer, ou bien demeurer morne & taciturne, & ainsi des autres.

6. Laquelle s'entretient en la mediocrité, & se détruit par les excés, notamment quand ils sont soudains & passent d'vne extremité en l'autre sans garder aucun milieu.

7. Comme s'il faut changer vne mauuaise coustume contractée de long temps, & qui tient lieu de seconde nature, il y faut venir auec telle discretion que la personne n'en reçoiue point d'incommodité par le changement, le faisant petit à petit, surtout quand rien ne presse: ainsi celuy qui boit le vin pur, & a plustost besoin d'eau, doit estre reduit à ce dernier breuuage lentement: celuy qui fait peu ou trop de repas ayant besoin du moins ou du plus doit estre traité de mesme, & ainsi des autres.

8. D'autant que par fois il faut necessairement pratiquer les excés, faisant euacuations soudaines & copieuses: par exemple aux grandes douleurs & inflammations, oppressions, catarrhes suffoquans, & semblables.

9. Tel changement retranchant peu à peu les habitudes acquises, & restablissant les naturelles sans peine ny trauail.



APHORISME LII.

Non, si recta ratione gerenti omnia secundum eam minus succedat, protinus est ad aliud transeundum, modò illud constet quod ab initio visum fuit.

Si celuy qui opere auec [1] raison voit que son dessein ne [2] reüssit pas suiuant son iugement, il ne doit rechercher autre [3] moyen d'en venir à bout, pouruû que les indications demeurent telles qu'elles luy ont paru du [4] commencement.

DISCOVRS.



LA plus recommandable partie qu'ait vn Medecin, la science supposée, c'est la prudence, par laquelle connoissant les maladies, moyennant les indications qui luy en declarent les causes & la nature; il y apporte les remedes necessaires suiuant que la raison & son iugement luy dictent, dans l'vsage desquels il doit perseuerer iusques au bout; assauoir tandis que la maladie demeure dans vn mesme estat, iaçoit que du commencement le malade n'en perçoiue aucun soulagement: car comme dit fort bien Galien, tout ainsi que l'eau tombant par gouttes sur vne pierre n'y peut imprimer de cauité manifeste qu'auec vn long temps; de mesme les maladies cruës & de difficile coction ne cedent pas aux premiers ny seconds remedes, mais se laissent vaincre, s'il faut ainsi dire, plustost par la patience que par l'effort des medicamens, lesquels pris hors de temps abattent plustost la Nature qu'ils ne combattent la maladie; n'estant pas assez d'opposer à vn mal des remedes proportionnez à la grandeur de sa cause, si premierement on n'examine les forces du malade, & autres circonstances, qui peuuent empescher ou retarder leurs effets, comme les obstructions & l'espoisseur ou terrestrité des humeurs qui pechent. C'est ce que nous veut signifier nostre Hippocrate, aduertissant le iudicieux Medecin de ne point changer temerairement les remedes deuëment & ponctuellement ordonnez, comme nous auons desia dit; d'où les malades peuuent tirer vn aduis, de ne point desesperer au retardement de leurs garisons, mais auoir tousiours bon courage, & accuser plustost de ce mal-heur la rebellion de leurs maladies difficiles à vaincre, que l'industrie du Medecin & la vertu des remedes, se gardans de faire comme beaucoup d'autres, lesquels voulans estre traitez

à leur poste s'impatientent de ne garir si tost qu'ils voudroient, ne regardans pas que leur mauuaise conduitte à esprouuer plusieurs remedes diuers est cause qu'ils ne sentent l'effect d'aucun, si ce n'est à leur dommage : ce qui arriue non rarement par la conniuance, voire mesme par l'Ordonnance des Medecins qui branlent au manche, incertains par fois iusques au bout de la qualité des maladies dont ils entreprennent les cures, esquelles s'ils reüßissent, c'est plustost par fortune que par conduite. Or toute maladie a ses propres signes, lesquels perseuerans font connoistre que l'espece n'en est point changée, partant qu'il ne faut point changer les remedes, notamment quand on en reçoit quelque legere vtilité, d'où croist l'esperance d'vne plus grande, & qu'ils n'aigrissent point le mal. Que s'ils l'aigrissent, alors on doit presumer que pour quelque ressemblance de signes on se sera trompé, comme si l'on prend l'inflammation de la partie caue du foye pour la colique; celle-cy pour la grauelle, & ainsi d'autres maladies, où les moins aduisez se méprennent aucune fois; ausquels cas il faut promptement changer de batterie, & faire l'experience de nouueaux medicamens: Que si les especes changent, comme si d'vne fievre quotidienne, ou autre, se fait vne quarte, on doit alors sans scrupule changer les remedes, qui est le profit que nous tirerons de cét Aphor.

Explication.

1. COmme le Medecin dogmatic & rationel qui tasche de cognoistre la nature des maladies par leurs causes; & celles-cy par leurs signes: en suitte de laquelle connoissance il nourrit, saigne & purge le malade suiuant les necessitez du corps, ses forces, la qualité & quantité des humeurs peccans.

2. C'est à dire qu'il ne chasse pas le mal si promptement qu'il desire, soit pour la foiblesse de Nature, la rebellion de la matiere, ou quelque vice particulier du corps, ou quelque qualité occulte qui retardent l'effet des remedes.

3. Quant à la qualité des medicamens, mais bien quant à la quantité, augmentant leur doze lors que le corps pour s'y estre familiarisé n'en est point esmeu, ou la diminuant si l'on voit que les forces ne la puissent soustenir. Que si les medicamens dont on a long temps vsé, pour le trop de familiarité contractée auec le corps, ne font rien, soit en grande ou mediocre quantité, lors il faut de necessité les changer, & en substituer d'autres qui ayent mesmes vertus & proprietez de combattre le mal dont sera question.

4. C'est à dire tant que le mal ne change point d'espece, & a les mesmes symptomes qu'auparauant.



APHORISME LIII.

Quibus aluus est humida, iuuentam quidem agunt faciliùs quàm qui eandem siccam habent, sed senectute difficilius defunguntur. Ipsis siquidem senescentibus ferè resiccatur.

Ceux qui ont le ventre [1] coulant quand ils sont [2] ieunes, se portent mieux que ceux qui l'ont [3] resserré: mais venans en vieillesse ils se portent plus [4] mal; d'autant que les [5] vieillars pour la plus part ont le ventre [6] sec.

DISCOVRS.



NE des grandes incommoditez que reçoit le corps, voire la source de beaucoup d'autres, est la paresse du ventre, au moyen de laquelle, les excremens retenus infectent les humeurs & les esprits, causent des défaillances, douleurs de teste & de ventre, ostent l'appetit, troublent la coction de l'estomach, & souuent entretiennent des fievres aiguës & mortelles; partant en quelque âge que ce soit il n'y a rien plus souhaitable pour l'asseurance de la santé que d'auoir la clef de son ventre, signamment en la ieunesse où la necessité de se décharger souuent est plus considerable que dans les âges derniers, tant pour les cruditez que l'on y amasse par vn viure déreglé; les ieunes pour la plus part ayans cela de mauuais de se gouuerner & traiter à leur poste, que pour l'humeur bilieux dont cét âge est fertile plus qu'aucun autre, la retention duquel pourroit mettre tout le corps en feu; comme d'autre part les cruditez y causer pourriture, source de plusieurs grieues maladies. Quand ie parle de la ieunesse, i'entens depuis la naissance iusques à trente cinq ans ou enuiron, où le feu allamé dans les veines commençant à s'amortir, les hommes deuiennent plus reglez & temperez qu'auparauant; de sorte qu'encore qu'ils ne soient si libres du ventre, neantmoins ils ne courent pas telle risque dans sa paresse que les ieunes hommes en pareil cas. Mais d'où vient que nostre Hippocrate dit que ceux qui sont en liberté de ventre dans la ieunesse, & s'en portent bien, sont en mauuais estat lors que la mesme liberté leur

continuë au dernier âge, sans en donner autre raison sinon que les vieux sont d'ordinaire constipez? Comme s'il vouloit persuader que c'est presque contre nature qu'vn vieillard ait le ventre libre, & que partant ceux qui l'ont tel se portent plus mal qu'en vn autre estat. Cecy veritablement a quelque apparance, mais de raison pas beaucoup. Partant le vray sens de nostre Hippocrate est que ceux qui ayans le ventre libre en ieunesse se portent bien, c'est à raison de la faculté expultrice qui est forte dans les premiers âges, par laquelle les excremens s'estans à propos déchargez ils euitent les maladies que leur retention peut causer: là où pareille liberté continuant en vieillesse, temps auquel les humeurs bilieux qui prouoquent l'excretrice par leur acrimonie, sont la plus part attiedis, c'est signe ou de crudité ou de pourriture, ou des deux ensemble, & le tout par défaut de la chaleur naturelle; d'où vient que le corps n'est pas nourry, & qu'il change en excrement la plus part de ce qu'il reçoit. Les vieillars sont donc plus mal ayans le ventre libre, c'est à dire trop coulant; non à cause des excremens qu'ils iettent, mais pource qu'ils les engendrent: que si les ayans engendrez ils reçoiuent quelque empeschement en leur excretion, & que leur ventre deuienne paresseux, alors tant s'en faut qu'ils s'en portent mieux, qu'au contraire la retention forcée de leurs superfluitez leur est occasion de nouuelle misere, ce qui arriue rarement aux vieillars prudens & reglez en leurs actions, mais frequemment aux peu sensez, qui ne pouuant oublier les débauches de leur ieunesse, s'y entretiennent tousiours. Or quand nostre Hippocrate parle des ventres humides & secs, il entend ceux qui sont tels par excés, estant necessaire en tous aages d'auoir le ventre mediocrement libre, qui est vn tesmoignage d'vne bonne temperature: mais vn peu plus en ieunesse, pource que la bile y domine; & moins en vieillesse, à cause de la melancolie, supposé que le ieune & le vieillard soient tous deux bien disposez, & outre ce viuent conformément aux loix de Nature.

Explication.

1. PAr nature, non par artifice, comme ceux qui s'humectent souuent de boüillons composez d'herbes & de viandes laxatiues, ou qui s'entretiennent en cét estat auec beurre frais, huile & semblables.

2. Depuis l'enfance iusques à trente-cinq ans, où l'on amasse au commencement des cruditez; assauoir en l'enfance, à cause de la gourmandise, & des sucs bilieux en la ieunesse florissante,

comme aussi des cruditez à cause des débauches, où beaucoup se prostituent en cét âge.

3. A raison que le ventre estant constipé, telles superfluitez sont arrestées, lesquelles seruent en suitte de leuain à plusieurs incommoditez, touchées en nostre Discours.

4. Ce Texte peut estre entendu diuersement ; assauoir, que ceux dont le ventre a esté coulant en ieunesse, dont ils se sont bien treuuez, se portent plus mal en vieillesse, quand la mesme liberté continuë, à cause que cét estat est contre la nature des vieillars ; ou bien qu'ils sont plus mal en vieillesse à cause que le ventre des vieillars est paresseux, & que les superfluitez qui couloient par le benefice des premiers âges estans retenuës aux derniers, peuuent mettre les susdits au mesme point que les ieunes, dont le ventre est resserré.

5. Ce qu'il faut entendre de l'âge de consistance, & de la vieillesse vigoureuse, non de la decrepite, où l'on voit les vieillars enfantins lascher leurs excremens à toute heure, & ne pouuoir les retenir, tant pour la foiblesse de leur faculté retentrice, causée par la perte de leur chaleur naturelle, que du phlegme dont ils abondent.

6. Pource que les fougues de la bile estant cessées, l'humeur melancolique froid & sec commence dans l'âge consistant à prendre sa place, & finalement s'instale tout à fait au temps de la vraye vieillesse.



APHORISME LIV.

Vt traducenda iuuentute liberalis & speciosa corporis magnitudo, ita senectuti inutilis & paruitate deterior.

La grandeur du [1] corps en ieunesse donne de la bonne [2] grace, & bien-seance : mais en vieillesse [3] elle est comme inutile, & moins à estimer que la [4] petitesse.

DISCOVRS.

Si le Consul Marius eust eu des vieillars à conduire à la guerre, sçachant combien la grandeur du corps & la grosseur des membres leur est difficile à supporter, il se fust bien gardé de choisir pour soldats ceux de la plus haute taille : mais ayant en ce cas plus affai-

re de ieunesse que de vieillesse, il auoit raison de choisir les grands hommes, que par derision on appelloit aussi souuent, plustost mulets, que soldats de Marius, attendu qu'entre les armes, qu'il disoit estre les membres d'vn soldat, & qui par consequent ne luy deuoient faire peine, il leur faisoit porter vne partie du bagage de l'armée, notamment le bois dont on faisoit la palissade du camp: en quoy il auoit raison de les vouloir grands, & de sept pieds de hauteur s'il pouuoit, vû qu'outre la force naturelle & roideur des membres qui peut estre égale à des corps grands & petits, l'extension & grandeur des parties donne beaucoup d'aduantage aux hommes en telle maniere de trauail, voire mesme dans les combats & exercices du corps; par exemple, à luter, & ioüer à la paulme, en quoy de necessité l'on doit aduoüer que les petits leur sont beaucoup inferieurs. Quand nous parlons des grands corps nous n'entendons pas ceux qui sont longs & gresles, lesquels sont presque aussi mal faits & maussades en ieunesse qu'en vieillesse, mais ceux qui sont gros à l'equipolant de leur hauteur, & en vn mot proportionnez en leurs dimensions. Ceux-cy pour l'ordinaire ont bonne grace, pourtant presque tousiours accompagnée d'vn certain fast & mespris de plus petits qu'eux quand ils les regardent au dessous de leurs espaules. Mais comme toutes choses ont leurs vicißitudes, & que les grands & petits hommes vieillissent égalément, ces derniers ayans passé vne ieunesse aussi gaillarde que les autres, sauf le déplaisir de n'estre si haut montez, sentent leur vieillesse à peu prés continuer de mesme, cependant qu'ils voyent ces Colosses courbez & penchans emprunter vn troisiesme pied, deux n'estans plus suffisans de les soustenir, attendu que l'aage ayant beaucoup diminué leur chaleur naturelle il n'y a plus d'esprits à suffisance pour regir vne grosse masse de corps; là où dans les petits corps les mesmes esprits vnis & ramassez agissent auec plus d'energie au maniment de leurs membres: mesme dans les maladies (qui est où bute icy nostre Hippocrate) ceux-cy sont plus aisément secourus que les autres, vû qu'estans plus robustes ils resistent mieux d'vne part aux assauts de leur mal, & d'autre supportant plus vertueusement les remedes; desquels (i'entens de ceux qui euacuent) sont incapables les plus grands & membrus, pource qu'ils y succomberoient tout aussi tost. I'adiouste à la loüange de la petitesse, que les hommes de basse taille sont en general plus sages, plus aduisez, plus courtois, & plus ciuils que les gros & membrus. Ie m'en rapporte aux Suisses & Allemans en comparaison des Italiens & Espagnols; & lors que l'Antiquité nous parle des Geans elle les dépeint gens cruels, reuesches & barbares. Or quoy que la grandeur & petitesse ayent chacune leurs prerogatiues & desaduantages,

ges, & soient toutes deux commodes ou incommodes suiuant les temps, toutefois les deux sont beaucoup moins à estimer que la taille moyenne, consistante en vne mediocre proportion de toutes les parties, d'où l'on iuge de la mediocrité du temperament, ausquels deux consiste la perfection de toutes les actions, & en icelle la santé du corps; lequel est plus capable de resister par ce moyen aux maladies, & receuoir les remedes qu'en aucun des deux autres estats.

Explication.

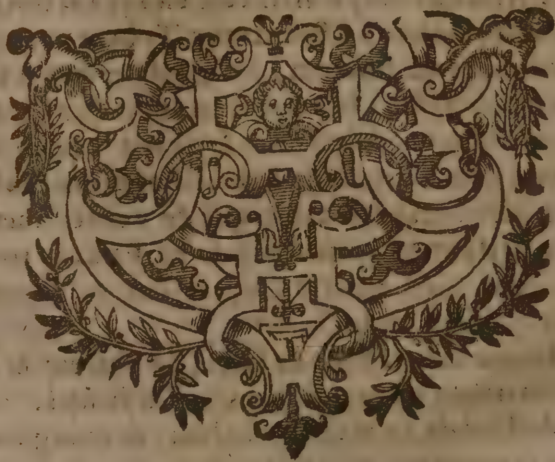
1. QV'il faut entendre de l'extension proportionnée des parties en toutes leurs dimensions, non vne hauteur démesurée, telle qu'aux corps des Geans, dont parle l'Antiquité prophane, voire mesme les Textes sacrez; Tesmoin Og Roy de Basan, que l'Escriture dit estre demeuré le dernier de la race des Geans, & dont le lit qui estoit de fer auoit neuf coudées de long & quatre de large, *au Deuteronome ch.* 3. Entre les hommes qui furent, iamais il ne s'en est treuué de si prodigieuse hauteur qu'vn Iuif nommé Eleazar dont parle Iosephe *liure* 18. *de l'Histoire Iudaïque*, lequel Artaban Roy d'Armenie enuoyant son fils Darius en ostage à Rome, donna à l'Empereur Tybere: cét homme auoit quinze coudées de hauteur, de maniere que si le Philistin Goliath eust encore vescu, luy qui n'en auoit que six & vn paume, il n'eust pas esté capable d'estre son petit laquais : car en ce que l'on raconte de la hauteur de S. Christophle & du Roy Teutobocus il y a bien autant de fable que de verité. Suetone en la vie d'Augusto parlant de la curiosité de ce Prince, touchant les choses rares, écrit qu'il auoit à Caprée des os d'animaux fort grands, qu'on appelloit os de Geans.

2. Attendu que dans la fleur de l'âge, la chaleur & les esprits abondent, & manient vn grand corps sans difficulté.

3. Par le deffaut de la mesme chaleur, & manque d'esprits, d'où les forces manquent, & ne sont bastantes de soustenir vne telle masse; de maniere que la pesanteur de la teste des vieillars leur faisant aisément courber l'espine du dos, ils deuiennent comme voutez, & au lieu de contempler le Ciel pour lequel ils sont destinez, ils panchent tousiours les yeux vers la terre lieu de leur origine, ayans par cét obiet suiet de pancher à leur prochain retour.

4. Non telle que celle des Pygmées, qui suiuant l'ethimologie de leur nom, ont enuiron la hauteur d'vne coudée; gens si miserables, d'estre guerroyez par des gruës, contre lesquelles ils marchent en armes montez sur des beliers au lieu de cheuaux. Par la petitesse nous entendons vne taille de corps qui est plus ou moins au dessous de la mediocrité, laquelle en comparaison de celle qui est beaucoup au dessus est plus souhaitable qu'elle au temps de la vieillesse, où la chaleur & les esprits estans diminuez ne peuuent si bien suffire à la conduite d'vne si grosse masse, pour y estre trop écartez; qu'à celle d'vne moindre, où ils sont vnis & ramassez, consequemment plus actifs & vigoureux.

Fin du II. Liure des Aphorismes.





APHORISMES D'HIPPOCRATE.

LIVRE TROISIESME.

APHORISME PREMIER.

Mutationes temporum potißimum pariunt morbos, & in ipsis temporibus magnæ mutationes frigoris, aut caloris, cæterorumque ad proportionem his respondentium.

Les mutations des [1] temps engendrent [2] principalement les [3] maladies; ce que font aussi dans les saisons [4] les insignes changemens de froid [5] ou de chaud, & autres choses en la mesme maniere, chacune suiuant sa [6] proportion.

DISCOVRS.



L'AIR est vne vaste campagne, dans laquelle viuent les animaux de toutes qualitez; & s'il y en a qui semblent en estre retirez, comme les poissons en l'eau, les vers, & autres insectes en la terre, il est nonobstant certain qu'ils ne subsistent que par les douces haleines de ce salubre Element, lequel en vn moment remplit par sa subtilité tous les espaces vuides qui sont aux deux susdits ses inferieurs, & se glisse d'vn mesme temps aux visceres de leurs hostes. Mais c'est vn mal estrange, que celuy mesme qui est autheur de nostre vie, est bien souuent l'instrument de nostre mort, nous apportant d'vne mesme

main la nourriture & le poison, c'est à dire vn rafraichissement entremeslé de choses qui deuiennent en nous causes de maladie : ce qui arriue quand il degenere de sa nature, soit par le meslange des matieres estrangeres, soit par alteration de ses propres & plus ordinaires qualitez ; le tout à raison de la continuelle guerre qui s'y démene, tant de la part du Ciel, que des autres Elemens : quant à ceux-cy, la terre & l'eau y enuoyans leurs vapeurs & exhalaisons, matiere des pluyes, gresles, vents & autres meteores, dont la pureté de l'air est alterée. Et quant au Ciel, on sçait que les Astres, notamment les Planettes, exerçans leur empire sur les choses d'icy bas, influent en l'air, par leur lumiere & mouuement, leurs faueurs & disgraces ; assauoir leurs faueurs naturellement, le Ciel n'estant autheur que de tout bien ; & les disgraces par accidant, soit à cause de la mauuaise disposition des Elemens, soit au discord qui se trouue aux influences de diuerses Estoiles, toutes bonnes d'elles mesmes, mais deuenuës mauuaises par confusion & contrarieté, laquelle broüille l'estat & naturelle constitution des Saisons, que le Soleil ce grand œil du Ciel partage & diuise durant sa pourmenade annuelle, suiuant qu'il s'approche ou esloigne des Hemispheres ; faisant en mesme temps toutes les saisons en diuers lieux du Monde. Or il est certain que si ce Prince des Planettes auoit au Ciel vn empire absolu, & si sa grandeur n'estoit point contre-quarée de la ialousie des autres petits Seigneurs, qui veulent à peine se confesser ses subiets, trauersans d'vne part sa puissance par la leur, & de l'autre faisans armer contre luy la terre & l'eau, nous aurions toutes saisons reglées en bon ordre : mais leur pouuoir eneruant par fois le sien, nous les auons confuses, & meslangées pour la plus part, au grand preiudice des corps, violantez par l'iniustice de ces Tyrans, qui ont pour satellites & executeurs de leur cruauté, non seulement les qualitez elementaires qui paroissent hors de temps, ou qui excedent en leurs propres saisons, desquelles nous pouuons nous donner de garde pour en auoir la connoissance ; mais aussi les occultes & malignes qui attaquent sans que l'on s'en puisse parer, d'où les maladies sont bien plus fascheuses que celles qui arriuent par les saisons reglées, dont il sera parlé cy-apres. Partant à mesure que ces saisons sont peruerties nous deuons essayer par vn bon regime de vie d'empescher & reparer les desordres que les diuerses alterations de l'air peuuent causer en nous, qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. EN quoy il ne faut entendre la suite des saisons, qui sont quatre en nombre, le Printemps, l'Esté, l'Automne, & l'Hyuer, distinguées par le cours du Soleil : mais le desordre qui échet en chacune d'elles quand leurs constitutions naturelles sont changées par l'influence du Ciel & mauuais mesnage des Elemens, comme quand l'Esté ressemble à l'Automne, l'Hyuer au Printemps, & ainsi des autres saisons peruerties.

2. A raison du changement qui est en l'air, qu'il faut de necessité respirer, bien que mal-faisant aux corps qui l'attirent.

3. Qui sont dereglées comme les saisons, partant de iugement & cure difficile, attendu que la benignité de l'air y apporte beaucoup. Or cette benignité ne se considere pas tousiours en son égale temperature, mais en celle, chaude ou froide, qu'il doit auoir suiuant les saisons ausquelles certaines maladies ont coustume de regner. lesquelles luy estans conformes se garissent plus facilement que celles qui luy viennent hors de temps.

4. L'intelligence d'Hippocrate est que non seulement le dereglement des saisons est cause des maladies, mais aussi aux saisons non dereglées l'intention des qualitez qu'elles doiuent auoir, comme par exemple, l'Esté doit estre chaud & sec, l'Hyuer froid & humide : si telles qualitez excedent tellement que le corps ne puisse les supporter, les maladies quoy que conformes aux saisons ne laissent d'y estre funestes, non plus que les fievres aux Ethiopiens, quoy que chauds au tesmoignage d'Alexandre Aphrodisée *au 1. liure de ses Problémes.*

5. Excedans leurs temperamens ordinaires : par exemple, si l'on a froid l'Hyuer dans l'excés, en telle sorte que les extremitez des mains & des pieds se mortifient ; & durant l'Esté que l'on ait si chaud que les corps soient rostis, comme ceux qui habitent la plus chaude Ethiopie, qui n'osent sortir de iour à cause du Soleil. Il y en a qui interpretent ainsi ce changement de chaud & de froid, à sçauoir que ces deux qualitez se chassent alternatiuement, soit en mesme iour, soit en diuers, comme souuent en Automne, qui est pour cette cause la plus maladiue saison de l'année.

6. Assauoir le froid & l'humide, excedans ou succedans à tous momens l'vn à l'autre comme nous auons dit du chaud & du froid,

qui est proprement ioüer au boute-hors. Cecy pareillement s'entend des influences celestes & des meteores, comme Comettes, impressions ignées, pluyes, neiges, gresles & vents, tous lesquels alterans l'air diuersement deuiennent causes & principes externes des maladies.



APHORISME II.

Naturarum quædam ad æstatem, aliæ ad hyemem benè aut malè se habent.

Entre les [1] Natures aucunes se portent bien [2] ou mal en [3] Esté, les autres en [4] Hyuer.

DISCOVRS.



E mot de Nature si souuent repeté dans les liures n'a pas tousiours vne pareille signification: car tantost il se prend à la mode des Philosophes pour le principe du mouuement & du repos, tantost pour la chaleur naturelle simplement, tantost pour la forme substantielle, & finalement pour le concert & harmonie des quatre premieres qualitez qui constituent le temperament humain, comme il doit estre icy entendu. Or le temperament se considere en deux manieres, assauoir égal ou inégal: celuy qui est égal s'estime au poids ou à la iustice. Nous appellons temperament au poids, celuy où les quatre premieres qualitez sont tellement paisibles & bien vnies, que l'vne n'excede pas l'autre d'vn point, lequel est de rencontre bien difficile, si ie ne dis impossible, & proposé plustost pour seruir de regle aux autres, que pour existance qu'il ait, attendu qu'il ne peut subsister quoy qu'il puisse estre. Le temperament, selon iustice, est celuy qui rend la chose conuenablement temperée, suiuant sa nature, & l'vsage auquel elle est destinée: ainsi l'os qui est la plus seiche partie de l'animal ne laisse pas d'estre dit temperé, quoy qu'vne qualité surpasse manifestement les autres; le foye temperé quoy que plus chaud que les os & les nerfs; le cerueau de mesme, bien que le plus humide & froid du corps, & ainsi des autres parties, lesquelles bien que de diuers temperamens constituent vn tout temperé selon iustice, qui est d'autant plus loüable que plus il approche de celuy qui est au poids. Le temperament inegal est de deux sortes, ou simple ou composé: le simple, auquel vne qualité seule excede, comme le

chaud ou le froid, les trois autres luy estant subiettes : le composé, auquel deux predominent comme le chaud & l'humide, le froid & le sec. Ces qualitez suiuant leur excés & intention rendent les suiets où elles sont attachées plus ou moins intemperez, & suiuant leurs intemperies il leur en faut opposer d'autres auec forces égales pour les corriger, & remettre la chose à sa naturelle temperature. Car comme les choses intemperées se plaisent à leurs semblables pour leur conseruation, les intemperées pareillement demandent leurs contraires pour leur restablissement; ainsi les corps temperez sont plus gais au Printemps qu'au reste de l'année; les vieillars ayment l'Esté; ceux qui ont le sang boüillant souhaittent l'Hyuer, & à proportion des saisons vn chacun cherit la constitution de l'air sortable à son temperament pour la commodité qu'il en ressent. C'est pourquoy suiuant la connoissance que l'on peut auoir de ce qui fait bien ou mal, ceux qui ayment leur santé doiuent s'opposer tant qu'ils peuuent aux incommoditez que leur apportent les saisons contraires, s'armans à l'interieur & exterieur contre l'Hyuer si le froid leur nuit, & prenans force rafraichissemens en Esté si le chaud les importune : sur tout purgeans & euacuans en temps & lieu les humeurs qui symbolisent à leur dommage auec la constitution de l'air, comme le phlegme auec le froid, la bile auec le chaud, & ainsi des autres humeurs, qualitez & saisons.

Explication.

1. C'Est à dire tant les temperatures naturelles, que celles qui en approchent, comme les acquises par vsage.

2. Font plus loüablement leurs fonctions en vne saison qu'en vne autre, & ainsi au rebours, suiuant la constitution des corps & celle de l'air qui les enuironne.

3. Tant pour le temperament que pour la complexion. Quant est du premier, pource qu'où il se trouue de l'excés d'intemperature chaude, il est augmenté par addition d'vne semblable qui est celle de l'air, & pour la complexion les corps gras qui sont naturellement froids font grande perte de leur chaleur, laquelle est euoquée par celle de dehors.

4. Pour le temperament, quand les corps sont trop chauds; de maniere que l'intemperie du dedans est corrigée par celle du dehors; i'entens l'air. Et quant à la complexion, les corps gras se portent mieux l'Hyuer que l'Esté, bien qu'ils soient plus froids que les maigres, & ce d'autant que le froid exterieur ne peut les

penetrer, pource que leurs pores sont bouchez, & cependant la chaleur interne demeure beaucoup plus vigoureuse. Le contraire est des corps maigres & gresles, lesquels estans de tissure fort mince, se doiuent garder du froid de l'Hyuer, lequel estant subtil, comme durant la bise, penetre iusques aux os & visceres, où il esteint leur chaleur.



APHORISME III.

Morbi alij ad alia tempora benè vel malè se habent. Et quadam ætates ad tempora alia & loca, & aliud victus genus.

Des maladies les vnes viennent à bien [1] ou à mal en certains temps. Et quelques [2] âges sont proportionnez à certaines [3] saisons, lieux [4] & manieres de [5] viure.

DISCOVRS.

SOIT que nous prenions Nature pour la forme substantielle de nostre corps, soit pour le temperament qui resulte du concert des quatre premieres qualitez, tant y a que c'est elle qui nous regit, entretient & conserue, comme son contraire nous détruit, soit que nous l'appellions priuation, ou dissolution de temperament. Mais laissons ce qui est de la forme substantielle à vne plus haute contemplation, & nous arrestons au temperament contracté dés nostre naissance, qu'Hippocrate en l'Aphorisme precedant honore du nom de Nature, lequel quoy que suiet aux changemens que les âges luy apportent, reserue tousiours quelque caractere de son principe, notamment quand il n'est point effacé par des habitudes contraires de long temps contractées, cause pour laquelle sans prendre garde aux mutations ordinaires il retient aux vieux, aux ieunes, & autres, par comparaison, sa dénomination premiere. Ainsi nous appellons vn vieillard chaud & humide, vn enfant froid & sec, vn ieune homme froid & humide, vn d'âge consistant chaud & sec, quoy que l'enfant ait plus de chaleur que le vieillard; l'adolescent plus d'humidité que celuy qui est hors la fleur de son âge, prenant pied, non sur le temps present, mais sur le passé; attendu que si ce vieillard & cét enfant eussent esté nais en mesme temps, celuy-cy à comparaison de la chaleur, & de l'autre l'humidité, ce n'eust esté que froideur & siccité, & ainsi des autres.

tres. Or tandis que l'homme conserue ce temperament, & qu'il n'est changé que par les âges, qui est vn mal necessaire à ceux qui doiuent vieillir, il se conserue aussi la santé: mais depuis qu'il excede & passe dans les intemperies, lors il déchet de sa bonne constitution en vne autre qui la détruit toute. Ces intemperies sont de deux sortes, assauoir maladiues & non maladiues; celles-cy consistent en quelque mediocre excés d'vne ou de plusieurs qualitez, sans blesser les actions: les autres en vn plus grand, & qui vient à vn manifeste renuersement d'icelles. L'Aphorisme precedant a traité seulement des intemperies non maladiues, eu égard aux natures diuerses: celuy-cy en parle encore, eu égard aux âges, & outre ce des maladiues souz le nom des maladies mesmes que nous deuons entendre les intemperies, lesquelles il fait fascheuses ou legeres suiuant les lieux, les temps & le genre de vie; comme sur le mesme pied il dit que les aages sont plus aisez ou difficiles à passer, assauoir suiuant qu'ils symbolisent plus ou moins auec les susdits, ou bien à mesure des degrez de leur temperament, le tout ne butant qu'à chasser ce qui est estranger, assauoir la maladie, & reduire à son premier chemin ce qui en est beaucoup écarté, assauoir la Nature par correction des intemperies contractées, crainte que par addition de nouueaux degrez elles ne causent finalement des maladies, attendu que les natures intemperées sont fort promptes à receuoir les intemperies conformes, & plus que les temperées celles qui leur sont contraires, d'autant qu'elles y resistent moins. Au reste toutes ces intemperies, selon nostre Hippocrate, croissent ou diminuent suiuant les dispositions du temps, du lieu, & du regime, qui consiste à bien ou mal vser des six choses non naturelles, si souuent repetées en cét Oeuure, lesquelles il faut disposer en telle maniere qu'elles deuiennent pour la santé familieres & naturelles.

Explication.

1. COmme s'il disoit que les maladies qui s'engendrent en certains temps plus facilement, ou difficilement qu'en d'autres, ont aussi plus ou moins de violance, des mouuemens plus reglez ou déreglez, facilité ou difficulté de garison; voire mesme les maladies d'vne saison cessent par l'arriuée de l'autre; ainsi les fievres d'Esté & d'Automne par les approches de l'Hyuer, comme les maladies d'Hyuer, supposé rheumes, coliques, & autres, causées d'humeurs froids à l'arriuée du Printemps, ou du moins au commencement de l'Esté; & ainsi des âges dont les in-

temperatures sont chassées par leurs contraires: le mesme s'entend des lieux & de la diete.

2. Dont ses vns semblent maladifs en comparaison des autres, & de fait les âges ont quelques rapports aux maladies, entant que les vns & les autres changent la constitution du corps, auec cette difference, que l'âge fait de soy le changement, & la maladie le fait par accidant. De plus, le changement qui se fait par l'aage donne par fois accroissement de forces aussi bien que de la diminution : mais en celuy de la maladie elles déperissent tousiours.

3 Ainsi les vieillars sont plus gais l'Esté que l'Hyuer, & les ieunes sont plus robustes en la saison contraire. Il en va de mesme des intemperies dont chacune est corrigée par sa contraire.

4. Comme les vieillars se portent mal aux regions froides, ainsi les ieunes aux chaudes. Il n'en est pas ainsi des maladies, car celles qui sont chaudes s'engendrent coustumierement aux lieux chauds, les froides aux froids, & y sont moins perilleuses qu'en leurs contraires, suiuant l'Aphorisme 34. du liure second; & quoy qu'on allegue au contraire l'authorité d'Alexandre Aphrodisée, qui dit *au probleme 77. du 1. liur* que les Ethiopiens estant attaquez de la fievre en échappent mal-aisément; le respons que c'est plustost à raison du peu d'humide radical qui est en eux, qui fait que par vn excés de chaleur estrangere il est en peu de temps consumé, & la naturelle estainte, que par la violance de la cause.

5. Ainsi les personnes chaudes se portent bien d'vser de choses qui rafraichissent ; les froides de celles qui échauffent : les gens secs doiuent s'humecter, les humides se dessecher; en vn mot tout excés doit estre chassé par vn autre, iusques à tant que du rencontre des deux resulte vn temperament égal, qui soit conserué par ce qui luy ressemble.

APHORISME IV.

In temporibus cùm eodem die modò calor, modò frigus, autumnales morbi expectandi.

En ce qui regarde les saisons; lors qu'en vn mesme [1] iour il fait [1] tantost chaud, [2] tantost froid, il faut attendre les [3] maladies d'Automne.

DISCOVRS.

LES maladies qui arriuent suiuant la disposition des saisons bien reglées affligent beaucoup moins que celles qui viennent en leurs desordres & dereglemens, notamment quand ces deux puissantes qualitez, la froidure & la chaleur, se débusquent l'vne l'autre à tour de rolle, tantost escortées d'humidité, tantost de secheresse, & dont le discord est d'autant plus à craindre, que plus frequemment elles entrent au conflict: d'où vient que de deux mois consecutifs l'vn estant chaud, l'autre froid, & ainsi les autres possedans telles qualitez alternatiuement, le changement n'est pas si maladif que celuy des semaines allant de mesme pied, & celuy-cy moins que celuy des iours. En fin, plus tels changemens sont frequens en l'air, plus les corps qui le respirent sont subiets aux maladies qui en procedent, lesquelles sont d'autant plus deplorables qu'elles sont moins curables, attendu que l'vn des plus grands points d'vne guerison est d'auoir le Ciel sinon doux & temperé, du moins égal en quelque qualité, & que l'on la puisse facilement corriger si elle est contraire. De plus, là où ces deux puissans ennemis sont en contention, la chaleur naturelle qui fait tout en nous, & est le principal instrument des garisons en porte la folle enchere, attendu qu'elle qui ne subsiste que dans l'harmonie & temperament des qualitez, estant la butte de ces deux, reste finalement accablée à force d'estre combattuë de leurs excés. Or les maladies qui naissent de ce desordre s'appellent coustumierement maladies d'Automne, en quelque saison qu'elles arriuent, tant à cause de leur multitude, que du danger où elles plongent les malades, estans la plus part mortelles, ou du moins longues & trainantes, conformément à celles de cette quadrature la plus maladiue de l'année, laquelle estant toute reuestuë de pareille inegalité pourroit estre nommée Automne perpetuel. Mais d'où vient, me dira-t'on, que nostre Hippocrate ne parle pas aussi bien des maladies du Printemps, que de celles de l'Automne, puis qu'il est autant inegal, partant non moins maladif que luy? Ie respons, qu'Hippocrate negligeant le moindre danger pour nous aduertir du plus grand, menasse dans telles constitutions des maladies d'Automne, plustost que celles du Printemps, à raison que celles-cy pour estre fauorisées, tant de la benignité de leur propre saison, que de celle de l'Esté prochain, sont moins dangereuses & longues que les autres, qui tombant dans l'Hyuer, qui est la vieillesse de l'année, ne treuuent que toutes choses contraires & mal-faisantes. Ioint que l'inegalité

du Printemps procede du froid de l'Hyuer, prestant resistance à la chaleur qui commence à renaistre, par lequel il est finalement chassé; & celle de l'Automne vient de la resistance que le chaud fait au froid, lequel à la fin deuient le maistre. Que s'il arriue le Printemps passé que cette inegalité continuë & dure toute ou la plus part de l'année, c'est signe que la chaleur est trop foible pour maistriser le froid, & que cette saison est plustost Automnale que Printaniere, & consequemment que les maladies qui y naissent doiuent estre nommées Automnales, par consequent longues ou mortelles, pour lesquelles preuenir il est necessaire de garder vn bon & exact regime, qui est l'vtilité qu'outre le Prognostic nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. VNe ou plusieurs fois, ou par interuales de iours entiers & de semaines.

2. Comme aussi humide ou sec; que l'on voit tantost la pluye, tantost le beau temps; que diuersité de vents soufflent de lieux contraires, comme du Sud & du Nort.

3. Assauoir celles qui sont ordinaires à cette saison, telles que les inegales en leurs periodes & mouuemens, de iugement difficile, d'euenement sinistre, accompagnées de symptomes dangereux; le tout tant par le meslange de diuersité de matieres peccantes, que par la debilité de la chaleur naturelle, combatuë, & souuent abatuë par l'effort des quatre premieres qualitez qui agitent l'air inegalement.



APHORISME V.

Auster auditum hebetat, caliginem visui obducit, caput grauat, membris tarditatem & languorem conciliat. Quum itaque is increbrescit, talia inualidis accidunt. Contra Aquilo tusses mouet fauces exasperat, aluum indurat, vrinam supprimit, horrores excitat, lateris & pectoris dolores facit. Hoc itaque dominante, talia infirmos expectare oportet.

Les vents de [1] midy assourdissent [2], offusquent [3] les yeux, rendent la teste [4] pesante, causent paresse [5] & lascheté de membres, tous accidans qui arriuent aux maladies quand ils [6] sou-

flent. Mais la bise [7] tenant le dessus, les [8] toux, maux de [9] gorge, duretez de [10] ventre, difficultez [11] d'vrine, frissons [12], douleurs de [13] costé, & de [14] poitrine, sont les plus ordinaires symptomes des maladies qui regnent en ce temps.

DISCOVRS.



E Soleil, dit Aristote au 2. liure des Meteores, ch. 4. *tire d'embas deux sortes d'exhalaisons, dont l'vne est humide, l'autre seche: la premiere est matiere de pluye, la seconde de vent, lequel est proprement definy par le mesme vne exhalaison seche, esleuée par la chaleur du Soleil, laquelle estant repoussée par le froid de la moyenne region de l'air se meut obliquement autour de la terre: d'où nous pouuons apprendre que tout vent est froid & sec; froid à raison du principe de son mouuement; sec à cause de sa matiere. Que si l'on experimente aux vents des effets qui tesmoignent des contraires qualitez, elles ne leur viennent que par emprunt, les apportans des lieux par lesquels ils souflent. Telle est l'opinion d'Aristote, non celle d'Hippocrate, lequel,* au liure de la Diete, *tient que leur matiere est vapeur, non exhalaison, partant que de nature tous vents sont froids & humides. Pour les mettre d'accord nous dirons donc qu'il y a double matiere de vents, l'vne seche, l'autre humide, & que l'vne & l'autre peut dessecher & humecter, tantost de soy, tantost par accidant, à sçauoir l'humide dessecher, lors que faisant long chemin par des lieux secs, elle se despoüille de son humidité: & la seche humecter, faisant le mesme par des lieux humides. De sçauoir combien il y a de sortes de vents, c'est vn discours de longue haleine; ceux qui en ont escrit estans peu d'accord de leur nombre. L'on en establit coustumierement quatre principaux & Cardinaux, souflans des quatre parties du Monde, Oriant, Occidant, Septentrion, & Midy; & d'autant que le Leuant & le Couchant sont chacun diuisez en trois, à cause des Equinoxes & Solstices, à sçauoir d'Hyuer & d'Esté, l'on en a ioint à ceux-cy chacun deux, qui font auec les susdits le nombre de huit. Ceux qui se sont imaginez aussi deux autres points en chaque Pole, en ont estably douze; maintenant on en conte iusques à trente-deux: ce qui est pour la diuision generale des vents, outre laquelle on en fait de particulieres: Ainsi nous disons, vents de mer & vents de terre, vents lointains, vents prochains, suiuant la distance des lieux; vents prouinciaux, pour estre particuliers à quelques Prouinces: d'autres sont nommez annuels, à cause qu'ils souflent en cer-*

tains temps de l'année, où ils ne manquent de venir: mais laissant cette curiosité à ceux qui voudront s'en informer plus amplement, venons à nostre Hippocrate, lequel ne fait estat que de deux vents, l'vn du Midy; l'autre du Septentrion, ayant peut-estre égard aux deux principales qualitez elementaires, le chaud & le froid, dont ils sont armez; ou bien à cause que de ces deux climats il sort plus de vents que de l'Oriant & de l'Occidant, dont la cause se treuue chez Aristote, au lieu cy-dessus allegué, à sçauoir que le Soleil faisant son progrés ordinaire d'Oriant en Occidant, dissipe par sa chaleur la plus grande partie des matieres des vents, pluyes, & autres meteores, d'où vient que rarement il en soufle de ces lieux, & ceux qui en prouiennent sont beaucoup moins forts que les autres, ressemblans plustost à de douces halaines qu'à des vents proprement: Là où d'autre part n'approchant iamais des Poles il n'y peut respandre sa vertu si puissamment, que de resoudre & dessecher les matieres qui s'y éleuent en abondance. Ces vents, & plusieurs autres dont ie ne fais icy aucune mention, tiennent souuent lieu, tantost de causes de santé, tantost de maladie; disposans les corps d'vne part à plusieurs infirmitez, & d'vne autre leur causant beaucoup de commoditez, & ce non tant à raison de leur nature, que des lieux qu'ils trauersent, & de la maniere qu'ils souflent; ainsi ceux qui s'éleuent des eaux, comme des marets, estangs, riuieres, neiges, glaces, & semblables, rafraichissent l'air, & en chassent la pourriture: Que s'ils souflent doucement, ils recréent les corps & les esprits, leur humidité mediocre temperant la grande siccité de l'air, & humectant les corps trop échauffez & dessechez: mais si c'est de violance, ils troublent les vns & les autres, estant la Nature impatiante de tout excés, notamment du chaud & du froid les deux plus puissans aduersaires du temperament. S'ils souflent par des campagnes razes & sans eaux, ils sont beaucoup desiccatifs, & purifient l'air, quand l'humidité y regne trop, seruent aux corps trop humides, & nuisent aux trop secs: Ceux qui viennent des montagnes sont la plus part violans & impetueux, troublent & agitent les humeurs, & démontent les cerueaux, dont les ressorts ne sont pas bien affermis. Quant à ceux qui procedent des minieres, ils sont extremement malins: ceux des cloaques sont infects & pestilents, comme ceux qui exhalent des cauernes & lieux souz-terrains. Mais à parler generalement, les vents humides sont tousiours plus mal sains que les secs: & tant les vns que les autres ont leurs vices particuliers, qui les rendent autteurs & fauteurs de certaines maladies conformes à leur nature, comme il nous est declaré par cet Aphorisme, dont l'vtilité est de s'exposer peu à l'air durant que souflent

les grands vents, ceux notamment qui aggrauent les infirmitez, ausquelles chaque particulier se sent estre subiet.

Explication.

1. QVi est celuy qui vient du Pole Antartic, que les Pilotes appellent Sud, vent chaud & humide, auec ses collateraux.

2. Attendu que ce qui est chaud & humide cause repletion de cerueau, tant en liquefiant son propre humeur, que par l'abord d'vne humidité extreme, dont les organes des sens sont humectez & relaschez, ne pouuans pour ce suiet faire parfaitement leurs fonctions; notamment celuy de l'oüie, lequel sur tous autres veut estre sec.

3. Par l'époisseur, & impureté de l'air, qui sert de moyen entre l'organe & l'obiet.

4. A cause de la trop grande repletion du cerueau, & humectation des nerfs, lesquels estans dépoüillez de leur naturelle & ordinaire siccité ne peuuent tenir le chef en estat.

5. Ou à cause de l'humidité dont ils sont chargez, ou pource que les nerfs estans relaschez sont moins habiles au mouuement, ou pource que l'esprit qui les fait mouuoir y rayonne mal-aisément, tant à cause de son époisseur, que de l'humidité qui luy bouche le passage.

6. Non seulement quand il souffle, mais aussi quand il ne soufle pas: i'entens en vne constitution chaude & humide, comme dans vn air nuageux & broüillacé, lequel est d'autant plus incommode & pesant qu'il est moins évanté. Plus l'air demeure en cette sorte, plus les infirmitez susdites pullulent & s'entretiennent.

7. Autrement dit, vent du Nort, & Tramontane, souflant du costé de l'Ourse, ou Pole Artic, vent froid & sec, souz le nom duquel on entend ses collateraux, doüez à peu prés de mesmes qualitez que luy.

8. Lors que ce vent froid & sec comprimant le cerueau, trop plein, exprime son humidité sur les poulmons, laquelle excite vne toux d'autant plus importune & frequente, que sa matiere est froide & subtile: froide, pource qu'elle est contraire au temperament des poulmons; subtile, pource que cedant à leur effort,

elle s'écarte de telle sorte qu'elle ne peut estre chassée qu'auec grande peine, auant que d'estre espoissie : telle toux s'appelle seche.

9. Comme squinances, inflammations de la luette & amygdales, ayant cét humeur acquis cette chaleur & acrimonie par vn meslange de serosité bilieuse, ou par pourriture.

10. Pource que ce vent estant penetrant & sec, il épuise l'humidité des gros excremens, en laquelle consiste cette acrimonie bilieuse, qui excite les intestins à pousser dehors ce qui les gréue. Ou bien cette siccité vient de ce que le muscle qui sert à l'expulsion des excremens susdits, estant comme engourdy par le froid, ne se relasche pas librement, & ainsi ces matieres pour arrester trop de temps à sortir s'endurcissent & dessechent.

11. Pource que le froid est ennemy de la vessie, lequel blessant l'action de son muscle, portier, empesche qu'il ne iette ou retienne l'vrine, suiuant le bon plaisir de la volonté.

12. Repoussant au centre la chaleur logée dans la circonferance du corps, ou bien par sa subtilité se glissant au dedans par les pores, & pointillant les parties nerveuses & membraneuses.

13. D'où les plevresies, vrayes & fausses, suiuant que la fluxion se fait entre la membrane & les muscles intercaustaux, d'où procede la vraye; ou entre ceux-cy & les externes, d'où vient la fausse. Ces douleurs sont pareillement assez souuent sans plevresie, de toutes lesquelles est cause la matiere phlegmatique qui fluë du cerueau, meslée auec le sang & la bile, quand il y a fievre.

14. Et souuent difficulté de respirer, quand l'humeur qui vient du cerueau se iette tantost sur le poulmon, tantost sur les muscles thoraxics.



APHORISME VI.

Quum æstas fit similis veri, sudores in febribus multos expectare oportet.

Quand l'Esté [1] deuient semblable au [2] Printemps, il faut attendre beaucoup [3] de sueurs dans les [4] fievres.

DIS-

DISCOVRS.



NON seulement l'air agité de vents, mais aussi celuy qui ne l'est pas, a des maladies conformes à sa constitution : ainsi chaque saison a ses fievres propres, & celle qui emprunte les qualitez d'vne autre se sent aussi de maladies & accidans pareils à celle dont elle imite la Nature. Voila pourquoy quand l'Esté est chaud & humide, ou plustost d'vn temperament moderé comme le Printemps, il produit des fievres & accidans semblables à luy, entre lesquels Hippocrate nous estale les sueurs comme le plus ordinaire qui s'y rencontre. Car bien que le corps soit capable d'en distiller en tout temps, neantmoins la disposition de l'air fait beaucoup, tant à leur facilité qu'à leur abondance, à quoy sont requises deux conditions, assauoir la chaleur de l'air enuironnant, & l'humidité superfluë du corps. L'Esté qui est vne saison chaude & boüillante a la premiere : mais le corps estant desseché par la mesme chaleur qui resout en peu de temps son humidité, la seconde luy défaut. L'Hyuer a bien celle-cy : mais le froid qui lors enuironne les corps bouche tellement les pores que telle matiere ne peut s'éuaporer sinon rarement, & par contrainte. L'Automne en est bien plus reculé, lequel estant froid & sec n'a ny l'vne ny l'autre. Reste donc le Printemps, durant lequel l'air ayant vne chaleur & humidité temperées, les superfluitez dont le corps abonde l'Hyuer sont en partie chassées par la chaleur interne, & en partie attirées par l'externe, laquelle estant rabatuë par vne humidité mediocre ne peut resoudre en vapeurs les humiditez qu'elle attire, lesquelles retenant leur nature d'eau se forment en sueurs d'autant plus copieuses que le corps est humide, & la chaleur de l'air rabatuë par sa propre humidité : Que si dans l'Esté qui suit, l'humidité du Printemps continuë au lieu de la siccité qui doit accompagner sa chaleur, comme l'on voit en certaines années des Estez sombres & pluuieux, les sueurs y seront abondantes dans les fievres, ainsi comme au susdit, & ce d'autant plus que l'Hyuer aura esté long, & que le Printemps aura paru tard. Partant en telles constitutions les Medecins ne doiuent pas seulement predire l'issuë des fievres par les sueurs, mais aussi les émouuoir quand Nature ne le fait pas, pour quelque empeschement ; qui est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi doit estre la plus chaude & seche saison de toute l'année.

2. Dont la Nature est d'estre temperé, du moins chaud & humide.

3. A cause de l'abondante humidité, de la force de la chaleur interne plus puissante en vne constitution d'Esté humide qu'en vne seiche, & de l'air enuironnant, qui ne fait rien exhaler par insensible transpiration. En telle constitution les fievres sont bien plus supportables, & se terminent plus aisément qu'en vne chaleur boüillante.

4. Tant continuës qu'intermittantes, desquelles les plus frequentes sont les tierces & double-tierces.



APHORISME VII.

Magnis siccitatibus febres fiunt acutæ. Quòd si annus talis esse pergat, qualem temporis statum effecerit, tales ferè morbos expectare oportet.

Durant les [1] sechereffes se font les fievres [2] aiguës, & si la plus part de l'année garde cette [3] constitution comme elle aura commencé, il faut pour la plus part attendre semblables [4] maladies.

DISCOVRS.



Açoit qu'entre les constitutions de l'air il y en ait de plus salubres les vnes que les autres, il ne s'en trouue pourtant aucune qui exempte les corps de maladies; voire mesme celles qui en produisent le moins ont coustume en contr'eschange d'exciter les plus violantes & aiguës. Cela se verifie par la comparaison des temps secs & humides, desquels ceux-cy, au tesmoignage de nostre Hippocrate, sont plus maladifs que les autres; ce qu'il faut entendre de la multitude des maladies, non de leur violance, qui est beaucoup plus grande durant la secheresse que durant l'humidité, en quelque sorte que nous la voulions prendre, assauoir accompagnée de chaleur ou de froidure, estant propre en toutes les deux à faire naistre des fievres aiguës,

assauoir la froidure constipant les pores, & empeschant l'exalaison des suyes, la retention desquelles sert de leuain à la chaleur estrangere, qui se multiplie par apres en tout le corps. La chaleur fait aussi le mesme en dessechant le corps, échauffant les humeurs, & faisant multiplier la bile, laquelle amaßée dans les grands vaisseaux, fait les fievres ardantes & continües, & hors des vaisseaux, les tierces & double-tierces, qui sont quelquefois nommées par Galien maladies aiguës, eu égard, non au peril qui les suit, mais à leur violance. Or proprement il faut entendre icy les fievres que cause la siccité, accompagnée de chaleur, à sçauoir les purement bilieuses, lesquelles elle fait beaucoup plus fortes que quand le froid luy fait compagnie: ce que nous apprenons par l'experience du feu & de la terre, Elemens où domine la siccité, laquelle quoy qu'en vn souuerain degré en ce dernier, n'opere pas si fort qu'au premier, où elle n'a que le second lieu, & ce d'autant que le froid luy fait compagnie, comme la chaleur en l'autre, qui ayde puissamment à toutes ses operations. I'appelle ces fievres purement bilieuses, pource qu'outre la vraye bile qui s'échauffe dans le corps, les autres humeurs se conuertissent partie en sa nature, & tous les membres sont affligez d'vn excés de chaleur, qui se produit par l'attouchement du pouls, aridité du cuir, noirceur & siccité de la langue: là où le froid escortant le sec, peut par l'attouchement exterieur du corps communiquer à l'interieur quelque sentiment de sa qualité, & faire que la fievre soit moins ardante, que l'autre à laquelle concourent deux chaleurs, à sçauoir du dedans & du dehors. Ioint que la constipation des pores empeschent que rien ne s'exhale, l'humidité retenüe sert d'entretien à la chaleur, & rabat beaucoup de sa violance; de sorte que telles fievres doiuent estre plustost nommées humides que sèches, estans la plus part accompagnées de rheume que le froid exterieur fait distiller du cerueau, ce qui rabat en partie l'excés & violance de la chaleur. Partant il faut considerer dans les fievres, causées ou entretenües de la siccité de l'air, quelle est la qualité du froid, ou du chaud, qui luy fait compagnie, afin, suiuant la connoissance d'icelle, vser de remedes & alimens propres à en combattre l'excés; qui est le profit qu'apres le Prognostic nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Comme quand la chaleur de l'Esté n'est point temperée de pluye : ou lors que sans beaucoup de chaleur les vents du Nort souflent long temps.

2. Telle constitution produisant quantité de bile, & épuisant

les aquositez qui temperent son ardeur, car la siccité est la lime de la chaleur.

3. Assauoir sans pluye, qui tempere cette siccité, ou qu'il soufle des vents contraires.

4. Attendu, comme dit Aristote *au Probléme* 12. *liure* 1. que le feu est adiousté au feu : car les corps estans dessechez, & tout ce qu'ils ont d'humide épuisé, ils demeurent en proye à la fievre, qui s'y allume d'autant plus aysément, qu'elle y trouue la matiere disposée.



APHORISME VIII.

Certis temporibus & suam tempestiuitatem seruantibus certi & tempestiui, ac iudicatu faciles morbi fiunt. Incertis autem & alienis, incertæ quoque ægrotationes fiunt, & ad iudicandum difficiles.

Lors que les saisons gardent leur [1] constitution & succedent reglément [2] l'vne à l'autre, les maladies sont [3] certaines & aisées [4] à iuger : mais quand elles sont [5] inconstantes, elles engendrent des maladies [6] inconstantes, & de fascheux [7] iugement.

DISCOVRS.



Açoit que toutes maladies offencent la Nature, puisque conformément à leur definition il n'y en a pas vne qui de soy ne blesse les actions : pourtant eu égard du plus au moins nous en disons aucunes reglées ou dereglées, faciles ou difficiles à iuger, suiuant qu'elles, ou les facultez qui nous regissent, prennent aduantage les vnes sur les autres : la facilité, tant de la cure que du prognostic, ensemble aussi le reglement des temps & des accés, dépendans des dernieres, ainsi que la difficulté & dereglement des susdits dépendent des premieres. Or les Facultez, ou bien la Nature, tient le dessus, & a ses mouuemens certains & determinez quand elle est forte pour faire teste à la maladie qui l'attaque, lors qu'elle domine sur la matiere peccante, & que nonobstant l'encombre & empeschement qu'elle tasche de luy faire elle ne laisse pas de vaquer à ses occupations ordinaires : mais les mesmes mouuemens sont sans ordre & sans regle lors qu'elle fuit son ennemie, ou ne fait que parer aux coups qu'elle luy porte, partant il est

mal-aisé d'y asseoir iugement. Ces deux, i'entens la Nature & la maladie, acquierent les forces dont elles se combattent, par diuers moyens, assauoir la premiere dans l'ordre & les mesures, & la derniere dans le desordre & confusion. Les causes de cecy se tirent du dehors, du dedans, ou de tous les deux ensemble. Celles du dedans sont le temperament, la quantité & qualité des humeurs dominans, l'espece de la maladie auec ses accidans, la complication de plusieurs maladies & symptomes, par fois tellement confuse qu'elle oste le iugement aux Medecins, tant de la vraye connoissance des maladies, que des moyens d'y apporter les remedes conuenables. Les causes externes sont les six choses non naturelles, dont l'excés estant ennemy de l'œconomie du corps luy liure vne guerre d'autant plus dure qu'il le trouue affligé desia de la maladie qui s'en est emparée: que si elles sont bien & deüement dispensées elles n'apportent pas vn petit secours au malade, & leur reglement exact est vne des principales causes de santé. Or entre ces choses, l'air obtient autant bonne part que pas vn autre, luy qui est la matiere des esprits qui nous viuifient, & dont l'attraction sert à temperer la chaleur boüillante du cœur & des poulmons, que le mouuement perpetuel échauffe par excés: L'air (dis-ie) tient non seulement lieu d'vne des causes principales de santé, quand il est égal & temperé, suiuant les saisons qui regnent; mais aussi celuy de remede contre les maladies qui arriuent durant leurs cours. Mais comme c'est vn corps changeant, & autant susceptible d'impressions estrangeres, comme il est leger en ses mouuemens, s'il est alteré par les influences celestes, & agité diuersement par les corps imparfaits qu'il reçoit en ses espaces, rendu impur par le voisinage de l'eau & de la terre, luy communiquans la malice de leurs vapeurs & exhalaisons, lors il deuient non seulement cause de maladie, mais aussi ne met pas vn petit empeschemẽt aux remedes que l'on y veut apporter, rendant la nature foible & incapable de les faire profiter. Ce desordre de l'air est celuy qui confond les saisons, & rend les maladies incertaines & difficiles à iuger aussi bien qu'à garir, & souuent concourant en malice auec les causes internes, rend les susdites d'autant plus calamiteuses que la Nature est impuissante d'y resister, ne pouuant de quel costé se tourner pour estre accablée de guerres ciuiles & estrangeres. Cecy est à peu prés le sens de cét Aphorisme, par lequel nous sommes aduertis de ne point faire nos Prognostics à la legere; mais apres auoir pezé toutes les circonstances qui le peuuent rendre douteux & incertain, eu égard notamment aux constitutions de l'air, si elles sont conformes ou non à la saison qui court; ce qui est pour les maladies. Et pour la santé, ceux qui se portent encore bien peuuent icy pren-

dre aduis de regarder à eux dans les constitutions changeantes, afin que le déreglement de leur vie ne soit conforme à celuy de l'air dont ils deuiennent apres malades ; qui est le profit que nous tirerons du texte de nostre Hippocrate.

Explication.

1. QVand chaque saison conserue sa propre nature par quelque notable espace sans alteration ou changement aucun. Par exemple, quand le Printemps est temperé ; l'Esté chaud & sec, attrempé par fois de douces pluyes, & haleiné de vents agreables & salubres, notamment de ceux que l'on appelle Etésiens, lesquels estans Septentrionaux temperent les ardeurs de la Canicule, auec laquelle ils se leuent : l'Automne peu inégal, & la plus part froid & sec, sans excés neantmoins : l'Hyuer froid & humide mediocrement.

2. Sans auancer ou reculer beaucoup, comme lors que l'Hyuer se fait sentir au mois d'Octobre, & que l'Esté commence dans le mois de May.

3. Et reglez en leurs mouuemens, ce qu'il faut entendre pour la plus part de celles qui arriuent suiuant le cours des saisons naturellement constituées, car toutes maladies peuuent arriuer en tout temps : & quelquefois on voit dans l'Esté quelques maladies d'Hyuer, & en celuy-cy quelques vnes de l'Esté.

4. Cette facilité s'entend plustost de la santé que de la mort, attendu que tout ce qui arriue suiuant le cours de Nature est bon, ou du moins il n'est pas si mauuais que ce qui est du tout contraire : ainsi ceux-là, dit Hippocrate, dont les maladies ont quelque conformité à leur nature, à leur habitude, & au temps qui court, y courent moins de risque que ceux qui n'y ont aucune familiarité.

5. Cette inconstance est double, assauoir ordinaire ou extraordinaire : i'appelle ordinaire celle qui vient par certains periodes, sans long temps durer, ny faire effort comme au Printemps & en Esté les douces pluyes, & vents gracieux qui sont familiers en la saison, & necessaires à la santé des corps : l'extraordinaire est celle qui est toute contraire à la susdite ; par exemple, les neges & glaces en Esté, les foudres & tonerres en Hyuer, qui est celle qui nuit à la santé, & dont nostre Hippocrate entend icy parler. Outre cette inconstance de temps, il y a vne certaine constance non

moins preiudiciable, comme les chaleurs & ſechereſſes en Eſté, ſans aucune interuale de pluye : les pluyes continuelles, ſuppoſé de deux ou trois mois en la meſme ſaiſon ; & ainſi des pluyes & gelées qui durent des Hyuers entiers.

6. Ce qui s'entend doublement, aſſauoir des maladies contraires à la ſaiſon, & toutes diuerſes: ou bien de celles qui du commencement y ſont conformes, mais qui changent leurs eſpeces à tous propos à raiſon de ſon inconſtance.

7. Pluſtoſt de mort que de ſanté, à raiſon des ſymptomes diuers & eſtranges qui accompagnent les maladies ſuruenantes en ce déreglement.



APHORISME IX.

Automno in vniuerſum morbi acutiſſimi & perniciosiſſimi : Ver autem ſaluberrimum & minimè exitioſum.

En [1] Automne les [2] maladies ſont [3] tres-aiguës, & [4] mortelles pour la plus part: mais le Printemps eſt [5] tres-ſalubre & peu [6] funeſte.

DISCOVRS.



TOVT ainſi que ſuiuant le cours de Nature l'on voit plus mourir de vieillars que d'enfans ; ainſi dans l'Automne qui eſt la vieilleſſe de l'année, l'on voit les maladies plus frequentes, plus fortes, & de conſequence plus dangereuſe que dans le Printemps, qui en eſt proprement la ieuneſſe & l'enfance. L'experience annuelle qui nous l'apprend eſt fortifiée de raiſons irrefutables, tirées de la nature de ces deux ſaiſons, entre leſquelles eſtant le Printemps temperé, ou declinant à la chaleur & humidité, qualitez conformes aux principes de noſtre vie, il ne faut point s'eſtonner s'il nous eſt gracieux & ſalubre, & ſi les maladies de cette quadrature ſe terminent la plus part heureuſement & rarement à la mort : attendu meſme que les forces de Nature y ſont ſecondées de la douce temperature de l'air, par le vice duquel les maladies ſuſdites ne viennent point tant que par celuy de la diete, ou des humeurs amaſſées durant la ſaiſon precedante. L'Automne au contraire ayant pour partage toute ſorte d'inegalité, & ſe monſtrant tantoſt chaud tantoſt froid, tantoſt ſec & tantoſt

humide; & tels changemens estans de peu de durée; ou bien s'il conserue quelque constance en sa constitution, estans ses qualitez principales, la froideur & siccité, contraires à celles du Printemps, & aux principes de la vie: ce n'est de merueille si nature est affoiblie, & si en cét affoiblissement elle succombe aux maladies pour peu violantes qu'elles soient. La cause de cette foiblesse s'accroist par le trauail de l'Esté precedant, auquel les humeurs ont esté bruslées, échauffées, & despoüillées de leur serosité, les esprits dissipez, & le corps generalement desseché, notamment quand la Canicule a dominé absolument, sans que ses ardeurs excessiues ayent esté temperées de vents ou pluyes gracieuses. Galien adiouste de surcroist l'vsage des fruits, dont aucuns, notamment les femmes & enfans se gorgent sans consideration, preferans vn ie ne sçay quel contentement de bouche à leur santé, que l'air de la saison tient desia beaucoup en branle, la prostituans ainsi miserablement & souuent à la mort mesme. Ce que plusieurs experimentent à leur dommage és années fructueuses, notamment quand les fruits sont de mauuais suc, ou de coction difficile. Exemple, des premiers, les melons, concombres, & semblables, desquels le susdit Galien déconseille absolument l'vsage au liure 2. des Facultez des alimens, *sur ce qu'il dit que ces fruits, bien que de coction facile, & non rebelle aux estomacs bien disposez, engendrent des sucs vicieux, lesquels s'amassans és vaisseaux peu à peu, s'y reseruent quelque temps pour y allumer à la moindre occasion des fievres malignes. Et des derniers, les pommes & poires, lesquels quoy que d'vn suc moins mauuais, ne laissent pourtant d'y faire vn pareil tort, la difficulté de leur coction estant adioustée au vice de leur substance, sur tout quand ceux qui en vsent en mangent outre raison, ou seulement y passent les bornes de mediocrité. D'où nous apprenons que bien qu'en tout temps il faille prendre garde à sa santé, on doit toutefois y penser, particulierement en Automne, viuant d'vn regime exact & loüable, vû le peril des maladies qu'il fait naistre; qui est l'vtilité qu'outre le Prognostic nous tirerons de cét Aphorisme.*

Explication.

1. SVr tout quand il arriue tost & soudainement, & que les humeurs qui se mouuoient durant la chaleur de l'Esté, du centre à la circonference, sont promptement repoussez au dedans par le froid, suruenant à l'improuiste, & derechef attirez par la chaleur, pour estre apres repoussez par le froid comme deuant.

2. Prin-

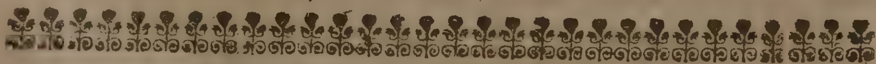
2. Principalement les fievres putrides ordinaires en cette saison.

3. A cause de la qualité des humeurs qui les engendrent, assauoir pour la plus part, vne bile aduste, laquelle se formant l'Esté, se pourrit en Automne par la constipation du cuir, & closture de ses pores, procedant de la froideur & siccité de l'air, qui empesche l'exhalaison de ses fumées.

4. A raison de la violance des symptomes qui les suiuent, & de la foiblesse acquise durant l'Esté, où la chaleur naturelle pour estre trop dilatée, n'a presque point de forces, lesquelles elle perd encore par les diuers branles que luy donne l'inegalité de l'Automne.

5. Estant doux & temperé à l'égard des autres saisons, ou bien declinant à la chaleur & humidité, consumez aux principes de la vie, engendrant vn sang loüable, & de soy ne produisant aucunes maladies.

6. Attendu que la plus part de ceux qui meurent le Printemps y sont arrestez par quelques maladies longues, trainantes, & la plus part conçeuës en Automne, lesquelles apres auoir duré tout l'Hyuer par la retention des superfluitez qui les entretiennent, lesquelles estant échauffées & respanduës à cause de la mediocre chaleur du Printemps, s'allument derechef, & faisans comme vn effort renuersent aussi tost les forces du corps, desia mâtées de long temps.



APHORISME X.

Autumnus tabidis nocuus.

L'Automne est [1] nuisible aux personnes [2] tabides.

DISCOVRS.

De quelque biais que nous prenions l Automne, il paroist manifestement, non seulement la plus mal propice saison de l'année à la garison des maladies, mais aussi la plus propre à en engendrer de toutes sortes, aussi bien de longues comme d'aiguës, la fin desquelles se trouue égalment funeste. Partant à bon droit

on le peut appeller l'opprobre & infamie des Medecins, à la faute desquels le populas ignorant attribuë grand partie des mauuais succés dans les maladies; ce qui n'est pas nouueau puisque cette opinion a valu il y a desia long temps, & le Perse Iuuenal en touche quelque chose dans sa dixiesme Satyre, donnant vn brocard au Medecin Themison, qui auoit à son dire tuë tant de malades en vn Automne qu'il estoit bien malaisé d'en supputer le nombre. Or des maladies courantes en cette saison les vnes sont aiguës & courtes, les autres chroniques & longues, desquelles en general Hippocrate a entendu parler en l'Aphorisme precedant, les publiant mortelles, tant de l'vne que de l'autre qualité: mais comme personne n'en doute pour les aigües, aussi n'en a-t'il donné aucun exemple particulier, ce qu'il n'a pas fait pour les chroniques, au nom desquelles il nous propose la tabidité ou extenuation des membres, qui est vne maladie des plus funestes de cette saison, laquelle on peut appeller aussi bien que la courte haleine, voire à meilleur titre, meditation de la mort. Soit que nostre Maistre par les tabides pretende signifier les corps atrophics, cachectics, empyics, ou vrayement phtisics, c'est à dire qui ont les poulmons vlcerez, ou remplis sans vlcere d'vne pituite visqueuse, s'y pourissant apres y estre coulée du cerueau, dont la vapeur communiquée au cœur rend les esprits impurs, d'où le corps s'amaigrit & desseche generalement: car en quelque maniere qu'on le vueille prendre, il est tousiours certain qu'en telles habitudes la vie court vne risque manifeste, d'autant plus prompte que l'inclemence de la saison semble contribuer à sa perte, & solliciter la mort de venir, notamment aux vlceres des poulmons. Cette inclemence prouient, tant de son inegalité & desreglement, que du froid qui l'accompagne la plus part du temps, lequel estant contraire aux poulmons empesche le dégorgement, tant du pus que de la pituite excrementeuse, dequoy nous pourrons cy-apres discourir plus amplement quand le suiet s'en offrira plus à propos. Ce qu'attendant nous aduertirons les malades de se garder de l'Automne, & comme l'on dit ordinairement de la cheute des feüilles: I'entens ceux qui sont engagez en de longues maladies, comme celle dont il est icy parlé, gauchissans à la mort tant qu'ils pourront par vn bon regime de vie; qui est le fruict qu'outre le Prognostic nous auons à tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. ET quelquefois le Printemps, à sçauoir à son commencement, quand les arbres viennent à bourgeonner,

non pour autre raiſon, ſinon qu'il eſt encore inégal, & reſſemble à l'Automne en ce point : toutefois les malades, pourueû qu'il leur reſte des forces ſuffiſamment, ont ſuiet de mieux eſperer qu'en la ſaiſon ſuſdite, attendu qu'à meſure que l'on approche de l'Eſté, la chaleur du Printemps augmente & accroiſt, où dans l'Automne l'on doit touſiours pis attendre, vû la froidure de l'Hyuer prochain. Auſſi Ariſtote *au Probléme* 27. *de la* 1. *Section*, demandant pourquoy le Printemps & l'Automne ſont maladifs? reſpond que cela vient à cauſe des grands changemens ; mais que l'Automne eſt plus dangereux que le Printemps: d'autant que nous ſommes pluſtoſt malades quand le corps qui eſt chaud ſe rafroidit, que quand le meſme eſtant froid s'échauffe. Comme donc, dit-il, ce qui eſt froid s'échauffe au Printemps, auſſi ce qui eſt chaud ſe rafroidit en Automne.

2. A raiſon que l'inegalité de l'air alterant diuerſement les corps, tantoſt par le froid, tantoſt par le chaud, empeſche les actions auſquelles ces perſonnes ont grand intereſt, vû que leurs forces manquent faute d'en faire de bonnes, ſoit que nous voulions entendre celle qui concerne les alimens, ou celle des matieres ſuperfluës contenuës aux poulmons.



APHORISME XI.

Inter anni partes, ſi hyems ſicca & aquilonia, ver pluuioſum & auſtrale fuerit, æſtate neceſſe eſt febres acutas fieri, & ophthalmias, & dyſenterias, mulieribus præſertim & viris naturâ humidioribus.

En ce qui eſt des [1] temps, ſi [2] l'Hyuer eſt ſec & [3] boreal : le Printemps [4] pluuieux & [5] Auſtral, il faut neceſſairement qu'en Eſté [6] ſe facent des fievres [7] aiguës, ophthalmies, [8] & dyſenteries [9], ſur tout aux [10] femmes & aux [11] hommes naturellement [12] humides.

DISCOVRS.



OVTES les maladies qui arriuent par le vice de l'air és ſaiſons naturellement conſtituées, ne deſpandent pas touſiours de la qualité du temps preſant, mais bien ſouuent de celle des paſſez; lors que les precedans ayans eſté dereglez laiſſent en l'air des ſeminaires

de maladies que les suiuans bien reglez font éclorre par apres, qui est ce que nous propose nostre Hippocrate, tant en cét Aphorisme, qu'autres suiuans. Or en celuy-cy nous en auons de trois sortes, assauoir les fievres continuës, inflammations des yeux, dites communément ophthalmies, & les flus disenterics, dont les causes sont les écoulemens des matieres cruës que le cerueau décharge sur les parties, ou plus proches de luy, comme les yeux, ou plus capables de les receuoir & contenir, comme les veines & les intestins : souz lesquels noms de maladies nous deuons comprendre toutes les autres qui arriuent en cette saison par la décharge du cerueau sur les membres inferieurs, lesquelles Hippocrate ne nomme, se contentant à sa mode d'en estaler deux ou trois pour exemple. Ces matieres s'amassent en petite quantité durant l'Hyuer froid & sec, d'autant que la qualité de l'air subtil en desseche vne partie, assauoir la plus deliée, & que le froid retient seulement la plus grossiere, comme fixée & congelée, le Printemps pluuieux & humide y apportant en suite beaucoup de surcroist; & soit que la froideur de cette saison aussi bien que de l'autre, retienne tout, pource que la grande humidité du Printemps succedant à la froidure de l'Hyuer, ne peut estre auec chaleur; ou que l'humidité ne soit pas encore en telle quantité que de pouuoir causer des fluctions : il arriue en fin que les chaleurs de l'Esté suruenant tout à coup, causent d'abord de ces matieres, lesquelles tombant aux parties susdites, font naistre les accidans cy mentionnez, & beaucoup d'autres de pareille estofe, lesquels venans par fois à continuer dans l'Automne, lors que l'air n'a point esté rafraîchy de vents, ou de legeres pluyes durant les iours de la Canicule, font des rauages d'autant plus grands que cette saison se trouue nuisible & mal-faisante, d'où vient que de simples intemperies elle causera par fois des maladies malignes & veneneuses. Aristote Problesme 8. de la 1. Section, *suiuant à peu prés le Texte d'Hippocrate* au liure de l'Air, des Eaux, & des lieux, cité au Commentaire de Galien; *& demandant pourquoy lors que les vents de bise ont souflé l'Hyuer, & ceux de Midy au Printemps, on voit dans l'Esté quantité de fievres continuës, & de maladies d'yeux; en attribuë la cause à l'humidité, tant de la terre que de nos corps, laquelle estant vn par excrement pituiteux, qui par consequent est naturellement froid, s'échauffe d'autant plus que l'air deuenu gros & espois par les pluyes & vapeurs esleuées de la terre trop humide, est plus susceptible de la chaleur qu'vn air subtil & bien espuré; & ainsi cét air estant attiré dans le corps par la respiration & transpiration, telles matieres s'échauffent aisément, n'estant pas inconuenant qu'vn corps tres-froid naturellement, deuienne*

tres-chaud par accidant, comme nous le declarent l'eau & les pierres échauffées & calcinées; tel est le sens d'Aristote en ce Problesme. I'ay dit cy-dessus que ces accidans peuuent continuer iusques bien auant en Automne, quand l'Esté n'est point rafraichy de vents & legeres pluyes, dont celle-cy tempere son ardeur, & les autres desechent telles matieres superfluës. Mais il arriue bien pis quand cette saison est fort pluuieuse, attendu que les excremens humides se multiplians, font aussi multiplier telles sortes de maladies, notamment aux personnes naturellement humides, le vice accidantel augmentant le naturel. Il faut donc durant le peruertissement des saisons auoir l'œil à corriger en nous, par vne maniere de vie toute contraire, les dommages qu'elles y peuuent causer, opposant à l'humidité de l'air vn viure dessechant, & par medicamens doux & benins éuacuant les superfluitez que le corps amasse. C'est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Degenerans de leur naturelle & ordinaire constitution.

2. Qui doit estre naturellement froid & humide, entremeslé de quelque siccité, laquelle consistant en vne pure froidure, est plustost humidité congelée, que vraye siccité, comme il paroist au dégel sans pluye, quand les glaces & neges couurent la surfaco de la terre.

3. Sans pluyes, neges, ou autres frimats qui broüillent & épaississent l'air, le vent de bise qui soufle tousiours empeschant l'assemblée des nuages, & dessechant la matiere des pluyes.

4. Qui doit estre temperé, ou aucunement chaud & humide.

5. Ressemblant plustost à l'Hyuer qu'à luy mesme, à raison de sa froidure & humidité, qui sont causes qu'il ne fait plus éclore les maladies dont il iette les semences: mais l'effet s'en reserue à l'Esté suiuant, dont la chaleur est cause efficiente de la pourriture que contracte le corps, comme l'humidité en est la materielle. Il y a encore vne autre raison, assauoir que le corps estant desseché par les qualitez de l'Hyuer precedant, est recréé des pluyes du Printemps, tant s'en faut qu'il en doiue estre incommodé, estant par ce moyen remis comme en vne naturelle mediocrité, ce dit Galien: mais cette humidité continuant tousiours, deuient à la

fin vicieuse, ce qu'elle declare l'Esté ensuiuant.

6. Notamment quand les chaleurs sont excessiues, & non temperées de vents & pluyes legeres.

7. Les humiditez copieuses amassées és veines ayans contracté pourriture, laquelle est fomentée par l'humidité de la terre, qui entretient celle de l'air, ce qui dure coustumierement iusques apres la Canicule; durant laquelle si les vents Etesiens souflent, non seulement ils temperent la chaleur de l'air, mais aussi desse-chent la semence de telle pourriture.

8. Tant à cause de la repletion du cerueau, lequel la constitution humide du temps a rendu tel, que de la foiblesse des yeux contractée durant le souflement du vent de bise, qui les rend susceptibles de fluxions.

9. Les intestins estant vlcerez par la pourriture de l'humeur y croupissant, deuenu acre & malin par vn long seiour. On peut aussi entendre tous autres flus de ventre, desquels celuy-cy est le plus cruel & douloureux.

10. Qui sont ordinairement plus humides que les hommes, & ont les intestins plus amples, consequemment plus susceptibles de telles matieres. Ioint aussi qu'estans plus froides, & ayans le cuir plus serré, les suyes & vapeurs se retiennent au dedans, & fomentent de plus en plus la pourriture.

11. Comme les enfans, les hommes blonds & fort blancs, ceux qui ont les membres deliez, sont lents en leurs mouuemens, ont peu de poil, & la voix claire; telles personnes sont de nature vrayement feminine, sont froids & humides, partant subiettes comme les femmes à telles maladies.

12. L'humidité interieure iointe à l'exterieure les rendant susceptibles de semblables flux, lesquels venans principalement du cerueau, se precipitent en l'estomac, & de là coulent aux intestins.



APHORISME XII.

Contrà verò si australis hyems & pluuiosa & tepens fuerit, ver siccum & aquiloninum, mulieres quibus partus in ver incidit, quauis occasione abortiunt, aut si pariant, tam infirmos & morbosos partus edunt, vt vel sta-

tim ipsi intereant, vel tenues & valetudinarij viuant. Cæteris dysenteriæ & ophthalmiæ siccæ fiunt, & senibus catharri perniciem breui allaturi.

Si l'Hyuer est [1] Austral, pluuieux & tiede, & le Printemps [2] sec & Boreal; les femmes qui doiuent accoucher [3] en ce dernier, auortent à la moindre occasion [4] qui arriue: que si elles portent leurs enfans [5] à terme elles les enfantent fort [6] foibles & maladifs [7], de sorte que peu apres ils [8] meurent; ou s'ils viuent ils sont floüets, & fort infirmes. Aux autres personnes suruient dysenteries [9] & ophthalmies [10] seches, & aux vieillards des rheumes, qui les font promptement [11] mourir.

DISCOVRS.



ES saisons dont nous parlions en l'Aphorisme precedant se presentent encore en celuy-cy, mais d'vn autre visage, l'Hyuer ayant les qualitez qu'auoit le Printemps, & le Printemps celles que possedoit l'Hyuer; toutes pourtant contre leur constitution naturelle aussi bien que cy-dessus: car iaçoit que l'Hyuer dont est icy question ait vne de ses qualitez ordinaires, assauoir l'humidité, la froideur luy manque, qui est celle qui le figure le plus, & qui luy est la plus essencielle, vû que par fois quittant l'humidité pour espouser la secheresse, comme durant les gelées & soufflemens de la bise, iamais il ne se dessaisit du froid, & celuy-cy luy fait perpetuelle compagnie. Or la difference que ie trouue, quant au succés, venant du peruertissement des temps, entre cét Aphorisme & l'autre, est qu'au precedant le vice de l'air de ces deux saisons dereglées ne produit son effect que dans l'Esté suiuant bien reglé: & icy là où le vice naist, là il fait éclorre sa malice, assauoir dans le Printemps mesme. Galien disoit sur l'autre Aphorisme, qu'vne des principales causes pourquoy dans le temps pluuieux & Austral les maladies ne s'engendrent point, vû la grande humidité des corps; estait que l'Hyuer sec & Aquilonien ayant precedé ceux-cy, estoient reduits comme à vne certaine mediocrité du sec & de l'humide, quand en apres durant le Printemps les pluyes arrosent la terre: mais que ces pluyes deuenans excessiues, & continuans mesme dedans l'Esté, la chaleur de cette saison suruenant tout à coup, la surabondance de telles humiditez contractoit pourriture és lieux & receptacles où le cerueau trop chargé les enuoyoit: mais icy il va tout d'vn autre biais; car l'humidité s'amasse l'Hyuer en quantité, d'autant plus grande que cette saison est

naturellement longue : ie dis naturellement, à la difference de la distinction artificielle que l'on fait des temps, leur donnant vn partage égal de chacun trois mois en l'année ; ce qu'estant, & la froideur & siccité suruenans au Printemps, cette premiere qualité fait que le cerueau se pressant & comprimant à guise d'vne esponge, respand cette humidité superflüe sur les membres, tantost soudainement, tantost lentement ; tantost humectant, tantost relaschant les nerfs ; tantost s'échauffant en quelque endroit propre à pourriture, comme sont les lieux chauds & humides, ou suffoquant les esprits en vn instant, cette humidité rend les parties, notamment les nerveuses, beaucoup moins robustes qu'auparauant : & la froideur qui luy succede leur cause vne entiere impuissance ; de maniere qu'elles sont contraintes de lascher tout à fait ce qu'auparauant elles retenoient à peine : ainsi en partie viennent les auortemens, comme nous voyons les fruits nouueaux attaquez de gelée apres les grandes pluyes, se ternir, & tomber incontinent. On peut consulter de cecy Aristote au Problesme 9. de la 1. Section : *l'vtilité de cét Aphorisme est comme du precedant, au Prognostic & à la precaution.*

Explication.

1. QValitez propres à engendrer pourriture, partant qui l'impriment en la pituite que le cerueau amasse copieusement, notamment quand l'Hyuer a esté chaud & humide, & que le Printemps est froid & sec, lequel resserrant les pores tout à coup, la tient enfermée quelque temps, & luy fait contracter saleure & acrimonie outre celle qu'elle a desia : car tous les Hyuers sont fertiles en pituite, laquelle pourtant n'est pas en tous de mesme qualité : car l'Hyuer conseruant sa nature ; c'est à dire estant froid & humide, il fait vne pituite insipide, ou quelque peu douce ; estant Boreal il la fait acide ; estant Austral, salée. Or la saleure arriue d'ordinaire à cét humeur par pourriture.

2. Ressemblant plustost à l'Automne qu'à luy mesme, qui doit estre temperé, du moins chaud & humide : & ainsi par des qualitez contraires à sa nature, repoussant au dedans les humeurs, partie desquels s'exhaloit par le cuir à l'aide de la tiedeur & humidité de l'Hyuer precedant.

3. Peut-estre sur son milieu, en sa fin, ou bien quelque peu dans l'Esté.

4. Par la moindre qui puisse ébranler le fruit, comme vne

cheute,

cheute, vn ſaut, vn mouuement contraint, quelque forte paſſion, comme la colere, vn flux de ventre, de quelque qualité qu'il ſoit; cette facilité d'auorter procedant de l'abondance de pituite qui relaſche les ligamens & attaches de l'enfant, lequel eſtant deſia grand, tombe aiſément de ſon propre poids: comme auſſi de la tiedeur de l'air, humide & auſtral, laquelle tient les pores ouuerts, par où penetre le froid quand il ſuruient à la faueur de ſa ſiccité qui l'accompagne iuſqu'à la matrice dont il eſt ennemy, comme des autres parties nerveuſes & membraneuſes, & bleſſant l'enfant l'empeſche de prendre nourriture, laquelle d'abondant eſtant ſoüillée de cette pituite ne luy peut eſtre que mauuaiſe.

5. Soit que les cauſes ne ſoient aſſez puiſſantes pour ſi toſt produire des effets ſiniſtres, ou que la particuliere conſtitution de la mere ou de l'enfant y reſiſtent.

6. Attendu que cette pituite eſtant impure, pourrie, & ſalée, & que l'enfant doit eſtre nourry d'vn ſang tres-pur, il a eſté fruſtré de ſa legitime nourriture; & de plus, ſenty la froidure de l'air, qui eſt ennemie des œuures de Nature.

7. Pource que les deffauts qui procedent des principes ſont irreparables.

8. Tant par le vice des humeurs que par la foibleſſe des parties.

9. Pource que la pituite amaſſée durant vn temps chaud & humide, deuient ſalée par pourriture, partant à meſure qu'elle coule par les inteſtins elle les pique & violante: ou pource que s'y arreſtant, & s'attachant à leurs tuniques elle s'y pourrit dauantage, & deuient finalement douloureuſe & vlcereuſe; à quoy coopere beaucoup la froideur & ſiccité du Printemps, qui tenant les pores fermez, fait redoubler la chaleur interne, conſequamment la pourriture, quand il y a matiere diſpoſée, aſſauoir vne copieuſe humidité; auſſi telles dyſenteries attaquent plus les femmes, & perſonnes de leur complexion, que les gens chauds & ſecs.

10. Les fluxions ſe faiſans ſur les yeux, à cauſe de la repletion du cerueau, mais rien ne reſudant ſi ce n'eſt quelque peu d'humeur qui ſe congele auſſi toſt par la froidure & ſiccité de l'air.

11. Comme apoplexies, ſquinances, courtes haleines, & ſemblables, leſquelles oſtans la liberté de reſpirer cauſent en bref

l'extinction de la chaleur naturelle. Ce qui arriue pluftoft aux vieux qu'aux ieunes, tant pour eftre remplis d'excremens froids & aqueux, que pour n'auoir assez de force pour se dégager de la matiere des fluxions, comme les ieunes.



APHORISME XIII.

Æstate verò sicca & aquilonia, Autumno pluuioso & australi vehementes capitis dolores in hyemem, & tusses, & raucitates, & grauedines, nonnullis etiam tabes expectandæ.

Si l'Esté est sec & [1] Aquilonien, & l'Automne pluuieux [2] & Austral; grandes douleurs de [3] teste viennent en Hyuer; comme aussi des [4] toux, enroüeures & [5] roupies; & à quelques vns des vlceres de [6] poulmon.

DISCOVRS.



COMME le Printemps & l'Hyuer dereglez ont leurs maladies, le semblable ont l'Esté & l'Automne. Et comme toutes les causes de celles qui se fomentent l'Hyuer & le Printemps n'y produisent pas tousiours leurs effets, mais l'Esté suiuant; ainsi celles qu'amenent le dereglement de l'Esté & de l'Automne ne se font souuent paroistre que dans l'Hyuer qui leur succede, lequel il faut entendre gardant sa naturelle constitution, & les autres saisons, de mesme aux Aphorismes precedans, lors qu'Hippocrate les nomme simplement, sans addition de qualitez. Or venant au sens de nostre Aphorisme, les maladies dont il traite procedent de repletion du cerueau, & fluxion des excremens qu'il contient sur les parties inferieures, notamment ses plus voisines, comme le nez, le gozier & les poulmons. Ces excremens pituiteux s'amassent en partie au cerueau, des vapeurs exhalantes des visceres que sa froideur époissit, & change en eau, dont il s'imbibe comme vne esponge, pour la respandre apres quand il est trop plein: en partie aussi de l'abondance de sa nourriture, qu'il ne peut toute conuertir en sa substance, tant par sa froideur naturelle, que par l'accidantelle, sur tout quand elle vient en vne saison où il deuroit estre échauffé & fortifié, comme dans l'Esté, lequel deuenant froid pour la plus part, à cause de la frequence des vents de bise qui y souflent; l'affoiblit

au lieu de le fortifier ; & le froid continuant auec l'humidité dans l'Automne & l'Hyuer suiuans, il est en fin accrauanté de cette pituite, laquelle par longue demeure y acquiert pourriture, & en fin par surabondance coulant sur les parties inferieures, y cause les accidans & maladies susdites. Mais pourquoy, diront quelques vns, n'arriuent-elles pas aussi bien en Automne, puisque dans son dereglement il ressemble entierement à l'Hyuer? Ie respons par la mesme raison qui a esté donnée, pourquoy du dereglement de l'Hyuer & du Printemps, l'vn sec, l'autre humide, les maladies arriuent en Esté? assauoir icy que l'Esté ayant esté fort sec, & l'Automne humide, il arriue que cette siccité est en fin corrigée par l'humidité suiuante ; de maniere qu'elle remet le corps en vn estat moyen, si ce n'est qu'elle continuë trop, & iusques en Hyuer, lequel estant encore de pareille constitution, la multiplie en telle maniere, que par son surcroist elle excite finalement diuersité de troubles au corps, suiuant la malice que son long seiour luy fait acquerir, & la condition des parties où elle se iette : à quoy sert encore la froidure qui regne, laquelle empesche qu'aucune chose s'exhale par la transpiration, & exprime cependant sur les parties inferieures ce qui est amassé au cerueau ; l'Hyuer ayant cela de particulier de ne digerer ou diminuer aucune plenitude, quelque partie où elle soit. Au reste le Prognostic & la precaution sont les fruicts qu'il conuiendra tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. HOrs le temps de la Canicule, où les vents Ethesiens doiuent soufler, & par leur fraicheur temperer les ardeurs de la saison, & faire vne chaleur moderée.

2. Cette saison ressemblant au Printemps en quelque maniere, attendu qu'elle est chaude & humide, plus ou moins, suiuant qu'il pleut ou vente : car moins il pleut plus elle est chaude ; plus il pleut plus elle est humide, le grand chaud subsistant mal-aysément auec la grande humidité.

3. Qui sont tensiues la plus part, estans les matieres retenuës au cerueau, & faisant extension de la dure-mere ; ou épanchées entre le crane & le pericrane, par la voye des sutures : quelquefois aussi pulsatiues & poignantes, suiuant que les mesmes matieres sont échauffées ou pourries ; l'abondance de la pituite les peut aussi rendre pesantes.

4. L'humidité distillant sur les poulmons & trachée artere, la-

quelle estant acre & salée, prouoque souuent à toussir, mais la plus part auec vn vain effort, quand la matiere est coulante & fort deliée, son acrimonie estant cause qu'elle ne peut arrester és cannes du poulmon, là où elle pourroit s'époissir si elle estoit plus douce, & en suite estre plus aysément chassée, se donnant en proye à l'air interieur qui la pousse.

5. Souuent auec douleur quand la matiere est acre & salée, laquelle vlcere ces parties, par où elle coule du cerueau.

6. La pituite amassée aux poulmons y ayant trop long temps croupy, ce qui arriue à ceux principalement qui ont la poitrine plate, les espaules estroites, qui ne respirent pas librement, & sont subiets aux fluxions du cerueau, lesquelles pour se faire trop souuent au poulmon, le disposent peu à peu à receuoir l'impression de cette maladie, l'vne des moins curables qui soit.



APHORISME XIV.

Aquilonio verò & sicco autumno, hominibus natura humidis & mulieribus commoditas parabitur. Alios ophthalmiæ siccæ, & febres partim acutæ, partim longæ, quosdam etiam melancoliæ malè habebunt.

Que si l'Automne susdit est boreal [1] & sec, il est commode aux gens de nature [2] humide, & aux [3] femmes : mais aux autres se feront des ophthalmies [4] seches, & des fievres [5], tant aiguës que [6] longues; & à quelques vns des maladies [7] melancoliques.

DISCOVRS.



ON dit que la constitution plus ordinaire de l'Automne, est d'estre inegal; & tel epithete luy est adapté coustumierement: Cette inegalité pourtant n'est pas telle que l'on y apperçoiue vn entier desordre, attendu que suiuant la diuision que l'on fait de ce temps, en commencement, milieu, & fin, il garde vne espece de constitution tousiours semblable à elle mesme : mais peu durable quand il tient son reglement naturel, ayant son commencement pluuieux, & la fin de mesme, & se monstrant en son milieu clair & serain : que s'il tient durant toute sa quadrature l'vne de ces constitutions, ou quelqu'autre, nous pouuons dire qu'il ne garde pas sa naturelle : com-

me par exemple en cét Aphorisme, où le froid & le sec regnans, entretiennent l'air en vne perpetuelle serenité, commode à certains naturels, incommodes à d'autres, mais en general plus loüable que l'humidité qui en font d'ordinaire le commencement & la fin. Et ainsi l'on peut dire hardiment que l'Automne dereglé en cette maniere, est plus souhaitable que celuy qui garde sa naturelle constitution, comme celuy qui est humide tout à fait doit estre moins desiré; & ce generalement parlant: car en toutes constitutions, sinon aux entierement inegales, il y en a qui se trouuent tousiours bien & mal, suiuant que les intemperies de leurs corps sont corrigées par les contraires dispositions de l'air. Par exemple, les gens chauds & secs viuent plus à leur aise durant la fraicheur & humidité que dans vne constitution conforme à la leur; ainsi les froids & humides dans vn temps chaud & sec, & les autres à proportion. En fin chaque saison a ses biens & ses maux particuliers, suiuant la diuersité de sa constitution, & la disposition des corps; dequoy nous est en partie garand cét Aphorisme, lequel n'est pas proprement vn Aphorisme entier, mais vne partie du precedant, comme la diction d'Hippocrate le témoigne, attendu qu'ayant parlé en l'autre de la constitution humide & australe de l'Automne, & parlant icy de la seche & boreale, qui sont les deux principaux dereglemens de cette saison, il ne nomme point l'Automne, ains adiouste la particule δὲ, pour monstrer la continuité. Mais soit partie, ou Aphorisme entier, il paroist que son vtilité est pareille à celle des autres cy-dessus, assauoir de predire le mal à venir, & faire songer à s'en preseruer s'il est possible.

Explication.

1. DErogeant par cette continuité, de son inegalité ordinaire.

2. Car les contraires sont remedes des contraires, & ainsi l'humidité superfluë est corrigée par la siccité de l'air.

3. Aussi bien qu'aux hommes humides, entre lesquelles on peut bien mettre quelque distinction, car il y en a de fort seches; comme celles que l'on appelle homaces, lesquelles pour tesmoignage de leur siccité n'ont aucunes purgations menstruelles: telles femmes se portent mal en vne constitution seche, au contraire des humides.

4. Qui arriuent, tant par l'épuisement des humiditez du cerueau qui entretiennent celle des yeux, que par l'épaississement de

celles qui en découlent, lesquelles se figent dés la sortie.

5. Car la siccité aiguisant la chaleur, plus elle dure, plus celle-cy s'accroist, & l'humeur bilieux s'effarouche, n'ayant plus de phlegme qui tempere ses fougues.

6. Lors que les humeurs apres auoir contracté pourriture s'époississent, & par leur viscosité causent des obstructions qui fomentent les fievres, esquelles pour la longueur, Nature est beaucoup affoiblie.

7. Les humeurs estans rendus terrestres par l'épuisement de leur serosité, d'où se fait la melancolie, qui attire le iugement & la raison, quelquefois auec la fievre, & quelquefois sans elle.



APHORISME XV.

Ex tempestatibus anni in vniuersum siccitates assiduis imbribus salubriores, & minus mortiferæ.

Entre les constitutions de l'année, les [1] secheresses en general sont plus salubres [2] & moins mortelles que les [3] humiditez continuelles.

DISCOVRS.



Açoit que toutes les qualitez elementaires ayent chacune à par-elle des aptitudes à faire naistre diuerses maladies, eu égard tant à leurs excés qu'à la disposition des corps qui les ressentent : toutefois les comparant ensemble, il y en a quelques vnes qui en produisent beaucoup plus que les autres ; tantost d'elles mesmes, c'est à dire seules ; tantost à l'ayde des autres, suiuant la combination & assemblage où deux se trouuent, qui font naistre des intemperies plus ou moins fascheuses, suiuant que l'vne ou l'autre excede. Les premieres sont simples & tres-rares ; les autres composées & plus frequentes, estant mal-aisé de treuuer, voire s'imaginer vne intemperie simple, supposé chaude ou froide, qui ne soit accompagnée d'humidité ou de siccité, non plus que d'humide ou seche qui n'ait pour compagne l'vne des deux autres qualitez : Que si par fois nous qualifions quelque intemperie du nom de simple, c'est lors que la qualité dont nous prenons la dénomination excedant beaucoup celle qui luy est adiointe, s'attribuë absolument tous les effects qui procedent de l'action des deux ensemble. Or

de ces quatre qualitez deux sont nommées actiues, assauoir le chaud & le froid, & deux pasiues, l'humide & le sec, non que celles-cy n'ayent action aussi bien que les autres ; mais d'autant qu'elle n'est ny si forte, ny si manifeste, & que iamais elles n'agissent que l'vne des deux autres ne leur soit adiointe, au moins auec pouuoir égal, ausquelles elles semblent seruir de matiere; comme en échange les susdites leur tiennent lieu d'instrument, vû que l'action du sec & de l'humide, comme nous auons desia dit, est tousiours animée du chaud ou du froid, & que ces deux en leur action dessechent ou humectent necessairement, sinon de soy, au moins par accidant. La verité de cette combination supposée, comme aussi celle de l'instrument & de la matiere, nous nous arrestons à celle-cy, conformément à nostre Aphorisme, & disons que de ces deux qualitez, assauoir l'humidité & la siccité, quoy que toutes deux salubres & maladiues souz diuers respects ; la derniere, generalement parlant, l'est beaucoup plus que la premiere, suiuant cét Aphorisme, auquel nous pouuons en quelque maniere opposer le septiesme de ce Liure, où le mesme dit que les fievres aiguës se font durant les secheresses. Or est-il qu'vne des marques plus signalées de telles fievres est d'estre auec peril de la vie, à cause de leur violance : partant durant les secheresses les maladies sont plus mortelles que durant les pluyes & autres constitutions humides. La raison pourquoy les fievres aigües se font és secheresses, est d'autant qu'elles épuisent les humeurs de leurs serositez, qui empeschent que la masse du sang ne s'échauffe. Ces cerositez donc demeurans au dedans, & se multiplians durant les temps humides, empeschent les fougues de la bile, & tant s'en faut qu'elles causent des maladies dangereuses & mortelles, qu'au rebours elles doiuent conseruer & maintenir le corps en bonne santé. Ie respons à cela que les temps humides & secs engendrent tous des fievres aiguës: assauoir les secs, à raison de la qualité des humeurs échauffez; & les humides, tant à raison de la qualité que de la quantité : ioint que le sec est vne des qualitez ennemies de la vie, comme l'humidité vne de ses plus familieres. Et quoy que la qualité chaude de la bile soit beaucoup plus grande durant la secheresse que durant l'humidité, toutefois la quantité en est petite, pource que le corps est desseché: là où dans vn corps trop humecté, quoy que la chaleur ne soit pas en vn degré si haut que si la siccité y regnoit; neantmoins la quantité d'humeur rend les maladies beaucoup plus funestes qu'en l'autre. A quoy si nous adioustons la pourriture, comme aussi le nombre des maladies qui regnent, nous trouuerons qu'il n'y a point de comparaison de l'vn à l'autre temps, & qu'en verité l'humide est plus malaaisé & mortel que le sec. Le profit

que nous deuons recueillir de cét Aphorisme, outre le Prognostic, est d'éuiter les causes de pourriture és humeurs ; ce que l'on pourra faire vsant d'vn viure dessechant, & faisant souuent exercice.

Explication.

1. QVand vne douce fraicheur leur fait compagnie, comme durant le soufle d'vne legere bise : par exemple, du vent qui participe de l'Est & du Nort.

2. Attendu que telle constitution consume & absorbe les excremens aqueux & phlegmatics, qui sont matiere de pourriture, laquelle excite & fomente la plus part des maladies.

3. Non tant à raison de la violance que de la multitude des maladies : car és secheresses il se fait bien des maladies tres-violantes, mais elles sont rares au prix de celles qui se treuuent & forment aux temps humides, lesquelles sont d'autant plus fascheuses qu'il pleut & vente moins : car les pluyes & vents donnent de la fraicheur à l'air, & temperent la chaleur, qui est la cause la plus considerable de pourriture, qui est d'autant plus grande que celle-cy agit plus puissamment sur l'humidité.



APHORISME XVI.

Assiduis imbribus morbi ferè fiunt, febres longæ, fluxiones alui, putredines, epilepsiæ, apoplexiæ, anginæ. Siccitatibus autem morbi tabifici, ophthalmiæ, articulorum dolores, vrinæ & intestinorum difficultates.

Les maladies qui arriuent durant les pluyes [1] continuelles, sont pour la plus grand part, des fievres [2] longues, flux [3] de ventre, pourritures [4], epilepsies [5], apoplexies [6], squinances [7]. Dans les secheresses [8] se font tabiditez [9], chassies [10], douleurs de iointures [11], difficultez [12] d'vrine, & [13] dysenteries.

DISCOVRS.



LA methode plus loüable de ceux qui professent l'enseignement des Sciences est de descendre aux notions particulieres, apres auoir declaré les generales & vniuerselles, comme la pratique fort bien nostre Hippocrate, lequel en l'Aphorisme precedant ayant enseigné que les

les temps humides sont plus mortels & maladifs en general que les secs, particularise en celuy-cy les maladies qui pour la plus part arriuent en chacune de ces constitutions, lesquelles si nous examinons suiuant son intention, nous trouuerons la verité de son dire, attendu que celles dont est icy fait mention comparées ensemble, celles du temps humide sont beaucoup plus dangereuses, & en nombre bien plus grand, que celles du temps sec, bien que celles qui dépendent de celuy-cy soient en partie aiguës, mortelles, & violantes : ce qui est ordinaire aux maladies causées de siccité, notamment quand la chaleur luy fait compagnie, ainsi que nous auons declaré sur le septiesme Aphorisme de ce Liure. Or nostre Hippocrate pour nous faire entendre cette verité nous met plus de maladies causées d'humidité que de siccité, quoy que le nombre de celles qu'il estale soit petit de part & d'autre, en comparaison de celles qu'il pourroit mettre, si la brieueté ordinaire de ses Aphorismes ne l'en empeschoit, pour à laquelle satisfaire il ne met que les principales, à chacune desquelles nous pouuons ioindre celles qui leur ressemblent le plus. Ainsi pour les maladies causées d'humidité il met les longues fievres, les flux de ventre, pourritures, apoplexies, epilepsies, & squinances ; ausquelles nous adiousterons premierement à la fievre longue, toutes maladies causées de flux d'humeurs longues, lentes, erratiques ; comme, rheumes, rheumatismes, gouttes froides, & semblables. A la squinance, l'enfleure, & inflammation de la luette, & des amygdales, difficulté d'aualer & de respirer. A l'apoplexie, toute sorte de catarrhe suffocant, lethargies, assoupissemens, extases, & semblables. A l'epilepsie, le vertige, l'incube, & la convulsion de repletion. Au flux de ventre, toute décharge des intestins, cruë ou cuite, sanglante ou non. A la pourriture, toute corruption d'humeurs, tant interne qu'externe, auec fievre, ou sans fievre ; souz quoy nous comprenons les abscés & vlceres purulans & virulans. Pour les maladies causées de siccité, nous auons icy l'vlcere du poulmon, l'inflamation des yeux, la goutte, le flux de sang, & la suppression d'vrine. Souz l'vlcere du poulmon nous comprendrons le marasme, la fievre hectique, & toute extenuation du corps, qui se fait par la consomption de l'humidité, soit nourriciere, soit radicale. A l'inflammation des yeux nous adiousterons leur siccité par dissipation & épuisement de leurs propres humeurs, la contraction & abaissement de leurs tuniques. Auec la goutte nous mettrons toutes fluxions chaudes, causées non tant de l'abondance que de la subtilité des humeurs, qui sont des douleurs insupportables aux parties où elles se forment, signamment aux iointures où elles se rendent d'autant plus fortes que celles-cy sont compactes & pres-

sées, comme aussi toute debilité des mesmes iointures. Souz la dysenterie toutes douleurs de ventre, comme coliques bilieuses, inflammation du mesentere & des intestins, mesme la colere maladie tant seche qu'humide : Et par la suppression d'vrine nous entendons aussi la siccité du muscle portier de la vessie, & difficulté de sa contraction & ouuerture, l'inflammation de la susdite ; & finalement la deprauation, abolition, & diminution de son action, procedant de siccité, soit accompagnée de froid ou de chaud. Voila sommairement ce qui me semble de l'intention de nostre Hippocrate en cét Aphorisme, duquel outre le Prognostic nous pouuons tirer vn tacit aduis de nous munir contre l'air que nous sentirons nous estre contraire, pour éuiter les maladies icy déduites, qui est le fruict que nous en deuons recueillir.

Explication.

1. Soit en quantité continuë : par exemple, quand il pleut toute vne année, ou tout vn semestre, ou vne saison toute entiere, ou bien separée, quand il tombe à diuerses reprises, supposé deux ou trois iours durant à chaque fois, telle quantité d'eau que l'air & la terre en sont humectez pour vn fort long temps, d'où les corps des animaux en deuiennent plus froids & humides.

2. Causées d'obstructions qui durent long temps pour deux raisons, l'vne pour l'abondance de l'humidité, laquelle ne peut estre consumée en si peu de temps, que où il y en a moins : l'autre à cause de la froideur des corps qui resiste à la coction des humeurs.

3. Par fois de la décharge du cerueau dans l'estomac, qui en partie le rafroidit, & blesse sa coction, & en partie l'humecte trop, & l'empesche de retenir. Par fois aussi par l'expultrice des vaisseaux, qui versent leurs serositez superfluës dans les intestins, d'où procedent les flux lienterics, dysenterics, & autres, suiuant que la pituite est coulante ou espoisse, pourrie ou non.

4. Soit dedans ou dehors les vaisseaux, interieurement ou exterieurement ; la generalité de ce mot comprend les fievres, abscés, pustules, chancres, inflammations, charbons, gangrennes, vlceres, & en vn mot tous maux qui entretiennent les matieres pourries, tant exterieurement qu'interieurement.

5. Qui sont conuulsions periodiques de toutes les parties du

corps, causées d'vne insigne humidité du cerueau & des nerfs, auec foiblesse d'iceux, par fois conjointe à vne cause maligne, comme quelque air ou esprit.

6. Quand les ventricules du cerueau trop pleins de pituite, ne peuuent receuoir, engendrer, ny contenir d'esprits, d'où vient la perte du sentiment & du mouuement.

7. Quand il se fait fluxion des humiditez surabondantes au cerueau, sur les parties du gosier, lesquelles s'y espoississant, & y demeurant attachées s'y enflament auec tumeur, qui bouche par fois l'æsophage, ou la trachée-artere.

8. Accompagnées de froid ou de chaud, mais notamment de celuy-cy.

9. Soit que l'humeur, ou plustost le sang bilieux qui nourrit le poulmon deuienne extraordinairement acre par les grandes secheresses, accompagnées de chaleur; ou que la froideur qui fait par fois compagnie à la siccité, comme durant que la bise souffle, endurcisse les veines du poulmon, lesquelles se rompent par apres ainsi que les cordes d'vn arc tenduës: & quoy que l'on puisse dire que dans le corps viuant il ne se trouue point de froid qui ait cette force, ie l'accorde pour les autres parties, à l'exception de celle-cy, qui receuant d'abord l'air froid en ressent puissamment l'iniure.

10. C'est à dire des ophthalmies seches, l'humeur aqueux estant consumé, lequel se repare difficilement; de maniere que l'œil demeure à sec & paroist tout diminué, & s'il faut ainsi dire, phthisic: aussi mettant à part l'vlcere du poulmon dont nous venons de parler, & conioignant les deux dictions φθινώδεες. ὀφθαλμίαι, celle-cy pour nom substantif, & l'autre pour adiectif, nous pouuons entendre auec Galien la tabidité & dessechement de cette partie & dire des ophthalmies tabifiques, le mesme se persuadant mal-aisément que l'vlcere de poulmon se face de siccité.

11. A raison que l'humidité qui leur est necessaire absolument estant dessechée, elles s'échauffent par leur frayement continuel ce qui les dispose à la reception des serositez acres & poignantes qui excitent des douleurs insupportables, & les affoiblissent extremement.

12. Par l'acrimonie d'icelle, qui irrite sans cesse la vessie, & la fait rendre goute à goute.

13. Tant de soy que par accidant; de soy quand les temps sec

produisent des humeurs acres & bilieux qui rongent & vlcerent les intestins. Par accidant, quand la siccité accompagnée de froidure suruient dans vn temps fort humide, de maniere que par la constipation des pores les humiditez soient retenuës prisonieres, lesquelles s'échauffent par longue demeure, se pourrissent, & acquierent les qualitez susdites, qui les rendent corrosiues, & vlceratiues.



APHORISME XVII.

Quotidianæ tempestates aquiloniæ cogunt corpora firmantque, mobiliora item expeditioraque, & coloratiora, & auditu valentiora reddunt, aluum siccant, oculos mordent, & si pectus dolor aliquis prius habuerit, exasperant: Contrà, austrinæ eadem soluunt & humectant, auditum hebetant, caput grauant, vertiginem oculis, tarditatem & languorem corporibus adferunt, aluum humectant.

Les constitutions boreales qui sont [1] iournalieres, rendent les corps solides [2], fermes [3], habiles au [4] mouuement, & bien colorez [5], rendent [6] l'oüie claire, dessechent [7] le ventre, poignent les [8] yeux; & si la poitrine est suiette [9] à quelque douleur ils [10] l'augmentent. Les australes [11] relaschent & humectent [12] les corps, hebetent [13] l'oüie, causent pesanteurs de teste [14] & vertiges [15], causent difficulté de mouuement aux yeux [16], & à tout le corps; & de plus rendent les [17] ventres coulans.

DISCOVRS.



E qu'Hippocrate a dit au quinziesme Aphorisme, que les secheresses en general sont plus salubres & moins mortelles que les pluyes, est confirmé dans celuy-cy par l'exemple des vents du Nort & du Sud, l'vn sec, l'autre humide, ou plustost par celuy des effets qu'ils produisent; nostre diuin Maistre nous representant les biens & les maux que le Nort apporte, mais de la part du Sud toutes incommoditez: si ce n'est où il dit qu'il entretient le ventre humide; encore cela se peut interpreter autant à mal comme à bien. Or ces vents sont icy mis comme causes de maladie & de santé, suiuant les constitutions particulieres de chaque iournée; les mesmes nous ayans esté

proposez au cinquiesme de ce Liure, comme causes de maladies seulement, & ce entant qu'ils suiuent les constitutions vniuerselles des saisons; d'où nous deuons tirer aduis de corriger en nous les vices que ces changemens de temps impriment en nos corps par vn genre de vie qui leur soit contraire, beuuant peu, & vsant de viandes seches durant les temps humides, & nous humectant, tant par breuuages que par boüillons, quand il fait trop sec, estant le plus seur moyen d'éuiter les maladies dont telles constitutions nous menacent, & maintenir nos corps en la disposition la plus égale & indifferente à ces deux qualitez que faire se pourra, attendu que la froideur & siccité qui font compagnie aux vents Septentrionaux, quoy que propres à consumer les excremens humides, qui sufoquant la chaleur naturelle, peuuent paruenir à tel point que de diminuer la mesme chaleur, en dessechant par trop, & espuiser l'humidité naturelle en détruisant la superfluë. Comme d'ailleurs la chaleur & humidité, bien que conformes aux principes de la vie, ont par fois vn tel surcroist que d'esteindre celle qu'elles doiuent entretenir par la pourriture qu'elles font contracter aux humeurs, cette ressemblance ne regardant pas d'ailleurs les substances, mais seulement les qualitez: car la substance chaude & humide, assauoir l'humeur radical, n'excede iamais en nos corps; & plus il y en a, plus la vie est affermie. C'est ce que nous deuons apprendre de cét Aphorisme, qui est pour la prediction & precaution comme les precedans.

Explication.

1. C'Est à dire quand les vents du Nort souflent, non des saisons entieres, mais par interuales de iours, comme deux ou trois, plus ou moins; & ainsi recommencent souuent.

2. Les chairs sont compactes & pressées, non lasches & molasses, à cause que leurs humiditez excrementeuses se dessechent & consument.

3. Par l'épuisement de l'humidité superfluë qui les enerue.

4. Par la siccité mediocre des nerfs & des muscles: car ceux-cy chargez d'humidité sont trop pesans au maniment, & les autres s'amolissent, relaschent, & n'admettent pas si librement l'esprit animal, qui est la cause efficiente du mouuement.

5. Le sang estant espuré du phlegme, & autres excremens de pareille nature, lesquels en partie le soüilloient, & en partie le rafraichissoient; signe que la faculté naturelle est robuste.

6. En consumant les humiditez du cerueau & des oreilles, qui empeschent le resonnement de l'air entrant dedans, notamment en dessechant la membrane interieure, laquelle se relasche, & est mollement frappée de l'air entrant dedans lors qu'elle est trop humide: à quoy ayde beaucoup la siccité de l'air, lequel est subtil & delié durant que la bise soufle. Ce que dit Hippocrate de l'oüie, doit estre pareillement entendu des autres sens, ausquels est contraire la grande humidité, comme nous apprenons des enfans & vieillars qui ne les ont si parfaits que ceux de moyen âge.

7. Pource que la chaleur interne estant puissante, desseche beaucoup; ioint que dans vn temps froid la coction se fait plus loüablement qu'en vn autre. Or mieux la coction se fait, plus long temps les matieres sont retenuës, & consequemment plus dessechées; à quoy l'on peut adiouster l'air enuironnant, lequel a vne vertu desiccatiue fort puissante. Voicy le premier mal que causent les saisons froides: car c'est vne des principales conditions d'vne personne saine d'auoir tousiours le ventre libre.

8. A cause que ces parties de nature d'eau sont espuisées d'vne portion de leur humidité, d'où vient qu'elles s'eschauffent, & dans cette chaleur ressentent de la componction. Ou bien on peut dire que le froid de la bise estant subtil & penetrant, fait és yeux quelque espece de solution de continuité par la componction de leurs tuniques.

9. Supposé aux plevresies, inflammations de poulmon, toux, enroüeures, courtes haleines, & autres infirmitez de poitrine.

10. Voire excitent ces maladies suiuant la puissance de leurs causes, & la disposition des parties, tant en exprimant du cerueau la matiere des fluxions, qu'en rafroidissant la poitrine, & empeschant sa libre dilatation.

11. Notamment quand le vent de midy soufflant n'est point accompagné de pluyes: car iaçoit que vray-semblablement par vn temps de pluye les corps doiuent estre plus humides, la chaleur n'y est pas si grande, consequemment les pourritures moindres.

12. Car comme la siccité rend les corps fermes, robustes, & legers au mouuement, l'humidité fait le contraire, rendant les nerfs plus mols qu'il ne conuient, & empeschant le libre chemin aux esprits qui seruent au mouuement.

13. Soit pource que l'air trop espois estoupe en partie les oreil-

les, soit pource que la membrane qui fait le tambour sur les trois osselets est trop humectée, & ne resonne pas au frappement de l'air qui luy porte le son.

14. Tant pource que l'air trop grossier bouche les pores du cuir, & empesche que le cerueau n'exhale ses vapeurs, que parce que les mesmes vapeurs ainsi retenuës se condansent en humiditez qui chargent cette partie ; ce qui nuit mesme aux fonctions de l'esprit, lequel perd beaucoup de ses pointes durant vn temps semblable.

15. Qui se font par le meslange des esprits & vapeurs aux ventricules du cerueau, ayans vn mouuement circulaire, qui est tel que toutes choses paroissent tourner en rond, lequel accidant estant frequent est vn chemin à l'apoplexie ou epilepsie.

16. Ou pource que les instrumens du mouuement sont trop humectez, ou pource que les esprits broüillez de vapeurs, & tournez d'vn mouuement circulaire, ne se portent pas directement & suffisamment à leurs organes.

17. Non tant par la force de la vertu expultrice, que par la foiblesse de la retentrice ; ce qui peut accommoder le corps par accidant, lequel ne se porte iamais bien si le ventre n'est libre.



APHORISME XVIII.

Quod ad tempora verò pertinet, vere & prima æstate pueri, & his ætate proximi, optimè degunt valentque maximè. Æstate verò & autumni ad aliquam vsque partem senes. Reliquo autumno & hyeme qui mediam ætatem agunt.

Quant est des saisons, les enfans, & ceux [1] qui approchent de leur âge se portent bien [2] au Printemps, & commencement de [3] l'Esté: mais durant [4] l'Esté & l'Automne [5] les vieillars sont aucunement bien. Ce qui reste de l'Automne, & tout l'Hyuer [6] est propre à ceux qui sont de moyen âge.

DISCOVRS.

LES quatre premieres qualitez, souuent repetées dans ce Commentaire, estans la regle & mesure des âges ; ce n'est de merueille si lors qu'elles dominent chacune à tour de rolle dans leurs propres saisons elles

affligent ou réjoüissent les corps qui participent plus ou moins de leur nature: ainsi le Ciel temperé comme au Printemps & commencement d'Esté recrée les corps temperez, & offence legerement ceux qui ne le sont: mais les corps froids sont blessez de l'intemperie semblable, & recréez de la chaleur, comme les chauds sont blessez de la chaleur, & recréez de la froidure: l'on doit entendre le semblable de l'humidité & de la secheresse. Ce que nostre Hippocrate obserue icy pour les âges, lesquels il met au nombre de quatre seulement, bien que d'ordinaire l'on en compte sept, ce qu'il fait peut-estre pour les mieux compasser à la regle des quatre saisons; ce qui se peut bien en quelque maniere, non pas en tout, estant tel âge froid & humide d'vne sorte, qui sera froid & sec d'vne autre: ou par fois tel sera estimé chaud & sec, lequel paroistra froid en comparaison d'vn autre qui l'aura deuancé. Ce que pour declarer dauantage nous dirons combien il y a de sortes d'âges, & quelles sont les qualitez dominantes en chacun d'eux: Nostre Hippocrate par fois n'en establit que deux, la ieunesse & la vieillesse, comme en l'Aphorisme 14. du 1. liure; quelquefois quatre comme au 13. du mesme liure, & au present. Quelques vns en mettent cinq, assauoir, l'adolescence, la ieunesse, l'âge consistant, le declinant, & la vieillesse: mais communément on en met sept, comme nous auons desia dit sur le 13. Aphorisme du 1. liure, assauoir, l'enfance, la puerilité, la puberté, l'adolescence, la ieunesse, l'âge consistant, & la vieillesse; laquelle si nous diuisons en trois, comme fait Galien sur l'Aphorisme susdit, nous en treuuerons neuf. Mais suiuant la commune diuision de sept, l'enfance marche la premiere, & se prend depuis la naissance iusques à l'âge de sept ans, où si nous considerons l'abondance de la chaleur naturelle nous trouuerons l'homme tres-chaud & tres-humide: mais lors son ame ne differe en rien de celle des brutes, comme dit Aristote ch. 1. du liu. 8. de l'histoire des Animaux, & Platon au 1. de sa Republique, dit bien pis, que l'enfant est moins traitable qu'aucune beste qui soit: la raison est que l'ame estant comme accablée de l'excessiue humidité dont regorge le corps, ne peut produire les effets qui suiuent la raison, ny agir suiuant ses enseignemens. Par cette humidité excessiue ie n'entens pas la radicale, mais l'excrementeuse & superfluë qui luy fait compagnie. Cét âge est suiuy de la puerilité qui va iusques à quatorze ans, durant laquelle cette humidité superfluë se dissechant en partie, & seruant en partie à dissoudre la radicale qui est fort visqueuse, rend la matiere des parties solides plus molle & fléchissante à l'accroissement & estenduë des membres & visceres, & le corps commence à paroistre plus chaud & moins humide. L'adolescence qui est le

troisiesme aage commence lors & va iusques à vingt-vn an, ou enuiron, où la chaleur éclatant encore plus, & deuenant maistresse de l'humidité se met à pousser le poil aux lieux accoustumez, qui en estoient dégarnis auparauant, & l'homme commence à raisoner en homme, comme il est desia propre à en faire les fonctions plus naturelles. Mais comme il ne fait que commencer à raisoner, aussi ses raisonemens ne sont-ils pas si parfaits qu'en l'aage suiuant, & ne sont tousiours auec bonne raison puis qu'il la fait dépendre de ses boutades & passions, se rendant licites les choses déraisonables, se portant plustost au vice qu'à la vertu, & ne rebutant rien si fort que les remonstrances & la correction des plus sages & aagez. La ieunesse, ou autrement fleur d'aage, qui est depuis vingt-vn iusques à trente-cinq ans, quoy que moins pourueuë de chaleur naturelle que les aages precedans, les surpasse pourtant de beaucoup en force & vigueur de membres, attendu que le chaud ayant en fin maistrisé l'humide; & celuy-cy n'estant plus considerable pour estre employé à l'accroissement du corps, notamment apres les vingt-cinq ans, agit sans qu'autre qualité luy contrarie. Mais comme l'humide sert non seulement à temperer le chaud, ains aussi à le conseruer & retenir, il arriue que celuy-cy s'euaporant desia, l'esprit qui en l'aage precedant & au commencement du presant s'emportoit à ses boutades, se rassied sur la fin, & rend les hommes plus habiles à commander & gouuerner les moins prudans; plus propres pourtant à la guerre qu'à la paix, comme estans ensemble iudicieux & hardis. C'est lors que ceux qui du commencement ne faisoient fonction que de Soldats, sont capables d'estre Capitaines. L'aage de consistance ou virilité, qui va depuis trente-cinq iusques à cinquante ans, ou enuiron, est celuy où les fougues de la chaleur estans tout à fait abatuës, les hommes deuiennent plus meurs, & plus iudicieux qu'aux precedans, mais aussi plus lents en leurs resolutions, autant propres à traiter des affaires de paix que de celles de la guerre, estant le corps quelque temps comme temperé, & participant également de toutes les qualitez elementaires, lesquelles, comme dit Aristote au liu. 2. des parties des animaux chap. 2. *ont en elles les causes de la vie & de la mort, de la ieunesse & de la vieillesse, de la maladie & de la santé. C'est lors que le chaud commence à ceder au froid, afin de faire place à l'aage declinant, que vous appellerez premiere vieillesse si vous voulez, qui commence à soixante trois ans, ou enuiron; où l'humeur radical se consumant plus manifestement que deuant, fait place à l'excrementeux & superflu, lequel depuis la naissance auoit esté tousiours au declin, à cause de la chaleur qui le maistrisoit. En cét aage les hommes qui auparauant auoient*

esté liberaux & prodigues, commencent à deuenir chiches & auaricieux, songeans à l'auenir à bon esciant; & craignans d'estre en necessité sur la fin de leurs iours, ayment mieux le trauail, quoy que foibles & moins puissans, que les ieux & passe temps où ils s'adonnoient quand ils pouuoient bien trauailler. En fin la vieillesse vient tout à bon vers les soixante & dix ou douze ans; aage triste, chagrin & maladif, où le froid domine entierement, par la retraite, ou plustost par la perte de la chaleur, les miserables vieillars n'en ayans guere d'autre que celle que leur donne la fievre: comme aussi le sec par la consomption de l'humide; i'entens l'humide radical: car les vieillars peuuent estre nommez humides & secs pour plusieurs raisons, assauoir, secs quant à leurs parties, & humides quant à leurs excremens qu'ils amassent, à cause de leur froideur, qui nuit aux facultez, coctrice & assimilatrice. Les bonnes gens alors se souuenans seulement de leur aage, veulent souz son authorité se rendre imperieux, & faire valoir ce qu'ils font & disent sans souffrir contradiction. Mais finalement ils viennent au point où ils oublient tout, & n'ont plus de soucy que de boire & manger, & occuper tantost le lit, tantost le foyer. C'est la seconde enfance & dernier periode de la vie, où la Nature les enuoye au sein de leur mere, qui est la terre. Or tout ce progrés des aages se fait de l'humide au sec, & du chaud au froid, l'humide & le chaud regnans au commencement, & le froid & le sec leur succedant à la fin, & ce par diuerses alterations de ces qualitez, l'humide empeschant le chaud au commencement de desployer ses forces, & le sec dans le milieu faisant paroistre le chaud plus grand que dans le premier aage, bien qu'il soit en verité beaucoup moindre; estant vn mesme suiet affecté durant le cours de la vie, de diuers temperamens, lesquels suiuant les saisons de l'année, la rendent plus aisée ou plus difficile à passer, ainsi que cét Aphorisme le declare, dont on peut tirer conseil de se preseruer des iniures de l'air, en le corrigeant de telle sorte qu'il puisse estre vtile à ceux ausquels il est incommode sans correction, le rafraischissant & échauffant suiuant le besoin que l'on iuge en auoir.

Explication.

1. C'Est à dire depuis la naissance iusques à l'âge de trente-cinq ans, comprenant les quatre premiers âges, assauoir l'enfance, la puberté, l'adolescence, & la ieunesse proprement dite, esquels la chaleur naturelle abonde plus qu'au reste de la vie.

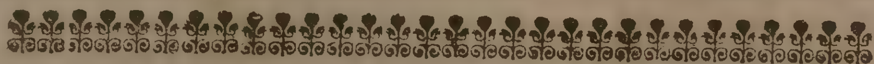
2. Comme estant conforme aux principes de la vie, soit que l'on le considere comme temperé, ou bien comme chaud & humide.

3. Comme tenant encore beaucoup des qualitez du Printemps, partant temperé, & propre aux âges temperez, notament depuis quatorze iusques à vingt-cinq ans.

4. C'est à dire l'Esté boüillant, comme au temps de la Canicule, où la chaleur en l'air domine puissamment.

5. Lors qu'il tient encore les qualitez de l'Esté, & tesmoigne peu son inconstance, par variations & alterations contraires.

6. Par exemple depuis vingt-cinq iusques à quarante ans, où les hommes estans plus secs & bilieux, ont besoin d'estre contemperez par vn air froid & humide, tel que celuy d'Hyuer, & la fin de l'Automne qui luy ressemble: car l'Automne consideré comme tel, & en sa propre nature, qui n'est fondée que sur l'inconstance, est de soy nuisible à toute sorte de personnes, de quelque âge qu'elles soient, plus neantmoins aux vieillars qu'aux autres, seulement à cause qu'ils ont moins de force de resister à ses iniures.



APHORISME XIX.

Quilibet in quibusuis temporibus morbi fieri possunt: Nonnulli tamen in quibusdam magis tum fiunt, tum irritantur.

Toutes maladies peuuent arriuer en tous [1] temps. Quelques vnes pourtant se [2] font, & sont plus [3] violantes aux vns qu'aux autres.

DISCOVRS.

SI les corps espousoient tousiours les temperatures des saisons, ou si les intemperies qu'ils contractent estoient incessamment conformes à celles de l'air, la santé seroit subiette à d'estranges & merueilleux changemens; & les maladies seroient tellement bien connuës, que sans autre enqueste des conditions requises à les bien remarquer, la seule connoissance du temps suffiroit, à les designer parfaitement telles qu'elles seroient. Mais cela ne pouuant auoir lieu touchant la santé, qui ne subsiste qu'en la symetrie & proportion des qua-

litez, n'en peut auoir pareillement à l'égard des maladies, attendu que celles-cy, outre qu'elles n'ont pas touſiours pour cauſes externes les mauuaiſes diſpoſitions de l'air, mais le genre de vie & l'vſage des alimens mal pratiqué; ont auſſi les internes, aſſauoir les humeurs, leſquels ſuiuant leurs diſpoſitions ſont plus ou moins ſuſceptibles de telles ou telles maladies, quoy qu'au temps qu'elles s'engendrent, celles de l'air ſemblent contraires à leur generation. Or ces diſpoſitions ſont naturelles, ou acquiſes, & les vnes autant que les autres concourent bien ſouuent enſemble à la perfection de la ſanté, & generation des maladies. Les naturelles viennent de la ſemence & du ſang; les acquiſes, des alterations & changemens des corps, ſuiuant les aages qui les determinent. Mais quoy que les temperamens ſe changent, on voit touſiours reluire quelque rayon du premier, à ſcauoir de celuy qui eſt emané des principes de la vie: & bien que celuy-cy ne puiſſe demeurer en ſon entier durant tout le cours des années à cauſe de la continuelle action de la chaleur ſur l'humidité; neantmoins retenant touſiours des caracteres ineffaçables de ſon premier eſtat, il ſert de guide aux Medecins & Naturaliſtes, & leur fait connoiſtre la reſſemblance & diſſemblance des corps rapportez à eux meſmes, ou bien aux autres, en ce qui touche les deux eſtats de ſanté & de maladie. Ainſi vn vieillard ſera dit phlegmatic & ſanguin en la premiere qualité, à cauſe de ſon aage; & en la ſeconde, à cauſe de ſon ancien naturel, qui ne permet pas que durant ſa vieilleſſe il amaſſe tant de phlegme, que celuy qui dés ſa ieuneſſe a eſté reconnu pour phlegmatic. On peut dire pareille choſe du melancolic & bilieux: que ſi le temperament naturel eſtant conforme au domaine des humeurs, & enſemble l'acquis contracté par l'aage, nous voyons quelque perſonne malade, nous tirerons vne tres-forte indication de mort ou de ſanté, conſiderant combien la maladie s'en eſloigne ou approche: & comme les diſpoſitions tant naturelles qu'acquiſes de la ſorte ſont fortement attachées à nous meſmes, auſſi ne s'ébranlent-elles pas pour des cauſes legeres, comme celles que que produiſent les changemens des ſaiſons, leſquelles à leur reſpect n'allans que par momens, ne peuuent que legerement bleſſer les corps: & ſi les maladies ſe conforment par fois à leurs diſpoſitions, c'eſt quand il ſe trouue de l'aptitude de la part des humeurs, & non autrement. Cét Aphoriſme aduertit tacitement ceux qui par ſaiſons ſont ſubiets à quelques maladies, afin que non ſeulement ils ſe contiennent quand leur temps approche; mais auſſi qu'ils les redoutent, & ſe muniſſent contr'elle en tout autre; qui eſt le fruit que nous récueillerons de cette doctrine.

Explication.

1. CAr comme en tout temps les corps engendrent toute sorte d'humeurs, aussi suiuant leur maniere de viure, iointe aux dispositions naturelles, ces humeurs peuuent pecher, tant en excés de qualité que de quantité: comme par exemple, la bile s'engendre en Esté; le phlegme en Hyuer plus frequemment & abondamment qu'aux autres saisons. Il arriuera pourtant qu'vn homme se rafraichira si excessiuement en Esté que la plus part de sa nourriture se tournera en pituite; & vn autre en Hyuer s'échaufera tellement par le vin, les viandes salées & épicées, & autres qui échauffent d'elles mesmes; comme aulx, oignons, poreaux, & semblables, que tout ce qu'il mangera se tournera presque en bile, quoy que la saison y repugne; & ainsi au fort de l'Hyuer entrera dans vne fievre ardante, comme l'autre durant l'Esté tombera dans vne hydropisie. Le mesme se peut dire des sanguins & melancolics és saisons du Printemps & de l'Automne.

2. Suiuant que les humeurs qui s'engendrent sont conformes à la saison & constitution de l'air; ainsi la bile se fait coustumierement en Esté, le phlegme en Hyuer, la melancolie en Automne, & le sang au Printemps: que si la maniere de viure est conforme aux intemperies qui regnent, les maladies seront aussi de la mesme nature.

3. Ce qui se peut entendre ou des maladies qui s'engendrent en vne saison, & s'y aigrissent: comme par exemple la fievre ardante durant l'Hyuer doit estre extremement violante, à cause que les pores estans resserrez la chaleur a plus d'actiuité au dedans, que quand ils sont ouuerts comme en Esté: ou bien de celles qui s'engendrent en vne saison, & s'aigrissent en vne autre: ainsi la fievre quarte qui s'engendre en Automne s'aigrit par fois au Printemps, & mesme se tourne en continuë.



APHORISME XX.

Vere enim insania, melancholia, epilepsia, fluxiones sanguinis, angina, gra-

uedines, destillationes, tusses, leprâ, impetigines, vitiligines, & pustulæ vlcerosæ plurimæ, tubercula, articulorum dolores.

Au [1] Printemps se font les [2] fureurs & [3] melancolies, les maladies [4] comitiales, flux de [5] sang, squinances [6], roupies [7], enroüeures & toux; lepres [8], dartres [9], taches [10] blanches, quantité de [11] pustules vlcereuses, boutons [12], & douleurs [13] de iointures.

DISCOVRS.



IPPOCRATE pour verifier son dire precedant touchant la frequence des maladies en certains temps plustost qu'en d'autres, nous étale dans cét Aphorisme, & les suiuans, celles qui viennent en chaque saison de l'année, commençant au Printemps; en décriuant icy les maladies qui s'y rencontrent, desquelles on peut establir deux differences: La premiere, de celles qui par la proprieté de la saison y prennent naissance: l'autre, de celles qui n'y naissent pas, mais s'y aigrissent, & rendent plus fascheuses: ou bien qui veritablement y naissent, mais dont le vice procede de celuy du temps precedant. I'ay dit par la proprieté de la saison, non par la conformité, d'autant que le Printemps, pourueû qu'il soit tel comme il doit estre, a cét auantage sur les autres parties de l'année, de n'auoir aucunes maladies qui tiennent de sa nature, puis qu'elles ne subsistent que par les excés, lesquels il ne peut fomenter, luy qui est temperé, estant en cette qualité autheur & conseruateur de la santé des corps; & de plus ne produisant de soy aucunes maladies, rend celles qui luy viennent d'ailleurs plus legeres & moins mortelles qu'aux autres saisons. Souz la premiere de ces differanses nous comprenons la manie, la melancolie, l'epilepsie, les gouttes, qui sont maladies periodiques, lesquelles par fois viennent au Printemps, à raison que le sang commençant à boüillir dans les vaisseaux, & mesme sa quantité y excedant émeut quant & quand les autres humeurs, lesquels estans agitez ébranlent chacun endroit soy les parties qui se trouuent infirmes, & y renouuellent les maladies & accidans ausquels elles sont subiettes. Souz la seconde nous enfermons le reste des maladies couchées en cét Aphorisme, lesquelles nous diuisons en externes & internes: celles-cy sont la squinance, l'enroüeure, les roupies ou distilemens du nez, & les flux de sang; les externes sont les gales, dartres, lepres, boutons, & pustules, toutes maladies du cuir; & le tout prouient des humeurs amassez & corrompus durant l'Hyuer, les vns au cerueau, d'où

procedent les accidans susnommez : les autres en l'habitude du corps, qui produisent les externes, lesquels ayans esté retenus par le froid enuironnant, sont apres relaschez en cette saison plus benigne, en laquelle, dit Galien, mesme chose arriue qu'aux exercices du corps, lesquels d'eux mesmes sont tres-salubres, faisant dissiper les superfluitez legeres logées autour des chairs, & souz le cuir : mais où il y a grande impureté il en arriue beaucoup d'accidans, dont les plus legers sont les vlceres & les gales, qui tiennent souuent lieu de purgation ; & par fois on en voit sourdre des maladies violantes & funestes, telles que l'apoplexie & les conuulsions epileptiques, lesquelles emportent en vn moment, comme le mesme nous apprend sur cét Aphorisme, le fruit duquel sera de tirer vn aduis d'vser de precaution par vn bon regime, & correction des dispositions qui peuuent rendre nos corps susceptibles des maladies & accidans cy-dessus, comme aussi des autres qui en approchent.

Explication.

1. QVi est le vray commencement & renouuellement de l'année, suiuant l'aduis des Medecins & Astrologues; mesme la plus part des Theologiens tient que le Monde a esté creé en cette saison, contre l'opinion des anciens Hebreux, qui asseuroient que ç'auoit esté en Automne.

2. Assauoir la manie, qui est vne sueur sans fievre, causée de l'excés d'vne melancolie aduste, qui transporte tellement ceux qui en sont saisis, que par fois ils attaquent de pieds, poings, & dents, voire d'armes s'ils en treuuent, toutes personnes indifferemment sans rien reconnoistre. Telle par fois est la furie des filles, dont le sang menstruel estant supprimé, se transporte aux parties hautes, & leur broüille estrangement la ceruelle.

3. Delires sans fievre, auec peur & tristesse, par agitation des humeurs ou vapeurs melancoliques, tant au cerueau qu'aux autres parties.

4. La pituite estant esmeuë & échaufée par les fumées du sang dont se forment des vents aux ventricules du cerueau où cét humeur a croupy tout l'Hyuer.

5. Principalement du cerueau, tel que celuy qui vient és fievres aiguës, soit critic ou symptomatic. Cette espece de crise est plus frequente au Printemps, que les sueurs, tant pource que le sang boüillant se porte en haut de son propre mouuement, aidé

de celuy de Nature, que pource que le cuir n'estant encore bien ouuert comme en Esté, les sueurs ne peuuent resuder si facilement.

6. Qui est proprement vne tumeur & inflammation du col, assiegeant les conduits de la nourriture & de la respiration, qui s'y fait par la cheute de quelque humeur.

7. C'est à dire, se font force rheumes dont la matiere est acre & mordicante, assauoir vn phlegme salé, lequel tombant au nez fait des roupies en la gorge, des enroüeures, & penetrant iusques au poulmon, cause la toux.

8. Qui est proprement la gale : car souz ce nom l'on ne doit pas entendre la lepre des Arabes, qui proprement est la maladie elephantique des Grecs, chez lesquels ce mot ne signifie simplement qu'vne maladie du cuir, où se leuent comme des écailles, tantost humides, tantost seches, tantost benignes, tantost malignes, leur matiere estant vn phlegme salé, & par fois meslé de melancolie, ou plustost de la serosité de ces humeurs.

9. Qui est vn mal ressemblant aucunement à la gale, notamment à la seiche, comme cause de pareille matiere, assauoir de serosité bilieuse, & pituite salée, differantes seulement par sa tenuité de l'époisseur de l'autre; ioint que la gale demeure seche, & la dartre trace longuement si l'on ne l'arreste. Les differences des dartres sont simple & vlcerée, benigne & maligne.

10. Qui est vne soüilleure & marque ronde sur le cuir, éparse à mode de goutes, de couleur blanche, à cause du phlegme dominant; quelque fois noirastre quand il y a melancolie, qui est la plus dangereuse. Ces marques sont dispositions à la lepre ou ladrerie blanche, qui estoit autrefois celle des Iuifs.

11. Comme les erysipeles, vrais ou faux, lesquels estans engendrez d'vn humeur bilieux & subtil, excitent par tout des pustules vlcereuses.

12. Comme furoncles, charbons, & autres abscés phlegmoneux.

13. Les humeurs bilieux & salez estans fondus par la tiedeur du Printemps, & s'arrestans sur les iointures, parties foibles & froides qui ne les peuuent repousser ny digerer : ioint que les pores sont encore par tout bouchez, & moins ouuerts en ces endroits qu'en pas vn autre du corps, où d'abondant le cuir est plus espois.

APHO-



APHORISME XXI.

Æstate verò nonnulli horum & febres continuæ, & ardentes, & tertianæ plurimæ, quartanæ item, & vomitiones, alui profluuia, ophthalmiæ, aurium dolores, oris vlcerationes, genitalium putredines, & sudationes.

Durant l'Esté l'on voit naistre quelques vnes des maladies susdites [1], & des fievres [2] continuës & [3] ardantes, des [4] tierces, & des [5] quartes, vomissemens [6] & flux [7] de ventre, douleurs [8] d'yeux & [9] d'oreilles, vlceres de [10] bouche, pourriture des parties [11] genitales, airoles ou vessies [12] du cuir.

DISCOVRS.



L'Esté succede au Printemps, saison remarquable dans sa constitution naturelle par sa chaleur & siccité, qualitez dont elle est moins dépourueuë que d'aucune autre, de sorte que la fraicheur & humidité qui s'y rencontrent par fois, quoy que necessairement pour la santé des animaux, aussi bien que pour l'entretien des plantes; semblent pourtant luy estre estrangeres, & contre sa nature, attendu que le Soleil tenant alors le milieu du Ciel, & paroissant au plus haut de nostre Zenit, darde à plomb ses rayons, porteurs de la chaleur qu'il possede eminemment, & auec plus d'energie qu'en aucune autre saison, & desseche quant & quand les humiditez de l'air, qui en rabatent l'actiuité. Adioustons les maisons chaudes & seches où il se trouue, comme celle du Lyon, qui l'est par excés, & le rencontre des Signes chauds, comme celuy du Chien, tous lesquels estans concurrans en qualitez les doiuent communiquer aux choses terrestres en vn degré tres-haut, notamment au milieu de l'Esté, comme enuiron la fin de Iuillet & commencement d'Aoust; d'où ce n'est merueille si l'on voit regner auec tyrannie les maladies cy-dessus specifiées, qui ont pour matiere l'humeur bilieux. Or ces maladies reçoiuent deux differences, la premiere, de celles qui sont vrayement propres à l'Esté; & celles qui sont communes à d'autres saisons, mais se fomentent durant celle-cy. En cette classe derniere nous mettons quelques maladies du Printemps & de l'Automne, celles du Printemps se rangregeans durant l'Esté, comme tenant de la constitution du susdit, & celles de l'Automne s'engendrans comme par

auance sur sa fin, comme desia participant de la saison qui le suit. Pour le premier on peut mettre les sueurs, flux de sang, squinances, gouttes chaudes, & semblables maladies du Printemps, qui ont encore vigueur en Esté. Pour le second on mettra la fievre quarte & autres maladies melancoliques qui commencent sur la fin, laquelle participe desia beaucoup des conditions de l'Autemne. Et quant aux maladies vrayement Estiuales, qui sont celles de la premiere classe, nous mettrons auec Galien les fievres continuës, ardantes, tierces, vomissemens, flux de ventre, & generalement toutes celles qui sont causées de bile, qui est l'humeur dominant, principalement en cette saison, durant laquelle il faut par vn bon regime se garder des maladies qui peuuent y arriuer, temperant par conuenables rafraichissemens la masse des humeurs, & euacuant la bile qui met tout en desordre; qui est le premier fruit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. NOn seulement, mais qui pis est s'y aigrir souuent, sur tout quand elles symbolisent auec cette saison, qui est plus intemperée que la precedante, declinant de la tiedeur à la chaleur entiere: ce qui s'entend du commencement d'Esté, qui semble aucunement Printanier. Ces maladies sont à mon aduis les fureurs, squinances, & flux de sang, dont la matiere, quoy que diminuant en Esté, quant à la quantité, ne laisse d'estre à craindre quant à la qualité.

2. A raison que la bile s'engendre copieusement és corps; ce qu'il faut entendre du milieu de l'Esté principalement. Cét humeur donc alienant le sang; ou celuy-cy si vous voulez deuenant bilieux, se font les fievres continuës, que l'on dit estre de deux sortes, assauoir, putrides & non putrides; celles-cy sont rares, les autres fort frequentes.

3. Quand les humeurs bilieux s'échauffent extraordinairement, & se pourrissent és grands vaisseaux. Telles fievres passent le commun des continuës; sont fort cruelles, & accompagnées d'vne ardeur incroyable, d'alteration excessiue, noirceur & siccité de langue, auec des inquietudes continuelles de l'esprit & du corps.

4. Quand le mesme humeur se pourrit hors des vaisseaux, & a ses mouuemens à iours alternatifs; telles fievres sont ou vrayes ou bastardes: les vrayes sont rares comme estant causées d'vn hu-

meur purement bilieux, les baſtardes ſont aſſez frequentes, eſtant engendrées du meſlange de la bile & pituite.

5. Notamment vers la fin de la ſaiſon, qui commence à tenir de l'Automne : telles fievres d'ordinaire ſont legeres, & n'ont pas telle durée que celles qui arriuent au milieu de la ſaiſon ſuſdite, & proche l'Hyuer, tant pource que l'amas de l'humeur melancolic eſt encore petit, que pour la conſtitution de l'air, qui ne fauoriſe pas encore le progrés de telles maladies, comme elle fait apres.

6. Quand la bile monte du ventricule à la bouche, ce qui eſt moins faſcheux que le flux de ventre, puiſque Hippocrate meſme enioint en Eſté le vomiſſement, à ceux principalement qui le ſupportent ſans peine : outre que c'eſt proprement ſuiure le mouuement de la bile, qui eſtant de nature de feu, ſe porte facilement en haut.

7. Flux bilieux qui cauſe par fois des tranchées & des dyſenteries.

8. Leſquels ſont irritez d'vne ſeroſité bilieuſe, que le cerueau trop plein y laiſſe couler quand la chaleur de l'Eſté diſſout & reſpand ſes humiditez.

9. Quand les meſmes ſeroſitez ſe déchargent ſur les oreilles, ce qui cauſe leur inflammation, & les parotides chauds qui ſont par fois critiques & par fois ſymptomatiques.

10. A cauſe de l'humeur bilieux, ou de ſa ſeroſité, qui ſe pouriſſant, & contractant vne acrimonie extraordinaire, vlcere le dedans de la bouche, partie propre à conceuoir pourriture, à cauſe de ſa chaleur & humidité, & d'eſtre ayſément vlcerée, à cauſe de ſa tendreſſe : telles humiditez vlcerantes peuuent tomber du cerueau, ou eſtre tranſportées des parties baſſes, notamment du ventricule auec lequel la bouche eſt continuë par ſa tunique interieure.

11. Ce qu'il faut entendre non de l'Eſté, gardant ſa conſtitution naturelle; mais de celuy qui eſt chaud & humide, ſans vents, ou ſeulement halené de ceux de Midy; ou bien ſi telles pourritures arriuent durant l'Eſté, naturellement conſtitué, il faut ſuppoſer qu'elles ſont accidans de quelques fievres precedantes.

12. Notamment ſur la fin de l'Eſté, où commençant à faire moins chaud, la matiere des ſueurs ne s'exhale pas toute ; mais vne partie demeure ſouz le cuir, là où acquerant pourriture &

acrimonie, elle vlcere la peau, & y fait esleuer des pustules & vessies, ce qui arriue, notamment à ceux qui ont le cuir plus espois, comme il appert par les mains & les pieds qui ressentent plus souuent cette incommodité que ne fait le reste du corps.



APHORISME XXII.

Autumno æstiui etiam multi morbi, & febres quartanæ, & incertæ, lienis tumor, aqua inter cutem, tabes, vrinæ difficultas, intestinorum tum læuitas tum difficultas, coxæ dolores, angina, anhelatio, intestinorum parte quapiam coarctatio, epilepsia, insania, melancolia.

En Automne se font aussi plusieurs maladies [1] d'Esté; comme aussi des fievres [2] quartes & [3] erratiques, enfleures [4] de rate, hydropisies [5], tabiditez [6], difficultez [7] d'vrine, lienteries [8], dysenteries [9], sciatiques [10], squinances [11], courtes halenes [12], hergnes [13], epilepsies [14], manies [15] & melancolies [16].

DISCOVRS.



L'Automne, comme les saisons precedantes, se diuise en trois parties, en commencement, milieu & fin, suiuant lesquelles il est diuersement considerable, ayant égard principalement aux maladies qui arriuent durant sa quadrature; celles de la premiere & derniere partie ne luy estans pas propres entierement, mais communes, les vnes auec l'Esté, les autres auec l'Hyuer, mais seulement celles du milieu, auquel consiste la pureté de sa saison: iaçoit qu'à dire vray elle soit tellement bigarrée qu'il est bien mal-aisé de distinguer ses temps, & les regler à la constitution de l'air, par laquelle on en iuge plus certainement & distinctement aux autres saisons. Aussi dans la diuision qui se fait plus en détail des parties de l'année en sept, l'Automne n'est compté que pour vne, non plus que le Printemps, estant l'Esté diuisé en deux, & l'Hyuer en trois, comme nous verrons au discours suiuant. Mais à present pour monstrer que cette saison est toute maladiue, nostre Hippocrate dit tout d'abord, qu'en Automne se trouuent plusieurs maladies d'Esté, lesquelles il ne specifie point, l'Aphorisme precedant en ayant fait telle mention qu'il n'est icy necessaire de les repeter, si ce n'est qu'ayant mis le mot de plusieurs, & non de toutes, il fust be-

soin d'en soustraire quelques vnes ; ce que ie trouue fort difficile, vû que si nous les épluchons l'vn apres l'autre, nous trouuerons qu'il n'y en a pas vne qui ne soit aussi frequente à cette saison qu'à la precedante, notamment à l'entrée, & bien auant au milieu de l'Automne ; sur tout és années où l'Esté s'estant fait tardif, ses chaleurs continuënt bien auant en l'arriere-saison, de sorte que la ressemblance qu'a l'Automne d'alors à l'Esté, fait qu'outre ses propres maladies il fomente celles du temps qui l'a deuancé, lesquelles à cause de la bizarrerie de la saison, y deuiennent beaucoup plus cruelles & plus fortes qu'en la leur propre, pource que les corps y sont plus foibles, & les humeurs plus rebelles à la coction, dont la difficulté continuant tousiours à mesure que l'on y auance, il faut pour les éuiter, ou pour les rendre plus legeres quand elles sont arriuées, embrasser vn regime exact, boire & manger sobrement, & generalement se seruir auec discretion des six choses non naturelles ; qui est le fruit & l'aduis qu'on peut recueillir de cét Aphorisme.

Explication.

1. DEsquelles la matiere n'a point esté évacuée en la mesme saison qu'elle s'est engendrée, mais au contraire conseruée iusques en Automne, où elles deuiennent pires, pource que son inconstance & inegalité en empeschent la coction ; & ce d'autant plus que la matiere susdite retenuë est copieuse, & Nature moins forte à la chasser.

2. Engendrées d'vn humeur melancolic, se pourrissant hors des vaisseaux, & dont le propre est de regler la fievre au quatriesme iour.

3. Quand le mesme humeur se pourrit en diuers lieux, qui fait que tantost deux fois en vn iour, tantost à iours alternatifs, ou tous les iours, le malade sera saisi d'vn nouuel accés, & ce d'autant plus souuent & inégalement que la matiere pourrie aura de foyers. Cela peut aussi arriuer, mais plus rarement en vn mesme foyer, quand partie de la matiere se pourrit en vn temps, & partie en vn autre, sans garder interuale ny mesure certaine ; ou bien quand elle s'attenuë & subtilie, qui est pour l'ordinaire quand elle doit bien tost cesser.

4. Ou dureté, causée de l'excrement melancolic, & des eaux qui s'y amassent, accident qui suit ordinairement les fievres quartes, en partie à cause du mauuais regime que l'on y tient.

5. La rate rafroidissant en fin le foye, & empeschant l'ouurage de la sanguification, d'où procede le surcroist des eaux au ventre, & en l'habitude du corps. Par fois aussi ce mal arriue d'auoir trop beu durant les fievres, & n'auoir vuidé l'eau conuenablement.

6. Soit qu'elle vienne d'vn vlcere de poulmon, soit ce qui est plus vray-semblable, du rafroidissement de tout le corps par excés de l'humeur melancolic froid & sec, ennemy de la bonne nourriture.

7. A cause de la bile engendrée & non chassée en Esté, laquelle estant par le froid de l'Automne, retenuë & meslée parmy l'vrine, pique & irrite tousiours la vessie, la contraignant de mettre bas sa charge auant que de l'auoir entiere.

8. A cause des cruditez du ventricule & des intestins, qui s'amassent en Automne, tant par son vice que par le mauuais regime que l'on y tient. Ce mal arriue aussi par les petits vlceres qui naissent par fois en l'estomac, assauoir en la superficie, & ont pour cause les humeurs bilieux, retenus comme nous venons de dire.

9. Par vne bile acre & bruslée, vlcerant les intestins, ou par vn phlegme salé.

10. Pource que l'inegalité de la saison alterant diuersement les corps, notamment les parties plus susceptibles d'alteration, entre autres le chef & les iointures: celles-cy reçoiuent les humiditez & fluxions que l'autre enuoye dessus, lesquelles s'arrestent principalement aux hanches, comme parties amples & capables de les receuoir.

11. Les humiditez du cerueau tombant sur le gosier, où estant retenuës, elles s'enflamment, causent extréme douleur & difficulté d'aualer & respirer.

12. Quand les mesmes humiditez tombant au poulmon, causent les difficultez de respirer.

13. Soit apparantes, ou non apparantes, esquelles sont retenus les excremens du ventre, & ne peuuent sortir par leurs conduits ordinaires, d'où suruiennent trop souuent vomissement du chile, inflammation, & gangrene; ce qui arriue, dit Galien, par la malice de l'Automne, froid & inegal, qui offence le ventricule & les intestins, à raison de ce que les humeurs ébranlez & attenuez par l'Esté sont chassez par sa froideur & inegalité és cauitez plus profondes, comme les intestins.

14. Quand l'humeur melancolic passe du cors & moüelle du cerueau dans ses ventricules, & les remplit pour la plus part; ainsi les melancolics deuiennent epileptics, & ceux-cy melancolics quand l'humeur passe des ventricules en la moüelle & substance du cerueau, comme dit Hippocrate *au 6. des Epidemiques*, lequel n'est pas purement melancolic, ains meslangé de pituite. Ou bien les epilepsies se font en Automne par la debilité que le cerueau contracte en cette saison inegale, & subiette à diuerses alterations.

15. Causées de l'humeur melancolique aduste, transporté au cerueau, & troublant la raison & le iugement, ou de la bile mesme amassée en Esté, laquelle estant resserrée au profond du corps par la froideur de l'Automne, & agitée par son inegalité s'échause doublement, & degenere en bile noire.

16. A cause de la constitution de cette saison froide & seche, partant née à cét humeur, & au mal qu'il engendre; ce que l'on peut expliquer tant de la melancolie essencielle au cerueau, que de l'hypocondriaque.



APHORISME XXIII.

Hyeme pleuritides, peripnenmoniæ, lethargi, grauedines, rancitates, tusses, pectoris, laterum & lumborum dolores, cephalalgiæ, vertigines, apoplexiæ.

En Hyuer courent les [1] pleuresies, inflammations [2] de poulmon, lethargies [3], roupies [4], enroüeures [5], toux [6], douleurs de [7] poitrine, des [8] costez, des [9] lombes, & de la [10] teste, vertiges [11], & apoplexies [12].

DISCOVRS.

APRES que nostre diuin Maistre nous a déchifré dans les Aphorismes precedans les maladies du Printemps, de l'Esté & de l'Automne, il nous declare en celuy-cy celles qui sont particulieres à l'Hyuer, qui est la derniere saison & vieillesse de l'année: mais ayant aux susdits non seulement declaré les maladies propres à chaque temps, mais aussi les communes, supposé au

Printemps & à l'Esté, ou bien à l'Esté & à l'Automne; on peut demander d'où vient qu'il ne fait pas icy de mesme, & ne specifie que celles d'Hyuer? A quoy Galien respond en deux manieres, l'vne que sa brieueté accoustumée luy a fait souz-entendre ce qu'il auoit exprimé ailleurs; ou bien qu'il a iugé que l'Hyuer n'auoit rien de commun auec l'Automne: ce que le mesme reprend, tant par la ressemblance euidante qui est entre la fin de l'Automne & le commencement de l'Hyuer, que par le dire d'Hippocrate mesme, touchant les fievres quartes qu'il tesmoigne estre courtes en Esté, mais longues en Automne, sur tout quand elles touchent l'Hyuer. Pour à quoy respondre, ie dis que l'Hyuer se considere en deux manieres, ou suiuant la diuision Astrologique, ou suiuant la Medicinale: suiuant l'Astrologique il estoit à propos qu'Hippocrate fist mention au present Aphorisme des maladies d'Automne, comme il auoit fait aux autres de celles du Printemps & de l'Esté: mais suiuant la Medicinale il n'en a point esté de besoin, à raison que l'Hyuer au sens de celle-cy comprend la fin de l'Automne Astrologic, qui est de trois mois, le Medicinal n'estant que de deux. C'est pourquoy pour plus aisément entendre cecy il faut sçauoir que cette saison est diuisée non seulement en trois comme les autres, en commencement, milieu & fin, mais qu'elle seule fait trois parties de l'année, le tout estant mis en sept, conformément à la diuision qu'en font les Medecins suiuant Hippocrate au liure de l'air, des eaux, & des lieux, *qui est telle. La premiere partie est le Printemps qui commence au premier Equinoxe, & dure iusques au leuer des Pleïades, qui est de deux mois quelque peu moins, contre la commune diuision des Astrologues qui le font de trois mois, & les autres saisons de mesme. L'Esté qui le suit comprend deux parties, l'vne depuis le leuer des Pleïades iusques à celuy de la Canicule, & la seconde depuis la Canicule iusques au leuer d'Orion, le tout contenant enuiron quatre mois, assauoir depuis la fin d'Auril iusques au commencement de Septembre. L'Automne ne fait qu'vne partie, comprenant comme le Printemps enuiron deux mois depuis le leuer d'Orion iusques au coucher des Pleïades, qui est depuis le commencement de Septembre, ou enuiron, iusques à la fin d'Octobre. L'Hyuer, comme nous auons desia dit, comprend les trois autres parties de l'année, dont la premiere commence depuis la fin d'Octobre & le commencement de Nouembre, iusques au Solstice hyuernal quand le Soleil entre au signe du Capricorne enuiron le 22. Decembre: la seconde dure tout le Solstice iusques à tant que le Soleil entre au signe du Verseau; & la troisiesme, depuis ce temps iusques au Printemps, & à l'entrée du signe du Belier; qui sont en tout les sept parties de l'année,*

de l'année, dont les trois dernieres qui constituent l'Hyuer qui en est la vieillesse, peuuent estre comparées aux trois parties de la vieillesse de l'homme, qui sont la verte & vigoureuse, la chagrine & la decrepite, lesquelles en tout temps sont subiettes à la plus part des maladies d'Hyuer, mais notamment en la saison mesme où ils ont plus de suiet de s'en donner de garde, pource que la disposition de leurs corps ressemble à celle de l'air, qui leur est d'autant plus ennemie qu'ils ont plus de correspondance auec elle, & partant ont plus de suiet de s'en donner de garde, que les ieunes & robustes; tant par la nourriture contraire à ses qualitez, que par autres obstacles qu'ils peuuent opposer aux iniures de l'air; qui est l'aduis & le profit que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. TAnt à raison de l'infirmité des muscles qui couurent les costes, & de la membrane qui la reuest, que de l'abondance de la matiere, qui est le sang, lequel est plus copieux en Hyuer qu'aux autres saisons, pource que l'on y mange dauantage, & que la coction des viandes s'y fait mieux. Ioint les rheumes & toux frequentes qui donnent tousiours dauantage de disposition à cette maladie, & renouuellent mesme les douleurs par attraction de nouuelle matiere.

2. Que l'on nomme en vn mot peripneumonie, qui se fait en Hyuer d'vn sang pituiteux, dont la substance du poulmon est imbibée, lequel s'y pourrit & enflamme. Cette matiere vient du cerueau, ou bien y est transportée des autres parties, notamment quand la plevresie a precedé cette maladie en laquelle elle a degeneré.

3. Quand la pituite amassée au cerueau n'est point déchargée sur le poulmon, ou autres parties, mais se pourrit là mesme, & cause les fievres, qui sont accompagnées presque d'vn delire perpetuel.

4. Quand cette pituite ayant acquis pourriture, vlcere le nez par où elle distile.

5. Quand la pituite estant visqueuse s'attache aux organes de la voix.

6. Quand la pituite plus coulante exprimée du cerueau par la force du froid tombe en la trachée artere & cannes du poulmon.

7. Quand l'humeur exprimé du cerueau coule sur les parties anterieures de la poitrine, notamment vers les os & cartilages qui font le sternum ou brichet, & les membranes qui les reuestent; par fois aussi entre le cuir & les pannicules.

8. L'humeur occupant les muscles qui seruent à la respiration, qui sont au nombre de soixante, & ceux mesme qui seruent au mouuement des espaules. Ces douleurs de costez different de la plevresie, en ce que coustumierement elles sont sans fievre, & ont pour cause vne matiere froide: ou bien s'il y a de la fievre elles sont seulement la fausse plevresie, les signes de la vraye ne s'y rencontrans point.

9. Le long de l'espine, partie suiette à receuoir fluxions, à cause de sa situation, & d'en souffrir beaucoup de douleurs, pour estre enlacée de beaucoup de nerfs & membranes, & auoir au surplus des articulations fort pressées, de maniere que les humeurs y coulans ne se peuuent tost dissiper.

10. Soit que le froid exterieur, ennemy des parties qui n'ont point de sang, blesse les membranes de la teste, notamment le pericrane, soit que le cerueau y déchargeant partie de ses excremens y face douleur & extension.

11. La matiere pituiteuse qui occupe les ventricules du cerueau se resoudant en vents, ou bien estant agitée des vapeurs montant des parties basses, lesquelles sont frequentes en Hyuer à raison de la transpiration, empeschée par l'obstruction des pores, causée du froid exterieur.

12. La pituite se precipitant à coup aux ventricules du cerueau, & les remplissant, ce qui les empesche de receuoir, produire, & enuoyer des esprits.



APHORISME XXIV.

Secundum ætates autem hi morbi fiunt, paruis & nuper natis puerilis oris vlcera, vomitiones, tusses, vigiliæ, pauores, vmbilici inflammationes, aurium humiditates.

Quant aux maladies qui arriuent aux [1] âges, elles sont telles: aux petits enfans, & nouuellement [2] nais, viennent des vl-

cores [3] en la bouche, des [4] vomissemens, des [5] toux, des veilles [6], des peurs [7], des inflammations du [8] nombril, & des humiditez [9] d'oreilles.

DISCOVRS.



OSTRE Hippocrate ayant cy-deuant décrit les maladies qui écheent en l'année, suiuant ses quatre saisons, nous traite au reste de ce Liure de celles qui sont comme particulieres aux âges, en quoy il s'est monstré beaucoup plus exact qu'auparauant, comme l'a remarqué Galien, & ce non sans tesmoignage de son grand iugement, vû que les maladies sont bien plus considerables par leurs causes internes, telles que sont les temperamens qui suiuent les âges, que par les externes, comme les dispositions de l'air qui suiuent les saisons, lesquelles peuuent bien quelque chose dans la production des maladies quand il y a preparation au corps à receuoir leurs impressions, mais rien du tout quand la disposition ne s'y rencontre point. Là où les internes sont les dispositions mesmes qui font & entretiennent les maladies à elles conformes; & telles suiuent coustumierement l'âge, lequel est definy vn cours de vie, par lequel la constitution du corps se change manifestement: qui est vn changement differant de celuy qu'apportent les maladies, & autres incommoditez & mesaises, lequel est purement accidantel. Pour donc traiter des maladies qui arriuent tout le cours de la vie, l'ordre requiert de commencer à celles qui viennent aux enfans nouueaunais: car de ceux qui sont au ventre de la mere, quoy qu'ils soient suiets à y estre malades puisque mesme ils y meurent, comme ils ne peuuent estre garis par les remedes de la Medecine, aussi leurs maux sont-ils hors la connoissance du Medecin. Ioint que les enfans auant leur naissance ne sont point maladifs d'eux mesmes, mais seulement compatissent aux afflictions & infirmitez de leurs meres, ausquelles pour peu grandes qu'elles puissent estre ils succombent souuent, à cause de leur tendresse, sur tout quand ils ne sont du tout parfaits, & sont loing de leur terme. Or à l'instant de leur naissance, & quelque temps apres, la mesme tendresse iointe au trauail qu'ils souffrent en arriuant au monde; & l'incommodité de l'air disproportionné au lieu qu'ils habitoient, sont les causes qui les affoiblissent, & rendent susceptibles des maladies, & sur tout de celles qui sont icy couchées, que les personnes qui sont destinées pour veiller sur les enfans peuuent apprendre, & par mesme moyen recueillir vn aduis de traiter ces petits corps auec soin & diligence exacte, afin de

preuenir tels maux, ou les garir quand ils seront arriuez, puisque les interessez n'y peuuent eux mesme donner ordre.

Explication.

1. LEsquels alterans le temperament naturel, ont chacun le leur particulier, que l'on appelle temperament acquis, suiuant les alterations & intemperies duquel se font les maladies des âges.

2. C'est à dire depuis leur naissance iusques au temps où les dents leur viennent, qui est à sept mois ordinairement, quelquefois plustost, & rarement plus tard.

3. Qui en occupent la superficie interieure, ce qui arriue, tant à cause de la tendresse de cette partie, qui peut estre blessée par l'attouchement de toute chose pour peu rude qu'elle puisse estre, que de l'acrimonie du lait des nourrices, ou plustost de la serosité, laquelle ayant vne faculté abstersiue enleue facilement le dedans de la bouche, à quoy aydent sa chaleur & son humidité, qui luy font contracter pourriture.

4. Quelquefois par le vice du lait, plustost des nourrices empruntées que des meres mesmes, le lait desquelles est plus familier à leurs enfans que tout autre. Mais le plus souuent le vomissement vient de l'abondance du lait qu'ils tirent trop auidement, & outre la portée de leurs estomacs foibles, & non accoustumez encore à telle nourriture. Cét accidant, pourueû qu'il ne soit trop grand & frequent, est à desirer aucune-fois aux enfans, d'autant qu'il leur fait ietter auec le lait, quantité de phlegmes qui leur coule du cerueau dans l'estomac, ou qui s'y engendre par leur gourmandise.

5. Tant à cause de l'air qu'ils sentent tousiours, plus froid que les entrailles de leur mere, que de leur grande humidité, notamment du cerueau, gros & ample extremement au respect du reste, à quoy ils sont d'autant plus subiets que l'on leur tient la teste haute; partant pour rendre les enfans moins tousseurs, il faut leur tenir bas les oreillers.

6. Lesquelles pour courtes qu'elles soient, semblent leur estre contre-nature, attendu que les enfans en cét âge dorment presque tousiours, tant à cause de la grosseur de leur teste & son humidité, que par l'accoustumance qu'ils auoient d'ainsi faire au ven-

tre de la mere, laquelle ils n'oublient pas si tost. Quand donc ils veillent c'est auec incommodité, à raison des tranchées & douleurs qu'ils ressentent, ou à cause de leurs ordures qui les piquent & blessent quand on n'a pas soin de les nettoyer promptement.

7. Non que veritablement ils ayent peur, attendu que cette passion ne se voit point en cét âge, car la fantasie qui est celle qui en reçoit les obiets opere moins qu'aux brutes : mais pource qu'en dormant ils paroissent veritablement en estre attaints, en ce que par fois ils s'éueillent en sursaut auec cris & tremblemens, qui sont proprement mouuemens conuulsifs, causez ou de la vapeur du lait corrompu, ou de ce qu'estant pris trop abondamment il leur surcharge l'estomac.

8. Qui suiuent l'amputation des vaisseaux ombilicaux par où l'enfant tiroit sa nourriture au ventre de la mere. Or l'inflammation s'y contracte facilement, à cause que cette partie est toute pleine de sang, lequel s'y pourrissant y cause cét accidant.

9. Tant au dedans qu'au dehors, lesquelles de soy ne sont point maladiues, bien au contraire fort salutaires, preseruans les enfans de plusieurs grieues maladies, ausquels c'est vn mauuais signe de les auoir seches, pource que c'est contre leur nature, vû la grande humidité de leur cerueau, qui ne leur coule pas seulement par les conduits ordinaires, mais aussi leur resude par les os. Si donc l'humidité des oreilles est maladiue aux enfans, c'est ou quand elle y coule trop abondamment, & plus que par les conduits ordinaires, comme le nez & le palais, ou quand elle a quelque pourriture & acrimonie qui offence les lieux par où elle passe.



APHORISME XXV.

Aduentante dentitionis tempore gingiuarum pruritus febres, conuulsiones, alui profluuia maximè quum caninos edunt, & iis præsertim qui crassissimi sunt, & qui aluo sunt duro.

Dans le progrés de l'âge, lors que les dents commencent à pousser [1] aux enfans, les genciues leur [2] demangent, & sont saisis de [3] fievres, conuulsions [4], & flux de [5] ventre ; sur tout

quand les dents canines viennent [6] à germer, principalement aux enfans [7] charnus, & qui n'ont le ventre [8] libre.

DISCOVRS.

SEPT mois estans expirez depuis la naissance, & par fois auant ce terme, les dents commencent à pousser aux enfans, la production desquelles est vn œuure purement naturel, necessaire aux animaux qui viuent de proye, & dont les ventricules doiuent cuire des choses dures, lesquelles estans frayées, & moulües entre les dents par vne longue mastication, leur tiennent en fin lieu d'vne nourriture douce & familiere. Mais cette necessité n'est que conditionelle à l'homme, à sçauoir pour mieux viure; pource que si les dents luy manquent, son industrie luy fournit les moyens de se preparer des alimens, que l'estomac trouue aussi faciles à cuire que ceux qui ont esté long temps maschez & tournez dans la bouche. Telles sont les viandes des enfans & des vieillards edentez, ausquels l'Art & la Nature disposent des alimens qui peuuent abondamment suppléer à l'ouurage des dents, assauoir l'Art aux vieillars, ausquels on prepare la nourriture en forme toute liquide: & la Nature plus industrieuse aux enfans leur fournissant le lait, aliment desia tout cuit, & qui sans molester leur estomac ny beaucoup occuper leur foye, passe incontinent en leurs vaisseaux, & y reprend sa premiere couleur, assauoir celle de sang, qui de rouge estoit deuenuë blanche. C'est la principale cause qui fait tousiours naistre les hommes sans dents, au contraire des autres animaux, dont la plus part en est armée en naissant, ou du moins leur viennent tost apres; d'autant que le temps de leur allaitement estant de petite durée, ils ont besoin peu apres de chercher autre nourriture que le lait de leurs meres. Là où l'homme estant vne longue traitte de mois dans les maillots, n'a si tost besoin de ces instrumens de la premiere preparation des viandes solides, qui se fait en la bouche; partant non seulement elles luy viennent tard, mais il les met aussi plus tard en vsage, estant besoin qu'elles s'affermissent depuis qu'elles sont à l'air; ainsi que les pierres de certaines carrieres, qui pour leur tendresse sont inutiles estans nouuellement tirées: mais apres auoir esté quelque temps dehors, & deuenuës plus dures qu'elles n'estoient en la terre, elles seruent vtilement aux vsages où on les veut employer. Que si quelques vns sont nais auec les dents, comme l'on raconte de Curie & de Carion, nobles Romains, c'est chose rare, & qui ne doit estre mis en ligne de compte, pour dire que les hommes doiuent tousiours nai-

stre de la sorte. Plus les dents viennent tost, moins elles font de peine, & leur prompte sortie est souhaitable, comme cause & comme signe: comme cause, attendu que plus l'enfant est ieune, plus les genciues se percent plus aisément. Comme signe, à raison que cela monstre la force de la vertu formatrice ou procreatrice, dont la puissance & iurisdiction cesse à la naissance; sauf à la production des dents qui peuuent tomber & renaistre plusieurs fois en la vie, voire mesme à l'extremité de l'âge, suiuant les authoritez d'Aristote au 2. liure de l'histoire, & au 5. de la generation des animaux, *comme aussi de Pline* liu. 11. chap. 37. *Or quoy que la production des dents soit œuure de Nature, pourtant elle est par fois accompagnée de maladies & accidans si cruels qu'elle precipite beaucoup d'enfans au tombeau, & fait perdre à tous leur graisse & embon-point: de maniere que l'on ne se trompe pas de l'appeller elle mesme maladie, ou accidant de maladie, suiuant la solution de continuité qui se fait aux genciues par la dureté des dents toutes formées, & qui veulent sortir. On peut dire neantmoins, comme c'est la verité, que la production des dents n'est point maladie: mais leur sortie est maladie, voire source de beaucoup de maladies, dont les principales sont couchées en cét Aphorisme, duquel nous deuons tirer vn tacite aduis, de chercher des remedes qui les facent promptement & facilement sortir, qui est son fruit & vtilité.*

Explication.

1. CE qu'il ne faut entendre de leur generation, mais de leur sortie, car les dents s'engendrent au ventre de la mere aussi bien que les autres parties: mais elles n'ont leur perfection que long temps apres la naissance, & ordinairement à sept mois pour les premieres. Leur matiere est vne substance moüelleuse & gluante, contenuë és maschoires, dont la generation est triple: la premiere, de la semence en la matrice; la seconde, du lait; & la troisiesme, des alimens solides.

2. Plus ou moins suiuant leur dureté, & la resistance que trouuent les dents qui poussent. La douleur que les enfans sentent alors est telle, dit Galien, que si on leur fichoit vn pieu dans la mâchoire; voire plus grande encore, d'autant que le pieu fiché la douleur se passeroit, mais les dents la renouuellent à mesure qu'elles croissent.

3. Pource que dans ces douleurs les enfans qui sont naturellement dormeurs, sont contraints de veiller, d'où suit la dissipa-

tion des esprits, & corruption des humeurs qui causent la fievre.

4. Soit que par les douleurs & veilles le cerueau soit fort émeu, & quantité d'humiditez renuoyées sur les nerfs, qui sont beaucoup foibles aux enfans : soit que la membrane qui couure la genciue communiquant sa douleur au genre nerveux, cét accidant arriue par sympathie.

5. Soit que par l'émotion du cerueau quantité de pituite coule dans l'estomac & les intestins, soit que les mesmes compatissent à la douleur des genciues, soit qu'ils ne cuisent pas les alimens.

6. Ou pource qu'elles sont plus dures & pointuës que les premieres, ou pource que la membrane couurant les genciues est plus douloureuse, deuenant plus espoisse & mal-aisée à penetrer à mesure que l'âge vient, ou pource que les genciues mesme sont plus serrées pour estre plus seches.

7. Car plus ils sont replets, plus leurs maladies sont violantes, notamment la fievre & la convulsion ; ioint qu'aux corps replets les genciues sont plus époisses, & partant les dents font plus de mal à sortir.

8. Ce qui cause desordre & confusion par tout le corps ; car les excremens n'estans point euacuez retiennent les fumées dont le cerueau se remplit, d'où vient la convulsion ; & la pourriture se met aux humeurs, d'où procede la fievre.



PHORISME XXVI.

Ipsis verò grandiusculis tonsillarum inflammationes, vertebræ in occipitio introrsum luxationes anhelationes, calculi, lumbrici rotundi, ascarides, verrucæ pensiles, satyriasmi, stranguriæ, strumæ, & alia tubercula, præcipuè verò antedicta.

Mais quand ils deuiennent plus [1] aagez, leurs amygdales [2] s'enflamment, la vertebre qui est au derriere de la teste [3] se disloque en dedans ; ils ont des difficultez de [4] respirer ; sont suiets à [5] la pierre, aux vers [6] ronds, & à ceux qui picquent le siege [7], aux [8] porreaux, aux [9] orillons, aux [10] escroüelles, & autres [11] humeurs ; mais sur tout aux [12] susdites.

DIS-

DISCOVRS.



VOY que le dire de Platon, au 1. de sa Republique, *que l'enfant est moins traitable que beste qui soit, s'estende bien loin dans le bas âge, & s'entende de tout son cours; il n'y en a point neantmoins où la verité paroisse mieux que quand les enfans ayans quitté le laict, commencent à exercer leurs dents, car alors ils vsent de toute sorte de viandes sans discretion, & bien souuent se plaisent aux plus mauuaises; l'indulgence des meres, ou des nourrices, leur permettant tout ce qu'ils demandent, ou plustost leurs cris importuns les forçant de leur accorder ce que la raison deuroit leur dénier tout à plat. Continuans cette licence, lors que dans le troisiesme âge ils quittent l'aisle des nourrices & gouuernantes ils s'emancipent d'eux mesmes à manger indifferamment tout ce qu'ils rencontrent, & encore outre la portée de leurs estomacs, estans les enfans en general plus gourmans que iudicieux, & obeïssans plustost à leurs appetits qu'à la raison; c'est ce qui les rend subiets à vne infinité de maladies dont la cause premiere & principale est ce déreglement en leur maniere de viure, qui cause plusieurs changemens en l'habitude de leurs corps, & temperamens; outre ceux que leur apporte le cours ordinaire & naturel. De là vient que les parties tant officiales qu'autres, reçoiuent de grands empeschemens en leurs fonctions ordinaires, celles notamment qui font les coctions, comme le ventricule & le foye, lesquelles, soit par le vice des alimens, ou par leurs excés, ou par les deux ensemble, ne les peuuent cuire & si bien perfectionner, qu'apres ils puissent seruir d'vne loüable assimilation; & ainsi les humeurs mal preparez causent diuerses infirmitez suiuant la qualité de leur pourriture, & le naturel des parties qu'ils doiuent nourrir, ou de celles par où se déchargent les excremens ordinaires qui retiennent toujours beaucoup de la condition des choses dont ils sont excremens. Et en fin de ces excés & deffauts procedent les accidans couchez en cét Aphorisme, dont l'vtilité est vn aduis tacite de les faire euiter à ceux qui n'ont la discretion de se conduire eux mesme, en les contraignant tant qu'il est possible de changer leur maniere de vie ce que doiuent faire ceux qui ont pouuoir & authorité de les ranger à leur deuoir.*

Explication.

1. DEpuis sept ans, où les dents doiuent estre venuës, iusques à treize ou quatorze.

2. Auec l'espace qui est entre l'œsophage & la bouche, nommé Istme metaphoriquement ; qui est proprement vn espace estroit, ou langue de terre, située entre deux mers. Or Hippocrate parle seulement des amygdales ou paristhmies ; nom souz lequel Galien entend leur inflammation, & non seulement elle, mais aussi celle de tout le gosier & la bouche, voire d'vne partie des muscles du col : or les amygdales contractent inflammation, lors qu'estans beaucoup humectées & enflées à cause de leur substance spongieuse, l'humeur qu'elles contiennent s'échauffe & contracte pourriture pour ne pouuoir se dissiper ; à quoy ayde beaucoup la partie où elles sont situées, qui est caue, chaude & humide, & cette inflammation d'ordinaire se communique aux parties voisines cy-dessus nommées, attendu qu'estans instituées de Nature pour les arroser & humecter de saliue, lors qu'elles cessent de leur prester cét office elles s'échauffent tout aussi tost ; & les amygdales s'enflent aisément aux enfans, à cause de la grande humidité de leur cerueau.

3. C'est la seconde vertebre du col principalement ; or cette vertebre se démet de son lieu, dit Galien, lors que les muscles du col souffrans inflammation, la tirent, & font encliner en la partie anterieure du col, comme il peut arriuer és squinances, lesquelles pour cette cause sont mortelles, pource que la moüelle de l'espine qui est la racine des nerfs, & partant la seule de leurs esprits, est comprimée de telle sorte, que ceux-cy n'ont plus de passage pour animer les parties.

4. Tant à cause des fluxions qui se font du cerueau sur les poulmons dont ils sont oppressez, qu'à cause de leur chaleur, qui a besoin de beaucoup de rafraichissement, & partant d'vne respiration ample en comparaison des plus âgez ; ioint l'exercice qu'ils se donnent en ce troisiesme âge à courir, sauter & crier.

5. Procedante de quantité de glaires, amassées par la gourmandise & mauuais regime des enfans, lesquelles sont poussées auec l'vrine dans la vessie : mais celle-cy n'ayant pas la vertu expultrice assez forte pour les chasser, attendu que les parties nerueuses sont

foibles en cét âge, elles s'y amassent & espoississent par la chaleur qui s'y trouue assez grande, & s'y figent en pierre. Ie parle seulement de la vessie, car le sentiment de Galien est, que nostre Hippocrate n'entend parler que de celle-cy; quoy que le calcul se puisse engendrer en plusieurs autres parties du corps, & soit frequent aux reins sur toutes autres, ausquels le mesme Galien tient ne se point faire de pierre aux enfans, dont le contraire m'est quelquefois apparu. Et le docte Fernel n'a iamais vû de pierre en la vessie qui n'eust pris son commencement és reins; ce que l'on reconnoist en cassant les pierres. On peut dire pour soustenir l'opinion de Galien, contraire à l'experience, que naturellement les petits enfans ne peuuent auoir de pierre aux reins, mais seulement par le vice de la diete, supposé la gourmandise, & l'vsage des viandes terrestres, & qui tiennent du phlegme & de la melancolie.

6. Qui s'engendrent aux intestins grefles, d'vne matiere chileuse, demy cruë & demy pourrie, animée d'vne chaleur humide & benigne, telle que celle des enfans, lesquels depuis qu'ils commencent à manger diuersité de viandes, sont plus subiets à engendrer ces animaux, & ce iusques à l'âge de quatorze ou quinze ans, qu'aux premiers & aux suiuans, quoy qu'en tous il s'en troue, notamment aux personnes qui viuent de mauuaises viandes, & sans regime, comme la plus part des femmes: & au premier aage on en voit par fois à des enfans de deux & trois mois tout blancs & de couleur de lait.

7. Autres petits vers qui s'engendrent au dernier intestin, & au siege, qui viennent aussi aux personnes d'aage meur, mais plus frequemment aux bestes cheualines qu'aux hommes quand elles ne font pas bonne coction; & tels vers sont accompagnez d'vne grande puanteur d'excremens.

8. Qui sont boutons & excroissances calleuses qui viennent sur le cuir, d'vne matiere froide, espoisse & pituiteuse. L'on nomme ces excroissances, verrües, & vulgairement porreaux, à cause des filamens qu'ils ont, ressemblans aux cheuelures de ces plantes: il y en a de plusieurs figures & de diuerses qualitez, les vns estans plats, les autres longs; les vns sont benins, les autres malins, ceux principalement qui tiennent plus de l'humeur melancolic que du phlegmatic.

9. Qui est vne espece de parotide non maligne, causée de la

décharge du cerueau sur les glandes qui sont derriere les oreilles, ce qui les fait auancer & rend difformes, semblables à celles que l'on peint aux Satyres; aussi nostre Hyppocrate appelle cette maladie satyrisme.

10. Qui sont tumeurs des glandules, abreuées d'vne pituite visqueuse, quelquefois pourrie & salée, & par fois non simple, ains meslée d'humeur melancolic : de cette matiere se forment aussi de nouuelles glandules, chacune enueloppée de sa taye particuliere : sur toutes parties du corps les emonctoires y sont subiets, & principalement le col.

11. Engendrées de toute sorte d'humeurs, soit simples ou meslez, suiuant le vice qui est en la masse du sang, & en l'habitude du corps.

12. Assauoir les orillons & écroüelles, estant le lieu où elles s'engendrent voisin de la partie la plus excrementeuse de toutes, assauoir la teste.



APHORISME XXVII.

Grandioribus autem & ad pubertatem accedentibus superiorum etiam morborum multi, & febres diuturniores potius, & ex naribus sanguinis fluxiones.

Les enfans croissans dauantage, & venans en [1] puberté sont suiets à plusieurs des accidans [2] susdits, comme aussi aux fievres [3] longues, & aux flux de sang [4] par le nez.

DISCOVRS.



I les enfans sont mal-aisez à gouuerner pour n'estre beaucoup susceptibles d'enseignemens, à cause que la molesse & humidité de leur cerueau ne leur permet pas de bien raisoner; ceux qui les suiuent, quoy que plus capables de les receuoir, pour auoir le cerueau plus sec & mieux raisonant, sont ceux qui en veulent entendre le moins parler, leur presomption les perdant en la bonne opinion qu'ils ont de leurs personnes, & leur empeschant de prester l'oreille aux bons & salutaires aduertissemens des plus sages & des plus âgez : ce qui fait qu'ils resistent plus à la correction que les precedans, lesquels ont veritablemens

moins de raison, mais plus de crainte, le chastiment qu'ils apprehendent leur faisant obseruer par contrainte ce que ces derniers refusent à faire par brauade, & ainsi se laissent aller au panchant des vices, en suiuant leurs inclinations naturelles, plus portées tousiours au mal qu'au bien: aussi leur raison n'est pas encore bien affermie; & comme celle des enfans est noyée dans l'humidité, la leur est égarée dans la chaleur, ou plustost dans l'inconstance de leurs esprits, lesquels suiuant la condition des humeurs qui les produisent, sont en vne perpetuelle agitation, pource que le sang en cét âge ressemble au vin nouueau, qui par son ebullition poussant dehors les substances estrangeres, confuses au commencement, auec la pure liqueur, est en vn mouuement & furie continuelle. Ce changement de complexion & temperature paroist par celuy que reçoiuent les corps enuiron l'âge de quatorze & quinze ans, où la voix commence à grossir aux garçons, & se rendre inegale: le sein enfler aux filles: celles-cy auoir leurs mois, & les autres ietter vne semence feconde, & à l'vn & l'autre sexe les parties genitales deuenir chatoüilleuses, & à pousser du poil. La disposition des humeurs & des esprits estant donc telle que nous venons de dire, à l'entrée de la puberté, ce n'est chose estrange si la partie inferieure, assauoir la sensuelle, l'emporte sur la raisonable, qui est la superieure, & en vn mot l'animal sur l'homme, lequel se licentiant aux débauches, & destruisant sa nature de gayeté de cœur, contracte outre les maladies specifiées en l'Aphorisme precedant, celles qui sont icy couchées, assauoir les longues fievres & les flux de sang du nez; accidans d'autant plus à craindre que tous deux tesmoignent vne grande deprauation d'humeurs, & changement de l'habitude du corps, pour lequel conseruer, & euiter la corruption de la masse humorale, la ieunesse bien conditionnée doit escouter l'aduis des plus sages & anciens, afin qu'en les suiuant elle euite les maux que ceux encourent d'ordinaire, qui ne croyent qu'aux opinions, enfantées plustost de boutade que de raison: qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. LAquelle commence d'ordinaire à quatorze ans, quelquefois à douze ou treize, suiuant la chaleur ou frigidité des natures, comme dit Galien.

2. D'autant plus fort, que le desordre des humeurs dont ils sont causez augmente par surcroist de nouuelle matiere, & surcroist de chaleur, laquelle est l'agent principal en la pourriture, comme

l'humidité en est la matiere. Ces maladies arriuent par la ressemblance de cét âge auec le precedant.

3. Non en comparaison des âges suiuans, mais des precedans, & ce à cause des cruditez qu'amassent les adolescens par l'intemperance de leur bouche, outre les autres excés, notamment les exercices hors de saison.

4. Non qu'en cét aage on face plus de sang qu'aux precedans, mais à cause que l'on y mange beaucoup, & que tout le sang ne tourne pas à l'accroissement du corps, qui n'est pas si soudain & manifeste qu'aux premiers temps. On peut dire aussi que l'aquosité du sang crud & mal preparé est cause de son flux, ou bien sa chaleur & acrimonie, pource qu'en cét aage il bout dans les vaisseaux, & le corps reçoit vn plus manifeste changement qu'il n'a fait encore auparauant.

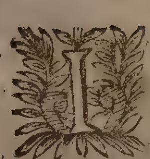


APHORISME XXVIII.

Pueris maximam partem morbi iudicantur alij intra dies quadraginta, nonnulli intra septem menses, quidam intra annos septem, alij ipsis etiam ad pubertatem accedentibus. Qui verò permanserint, neque pueris circa pubertatem, neque fœminis quum menstrua erumpunt soluti fuerint, inueterascere consueuerunt.

Plusieurs des maladies qui viennent aux petits [1] enfans se iugent en quarante [2] iours, quelques vnes en sept [3] mois; d'autres durent sept [4] ans, & quelques vnes iusques à la [5] puberté. Mais celles qui demeurent & ne finissent point aux enfans en [6] leur puberté, ou aux femmes quand les mois [7] leur vienent, ont coustume de vieillir [8] auec les personnes.

DISCOVRS.



IL n'y a point de maladies, qui soient naturelles, à parler proprement: car Nature estant autant conseruatrice que productrice, tasche de maintenir ce qu'elle fait naistre en vn estat le plus parfait & accomply qu'elle peut; telle est la fin de toutes ses actions: là où celle des maladies n'est que la ruine & aneantissement des suiets où elles s'attachent. Mais parlant improprement il y

a certaines maladies, lesquelles assaillant les personnes en leur plus tendre enfance, semblent apres leur estre tellement naturelles, que de se les faire le reste des iours qu'ils ont à viure, leurs inseparables compagnes, en s'attachans à leurs suiets d'autant plus opiniastrément que l'on tasche à les desloger plus brusquement par la puissance & vertu des remedes. Ces maladies sont de deux sortes, dont les vnes procedent du vice des principes, assauoir d'vn sang ou d'vne semence mal conditionez, ou du mauuais regime des enfans, & peu de soin des nourrices qui les allaitent, lesquelles par leur nonchalance leur laissent contracter en ce bas aage certaines infirmitez dont ils se ressentent le reste de leurs iours, par exemple l'eminence qui est autour du nombril, quand il n'a pas esté bien lié faute d'y appliquer les compresses & bandages conuenables. Quelquefois aussi les disposent à en receuoir d'autres quand ils seront plus grands, comme la courte haleine à ceux qui ont esté trop serrez en leurs maillots, & ce suiuant l'aptitude des suiets qui les ressentent, & la puissance des causes qui les engendrent les premieres, qui veritablement semblent aucunement naturelles, comme les secondes purement accidantelles. Mais comme celles-cy se naturalisent par fois faute d'y pouruoir de bonne heure, aussi les autres par fois abandonnent leurs suiets au bout de certain temps, comme par exemple le mal caduc, ou ne prennent point du tout, comme les gouttes, la grauelle, & autres: i'entens ceux qui semblent y auoir de naturelles dispositions, estans issus de parens gouteux ou graueleux, dont la semence contient l'idée des maladies ausquelles ils sont subiets, pour les faire reuiure en leurs descendans comme par droict de succession & heredité; lesquelles dispositions se corrigent & changent en mieux par vn regime de vie bien exact, & sur tout par l'vsage des choses contraires à leurs infirmitez. C'est de telles maladies dont nostre Autheur entend parler icy, où il ne traite particulierement de celles qui sont ordinaires à chacun aage comme les precedans & les suiuans, mais des communes à tous, & qui par fois durent tout le temps de la vie depuis qu'elles ont commencé, sur tout celles qui ne cessent point apres les premiers aages, la consideration desquelles, ou plustost du mal qu'elles font souffrir nous doit estre vn aduertissement de corriger en nous les défauts naturels que nous sentons, & d'éuiter, ou du moins esloigner tant qu'il est possible toutes les causes externes qui peuuent susciter ces infirmitez auant que d'auoir pris telles racines qu'apres on ne les puisse arracher, qui est le profit que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. DEpuis la naissance iusques à la puberté, sçauoir est les mentionnées aux Aphorismes precedans, & autres, comme les fievres, tranchées, & douleurs de ventre : ce qu'il faut entendre de celles qui arriuent, non tant par le vice de la diete, que par la disposition de l'aage.

2. Qui est le plus long terme des maladies aiguës, & le plus court des longues & chroniques; mais proprement cét Aphorisme se doit entendre des longues. Car si nostre Hippocrate eust pretendu traiter des maladies courtes, il n'eust pas oublié le terme de sept iours, non plus que celuy de sept mois, & de sept ans.

3. Ce qui se peut entendre du iour de la naissance, comme les tranchées & douleurs de ventre, la toux, le vomissement, & autres, ou de celuy auquel elles ont commencé, comme les fievres longues & erratiques, les flux de ventre, la gale de la teste, les dartres & autres.

4. Comme l'epilepsie, mal qui tient le premier lieu entre les maladies pueriles, & est appellé par antiphrase, mere des enfans, estant plustost marastre cruelle que mere douce & debonnaire.

5. Comme l'epilepsie susdite, & les écroüelles, aux garçons & filles, & de plus à celles-cy les pasles couleurs. Au reste nous auons à remarquer que nostre Hippocrate dispose tous ces changemens par le nombre de sept, suiuant que le mesme *au liure des Princip.*, dit que l'aage de l'homme est dispensé, & les prerogatiues attribuées à ce nombre par les Astrologues & Mathematiciens, plusieurs desquels, entr'autres Pythagore, y ont reconnu quelque diuinité, ayans remarqué que la Nature en toutes ses œuures semble s'y gouuerner, dequoy quelques vns ont escrit merueilles.

6. Lors que la chaleur naturelle ayant consumé l'humidité superfluë des aages precedans deuient plus forte pour se liberer de ses premieres infirmitez.

7. Ausquelles non seulement la chaleur naturelle peut ce que dessus, mais aussi les superfluitez qui entretiennent leurs maladies doiuent s'escouler à la faueur de ce flus naturel.

8. Attendu que n'abandonnans point lors que Nature semble forte pour les chasser, c'est signe ou de sa foiblesse, ou de l'opiniastreté des maladies, dont il faut tant moins attendre garison,

que

que plus on vieillit, & que la chaleur naturelle decline.



PHORISME XXIX.

Adoleſcentibus ſanguinis expulſiones, tabes, febres acutæ, epilepſiæ, aliȷque morbi, ſed præcipuè nunc dicti.

Aux ieunes [1] viennent des crachemens de [2] ſang, tabiditez [3] fieures [4] aiguës, epilepſies [5] & autres: mais les ſuſdites principalement.

DISCOVRS.



'Adoleſcence ayant eſté obmiſe, ou pluſtoſt confuſe & ſouzentenduë auec la puberté, par la reſſemblance & connexité qu'elles ont, noſtre Hippocrate traite des maladies de la ieuneſſe, qui comprend proprement le temps de vingt-cinq à trente-cinq ans, où l'on peut enfermer l'adoleſcence ſuſdite, faiſant commencer la ieuneſſe à dix-huit ans. C'eſt en cét aage où l'homme eſt veritablement en la force & vigueur de ſes années, la chaleur naturelle quoy que moins conſiderable pour ſa quantité, eſtant beaucoup plus puiſſante, quant à ſa qualité, qu'aux aages precedans: outre qu'ayant ceſſé l'employ où elle eſtoit attachée, aſſauoir l'extention des parties du corps, elle n'a plus d'autre exercice qu'à conſeruer, nourrir & échauffer les membres, à l'accroiſſement deſquels elle s'occupoit auparauant; & ainſi n'ayant point ſes forces partagées elle reüſſit plus heureuſement à vn trauail qu'elle ne pouuoit faire à deux, auant que les parties ſolides euſſent pris leur dernier pli: auſſi l'homme alors eſt en ſa force, & comme l'on dit en la fleur de ſon aage, eſtant preſt de faire éclorre les fruits qui paroiſſent au ſuiuant. C'eſt auſſi le vray temps où l'on doit eſtre employé aux affaires de guerre & de police auec commandement; temps de ſe marier & engendrer des enfans, les mariages qui ſe font auant cét aage ruinans les corps & la ſanté de ceux qui les contractent, & meſme les empeſchans de croiſtre par l'euacuation de la matiere ſeminale, qui autrement tourneroit à l'extention de leurs parties ſolides: ioint que tels mariages tournent au détriment de la choſe publique, pource que les enfans qui en prouiennent ſont d'ordinaire petits, floüets & debiles, & pluſtoſt filles que fils. C'eſt cette ieuneſſe qui fait fleurir les Republiques, deſquelles ſi vous l'oſtez elles paroiſtront auſſi triſtes & deſolées qu'vne

année sans Printemps, comme disoit vn iour ce grand Capitaine & Orateur Pericle. C'est cét aage qui dans la brieue diuision du temps de la vie porte le nom de premiere moitié, comme la vieillesse fait du reste. Mais comme l'homme est lors au plus haut point de sa force & de la roideur de ses membres, aussi les maladies qui l'attaquent l'offencent fort peu, si ce n'est qu'elles soient tres-puissantes, & capables de contrepointer ses forces : aussi les grandes maladies y sont extremement perilleuses. C'est pourquoy nostre Hippocrate mettant à part vn tas de maladies qui peuuent venir en cét aage, comme important peu d'en parler, en marque quatre des plus dangereuses, nous donnant à penser sur les autres. De cét Aphorisme doiuent prendre conseil ceux de cét aage, afin de se garder des excés qui peuuent les plonger en ces maladies dont les remedes sont difficiles & le succés douteux, eu égard à leur qualité, & aux personnes qui en sont attaquées.

Explication.

1. DEpuis dix-huit iusques à trente-cinq ou quarante ans, auquel interuale suruiennent d'ordinaire les plus grandes & fortes maladies de toute la vie.

2. Soit par diapodese ou resudation, erosion, rupture ou anastomose, & le tout par l'instrument de la chaleur. Quant à la resudation elle se fait par la subtilité du sang, & relaschement des vaisseaux des poulmons. L'erosion par son acrimonie, prouenante ou du mauuais regime, ou de quelque fluxion acre du cerueau. La rupture par sa quantité excessiue ; ioint l'effort que l'on fait aucunefois à parler, crier ou courir. L'anastomose vient par vn mediocre ébranlement des poulmons, au moyen duquel les abouchures de la veine arterieuse qui respand quelques rameaux autour de la trachée artere s'entr'ouurent & y versent du sang, ou mesme celles de l'artere veineuse.

3. Notamment quand le crachement sanglant qui a precedé vient de rupture ou d'erosion, en suitte desquelles naist l'vlcere au poulmon, qui est vn mal qui trouue rarement son remede.

4. Soit tierces ou continuës, dont la matiere est l'humeur bilieux hors les vaisseaux aux fievres tierces, & dans les vaisseaux aux continuës; car cét humeur abonde en la ieunesse.

5. Non celle qui naist immediatement du cerueau de la repletion de ses ventricules, qui est particuliere aux enfans, & de la-

quelle on garit en cét aage-cy quelque-fois. Mais celle qui vient par sympathie de l'estomac quand il est rempli de corruption, notamment d'humeurs bilieux, dont les vapeurs esleuées au cerueau causent tantost l'epilepsie, tantost le vertige, suiuant la disposition qu'elles y trouuent : telle epilepsie peut arriuer du vice de la diete, sur tout de l'excés du vin.



APHORISME XXX.

Vltra hanc ætatem prouectis asthmata, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, phrenitides, ardentes febres, diuturna alui profluuia, cholera, dysenteriæ, lienteriæ, hæmorroïdes.

Ceux qui sont plus [1] aagez experimentent les courtes [2] haleines, plevresies [3], inflammations du [4] poulmon, lethargies [5], phrenesies [6], fievres [7] ardantes, les longs flux de [8] ventre, les maladies [9] de colere, dysenteries [10], lienteries [11], & les [12] hemorrhoïdes.

DISCOVRS.



PRES la ieunesse où l'homme est en sa plus grande vigueur, vient l'aage de consistance ou virilité, auquel les hommes estans parfaitement meurs, commencent à estre plus propres pour le conseil, que pour l'action : i'entens les personnes d'Estat & de condition releuée, qui ont leur employ dans la guerre, & la police, lesquelles font esclorre dans l'Automne de leur vie les fruits tout meurs, dont le Printemps de leur adolescence & l'Esté de leur ieunesse leur auoient disposé les boutons & les fleurs. C'est lors que les hommes deuenus sedantaires commencent à s'engraisser en l'oisiueté; ie ne dis pas de l'esprit, mais du corps : car à plusieurs celuy-là trauaille d'autant plus que celuy-cy se repose; le tout auec plus de fruit qu'aux aages precedans & suiuans, le sang ayant euaporé ses plus chaudes fumées qui ébranloient auparauant la stabilité du iugement contemperé; qu'il est de l'humeur melancolic qui doit bien tost dominer à son tour. C'est lors que l'on peut bien auec Plutarque comparer l'homme à la cigogne : car comme cét oyseau estant deuenu vieil a exhalé tout ce qu'il auoit en ieunesse de fort & de puant, & commence d'auoir vne haleine douce & aromatique, ainsi rien n'est évanté aux opinions & conseils de celuy qui a euaporé les

fumées de sa ieunesse, ains tout y est graue, constant & reposé. Ie dis qu'en cét aage le iugement est plus ferme & solide que iamais, d'autant qu'en celuy qui suit, l'humeur melancolic empietant tousiours, & à la fin se rendant maistre absolu, ou s'adioignant le phlegmatic pour compagnon à la regence du corps, offusque peu à peu la clairté du mesme iugement, à l'establissement duquel il auoit auparauant seruy. Mais laissans là l'esprit, venons à la matiere qui nous touche icy de plus prés, & disons que le corps en cét aage commençant à deuenir pesant à cause de l'oisiueté qui luy est plus familiere qu'aux precedans, amasse force humeurs, & contracte repletion, qui sert de matiere aux maladies couchées en cét Aphorisme. Que si ceux de cét aage secoüans la paresse où ils semblent auoir de l'inclination, trauaillent comme dans la ieunesse, & ne laissent de contracter ces maladies, alors le mal ne vient pas tant de repletion, qui est empeschée par le trauail, que de la foiblesse du corps, non bastant d'agir si fort qu'en la ieunesse; attendu mesme que non seulement la quantité de l'humeur radical est beaucoup diminuée, mais sa qualité commence pareillement à s'émousser, & le corps à faire perte de la viuacité qui donnoit vigueur à ses membres, laquelle diminuë d'autant plus, que la fin de cét aage approche celuy de la vieillesse, au commencement duquel ces maladies peuuent aussi bien attaquer qu'en celuy de consistance, entre lesquelles Galien veut que l'on mette la melancolie, comme ayant esté obmise, & se treuuant en quelques exemplaires, ainsi que de verité elle est assez frequente à cét aage, notamment sur sa fin aux femmes, à qui les fleurs commencent à cesser, & aux hommes qui ne sont point purgez par les hemorrhoïdes. Le profit que l'on doit tirer de cét Aphorisme est comme des precedans, assauoir, de corriger par vn loüable regime les defectuositez de l'aage, afin d'euiter, ou rendre legeres les maladies que l'on y peut contracter.

Explication.

1. DEpuis trente-cinq & quarante ans iusques à cinquante ou enuiron que la vieillesse commence.

2. Par l'abondance du phlegme qui tombe sur les poulmons, lequel s'amasse premierement au cerueau, non tant par sa froideur, changeant sa nourriture en excremens, que par les vapeurs qu'y enuoyent les visceres, partie desquelles s'exhaloit en ieunesse & aux autres aages par les pores plus ouuerts, qu'en celuy-cy, où le froid qui commence à dominer les tient plus fermes; ioint que les susdites vapeurs sont moins subtiles que deuant. Ce

mal arriue particulierement à ceux qui n'obſeruent pas le regime que requiert la grauité de leur aage.

3. Notamment au commencement & milieu de l'aage conſiſtant, où l'on tient encore de la nature du precedant, auquel les humeurs bilieux dominent : neantmoins les plevreſies n'y ſont pas ſi frequentes qu'en celuy-cy, d'autant que la faculté expultrice y eſt plus forte par toutes les parties ; de maniere qu'elle ne permet point l'amas des humeurs, notamment de ceux qui ſont chauds, en telle quantité qu'ils puiſſent incommoder aux coctiõs ; ioint que le corps eſt tout tranſpirable, & les matieres ſubtiles, ce qui fait qu'elles s'exhalent facilement : là où en celuy-cy la faculté expultrice eſt foible, les pores moins ouuerts, la matiere plus eſpoiſſe, partant moins exhalable.

4. Quand il s'y fait fluxion de quelque humeur, que ce viſcere retient comme l'eſponge fait les liqueurs ; lequel eſtant retenu s'échauffe, pourrit & cauſe inflammation d'autant plus dangereuſe qu'il eſt eſpois & viſqueux, pource que le poulmon s'en dégage mal-aiſément. Telle eſt l'inflammation que cauſe le ſang pituiteux, non ſi grande que celle du bilieux, mais plus dangereuſe à cauſe de ſa durée.

5. Vne continuelle enuie de dormir, auec fievre, oubliance, & réſuerie, le tout à cauſe de la pituite qui ſe pourrit au cerueau : Ou bien on peut entendre non moins à propos la ſimple enuie de dormir, plus frequente en cét aage où l'habitude du corps commence à ſe rafroidir, & le phlegme à temperer le ſang qu'en la ieuneſſe & adoleſcence où la bile dominante rend les hommes plus éueillez. La lethargie eſt auſſi plus ordinaire à cét aage qu'à la vieilleſſe, où de verité la pituite eſt plus abondante, mais peut malaiſément eſtre matiere de fiévre à cauſe de ſa trop grande froideur.

6. Non tant à cauſe de la bile qui s'amaſſe au cerueau dans cét aage, que de celle, laquelle y eſtant deſia toute amaſſée, & deuenant moins ſubtile par le rafroidiſſement du corps, ſe pourrit au lieu de s'exhaler ; ce qui arriue notamment au temps plus prochain de la ieuneſſe.

7. Excitez par l'humeur bilieux amaſſé, comme deſſus, és grands vaiſſeaux proche le cœur, lequel tant par la conſtipation du cuir, que par le peu d'exercice du corps, n'ayant point d'air, ſe pourrit & allume dans les vaiſſeaux, cauſant douleurs de teſte, du

ventricule & des lombes, auec soif & siccité de langue.

8. Qui n'arriuent pas neantmoins fort souuent, pource qu'en cét aage les hommes sont assez prudens & retenus en leur viure & exercices ; de sorte qu'ils contractent rarement telles indispositions, qui ne sont pour la plus part qu'engeance de corruption & crudité, causée de l'excés des viandes que contractent ceux qui sont moins sages en leurs comportemens que l'aage ne leur permet, lesquels voulans suiure vn train de vie tel qu'en ieunesse, se trouuent surpris des incommoditez qu'ils n'auoient point lors ressenties pour la resistance & force de leur naturel. Or ce flux arriue quand l'aliment est pris comme en ieunesse, & ne peut estre appliqué de mesme, pource que la distribution suit la dissipation de la substance du corps qui n'est pas grande alors, comme aussi la croissance qui a du tout cessé, de maniere que ce qui est de reste coule dans les intestins comme inutile.

9. C'est ce que l'on appelle vulgairement trousse-galand, qui est vn mal autant dangereux & soudain qu'autre qui soit. On le definit communément vn transport d'humeurs de toutes les parties du corps au ventricule & intestins : mais les humeurs qui sortent sont la pluspart bilieux, dont l'accidant a pris son nom, prenans leurs cours haut & bas auec syncopes & conuulsions. Ce mal arriue aussi bien en vieillesse & ieunesse qu'en la consistance des aages : en la ieunesse il se fait de pure bile, en la vieillesse de phlegme salé ; & en celle-cy des deux humeurs.

10. Quand la bile ou la pituite salée vlcerent les intestins, & causent douleurs & tranchées, auec excremens sanglans, gras, gluans, ou ressemblans à des racleures de parchemin : ce qui arriue quand les humeurs susdits seiournans long temps és cellules & contours des boyaux y acquierent pourriture.

11. Notamment quand les intestins & le ventricule ont esté trauaillez de longues diarrhées, d'où ils sont tellement affoiblis & racrudis qu'ils ne peuuent non seulement cuire, mais retenir les viandes qu'ils reçoiuent, de sorte qu'ils les laschent sans aucune alteration ou changement. Quelque fois l'acrimonie est cause de ce flux, comme aussi la grande humidité des intestins & la foiblesse de la retentrice.

12. Par l'abondance du sang melancolic que l'on amasse proche la vieillesse, lequel estant enuoyé aux veines du siege y cause tumeurs, douleurs & distensions ; sur tout quand les veines susdi-

tes ne s'ouurent pas. Les hemorroïdes sont internes ou externes, plethoriques ou cacochymiques, dont nous parlerons ailleurs.

APHORISME XXXI.

Senibus spirandi difficultates, destillationes cum tussi, stranguriæ, dysuriæ, articulorum dolores, nephritides, vertigines, apoplexiæ, malus corporis habitus cachexia Græcis dictus, pruritus totius corporis, vigiliæ, alui, oculorum & aurium humiditates, visus obtusior, glaucomata, auditus hebetior.

Aux [1] vieillards arriuent difficultez de [2] respirer, des [3] rheumes auec la toux, distillemens [4] d'vrine, difficultez [5] de pisser, douleurs [6] de iointures, maux de [7] reins, vertiges [8] tenebreux, apoplexies [9], mauuaises [10] habitudes & demangeaisons de tout le [11] corps, veilles [12], humiditez du [13] ventre, des [14] yeux, & du [15] nez, obscurité de [16] veuë, changement des yeux en couleur perse [17], dureté & pesanteur [18] de l'oüye.

DISCOVRS.



OVTES les choses du monde ont leurs commencemens, leurs progrez, estats & decadences, & rien n'est stable souz le Soleil : Tout ce qui est elementaire retenant la nature de la matiere dont il est pestri, laquelle est inconstante, muable & dans de continuelles alterations. L'homme qui est vn de ces composez & le sujet de ce discours nous en est vn exemple plus que suffisant, puis que sa vie n'est autre chose qu'vn changement perpetuel de l'humide au sec, du chaud au froid, à commencer dans sa naissance, & finir dans son extreme vieillesse, & à sa mort : car jaçoit qu'au cours de ses années on remarque des espaces assez notables durant lesquels son corps semble auoir quelques qualitez durables, lesquelles il quitte en vn autre pour en épouser de nouuelles ; neantmoins suiuant la verité, que l'on peut infailliblement tirer de sa nature mesme, telles distinctions qui sont celles des aages, sont plustost imaginaires que reelles, & auec plus d'apparence que de verité, attendu que la chaleur, par les alterations de laquelle se font les aages agissans sur l'humidité, n'a aucun arrest ou repos en son action, ains à la mode du Soleil & des Cieux ausquels elle est comparable en quelque maniere, trauaille sans cesse iusques à tant qu'elle paruienne à sa fin

qui est d'aneantir cette qualité pour s'associer celle qui luy est plus familiere, assauoir la siccité. Mais estant paruenuë à sa fin en la fleur de l'âge, assauoir en cette boüillante ieunesse dont nous auons parlé, lors elle s'alentit elle mesme, non tant par le trauail qu'elle a souffert en repatissant, que plustost par la perte de la mesme humidité dont la subsistance affermit sa durée. Mais ainsi que cette chaleur a maistrisé l'humidité peu à peu, de mesme quand elle vient à s'en aller elle ne se dissipe pas en vn instant, mais depuis ce haut point va tousiours en décroissant iusques à tant que la nourriture luy manquant du tout elle s'éuanoüisse dans l'extreme vieillesse, si elle n'est auparauant esteinte par d'autres accidans. Ainsi tant en son accroissement qu'en son declin ses changemens sont perpetuels, non seulement d'vn âge à l'autre, mais aussi d'vn mois, d'vn iour, voire d'vne heure, d'vne minutte & d'vn instant, iusques à tant que cette mesme chaleur qui sans resistance maistrisoit l'humidité, se trouue en teste sur ses derniers temps son plus mortel ennemy, le froid; qui ne cesse de l'agacer iusques à tant que l'ayant acculée il la terrasse finalement de tout point, en s'associant vne autre humidité en eschange de celle qu'elle a destruite, assauoir l'excrementeuse au lieu de la radicale. Les premieres escarmouches de cét ennemy commencent à l'âge de consistance, & redoublent en celuy de vieillesse, notamment en cette derniere partie que l'on appelle decrepite, où les miserables vieillards sentent sa force ouuerte, par laquelle il leur soustrait le thresor de leur vie, assauoir cette mesme chaleur; la perte de laquelle est suiuie de toute sorte d'incommoditez qui leur arriuent tant du dedans que du dehors; veû que pour l'exterieur les moindres causes contraires les blessent infiniment: & pour l'interieur leurs facultez, ou plustost les instrumens qui leur seruent s'aneantissent de telle sorte qu'ils sont contraints de voir & d'entendre par les yeux & les oreilles d'autruy, ayans besoin de pieds & mains empruntées, qui les rend ennuyeux à tout le monde, & plus encor à eux mesmes, veû que cette vieillesse outre les maladies qui l'attaquent est elle mesme vne grande maladie, d'autant plus fascheuse qu'elle ne peut estre esuitée. Aussi ne pouuons nous chercher conseil de la fuir, mais bien d'éuiter vne partie des autres, ou du moins les retarder & rendre plus douces en vieillissant de bonne heure, c'est à dire éuitant les excés quand toutes choses nous rient; & que les maladies semblent n'oser nous attaquer; & en vn mot nous monstrans sages auant le temps. C'est le fruit de cét Aphorisme.

Expli-

Explication.

1. DEpuis cinquante ans ou enuiron iusques à la fin de la vie, qui est le temps de la vieillesse; diuisée en deux ou selon aucuns en trois parties, qui sont, la vieillesse cruë, la moyenne & la decrepite.

2. Quand l'humeur crud tombant & s'amassant en quantité dans les conduits cauerneux du poulmon s'y espoissit & endurcit, empeschant par sa pesanteur le mouuement & libre dilatation de ce viscere par laquelle il attire l'air & donne passage aux suyes & fumées du cœur. Adioustons la debilité des muscles thorachics, à cause du peu d'esprits que les nerfs y portent, estans eux mesmes rafroidis auec le cerueau qui les enuoye.

3. Par le distillement de la pituite du cerueau sur les poulmons, notamment quand elle est de consistance deliée, & participe d'acrimonie, la tenuité tesmoignant vne grande crudité; car toute chaleur époissit, & l'acrimonie est vn signe de pourriture.

4. Ce que l'on appelle strangurie ou égoutement, où les personnes sont contraintes d'vriner souuent, & contre leur volonté, l'vrine estant deuenuë acre par le meslange du phlegme dont la vessie est toute pleine. Quelque fois cét accidant est causé du calcul, lequel bouchant le conduit de l'vrine, fait qu'elle deuient acre par longue demeure, & en suite douloureuse; & qui pis est ne peut estre déchargée que goute à goute, à cause de l'obstacle qui empesche la liberté de son euacuation. Cét accidant vient aussi par fois de la siccité du muscle portier de la vessie, qui ne peut la fermer exactement.

5. Par l'infirmité & resolution de la vessie qui ne suit pas les mouuemens de la volonté bien à point, de maniere que ne se pouuant ramasser & resserrer pour chasser tout d'vn coup l'vrine, elle est contrainte de le faire à plusieurs reprises. C'est proprement la dysurie.

6. Assauoir les goutes froides, causées d'vne pituite surabondante qui tombe sur les iointures, parties fort infirmes aux vieillards, où par fois elle s'époissit, s'endurcit, & se pierrifie, leur causant des goutes noüeuses, dont on en voit d'affligez en ieunesse, assauoir ceux qui par leurs débauches ont hasté ce mal de venir.

7. Par le calcul qui s'y engendre, ou plustost qui s'y estoit engendré auparauant; mais qui prend accroissement en cét aage où la matiere phlegmatique surabonde. Le temps de ce calcul est enuiron de trente-cinq à soixante ans. On peut entendre aussi l'vlcere des reins, mais ny l'vlcere ny le calcul ne sont point douloureux s'ils ne touchent & piquent l'vretere, assauoir le calcul par luy mesme, & l'vlcere par l'acrimonie de son pus.

8. Par l'abondance des vapeurs confuses auec les esprits animaux aux ventricules du cerueau; telles vapeurs se forment en eau, esteignent les esprits, & par suite de temps causent l'apoplexie, dont cét accidant est l'auant-coureur.

9. Non en la vieillesse decrepite, mais en la premiere, comme enuiron la fin de l'aage consistant: En vn mot ce mal est plus ordinaire depuis l'aage de quarante iusques à soixante ans, qu'aux temps precedans & suiuans. La matiere de telle apoplexie est coustumierement la pituite, qui remplit les ventricules du cerueau; par fois aussi l'abondance du sang.

10. D'autant que ce qu'ils mangent leur profite peu, & toutes leurs coctions estans fort deprauées ils ne peuuent faire de bon sang.

11. Particulierement aux vieillars decrepits, à cause du phlegme salé qu'ils amassent en quantité.

12. Pource que tels corps ont peu de cette douce vapeur, qui lie le premier sensitif; car leur sang est impur, & les alimens s'y corrompent incontinent. Quand ie dis que les vieillars veillent beaucoup, il faut entendre qu'ils n'ont pas des sommeils de durée, ce que vrayement on appelle dormir, notamment en la premiere vieillesse, en laquelle, outre les causes susdites, le soin des affaires & le chagrin qui leur entrent profondément en l'esprit, dérobent vne grande partie du repos qu'ils deuroient auoir. En la vieillesse decrepite & enfantine où cesse tout soin & trauail d'esprit, ils ne font que sommeiller & s'éveiller à tous momens, estans plutost assoupis qu'endormis; ioint qu'en la premiere vieillesse le cerueau se décharge librement de la pituite dont il surabonde, laquelle dans la derniere s'y arrestant à cause de la debilité de la partie, la rafroidit par excés, & cause les sommeils & assoupissemens qui n'estoient pas en l'autre.

13. Tant à cause des cruditez d'estomac que du phlegme qu'y décharge le cerueau; ioint que les vieillards estans pleins d'ob-

ſtructions, l'aliment tel qu'il eſt ne ſe diſtribuë qu'à grand peine.

14. Tant par l'humidité du cerueau, que par la froideur des yeux & reſolution des glandules lachrymales.

15. La pituite leur diſtillant par là comme par vn alambic, eſtant cette partie, auec la bouche & le palaiſt, la plus commode de toutes pour les décharges.

16. Tant pource que le cryſtalin eſtant deſſeché, n'eſt pas ſuffiſant de contenir beaucoup de lumiere, qu'à cauſe des eſprits que le cerueau luy enuoye en petite quantité, & meſme tout impur.

17. Par la ſiccité de l'humeur cryſtalin, qui fait paroiſtre la prunelle de couleur blanchaſtre.

18. Par la grande humidité du cerueau & du conduit de l'oreille; ioint le peu d'eſprits qui viennent à cette partie, & que l'air enclos a beaucoup perdu de ſa ſubtilité.

Fin du III. Liure des Aphoriſmes.





APHORISMES D'HIPPOCRATE.

LIVRE QVATRIESME.

APHORISME PREMIER.

Prægnantes purgabis, si materia vrgeat, quadrimestres, & vsque ad septimum mensem, sed has parciùs. Minore verò aut grandiore conceptu, abstinebis.

Les femmes grosses doiuent estre [1] purgées quand elles regorgent d'humeurs [2] depuis le quatriesme mois iusques [3] au septiesme, moins pourtant en ce dernier [4] terme : sur tout il faut se défier des purgations quand le fruit est trop ieune [5] & quand il est fort auancé.

DISCOVRS.



IAÇOIT *que la femme, qui est au dire d'Aristote & de ses Sectateurs, vn erreur de Nature & animal imparfait, acquiere sa perfection par la grossesse qui luy fait attaindre la fin pour laquelle l'Autheur de toutes choses la tolere au monde, qui est pour viuifier la semence de l'homme, la receuant & fomentant en ses lieux naturels pour eterniser l'espece dans la succession des indiuidus. Toutefois cét auantage luy est vendu bien cherement si nous considerons les maladies*

& infirmitez où cét eſtat la rend ſubiette, de laquelle elle puiſe la matiere dans ſes propres veines; attendu que le ſang ſurabondant qu'elle ſouloit ietter tous les mois eſtant retenu corrompt & altere par l'impureté qu'il contracte, ce qui eſt plus loüable au reſte des humeurs. Outre que l'enfant attirant comme vne plante dans vn champ ſe rend la nourriture qui luy eſt ſortable, aſſauoir le ſang plus pur, ne laiſſe pour celle de ſa mere que le plus groſſier & moins loüable, lequel ne pouuant à peine ſe tourner en la ſubſtance des parties, eſt cauſe qu'elles paroiſſent toutes deſchargées, cependant que le ventre enflant iournellement teſmoigne qu'en tout le corps il n'y a que ce qu'il porte qui reçoiue vne nourriture valable. Ainſi ce corps s'affoibliſſant par ſon continuel amaigriſſement a beaucoup d'affaires à ſupporter le fais du ventre, lequel au lieu de diminuer pour ſon ſoulagement augmente tous les iours pour adiouſter du ſurcroiſt à ſes peines. Mais ce qui eſt plus déplorable, la femme qui ſe deſchargeoit à l'aide du flux menſtruel de la pluſpart de ſes impuretez les retient par ſa ſuppreſſion, & pis encore en amaſſe de nouuelles, faute d'exercice, eſtant contrainte vne grande partie de ce temps de ſe confiner en l'oiſiueté, notamment celles qui ſont floüettes naturellement, ou qui de naiſſance & condition ont accouſtumé de mener vne vie ſedentaire: car il eſt certain, & Ariſtote m'en eſt garand au liu. 4. de la generation des animaux, chap. 6. *que les femmes nourries au trauail, continuans leurs exercices pendant leur groſſeſſe, comme les païſanes, & autres du menu populaire, ſe portent mieux & acconchent plus aisément & plus heureuſement que celle que l'on porte dans des chaires & litieres. Le meſme dit* au liu. 6. de l'hiſtoire des animaux, chap. 22. *que les Scythes cheuauchent leurs iumens pleines quand leur fruit a mouuement, croyans que tel exercice leur en facilite la décharge. Mais pour reuenir aux femmes, i'adiouſte que les enfans des ſuſdites ſe doiuent beaucoup mieux porter que ceux des grandes Dames: & la commune connoiſſance nous apprend que les gens de petite eſtoffe éleuent ordinairement beaucoup plus d'enfans, & de meilleure paſte que les riches & puiſſans, leſquels pour trop choyer les leurs, font comme les ſinges qui eſtouffent leurs petits par leurs careſſes & embraſſemens trop frequens. Or outre ces mal-heurs, le plus grand qui puiſſe arriuer à vne femme groſſe eſt lors que les humeurs ſuperflus acquerans vne corruption extraordinaire par vne trop longue retention, cauſent des fievres aiguës, & autres accidans de conſequence, où par fois elles ſuccombent, attendu qu'ayans beſoin de remedes forts & prompts, il faut cheminer lentement à raiſon du fruit qu'elles portent, crainte de le perdre pluſtoſt que la maladie: ioint que le trauail*

de grossesse rendant les femmes foibles, elles se treuuent incapables de receuoir des remedes proportionnez aux maladies qu'elles souffrent. Que si elles sont violantes, quoy que l'on y procede les yeux bandez; c'est à dire que pour sauuer la mere l'on risque l'enfant, il arriue souuent faute de tous les deux. Mais le meilleur marché que l'on peut en esperer, est que si la maladie n'emporte promptement, il faut de necessité qu'elle soit de durée; pource que l'humeur peccant qui dans vn autre temps seroit à bon esciant euacué, ne le peut estre pour la seureté des deux qu'en parcelles & lentement. Le meilleur est de faire à ces personnes les euacuations necessaires de bonne heure sans attendre vne grande contrainte, à sçauoir, premier que de la surabondance des humeurs naissent des maladies dangereuses. C'est le profit que l'on doit tirer de cét Aphorisme, duquel encore les Medecins & les femmes peuuent prendre conseil; assauoir les Medecins, quand & comment il faut purger les femmes grosses, & celles-cy de viure reglément. Et puisque d'elles mesmes elles amassent beaucoup d'humeurs superflus, faire en sorte d'vser d'alimens peu excrementeux, prendre de l'exercice suiuant leur portée; & en vn mot fuir tout ce qui les peut faire malades, ou ébranler le fruit qu'elles portent, crainte d'auortement.

Explication.

1. NOn auec medicamens violans, comme Ellebore, scammonée & Coloquinte, ou les compositions diagredées, mais auec purgatifs benins, comme sené, rheubarbe, & tamarins; encore faut-il regler tellement la quantité, qu'on ne la donne telle à vne femme grosse, qu'à elle mesme lors qu'elle ne l'est pas, eu égard tant à sa foiblesse qu'au danger que son fruit pourroit encourir.

2. C'est à dire, si la matiere peccante indique son expulsion par mouuement estrange, qui fait qu'elle se iette tantost sur vne partie, tantost sur vne autre, auec danger. Le mot ὀργᾶ mis par Hippocrate est fort significatif de cecy, estant metaphoric, & tiré des animaux qui sont en amour; ce que l'on appelle en eux fureur erotique: or il est alors aisé de purger les femmes grosses, attendu que le medicament treuuant l'humeur peccant tout esmeu, le peut chasser facilement.

3. Durant lequel temps l'enfant est plus ferme dans la matrice, & ne peut estre si tost ébranlé qu'à la fin & au commencement

de la grossesse : il est comme le fruit de l'arbre, lequel estant encore en fleur, ou la quittant nouuellement, est secoüé par le moindre vent qui souffle, ou détaché à la moindre gelée : & lors qu'il a sa iuste grosseur, ou à peu prés, & qu'il auance à bon escient en la maturité, il tombe presque de luy mesme, & consequemment est tost à bas au moindre mouuement contraire, D'ailleurs, au commencement & à la fin de la grossesse les humeurs ne regorgent pas tant qu'au milieu du terme, pource qu'au commencement il aborde peu de sang, & à la fin l'enfant estant fort grand, & capable de beaucoup de nourriture, consume toute celle qui luy vient.

4. Pource que l'enfant, lequel au commencement de sa formation est foiblet, n'est ébranlé que par des mouuemens qui sont hors de luy : là où celuy qui est proche de la sortie, outre les susdits, a les siens particuliers. Que si les vns & les autres concourent, l'auortement en sera plus prompt ; ioint pour l'interest de la mere, qu'vn enfant tout fait se pourrissant en la matrice, l'offence beaucoup plus que ne fait vn nouueau germe, & mesme l'extraction en est plus penible.

5. Notamment au premier & second mois, où l'enfant estant fort petit, peut se détacher aisément de la matrice de sa mere, à quoy seruent beaucoup les medicamens purgatifs, lesquels émeuuent les parties basses, par les frequentes décharges du ventre ; outre qu'aucuns ont ie ne sçay quoy de veneneux, & suffisant de faire mourir les enfans.

6. Comme enuiron sur le huit & neufiesme mois, où il peut aisément tomber de luy mesme. Or quelques vns entendent qu'à la fin de cét Aphorisme nostre Hippocrate ne parle pas des enfans, mais des femmes, & disent qu'il ne les faut point purger aux temps susdits, sans grandissime necessité, assauoir celles qui sont foibles, comme les ieunes & vieilles, pource que les ieunes n'ont pas encore la matrice endurcie à ce trauail, & celles qui ont beaucoup d'enfans, outre la foiblesse qu'apporte l'aage, sont fort attenuées de si frequentes portées, en sorte qu'aux derniers temps elles ont plus de peine de resister à la purgation.



APHORISME II.

Purgantium medicamentorum vsu talia è corpore educenda, qualia sponte etiam prodeuntia, iuuant: Contrario verò modo exeuntia, sistenda.

Dans les [1] purgations il faut tirer du corps les choses qui d'elles mesmes sortiroient [2] vtilement, mais il faut empescher ce qui sort [3] au contraire.

DISCOVRS.



NE des premieres considerations que doit auoir le Medecin auant que d'entreprendre la cure d'vne maladie, est de connoistre l'humeur qui l'entretient, & qui peche le plus, afin d'en faire l'euacuation conuenable quand il en sera temps: à quoy il pourra paruenir ayant l'œil sur la Nature, & considerant les humeurs dont elle se décharge de son propre mouuement quand leurs qualitez vicieuses l'interessent, afin que le remede qu'il ordonnera face de mesme, & que la purgation artificielle imite la naturelle tant que faire se pourra. Mais d'autant que la Nature ne desconure pas tousiours le vice des humeurs par telle maniere d'euacuations, vû qu'elles n'arriuent que dans les mouuemens de la matiere peccante, & qu'il y a beaucoup de maladies où elles ne s'émeuuent en aucune façon (i'entens apparamment) il faut pour executer l'intention de nostre Hippocrate, s'exercer en la recherche d'autres moyens de le reconnoistre. Or cette connoissance s'acquiers en diuerses manieres, comme l'enseigne Galien; assauoir par la couleur du visage & du reste du corps, autre que la naturelle: Par exemple, la iaunastre tesmoigne la couleur de la bile; la paste ou blanchastre celle du phlegme: à quoy si l'on adiouste la saison, comme d'Esté & d'Hyuer, la constitution du temps, l'aage, la maniere de viure, les inclinations naturelles, & autres moyens, on aura la découuerte asseurée de l'humeur qui peche le plus. Mais d'autant que pour purger bien à propos il ne suffit pas seulement de connoistre l'humeur peccant, ains quant & quand il conuient sçauoir par quelles voyes & conduits la purgation doit estre faite; il faut estre informé de deux choses, assauoir du lieu où reside l'humeur, & du mouuement & inclination de la Nature. En ce cas on doit supposer deux sortes de purgations, l'vne vniuerselle, l'autre particuliere: l'vni-

l'vniuerselle s'entend des humeurs qui surcroissent par tout le corps : la particuliere, de ceux qui n'asiegent qu'vne partie. Quand les humeurs surcroissent par tout, comme és fievres essencielles, la purgation se fait par vomissement, flux de ventre, ou deriuation par les vrines suiuant la nature d'iceux, les lieux les plus affligez, & la constitution particuliere du malade, dont nous traiterons plus amplement en autre lieu, mais plus communément & facilement les purgations se font par le ventre & les intestins. En la purgation particuliere il faut auoir sur tout égard à la partie affectée afin de donner cours à la matiere peccante, par des lieux propices & commodes, assauoir tels que Nature les choisiroit si elle mesme en entreprenoit l'euacuation; partant il faut que le Medecin s'acquiere cette connoissance : cmme si le ventricule est chargé, le vomissement sera propre : si les intestins, les voyes basses viendront mieux à point, les reins & la vesie se déchargeront communément auec les vrines; le cerueau par le nez & le palaist : les excremens proches le cuir s'exhaleront aisément par ses pores & soupiraux : & en vn mot toutes les parties auront les décharges de leurs excremens fort commodes par les lieux où elles peuuent plus promptement s'en faciliter la sortie, & par où l'humeur peccant semble se porter de luy mesme. Or d'autant que par fois il se fait des euacuations sans l'ayde d'aucun medicament, lesquelles ne se font point par Nature, sinon entant qu'elle est irritée par la maladie, il faudra mettre difference entr'elles & celles qui seront purement naturelles, ce que l'on connoistra par la tolerance du malade, dont nous discourrons en l'Aphorisme suiuant. Quant à l'vtilité que nous deuons tirer de celuy-cy outre le Prognostic, elle n'est autre qu'vne instruction que le Medecin reçoit d'imiter la Nature aux purgations artificielles.

Explication.

1. QVi s'entendent proprement, ou improprement : proprement nous appellons purgatifs les medicamens qui tirent des vaisseaux & autres parties du corps les humeurs superflus par voye d'euacuation vniuerselle, soit par les vrines, les vomissemens & deiections. Improprement nous entendons les remedes qui déchargent quelques lieux particuliers, lesquels n'ont des vertus si puissantes que les precedans; ainsi la sauge ou l'hysope tenuës dans la bouche sont purgatiues du cerueau, à cause qu'elles attirent quantité de pituite : le tussilage, pié de chat, & l'hysope susdite, de la poittrine; les racines aperitiues, de la rate & des reins, ainsi des autres.

2. Assauoir, par l'aide de la Nature seule, laquelle souuent entreprend d'elle mesme les euacuations, qui se rencontrans parfaites soulagent beaucoup plus que les artificielles.

3. Ce qui s'entend de la purgation tant naturelle qu'artificielle. Quant à celle-cy lors que l'on connoist les mesures auoir esté mal prises, & qu'au lieu d'vn humeur on en a pris vn autre; ce que l'on apprend par le peu de profit qui reüssit de la purgation, & quand le malade est autant ou plus trauaillé qu'auparauant : ou bien si l'on a pris à point l'humeur peccant, mais que son euacuation a esté trop ample; ou pource que la dose du medicament a esté plus que suffisante, & non proportionnée aux forces du malade, ou que le corps se trouue tellement impur qu'au moindre bransle qu'on luy donne, le débord des humeurs est excessif, ce qui d'ordinaire arriue dans la pourriture de plusieurs humeurs ensemble. Et pour la purgation naturelle, ou plustost symptomatique, qui vient du mouuement des causes interieures, souz lequel nom il faut entendre toute euacuation qui se fait contre l'intention de la Nature, elle est ou d'vne matiere corrompuë, ou d'vne loüable, ou d'vne meslée : si d'vne matiere tout à fait corrompuë, il la faut laisser couler, supposé vn flux de ventre symptomatic au commencement, ou accroissement d'vne fievre; si d'vne nature loüable, il faut l'arrester incontinent, supposé vn vomissement de sang, ou vn flux trop abondant du nez : & si elle est meslée, y proceder de telle sorte qu'en arrestant ce qui sera loüable tant que faire se pourra, on laisse couler ce qui sera vicieux : ou si l'on ne peut faire arrest de l'vn sans l'autre, retenir le débord entierement au cas que l'on voye manifestement decliner les forces. Ainsi vn flux dysenteric doit estre arresté, sinon du commencement, au moins dans le progrés.



APHORISME III.

Si qualia oportet purgentur, confert, & facilè ferunt : Contrà verò si fiat, grauiter.

Si l'on purge ce qu'il faut [1] purger, l'effet du remede est [2] profitable, & les malades en sont soulagez; mais le contraire [3] se faisant ils s'en trouuent fort [4] mal.

DISCOVRS.



E n'est pas assez au medicament purgatif d'operer auecque choix, mais il faut que l'euacuation qu'il fera soit auec telle tolerance & facilité, que non seulement Nature n'en soit point greuée de nouueau, mais que l'operation tourne entierement au profit & soulagement du malade. Cette condition est si necessaire qu'Hippocrate pour nous en faire souuenir, reïtere cette sentence pour la troisiesme fois, ayant esté couchée deux fois dans le premier Liure. Pour donc y paruenir on doit considerer deux choses, dont la premiere est le mouuement de l'humeur qu'il faut purger; l'autre, la quantité ou dose du medicament qui doit agir en la purgation. Quant au mouuement de l'humeur il se considere ou à raison de luy mesme, ainsi la bile tend vers le haut estant de nature de feu, & le phlegme vers le bas estant de nature d'eau: ou à raison du temps de l'année, & constitution du Ciel, ainsi l'Esté est propre aux vomissemens, l'Hyuer plus commode aux deiections: de mesme les constitutions du Ciel, chaude ou froide en quelque saison qu'elles se rencontrent sont fauorables aux vomissemens ou deiections susdites: ou à raison de la constitution particuliere du corps, ainsi ceux qui ont la poitrine plate, les espaules estroites, & le col court vomissent difficilement, partant s'ils sont bilieux ne doiuent estre prouoquez à vomir, comme ceux qui sont naturellement constipez & mal-aisez à esmouuoir par le-bas; bien qu'il arriue qu'ils soient phlegmatics, ayans la disposition du corps à bien vomir, peuuent prendre seurement des vomitifs. Quant à la dose du medicament, son indication se tire, ou de la quantité de l'humeur qui est à purger, ainsi beaucoup d'humeur demande vne ample purgation, qui soit du moins partagée à plusieurs fois s'il ne fait seur de la prendre en vne seule; ou de sa qualité, ainsi la bile pour estre mobile & facile à chasser n'en veut pas tant que la pituite, plus épaisse & rebelle, tant à l'attraction du medicament qu'à l'expulsion de la Nature: ou de la constitution de l'air, ainsi dans vn grand froid & vn grand chaud les medecines sont plus importunes, & les corps y défaillent plustost qu'en des iours humides, tiedes & temperez: ou de la composition du corps, ainsi les melancolics sont plus difficilement diuers que les bilieux; vn corps sec n'a pas tant de superfluitez qu'vn humide. Ceux dont le cuir & les chairs sont d'vne tissure pressée, dont les veines sont estroites & les visceres bouchez ne laissent pas agir les remedes si aisément que ceux qui ont des dispositions

contraires ; & les corps accoustumez aux drogues ne s'en émeunent pas si tost que ceux qui n'y ont aucune familiarité. Que si le mouuement de l'humeur est doucement obserué, & la quantité du medicament iudicieusement ordonné suiuant les indications susdites, l'euacuation sera iuste & legitime, & le malade en aura le soulagement promis en cét Aphorisme, qui est le bien & vtilité que nous en deuons tirer.

Explication.

1. C'Est à dire, si l'humeur peccant dont la qualité est bien reconnuë, est tirée en telle quantité que le malade en soit soulagé, assauoir apres sa coction, & quand Nature a le dessus, & que la décharge s'en fasse par lieux commodes & conuenables, tant par Nature que par accidant : i'appelle lieux commodes par Nature, ceux qu'elle mesme s'est de long temps preparée ; comme par exemple, le cerueau se décharge commodement par les colatoires dans les narines : mais par accidant ces lieux sont incommodes quand la pituite estant trop acre vlcere le dedans du nez, ce qui est cause qu'il faut trouuer vn autre chemin pour la décharger. Ainsi ce qui fluë importunément par les intestins, quoy que suiuant le mouuement de Nature, peut estre diuerty par les vrines, & de mesme ce qui offence par les vrines détourné dans les intestins.

2. Attendu que l'effet cesse par l'esloignement de sa cause, & la maladie cessée le corps se remet en son premier estat. Ainsi apres la crise bien faite, qui est la vraye purgation naturelle, la fievre disparoist entierement, le malade commence à reposer, l'appetit luy reuient, & ses forces se réveillent.

3. Lequel peut estre entendu ou de l'humeur peccant, mais non euacué en temps & lieu, ou auec telle mesure qu'il conuient ; ou d'autre humeur que celuy qui peche, corrompu peut-estre par le medicament purgatif afin de l'attirer.

4. Ce qui se doit entendre ou de la mort qui suit, ou de la longueur de la maladie, ou du redoublement des accidans que meine en croupe vne purgation ordonnée hors de saison ; ou de l'incommodité seulement que reçoit le malade par vne euacuation faite auant le temps, attendu qu'elle luy est moins supportable, quoy qu'elle ne laisse par fois de profiter aussi bien que celle qui se fait apres l'entiere coction : ainsi les euacuations sympto-

matiques, quoy que plus penibles & douloureuses que les critiques ne laissent par fois de seruir aux malades.



APHORISME IIII.

Æstate superiores potius, hyeme inferiores purgare conuenit.

Les purgations superieures sont en Esté les plus [1] conuenables.
Et en Hyuer les [2] infortunées.

DISCOVRS.



C'EST vne proposition maintes fois repetée dans ce Commentaire, que le Medecin ne manquera iamais à l'exercice de sa charge, qui prendra tousiours pour guide de ses pas, & directrice de ses actions la Nature, au seruice de laquelle est particulierement destiné l'Art qu'il professe. Partant il faut pour l'acquit de son deuoir qu'il obserue ses mouuemens, qui ne sont autres que ceux mesmes des humeurs esquels habite la chaleur viuifiante, que plusieurs baptisent du nom de Nature. Mais comme le corps de l'homme ; voire du plus temperé qui se rencontre, n'est iamais en vn mesme point, ains comme dans vn estat Aristocratic, le commandement change souuent de main, & l'authorité de ceux qui en ont l'administration n'est que pour vn temps : ainsi dans la police du petit Monde vn mesme humeur n'est pas tousiours maistre, estant expediant que chacun des quatre domine par quartier, & suiuant les saisons de l'année ausquelles ils ont plus de puissance; ainsi les humeurs chauds dominent en Esté, les froids en Hyuer; ce qui est chaud tire droit en haut, & ce qui est froid panche vers le bas. Nous mettons seulement en auant l'Esté & l'Hyuer, à l'exemple de nostre grand Hippocrate, qui obserue presque par tout cette distinction, comprenans souz l'Esté la fin du Printemps & commencement de l'Automne, & souz l'Hyuer la fin de l'Automne & commencement du Printemps. Suiuant donc le reglement des saisons il faut purger les humeurs, considerans ceux qui pechent, & quel chemin ils doiuent tenir naturellement pour sortir commodement, purgeant en Esté par les vomissemens, pource que la bile dominante cherche cette voye; & en Hyuer par les selles; qui est suiure le mouuement du phlegme, qui par sa pesanteur tire droit à bas. C'est ce que nous apprend icy nostre sage Maistre, le di-

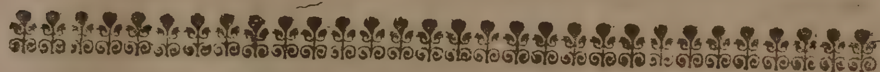
duquel n'est pas pourtant d'vne consequence si absoluë, que l'on doiue s'y regler perpetuellement, attendu que les saisons ne gardent pas tousiours vn mesme ordre & reglement, & que par certaines années l'Esté engendre peu de bile, comme ayant peu de chaleur, & l'Hyuer peu de pituite, comme estant plus tiede que froid: ioint que quand l'Hyuer seroit tousiours froid, & engendreroit de la pituite à foison, & l'Esté tousiours chaud, par consequent propre à multiplier la bile par tous les endroits du corps, neantmoins la nature particuliere d'iceux resisteroit. Car bien qu'en chaque saison l'on remarque le domaine d'vn humeur particulier, comme de la bile en Esté, du phlegme en Hyuer, & ainsi des deux autres, au Printemps & en Automne: neantmoins il est certain, & l'euidance le démonstre, que de ces humeurs il y en a tousiours quelqu'vn plus puissant que l'autre, lequel non seulement resiste à la domination de celuy qui doit regner à son tour, mais aussi le broüille & trauerse entierement: ce qui se fait par deux moyens, l'vn du temperament naturel, l'autre de l'acquis, que l'on nomme celuy de l'aage: Car tel qu'est le temperament de l'homme, tel est l'empire de l'humeur qui luy symbolise; ainsi les chauds & humides sont sanguins, les froids & secs sont melancolics; & pour l'aage, si nous en accommodons le partage à la combination des quatre premieres qualitez elementaires, l'enfance sera chaude & humide, la ieunesse chaude & seche, l'aage de consistance froid & sec, celuy de vieillesse froid & humide. Que si le temperament naturel & celuy de l'aage sont concurrans en mesme temps, il sera bien mal-aisé que le changement qu'apporte le retour des saisons peruertisse tellement ce mesnage que de faire dominer absolument l'humeur, lequel chacune d'elles a coustume de produire, à l'exclusion de celuy que le temperament, naturel & acquis, ont interest de maintenir. Ce qui monstre que cét Aphorisme ne porte pas vne sentence si absoluë qu'elle ne reçoiue des restrinctions, hors lesquelles nous sommes instruits de la maniere qu'il faut tenir aux purgations suiuant les saisons de l'année.

Explication.

1. POurueû qu'il garde sa naturelle constitution, qui est d'estre chaud & sec, qualitez propres à engendrer la bile, humeur de nature de feu, & qui prend naturellement son cours vers le haut, & ce moyennant qu'il n'y ait point de repugnance de la part du corps, & que l'indication qui se tire de sa nature particuliere soit plus forte que celle de la saison. Or cette purgation

superieure s'entend en deux manieres, l'vne de la region du corps qui a besoin de purgation, ou de la maniere de purger. Quant à la region du corps, on peut dire que les parties superieures estans en tout plus chaudes que les inferieures, sont interessées des humeurs de pareille qualité dans la saison plus chaude de l'année, partant ont besoin d'estre euacuées; & en ce sens on doit entendre simplement le vomissement, pouruû que rien n'y repugne, & c'est en cette derniere sorte, plustost qu'en la premiere qu'il faut entendre nostre Hippocrate.

2. Suiuant la nature des humeurs froids & terrestres qui ont regné dans cette saison, notamment si l'habitude du corps, la maniere de vie, l'aage & le païs y concourent, le Medecin obseruant en la purgation de chaque humeur le mouuement de la Nature.



APHORISME V.

Sub Canicula & ante Caniculam difficiles sunt purgationes.

Durant & deuant la [1] Canicule les purgations sont [2] molestes & difficiles.

DISCOVRS.

IAÇOIT que les humeurs puissent pecher en tout temps, il n'est pas tousiours neantmoins à propos de les euacuer. Que si l'indication tirée des maladies est plus forte que celle de l'air, celle-cy du moins doit estre considerée en quelque maniere, comme si la purgation par exemple ne se peut differer à cause du mal qui presse, du moins en consideration du temps que l'on voit y repugner, il la faut donner plus douce que s'il n'y auoit que l'infirmité du corps où l'on deust auoir égard. Or le temps où les purgations sont moins insupportables, est celuy qui tient de l'excés, non seulement en chaleur, tel qu'Hippocrate nous le met icy, mais aussi en froideur, comme dans les gelées & dans l'extréme siccité d'vn fort Hyuer. Et premierement pour ce qui est du chaud, l'on sçait qu'au mois de Iuillet & d'Aoust durant le regne de la Canicule, lors que l'air n'est agité de vents ou humecté de pluyes les corps sont extremement flasques & vains, d'autant que cette constellation chaude & Meridionale estant iointe au signe

du Lyon, en la maiſon duquel heberge le Soleil, il en eſt embrazé d'vne extréme chaleur, laquelle maiſtriſant l'interieure & la naturelle de nos corps, relaſche les parties, & par les frequentes ſueurs qu'elle en attire épuiſe les veines de la feroſité qui temperoit le ſang, d'où celuy-cy s'enflamme aisément, conceuant des chaleurs eſtrangeres & fievreuſes, à l'auancement deſquelles ſeruiroit beaucoup les medicamens purgatifs ſi l'on en donnoit en ce temps. Ioint que les purgatifs & l'air enuironnant ayans diuers mouuemens, celuy-cy du dedans au dehors, ceux-là du dehors au dedans; outre que la purgation ne pourroit parfaitement ſortir ſon effet, le corps diuerſement combattu ne feroit pas vne petite perte des forces qui luy reſtent, la grande chaleur de l'air luy en ayant enleué la meilleure partie par la diſsipation de ſes eſprits, qui s'éuanoüiſſent & exhalent en quantité, quand tous les pores & ſoupiraux du cuir ſont ouuerts. Le grand froid d'autre part rend les corps non moins reueſches aux purgations que le grand chaud, comme dans vne forte gelée, & ſouz vne conſtitution boreale: car outre que les pores ſont eſtroitement bouchez, les humeurs demeurent comme figez & congelez en leurs vaiſſeaux, de telle maniere que ſe rendans inébranlables aux medicamens qui les attirent, le corps ſouffre par cette reſiſtance, non ſeulement vne ſimple alteration de ſes forces, mais auſſi bien ſouuent vne veritable diminution d'icelles, auec perte de ſa propre ſubſtance; ce qui arriue quand le medicament, ſupposé qu'il ſoit conuenablement ordonné pour euacuer l'humeur qui peche le plus, trouue en luy telle reſiſtance qu'il tourne ſes forces contre vn autre qui ne peche point, & le corrompt pour le terraſſer, à raiſon ſeulement qu'il y trouue moins de repugnance. Comme ſi par exemple l'humeur melancolic ou phlegmatic excedent, & que tant par leur peſanteur & froideur naturelle, que par la rigueur du temps ils ne puiſſent eſtre eſmeus du medicament purgatif, celuy-cy s'attaquera neceſſairement à la bile, ou au ſang meſme, comme plus chauds & moins congelables, afin de les attirer, voire par vn redoublement de ſes efforts alterera la ſubſtance des parties charneuſes, & le tout au détriment du ſujet qui ſupporte ſes violances. Les meſmes conſiderations doiuent eſtre posées és païs extremement chauds, & aux extremement froids: & ſur l'appuy des meſmes raiſons ce qui ſe dit icy de la purgation doit auoir lieu pour la ſaignée. De ce que deſſus nous deuons tirer vn aduis de ne purger point és grandes chaleurs & froidures extreſmes: Que ſi l'on y eſt contraint aux premieres, & que l'humeur peccant ſoit ſi farouche que de ne donner aucun relaſche, en ſorte qu'on voye le peril au retardement, il faudra pluſtoſt choiſir la nuit que le iour, comme plus fraiche, & encore ſuiuant la

neceſsité

necessité déguiser l'air de la chambre par rafraichissemens. Que si dans le grand froid on est forcé, on tiendra pareillement la chambre bien close & chaude, afin que le froid en estant entierement banny les humeurs ne se rendent point opiniastres, ains coulent facilement, & cedent à l'attraction du remede.

Explication.

1. A Sçauoir le signe du Chien qui paroist durant que le Soleil parcourt la maison du Lyon, & mesme auant qu'il y entre, assauoir quand il est au signe du Cancre. Les iours Caniculaires se content d'ordinaire depuis le 24. Iuillet iusques au 28. Aoust: d'autres les commencent au 28. Iuillet & les continuent iusques à la fin du moix suiuant.

2. A cause que les medicamens purgatifs échauffent les corps qui sont desia beaucoup échauffez de l'air, de sorte que ceux qui n'ont point de fievre les pourroient aisément contracter par l'vsage des purgatifs, lesquels autrement ont proprieté de les chasser; ioint que l'air & le medicament émeuuent en deux manieres, le premier attirant en dehors, le second en dedans. Adioustons que la chaleur relasche les membres & les affoiblit; ce que pareillement font les purgations, & ainsi celles-cy donnent beaucoup de peine. Outre plus, les remedes qui purgent ébranlent fort le corps, & y causent de grands changemens, ce qu'il faut craindre en cette saison, où la qualité de l'air y fait vn semblable renuersement, attendu que lors il se broüille, & épouse diuers changemens, comme remarque Aristote *en son Probléme 4. du liu. 1.* les féves sont lors en fleur & les fous en regne, les chiens enragent souuent; ainsi hommes & bestes ressentent les dommages qu'apporte ce signe. Que si la chaleur ordinaire de cette saison est estainte par les grandes pluyes, ou rabatuë par les vents, on y peut aussi asseurément purger qu'en vne autre, où la constitution sera pareille.



APHORISME VI.

Graciles & ad vomendum faciles per superna purgare, nisi hyems adsit.

Les personnes [1] gresles & qui vomissent [2] aisément doiuent estre purgez [3] par haut, sinon dans la saison [4] d'Hyuer.

DISCOVRS.

QVOY que le vomissement soit vn remede dont l'vsage est fort rare à present, la coustume pourtant de donner des vomitifs a esté iadis assez frequente, non seulement du temps d'Hippocrate, mais aussi auparauant, & long temps depuis: Que si la pratique en a esté delaissée, ce n'est point pour l'inutilité du remede que les Anciens fort souuent, & les Modernes plus rarement, ont reconnu tres-profitable, mais à cause des difficultez qui s'y rencontrent, & empeschent qu'il ne reüßisse heureusement; ioint la qualité des medicamens du temps presant, & celle de ceux du temps d'alors. Quant aux difficultez qui peuuent empescher le vomissement, elles procedent ou de l'humeur qui peche, ou de la partie affligée, ou de la nature & constitution particuliere du corps. Quant à l'humeur qui peche, il est ou bilieux, ou pituiteux, ou melancolic; tantost pur, tantost confus & meslé: car pour le sang il est excepté de cette classe, attendu que soit qu'on le vomisse, soit qu'on le iette par le bas, sa décharge est tousiours suspecte par ces lieux. Ces trois humeurs se considerent ou suiuant leur nature simplement, ou suiuant les lieux esquels ils pechent le plus. Pour ce qui est de leur nature, le pituiteux & melancolic attirez de leur propre poids tendent à bas, & la bile suiuant son inclination a vn contraire mouuement, & veut tenir le haut, consequemment sort auec facilité par la bouche: comme par raison contraire les deux autres ont issuë plus commode par le bas. Que s'il y a du meslange d'humeurs, celuy qui excede doit tirer de son costé celuy qui est en moindre quantité. Outre la nature particuliere, les lieux & regions du corps doiuent estre mises en consideration; ainsi les parties superieures se purgent mieux par le vomissement que les inferieures; & celles-cy ont vne décharge beaucoup plus facile & prompte par les selles, que n'ont les superieures plus esloignées du lieu où est receu le medicament, qui ne peut si tost operer à leur égard pour estre necessité d'attirer de loin. Que si la condition de l'humeur & celle de la partie où il peche ont du rapport, comme si celle-cy est basse & que la pituite ou melancolie y regorgent: si haute, & que l'humeur bilieux y abonde, la purgation en sera d'autant plus commode par l'vne de ces regions que l'humeur tendra plus promptement à son lieu naturel, fauorisé qu'il sera de

la situation de la partie, & le bien qui en reuiendra sera tel que la partie affligée en receura vne plus prompte décharge, & tout le corps moins de dommage, attendu que l'humeur vicieux estant esmeu offence tousiours plus ou moins les parties qui luy ouurent le passage. Pour la nature & constitution particulière des personnes, qui est la troisiesme difficulté, elle se tire tant de la conformation que de l'habitude du corps; ainsi les maigres vomissent mieux que les gras, pourueu que la conformation y corresponde, qui est d'auoir le col court, la poictrine ample & large, la teste ferme, & non subiete aux vertiges & éblouïssemens, accidans qui arriuent ordinairement és grands efforts du vomissement, & qui pour reuenir trop souuent peuuent en amener d'autres plus dangereux. Or d'autant que si toutes les difficultez ne se rencontrent aux personnes que l'on voudroit faire vomir, du moins il y en a peu où il ne s'en trouue quelqu'vne. Cette maniere de purger passe en ce temps pour extraordinaire, dont on peut encore alleguer vne raison, qui est le dégoust que causeroit à la bouche tant le medicament, qui pour la seconde fois y passeroit, que les humeurs vicieux qu'il auroit attiré : ioint que le renuersement du ventricule est vn mouuement contre nature, lequel aussi n'est presque maintenant excité que par les Medecins ennemis de Nature. I'entens les Charlatans & Empyrics, qui sans consideration mettent tout au hazard, & risquent ou à la mort ou à vne prompte santé. La qualité de nos medicamens en comparaison de ceux du temps d'Hippocrate fait aussi beaucoup à nostre suiet, attendu que ceux d'alors estoient tous violans, autant ennemis de l'estomac, que prompts à purger le reste du corps; de maniere qu'en partie remplissans en peu de temps ce viscere des superfluitez qu'ils attiroient, en partie le blessans par leur malice & venenosité, ils le faisoient renuerser en vn instant, & décharger par la bouche; ce que les nostres plus benins, & qui luy sont plus amis, font sortir par la region inferieure auec moins d'incommodité : voire rarement vsent-ils de leurs remedes, comme par exemple, d'Ellebore, qui leur estoit autant commun & familier qu'il nous est rare & inusité, que le ventre & la bouche ne coulassent d'vn mesme temps, ce qui n'est estrange vû que nos remedes plus benins font le mesme par fois, suiuant que les corps sont aisez à esmouuoir, ou que la cacochymie y regorge de toutes parts. Que si pour l'ordinaire nous euacuons l'humeur bilieux aussi bien que le melancolic par la region inferieure, nous ne derogeons point à la doctrine d'Hippocrate, lequel ne commande pas absolument cette euacuation, mais seulement la conseille à ceux qui vomissent bien, ayant plus d'égard à la nature du corps qu'à celle des humeurs : ioint que ce n'est pas forcer l'incli-

nation de la bile de l'euacuer par bas, attendu que bien qu'elle soit chaude & de nature de feu, elle participe de beaucoup d'aquosité; & c'est l'eau qui luy donne sa consistance, autrement elle ne seroit pas humeur: car bien qu'elle soit dite chaude & seche, ce n'est pas qu'elle soit telle de soy, mais ou à comparaison des autres humeurs, ou à raison de ses effets. Sur tout ce que dessus le Medecin doit faire voir son iugement, considerant auant que de purger quelle est la condition des corps, l'indication que l'on en tire, estant plus forte que toute autre, quelle est celle de l'humeur peccant, comme aussi de la saison & semblables, afin de s'y regler auant que de prescrire le vomissement, ou le flux de ventre.

Explication.

1. Lesquelles pour estre chaudes & bilieuses ont peu de chair & de graisse, ce qu'il faut entendre des personnes naturellement maigres, non de celles qui deuiennent telles par maladie ou autre accidant, comme du ieusne, du trauail & des exercices frequents.

2. Ayans le col court, la poitrine ample, les espaules larges & plates, la teste ferme & non suiette aux douleurs, vertiges, & ébloüissemens, circonstances, toutes ou la plus part requises à cét effect.

3. Par vn mouuement conforme à celuy de la bile, qui appete le haut, humeur qui d'ordinaire surabonde aux personnes maigres.

4. Non que les vomissemens ne puissent estre prouoquez en Hyuer aussi bien qu'en Esté: mais cela se doit faire plus rarement, ayant en ce temps égard aussi bien à la saison comme à la particuliere coustitution du corps, attendu que outre ce que les bilieux n'engendrent pas naturellement tant de cét humeur en Hyuer qu'en Esté, & que le phlegme en rabat l'ardeur aucunement; il arriue que comme le vomissement frequent estant vn mouuement contre nature qui debilite fort le ventricule & parties adiaçantes, notamment la poitrine qui supporte la plus grande partie de l'effort, le froid qui luy est ennemy l'offence bien plus aisément, & mesme affoiblit le poulmon, causant par fois rupture de vaisseaux en vn vomissement trop contraint.

APHORISME VII.

Ægre vomentes & modicè carnosos, quos eusarcos appellant Græci, infernè purgato, deuitans æstatem.

Ceux qui vomissent [1] difficilement & sont mediocrement charnus [2] doiuent estre purgez par [3] le bas, hormis durant [4] l'Esté.

DISCOVRS.

SI le vomissement se faisoit tousiours sans peine, il n'y auroit voye de purger à mon aduis plus courte, plus seure & meilleure que celle-là, soit que nous regardions la brieueté du chemin du ventricule à la bouche, & la promptitude de l'euacuation, soit que nous considerions le trauail que donne le medicament & l'humeur qu'il purge durant leur seiour, depuis que le premier commence d'agir, & l'autre à s'émouuoir, iusques à tant que la Nature irritée les chasse tous deux & fasse sortir de compagnie du corps, qu'ils molestent par leur combat. Mais les efforts qu'il conuient faire en vomissant par le renuersement du ventricule & contrainte extraordinaire des parties dediées à la respiration estans d'vne consequence bien autre pour la santé que l'incommodité ou dommage que l'on reçoit par les douleurs, trauaux & tranchées que les susdits, assauoir le medicament & l'humeur émeu, donnent aux intestins. Cette voye quoyque la plus longue pour l'euacuation est estimée la plus courte pour le bien manifeste qui en reüssit à cause de sa facilité. Mais supposé la facilité de vomir, comme il y a des personnes qui font ce qu'elles veulent de leurs estomacs, les vtilitez qu'apporte le vomissement sont grandes & signalées, voire telles que nous pouuons appeller cette maniere de purger la plus excellente de toutes; attendu que comme ainsi soit que les medicamens qui purgent par le bas ayans vn long chemin à faire par les intestins doiuent de necessité seiourner vn long temps: ce seiour fait qu'ils n'attirent pas seulement les humeurs qui pechoient, mais souuent par leur malice corrompent vne partie de ceux qui sont en leur entier, d'où tout le corps reçoit vn notable dommage, designé par quelque debilité extraordinaire, auersion de dégoust de viandes, & parfois du breuuage: là où le ventricule se deschargeant par la bouche ne iette que les humeurs peccans tels qu'ils sont sim-

plement, lesquels sortent non seulement de sa capacité, ou bien s'arrachent & détachent de ses tuniques, mais y montent aussi du foye & de la ratte dont les déchargeoirs sont beaucoup plus courts & commodes que par les intestins, parties dont l'excretion est bien plus lente que celle du ventricule, lequel n'estant farcy de coles & glaires comme les susdits, se sent bien plus viuement aiguillonné qu'eux à décharger les impuretez qui le pourroient, greuer par leur sejour: Et ce qui est tres-bon & souhaitable est que l'appetit qui estoit perdu retourne en vn moment, estant le ventricule purifié de tous ses immondices. Là où dans la purgation inferieure le medicament demeurant long temps en l'estomac, luy laisse mesme apres qu'il est sorty, vne impression de dégoust qui s'entretient tout le temps qu'il agit & trauerse les intestins; & ce par les vapeurs qui s'y esleuent des matieres impures & pourries, dont la durée est de plusieurs iours aucunefois. Ainsi le vomissement descharge & soulage en peu de temps toutes les parties du corps, auquel si les repugnances cottées au discours precedent où partie d'icelles se rencontrent, la voye inferieure sera la meilleure comme elle est la plus commune suiuant la doctrine de cét Aphorisme, duquel nous tirerons ce fruit de ne prescrire iamais de vomitifs à ceux qui n'en peuuent vser qu'auec peine, crainte de causer vn grand mal pensant en guerir vn autre.

Explication.

1. C'Est à dire ceux qui ne peuuent vomir qu'auec grands efforts, suiuis de peril, comme les asthmatics, phthisics, ceux qui souffrent inflammation aux poulmons, & autres parties pectorales qui ont la teste petite & foible, le col court, la poitrine plate & estroite, & les espaules aiguës.

2. Assauoir ceux qui sont en vn embonpoint & suffisamment fournis de chair & de graisse, lesquels ont d'ordinaire difficulté de vomir, & plus encore ceux qui sont extremement gros & replets: car la graisse & la repletion empeschent fort les organes de la respiration, notamment quand le ventre est gros & tendu, en sorte que le poulmon & diaphragme estans oppressez, si le vomissement suruient on encourt le peril de suffocation, ou de rupture de quelque vaisseau, tous accidans perilleux, & ce d'antaut plus quand outre la graisse & l'embonpoint les vices de conformation s'y rencontrent.

3. Tant pource que telles personnes ont coustumierement la

ventre libre & coulant, & qu'il faut aider au mouuement de la Nature, qu'à raison qu'elles sont moins bilieuses pour estre moin chaudes, car la graisse est engeance de froidure; partant ont les sang plus phlegmatic que bilieux.

4. Soit pource que les indications de la saison & de l'humeur peccant semblent plus fortes que la nature particuliere de chaque corps; soit que la pituite, laquelle indique son euacuation par le bas, reste en si petite quantité durant cette saison, qu'elle ne merite estre purgée; soit que toutes purgations supposées dangereuses durant l'Esté, celles qui se font par le bas le sont d'autant plus que par le long chemin qu'elles ont à faire, elles trauaillent dauantage le corps, & doiuent estre données en quantité plus grande que celles qui prouoquent le vomissement.



PHORISME VIII.

Obnoxios phthisi suprà ne purgato.

Il faut aux [1] tabides se garder des purgations [2] superieures.

DISCOVRS.



Açoit *que le Medecin doiue tant qu'il luy est possible fauoriser le cours des humeurs, & leur donner telles issuës qu'appetent leurs inclinations naturelles : neantmoins lors que les constitutions particulieres des corps y repugnent, celles cy luy doiuent estre d'vne autre & bien plus grande consideration, pource que le diuertissement des humeurs par vn autre passage que celuy qu'ils affectent naturellement, ne consiste qu'en vne legere incommodité qui vient de la longueur du chemin qu'il leur conuient preparer : mais où dans leur passage ils nuisent par accidens en ébranlant les parties qui en font l'ouuerture, ou celles qui les touchent de prés, ils causent par fois des dommages d'autant plus mal-aisez à reparer que la condition d'icelles est noble & leurs offices necessaires à la vie. Ce qui se verifie par cét Aphorisme où nostre Hippocrate nous proposant ceux qui ont les poulmons vlcerez nous deffend de les purger absolument par le vomissement, bien que peut-estre l'indication de l'humeur peccant nous persuade le contraire; comme si par exemple l'humeur bilieux ou semblable matiere chaude re-*

gorge dans leurs vaisseaux, attendu que comme suiuant nostre Maistre au 1. & 2. des maladies, *le pus enfermé dans la poitrine échauffe tout le corps, aussi l'humeur qui s'y engendre le plus abondamment doit estre le bilieux. Or il faut croire qu'il n'entend pas icy simplement ceux qui ont des vlceres aux poulmons, attendu que non seulement le vomissement leur est interdit, mais aussi le flux de ventre leur est extremement dommageable, suiuant l'Aphorisme* 14. *du* 5. *liure, comme celuy qui ruine leurs forces tout à plat, notamment quand ils sont en ce dernier point de tabidité qui les conduit à vn marasme & fievre hectique & incurable: il entend dire plustost ceux qui sont phthisics d'habitude & d'inclination, assauoir qui ont le col petit, la poitrine plate, les espaules aiguës, & semblables, lesquels ayans les poulmons pressez souffrent de grandes difficultez au vomissement, de sorte qu'ils encourent peril de suffocation ou de rupture de vaisseaux, ou si le poulmon est desia vlceré quelque peu ils doiuent craindre que l'vlcere ne s'ouure dauantage & deuienne rebelle à la guerison. De cecy nous tirerons vn conseil de ne point tant considerer par fois l'humeur peccant, & les voyes qu'il affecte pour sortir, que la nature & particuliere constitution des malades, auec la commodité ou incommodité qu'ils peuuent receuoir en les purgeant suiuant l'inclination de la matiere qu'il faut purger.*

Explication.

1. A Sçauoir ceux qui sont suiets aux vlceres des poulmons, & à deuenir hectics à cause de la mauuaise conformation de leur poictrine, notamment quand leur cerueau distille dessus les poulmons susdits des matieres acres & bilieuses qui vlcerent aisément sa chair tendre & delicate.

2. Quoy que d'abord il semble que cela se puisse faire commodément, attendu que la matiere qui cause ce mal est contenuë en vne partie superieure, partant plus proche de la bouche: Mais on respond à cela que le poulmon fait quartier à part, & que veritablement il se purge commodement par la bouche, mais que c'est par la voye des crachats, non du vomissement, qui luy est entierement contraire, à cause de l'effort qu'il souffre, par lequel se peuuent rompre ou entr'ouurir ses vaisseaux, voire sa chair mesme se rompre & lacerer, notamment quand elle est humectée de quelque serosité qui coule du cerueau; d'où nous apprenons que la purgation particuliere du poulmon se fait heureusement par la bou-

la bouche à ceux qui en ſont malades ; mais que celle de tout le corps ſe faiſant par la meſme voye, leur eſt toute contraire pour les raiſons ſuſdites.



APHORISME IX.

Melancholicos infrà vehementius purgabis, eadem ratione contrariam iniens vacuandi viam.

Les melancolics [1] doiuent eſtre fortement [2] purgez par le [3] bas, vſant d'vne contraire façon en vn ſuiet [4] contraire.

DISCOVRS.



C'EST vn conſeil repeté ſouuent en cét œuure, de ſuiure les mouuemens de la Nature & l'inclination des humeurs lors qu'il eſt queſtion de purger, pourueu que tout ſe faſſe commodément, ainſi les humeurs s'éuacuent par le vomiſſement, les groſſiers par les ſelles, notamment le melancolic dont eſt icy queſtion, lequel eſtant froid & tout à fait terreſtre, ne peut ſortir par la bouche qu'auec des efforts & contraintes extrémes, mais eſtant attiré de ſon poids elementaire ſe décharge fort vtilement par le bas; ce qui ne ſe fait pourtant ſans difficulté, à cauſe de ſa terreſtrité, & qu'eſtant froid & pareſſeux de ſa nature il ne ſe laiſſe pas aiſément ébranler aux medicamens, ſur tout quand il eſt meſlé de pituite viſqueuſe, & qu'il eſt fortement & copieuſement enraciné dans quelque viſcere, notamment en la ratte ſon receptacle plus ordinaire, d'où il faut qu'il ſe dégorge dans la capacité du ventricule. De là vient qu'aucuns forment des doutes pourquoy l'humeur melancolic dont la rate ſe décharge de la ſorte, ne s'éuacuë pas plus commodement par la bouche que par les ſelles, notamment quand ceux que l'on deſire purger ſupportent le vomiſſement ſans difficulté, vû que dans les purgations on a de l'égard auſſi bien à la commodité des paſſages ſuiuant la proximité des lieux où l'humeur peccant eſt contenu, qu'à la condition & qualité du meſme humeur. A quoy ie reſpons que de verité le chemin eſt plus ouuert du ventricule à la bouche, que du meſme au ſiege, à cauſe des contours des inteſtins : mais non ſi aiſé, pource que cét humeur eſt ſi peſant qu'il ne peut venir iuſques à la

bouche sans faire vn trop grand & insigne effort, là où cette pesanteur mesme est celle qui facilite sa sortie par les intestins; ioint que sa pesanteur n'est pas considerable toute seule, mais aussi son astriction, par laquelle l'orifice superieur du ventricule se resserre tellement, qu'il est bien mal-aisé par apres de vomir. Que si l'humeur melancolic entrant en si petite quantité que ce soit en l'estomac, a ce pouuoir en ceux qui ne sont point de cette complexion, à plus forte raison aux personnes d'habitude melancolique qui le dégorgent plus abondamment que les susdits. Comme les melancolics doiuent estre purgez par le bas & violamment, les bilieux le doiuent estre aussi par le haut, & doucement, eu égard seulement à la qualité de l'humeur peccant, qui est ce qu'Hippocrate veut entendre par la pratique des contraires; & tel est le sens de cét Aphorisme, le profit duquel est d'apprendre en quelle sorte il se faut gouuerner és purgations lors qu'il est question de prescrire la dose des remedes suiuant la qualité des humeurs qui pechent.

Explication.

1. A Sçauoir les corps où domine la melancolie, laquelle est naturelle ou contre nature : la naturelle se considere ou comme aliment ou comme excrement : celle qui est comme aliment constituë partie de la masse du sang dont elle est la plus grossiere : l'autre est vn pur excrement limoneux que le foye enuoye dans la rate, laquelle par apres le décharge par le ventricule dans les intestins auec les autres excremens. La contre-nature est celle qui se fait par adustion des autres humeurs, laquelle au lieu d'estre froide comme la naturelle, passe dans vn excés de chaleur & d'acrimonie, notamment quand elle est engendrée de bile. Or Hippocrate n'entend parler des corps où regne celle-cy, mais bien la premiere.

2. Pourueu qu'ils soient forts & hors de soupçon d'estre malades : car les corps où domine l'humeur melancolic sont d'vne chair compacte, ont le cuir serré, partant abondent en humeurs, peu de leur substance se dissipe, & ne se laissent ébranler à des medicamens legers. Que s'ils sont foibles & attenuez de mal, comme ainsi soit que les medicamens violans abatent les forces & dissipent beaucoup d'esprits, dont tels corps sont mal pourueus, quoy que l'humeur melancolic indique de soy vne forte purgation, neantmoins en consideration de leurs forces il la leur faut don-

ner douce, mais la reïterer souuent, & surmonter par la patience la rebellion de cét humeur, trop reuesche aux remedes. Que s'ils sont malades, & que nonobstant leur maladie ils ont encore beaucoup de force, il faut, attendu la malice de cét humeur qui est tout mal-faisant, purger fortement, de crainte qu'il ne corrompe; ioint que la purgation en ce cas tient lieu de crise, laquelle il ne faut esperer de cét humeur, notamment en l'âge de decheance & vieillesse.

3. Suiuant que le poids elementaire de l'humeur melancolic le porte, & que la faculté expultrice des parties le chasse au lieu le plus ignoble du corps: mais telle purgation ne doit point estre entreprise qu'apres vne conuenable preparation par vn viure leger, les bains, les frictions, & en vn mot par tout ce qui peut attenuer & rendre cét humeur souple.

4. Assauoir en vne disposition toute contraire à la melancolique, comme és corps bilieux qui doiuent estre purgez par moyens opposez, assauoir par le vomissement, & par remedes plus doux & benins, attendu que la bile est facile à déloger puis qu'elle s'émeut assez d'elle mesme, & n'a besoin d'aucune preparation.



APHORISME X.

Purgandum in valde acutis, si ad sui excretionem inuitet materia, eodem ipso die. differre enim in talibus malum.

Il faut purger aux maladies aiguës [1] dés le premier [2] iour si la matiere est [3] en faueur, car en telles indispositions le retardement ne vaut [4] rien.

DISCOVRS.



COMME il n'y a rien qui ternisse plus la renommée d'vn Chef de guerre que de demeurer les bras croisez, & laisser passer l'opportunité de cét exercice quand il luy vient à la main, & que ses troupes sont toutes fraiches & gaillardes, qu'il est hors d'esperance d'en mettre sur pied de nouuelles, & qu'au rebours celles de son ennemy croissent iournellement: de mesme dans les maladies il n'y a rien de si blasmable en vn Medecin que de perdre les oc-

casions d'euacuer les humeurs peccans lors qu'eux mesmes ont des dispositions à sortir, que les forces de Nature sont vigoureuses, & peuuent resister puissamment aux assauts de la maladie, laquelle faisant effort de son costé les presse d'autant plus rudement que moins elles s'opposent à sa violance, ne donnant aucune fin à ses assauts que de tout point elle ne les ait terrassées. Ce qui se voit aux maladies tres-aiguës, soit auec fievre, ou sans fievre, esquelles les humeurs effarouchez menacent dés le premier instant de leur furie les forces du corps d'vne perte & ruine totale, dont suit en peu de temps l'execution, si le Medecin ne prend l'occasion au poil, & d'vne action prompte & discrete tout ensemble n'employe les forces de Nature & la vertu des medicamens pour mettre l'ennemy dehors à communes armes, notamment quand il voit qu'il agit plutost par boutade & furie que par conseil & deliberation, si tant est que l'on puisse valablement vser de ces termes, en parlant du mouuement des humeurs. Mais ie le dis à l'exemple de nostre Hippocrate, lequel, dit Galien, tire la metaphore des humeurs effarouchez de la ferocité des animaux qui sont en rut, lesquels estans puissamment aiguillonnez de la semence qui regorge dans leurs vaisseaux ne cessent d'estre transportez hors d'eux mesmes iusques à tant que s'estans accouplez ils ayent mis dehors la cause de ces mouuemens turbulans qui les arme de furie les vns contre les autres. Or il ne nous est point enioint icy de preparer les humeurs, ou rendre les corps fluides auant la purgation, attendu que ces mouuemens extraordinaires de Nature, excitée par l'impetuosité des humeurs estans en furie, tesmoignent qu'vne matiere qui s'émeut si aisément n'a que faire d'aucune preparation, & ne demande qu'à sortir, voire mesme fort bien souuent & auec tels efforts, qu'au lieu d'estre en peine de la chasser on a besoin de chercher promptement les moyens de la retenir, crainte que les forces du corps, les esprits & l'ame ne sortent tout d'vn temps auec elle; ou du moins, comme la retention de telle matiere ne vaut rien la plus part, tascher d'appaiser la violance de ses saillies, & la rendant plus benigne la faire doucement euacuer. C'est la pratique qu'il faut tenir és grands déuoyemens du ventre & de l'estomac, specialement quand ils arriuent tout ensemble, & que la bile acre & mordicante les sollicite sans cesse à son expulsion, laquelle veritablement est necessaire, mais importune, à cause de sa violance & soudaineté. Que si ces grands débords n'arriuent pas trop soudain, & qu'on puisse les preuoir par quelque agitation des humeurs & des esprits, dont le sentiment du malade soit irrité: comme s'il arriue tantost vne enuie de vomir, ou bien d'aller à la selle sans rien faire pourtant: que quelque goute de sang

tombe du nez: que les yeux s'ébloüiſſent; l'eſprit s'altere, & autres ſignes eſtonnables: lors il eſt bien plus expediant d'euacuer ſoudain par les chemins où Nature monſtre en auoir enuie, & qui ſemblent les plus conuenables, que de la reduire à tel point qu'eſtant extremement offencée par les cauſes maladiues elle ſe décharge ſans diſcretion, non par la vertu de ſa faculté expultrice, mais par vne extréme foibleſſe de ſa retentrice. C'eſt ce qu'entend icy noſtre Hippocrate, duquel nous apprenons, touchant la cure des maladies extremement aiguës, à ne perdre les occaſions de purger cependant que nous les auons, & que la matiere meſme qui les cauſe ne demande qu'à ſortir, crainte que ſi elle ſeiourne trop long temps, comme elle eſt la plus part toute maligne, elle ne corrompe ce qui eſt entier & ſain, ou ſuffoque tout d'vn coup la chaleur naturelle, ſe iettant ſur vne partie noble, ou empeſchant quelqu'vne des actions plus neceſſaires à la vie, ou que d'vn effort extraordinaire rompant ſes digues elle ne face vomir l'ame auec le ſang.

Explication.

1. A Sçauoir en celles qui ſe terminent au plus tard dans le ſeptieſme iour; par exemple vne fievre tres-ardante, & la maladie appellée colere.

2. Non à le compter touſiours du premier de la maladie, mais de celuy où l'humeur commence à s'effaroucher: car il arriue par fois que telle maladie ſemble douce & legere du commencement, laquelle au bout de deux ou trois iours éclate d'vne furie nompareille, & ſurprend les Medecins.

3. Aſſauoir quand elle s'émeut d'vne place à l'autre, ce qui paroiſt au malade par les mouuemens & agitations interieures qu'il reſſent, tant au corps qu'à l'eſprit. Or ces agitations viennent bien en partie de la nature de l'humeur qui eſt leger & mobile: mais la principale cauſe d'icelle vient du ſentiment des parties, leſquelles rebutant cét humeur pour la plus part malin, le renuoyent l'vne ſur l'autre, & cependant celuy-cy diuerſement agité les bleſſe toutes, & ne laiſſe de ſe multiplier en corrompant touſiours. La diuerſité de telles agitations eſt euidante aux phrenetics, leſquels ont des reſveries conformément aux parties du cerueau où cét humeur eſt pouſſé: de maniere que tantoſt leur imagination, tantoſt leur raiſon, & tantoſt leur memoire ſont deprauées: tantoſt il n'y a que leurs yeux, & tantoſt que leurs oreilles qui ſe trompent.

4. Car par les delais trop longs Nature s'affoiblit tousiours de sorte, que plus on differe le medicament, moins on la peut auoir pour conductrice de son operation: ioint que la matiere retenuë s'échauffe tousiours de plus en plus, s'effarouche, corrompt ce qui est sain, & menace les parties nobles de sa cheute, dont peut arriuer mort subite.



APHORISME XI.

Quibus termina adsunt & circa vmbilicum cruciatus, & lumborum dolor, qui neque medicamento, neque aliter soluatur, in siccum hydropa firmatur.

Ceux qui ont des [1] tranchées & sont trauaillez autour du nombril [2] auec douleur des [3] lombes qui ne s'appaise [4] point par purgation [5], ny [6] autrement, sont finalement attaquez d'vne hydropisie [7] seche.

DISCOVRS.



*L n'est pas au pouuoir du Medecin de guerir toute sorte de maladies, bien que les causes luy en estans manifestes il procede à leur cure auec conseil & iugement, vsant en temps & lieu des remedes propres auec telle proportion, ce luy semble, qu'il conuient à les chasser. Mais en cela son iugement se trompe par fois, & il se trouue des maux qui semblent se roidir contre la vertu des remedes, & s'aigrir d'autant plus que plus promptement on tasche à les chasser, non tant bien souuent, à cause de leur propre matiere, que de celle des corps où ils se rencontrent, dont aucuns sont tellement ennemis des medicamens, que ceux-cy qui seruent à plusieurs autres de deffence & d'armement contre les maladies, leur sont des doubles supplices & accroissement d'infirmité, notamment quand les parties affligées contractent par vne longue accoustumance de souffrir, des intemperies habituelles, ausquelles les purgatifs & alteratifs ne peuuent seruir aucunement, comme il appert icy par l'exemple de l'hydropisie seiche, ou tympanite, que nostre Hippocrate nous propose, lequel en ce lieu semble admettre vne troisiesme difference d'hydropisie, bien qu'*au liure quatriesme de la maniere de viure aux maladies aiguës, *il n'en constituë que de deux*

sortes, assauoir la charneuse & l'ascite : mais il n'y a point de discordance en son fait, si par l'ascite nous entendons l'hydropisie venteuse aussi bien que l'aqueuse, ce que nous pouuons faire, attendu que ces deux ne different que du plus ou du moins, ayans l'vne & l'autre des eaux & des vents : mais l'ascite proprement nommée estant plus d'eau que de vent, & la tympanite plus de vent que d'eau, la denomination prise de la matiere qui excede l'autre. Cette hydropisie seche, comme l'appelle nostre Hippocrate, est bien moins dangereuse que les humides, assauoir l'ascite & l'anasarque, d'autant que ces deux tesmoignent vne diminution de la chaleur naturelle, beaucoup plus grande que l'autre : car l'humidité ne se peut changer en vents sans quelque chaleur : mais elle se peut copieusement amasser sans elle, voire l'estaindre tout à fait ; ce qui fait que les hydropisies aqueuses sont la plus part incurables. Ie sçay qu'il y en a qui tiennent celle-cy la plus dangereuse de toutes, à cause, disent-ils, de la difficulté de sa guerison, d'autant que les eaux du ventre se vuident par les remedes purgatifs, & qu'il n'y en a point de destinez pour les vents, vû que la purgation ne tourne son effort que sur la matiere humorale. De plus, si les purgatifs ne tirent les eaux comme il est besoin, on peut auoir recours à l'operation manuelle, comme de percer le ventre, & faire ce que l'on appelle Paracentese, là où telle operation n'a point de lieu en celle-cy : ioint que l'eau qui remplit d'ordinaire le ventre, & fait estendre l'espace qui est entre le peritoine & l'epiploon, qui est vrayement le siege de l'hydropisie, y peut couler d'ailleurs, assauoir par les extremitez des vaisseaux, sans naistre du vice des parties où elle est : mais les vents qui causent la tympanite s'engendrent au mesme lieu, ce qui denote vne intemperie hectique & incurable des parties susdites. Ie respons quant au premier, que iaçoit que la purgation ne soit point destinée pour les vents, mais pour les eaux, neantmoins que la tympanite se guerit aussi bien par ce remede, comme fait l'anasarque, vû que si par premiere intention il ne vuide les vents, il le fait par la seconde en euacuant le phlegme & les eaux qui en sont la matiere. Et quand cela ne seroit pas, la cure de l'hydropisie ne consiste pas tant à purger comme à corriger l'intemperie du foye : ce qu'estant, la tympanite est plus curable que l'ascite, attendu que ce viscere y est moins rafroidy. Pour le second, ie dis que si la tympanite ne souffre pas la paracentese comme fait l'anasarque, la condition du malade en est meilleure, pource que sans incision l'on peut dissiper les vents par frictions, vnguents, sachets, ventouses, & tous remedes qui peuuent attirer & discuter. Pour le troisiesme, i'aduouë que de verité l'hydropisie aqueuse peut venir d'ailleurs que

de l'intemperie hectique des parties qui en sont affligées, ce qui n'est pas de la venteuse. Mais aussi cette eau ne peut croupir si peu que par l'acrimonie qu'elle acquiert, elle ne ronge & pourrisse le foye & les parties voisines ; cependant que les vents ne font rien de semblable. Ce qu'estant, & le foye pourry ayant perdu sa faculté de sanguifier, c'est vn mal sans remede : au contraire, l'intemperie habituelle qui cause les vents, est corrigeable à la longue par les remedes alteratifs, d'autant que l'habitude froide ne peut estre du tout contracté là où il se fait du vent, qui est tousiours signe de chaleur, quoy que foible & imbecille. Au reste l'vtilité que nous tirons de cét Aphorisme est d'apprendre à connoistre l'hydropisie seiche à venir, afin d'y pournoir de bonne heure, & à l'exemple d'icelle iuger de mesme sur les autres intemperies habituelles qui peuuent aussi bien arriuer aux autres parties, comme au nombril & à l'espine.

Explication.

1. A Sçauoir de cruelles douleurs aux menus intestins, qui peuuent naistre de la componction & mordication de ces parties, ou des vents retenus.

2. Par l'extension que causent les vents susdits, & les maladies acres & poignantes aux intestins, ou hors d'iceux, entre le peritoine & la coiffe, ou le peritoine & les muscles du ventre, & notamment autour du nombril, ausquels il auance pour n'auoir pas esté lié exactement à la naissance.

3. Qui est la partie de l'espine la plus basse & contiguë à l'os sacré, composée de cinq vertebres. On peut entendre aussi les parties adiaçantes des lombes, comme les muscles de l'espine, le mesentere, les intestins, tantost trauaillez de douleurs aiguës, tantost mouces & pesantes; à sçauoir aiguës, quand les intestins & autres parties membraneuses sont attaquées : mouces & obtuses quand les muscles seulement sont affligez.

4. Ce qui signifie que la cause du mal est fortement imprimée aux parties affligées, comme dans vne intemperie hectique, ou du moins qu'elle est en telle part que la vertu des remedes n'y peut arriuer ; comme par exemple quand il y a des vents, non és intestins, mais entre la coiffe & le peritoine.

5. Conuenablement ordonnée pour euacuer l'humeur qui entretient les tranchées & douleurs susdites.

6. Comme

6. Comme par frictions, estuues seiches, linimens, emplastres & autres.

7. C'est à dire l'hydropisie venteuse, laquelle se confirme iournellement à mesure que la matiere qui la cause s'augmente & fait extension du ventre; dont la cause peut estre vne intemperie chaude ou froide, qui toutes deux combatent la chaleur naturelle du foye, & autres parties destinées à la coction.



APHORISME XII.

Quibus propter leuitatem ventres cibi sunt incontinentes, hyeme suprà purgare malum.

Ceux dont les ventres sont affligez de [1] lienterie ne peuuent estre seurement purgez par le haut durant [2] l'Hyuer.

DISCOVRS.



LA purgation est de telle consequence au salut ou à la mort, qu'elle ne doit iamais estre faite à l'estourdie, mais auec vne deliberation si meure que toutes les circonstances n'en soient pesées en gros & en détail, chacune suiuant son merite: entre lesquelles nous en auons deux principalement à considerer en la lienterie; la premiere, l'inclination & mouuement de la Nature; l'autre, la qualité de la saison, lesquelles ensemblément & separément denotent qu'il faut purger par bas ceux qui en sont trauaillez, & principalement quand l'humeur qui cause ce flux s'engendre au ventricule & intestins, affligez d'intemperie froide & humide, qui sont cause que ces visceres ne peuuent ny cuire, ny retenir. Or le ventricule deuient foible, & est priué de ces deux actions en deux manieres, assauoir par son propre vice, & par celuy des autres parties: Par le sien propre lors que son temperament & sa complection sont peruertis; assauoir celle-cy par la relaxation de ses fibres & tuniques: celuy-là par leur rafroidissement; ou qu'il est assisté de quelque qualité maligne & estrangere, qui par vne proprieté inexplicable détruit & la faculté de retenir, & celle de cuire. Le ventricule est rafroidy par l'vsage des fruits cruds pris trop abondamment, voire des viandes de bon suc quand on en fait souuent excés, & en telle quantité qu'elles affoiblissent ce viscere, impuissant de les cuire: mais sur tout les breu-

nages excessifs le racrudissent fort. Il est relasché par l'vsage trop frequent des choses gluantes & onctueuses, comme le beurre, la graisse, les viandes glaireuses, comme trippes & pieds d'animaux terrestres, l'vsage frequent du poisson, tel que les tanches, anguilles, lamproyes, & semblables. Et quant aux qualitez malignes elles se contractent par l'vsage des viandes de facile corruption, comme pesches, abricots, melons, concombres, & semblables fruits humides, mangez cruds, notamment quand ils seiournent long temps au ventricule. Les venins encore plustost; & de tout cela les causes sont manifestes: mais par fois elles sont occultes, & naissent du vice de l'air & des influences superieures, comme il se voit és années où les lienteries se rendent populaires & communes, attaquant aussi bien ceux qui viuent de regime que les plus dissolus & débauchez. Le vice des autres parties nuit à l'action du ventricule aussi bien que le sien propre, & y cause lienterie, soit qu'elles y enuoyent matiere propre à la faire, soit qu'elles n'y en enuoyent point. En cette derniere sorte les vapeurs malignes qui s'esleuent des visceres offencez d'abcés, inflammation, vlcere, gangrene, & semblables, frappans le ventricule, l'irritent, & luy font perdre sa force la retentrice. Les veilles & les douleurs excessiues font le mesme, dissipans les esprits & amenans beaucoup de cruditez. En l'autre maniere quand par exemple le foye dégorge en l'estomac vne bile acre & poignante qui contraint le pylore de se relascher, & laisser aller les viandes ou toutes crües, ou demy cuites dans les intestins, suiuant le temps qu'arriue ce déreglement; ou quand le cerueau fait déborder en la mesme partie quantité de pituite, laquelle est ou simplement froide & humide, gardant sa qualité naturelle, ou participe d'acrimonie; assauoir quand elle deuient salée. La premiere relasche seulement les tuniques de l'estomac, l'autre y cause des vlceres, tels que ceux qui naissent en la bouche des petits enfans par l'acrimonie du laict qu'ils tettent: & de celle-cy vient vne lienterie maligne & douloureuse, où la faculté expultrice est irritée sans cesse; l'autre semble estre plus benigne à cause qu'elle est sans douleur, & debilite seulement la faculté retentrice. Toute lienterie ne demande pas la purgation, elle est necessaire seulement à celle qui est causée de quelque humeur, soit qu'il s'amasse au ventricule & intestins, ou qu'il y vienne d'ailleurs; encore faut-il excepter celle qui vient d'vne fluxion acre & vlcerée, dont nous venons de parler. Car outre que la purgation pourroit augmenter la fluxion, la qualité du purgatif irriteroit les vlceres du ventricule: sur tout, la matiere amassée aux parties où est le mal demande la purgation, laquelle eu égard à leur situation, i'entens les intestins, semble se deuoir plustost faire par le bas

que par le haut, bien que par fois la qualité de l'humeur y repugne ; i'entens quand il y a de la matiere bilieuse. Que si l'humeur pituiteux cause seul le desordre, l'indication en sera plus forte encore, & si l'on est en Hyuer nous suiurons l'intention de nostre Hippocrate, qui nous aduertit de ne iamais procurer le vomissement en cette saison où domine la pituite, laquelle nous contraindrions contre son mouuement naturel de monter en haut, ce qui ne se peut faire sans vn grand & violant effort.

Explication.

1. QVi est vn symptome des facultez retentrice & concoctrice, beaucoup diminuées & presque abolies, où l'on voit les viandes sortir par le bas quasi comme on les a prises : quelques vns l'appellent priuation de la premiere coction, qui vient ou d'autant que la faculté concoctrice est entierement abastardie, ou pource que la retentrice est fort debilitée, ce qui par accidant empesche la coction, pource que l'aliment ne peut estre cuit s'il n'est retenu. Cette derniere cause ne porte pas vn coup si dangereux que la premiere.

2. Attendu que le Medecin doit suiure en tout les inclinations de la Nature, & fauoriser la sortie des humeurs par les lieux qu'elle affecte. Or est-il que la pituite & les humeurs qui luy ressemblent, lesquels causent ce mal plus ordinairement, regnent en Hyuer & en tout temps, prennent leur cours vers le bas, partant il faut euacuer ce qui peche par la mesme region ; ioint qu'en la lienterie le ventricule est fort debilité, partant prouoquer le vomissement est accroistre sa foiblesse, ce mouuement ne luy estant contre nature. De plus, la froidure de l'air en cette saison s'insinuant en l'espace vuide de l'estomac, affoibly par cét effort, fait violance à ses tuniques, dont cette qualité est capitale ennemie, tant comme partie similaire, car le froid est contraire à tout le genre nerveux ; que comme partie officiale, le ventricule estant le cuisinier des autres, & celuy qui fait la premiere coction, qui est vn pur ouurage de la chaleur.

PHORISME XIII.

Qui ad veratrum non facilè suprà purgantur, eorum corpora ante potionem copiosiore alimento & quiete prahumectanda.

Ceux à qui l'hellebore [1] est necessaire, & qui ne peuuent souffrir qu'auec difficulté les purgations [2] superieures doiuent auant que de le boire [3] s'humecter amplement le corps [4] d'alimens & de [5] repos.

DISCOVRS.



I le vomissement est incommode & nuisible à beaucoup de gens au temps mesme où son vsage doit estre le plus en pratique à cause des grandes repugnances de la part de la matiere peccante, & des personnes qui doiuent vomir, il est d'autant plus dommageable, voire pernicieux, qu'il est contraint & forcé, comme quand il est excité par des aiguillons si puissans, que mal-gré toutes contradictions & resistances il faut que les estomacs qui semblent inébranlables s'émeuuent & renuersent tout aussi tost. De cette condition sont les ellebores, le propre desquels est de purger par voye de vomissement, mais auec telle violance, qu'en échange des vtilitez qu'ils apportent en euacuant les superfluitez du corps, ils laissent long temps apres au ventricule des suppreßions de leur malice & venenosité, rendans les autres parties si debiles par les efforts qu'elles en souffrent, qu'vne maladie semble moins importune, qu'vne santé recouurée auec tant de trauail : ce qui arriue notamment quand les preparations deuës & conuenables en tel cas ont esté negligées ou mal soignées. Car lors que la conformation du corps telle que nous l'auons décrite ailleurs, ou que la condition des humeurs repugnent au vomissement, supposé que ceux-cy soient trop espois, visqueux & adherans, ou qu'ils soient fluides & aisez à chasser, mais logez en des lieux où ils ne peuuent venir que de loing pour estre euacuez par cette voye, le vomissant souffre de grands efforts, iusques par fois à perte d'haleine; sa face & ses yeux rougissent, les veines luy bandent, il sent des douleurs & pesanteurs estranges à la teste; accidans ausquels vn homme estant subiet, il faut bien se garder de venir à cette purgation auant les preparations susdites, qui sont d'attenuer, deterger, & détacher l'humeur des lieux où il adhere trop fort, humecter & dilater les voyes par lesquelles

on vomit: mais sur tout considerer les forces, lesquelles estans petites succomberont à l'action du medicament, soit ellebore, ou autre vomitif qui approche de sa violance, ou qui soit plus veneneux, & dangereux, tel qu'est l'antimoine dont les empyrics se seruent trop communement au dommage de la chose publique. Les forces donc estans basses, il faut auant que de prendre cette perilleuse drogue, les releuer autant qu'il est possible par le repos & l'ample nourriture, & la donner humide, tant pource que les parties en sont plus promptement rassasiées, que pource qu'elles sont plus aisément dilatées. Ioint que l'humidité resiste à l'acrimonie des medicamens, & empesche la conuulsion de siccité que causeroit par fois les purgations immoderées; c'est ce qu'enseigne nostre Hippocrate, & le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Hippocrate dit les Ellebores, car s'il y en a de deux especes, assauoir le noir & le blanc, celuy-cy plus fort pour purger, l'autre moins fort, mais plus veneneux, & tous deux fort vomitifs: Le plus en vsage est le blanc, de sorte que lors que l'on parle de l'Ellebore simplement on entend tousiours celuy cy. Nous pouuons par l'exemple de l'Ellebore souz-entendre tous autres purgatifs violans, notamment ceux qui font vomir.

2. Qui ne peuuent vomir, soit par mauuaise conformation, soit par la repugnance des humeurs, soit par l'inacoustumance: car iaçoit qu'aucuns de ceux qui ne sont pas accoustumez à vomir y ayans la conformation propre, & qu'elle soit secondée de l'aptitude de leurs humeurs, neantmoins ils souffrent beaucoup en ce mouuement non accoustumé, à cause qu'il est violant & contre nature.

3. Soit aux boüillons gras, lait, ou autre liqueur, soit que l'on prenne la seule infusion, ou la substance auec elle.

4. De chairs de bon suc & de coction facile; en fin de nourriture qui n'ait aucune saueur desagreable, cóme acre, amere, salée, aigre, & reuesche au goust, afin que les parties s'y familiarisant, puissent promptement se nourrir; sur tout, les boüillons humectent plus que l'eau, tant pource que les parties qui appetent nourriture attirent plus auidement leur humidité que l'autre qui ne les nourrit point, qu'à cause que l'humidité de l'eau estant accompagnée de

ſa fluidité paſſe trop promptement ; là où celle des boüillons e-ſtant aucunement viſqueuſe s'y attache & dure dauantage ; ainſi l'humidité de l'huile dure plus que celle de l'eau.

5. De l'eſprit & du corps : car le repos de l'eſprit humecte par accidant, n'empeſchant point le ſommeil, & celuy du corps conſerue les humiditez que le trauail & exercice ont couſtume de diſſiper.

APHORISME XIV.

Poto elleboro, corpus mouendum potius, quàm ſomno tradendum aut quieti. Nam vel nauigatio indicat motione turbari corpora.

Apres que quelqu'vn a pris vne potion [1] d'ellebore il vaut mieux qu'il s'exerce [2] le corps, que de dormir [3] & ſe repoſer. La nauigation eſt vn certain teſmoignage [4] que le mouuement trouble les [5] corps.

DISCOVRS.

IL n'eſt iamais à propos que les medicamens purgatifs operent trop haſtiuement, car la celerité de leur operation teſmoigne s'ils ſont doux, qu'ils ne font que paſſer, ou entrainer legerement ce qui leur obeït en chemin : ou bien que l'euacuation qu'ils ſemblent faire eſt pluſtoſt vn benefice de Nature par vn flux de ventre venu à point, que par vn ſecours de leur part : de maniere qu'en tel cas ils ſont de fort petit ou de nul effet. S'ils ſont forts & trop violans ils agiſſent plus ſur la chaleur naturelle, qu'elle ſur eux, & participans de quelque qualité veneneuſe, comme la plus part de tels remedes a du venin, ils ne s'arreſtent pas à purger ſeulement ce qui eſt vicieux, mais corrompent ce qui eſt ſain & entier aux humeurs, iuſques à tant ou que s'eneruans eux meſmes à force d'agir, ou ſortans enſemble auec ce qu'ils purgent, ils laiſſent le corps à la verité plus net qu'auparauant, mais tout foible & languiſſant, voire par fois auec vne impreſſion de leur malice, qui ne ſe peut oſter apres, ſinon par vne patience longuement temporiſée. Ie dis qu'ils agiſſent plus ſur la chaleur naturelle, qu'elle ſur eux, d'autant que l'action des deux doit eſtre reciproque & aucunement égale, la chaleur commençant l'action ſur le medicament, afin de le reduire de puiſſance en acte, & le medicament agiſſant apres ſur

elle ; ou plustost sur le corps qui vit & vegete par son benefice. Or comme la chaleur naturelle veut du temps en ses actions, & que les momens ne luy suffisent pas, il est à iuger que dans les euacuations trop promptes apres la prise des medicamens violans, Nature est plustost saisie que saisissante, & que ceux-cy trauaillans sans sa direction, tiennent plus lieu de venins que de remedes: signe que les euacuations se font sans election des humeurs peccans, & souuent auec autant de corruption des choses saines, que de purgation des inutiles & superfluës; à ceux notamment qui ont les chairs saines, d'où viennent les frequentes defaillances, sincopes & conuulsions, proches parentes de la mort qu'elles portent d'ordinaire en croupe. Que les medicamens facent aussi leurs operations trop lentement, c'est dont il faut pareillement se garder, car estans doux il ne faut rien attendre d'eux que l'emotion & agitation des esprits & humeurs, qui met les corps en pire estat qu'auant leur prise, estans violans, & ne faisans que comme les susdits, c'est signe ou de l'insensibilité des visceres, sur tout du ventricule & des intestins qui ne sont point aiguillonnez, ny du medicament ny des humeurs qu'il attire dans leurs capacitez, ou que le corps est plein de grandes obstructions, de maniere que les voyes bouchées de toutes parts il faut que le purgatif face des efforts pour se liurer passage, cependant que les visceres susdits sont en des souffrances extrémes par la longue demeure d'vn hoste si pernicieux, lequel laisse presque tousiours à son départ des marques du seiour qu'il y a fait. C'est en ce cas où selon le conseil de nostre Hippocrate il faut émouuoir le corps, non pourtant d'vn mouuement qui le lasse ou trauaille tant soit peu au détriment de ses forces, car il souffre assez du medicament operant auec difficulté: mais d'vn qui soit leger & inegal, tel qu'endurent ceux qui nauigent, ou sont tirez en des chariots, notamment quand il est question d'exciter vomissement, qui est le propre effect de l'Ellebore, par l'exemple duquel on peut iuger des autres medicamens qui purgent de mesme. De cét Aphorisme nous recueillerons ce profit que toutes & quantes fois que nous auons pris des drogues purgatiues, & qu'elles tardent trop à commencer leur effect nous les hastions à nostre possible par de semblables mouuemens, voire s'il est besoin par autres medicamens reïterez, tant en potion que lauement: ce qu'il ne faut pourtant faire sans meure deliberation.

Explication.

1. Comme aussi tout autre medicament vomitif, supposé l'antimoine, & semblables.

2. Au cas que l'operation ne se fasse vne heure ou deux apres, non par vn mouuement qui lasse, comme vne pourmenade & trauail des pieds & des mains : mais par quelque friction ou agitation mediocre du corps, telle que le bransle d'vne couche & d'vn banc, ou autre qui face vomir. On peut aussi entendre tout ce qui est capable de renuerser l'estomac, comme l'huile, les boüillons gras, & la prouocation qui se fait en mettant les doigts à la bouche.

3. Attendu que le sommeil arreste toutes euacuations, hormis les sueurs; ce qu'estant, & tels medicamens faisans prompte operation, tant eux que les humeurs qu'ils auroient attirez, feroient à l'estomac quelque impression de leur malice; ou qui pis est passeroient és intestins plus delicats que le ventricule, les rongeroient, & causeroient des flux bilieux ou dysenterics : Aussi les Medecins deffendent sur tout de dormir quand le medicament opere, d'autant que moins on peut retenir l'humeur qui se purge, moins on est au hasard d'endurer ce que dessus.

4. Qui est vn mouuement auquel le corps est inegalement agité, en sorte qu'en cette agitation les humeurs refluent des visceres & des veines au ventricule, d'où viennent les nausées & vomissemens; ce qui est ordinaire sur la mer, où non seulement l'agitation du vaisseau cause ces accidans, mais aussi la proprieté de l'air marin, ennemy du cerueau & de l'estomac, à quoy l'on adiouste la crainte & apprehension du danger où l'on s'expose, sur tout quand on n'a point hanté la mer.

5. Notamment le mouuement & tournoyement perpetuel qui arriue sur l'eau, tant par l'agitation du bateau que par le regard des flots qui semblent tousiours aller en roulant, specialement quand ils sont agitez des vents. Cét obiet se portant par les yeux au sens commun, & à la phantasie, agite circulairement les humeurs & esprits du cerueau, & fait que toutes autres choses semblent se rouler d'vn mesme mouuement.

APHO-

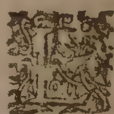


APHORISME XV.

Quum elleborum citare voles, moue corpus: quum verò sistere, somnum concilia, nec moue.

Quand tu voudras que l'ellebore opere [1] beaucoup, agite [2] le corps. Si tu veux arrester son [3] operation, fais [4] le dormir, & ne luy donne aucun [5] mouuement.

DISCOVRS.



ES medicamens purgatifs n'agissent pas tousiours de mesme sorte, ny également sur toutes sortes de personnes, bien qu'ordonnez en mesme dose. La diuersité des saisons & constitutions de l'air, celle des âges & des maladies, & sur tout les differences indiuiduelles en font varier les operations : mais en vn mesme indiuidu les effects en sont plus ou moins grands, suiuant le repos ou inquietude qu'il se donne, celuy-là retardant, & celle-cy auançant l'euacuation des humeurs peccans. I'entens quand l'operation commence à se faire, pource qu'auant qu'elle se fasse, le mouuement & agitation la retarde au lieu de l'auancer, comme au contraire le repos & le sommeil la font mieux & plus heureusement reuenir. Ainsi diuers effets resultent d'vne mesme cause en diuers temps. Or celle pour laquelle le mouuement soudain apres la prise du medicament en retarde l'operation, est que la chaleur naturelle au lieu de s'amasser au dedans pour mieux le reduire de puissance exacte par vne plus forte action, est éparse & diffuse par toutes les parties presque également : voire mesme où le mouuement est violant, elle abandonne le centre du corps pour voler à la superficie : ce qui retarde par fois non seulement l'operation des remedes, ains l'empesche du tout. Mais quand apres vn sommeil d'vne ou de deux heures le medicamẽt commence à faire son action, lors il est non seulement vtile de veiller, mais est plus dangereux de dormir, sur tout quand les purgatifs sont violans, tels que l'hellebore, l'antimoine & autres de telle farine, lesquels estans veneneux aussi bien que purgatifs, blesseroient par l'vne & l'autre de ces qualitez le corps qui les enfermeroit durant le sommeil, par lequel les humeurs esmeus & attirez demeureroient en arrest qui laisseroient quelque mauuaise impression aux visceres, & eux mesmes par le meslange & familiarité de

celuy-cy contracteroient sa qualité malfaisante pour deuenir plus malins. Ce qui montre qu'il est fort dangereux d'émouuoir les humeurs sans les euacuer, ou de faire agir vn medicament pour luy dénier apres la sortie, & comme l'on dit luy fermer la porte. Quelquefois pourtant le débord des humeurs est tel & si frequent qu'il faut malgré que l'on en ait l'arrester au milieu de son cours, non qu'il soit seur d'enfermer le medicament cependant qu'il opere encore, mais pour euiter les inconueniens plus grands & mortels qui suiuent les purgations immoderées, supposé les syncopes & conuulsions qui viennent, tant de l'excés des euacuations que de la componction des parties membraneuses, principalement du ventricule, que cause la qualité acre & maligne du purgatif & des humeurs qui luy simbolisent, attendu que le sommeil humectant les parties espuisées de leur humidité repare le dommage que fait l'euacuation excessiue, estant aussi cause que les parties sentent moins l'acrimonie & mordication des susdits, qui se font mieux sentir sur ce qui est sec que sur ce qui est humide. Or comme rarement on en vient là; aussi quand on y est contraint il faut croire que comme c'est apres de grandes euacuations, aussi que durant icelles la plus part de la malice & venenosité du purgatif s'écoule auec les humeurs qu'il entraine quant & luy, & que Nature fortifiée par le sommeil corrige & modere le reste. C'est à mon aduis ce qu'entend nostre Hippocrate en cét Aphorisme, lequel comme la plus part des precedans est purement de pratique. Le profit que nous y pouuons faire est de haster les operations trop lentes des medicamens, & retarder ou arrester celles qui sont trop vistes & soudaines, suiuant le bien que nous en pourrons esperer, & le dommage que nous croirons euiter.

Explication.

1. C'Est à dire qu'il tire comme il appartient les humeurs plus terrestres, comme la pituite visqueuse, & l'humeur melancolic, auquel il est particulierement destiné.

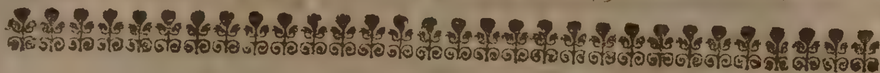
2. Tant par vn leger exercice & mouuement, que par les frictions du cuir, afin d'oster les obstructions, éveiller les forces de Nature, & par tout faire passage à la vertu du medicament; ce qu'il faut pratiquer en toute purgation quand la quantité & qualité du purgatif considerées, elle ne reüssit pas suiuant l'intention du Medecin.

3. Quand l'euacuation est immoderée, & que le débord des humeurs est si grand que tout le corps se décharge au ventricule &

inteſtins, meſme des humeurs vtiles & neceſſaires à la vie, ou que le medicament veneneux corrompt pour attirer.

4. Afin que les eſprits égarez ſe raſſemblent pour reſiſter, & que le corps ſoit humecté.

5. Crainte de diſſiper les forces deſia trop ébranlées en telle maniere d'euacuation, & qu'il n'arriue ſyncope ou conuulſion. Le repos du corps n'eſt pas neceſſaire tout ſeul, il faut auoir auſſi celuy de l'eſprit, de la quietude ou inquietude duquel dépend en quelque maniere le concert & harmonie des humeurs.



APHORISME XVI.

Elleborus periculoſus ſanas carnes habentibus. Conuulſionem enim ingenerat.

L'Ellebore [1] eſt dangereux à ceux qui ont les chairs [2] ſaines, pource qu'il fait la [3] conuulſion.

DISCOVRS.



L ne ſuffit pas de donner des purgatifs ſuiuant les forces du corps & la meſure des humeurs qui pechent, il les faut pareillement regler à la complexion des perſonnes: car les cacochymes & dont l'impureté ne conſiſte pas ſeulement au vice des humeurs logez dans les vaiſſeaux, mais en celuy des chairs & parties ſolides, en vn mot dans l'habitude du corps, & que d'abondant telle cacochymie naiſt d'humiditez terreſtres & viſqueuſes fortement enracinées, & comme incorporées à leurs ſujets: tels corps, dis-je, ont beſoin de fortes purgations telles que l'ellebore, pour attirer de loin, long temps, & puiſſamment; oppoſant à la rebellion de l'humeur vn remede qui le violante & contraigne de ſortir du profond des parties qu'il abreuue. Ceux au contraire dont la cacochymie eſt aux vaiſſeaux ſeulement ou bien enſemble en l'habitude du corps, & que l'humeur où elle ſubſiſte eſt bilieux, coulant & ſubtil, n'ont beſoin pour leur purgation de medicamens violans, mais de remedes legers, attendu l'obeïſſance & promptitude à ſortir des humeurs peccans, leſquels par fois ſe débordent tellement au moindre branle qu'on leur donne, que les forces en reçoiuent vn ſignalé dommage, non qu'il ne ſoit bien à propos d'euacuer telle matiere, mais à cauſe de la ſondaineté de ſon euacuation, à laquelle meſ-

me conniue la Nature comme luy, estant toute inutile & superfluë. Que si tels corps ne peuuent sans danger receuoir des medicamens de la qualité de l'ellebore, eux qui ont matiere à suffisance pour luy donner de l'exercice, combien à plus forte raison ceux dont les superfluitez n'estans logées qu'aux premieres voyes, ou proches d'icelles, sont décombrées en peu de temps, & cedent sans difficulté, du moins resistent peu à l'attraction des medicamens les plus benins, lesqels en prenans de trop rudes souffrent vne extréme perte de leurs forces, à raison que les parties saines sont violentées, tant par l'attraction de ceux-cy, iointe à la resistance de la Nature, taschant à conseruer ce qui est sain; que par la corruption de la propre substance du corps, ne pouuant le medicament en rien tirer qui ne luy ait de la familiarité, pour à laquelle venir il faut de necessité qu'il corrompe les choses saines, quoy faisant il enerue les parties, les desseiche par sa violante attraction, & les pique par son acrimonie, causant par ce moyen des conuulsions qui sont mortelles quand elles viennent de ce biais. C'est pourquoy nostre Hippocrate aux Aphorismes 36. & 37. du l. 2. nous aduertit que ceux qui sont bien sains & bien cacochymes défaillent promptement par les purgatifs, assauoir ceux qui sont forts, tels que nostre ellebore, duquel on se doit abstenir tant qu'il est possible, sur tout quand on se porte bien, car le peril est plus grand aux personnes saines qu'en celles qui regorgent de cruditez & pourriture, attendu que le pis que peut faire le medicament en elles est d'affoiblir en euacuant beaucoup : mais aux autres il corrompt & détruit les esprits, auec l'humidité chaude où ils subsistent. Le profit que nous tirerons de cét Aphorisme est d'abhorrer cette drogue pernicieuse, & n'en vser que par grande contrainte, sur tout aux maladies déplorées, luy donnant auparauant des preparations conuenables qui la rendent moins mal-faisante.

Explication.

1. NOtamment l'ellebore blanc, lequel au tesmoignage de Dioscoride a la proprieté de consumer les chairs auec lesquelles on le fait cuire.

2. Ce que l'on connoist à la veuë & au maniment; à sçauoir, à la veuë par la couleur vermeille, & au maniment quand elles ne sont ny molles ny flasques, ny dures ny seches; mais mollettes & moyennement compactes. Ioint les autres signes qui declarent vne santé parfaite, comme bien boire & bien manger, bien dormir & décharger son ventre; auoir l'esprit net, & faire profit de

toutes les faueurs de Nature.

3. Tant pource qu'il desseche excessiuement, que pource qu'il blesse les parties nerveuses, notamment le ventricule, où il excite vomissement, auquel le cerueau compatissant, tant par similitude de substance, à cause de ses membranes, que par la communication des nerfs de la sixiesme coniugaison, qu'il enuoye à ce viscere. Non seulement l'ellebore a cela de malin d'exciter la conuulsion, mais aussi les cailles qui en sont nourries, à ce que l'on dit, pour cette cause plusieurs se sont autre fois priuez d'en manger, au recit de Pline. Si cela est, comme il y a quelque vray-semblance, il faut croire que telles chairs peuuent estre purgatiues en quelque sorte comme l'ellebore, ce qu'estant ie tiens qu'elles sont fort propres aux melancolics, ausquels elles peuuent seruir de viande & de medecine tout ensemble, la portion nutritiue se tournant en aliment, & la purgatiue tenant lieu de medicament. L'vsage d'ellebore, familier aux cailles, peut estre cause de ce qu'elles sont subiettes au haut mal.



APHORISME XVII.

Non febricitanti cibi fastidium, cordis dolor, vertigo tenebricosa, & oris amaritudo purgatione per superna opus esse significant.

Si quelqu'vn estant sans [1] fievre ne peut [2] manger, sent quelque rongement en [3] l'estomac, auec tournoyement [4] de teste, où la veuë se trouble, & souffre amertume [5] de bouche, c'est signe qu'il a besoin d'estre purgé par [6] le haut.

DISCOVRS.



LE ventricule receptacle du boire & du manger est vne partie dont l'office est si necessaire à la vie, que du moindre trouble qui peut y arriuer l'harmonie du corps souffre d'insignes dommages. Tout cét office est de tourner les viandes en chile & les preparer au foye afin que ce viscere nourricier de tout le corps en fasse du sang pour distribuer aux parties chacune suiuant son merite & condition. Pour donc faire conuenablement cette preparation, il faut que non seulement toute intemperie chaude ou froide en soit dehors, attendu que celle-

cy laisse les alimens tout cruds, & l'autre les rostit & brusle, mais aussi qu'il soit pur & net, n'estant imbu ny en sa capacité ny en ses tuniques d'humeurs glaireux, bilieux, nitreux & salez, ny du meslange d'aucun d'iceux, crainte que telles impuretez meslées auec le chile n'empeschent d'vne part sa perfection & de l'autre ne soient cause que quand il sera sang les parties le refusent pour leur nourriture. Quand donc ces impuretez se découurent par les signes couchez en nostre Aphorisme, lors il faut auoir recours à la purgation la plus prompte & commode dont on se peut auiser, telle que le vomissement, moyennant qu'on le puisse supporter, soit qu'on le fasse auec les purgatifs proprement appellez tant forts que foibles: Exemple des forts, l'Ellebore, comme peut-estre c'est l'intention de nostre Hippocrate, vû les Textes cy-dessus, & l'vsage qui en estoit commun de son temps: Exemple des foibles, l'Agaric sert auec des vomitifs simples, dont aucuns sont doux, comme l'eau tiede, le beurre frais, l'huile, la graine d'arroches, l'escorce de raues, & plusieurs doüez des mesmes proprietez: autres sont forts comme le cabaret que Dioscoride au liure premier, dit qu'il purge de mesme que l'Ellebore blanc, desquels on se sert suiuant les considerations qui se tirent des maladies, de la nature du malade, des humeurs qui pechent, & de la saison & constitution de l'air, toutes lesquelles il faut examiner soigneusement. Par exemple és fievres, sur tout au commencement, le vomir est pernicieux, non plus que toute autre purgation, les humeurs estans encore cruds, & moins qu'aucune celle d'Ellebore: si ce n'est és fievres intermittantes où l'on iette seulement sans beaucoup d'effort & par l'incitation de Nature la pluspart des humeurs qui nagent en la capacité du ventricule. Ceux qui ont mauuaise conformation de poitrine s'en doiuent du tout abstenir, les autres qui sans cela n'y sont iamais subiets, doiuent y estre preparez auant que d'y venir, quand on iuge que ce leur est chose necessaire, & en ce cas doiuent faire ce que leur conseille nostre Hippocrate au 13. Aphorisme, qui est de s'humecter par le repos & l'ample nourriture. Les humeurs peccans sont ces quatre; le sanguin, le bilieux, le phlegmatic, & le melancolic, desquels le premier ne doit estre iamais euacué par regle de purgation telle qu'elle soit, & le dernier fort rarement par le vomissement, mais bien le bilieux & le phlegmatic. Le premier, quelque part qu'il soit à cause de sa subtilité; l'autre quand il flote dans l'estomach, ou bien adhere à ses tuniques à cause de la proximité de la bouche; & quant à la saison & constitution de l'air, le vomissement est tolerable quand il fait chaud, comme en Esté. Mais l'Hyuer & la disposition de l'air qui luy ressemble y est contraire pour les raisons cy-deuant déduites. Mais sur tout

il en faut venir là quand la necessité presse, & qu'elle se fait paroistre par les accidans décrits au Texte, conformément à l'intention de nostre Hipocrate, duquel si nous pratiquons l'enseignement, deux biens nous peuuent arriuer; l'vn que la cause du mal estant dehors l'appetit reuiendra, & ainsi les forces se remettront, l'estomac receuant & faisant profiter les bons alimens qu'il rebutoit auparauant; l'autre que le sang sera facilement assimilé lors qu'estant pur & loüable les parties l'attireront pour se restablir & fortifier. C'est le sujet qu'apportera la lecture de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire fievre essencielle violante, ou la symptomatique, procedante de l'inflammation de quelque partie, comme la plevresie, peripneumonie, ou autre de telle étoffe, lesquelles durant leur vigueur ne veulent aucune purgation. Non quelque fievre legere ou lente qui procede de la pourriture d'vn ou de plusieurs humeurs, logez hors des vaisseaux, comme aux fievres intermittantes.

2. Lors que l'estomac n'appete rien, imbu peut-estre qu'il est, tant en ses tuniques qu'en sa capacité, d'excremens bilieux ou pituiteux qui s'exhalent & relaschent.

3. Par l'acrimonie de la bile qui le poinçonne.

4. Assauoir le vertige tenebreux procedant des vapeurs chaudes & bilieuses des visceres, agitans les esprits & humeurs contenus aux ventricules du cerueau, ou comme veut Galien quand la bouche du ventricule est picquée & irritée de la malice des humeurs, dont le vice est communiqué au cerueau par les nerfs dont les fonctions de l'ame sont blessées.

5. Qui est vn symptome de la seule bile iaune, communiquée du ventricule à la bouche.

6. Pource que les symptomes dénotent que la cause du mal reside au ventricule & non ailleurs; partant à raison, tant de l'humeur bilieux qui est presque seul à les causer, lequel tient naturellement cette voye, que de la commodité du déchargeoir; il faut faire vomir, pourueû que toutes choses necessaires au vomissement, ou la plus part d'elles y concourent.

APHORISME XVIII.

Supra septum transuersum dolores, quicumque egent purgatione, per superna purgandum esse significant: Qui verò infrà sunt, per inferna.

Toutes douleurs au dessus du [1] diaphragme qui ont besoin de purgation [2] dénotent qu'il faut la faire par [3] le haut, & celles qui sont au [4] dessouz, qu'on la doit faire par le [5] bas.

DISCOVRS.



OSTRE Hippocrate en l'Aphorisme precedant ayant traité de la purgation vniuerselle qui se fait par le vomissement, semble traiter en celuy-cy tant de l'vniuerselle que de la particuliere, que l'Art souz la conduite de Nature peut procurer par toutes les regions du corps, hautes & basses, disant que les douleurs au dessus le diaphragme, ausquelles la purgation est necessaire, requierent celles du haut, & celles du dessous, celles du bas. Nous pouuons par les purgations hautes entendre, outre le vomissement, toutes les décharges qui se font par le nez, le palaist & le poulmon. Par les basses, outre le flux de ventre, les décharges des reins, de la vessie, de la matrice, & semblables. Or en ces purgations deux choses sur toutes se doiuent considerer, assauoir le lieu où est le mal ou le défaut que la purgation doit reparer, & l'inclination ou mouuement de la Nature, à la faueur de laquelle doiuent agir les medicamens. Le foyer du mal estant reconnu, il faut tout d'vn temps prendre garde qui sont les déchargeoirs plus prompts & commodes, soit le ventricule, les intestins, ou autres par où l'euacuation se doit faire, & sçauoir les conduits & canaux qui peuuent charier les humeurs peccans en ces regions, assauoir ceux par où Nature mesme se descharge quand elle a la liberté de ses fonctions. Ce sont les regions que nostre Hippocrate en l'Aphorisme 21. du 1. Liure appelle conuenables; ainsi les parties superieures se déchargent commodément par le vomissement, enuoyans toutes leurs superfluitez au ventricule, soit de leur propre mouuement qui est la purgation naturelle, soit par l'attraction d'vn medicament qui est l'artificielle. Les parties basses, comme les intestins, notamment les gros, euacuent leurs excremens par le flux de ventre, les reins & la vessie par le flux d'vrine. La matrice par son propre canal, le

cerueau

cerueau par les narines & le palaist, le poulmon par la trachée artere, & les parties proches du cuir exhalent par ses soupiraux ce qui leur nuit; ainsi tout le corps est purgé facilement & vtilement quand Nature entreprend les euacuations toute seule, ou du moins concourt à l'operation des medicamens. Mais cette mesme Nature a quelquefois tant d'affaires à se dépestrer des maladies qui la vont choquant, notamment quand elles ont saisi les auenuës & passages ordinaires de ses excremens, que les voyes naturellement commodes deuenans incommodes par accident il faut changer de batterie, & si le ventricule par exemple est fort debilité, il faut se garder du vomissement, quoy que d'ailleurs il semble conuenable. On peut dire le mesme des purgations inferieures, soit par les selles ou par les vrines quand ces parties ont quelque vice notable qui les doit empescher de receuoir les superfluitez des autres; ainsi les intestins estans enflammez ou vlcerez il faut diuertir la bile qui doit y couler par les vrines. De mesme par les intestins quand les reins ou la vessie souffrent pareille incommodité. Sur tout le mouuement de Nature est considerable, dans lequel il faut prendre garde à deux choses: La premiere, si l'humeur nuisible prend son cours par voyes conuenables; l'autre si au rebours. Si par voyes conuenables il faut la laisser faire, si ce n'est qu'elle marche trop lentement: auquel cas il est permis de l'aider, mais en telle sorte que l'Art soit entierement son imitateur, afin d'en tirer l'vtilité qu'elle mesme se propose: que si tout se fait au rebours, alors il faut arrester le cours de la matiere comme estant symptomatic, fait sans concours de la Nature, mais par la furie & seule agitation des humeurs. C'est la methode qu'il faut garder aux purgations superieures & inferieures, vniuerselles & particulieres, & le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire en la capacité de la poitrine, qui est la region moyenne du corps. On peut aussi entendre la haute region, assauoir le cerueau.

2. A la difference de celles qui ne se garissent point par ce remede, mais au contraire s'y aigrissent, & desirent plustost la saignée; par exemple, les inflammations des vlceres.

3. C'est à dire qu'il faut faire les euacuations par le vomissement. Cét Aphorisme semble vn peu crud si on le prend à la lettre, d'autant que les douleurs de teste & de poitrine requierent plus que rarement ce genre de remede: & de fait le vomissement

émeut & ébranle plustost le cerueau, qu'il ne le décharge; faiẽ des éblouïssemens, vertiges, & douleurs de teste; violante la poitrine, cause suffocation, & sur tout est contraire à ceux qui ont les poulmons malades. De plus, il est nuisible au ventricule mesme quand il est desbauché, receuant vn redoublement d'affliction par l'effort qu'il luy conuient endurer en se renuersant. Adioustons que la Nature mesme nous monstre qu'aux maladies du cerueau elle se décharge ordinairement par les selles; exemples en la surdité & l'ophthalmie, comme nous enseigne cy-apres Hippocrate au 60. Aphorisme de ce liure, & au 17. du 6. il faut donc entendre ce mot de douleurs, non de celles qui procedent de quelque intemperie, ou seule ou materielle, mais de celles que cause l'oppression des humeurs coulans à coup & abondamment en l'estomac: par exemple, du cerueau, ou s'y dégorgeans des parties inferieures; par exemple la bile y abondant du foye, ausquelles le vomissement est vn remede tres-vtile & pressant. Que si à l'égard du poulmon, nous disons que la purgation d'enhaut luy est vtile, nous entendons non la generale, qui se fait par vomissement, mais la particuliere, par les crachats.

4. Assauoir en la region inferieure, supposé aux reins, à la vessie, au foye, à la rate, aux intestins & autres parties.

5. I'entens en celles qui sans inflammation ont vne cause conjointe qui les entretient, assauoir vne matiere fixe à la partie affligée; par exemple la pituite qui cause la colique, l'humeur melancolic & bilieux, qui font les ictericies.



APHORISME XIX.

Qui potione medica dum purgantur non sitiunt, ipsorum purgandi finis non fit donec sitinerint.

Ceux qui ayans pris des potions purgatiues n'ont [1] point soif, ne seront point entierement [2] purgez que la soif ne leur soit [3] arriuée.

DISCOVRS.

SOIT que les purgations vniuerselles se fassent par le vomissement ou par les selles: la vraye marque d'vne iuste & entiere operation est la soif, comme nous dit le grand Hippocrate en cét Aphorisme. Ie dis d'vne iuste & entiere operation, parce que plusieurs sont purgez & beaucoup purgez qui ne le sont pas iustement: autres le sont iustement qui ne le sont pas entierement: autres le sont entierement qui ne le sont pas iustement. I'appelle ceux-là beaucoup purgez qui ne le sont pas iustement quand le purgatif euacuë des humeurs en abandance, mais pour n'auoir esté conuenablement ordonné laisse l'humeur peccant ou vne partie pour euacuer abondamment les humeurs qui ne pechoient que peu ou point du tout, ce qui ne se peut faire qu'auec de grandes violances. Telle maniere de purgation est suspecte & dangereuse, pource qu'ayant euacué les humeurs moins mal-faisans, & qui d'ailleurs pouuoient resister aux autres, elle semble leur laisser le corps en proye pour y rauager sans contredit. Les corps purgez iustement & non entierement sont ceux qui ayans reçeu le medicament proportionné à la qualité de l'humeur qui peche en eux, se sentent allegez d'vne partie de leur mal, non toutesfois entierement, pour n'auoir esté la quantité du purgatif conforme à celle de l'humeur peccant: telles purgations sont assez frequentes, pource qu'il est impossible de iuger precisément la quantité de l'humeur dont Nature demande la descharge, & que quand on pourroit en faire iugement certain, que cette mesme Nature ne la supporteroit pas tousiours toute à la fois; & en ce cas lors que l'on sent les malades demy soulagez on retourne sur les mesmes brisées pour leur donner vn entier & parfait allegement. Ceux qui sont purgez entierement, non pourtant iustement, sont ceux qui ayans pris vne dose excessiue de medicamens non proportionnez à leur mal ny à leurs forces, restent tres-lasches & abatus, non tant par l'euacuation entiere de ce qui pechoit, que par ce qui ne pechoit pas, le medicament ayant corrompu pour exercer son action aux despens du corps ce qui estoit sain aux humeurs, dissipé les esprits, & imprimé le caractere de sa malice aux parties solides, ce qui arriue entr'autres aux medicamens veneneux, comme l'ellebore, la colloquinte & semblables non corrigez ou pris en petite quantité excedante. Cette maniere de purger est autant fascheuse que la premiere, voire vn point dauantage: car bien que l'humeur peccant soit entierement purgé, la bassesse des forces,

la dissipation des esprits & la violance facile aux parties, sont cause qu'estant toute l'œconomie renuersée, nouuelle corruption se peut derechef glisser és humeurs, à laquelle il est bien moins aisé de resister que deuant, lors que les forces estoient vigoureuses. Or ces trois sortes de purgations estans defectueuses, celle-là est vrayement entiere, iuste & legitime, en laquelle tout l'humeur peccant est seul euacué, ce qui se reconnoist par le soulagement entier & parfait du malade, lequel se sent deliuré de tous les accidans qui le molestoient, au lieu desquels la soif suruient, assauoir la soif naturelle que les humeurs froids & pituiteux peuuent empescher quand l'estomac en est imbu. Car pour la soif contre nature, qui est celle que cause l'abondance des superfluitez chaudes, ameres & salées, comme la bile & la pituite pourrie, au lieu de suruenir à la purgation, elle doit cesser quand l'operation est loüable, ou du moins rester legere, conformément à la naturelle, d'autant que la soif qui precedoit la prise du medicament, continuë de mesme durant & apres son operation, ou bien augmente au lieu de diminuer : c'est vne marque certaine d'vn tres-mauuais effet. Cét Aphorisme donc ne se doit pas entendre de la purgation de toutes sortes d'humeurs, mais seulement de ceux qui par leur froideur empeschent la soif naturelle, laquelle on connoist estre vrayement de retour quand tous les autres accidans cessent & luy cedent la place. Or ce signe dénotant vne parfaite purgation, nous deuons recueillir de nostre Hippocrate que quand il est arriué l'on ne doit passer outre à purger, & que nous ne deuons nourrir les malades auant vne parfaite purgation, qui est denotée par son arriuée. C'est l'vtilité que nous tirerons du present Aphorisme.

Explication.

1. IL faut aussi entendre les purgatifs en forme solide, comme vn bol, pillules & tablettes, qui sont capables d'euacuer beaucoup d'humeurs, & les tirer de loing : car cette verité ne se rencontre pas toufiours aux purgatifs legers, que nous appellons minoratifs, comme la simple moelle de casse & les ptisanes où entre vn peu de sené.

2. D'autant que la condition plus necessaire en la purgation, est que les humeurs peccans soient entierement euacuez, ce qui ne peut estre sans la soif, l'arriuée de laquelle tesmoigne que beaucoup de serositez sont coulées auec le medicament. Cette marque toutefois est faillible en ceux qui ont le poulmon & le ventricule arrosez incessamment des eaux qui leur coulent du

cerueau; & en ceux-cy l'on connoist la bonté de leur purgation seulement par l'allegresse qu'ils ressentent, & la qualité de leurs excremens.

3. Attendu que c'est vn signe que l'humeur qui empeschoit la soif n'est pas encore euacué. Quelquefois celle-cy paroist peu de temps apres la prise du medicament, neantmoins la purgation n'est pas faite : ce qui peut venir du medicament mesme trop chaud, ou du temperament du ventricule. D'autres fois elle cesse quand elle a precedé; sçauoir est apres l'euacuation des humiditez bilieuses qui la causoient. Par fois elle ne paroist point du tout, quand ceux qui sont purgez ont le ventricule froid & humide, quand le medicament n'a aucune acrimonie, & quand l'humeur dominant est pituiteux & aquatic. En telles personnes la soif est dangereuse en suitte des purgations, pource qu'elle tesmoigne vne euacuation excessiue. La chaleur du poulmon peut entretenir cét accidant, & l'humidité du cerueau le faire cesser, & lors il n'est pas signe bien certain d'vne bonne ou mauuaise purgation.



APHORISME XX.

Si citra febrem tormina adsint, & genuum grauitas, & dolor lumborum, inferna purgatione opus esse significant.

Si à ceux qui n'ont point de [1] fievre suruiennent des [2] tranchées, pesanteur de [3] genoux, & douleur des [4] lombes, c'est signe qu'ils ont besoin de purgation par le [5] bas.

DISCOVRS.



OMME les maux de cœur, le vertige, l'amertume de bouche, le dégoust & semblables, tesmoignent que la purgation se doit faire par vomissement; ainsi quand les accidans icy couchez se font paroistre, ils dénotent qu'il y faut proceder par la voye inferieure; car comme nous auons dit plusieurs fois, le Medecin doit tousiours prendre pour guide de ses operations, la Nature dont il est coadiuteur & ministre, afin d'executer ce qu'elle luy monstre. Partant, où les humeurs se portent en haut, il faut le vo-

missement; où ils prennent le chemin du bas, la purgation inferieure. Mais d'autant qu'en purgeant haut & bas, on suit le mouuement elementaire des humeurs, ceux qui sont purgez par le haut estans subtils & legers n'ont besoin d'aucune preparation: aussi voyons nous que les remedes operans sans vomissement viennent en peu de temps à leur fin, au contraire de ceux qui vuident par le siege, lesquels agissent plus lentement, pour auoir la pluspart des humeurs à chasser, qui ne s'ébranlent pas du premier coup, & tant s'en faut deuiennent rebelles aux remedes, qui font en ce cas plus de mal que de bien. Il faut donc preparer ceux-cy, amollissant ce qui est dur, coupant & attenuant ce qui est espois, détachant peu à peu ce qui est gluant & visqueux, & de plus, ouurant & défrichant les voyes par lesquelles tout doit couler, tant les veines où logent les humeurs peccans, que le ventricule & les intestins pleins & farcis de quantité d'excremens, qui ne pouuans estre euacuez d'eux mesmes, empeschent tout d'vn temps l'euacuation des autres superfluitez, qui par consequent estans retenuës és intestins, causent des coliques & tranchées douloureuses; ou mesme s'arrestans aux parties qu'elles affligent, émeuës qu'elles sont du purgatif qui n'a point esté precedé d'vne iuste preparation, redoublent les douleurs, chassent les esprits, abattent les forces, & par fois au peril de la vie, se iettent sur les parties nobles & principales. Donc les preparations de tels humeurs se feront par les boüillons medicinaux, les apozemes, iuleps, lotions, frictions: mais surtout par les lauemens & iniections frequentes qui ont la proprieté de preparer & purger d'vn temps les premieres voyes, & par telle preparation rendre la purgation solemnelle d'vn plus heureux succés, la faisant seconder auec facilité l'intention de la Nature, dont nous tirerons le fruit de cét Aphorisme, par lequel nous sommes enseignez de suiure le mouuement des humeurs, quand eux mesmes indiquent la maniere de leur euacuation.

Explication.

1. VIolante & continuë, soit essencielle, soit accidentelle, à l'inflammation de quelque viscere, supposé du foye: car pour quelque fievre legere, il arriue rarement qu'elle n'accompagne les grandes douleurs, & échauffant les esprits n'allume du moins des fievres ephemeres.

2. Soit de quelque matiere acre, supposé de bile ou pituite sa-

lée, amassées és intestins, soit de vents retenus à cause de la paresse du ventre.

3. A cause de la terrestrité des humeurs qui tombent par fois dessus dans la décharge des veines, ou qui espousent cette qualité par la froideur de ces parties, notamment quand on a vescu de viandes grossieres, froides & terrestres.

4. Assauoir vne doulcur tensiue & pesante, à cause du sang terrestre retenu dans la veine caue qui est couchée le long des lombes, lequel n'a point de décharge par les hemorrhoïdes comme il deuroit auoir.

5. Tant pource que c'est leur naturelle inclination, qu'à cause de la peine qu'en tels accidans on souffre en vomissant.



APHORISME XXI.

Excrementa alui nigra sanguini atro similia, sponte euntia siue cum febre siue citra febrem, pessima: & quanto ipsorum colores peiores fuerint plures, eo deteriora. A medicamento autem talia exigi, melius est, idque quanto ipsorum plures fuerint colores non praui.

Les deiections noires, telles que d'vn sang [1] noir, venant d'elles [2] mesmes, tant auec fievre que sans [3] fievres, sont [4] pernicieuses, & d'autant plus qu'il y aura de mauuaises [5] couleurs en telles deiections, d'autant plus il y aura de danger: que si cela se fait par le moyen des medicamens tout en ira [6] mieux; & plus il y aura de couleurs, moins il y aura [7] de mal.

DISCOVRS.

QVAND le foye ayant reçeu du ventricule vn chile bien fait, le change en sang, & autres humeurs qui en constituënt la masse, ce qui reste de l'aliment reçeu tombe des menus intestins dans les gros comme chose inutile & superfluë: mais comme cette matiere de rebut estoit dans le chile, confuse & meslée auec celle dont se fait le sang par le bon chile de la chaleur naturelle, cette artisane signalée qui opere tout en nous; il est certain que cette mesme chaleur qui est toute benigne, à l'imitation du Soleil ce grand œil de l'Vniuers qui enuisage d'vn mesme temps les Palais & les Cabanes,

esclaire les cloaques puants aussi bien que les parterres delicieux, & se meslant parmy l'inutile aussi biẽ qu'auec l'vtile, y laisse tousiours quelque reste de ses influences; au moyen desquelles, outre que cette matiere ne fait aucu tort, si ce n'est quand elle est trop long temps retenuë és intestins, elle tesmoigne la benignité des humeurs & la santé des parties qui s'en nourrissent. Au contraire, quand le ventricule ou le foye, ou tous deux ensemble font mal leur deuoir, que la chaleur naturelle est foible, que la contre-naturelle la surmonte, la matiere superfluë en estant abandonnée offence les parties par où elle passe, & tesmoigne que ce qui estoit de meilleur en elle lors de la separation, sera tout inutile à la nourriture, ou bien la donnera fort mauuaise aux parties qui se l'assembleront. Or les signes des deiections tant bonnes que mauuaises se tirent de trois choses principalement, assauoir de la consistance, de l'odeur & de la couleur. Pour la consistance, il faut qu'elles soient molles & bien liées; & quant à l'odeur, qu'elles n'ayent point vne puanteur insupportable, desquelles deux conditions nous nous tairons pour nous arrester à la couleur, suiuant nostre Aphorisme, qui nous propose plusieurs mauuaises couleurs aux excremens, sans en declarer aucune, sauf la noire la plus pernicieuse de toutes, comme estant engeance ou d'vne insigne chaleur, ou d'vne froideur extréme, qui sont deux excés tres-dangereux & ennemis de la vie. Le premier, donnant l'humide radical auquel subsiste la chaleur naturelle, l'autre l'esteignant & suffoquant. Entre ces deux il y a quelques couleurs qui ne sont pas moyennes, mais fort approchantes des extrémitez. Telles sont à la noirceur du froid la couleur liuide, perce & grisastre; à celle du chaud, la bleuë & la verte, les premieres tenans la Nature melancolique, les dernieres, de la bilieuse, mais toutes degenerant entierement de leur ordinaire constitution. Ces couleurs sont à bon droit blasmées de nostre Hippocrate au l. 2. du Prognostic, pource qu'elles démonstrent le mauuais ménage des humeurs qui rendent la condition du corps d'autant pire qu'ils sont esloignez de leur naturelle temperature, qui entretient le concert des corps bien composez, d'où dépend la santé & longueur de la vie. Et le plus dangereux de tout, est quand telles deiections viennent, non par la vertu & attraction des medicamens, car elle est tolerable, ou par la force de Nature en vn temps de crise: mais par la seule violance d'vne maladie, qui est tesmoignage de grande corruption, & que l'habitude du corps est extrémement esloignée de la ligne de Nature. De cette connoissance, on peut prognostiquer facilement quelle sera l'issuë d'vne maladie, predisant le peril d'autant

plus

plus grand, que les couleurs qui paroistront aux excremens seront pernicieuses, & venuës hors de temps, qui est l'vtilité que nous recueillerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. CE qui tesmoigne ou l'extinction de la chaleur naturelle, & lors les deiections paroissent plustost liuides & plombées que noires : ou vne extresme adustion, & lors elles sont noires parfaitement, ressemblans d'ordinaire à de la poix fonduë.

2. Non par effort de Nature, chassant à iour de crise conuenablement indiqué ce qui luy est nuisible : mais par irritation de la faculté retentrice que cause la malice de l'humeur peccant, s'il est chaud & acre : ou par resolution des forces naturelles s'il est froid.

3. Suiuant que la bile noire est proche ou loing du cœur, qu'elle est plus ou moins chaude & vaporeuse.

4. Comme cause & comme signe : comme cause, d'autant qu'elle brusle & vlcere les parties où elle passe, notamment quand la melancolie est faite de vraye bile aduste : & comme signe, d'autant qu'elle dénote le vice des parties officiales, d'autant plus dangereux, qu'il a esté long temps à paroistre ; declarant mesme que ce vice est imprimé fortement en quelque viscere, par vn vlcere ou chancre malin qui fournit tousiours cette sorte d'humeur.

5. Pource que les couleurs, telles que sont la verde, la bleuë, la rousse, la grise, & semblables, tesmoignent diuersité de vices aux humeurs, & consequemment diuerses maladies, plus difficiles à guerir qu'vne seule.

6. Quand les excremens sortans par la vertu d'vn purgatif sont teints de couleurs diuerses.

7. Attendu qu'elles démonstrent que la Nature est forte, estant elle qui fait operer le medicament, & que les humeurs obeïssent aux remedes qui les euacuent : ioint que c'est vn tesmoignage qu'ils ne sont point malins, & n'ont encore fait de violance aux parties, comme ceux qui sortent de leur propre mouuement sans soulager les malades.



APHORISME XXII.

Morbis quibusuis incipientibus si atra bilis suprà infráve exierit, perniciosum.

Si au commencement des maladies [1] telles qu'elles soient, la bile noire sort [2] par haut ou par [3] bas, c'est signe [4] mortel.

DISCOVRS.



'EST vn bien fort souhaitable de voir la Nature décharger ce qui luy nuit lors qu'elle est oppressée. Au contraire, quand les décharges luy arriuent par voye de symptome, il n'y a rien de plus déplorable ny calamiteux pour elle, signamment où les humeurs sortans ont acquis vn extréme degré de malice, comme la bile noire dont parle nostre Aphorisme. Mais pour sçauoir qui est cette bile noire ou melancolie si dangereuse, il faut oster l'ambage de ce nom, & distinguer les humeurs tant naturels que contre nature qui en portent le tiltre. La bile noire donc est ou naturelle ou contre nature. La naturelle se prend en deux manieres, assauoir pour vn des humeurs qui compose la masse du sang, que l'on appelle aucunefois sang & suc melancolic, & pour l'excrement de cét humeur que la ratte attire du foye meslé de quelque portion loüable pour son entretien. Ces deux melancolies sont vtiles : la premiere pour la nourriture qu'elle donne auec le sang; l'autre pour exciter l'appetit & resserrer le ventricule par son aigreur, afin de retenir & mieux embrasser les viandes. Ce qui arriue lors que la rate s'estant rassasiée de ce qui la pouuoit accommoder parmy cét excrement, s'en descharge au viscere susdit par le vaisseau, lequel y dégorge cette superfluité, semblable à la lie de vin, laquelle ensemble auec le chile tombe par apres dans les intestins. La melancolie contre nature se prend ou proprement, ou improprement. Improprement pour tout ce qui se rencontre noirastre au corps : par exemple du sang caillé dans les intestins, ou en quelque autre lieu hors des vaisseaux. Proprement pour l'adustion de tout humeur dans les vaisseaux, notamment de la bile & du suc melancolic proprement appellé. Car que de la pituite & du sang se fasse immediatement la bile noire, il n'y a guere d'apparence, si nous considerons en quelle maniere les humeurs peuuent changer de nature. Premierement, quant à la

pituite qui est vn humeur froid & aqueux, si elle est naturelle, elle se tourne en sang : si contre nature, sa partie plus subtile s'exhale; la plus terrestre s'endurcit, & acquerant la consistance de pierre, de plastre, & semblable matiere, perd le nom d'humeur comme elle en a perdu la fluidité. Et quant au sang, lors qu'il contracte pourriture & chaleur estrangere, sa partie plus subtile se fait en bile; la plus terrestre en melancolie, simple & naturelle, de sorte qu'il ne peut estre, entant que sang, la matiere prochaine & immediate de la bile noire : mais bien l'éloignée & mediate. Restent donc la bile & melancolie naturelles, de l'adustion desquelles se forme cette bile noire, plus ou moins maligne, celle de la melancolie naturelle estant la moins mal faisante, & l'autre nuisible & pernicieuse extrémement, donnant des marques certaines de sa malice & venenosité dedans & dehors; car elle cause au dedans des vlceres & chancres non curables, elle brusle & corrompt ce qu'elle touche; dehors elle brusle & fermente la terre. Les souris, les mouches & autres animaux imparfaits, ne s'arrestent iamais sur les excremens qui en sont imbus, & la fuyent comme vn venin tres-pressant. C'est de celle-cy que nostre Hippocrate entend parler, comme nous auons dit au commencement de ce Discours, laquelle sortant au premier temps de la maladie, tesmoigne non seulement l'oppression & resolution des parties, mais aussi vne entiere adustion des humeurs, & ensemble la perte de la chaleur naturelle qu'ils ne peuuent plus entretenir : ce que voyant le Medecin, il peut sans crainte de s'abuser, pronostiquer la mort, & n'auoir plus d'esperance aux remedes, qui est le sujet que nous deuons recueillir de cét Aphorisme.

Explication.

1. OV aucun signe de coction ne paroissant, nulle euacuation ne peut estre loüable.
2. Par le vomissement, ou par les crachats.
3. Par le siege, ou par la vessie.
4. Attendu que d'vne part telles excretions tesmoignent que la faculté expultrice agit, non de son mouuement, mais par irritation de la cause maladiue, ou que la retentrice est tout à fait affoiblie; & de l'autre, qu'il y a pourriture insigne aux humeurs & parties solides, parmy laquelle la vie ne peut long temps subsister. Telles euacuations quoy que d'vn sinistre presage de tous costez, le sont encore plus du haut que du bas.



APHORISME XXIII.

Quibus per modos acutos, aut diuturnos, aut vulnera, aut alium modum extenuatis atra bilis, aut velut ſanguis niger ſubierit poſtridie moriuntur.

Toutes perſonnes attaintes de maladies [1] aiguës ou [2] longues, ou [3] playes, ou de toute autre choſe [4] que ce ſoit, à qui la bile noire [5] ou quelque eſpece de ſang [6] noir tombe par [7] le bas, mourra [8] le lendemain.

DISCOVRS.



LA couleur noire eſt touſiours ſuſpecte dans les humeurs, & n'importe qu'elle ſoit attachée à la bile ou au ſang, elle donne vne perpetuelle occaſion de dueil comme elle en eſt le ſigne & marque exterieure. Ce qu'Hippocrate nous a declaré aux deux Aphoriſmes precedans, en celuy-cy & au ſuiuant, où parlant des excremens qui portent cette couleur, il ne pronoſtique rien que mort ou peril extréme; aſſauoir vn extréme peril où la bile noire procede de l'humeur melancolic ſimplement bruſlé; & la mort où elle naiſt de la bile jaune, noircie par vne extréme aduſtion. L'exemple de la premiere en l'Aphoriſme 21. & de la ſeconde au 22. Or quoy que l'vne & l'autre ſoient appellées bile noire, la derniere pourtant en porte le nom plus abſolument, comme elle ſe fait ſentir plus viuement que l'autre: differant ces deux, en ce que la premiere, qu'Hippocrate appelle excremens noirs, ſemblables à du ſang noir, eſt comme fonduë & liquefiée, non congelée en parcelles, ainſi que le ſang ſorty de ſes vaiſſeaux: mais la ſeconde, outre ſa fuſion & liquefaction, eſt ſplendide & éclatante, & d'abondant fermente la terre comme le vinaigre, ce que ne font pas les deiections noires ſimples, dit Galien: & en cét Aphoriſme noſtre Hippocrate traitant de ces deux ſortes de deiections, les prononce toutes deux mortelles abſolument; & comme ſon iugement a eſté touſiours admirable dans les prognoſtics, il y préfinit le terme de la mort fort court, ſans diſtinction des âges ny des ſexes, ſoit que l'experience luy euſt appris cette verité, ſoit que la raiſon luy dictaſt, ou que les forces des malades ſont extrémement abaiſſées, & qu'en ſuite paroiſt la couleur noire qui eſt ſigne de l'entiere extinction de la chaleur naturelle, la vie ne peut ſubſi-

ster dauantage faute de nourriture & d'esprits, ce que tesmoigne la parfaite adustion des humeurs, qui estans en leur entier fournissent matiere à tous les deux. C'est icy où le Medecin qui ne peut guarir à cause de l'opiniastreté de la maladie & la malice de sa cause, ne laisse de trouuer occasion de gloire, predisant iudicieusement le succés du mal, quoy que funeste, & se liberant par ce moyen de la calomnie qu'il pourroit encourir pour n'auoir preuû ce qui pouuoit arriuer, qui est le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Lesquelles en peu de temps acheuent leur periode, notamment quand l'humeur qui les entretient est extremement chaud, comme la bile noire engendre la iaune.

2. Assauoir les maladies chroniques, comme fievres hectiques & quartes, abcés du poulmon, de la vessie, & semblables, lesquelles à la longue minent les forces, détruisent le temperament & la complexion, alterent & changent les humeurs.

3. Esquelles on fait de grandes pertes de sang, & par consequent d'esprits, ce qui broüille toute l'œconomie corporelle, & introduit aux humeurs la pourriture par la perte d'vne grande partie de la chaleur naturelle qui seule peut empescher le desordre.

4. Assauoir quelque autre cause externe, supposé vn trauail violant & de durée, qui a mis toutes les forces à bas; vn long ieusne, ou l'vsage d'alimens tous contraires à la santé.

5. Assauoir celle qui est faite de la bile iaune bruslée, laquelle ressemble en couleur, consistance & lucidité à de la poix fonduë, & qui creuasse & fermente la terre comme le vinaigre.

6. Soit sang, proprement dit tombé dans les intestins, noirci & caillé, ou la bile noire causée de la melancolie naturelle aduste.

7. Voire mesme par les vrines, le vomissement & les crachats.

8. Ne restant plus rien au corps dont la vie puisse estre entretenuë, attendu que les humeurs sont corrompus, les esprits dissipez, & la vertu des parties solides toute resoute.

APHORISME XXIV.

Dysenteria si ab atra bile incipiat, exitiosa.

La [1] dysenterie qui commence [2] par la bile [3] noire, est [4] mortelle.

DISCOVRS.



OVTES les décharges qui arriuent aux maladies, se font par voye de crise ou de symptome, la Nature opere aux premieres; la maladie aux dernieres: celle-là tend à la santé, celle-cy à la mort, les descharges naturelles plus loüables & souhaitables, se font à la fin des maladies où Nature opere librement & sans contrainte; les moins loüables dans le progrés & vigueur d'icelles, où elle est irritée des causes maladiues, & celles-cy soulagent bien le corps, mais seulement en partie, & tousiours auec soupçon & crainte de pis: là où les autres terminent le mal parfaitement & sans crainte de retour, lors qu'elles sont entieres. Les symptomatiques viennẽt au commencement, progrés & estat des maladies, iamais en leur declin, non plus que les critiques en leur commencement. Et comme les décharges critiques sont les plus loüables qui viennent au dernier temps des maladies, asçauoir au déclin, ainsi les symptomatiques les plus dangereuses, sont celles qui viennent au commencement; les premieres tesmoignant le triomphe de la Nature sur la maladie; les dernieres celuy de la maladie sur la Nature. Car les décharges qui arriuent au commencement en toutes choses sont encore cruës, & où Nature n'a rien separé, sont marques ou de la foiblesse de la faculté retentrice, ou de l'irritation de l'expultrice, causée tant par la qualité, que par l'abondance de la matiere peccante, laquelle corrompt & change en sa ressemblance les humeurs plus loüables: ce qui est d'autant plus calamiteux que telle matiere est maligne, & la maladie où elle paroist est de soy dangereuse. De là vient que la bile noire sortant au commencement des dysenteries, est vn signe mortel comme le dit icy nostre Hippocrate. I'entens cette bile noire qui vient de l'adustion de la jaune, & cette dysenterie proprement appellée, laquelle ronge & vlcere les intestins, non les autres improprement dites dont nous pourrons parler ailleurs. Or comme ainsi soit que toute dysenterie lors qu'elle perseuere fait vlcere aux intestins, & que tout vlcere de ces parties est de difficile consoli-

dation, il deuient d'autant plus fascheux & rebelle que la matiere qui le fait est maligne & incapable de coction. Tels sont ceux que cause la bile noire, lesquels dégenerans en chancres malins, s'irritent plustost par les remedes, qu'ils ne reçoiuent guarison, & rampans par la continuité des intestins, & rongeans l'vne & l'autre de leurs tuniques, rendent enfin ces conduits, si necessaires aux fonctions naturelles, incapables de leurs offices, qu'elles ne peuuent vaquer ny à la perfection & distribution du chile, ny à vne conuenable expulsion des excremens, d'où de necessité suruient la mort. Partant toutes & quantesfois que ce signe pernicieux paroistra du commencement en vne maladie, lors ayant égard à la malice de sa cause, nous deuons de bonne heure pour nous garantir de la calomnie, & maintenir la gloire de nostre profession, prédire la mort asseurément, qui est l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Qvi est proprement vne euacuation de sang par le bas, iointe à vn vlcere des intestins tant gros que menus, qui se fait auec extréme douleur.

2. Cependant que toutes choses sont encore cruës, & que les causes maladiues opprimant la Nature, elle ne peut faire d'euacuation de son propre mouuement.

3. Qui fait plus de mal que la iaune, tant pource qu'elle est plus chaude & acre, que pource qu'estant plus espoisse & moins coulante elle s'attache plus fortement aux intestins, & est long temps à y passer.

4. Tant à cause que l'humeur dont elle est causée, est indomptable, & ne peut estre adoucy en aucune façon, de maniere qu'au lieu de nourrir la partie où il aborde, il la ronge sans cesse ; qu'à cause que l'vlcere est irrité perpetuellement par l'attouchement de la matiere excrementeuse ; ioint l'humectation continuelle, contraire aux vlceres qui veulent estre dessechez pour guarir, & que les medicamens n'y peuuent adherer.



APHORISME XXV.

Sanguinem supernè quidem efferri, qualiscunque sit, malum: Infernè verò niger, si deiiciatur, bonum.

Le sang ietté par le [1] haut, quel qu'il [2] soit, est d'vn [3] mauuais presage: mais si par [4] le bas on en iette de [5] noir, c'est vn bon [6] presage.

DISCOVRS.



VX Aphorismes precedans où nostre sage Vieillard a traité de la bile noire, il en a eu si mauuaise opinion qu'il a tousiours prononcé son euacuation mortelle par quelque endroit qu'elle se fist, & non sans raison, vû la qualité de cét humeur qui tesmoigne l'incendie & la pourriture de tous les sucs qui nourrissent le corps, & d'abondant offence grieuement les parties qui se trouuent en son passage par les impreßions malignes qu'il leur laisse, se rendant suspect comme cause & comme signe; mais il est icy question d'vn humeur beaucoup plus precieux à la Nature, qui est le sang dont la qualité est tousiours bien faisante, & la quantité n'offence iamais, sinon entant qu'elle cause des excés de santé; de maniere qu'il ne faut s'émerueiller si Nature y faisant le magazin dont elle puise la matiere qui nourrit, anime & viuifie les corps, sa perte est extrémement preiudiciable à ceux qui à leur grand desplaisir l'espanchent plus souuent & copieusement qu'il n'est expediant pour leur santé; ainsi nous voyons les forces defaillir & les syncopes arriuer és grandes hemorrhagies, voire en celles qui sont critiques quand elles passent en l'excés. Mais ce qui est extremement espouuantable aux euacuations sanguines, est quand elles viennent par des lieux extraordinaires & incommodes, ce qui tesmoigne qu'elles tiennent plus du symptome que de la crise: tel est le sang venant du poulmon, de l'aspre artere, de l'estomac, & lieux voisins, dont le dégorgement se fait par la bouche: tel est celuy que vomit le foye dans les intestins, comme aux flux hepatics, & celuy que les intestins espanchent de leurs propres veines, comme aux dysenteries, flux pernicieux, en qualité de cause & de signe: de cause, attendu la debilité qui reste de la perte des esprits & de la chaleur, lesquels subsistent par le sang. De signe, attendu que telles euacuations demonstrent ou solution de conti-

continuité és parties dont elles viennent; ou la resolution & foiblesse extréme de leur vertu retentrice. Mais les plus dangereux sont ceux qui viennent par la bouche, d'autant que leur dommage doit estre estimé suiuant le merite des parties interessées. Or est-il que les parties superieures sont plus nobles que les inferieures, partant le dommage qu'elles reçoiuent, importe beaucoup plus à la santé que celuy des autres; & de fait, si nous estimons les euacuations sanglantes à la quantité, lors que le sang vient abondamment par la bouche, comme dans le vomissement, la mort vient bien plus viste que quand on le iette par les selles en quantité pareille & plus grande; & où il vient lentement par l'vn & l'autre endroit, il y a bien plus d'asseurance de santé du costé du bas que de la part du haut, estans les hemorrhoïdes & dysenteries legeres beaucoup plus aisées à guarir que les vlceres du poulmon & de l'aspre artere; c'est pourquoy nostre Hippocrate enseignant icy le danger qui peut suruenir à telles euacuations, nous prononce absolument que le sang qui vient des parties superieures, vient tousiours auec peril; & nous disant que celuy qui sort des inferieures, fait du bien, s'il est noir, nous fait entendre ce semble que l'autre qui n'est de cette qualité, n'est du moins si dangereux que le precedant qui vient par haut, laquelle opinion peut estre confirmée par les raisons & demonstrations cy-dessus. C'est le fruit que nous auons à cueillir de cét Aphorisme.

Explication.

1. PAr vomissement; du ventricule, par le crachat & la toux; des genciues, de l'aspre artere, du poulmon, & en vn mot de toutes les parties thoraciques, d'où il prend son chemin par la bouche. On peut aussi entendre celuy qui vient du nez, duquel on a vû parfois des euacuations si excessiues, que les malades en sont morts: mais pour l'ordinaire son flux est salutaire entant qu'il décharge le cerueau, & appaise les douleurs de teste.

2. Assauoir, noir, rouge, ou écumeux, coulant ou glacé, peu ou beaucoup, auec douleur ou sans douleur, par rupture, erosion, ou simple entr'ouuerture de la bouche des vaisseaux.

3. Met les personnes en peril à cause de la perte d'vne matiere tres-vtile à la nourriture, dont le corps est en partie frustré: ioint la difficulté de revnir en ces parties les vaisseaux diuisez, notamment quand la cacochymie a causé la solution de continuité. Il faut excepter celuy qui se crache aux pleuresies, ou que

iettent celles qui n'ont la liberté des purgations lunaires.

4. Assauoir par les selles, non en grande, mais en petite & mediocre quantité, & ce par interuales.

5. Comme celuy qui vient des hemorrhoïdes, ou du flux hepatic limoneux, quand le foye, non du tout affoibly, lasche peu de sang és intestins, lequel pour n'estre hasté de couler, à cause de la petite quantité, s'époissit & noircit; ou celuy qui vient tel du foye quand la rate trop debile ne le peut attirer.

6. Attendu que la retention de tel sang cause de grandes incommoditez, & entretient les maladies melancoliques comme son euacuation les fait aneantir. I'entens en premier lieu celuy des hemorrhoïdes, & en second celuy que la rate n'a pû attirer: car par le flux hepatic limoneux, il est tousiours auec danger, non toutefois si grand que l'hepatic simple, que nous appellons lotif, pource que l'on y iette du sang semblable à des laueures de chair, & en abondance. Telle euacuation de sang noir peut estre dite bonne à l'égard de la derniere, c'est à dire meilleure.

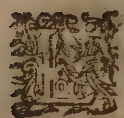


APHORISME XXVI.

Si dysenteria laboranti veluti carnicula deiiciantur, mortiferum.

Si celuy qui est attaint [1] de dysenterie iette comme des [2] petits morceaux de chair c'est signe [3] mortel.

DISCOVRS.



A dysenterie est vn mal trés-dangereux, les douleurs & trauaux extrémes qu'elle donne, sont des arres funestes de la mort qu'elle traine en queuë, notamment où elle perseuere long temps, & de simple deuient vlcereuse. I'entens la dysenterie proprement appellée, à la difference des flux sanglans qui en portent le nom à mauuais tiltre, tels que sont les flux, hepatic, rougeastre & noir, prouenans de l'imbecillité du foye, tant à retenir & cuire, cõme à separer: à retenir & cuire au flux, proprement sanglant & aqueux: à separer, au noirastre & limoneux, ou celuy qui vient par periodes à ceux qui ont esté mutilez de quelque mẽbre notable, comme d'vn bras ou d'vne iambe, ausquels Nature procure par les selles la décharge des matieres qui deuroiẽt nourrir la partie qui est dehors,

ou qui vient aux personnes qui ont autrefois beaucoup trauaillé en faisant bonne chere, & ayans quitté le trauail se nourrissent comme deuant; ou qui arriuent à quelques charges, dont le cours ordinaire est diuerty par la voye du siege. Mais il n'est point icy question de telles dysenteries, ains seulement de celle qui est ainsi proprement appellée, laquelle est définie de quelques vns par la difficulté des intestins; non ayans égard à l'excretion, car souuent elle n'est que trop facile; mais aux douleurs & tranchées qui violantent ceux qui en sont attaquez; d'autres la définissent en flux de sang, causé de l'vlceration des intestins. L'vne & l'autre définition est valable, si nous entendons la premiere de la dysenterie en son commencement & en sa fin; c'est assauoir confirmée & non confirmée, & la derniere, de la confirmée seulement; c'est à dire quand il y a des vlceres formez, car ce mal va par degrez, qui sont trois: attendu qu'en premier lieu sont emportées les glaires qui enduisent le dedans des intestins, & en suite la graisse qui leur est adherante, meslée de quelque peu de sang. Secondement, la superficie de la tunique interieure est enleuée, ce que l'on connoist par les fibres & pellicules broüillées parmy les excremens. Tiercement & finalement, la double tunique, ou si vous voulez la substance charneuse des intestins, est vlcerée, & c'est lors qu'il paroist aux déiections, tantost du pus meslé de sang, tantost comme des morceaux de chair, ce qui est mortel suiuant nostre Aphorisme, notamment quand les menus boyaux sont offencez; car aux gros il y a quelque peu moins de peril. Tous humeurs peuuent causer ce mal lors qu'ils dégenerent de leur naturelle benignité, & acquierent acrimonie. La bile ou pituite, plus communément celle-cy aux femmes & aux vieillards, l'autre aux ieunes hommes, sur tout à ceux qui ont vn temperament fort chaud; par exemple, les rousseaux & lentillez, lesquels outre la particuliere disposition qu'ils y ont, en sont traitez beaucoup pirement que les autres, sur tous, les noirs lentillez qui deuiennent facilement atrabilaires. Or est-il que les vlceres procedans de la bile noire, treuuent mal-aisément leur remede, attendu qu'ils tiennent de la nature des chancres, & sont d'autant plus cruels qu'ils sont grands & profonds, & s'attachent à des parties, de l'office desquelles la vie ne se peut passer comme les intestins; desquels mesme les vlceres simples sont mortels. Toutes les fois donc que nous connoistrons ces vlceres par les ressemblances des chairs qui viendront auec les matieres, nous pouuons sans nous abuser predire la mort, suiuant que l'enseigne cét Aphorisme, qui est toute l'vtilité que nous en pouuons tirer.

Explication.

1. C'Est à dire de la dysenterie proprement nommée, qui est vn flux sanglant & douloureux, qui aboutit finalement en vn ou en plusieurs vlceres des intestins.

2. Attendu que proprement ce ne peuuent estre des chairs, car les intestins sont membraneux ; mais ces membranes sont dites charneuses, à cause de leur époisseur, & des fibres dont elles sont entrelassées. De plus, cette substance intestine qui sort auec les excremens, quoy qu'elle soit blanche, paroist rougeastre comme de la chair, à cause du meslange du sang qui sort auec.

3. La mort estant infaillible quand toutes les deux tuniques sont vlcerées, de sorte qu'il ne se peut faire cicatrice, n'y ayant plus de fondement pour engendrer nouuelle chair, lequel reste tousiours tandis qu'vne demeure saine.



APHORISME XXVII.

Quibus per febres sanguinis vndecumque eruperit copia, conualescentibus ventres humectantur.

Ceux qui perdent beaucoup [1] de sang dans les [2] fievres, de quelque partie que [3] ce soit, ont le ventre humide durant le temps qu'ils [4] se remettent.

DISCOVRS.



TOVTES euacuations copieuses donnent de la crainte : mais entr'autres celles du sang apportent de la terreur, attendu que la matiere de la nourriture & des esprits estant inutilement espanchez, les forces vont en vne manifeste decadence, d'autant plus à redouter que l'abondance est iointe à la soudaineté. Or comme ainsi soit qu'en toute constitution de corps, soit saine, neutre ou malade, en laquelle on souffre perte de sang, celle des forces suit auec. Elle est beaucoup plus funeste és maladies ; par exemple, aux fievres où les forces sont ja fort diminuées, qu'aux deux autres estats,

en l'vn desquels elles sont entieres, & en l'autre on balance de decliner. Cette perte de forces se donne à connoistre par diuers accidens dangereux & mortels la pluspart, comme entr'autres la cachexie & l'hydropisie, toutes deux procedantes des coctions mal faites, attendu que le ventricule chilifiant par sa propre vertu, doit estre assisté pour cuire, de la chaleur des visceres plus prochains, signamment du foye le plus chaleureux de tous; s'il manque de cette assistance, le chile reste crud, & sa coction imparfaite, partant le premier fondement de la nourriture est renuersé. Mais que fera ce foye quand il luy faudra trauailler luy mesme, & s'employer à cuire luy tout seul le sang qui est son ouurage propre, & en cette chaleur debile, & qui n'a pas esté bastante d'eschauffer le ventricule? encore s'il receuoit vn chile parfait il pourroit auec vne chaleur imbecille cuire à la longue ce qu'il feroit en moins de temps auec vne plus forte; mais la condition du mesme y repugne, lequel estant desia crud est attiré par vn viscere incapable de suppléer à son défaut, auquel au lieu de le reparer il en adiousteroit plustost vn nouueau en le rafroidissant dauantage, quand mesme il auroit esté parfaitement élabouré du commencement. Suit la troisiesme coction dont les deux autres ne sont que dépositions; celle-cy se fait en chaque partie du corps par vne vertu particuliere qu'elles ont de tendre tousiours à leur confirmation, conuertissant en leur substance la nourriture qu'elles attiroient: cette assimilation doit auoir deux conditions principales; l'vne, que la partie receuant la nourriture, soit saine & accompagnée de chaleur & d'esprits suffisans, au moyen desquels elle la conuertisse en sa nature: l'autre, que le sang soit pur, cuit & bien élabouré pour estre employé vtilement en vn ouurage si necessaire. Cependant, apres les grãdes euacuations de cét humeur si precieux, tant s'en faut que les deux conditions se rencontrent en perfection, qu'elles y sont au contraire grandement defectueuses; pource, quant à la premiere, que les esprits qui sont engeance du sang, lesquels influent sans cesse aux parties, n'y abondent plus par sa perte en telle affluance qu'il seroit besoin pour l'entretien de ceux qui par le bon suc de l'humeur radical sont fixes & comme couchez à chaque parcelle du corps, d'où estant cét humeur benin, necessité de se consumer faute d'entretien suffisant; les esprits aussi qui luy sont attachez se perdent à mesure de sa consumption, cause qui fait que les mesmes parties ne se peuuent apres accommoder valablement de la nourriture qui s'y porte, sur tout quand elle est plus copieuse qu'elles n'en peuuent cuire. Et quant à la seconde condition, le sang ne peut estre bien cuit & elaboré, là où le foye est rafroidy. Or est-il qu'il reçoit vn grand rafroidissement de la perte excessiue du sang, le-

quel par sa chaleur benigne, aide à se faire luy mesme, ainsi nous voyons que par telle euacuation les trois coctions sont blessées: mais comme c'est vne matiere generale des Medecins, qu'vne coction ne peut reparer le vice de sa precedante; nostre Hippocrate n'a point iugé à propos d'estaler les vices de tous les trois, mais seulement de declarer le plus commun de la premiere, nous donnant à penser des autres. Ce vice est le flux de ventre, procedant de la crudité du ventricule & menus intestins, lesquels ne faisans pas vn chile assez loüable pour estre attiré au foye, du moins tout entier, le laissent couler la plus part és gros intestins; lesquels finalement le mettent dehors, comme chose de rebut, & ainsi le corps est mal nourry, ce qui arriue principalement lors qu'ayant seulement égard à la grandeur de l'euacuation, non à la debilité des forces qui la suit, on veut reparer en vn instant la substance perduë; ce que ne permet pas la debilité des parties officiales, comme le ventricule & le foye, qui de chauds deuiennent froids par l'euacuation susdite, soudaine & copieuse; partant, outre le prognostic que nous auons à faire d'vn flux de ventre prochain, apres la perte de beaucoup de sang, nous deuons apprendre à nourrir les malades legerement, aussi bien sans fievre qu'auec fievre, & leur donner tant en qualité, que quantité des alimens proportionnez à leurs forces. Outre quoy, nous deuons sçauoir que tels flux de ventre arriuans, qui sont d'vne matiere cruë, l'on ne les doit arrester sans vne meure deliberation, qui sont les vtilitez & profits que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir en excessiue quantité, soit à vne ou plusieurs fois consecutiues.

2. Quand les forces sont desia fort diminuées, critiquement ou symptomatiquement.

3. Soit du nez, du siege, ou de la matrice, qui sont flux de sang naturels: cecy pour estre appliqué au flux & pertes de sang qui procedent de causes externes, comme de coups d'espée, ou de l'expresse ouuerture d'vne veine, ou d'vne artere.

4. Pource que la chaleur naturelle estant debilitée, la coction des alimens ne se fait pas si bien que quand elle est forte, voire mesme la distribution du chile aux intestins & mesentere; partant apres tels flux il faut nourrir legerement. Les flux sont par fois salutaires apres les saignées faites iusques à defaillance, aux fievres ardantes où le corps est en vn instant rafraichy.



APHORISME XXVIII.

Quibus deiectiones sunt biliosæ, superueniente surditate cessant : & contrà, quibus surditas adest, biliosorum deiectione finitur.

Ceux qui ont des deiections [1] bilieuses, elles leur [2] cessent par l'arriuée de la [3] surdité; & à ceux qui sont [4] sourds, la surdité cesse par l'arriuée des deiections [5] bilieuses.

DISCOVRS.

PLVS le cerueau est sec, plus l'oreille est subtile ; plus il est humide, moins elle a de subtilité. Les grands rheumes qui offenent cette partie, & les flux de ventre rendent tesmoignage de mon dire : en ceux-cy le cerueau se débordant & chassant à bas les humiditez superfluës qui le surchargent ; le sens de l'oüye ennemy de l'eau, comme estant purement aërien, reste dégagé de ce qui empeschoit la liberté de sa fonction, & aux autres sa substance, ses nerfs, ses membranes, & generalement tout ce que contient la capacité du crane est tellement abreuué que tous les sens en demeurent engourdis, & les esprits qui les animent si espois & grossiers, qu'en toutes leurs fonctions ce n'est que langueur & paresse. Ceux qui par nature ou par accidant entendent vn peu dur experimentent cette verité, ayans l'oüye plus claire durant vn temps serain, que pendant les pluyes & broüillars; quand la bize souffle, que quand les vents du Midy haleinent la terre : ainsi l'on voit moins de sourds aux montagnes qu'aux valées ; & ceux qui demeurent és hautes & razes campagnes ne sont pas tant suiets à cette incommodité que les habitans des marets & lieux moins aërez. Aussi est-il impossible d'auoir la perfection de ce sens, si ses instrumens ne participent plus du sec que de l'humide : car si le cerueau qui est la boutique des esprits animaux & la source des nerfs, est trop humide, ceux-cy estans de mesme trempe sont flasques & mols ; partant les esprits dont ils sont porteurs, lesquels doiuent estre secs, y seront espoisis, & ne pourront rayonner comme il seroit à propos aux sens où ils sont enuoyez : ioint que le cerueau trop humide ne les produit pas si purs, & en telle quantité que requiert chaque sens pour l'entier acquit de sa fonction. De plus, si la

membrane qui est tenduë dans l'oreille, faisant barre entre l'air interieur & exterieur, est humectée; ce dernier frappe mollement, & se fait sentir au premier fort obscurement, d'où les sons sont peu ou point du tout entendus. Que si d'ailleurs le conduit de l'oreille est plein d'ordures, l'air exterieur trouuant peu de passage, c'est vn grand acheminement à vne entiere surdité. Que si le cerueau est sec, les nerfs auditifs & la membrane de mesme, l'air implanté pur & subtil, le canal des oreilles vuide d'ordures qui le bouchent par fois, il est impossible que l'on n'entende fort clairement. Or entre les choses qui rendent le cerueau naturellement sec, tiennent le lieu principal les flux de ventre, notamment les bilieux, qui succedent aux douleurs & pesanteurs de teste. Car pour les pituiteux ils arriuent souuent, non par vne force de Nature, reiettant l'humeur inutile, mais par la continuelle generation de cét humeur, procedant de la froideur & foiblesse des parties, notamment du cerueau, qui ne peut cuire & changer en sa substance toute la nourriture qui luy vient; non que la bile qui sort par les selles soit toute contenuë au cerueau, lequel a tousiours fort peu de cét humeur; mais au foye, & autres visceres, où estant arrestée elle renuoye force vapeurs en haut, qui s'y époississant & changeant en eau bouchent les organes des sens, consequemment de l'oüye. Que si tels humeurs prennent leur chemin par le bas, alors le cerueau n'estant plus importuné de leurs fumées exerce ses fonctions plus loüablement: ainsi par le flux & reflux de la bile l'oüye deuient subtile ou mouce. C'est ce que nous apprenons de cét Aphorisme, duquel, outre le Prognostic qu'il nous enseigne, nous recueillerons vn aduis, de procurer le flux de ventre tant que nous pourrons és surditez passageres, desquelles cecy se peut entendre seulement; non des confirmées & inueterées.

Explication.

1 Comme celles qui arriuent par fois aux fievres ardantes, durant lesquelles les malades sont fort clair-voyans. Le mesme peut arriuer en tout autre flux, mais non si communément.

2. La matiere qui l'entretient estant arrestée.

3. Ce qu'il faut entendre, non de la surdité naturelle, ou celle qui est contractée de long temps, lesquelles parlant proprement ne sont pas suruenantes, mais habituelles; non plus que de celle qui vient de la perte des esprits, & resolution des facultez

nimales, comme en ceux qui sont prests à mourir, mais de la surdité fuyarde & passagere, laquelle cesse par l'esloignement de sa cause.

4. Par transport de l'humeur bilieux au cerueau, où attaquant les membranes il peut causer la phrenesie, & blesser l'oüye par accidant, ou par simple retention au foye, d'où il euapore quantité de fumées, qui en partie se changeans en eau, & en partie faisans couler les glaires du cerueau, s'espandent sur tous les organes des sens, entr'autres de l'oüye.

5. L'humeur bilieux prenant son chemin par les intestins, & ce par les voyes manifestes quand le foye s'y décharge par la vesicule du fiel; ou par les occultes que Nature se prepare par plusieurs moyens à nous inconnus quand la bile descend du cerueau mesme. Au reste, quoy qu'aux autres flux, tant sanguins que pituiteux qui se font par décharge du cerueau, auant lesquels le sens de l'oüye est fort mouce, on sente quant à ce point pareille vtilité qu'au bilieux, neantmoins Hippocrate n'a fait mention que de celuy cy, tant pour couper court à sa mode, & par vn exemple proposé nous donner à penser du reste; que tout à dessein: d'autant que l'excrement bilieux dont le cerueau se purge a son égoust ordinaire par les oreilles, & ce par vne insigne prouidence de Nature, attendu que l'acrimonie de cét humeur ne permet pas qu'il s'amasse en grande quantité, mais nous contraint sans cesse de l'oster. Que s'il s'amassoit copieusement, ou quelque autre humeur au lieu de luy, cela nuiroit à la fonction de l'oüye.



APHORISME XXIX.

Febricitantibus si sexto die rigores fiant, indicationem habent difficilem.

Les fievres [1] où les rigueurs [2] se font au sixiesme [3] jour sont de iugement [4] difficile.

DISCOVRS.



La rigueur est auantcouriere de la sueur critique dans les fievres aiguës : & toutes & quantesfois qu'elle arriue aux iours de cette nature, ayant esté precedée de signes de coction, elle est vne marque infaillible de la seureté d'icelle. Les principaux

de ces iours sont le sept, le quatorze & le vingt; & pour trancher court, les autres iours inegaux en suite, dont les vns sont plus, les autres moins nobles; les degrez de leur noblesse se tirans de ce qu'ils sont plus ou moins bien faisans. Cecy fondé sur vne longue obseruation, a de surcroist quelque raison pour appuy, d'autant que la vraye matiere des fievres aiguës, est la bile, qui a tousiours ses mouuemens aux iours inegaux; de sorte que les crises n'arriuans qu'auec le mouuement des humeurs qui causent les maladies, il faut que pour estre bonnes, elles se fassent en des iours de cette qualité. Que si elles arriuent aux iours égaux, elles mettent le malade en pire estat que deuant, ou s'il y a du soulagement, il n'est que pour vn temps, & le meilleur marché que l'on puisse en esperer sera d'vne recidiue. Or comme entre les vrais critics, on marque le septiesme pour le plus parfait & excellent: aussi entre les faux critics, on note le sixiesme pour le plus dangereux & redoutable de tous: de sorte que Galien comparant le septiesme iour à vn Roy & Prince benin, qui se monstre bien faisant en toutes ses actions, donnant les recompenses entieres à ceux qui les meritent, ou adoucissant les peines de ceux qui ont delinqué, compare le sixiesme à vn Tyran cruel; car comme c'est le propre du Tyran, s'il ne fait mourir, de proscrire au moins, & rauir & oster de violence le bien d'autruy; aussi ce iour semble prendre plaisir à la mort & entiere ruine de ceux qu'il entreprend de iuger, ou s'il leur arriue bien, c'est contre son intention, & semble en estre marry. Que si par fois on voit des crises parfaites au sixiesme, comme nous en auons vû quelquefois, elles se font, ou à raison du cinquiesme ou du septiesme iour quand leurs redoublemens retardent ou auancent en celuy-cy, & qu'en l'acte d'iceux la crise vient, n'estant pas question en matiere de crises, de regarder de si prés à la suite entiere des iours, comme à la qualité des redoublemens fievreux: notamment quand les fievres sont reglées, & n'ont aucune complication; car par ce moyen le iugement en est assez facile. Ie sçay que les fievres suiuent le mouuement des humeurs qui les causent, comme desia nous auons dit; & que comme les fievres bilieuses ont leurs redoublemens aux iours égaux, suiuant le mouuement de la bile qui s'y fait; ainsi les sanguins s'aigrissent aux iours égaux suiuant le mouuement du sang; partant les fievres sanguines seront du moins parfaitement iugées au sixiesme iour. I'auouë cette proposition, puisque Galien en est consentant: mais telles fievres sont si rares, qu'à peine meritent-elles estre mises en ligne de compte, estant comme impossible que la chaleur soit extraordinaire au sang deux ou trois iours, qu'il ne se pourrisse, & que sa portion plus subtile ne se tourne incontinent en bile, & que d'vne fievre

purement sanguine, il ne s'en fasse vne bilieuse. Que s'il arriue crise à iour égal, du moins elle se sent plustost au quatriesme, qu'au sixiesme comme en vn temps plustost de moindre que de longue durée. Partant quand nous voyons aux fievres arriuer des rigueurs, qui sont des frissons violans, auantcouriers des crises, la consideration des sanguines n'empeschera point qu'en faueur des bilieuses nous ne prononcions le danger qui menace, & le connoissant nous ne taschions de le preuenir par quelques purgatifs qui suppléent au defaut de Nature, qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Les fievres ardantes & aiguës dont la matiere est la bile qui se pourrit és vaisseaux proche le cœur; car cela ne se peut entendre des fievres intermittantes.

2. Qui sont vn excés de froidure, auec tremblement & fremissement des membres, causez d'humeurs acres & poignans, soit chauds ou froids, lesquels se portans auec furie par les parties plus sensibles, comme les membranes & tuniques des muscles, font retirer les esprits au cœur, ce qui fait frissonner les membres qui en sont abandonnez: ainsi leur arriue le froid par l'absence de la chaleur naturelle, & le tremoussement par l'acrimonie des humeurs qui les piquent.

3. Et autres semblables, entre ceux que l'on appelle vides & medicinaux: assauoir vides, entant que Nature ne fait en iceux indication ny iugement; & medicinaux, entant que pour la cause susdite on prend durant iceux le temps de donner des medicamens.

4. C'est à dire que l'on n'en peut iuger que sinistrement, attendu que les rigueurs doiuent immediatement denoncer les sueurs; cependant celles-cy ne peuuent estre seures au sixiesme iour, auquel elles sont plus symptomatiques que critiques, n'ayans esté indiquées par les signes de coction, lesquels deuans paroistre au quatriesme iour, dénotent l'entiere guerison au septiesme.



APHORISME XXX.

Quibus accessiones fiunt, quacumque hora febris dimiserit, eadem si postero die repetat, indicatu difficilis esse solet.

Si à ceux qui ont des [1] redoublemens la fievre retourne [2] le lendemain à pareille heure qu'elle a quitté le iour precedant, le iugement en est [3] difficile.

DISCOVRS.



'EST vne question depuis long temps debatuë, & non encore resoute en l'Escole pour les difficultez que l'on y trouue tousiours de nouueau, assauoir quelle est la cause du renouuellement des accés és fievres intermittantes, & pourquoy aucunes s'émeuuent tous les iours, autres de deux, autres de trois l'vn; car à dire vray c'est chose qui approche du prodige, que la matiere pourrie estant dissipée par les forces de Nature tant par sueur qu'insensible transpiration, il s'en engendre au bout de quelques iours vne nouuelle, laquelle s'émouue au mesme temps ou enuiron, & se fasse connoistre par les mesmes ou semblables symptomes que la precedante. Ie sçay qu'il n'y auroit pas beaucoup dequoy s'estonner si toutes fievres intermittantes gardoient vn pareil interualle en leurs retours, & si ces retours estoient auancez ou reculez, que ce fust simplement à raison du peu ou plus de matiere qui les cause, attendu qu'il se peut faire que quelque matiere corrompuë tombant sur vne partie foible ou viciée, comme celle que l'on tient estre le foyer de la fievre, se pourrisse au bout d'vn, deux ou trois iours, & que Nature pressentant le mal qui luy en peut arriuer, fasse vn effort pour la chasser, comme il arriue en tous les accés des intermittantes. Mais que cela soit tellement reglé suiuant la qualité des fievres, que la quotidienne estant formée reuienne tous les iours; la tierce à iours alternatifs, & la quarte à la fin de trois iours, c'est ce qui passe l'intelligence commune, & qui tient lieu de miracle dans l'esprit de plusieurs personnes, & non sans raison, puisque beaucoup de grands personnages y sont demeurez court, apres toutefois qu'ils se sont efforcez d'en produire les raisons. Les Astrologues non seulement en ce point, mais aussi en toute autre difficulté qui se rencontre dans l'Escole de Nature, en vont chercher au Ciel

la decision, ausquels sans nous arrester nous tascherons à la trouuer dans le sujet mesme. La cause donc du renouuellement des accés se tire tant de l'humeur qui les cause cõme de la partie qui en est le foyer. L'humeur est pituiteux, bilieux ou melancolic. Le premier fait les fievres quotidiennes, le second les tierces, & le dernier les quartes, surquoy il y en a qui raisonnent fort mal, pensans auoir rencontré, lesquels disent que comme apres le sang il n'y a point d'humeur qui abonde tant que la pituite, aussi qu'elle se renouuelle tous les iours en la partie qui est le siege de la fievre, à cause que son amas y est plus prompt; & que comme la bile excede la melancolie, aussi cause-t'elle vne fievre qui vient à iours alternatifs, ainsi que la melancolie, pour ne s'amasser qu'auec vn plus long temps, ne la réveille qu'au quatriesme iour. Ce qui est absurde pour deux raisons, l'vne que la proportion des humeurs se considere aux corps qui sont sains, non aux malades, laquelle estant gardée ils ne peuuent contracter des intemperies fievreuses, au moins qui soient de durée; partant cette proportion est imaginaire où la fievre tient. L'autre raison est que où la pourriture & intemperie regnent il se peut faire que tel corps ait plus de melancolie que de bile & de pituite ensemble, ou plus de bile que du reste, & ainsi des autres; de maniere qu'à ce conte, quand la bile excederoit la pituite, elle pourroit faire des fievres quotidiennes, & la melancolie de mesme, ainsi que la pituite des tierces & des quartes; ce qui n'est pas. On en peut dire autant de ceux qui alleguent la proprieté des humeurs, laquelle se doit considerer en santé, non en maladie, où ils reçoiuent d'insignes alterations, encore que par fois leur nature y soit conseruée. La proprieté de la pourriture n'est pas encore considerable, comme estant vn accidant, & les accidans n'ayans aucunes proprietez, lesquelles emanent purement des substãces. D'ailleurs quand cela seroit, vne mesme chose peut contracter diuerses sortes de pourriture, lesquelles consequemment auroient diuerses proprietez; ainsi rien ne seroit asseuré de cette part. Pour donc reuenir à nostre propos, il faut considerer l'humeur qui cause la fievre, & la partie qui en est le foyer. En l'humeur on regarde ses qualitez premieres & secondes: par exemple, sa chaleur ou froideur, sa pesanteur ou legereté. En la partie on regarde sa foiblesse, & l'aptitude qu'elle a de preparer la matiere pour vn nouuel accés. Quant aux qualitez de l'humeur, plus il est leger & subtil, plus il se dissipe, notamment quand il est en petite quantité, d'où vient que les accés des tierces sont ordinairement plus courts que ceux des autres intermittantes: ceux des quotidiennes plus longs, comme estans entretenus de la pituite, laquelle, outre qu'elle est d'ordinaire plus copieuse que la bile & melan-

colie, a cela qu'elle eſt froide & lente, partant malaisée à eſchauffer & diſſiper. Les accés des quartes ſont moyens, attendu la qualité & quantité de l'humeur, lequel quant à la premiere conſideration deuroit cauſer des accés grandement longs ; mais eu égard à la ſeconde ils ſont fort racourcis à cauſe de la quantité qui eſt moindre d'ordinaire que celle des deux ſuſdits. Tout cecy pourtant n'eſt rien quant au retour de la fievre, ce qui le cauſe donc eſt la foibleſſe de la partie où l'humeur s'amaſſe peu à peu, lequel non par proprieté de ſa ſubſtance, ou de ſa pourriture, ou par ſa quantité réveille l'accés comme deſia nous auons dit, mais à cauſe des cendres qui reſtent en la partie comme dans vn foyer, qui ont l'aptitude de conuertir les humeurs y abordans de nouueau, en la nature de ceux qui en ſont auparauant deſlogez. Si par exemple la pituite a fait la fievre comme elle eſt lente & viſqueuſe elle laiſſe force cendres de ſa combuſtion, qui ſont cauſe que la fievre s'allume tous les iours, voire quitte à grand peine les malades. La bile eſtant ſubtile en laiſſe fort peu, & à ce ſujet faut vn plus long temps pour connoiſtre ce qui vient de nouueau. Et la melancolie quoy que tres-froide ayant cela de propre de n'eſtre point viſqueuſe & moindre en quantité que les autres, eſtant expulsée par vne forte chaleur, laiſſe fort peu de leuain pour gaſter ce qui vient à la partie affligée ; de maniere que la pourriture ne ſe manifeſte qu'au quatrieſme iour. Ie ſçay que ces raiſons ne contenteront pas toute ſorte de Lecteurs, auſſi ay-ie en ce point de la peine à me contenter moy meſme, mais plus on enfonce ces difficultez, plus on s'y embaraſſe. Or en ces retours de fievres pour arriuer au ſujet de noſtre Aphoriſme, que nous n'auons point touché, nous deuons conſiderer de plus la maniere & le mouuement des accés, leſquels ſe font en trois ſortes, aſſauoir en auançant, en retardant, & en recommençant à pareil temps, & pareille heure que les precedans. L'auancement des accés ſignifie par fois l'abondance de la matiere, partant la longueur d'iceux : par fois ſa ſubtilité, auec laquelle ſi elle eſt en petite quantité, c'eſt teſmoignage de brieueté : le retardement ſignifie ou la brieueté d'iceux ſi elle eſt en petite quantité, ou la longueur, ſi eſtant copieuſe elle eſt difficile à eſchauffer à cauſe de ſa peſanteur & terreſtrité; tout cela ſe connoiſt par la force ou foibleſſe des malades. Mais quant au retour des accés reglez touſiours à meſme point, c'eſt ce qui trauerſe bien le iugement des Medecins, comme eſtans telles fievres fort difficiles à chaſſer : vû la rebellion de la matiere qui reſiſte à la coction, & la forte impreſſion reſtante en la partie qui en eſt le foyer. Quand donc nous verrons pluſieurs accés recommencer touſiours à vne heure pareille, nous deuons predire la longueur & difficulté du mal, & meſme ſuſpendre noſtre iugement par le ſuccés, & enſemble vſer de re-

medes puiſſans proportionnez à la grandeur de ſa cauſe, qui eſt le fruit qu'il conuient recueillir de tét Aphoriſme.

Explication.

1. C'Eſt à dire diuerſité d'accés, qui ſe connoiſt par des interuales notables, où l'on eſt exempt de fievre entierement en celles qui ſont purement intermittantes, dont le retour eſt ſignifié par quelque friſſon ou leger rafroidiſſement des extremitez: ce que l'on connoiſt auſſi aux fiévres continuës, impliquées auec des intermittantes, à l'arriuée deſquelles les accidans ſuſdits paroiſſent, & en ſuite la chaleur redouble.

2. Comme ſi elle commence à ſix heures du ſoir & finit à quelque autre indifferente, & retourne le lendemain à ſix heures, & ainſi les autres iours, auquel ſens il faut entendre Hippocrate, non pas au pied de la lettre comme quelques vns le pourroient prendre, & ce ſuiuant le ſentiment de Galien, confirmé par l'experience iournaliere.

3. Non ſeulement pour le temps de la gueriſon, mais auſſi pour la ſanté ou la mort, laquelle peut eſtre cauſée par les fievres intermittantes, meſme par leur longueur, non immediatement, mais au moyen des autres accidans qui ſuiuent les longues maladies, comme cachexies, hydropiſies, ſcirrhes de la ratte & du foye, abſcés & autres en grand nombre. Or telles fievres ſont difficiles à chaſſer, pour eſtre cauſées d'vne matiere fort reueſche à la coction, qui requiert vn long temps, & des remedes puiſſans, pour le ſouſtenement deſquels il faut de grandes forces.



APHORISME XXXI.

Qui per febres laſſitudinem ſentiunt, ijs ad articulos, & iuxta maxillas potiſſimum abſceſſus fiunt.

Ceux qui ont des laſſitudes dans les [1] fievres, ſouffrent [2] des abſcés [3] aux iointures [4], & autour des [5] mâchoires principalement.

DISCOVRS.

QVAND les laßitudes sont grandes & frequentes aux fievres (ce qui arriue principalement en celles qui tirent de long, les forces estans opprimées par l'abondance ou qualité des humeurs, comme quand ils sont inhabiles à l'expulsion, à cause de leur froideur & terrestrité) tout ce que peut faire Nature est de temporiser, & gagnant peu à peu le dessus, vaincre la maladie par la patience, & finalement descharger la matiere qui l'entretenoit és parties plus viles & foibles du corps, celles notamment qui sont destinées à la reception de ses superfluitez, comme les glandes qui sont souz les oreilles, les aisselles & les aines. Car iaçoit que toutes les iointures soient sujettes à receuoir telles superfluitez, comme estans parties lasches & propres à les contenir; ioint leur foiblesse & froideur qui les rend moins capables de les digerer: neantmoins elles se font tousiours plus communément & vtilement aux susdites qu'à aucunes des autres, comme ayans outre la froideur naturelle, l'ordre & la disposition de les contenir; ioint qu'ou telles superfluitez forment des abscés, ils y sont moins douloureux & dangereux, attendu que la matiere se dilate auec plus de facilité dans les glandules, qui sont corps spongieux, & la solution de continuité y est moindre, partant la douleur & inflammation: ou que les iointures n'ont point de semblables deschargeoirs, & sont contraintes de retenir telles matieres, qui outre la douleur excesiue empeschent l'action des parties intereßées. Or comme il y a deux sortes de laßitude, l'vne de cause externe, comme le trauail & exercice immoderé, l'autre de cause interne, assauoir de l'amas des humeurs dont le corps ne peut faire son profit, c'est proprement de celle-cy dont veut estre entendu nostre Aphorisme, d'autant que le trauail & exercice immoderé, quoy qu'il lasse les parties, & partant les rende foibles & subiettes à fluxion, a cela de bon de dißiper les superfluitez, dont les iointures & les muscles se pourroient charger. Mais en vne laßitude qui se fait sans cause externe, mais simplement de l'abondance des humeurs, excitans vn sentiment de pesanteur ou de tension, ou d'vlcere, qui sont les trois sortes de laßitudes, que l'on nomme spontanée par abusion du mot Latin, comme la matiere est plus abondante; ausi tels abscés se forment plus coustumierement: i'entens aux parties où il y a plus d'humidité, comme aux susdites, qui sont les emonctoires du foye, du cœur & du cerueau, entre lesquelles celuy-cy estant le plus humide, autant par accident que par nature, à cause des

vapeurs qu'il reçoit des parties basses, sur tout durant les fievres où la chaleur est augmentée : Ce n'est merueille si nostre Hippocrate dit que les abscés se font principalement durant icelles autour des maschoires, qui est ce que nous apprenons de cét Aphorisme, lequel est vtile au prognostic & à la pratique, seruant au premier à predire les abscés futurs aux fievres longues, esquelles arriuent de grandes lassitudes ; & pour la pratique nous pouuons apprendre qu'où telles lassitudes trauaillent fort : comme elles viennent de l'abondance des humeurs, aussi faut-il faire les euacuations auec hardiesse, assauoir par la saignée où il y a repletion simplement, & par la purgation & coction des humeurs où il y a cacochymie & matiere cruë.

Explication.

1. C'Est à dire qui souffrent des lassitudes par tous les membres mesmes sans se mouuoir : ce qui peut venir de cause externe par repletion trop grande, tant aux fievres comme aux vaisseaux. La lassitude plus frequente dans les fievres est celle de tension, la chaleur faisant bander les vaisseaux par tout.

2. Comme és fievres continuës qui durent long temps, & ne se terminent par vrayes crises, & és fievres quotidiennes & tierces bastardes qui sont fomentées d'humeurs cruds & difficiles à ébranler.

3. Qui tiennent de la qualité des humeurs peccans és maladies, comme abscés phlegmoneux aux fievres sanguines, & œdemateux aux pituiteuses.

4. Pource que leur mouuement les échaufe ; de la chaleur se fait attraction aux parties, de l'attraction se forment les abscés, d'autant plus aisément qu'icelles sont foibles & froides, amples & lasches, sur tout où il y a abondance d'humeurs.

5. Assauoir au dessous des oreilles & enuiron le col où sont force glandes, disposées à receuoir les superfluitez du cerueau ; i'entends quand elles sont excessiues & extraordinaires, pource que n'estans que mediocres elles sont déchargées par les voyes communes, comme le nez & le palaist.

APHORISME XXXII.

Quibus ex morbo conualescentibus pars aliqua laborat, eò abscessus fiunt.

Si quelque [1] partie reste auec [2] douleur à ceux qui releuent de maladie, c'est sur elle que se font les [3] abscés.

DISCOVRS.

LA fievre est vn tres-mauuais hoste, lequel non seulement durant la demeure qu'il fait en vn corps le trauaille diuersement, mais aussi bien souuent à son départ laisse des marques ruineuses du seiour qu'il y fait, sur tout quand il a esté long & penible, comme nous voyons aux fievres lentes & erratiques, ou que sa brieueté a esté accompagnée de toute violence & malice; par exemple aux fievres pourprées & pestilencielles, veroles, rougeoles, & semblables, apres lesquelles on voit non rarement, des parties tellement eneruées, que long temps apres & quelquefois iamais elles ne peuuent prendre ny force ny nourriture, & telles sont celles qui estans desia foibles par nature, le deuiennent encore plus par maladie: ou sur lesquelles quoy que naturellement fortes, le mal par accidant a plus exercé de violence. Cette verité posée, nous disons que toutes & quantes fois que les fievres n'ont point eu de crises, ou qu'elles ont esté imparfaites, la matiere peccante non euacuée venant à former vn abscés, c'est tousiours en la partie plus douloureuse ou debile, pource que les autres y enuoyent leurs superfluitez, notamment si outre ces conditions elle est bassement située, & que commodément les descharges s'y puissent faire, comme si les voyes sont larges & le lieu capable de contenir beaucoup. Ie dis commodément à l'egard des parties qui enuoyent, non de celle qui reçoit, laquelle est d'autant plus incommodée qu'elle contient de matiere. Cecy peut estre également entendu des abscés internes & externes, suiuant que la matiere prend son cours, & que les parties sont plus ou moins debilitées, mais les internes doiuent estre plus frequens, comme estans les parties où ils se forment plus subiettes aux iniures des fievres qui violentent plus les visceres que les membres, pource qu'elles tiennent au dedans leur siege principal, assauoir au cœur, & la chaleur & humidité principes de pourriture y estans plus copieuses. Par ces abscés on entend ceux qui viennent à l'issuë des

maladies, comme au precedant Aphoriſme, de ceux qui viennent durant les maladies, ainſi que Galien remarque: de plus il faut entendre en celuy-cy les abſcés qui ſe font par congeſtion comme au ſuſdit ceux de fluxion. Or apprenant icy le lieu où l'abſcés ſe doit faire, il faut, s'il eſt poſſible, l'empeſcher en euacuant & diuertiſſant l'humeur qui doit tomber ſur la partie affligée, & de plus la fortifiant afin qu'elle reſiſte. C'eſt l'vtilité, qu'outre le prognoſtic, nous tirerons de cét Aphoriſme.

Explication.

1. INterne ou externe, officiale ou non, dont la dignité eſt eſtimée à la nobleſſe de l'action & fonction.

2. La douleur & debilité luy prouenant d'intemperie, acquiſe par maladie; iointe par fois à vne naturelle. Telle intemperie eſt chaude ou froide; ſi chaude, il ſe fait fluxion; ſi froide, il ſe fait congeſtion. La premiere vient aux fievres qui ont peu de durée, dont la matiere eſt ſubtile, & ſe fait pluſtoſt durant la maladie, comme és fievres de laſſitude, que non pas apres. La ſeconde, en celles qui durent plus long temps, comme ayans vne matiere plus froide, plus lente & plus pareſſeuſe, & ſe fait ordinairement au declin au lieu de criſe.

3. Les parties fortes ſe déchargeant ſur la plus foible, laquelle ne pouuant par ſon imbecillité chaſſer ny digerer la matiere qui luy eſt enuoyée il faut qu'il ſe forme abſcés : cela vient ordinairement apres les criſes imparfaites, ou quand il ne s'en eſt point fait du tout, & lors que les malades viuent d'vn mauuais regime; par exemple quand ils mangent trop : d'où ils amaſſent pluſieurs cruditez, à cauſe que les viſceres ſe ſentans encore de la chaleur fievreuſe ne peuuent faire leur deuoir à cuire les viandes en perfection.



APHORISME XXXIII.

Sed ſi qua ante morbum pars laborauerit, ibi morbi ſedes.

Si quelque [1] partie a eſté affligée auant [2] la maladie, c'eſt là où le mal s'eſtablit [3] plus fort.

DISCOVRS.

NE plus ne moins qu'aux Republiques mal ordonnées, les plus puissans & releuez, non contans de se faire honorer par la populace, la foulent de surcroist, & luy donnent les charges plus pesantes, dont ils prennent la moindre part qu'ils peuuent. Ainsi les parties nobles & plus fortes du corps humain, impatientes d'estre guaries reiettent tant qu'elles peuuent sur les foibles & de moindre estoffe les superfluitez qui les peuuent offencer. Ces rigueurs s'exerçans sans raison & iustice en la police du grand Monde, sont au petit des marques de iustice & equité de la Nature, de laquelle si nous regardons la Prouidence en la conseruation du tout, & la condition des parties chacune à part considerée, nous iugerons qu'en ce point il n'y a rien qui ne se fasse tres-à propos, bien qu'auec vne necessité presque absoluë & ineuitable; car quant à la Prouidance de Nature, comme elle veille sur tout, aussi a-t'elle vn soin special des parties qui le peuuent conseruer; assauoir celles que nous appellons nobles, & autres officiales, dont les soustiens quoy que non de pareille importance que celles des nobles, ont pourtant auec elles telle connexité qu'elles ne peuuent exercer les leur sans le ministere de celles-cy; de maniere qu'elle leur a donné la force & puissance de repousser les iniures des maladies, & d'en renuoyer tant qu'elles peuuent la matiere au loin, laquelle s'arreste sur celles qu'elle mesme a destiné à la reception de leurs superfluitez. Ce que font pareillement à leur possible celles qui n'ont aucun tiltre de noblesse, & ne trauaillent que pour leur interest. Que si parmy celles-cy, voire mesme les susdites, il y en a quelques vnes qui de naissance ou d'accidant se trouuent foibles, icelles ne pouuans pas si bien resister au mal & en repousser l'iniure, ce n'est pas de merueille si elles en sentent plus viuement les attaques; & mesme souuent le desastre qui leur arriue, n'est point tant de la violence de la maladie, que de la disposition de la partie debile, à laquelle toute cause maladiue, pour legere qu'elle soit, est plus grieue qu'vne plus forte à vne partie robuste: de sorte que les douleurs que l'on souffre en telles parties, n'estans pas d'ordinaire proportionnées à leurs causes, il en faut chercher le suiet en elles mesmes, assauoir en leur foiblesse qui les rend impuissantes à souffrir. Ainsi vne legere fievre causera grande doulcur de teste à ceux qui ont cette partie foible, & sont subiets aux migraines & cephalées; & si l'on a reçeu autrefois quelque playe ou coup notable en vn endroit d'icelle, la douleur y sera plus viue qu'en quelqu'autre qui

soit : le mesme peut estre entendu des autres parties, & autres maladies, par exemple des fluxions vniuerselles ; cecy consideré nous deuons en toutes infirmitez vniuerselles & nouuelles pouruoir aux anciennes & particulieres, assauoir aux parties debiles, sur tout si elles sont de notable consideration, crainte qu'il ne s'y fasse vn second foyer de mal, tant en les fortifiant, qu'en destournant les matieres qui peuuent tomber dessus, qui est outre le prognostic, l'vtilité que nous tirerons de cet Aphorisme.

Explication.

1. SVpposé la teste, le poulmon, ou quelque autre partie noble ou ignoble, contenante ou contenuë.

2. Comme par exemple le poulmon est debilité d'vne toux periodique, ou la teste est trauaillée de douleur à chaque lunaison & changement de temps, ou quelque partie externe sent tousiours vne pesanteur & lassitude, pour estre foible de nature, ou par quelque coup autre fois receu.

3. Ainsi ceux qui sont subiets aux toux & enroüeures, sont aisément surpris d'inflammations de poulmon, & peuuent deuenir phthisics, notamment és grandes fievres & catarrhes. Les gens subiets aux douleurs de teste les ont insupportables aux plus legeres fievres : & où les lassitudes sont frequentes en quelques parties, là d'ordinaire se forment des abscés és fievres & longues maladies.



APHORISME XXXIV.

Si febre detento suffocatio de repentè superuenerit, nullo in faucibus apparente tumore, est mortiferum.

Si celuy qui est detenu d'vne fievre [1] violante sent vne suffocation [2] soudaine sans qu'il apparoisse tumeur à la [3] gorge, c'est vn accidant [4] mortel.

DISCOVRS

LA respiration est vne action non seulement necessaire, mais absolument necessaire à la vie. Les moindres empeschemens qui la retardent, faisans souffrir le general, mais en particulier, donnans de rudes atteintes au cœur, aux poulmons, & en vn mot à toute la region moyenne du corps, d'où sourdent des dommages d'autant plus grands que les causes en sont violentes, & que la necessité presse, comme durant les grandes fievres où l'on a besoin de double respiration, tant pour temperer la chaleur excessiue, que pour donner issuë aux suyes & fumées que le cœur exhale abondamment, lesquelles estans empeschées de sortir aussi bien que l'air d'entrer, la chaleur naturelle nourriciere des esprits qui nous viuifient est esteinte au commencement; les causes de cette difficulté se rapportent ou aux organes ou aux facultez. Celle de la part de la faculté vient du cerueau, enuoyant peu d'esprits aux nerfs & muscles destinez au mouuement de la poictrine ou du rafroidissement du cœur, dont la faculté pulsifique estant fort petite, le poulmon qui n'en reçoit pas tant de chaleur, deuient pesant, & n'a pas sa dilatation bien ample, & ainsi il n'attire pas tant d'air & n'exhale pas tant de fumées. De la part des organes elle tient du vice des muscles trop desséchez ou humectez, ou de l'obstruction des poulmons & trachée artere, ou de leur compression, dont les causes peuuent estre quelque humeur bouchant les conduits cauerneux de ce viscere, par où l'air ne peut librement passer; outre que par ce moyen il deuient plus pesant & rebelle au mouuement: ou quelque abscés, tumeur dure & cruë inflammation, fluxion soudaine sur la poictrine, & semblables qui rendent tous les passages plus estroits: ou les bouchent du tout, comme les fortes squinances qui sont beaucoup à craindre, signamment quand elles sont accompagnées de fievre, ce qui est fort ordinaire. De toutes les especes de suffocation, il n'y en a pas vne plus à redouter que celle qui assiege le gosier, vraye place de la squinance, comme estant la plus prompte & soudaine; entr'autres celle dont la tumeur ne paroist point dehors. Comme ainsi soit donc que la necessité de respirer est telle que l'animal ne peut passer vn moment sans en ressentir le dommage, il faut aduiser à retrancher les causes qui peuuent empescher sa liberté, & euiter tous les accidans qui les peuuent entretenir; entr'autres choses, tout ce qui rafroidit le cerueau & prouoque les rheumes, comme la respiration d'vn air trop

froid & grossier, l'vsage superflu du vin & des viandes : en fin il est besoin entant qu'il est possible de viure dans vn vsage moderé des six choses non naturelles, ce qui est pour la precaution : car Hippocrate nous *donnant cét Aphorisme, veut faire glisser vn tacite aduis, qu'où le mal est arriué l'on ait à proceder diligemment à sa cure par les euacuations, notamment de la saignée, & par l'attraction de la matiere en dehors auant que la tumeur & inflammation soient au dernier point de leur consistance, qui est le fruit que nous en deuons tirer.*

Explication.

1. ACcompagnée de l'inflammation d'vn viscere qui prouoque à respirer doublement ; voire mesme sans inflammation, la necessité n'estant fondée que sur la chaleur & simple pourriture des humeurs.

2. Par vne soudaine inflammation du gosier & muscles du larinx, ou vne cheute precipitée d'humeurs enuoyez du cerueau sur ces parties & sur le poulmon, d'où il est en vn instant remply d'humidité, & le passage de l'air bouché.

3. Qui puisse tesmoigner que le mal est aux muscles exterieurs, & que le larinx ne souffre que par compassion.

4. Pource que outre la condition de la maladie, qui de soy est mortelle, vient l'empeschement de respiration quand elle est d'autant plus necessaire que la chaleur interieure est grande : cette necessité croissant à mesure que la tumeur grossit, & que l'inflammation augmente comme dans l'estat d'icelle, lors que le pus se fait en la squinance, à laquelle mesme si l'on resiste d'abord, il y a danger non moins grand, d'estre suffoqué, apres que le pus estant fait l'abscés se creue & décharge dans les poulmons.

APHORISME XXXV.

Si febre detento repentè collum intorqueatur, ac vix deglutire queat, nullo existente tumore, mortiferum.

Si le col se tourne [1] à celuy qui est attaint d'vne grande fievre,

en telle maniere qu'il ait beaucoup de peine [2] d'aualer, sans qu'il paroisse aucune [3] tumeur, c'est vn accidant [4] mortel.

DISCOVRS.



OMME l'vtilité de la respiration est tres-considerable, estant fondée sur la necessité de la vie ou de la mort, aussi est-il tres-à propos que les instrumens qui seruent à son vsage n'ayent aucuns obstacles qui retardent ou empeschent leur action. Or ces instrumens sont de trois sortes, dont les premiers sont destinez au mouuement, les seconds à la reception de l'air, & les derniers à le conduire & charier. Les instrumens moteurs sont de deux sortes, les vns seruans à l'inspiration, les autres à l'expiration, qui sont les deux actions dont la respiration est composée: par l'inspiration l'esprit est attiré aux poulmons, par l'expiration les fumées du cœur en sont chassées; & de ces instrumens les vns sont pour la respiration facile & libre, les autres pour celle qui est forte & contrainte; pour la respiration libre, l'on a le diaphragme & les muscles intercostaux, celuy-là agissant plus manifestement que ceux-cy, & faisant quasi tout seul ce mouuement: & pour celle qui est forte, tous les muscles de la poictrine, & ceux du bas ventre trauaillent, pour le nombre desquels il y a controuerse parmy les Anatomistes. Les instrumens destinez à la reception de l'air sont les poulmons, lesquels estans sains & de bonne constitution le preparent au cœur, le cuisent & le spiritualisent en quelque maniere pour seruir d'entretien & nourriture benigne à l'esprit, que ce prince des visceres produit continuellement. Les instrumens qui donnent passage à l'air entrant aux poulmons, & aux suyes qu'il exhale sont le gosier & l'aspre artere dont les branches sont esparces en tout le viscere spongieux. Ceux-cy sont trauersez en leur action toutes & quantesfois qu'vne forte squinance s'estant emparée du col, se tient toute en dedans sans se declarer par autre signe que par les contorsions de cette partie, causée de l'inflammation qui accompagne telle tumeur: car pour commencer aux derniers, le chemin de l'air & des suyes est bouché de telle sorte que rien ne peut entrer ny sortir qu'auec grande difficulté, ce qu'estant les poulmons n'ont pas d'air à suffisance, & s'échauffant de leurs propres fumées & de celles du cœur, les esprits manquent, & la chaleur naturelle s'estaint en celuy-cy. De là vient que l'esprit animal defaut au cerueau, pource que le cœur ne luy en peut fournir du vital ce qui luy est besoin; ioint que quand bien le cerueau en auroit à suffisance, il ne pour-

ne pourroit passer à cause de la compression des nerfs & déplacement des vertebres du col, qui sont accidans des fortes squinances, causes pour lesquelles la mort arriue en peu de temps, comme enseigne cét Aphorisme, de la doctrine duquel nous recueillerons qu'où la difficulté d'aualer est pressante, & qu'ensemble le col est tourné dans vne forte fievre, nous deuons iuger que l'inflammation est tres-grande, laquelle partant esteint bien-tost le moyen de respirer aussi bien que d'aualer, & que partant il faut soigner à l'euacuation de la matiere par les saignées des bras, & ouuerture des ranules, comme aussi par les ventouses scarifiées sur les espaules, ou plustost posées enuiron la premiere vertebre du col, vser d'attractifs en dehors, & de repercussifs en dedans, excitans le tout auec vne extréme diligence.

Explication.

1. SOit par vne simple conuulsion de siccité, causée d'inflammation, soit par luxation de quelque vertebre, notamment de la seconde, causée de fluxion.

2. Et respirer tout ensemble ce qui est absolument requis aux grandes fievres, où les rafraichissemens par l'air ou par l'eau sont tres-necessaires.

3. Assauoir qui soit d'abscés ou d'inflammation : car pour la luxation il ne se peut faire qu'il n'y ait tumeur, soit en deuant ou en derriere, ou à costé ; parce que où il y a luxation il y a cauité en quelque place, & en vne autre vne eminence que fait la vertebre relaschée & déplacée, qui presse le larinx & l'œsophage.

4. Et qui signifie la mort estre prochaine, attendu qu'outre la fievre grande, qui d'elle mesme est mortelle, il arriue difficulté, voire par fois impossibilité de respirer, & d'aualer; deux actions absolument necessaires à la vie : & ce par l'obstruction des chemins de l'esprit & de la nourriture, causée par l'inflammation du gosier, ou ensemble par la compression d'vne vertebre, ou de la cheute soudaine de quelque matiere du cerueau.

APHORISME XXXVI.

Sudores febricitantibus boni, qui manare cœperint die tertio, quinto, septimo, nono, vndecimo, decimoquarto, decimoseptimo, vicesimo primo, vicesimo septimo, tricesimo primo, & tricesimo quarto: ij enim sudores morbos iudicant. Qui secus euenerint, laborem, & morbi longitudinem, aut eiusdem reditum significant.

Les sueurs [1] sont bonnes aux [2] fievreux qui commencent au troisiesme [3] iour, au cinquiesme [4], septiesme [5], neufiesme [6], onziesme [7], quatorziesme [8], dix-septiesme [9], vingt & [10] vniesme, vingt & [11] septiesme, trente & [12] vniesme, & [13] trente-quatriesme: car telles [14] sueurs iugent les [15] maladies. Mais celles qui ne se font point [16] à tels iours signifient trauail & longueur, ou [17] retour de maladie.

DISCOVRS.

LES fievres aiguës se terminent coustumierement par trois sortes de crises, assauoir flux de sang du nez, flux de ventre, & sueurs: quelquefois aussi par abscés & flux d'vrine. Mais les trois premieres sont les plus frequentes & loüables, & entr'elles tiennent le premier rang, les sueurs dont parle icy seulement nostre Hippocrate. La raison de leur preéminence, se tire des incommoditez qui suiuent par fois les deux autres sortes de crises: car pour le flux de sang du nez, outre qu'auec la matiere vicieuse il s'en espanche beaucoup de fort loüable, il arriue que l'euacuation s'en fait par fois outre mesure, d'où le malade a par apres beaucoup de peine à se remettre: & quant au flux de ventre, quoy qu'il soit d'vne matiere entierement superfluë, il cause non rarement des dysenteries importunes, & non moins dangereuses autunefois que la maladie à laquelle il sert de crise. Ie dis de plus, que ces sortes de crises, quoy qu'elles euacuent abondamment la matiere peccante, semblent donner vne descharge à la partie par où elles se font, plus grande & parfaite qu'au reste du corps; là où la sueur coulant abondamment de toutes parts, descharge d'vn mesme temps le tout, sans incommoder aucune partie des superfluitez de sa voisine. Or toute sueur pour estre estimée loüable, requiert deux sortes de

conditions; les vnes pour les qualitez, les autres pour le temps de sa sortie. Celles qui regardent les qualitez sont trois; qui sont d'estre chaude, copieuse & vniuerselle; la sueur chaude tesmoigne tant la sortie de la matiere fievreuse, comme la force de Nature, chassant promptement ce qui luy est nuisible; au contraire la froide signifie la resolution des forces, & la foiblesse de la chaleur naturelle: aussi est-elle selon Hippocrate, vn indice de mort aux fievres aiguës, & en celles qui sont plus douces elle tesmoigne longueur de maladie. L'abondance doit suiure la chaleur, car rien de peu n'est critic, parce qu'aux fievres aiguës il y a grande quantité de matiere pourrie qui entretient la chaleur estrangere, dont la furie ne peut estre terminée par vne petite & legere fureur. Que si par fois apres quelque euacuation semblable on voit le malade mieux, c'est assez souuent pour retourner au mesme, ou pire estat qu'auparauant, si ce n'est que telles sueurs se suiuent l'vne l'autre frequemment, & que leur quantité separée tiennent lieu d'vne continuë, ce qui arriue par fois à bien, mais non tousiours & si seurement qu'en l'autre. La troisiesme condition, est qu'elle soit vniuerselle, attendu que la fievre estant espanduë par tout le corps, & affligeant également les parties, assauoir chacune selon son aptitude à souffrir; il faut aussi que chacune d'elles se descharge de la matiere qui luy cause cette affliction, entre lesquelles les plus humides suënt le plus copieusement, comme la teste, la poictrine & le bas ventre; si quelque partie demeure seiche, la sueur est manque & imparfaite, quoy que la guarison la suiue immediatement. Quant au temps de sa sortie, il faut que ce soit vn iour critic, ou autre de vertu approchante qui luy soit subrogé, tels que sont les iours indicatifs, lesquels tiennent souuent lieu de critics, comme ceux-cy d'indicatifs: & ne suffit pas seulement que la sueur paroisse à ses iours, mais il faut aussi qu'elle soit indiquée par signes de coction, lesquels se remarquent specialement aux vrines; comme si la sueur doit venir au septiesme, il faut que les signes de coction paroissent au quatriesme; si en l'onziesme, au septiesme; & ainsi des autres, dequoy a parlé nostre Hippocrate au 24. Aphorisme du 2. liure. De ce que dessus, nous pouuons iuger quelles sont les crises loüables, & celles qui ne le sont pas, ou ne le sont qu'en partie, afin de laisser faire Nature aux premieres, & de suppléer à son défaut aux dernieres, en euacuant la matiere restée, pour euiter la recidiue quand le mal est cessé, empescher sa longueur quand il continuë, & soulager la Nature lors qu'elle est trauaillée; crainte que l'effet ne suiue les menaces touchées à la fin de cét Aphorisme, qui est tout le fruit que nous en deuons recueillir.

Explication.

1. CHaudes, copieuses & vniuerselles qui viennent à iours critics, & sont indiquez aux demonstratifs par signes de coction.

2. Assauoir aux fievres aiguës, qui sont celles proprement qui se iugent par sueurs, & ce iusques à quarante iours, qui est le terme des maladies de cette qualité.

3. Lequel est icy mis pour premier critic, non pour autre raison qu'il est le premier des non pairs, ausquels se font les paroxismes, consequemment les crises. Et faut remarquer en passant qu'Hippocrate a obmis le quatriesme, estimé de tous le premier critic, non pour autre raison que les crises y font rares, à cause qu'estant iour égal, les paroxysmes ne s'y font point; que s'ils s'y font c'est en faueur du troisiesme, quand ils retardent, ou du cinquiesme quand ils auancent: ainsi les crises qui se font au quatriesme n'arriuent pas en son milieu, mais ou à son commencement ou à sa fin. Et Galien escrit n'auoir iamais vû de crise au quatriesme iour qu'vne fois, & qu'Archigene ne l'a vû que deux; ce qu'il faut entendre des maladies bilieuses, non des sanguines.

4. Lequel est intercalaire aussi bien que le troisiesme, & tient lieu de critic, lors qu'aux maladies tres-aiguës Nature n'a pû rien faire; & Nature n'a point esté irritée au quatriesme. Quelquefois les crises qui deuroient arriuer au septiesme se font à ce iour, plustost par irritation de la matiere, que par effort de Nature, & telles sont dangereuses & subiettes à recidiue.

5. Estimé de tout temps le prince des critics, & le premier en pouuoir & dignité; ce qui est fondé sur vne longue experience, qui nous enseigne que ceux qui ont des crises à tel iour les ont en tout plus parfaites qu'à aucun des autres. Plusieurs pourtant y meurent, & l'on en voit quantité d'histoires en nostre Hippocrate, aux Epidemiques, & dans les matieres pestilentes, la plus part des malades meurt à ce iour.

6. Lequel est le plus noble des intercalaires, & qui iuge le plus parfaitement apres les vrais critics & demonstratifs qui l'approchent de plus prés; assauoir le septiesme & l'onziesme, entre lesquels il est posé, iugeant & indiquant à leur deffaut.

7. Qui tient le ſecond lieu entre les iours demonſtratifs apres le quatrieſme, eſtant indicatif de la ſeconde ſemaine, comme l'autre l'eſt de la premiere. Ce iour a beaucoup de puiſſance de iuger, tant pource qu'il eſt inegal, que pource qu'il a le ſeptieſme pour demonſtratif de ce qu'il iuge.

8. Lequel entre les critics emporte la palme apres le ſeptieſme; & de fait il eſt le terme ordinaire des maladies ſimplement aiguës, lequel Hippocrate dit eſtre le plus long, ce qui eſtoit de ſon temps, non du noſtre: ce terme à preſent eſtant plus commun que celuy du ſeptieſme, auquel rarement les fievres ſe terminent ſi elles ne ſont fort violantes.

9. Lequel eſt demonſtratif de ſoy, & critic par accidant, comme l'onzieſme. Il iuge pourtant plus parfaitement, le quatorzieſme luy tenant lieu de demonſtratif, attendu que les coctions y commençant, celuy-cy leur donne la perfection: auſſi ſemble-t'il eſtre plus critic que demonſtratif, ayant cét auantage par deſſus le quatorzieſme & l'onzieſme qui le precedent: que s'ils indiquent plus parfaitement que luy, il a plus de force de iuger qu'eux.

10. Qui eſt le troiſieſme des critics en dignité, & celuy qui fait la fin du troiſieſme ſeptenaire. Il faut auſſi entendre le vingt auſſi bien que le vingt & vn, lequel iuge plus frequemment que luy.

11. Apres le vingt & vingt & vn les quartenaires ne ſont plus conſiderables aux criſes, mais les ſeptenaires ſeulement, voire apres les ſuſdits, les maladies ſe terminent rarement par ſueurs, tant pource que Nature eſt trop foible pour les pouſſer, que pource que les grandes euacuations par ſaignées & purgatifs, que l'on a faites durant le cours du mal, en ont beaucoup diminué la matiere.

12. Lequel n'eſt ny critic, ny demonſtratif, & n'a aucune vertu, ſinon qu'eſtant iour inegal il s'y peut faire quelque redoublement, & enſuite vne euacuation critique, notamment quand elle a manqué au vingt-ſeptieſme.

13. Qui eſt le cinquieſme ſeptenaire, comme le quarantieſme eſt le dernier, icy obmis par Hippocrate peut-eſtre à deſſein, attendu que bien qu'il ſoit le dernier terme des maladies aiguës, aſſauoir de celles que l'on nomme de decheance; pourtant rarement les criſes s'y font, & ſemble pluſtoſt eſtre le commencement des

maladies longues, que la fin des susdites.

14. Notamment en l'espace des trois premiers septenaires; où elles sont plus frequentes & abondantes.

15. Pourueu qu'elles ayent esté indiquées par signes de coction: car on voit par fois aux iours critics des sueurs chaudes & copieuses esquelles meurent les malades.

16. Comme en ceux qui n'ont puissance de iuger, comme ceux que l'on appelle vides, par exemple le huit, le dix & semblables.

17. Attendu que iaçoit qu'vne partie de la matiere maladiue sorte, cela vient plustost par irritation, que par vn libre mouuement de la Nature.



APHORISME XXXVII.

Frigidi sudores, cum febre quidem acuta, mortem: cum mitiore verò, morbi longitudinem significant.

Les sueurs [1] froides auec vne fievre [2] aiguë signifient [3] la mort: mais en vne plus [4] douce, elles tesmoignent longueur [5] de maladie.

DISCOVRS.

Si les sueurs chaudes, copieuses & vniuerselles sont suspectes & infidelles, quand elles arriuent en autres iours qu'aux critics, ou ceux qui ont mesme puissance qu'eux. Combien à plus forte raison sont-elles à craindre lors qu'elles viennent tout autrement, & sur tout quand elles sont denuées de la qualité principale, qui est la chaleur? Car la sueur estant vn humeur, ou si vous voulez excrement des humeurs logé dans les vaisseaux, & confus en la masse du sang, & portée aucques luy dans les moindres parcelles du corps; s'il est inepte à la nourriture il doit au moins ressentir en quelque sorte les effets de la chaleur naturelle, par laquelle il est élabouré, paroissant chaud & non froid: que s'il a dépoüillé la premiere qualité pour vestir sa contraire, c'est vn signe manifeste que cette chaleur ne resiste plus que dans son centre & parties plus profondes, là où l'estrangere l'a inuestie, & que l'habitude du corps, dont les muscles sont la meilleure partie, en est du tout priuée, & a desia receu le froid son ennemy; de sorte

que les sueurs qui sortent du fond qui est chaud, sont rafroidies en leur passage par l'attouchement des chairs à demy mortes, & abandonnées de cet huile celeste, qui estant presque du tout consumé ne les peut plus entretenir. Que si outre la perte de la chaleur il y a dans le corps abondance d'humidité, matiere de sueur, le malade est encore en plus mauuais train que s'il y en auoit peu, attendu qu'outre le degast que fait la chaleur fieureuse, cette humidité surabondante sert à l'extinction de la naturelle: de maniere qu'il semble que la chaleur estrangere & l'humidité suprfluë ayant conspiré la ruine de Nature; ioint encore qu'où les chairs sont imbuës de beaucoup d'humidité superfluë, les sueurs qui exhalent de la chaleur concentrée sont en partie retenuës: ce qui fait croistre l'incendie des visceres, & haste la mort qui est presque ineuitable, où les sueurs froides paroissent aux fiévres aiguës. Mais où les fiévres sont lentes & plus douces, comme la chaleur estrangere n'y dissipe pas tant de la substance du corps, supposé aux fievres intermittantes, telles que les quotidiennes & tierces non vrayes, aussi est elle plus forte pour auec le temps cuire & digerer les matieres froides & crües, dont elle dissipe vne grande partie par les sueurs qui sortent tousiours à son soulagement. De cét Aphorisme nous deuons faire prognostic és sueurs aigües & chroniques; & pour ces dernieres nous deuons tirer quelque instruction pour la cure, assauoir de cuire, couper & attenuer la matiere qui les cause, & ce auec temps & patience. C'est la premiere vtilité de cette doctrine.

Explication.

1. QVI tesmoignent le deffaut de coction, & la perte de la chaleur naturelle.

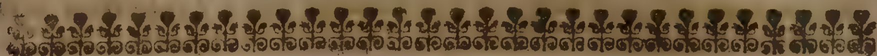
2. Ou, principalement le dedans, est tout en feu, & le dehors est de glace, comme aux ardantes & malignes.

3. Pource qu'elles tesmoignent d'vne part l'extinction de la chaleur naturelle & des esprits, auec la resolution de la faculté retentrice; & d'autre l'abondance de la matiere tellement froide & cruë que mesme la fievre quoy que grande ne la peut échauffer.

4. Par exemple en vne fievre quotidienne, ou autre qui en approche, telles que les tierces & double-tierces bastardes, où la pituite tempere la bile auec laquelle elle peche.

5. Pource qu'vne fievre douce & legere ne renuerse pas les forces comme peut faire vne aiguë, mais attendu que la matie-

re est difficile à cuire, la maladie dure autant qu'elle demeure cruë, & finalement Nature en vient à bout. La difference de la sueur froide d'vne maladie aiguë de celle qui ne l'est pas, est qu'en la premiere elle se fait plus par extinction de la chaleur naturelle, que par la crudité de la matiere, & en la derniere par la seule froideur & crudité d'icelle.



APHORISME XXXVIII.

Qua corporis parte sudor, ibi morbus.

De quelque partie que sorte [1] la sueur, elle signifie que la maladie y [2] est.

DISCOVRS.

COMME les sueurs vniuerselles qui sortent, ou par l'industrie de la Nature, ou par la violence de la maladie, declarent les afflictions du corps en general, ainsi celles qui resudent de chaque partie sont marques des souffrances particulieres, mediatement ou immediatement: assauoir immediatement quād la partie contenante souffre, & mediatement quand celle qui est contenuë est blessée. Par exemple, la sueur resudra du front à cause de l'humidité externe entre le crane & le pericrane, ou entre celuy-cy & la peau musculeuse, toutes parties contenantes au respect du cerueau; & c'est ce que i'appelle immediatement: que si la cause est au cerueau mesme, ou bien autour de ses membranes, lors la sueur se fait par le front, mais mediatement. Or en cét Aphorisme l'on doit apporter quelque distinction, car si on le prend au pied de la lettre la verité ne s'y trouuera pas tousiours, vû que l'experience iournaliere nous apprend que souuent les sueurs paroissent aux parties bien esloignées du lieu des maladies. La syncope est maladie du cœur, pourtant la sueur qui en est vn symptome ordinaire, paroist au front: il arriue le mesme aux inflammations du poulmon, aux maladies vniuerselles; comme les fievres se font souuent des sueurs particulieres, comme au col & au front tant seulement, neantmoins le mal n'est non plus à la teste qu'au ventre, & le col n'a pas plus de droit de suer que le pied. Ie dis donc pour bannir ces difficultez, que la matiere de la sueur est double, assauoir ou l'eau simplement, ou la vapeur qui se for-

me en

me en eau par l'attouchement des parties froides, ou par la fraicheur de l'air. Quand donc Hippocrate a dit qu'où est la sueur, là est la maladie, il entend parler de la propre humidité aqueuse de la partie dolente qui suë, comme souuent il arriue aux grandes douleurs de teste qui cessent par la sueur, non de l'humidité vaporeuse qui fait exhaler la chaleur de quelque viscere, comme il paroist en l'inflammation du poulmon, soit par resolution des forces & des esprits, comme dans la syncope; ou bien cecy se doit entendre de la sueur qui dure long temps, & ce souuent par la foiblesse de la faculté retentrice des parties affligées, non de celle qui est passagere tant seulement. Et quant aux sueurs particulieres qui viennent aux maladies vniuerselles, comme celles du col & du front, condamnées par Hippocrate en son Prognostic touchant les maladies aiguës, nous pounons dire qu'elles se font non par la descharge de la partie, mais par la resolution des esprits qui montent en haut; à quoy l'on peut adiouster qu'en la face les pores du cuir sont plus ouuerts qu'ailleurs, partant les sueurs y sont plus frequentes, ioint que la maladie est estimée grande suiuant le lieu où la demeure afflige plus viuement: Or est-il qu'aux sueurs la teste souffre ordinairement plus que tout le reste ensemble, partant quoy que la maladie soit vniuerselle, la douleur estant principalement à la teste, cette partie peut receuoir vne sueur particuliere. On peut dire le mesme de la poictrine, quand outre la fievre, les parties vitales souffrent vne moindre oppression. C'est le sujet auquel on doit entendre cét Aphorisme, dont l'vtilité est de connoistre le siege d'vne maladie par la sueur qui en est exprimée, afin d'apporter les remedes conuenables à la partie affligée.

Explication.

1. LAquelle est exprimée ou par la force de la partie, reiettant ce qui luy est nuisible, ou par la foiblesse de la faculté retentrice, & resolution des esprits. En la premiere on a du soulagement, comme aux sueurs du front apres les grandes douleurs de teste. En la derniere les forces vont tousiours au declin: les plus mauuaises de ces sueurs sont celles qui viennent lentement, sont froides, visqueuses, & moüillent peu.

2. C'est à dire le principal foyer où est cachée la matiere peccante, comme la teste en la phrenesie, quand les malades sont prests à mourir: la region du milieu aux inflammations de poitrine. Les sueurs particulieres se font aucunefois salutairement, procurées aux parties extrémes, comme les bras ou les iambes,

estans surchargez de quelque matiere qui leur cause des douleurs.



APHORISME XXXIX.

Et qua parte corporis, inest calor aut frigus, ibi morbus.

Et en telle part du corps que sont le chaud [1] ou le froid, là est la [2] maladie.

DISCOVRS.

COMME le vray caractere de santé, est la bonne temperature du corps, ainsi la vraye marque de cette temperature, est de n'auoir aucun excés de qualité, soit de froideur ou de chaleur, de siccité ou d'humidité, ce qui non seulement importe à la conseruation du tout, mais aussi de chaque partie separément pour auoir vne loüable correspondance auec luy: que si elles déchéent de cette correspondance par l'excés de quelque qualité, elles sont dites intemperées & malades, selon que plus ou moins elles sont estrangées de leur naturel & ordinaire institution: ce qu'il faut entendre des intemperies contractées, non à contracter, des causes fixes & non fuyardes; c'est à dire qui sont conioíntes à la partie malade, & ne sont fomentées d'ailleurs: en vn mot, des vieilles & non recentes. Or quoy qu'Hippocrate ne specifie que les intemperies chaudes & froides, c'est vn trait de sa mode pour garder son ordinaire brieueté, partant il nous conuient entendre aussi bien les chaudes & froides, & icelles non seulement simples & nuës, mais aussi composées & auec matiere, estant impossible que telles intemperies demeurent dans la simplicité. Car où la chaleur est extraordinaire en vne partie, là se fait douleur & attraction de matiere: où il y a froideur pareille, la foiblesse s'y trouue quant & quand, & ainsi amas d'excremens, tant de ceux que les parties plus fortes y enuoyent pour leur descharge, que de ceux qu'elles amassent de leur propre nourriture, qu'elles ne peuuent toutes conuertir en leur substance. Pour l'intemperie humide elle ne se peut figurer qu'auec matiere chaude ou froide. La seiche peut bien subsister sans matiere, i'entens autre que celle du membre où elle est attachée, mais rarement demeure-t'elle seule, que le chaud ou le froid ne luy fassent compagnie; ainsi difficilement se peut-on figurer des intemperies sim-

ples ; & si quelques vnes en portent le nom, c'est quand vne des qualitez conjointes est beaucoup eminente par dessus l'autre ; ainsi en vne inflammation, le chaud l'emporte dessus l'humide ; en vne tumeur aqueuse, l'humide sur le froid ; en vn erysipele le chaud l'emporte sur le sec ; en vn membre atrophié, le sec sur le froid : en fin en toutes qualitez conjointes & non egarées, celle qui emporte le dessus se reserue aussi la dénomination : i'entens le dessus, de beaucoup, comme il est vray-semblable que nostre Hyppocrate l'entend aussi, lequel nous donne icy à connoistre les maladies particulieres par l'attouchement des membres qui souffrent, afin d'y appliquer les remedes conuenables, qui est outre le prognostic, le fruit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVand quelque partie est beaucoup changée de sa naturelle temperature, en laquelle consiste la santé, pechant en l'excés d'vn ou de deux qualitez elementaires, comme du chaud & du froid, qui sont les qualitez actiues ; ou de l'humide & du sec, qui sont les passiues, ayans quelque matiere commode qui les entretienne.

2. Qui se connoist par la blesseure de l'action & de la partie malade. Or quoy que cecy s'entende des maladies particulieres, il se peut aussi entendre des vniuerselles du siege, & du premier foyer d'icelles ; comme aux fievres symptomatiques qui suiuent l'inflammation du foye, du poulmon, ou de quelqu'autre des visceres, causant la maladie de tout le reste.



APHORISME XL.

Et quando toto corpore mutationes accidunt, vt si corpus refrigeretur & vicissim calefiat, vel color alius ex alio oriatur, longitudinem morbi significant.

Et quand en tout le corps il se fait des [1] changemens, & s'il est tantost rafroidy, tantost [2] réchauffé, & que d'vne couleur il passe [3] en vne autre, tout cela démonstre la longueur [4] d'vne maladie.

DISCOVRS.



LORS qu'vn seul humeur peccant est sans meslange d'aucune autre maladie, le iugement en est facile, & son terme échet bien tost, soit bien ou mal suiuant la foiblesse ou resistance de la Nature. Mais quand plusieurs s'effarouchent, & la tiennent en branle chacune à leur tour, ou bien confusément sans la terrasser pourtant, voire quand ils s'émeuuent auec des forces égales d'vn mesme temps ; lors estant diuersement agacée, elle est contrainte de partager ses forces, & ainsi tenir en longueur ce dont elle viendroit bien tost à bout si elle n'auoit qu'vne expedition à faire. Cecy arriue coustumierement aux fievres compliquées, aux quotidiennes, tierces illegitimes, & semblables, qui sont presque toutes de durée pour les causes cy-dessus. Entre lesquelles celles-cy sont le plus à craindre, qui estans intermittantes d'elles mesmes, semblent faire de plusieurs accés vn accés continu, par l'aduancement que les vns font dans les autres, de maniere qu'en ce trouble, Nature ayant à peine le loisir de se reconnoistre, ses forces succombent, & telles maladies deuiennent non seulement longues, mais finalement mortelles, non tant par leur propre violence, que par la foiblesse du corps qui est infiniment blessé des causes les moins offenciues. Or entre les fievres compliquées, les plus difficiles à vaincre sont celles qu'entretiennent les humeurs plus froids & terrestres, comme les quartes & quotidiennes, tant pource que la chaleur naturelle, non seulement a de la peine à les chasser pour auoir beaucoup de resistance à cause de leur pesanteur & viscosité : mais aussi pource que la chaleur estrangere y estant vne fois allumée ne les abandonne pas si tost, & ainsi combat l'autre plus longuement. De cette classe sont celles que causent le mélange de la melancolie & du phlegme, plus rebelles que celles où le phlegme & la bile jaune dominent ; & plus il y a de celle-cy, moins y a-t'il de rebellion de la part de la mattere, laquelle d'elle mesme minutant sa sortie à cause de sa legereté, cede aux moindres efforts que font la Nature & les medicamens pour la chasser. Partant c'est au Medecin iudicieux, de reconnoistre en telles complications, les humeurs peccans, leurs mouuemens, & la condition des forces, afin non seulement de predire la longueur ou brieueté des maladies, mais aussi quant & quand ordonner des medicamens qui chassent le mal, & fortifient la Nature ; qui est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Cause de la diuersité des matieres peccantes qui s'y treuuent, iointes aux forces suffisantes de la Nature, qui s'adressent tantost à vn humeur, tantost à vn autre.

2. Soit à mesure que les humeurs chauds ou froids, sont en mouuement chacun à tour de rolle: soit à mesure que la chaleur naturelle est plus ou moins forte; ou qu'elle agit égalemement ou inegalement, & que finalement se fait vn combat auquel la Nature & la maladie ne se peuuent aisément surmonter l'vne l'autre. Cecy se doit entendre d'vn chaud & d'vn froid mediocres, car telles qualitez sont fort suspectes quand elles viennent en l'excés.

3. Qui paroist d'ordinaire telle que l'humeur dominant, pourueu qu'elle soit de durée: car celle qui paroist au visage de ceux qui sont attains de quelque passion elle ne se rapporte pas là: non plus que ceux qui souffrent diuers efforts és maladies aiguës, notamment enuiron le temps de la mort.

4. Ainsi que les signes contraires sa brieueté. La cause de cette longueur est la difficulté de cuire telles matieres, notamment si elles sont en quantité, car cela ne se peut faire en peu de temps. Or il faut remarquer que ces changemens pour estre seurs en leur longueur apres estre demeurez quelque temps en balance, doiuent finalement aller de pis en mieux. Par exemple, la chaleur doit estre plus frequente que la froideur; la rougeur plus que la pasleur; & celle-cy plus que la noirceur & la iaunisse, iusques à tant que le tout soit reduit à quelque mediocrité de toutes ces qualitez. Que si tout va d'vn autre biais, il est à craindre que la longueur du mal ne soit suiuie de la mort.



APHORISME XLI.

Sudor multus per somnum factus, copiosiore cibo corpus vti significat. Quòd si parcius epulanti hoc accidat, vacuatione indigere sciendum est.

La sueur abondante [1] venant apres le sommeil [2] sans cause ma-

nifeste [3], signifie que le corps prend trop de [4] nourriture: que si cela arriue à celuy qui n'en prend [5] point, c'est signe qu'il a besoin [6] d'euacuation.

DISCOVRS.

DEVX sortes d'excremens s'exhalent par transpiration du residu de la coction derniere, l'vn sec, l'autre humide. Le premier plus parfaitement attenué, sort comme vn air ou vne simple fumée par les souspiraux du cuir, & le trauerse insensiblement. L'autre plus espois donne des marques euidentes de sa sortie, comme ayant vn corps visible, palpable, & de nature d'eau, qui est ce que l'on appelle sueur, laquelle Aristote au l. 2. c. 11. des Parties des animaux, *dit estre vn excrement de la vapeur humide: définition à laquelle ie ne m'arreste point, attendu que la sueur est plus humide que vaporeuse, voire purement humorale, estant vne portion de la matiere potable de mesme nature que l'vrine, laquelle seruant à dilayer le sang trop espois de luy mesme, & facilitant son passage iusques à l'extremité des plus petits vaisseaux; apres auoir fait cét office, sort par les pores, si ce n'est qu'elle reflué dans les reins. Cecy posé, nous faisons deux differences de sueurs, les vnes simples, les autres composées, i'appelle simples, celles qui consistent seulement de la matiere susdite, & cōposées, celles qui sont auec meslange de quelquees autres matieres: celles-cy sont les quatre humeurs d'vne part, considerez simplement comme tels, & d'autre vne portion de la substance qui deuroit passer en la nourriture des parties. Quant à la premiere difference, nous voyons les sueurs, vertes, rousses, rougeastres & noirastres, non si apertement sur le cuir que sur les linges qui en reçoiuent la couleur, & ce d'autant plus manifestement que leur matiere a fait de seiour au corps, où ayant esté plus long temps confuse auec les humeurs, elle a eu plus de temps à en contracter la terrestrité. Que si les sueurs se recueilloient aussi facilement que les vrines, il n'y a point de doute qu'elles monstreroient beaucoup plus parfaitement que les susdites, l'estat de santé ou de maladie: car l'vrine ne peut tout au plus declarer que l'estat des vaisseaux, là où la sueur peut tesmoigner auec, celuy de l'habitude du corps. De ces couleurs qui sont aux sueurs on recueille quels sont les humeurs qui surabondent, ou du moins qui predominent, assauoir la rouge, le sang: la noirastre, la melancolie; la roussastre, la bile qui est la plus frequente de toutes, attendu que l'humeur bilieux estant fort subtil, se peut de luy mesme tout resoudre en*

sueurs, comme il appert aux crises dans les fievres bilieuses. La couleur noirastre marche apres, & quoy qu'elle soit marque de melancolie, il ne faut pas entendre la melancolie simple, froide & seiche: car ceux de cette constitution ne suënt que rarement, non plus que les phlegmatics, si ce n'est par contrainte; mais la bile aduste en laquelle vne partie du sang degenere par fois. Pour la sueur rouge, elle est fort rare, aussi est-elle tout à fait contre nature, tesmoignant selon Aristote au lieu sus allegué, vn sang crud & aqueux, que la chaleur trop imbecille ne peut cuire: à quoy il faut adiouster la lascheté des tuniques des veines, desquelles resude tel sang. De ces sueurs, la roussastre comme la plus ordinaire, est aussi la plus naturelle. Par la seconde difference, la matiere de la sueur se tire ou de nourriture, qui ne peut estre appliquée ou conuertie en la substance des parties, tant par son propre vice que par la mauuaise disposition ou imbecillité de celles qui la doiuent attirer; ou elle vient de la substance mesme des parties, quand les chairs & les graisses se liquefient, & telles sueurs sont espoisses d'ordinaire, signamment quand leur quantité est petite, comme l'on voit aux personnes mourantes. Cette derniere sueur fort dangereuse n'est de nostre fait, & ne peut conuenir comme l'autre à nostre Aphorisme, lequel nous enseigne que quand on suë abondamment és maladies, ou apres icelles par sueur non critique, si l'on mange d'appetit, c'est signe qu'il y a du trop, & que les coctions premieres ne se faisans pas bien au ventricule & au foye, la derniere se fait encore plus mal, & tout se tourne en eau: partant il en faut retrancher la cause, laquelle ne procedant que de l'abondance de nourriture, doit estre ostée par vn viure échars & sobre, mais où l'appetit est perdu, & que neantmoins on baigne en sueurs, le vice est caché dans les humeurs, d'où vient que l'on a besoin de purgation, qui est l'vtilité que nous tirerons de cette doctrine d'Hippocrate.

Explication.

1. C'Est à dire qui passe les termes de la mediocrité: la sueur mediocre estant vn signe indifferant au bien ou au mal, attendu que plusieurs en bonne santé suent tousiours la nuit, notamment les sanguins, & ceux qui ont le cuir de tissure deliée, sur tout en la saison d'Esté. La meilleure sueur est celle qui se fait non durant la coction, mais apres la distribution de l'aliment, comme enuiron le matin.

2. Lequel a cela de propre d'arrester toutes effluxions, sauf celle-cy. Or quoy que l'on suë aussi bien en veillant comme en

dormant, neantmoins la ſueur eſt plus frequente durant le ſommeil, que durant les veilles, attendu que la chaleur retirée au dedans y fait euaporer plus d'humidité, ſur tout quand on a vſé de viandes chaudes & humides, auec du vin fort.

3. Autre que celle qui vient de la part de la nourriture. Entre ces cauſes on peut mettre la grande chaleur de l'air, comme durant l'Eſté, ou bien l'eſtroite cloſture d'vne chambre bien eſtoupée, auec vn bon feu, la quantité de couuertures & ſemblables.

4. Aſſauoir outre la portée des parties deſtinées à la coction, leſquelles par vne longue vacation ſont demeurées comme oublieuſes de leur deuoir; de maniere que la plus part de telle nourriture demeurant cruë; il ſe fait plus d'eau que de ſang; & ſi les perſonnes ainſi affectées ne ſuent, elles viuent beaucoup en recompence. On peut dire auſſi que où les parties cuiſantes ſont foibles, la coction eſt fort long temps à ſe faire, & que durant qu'elle ſe paracheue il s'éleue quantité de vapeurs, leſquelles portées dehors ſe refoudent en ſueurs. A quoy il faut adiouſter la qualité des viandes dont vſent les malades, & ceux qui reuiennent en conualeſcence, la plus part humides, partant aqueuſes & vaporeuſes.

5. Non tant par diſcretion, que par faute d'appetit, principalement quand le ventricule eſt encore imbu de beaucoup d'impureté.

6. Aſſauoir par la purgation, non par la ſaignée, laquelle eſt contraire aux corps purement cacochymes, tels que ceux qui regorgent de cruditez amaſſées de long temps, leſquelles en partie détruiſent l'appetit, & en partie ſeruent de matiere aux ſueurs copieuſes, eſtans inutiles pour la nourriture, & partant en cette qualité doiuent eſtre euacuées auec choix; ce qui ne ſe peut faire que par les purgatifs, leſquels vuidans ſeulement l'inutile conſeruent l'vtile, qui eſt le ſang.



APHORISME XLII.

Sudor multus, frigidus calidusve semper fluens, frigidus grauiorem, calidus minorem morbum significat.

La sueur [1] copieuse, froide [2] ou chaude, distillant [3] tousiours, la froide tesmoigne vne maladie [4] plus grande, & la chaude vne [5] moindre.

DISCOVRS.

ENTRE les sueurs differentes qui se rencontrent aux maladies, celles que l'on distingue par le chaud & le froid sont de tres-notable consideration pour leur iugement, soit qu'elles viennent par forme de crise, ou en vne autre maniere, estans les sueurs froides perpetuellement mauuaises, & les chaudes non tousiours bonnes. Or comme ainsi soit que les sueurs vrayement bonnes & loüables sont les critiques, desquelles nostre Hippocrate n'entend parler icy, non plus qu'en l'Aphorisme precedant; il nous propose celles qui viennent par voye de symptome, non seulement en dormant, comme il a fait cy-dessus, mais tant durant les veilles que le sommeil, & nous compare les chaudes auec les froides, dont celles-cy tesmoignent que le mal est grand, & les autres qu'il est moindre: En quoy nous auons deux choses à considerer, assauoir la puissance de la chaleur, tant naturelle que fievreuse, & la condition de la matiere sudorifique, qui est la portion plus sereuse des humeurs, seruant de connoy à la nourriture des parties, & n'ayant aucune faculté de nourrir. Or comme le froid est ennemy de la vie, tout ce que contient le corps de l'animal, soit partie, humeur ou excrement, doit participer de chaleur par necessité, à sçauoir les parties pour vegeter, les humeurs pour nourrir, & les excremens estans superfluitez des vnes & des autres, pour tesmoigner en elles la force & integrité de Nature, qui ne communique pas seulement ses faueurs aux choses vtiles, mais aussi aux inutiles & superfluës. Et quoy que le froid soit non seulement ennemy de la Nature, & de la vie, mais aussi le chaud qui est contre nature, comme les intemperies fievreuses; neantmoins cette chaleur faisant curée de l'humidité nourriciere & radicale, ou si vous voulez n'estant autre chose que la chaleur naturelle, qui est de soy douce & tiede, changée en vne

ardante ; qui est comme de feu : elle, dis-ie, estant tousiours chaleur approche plus prés des principes de la vie, que le froid qui en est du tout esloigné, & en cette qualité eschauffe aussi bien que la premiere les parties, les humeurs & les excremens, voire sa durée tesmoigne tousiours la subsistance de l'humeur radical, là où le froid continuant, fait croire qu'il est desia la pluspart consumé : de maniere que les sueurs chaudes, quoy que mauuaises assez souuent, ne le sont point à comparaison des froides, la presence desquelles indique l'extinction prochaine de la vie, ou du moins l'extréme debilité de la chaleur naturelle. Quant à la matiere des sueurs, il faut considerer sa quantité & sa consistance ensemblément ou separément : pour la quantité, la sueur est copieuse ou non : celle qui est copieuse ne peut estre si tost eschauffée que celle qui ne l'est pas : car plus la chaleur a d'extension, moins elle a d'intension ; & quant à la consistance, elle est espoisse ou deliée ; celle-cy plus aisée, l'autre plus difficile à eschauffer : que si l'espoisseur & l'abondance de la matiere concurrent, la difficulté en est augmentée au double : de maniere que souuent la chaleur languissante est estouffée de l'abondance & qualité des superfluitez froides & aqueuses, auant qu'elle en puisse deuenir maistresse : partant, où les Medecins voyent telle maniere de sueurs, ils doiuent puissamment eschauffer, attenuer & desseicher ce qui est surabondant, qui est le profit qu'outre le prognostic nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Laquelle signifie abondance de matiere humide dont les veines sont remplies, & les chairs imbibées.

2. Qui deuient telle, non par la fraicheur de l'air, mais par cause interne, comme l'extinction de la chaleur naturelle des parties par où elle passe, ou la rebellion de la matiere trop terrestre ou trop copieuse.

3. Nuit & iour, durant & hors le sommeil, en tout temps de la maladie, sans choix de iours critics.

4. De maniere que la Nature a peu de puissance sur les humeurs, qui pour leur abondance ou terrestrité ne peuuent estre échauffez, ce qui rend les maladies difficiles & de longue haleine. Que si telles sueurs arriuent aux fievres malignes, elles sont auant-courieres de mort ; & en celles-là le plus grand mal ne vient pas du costé de la matiere sudorifique, mais du défaut

de la chaleur naturelle, & violance du venin qui maistrise le cœur.

5. Laquelle n'est point difficile à dompter, attendu que la sueur, quoy que copieuse, est d'vne matiere legere, & qui s'échauffe aisément; ioint que l'on iuge de là que la chaleur est puissante sur la matiere susdite.



APHORISME XLIII.

Febres quæ tertio quoque die vehementius affligentes non intermittunt, periculosiores: quoquomodo autem intermiserint, periculum abesse significant.

Toutes fievres [1] qui n'ont point d'intermission, & redoublent auec violance au troisiesme [2] iour, sont les plus [3] perilleuses: mais quand elles ont quelque [4] intermission, c'est signe qu'elles sont exemptes [5] de peril.

DISCOVRS.



COMME entre les humeurs qui gardent leur constitution ordinaire, le bilieux est plus chaud qu'aucun autre, aussi n'y en a-t'il point qui s'effarouche si tost, & contracte vne si dangereuse pourriture que luy, rendant sa chaleur estrangere, de naturelle qu'elle estoit auparauant: & comme il est tout feu, aussi donne-t'il des secousses tellement violentes és fievres qu'il cause, que ceux qui en sont attaquez semblent n'auoir pas vn petit sujet de desespoir de leur vie, quoy que pour l'ordinaire il n'y ait aucun peril, car les fievres bilieuses en general sont de deux sortes: la difference prise des lieux où la bile se pourrit, assauoir dans les vaisseaux & hors les vaisseaux: de la bile se pourrissant hors les vaisseaux, supposé autour de quelque viscere, comme le mesentere & autres ausquels cét humeur s'attache, & mesme dans sa propre vessie, se font les fievres tierces, double-tierces, tant vrayes que non vrayes, qui toutes ont intermission, de maniere qu'apres le trauail des accés, Nature a loisir de reprendre ses forces d'autant plus à l'aise que les interuales de l'vn à l'autre sont longs & paisibles, notamment quand au commencement des retours suruiennent les vomissemens bilieux & les sueurs abondantes au declin. Telles fievres sont celles que nostre Hippocrate dit estre sans peril, non les au-

tres, assauoir celles où l'humeur bilieux se pourrit és grands vaisseaux, & proche le cœur. De cette qualité sont les fievres ardantes, tierces, continuës, inquietes, & semblables, esquelles outre les diuers & griefs accidans qui tesmoignent les fougues de la bile, se trouue cela de particulier, qu'aux iours inegaux, où cét humeur a son mouuement, les fievres redoublent leurs symptomes, ce qui les rend la plusspart mortelles, vû que Nature au lieu d'auoir du relasche, est plus rudement trauaillée que deuant en tels redoublemens. Ce que nous disons des fievres bilieuses, se doit pareillement entendre des pituiteuses & melancoliques, attendu que la pituite & la melancolie font aussi bien que la bile des fievres intermittantes & continuës, assauoir la pituite, la quotidienne, & la melancolie; les quartes de l'vne & l'autre qualité, suiuant l'estat de leur pourriture dedans & dehors les vaisseaux; les continuës sont dangereuses, les intermittantes sans peril. Cecy pourtant n'est pas eternellement veritable, attendu qu'il se trouue des fievres intermittantes, esquelles se rencontre la mort aussi bien qu'aux continuës: ie n'en veux que l'exemple de la fievre hemitritée, que l'on peut appeller en termes communs demy tierce, laquelle suiuant le sonnement du mot semble plus legere que la tierce, partant non mortelle, quoy qu'il en soit tout autrement, estant non moins dangereuse que les fievres continuës, voire plus à l'égard de quelques vnes. A quoy ie responds que la demy tierce n'est pas simple, mais composée de la tierce, & de la quotidienne sans aucun relasche, partant doit tenir rang de fievre continuë: ie dis le mesme de la complication de deux tierces auançantes l'vne sur l'autre, de sorte qu'vn second accés arriue auant que le premier cesse, & ainsi des autres intermittantes compliquées, lesquelles equipolent aux continuës. Quand donc nous disons les fievres intermittantes estre salutaires, nous entendons pourvû qu'elles donnent notable relasche, & laissent le corps exempt pour vn temps de toute chaleur estrangere. Que si par fois apres des fievres erratiques, & mesme des tierces & quartes bien reglées on voit mourir des personnes, la mort n'est pas simplement causée de la fievre, mais de quelqu'autre maladie iointe, ou du vice de quelque partie que la fievre mesme auoit fomenté; comme vne dureté de foye ou de rate, dont en suitte l'hydropisie, & puis la mort, lesquels accidans ne destruisent point la verité de nostre Aphorisme, qui nous monstre à faire vn Prognostic asseuré aux fievres continuës & intermittantes, notamment en celles qui sont purement bilieuses, comme les ardantes & vrayes tierces, predisant le peril des premieres, & la seureté des dernieres, quoy que souuent on y voye des accidans qui espouuantent les simples personnes. Nous pou-

uons aussi de ce Prognostic tirer vne instruction touchant la guarison de ces fievres, prenant les indications des premieres sur le peril & la necessité, & allant aux dernieres auec plus de temps & loisir, qui est l'vtilité que nous recueillerons icy de la doctrine de nostre Hippocrate.

Explication.

1. LAquelle peut auoir quelque remise de sa violance, mais iamais d'intermission, attendu que la pourriture & chaleur contre nature est logée dans les grands & principaux vaisseaux, comme la veine caue & grande artere.

2. Comme la fievre ardante, que l'humeur bilieux entretient, dont le propre est de s'émouuoir à iours inégaux.

3. Tant à raison des symptomes qui redoublent, comme douleur de teste & des lombes, resveries, veilles, & autres; que pour le manque de forces, faute de repos & sommeil.

4. En telle maniere qu'il ne reste aucune chaleur fievreuse, & que l'interuale de deux accés soit franc, lequel pour estre parfaitement loüable, doit au moins estre d'autant de temps que la fievre aura duré, afin que les forces se remettent plus à loisir.

5. Pource que les fievres intermittantes ne sont entretenuës d'aucune pourriture maligne, ny d'inflammation de partie, laquelle n'est iamais sans peril & continuité.



APHORISME XLIV.

Quos febres longæ exercent, ijs tubercula ad articulos vel labores fiunt.

Ceux qui sont trauaillez de longues [1] fievres sont subiets à des [2] froncles, ou [3] douleurs aux [4] iointures.

DISCOVRS.

COMME les fievres aiguës se terminent par crises, ainsi les longues finissent par abscés: & quoy que cette verité ne se rencontre pas tousiours, il se trouue du moins quelque chose qui luy equipole. Car pour les fievres aiguës l'experience nous en fait voir assez qui cessent, voire comme par miracle, quasi en

vn instant sans aucune euacuation critique, du moins qui soit manifeste : & quoy que bien souuent cessant de la sorte elles soient subiettes à recidiues, on en voit pourtant assez où rien de pareil n'arriue, mais la guerison reste entiere & parfaite : ce qui vient comme ie croy, ou pource que la matiere fievreuse n'est point, sinon fort peu, meslée parmy les humeurs, comme és fievres accidantelles aux inflammations des visceres, lesquelles cessent ensemblément: ou pource qu'elle est transmise des humeurs aux esprits, desquels ayant épuisé la ressemblance elle s'exhale imperceptiblement, & passe, non comme vapeur, mais comme fumée; ce qui arriue aux corps secs, atrabilaires, & dont les humeurs ont peu de serosité; & quoy que le cessement du mal soit la vraye crise en effet, elle ne l'est pas neantmoins suiuant l'apparence, qui est la manifeste euacuation de la matiere fievreuse qui se fait par les sueurs, flux de ventre, d'vrine, de sang du nez, & autres décharges manifestes. Quant aux fievres chroniques, la mesme experience nous apprend qu'elles ne se terminent pas tousiours par la voye des abscés, laquelle peut-estre estoit frequente au temps d'Hippocrate, mais grandement rare en celuy-cy. Pour les douleurs des membres, notamment des iointures, elles sont de verité plus frequentes, & se trouue peu de longues fievres où les malades ne les experimentent plus ou moins grandes. Or comme ces maladies sont causées d'vne matiere toute crüe & terrestre, dure, & de coction difficile; ioint la foiblesse de Nature dont les forces sont minées par la longueur du temps; il arriue, tant de cette part comme de l'autre, que les excretions critiques n'ont point de lieu, lesquelles supposent l'obeïssance de la matiere, & les forces de la Nature. Tout ce que peut faire celle-cy est de chasser ce qui luy nuit sur les parties foibles & ignobles, comme sont les iointures, mais notamment les emonctoires, & lieux glanduleux où se forment des abscés, d'autant plus douloureux que la matiere est acre, copieuse, & logée en vn endroit qui ne la peut toute contenir. Mais comme ces abscés sont rares, ainsi que nous auons dit cy-dessus, au lieu d'iceux arriuent des douleurs, non des iointures seulement, mais aussi des membres entiers, sur tout des bras & des iambes, où elles se trouuent plus frequentes pource qu'estans causées d'humeurs grossiers, ceux-cy ne pouuans à raison de leur espoisseur, sortir au trauers des chairs & pannicules, demeurent profondément attachez autour des os & de la membrane qui les enueloppe, nommée de son office Perioste. Que s'il n'y a douleurs ny abscés, c'est quand la matiere d'iceux au lieu d'estre chassée aux extremitez se cuit peu à peu dans les vaisseaux, & à mesure

que Nature la separe s'en va par des vrines grasses, espoisses, & blanches, coulant plus abondamment qu'à l'ordinaire ; ce qui est plus souhaitable que les douleurs & abscés, desquels seuls Hippocrate fait icy son prognostic comme estant le plus necessaire de sçauoir, afin qu'estans instruits de cette doctrine, nous ayons à predire és longues maladies non seulement quelle en pourra estre l'issuë, mais aussi que nous taschions à munir & fortifier les parties foibles où les abscés se peuuent former, crainte qu'elles ne soient rompuës, & tellement affoiblies que la fin d'vne maladie ne soit le commencement d'vne autre plus grieue, assauoir la perte ou mortification de quelque membre, qui est l'vtilité que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir de celles qui excedent le terme de quarante iours, qui est le dernier des aiguës & le premier des chroniques, dont la longueur ne prouient pas du vice latent ou manifeste de quelque partie, comme par exemple la fievre quarte de la mauuaise disposition de la rate : ou la fievre hectique du vice du poulmon ; mais de quelque humeur logé dans les vaisseaux & habitude du corps, difficile à cuire pour estre trop crû ou trop terrestre; ioint la foiblesse de Nature.

2. Quand la matiere peccante qui est de nature terrestre s'amasse toute en vn endroit ou deux sur les parties naturellement plus foibles, où de surcroist les autres se déchargent de leurs superfluitez, notamment quand leur foiblesse est augmentée par la continuation de la fievre, estant la chaleur naturelle tellement diminuée qu'elle ne peut cuire, attenuer, ny échauffer ce qui est crû, froid & espois.

3. Auec sentiment de lassitude au plus profond des membres, sur tout aux endroits plus foibles & décharnez, quand la matiere susdite s'y est espanduë, laquelle pour son époisseur ne se peut faire ouuerture par les pores, & à cause de sa froideur est difficile à cuire, specialement quand elle est copieuse.

4. Tant pour estre parties naturellement foibles, que pource que leur foiblesse est augmentée durant les fievres par les diuers mouuemens & agitations que se donnent les malades.



APHORISME XLV.

Quibus tubercula ad articulos, vel labores, post febres fiunt, ij cibariis pluribus vtuntur.

Ceux qui ont des [1] froncles ou des douleurs aux [2] iointures, apres de longues [3] fievres, mangent plus qu'il n'est [4] besoin.

DISCOVRS.



L n'y a rien qui retarde tant l'accomplissement de la santé, que l'vsage indiscret des viandes apres les maladies : de maniere qu'il seroit souhaitable pour ceux qui ne peuuent se commander que l'appetit ne leur vinst qu'à mesure que leur estomac se rendroit capable de cuire ce qui suffiroit, non tant pour la necessité que pour la commodité presente, assauoir celle des parties, lesquelles estans deschargées & beaucoup amoindries par la fievre, auroient besoin, s'il estoit possible, d'estre en vn instant restablies en leur premier estat par vne ample nourriture, si leurs propres forces le pouuoient permettre, i'entens si leur faculté assimilatrice estoit assez puissante pour conuertir en leur substance toutes celles dont elles ont necessité ; ce que n'estant pas, & les parties qui ne trauaillent qu'à vne propre commodité, estans aussi foibles à leur égard pour s'appliquer la nourriture, que celles qui vaquent aux offices communs à la preparer; il faut prendre, non tout ce que demande l'appetit indiscret, partie brutale en l'homme, mais tant seulement ce que le ventricule, oublieux de son ancien deuoir, peut cuire & preparer. Ce qui dépend du iugement du Medecin, & plus encore de celuy qui releue de maladie, lequel doit sentir la portée de son estomac, non par ce qu'il appete, mais par ce qu'il peut cuire : ce que l'on reconnoist à l'égard du ventricule, quand apres le repas on ne sent douleur, tension ny pesanteur enuiron sa region, qu'aucuns vents ne remontent à la bouche, & que la teste ne souffre aucune incommodité. Et à l'égard du foye, quand le cuir reprend peu à peu son premier teint, sans dureté ny extension: & quant aux parties quād on les voit se regarnir de chair, & demeurer pleines & grosses comme auparauant, non inegalement, mais également, auec vn temps proportionné à la maladie precedante : ceux qui ont esté long temps malades ne pouuans estre si tost refais que ceux dont le temps a esté plus court ; ceux qui l'ont esté beaucoup,

que

que ceux qui l'ont esté peu. Que si l'on voit les membres grossir en peu de temps, il faut estimer que c'est plustost d'enflure & boursoufflure, que de vraye nourriture, dont on aura plus grand esclaircissement si le cuir ne prend point de couleur: que si cette grosseur n'est pas égale & proportionnée, il ne faut douter qu'elle ne soit contre nature, & la difficulté sera leuée si cette masse est pesante & douloureuse, d'où on connoistra manifestement qu'il aborde aux parties plus de nourriture qu'elles ne s'en peuuent appliquer: ou que d'elle mesme elle est vicieuse, n'ayant esté bien preparée aux foyers des coctions peu capables de les cuire, comme deuant & apres de si longues vacations. De là vient le surcroist & abondance des excremens, qui estans grossiers causent par fois des abscés aux emonctoires, par fois des simples tumeurs cedonateuses, notamment aux pieds & aux jambes, par fois aux mains, qui paroissent plus le soir que le matin. Que s'ils sont de matiere acre & subtile, ils ne font point de tumeurs, mais excitent des douleurs insignes, notamment alentour des iointures. Que si la matiere est mixte, elle donne des sentimens de lassitude plus ou moins importuns suiuant le meslange. Partant c'est faire à chacun sagement de connoistre la portée de son estomac, & y auoir plus de creance qu'à son appetit, lequel est fort excité, non tant de la faction du ventricule à qui les parties affamées demandent leur ordinaire, que par le suc melancolic dont il est aucunefois imbu, ce qui donne vne perpetuelle enuie de manger, dequoy il se faut donner garde, attendu les incommoditez qui en arriuent, comme douleurs & abscés, dont il est parlé en cét Aphorisme, & dont l'vtilité n'est autre qu'vn aduis de viure sobrement apres les longues fievres, si l'on veut recouurer vne parfaite santé.

Explication.

1. NOtamment à l'endroit des emonctoires, qui sont le col, les aisselles & les aines, parties destinées à receuoir les superfluitez des autres.

2. Non à raison des humeurs superflus, restez de la maladie, mais à cause du mauuais regime & vsage excessif de la nourriture. Il n'arriue pas tousiours pourtant que ceux qui mangent ainsi trop, souffrent ces accidans, car ces superfluitez s'en vont à la plus part par les vrines, sueurs, vomissemens, & flux de ventre.

3. Entierement faites, & sans aucun leuain, qui soit suffisant de causer telle corruption qu'il s'en ensuiue des tumeurs & douleurs.

4. De maniere que la faculté concoctrice de l'eſtomac debilitée par la longueur de la fievre, ne peut cuire & parfaitement elaborer les viandes qui excedent ſa portée, d'où il arriue que les parties ne ſe pouuans nourrir d'vn ſuc inutile; celuy-cy croupiſſant autour d'elles y cauſe des douleurs & peſanteurs: que s'il eſt chaſſé de là ſur les emonctoires & iointures, il y fait des abſcés.



APHORISME XLVI.

Si rigor, febre non intermittente, ægrum iam debilem inuadat, mortiferum eſt.

S'il ſuruient vn fort [1] tremblement à la fievre [2] continuë, le malade eſtant deſia [3] foible, c'eſt ſigne [4] mortel.

DISCOVRS.



ES diuerſes ſecouſſes que reçoiuent les corps fievreux par les pointures du cuir, le froid & les friſſons, voire par les mouuemens conuulſifs & concuſſifs, peuuent eſtre compris ſoux le mot de rigueur ou tremblement violant, qui eſt vn accidant paroiſſant quelquefois au ſalut & deliurance du malade, quelquefois à ſa perte & dommage. Les humeurs froids & chauds le peuuent cauſer, ceux-là contraignant la chaleur naturelle de ſe retirer aux viſceres pour ſe garantir du froid qui les accueille, d'où les parties externes demeurent rafroidies, & enſuitte viennent au tremblement: ceux-cy irritans par leur acrimonie les parties membraneuſes fort ſenſibles, donnent au corps de rudes ſecouſſes, leſquelles retournant ſouuent diminuënt eſtrangement les forces, notamment quand il n'en vient aucun fruit. Ce que ie dis, pource que tels mouuemens apportent par fois de l'vtilité, lors qu'en ſuitte d'iceux arriuent des ſueurs critiques dont ils ſont les auantcoureurs aux fievres continuës. Ces mouuemens peuuent eſtre auſſi compoſez de chaud & de froid combattans l'vn contre l'autre, & comme confus en vne meſme partie, ce que l'on experimente aux fievres de crudité, notamment és ſaiſons d'Automne & d'Hyuer. Or ces manieres de friſſons ou tremblemens n'ont pas vn pareil effet de toute ſorte d'humeurs; car les froids ne terminent iamais

les leurs par euacuations critiques, i'entens aux fievres continuës, non aux intermittantes, attendu que les susdites requierent deux choses entr'autres, assauoir les forces de Nature & l'aptitude de la matiere à estre chassée: ce qui ne se trouue point aux humeurs où domine le froid, lesquels outre qu'ils sont cruds & mal-aisez à esmouuoir, éneruent beaucoup la chaleur naturelle dans le trauail qu'elle se donne à les échauffer, attenuer & chasser doucement, & comme en parcelles, ne pouuant à vne seule fois venir about du tout; de sorte que ces frissons pour peu qu'ils arriuent, sont tousiours dangereux, & en fin mortels quand ils retournent souuent. Quant aux humeurs chauds, comme la bile seule, ou tellement meslangee auec vn autre, qu'elle tienne le dessus, il n'en va pas ainsi, d'autant que d'ordinaire leurs frissons sont suiuis d'euacuations critiques, lesquelles apportent vn entier ou notable allegement aux malades, ce qui arriue lors que les forces sont grandes, & ne peinent point à chasser vn humeur qui affecte luy mesme sa sortie; mais où les forces manquent, & que tels frissons arriuent soit à iours critics ou non, sans aucune euacuation: & souuent les maux sont grandement déplorez & beaucoup plus que s'ils estoient causez d'vn humeur froid, lequel ne fait que simplement enerver la chaleur des parties: là où celuy-cy par sa chaleur deuorante consume en peu de temps l'humeur radical; & par son acrimonie irrite les nerfs & les membranes, d'où les mouuemens conuulsifs, le renuersement des forces, & finalement vne entiere impuissance de resister au mal, dont la cause demeure tousiours, voire plus enracinée que deuant. Partant, où tels mouuemens arriuent souuent, on doit iuger que les remedes auront peu d'effet, & le Medecin doit hardiment predire la mort, qui est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir vn tremoussement inegal de tout le corps, auquel la Nature & la maladie combatent à qui aura le dessus, & quand tel mouuement suruient frequemment.

2. En laquelle se trouue de la remission, mais iamais d'intermission.

3. Ce qui arriue d'ordinaire aux fievres continuës qui sont longues: car pour celles qui sont courtes & aiguës, les forces n'y peuuent pas estre tost abatuës, si ce n'est par vne extresme malignité.

4. Notamment quand il ne suit aucune euacuation, & pis

encore quand il ſe fait euacuation qui ne diminuë point la fievre; car cela ſignifie que le mal eſt plus fort que la Nature, & que ſes facultez ſont tellement abatuës qu'elle n'y peut plus reſiſter, & cependant la cauſe maladiue demeure touſiours cachée au dedans.



APHORISME XLVII.

Excretiones in febribus non intermittentibus liuidæ, cruentæ, fœtidæ, biliosæ, omnes malæ: commodè tamen ſi prodeant, bonæ. Sed eadem quoque eſt, eorum quæ per aluum, & vrinas excernuntur, ratio. Si quid verò, quod non iuuet, per hæc loca excernatur, malum.

Aux fievres [1] continuës les crachemens [2] liuides, ſanglants [3], puants [4] & [5] bilieux ſont tous mauuais [6]: mais s'ils ſortent bien [7] ils ſont [8] bons. On peut dire le meſme des gros excremens [9] & des vrines; que ſi l'on iette par ces lieux quelque choſe qui ne ſoulage [10] point, c'eſt vn mauuais [11] ſigne.

DISCOVRS.



VOY que la retention des excremens inutils ſoit touſiours dommageable, leur euacuation neantmoins ne profite pas toutes les fois & en toutes les manieres qu'elle ſe fait: car comme il y a deux ſortes d'euacuations, l'vne à bien, l'autre à mal; celle-là critique, celle-cy ſymptomatique, la premiere ne vient qu'à certains iours que Nature s'eſt reſeruée pour cét effect, & deſquels nous auons amplement traité cy-deuant en parlant des ſueurs. La ſeconde peut arriuer à toute heure & en tout temps, & touſiours au preiudice de la ſanté, voire au hazard de la vie. Or Hippocrate nous propoſe trois ſortes de ces euacuations, aſſauoir les crachats, les vrines & les gros excremens: ceux-cy monſtrans l'eſtat du ventre inferieur, les autres celuy des veines; & les premiers, la conſtitution de la poitrine, & parties qu'elle contient: mais quoy que noſtre Maiſtre traite icy de ces trois ſortes d'excretions, neantmoins il a coupé court pour les deux dernieres, & s'eſt eſtendu ſur la premiere, aſſauoir les crachats, en quoy il ſemble auoir oublié ſon ordinaire brieueté, notamment celle qu'il garde en cét œuure, comme l'a remarqué Galien en ſon

Commentaire, sans en donner pourtant aucune raison, laquelle se peut rendre en deux manieres, suiuant mon auis. La premiere est, que bien qu'il y ait certaine conformité d'vne excretion à l'autre, entant qu'elle peut estre de toute sorte bonne ou mauuaise, neantmoins il y a de la disparité quant à la matiere dont elle se fait, attendu que celle des crachats n'est pas celle des vrines & du ventre: car ces dernieres peuuent estre mauuaises en tout temps, & bonnes seulement en quelques vns particuliers, assauoir aux iours critics, & ceux de pareille vertu. Celle-là peut estre bonne ou mauuaise en tous temps indifferamment, soit au commencement, progrés, ou estat des maladies, suiuant qu'elle se fait auec facilité ou difficulté, l'vne dégageant & déchargeant la poitrine, l'autre y causant vne plus forte oppression que deuant. L'autre raison est que les vrines & gros excremens quoy que demonstratifs de l'estat des vrines & du ventre inferieur, ne sont pas pourtant si particulieres à ces regions qu'elles ne designent aussi celuy de tout le corps; là où les crachats ne monstrent que la disposition de la poictrine: & qu'ils iugent les fievres aussi bien que les susdits, cela se doit entendre non des essencielles, mais des accidantelles aux maladies de cette partie, comme aux plevresies & inflammations des poulmons, lesquelles estans fort dangereuses pour la plus part, ont eu besoin que nostre sage vieillard exprimast plus exactement sa conception en ce texte, où il nous donne moyen de prognostiquer sur les excretions des matieres peccantes, tant à bien comme à mal; comme aussi de recueillir vn auis de ne purger que les choses qui sont à purger, assauoir les matieres cuites & non les cruës aux maladies vniuerselles; & aux particulieres, sur tout aux parties dont les fonctions importent absolument à la vie, comme la poitrine & les poulmons, de les décharger au plustost, sans attendre l'entiere coction quand il y a du danger manifeste; qui est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Lesquelles se doiuent appaiser par les crachats, comme és plevresies & inflammations du poulmon, plusieurs desquelles ne laissent d'emporter les malades, quoy qu'ils crachent abondamment.

2. Car la liuidité des crachats monstre l'extinction de la chaleur naturelle en la partie dont ils procedent. La noirceur signifie par fois la mesme chose; par fois aussi vne extresme incendie.

3. Quand le phlegme qui fait le cors du crachat est meslé de beaucoup de sang, ou que celuy-cy est plus abondant que l'autre, ce qui signifie la rupture entr'ouuerte ou erosion de quelque veine du poulmon.

4. Signe d'vne coction imparfaite, ou d'vne entiere pourriture que cause l'extresme chaleur de la fievre allumée aux poulmons remplis d'vne matiere humide propre à receuoir cette qualité.

5. Tesmoignage d'vne insigne inflammation & d'vne matiere difficile à reduire à mediocrité, notamment quand la bile est pure ou peu meslangée.

6. Notamment quand ils durent long temps de la sorte, & ne changent point leur mauuaise qualité en vne meilleure.

7. Auec tolerance & facilité, qui consiste en l'obeïssance de la matiere, & à la force des parties qui s'en déchargent, & que l'on crache de bonne heure auant que la matiere trop croupie blesse les parties qui la contiennent.

8. La fievre & autres accidans diminuans à mesure que l'on les iette : ce qui monstre que les forces de Nature sont grandes, & que les parties sont capables de resister aux efforts & malice de la matiere, imbuë de si peruerses qualitez.

9. Assauoir des superfluitez du ventre & de la vessie, lesquelles on considere comme causes & comme signes : ceux-cy démonstrans l'empire de la Nature sur la maladie ; les autres faisans que le corps soit purgé de ses excremens, la chaleur naturelle recreée, & la maladie chassée.

10. Comme lors que telles euacuations se font non par force de Nature, mais par l'abondance de la matiere qui se multiplie tousiours.

11. D'autant que la durée de la maladie & les euacuations continuelles causans tousiours de la foiblesse : si la fievre ne diminuë, elle emporte le malade d'autant plus viste que les forces & la resistance luy manquent. Ces mauuaises euacuations viennent coustumierement hors le temps des crises, & sans aucune marque de coction precedante.



APHORISME XLVIII.

In febribus non intermittentibus si partes externæ algent, internæ vruntur & sitiunt, lethale est.

Si aux fievres qui ne [1] quittent point, le dehors [2] est froid, & le dedans auec [3] ardeur & [4] soif, c'est signe [5] mortel.

DISCOVRS.

COMME l'impression d'vne qualité vitieuse ou maligne aux excremens, n'est pas de telle consequence à predire la mort qu'elle l'est aux parties: aussi dans l'Aphorisme precedant nostre diuin Maistre nous ayant specifié celles des crachats, & touché en general celles des excremens du ventre & de la vessie, nous dit simplement que de les voir tels est signe mauuais. Mais en ce qui touche les parties comme en celuy-cy, où elles souffrent deux extrémes excés, il dit absolument que le signe en est mortel. Ces excés sont le chaud & le froid deux puissans aduersaires, qui contestent le dessus aux despens des corps dont ils sont ennemis declarez, estans tous deux contraires à la chaleur naturelle qui les fait viure, le chaud extréme la dissipant, & le froid pareil l'esteignant de tout point. Ces excés de qualitez se considerent en deux sortes de fievres, assauoir aux continuës & intermittantes. En celles-cy elles sont passageres, succedent l'vne à l'autre, ou durent fort peu de temps ensemble, & le malade est hors de peril en leur debat. En celles-là elles sont durables, s'entretiennent, & se font compagnie; ce qui arriue tantost tout le cours de la maladie, comme aux fievres nommées epiales & lipyries, causées de phlegme: en celles-cy échauffé par vne extréme pourriture; aux autres qui est seulement en voye de l'estre: tantost aussi dans sa vigueur seulement, & sur le declin des forces, comme aux fievres ardantes, celles notamment qui suiuent l'inflammation de quelquelque viscere. Mais la difference des lieux où se trouuent le chaud & le froid est que dans la fievre ardante & la lipyrie la chaleur est concentrée & le froid est au dehors; en l'epiale au contraire le froid est au dedans, & la chaleur au dehors: du moins le chaud & le froid sont ou semblent estre attachez à mesmes parties. Or jaçoit qu'Hippocrate ne nous parle point du chaud exterieur ny du froid interieur, nous ne de-

uons presumer qu'il y ait gueres moins de peril en l'vn qu'en l'autre, quand ils durent tout le cours d'vne maladie dont ils rendent l'issuë funeste; assauoir le froid en esteignant la chaleur naturelle, & le chaud en bruslant l'humeur radical qui la fait subsister. Et quant est du froid exterieur & de la chaleur interieure, ces deux accidans sont beaucoup plus perilleux quand ils arriuent seulement en la vigueur de la fiévre, que quand ils paroissent dés le commencement, car au commencement les forces sont bastantes de resister aux assauts du mal: & l'incendie interieure est plustost causée de la pourriture des humeurs, ou resistance d'iceux quand il faut les reduire à mediocrité, que de l'inflammation de quelque viscere principale par exemple du foye, d'où vient que les forces estans d'autant plus basses en la vigueur du mal, que celuy-cy est puissant & violant, & la santé ne pouuant estre restablie quand elles manquent, il faut en fin que le malade succombe. Aussi dans ces fievres il y a toute disparité quant aux causes; les premieres estans seulement vagues dans les humeurs, & les dernieres attachées à la substance mesme des visceres; les vns & les autres neantmoins de consequence perilleuse & mortelle, comme nous recueillons de nostre Aphorisme, dont l'intention est outre le Prognestic, de nous faire souuenir que quand vn grand froid exterieur, ioint à vne chaleur interieure de pareil excés, paroist en la vigueur d'vne fievre, & dans la bassesse des forces, nous tenions tout pour desploré, & où dés le commencement tels symptomes arriuent, & que leur cause vient d'vne pituite difficile à eschauffer, nous la preparions, & vuidions au plustost vne partie afin que Nature s'éuertuë de venir about du reste cependant qu'elle en a les forces, qui est l'vtilité que nous recueillerons de la doctrine de nostre Hippocrate.

Explication.

1. TAnt essencielles qu'accidantelles.
2. Qui ne soit ny critic, comme aux fievres continuës auant les sueurs critiques; ny periodic, comme aux intermittantes au commencement des accés.
3. A cause de l'incendie & pourriture extresme logées dans les grands vaisseaux, ou de l'inflammation des visceres, ou de l'vn & l'autre ensemble, tantost sans malice, tantost auec malice & qualité occulte.
4. Causée d'vne grande chaleur & siccité interieure, tesmoignée par la noirceur, aspreté & siccité de la langue.
5. Tant pource que les parties interieures sont enflammées, que

que pource qu'estans les exterieures extremement rafroidies, elles deuiennent fort compactes & serrées, de maniere que le chemin & passage des fumées qui exhalent du dedans est bouché; ce qui fait que l'incendie croist tousiours, & que la chaleur naturelle est plus promptement suffoquée.



APHORISME XLIX.

In febre non intermittente, si labrum, aut supercilium, aut oculus, aut nasus peruertitur si non videt, si non audit, imbecillo iam corpore quicquid horum acciderit, in propinquo mors.

En vne fievre non [1] intermittante, si la [2] levre, ou le [3] sourcil, ou [4] l'œil, ou le nez [5] sont peruertis: si l'on ne void, & [6] si l'on n'entend, le corps estant desia [7] foible, quelque chose qui arriue des susdites, la mort [8] est prochaine.

DISCOVRS.



OMME le sentiment & le mouuement sont aux animaux parfaits les vrayes marques & caracteres, non seulement de l'animalité, mais aussi de l'integrité des actions de la vie quand ils sont en leur vigueur: de mesme quand ils declinent de leur perfection, & que le mouuement perit du tout, ou en partie, ou que les sens demeurent insensibles à leurs obiets, c'est signe que l'harmonie du corps se dissout, & que la mort qui est le terme de cette dissolution, haste ses pas tant qu'elle peut. Or comme tous les sens sont originellement au cerueau, & reluisent effectiuement en la face, sauf le tact également espandu par tout le corps, aussi le vray miroir où se connoissent leurs défauts & perfections, est la mesme face qui a l'aptitude de declarer les afflictions du corps, aussi bien que les affections de l'ame, vû qu'à la moindre douleur ou incommodité que l'on sent, le visage en porte le dueil par l'alteration qui paroist en sa couleur & lineamens. Icelle venant par fois à tel point, à mesure que les douleurs & maladies augmentent, qu'elle rend les personnes méconnoissables, non seulement à ceux qui se sont abstenus quelque temps de leur frequentation, mais à ceux aussi qui sont continuellement auec elles, lesquels douteroient de leur presence, si la certitude qu'ils en ont n'estoit plus forte que leur imagination. Le

mesme se peut dire du mouuement dont les nerfs estans porteurs aussi bien que du sentiment, les alterations arriuant de cette part, assauoir les mouuemens deprauez, se font plustost & facilement paroistre aux parties de la teste, d'où tels instrumens prennent naissance, qu'en tout le reste du corps, tant par la proximité du principe, aux offences duquel le voisinage compâtist plustost que ce qui est reculé, qu'à raison de la tendresse des nerfs moins robustes, plus ils sont prests de leur source; qui fait qu'ils souffrent plus promptement par les causes offenciues, que quand ils en sont plus reculez, & acquierent de la dureté par le chemin qu'ils font aux lieux de leur insertion. Adioustons que comme le sentiment & mouuement dont les nerfs sont porteurs, sont ouurage des esprits, & que ceux-cy sont engeance de chaleur, dont la face où ils abondent reçoit son lustre: de mesme où ils manquent, non seulement le sentiment & mouuement se perdent, mais aussi la couleur, beauté & naïueté de la face, qui s'entretenoit par leur rayonnement, dechet & s'abastardit du tout quand ils n'y viennent plus, & ce d'autant plus viste que la chaleur fievreuse & contre-nature est violante & maligne, declarant sa cruauté par les marques décrites en cét Aphorisme, duquel on ne peut tirer autre vtilité, que de predire la certitude & soudaineté de la mort, auec vn tacite aduis, où tels signes paroistront de ne prescrire aucun grand remede crainte de blasme.

Explication.

1. LAquelle se trouue d'autant plus maligne que les signes qui suiuent paroissent tost.

2. Quand les muscles qui mouuent l'vne & l'autre levre sont attaquez de conuulsions, ou qu'il arriue resolution de l'vn des antagonistes, moteurs des mâchoires, comme en la contorsion de bouche, le tout par compassion du genre nerveux & siccité du cerueau.

3. Les muscles du front auec sa peau charneuse & nerveuse estans retirez par mesme cause que dessus.

4. Par conuulsion ou resolution: outre la peruersion des yeux, leur enfonceure & diminution tiennent lieu de mauuais signes, pource qu'ils tesmoignent la perte de la chair & des graisses dont ils sont enuironnez.

5. La chair de ses petits muscles estant dessechée par la violance de la fievre.

6. Les esprits n'estans point enuoyez aux organes des sens

de la veuë & de l'oüie, par l'abaissement des facultez du ceruea qui n'en produit plus.

7. Par le cessement de toutes les fonctions, & abaissement des facultez, notamment de la vitale, qui donne vigueur aux membres : car tels signes apparoissent aucunefois quand les forces sont encore bonnes, & sont lors auant-coureurs des crises.

8. Laquelle arriue par l'entier aneantissement des forces, causé de la violance & malignité de la maladie.



APHORISME L.

Vbi in febre non intermittente difficultas spirandi & delirium acciderit, lethale.

Lors qu'en vne fievre aiguë suruient resverie [1] & difficulté [2] de respirer, c'est signe [3] mortel.

DISCOVRS.

BIEN que le diaphragme & le cerueau soient deux parties grandement differentes de nature & dignité; celuy-cy tenant rang de partie Princesse, & de celle où s'exercent les plus nobles fonctions : l'autre n'estant simplement qu'vn muscle, separant comme vne cloison, les parties vitales & naturelles, & outre ce tenant lieu d'instrumens de la respiration, neantmoins en cette disparité de conditions, la particuliere communication qu'ils ont par le moyen des nerfs naissans de la quatre & cinquiesme vertebre du col, ioint la composition de ce muscle, beaucoup nerveuse & membraneuse, auec son mouuement perpetuel, le cerueau compâtit à ses incommoditez, & son inflammation est suiuie d'vn delire perpetuel aussi bien que si le cerueau mesme estoit blessé: que s'il luy arriue quelque insigne lesion, le diaphragme souffre aussi de mesme, & de telle sorte, qu'il est aucunefois bien difficile de discerner és delires suruenans aux fievres, lequel des deux est le premier affecté. Aristote a reconnu que l'inflammation du diaphragme estoit suiuie de resverie, mais il n'en va pas chercher la cause comme les Medecins, à sa communication auec le cerueau, ny à la similitude des substances nerveuses & membraneuses, mais au voisinage du cœur, qu'il estime le principe sensi-

tif & mouuant, qui est vne opinion à laquelle n'estant à propos de nous arrester, nous suiurons celle que la Medecine nous enseigne, & tiendrons que les deux accidans dont est question, assauoir de respirer difficilement & mal-aisément aux fievres continuës, procedent de la sympathie de ces deux, attendu qu'où le cerueau est affecté d'vne cause violante qui dissipe & diminuë les esprits, comme dans vne fievre ardante, auec laquelle par fois les membranes contractent inflammation, les sens s'égarent & les mouuemens se déprauent, ou s'abolissent du tout, aucuns desquels portent consequence de la vie, comme celuy de la respiration, dont le diaphragme est principal instrument, lequel partant est interessé sur tous autres, & en contr'eschange le diaphragme estant enflammé, ou mesme sans inflammation ne pouuant se dilater assez amplement par quelqu'autre cause, comme en la compression & surcharge des parties qui l'auoisinent; alors l'air estant retenu par cette difficulté, s'échauffe dans la poictrine, & excite force vapeurs qui broüillent la principale forteresse de l'ame, i'entens le cerueau. Voila comme les resveries & difficultez de respirer s'entretiennent és fievres continuës par la communication de ces deux parties; la respiration difficile estant signe de resverie prochaine, comme Hippocrate l'enseigne en son Prognostic, & la resverie estant cause de cette difficulté, ou à raison que les esprits transportez ailleurs n'affluent point aux muscles pectoraux, ou pource que la phantasie estant blessée, les malades ne respirent que par vne grande contrainte & extréme necessité où la Nature fait effort, estant tel mouuement plustost d'instinct que de volonté. Partant quand nous verrons ces deux accidans en vne fievre, nous pourrons hardiment predire le danger asseuré, comme au contraire le salut du malade par les signes opposez, assauoir vn raisonnement bien net & vne facilité de respirer, qui est l'vtilité que nous recueillerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. PAr inflammation du cerueau & de ses membranes, & par le transport de la bile, du profond des visceres en la haute region, d'où les esprits sont enflammez, égarez, & diminuez. Le mauuais raisonnement se connoist, tant par les paroles que par les actions absurdes & ridicules, sur tout quand le malade asseure se bien porter.

2. Par oppression de la poitrine, chaleur & inflammation des

poulmons & du cœur, d'où la respiration est grande, mais rare, ou bien petite& frequente : la premiere, en l'oppression des parties pectorales, quand la poitrine se dilate mal-aisément, & ne le fait qu'auec vn long temps : la seconde, en l'inflammation & chaleur excessiue des parties vitales, qui estant communiquée au cerueau, empesche la libre extension de la mesme poitrine : ce qui est cause qu'il faut que la frequence de la respiration recompence en quelque maniere sa petitesse.

3. Pource qu'il demonstre l'oppression des facultez vitale & animale. Quelquefois ces signes arriuent à salut au temps des crises dont ils sont auant-coureurs.



APHORISME LI.

In febribus abscessus qui primis indicationibus non soluuntur, longitudinem morbi significant.

Les abcés [1] suruenans aux fievres qui ne les terminent [2] point aux premieres [3] crises, tesmoignent longueur de [4] maladie.

DISCOVRS.



IL n'y a point de signe qui nous asseure dauantage de la mauuaise habitude & impureté d'vn corps, que de voir Nature se descharger par toute voye de la matiere nuisible, sans pourtant que les maladies dont il est inuesty cessent de continuer aussi fort que si rien ne suruenoit qui deust arrester leur cours. Cette verité s'experimente entr'autres maladies, és fievres non seulement continuës, mais aussi aux intermittantes, longues & erratiques, telles que les quartes, quotidiennes, & double-tierces non vrayes, voire en celles-cy plus qu'aux susdites, notamment plus qu'aux vrayes fievres continuës, d'autant que la qualité des vrayes continuës, qui sont celles que l'on appelle proprement aiguës (i'entens les essencielles dont le siege est aux grands vaisseaux) ne permet que le mal prenne vn long trait és euacuations qui se font par abscés ou autrement ; la raison est que comme telles fievres sont tantost salutaires, tantost mortelles, suiuant les accidans qui s'y rencontrent, ioints à la disposition des corps, ainsi les euacuations y arriuant sont critiques ou symptomatiques ; si

celles-cy sont fortes, elles emportent les malades en bref, ou s'il y a moins de violance, elles les font d'abord déchoir d'vn bon estat en vn mauuais, duquel en suite ils vont peu à peu au panchant de la mort. Quant aux critiques, elles sont parfaites ou imparfaites; si parfaites, elles donnent tout d'vn coup la santé; si autres, elles mettent les malades en vn meilleur estat, duquel en apres ils s'acheminent à la conualescence: de maniere que telles fievres ne peuuent estre longues, & les malades doiuent mourir ou réchapper en peu de temps: i'excepte quand de telles fievres s'en forment d'hetiques, dont cét Aphorisme n'entend parler, vû les precedans & suiuans, qui ne traittent que de fievres ardantes & putrides. Pour les fievres continuës accidantelles, procedant de l'inflammation de quelque partie, nous pouuons dire le mesme, pource que leur violance en empesche la longueur, comme aux inflammations du foye & du poulmon: mais celles qui procedent de quelque forte obstruction, comme elles vont lentement, aussi durent-elles long temps, & peuuent causer des gales, froncles, & autres abscés; par fois quelques legeres sueurs & flux de ventre, sans pourtant donner de relasche: & comme elles entretiennent le vice des humeurs en corrompant tousiours, aussi nonobstant telles euacuations, elles continuënt vne grande suitte de iours. Mais comme les fievres intermittantes sont plus frequentes & non mortelles, aussi quand elles durent il y peut bien paroistre des abscés, qui pourtant n'ostent point le mal; estans causez, non par vn effet de Nature, mais par le regorgement de la matiere qui se multiplie tousiours, notamment quand on a peu de soin de l'euacuer. Nous pouuons donc aussi bien appliquer le sens de cét Aphorisme à ces fievres, qu'aux continuës, iaçoit que l'intention de nostre Hippocrate ne soit que pour les continuës, tant symptomatiques, qu'essencielles, qui sont lentes, & de décheance. Le profit que nous en pouuons tirer, est de predire la longueur des fievres, quand nous voyons arriuer des abscés, & autres décharges sans soulagement: & ensemble d'vser de remedes conuenables & propres à oster les obstructions, qui la pluspart causent telles longueurs, & d'euacuer la matiere peccante.

Explication.

1. OV autres décharges, comme sueurs & flux de ventre, qui viennent plustost symptomatiquement que critiquement; plustost par l'abondance & engeance continuelle de la matiere putride, que par l'effort de Nature.

2. Ou pource que les euacuations ne sont pas completes &

entieres, tant par la foiblesse de Nature & obstruction des voyes, que par la rebellion de la matiere : ou s'il se forme des abcés, quand outre les obstructions & bassesse des forces, le lieu où aborde l'humeur n'est pas suffisant de le contenir entierement.

3. Assauoir ceux des maladies longues & des aiguës, de decheance, comme le vingt-septiesme, le trente-quatriesme, & quarantiesme, qui sont les premiers critics de telles maladies, esquels Nature ne fait qu'à demy, à cause de son impuissance, & le peu de preparation qui est en la matiere & aux conduits; & cecy se peut entendre non seulement des vrais critics, ou de ceux qui ont puissance de iuger en leur place, mais aussi de tous autres où se font abcés & euacuations fortuitement, que nous appellons improprement critics. On peut dire aussi suiuant la double intelligence du mot Grec, que le mot de crise se prend icy, non pour iugement, mais pour excretion, laquelle peut arriuer en toute sorte de iours, bien qu'elle ne soit loüable qu'en certains.

4. Pource que tels abcés ne mettans point de fin à la fievre signifient crudité ou surabondance de matiere qui entretient la maladie en longueur. Il n'en va pas ainsi tousiours, mais bien pis : car tels abcés ne prolongent pas seulement la maladie, mais ont par fois vn succés funeste. Par exemple, quand les parotides suruiennent aux inflammations pulmoniques sans les terminer. Quand on parle de la longueur des maladies, on peut entendre des abcés aussi bien que des fievres, lesquels estans d'vne matiere cruë & difficile à meurir sont eux mesmes causes des fievres & douleurs.



APHORISME LII.

Quibus in febribus, aut aliis morbis, voluntari illacrimantè oculi, absurdum non est: Quibus verò præter voluntatem, absurdius.

Ceux dont les yeux distilent volontairement [1] des larmes és [2] fievres ou autres [3] maladies, ne font rien qui soit [4] estrange : mais si c'est contre la volonté [5] le signe est plus [6] estrange,

DISCOVRS.



I les yeux n'estoient de composition plus aqueuse que terrestre, & si la partie où ils sont situez, assauoir la teste, n'auoit de l'humidité à suffisance pour leur fournir, il n'y a point de doute qu'estans en perpetuel mouuement, comme ils sont, la chaleur qu'ils en contracteroient les feroit promptement desseicher, & ainsi leurs esprits qui dans leur estat naturel sont arrestez par le frein de leurs humeurs s'euanoüiroit en peu de temps; & à mesure que ceux-cy se desseicheroient, la faculté visiue periroit: mais comme ce mouuement perpetuel attire tousiours par sa chaleur, il se trouue que la matiere plus subiette à son attraction, est l'eau dont le cerueau est par tout imbibé comme vne esponge. Cette eau donc, tant par la necessité du mouuement, de l'œil, que par la prouidance de Nature, abordant tousiours pour humecter cette partie, comme elle est de nature fluide, s'écouleroit par les angles des yeux, & finalement ceux-cy pourroient demeurer à sec aussi bien que le cerueau, si la mesme Nature n'y auoit sagement & industrieusement pourueu par le moyen de certaines chairs glanduleuses qu'elle a posées aux lieux susdits qui empeschent telles humiditez, qui sont matiere de larmes, de couler incessamment, voire les retient si fermement en quelques personnes, que l'on en voit qui n'en iettent iamais pour quelque cause que ce soit. Pourtant il arriue souuent que nonobstant ces corps glanduleux, les yeux viennent à larmoyer pour la grande humidité du cerueau dont elles ne peuuent tousiours retenir les eaux, signamment és passions de l'esprit, comme la ioye & la tristesse, toutes deux procedantes par fois des plaisirs ou douleurs que reçoit le corps, esquelles les glandules se dilatent comme dans la ioye, ou se resserrent comme dans la tristesse; quelquefois aussi par les douleurs que ressentent les yeux, à raison du froid, du vent, de la fumée, & autres causes ennemies qui les attaquent immediatement, les affoiblissent & contraignent de ietter des larmes, ausquelles le femmes & enfans, comme plus humides, ont plus de disposition que les hommes parfaits; les gens de complexion froide & humide, que les natures chaudes & seiches. Que s'il arriue par quelque mal-heur que ces glandules soient du tout, ou en partie rongées, comme l'on voit aux fistules lacrymales, alors l'œil distile sans cesse, & telles larmes sont indifferentes à la vie & à la mort, estans seulement indices d'vne particuliere affliction, assauoir de celle des yeux, comme celles aussi qui arriuent des passions de l'esprit & du corps, lesquelles

quoy

quoy qu'épanchées contre la volonté, ne doiuent neantmoins tenir lieu de signe mortel, comme quelqu'vn pourroit croire, qui prendroit nostre Hippocrate à la lettre, lequel nomme simplement la fievre, non pas les autres maladies, entre lesquelles nous ne deuons point entendre les communes, mais celles qui pour le danger vont à l'egal de la fievre, sur tout quand le cerueau est attaqué, comme en la phrenesie, lethargie, & autres maladies externes, qui est à mon aduis le sens auquel on doit prendre cét Aphorisme, dont l'vtilité est de predire le danger des maladies quand on voit ces manieres d'excretions.

Explication.

1. Dont la cause procede d'ailleurs que de la maladie, comme d'vn déplaisir de consequence reçeu, ou de tristes nouuelles, ou de la maladie mesme; assauoir de la douleur que l'on a d'estre affligé. Telles larmes sont dites volontaires, quoy que d'vne volonté plus contrainte qu'absoluë, à la difference de celles qui viennent sans les causes susdites, du seul mouuement de la maladie & de ses symptomes.

2. Assauoir ardantes & aiguës, qui sont auec peril de mort.

3. Non des yeux particulierement, ou d'autres maladies legeres, mais de celles qui tiennent lieu d'aiguës, tant auec fievre que sans fievre, notamment où le cerueau est interessé, comme en la phrenesie & convulsion.

4. Pource que telles larmes sont indifferentes, & ne dépendent point du mouuement de la maladie.

5. Assauoir quand les larmes procedent de la pure violance du mal, sans que la volonté libre ou forcée y contribuë rien. I'excepte les mouuemens & agitations critiques.

6. Attendu qu'il dénote la debilité de la retentrice du cerueau & des chairs glanduleuses, posées aux angles des yeux: & ce signe est mortel absolument quand il est accompagné d'autres en la mesme partie; comme la cauité des yeux, leur petitesse extraordinaire, leur ternissure, la diminution de leur lumiere, & autres qui paroissent aux visages mourans.



APHORISME LIII.

Quibus per febres circa dentes lentor quidam obnascitur, iis vehementiores sunt febres.

Ceux dans les fievres à qui l'on voit des [1] glaires attachées autour des [2] dents, les ont fortes [3] & violantes.

DISCOVRS.



VAND la matiere pituiteuse & de nature d'eau, qui par la prouidance de Nature coule du cerueau dans la bouche pour l'humecter, rafraichir & aider aux mouuemens de la langue, demeure dans son ordinaire consistance, comme elle n'a point de viscosité, sinon aucunefois fort peu; aussi ne fait-elle que couler sur les dents en passant, & n'y peut demeurer attachée quand le corps est en bonne & saine disposition. Mais lors que les parties basses sont échauffées, & que force vapeurs ardantes montent des visceres à la teste, la mesme pituite s'époississant en la bouche, y deuient muqueuse & fort gluante, de maniere que non seulement elle s'attache à la langue, au palais, & autres endroits, mais aussi aux dents, quoy que parties compactes, dures & polies. Ceux qui sont trauaillez d'une forte fievre, ou qui ont vsé d'alimens fort chauds, comme aulx, oignons, chairs poivrées, & autres, & ont beu force vin pur, experimentent la verité de mon dire, estans apres trauaillez de soif, ayans la bouche gluante & pasteuse, auec les levres presque colées ensemble. Ces causes dernieres, comme elles sont legeres & passageres, aussi estans ostées, & le corps deuëment rafraichy & humecté par des moyens contraires, comme l'eau, les boüillons & autres choses rafraichissantes & humectantes, l'effet cesse aussi tost apres, & la saliue retourne en son premier estat. Mais de la premiere, assauoir la fievre, il n'en va pas de mesme; car comme sa chaleur est plus fortement imprimée au corps, que celle que luy donnent tels alimens, i'entens pris à l'extraordinaire, & comme par débauche, car leur vsage trop frequent occasionne la fievre mesme; aussi ne pouuant en déloger si tost, elle entretient plus longuement les accidans susdits, desquels comme elle est cause, aussi sont-ils les signes de sa violance & rigueur, laquelle si elle n'est suiuie de la mort

du moins sera long temps à se moderer & cesser du tout. Or ce retardement procede, tant de la cause efficiente, comme de la materielle: celle-cy est la pituite, humeur naturellement froid, lequel estant époissi par la force de la chaleur, deuient capable de la retenir & conseruer long temps. L'autre est la chaleur, laquelle estant bastante d'échauffer & espoissir vn humeur tout froid & aqueux, doit à plus forte raison enflammer les autres, notamment la bile & le sang, beaucoup plus susceptibles d'vne chaleur nouuelle, & familiere à la leur, qu'vn humeur qui en est naturellement dépourvû. Voila le sens à peu prés de ce Texte, lequel non seulement nous monstre à connoistre la violance des fievres, par les glaires adherantes aux dents, mais aussi à la preuoir quand elles s'y amasseront, d'où nous tirerons vn conseil de les oster & nettoyer souuent, attendu que telles matieres estans en la bouche, & s'y pourrissans, sont capables de la rendre puante, & qui pis est d'y causer des vlceres. C'est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. ET autres ordures qui s'y forment d'vne pituite desséchée, parmy laquelle se meslent des vapeurs puantes qui s'éleuent du ventricule.

2. Non seulement aux dents, mais aussi plus souuent à la langue & au reste de la bouche.

3. Que si elles ne sont absolument mortelles elles sont tres difficiles à chasser, d'autant que comme telles matieres ne s'échauffent pas aisément; aussi depuis qu'elles sont échauffées elles conseruent long temps leur chaleur, & ne la quittent que peu à peu, ainsi qu'elles l'ont receuë.

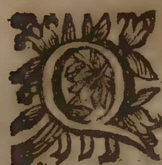


APHORISME LIV.

Quibus siccæ tusses paulum irritantes in febribus ardentibus perseuerant, ij non admodum siticulosi solent esse.

Ceux qui dans les fievres ardantes ont des toux [1] seches qui trauaillent legerement [2] sont fort peu [3] alterez.

DISCOVRS.



VAND les visceres & parties contenuës aux ventres inferieur & moyen, sont puissamment émeus d'vne forte chaleur, quantité de vapeurs esleuées de ces regions en la haute & superieure, qui est la teste, s'y époississent en eau par le rencontre des corps plus froids, que ceux dont elles procedent: Tels sont le crane & les substances qu'il enferme, sçauoir le cerueau & ses tuniques, lesquelles changent en vn corps palpable, ce qui sembloit auparauant n'estre qu'air & esprit. Or comme le crane & les membranes sont parties dures & compactes, chacun à son égard, aussi ne peuuent-elles s'imbiber de cette matiere aqueuse que leur froideur a produite, & faut que le cerueau seul, dont la substance est moëlleuse & spongieuse, la retienne & conserue quelque temps: ce qu'il ne fait pas tousiours neantmoins, pour estre imbu de la sienne propre, assauoir de celle qui est l'excrement de sa nourriture, laquelle comme partie froide il ne peut pas si aisément & promptement cuire, que celles qui sont plus chaudes & purement sanguines: que si par fois il la retient, c'est lors qu'estant moins excrementeux, ou bien desseiché outre son ordinaire, il s'imbibe de la premiere qui luy vient à la rencontre, & n'en laisse couler que fort écharcement: que si estant trop plein il ne la retient pas, voire mesme laisse eschapper la sienne propre, lors arriuent les toux par l'écoulement d'icelles, sur le poulmon & trachée artere, lesquels si elles molestent d'vne sorte en y excitant la toux, elles semblent les soulager d'vne autre y empeschans la soif, qui deuroit estre grande à proportion de la chaleur des visceres. Cette chaleur est tantost fievreuse, tantost non: celle qui n'est pas fievreuse se contracte de l'vsage des alimens & medicamens chauds, de la suppression des excremens, de l'intemperie chaude de quelque viscere, ou autre cause manifeste, & celle-là n'est de nostre fait. Celle qui prouient de la fievre cause la toux par deux moyens, assauoir par les vapeurs seiches, ou par les humides: celles-cy se changent en eau, qui est renuoyée sur les parties qui en ont fourny la matiere. Les autres sont fortes ou foibles, si fortes, elles penetrent auant au cerueau, & par leur chaleur font dilater & espanoüir sa substance moëlleuse, dont il cause de la pituite cruë, qui est son propre excrement; car de dire que la chaleur de ces vapeurs fonde cette pituite auparauant congelée, c'est parler improprement, attendu que cette congelation n'est pas imaginable, vû que le cerueau

est partie chaude effectiuement, & qui n'est pas appellée froide que par comparaison. Cette pituite ainsi coulante, appaise la soif, quand elle est douce ou fade, mais elle l'augmente au lieu de la faire cesser lors qu'elle est salée, comme souuent il arriue, & mesme par cette saleure, vlcere la langue & la bouche. Les vapeurs foibles ayans moins d'actiuité ne font simplement qu'émouuoir le cerueau & luy faire peu distiller de cette humidité, laquelle estant en petite quantité, & fort legeré, irrite seulement la trachée artere, & ne peut estre chassée, pource que l'air porté de violance n'a point dessus telle prise, que sur vne matiere plus espoisse & qui preste resistance. Quelquefois l'aspreté du gosier & son intemperie, causent aussi la toux, laquelle émouuant les parties voisines, en tire tousiours quelque humidité qui contempere aucunement la chaleur de la fievre, qui est celle dont parle nostre Texte, duquel nous tirerons aduis de ne nous laisser surprendre aux fievres ardantes, au dire de quelques malades, qui asseurent n'auoir point soif, mais leur donner à boire quand nous aperceuons ces manieres de toux, qui fournissent bien quelque humidité à la langue, mais qui n'est pas capable de temperer l'excessiue chaleur des autres parties : c'est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire où l'on crache peu ou point du tout : car en effet toute toux est humide, sinon essenciellement; assauoir quand l'humeur distile du cerueau sur les poulmons & trachée artere : du moins accidantellement, pource que la toux causée d'vne intemperie simple deuient materielle quand les poulmons échauffez à force de toussir attirent de l'humidité des lieux prochains.

2. C'est à dire qui rarement & legerement irritent les organes de la respiration, lesquels s'échaufferoient outre mesure s'ils estoient souuent & fortement irritez; & ainsi seroient cause d'vne plus grande soif, dont plusieurs Anciens ont mis le siege aux poulmons. Car cette humidité qui arrose ces parties estant en plus petite quantité qu'il n'est expediant pour temperer entierement la soif, se dessecheroit en vn instant, ou feroit en nos corps ce que fait vn peu d'eau iettée en vne fournaise qui ne sert que d'allumer le feu plus qu'auparauant.

3. A proportion de l'ardeur de la fievre, qui a pour compa-

gne inseparable la soif extresme. Or la langue estant humectée, l'œsophage & l'orifice superieur du ventricule sont humectez par la continuité de la membrane qui leur est commune. Que si la toux est grande, & que l'humidité du cerueau coule abondamment sans aucune saleure ou amertume, lors on n'a point de soif du tout.



APHORISME LV.

Ex bubone febres omnes malæ, præter ephemeras.

Toutes fievres procedant de [1] bubons sont [2] mauuaises, excepté les [3] diarrhées.

DISCOVRS.


ES glandes situées souz les oreilles, souz les aisselles & les aines, estans parties ignobles & destinées de Nature pour receuoir les décharges & superfluitez des autres, sont subiettes à des abscés fort importuns & douloureux, suiuant l'abondance & qualité des matieres qui les font grossir. Ces abscés par vn mot general s'appellent bubons : nom par lequel on entend particulierement les glandes, les tumeurs & abscés des aines. On en establit trois essencielles, assauoir de simples, de Veneriens, & de pestilents. Les simples sont de deux sortes, les vns suruiennent aux longues fievres, où ils tiennent lieu de crises. Les autres procedent de quelque humeur superflu & non malin, que les visceres, notamment le foye, déchargent sur l'emonctoire, souuent apres auoir marché, demeuré longuement à cheual, ou fait vn autre exercice penible, d'où suruient douleur, chaleur extraordinaire, & fievre : mais celle-cy est legere & de peu de durée, partant sans danger, disparoissant auec le bubon, & par fois auant luy. Les bubons Veneriens se monstrent quand le foye saisi du venin verolic éueillant sa faculté expultrice le chasse sur les aines. Tels bubons se changent en des vlceres virulents, qui sont auant-coureurs de cette sale maladie que l'on nomme grosse verole. Ils sont d'ordinaire durs, ronds, & font peu de douleur, estant plustost assis au dessus qu'au dessous de l'emonctoire, ce qui les fait differer des precedans, qui outre ce que dessus ont vne figure plustost oblongue que ronde, auec vne pointe tenduë vers le bas au dedans de la cuisse. Les pestilenciels viennent non par simple décharge

des excremens des parties nobles sur les emonctoires, mais par multiplication & accroissement de la cause maladiue, maligne & veneneuse, lesquels, soit auant ou durant la fievre, sont tousiours malins & mortels. Ceux-cy sont d'ordinaire tendus & bandez comme vne corde, ayans la figure comme d'vne fuzée pointée vers bas du long & au dedans de la cuisse, & par fois de la iambe, à la pointe de laquelle aboutit pour la plus part vn feu ou charbon. Les premiers bubons passent legerement, & leur fievre n'a point de matiere. Les seconds sont dangereux, non à cause de la fievre, qui par fois y suruient, mais à raison d'vn certain venin qui les accompagne, qui est le germe d'vne detestable maladie. Les derniers sont tout à fait à craindre, comme estans rarement salutaires, pour estre compagnons des fievres pestilencielles; qui sont ceux dont Hippocrate redoute icy la malice: d'où nous apprendrons à prognostiquer sur les fievres, accompagnées, suiuies, ou precedées de bubons & abscés, predisans la seureté en celles qui sont precedées, pourueu qu'elles ne durent qu'vn iour. La mort ou la longueur en celles qui en sont accompagnées, assauoir la longueur aux putrides simples, & la mort aux pestilentes. Et en celles qui sont suiuies, la mort, si les accidans ne cessent, ou la santé s'ils diminuent, & que la tumeur vienne à suppuration.

Explication.

1. NOm par lequel on comprend generalement toutes humeurs des emonctoires, mais particulierement celles des aines.

2. D'autant que quand la matiere corrompuë est abordée à l'emonctoire, & que pourtant la fievre ne cesse, c'est signe qu'elle n'y est pas toute, & qu'vne portion en est demeurée aux parties qui l'y ont enuoyée, laquelle peut seruir de leuain pour gâter ce qui est sain és humeurs, & rendre la fievre plus cruelle que deuant, pource qu'elle a deux foyers au lieu d'vn; assauoir le premier és grands vaisseaux, & le second à l'emonctoire, dont la douleur seule peut donner la fievre; ioint que les forces sont moins bastantes de resister qu'au commencement, & partant la pourriture croist, laquelle vient par fois à tel degré de malice, qu'elle ne peut plus estre corrigée. Tels bubons au lieu d'estre critics, sont la plus part symptomatics, & aigrissent le mal.

3. Lesquelles viennent de quelques causes externes, dont les esprits ont esté outre l'ordinaire échauffez sans contracter pour-

riture. On appelle fievre ephemere ou diaire celle qui ne dure qu'vn iour & ne retourne plus apres : car vn accés de quarte ou tierce, quoy qu'il ne dure qu'vn iour n'est pas appellé fievre diaire, pource qu'il demeure tousiours du leuain pour l'accés suiuant. Qui laisseroit ces termes tirez du Grec & du Latin, on diroit en François, fievre iournelle.



APHORISME LVI.

Febricitanti sudor superueniens febre ægrotum non deficiente, malum : prorogatur enim morbus, & plus humiditatis inesse significat.

La sueur [1] suruenant à vn fievreux [2] sans que la fievre cesse, est mauuaise [3] : car la maladie est [4] prolongée, & vne abondantes humidité signifiée.

DISCOVRS.

DEVX sortes de serositez se treuuent en la masse du sang, l'vne est vn excrement purement aqueux, lequel a pour matiere la portion plus liquide des alimens, assauoir le breuuage, & autre matiere de pareille consistance, qui sert au ventricule à détremper le chile : aux veines du mesentere a le porter au foye ; & dans le foye mesme à le faire passer du mesentere en la veine porte, & de la porte dans la caue : de celle-cy par les grands & petits vaisseaux qui portent la nourriture au corps iusques aux parties plus esloignées de la fontaine du sang ; auquel dernier office cette aquosité n'est pas toute employée, mais partie d'icelle tant seulement, comme estant desia le sang, confus auec les autres humeurs, plus subtil & coulant : le reste se déchargeant par les veines emulgentes des reins en la vessie. L'autre serosité est la portion plus liquide des humeurs, chacun desquels a la sienne propre : plus toutefois ceux qui sont moins cuits, ou plus coulans que les mieux elaborez, ou espois de leur nature. Ainsi la pituite & la bile en ont plus que le sang & la melancolie ; celle-là pour estre la portion plus crue de la masse, celle-cy pour estre plus coulante & penetrante : Au contraire les susdits en ont moins, assauoir la melancolie, pour estre de consistance fort terrestre, & le sang pour estre cuit & élaboré parfaitement. Or quoy que chacun de ces humeurs ait la sienne

partie

particuliere, on les confond toutes d'ordinaire souz le nom de celle du sang, ainsi que le sang porte souuent le nom de tous les humeurs ensemble: l'vne & l'autre de ces serositez est matiere de sueurs. La premiere l'est plus communément de celles qui viennent sans aucune fievre precedante, par le seul concours des causes externes, comme apres le trauail & exercice, ou sans iceluy par la seule ouuerture des pores du cuir, comme en temps d'Esté, ou par l'échauffement artificiel de l'air d'vne chambre ou d'vn lict: quelquefois la seconde vient en suitte, mais en moindre quantité que l'autre, & se donne communément à connoistre par la teinture des linges, dont la couleur tesmoigne l'humeur surabondant ou vicié: & bien que cette derniere serosité puisse venir sans maladie, neantmoins elle tesmoigne quelque chose qui en approche fort, se faisant rarement dans le vice des humeurs, & ordinairement quand la masse du sang est cruë & fort dilayée. Cette seconde serosité iointe à la premiere fait les sueurs des fievres, & elle seule en est la vraye matiere; & comme elle est l'excrement des autres humeurs, & incapable de donner nourriture; aussi lors que Nature veut entreprendre les crises & separer le pur de l'impur, tout leur vice passe dans cette matiere, & est salutairement poussé dehors és vrayes crises; comme dans les fausses & trompeuses, plus il arriue de sueurs, & souuent, plus le malade souffre de détriment, si ce n'est qu'à mesure qu'elles viennent, elles emportent les fievres en parcelles; car où la fievre ne diminuë point pour les sueurs, il y a de l'apparence que le vice des humeurs n'est point passé dans leur serosité, & que la chaleur & pourriture restant, y exerceront plus de violance que deuant par la priuation de leur portion liquide & aqueuse, qui leur donnent rafraichissement; ioint qu'auec les frequentes sueurs qui n'emportent point le mal, les esprits & les forces se perdent, & la chaleur naturelle ne peut faire de resistance. C'est la doctrine que nous puiserons de cét Aphorisme, dont l'vtilité est en premier lieu d'apprendre à prognostiquer sur telle maniere de sueurs; & en second, de nous aduertir que les connoissant inutiles, nous n'y ayons point d'egard, & fassions les euacuations & autres remedes que nostre iugement nous suggerera.

Explication.

1. A Sçauoir celle qui est ample & copieuse, comme doiuent estre les sueurs critiques: car celles qui sont en moindre quantité sont de nulle ou petite consideration.

2. Assauoir celuy qui est trauaillé de fievre continuë, ou de plusieurs intermittantes qui anticipent l'vne sur l'autre, & qui

par ce moyen equipolent les susdites.

3. Pource qu'estant la sueur vn signe critic, & cependant ne mettant point de fin à la fievre, elle signifie mort, ou difficulté de iugement.

4. Qui est le meilleur marché que l'on en puisse auoir. Or la cause pour laquelle le mal dure long temps est outre la quantité de la matiere, sa qualité, assauoir quand elle est rebelle à la coction, & que les parties solides sont foibles pour la reduire & surmonter.

5. Assauoir dans les vaisseaux esquels les humeurs abandonnez de la chaleur naturelle se racrudissent, & tournent presque en serositez, qui passent des veines en l'habitude du corps, ou ne pouuans estre conuerties en nourriture, elles viennent au cuir, & sont chassées au trauers des pores comme inutiles & superfluës.



APHORISME LVII.

Spasmo aut tetano febris si accesserit, morbum soluit.

Celuy qui est trauaillé de convulsion [1] ou distention de nerfs, en est deliuré par l'arriuée de la [2] fievre.

DISCOVRS.



ES operations naturelles se font en nous par deux sortes de coctions, dont la principale qui est vn pur œuure de la chaleur naturelle, tend à la nourriture du corps, & ne s'exerce que sur les alimens, tant esloignez que prochains; par ceux-cy i'entens le sang, lequel à la sortie des vaisseaux change de condition, & se tourne en la substance des parties qu'il nourrit: par les autres, i'entens le boire & le manger, sur lesquels cette mesme chaleur trauaille dans le ventricule. L'autre coction ainsi nommée par abusion, quoy qu'elle se fasse en santé aussi bien qu'en maladie, paroist en celle-cy plus qu'en l'autre, & s'exerce sur les excremens & superfluitez des parties, lesquels s'amassent aucunefois en telle quantité, voire mesme contractent des qualitez si estranges, qu'elles causent des maladies & symptomes tres-griefs. Cette coction se fait en trois manieres, la premiere en reduisant l'humeur

effarouché à vn temperamment mediocre ; l'autre en separant la matiere corrompuë de celle qui ne l'est pas ; & la troisiesme, en espuisant la matiere superfluë qui empesche ou incommode les actions des parties. Les deux premieres sont œuures de la chaleur naturelle des parties, aussi bien qu'en la coction des alimens. Cette derniere se peut aussi bien faire par la chaleur contre nature, que par la naturelle, voire ce semble plus promptement & efficacement, attendu que la naturelle est tiede & humide, & la contre-naturelle seiche & acre, partant plus propre qu'elle à desseicher & consommer les matieres froides & cruës, dont les parties estans imbibées sont troublées & empeschées en leurs actions. De cette derniere, nous auons l'authorité de nostre Hippocrate, qui nous apprend que la fievre guarit la convulsion, assauoir celle qui vient de repletion, en laquelle les nerfs gonflez & imbus d'humidité superfluë se retirans vers leur principe, emmeinent quant & eux les muscles ausquels ils sont inserez, & ceux-cy, les parties qu'ils ont coustume de mouuoir ; ce qui ne se fait pas sans vn grand trauail & violance, qui mene en peu de temps les malades à la mort. Or comme toute repletion indique l'euacuation de ce qui est de surcroist ; il arriue vn mal en cecy, qu'elle ne se peut pas seurement & commodement faire par les formes ordinaires, qui sont la saignée & la purgation, attendu pour la seureté, que dans les secousses frequentes de la convulsion, les forces & les esprits se dissipent, & cette dissipation s'augmenteroit en la saignée, faite notamment hors le commencement du mal, & apres l'accroissement des forces ; & pour la commodité cela se peut encore moins, d'autant que les nerfs imbibez & gonflez d'vn humeur crud, ne peuuent si viste en estre déchargez par la voye des veines que l'on euacuë. Partant, quoy que la fievre soit dommageable en quelque temps qu'elle arriue, elle est tres-vtile en cette occasion ; desseichant par accidant, & en moins de temps que les euacuations artificielles, les nerfs trop humectez, & ostant la cause d'vn mal plus cruel & dangereux qu'elle n'est. C'est le fruit que nous pouuons recueillir de cét Aphorisme, lequel nous enseignant à predire l'effet de la fievre suruenante à la convulsion, monstre quant & quand ce que nous deuons faire quand elle ne vient pas, assauoir d'vser de medicamens qui la fassent venir, ou qui échauffent & desseichent sans elle.

Explication.

1. ASçauoir la convulsion de repletion, qui est ou d'humeur, ou de vent, ou des deux ensemble, ce qui est le plus ordinaire. Il semble que ce mot deuoit suffire à Hippo-

crate, sans adiouster celuy de distention, qui n'est qu'vne espece de conuulsion : peut-estre les distingue-t'il de la sorte, pource que la tension ou distension n'est pas conuulsion en apparence, à raison que les nerfs se retirans à leur principe de tous les costez de la partie tenduë, elle demeure comme immobile, & dans vne posture neutre, n'enclinant de part ny d'autre.

2. Pource qu'elle échauffe & desseche la matiere cruë qui cause la repletion des nerfs, & empesche la liberté des esprits, porteurs du mouuement & sentiment. Or il faut en cette fievre que la chaleur soit proportionnée à la matiere qui cause la conuulsion : car si elle est en petite quantité vne fievre legere suffira, laquelle nuiroit si elle estoit fort abondante, pource qu'au lieu de dessecher puissamment elle échaufferoit mediocrement, & produiroit des vents, qui feroient accroistre & redoubler la maladie. Comme aussi si elle estoit trop forte, & la conuulsion legere, elle desseecheroit trop promptement, & n'ayant en apres plus d'humidité qui luy resistast, rauageroit cruellement le corps, desia affoibly par la conuulsion precedante.



APHORISME LVIII.

Si febre ardente laboranti rigor superueniat, solutio fit.

Celuy qui est detenu de fievre [1] ardante, en est [2] deliuré quand il y suruient [3] tremblemens.

DISCOVRS.

LA vraye crise est vn passage soudain de la maladie à la santé, par vn effort de Nature, qu'elle ne fait qu'au temps où les symptomes la pressent & violantent à toute extremité, ce qui est cause qu'amassant les forces en vn, finalement elle fait vn con-tr'effort, & triomphe de son ennemie. Cét orage des symptomes & contrebatterie de la Nature, arriue iustement en la plus grande vigueur & force du mal ; & si quelque chose d'approchant vient auparauant, assauoir en son accroissement, Nature peut bien y demeurer la maistresse, mais non si absolument qu'elle n'ait encore de la contradiction, la maladie n'estant du tout chassée. Les crises imparfaites

se peuuent comparer aux rencontres & fortes escarmouches de la guerre, qui affoiblissent fort les partis qui ont du pire, mais ne les destruisent pas entierement; ainsi que les crises parfaites ressemblent aux batailles rangées qui décident d'vn coup les querelles, & renuersent l'ennemy tout à plat. Or entre les signes qui precedent immediatement les crises, le fort tremblement ou rigueur tient la premiere place ès fievres continuës, notamment aux bilieuses, lesquelles à raison de l'humeur enflammé, sont nommées ardantes absolument. Mais comme de celles-cy, les vnes sont purement bilieuses, les autres sont meslées d'vn phlegme salé, rendant la bile moins subtile & penetrante: aussi suiuant la pureté de cét humeur ou son meslange, la crise fait ce troublement tost ou tard, assauoir tost & soudain quand elle est seule ou peu meslée, & plus lentement, quand la pituite salée luy est confuse & en quantité notable: le tremblement donnant en celle-cy des secousses à l'humeur peccant, afin de le mettre dehors par vn second ou troisiesme effort, de sorte que par fois ces tremblemens commencent deux & trois iours auant la perfection de la crise, voire à vn demonstratif pour guarir parfaitement vn critic, en quoy il faut supposer des forces bastantes: car comme cy-deuant il est escrit au 46. Aphorisme, la rigueur suruenant à la fievre continuë, est mortelle, quand le malade est foible: & quant à l'espece de la crise, ie dis que pour l'ordinaire lors qu'elle suit immediatement le tremblement, elle se fait par sueur; si vn peu plus lentement, par flux de sang du nez, & quand elle arriue deux ou trois iours apres, ce sont le vomissement & flux de ventre qui donnent fin à la maladie. C'est la doctrine que nous puiserons de cét Aphorisme, dont le fruit est de sçauoir predire la seureté de la crise, quand le tremblement ou rigueur suruiennent en la fievre ardante.

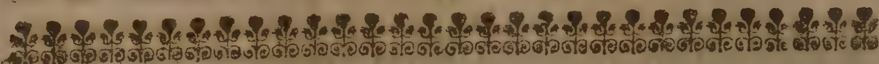
Explication.

1. A Sçauoir celle où domine la bile qui se pourrit aux grands vaisseaux, & quelquefois la pituite salée. Cette fievre se distingue de la tierce continuë, qui est causée de mesme humeur, en ce que cette derniere a de grandes remises, & des redoublemens assez distincts; là où la fievre ardante est quasi tousiours de mesme, & n'a ses mouuemens alternatifs comme l'autre. Ses signes principaux sont la chaleur & ardeur insigne de la poitrine, la difficulté de respirer, les frequentes inquietudes, les changemens de place & de situation, les resveries & les

veilles presque continuelles, la soif insatiable, la langue noire, seiche, raboteuse, & à laquelle tout semble amer au simple attouchement.

2. Non pas tousiours en l'acte mesme, mais par fois quelque temps apres : ce mouuement de frisson ébranlant en premier lieu l'humeur peccant, puis le separant & chassant en suitte ; ce qui ne se peut faire à l'instant mesme quand il participe de quelque terrestrité : mais quand il est tout de feu ou d'air fort subtil, il est secoüé soudain à la fin du tremblement.

3. Qui est vn grand froid, procedant d'vne cause chaude, à sçauoir de la bile acre & poignante, dont la vapeur de mesme nature frappe les membranes, lesquelles estans d'vn sentiment fort exquis sentent douleur, au suiet de laquelle la chaleur interieure augmente, pource que les parties externes y enuoyent la leur comme au secours, qui est cause de leur rafroidissement, ce qui se fait quand les parties interessées se trémoussent, & tâchent à se dégager de la matiere nuisible.



APHORISME LIX.

Tertiana exquisita septenis ad summum circuitibus indicatur.

La vraye fievre tierce [1] se iuge en sept accés [2] pour le plus long terme.

DISCOVRS.

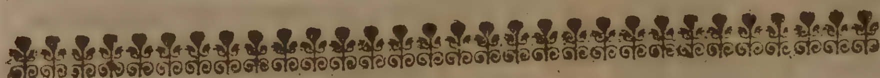
COMME les fievres continuës se iugent par iours, ainsi les intermittantes par accés ; & comme entre celles-là, les bilieuses sont les plus frequentes, les phlegmatiques & melancoliques plus rares ; ainsi en est-il de celles-cy. Ces fievres dont les accés viennent à iours alternatifs, s'appellent tierces, lesquelles sont de deux sortes, assauoir, vrayes ou fausses, autrement legitimes ou bastardes. les tierces vrayes se font de la bile ou excrement bilieux, contractant pourriture, tantost en sa propre vessie qui est attachée à la partie caue du foye, tantost hors d'icelle autour des hypocondres du ventricule, ou autres lieux hors les grands vaisseaux, proche le cœur, car la bile allumée en ces lieux, fait des fievres continuës les plus aiguës : ceux qui sont en la fleur de leur

âge, chauds & secs de leur nature, maigres & gresles, & qui ont le foye chaud sont subiets à la fievre tierce, notamment s'ils sont gens de trauail, desseichez par l'exercice frequent du soin & des veilles, vsent de viandes chaudes & seiches, ou de celles qui peuuent échauffer & desseicher; à quoy contribuent grandement la chaleur de l'air, & la saison d'Esté: car telles gens amassent quantité de bile, laquelle passant les bornes naturelles, se pourrit & cause les accés alternatifs, dont nous auons declaré la maniere auec ceux des autres intermittantes, sur le 30. Aphorisme de ce Liure. Quelqu'vne de ces conditions manquant, à grand peine la fievre pourra estre vraye tierce. Les signes les plus remarquables & ordinaires, sont vn grand frisson, lequel cessant est suiuy d'vn vomissement bilieux, en suitte duquel la chaleur; apres laquelle suruient vne fievre chaude & copieuse, laquelle termine l'accés entierement, dont la durée pour le plus long est de douze heures, quelquefois il est plus court de moitié, & au delà; pendant la durée duquel le malade est trauaillé d'vne soif estrange, de difficulté de respirer, douleur de teste insupportable qui le met par fois en fureur ou resverie: de sorte que vû ces symptomes, quelques vns n'ont point douté de mettre la fievre tierce au nombre des maladies aiguës: mais comme elle est sans peril, aussi ces accidans qui espouuantent les plus simples, n'estonnent en rien les Medecins iudicieux, le poulx y est d'ordinaire frequent, fort & viste, l'vrine de consistance mediocre, mais rouge & enflammée: la tierce bastarde n'est pas causée comme la precedante d'vne bile pure & simple, mais d'vne plus espoisse & moins chaude, à cause du meslange de la pituite, qui rend les accidans susdits moins violans, mais les accés plus longs, s'en trouuant tel qui excede trente heures: & comme ce meslange de bile & pituite ne se fait pas tousiours, & en toutes personnes à portions égales, aussi les tierces bastardes paroissent en diuerses manieres, suiuant le plus & le moins de l'vn & l'autre de ces humeurs: nous parlons seulement des intermittantes, non des continuës, qui sans abandonner les malades ont des redoublemens aux iours alternatifs par certaine proprieté qu'il faut necessairement accorder à la bile, tant simple que meslangée. Or ces tierces bastardes n'ont pas des accés comme les vrayes, au nombre de sept pour le plus, mais le passent d'ordinaire, & vont souuent au delà de quatorze: Aussi nostre Hippocrate n'en traitte pas icy, mais seulement des vrayes tierces, le Prognostic desquelles est toute l'vtilité que nous pouuons tirer de cét Aphorisme, si nous ne disons que de plus cette connoissance nous guide à la cure de ces fievres par le iugement que nous tirons à peu prés des temps, esquels les remedes y peuuent estre plus ou moins fructueux.

Explication.

1. POurueu qu'elle demeure tousiours telle sans degenerer en vne autre, comme il arriue par fois quand elle est negligée du commencement.

2. En quoy elle imite la fievre ardante & continuë, dont le terme plus commun est de sept iours. La cause de ce terme si court est la chaleur & subtilité de l'humeur bilieux qui reçoit aisément coction: à quoy il faut adiouster la force de l'expultrice, secondée de l'obeïssance & facilité de l'humeur, auec la liberté des chemins par lesquels il est expulsé. Telle fievre a sa vigueur au quatriesme accés, & par fois au troisiesme; ce qu'estant elle finit au cinquiesme, ainsi que ie l'ay remarqué par fois, mesme en des tierces non vrayes, soignées de bonne heure.



APHORISME LX.

Quibus per febres aures obsurduerint, iis sanguis è naribus profluens, aut perturbata aluus soluit morbum.

Ceux dont les oreilles s'assourdissent [1] aux fievres, sont garantis de ce mal par vn flux de sang [2] du nez, ou par vn flux de [3] ventre.

DISCOVRS.



CE n'est pas nouueauté de voir des malades deuenir sourds, nous en voyons tous les iours l'experience dans le desordre que causent les fievres aiguës, tant aux facultez, comme aux organes, du vice desquels dépendent en general les causes principales de ce symptome, chacune desquelles se découure par ses propres signes. Quand le vice vient de la faculté, les malades perdent non seulement l'oüye, mais aussi les fonctions des autres sens, attendu que ce défaut prouient ou de l'alienation, ou manque de l'esprit animal, lequel seruant au sens commun, se laisse distribuer par luy aux sens particuliers, assauoir à chacun suiuant son besoin & necessité: & les esprits que nous appellons visifs, auditifs, moteurs & autres, ne different point d'espece, mais d'office tant seulement, n'ayans ces noms qu'entant qu'ils sont logez és organes

ganes particuliers des sens, de maniere que cét esprit n'estant plus si copieux qu'auant la maladie, les sens particuliers n'en reçoiuent du commun, que suiuant & conformément au peu de prouision qu'il en peut faire. Pour l'organe, nous le considerons en deux manieres, assauoir, le commun & le particulier, l'organe commun, est le cerueau, ministrant aux autres sens aussi bien qu'à l'oüye, lequel estant attaqué d'intemperie telle qu'elle soit, manque à la production des esprits, tant par qualité, que par quantité. Ces intemperies sont ou naturelles, ou acquises, i'appelle naturelles, celles qui estoient auant la fievre, & qui n'en dépendent point: les acquises, celles de la fievre mesme. Ces dernieres trouuans le cerueau sec, égarent les esprits animaux par la force de leurs fumées, & l'échauffans & desseichans plus qu'il n'estoit, l'empeschent d'en produire de nouueaux: le trouuans humide, elles contribuent à son humidité par les vapeurs frequentes qui se conuertissent en eau, tant par son attouchement, que par celuy des membranes & du crane qui l'enferme, où la froideur & humidité regnent plus qu'en pas vn lieu: en suitte dequoy les esprits ne sont pas produits si abondans ny si purs que deuant, mais sont espois, impurs & grossiers, consequemment peu habiles à l'exercice du ministere auquel ils sont deputez. L'organe particulier est double, l'vn interieur, l'autre exterieur; le premier a le cerueau pour principe, l'autre n'en dépend que par bien-seance. L'organe interieur est le nerf auditoire, ainsi nommé, d'autant qu'il est porteur des sons qui luy sont enuoyez de dehors, pour estre portez au sens commun qui en est le iuge, & ce par le conuoy de l'esprit qu'il reçoit du mesme sens, ainsi que nous auons dit cy-dessus. L'exterieur est la voûte de l'oreille, diuersement tortueuse, par où passent les sons qui se font sentir lors que l'air exterieur émeu de vitesse, frappe la membrane tenduë sur les trois osselets connus aux Anatomistes, lequel frappement se fait sentir à l'air implanté des oreilles, & celuy-cy à l'esprit & au nerf qui porte les esprits des sons au sens commun: l'vn & l'autre de ces organes peut estre bouché, sçauoir l'interieur par l'abondante humidité du cerueau, notamment quand elle est époisse & visqueuse: & l'exterieur, tant par la mesme humidité qui s'y époissit, que par les corps estranges qui entrent dedans, & bouchent le passage à l'air de dehors. Or en cét Aphorisme, la cause de la surdité n'est point tant le vice de la faculté, ny l'alienation du temperament du cerueau, manquant à faire des esprits, que l'humectation & obstruction de tous les organes, assauoir du conduit du nerf, & du cerueau mesme qui est son principe, lequel nous auons nommé organe commun des sens, & ce à cause de son intemperie humide, laquelle en partie fait des esprits impurs & grossiers,

& en partie bouche le nerf auditif, lequel à cause de sa grande humidité est fort subiet aux obstructions : & en partie aussi humecte le tambour de l'oreille, qui pour ce sujet ne peut resonner. C'est pourquoy arriuant quelque notable décharge par flux de sang du nez, ou flux de ventre bilieux, ou autre, la guarison suit d'ordinaire; non seulement de la surdité, mais aussi de la fievre tout d'vn temps, estans l'vne & l'autre causées de mesme matiere. C'est la doctrine de nostre Texte, duquel nous apprendrons que quand nous verrons és fievres la surdité, ne se point terminer, nous ayons à décharger le cerueau par telles manieres de flux, specialement par celuy du ventre, qui est le plus seur & aisé, & qui est le fruit & vtilité que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Cause de l'abondante humidité qui coule du cerueau sur les organes de l'oüie, d'où l'esprit animal est empesché de passer aux nerfs par son obstruction : ou qui humecte le tambour de l'oreille, qui ne peut resonner, à la reception de l'air exterieur porteur du son. Quelquefois les vapeurs esleuées des visceres, & retenuës és conduits des oreilles, ont le mesme effet.

2. Quand il s'est fait transport de la matiere fievreuse au cerueau, ce qui arriue d'ordinaire au temps de la crise, & ce transport ayant causé la surdité, la mesme cesse auec la fievre par vn tel flux, lequel pour estre critic doit estre copieux.

3. Lors que la bile ou autre matiere pourrie, laquelle occupoit les organes de l'oüie est évacuée critiquement, & par effort de Nature, si c'est en vne fievre aiguë : ou par vne autre décharge commode qui ne merite pas nom de crise, si c'est en vne fievre d'autre qualité.



APHORISME LXI.

Febricitantem nisi diebus imparibus febris reliquerit, solet reuerti.

Si la fievre ne [1] quitte à iours inegaux celuy [2] qu'elle tient, elle a coustume [3] de retourner.

DISCOVRS.



'EST *vn arrest il y a long temps définy aux Escoles, que les fievres sanguines se terminent à iours égaux, les bilieuses à iours inegaux: mais pource que les fievres purement sanguines sont rares, attendu que le sang échauffé contractant pourriture, se conuertit en bile pour la pluspart, de maniere qu'il change aussi tost de nature: ainsi les crises arriuent fort rarement aux iours égaux, & si elles s'y rencontrent, elles sont la plus part imparfaites, & laissent quelque leuain, dont le mal s'aigrit comme deuant, là où celles des iours inegaux sont salutaires presque toutes, attendu qu'elles suiuent le mouuement de la bile qui les cause, dont le propre est de s'émouuoir aux iours de cette qualité, comme nous auons desia dit en quelque part. Or est-il que le temps où les crises arriuent, est le mesme où les humeurs s'émeuuent, non que tousiours les fievres se terminent à leurs mouuemens; mais pource que iamais elles ne se terminent sans eux, voire quand ils sont plus violans: i'entens vser icy du mot de crise improprement, aussi bien que proprement, d'autant qu'en cette derniere sorte, il ne s'applique qu'aux fievres aiguës, là où nostre Aphorisme s'entend aussi bien des intermittantes qui ne peuuent auoir ce nom, comme des susdites; & quoy que toutes intermittantes ne soient pas bilieuses, mais les tierces seulement, & que les quartes soient causées de l'humeur melancolic, & les quotidiennes du phlegmatic, neantmoins comme en toutes il y a de la chaleur, i'infere qu'vne portion de ces humeurs se tourne tousiours en bile, laquelle pour petite que soit sa quantité, sert de soulphre & d'aiguillon aux autres humeurs, & les fait en partie suiure son mouuement: bien plus aisément toutefois aux fievres continuës, comme il y en a de toute sorte d'humeurs; qu'aux intermittantes, desquelles celles-cy se iugent par accés, comme les susdites par iours. Or il faut remarquer que cét Aphorisme n'est pas de ceux qui contiennent perpetuelle verité, à raison des fievres sanguines qui se terminent heureusement à iours égaux, comme cy-deuant nous auons dit; & mesme de quelques bilieuses, comme l'on pourroit nous obiecter: car plusieurs fievres aiguës, & autres, se iugent parfaitement à iours égaux; ainsi le quatriesme iour est critic, ainsi le 14. le 20. le 24. & le 40. sont tous des iours égaux en apparence, si l'on prend le mot d'égal au pied de la lettre. Pour à quoy respondre, ie dis que les iours en Medecine se comptent par nombres diuisez, non par nombres vnis, & qu'al-*

lant de septenaire en septenaire, tous les nombres susdits se trouuent inegaux, sauf le quatriesme iour qui est veritablement égal, mais aussi qui ne iuge qu'à cause du troisiesme & cinquiesme qui luy sont voisins. On peut dire aussi que faisant moitié du septenaire, qui est nombre inegal, il participe aussi de sa nature, & doit estre conté parmy les inegaux, sur tout quand les crises se font en son milieu, qui est trois iours & demy. Ie diray que suiuant le compte du septenaire sus-allegué, le vingtiesme iour ne se trouue point inegal non plus que le 40. La responce est que le troisiesme septenaire qui vient du 14. ou 20. est imparfait au calcul ordinaire, mais par fois à celuy des Medecins qui le font commencer, non dans le 15. iour, mais dans le 14. mesme qui est la fin du second septenaire, & le commencement de celuy-cy. L'on peut dire le mesme du 40. iour, qui est la fin du sixiesme septenaire; ce qu'estant ainsi, & ces iours en apparence égaux, estans inegaux en verité, nous pouuons à l'exception des fievres sanguines, asseurer vraye la doctrine de nostre Aphorisme, dont nous tirerons profit de predire les recidiues, afin que les predisans, nous taschions à les empescher, vsans de remedes conuenables pour oster le leuain du mal, & faire par Art ce que Nature ne peut faire seule.

Explication.

1. PAr euacuation de la matiere qui l'entretient, qui se fait à vne seule fois aux fievres aiguës & continuës; & à plusieurs, à sçauoir en chaque accés aux intermittantes.

2. Esquels s'émeut ordinairement la bile és fievres continuës; tels que sont le cinquiesme, le septiesme, neufiesme, onziesme, quatorziesme, & autres impairs, tant suiuant la supputation commune, que la medicinale.

3. A cause du leuain resté de l'humeur peccant, qui vray-semblablement ne peut estre tout euacué quand il n'a pas gardé l'ordre & la regle de son mouuement: coniecture qui fait croire que Nature a esté irritée plustost qu'excitée de son propre instinct à s'en deliurer.

APHORISME LXII.

Quibus super febres morbus regius superuenerit ante diem septimum, malum.

Ceux qui dans les fievres contractent [1] la iaunisse auant le septiesme [2] iour sont en [3] danger.

DISCOVRS.



NCORE que la couleur naturelle de la bile, soit la iaune ou rousse, comme la rouge celle du sang, neantmoins cette teinture est plus ordinaire & manifeste à son excrement, qui est le fiel, qu'à elle mesme, vû qu'estant logée & confuse dans les vaisseaux auec les autres humeurs, elle ne peut produire aucune couleur particuliere. Les effets de l'vne & de l'autre font paroistre la verité de mon dire és euacuations critiques; car où la bile proprement dite est pourrie & échauffée outre l'ordinaire, si elle est chassée parmy les sueurs, elle ne laisse ny vestige ny impression quelconque de son passage sur le cuir, là où l'autre y fait paroistre des marques qui ne s'effacent pas si promptement que l'on desireroit, luy donnant vne teinture jaunastre, quelquefois de couleur d'or ou d'ocre, qui outre la saleté est tres-desagreable à la veuë. Or la raison pourquoy l'excrement bilieux donne plus de teinture que la vraye bile, n'est autre sinon la subtilité de celle-cy qui passe promptement & ne s'attache à rien, & l'époisseur de l'autre, laquelle bien que coulante & souuent assez liquide, n'est rien que la lie de la premiere, tres-subtile, & qui tousiours demeure telle, tandis qu'elle est bien & deuëment repurgée de son excrement. Or de la vraye bile échauffée dans les vaisseaux, viennent les fievres essentielles: de l'autre allumée dans quelque viscere, les symptomatiques, les vnes & les autres aiguës, & tres-aiguës, & qui toutes se peuuent terminer par voye de crise; assauoir les essentielles ordinairement, les symptomatiques rarement, & encore quand cela se fait, ce n'est pas à termes pareils, car les fievres causées de la vraye bile auront souuent pour terme le quatriesme & cinquiesme iour, où elles seront iugées parfaitement, & sans aucun soupçon de recidiue: mais celles de l'excrement bilieux, pour violantes qu'elles soient, ne

peuuent auoir que le septiesme iour pour le plus bref de leurs termes. Parlant de l'excrement bilieux, ie ne me restrains pas entierement à cette liqueur jaune ou rousse enfermée dans la vesicule du foye, mais ie parle generallement de toute bile dégenerante de sa nature, & contractant celle de cét excrement en quelque viscere qu'elle soit logée, specialement au foye, auquel elle cause obstruction ou inflammation, & souuent les deux ensemble; de sorte que s'y époisissant; voire figeant en quelque maniere, elle n'en peut pas estre si tost chassée que celle qui est aux vaisseaux plus subtils: ioint que celle qui croupit en quelque viscere ne peut estre mise dehors par la voye du cœur, que par double effort, estant necessaire que du viscere malade, elle passe dans les veines, & en suitte par vne reprise soit chassée au cuir, & mesmes sans obstruction ou inflammation de viscere, supposons qu'vne bile capable de faire la jaunisse soit aux vaisseaux; il est certain qu'estant plus époisse & plus cruë que la bile vraye, elle ne peut estre seurement chassée auant le septiesme, pour n'auoir esté indiquée auparauant par signes de coction, laquelle ne se peut faire en si peu de temps d'vn tel humeur, l'vne des conditions de la seureté estant la facilité de l'euacuation qui ne se peut faire d'vn humeur crud. Quand ie dis que le plus court terme de ces fievres est le septiesme iour, i'entens pour estre seur, d'autant que souuent telles crises arriuent auant ce temps, mais elles sont non seulement imparfaites, mais tiennent plustost lieu de symptomes que de crises, attendu qu'elles arriuent, ou par force de Nature, chassant l'humeur nuisible, mais par la multiplication de celuy-cy; ou à cause de la violance qu'il fait à Nature, l'irritant & contraignant de le chasser auant que d'estre bien & deuëment preparé, ce qui met les malades en danger, ainsi que nous dit cét Aphorisme, de la doctrine duquel nous tirerons ce profit de predire le mal qui peut arriuer de la jaunisse, paroissant aux fievres auant le septiesme iour: & ensemble vne instruction tacite de l'euiter, en preparant & euacuant le residu de la matiere peccante par toute sorte de remedes possibles, suiuant les indications que nous en aurons.

Explication.

1. A Sçauoir vne soüillure & saleté du cuir, causée de l'excrement bilieux, espandu par toute sa superficie, quelquefois par voye de crise, & quelquefois par celle de symptome.

2. Qui est le terme plus ordinaire & seur pour le jugement

des fievres aiguës, ayant pour demonstratif le quatriesme, auquel pour la seureté de la crise doiuent paroistre les signes de coction.

3. D'autant que la bile qui fait la iaunisse estant époisse & fort cruë, ne peut estre si bien cuite & preparée auant le septiesme iour, que d'estre salutairement chassée par le cuir ; ce qui pourroit bien arriuer par flux d'vrine ou de ventre, attendu que ces voyes estans amples & larges la matiere grossiere y passe aussi bien que la plus subtile. Ce que ie dis de la bile excrementeuse logée dans les vaisseaux, à cause de l'obstruction du conduit de sa propre vessie, non de celle qui cause inflammation & abscés au foye : car telle matiere estant cruë peut mesme difficilement estre tellement cuite & adoucie au septiesme, que d'estre mise dehors vtilement par quelque décharge que ce soit.



APHORISME LXIII.

Quibus in febribus certo die rigores repetunt, eodem febres soluuntur.

Les fievres qui sont tous les [1] iours accompagnées de [2] frissons abandonnent aussi tous les iours leurs [3] suiets.

DISCOVRS.

QVAND la matiere de la fievre a quelque foyer particulier, soit autour de la rate, du mesentere, ou autre viscere capable de la contenir, lors se font les fievres intermittantes, ainsi qu'estant logée aux grands vaisseaux se forment les continuës ; & comme celles-cy se terminent parfaitement par vn seul mouuement critic, assauoir vne fois en toute la maladie ; ainsi celles-là se passent à plusieurs reprises, assauoir en chaque accés qui sont autant de crises particulieres, differantes non seulement des crises vniuerselles par l'entiere & parfaite garison qui reüssit de celles-cy, sans aucun leuain de reste ; i'entens aux crises loüables : mais aussi par l'ordre des accidans qui arriuent aux deux, en ce que les frissons des continuës ont d'ordinaire immediatement en queuë l'euacuation de la matiere peccante, notamment quand elle sort par les sueurs, le frisson suiuant la fievre ; là où aux intermittantes il precede la chaleur, & en suitte d'icelle

la ſueur ſuruient ſans aucun ſentiment de froidure. Cette verité manifeſte a quelque raiſon pour appuy ; aſſauoir qu'aux fievres intermittantes leur matiere fait le friſſon auant que d'eſtre allumée : & aux continuës long temps apres, & ſeulement quand elle eſt preſte de ſortir. Or la maniere comme ces accidans arriuent eſt telle : lors qu'en la fievre intermittante la matiere amaſſée en ſon foyer, qui ſera ou vers le meſentere ou la rate, ou le foye, ou ſemblable viſcere, eſtant ſur le point de faire éclater ſa pourriture & s'effaroucher, lors elle exhale des vapeurs plus ou moins acres & pernicieuſes aux parties voiſines ſuiuant la qualité de l'humeur peccant, ou celle de la pourriture ; ces vapeurs picquant les membranes qui ſont d'vn ſentiment fort vif, excitent par accidant vn friſſon, entant que ce ſentiment de douleur interieure prouoque l'exterieure à y accourir, & ſe concentrer, par l'aide de laquelle cette matiere eſtant attenuée, voire délogée de ſon fort, pouſſe ſes vapeurs plus auant iuſques au cœur, d'où elles s'eſpandent és arteres, deſquels elles font doubler, voire tripler la chaleur. De là ſe forme la fievre, iuſques à tant qu'eſtans du tout attenuées, elles paſſent des arteres au cuir, & ſe meſlans és corps humides parmy les matieres aqueuſes qu'elles rencontrent, ſe reſoluent en ſueurs ; ou bien ſortent des corps plus ſecs par inſenſible tranſpiration : ce qui arriue en partie par effort de Nature, & en partie de leur propre mouuement. Aux fievres continuës le procedé ſe fait d'vne autre ſorte : car leur matiere eſt enfermée dans les grands vaiſſeaux & meſlée parmy le ſang, voire par fois eſt le ſang meſme. Son ordinaire eſt d'eſtre copieuſe, longue à cuire & attenuer, de cauſer obſtructions au foye, à la rate, & aux veines plus deliées, iuſques aux capillaires : conditions qui rendent ſon expreſſion fort difficile. Partant il faut auant que de ſortir, qu'elle ſoit cuite & ſeparée de ce qui eſt pur, & que les obſtructions ſoient dehors ; cela eſtant, la Nature recueille ſes forces au dedans pour la chaſſer, qui conſiſtent en la chaleur naturelle, s'y amaſſant de toutes les parties, leſquelles friſſonnent auſſi toſt, tant pour eſtre dépourueües de cette chaleur qui les fortifioit, que pour eſtre les membranes irritées des fumées acres qui s'évaporent des vaiſſeaux par le mouuement de l'humeur peccant, lequel meſlé parmy la ſeroſité des humeurs, paſſe des veines és chairs, & des chairs au cuir, duquel il reſude par les pores à guiſe d'vne abondante rozée, & ainſi ſe fait la criſe generale par la ſueur és fievres continuës. L'vtilité de cét Aphoriſme eſt de predire par le friſſon la ſeureté des fievres intermittantes ; & en ſuitte de iuger, que où les friſſons arriuent en vne fievre, & ſouuent ſans qu'elle quitte, de iuger qu'elle n'eſt pas ſimple, mais meſlée de deux ou de trois.

Expli-

Explication.

1. OV bien de deux ou trois iours l'vn : car cét Aphorisme s'entend de toutes fievres intermittantes, soit quotidiennes ou double-tierces, qui renouuellent iournellement, soit aussi des tierces & quartes.

2. Lesquels sont de trois sortes; differans, non d'espece, mais de degrez, suiuant le plus & le moins : l'vn s'appelle simplement froid, l'autre horreur, & l'autre rigueur. Ce que l'on appelle froid attaque legerement les extremitez : l'horreur est vne secousse vniuerselle du corps, qui est legere, & la rigueur est vn tremblement violant, qui peut à grand peine estre arresté. Le froid est familier à la quotidienne ; l'horreur à la quarte, & la rigueur à la tierce.

3. Quand les fievres sont sans complication : car où plusieurs accés anticipent l'vn sur l'autre, les frissons suruiennent bien, mais la fievre ne s'en va pas entierement; car vne fievre dispatoissant l'autre demeure, & ainsi en continuant, le corps n'en est point exempt : & mesme aux simples intermittantes, quoy que la fievre s'absente il reste tousiours quelques cendres au foyer, qui font renouueller vn autre accés.

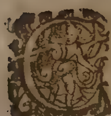


APHORISME LXIV.

Quibus per febres morbus regius die septimo, aut nono, aut vndecimo, aut quarto-decimo superuenerit, bonum, nisi dextrum hypochondrium durum sit: alioqui, minimè bonum.

La iaunisse [1] qui suruient aux [2] fievres le septiesme [3] iour, ou bien le [4] neufiesme, l'onziesme [5] ou [6] quatorziesme, est salutaire, si ce n'est que le flanc droit soit [7] dur ; autrement il ne vaut [8] rien.

DISCOVRS.


E n'est assez en vne fievre que la matiere peccante soit chassée; mais il faut sçauoir quand & comment elle le doit estre; car les euacuations se peuuent bien faire tous les iours (ie ne parle pas des artificielles, mais de celles qui arriuent par le mouuement de la Nature ou de la maladie:) mais qu'elles soient tousiours heureuses, cela ne se trouue qu'aux iours critics, ou ceux qui ont en leur place la puissance de iuger, voire mesme aux iours qui iugent parfaitement, on ne voit pas tousiours reüssir des crises le fruit attendu, & souuent la cause maladiue demeurant, le mal deuient plus cruel qu'il n'estoit. Ie prens pour garand de mon dire cét Aphorisme où nostre Hippocrate parle de la jaunisse, laquelle venant à point aux iours critics y nommez, est salutaire aux fievres continuës, pourueu que le flux ou hypochondre droit, siege du foye, & foyer de la bile qui cause ce symptome, ne reste point dur & scirrheux: ce qu'estant, c'est vn tesmoignage que l'inflammation & obstruction restent encore en cette partie, & que la teinture jaune qui paroist à la surface du corps, n'est qu'vne des moindres portions de la bile que ce viscere enflammé conçoit perpetuellement, laquelle est chassée au cuir, non par voye de crise, mais par celle de symptome, ou vne partie de celle qui par obstruction de la vessie du fiel, demeure confuse parmy le sang, & passe auec luy dans la substance des parties, lesquelles ne s'en pouuans nourrir, la chassent à l'emissaire commun, assauoir au cuir, où mesme sans obstruction ou inflammation, lors que le foye trop échauffé fait si grande quantité de cette bile, qu'elle ne peut estre toute attirée dans la vesicule, laquelle jaunisse peut estre sans fievre, mais l'autre iamais. Or nous auons icy à remarquer les bornes que met nostre Hippocrate à cette maniere de crise, laquelle il fait commencer au septiesme, & non plustost, & finit au quatorziesme, & non plus tard; la raison du premier terme est la crudité de cét humeur & son époisseur, à comparaison de la bile qui ne fait point de teinture, comme nous auons dit sur l'Aphorisme 62. & celle du dernier est la chaleur & subtilité du mesme humeur, lequel eu égard à ces qualitez, doit estre cuit & attenué en peu de temps, & ne peut à ce sujet auoir plus long terme que le 14. iour, qui est le dernier des vrayes maladies bilieuses. Ainsi nostre diuin Maistre met ce iour pour le dernier des fievres aiguës, & les vrayes tierces se terminent pour le plus en sept accés, qui sont 14. iours. Le fruit que nous tirons de cét Aphorisme, est de predire la seureté d'vne crise par la jaunisse, & à son exem-

ple des autres décharges de Nature quand elles arriuent à leurs critics, & qu'il ne reſte aucun vice au corps, comme auſſi quand quelque choſe reſte, de pourueoir au mal dont on eſt menacé, faiſant ce que n'a pû faire Nature, qui eſt d'euacuer la matiere peccante, & fortifier les parties affligées.

Explication.

1. CAuſée de l'humeur bilieux eſpandu à la ſuperficie du cuir, à raiſon de la chaleur ou inflammation du foye ou obſtruction de la veſſie du fiel. Ce vice eſt accidantel à la ſeconde coction, aſſauoir la ſanguification, non à la troiſieſme qui eſt l'aſſimilation comme penſent aucuns.

2. Aſſauoir aux aiguës, dont le plus long terme eſt de quatorze iours.

3. Qui eſt le premier terme de cette maniere de criſe, laquelle ne peut ſeurement arriuer auparauant, pource que l'humeur bilieux de cette qualité, eſtant plus crud & eſpois que l'autre, ne peut eſtre reduit à coction parfaite auant ce temps.

4. Qui eſt vn iour intercalaire, ayant puiſſance de iuger aucune fois, non telle pourtant que le ſeptieſme, & les deux autres qui ſuiuent.

5. Qui eſt le iour demonſtratif du quatorzieſme, lequel ſur tous ceux de cette qualité iuge tres-parfaitement, ayant lors qu'il eſt critic le ſeptieſme pour demonſtratif.

6. Qui eſt le dernier terme des fievres vrayement bilieuſes, leſquelles continuant dauantage il faut de neceſſité que cét humeur s'attiediſſe, & que le meſlange d'vn autre plus puiſſant le retienne.

7. Teſmoignage d'obſtruction & inflammation, leſquelles reſtant il n'y a point de gariſon.

8. Aſſauoir quand le temps & l'eſpece de la criſe n'ont point de correſpondance, vne euacuation que l'on nommera critique pouuant bien arriuer en tout temps ſans eſtre ſalutaire, attendu qu'elle ne viendra pas tant du conſeil de la Nature, que de ſon irritation, par la cauſe maladiue, & la ſurabondance de la matiere peccante.



APHORISME LXV.

In febribus circa ventriculum vehemens æstus & cordis morsus, malum.

Si dans les fievres on sent vne forte chaleur [1] autour du ventricule auec ponction [2] d'estomac, c'est vn mauuais [3] signe.

DISCOVRS.



NTRE les symptomes qui accompagnent les fievres continuës, ceux-là sont des plus dangereux qui viennent de l'essence du ventricule, partie dont la fonction est purement naturelle, mais dont la blessure importe à tout le corps par celle qui suit des trois principes, cerueau, cœur & foye, qui compatissent estrangement à ses incommoditez, lesquelles sont d'autant plus grandes que l'humeur qui les cause est violant & furieux, comme entre tous autres est la bile, lors qu'estant effarouchée par vne chaleur fievreuse, elle se iette sur ce viscere, lequel estant d'vn sentiment fort vif en est trauaillé plus douloureusement qu'aucun autre qui soit, & cette douleur se communique aux principes susdits, assauoir au cerueau, tant par la similitude de substance, à cause de ses membranes, que par la continuation qu'ils ont au moyen des nerfs stomachics, surgeons de la sixiesme coniugaison, qui sont plantez en son orifice superieur, & diffus en toute son amplitude: Au cœur par la voye des arteres, ou plustost par le voisinage, au moyen duquel les vapeurs acres & malignes qui montent prochainement à ce prince des visceres, l'offencent; d'où viennent les défaillances & syncopes, qui sont aussi en partie causées du sentiment de componction & morsure, que les humeurs acres & bilieux causent à l'orifice susdit extrémement sensible, à cause des productions nerveuses dont nous venons de parler, qui est ce que l'on nomme syncope stomacale. Le foye pareillement compâtit à son affliction par voisinage, aussi bien que le cœur, mais plus encore par la communauté de leurs offices, ces visceres estans les deux qui preparent la nourriture au reste du corps, le ventricule trauaillant le premier, & le foye apres luy, mais auec telle necessité, que celuy-cy ne peut bien faire, que l'autre n'ait commencé le premier; c'est à dire qu'il n'ait fait vn bon chile, lequel estant autre, le foye ne peut cuire qu'vn mauuais sang, comme il arriue quand le ventricule est noyé de bile qui corrompt les alimens. Ainsi en toute sorte, les incommoditez de ce vis-

estre fort vil en apparence, blessent les trois principes & parties plus nobles du corps, le foye plus ordinairement, mais moins violamment : les deux autres plus rarement, mais auec violance & peril extréme; le cerueau souffrant des mouuemens de conuulsion & concussion, & le cœur des défaillances, syncopes & palpitations, accidans qui sont d'autant plus à craindre que le ventricule est sensible, & les vaisseaux & principes dont ils sortent, foibles & languissans, ausquelles incommoditez, si l'on adiouste la fievre qui donne vn surcroist de foiblesse à ces parties, le corps aura beaucoup moins de force pour y prester resistance. Ce que consideré, c'est au Medecin iudicieux à pouruoir si bien au ventricule, tant par remedes interieurs qu'exterieurs, que l'on puisse euiter les incommoditez que les autres parties reçoiuent de son indisposition, specialement les intemperies fievreuses; qui est outre le Prognostic, l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. LAquelle par fois est accompagnée de pointures & rongemens d'estomac, quand la bile est toute pure, & sans meslange d'aucun autre humeur; & par fois est sans tels accidans lors qu'il y a plus de pituite que de bile meslée, ou quand la tunique interne du ventricule est enduite de quantité de glaires: ou bien on peut dire qu'il y a ponction quand la bile est espanduë hors de ses vaisseaux, & chaleur simplement quand elle est extraordinairement échauffée aux veines & arteres de cette partie.

2. Qui est la bouche ou orifice superieur du ventricule, lequel est époinçonné de l'acrimonie des humeurs bilieux qu'y enuoye le foye, lesquelles s'insinuënt en ses tuniques, ou flotent en sa capacité. Quand ces humeurs sont en la concauité du ventricule, les vomissemens sont frequens, quand ils sont attachez à ses tuniques, on est trauaillé de hoquets, d'enuies de vomir, & de nosées.

3. Car dans la chaleur excessiue il faut craindre que ce viscere ne s'enflamme, ce qui est mortel : & dans le rongement & componction on redoute les vomissemens ou les enuies de vomir, qui souuent sont plus à craindre que les susdits; & en l'vn & en l'autre de ces accidans, les conuulsions ou les syncopes sont à redouter par la compression du cerueau & du cœur. On peut dire aussi que ces symptomes ne declarent pas seulement

le mal qui est au ventricule, mais celuy du foye particulierement, lequel au lieu de sang fait de la bile en trop grande quantité.



APHORISME LXVI.

In acutis febribus convulsiones, & circa viscera vehementes dolores, malum.

Aux fievres aiguës les [1] convulsions & douleurs fortes [2] autour des visceres sont [3] mauuaises.

DISCOVRS.



ES effets de la chaleur naturelle & de la contre-naturelle, sont bien differens; la premiere est tousiours accompagnée d'humidité, au moyen de laquelle elle fait ses coctions, & l'adionction de cette qualité empesche son accés; l'autre est tousiours escortée de siccité, laquelle augmente à mesure qu'elle deuore l'humidité des parties; ce qui fait qu'elle brusle & rotist au lieu de cuire, & qui oste le fondement des esprits, lesquels sont entretenus par vne chaleur humide, proportionnée à leur substance; ainsi la chaleur naturelle conserue, & la contre-naturelle détruit. Or comme ainsi soit qu'elle ait plusieurs moyens pour détruire, nous en considererons icy deux seulement auec nostre Hippocrate, qui sont importans, assauoir les conuulsions & les douleurs violantes autour des visceres. Les premieres procedant de l'acrimonie des humeurs, si c'est au commencement de la fievre, ou de la siccité des nerfs, si c'est bien auant en son progrés & vigueur; l'vne & l'autre de ces causes butant à mesme fin, assauoir à la ruine des forces, qui reçoiuent de furieuses secousses aux mouuemens de cette qualité; i'entens aux fortes conuulsions, comme celles des fievres aiguës, où la bile effarouchée met en feu tout le corps, & deuore la plus saine substance, ce qui le fait succomber au trauail plus facilement. Il en est ainsi des douleurs, de celles notamment que cause l'humeur bilieux, lesquelles ne pouuans estre que violantes, dérobent le repos, égarent les esprits, adioustant nouuelle pourriture aux humeurs, & en toutes manieres définissent les forces. Que si telles douleurs causent ce que dessus, & blessent le corps par tout; à plus forte raison où elles sont attachées aux visceres, supposé le foye, la rate, le poulmon, & semblables qui sont parties publiques, l'of-

fice desquelles se faisant mal, le tout en reçoit vn manifeste dommage. Que si les douleurs violantes & les conuulsions arriuent tout ensemble, comme il se peut, ayans vne mesme cause, assauoir la bile; ioint la sympathie des nerfs & des membranes qui reuestent les visceres, lors les affaires du malade sont tout à fait déplorées, & est bien mal-aisé d'en eschapper. Partant le Medecin en tel cas ne doit differer à predire le peril eminant, & ne doit pas laisser pourtant quand quelque esperance reste, d'entendre aux remedes propres à appaiser les douleurs, veiller aux parties interessées, tant à celles qui enuoyent, qu'à celles qui reçoiuent, détournant à son possible la cause du mal; qui est le fruit que l'on recueillera de cét Aphorisme.

Explication.

1. DE repletion, ou d'inanition, qui sont les deux causes de conuulsion mises par Hippocrate, Aphor. 39. du 6. liure, lesquelles ensemblément peuuent arriuer aux fievres, assauoir celle de repletion au commencement, & celle d'inanition à la fin; celle-cy plus dangereuse que la premiere: car tant s'en faut que la premiere soit tousiours funeste, que la fievre mesme la chasse quelquefois quand elle la precede. Ce qui arriue quand la repletion est d'vn humeur phlegmatic, froid & sans acrimonie, ce qui est familier aux petits enfans: non d'vn chaud bilieux & acre qui se iette sur les nerfs dés le commencement des fievres, ce qui arriue souuent en fleur d'âge à des personnes qui sont de bonne & pleine habitude.

2. De la nature de celles que cause la bile effarouchée. Nostre Hippocrate ne dit pas douleur des visceres, mais autour des visceres, attendu que le foye, la rate, & le poulmon, desquels il entend parler, sont parties insensibles: mais les membranes dont ils sont reuestus ont vn sentiment fort vif. En quoy paroist la prudence de Nature, qui a fait ces parties sans sentiment afin qu'elles ne fussent point trauersées en leurs ouurages par quelques causes douloureuses. Et de plus, a voulu les couurir de membranes afin de repousser entant qu'elles pourroient ce qui leur seroit contraire par leur sensibilité. Cette douleur peut aussi accidantellement venir de la siccité des parties nerveuses, au moyen de laquelle ces visceres se retirent, & semblent changer de place & de situation, ce qui ne se peut faire sans grande violance.

3. Soit que la matiere bilieuse détruise le temperament & harmonie des visceres & parties solides, s'insinuant profondément en leur substance, soit que les nerfs extrememement dessechez, ou affoiblis, ne puissent plus fournir aux mouuemens requis, notamment à la respiration, qui est vne action absolument necessaire aux fievres aiguës.



APHORISME LXVII.

In febribus per somnum pauores, aut conuulsiones malum portendunt.

La peur [1] hors le [2] sommeil & les [3] convulsions, sont [4] funestes aux [5] fievres.

DISCOVRS.

SI le sommeil qui ne soulage point les malades est mauuais, celuy qui de surcroist les trauaille & les rend en pire estat au réveil qu'auant le somme, est tout à fait pernicieux, notamment quand il afflige le corps & l'esprit ensemble: celuy-là par les conuulsions & mouuemens les plus pernicieux qui luy puissent arriuer: celuy-cy par les épouuantes & terreurs qui le mettent continuellement en alarme, & hors de luy mesme; ce qui arriue quand l'humeur peccant concentré autour des visceres, enuoye des vapeurs au cerueau & au principe des nerfs, causant en celuy-cy les conuulsions, & en l'autre la peur; imprimant tellement sa malice au cerueau, & à ses esprits, que les terreurs du sommeil qui ont accoustumé de cesser au réveil, continuënt encore apres, & que les conuulsions saisissent les malades; sa durée ne pouuant estre corrigée par l'assoupissement du corps, qui a le droit & la proprieté de ce faire, en humectant & temperant la bile, tesmoignage qu'elle est tout à fait indomptable, partant funeste à celuy qui en est saisi. Or la raison pourquoy telle matiere nuit beaucoup plus durant le sommeil que durant les veilles est, pource qu'en veillant vne partie d'icelle se peut exhaler par les soupiraux du cuir, son mouuement se faisant du dedans au dehors: là où en dormant il se fait du dehors au dedans, & où estant ramassée en vn, elle fait vn rauage beaucoup plus estrange que si elle estoit esparse & moins contrainte. C'est pourquoy dans les fievres où tels symptomes paroissent, il est bien plus expediant de veiller, que de dormir;

dormir; car iaçoit que les veilles dissipent les forces, il faut croire que le mal qui vient de leur dissipation est plus leger en ce cas, que celuy qui leur vient par le sommeil, lequel corrompant tout ce qui est au dedans, voire iusques aux parties solides, les enerue plus en vne heure que les veilles ne font en trois iours, durant lesquelles, quoy que les forces susdites souffrent vne grande diminution, neantmoins vne partie de la matiere peccante s'exhale tousiours; aussi c'est vne coustume fort loüable parmy les Medecins és maladies purement malines, comme les pestilentes, d'enioindre aux malades de veiller plustost que de dormir; surtout au commencement où ils sont plus capables de resister au trauail, ce que l'on fait pareillement à ceux que l'on iuge empoisonnez, & aux personnes morduës ou piquées d'animaux veneneux. Que si l'on permet par fois de dormir vn peu, ce doit estre seulement en faueur de la coction des alimens, non de la matiere fievreuse, laquelle estant ainsi maligne, n'en est aucunement susceptible, & qui pis est s'effarouche par le sommeil. Il faut donc en ces accidans predire le danger, & tascher d'appaiser la ferocité de l'humeur peccant, par des remedes cordiaux & benins; qui est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est d'autant plus grande que l'humeur bilieux est échauffé, specialement quand il degenere en bile noire, le plus pernicieux humeur de ceux qui sont contre Nature. La melancolie simple cause par fois cét accidant, mais sans fievre, ce qui n'est si dangereux.

2. Dont le propre est d'appaiser semblables accidans quand il est loüable, & causé de vapeurs benignes comme celles du sang & de l'aliment: comme au contraire de les irriter dauantage quand il est contre nature, & que les vapeurs qui le causent sont malignes & atrabilaires, par la corruption du sang & de l'aliment.

3. Que causent les vapeurs bilieuses qui montent du ventricule & autres visceres au cerueau; ou la bile mesme transportée au mesme lieu, specialement à l'origine des nerfs, & autour des membranes.

4. Comme causes & comme signes: les premieres, d'autant que les convulsions abatent estrangement les forces, & les terreurs & apprehensions de mesme; le tout par l'alienation des

esprits, & par la corruption des humeurs : les autres, d'autant que ces accidans estans dangereux en quelque temps qu'ils arriuent, monstrent vn grand desordre en l'œconomie corporelle, venans en celuy auquel ils deuroient estre appaisez, & les forces recreées.

5. Assauoir aux fievres aiguës, dont la pourriture est plus maligne que commune.



APHORISME LXVIII.

In febribus spiritus offendens, malo est: conuulsionem enim significat.

La respiration [1] entrecoupée est mauuaise aux [2] fievres, car elle signifie [3] convulsion.

DISCOVRS.



COMME ainsi soit que la respiration est vne action, par laquelle l'air est attiré au cœur, & les fumées enuoyées dehors au moyen des mouuemens d'inspiration & d'expiration, tous deux également necessaires; plus cette action est libre, plus le cœur & les parties voisines sont amplement recréez, & leur chaleur temperée, laquelle deuenant immoderée, faute de ce soulagement exterieur, & la commodité d'exhaler ses suyes, s'estoufferoit en vn instant auec la vie. Comme au contraire, plus elle est empeschée, moins les parties vitales reçoiuent l'air necessaire, & moins chassent les fumées superfluës qui sont excremens des esprits échauffez au cœur, dequoy elles reçoiuent vn notable interest, & tout le corps en consequence, pource que la liberté de respirer est d'autant plus requise, que la chaleur interuient est grande, & les fumées du cœur abondantes, comme dans les fievres esquelles vn des signes plus pernicieux, est la difficulté d'auoir son haleine pour la raison susdite; dans laquelle comme la necessité force la Nature, au lieu d'vne ample respiration, il s'en fait deux ou trois tout à coup, comme entre-coupées pour au moins reparer le défaut de la premiere. Cette difficulté mauuaise, comme signe, declarant l'extinction prochaine de la chaleur naturelle dans son foyer mesme, n'est de moindre consequence pour sa cause, qu'il faut aller chercher au cerueau, & à la source des nerfs, mouuans le diaphragme & les muscles de la poictrine destinez à cét office.

Les nerfs donc estans preoccupez de l'abondance, & irritez de l'acrimonie des vapeurs chaudes & ignées qui exhalent au cerueau, ou desseichez par l'ardeur de la fievre, en telle sorte qu'ils se retirent à leur principe; il arriue que la vertu motrice ne se communique plus, comme il appartient, aux muscles, qui sont instrumens du mouuement volontaire, & que leur action n'est plus que demy libre, laquelle à mesure que le vice croist, & que la cause offenciue se perpetuë, deuient tout à fait contrainte & forcée; de sorte que les mouuemens successifs de dilatation & constriction, se changent en celuy de conuulsion, que nous disons par tout estre le plus pernicieux de tous. Ce qu'estant, & les esprits moteurs n'influans plus aux parties, à la fin la respiration qui n'estoit qu'entre-coupée, vient à cesser du tout, & faut mourir. Partant c'est au Medecin iudicieux, où il voit telle respiration d'en predire la consequence, suiuant l'enseignement de nostre Hippocrate: & ensemble pouruoir de bonne heure aux remedes qui peuuent empescher vn tel accidant, en recherchant la cause, afin de la retrancher, s'il est possible; qui est l'vtilité que l'on recueillera de cet Aphorisme.

Explication.

1. LAquelle s'arreste court, soit en l'inspiration ou en l'expiration, qui sont les deux parties qui la composent: ce qui arriue quand les muscles leuateurs de la poitrine, pour estre preoccupez en leur principe, ou surchargez de quelques excremens en leur corps, sont cause que le poulmon ne peut tout d'vn coup attirer de l'air à suffisance pour rafraichir le cœur, de sorte qu'ils demeurent court pour recommencer leur action. Telle maniere de respiration est ordinaire aux petits enfans quand ils pleurent, sans danger pourtant.

2. Par repletion des nerfs, irritation, ou exsiccation, car en ces trois manieres elle peut venir en la fievre.

3. Ce qui est mauuais, comme cause & comme signe. Comme cause, d'autant que les muscles & les nerfs sont blessez, sans l'integrité desquels le mouuement de la poitrine ne peut estre libre. Comme signe, d'autant que la poitrine n'estant pas librement dilatée, le cœur est estouffé de ses propres fumées en peu de temps, d'autant plus promptement que la chaleur est fortement allumée, comme dans les fievres aiguës.



APHORISME LXIX.

Quibus non sine febri vrinæ sunt crassæ, grumosæ, & paucæ, si ab his tenues & copiosæ meiantur, prosunt. Maximè verò tales redduntur, in quibus statim ab initio, vel non ita multò post sedimentum apparuerit.

Si ceux qui ont rendu des vrines [1] époisses, caillées [2] & en petite [3] quantité, auec la [4] fievre, viennent en suitte à en ietter beaucoup de [5] claires, ils ont du [6] soulagement; mais principalement quand en telles vrines [7] l'hypostase paroist du [8] commencement, ou tost [9] aprés.

DISCOVRS.



ENTRE les excremens du corps, il n'y en a point sur qui les Medecins ayent plus frequemment les yeux que sur les vrines, suiuant lesquelles & dans les fievres ils iugent de l'estat des vrines & des humeurs y contenuës: mesme hors des fievres, leur inspection donne par fois de grandes asseurances de l'estat des visceres, compris au bas ventre, comme le foye, la ratte, les reins & la vessie, estant bien mal-aisé qu'en son passage, les parties mal disposées ne luy laissent des marques du vice qu'elles ont contracté, comme quelques Aphorismes suiuans nous feront voir amplement. Or ce que nous monstre principalement l'vrine dans les fievres, est la constitution des humeurs, parmy lesquelles elle demeure quelque temps, lors qu'elle leur sert de conduite pour les charier par toutes les parties du corps, desquelles refluant apres cét office rendu, elle reprend le mesme chemin qu'elle a tenu auec eux, & passe du foye dans les reins par les veines emulgentes, & des reins coule par les vreteres dans la vessie, auquel retour elle charie auec elle vne partie des superfluitez de la masse sanguinaire à mesure que les humeurs sortis du foye s'élaborent & perfectionnent aux vaisseaux: de maniere que l'vrine estant renduë plus époisse par telles décharges, coule plus lentement, & en moindre quantité que si elle estoit simple & sans meslange, l'estroiture des chemins, n'en permettant pas vne décharge bien abondante. Ce qui est plus frequent durant les fievres qu'en plaine santé, notamment en celles de crudité, esquelles la matiere s'attenuant peu à peu par le bene-

fice de la chaleur naturelle ; il arriue finalement que l'vrine renduë moins époisse trouue le passage plus libre que deuant : & plus cette abondante décharge arriue tost, plus aussi les malades sont soulagez promptement & amplement : & dauantage elle tesmoigne les forces puissantes de la Nature, d'auoir en peu de temps reduit à vne consistance mediocre vn humeur crud & pituiteux, lequel auec des forces moyennes ne promet au plus qu'vne longueur de maladie. Ie dis vne consistance mediocre, d'autant que celle qui est trop deliée & semblable à l'eau, est vne marque de crudité aussi bien que celle qui est trop époisse, voire beaucoup plus dangereuse que la premiere, signifiant par fois l'entiere extinction de la chaleur naturelle, telle que nous la voyons souuent en ceux qui sont prests à mourir ; & quoy que nostre Hippocrate ait vsé du terme de tenve & deliée, il faut croire qu'il le met à comparaison de celle qui est plus espoisse : ce que declare la fin de l'Aphorisme, entant qu'il parle de l'hypostase qui ne se rencontre point aux vrines purement aqueuses & deliées, mais en celles qui sont de moyenne consistance, esquelles la chaleur restée, separe la portion terrestre de l'aqueuse, & la chasse au fond, signe de la puissance de Nature, qui porte bonne augure dans les fievres, lors qu'elles sont en leur vigueur, & au temps de la crise, non dans les commencemens où les hypostases qui paroissent, sont plustost d'vne matiere terrestre, descendant au fond par son propre poids, que par l'aide de la chaleur naturelle, ce qui se voit frequemment aux vrines époisses qui viennent au commencement, à la veuë desquelles le Medecin doit predire le danger de mort, si la maladie est accompagnée de mauuais signes, ou de longueur si elle est plus douce ; & ne se point laisser tromper à telles hypostases, les prenant pour salutaires ; qui est la vraye doctrine d'Hippocrate, & le profit que l'on doit tirer de ce Texte.

Explication.

1. A Cause de l'abondance de la matiere terrestre & flegmatique confuse parmy ; ioint la debilité de la chaleur, qui ne peut separer les choses de diuers genres ainsi meslées.

2. C'est à dire representant en l'vrinal vne hypostase inegale, de maniere qu'elle paroisse trouble & époisse en quelques endroits, claire & transparante en d'autres ; & que cette hypostase soit en forme de grumeaux de raisin, ou de petits morceaux de terre, ou comme au Ciel des nuages diuisez, les vns plus clairs, les autres plus sombres.

3. En partie pource que les voyes sont estroites, ou en partie pource que cette matiere visqueuse s'attache aux passages.

4. Assauoir de crudité, laquelle est aux viscéres, aux vaisseaux, & en tout le corps. Telles fievres marchent d'ordinaire lentement, minent peu à peu les forces, & ne sont sans peril de mort.

5. De consistance plus deliée que grossiere, non comme celles qui sont claires par crudité.

6. Pource que la matiere estant preparée, & les voyes plus libres que deuant, Nature doit bien tost triompher de la maladie.

7. Non telles que la laissent au fond les vrines, troubles & époisses; mais celle qui est blanche, legere, & égale, telle que la produisent celles qui sont cuites, & elaborées parfaitement.

8. C'est à dire incontinent apres le premier temps de la maladie quand elle vient à son accroissement, qui peut estre enuiron le quatriesme iour, demonstratif du septiesme.

9. Enuiron le septiesme, qui sert de demonstratif à l'onziesme.



APHORISME LXX.

Quibus per febres vrinæ turbatæ, quales iumentorum, ijs dolor capitis vel adest vel aderit.

Ceux qui dans les [1] fievres rendent des vrines [2] troubles comme les [3] iumens, ont ou auront bien tost douleur de [4] teste.

DISCOVRS.



E n'est plus chose nouuelle de voir des vrines troubles, tant aux fievres que sans fievres, auec douleur, que sans douleur de teste. Les excremens & ordures qui s'amassent aux reins & à la vessie, voire qui viennent par fois de plus haut par la voye des veines se meslans auec l'vrine, la rendra souuent obscure & sans aucune transparence : quelquefois la pourriture du sang & l'agitation que la chaleur fievreuse fait aux humeurs, a pareil effet; voire mesme le froid exterieur trouble celles qui sont plus claires sans

qu'il y ait aucun meslange de chose estrangere : de fait la chaleur du feu resout tout le trouble de ces dernieres, sans que l'hypostase paroisse plus noire & époisse qu'elle n'eust esté, si le froid ne l'eust point obscurcie. Ce qui n'est pas des vrines troubles par meslange, au fond desquelles paroist auec l'hypostase, & par fois sans hypostase, quantité d'ordures & de limons de diuerses couleurs, où il n'y a clarté ny transparence quelconque. Quant aux vrines troubles par corruption & agitation du sang, le feu ne les esclaircit pas, mais demeurent tousiours telles, du moins fort long temps, sur tout quand il n'y a point de choses estrangeres meslées (ce qui peut estre auec l'agitation susdite) lesquelles descendant au fond de leur propre poids, semblent entrainer auec elles les parties plus terrestres de l'vrine. Or telles vrines sont principalement celles que l'on dit semblables aux vrines des iumens, lesquelles ne s'éclaircissent iamais, & telles vrines sont marques de douleurs de teste, presentes ou futures, dans les fievres, non de ces douleurs simples qui en sont comme accidans inseparables, & à la violance ou moderation desquelles elles sont proportionnées : mais de celles qui n'y ont point de proportion, & sont bien au dessus pour violantes qu'elles puissent estre; telles douleurs estans premierement suiuies de delires & phrenesies, puis apres d'assoupissemens, de lethargies, & de la mort. Que si l'agitation est grande au sang, & qu'elle ne cede point ny aux remedes ny aux efforts de la Nature, les accidans susdits seront infaillibles; si elle est mediocre ils ne seront point à craindre; mais les douleurs dureront plus long temps, & peut-estre deuiendront lunaires & periodiques, & par l'impression que le cerueau en aura receu, se changeront en migraines & cephalées. C'est pourquoy à l'inspection de telles vrines, le Medecin peut asseurément prognostiquer, i'entens aux fievres, la douleur de teste à venir si elle n'est desia venuë, & en suitte de quelle consequence elle est suiuant la qualité de la fievre, soit aiguë ou lente, dont la premiere aboutit à la mort, l'autre à la longueur; qui est le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. TAnt aux aiguës que lentes, ausquelles les douleurs de teste, qui sont leurs propres accidans, n'ont par fois aucune proportion: non à la fin des fievres & temps des crises, mais dans le commencement.

2. Dont le vice ne procede point des reins, de la vessie, ou d'vn abscés de quelque autre partie, se déchargeant par la voye

de l'vrine ; mais de l'agitation & boüillonnement des humeurs, se confondans les vns parmy les autres, & ce à cause d'vn esprit flatueux qui broüille tout ; telles vrines s'éclaircissans & deposans difficilement leur terrestrité, apres auoir esté long temps gardées.

3. Et autres bestes de voiture, bœufs, vaches, asnes, & semblables, qui font tousiours leurs vrines troubles, à raison de leur genre de vie, qui est d'herbe, de paille, foin, & autres choses toutes terrestres ; ioint que ces animaux ont les conduits de l'vrine plus larges & plus amples que l'homme ; ce qui est cause qu'ils iettent auec icelle, toutes leurs superfluitez, & pour cette raison elles ne sont subiettes à la pierre & grauelle comme luy.

4. A raison du boüillonnement des humeurs, d'où force vapeurs sont portées au cerueau, qui ne peuuent estre dissipées en peu de temps quand il se trouue plein d'excremens gluants & visqueux, desquels se forment comme des vents par l'actiuité de la chaleur, agitant vne matiere propre à les faire. Or quoy que telles vrines signifient douleur de teste és fievres, ce n'est pas à dire pourtant que toutes & quantes fois qu'il y a douleur elles soient telles, attendu que souuent on les experimente fort violantes, auec des vrines claires & deliées.



APHORISME LXXI.

Quibus die septimo futura crisis est, ys vrina rubram die quarto nubeculam habet, cæteraque pro ratione.

A ceux qui sont iugez au septiesme [1] iour, il paroist au [2] quatriesme vne petite nuée [3] rouge en [4] l'vrine, & autres signes à [5] proportion.

DISCOVRS.



LVSIEVRS signes paroissent aux fievres, loüables en vn temps qui sont condamnables en vn autre, & ceux mesmes qui sont les plus de consequence, assauoir les critics, sont dangereux & mortels, s'ils ne viennent en ordre, & ne sont

sont precedez en temps & lieu de leurs demonstratifs. Les seuls signes de coction en quelque temps qu'ils se monstrent sont des Astres de bon augure, & aucun d'eux n'est à reietter. Or comme ainsi soit que ces signes paroissent aux excremens, notamment en ceux du ventre, aux crachats & aux vrines, les premiers pour dénoter l'estat des parties du ventre inferieur, comme le ventricule, les intestins & le foye: Les seconds, celuy de la poictrine & du cerueau, & les derniers la constitution des veines, & de toute l'habitude du corps: ceux-cy sont d'autant plus de consequence que l'interest du general est plus considerable que celuy du particulier: & mesme leur certitude est beaucoup plus grande pour le Prognostic de la santé future, pource qu'ils declarent l'estat des parties solides, & de l'aliment qui se doit prochainement tourner en leur substance; assauoir le sang; de sorte qu'où la coction paroist aux vrines, on peut asseurer que la Nature est plus forte sur la maladie, & que la chaleur naturelle est deuenuë maistresse de l'estrangere, ayant corrigé la pourriture & reduit la crudité. La certitude est augmentée par la perfection des signes paroissans en la separation de la matiere plus terrestre de l'vrine, laquelle se trouue en trois regions du vase vrinal, assauoir en la superficie, au milieu & au fond. Ce qui est en la superficie s'appelle nuage, au milieu suspension, & au fond residence, communément hypostase: celle-cy plus loüable que la suspension, & la suspension plus que le nuage. La residence monstre l'entiere victoire de la Nature, la suspension son acheminement, & le nuage son ébauchement. Le nuage donne quelques arres du bien qui doit arriuer; mais la suspension en confirme la certitude, & denote manifestement le iour de l'entiere victoire, qui est celuy où l'hypostase paroist. Or ces hypostases, suspensions & nuages n'estans pas tousiours vrais signes de coction, mais souuent de corruption, il faut considerer trois choses, assauoir, la consistance, la corpulence & la teinture: la premiere gist en l'épaisseur ou tenuité; la seconde, en l'vnion, ou diuision; la derniere, dans les couleurs. Ces choses donc pour estre loüables doiuent estre minces & deliées, vnies, non diuisées, & de couleur rouge ou blanche: celle-cy plus desirable que l'autre, d'autant qu'elle tesmoigne vne coction parfaite, de laquelle elle est excrement, qui n'ayant pû estre conuerty en la substance des parties solides, en a retenu la couleur, signe que la portion vtile du sang est changée du tout en leur nature, puisque l'inutile mesme a tel rapport auec elles: ioint que cette couleur est celle de la semence pure, plus elaborée que le sang dont l'hypostase rouge tient l'idée, & laquelle à ce suiet on peut dire ressembler, non aux parties spermatiques, mais aux sanguines qui viennent apres les autres en consideration: ou bien au sang par-

faitement cuit, lequel est prest de tourner en la nourriture des vnes & des autres. Que comme les parties sont plus nobles que l'aliment qui les restaure, aussi l'hypostase qui rapporte leur idée est à estimer dauantage que celle de leur nourriture simplement, laquelle tesmoigne vne moindre coction. D'où l'on peut inferer que si tant est que le nuage rouge soit salutaire, à plus forte raison le blanc le doit-il estre : de sorte qu'à la veuë de l'vn ou l'autre de ces nuages, on ne sçauroit se tromper en la prediction de la crise, laquelle reconnoissant deuoir venir, il faut ordonner au malade le viure tel que de raison : que si apres telle apparence elle n'arriue point, ce sera signe de quelque embaras, pour lequel oster, le Medecin fera par son art, ce que n'aura pas effectué la Nature en euacuant la matiere peccante en temps & lieu ; qui est l'vtilité que l'on doit recueillir de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est le iour le plus seur de tous les critics, & le nombre auquel Nature semble se plaire sur tous autres, & par l'instrument duquel elle opere ses plus grandes merueilles, & dans les fievres fait les plus solemnelles euacuations des matieres peccantes, tant par les sueurs, flux de sang du nez, que flux de ventre.

2. Qui est demonstratif du septiesme, & le plus parfait des demonstratifs, comme celuy-cy l'est des critics.

3. Laquelle paroist rarement au quatriesme iour, pource qu'elle dénote ordinairement longueur de maladie ; salutaire pourtant, suiuant nostre Hippocrate *en ses Prognostics liu.* 2. la raison est que cette couleur declare le commencement de coction, au contraire de la blanche son auancement ; & de fait cette derniere paroissant en vn iour demonstratif, la crise vient au prochain critic : ce qui n'arriue pas en la rouge, qui signifie vne crise plus lente, & laquelle n'arriue qu'au critic plus esloigné, ou au demonstratif tenant son lieu : comme si le nuage rouge paroist au septiesme, la crise ne se fera pas à l'onziesme, mais au quatorziesme : du quatorze au vingtiesme, & de l'onze au dix-septiesme : mais cecy n'a point de lieu au quatriesme, auquel ce signe paroissant il monstre que la maladie suit ses temps en peu d'heure, & que la crise n'ira point au delà du septiesme : que si tel nuage dénote la crise, à plus forte raison celuy qui est blanc estant la marque d'vne plus parfaite coction.

4. Assauoir en la partie plus haute de l'vrinal : tel nuage doit outre ce estre transparant, égal & non diuisé ; ce qui est pareillement requis à la suspension & à l'hypostase.

5. Paroissans au reste des excremens, comme les selles & crachats, lesquels quoy que significatifs en premier lieu, de la constitution des parties dont ils procedent ; ne laissent d'estre considerables pour le general, vû que ces parties estans officiales, la santé ou la maladie dépend entierement de leur bonne ou mauuaise habitude.



APHORISME LXXII.

Quibus pellucidæ & albæ sunt vrinæ, malæ, præsertim si in phreneticis appareant.

Les vrines transparantes & [1] blanches sont dangereuses [2] à ceux qui les rendent, d'autant que principalement elles paroissent telles aux [3] phrenetics.

DISCOVRS.

IAçoit *que l'vrine de la qualité icy décrite naisse telle de diuerses causes, elle a pourtant cela de particulier d'estre mauuaise absolument de quelque part qu'elle puisse venir, soit qu'elle tesmoigne crudité, obstruction, chaleur excessiue des reins ou transport de la bile au cerueau, au moyen duquel elle ne reçoit pas sa teinture accoustumée. Que s'il y a concours de causes, elle est d'autant plus mauuaise que chacune d'elles à part considerée, ayant puissance de nuire, le dommage qu'elles apportent en détail est redoublé, voire triplé par la confusion de toutes ensemble. Or comme ainsi soit que l'vrine de teinture jaune & mediocrement espoisse monstre dans les fievres la victoire prochaine de la Nature sur la maladie, à raison qu'elle designe la coction des humeurs & la liberté des conduits : de mesme la blanche & aqueuse est marque de crudité & d'obstruction, toutes deux tres-dangereuses ; la teinture procedant d'vne extréme foiblesse de la chaleur naturelle : l'autre de la puissance de la contre-nature, laquelle prend son accroissement és excremens & matieres indigestes, qui ne pouuans estre dissipées, s'échauffent, se pourrissent &*

entretiennent tousiours la violance de la fievre. Que si outre l'obstruction, les reins sont extrémement échauffez, de sorte qu'ils tirent les matieres sereuses de toutes parts, lors on est contraint de boire par excés; & outre ce que l'eau froide prise trop frequemment, quoy que par necessité rafroidit les visceres qui la logent, & par où elle passe, comme le ventricule & le foye, esquels elle cause multiplication de cruditez: le peu de sejour qu'elle fait en ces parties par prompte attraction des reins, est cause qu'elle ne se charge d'aucune teinture, & sort tout ainsi presque comme elle a esté prise, voire encore plus mince & subtile, ayant laissé dans les passages demy bouchez ce qu'elle a de plus terrestre: mais le comble de la calamité est quand la bile qui deuroit teindre les vrines estant transportée au cerueau, fait qu'elles deçoiuent les Medecins à leur couleur, i'entens les moins aduisez, & leur dérobent de cette part la connoissance de la maladie, laquelle estant purement bilieuse deuroit teindre les excremens de la couleur de l'humeur predominant. Ce n'est pas que telle teinture soit tesmoignage d'aucune coction aux vrines claires & deliées, à raison qu'elle ne procede que du meslange d'vn peu de bile: mais pource qu'à leur veuë on redoute moins la phrenesie & le delire, qui sont accidans frequens aux fievres ardantes, d'autant plus violans & redoutables que l'vrine est moins imbuë de la couleur susdite. Donc les vrines blanches & transparantes declarans les vices cy-dessus, notamment la crudité & le transport de bile, sont tousiours suspectes aux fievres: mais extrémement à craindre dans la phrenesie, dont Galien sur cét Aphorisme dit n'auoir vû échapper personne de celles qui les ont ainsi renduës. C'est pourquoy à leur regard nous pouuons predire le danger du malade, & preuoir la phrenesie lors que nous les voyons iournellement se décharger auec l'accroissement de la fievre, & de jaunes ou rousses deuenir blanches. Ce qui nous doit conuier à ordonner promptement les remedes necessaires; qui est le profit que l'on recueillera de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi ont la couleur, consistance & transparance de l'eau sans nuage, suspension ou hypostase, telle que la rendent ceux qui ont beu du vin blanc ou paillet en abondance.

2. Es fievres aiguës, tant pource qu'elles tesmoignent crudité & obstruction, que pource qu'estans ces fievres bilieuses, elles doiuent par leur couleur representer celle de l'humeur peccant épars & échauffé dans les vaisseaux. Telles vrines en la bas-

fesse des forces aduertissent d'vne mort prochaine; & où les forces sont bastantes elles signifient longueur de maladie: sont plus funestes aux enfans qu'aux personnes âgées, suiuant nostre Hippocrate *au liu. 2. des Prognostics.*

3. Où non seulement il y a obstruction & crudité, mais aussi transport de bile au cerueau, qui échauffe cette partie & enflame ses membranes.



APHORISME LXXIII.

Quibus elata hypochondria murmurant, lumborum superueniente dolore aluus humectatur, nisi infernè flatus erumpant, aut vrinæ multitudo prodeat. Atque hæc in febribus.

Ceux ausquels les flancs [1] gonflez menent [2] du bruit, s'il leur suruient douleur des [3] lombes leurs ventres se [4] laschent; si ce n'est qu'il sorte quantité de vents par [5] bas, ou suruienne vn grand flux [6] d'vrine: & tout cecy dans les [7] fievres.

DISCOVRS.



ES matieres froides & cruës ayans croupy long temps aux visceres, s'échauffent par fois tellement, que contractans pourriture & chaleur estrangere, elles en euaporent les fumées iusques au cœur, lequel viuement touché de cette impureté qui souille les esprits vitaux, reçoit presque aussi tost l'intemperie fievreuse. Mais comme vne matiere de cette qualité ne conçoit la chaleur qu'à peine, il est bien mal-aisé qu'elle deuienne tellement maistresse, que la chose où elle agit ne reste tousiours suffisante de luy resister: ce qu'estant elle ne peut éclater si fort, que quand elle trouue des sujets plus susceptibles de ses impressions, & aisez à enflammer: & ainsi ne la pouuant allumer entierement, elle l'échauffe simplement, & de cette chaleur qui est vrayement imbecille s'engendrent des vents, notamment aux parties caues, humides; & où tels excremens abondent le plus, comme au ventricule, intestins, mesentere, autour du foye, de la rate, & generalement par tout le ventre inferieur. Telles fievres sont celles que l'on appelle de crudité, où les malades ont le visage bouffy & peu coloré, la teste pesante, auec douleur non violante, & mesme quelquefois sans douleur, lassitude vniuerselle, degoust,

douleur & tumeur des flancs auec des vents par haut & par bas; les vrines la pluspart cruës, par fois claires & éclatantes, par fois troubles, époisses & blanches, auec vne hypostase inegale, & autres signes qui tesmoignent crudité de matiere, abondance d'excremens, & foiblesse de chaleur naturelle, qui par fois succombe à la longue, & par fois auec le temps se rend victorieuse, en cuisant peu à peu les matieres froides & indigestes qui fomentent les accidans susdits, & les chassent finalement par les vrines & par les selles suiuant leur inclination & la vertu des parties où elles se rencontrent: ces décharges arriuent aucunefois aussi par vomissement, tant pource que le ventricule est vn des visceres plus interessez en ces fievres, qu'à cause de ce que le foye & la rate enflez & pressez, y déchargent vne partie de ce qui les greue pour vn plus prompt soulagement: mais telle euacuation est tousiours plus souhaitable par les vrines, & par les selles, à cause que le ventricule au lieu d'estre blessé comme il est par le vomissement, reçoit vne décharge salutaire; & de plus l'humeur peccant est porté vers le bas de son propre poids & naturel mouuement, qui est vne espece de crise en telles maladies, de laquelle nostre Hippocrate nous enseigne le Prognostic en cét Aphorisme; duquel nous deuons apprendre à predire non seulement le succés par les décharges inferieures, mais aussi à les faire reüssir, au cas que l'humeur peccant prist son cours vers la bouche, assauoir par vomissemens ou rots aigres autant dommageables qu'importuns; qui est l'vtilité que nous tirerons de cette doctrine.

Explication.

1. C'Est à dire esleuez & enflez outre l'ordinaire; ce que l'on connoist à la veuë & à l'attouchement: telles tumeurs arriuent par le scirrhe ou inflammation des visceres, comme le foye, la rate, les menus intestins, ou des muscles qui les couurent: par fois aussi d'vne matiere venteuse, comme de quelque phlegme échauffé, ainsi que l'entend icy nostre Hippocrate, & non autrement.

2. A raison du meslange des vents & de l'eau contenus en ces parties. Ces vents s'engendrent d'vne matiere phlegmatique aucunement visqueuse, sur laquelle agit vne foible chaleur qui n'est suffisante de la cuire & dessecher.

3. Lors qu'ils compatissent aux douleurs des intestins, caussées de vents & matieres cruës. La cause de cette compassion prouient de la communication des vertebres auec les intestins

par le moyen du mesentere, qui lie ceux-cy, & naist de celles-là.

4. Les humiditez superfluës contenuës aux deux flancs, coulant du mesentere, où la douleur les attire dans les intestins, remplis d'ailleurs de semblable matiere.

5. Quand cette matiere logée au ventricule & intestins estant changée en vents est expulsée par la force de Nature, ou se porte d'elle mesme à sortir pour ne pouuoir estre contenuë en ces lieux trop estroits pour elle, apres son changement.

6. Assauoir quand cette matiere passe aux reins & à la vessie, au lieu de tenir le chemin des intestins.

7. Assauoir aux fievres, dit Galien, où il n'y a aucune partie, specialement affligée, comme inflammation de foye, de poulmon, ou autre, esquelles s'il y a tumeur & dureté des flancs elle ne se resout pas comme les susdites. Et le mesme escrit que les Anciens n'auoient pas coustume d'imposer le nom de fievre à ces inflammations quoy qu'elle s'y rencontre tousiours grande; mais seulement appelloient les malades hepatics, plevretics, pulmonics, ou leur donnoient autre nom, qu'ils deriuoient de la partie malade, & la plus affligée.



APHORISME LXXIV.

Vbi spes est ad articulos abscessum iri, abscessu liberat vrina multa crassa & alba reddita: qualis in febribus laboriosis quarto die quibusdam exire incipit. Quòd si ex naribus etiam sanguis profluxerit, breui admodum solutio fit.

Ceux à qui l'on attend se deuoir faire [1] abscés sur les iointures [2], en sont garantis par [3] l'abondance de l'vrine [4] époisse & blanche [5], telle que l'on en verroit commencer venir à quelques [6] vns és fievres de [7] lassitude au quatriesme [8] iour. Que si pareillement il coule du sang [9] du nez, on est deliuré du mal beaucoup plus [10] promptement.

DISCOVRS.



OVTE sorte d'humeur acquerant pourriture & chaleur estrangere és grands vaisseaux & proche le cœur, cause les fievres aiguës & continuës, qui se terminent ou peuuent terminer par les euacuations critiques, mais non pas d'vne mesme sorte : car celles que causent le sang & la bile, humeurs naturellement chauds & subtils, comme plus violantes, finissent lors qu'elles sont salutaires, plus promptement & seurement que les fievres engendrées de pituite & humeur melancolic, lesquelles bien qu'aiguës durent plus long temps, & à raison de l'époisseur & terrestrité de leur matiere, ne se terminent pas aisément par les euacuations susdites, mais plustost la chaleur naturelle estant deuenuë maistresse, & separant le pur d'auec l'impur, chasse celuy-cy sur quelque partie foible de nature ou de rencontre, & y forme des abscés plus importuns que les fiévres, ausquelles ils succedent. Quand ie dis que la pituite & melancolie causent les fievres aiguës par leur pourriture és grands vaisseaux, ie n'entens pas ces humeurs simples, mais meslez de quelques autres, de la chaleur desquels ils empruntent le commencement de leur pourriture, estant mal-aisé de s'imaginer que des humeurs naturellement froids puissent venir de leur propre pourriture à tel degré de chaleur que la fievre aiguë s'en ensuiue, notamment la pituite, laquelle outre sa froideur a l'humidité qui retarde l'impression du chaud, lequel se prend plustost à l'humeur melancolic, en ce qu'il symbolise à la siccité qui luy fait ordinaire compagnie: telles fievres sont celles qui attaquent les vieillards, les gens sedentaires, les femmes, ceux qui mangent par excés, és temps d'Hyuer & d'Automne, constitutions d'air, froides & humides, és climats & regions semblables, qui se terminent par abscés aucunefois derriere les oreilles, autres à l'endroit des iointures, non pas tousiours pourtant: car suiuant le meslange de ces humeurs auec les plus subtils & chauds, les forces de Nature & la liberté des chemins, au lieu d'abscés le mal se termine par les vrines, par flux de ventre, ou flux de sang du nez, par fois tout, & par fois en partie seulement; assauoir par crise imparfaite, Nature maistrisant par apres peu à peu le residu de l'humeur peccant, chose ordinaire aux fievres où il y a crudité meslée, esquelles à cause de leur longueur, causée de la resistance de la matiere & obstruction des conduits, les crises ne peuuent estre entieres & parfaites: celles qui sont vrayement telles n'arriuans qu'aux fievres aiguës és premiers critics; de sorte qu'où il y a matiere terrestre meslée, laquelle

laquelle retarde le iugement, les forces de Nature s'alentissent de sorte que quand elle les veut déployer elle n'en peut venir à bout auec telle alégresse qu'elle eust fait au commencement, si l'opportunité s'en fust presentée. Or les chemins par où les vrines déchargent plus commodément le reste des matieres fievreuses, sont les vaisseaux vreteres, au passage desquels elle se mesle parmy l'vrine, ce que l'on connoist par sa blancheur & épaisseur, ioint le soulagement du malade, à mesure que telles décharges luy viennent. Que si en vn iour critic Nature separant les matieres diuerses, les enuoye chacune où son poids & inclination naturelle la porte, & que ce qui est subtil gagnant le haut, & le plus terrestre le bas, il arriue ensemble flux de sang du nez, & flux d'vrine, les deux seront plus souhaitables, & reüssiront mieux en ce cas qu'vne seule euacuation; dequoy nostre sage Vieillard nous donne aduis en cét Aphorisme, qui non seulement sert à la prediction, mais aussi à la practique; l'instruction qu'en doit prendre le Medecin qui craint les abscés des ioinctures, estant de prouoquer le flux d'vrine: & pour ceux des oreilles, de tirer du sang amplement, tant par l'euacuation vniuerselle, comme la saignée du bras, que par les particulieres, telles que les vantouses, sangsuës, & semblables.

Explication.

1. NOn de ceux qui procedent de fluxion, lesquels tesmoignent vne matiere subtile, & se forment en peu de temps; mais par congestion & amas, se faisant peu à peu d'vne matiere froide, grossiere & terrestre.

2. Ou autres parties foibles de nature ou d'accidant.

3. Plus copieuse que ne porte la nourriture & le breuuage que l'on a pris.

4. Qui a esté auparauant claire & cruë; tesmoignage de la vigueur de la chaleur naturelle qui a épaissi les vrines purement aqueuses; ou de la force de sa faculté expultrice des veines qui chasse auec les vrines vne matiere terrestre qui causeroit des abscés.

5. A cause du meslange du phlegme, qui est la vraye matiere de tels abscés.

6. C'est à dire non à toutes personnes, mais seulement à celles qui sont de constitution phlegmatique ou melancolique, ou qui sont pleines d'obstructions & cruditez.

7. Soit qu'elles viennent de causes externes comme aux exer-

cices immoderez, ſoit de cauſe interne, aſſauoir d'vn amas d'humeurs terreſtres qui donnent comme vn ſentiment de laſſitude auxparties intereſſées.

8. Quand Nature eſt forte, & que ces humeurs quoy que groſſiers ſe déprennent aiſément des parties où ils ſont attachez : ce qui eſt rare. Auſſi deuons nous entendre non ſeulement le quatrieſme iour de la fievre, mais tout autre pareillement qui a puiſſance d'indiquer & de iuger, quoy que plus tard; ſuiuant le ſentiment de Galien. Ou bien on peût entendre ce quatrieſme iour à compter non ſeulement du commencement de la maladie, mais de celuy auquel commencent à paroiſtre les ſignes de coction.

9. Et que par ce moyen la matiere qui deuoit cauſer abſcés derriere les oreilles ſoit euacuée par le nez, apres eſtre ſubtiliée & attenuée.

10. Particulierement ſi ces euacuations ſe font toutes d'vn temps, Nature enuoyant le plus ſubtil en haut, & precipitant à bas le plus groſſier. Si elles ſont amples & copieuſes; car outre que rien de peu n'eſt critic, les petites euacuations teſmoignent la foibleſſe & l'oppreſſion de Nature, pluſtoſt irritée dès cauſes maladiues, qu'agiſſante auec liberté.



APHORISME LXXV.

Si quis ſanguinem aut pus meiat, renum aut veſicæ exulceratio ſignificatur.

Si l'on piſſe du ſang ou [1] du pus, c'eſt ſigne d'vlcere des [2] reins ou de la [3] veſſie.

DISCOVRS.

NOVS auons dit ſouuent que les excremens portent les marques, non ſeulement des lieux & parties, dont ils ſont excremens, mais auſſi de ceux & celles qui ſont à leur paſſage & rencontre; que ſi tous en general ont cette proprieté, l'vrine l'emporte beaucoup ſur les autres, par la connoiſſance qu'elle en donne, plus manifeſte que tous autres enſemble, teſmoignant non ſeulement le mauuais meſnage & deſordre des humeurs, mais l'alteration des parties par où elle paſſe, lors qu'elle eſt extraordinairement épaiſſe; & qu'elle a

perdu sa naturelle transparance par la rencontre des superfluitez qu'elle amene des reins & de la vessie, entre lesquelles nostre Hippocrate nous met le sang & le pus comme signe d'vlcere en l'vne ou l'autre de ces parties. Ces deux matieres fluënt par fois meslées ensemble, faisans comme vn pus sanglant ou vn sang purulant; quelquefois separez, & d'ordinaire le sang coule quelque temps auant que le pus apparoisse, assauoir quand l'vlcere ne succede point à vn abscés; i'entens parler des reins, car pour la vessie iamais il ne s'y en forme, si ce n'est à son col, lequel estant charneux en est susceptible aussi bien que les autres parties de mesme nature. Or quoy que nostre Hippocrate mette icy le pissement de sang pour vn signe des reins vlcerez, il est bien vray en quelque maniere, mais non tousiours; car cela peut arriuer par fois d'autre cause, comme quand la faculté assimilatrice des reins est foible, & que le sang qu'ils attirent pour leur nourriture par la veine emulgente ne s'y arreste pas tant, mais passe auec l'vrine, ou quand il y a quelque veine rongée ou rompuë d'autre cause que de calcul: mais pour la pluspart il arriue ainsi qu'il est mis icy, n'estant chose qui cause l'vrine sanglante plus frequemment que la pierre ou calcul qui se forge aux reins, lequel par sa dureté les pressant, fait solution de continuité, dont leurs veines s'entr'ouuent & vomissent le sang, notamment apres le trauail, les exercices du corps, & sur tout quand on a esté à cheual: en fin auec le temps se forment des vlceres qui rendent les vrines purulentes. Le mesme calcul en sa descente vlcere par fois les vreteres, & difficilement peut-on trouuer autre cause de leurs vlceres que celle-cy, estant mal-aisé que l'acrimonie de l'vrine leur fasse ce tort, attendu qu'elle ne fait que passer, si ce n'estoit conioinctement auec le calcul mesme, ou quelque gros phlegme ou grumeau de sang, qui bouchant son passage la tinst là quelque temps en arrest. L'vlcere de la vessie peut venir de l'acrimonie de l'vrine, y faisant plus de sejour qu'en l'ordinaire, ou mesme procedant de l'vsage des viandes chaudes, acres, salées, espicées, & semblables; ou du pus mesme tombé des reins, ou du calcul qui la blesse par sa dureté. Les mesmes causes peuuent vlcerer son col, outre les abscés dont il est susceptible, comme nous auons desia dit. Tous ces vlceres en leurs commencemens iettent du sang, & en leur progrez du pus, dont les differences se connoissent en ce que les matieres qui sortent des reins sont confusément meslées auec les vrines, celles des vlceres vn peu moins, encores moins celles de la vessie: & pour les vlceres qui sont au col de celle-cy, le pus & le sang precedent tousiours l'vrine. D'ailleurs le pus des reins va au fond, & n'est meslé d'autre matiere: celuy des vreteres surnage l'vrine en forme de cheueux, & n'est pas vray pus. Celuy de la vessie est or-

dinairement meslé de phlegme, & celuy de son col plus épois qu'aucun des autres. Outre ce l'espece de la douleur & les endroits où on la sent nous donnent connoissance des parties affligées; car la douleur des reins est obtuse & mince, celle des autres parties est fort foible & poignante. La douleur des reins se sent enuiron les lombes, celle des vreteres vers les iles, & celle de la vessie & de son col, à l'endroit du penil. Or comme la douleur est où est la maladie, l'on connoistra par cette recherche si les reins ou la vessie sont affectez, ou non, afin d'ordonner conuenablement les remedes quand il sera besoin; qui est le fruit que l'on tirera de la doctrine de cét Aphorisme.

Explication.

1. ET ce non rarement & par longs interuales, mais toutes les fois que l'on vrine, ou du moins frequemment: car le pus qui se mesle parmy les vrines peut venir d'autre part que des reins & de la vessie, supposé des poulmons, du foye & de la rate, lequel est plus rare & moins frequent que celuy qui vient immediatement des parties susdites.

2. Assauoir quand il sort du pus, non pas toutes les fois qu'il sort du sang: car il peut sortir du sang ou par rupture legere de quelque veine des reins, ou par vne simple entr'ouuerture, que l'on appelle anastomose, ou par l'empeschement de quelque celebre euacuation, comme des hemorrhoïdes & du flux menstruel; ou à cause de la mutilation de quelque membre notable, comme d'vn bras ou d'vne iambe; ou à cause que la faculté assimilatrice des reins manque à son deuoir, de sorte que le sang attiré par les emulgentes auec l'vrine, tombe dans la vessie ensemble auec elle.

3. Lequel outre la grande douleur qu'il cause à l'endroit du penil, rend l'vrine fort puante, pource que le sang & le pus y croupissent, notamment si c'est au col de la vessie, où la douleur estant fort grande, & mesme augmentant en l'eiection de l'vrine l'on est contraint de la retenir long temps, ce qui la rend plus puante, estant de cette nature que plus elle est gardée plus elle sent mauuais; au contraire des gros excremens qui sentent moins mal plus ils sont retenus, d'autant que leur aquosité où gist la plus part de leur puanteur se desseche par la retention.

APHORISME LXXVI.

Quibus cum vrinas crassas exigua caruncula, aut veluti pili exeunt, his à renibus excernitur.

Ceux ausquels sortent auec vne vrine [1] époisse de petits morceaux de [2] chair, ou comme des [3] cheueux, c'est des [4] reins que cela leur procede.

DISCOVRS.

LES reins vlcerez ne iettent pas seulement du sang & du pus, mais à mesure que le mal croist font perte de leur propre substance, laquelle tombe parmy les vrines à guise de petits morceaux de chair, & filamens semblables à des cheueux, les premiers venans proprement du rein, les derniers de l'vretere. Mais quoy qu'Hippocrate escriue que ces morceaux de chair viennent seulement des vrines, neantmoins il est à iuger, comme la verité est, qu'il en peut venir du col de la vessie, la difference estant que ceux qui viennent de ce lieu, precedent l'vrine, & ne sont pas meslez parmy comme les precedans, desquels il veut parler tant seulement. Il faut icy remarquer que ces caruncules ne sont pas tousiours marques certaines des vlceres des reins, mais confirmatiues tant seulement, lors que les vrines sanglantes & purulentes ont precedé : que si celles-cy n'ont point apparu, ces manieres de chairs ne sont pas de la substance des reins, mais plustost vn phlegme desseché par leur chaleur aduste, notamment quand ceux qui sont affligez de telle intemperie mangent par excés, & amassent beaucoup de cruditez, ou bien vsent de viandes qui ont vn suc grossier, visqueux, & de distribution difficile, à quoy nostre diuin Maistre prenant garde, a écrit simplement que telle matiere venoit des reins, sans parler d'vlcere ny d'intemperie, nous donnant à raisonner que les fausses chairs viennent de celle-cy, & les vrayes de celuy-là. Ces fausses chairs, comme aussi les vrayes, se forment seulement aux reins : mais les filamens à guise de cheueux, que nous auons dit estre de la substance de l'vretere, comme les vrayes chairs celle des reins, lors qu'ils se font d'autre matiere, se peuuent former dans le foye & dans les veines aussi bien que dans les vreteres, d'vn phlegme épois & visqueux, que le viscere susdit attire du ven-

tricule, lequel s'estendant au long passe facilement és conduits vrinaux, ce qu'il ne feroit pas s'il se formoit en carnositez, lesquelles embarassant les vrines capillaires, y causeroient auec le temps de dangereuses obstructions. La verité du lieu où tels corps s'engendrent, & de la matiere dont ils sont pestris, se connoist en ce que ceux qui naissent de la substance des reins sont precedez de sang & de pus auec douleur pesante de ces parties. Si du corps de l'vretere, la douleur poignante vers les isles en donne l'éclaircissement : si ce n'est que phlegme, on le sent par la chaleur des reins & l'acrimonie de l'vrine en la iettant, & tout cela sans fievre. Que si la matiere vient de plus haut, assauoir de l'intemperie chaude du foye, le corps est alors embrasé de fievres aiguës & ardantes, qui épaississent & desseichent puissamment ces matieres phlegmatiques. C'est ce que le Medecin doit exactement rechercher, afin non seulement de declarer la partie affligée, & predire le danger qui peut arriuer, mais aussi pour apporter les remedes conuenables à la diuersité des causes; qui est le fruit & vtilité que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. CEtte époisseur se peut entendre en deux manieres, à sçauoir pour l'vrine de consistance mediocre, que l'on peut appeller épaisse en comparaison de celle qui est claire & cruë absolument; & Galien le veut ainsi : ce qui a quelque raison pour appuy; assauoir que la matiere qui épaissit l'vrine estant confonduë auec elle, celle-cy deuient de consistance mediocre quand l'autre est desseichée, & que la terrestrité est aucunement separée de l'aquosité. L'on peut aussi entendre l'vrine épaisse absolument, à cause de quantité de pituite meslée, dont la portion plus visqueuse se tourne en forme de morceaux de chair & filamens sans que le corps de l'vrine reste pour cela clair & transparant.

2. Hippocrate décrit des petits morceaux, d'autant que la chair du rein estant fort compacte & pressée, ne peut estre diuisée que fort difficilement & par menus parcelles, si ce sont vrayes chairs : & si elles sont fausses, assauoir si ce n'est qu'vn phlegme encore qui paroisse comme chair, il faudra de necessité que les morceaux en soient petits, à cause des vreteres qui sont fort estroits, qui ne pourroient autrement leur donner passage.

3. Lequel se forme ou du pus des vreteres vlcerez, ou du phlegme y coulant des reins qui prend en se dessechant cette figure à mesure qu'il y est estendu.

4. Qui sont affligez d'vlcere ou d'intemperie, assauoir d'vlcere aux vrayes caruncules, & d'intemperie chaude aux fausses.



APHORISME LXXVII.

Quibus per vrina crassa furfurosa quadam vnà exeunt, his vesica scabie laborat.

Ceux ausquels sortent auec vne vrine [1] époisse des choses semblables à du [2] son, ont la vessie [3] galeuse.

DISCOVRS.

ON voit par fois durant les fievres ardantes, courir & voleter és vrines, certains petits corps ressemblans à du son ou grosse farine, lesquels nostre Hippocrate au second de son Prognostic, *tient non sans raison, pour suspect & tres-mauuais, attendu qu'ils signifient, ou que la chaleur excessiue brusle & rotist les parties plus grossieres du sang, supposé ce qui s'y trouue de plus melancolic, ou qui pis est, que la superficie interieure des vrines est enleuée par l'acrimonie de la bile, & chassée auec la serosité des humeurs, qui est matiere de l'vrine. Mais comme il y a dans l'acrimonie naturelle vn grand trouble durant telles fievres, lequel continuant, les coctions sont empeschées, ou du moins fort diminuées. La mesme vrine qui tesmoigne celle qui se fait ou doit faire dans les vaisseaux, sort toute claire & cruë, parfois de couleur & consistance d'eau, qui est la pire de toutes: par fois auec teinture jaune par meslange de la serosité bilieuse accompagnée des corps susdits, lesquels se separans d'elle en vn instant, prennent le fond par leur pesanteur, & representent vne fausse hypostase. Il n'en va pas ainsi quand ces corps procedent de la seule vessie; car comme son vice n'a rien de commun auec celuy des vrines, celles-cy peuuent parfaitement cuire le sang, & tesmoigner cette coction par celle des vrines, en leur donnant vne épaisseur mediocre, qui est celle veritablement que nostre Autheur entend icy, suiuant le sentiment de Galien, sans pour cela que la vessie laisse d'estre malade, &*

tesmoigner son vice en des vrines parfaitement cuites, tel qu'est la gale dont elle est attaquée aucunefois, vice qui luy vient non tant de l'acrimonie de l'vrine, vlcerant sa superficie interieure, que de celle du phlegme, lequel par vne longue retention de l'vrine, gagnant le fond de la vessie, s'époississant & attachant à la mesme tunique y acquiert auec le temps vne qualité reuesche & acre, dont sa superficie est efflorée. La qualité du sang mesme dont la vessie se nourrit, peut causer le mesme accidant, ainsi que nous voyons à ceux qui sont attaquez de gales, de dartres, & autres taches malignes sur l'epiderme, dont la superficie s'enleue, comme du son & de la farine grossierement mouluë, à cause de quelques humeurs acres & salez de la nature de la pituite, & par fois de la melancolie, cachez souz le cuir, qui corrompent toute la nourriture qu'il prend, & la changent en semblables ordures. Or quoy que Galien par les vrines époisses, entend celles qui sont de consistance mediocre, cela n'empesche pas pourtant que ce vice de la vessie ne puisse venir auec celles qui sont veritablement époisses : mais la verité est qu'il n'est pas si manifeste qu'auec les mediocres, pource que ces petites parcelles qui s'enleuent de la vessie, se meslans auec les gros phlegmes qui troublent les vrines, ne se peuuent distinguer si facilement que parmy les plus clairs. On peut dire aussi le mesme de ce qui s'enleue du dedans des vrines, qu'il peut également venir auec vne vrine époisse & claire, cela ne repugnant point à ce que nous auons dit, que telles choses arriuant, il y a crudité à cause de la fievre, attendu que les vrines trop époisses & trop deliées, sont censées également cruës, & que les vnes & les autres se trouuent aux fievres : mais les corps estrangers se découurent tousiours mieux aux vrines claires & dechargées, qu'aux troubles & époisses. De plus, quand le vice vient des vrines, il y a de la fievre, mais de la vessie, il est sans fievre. Partant si tost que l'on découure des vrines auec semblables apparences, & qu'il y a vne mediocre consistance sans fievre, l'on ne se trompera point quand on declarera que le siege du mal est en la vessie, & non ailleurs, & consequemment on ne sera point surpris en l'administration des remedes en prenant vne partie pour vne autre ; qui est le fruit que l'on cueillera de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir de mediocre consistance, ce qui est moyen ayant icy le nom d'extréme : telle vrine est cuitte & non cruë, monstrant que le genre veineux se porte bien.

2. C'est à dire qui ressemble à la partie plus grossiere de la farine quand la plus subtile est tirée par le blusteau.

3. La raison pour laquelle l'on iuge asseurément que le vice de l'vrine dépend de cette partie, est qu'en ce cas il faut ou que les vrines, ou que les reins, ou que les vreteres, ou que la vessie soient affectez. Si les vrines, l'vrine est cruë, & la fievre marche : si les reins, semblable matiere n'en peut sortir, pource qu'ils sont charneux. Quant à l'vretere il faut vn corps solide & dur pour l'vlcerer, l'acrimonie de l'vrine n'estant pas assez puissante pour ce faire, pource que celle-cy ne fait point de seiour. Il reste donc la vessie, laquelle conseruant par fois l'vrine trop long temps, laisse comme nous auons dit en nostre Discours vn phlegme, qui s'attachant à elle, acquiert par longue demeure vne acrimonie capable d'vlcerer. Les medicamens acres & les veneneux peuuent faire de mesme, entr'autres le venin des cantharides, qui sur toutes les parties du corps choisit celle-cy, de laquelle il est ennemy coniuré, pour terminer l'actiuité de son venin.



APHORISME LXXVIII.

Qui inopinanter sanguinem meiunt, ijs à renibus venulam ruptam esse significatur.

A ceux qui pissent du sang [1] inopinément [2] signifie la rupture de quelque petite veine [3] aux reins.

DISCOVRS.



LA verité de cét Aphorisme pris au pied de la lettre, est vne de celles qui se rencontrent quelquefois, mais non pas tousiours; car le sang que l'on iette auec l'vrine n'a pas pour cause seule la rupture d'vn vaisseau des reins, mais peut venir par simple anostomose ou entr'ouuerture d'vne veine, quelquefois aussi par diapodose, ou simple resudation; par fois aussi par erosion & acrimonie du sang : la vessie mesme, soit en son corps, soit en son col, peut épancher du sang qui coulera auec l'vrine : voire plus, les reins debilitez ne pouuant faire profiter le sang qu'ils attirent, ou qui leur vient par les veines emulgentes, le laissent couler auec la serosité

sans que l'on puisse trouuer autre cause de cét accidant que leur propre foiblesse. Il arriue mesme sans aucune offence des reins ou de leurs vaisseaux que le foye trop plein de sang s'y peut descharger par la voye des emulgentes, & en ce passage les reins en retenir leur suffisance, & laisser aller le reste auec l'vrine, ce qui peut arriuer à ceux qui sont mutilez de quelque partie, ou qui ayans autrefois fait beaucoup d'exercice, menent soudain vne vie sedentaire, sans se retrancher de leur viure ordinaire, mangeans autant qu'auparauant : le mesme peut arriuer aux hommes de nature feminine, lesquels au lieu d'estre euacuez par les hemorrhoïdes, rendent leurs vrines sanglantes, à quoy l'on en voit estre subiets tous les mois, & tellement reglez, que ce flux manquant ils en reçoiuent pareilles incommoditez que les femmes dont les fleurs sont arrestées. Or pour reprendre nostre Aphorisme & la verité qu'il contient, il faut considerer au sang qui est vriné, sa qualité ou consistance, sa quantité, le temps & la maniere de son excretion. Quant à la premiere, il est épois ou clair, celuy qui est épois & vray sang, jaçoit qu'il paroisse clair quand on le iette auec l'vrine à cause du meslange, se donne incontinent à connoistre, entant qu'il gagne le fond & se separe de l'autre, à laquelle il laisse seulement vn peu de teinture : celuy qui est fort clair & proprement n'est qu'vne serosité, demeure tousiours meslé parmy l'vrine, dans laquelle il n'a aucune residance particuliere : tel sang est celuy qui sort par resudation des veines, assauoir des reins plus frequemment que de la vessie, pource qu'elles sont d'vne tissure plus deliée, l'autre vient par toutes les manieres susdites. Dauantage, le vray sang est plus espois & noir en la vessie, & en son col qu'il n'est aux reins, & celuy qui vient de plus loin que de ces parties est moins cuit & elaboré. Pour la quantité elle est moindre, des veines entr'ouuertes, que de celles qui sont rompuës ou rongées, & plus grande lors que les facultez excretrice & assimilatrice des reins sont lesées, que quand il y a rupture ou erosion. Le temps est ou continu, ou periodic: i'appelle continu tant que le vice qui cause l'effusion du sang a de durée, comme la rupture par exemple, durant laquelle le vaisseau laschera tousjours quelque chose, iusques à tant qu'elle soit consolidée : le flux periodic est celuy qui vient par temps & lunes, comme les mois aux femmes; tel est semblablement celuy des personnes mutilées, ou qui tiennent de la nature feminine, comme nous auons desia dit. La maniere de cette excretion se considere auec douleur ou sans douleur; le sang qui sort de l'vretere, de la vessie, ou de son col, est accompagné de douleur, celuy des reins vient insensiblement : de plus, le meslange du sang & de l'vrine est

plus exact aux reins qu'à la veſſie & à ſon col. Que ſi outre ce que deſſus on met en ieu l'eſtat du corps en general, on découurira la certitude & verité du dire de noſtre Hippocrate, lequel parlant de la rupture d'vne veine, entend que ce ſoit d'vn vray & loüable ſang, beaucoup meſlé parmy l'vrine; que ſa quantité & qualité ſoient mediocres; que ſon excretion ſoit continuë, & non periodique & typique; qu'elle ſoit ſans douleur, & vienne ſans y penſer, & de plus que le corps ſe porte bien. Toutes ces choſes eſtans, il faut de neceſſité auoüer la verité de noſtre Aphoriſme, de la doctrine duquel nous apprendrons non ſeulement à declarer la cauſe de l'vrine ſanglante quand elle vient à coup, mais auſſi nous nous inſtruirons des moyens d'y donner ordre par la connoiſſance de la partie affectée.

Explication.

1. PVr & ſans beaucoup de meſlange d'vrine; la qualité du ſang eſtant telle lors qu'il eſt hors de ſes vaiſſeaux de rendre l'vrine plus acre qu'elle n'eſt d'elle meſme, & d'irriter ſouuent la faculté excretrice de la veſſie.

2. Et qu'il vient ſoudain ſans cauſe externe & manifeſte, comme de quelque coup ou cheute; d'auoir eſté à cheual; & d'auoir vſé de quelques medicamens ou alimens acres & chauds, ou ſemblables.

3. Hippocrate dit exprés d'vne venule, d'autant que les veines des reins ſont fort petites, n'eſtans icelles que rameaux de l'emulgente portez ça & là. Ie ſçay que l'on m'obiectera qu'il eſt mal-aiſé qu'vne venule iette vne quantité de ſang, capable de teindre de ſa couleur beaucoup d'vrine. A quoy ie reſpons, que c'eſt la verité, quand il eſt fort épois, comme celuy de la veſſie, & de ſon col, qui ne s'épanche & dilaye pas ayſément, non quand il eſt ſereux & clair comme celuy des reins, lequel à cauſe de la fluidité peut ſortir en telle ſuffiſance que de changer aiſément la teinture naturelle de l'vrine.

APHORISME LXXIX.

Quibus in vrina subsident sabulosa, ijs vesica calculo laborat.

Ceux és vrines [1] desquels on voit des corps [2] sableux se reposer, ont la vessie affligée [3] de pierre.

DISCOVRS.

D'AVTANT que les reins engendrent plus de sable que la vessie, voire qu'eux seuls, suiuant le sentiment des plus iudicieux, contiennent les premiers rudimens des pierres, qui grossissent apres en celle-cy, plustost que de s'y former. Il n'y a guere de personnes qui ne iugent auec Galien, qu'il y a quelque chose d'obmis & tronqué dans cét Aphorisme, où il est seulement fait mention de la vessie, & non des reins: mais soit que nostre Hippocrate l'ait fait à dessein, comprenant souz vn seul nom les parties destinées à separer, conduire & receuoir l'vrine, soit que mal à propos les premiers qui ont transcrit les Aphorismes, ayent oublié les reins, donnans lieu à l'erreur de ceux qui sont venus apres. Tant y a que la vessie & les reins sont parties subiettes au sable & à la pierre, ceux-cy par generation, l'autre par reception. Ces corps estranges pourtant, paroissent diuersement en ces lieux suiuant les âges; & l'experience nous apprend que les enfans sont plus subiets au calcul de la vessie que des reins, & les vieillards à celuy-cy plus qu'à l'autre; à proportion dequoy ceux d'âge moyen s'engagent à l'vn des deux suiuant qu'ils en sont plus ou moins reculez. C'est l'opinion commune des Medecins que le calcul des enfans prend son commencement & sa perfection en la vessie mesme; d'autant que les phlegmes dont ils abondent à cause de leur gourmandise, coulent fort aisément en cette partie, à raison qu'ils ont les vreteres larges & de facile dilatation, en sorte que les reins ne retiennent rien de ces matieres: au contraire des vieillards, bien que regorgeans de phlegmes de toutes parts ont les conduits fort estroits & peu dilatables; de maniere que la matiere du calcul s'arreste aux reins, où estant échauffée elle s'endurcit & pierifie; que si elle tomboit d'abord en la vessie elle ne pourroit s'y concréer en telle dureté que de se former en pierre, attendu que cette partie est vne des plus froides du corps, & tres-froide aux vieillards: au contraire des enfans, les-

quels ayans par tout beaucoup de chaleur, en ont là suffisamment assez pour faire exhaler les portions plus subtiles de ce phlegme, & faire durcir les plus terrestres. Or quoy que cette doctrine soit tenuë de la pluspart des anciens & nouueaux Medecins; neantmoins le docte & elegant Fernel la tient pour erronée, écriuant qu'il n'y a pierre aucune dans la vessie, soit au ieune ou vieillard qui n'ait tiré son principe du rein, & fonde sa raison sur l'experience qu'il dit en auoir fait maintefois, cassant des pierres de la vessie, au milieu desquelles se trouuoit comme vn noyau, d'autre couleur & substance que le reste, lequel il dit estre le calcul tombé du rein; outre qu'il asseure n'auoir iamais vû personne malade de pierre qui n'ait auparauant senty douleur aux reins. Ceux qui tiennent le party commun se deffendent contre luy auec armes pareilles, assauoir les experiences en plusieurs pierres extraites de la vessie, lesquelles estans cassées ils n'ont rien troué de conforme à ce qu'il écrit. Si là dessus on desire mon sentiment, ie souscriray plustost à l'opinion de ce grand Homme, qu'à la commune, bien que plus suiuie, l'experience m'ayant appris que dés le bas âge la pierre se forme dans les reins, ce que i'ay vû plusieurs fois, notamment en vn enfant âgé de deux ans, mort d'vne retention d'vrine, à cause d'vne pierre tombée au canal de la verge, de couleur cendrée, telle qu'est d'ordinaire celle de la vessie, auant la cheute de laquelle il monstroit souffrir grande douleur aux reins, qui fut au passage de l'vretere: de fait son corps estant ouuert, le rein droit fut troué plein de quantité de grauois auec deux pierres, de la grosseur & figure de petites féves, & de couleur pareille que la precedante. Que si ces pierres fussent tombées en la vessie, & que l'enfant eust vieilly, qui est-ce qui eust pû distinguer par la couleur en les cassant, ce qui eust esté formé au rein d'auec le reste, qui se fust accru dans la vessie? attendu que les pierres du rein sont ordinairement rougeastres, & celles-là estoient grises; c'est pourquoy il ne s'ensuit pas, au cas que ce qu'en écrit Fernel ne se trouue manifeste, que la pierre ne prenne point naissance autre part qu'en la vessie, qui est le party que i'embrasse librement, ne pouuant m'imaginer vne telle chaleur en la vessie, partie froide & spermatique, d'endurcir toute seule du phlegme, & le conuertir en pierre, si parauant il n'y a quelque pituite qui change en sa nature la matiere propre à cét effet, lors qu'elle s'attache à luy & l'enueloppe comme le fil fait le pelotton. Que la chaleur opere peu ou point du tout en cela, mais cette vertu pierifiante, il paroist aux vieillards, dont le calcul retenu dans la vessie s'accroist de iour en iour, bien que leur chaleur diminuë à mesure qu'ils auancent en âge. Et puis quand bien la seule chaleur de la vessie pourroit condenser en pierre le phlegme

des enfans, il est mal-aisé de s'imaginer comment il se pourroit amasser, non dans la vastité d'icelle où l'vrine le diuise à tous momens, s'il n'y auoit quelque corps, autour duquel il s'engluast & attachast. Quant au sable, estant vne matiere seche, il ne s'engendre que par vne chaleur aduste des reins, des parties du sang, plus propres à former ces petits corps, durs & rougeastres, lesquels tombans en la vessie desia occupée du calcul, seruent beaucoup à son accroissement, ou se meslans parmy le gros phlegme qui les y attache. Or ces pierres & sable seruans non comme au grand Monde à bastir les maisons, sont la ruine & destruction de l'homme, qui est le petit Monde. Partant où le Medecin les découure dans vn corps, il doit en toute sorte tascher à les en oster, & en empescher vne nouuelle generation; qui est outre la connoissance & découuerte que nous en donne nostre Hippocrate, l'vtilité que nous pouuons & deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Claires, & de nature d'eau, à cause de l'obstruction des reins, par lesquels les portions plus terrestres ne peuuent passer : ou du col mesme de la vessie, bouchée par le calcul qui se presente souuent au passage de l'vrine : ou par les gros phlegmes qui en sont la matiere.

2. Engendrez aux reins, de la portion plus terrestre du sang qui y aborde pour leur nourriture, dont la cause efficiente a la chaleur extréme de ces parties.

3. Dont les signes sont vne douleur pesante au perinée, quelquefois poignante quand on se remuë, notamment lors que le calcul est pointu, la douleur grande en vrinant, & la difficulté d'vriner. Par fois aussi l'vrine est sanglante, aussi bien qu'au calcul des reins; par fois aussi blanche comme du laict : on desire par fois pisser apres auoir pissé; la douleur est grande quand il faut aller à la selle, à cause du voisinage de la vessie & du gros boyau, lequel dernier signe est vn des plus certains & asseurez, notamment quand il est accompagné de quelqu'vn des susdits.

APHORISME LXXX.

Si quis sanguinem aut grumos meiat, aut vrinam guttatim emittat, dolore ad hypogastrium & pectinem & perinæum pertinente, ad vesicæ loca laborant.

Si quelqu'vn pisse du [1] sang & des [2] glaceaux, & est trauaillé de [3] strangurie, & qu'ensemble il luy suruienne douleur au bas ventre, & à [4] l'entre-fesson, il est certain que les lieux autour de la vessie [5] pâtissent.

DISCOVRS.

BIEN que la vessie soit vne partie tout à fait ignoble, eu égard à son office, qui est de receuoir & contenir l'vrine, l'vn des plus vils excremens du corps; les symptomes pourtant qui suiuent ses maladies, & le nombre des parties interessées en ses souffrances, font connoistre qu'elle merite par necessité quelque rang de noblesse au dessus de beaucoup d'autres, qui pour leur office, structure & situation, paroissent bien plus excellantes qu'elle; de sorte que du moins elle doit estre censée partie demy noble, non pour l'excellence de sa fonction, mais pour le mal qu'apporte le cessement ou retardement d'icelle, comme il arriue lors qu'elle est occupée de pierre, de sable, de phlegme & de sang, ou qu'elle souffre intemperie ou solution de continuité, tant en son corps comme en son col, à tous lesquels accidans compatissent les parties voisines, tant par similitude de substance, qu'à cause de la proximité & communication qu'elles ont ensemble, qui est ce qu'Hippocrate entend par les lieux autour de la vessie; ainsi souffrent auec elle le gros boyau & les iles ausquelles elle est attachée; & leur douleur se communique à tout le bas ventre, pareillement au penil & au perinée, notamment és retentions d'vrine que cause le calcul ou autre corps bouchant le passage. La vessie estant enflammée, le ventre deuient paresseux, & de cette paresse sourdent infinies incommoditez qui affligent le corps. Or non seulement ce qui est autour de la vessie patist auec elle, mais aussi les vreteres & les reins qui la touchent de plus prés à cause de leur office commun touchant l'vrine, estant le propre des reins de la separer du sang, des vreteres de luy donner passage, & de la vessie de la receuoir.

Ioint que quand les vreteres ſont offencez de quelque calcul qui s'arreſte au chemin de ſa deſcente, la douleur eſt violante és iles, & en tout le bas ventre, voire plus que quand la pierre de la veſſie eſt remuée ; de ſorte que les moins experts ont peine à diſtinguer par l'endroit où eſt la douleur, quelle eſt la partie offencée, aſſauoir ſi c'eſt la veſſie ou l'vretere, notamment quand le mal eſt en bas, ou bien à l'extremité de l'vretere, & la proche entrée de la veſſie. Comme les parties ſuſdites compatiſſent beaucoup aux douleurs de la veſſie, celle-cy de meſme ſouffre beaucoup en leurs afflictions ; ainſi l'inteſtin droit, ou la matrice, eſtans attaquez d'inflammation, l'vrine s'arreſte, & dans les fortes hemorrhoïdes la meſme difficulté arriue ſouuent. Ce qu'eſtant, nous deuons conſiderer la veſſie non comme partie abiecte, & l'vne des ſentines & égouſts du corps, mais comme vne des plus nobles, eu égard à ſa neceſſité & aux incommoditez qui procedent de ſes bleſſeures, leſquelles ſe conſiderent en elle comme partie ſimilaire, ou comme organique; comme ſimilaire, elle eſt attaquée d'intemperie ; comme organique, elle ſouffre quantité de corps eſtranges en ſa capacité, que l'on peut appeller maladie de la voye ou du nombre : outre quoy elle eſt ſubiette aux vlceres, qui eſt la ſolution de continuité, que l'on nomme maladie commune aux parties ſimilaires & diſſimilaires ; tous leſquels accidans ſe doiuent connoiſtre par leurs propres ſignes, ſur tout par les excretions, leur maniere de ſe faire, l'eſpece de la douleur, & la partie affligée ; ce qui nous eſt enſeigné dans cét Aphoriſme, duquel outre la connoiſſance des afflictions ſuſdites, nous tirerons ce profit d'apprendre à faire les remedes ſuiuant les choſes apparentes.

Explication.

1. PAr rupture de quelque veine dans les reins, ou au col de la veſſie, lequel ſe meſle parmy l'vrine, & luy donne ſa teinture ; car cela proprement eſt piſſer du ſang.

2. Quand le ſang coulé du rein, ou ſorti de la veſſie demeure quelque temps au fond d'icelle, & a loiſir de s'y cailler & figer; ce qui eſt mortel quand il y demeure long temps, d'autant que le ſang ſe pourrit hors ſes vaiſſeaux, & ſa pourriture eſt d'autant plus maligne que ſa ſubſtance eſtoit loüable auparauant.

3. Soit par le vice de ſa veſſie meſme, ou de ſon muſcle portier, ſoit par l'oppoſition de quelque corps, comme pierre, grauelle, ou phlegme, qui empeſche la libre ſortie de l'vrine, & la fait aller goutte à goutte.

4. Qui

4. Qui sont les lieux où est située la vessie, & où les vreteres se ioignent à elle, tesmoignage que le mal est si grand, que les parties voisines le ressentent.

5. Assauoir tant aux parties voisines, que celles auec qui elle a communication de vaisseaux, & communauté d'ouurage.



APHORISME LXXXI.

Si quis sanguinem aut pus, aut squamulas meiat, & grauis odor adsit, vesicæ exulceratio significatur.

Si quelqu'vn pisse [1] du sang, du [2] pus, ou des [3] écailles, & que cela soit accompagné d'odeur [4] puante, c'est signe que la vessie est [5] vlcerée.

DISCOVRS.

ENTRE les maladies dont la vessie est attaquée plus dangereusement, l'vlcere tient le premier rang, tant à cause des douleurs qui l'accompagnent, que de la difficulté de sa guerison. Le sable, le calcul, & les grumeaux de sang la trauaillent fort de verité, mais comme ces corps ne luy sont point attachez, ils peuuent estre mis dehors, & les dommages qu'ils ont causé reparez auec le temps: là où l'vlcere deuorant sa substance, rend le degast qu'il fait irreparable, d'autant que ce qu'il ronge est partie spermatique, laquelle ne peut estre regenerée: i'entens quand l'vlcere est attaché au corps de la vessie qui est tout membraneux, non au col, lequel estant charneux peut estre attaqué d'vlceres guerissables. Encore passe pour la perte de la substance, qui peut estre par fois tellement legere, que le dommage de cette part fait peu d'incommodité à la partie affligée; voire mesme quelque substance calleuse s'engendrant au lieu de celle qui sera déperie reparera son deffaut en quelque maniere. La difficulté de la guerison est le pire accidant de tous, pource que les remedes y peuuent difficilement attaindre auant que leur vertu soit du tout alentie; & quand ils y paruiendroient auec leurs forces entieres, la qualité du lieu empescheroit leur operation, aucun vlcere ne pouuant estre cicatrisé que premier il ne soit mondifié & desseché, chose impossible à faire dans la vessie, laquelle outre les ordures de ses pro-

pres vlceres, en reçoit d'ailleurs quantité d'autres, auec l'vrine dont elle est continuellement bagnée, laquelle y fait d'autant plus de dommage que plus elle y croupit, y acquerant de moment à autre nouuelle acrimonie, qui cause tousiours nouuelle irritation au mal : de sorte qu'à ce compte l'vlcere de la vessie est plus connoissable que garissable. Or les signes pour le connoistre sont l'vrine sanglante & purulente, les petites escailles qui nagent dedans, & la puanteur extraordinaire, qui est le plus particulier de tous. Car comme ainsi soit qu'il vienne du pus des reins & des parties situées au dessus du diaphragme, aussi bien que de la vessie, neantmoins il n'a point de puanteur, ou bien elle est legere, tant pource que les parties dont il vient estans chaudes & charnuës il est bien elaboré, qu'à raison de ce qu'vne partie de sa puanteur s'exhale par le chemin. Là où celuy de la vessie venant d'vne partie froide, & croupissant auec l'vrine, qui d'elle mesme acquiert mauuaise odeur par la longueur de son seiour, conserue aussi sa puanteur, voire en contracte de nouuelle plus il demeure sans estre euacué. On peut adiouster à ces signes la difficulté & acrimonie de l'vrine, qui se fait sentir au passage, & la douleur des parties voisines; tous lesquels ensemble donnent connoissance du mal, & de la partie affligée, afin de venir par elle à l'inuention des remedes entant que la qualité de la maladie & la condition le peuuent permettre.

Explication.

1. QVand par l'aspreté & pointure d'vne pierre la vessie & son col sont nouuellement blessez.

2. Qui a esté precedé de sang, ou s'y est fait d'vn abscés au col de la vessie, que l'on reconnoist par vne precedante inflammation & douleur poignante, suiuie d'vne douleur pesante, & de quelques fremissemens legers, qui seront signes de la confection du pus.

3. Qui sont menuës parcelles des tuniques de la vessie, enleuées par l'acrimonie de l'vrine ou du pus, lesquelles doiuent estre de couleur blanche, comme les tuniques dont elles sont separées. Il faut entendre que ces écailles ne viennent pas d'vn vlcere, car il est tout purulent, mais du reste de la vessie.

4. C'est à dire outre la puanteur commune des choses qui sortent de la vessie, laquelle est d'autant plus grande que l'vlcere est sordide, & qu'il est perpetuellement bagné d'vrine assez fe-

tide d'elle mesme, laquelle fait tousiours croistre la pourriture, & empesche la consolidation.

5. Qui reçoit fort difficilement guerison au corps de la vessie, tant pource que la substance perduë, qui est spermatique, ne sçauroit estre reparée; qu'à raison de ce qu'il ne peut estre desseché ny detergé, ce qui n'est pas au col, où toutes ces choses se peuuent faire.



APHORISME LXXXII.

Quibus in meatu vrinario nascitur tuberculum, suppurato eo & rupto, solutio.

Ceux ausquels naist quelque [1] bouton au conduit de la verge restent deliurez [2] apres qu'il a suppuré & est creué.

DISCOVRS.

QVATRE sortes d'instrumens seruent en nos corps à la décharge des eaux, les vns sont pour les separer, les autres pour les faire couler, d'autres pour les receuoir, & d'autres finalement pour les mettre dehors. Les reins sont employez au premier office, les vreteres au second, la vessie au troisiesme, & l'vretie ou canal exterieur au quatriesme. Ces parties ont chacune leurs maladies & incommoditez, lesquelles suiuant le plus & le moins, empeschent ou retardent les fonctions susdites, non seulement aux parties veritablement interessées, mais en celles aussi qui les auoisinent, ou ont auec elles quelque communauté d'office. Or ayant nostre Hippocrate cy-deuant parlé des accidans que souffrent les instrumens separans, déferans & contenans; reste le dernier qui sert à décharger les matieres inutiles, lequel eu égard à la necessité de son office, n'est de moindre consideration que les susdits, les autres ayans en vain fait leur deuoir, s'il n'y correspond de sa part: car l'égoust des eaux estant empesché, la vessie s'emplit extraordinairement, & parfois l'vrine acquerant vne qualité maligne par trop longue demeure, la partie qui la contient contracte gangrene & corruption; & tantost refluant aux parties superieures par les mesmes voyes qu'elle a tenu pour descendre, infecte toute la masse du sang, & cause des accidans mortels, qui se rendent mesme incurables, apres que les obstacles sont dehors cette

matiere a eu vne abondante décharge. Ces obstacles sont plusieurs, les vns luy sont communs auec la vessie, & son muscle portier, comme l'inflammation & la paralysie, les autres luy sont particuliers, comme l'obstruction & la compression. L'obstruction se fait ou par vn corps purement estrange, tel qu'vn grumeau de sang, le phlegme & la pierre, ou par vn qui luy est attaché, comme quelque chair baveuse, & quelque tumeur vrayement charneuse ou calleuse, desquels corps derniers, comme luy estans propres, entend parler nostre Hippocrate en cét Aphorisme, lequel pris à la lettre, semble estre vn peu bien plat, & indigne d'vn si grand personnage, estant chose palpable, mesme aux plus idiots que ceux qui ont en la voye quelques boutons ou excroissances qui les empeschent d'vriner, sont deliurez de cette peine lors qu'ils ont suppuré, à quoy ie satisfais, en disant que comme la suppuration n'est pas la seule maniere de guarir telles excroissances; mais que la dißipation & l'eradication les peuuent oster pareillement. Il nous a proposé le moyen le plus seur & prompt de la guarison, entant que la discußion est fort longue, & l'eradication douloureuse, laquelle se faisant auec remedes caustics portez en vne partie tres-sensible, le mal se peut aigrir & deuenir plus malin qu'auant que la cure en fust entreprise; là où la suppuration estant vn œuure de Nature, aidé par les medicamens, toute la matiere peccante est seurement euacuée. D'où nous apprenons qu'en tel rencontre, il faut tendre plustost à cette maniere de guarison, quand la matiere est suppurable, qu'à nulle des susdites; qui est l'vtilité que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVelques pustules ou excroissances, charneuse, calleuse, ou humorale: les deux premieres veulent estre consumées & rongées, ce qui se fait auec grande douleur; l'autre s'en veut aller par abscés ou discussion. Cette voye derniere est la plus seure quand la tumeur est petite, & permet que l'vrine sorte en quelque maniere. Celle de l'abscés est la meilleure quand l'vrine est tout à fait arrestée, ou ne coule qu'auec extréme difficulté.

2. Mais il reste d'ordinaire quelque vlcere, lequel tant à cause de la partie affligée, qui est assez guarissable, que de la mesme vrine qui le deterge au passage, est plus seur que celuy de la vessie, laquelle outre qu'elle est partie exangue à l'vrine, qui l'humecte sans cesse, & empesche la detersion & dessechement de l'vlcere.

APHORISME LXXXIII.

Mictus noctu plurimus paruam deiectionem significat.

L'abondance de [1] l'vrine iettée la [2] nuit tesmoigne qu'il y a peu de gros excremens [3] au ventre.

DISCOVRS.



COMME la matiere des gros excremens est la portion plus terrestre de la nourriture que l'on prend, laquelle estant inutile, est abandonnée de la Nature, & releguée és intestins pour estre mise dehors en temps commode; ainsi celle de l'vrine est la portion plus liquide de la mesme nourriture, laquelle estant inutile comme la premiere, passe des reins aux vreteres & à la vessie, pour estre par certains interualles chassée comme la precedante. Cét ordre là pourtant n'est pas si précis en l'œconomie corporelle que certaines portions de ces matieres superfluës ne passent les vnes chez les autres, & que les vrines ne soient souuent époissies de quelque terrestrité, & semblablement les gros excremens dilayez de beaucoup d'aquosité; enquoy il semble que la Nature, laquelle au grand Monde ne nous donne pas les Elemens purs, mais elementez, comme parlent les Philosophes, veulent nous representer quelque chose semblable au corps de l'homme, qui est le petit, y meslant l'eau auec la terre, qui sont les deux elemens plus palpables & materiels, lesquels nous deuons iuger n'estre pas destituez de la compagnie des deux autres, non plus que dans le grand Monde, où chacun d'eux en détail seruans à l'vsage de la vie, semble plustost corps mixte que simple, comme il l'est de verité, autrement les Elemens seroient plus dommageables qu'vtiles; & tout cela se fait pour correspondre à nostre nature, laquelle estant de choses mixtes, requiert pour son entretien des Elemens de pareille condition, lesquels nous appellons corps simples, à la difference de ceux qui constituë l'egalité de leur meslange, qui sont les vrais mixtes & composez. Or sans considerer dauantage la proportion susdite des Elemens du grand Monde à ceux du petit, qui n'est de nostre sujet, il est besoin pour la santé de l'homme, que les matieres terrestres & aqueuses se communiquent quelque chose chacune du leur, attendu que l'acrimonie de l'vrine a besoin d'estre refrenée de

quelque portion terrestre qui rabate la violance qu'elle feroit aux parties qui seroient en son passage, & la siccité des gros excremens dilayée d'vne humidité qui les rende plus coulans & aisez à passer par les chemins tortueux des intestins. Encore faut-il que cette humidité participe d'acrimonie pour irriter ces canaux membraneux, & les haster à mettre dehors vne matiere tout à fait inutile. Que si parmy cela nous mettons le rencontre des vents qui se forment aux intestins, comparans ceux-cy à l'air, & disans que l'acrimonie susdite participe du feu, nous trouuerons quelque chose de proportionné des quatre Elemens, à la mesme maniere qu'ils se rencontrent, quand la partie terrestre emporte le dessus, & la dénomination du tout. Cette communication du sec & de l'humide és excremens necessaires en effet, deuient par fois vicieuse, & peche tant en qualité, comme en quantité. En celle-cy, quand l'vn des deux excede cependant que l'autre diminuë ou change entierement de nature, comme à la vache de la ville de Periathe dont parle Aristote, lib. 4. de la Generation des animaux, laquelle pour auoir le conduit des intestins bouché, iettoit tous ses excremens par la vessie. En l'autre, quand l'vn des deux est plus épois & coulant qu'il ne doit estre, comme si l'vrine est fort époissie, & que les matieres des intestins soient beaucoup aqueuses; mais pour l'ordinaire là où est le vice de la qualité, là est celuy de la quantité : par exemple, si le ventre coule fort, les matieres seront fort dilayées, à raison que ce qui deuoit passer aux reins demeure dans les intestins, esquels augmentant la quantité, & faisant changer la qualité des excremens du ventre, il diminuë la quantité de ceux de la vessie, & en altere aussi la qualité, entant que l'vne deuient d'autant plus acre, corrosiue & puante, qu'elle est gardée & retenuë dans la vessie; comme au contraire, plus les gros excremens demeurent aux intestins, plus ils sont forts & mal-aisez à chasser: & de plus ont moins de puanteur & d'acrimonie. Les incommoditez qui sourdent de tout cecy sont, que l'vrine estant extraordinairement époissie par le diuertissement des matieres terrestres qui s'en alloient par les intestins, est cause qu'il se forme és reins & vreteres quantité d'obstructions par les gros phlegmes, grauoirs & pierrres, si ce n'est que ces voyes soient grandement dilatées, comme vray-semblablement elles le doiuent estre aux animaux imperforez; & cependant les gros excremens deuenans à sec, quantité de vents se forment aux intestins, les douleurs de teste sont frequentes, telles que les experimentent les personnes souuent constipées; & quelquefois ces matieres s'endurcissent tellement qu'elles bouchent tout à fait le passage aux excremens qui s'engendrent de nouueau; ce qui peut deceuoir les Medecins, prenans tels

accidans pour des passions iliaques. Partant, où cette débauche paroist dans l'œconomie du ventre inferieur, c'est au Medecin prudent à establir vn ordre conuenable, qui tende à ce que si le ventre coule trop au preiudice des conduits vrinaux, il retranche le breuuage, & vse de remedes aperitifs qui ouurent les passages bouchez, & conduisent les matieres aqueuses en leurs propres lieux; comme si le ventre est trop sec, il tasche de l'humecter & lascher, non tant par l'vsage des medicamens, que par celuy des alimens laxatifs; sur tout, par les boüillons & augmentation du breuuage ordinaire; qui est le profit que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire quand on pisse plus qu'à l'ordinaire, supposé les personnes qui ont coustume de se nourrir presque tousiours d'vne mesme sorte, & sans que l'on puisse reietter la cause du flux d'vrine excessif sur l'vsage des choses aperitiues, ou sur quelque décharge contre-nature, comme és fievres colliquatiues, ou dans vne extréme vieillesse, en laquelle tout ce que l'on prend se tournant en crudité l'on se sent trauaillé d'vn flux d'vrine quasi perpetuel, & qui excede la quantité des choses que l'on boit.

2. Qui est le temps où la faculté naturelle opere le plus aduantageusement, tant à la coction & distribution des alimens, qu'à la separation des excremens.

3. Toute la matiere aqueuse dont quelque portion humectoit & grossissoit les excremens des intestins, estant transportée aux reins. Ce qui arriue souuent lors que la vesicule du fiel ne se déchargeant pas à temps, les gros excremens demeurent tousiours retenus, & que le foye durant cette retention tire par les veines mesaraïques leur portion plus humide.

Fin du IIII. Liure des Aphorismes.





APHORISMES D'HIPPOCRATE.

LIVRE CINQVIESME.

APHORISME PREMIER.

Conuulsio ab elleboro, lethalis.

La [1] conuulsion apres la prise de [2] l'ellebore est [3] mortelle.

DISCOVRS.



A conuulsion est vn mal si grand, que le seul recit du trauail qu'il donne cause de l'estonnement à ceux qui en entendent parler, & des secousses si grandes à celuy qui le souffre, que leur violance passée, il demeure la plus part du temps sans mouuement & sans force, voire mesme quelquefois sans vie; aussi est-ce vne maladie aiguë entre les aiguës, & des plus funestes qui soient, laquelle on définit communément vne contraction des nerfs & des muscles vers leur principe, faite contre le consentement de la volonté. Hippocrate en establit deux causes, assauoir l'inanition & la repletion qui sont les prochaines & coniointes, outre lesquelles on peut adiouster les antecedantes, & externes: Entre celles-là sont les passions de l'esprit, comme la ioye & la crainte immoderées, la suppression de quelque flux ordinaire, la pourriture des humeurs

humeurs iointe à la foiblesse naturelle des nerfs, d'où vient que les femmes & enfans y sont plus subiets que les hommes faits; les vers aussi tiennent lieu souuent de cause antecedante de ce symptome. Entre les causes externes, on peut compter les trauaux & exercices immoderez, sur tous le congrez frequent, l'vsage excessif du vin, les coups orbez, les venins, & les purgatifs violans: en vn mot, tout ce qui peut causer vne grande inanition ou repletion aux nerfs, qui sont comme nous venons de dire les deux causes prochaines & immediates de ce mal si cruel & furieux. Or outre les causes externes qui meuuent ces dernieres, les plus dangereuses sont les venins & les purgatifs qu'Hippocrate nous comprend souz le seul nom d'ellebore, lequel participe de l'vne & de l'autre qualité. La cause pour laquelle le danger est plus grand de cette part que d'aucune des autres, est que comme des deux principales causes de ce mal, assauoir la repletion & l'inanition, celle-cy est la plus funeste; aussi les moyens par lesquels on y tombe doiuent estre extrémement redoutez, tels que ceux que disposent les venins & les purgatifs, dont les derniers euacuant immoderément, apres auoir chassé ce qui estoit corrompu dans les humeurs, agissent en continuant leur progrés sur tout ce qui est sain, font violance aux nerfs & muscles, & les épuisent de l'humidité plus necessaire à leur entretien; premierement la nourriture, & puis la radicale, dont les parties sont affoiblies, tenduës & desseichées, se retirans comme les cordes d'vn luth, lesquelles apres estre bandées seroient exposées au feu ou au Soleil. Que si apres la violance du purgatif la qualité veneneuse s'insinuë dedans, les affaires du malade sont tout à fait déplorées. Or la raison pourquoy la conuulsion d'inanition est plus à craindre que celle de repletion, est pource qu'il est plus aisé d'oster que d'adiouster; ce que l'on oste est vne matiere superfluë dont l'euacuation soulage la nature, & met les membres en leur premier estat: mais de l'inanition il n'en va pas de mesme, car les nerfs dessechez ne peuuent receuoir d'humidité conforme à celle qu'ils ont perduë; & quand bien ils' en trouueroit de semblable, ils ne pourront neantmoins se l'appliquer, pource qu'estans dessechez ils ne sont pas capables de conuertir rien en leur substance, cét ouurage se faisant à l'aide de la chaleur & de l'humidité iointes à la partie qui doit estre nourrie; car sans ces deux qualitez il ne se fait point de coction; de maniere que quand elles défaillent, l'effet de cette derniere défaut aussi. Partant il faut craindre tout ce qui amene vn mal si funeste, comme l'ellebore & autres purgatifs violans: que si nostre Hippocrate & autres fameux Anciens en ont vsé, peut-estre le sçauoient-ils preparer d'vne maniere que le temps presant ne connoist point; que si nous en vsons par fois, il faut que ce soit auec

vne grande retenuë & discretion, en considerant les maladies & personnes malades qui en ont besoin. Voila le fruit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir d'inanition, la propre humidité des nerfs estant épuisée.

2. Assauoir l'ellebore blanc, qui estoit iadis plus en vsage qu'à present, soit qu'on le preparast d'vne sorte à nous inconnuë, soit que les corps fussent plus robustes qu'en ce temps. Souz ce nom nous pouuons comprendre tous purgatifs violans, notamment ceux qui participent de venin comme l'antimoine. Le propre de tels medicamens est de violanter le ventricule, tant par leur acrimonie que par celle des humeurs qu'ils y attirent, dont le sentiment douloureux est communiqué aux nerfs de la sixiesme coniugaison inserez en cette partie; d'où vient la conuulsion, laquelle de plus est excitée par l'excés de la purgation qui amene l'inanition la pire cause de toutes.

3. Comme cause & comme signe: celuy-cy d'autant qu'il dénote que la chaleur naturelle, & l'humide radical des nerfs est consomé par l'excés de la purgation, ce qui est irreparable. L'autre, d'autant que les nerfs estans priuez de ce qui leur est plus necessaire, souffrent perte ou diminution de leur mouuement, d'où suit le cessement de la respiration, & vne entiere suffocation.



APHORISME II.

Conuulsio à vulnere perniciosa.

La[1] conuulsion qui suruient à vne[2] playe est[3] mortelle.

DISCOVRS.



COMME la conuulsion est vne maladie tres-aiguë, aussi est-elle tres-funeste en quelque maniere qu'on la prenne, & de quelque cause qu'elle vienne: mais elle est d'autant plus dangereuse que les corps qui en sont surpris peuuent moins resister à ses secousses: impuissance qui arriue principalement quand

elle est iointe, ou qu'elle suruient à vne autre maladie, qui d'elle mesme met, ou bien a desia mis les forces à bas, lesquelles sont aggrauées, ou du tout renuersées par son arriuée. De cét eschantillon sont les playes, i'entens celles qui sont notables, ou pour leur grandeur, ou pour la dignité des parties affligées, esquelles, tant par la perte de sang que par la violance des douleurs & inflammations y suruenantes, les malades perdent quantité d'esprits & de forces ; de sorte qu'estans par ce moyen dépourueus des assistances plus necessaires de la Nature, ils succombent aux mouuemens conuulsifs pour peu violans qu'ils soient, & souuent y rencontrent la mort. Ces conuulsions sont vniuerselles ou particulieres ; les vniuerselles se font quand l'affliction de la partie blessée est communiquée au cerueau : les particulieres ne passent point la partie blessée, mais la font plier & courber tant seulement ; les premieres sont plus dangereuses que les dernieres, comme estans plus laborieuses ; & des dernieres les plus fascheuses sont celles qui viennent aux parties plus proches de la teste, pource que de particulieres elles deuiennent bien tost vniuerselles, le nerf offencé communiquant sa blessure à son principe, lequel en est affecté d'autant plus sensiblement que la cause du mal est proche de luy ; d'où vient que les plus frequentes & dangereuses conuulsions qui suruiennent aux playes, arriuent à celles de la teste mesme, ou bien si le cerueau & ses membranes ne souffrent par propre passion, comme quand elles sont incisées ou piquées, du moins le sujet de la compassion est fort proche ; comme par exemple, quand on a reçeu quelque playe en vne partie du crane penetrant iusques au pericrane, ou à l'os, ou bien que l'os mesme est fracturé. Or en ces playes de teste, vne chose arriue qui ne se fait point aux autres ; assauoir que la conuulsion se fait non en la partie malade, mais en l'opposite qui est saine, là où aux autres playes, supposé des bras & iambes, ou autres parties musculeuses, qui souffrent conuulsion particuliere, ce symptome n'arriue que du costé mesme du mal, le muscle blessé se retirant droit à son origine. Il y en a qui disent que cela prouient de la douleur de la playe, au moyen de laquelle les humeurs & les esprits venans comme au secours de la partie offencée, abandonnent celle qui est saine, laquelle estant dépourueuë de chaleur faute d'esprits, & dessechée faute d'humeurs qui luy donnent nourriture, tombent aisément en cét accidant, chose qui n'est pas seulement imaginable, ne se pouuant faire que des parties naturellement humides, telles que celles du cerueau, & que des nerfs fort mols proche de leur principe viennent à telle siccité en si peu de temps, notamment

quand il n'y a point encore d'inflammation iointe à la douleur, ny de perte excessiue de sang, que de causer vne conuulsion qui seroit celle d'inanition dont le desordre est irreparable; aussi ne se peut-il faire en si peu de temps que celuy auquel ces accidans ont coustume d'arriuer aux playes, qui est ordinairement quand le pus se fait, & souuent apres qu'il est fait entierement. Il vaut mieux dire que quand le pus se fait, quelque portion d'iceluy non encore cuite & mitigée s'échappe dans la partie opposite, ou qu'vne vapeur acre & maligne y est portée, & que l'vne & l'autre frappans les parties nerueuses & membraneuses y excitent sentiment de douleur, laquelle pour la condition d'icelles ne peut estre que grande, & de là vient la conuulsion. Or elle est plustost en la partie saine que malade, quoy que celle-cy en soit aussi quelquefois tentée; d'autant que la partie malade a de l'air, & le pus s'écoule par la playe, mais en la partie saine il y croupit. Si l'on me dit que sans playe en la partie blessée la conuulsion ne laissera de se faire en l'opposite; ie respons qu'il faut attribuer cela au vif ressentiment de la partie saine, qui ressent plus viuement telles iniures, que la maladie dont la faculté tactiue est à demy mortifiée par le coup. De ces manieres de conuulsions, celle qui se fait d'vn humeur est plus fascheuse que celle d'vne simple vapeur, pource que la cause offenciue est plus prochaine de la partie en celle-là, & plus esloignée en celle-cy; ioint que plus la matiere est grossiere, plus elle est difficile à chasser: mais quoy qu'il en soit toutes conuulsions en ce cas sont perilleuses: ce qui doit rendre le Medecin auisé à ce que tel accidant n'arriue point aux playes, empeschant les inflammations tant que faire se pourra, tirant du sang quand il y aura repletion, & empeschant diligemment sa perte quand elle est excessiue: & en somme vsant de remedes propres à cét effet, suiuant que luy dictera son iugement; qui est l'vtilité que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est vn mouuement purement contre nature, causé de la seule maladie.

2. Dont suit vne grande perte de sang, qui cause inanition à la partie, ou vne grande contusion, par fois sans playe, ou quantité de sang épanché de ses vaisseaux, & n'ayant point d'issuë, se pourrit, & cause inflammation à la partie, la remplissant en suite de beaucoup de matiere purulente, laquelle par son acrimonie pique les membranes, les nerfs & les testes des mus-

cles, ce qui n'est pas moins dangereux que la playe.

3. Du moins met les personnes en grand peril, empeschant & ostant mesme la liberté de respirer, sans laquelle l'on ne peut viure, attendu que les esprits moteurs & sensifics ne peuuent librement penetrer aux nerfs attaquez de ce mal, notamment quand le cerueau est offencé par propre passion.



APHORISME III.

A copioso sanguinis fluxu singultus, aut conuulsio, malum.

Si le sanglot & la conuulsion suruiennent à vn flux de [1] sang copieux, c'est mauuais [2] signe.

DISCOVRS.

IL n'y a rien qui mette si tost les forces à bas, ny qui renuerse l'œconomie du corps que les euacuations excessiues & soudaines, notamment celles de sang, la perte duquel est accompagnée de celle des esprits & de la chaleur naturelle dont il est le fondement & l'entretien, d'où il arriue que les parties coustumieres de l'attirer pour leur nourriture des veines plus prochaines, les rencontrans vuides, & se trouuans frustrées du fruit de leur attraction, souffrent quelque douleur, laquelle communiquée principalement aux productions nerveuses, est cause qu'elles se retirent & ramassent en elles mesmes, excitans ainsi ce mouuement de conuulsion, cependant que d'autre part cette attraction ne cessant point, les membres taschent de se succer & dérober ce qu'ils peuuent l'vn à l'autre iusques à tant que l'effet d'icelle paruienne au ventricule, lequel estant en partie desseché, en partie molesté d'vn sentiment douloureux, souffre le sanglot, pource qu'il n'est pas susceptible de conuulsion, d'autant que celle-cy n'est pas proprement du nerf, mais du muscle, comme estant instrument du mouuement volontaire, dont la liberté est entierement violée par la cause maladiue. Or comme il y a deux causes prochaines de ces deux accidans selon nostre Hippocrate, assauoir l'inanition & la repletion, l'on ne peut pas bien dire d'abord à laquelle de ces deux on les doit rapporter; car la soudaineté de ces accidans nous persuade qu'ils viennent de repletion, mais la cause manifeste nous fait croire que ce soit d'inanition. Quant à moy i'y rencontre toutes les deux: car que dans les flux immo-

derez & soudains arriue conuulsion de repletion, cela peut bien estre, en ce qu'és parties rafroidies se peuuent engendrer des vents, signamment quand il y a matiere propre à les faire, comme celle mesme que les nerfs se preparët pour leur nourriture, assauoir vn humeur glaireux & visqueux, lequel s'enfle fort aisément par la chaleur imbecille restée és parties qui s'en nourrissent, ne pouuant la conuulsion d'inanition se faire si soudain, laquelle suppose vne siccité de nerfs, lesquels ce flux pour immoderé qu'il soit n'est pas capable de dessecher en si peu de temps, attendu qu'ils ne se nourrissent pas de sang immediatement, mais de cét humeur glaireux qui ne rebrousse point aux veines. La cause donc plus prochaine de cette conuulsion est la repletion, comme la plus esloignée est l'inanition, attendu l'euacuation copieuse, laquelle ayant peruerty l'œconomie du corps & banny la chaleur, a introduit en vn instant le froid fort contraire, & celuy-cy les vents, qui par ce moyen deuiennent cause coniointe, l'inanition susdite ne tenant lieu que d'antecedante. Et quant est du sanglot ou hoquet qui blesse l'estomac, comme il n'arriue pas si soudain apres les grands flux, que la conuulsion, & qu'il peut estre desseché plustost que les nerfs, d'autant qu'il ne doit pas simplement trauailler pour luy, mais pour tout le reste; cét accidant luy vient en partie de siccité, & en partie de rafroidissement qui luy donne vn sentiment moleste, dont est causé ce mouuement outre nature, par lequel il tasche, mais en vain, de chasser ce qui luy est nuisible. Ces accidans estans mauuais & par fois mortels, doiuent estre preuenus & corrigez soigneusement; c'est pourquoy quand nous voyons le sang fluër immoderément de quelque partie, & prest d'abbatre promptement les forces, nous deuons par tous moyens l'arrester, tels que sont les reuulsions, deriuations & remedes astringens; qui est outre le Prognostic du danger menaçant, l'vtilité que nous pouuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. ET soudainement arriué par incision ou rupture d'vne veine, qui est épanché en peu de temps: condition que ie mets, d'autant que le sang peut estre épanché en quantité, mais auec longueur de temps comme és hemorrhoïdes, sans qu'il arriue conuulsion, pource que les parties nerueuses & membraneuses ne sont ny rafroidies par excés, ny dépoüillées de leur nourriture entierement. Tout sang peut venir abondamment de playe ou sans playe, par le nez, la bouche, la matrice, le siege, ou la vessie.

2. Attendu que la conuulsion est vn mouuement depraué de la faculté animale, lequel importe grandement à la respiration; & le sanglot tesmoigne que le ventricule, partie necessaire absolument à la vie, est troublé en sa fonction, qui est de cuire & preparer les viandes, ce qu'il ne peut faire apres les euacuations susdites, pour estre estrangement rafroidy.



APHORISME IIII.

A purgatione immodica (quam hypercatharsim vocant) conuulsio aut singultus, malum.

La [1] conuulsion & le [2] hoquet qui suiuent vne purgation [3] excessiue, ne valent [4] rien.

DISCOVRS.

COMME le sang est le thresor de la vie, aussi l'excés de son euacuation est dommageable sur tout autre, soit qu'il vienne de cause interne, comme d'vne grande repletion qui fasse rupture d'vn vaisseau, ou de cause externe telle qu'vne notable blessure. Parmy le sang espanché plusieurs esprits se perdent, & le corps est frustré de sa nourriture legitime, là où dans le débord des autres humeurs, supposé par flux de ventre en vomissant, il n'y a que les faux esprits qui s'en vont, & le plus grand mal qui soit en telles euacuations ne vient pas tant de la perte d'iceux que du trauail continuel des parties irritées sans cesse à l'excretion des matieres corompuës par leur acrimonie & autres mauuaises qualitez, voire auec des mouuemens extraordinaires & forcez, comme dans les grands vomissemens, en suitte desquels viennent ceux du sanglot & de la conuulsion. Ces dernieres euacuations arriuent en deux manieres, assauoir auec artifice ou sans artifice : exemple de celle-cy aux grandes diarrhées, flux & vomissemens bilieux ou pituiteux, quand l'impureté regorge és vaisseaux, se déchargeans au ventricule & aux intestins; l'autre és purgations artificielles qui sont trop violantes, ou données hors de temps, comme sur le point que Nature est apres à faire quelque insigne euacuation, dont non seulement les humeurs peccans sont chassez; mais ceux aussi que les vaisseaux conseruent plus cherement pour la nourriture du corps, n'estans attains de pourriture ou d'autre vice quel-

conque. En cét excés de purgation l'humeur peccant marche le premier, & en suitte les autres plus obeïssans à l'attraction, & moins chers à la Nature, iusques à tant que le sang sorte le dernier, estant la faculté retentrice des vaisseaux abastardie par l'irritation continuelle du purgatif, lequel piquant, échauffant & desseichant finalement les parties solides, notamment les nerfs, cause le sanglot & la conuulsion, assauoir celle de siccité beaucoup plus fascheuse que celle de l'épanchement du sang que nous auons dit au Discours precedant, estre causée de repletion, assauoir d'vne matiere venteuse. I'ay dit du commencement que la perte de sang estoit bien moins supportable à la Nature que celle des autres humeurs, à raison des vrais esprits qui se dißipent en son épanchement, où il n'y a que les faux en celuy des autres humeurs: ce qu'il faut entendre iusques à certaine mesure, assauoir à l'euacuation soudaine des matieres contenuës és intestins, accompagnées de quelques humeurs superflus que les veines dégorgent, notamment de la bile, humeur de facile ébranlement; sur tout quand cela se fait par la Nature mesme irritée de la cause maladiue, & sans aucun artifice, non celle qui vient des humeurs successiuement, iusques au sang mesme: où non seulement les esprits des veines se perdent, mais ceux außi des parties solides se consument par l'actiuité du purgatif qui les trauaille, sur tout quand il participe de venins, tels que sont l'ellebore, l'antimoine, l'epurge, la coloquinte, la laureole, & autres en grand nombre; ce qu'estant, les conuulsions qui viennent de cette part sont les plus redoutables de toutes. Partant il faut non seulement euiter telle maniere de purgatifs; mais außi lors qu'estans pris ils causent les susdits accidans, y obuier promptement par choses stomacales, capables d'adoucir leur violance, & celle des humeurs effarouchez, & ensemble conforter le ventricule; qui est le profit & le fruit de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est vn accidant des nerfs & des muscles, causé d'inanition, de repletion, ou de componction, au moyen dequoy ils se retirent vers leurs principes, & en cét effort donnent de grandes secousses aux parties qu'ils meuuent.

2. Qui est vn mouuement contre nature du ventricule procedant des mesmes causes, que l'on appelle improprement conuulsion de l'estomac.

3. Laquelle n'euacuë pas seulement les humeurs nuisibles, mais aussi tire ce qui est sain, & furetant iusques à l'extremité des

veines arrache la propre nourriture des parties.

4. Pource qu'ils tesmoignent la ſiccité du ventricule & des nerfs, la perte du ſang & des eſprits, voire meſme de l'humidité radicale, dont ſuit vn grand renuerſement de forces, qui amene la mort.



APHORISME V.

Si ebrius quiſpiam derepentè obmuteſcat, conuulſus moritur, niſi febre corripiatur, aut qua hora crapula ſoluitur, vocem recuperet.

Si quelqu'vn eſtant yure deuient ſoudainement [1] muet, il meurt en conuulſion [2] ſi la fievre ne le [3] prend, ou ſi à l'heure que l'yureſſe ſe [4] paſſe il ne recouure la [5] parole.

DISCOVRS.

QVAND le cerueau eſt remply d'excremens outre l'ordinaire & que non ſeulement ils occupent l'origine des nerfs, mais auſſi s'inſinuënt en leurs cauitez, ou à mieux dire dans leurs parties moins ſeiches & plus moëlleuſes, ils ſe gonflent & racourciſſent, d'où vient que tant à cauſe de ce racourciſſement, que de l'obſtruction & embaras du chemin que tenoit l'eſprit animal, ſe retirans violamment vers leurs principes, & ſecoüans les parties que meuuent les muſcles où ils ſont inſerez, font le mouuement de conuulſion, lequel a pour cauſes, tant antecedante que conjointe, la ſeule repletion; celle-cy des nerfs, & l'autre du cerueau. Or entre les cauſes qui rempliſſent & bleſſent cette partie plus dangereuſement, le vin tient la premiere place, pource que non ſeulement il occupe la moëlle du cerueau & le principe des nerfs par l'abondance & qualité de ſes vapeurs; mais auſſi par vne certaine antipathie entre luy & les parties nerveuſes, les bleſſe de ſa ſeule qualité, non de la manifeſte telle qu'eſt la chaleur, qui ſur toutes leur eſt amie, mais occulte & inexplicable, laquelle il fait paroiſtre quand il eſt pris au dedans, car en dehors il leur eſt fort amy & familier, eſtant propre à les conforter & corroborer. De là viennent les tremblemens de membres, les douleurs de teſte & des iointures, les paralyſies, conuulſions, & autres incommoditez qui ſuiuent ſes excés. Ie ſçay que l'on me dira qu'il n'eſt point à propos de ſe figurer vne antipathie & qualité occulte quand on trouue des cau-

ses toutes manifestes, assauoir la chaleur des fumées & vapeurs vineuses, lesquelles en partie s'insinuans en toute la substance moëlleuse du cerueau, font couler la pituite auparauāt immobile; en partie aussi chassans les esprits & se mettans en leur place, introduisent par accidant le froid, d'où les nerfs rendus plus foibles, prestent moins de resistance aux causes qui les molestent; ioint que le cerueau ainsi rafroidy amasse plus d'excremens qu'auparauant, par consequent les nerfs en reçoiuent dauantage. Ce que i'accorde facilement pour l'excés du vin pris en quantité démesurée: mais si les mesmes accidans ou semblables arriuent quand il est pris sobrement, comme nous voyons souuent les gouteux sur tous autres estre saisis de douleurs si tost qu'ils ont gousté du vin, nous ne pouuons en trouuer la cause que dans sa qualité occulte: car de l'attribuer à sa chaleur, cela n'est pas à propos, vû que les oignons, le poivre & autres aromats, quoy que plus chauds que le vin, ne causent rien de semblable; & de plus on sçait par raison & experience que la chaleur est amie des nerfs. Si l'on dit que sa penetrabilité est cause de ce que dessus, ie responds qu'elle ne sert que de vehicule à la chaleur, & n'agit que par elle, causant les fluxions par les moyens cy-deuant exposez, ce qui ne se peut faire en si peu de temps qu'en celuy dont nous voyons les gouteux trauaillez si tost qu'ils ont beu d'vn vin fort & subtil, lequel penetrant toutes les parties membraneuses, éueille les douleurs assoupies aux lieux où elles ont coustume de paroistre; émouuant non le cerueau, mais poignant seulement les membres affligez sans aucune fluxion, sinon lors que les douleurs continuant, il se fait attraction d'humeurs aux parties malades; d'où i'infere, que quand bien le vin ne causeroit point la conuulsion par les excremens que les fumées enuoyent au principe des nerfs, sa seule qualité toute nuë leur estant ennemie seroit suffisante de l'exciter; & que quand il l'excite, c'est par ces deux moyens, la qualité occulte hastant l'effet de la cause manifeste, & faisant perdre la parole & la vie par vn prompt assoupissement, ressemblant à vne vraye lethargie, en laquelle du commencement la matiere excrementeuse du cerueau, logée dans ses ventricules & épanchée par sa substance moëlleuse, aborde finalement à la source des nerfs, où elle excite la conuulsion de repletion, laquelle bien que de soy moins dangereuse que celle d'inanition, l'est icy bien autant par accidant, pource qu'elle arriue lors que les forces du cerueau sont desia diminuées par l'abondance des excremens, & la maligne impression des fumées vineuses, lesquelles estans legeres passent en peu de temps, & font peu de mal quand le cerueau est fort; comme au contraire elles durent long temps & blessent dauantage quand elles sont grossieres & le cerueau foible. Que si auant l'affoiblissement de celuy-cy la fievre suruient qui des-

seche la matiere peccante, & que les nerfs ne soient du tout occupez, l'esperance de garir est fort grande. Partant, vû les accidans qu'apporte l'excés du vin, notamment celuy de la conuulsion, il faut soigneusement l'euiter: & quand ce mal sera arriué, non seulement par le vin, mais par toute autre cause de repletion, vser de choses dessechantes & échauffantes, lesquelles doiuent bien faire puisque la fievre est de soy mal-faisante, pour en ce cas auoir vn heureux effet; qui est le sujet qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. PAr l'obstruction des arteres carotides, causée des vapeurs esleuées du vin, ou par l'obstruction mesme des nerfs qui empesche le passage de l'esprit animal.

2. Estans les arteres & les nerfs tellement occupez que l'esprit animal ne se peut plus faire, ny celuy qui est fait passer aux parties pour leur distribuer le sentiment & mouuement : que si la mort n'arriue, du moins il arriuera resolution de quelque membre comme apres vne longue apoplexie.

3. Qui soit proportionnée à la cause de la conuulsion, voire la surpasse en quelque sorte, afin d'en consumer la matiere: car si elle luy est inferieure elle augmentera plustost le mal qu'elle ne l'ostera. Icy la fievre fait le mesme que le vin, lequel bien qu'ennemy des nerfs ne laisse de les conforter par accidant apres l'yvresse, en consumant par sa chaleur les matieres froides dont ils sont imbus.

4. Qui est vn temps que l'on ne peut precisément definir, la qualité & quantité du vin iointes à la nature des corps le rendans plus long ou plus court. Quelques vns, dit Galien, sont desivrez le lendemain; d'autres en deux & trois iours: car comme toutes personnes n'ont pas mesme temps pour cuire & digerer leurs viandes; ainsi en est-il d'exhaler leur vin: les vins Grecs qui sont fort gros passent bien plus lentement que les nostres, plus paillets & deliez, qui ne tiennent les personnes en yuresse plus de sept ou huit heures pour l'ordinaire.

5. Apres que les vapeurs vineuses & les humiditez qui occupent les nerfs & les arteres sont dissipées & consumées.

APHORISME VI.

Qui tetano corripiuntur, intra quatuor dies intereunt: si verò hos superauerint, incolumes euadunt.

Ceux qui sont surpris de la conuulsion de [1] tension meurent [2] en quatre [3] iours, mais s'ils les peuuent [4] passer, ils sont garantis de ce [5] mal.

DISCOVRS.



A contraction violante des nerfs & des muscles vers leur principe se pouuant faire en trois manieres, és conuulsions, tant vniuerselles que particulieres, assauoir en deuant ou derriere, & en rectitude ou estat neutre; a donné occasion d'en establir trois differences nommées des Grecs ἐμπροσθότονος ὀπισθότονος & τέτανος; que nous tournons en François conuulsion anterieure, posterieure, & tensiue. Les deux premieres differences se font suiuant que les muscles antagonistes de part ou d'autre contiennent en eux la cause de la conuulsion, & la derniere arriue quand les mesmes muscles sont tellement affectez de part & d'autre qu'ils tiennent la partie affligée, roide & tenduë de telle sorte qu'elle ne se peut mouuoir en aucune maniere. Or comme la conuulsion est d'autant plus fascheuse qu'il y a plus de parties affectées, aussi celle-cy derniere soit vniuerselle ou particuliere, est plus mortelle qu'aucune des deux autres, l'vniuerselle sur tout; & entre les particulieres, celle qui tient le col & la teste roides auec telle violance, qu'outre qu'on ne la peut fléchir de part ny d'autre, le malade ressent de grandes & griéves douleurs: car iaçoit que ce mouuement de contraction qui se fait malgré la volonté soit tout semblable suiuant l'apparance au volontaire & libre, neantmoins il y a difference notable quant à la cause & à l'effet: quant à la cause, entant que la contraction volontaire des muscles se fait quand leur ventre qui est la partie du milieu se resserre vers leur teste en attirant sans violance la partie où ils sont inserez; là où dans la contraction non volontaire & forcée le muscle ne se gonfle pas pour attirer la partie qu'il meut, mais le nerf qui n'est point instrument volontaire le tire, & auec luy la partie qu'il auoit coustume de mouuoir: & quant à l'effet il arriue que les muscles & les parties où ils sont inserez par leurs tendons estans ainsi meus

contre l'intention de la Nature & malgré la volonté, sont tirez auec violance ; durant laquelle il se fait solution sinon de continuité, au moins de contiguité, toutes deux fort douloureuses, & ce d'autant plus que ce tiraillement est rude & violant, comme dans l'égale contention des muscles antagonistes ; ce qu'estant il n'est point estrange de mettre cette espece de conuulsion au rang des maladies tres-aiguës & mortelles, ny hors de raison à nostre Hippocrate d'y donner quatre iours de terme, dans lesquels il faut de necessité que les malades meurent apres estre accablez de douleurs & veilles continuelles qui amenent les défaillances & syncopes. Que si le tiraillement susdit est moins violant, & ne se fait pas trop promptement, lors la douleur sera legere, voire par fois comme imperceptible, & les autres accidans de mesme, notamment quand les inanitions & repletions du cerueau & des nerfs sont mediocres & non encore paruenus au dernier degré, qui est signe que les malades seront garantis. Cela trompe par fois pourtant, assauoir quand la cause du mal occupe trop fort le cerueau, & rend les parties insensibles aux douleurs que la conuulsion leur deuroit causer, comme il paroist és fievres accompagnées de phrenesie, où les malades n'ont aucun sentiment douloureux, bien que la cauleur leur fust tousiours presente. Partant le Medecin doit en ce cas faire son Prognostic, non sur ce qu'il voit, mais sur ce qu'il doit iuger, & ne pas asseurer de la garison du malade pour le voir ne point souffrir de douleur : comme aussi ne point negliger les remedes propres, suiuant qu'il connoist le mal estre plus ou moins pressant ; qui est le profit que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi peut arriuer par inanition ou par repletion, mais plus souuent par celle-cy ; estans les excremens du cerueau tout à coup precipitez sur l'origine des nerfs, qui les rend également affectez ; ceux-là sur tout qui sont destinez pour mouuoir les parties plus prochaines, comme le col, duquel la conuulsion tensiue s'entend particulierement, n'estant celle qui vient aux autres parties de telle importance.

2. Tant par les douleurs violantes, inquietudes & deffaillances, que par l'empeschement de la respiration, procedant de ce qu'vne portion de la quatriesme paire des nerfs allans aux muscles de la nuque du col, & portée au diaphragme, ne peut suffire à son mouuement.

3. Qui est le terme des maladies tres-aiguës comme celle-cy.

4. La violance du mal se passant suiuant les forces de la Nature, qui preste resistance tant qu'elle peut; & la qualité de la matiere qui par fois se resout en vent & se dissipe de mesme.

5. Pource que la cause estant dehors les parties se remettent auec le temps en pareil estat que deuant.



APHORISME VII.

Epilepsia ante pubertatem amotionem recipit: post vicesimum verò quintum annum ferè comitatur ad mortem vsque.

Ceux qui sont attaquez du haut [1] mal auant la [2] puberté peuuent en estre [3] deliurez: mais quand il se fait apres vingt & cinq [4] ans, il tient pour la plus part compagnie iusques [5] à la mort.

DISCOVRS.



EL mal est garissable en vn temps qui ne l'est pas en vn autre: les changemens qu'apportent les âges, & la maniere de viure alterans le temperament naturel des corps, leur donnent des dispositions diuerses à souffrir, ou resister aux infirmitez qui les attaquent au progrés de la vie, & à celles dont ils ont esté attains à l'instant de leur naissance, ou peu apres. Celles qui viennent durant le cours de la vie ayans des causes plus manifestes que celles de naissance, sont les plus faciles à garir, notamment aux premiers âges: mais les autres dépendans des principes de la generation ont des causes plus cachées, & partant ne rencontrent pas bien facilement des remedes propres. Tels sont les maux hereditaires, comme la goutte, la grauelle, le mal caduc, & autres, desquels ce dernier est le plus cruel, tant à cause de la grandeur & violance de ses symptomes, que de l'incertitude du temps qu'il arriue, attaquant indifferamment des personnes de tous âges, & ses accés se renouuellans lors que l'on s'y attend le moins; d'où les malades encourent par fois des perils extrémes par les cheutes, soit au feu, soit en l'eau, ou dans quelques precipices: ce qui n'arriue que trop souuent. On definit communément l'epilepsie vne conuulsion de toutes les parties du corps, arriuant par interualles auec lesion des fonctions de l'esprit & des sens.

En cette maladie le cerueau est tousiours blessé, mais non pas tousiours affecté premierement & de soy, car la cause par fois en vient d'ailleurs : ce qui fait establir deux differences generales d'epilepsie, l'vne essencielle, l'autre par consentement : l'essencielle a sa matiere legere aux ventricules du cerueau pour l'ordinaire, qui est vne pituite excrementeuse dont ils sont demy pleins, laquelle s'émouuant, non d'elle mesme, mais par vn effort de Nature, taschant de la chaßer quand sa quantité ou sa pourriture la greuent, s'enfle dans les mesmes ventricules, d'où les esprits animaux sont contraints de déloger; en suitte dequoy arriuent la cheute & le mouuement conuulsif : celle-là pource que les nerfs qui ne se peuuent passer de leurs esprits en sont dépourueus en vn instant; celuy-cy parce que les mesmes nerfs se sentant destituez de ce qu'ils cherissent tant, & greuez de ce qui leur est contraire, s'émeuuent & retirent vers leur principe pour exciter encore plus la faculté animale à chasser & secoüer cette matiere nuisible, & leur enuoyer en la place ce qui les anime & fortifie. Telle epilepsie ne differe de l'apoplexie que du plus ou du moins, en ce que dans l'epilepsie les ventricules ne sont plains qu'à demy, & dans l'apoplexie (i'entens la vraye) ils le sont entierement. Il y en a qui ont remarqué des abscés, ou la pourriture de quelque portion des membranes du cerueau, estre causez de ce mal, mais telles sont fort rares, & ne peuuent pas estre de longue durée : que si nous auons vne fois obserué le semblable d'vn abscés au ventricule droit du cerueau en vne deuote Religieuse, qui a duré plus de deux ans, c'est vn exemple dont le pareil n'arriuera peut-estre de cent années. L'epilepsie qui vient par consentement, est de deux sortes, l'vne procede du dedans, assauoir des visceres, notamment du ventricule, & aux femmes grosses, de la matrice : l'autre a sa cause logée en quelque partie externe & commode à se faire sentir, au pied, à la main, ou bien à quelqu'autre membre. Le moyen plus ordinaire de connoistre ces differences est qu'en l'epilepsie essencielle les malades tombent, aucuns en vn instant & sans s'apperceuoir de leur cheute, laquelle ne leur est indiquée par aucun signe, si ce n'est par fois quelque douleur & pesanteur de teste, assoupissement, & engourdissement : mais celle des visceres est precedée de douleur d'estomac, componction, dégoust, & frequentes défaillances : & celle qui a son foyer en quelque partie externe a pour auant-courier, comme vn certain vent froid qui se glisse sensiblement le long des parties qu'il trauerse iusques au cerueau, où estant, le mal se declare. Or tant la vapeur maligne esleuée du ventricule ou de la matrice, que le vent froid ve-

uant d'vne partie exterieure estans portez au cerueau dont ils sont ennemis; celuy-cy se roidissant à l'encontre & comme voulant combatre les qualitez malignes qui l'attaquent se donnent de fortes secousses, dont ses membres & nerfs estans affectez par communication se fait le mouuement epileptic, auquel les malades perdent iugement & connoissance, sont sans veuë & sans oüye, & ne sçauent apres l'accés ce que l'on a fait pour eux, & ce qui s'est passé en leur endroit; ils écument, laschant leurs excremens & la semence mesme; se plaignent par fois, & par fois ne disent mot. Tous lesquels accidans suiuant le plus & le moins rendent le mal cruel ou supportable, mais tousiours redoutable, quand ce ne seroit qu'à cause de la difficulté de sa garison, laquelle est d'autant plus difficile, que plus on auance dans l'âge; notamment lors que le mal est essenciel au cerueau, duquel il n'y a point espoir de garir passé vingt-cinq ans, dont nous aduertit cét Aphorisme; de la doctrine duquel outre le Prognostic il nous sera loisible de tirer cette vtilité d'entreprendre hardiment la garison auant que le mal soit trop enraciné, & cependant que l'âge & les forces le permettent. Et si l'epilepsie est idiopathique, de dessecher & fortifier le cerueau; si sympatique, de destourner la cause du mal en purgeant l'humeur peccant, & fortifiant les parties qui euaporent les fumées malignes en haut, & en l'vne & l'autre ne point oublier les remedes conuenables, qui par occulte ou manifeste proprieté font la guerre à cette maladie.

Explication.

1. AInsi nommé, ou à cause de la partie où il est, qui est la plus haute du corps, assauoir la teste, ou pource que l'on croit qu'il deriue d'enhaut, c'est à dire du Ciel, & qu'il y a quelque diuinité en sa cause. Il est aussi appellé mal caduc, pource que les malades tombent: comme aussi maladie comitiale, à cause que dans les comices ou assemblées publiques, ceux qui y estoient subiets auoient coustume de tomber, & que les assemblées se rompoient quand quelqu'vn y tomboit, les Anciens prenans telle cheute pour mauuais augure, & ne deliberans de rien à ce suiet. L'Euangile l'appelle maladie lunatique, pour ce qu'ordinairement elle vient aux changemens de Lune. Remarquons en passant que le texte Grec parle en pluriel, pour monstrer que ce mal prend en diuerses manieres.

2. C'est à dire dans la premiere ieunesse, & l'enfance où ce mal semble estre familier, d'autant que les enfans ont le cerueau

fort

soit humide ; & les nerfs foibles, & qu'estans gourmans ils amassent beaucoup de cruditez.

3. Les excremens phlegmatics se desséchans auec l'âge, les nerfs se fortifians à mesure qu'ils se dessechent, & les personnes deuenans plus reglées en leur viure. Le texte d'Hippocrate ne met pas garison, mais mutation, comme s'il vouloit dire que sans autres remedes les changemens d'âges, d'air & de maniere de viure, peuuent terminer ce mal.

4. Voire mesme depuis l'enfance, continuant malgré les remedes iusques à cét âge.

5. Assauoir ceux qui sont epileptics par premiere affection du cerueau, lequel est tellement humide que l'âge ne le peut dessecher ; ioint que par vn si long temps le mal se tourne en habitude. Que s'il arriue apres cét âge, il sera d'autant pire que l'on en sera plus reculé, comme dans la vieillesse, quand il y a meslange de pituite & melancolie. Et quant à ceux qui sont malades par sympathie & communication, il est plus aisé d'en garir : comme quand la vapeur bilieuse esleuée du ventricule cause cét accident, il est curable au temps que l'on approche l'âge de consistance, où le temperament bilieux se changeant en melancolic, le cerueau n'est plus interessé de telles vapeurs.



APHORISME VIII.

Qui pleuritide laborant, nisi intra dies quatuordecim supernè repurgentur, ijs in empyema fit mali translatio.

Si les pleuretics [1] ne sont purgez par le [2] haut en quatorze [3] iours leur mal se tourne en [4] suppuration.

DISCOVRS.



OMME l'action la plus necessaire qui soit à la vie, est la respiration, aussi les plus redoutables maladies, sont elles qui luy donnent de l'empeschement, entre lesquelles la pleuresie tient vn des premiers rancs, en ce qu'outre la douleur violante & poignante dont elle empesche la libre dilatation de la poictrine, la fievre luy fait perpetuelle compagnie, durant laquelle la

shaleur des visceres estant redoublée l'on a besoin d'vne double respiration, que pourtant on ne peut esperer, puisque mesme la liberté de la simple est déniée, cause pour laquelle cette maladie est la plus funeste de toutes celles de la poictrine, dont la consequence est qu'estant la chaleur redoublée sans que celle-cy puisse attirer vn rafraichissement suffisant à la temperer, les suyes & fumées sont retenuës, qui non seulement augmentent la difficulté de respirer, mais de plus irritent les poulmons & la trachée artere, dont arriue la toux, & en suitte la fluxion sur la partie malade. L'on définit communément la plevresie vne douleur de costé poignante auec fievre & respiration difficile: on en fait deux differences generales, assauoir vraye & fausse, desquelles on tire plusieurs diuisions, tant du lieu, de la douleur, que de la matiere qui l'entretient, dont on peut consulter les Autheurs, nous suffisant de parler de la vraye plevresie, qui est proprement l'inflammation de la membrane qui reuest les costes, & des muscles qui sont és espaces d'icelles, ainsi que la fausse est l'inflammation de leurs muscles externes. Cette vraye plevresie, comme la plus reguliere, est celle dont traite cét Aphorisme, nostre diuin Maistre luy donnant pour le plus long terme, celuy de quatorze iours, qui est le dernier des maladies vrayement aiguës, durant lesquels il faut pour garir qu'ils iettent par les crachats la matiere qui l'entretient, laquelle d'ordinaire est sanguine ou bilieuse; par fois aussi pituiteuse, non à la verité purement telle, mais meslée de l'vn ou l'autre de ces deux humeurs, ne pouuant la seule pituite auoir les qualitez qui accompagnent tousiours la matiere de la plevresie, assauoir la chaleur, acrimonie & tenuité, dont la premiere est celle qui entretient la fievre; la seconde, la douleur poignante, & la troisiesme estant necessairement requise, tant pour la descente de l'humeur, des veines capillaires, en l'espace des costes & de la membrane, que pour son passage au trauers de la membrane susdite pour aller aux poulmons & estre craché. Cette matiere ne peut iamais estre melancolique, ny simple, ny meslée: simple, pource qu'elle est trop froide & trop terrestre, ioint qu'elle ne se peut amasser en quantité suffisante pour causer ce mal: meslée, d'autant qu'elle incrasseroit & époissiroit les autres humeurs, les rendans inhabiles aux passages susdits, assauoir des veines en l'espace des costes & de la membrane, & d'icelle au poulmon. Or cette matiere dériue de quatre endroits en l'espace susdit, assauoir par la veine intercostale, qui a son siege en la plus haute partie des costes; par la veine sans pair qui suit celle des basses costes, laquelle quoy que cette veine n'occupe que le costé droit, en peut faire autant au gauche qu'en celuy-cy, attendu qu'elle y enuoye des rameaux au nombre de huit, qui nourrissent les muscles intercostaux

des huit costes inferieures. Les deux autres passages de la matiere plevretique suit par la veine mammaire, dont se fait la plevresie du mediastin; & par la thoracique, dont se forme la douleur à la pointe de l'espaule que l'on tient la plus cruelle de toutes. Plus ces matieres sont subtiles, comme dans la plevresie vrayement bilieuse, plus le mal est dangereux, pource que passant d'vn lieu en vn autre elles font tousiours distension & solution de continuité nouuelle; d'autant aussi que partie de leur serosité resudant au poulmon, & irritant ses arteres, cause ou entretient tousiours la toux, d'où arriue accroissement de douleur, & fluxion nouuelle sur la partie. C'est telle serosité aussi bien que l'acrimonie des suyes & fumées qui cause les toux seches, ne pouuant l'air des poulmons la pousser dehors, à cause qu'estant fort deliée elle se diuise incontinent, & ne luy donne point de prise sur elle: la pituite aqueuse qui distille du cerueau au commencement des rheumes, fait le mesme, & excite les fluxions. Ces toux seches se changent en toux humides, lors que la matiere se cuisant & gardant encore sa subtilité passe de la membrane aux poulmons, esquels elle acquiert vne époisseur mediocre pour estre crachée; i'entens quand elle est loüable & vient facilement, car plusieurs crachent souuent & abondamment, lesquels pourtant ne garissent pas, pource que la matiere qu'ils iettent sort plustost par son propre regorgement que par force de Nature, & quoy qu'abondante, n'est iamais cuite; que si elle sort partie cuite, partie cruë, c'est signe que de verité Nature a de la force, mais que nonobstant elle est au hazard de succomber à cause de la fluxion & nouuel abord des matieres qui se fait en la partie malade. Que si tout vient à bien, le plustost que les crachats viennent & sortent abondamment, c'est le meilleur; comme les signes contraires font tousiours mal augurer, soit à la mort, soit à l'empyeme dont il est question en cét Aphorisme, de la doctrine duquel nous apprenons à le predire quand les accidans de la plevresie cessent sans auoir craché: & de plus nous recueillons que pour l'euiter nous deuons faire en temps & lieu les euacuations necessaires, & prouoquer les crachats tant qu'il nous sera possible.

Explication.

1. A Sçauoir ceux qui sont trauaillez de la vraye plevresie, que l'on distingue de la fausse, en ce que dans celle-cy l'on ne peut reposer sur le costé malade, attendu que l'inflammation est aux muscles de dehors, & en la vraye on y repose mieux, pource que la matiere qui fait distention de la membrane est en son repos: là où quand on se met sur le costé

sain elle charge cette membrane, y causant extension, & excitant la suffocation: mais à vray dire en l'vne & en l'autre le malade se trouue mieux sur le dos qu'autre part.

2. C'est à dire, ne iettent leurs crachats, en quoy consiste l'esperance de leur salut: car cette matiere estant tout à fait contre nature ne peut estre retenuë qu'au preiudice du malade. Tels crachats doiuent estre iaunes, ou rouges, bien meslez auec la pituite, logée aux poulmons, de consistance mediocre, & doiuent soulager le malade: ceux qui sont autres sont suspects & malins.

3. Qui est le terme plus ordinaire des maladies aiguës. Si cette matiere purulente sort plustost il vaut encore mieux. Cecy se doit entendre, non du iour que l'on a commencé de cracher, mais du commencement de la douleur de costé, laquelle par fois vient auec la fievre, & par fois n'arriue que quelque temps apres.

4. Qui n'est autre chose qu'vn amas de pus en la capacité de la poitrine où le poulmon est tout bagné. La squinance & peripnevmonie causent par fois cét amas aussi bien que la plevresie, mais celle-cy plus frequemment. Les plevresies pituiteuses, assauoir celles que nous auons dites en nostre Discours, estre faites du meslange de la pituite auec le sang ou la bile, se terminent souuent en tels abscés, tant pource que leur matiere est plus époisse que la sanguine & bilieuse, & qui partant ne peut aisément trauerser la membrane succingente, qu'à cause que la pituite estant vn humeur froid, ne produit pas des fievres si violantes que les susdits, lesquels viennent rarement à telle suppuration, mais passent par les crachats, ou bien causent la mort auant que cela puisse arriuer.



APHORISME IX.

Tabes iis maximè ætatibus fit quæ à decimo octauo sunt ad tricesimum quintum.

La tabidité [1] se fait principalement depuis l'âge de dix-huit ans iusques à trente-cinq [2] ans.

DISCOVRS.



QVAND non seulement le sang sur-abonde, mais aussi qu'il excede en chaleur & deuient bilieux outre son ordinaire; l'abondance d'vne part & l'acrimonie d'vne autre, sont cause que les vaisseaux gonflez & rongez tout ensemble, se diuisent beaucoup plus frequemment & aisément à la moindre secousse qui arriue, que quand il n'y a que la quantité ou qualité qui pechent separément, cause pour laquelle depuis dix-huit ans iusques à trente-cinq, ou enuiron, temps auquel les humeurs ont coustume de pecher en l'vn & l'autre de ces excés, arriuent les flux de sang du nez, & les ouuertures ou ruptures de vaisseaux, & autres parties, d'où à raison de la condition d'icelles se forment des abscés & vlceres, plus ou moins dangereux suiuant la facilité ou difficulté de leur garison, & la foiblesse ou puissance de leur cause, entre lesquels ceux des poulmons sont à redouter tous; car leurs vaisseaux estans diuisez par rupture ou erosion ne peuuent se reünir aisément; non plus que leur chair regenerer quand elle est vlcerée: ioint que ces accidans ne leur arriuent que d'vne cause fort puissante, vû la tissure des veines du poulmon, qui sont toutes productions de la veine arterieuse qui sort du ventricule droit du cœur, laquelle ayant tunique d'artere est cinq fois plus époisse que les veines des autres parties, partant bien plus difficile à rompre, & aussi à revnir quand elle est rompuë. Et quant à la garison, comme ainsi soit que tous vlceres ont besoin d'estre desséchez, & que la partie où ils sont soit en repos, & reçoiue aisément les remedes que l'on y veut porter: ces trois choses manquent à ceux des poulmons, lesquels sont incessamment humectez de la pituite du cerueau, sont en mouuement continuel, & donnent fort peu d'entrée aux remedes que l'on y veut enuoyer. Mais d'où vient qu'en ces âges le sang est plus chaud & abondant qu'en l'enfance & puerilité, ou bien en celuy de consistance, vû que le contraire deuroit estre si nous en considerons les causes, efficiente & finale, assauoir l'efficiente en l'enfance, & la finale en l'âge de consistance? car quant à l'efficiente qui est la chaleur naturelle, certainement elle est sans contredit beaucoup plus forte aux premiers âges qu'aux suiuans, en tesmoignage dequoy les enfans sont fort impatiens du ieusne, & voudroient manger incessamment: & quant à la finale, qui est la nourriture, comme en l'âge de consistance, assauoir à quarante ans ou enuiron, les corps sont plus gros, & en meilleur point que dans l'ado-

leſcence & ieuneſſe; auſsi doiuent-ils auoir plus de ſang pour leur entretien & nourriture qu'aux ſuſdits. A quoy ie reſpons pour l'enfance & puerilité, que veritablement la chaleur naturelle y eſt pluspuiſſante qu'aux âges plus auancez, & que comme l'on y mange dauantage, qu'auſsi l'on y fait plus de ſang, mais que pourtant le meſme ne s'y trouue pas ſi copieux qu'il deuroit, pource qu'il eſt employé non ſeulement à la nourriture, mais auſsi à l'accroiſſement des parties. Et quant à l'actiuité de la chaleur, qu'elle y eſt moindre que dans l'adoleſcence & ieuneſſe, attendu que la grande humidité des enfans empeſche qu'elle n'éclate & s'effarouche, comme elle fait aux aages ſuſdits, eſquels le corps ayant pris ſon ply, la nourriture qu'il reçoit n'eſt plus employée qu'au ſimple entretien des parties: & pourtant comme il eſt fort chaud, à cauſe que l'humidité de l'enfance eſtant deſſechée n'empeſche plus l'actiuité de la chaleur, il ne laiſſe de faire beaucoup de ſang, lequel eſtant reſtraint és veines rompt ſouuent ſes digues, notamment és grands mouuemens du corps & de l'eſprit, comme les exercices violans, & la colere, où ces aages ſont enclins. Et pour l'aage de conſiſtance, i'accorde que les parties eſtans plus groſſes, comme le corps y a pris ſon embonpoint, elles ont auſsi apparamment beſoin de plus de nourriture: mais ie dis que le corps commençant à ſe rafroidir il ne ſe fait pas telle diſsipation de ſa ſubſtance comme dans la ieuneſſe, & que partant il n'a pas beſoin de pareille quantité de ſang, attendu que celuy qu'il fait eſt touſiours plus que ſuffiſant de l'entretenir, là où la ieuneſſe a beſoin d'en faire beaucoup pour ſuffire à la continuelle diſsipation de ſa ſubſtance, qui ſe fait plus abondante qu'en aucun des aages au deſſus & au deſſous; & ce à raiſon de la chaleur exceſsiue de cét aage, qui rend le ſang extremement bilieux & acre, à quoy contribuent beaucoup les débauches qui s'y commettent plus qu'aux ſuſdits: pource que les enfans ſont empeſchez de s'y porter à cauſe de la crainte, & que les plus aagez en ſont retenus par raiſon & iugement. De là vient, tant par la naturelle diſpoſition du corps, que par celle qui eſt acquiſe, que les ruptures de vaiſſeaux arriuent és lieux, notamment où le ſang eſt le plus boüillant, comme au poulmon. Ce qu'eſtant, ceux de cét aage doiuent prendre garde à eux, évitans ce qui leur peut cauſer tels accidans, & corrigeans leurs défauts de cette part par rafraichiſſemens & raiſonables euacuations de leur ſang; qui eſt l'vtilité que l'on tirera de cét Aphoriſme.

Explication.

1. DOnt la cause ne vient du cerueau comme aux defluxions acres, de la pituite salée, tombant par fois sur le poulmon; non de l'acrimonie du pus des empyemes dont ce viscere est aucune fois imbu, mais de l'abondance & chaleur de son sang, lequel a rompu ses digues, d'où suit vne maigreur vniuerselle, d'autant que le cœur principe vital qui tire l'air des poulmons pour son rafraichissement est affecté de la puanteur de l'vlcere, d'où vient la fieure hectique: & que d'ailleurs cét vlcere à guise d'vn loup rauissant extorque du ventricule droit du cœur plus de nourriture qu'il ne luy en peut fournir, dont est soustraite la matiere des esprits.

2. Qui sont les temps de la puberté, de l'adolescence, & de la ieunesse, où les veines se rompent plus aisément qu'aux autres âges, pource que le sang est plus abondant & chaud qu'aux susdits, assauoir par intension de chaleur, non par extension, laquelle est familiere à l'enfance; cette rupture arriuant ordinairement quand les hemorrhagies, familieres à ces âges, sont supprimées, ou par le vice de la diete, & autres excés qui s'y pratiquent.

APHORISME X.

Quibus ex angina in pulmonem mali fit conuersio, ij intra dies septem moriuntur: Si verò hos effugerint, purulenti euadunt.

Ceux dont la [1] squinance se décharge sur les [2] poulmons meurent en sept [3] iours, lesquels s'ils [4] échapent ils deuiennent purulents [5].

DISCOVRS.

SOIT que les humeurs precipitez du cerueau tombent sur le larynx & l'œsophage, soit dessus le poulmon, du premier coup, soit qu'ils passent des deux premieres parties sur la derniere, il est certain que telles fluxions ostent l'vsage de la respiration, & consequemment priuent les hommes de la vie en fort peu de temps,

pource que le cœur est frustré de son rafraichissement ordinaire, qui est l'air, & estouffé de ses propres fumées par l'empeschement qu'il a de les exhaler. Cecy arriue és squinances & catarrhes suffoquans : ceux-cy procedans parfois immediatement du cerueau qui se décharge sur les poulmons, & par fois des squinances susdites, dont la matiere s'est premierement arrestée sur le larynx ou l'œsophage, celle du larynx plus perilleuse, comme ostant la respiration, celle de l'œsophage quelque peu moins, empeschant le passage des alimens dont on se peut passer bien plus long temps que de respirer : toutefois comme ces parties s'auoisinent de fort prés, il est bien mal-aisé que la tumeur de l'vne ne presse l'autre, & si elle n'abolit du tout son action, du moins ne luy donne vn notable empeschement, notamment és vrayes & fortes squinances, comme celles qui ne paroissent point à l'exterieur, desquelles, Dieu aydant, nous parlerons en leur propre lieu : entre celles-cy les plus perilleuses sont celles qui s'attachent aux muscles propres du larynx. Or comme Nature tasche de repousser non seulement ce qui luy est nuisible, mais aussi de s'euertuer puissamment quand les actions qui luy importent le plus sont empeschées, il arriue que redoublant ses forces à mesure qu'elle est pressée, elle repousse cét humeur nuisible du passage de l'air tant qu'elle peut : mais comme il est grossier ou copieux il ne sçauroit si tost passer au dehors pour s'exhaler, ou pour former vn abscés, & au lieu de trauerser il tombe de son propre poids sur l'organe principal de la respiration, qui est le poulmon, desia trop pressé par la compassion du larynx. Ce viscere pourtant, comme il est ample, peut receuoir cette chute d'humeurs auec moins de hazard pour la vie que non pas les muscles susdits, pourueu qu'ils ne tombent pas trop à coup & estouffent l'air és productions & conduits de la trachée artere, semez par tout le corps des poulmons, & que la fluxion ne continuë pas long temps, ou se renouuelle peu apres la premiere décharge; ce qu'estant, il faudroit succomber bien tost & en moins de sept iours, qui est le terme icy posé par nostre Hippocrate. Le poulmon receuant donc ces humeurs, sans estre trop abondans, effarouchez, ou tombans tout à coup, & les cuisant auec le temps, il les épanche par apres en la capacité de la poitrine, où croupissans & se tournans en matiere purulente ils font ce que nous appellons empyeme, lequel est fort rarement salutaire, vû le dommage que l'on en a reçeu, & que l'on reçoit encore, le poulmon estant bagné dans vne matiere acre, puante & maligne, qu'il a couué long temps en son propre sein. De maniere que si l'on ne meurt tost de telles fluxions, finalement on en mourra tard : c'est pourquoy il se faut bien garder où telles squinances sont bien tost disparuës sans aucune manifeste décharge de negliger les malades, mais tascher par

tous

tous moyens à empescher que la matiere ne tombe sur les poulmons; ou si elle y est tombée, d'essayer à l'en tirer par les crachats auant qu'elle se pourrisse: qui est outre le Prognostic que l'on peut faire en tel cas, l'vtilité que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. Laquelle se fait lors que la matiere sanguine ou bilieuse qui se décharge des veines iugulaires sur l'œsophage ou trachée artere, ou bien la pituite precipitée du cerueau sur les mesmes parties, y contractent inflammation.

2. Soit qu'auant que de venir à suppuration il quitte son premier foyer, soit qu'apres auoir suppuré il tombe sur cette partie. Galien dit que l'on connoist par le poux si la squinance est passée au poulmon; car quand il est dur, inegal & sans ordre, c'est signe que la matiere y est tombée: mais quand il est mol, égal & bien ordonné, auec vne respiration égale & facile, c'est vn indice qu'elle est passée ailleurs.

3. Non que cela doiue necessairement arriuer, mais pource qu'il arriue ainsi à la plus part: or ces iours ne sont pas à compter du commencement de la squinance, mais de la décharge de sa matiere sur le poulmon.

4. La furie de la matiere estant domptée par les forces de Nature, & les fluxions entierement cessées.

5. Quand la matiere se pourrit au poulmon & se forme en abscés, lequel se creuant elle tombe dans la capacité de la poitrine.



APHORISME XI.

Qui tabe vexantur, si sputum quod extussiunt, carbonibus iniectum olet grauiter, & capilli defluunt, perniciosum signum.

Si le pus que les [1] phthisics crachent [2] en toussant [3] estant ietté sur les [4] charbons est puant, & si les cheueux tombent [5] de la teste, c'est vn signe [6] mortel.

DISCOVRS.



LORS qu'on voit la chaleur naturelle manquer, & la nourriture défaillir à vn corps en vn mesme temps, ce sont marques d'vne perte ineuitable de la vie, puisque mesme chacun de ces signes separément peut augurer la mesme chose auec sertitude. Cecy paroist manifestement en la tabidité, lors qu'elle est dans le plus haut point de sa malice, & que non seulement la nourriture qui aborde au poulmon, assauoir le sang que le ventricule droit du cœur luy verse par la veine arterieuse, contracte pourriture : mais aussi sa propre chair deuient toute sanieuse & purulente, sortant ainsi par les crachats, dont la puanteur, par fois insupportable, tesmoigne l'insigne corruption de la partie dont ils procedent; qui est telle, que sa propre substance & la nourriture qui luy deuroit seruir, se conuertissent en vne mesme matiere purement inutile & excrementeuse, ce qui est vne des principales coniectures du manque de la chaleur naturelle, non seulement en cette partie, mais aussi par tout le reste du corps, puisque le cœur estant affecté par le voisinage & dépendance mutuelle d'office, ne fait plus que des esprits impurs, encore en si petite quantité qu'ils ne sont pas capables d'élargir les faueurs de ce prince des visceres aux parties qui ont besoin de ses liberalitez; & de là vient qu'en estans priuées elles ne peuuent prendre nourriture valable, de laquelle encore vne partie leur est rauie par l'vlcere qui deuore sans cesse le poulmon, & par la fievre hectique qui leur est inseparablement attachée; ainsi tout le corps amaigrit, les fibres restent seuls aux muscles, dont la chair est toute consumée, le cuir perd la viuacité de sa couleur, deuient liuide & basanné, les ongles se font crochus, restans découuerts jusques à la racine; & finalement les cheueux tombent, estant leur racine dessechée faute de l'excrement propre à leur entretien, qui est partie de celuy de la derniere coction, laquelle ne se faisant plus, faute d'aliment suffisant, cét excrement necessaire à engendrer le poil ne s'y peut rencontrer, ny suffisamment, ny de telle qualité qu'il doit estre pour cét ouurage; ioint à cela la siccité du cuir, lequel ressemble à vne terre trop seche qui laisse mourir les plantes qu'elle nourrissoit lors qu'elle estoit mediocrement humide. Telle maniere de crachats procede des poulmons vlcerez, dont la substance corrompuë deuient d'autant plus vicieuse qu'elle estoit loüable auant sa corruption; car la chair du poulmon a cét auantage sur celle non seulement des autres visceres, mais du reste du corps, d'estre la moins corruptible de toutes, comme estant

nourrie d'vn sang tres-subtil que le cœur luy raffine tout exprés, & ayant vn perpetuel mouuement, au moyen duquel elle chasse toutes les superfluitez & excremens de la derniere coction qui d'ordinaire greuent les autres. Que si les crachats sont blancs, sans meslange, de couleur ou substance estrangere, & ont peu de mauuais odeur, ainsi qu'à ceux dont le mal n'est point entretenu par continuelles fluxions du cerueau, & auant qu'il y ait vlcere formé; par exemple, quand il vient de causes externes, supposé d'auoir respiré long temps vn air trop froid ou trop chaud, qui ait desseché le poulmon: comme le mal n'est pas si pressant que l'autre, & a des causes manifestes, aussi est-il moins mortel, & en effet garissable si l'on y regarde de prés. Mais quoy qu'il en soit, la tabidité est vne maladie redoutable extrémement de quelque biais qu'on la veüille prendre, quand ce ne seroit qu'elle est contagieuse, estant dangereux à vn homme sain d'haleiner de prés vn qui a les poulmons vlcerez & corrompus. Comme donc elle est à craindre, aussi la faut-il euiter; que si d'abord cela ne se peut faire, & qu'elle arriue par inaduertance, il faut y donner ordre dés le commencement, sinon elle donne la mort infaillible dans le progrés, sur tout quand elle est à tel point que la met Hippocrate en cét Aphorisme; qui est le fruit que nous deuons tirer de sa doctrine.

Explication.

1. A Sçauoir ceux qui ont les poulmons vlcerez auec vne fievre lente, douce, & legere en apparence, qui flate du commencement, laquelle degenere en vne hectique, qui est aussi bien sans remede, que les vlceres de cette partie, quand elle est entierement establie.

2. Tel crachat est composé de la pituite distillante du cerueau, & de la matiere purulente des poulmons, qui par fois monstre plusieurs & diuerses couleurs toutes suspectes de malice, comme la noire, la verte, la rousse; tantost auec meslange de sang, & souuent sans aucune teinture semblable.

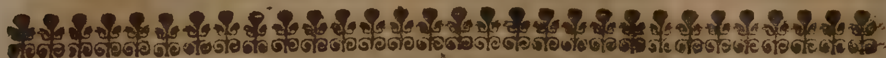
3. Qui est le mouuement par lequel le poulmon chasse ses superfluitez.

4. La chaleur desquels consumant la matiere pituiteuse, qui par sa froideur empesche partie de la puanteur, fait que le pus échauffé se fait sentir tel qu'il est, & par son odeur declare sa pourriture.

5. Tant par relaxation des pores, & siccité du cuir, que par

faute de nourriture suffisante & loüable.

6. Car il dénote l'extinction de la chaleur naturelle, & le manque de nourriture aux parties.



APHORISME XII.

Quibus per tabem capilli defluunt ijs fluxione alui superueniente in propinquo mors.

Les tabides [1] ausquels le poil tombe de la teste, meurent à l'arriuée d'vn flux de [2] ventre.

DISCOVRS.

LES crachats puants & purulents auec la cheute du poil, sont bien des signes indubitables de la mort dans la tabidité: mais le flux de ventre ioint aux susdits, signifie qu'elle est toute prochaine. Les deux premiers monstrent que la chaleur naturelle s'esteint, & que la nourriture manque n'estant copieuse, ny de telle qualité qu'elle deuroit estre, & le dernier declare non seulement le défaut de nourriture, & l'extinction de la chaleur: mais la resolution entiere des parties, la perte de leur substance, & tout ensemble de l'humeur radical, qui est la base de la chaleur & nourriture, comme celuy par qui sont viuifiées toutes les parties, & sans lequel l'ame & les esprits ne peuuent subsister au corps. Or ce flux arriue dans la tabidité, non par colliquation de la graisse & des chairs, comme pensent quelques vns, car telle matiere ne passe point au ventricule, & si elle doit s'écouler quelque part ce sera plustost auec les vrines que les gros excremens: mais pour l'ordinaire elle se consume en chaque partie, sert de proye à la chaleur estrangere, & passe en sueurs, si ce n'est la graisse mesme des intestins qui s'écoule auec tels excremens. Ce flux se fait donc par la debilité de la faculté concoctrice & retentrice du ventricule & des intestins, lesquels en partie ne pouuans cuire les alimens qu'ils reçoiuent, en partie ne les pouuans retenir, quoy que fort legers, pource que le moindre faix leur est douloureux, sont contraints de lascher le tout, soit crud, soit demy cuit, mais pour l'ordinaire corrompu: ioint à ce l'estat des veines mesenteriques, estans resserrées en elles mesmes, c'est à dire leur dessus & dessous colé l'vn contre l'autre pour estre vuides de sang, ne donnent plus de passage au chile qui deuroit entrer au foye: & de

plus n'ont aucune vertu de l'attirer, pour l'extreme débilité qui leur est commune auec les autres parties, laquelle est encore augmentée par la descente d'vne matiere catarrhale du cerueau, qui rendant leurs conduits lubriques & coulans, est cause que rien ne s'y peut arrester, mais passe en vn moment de telle sorte, que le corps ne reçoit plus aucune nourriture, laquelle luy manquant de dehors, comme il n'a plus de matiere au dedans propre pour y suppléer, il faut mourir incontinent apres: Que si cette matiere prend son chemin par le ventricule au commencement de la maladie, ou quelque peu dans le progrés, & que par ce moyen la toux vienne à cesser par le dégagement du poulmon, tel flux est salutaire: mais si dans le haut point du mal, comme l'entend icy nostre Hippocrate, c'est fait du malade. Ces accidans paroissans donc, notamment le flux de ventre, il n'est plus question de preparer aucuns remedes, mais le Medecin sans rien entreprendre, doit prognostiquer la certitude & promptitude de la mort, estant asseuré plustost de blasme que d'honneur, où il voudroit essayer telle cure. C'est le fruit que nous recueillerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir ceux qui sont tabides confimez & inueterez, dont les forces sont abatuës de longue main.

2. Causé tant de la debilité du ventricule & des intestins, qui ne peuuent rien retenir, que de la matiere mesme qui entretient la toux & l'vlcere du poulmon; partie de laquelle tombe dans l'estomac, où par fois elle cause des vlceres par son acrimonie, qui le rendent douloureux, & debilitent sa vertu retentrice: Ioint que le chile tel qu'il soit ne peut estre distribué, par le défaut des veines mesarraïques qui n'ont la force de l'attirer. Ce flux est d'autant plus pernicieux qu'il est frequent, & que la décharge de sa matiere est inuolontaire.



APHORISME XIII.

Qui spumantem sanguinem extussiunt, ijs ex pulmone educitur.

A ceux qui crachent vn sang [1] escumeux, c'est du poulmon [2] que telle décharge leur vient.

DISCOVRS.

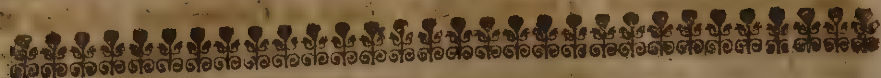
QVAND il est question de reconnoistre la partie offencée en quelque maladie que ce soit, le Medecin vse de toute industrie possible pour en venir about, & tant par l'empeschement de l'action, par l'espece de la douleur, & l'endroit où on la sent, que par les excretions & retentions, vient en fin à la conoissance de ce qui luy estoit caché d'abord. Or les indications des choses susdites se rencontrent par fois plusieurs ensemble, par fois aussi vne toute seule: comme icy, par exemple au poulmon, lequel estant partie incapable de douleur ne peut par icelle tesmoigner la solution de continuité qu'il endure, non plus que la blesseure de son action, laquelle ne peut estre empeschée par vne solution legere. Cecy donc se connoist seulement par la qualité de la matiere qui sort & la maniere de sa sortie, assauoir vn sang écumeux venant auec la toux & le crachat. Or il faut remarquer que ce sang est de deux sortes, l'vn qui est entierement tel, l'autre seulement en partie: celuy-cy se tire de toutes les parties, sur tout du foye & des veines, lors qu'il est eschauffé outre l'ordinaire, comme on le remarque és fievres & hors icelles és euacuations faites par la saignée és personnes qui ont vn sang bilieux & boüillant: l'autre vient seulement du poulmon, lequel outre qu'il est nourry d'vn sang bilieux, est en continuel mouuement, & contient beaucoup d'air & de chaleur, au moyen desquels ce sang agité bout, tellement qu'il ne paroist pas seulement escumeux, mais semble estre tout escume, ce que ne fait pas le sang tout seul auec les causes susdites, attendu qu'estant bilieux, il ne peut en sorte du monde se changer en escume, qui suppose vne matiere visqueuse, sur laquelle agisse la chaleur; mais le phlegme excrementeux du cerueau, qui de là descend aux poulmons, par la chaleur desquels elle s'incrasse & deuient gluante & visqueuse: ce qui fait qu'és solutions de continuité, tant des vaisseaux que de la chair, meslée parmy le sang, elle le fait paroistre tel que dit est, sans qu'elle se fasse elle mesme voir à cause de la teinture qu'elle a receu de celuy-cy: pour tesmoignage dequoy cette escume paroist beaucoup dauantage quand la substance des poulmons est vlcerée, que lors qu'il n'y a que les vaisseaux diuisez, & ce d'autant que les vaisseaux n'ont qu'vn sang tout pur & raffiné, là où la substance estant spongieuse est imbibée du phlegme susdit; ainsi les eaux agitées des vents, escument, notamment les plus époisses & grossieres, comme il paroist en la mer. Tous âges peuuent estre subiets à ces ruptures de vaisseaux, partant à cracher le sang escumeux: mais si

tous, l'adolescence & la ieunesse, tant à cause de l'abondante chaleur & subtilité du sang, qu'à raison des excés qui s'y commettent contre les regles de santé, comme nous auons dit sur le neufiesme Aphorisme de ce Liure, & le crachement escumeux qui vient en suitte, est auant-courier de la tabidité. Nous venons de dire que l'escume qui paroist au sang craché prouient de la matiere phlegmatique meslée parmy, ce qui estant on peut estre trompé à discerner si le sang vient des poulmons, ou de quelqu'autre partie; car tout celuy qui sort de la bouche ne vient pas de ce lieu, pouuant aussi bien sortir escumeux des gencives, du palaist, des veines, thoraciques du larinx, trachée artere, & autres lieux, que du poulmon, & ce à cause du susdit meslange de la saliue: mais le moyen de les discerner, est que des susdites parties il sort en moindre quantité que du poulmon, plus rouge ou plus noir, auec sentiment de douleur, & l'escume n'en est pas si deliée, ny si bien meslée qu'au poulmon, duquel il sort plus abondamment & sans douleur, comme tout en escume, ayant vne couleur vermeille, tirant sur le jaune, qui est celle du sang bilieux dont il est nourry. Ce qu'estant reconnu, l'on peut asseurer du siege du mal, & de la consequence d'iceluy, quant au Prognostic; & suiuant cette connoissance, proceder methodiquement à sa cure, ou preuenir ce dont il menace, assauoir l'vlcere & la tabidité; qui est le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Dont l'escume est fort deliée, & de couleur iaunastre, differante par ces deux signes, du sang escumeux des autres parties, & dans la partie mesme; differant celuy des veines de celuy de la substance, en ce que le premier est plus écumeux, & en moindre quantité que l'autre, sort plus rarement & auec plus longs interuales, où celuy des veines n'a par fois aucune écume, vient plus abondamment, & plus frequemment.

2. Ausquels seuls proprement le sang se fait écumeux, à cause de son mouuement continuel, & de l'abondance de ses esprits, estant nourry d'vn sang presque arterial, d'où vient que ce viscere est leger, de tissure deliée, & basti, ce semble d'vne écume de sang, figée, suiuant Galien *liu. 6. de l'vsage des parties, chap. 10.*



APHORISME XIV.

Si tabe detento profluuium alui superueniat, perniciosum.

S'il suruient flux de [1] ventre à vn [2] phthisic, c'est signe [3] mortel.

DISCOVRS.



N signe loüable dans vne maladie n'est pas suffisant tout seul de donner asseurance de la santé future, quand il en paroist beaucoup de dangereux qui semblent enuier au malade cette felicité: mais bien dauantage, vn seul dangereux a souuent plus de force pour le Prognostic de mort, que plusieurs salutaires ensemble, pour celuy de la garison; d'autant que des causes, dont les vns & les autres sont signes, celles qui entretiennent la maladie sont tousiours plus puissantes pour sortir leurs effets, que celles qui peuuent restablir la santé; estant plus aisé de passer d'vn commencement de priuation à vne priuation entiere, que d'icelle retourner à l'habitude: ioint que pour reuenir à la santé, il faut des forces suffisantes pour se roidir contre la maladie, laquelle les enerue tant qu'elle peut, & pour aller à la mort, il ne faut que de la foiblesse, qui est priuation de forces, comme l'autre est priuation de vie. Que si cela est, à bien plus forte raison vn signe mortel tout seul sera victorieux, quand auprés de luy n'en paroistra aucun salutaire, du moins qui merite estre mis en ligne de compte, comme dans la tabidité, (i'entens quand elle est confirmée) en laquelle le seul flux de ventre peut donner augure certain de la mort, sans qu'il paroisse aucun autre signe dangereux pour accessoire, comme le crachement puant de sang, & de plus auec la chute des cheueux, qui sont tous funestes, & lesquels declarent son arriuée estre plus viste & prompte, quand ils se rencontrent tous ensemble, aydans à celuy qui est le plus puissant de tous à mettre à bas tout d'vn coup les forces desia languissantes par la longueur de la maladie: que s'il se rencontre seul, la mort quoy qu'infaillible, n'arriuera pas si viste pourtant, qu'elle fait auec les autres; car encore que l'œconomie naturelle soit renuersée, & qu'au moyen de ce flux le corps soit empesché de se nourrir, pource que le ventricule & les intestins ne cuisent pas, & que quand bien ils cuiroient le

chile

chile passant si viste n'est pas distribué au foye, partant ne se fait point de sang: toutefois le poil ne tombant point, & les crachats n'estans pas bien frequens, voire ayans peu de puanteur, il y a de l'apparence que les parties qui contiennent ces excremens, ne sont pas encore tout à fait eneruées, partant, que comme elles ont encor des forces, & dequoy se nourrir elles mesmes pour vn temps; aussi durant iceluy, prestans quelque resistance, le corps ne succombera pas si tost qu'il feroit, si les signes susdits paroissoient auec celuy-cy, lequel, soit seul, soit accompagné, n'arriue iamais en ce mal que sinistrement; aussi c'est au Medecin quand il le voit arriué de prognostiquer asseurément la mort, & se donner garde de faire vser de grands remedes à son malade, crainte de luy haster ce qu'il ne peut euiter, & d'encourir le blasme, qui ne doit estre imputé qu'à la seule maladie; qui est le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. PAr la debilité de la faculté retentrice & concoctrice du ventricule & des intestins, & de l'attractrice des veines du mesentere, ou à cause de leur compression.

2. Quand la fievre causée de l'vlcere du poulmon deuient hectique au dernier degré, auquel elle est incurable.

3. D'autant qu'en vn flux continuel les parties sont frustrées de leur nourriture, & les forces desia fort abaissées par la maladie sont tout à fait renuersées à l'arriuée de ce symptome, qui declare la foiblesse de la chaleur naturelle, & le renuersement de toute l'œconomie du corps.



APHORISME XV.

Qui ex pleuritide empyi fiunt, si à ruptione empyematis intra dies quadraginta repurgentur, liberantur: alioqui transeunt in tabem.

Si ceux qui d'vne pleuresie contractent [1] empyeme sont purgez par [2] haut en quarante [3] iours, à commencer du iour que l'abscés a esté [4] rompu, ils sont [5] garantis; sinon [6] leur mal degenere en [7] tabidité.

DISCOVRS.



LES plevresies se terminent en diuerses manieres, tant à la santé, comme à la mort; assauoir à la mort, par changement en vn mal plus dangereux, comme quand la matiere est transportée du costé affligé au poulmon, où elle cause inflammation & courte haleine; ou au cerueau, auquel elle fait la phrenesie, ou bien en quelqu'autre partie où elle amene surcroist de douleur & d'infirmité, souuent sans abandonner sa premiere place, mais se multipliant ailleurs, & ne gardant ordre ny mesure quelconque suiuant qu'elle est agitée & effarouchée: & à la santé par trois moyens ordinaires, assauoir par transpiration, par crachat & par abscés; les deux premiers auec entiere seureté, pourueu que toute la matiere soit chassée & dissipée sans surcroist de nouuelle, & le dernier auec soupçon d'vn autre mal non moins important, quoy que moins pressant: & celuy-cy arriue rarement à tel bien, qu'il ne laisse tousiours en quelques parties des vestiges & marques du séjour qu'il y a fait: de cét abscés se forme ce que nous appellons empyeme, assauoir vn amas de pus en la capacité de la poictrine, lequel se fait aux plus douces plevresies, dont la matiere n'ayant point esté deschargée par les deux moyens cy-dessus, apres que les accidans sont passez, assauoir la douleur poignante & la fievre, trauerse la membrane qui ceint les costes, laquelle peut estre percée en quelques endroits par l'acrimonie de telle matiere; ou ce qui est d'ordinaire, rarefier, pour luy faire passage, n'estant icelle encore époisse & telle qu'elle seroit apres auoir sejourné dans la capacité de la poictrine. Estant donc cette matiere époissie & parfaitement reduite à la consistance d'vn vray & loüable pus, elle demeure par fois si longuement en ladite capacité, que si elle n'est euacuée en temps & lieu elle gaste & corrompt les parties, parmy lesquelles elle sejourne, notamment le poulmon, lequel elle ronge & vlcere en peu de temps, comme ayant vne chair fort doüillette & tendre: d'où vient la tabidité dont il a esté parlé aux Aphorismes precedans. Mais si à compter du temps que telle matiere est passée du costé malade dans la poictrine, elle est mise dehors, ie ne dis pas par artifice, mais du mouuement de la Nature, assauoir si elle est crachée ou deschargée par les vrines, & les selles en quarante iours pour le plus tard, la guarison peut estre parfaite sans crainte qu'il reste rien qui blesse les visceres, & parties où cette matiere a croupy; en quoy il faut considerer la diuersité des temps, des âges, des corps, & de la nature des humeurs qui pechent; car en Hyuer & temps froid, telles suppurations

se font plus tard qu'en temps & saison contraire; en la vieillesse plus tard qu'en la ieunesse, & és corps chauds & humides, plustost qu'aux froids & secs, ou autres temperamens plus ou moins esloignez des qualitez susdites. Il en est de mesme des humeurs chauds & froids; ceux-cy suppurans plus tard, les autres plustost; de sorte que les corps se portent bien au cinquiesme iour, autres au trente & quarantiesme seulement, voire quelques vns vont iusques au soixantiesme, selon nostre Hippocrate mesme, au second des Prognostics; *le plustost est tousiours le meilleur, & moins les parties vitales trempent en cette ordure, moins elles contractent d'impureté. C'est pourquoy quand on connoist que l'empyeme est formé, l'on doit le moins que l'on peut attendre l'effort de la Nature pour en chasser la matiere, attendu que d'elle mesme elle est assez foible apres vn tel mal que la plevresie, auquel succede celuy-cy : mais en procurer par tous moyens la décharge, soit par crachats, vrines ou selles, qui sont les plus ordinaires euacuations de tels excremens; c'est l'vtilité qu'outre le Prognostic nous tirerons de cét Aphorisme.*

Explication.

1. C'Est à dire quand la matiere de la plevresie qui deuoit estre mise dehors par les crachats en quatorze iours pour le dernier terme, n'est sortie qu'en partie, de sorte que le reste se conuertit en pus, lequel estant fait, la douleur & la fievre cessent, ne restant qu'vne pesanteur auec flotement & inondation de la matiere au costé malade, laquelle finalement se fait voye dans la capacité de la poitrine.

2. S'ils commencent à cracher la matiere de l'abscés; ou si elle est purgée par les selles & les vrines.

3. Qui est le terme des maladies aiguës : non que l'empyeme soit de cette qualité, mais pource que la matiere dont il est fait, qui est celle de la plevresie, a causé auparauant vne maladie aiguë.

4. C'est à dire que le pus contenu entre les costes & la membrane qui les reuest, se fait voye dans la capacité de la poitrine, temps auquel le sentiment de pesanteur commence à diminuer à mesure que cette matiere se loge en vn plus ample espace.

5. A cause du peu de seiour que fait le pus, lequel par vne trop longue retention vlcereroit les poulmons.

6. Assauoir le pus, s'épanchant autour des poulmons, & s'y

logeant, sans estre craché ou mis dehors en vne autre maniere;
comme par les vrines, dont on trouue deux chemins, l'vn par la veine sans pair, qui s'abouche auec l'emulgente; l'autre par les arteres, où l'on dit que le pus trauerse le ventricule gauche du cœur pour aller aux arteres emulgentes & aux reins : ce qui est mal-aisé de conceuoir, non par l'obstacle du passage, mais à cause de la matiere qui passe. Il se décharge aussi par les selles, assauoir en prenant son chemin dans les veines, & passant au foye descend de la veine caue dans la veine porte, & s'écoule dans les intestins par les veines mesarraïques: l'vn & l'autre de ces chemins sont fascheux, notamment le dernier, comme celuy de la toux; mais le premier est le plus seur.

7. Pource que le poulmon nageant dans le pus se pourrit, & communique cette pourriture au cœur, d'où vient la fievre hectique, & l'amaigrissement vniuersel.



APHORISME XVI.

Calidum frequentiore vsu hæc inuehit incommoda, carnis effœminationem, nervorum incontinentiam, animi torporem, profusiones sanguinis, animi deliquia, ad quæ quidem mors.

Le chaud [1] apporte les incommoditez suiuantes à ceux qui en vsent [2] trop souuent; l'effemination [3] de chairs, impuissance de [4] nerfs, stupidité [5] d'esprit, flux de [6] sang, defaillances [7]; & en suite la [8] mort.

DISCOVRS.



OVT excés est ennemy de Nature, & les choses qui luy sont plus familieres, sont celles mesme qui la destruisent quand elles excedent beaucoup les termes de la mediocrité; de là vient que la chaleur, qualité la plus amie qu'elle ait, l'offence infiniment, au dire de nostre Hippocrate, & luy apporte des dommages irreparables quand on en vse mal, tels que ceux qu'il rapporte en nostre Aphorisme, sur lequel nous auons d'abord à douter de quelle chaleur il entend parler. La cause de ce doute vient de ce que la chaleur qui n'est autre chose qu'vne qualité, partant vn pur accidant, ne peut operer non plus

que subsister sans l'aide de quelque sujet qui luy est propre & naturel, ou impropre & emprunté, ou bien indifferant. Le sujet propre & naturel de la chaleur, est le feu & les corps mixtes où il domine ; celuy qui luy est impropre, & qu'elle habite par emprunt, est l'eau & les corps mixtes où elle excede ; le sujet indifferant est l'air, auquel quoy que l'on attribuë la chaleur & humidité au partage des qualitez elementaires, elles ne s'y trouuent pas neantmoins en tel point qu'il en puisse faire sentir des effets puissans aux corps qu'il enuironne ; lesquels tant s'en faut il rafraichit d'ordinaire plus qu'il n'écauffe, déposant aisément sa chaleur, laquelle aussi n'est pas sa premiere, mais sa seconde qualité seulement : de sorte que vû les changemens qu'il reçoit à tous momens du chaud & du froid, nous le pouuons dire hardiment indifferant à l'vne & l'autre de ces qualitez. La chaleur propre du feu & des corps mixtes où il domine absolument, comme le poivre, l'euphorbe, & autres qui ont puissance de desseicher, ont des effets contraires presque en tout à ceux qui sont icy couchez, lesquels supposent vne chaleur humide ; partant nous deuons croire qu'Hippocrate n'entend point en parler ; l'air échauffé peut bien en produire quelques vns, mais non pas tous. Reste donc l'eau, laquelle échauffée & appliquée aux corps, leur apporte du commencement de grandes commoditez, iointes à quelque plaisir & chatoüillement, assauoir les fomentations, & plus encore les bains, i'entens ceux d'eau tiede, lesquels humectent les corps, relaschent le cuir, ouurent les pores, temperent la chaleur du sang, appaisent les douleurs, & par fois par le meslange des simples que l'on y fait cuire, ont plusieurs beaux effets contre vn grand nombre de maladies, voire en preseruent ceux qui sont en santé. L'on peut dire à peu prés le mesme des estuues humides, mais comme en ces fomentations, bains & estuues, il y a du plaisir ioint au profit, il se faut garder que les appas n'allechent tellement ceux qui s'en treuuent bien, que l'vtilité que l'on en reçoit ne passe en vn dommage plus signalé que le premier, si l'on s'y plonge trop frequemment : car comme le bain, & les autres pris auec mediocrité relaschent le cuir, & ouurent les pores quand ils sont trop serrez & bouchez, rendent les nerfs mols & souples quand ils sont engourdis & endurcis ; destournent les fumées du cerueau, temperans la bile & le sang, rendent l'esprit calme & attrempé, recréent les membres, fortifient tout le corps, & le remettent en vn estat mediocre & temperé entant qu'il est possible ; aussi quand cela est fait, ou à peu prés, il se faut bien garder de le continuer, crainte que relaschant & ouurant trop, on ne tombe dans les incommoditez déduites en nostre Texte, lesquelles ne sont de petite consequence, puis qu'il y va de la santé de l'esprit & du corps, voi-

re de la vie. Ce que le Medecin doit declarer à ceux qui veulent trop souuent entrer au bain, notamment à quelques malades, lesquels en ayans senty du soulagement, voudroient en suitte s'y plonger continuellement; voila l'vtilité que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. LE bain d'eau tiede, les fomentations & estuues humides, l'eau tiede mesme prise par la bouche, dont le propre est de relascher les fibres de l'estomac, & de prouoquer le vomissement.

2. Comme souloient faire les Anciens qui se baignoient plusieurs fois le iour. Hippocrate entend plus ordinairement les fomentations d'eau tiede dont il auoit coustume de se seruir.

3. C'est à dire, relaxation des chairs & fibres. Or le mot d'effemination icy mis, est fort significatif; pource que ceux qui ont les chairs relaschées, & les fibres peu serrées, semblent auoir épousé la nature des femmes, dont l'habitude du corps est lasche, molle & naturellement infirme: ioint que l'on effemine les hommes en leur écachant les testicules en eau tiede, qui est vne espece de castration.

4. La force desquels consiste en vne siccité plus que mediocre, & en l'vnion ferme & serrée de leurs fibres, de sorte qu'ils deuiennent foibles, & inhabiles aux actions quand ils sont trop humectez & relaschez.

5. Ou à cause de la resolution du cerueau aussi bien que des nerfs, ou pource qu'il est trop humecté par les vapeurs frequentes du bain, d'où les esprits deuiennent plus grossiers, & en moindre quantité que de coustume, d'où les sens demeurent hebetez, & le mouuement est fort lent & pesant.

6. Notamment à ceux qui ont du sang abondamment, & iceluy subtil & chaud, qui rompt aisément ses vaisseaux.

7. Par la perte du sang & des esprits, qui abandonnent les parties desia enervées & affoiblies par la chaleur & humidité.

8. D'autant que la vie subsiste dans la chaleur & les esprits qui sont au sang, la perte desquels est la sienne propre, laquelle succede aux syncopes, ou fortes deffaillances immediatement.



APHORISME XVII.

Frigidum verò conuulsiones, tetanos, nigrores, & rigores febriles adfert.

Le [1] froid cause [2] conuulsions, distensions [3], liuiditez [4] & [5] rigueurs fievreuses.

DISCOVRS.



ES dommages que fait la chaleur excessiue, sont à la verité tres-grands, comme nous auons declaré au premier Discours: ils ne sont pas comparables pourtant à ceux que cause son contraire, assauoir le froid, lequel consideré simplement, & comme tel, est ennemy coniuré de la vie, laquelle subsiste tousiours en la chaleur, dont à plus forte raison quand il est en l'excés, il se bande à sa perte & entiere ruine, & luy est d'autant plus contraire que la chaleur naturelle est foible & petite; de là vient qu'il violante plus les femmes, les vieillards, & ceux qui tiennent aucunement de leur nature, que les personnes qui sont en la fleur de leur âge, & ont vn sang boüillant, lesquelles tant s'en faut en reçoiuent plus d'vtilité que de dommage, vn excés combattant vn autre: i'entens pourueu qu'ils soient en pareille opposition, & que le froid ne soit point si violant que d'esteindre la chaleur au lieu de la temperer, qui est le seul bien que le corps peut receuoir de son vsage, d'autant que la Nature qui n'opere iamais que par l'instrument de la chaleur, abhorre la qualité qui luy est opposée, & si par fois elle la reçoit & permet qu'elle se mesle dans ses ouurages, ce n'est point pour agir, mais seulement pour moderer & temperer l'excés de la contraire. Or comme le froid est vne qualité simple, aussi bien que le chaud, laquelle consequemment ne peut agir sans l'appuy de quelque substance, la question est de sçauoir quelle est celle qui peut causer les accidans dont nostre Hippocrate fait icy mention: surquoy ie dis que le froid a deux sujets, l'vn naturel & essenciel, assauoir l'eau, à laquelle exclusiuement à tout autre corps elementaire, simple ou mixte, la froideur appartient premierement & de soy, estant celle qu'elle possede au souuerain degré, & en consequence les corps mixtes où elle tient le dessus; l'autre, accidentel, peut estre tout corps: cette qualité n'est que passagere, mais sur tous l'air, que nous auons dit en l'autre Discours, estre comme vn sujet indifferant à toutes les

premieres qualitez : & ces deux, assauoir, l'air & l'eau, sont ceux principalement qui peuuent causer les accidans cy mentionnez, le premier penetrant les pores & les chairs, & s'insinuant, s'il faut ainsi dire, insques au fond des muscles; notamment quand la bise souffle: l'autre enuironnant le corps de toutes parts, & congelant les parties exterieures, lesquelles en suitte communiquent leur affection aux interieures, qui demeurent toutes engourdies & roides, sur tout celles qui sont les plus dépourueuës de chaleur, comme les nerfs, les ligamens, & autres parties spermatiques; c'est ce qu'experimentent ceux qui sans iugement & consideration se bagnent és eaux froides, ou se tiennent long temps nuds à l'air, ou peu couuerts és constitutions de temps boreales; ou bien durant les pluyes & neiges d'Hyuer, lesquels se font vn insigne tort, se mettans au hazard d'encourir les maux icy couchez, notamment ceux qui sans cela y sont subiets, & ont vne complexion debile & fluette, lesquels outre les susdits excés se doiuent garder de tout vsage & application des choses qui rafraichissent tant interieurement, qu'exterieurement; exterieurement, comme de fomentations froides & repercussiues, qui sont aucunefois tres-necessaires pour resserrer les pores trop relaschez, arrester les fluxions, & rabatre la furie des humeurs trop chauds, notamment de la bile: mais importunes, quand pour en vser trop on arreste la portion plus terrestre de la matiere en la partie affligée, comme par exemple en vn aposteme chaud: interieurement, comme quand on boit trop frais, mesme en temps d'Esté, & apres les exercices violans où le breuuage froid de vin ou d'eau, passe plus viste dans les corps échauffez où tout est ouuert, esquels il imprime plus fortement sa qualité aux despens des parties qui en ressentent l'effet: causant outre ce que dessus les pleuresies, paralysies, foiblesses presque incurables de membres, & leur mortification: ce qu'estant, il ne faut vser de choses froides qu'auec grande discretion; qui est le fruit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire l'air trop froid, ou bien les fomentations & bains semblables.

2. Quand les muscles & nerfs d'vn costé seulement se retirent vers leur principe, contre la volonté, & par le seul effect de la maladie.

3. Quand les muscles preoccupez de la cause maladiue tirent de part & d'autre le membre, lequel demeure par ce contraire tiraille-

tiraillement, comme rigide & immobile, ce qui ne se fait qu'auec grandes douleurs.

4. Pource qu'il ternit le cuir par l'extinction de la chaleur & des esprits, auec congelation de sang, lequel perd sa couleur & viuacité : quelquefois aussi les chairs en sont mortifiées, & les faut retrancher, sur tout celles qui sont le moins pourueuës de chaleur, comme les extremitez.

5. Le grand froid bouchant les soupiraux du cuir, d'où sont retenuës les matieres chaudes & seiches, lesquelles s'échauffant doucement causent des fievres qui commencent par de rudes frissons.



APHORISME XVIII.

Frigidum inimicum oßibus, dentibus, neruis, cerebrò, dorsali medullæ: Calidum verò amicum.

Le froid est [1] ennemy des [2] os, des [3] dents, des nerfs [4] du cerueau [5], de la moëlle de [6] l'espine : mais le chaud leur est [7] secourable.

DISCOVRS.

SI nous considerons le froid en son excés, il est sans doute le vray & direct ennemy de nostre vie, comme nous auons écrit au Discours precedant, ce qu'il tesmoigne par les accidans mortels, au moyen desquels il combat le principe qui nous fait viure, assauoir la chaleur subsistante en l'humidité radicale, laquelle il congele & y esteint les esprits, lesquels naissent de la paisible conionction du chaud auec l'humide : mais si nous le considerons moderé, tant s'en faut qu'il luy contrarie, qu'au rebours il luy est tres-commode & necessaire, non pour operer, car il n'y a que la chaleur qui ait ce priuilege, mais pour temperer & rabatre l'excés de celle-cy, la combatant par vn pareil, iusques à tant qu'il interuienne de cét altercas vne temperature mediocre, dans laquelle les operations du corps se fassent plus loüablement; de maniere qu'en ce sens nous le pouuons dire amy du corps viuant, consideré en son tout, non pas au détail de ses parties; car comme entr'elles il y en a de chaudes & de froides par comparaison les vnes aux autres, chacune se plaist à la qualité, non pas qui luy symbolise,

mais qui corrige son intemperie ; ainsi les parties chaudes demandent le froid, les froides le chaud, & n'y a que les seules temperées qui se plaisent aux qualitez qui leur ressemblent : de là vient que comme le froid excessif est ennemy du corps en general, le froid moderé est contraire à quelques vnes de ces parties, assauoir aux moins pourueuës de chaleur, telles que sont les os, les dents, le cerueau & la moëlle de l'espine, & toutes parties spermatiques, les vnes seches absolument, les autres absolument humides, & autres de complexion mediocres entre l'humide & le sec, mais toutes froides, non pourtant les vnes tant que les autres : car les os & les dents, comme plus terrestres, participent plus de cette qualité, en suitte les nerfs, puis la moëlle de l'espine, & le cerueau, lequel semble plustost temperé que froid, à cause des veines & arteres qu'il contient en quantité, comme aussi des vapeurs chaudes qu'il reçoit d'enhaut ; de sorte que Galien n'a pas eu mauuaise raison de dire qu'il estoit plus chaud que l'air le plus chaud, en tesmoignage dequoy il n'est si tost découuert que celuy-cy le blesse. Aussi dedans les fractures où l'on est contraint d'vser de trépan, on a coustume de tenir, quand l'os est leué, quelque chose de chaud au dessus de la playe, supposé vne pelle de fer ardante afin d'entretenir sa chaleur, & corriger l'intemperie froide de l'air qui enuirone. Or quoy que de ces parties les vnes soient plus ou moins froides que les autres, & que suiuant l'excés ou moderation de cette qualité, elles doiuent plus ou moins pâtir ; neantmoins celles qui sont plus froides, endurent le moins, non à cause de l'intemperie susdite qui les doit rendre plus passibles : mais pour la difficulté qu'elles ont d'endurer, à raison de leur dureté, solidité & insensibilité, assauoir les os & les dents ; celles-cy moins pour estre plus dures & solides, aussi sont elles exposées à l'air, les autres quelque peu plus de soy, mais moins par accidant, pource qu'ils sont couuerts & enuironnez de chair, graisse & cuir, qui reçoiuent le premier choc des causes ennemies. Les nerfs, le cerueau, & la moëlle de l'espine, quoy que moins froids, endurent dauantage, & plus promptement, ces deux à cause de la molesse de leur substance, les autres quelque peu moins de cette part, mais plus d'vne autre, à cause de la viuacité de leur sentiment. Tout cecy s'entend du froid actuel attaquant les parties susdites, tant interieurement, qu'exterieurement : on le peut entendre aussi du potentiel, comme celuy qui prouient de la nourriture & alimens trop rafraichissans, mais ce dernier n'est moins considerable que le premier : car bien qu'il n'agisse pas si viste, aussi ayant agy, l'impression qu'il a donnée n'est pas si aisée à oster, comme la cause de

l'autre à esloigner par son contraire, assauoir la chaleur qui est amie de toutes ces parties : i'entens vne chaleur moderée qui soit suffisante de chasser l'intemperie froide, contractée de surcroist, & les remettre en celle qui leur est naturelle. De cét Aphorisme nous tirerons le fruit de sçauoir ordonner les remedes à ces parties, suiuant leur temperament, pour leur entretien & conseruation.

Explication.

1. POurce que l'intemperie adioustée à l'intemperie, rend la partie intemperée plus intemperée. Cecy s'entend du froid actuel & du potentiel, mais plus du potentiel : car ce qui a vn froid actuel, est vtile par fois quand il y a vn chaud potentiel; comme par exemple, le vin dont on se laue les dents.

2. Lesquels estans priuez de sentiment, n'en reçoiuent point de douleur : mais la marque de leur alteration, est la noirceur & la pourriture.

3. Lesquelles Hippocrate distingue des autres os, pour auoir quelque proprieté qui ne leur est pas commune, comme d'estre sans moëlle & sans suc; de croistre tousiours, de renaistre apres estre tombées, & d'estre exposées à l'air sans se gaster. Quelques vns adioustent qu'elles ont sentiment, ce qui n'est pas, ainsi que ie l'ay fait voir sur le 85. Texte de l'Escole de Salerne.

4. Lesquels estans engourdis de froid, n'ont pas leur legitime maniment; ioint que les esprits n'y passent pas si librement: d'ailleurs le froid, comme celuy de la bise, estant fort penetrant leur est aussi fort douloureux, ainsi qu'aux membranes, tendons & autres parties nerveuses, qui sont doüées d'vn sentiment fort vif, & n'ont point de sang.

5. Qui est la partie la plus froide du corps, selon le sentiment d'Hippocrate, qu'il dit auoir esté posée au dessus du cœur pour le rafraichir, comme si l'air n'estoit assez bastant de ce faire, & si le rafraichissement pouuoit commodément venir d'vne partie fort distante de l'autre, & separée de rampars fort épois. La verité est que l'on doit plustost appeller le cerueau temperé que froid, comme nous auons monstré dans nostre Discours : mais il est facilement rafroidy, à cause de l'abondance de ses excremens, qui sont froids & pituiteux, & qu'il est mol & spongieux, donnant aisément passage à l'air froid qui le penetre.

6. Laquelle est vne dependance du cerueau, & de mesme nature que luy, estant improprement appellée moëlle de l'espine, pource qu'elle ne luy sert pas de ce que font les muscles aux autres os, assauoir de nourriture. Or elle est encore plustost blessée par le froid que le cerueau, pource qu'elle est plus deliée & moins ramassée.

7. Assauoir le chaud, non tant actuel que potentiel; par exemple le vin, lequel est actuellement froid, mais chaud par puissance: les drogues aromatiques, comme poivre, gingembre & autres sont de mesme, estant froides, du moins sans chaleur auant que la naturelle des corps animez la reduise de puissance en acte. L'eau échauffée ayant vne qualité empruntée est froide par puissance, comme il paroist quand la chaleur est évanoüie, & telle est contraire aux parties susdites. On peut entendre le mesme des herbes qui participent de sa nature, lesquelles estant appliquées chaudes échauffent en l'acte mesme, mais rafroidissent & nuisent apres ayans repris leur qualité premiere. Telle chaleur est celle qui cause les accidans décrits au quinziesme Aphorisme.

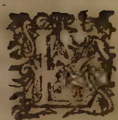


APHORISME XIX.

Quæ perfrigerata sunt excalfacere oportet præterea quæ sanguinem profundunt, aut breui sunt profusura.

Il faut [1] réchaufer les lieux [2] rafroidis, excepté ceux d'où il sort ou d'où il doit bien tost [3] sortir du sang.

DISCOVRS.



ES choses intemperées demandent & appetent leurs contraires pour estre remises en leur pristin estat; & la principale indication que l'on tire dans les maladies, est au rapport de Galien, celle de la contrarieté. Cette regle generale dans la Medecine pour les maladies & simples accidans reçoit de grandes exceptions quand il y a complication de plusieurs ensemble, soit maladies auec maladies, accidans auec accidans, ou d'accidans auec maladies: i'entens entre ceux qui sont propres & particuliers à chacune, en tous les-

quels le merite particulier estant posé, l'on court à celuy qui presse le plus, ou que l'on craint le plus, quoy qu'il ne soit encore venu. L'exemple nous en est icy proposé par le flux de sang, venu ou à venir, le venu se reconnoissant à l'œil, l'autre à la disposition du corps, & l'inclination qu'il y a: de sorte que soit qu'il arriue ou qu'on le craigne, il se faut garder de remedes chauds és maladies froides, ou dispositions de corps semblables, quoy que cette intemperie demande d'estre corrigée par son contraire, & ce d'autant que la perte du sang qui suiuroit ce réchauffement est d'importance bien plus grande pour le salut, que l'intemperie froide du tout ou d'vne partie, laquelle ne peut pas oster la vie en si peu de temps que l'autre, puisque le sang en est le thresorier & gardien, lequel par consequent ne doit estre épanché par excés & hors de necessité, notamment en ce cas, où pour vne chaleur acquise par des moyens exterieurs, & dont les effets seroient de peu de durée, on pert l'interieure & naturelle, laquelle consiste au sang; de maniere que pensant réchauffer le corps, on luy acquiert du rafraichissement, dont le dommage ne se repare qu'auec vne grande difficulté, pourueu encore qu'il soit reparable; c'est pourquoy quand le sang coule hors de temps, comme par exemple du nez, quand on voit que les saignées, ligatures, fronteaux, & semblables ne seruent de rien, quoy que le corps soit rafroidy, l'on ne doit point feindre de se seruir de l'eau fraiche aux pieds, aux testicules, & au col, le dommage qui resulte de cette part n'estant en rien comparable au precedant. Nous pouuons de cét exemple nous conformer aux autres rencontres des affections & maladies compliquées; supposé par exemple vne fracture de bras ou de jambe auec playe, qui est double solution de continuité, l'vne en l'os, l'autre en la chair: on ne doit point penser la derniere, que premierement on ait donné ordre à la premiere, crainte que la douleur plus violante de la fracture causée des piqueures & époinçonnemens qui precedent, la dureté des os brisez blessans les parties voisines, notamment le perioste, n'attire fluxion & inflammation; & quand bien cela ne seroit pas, il est à croire qu'auant la consolidation de l'vlcere, il se formeroit sur la fracture vne callosité, qui par apres empescheroit la reduction, pour laquelle faire il faudroit renouueller le mal en rompant le cal nouueau auant qu'il eust endurcy. L'on peut dire le mesme d'vn vlcere auec inflammation, qu'il faut appaiser celle-cy auant que de tendre à la conglutination de l'autre, laquelle est impossible, tandis que dure l'intemperie, qui empesche qu'il ne se fait point de matiere loüable & propre d'augmenter la chair,

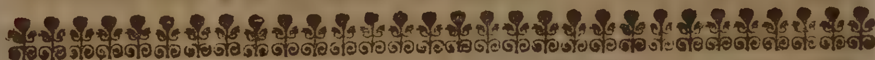
& ainsi des autres complications dont nostre Hippocrate entend parler par l'exemple le plus familier & commun qu'il nous propose à sa mode, assauoir le flux de sang; qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. POur oster l'intemperie contractée, & remettre la partie en son estat naturel, auquel consiste sa perfection. L'on peut entendre aussi ce dire d'Hippocrate en contre-sens, à sçauoir que les parties trop échauffées demandent du rafraichissement.

2. Soit vne partie naturellement chaude; par exemple, le cœur, ou le foye, declinans à vne froide intemperie : soit vne naturellement froide, passant en l'excés de son intemperature.

3. Pource que les choses chaudes sont aperitiues, & emmenent facilement le sang en ceux qui l'ont chaud, subtil & delié, ou bien aqueux, & qui ne se fige pas aisément; sur tout quand il est abondant, & que les vaisseaux sont amples, & de tissure deliée.



APHORISME XX.

Frigidum vlceribus mordax, cutem obdurat, dolorem insuppurabilem facit, nigrorem inducit, rigores febriles, conuulsiones & tetanos crebrat.

Le froid [1] est mordicant aux [2] vlceres, endurcit le [3] cuir, cause douleur sans [4] suppuration, comme aussi les [5] noirceurs, rigueurs [6] fievreuses, conuulsions, & [7] tensions.

DISCOVRS.



CE [illegible]-là raisonnent fort mal, qui disent que comme les tenebres & la nuit ne sont qu'vne priuation de la lumiere & du iour, ainsi que le froid n'est qu'vne qualité imaginaire & vne absence de chaleur; car si cela estoit il n'auroit aucune action, & seroit mis mal à propos au rang des qualitez elementaires: entre lesquels auec le chaud son contraire, il tient lieu des plus energiques & actiues. Les accidans qu'il cause, notamment ceux dont est icy question,

nous verifient amplement la force de son actiuité, qui le rend d'autant plus redoutable quand il passe dans l'excés, qu'il a desia de luy mesme de repugnance & contrarieté aux principes de la vie, voire quand il est moderé. Or comme nous auons dit en vn des Discours cy-dessus, le froid n'estant qu'vne qualité simple, & qui n'agit que moyennant le sujet où elle est attachée, soit l'eau, qui est celuy où elle adhere premierement & de soy, soit l'air ou autre corps participant de froideur; & de plus, le mesme estant actuel ou potentiel, il faut sçauoir duquel entend parler nostre diuin Maistre. Quant est du sujet, il est non seulement vray-semblable, mais aussi l'experience nous apprend que tout corps froid, tant simple que mixte, cause les effets cy-mentionnez : partant que l'Aphorisme ne doit pas estre entendu purement de l'eau, qui est le premier froid, mais aussi de tout autre corps où excelle cette qualité de soy, ou par emprunt : ainsi l'air rafroidy par vn vent de bise qui est fort subtil, fait par fois trembler les mieux vestus, penetrant, s'il faut ainsi dire, iusques au fond de leurs entrailles : & l'attouchement du fer, des pierres, & autres corps de cette estoffe, se fait sentir viuement à la chair, & cause d'estranges accidans & maladies, comme rheumes, paralysies, engourdissemens, coliques, dysenteries, & autres, par multiplication des matieres froides, & l'impuissance qu'ont les parties à resister, à cause de la diminution de leur chaleur naturelle; aucuns desquels accidans peuuent bien arriuer par le froid potentiel, mais non pas tous : ioint que l'effet en est lent & comme imperceptible, & rend les parties affectées plustost intemperées, que douloureuses. Partant nous deuons entendre icy le froid actuel, lequel cause manifestement tout ce que dessus, & est par consequent ennemy de toutes personnes, notamment de celles qui ont peu de chaleur, comme les vieillards, où dont la chaleur, quoy que copieuse, peut estre aisément combatuë & abbatuë de la violance du froid exterieur : par exemple, les enfans à cause de la molesse & delicatesse de leurs membres, & ainsi des autres âges & natures par comparaison; c'est le profit & l'instruction que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. NOn qu'il participe d'aucune acrimonie, laquelle est vn effet de chaleur; mais pource qu'en resserrant & comprimant il excite vn sentiment de douleur, lequel imite la vraye acrimonie, peut-estre pource qu'il arreste & empesche l'exhalation des matieres fuligineuses qui piquent les chairs & le cuir estans retenuës.

2. Car les vlceres sont plus exposez aux iniures externes estans dégarnis de cuir, que le cuir mesme, qui est moins sensible aux douleurs que la chair.

3. En resserrant & comprimant les pores, & empeschant que les excremens de la derniere coction ne s'exhalent, ce que l'eau fait plus efficacement que l'air, & autres choses froides appliquées.

4. D'autant qu'estant ennemy iuré de la chaleur naturelle, qui fait coction de la matiere peccante és vlceres & abscés, il retient ladite matiere comme fixée en la partie où elle est, sans qu'elle puisse venir à suppuration, d'où par fois les inflammations deuiennent scirrheuses.

5. En ce qu'esteignant la chaleur il laisse le sang quasi congelé, pource que les esprits n'y reluisent plus, sur tout aux parties foibles par nature ou par maladie, notamment autour des vlceres, lesquels pâtissent beaucoup par le froid pour les raisons cydessus.

6. Retenant par l'obstruction des pores la matiere qui a coustume de les engendrer, laquelle poignant les membranes & autres parties les plus sensibles, cause des mouuemens de frisson, plus ou moins, suiuant la qualité ou quantité de cette matiere; ioint la nature des corps plus ou moins sensibles.

7. En poignant les nerfs, épuisant leur humidité, les comprimant & empeschant l'abord des esprits : c'est la troisiesme sorte de conuulsion, que l'on appelle proportionnée à la matiere, que l'on peut neantmoins reduire à l'inanition.



APHORISME XXI.

Est tamen vbi in tetano sine vlcere, iuuene eusarco, æstate media frigidæ larga profusio calorem reuocat. Calor verò soluit.

Il se fait quelquefois, quand il arriue tension [1] conuulsiue sans vlcere [2] à vn ieune homme bien [3] charnu au milieu de [4] l'Esté, que quantité d'eau froide [5] iettée sur luy, rappelle la chaleur; or est-il que la chaleur chasse ce mal.

DIS-

DISCOVRS.

C'EST une maxime plusieurs fois rebatuë és Liures des Medecins, que les maladies sont chassées par leurs contraires: mais cette contrarieté n'est pas tousiours manifeste & de choses opposées, comme du chaud au froid, de l'humide au sec, du mince à l'épois, du terrestre au subtil, & semblables; pource que les contraires n'ont pas tousiours assez de force, & ne se trouuent pas assez puissamment opposez pour bien agir, mais souuent empruntent pour se liberer des causes semblables à celles qu'ils ont tasché de combattre, ce qui a lieu non seulement aux remedes purgatifs, lesquels quoy que chauds garissent les fievres, & autres intemperies semblables; assauoir en euacuant la matiere qui les entretient, mais aussi aux alteratifs, non toutefois si prochainement: ainsi les choses aperitiues débouchent les obstructions, lesquelles perseuerant, causeroient aux parties où elles sont, vne chaleur estrangere, pourriture & inflammation, estant par ce moyen la chaleur empeschée par la chaleur: ainsi l'application des choses chaudes à l'exterieur, appaise les douleurs causées de semblable matiere, pource qu'elles rarefient & ouurent le cuir en faisant exhaler partie d'icelle par ses souspiraux. C'est ce que la raison & la pratique ordinaire nous apprennent: mais c'est chose bien plus estrange que le froid, dont le propre est d'augmenter, figer & congeler, soit vn aiguillon puissant pour éueiller la chaleur naturelle à chasser le froid mesme, & que celuy qui mortifie soit capable de garir vne maladie des plus dangereuses & mortelles qui se trouuent, assauoir la conuulsion de tension la plus cruelle de toutes les conuulsions. Encore si les remedes chauds garissent les maladies chaudes, cela n'est point si absurde, pource que si d'vne part ils symbolisent auec l'intemperie qui blesse le corps, aussi font-ils de l'autre auec la chaleur naturelle dont ils secondent l'action, & ayans auec celle-cy vne manifeste amitié, ils ont contre l'autre vne inimitié secrette, non pas contre la chaleur directement, mais contre les humeurs où elle subsiste, & auec lesquels elle sort de compagnie. Or icy ce n'est pas de mesme, car la matiere froide occupant le principe des nerfs, & faisant violance à la chaleur naturelle deuroit estre ostée par vne cause chaude, vû que le froid ne sert que d'accroistre l'intemperie, & ne peut par accidant faire en sa semblable, ce que le chaud fait en la sienne, assauoir d'euacuer en ouurant, dilatant & attenuant, attendu qu'il a des effets tout contraires, qui sont de fermer, époissir & resserrer: de sorte qu'il augmente l'intemperie froide, & retient des humeurs

en la partie plus fort qu'auparauant, ce que fait encore l'eau plus puissamment que l'air, comme estant plus propre à boucher les pores. Si la doctrine de cét Aphorisme est veritable, comme il n'en faut point douter, puis qu'il est d'Hippocrate; ie dis que cela se fait, non par antiperistase, comme pensent quelques vns, la chaleur redoublant ses forces, sentant le froid redoubler les siennes, cõme il arriue à ceux qui manient de la neige en Hyuer, lesquels ont apres d'autant plus chaud aux mains qu'ils y auoient froid auparauant, mais par vne simple retention de la chaleur qui s'exhaloit, empesche que la matiere de la conuulsion ne se cuise. Aussi nostre Hippocrate met le temps de l'Esté, non de l'Hyuer, auquel ce remede doit estre absolument deffendu; & les autres circonstances qu'il apporte outre celle-cy, nous font connoistre qu'il est d'experience dangereuse, & icy mis comme chose dont on doit vser rarement, estant expediant de chercher des moyens de garir plus seurs & moins calomnieux, quand les affaires du malade bastent mal. L'intention de nostre Maistre estant plustost de nous enseigner que cette maniere de garir est possible, que de nous en persuader l'experience: outre quoy il nous apprend si nous en voulons essayer l'vsage, de ne le point entreprendre auant les circonspections necessaires, ainsi qu'en toute autre maladie; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. NOn seulement celle-cy, mais toutes autres, entretenuës de matiere froide.

2. Car le froid est contraire aux vlceres, pource qu'il est mordicant, retient la sanie, & empesche la suppuration, notamment si c'est le froid de l'eau, laquelle humecte l'vlcere, qui demande à estre desseché.

3. Pource que les personnes de cette composition resistent mieux au froid que les maigres & gresles, d'autant que la chair & la graisse rompent son premier effort, & empeschent qu'il ne penetre.

4. Où la chaleur est espanduë par tous les membres, non ensemble également, estant l'externe plus forte que l'interne, & pour ce suiet la fraicheur recrée: là où durant l'Hyuer les parties superficielles & externes en sont plus mal pourueuës que les internes & profondes, suiuant l'Aphorisme quinziesme du premier liure.

5. Assauoir abondamment, pource qu'vn peu de froid n'est

pas capable de retenir la chaleur, qui est copieuse en vn ieune homme boüillant : mais s'il y en a beaucoup, celle-cy croist à mesure qu'elle est repoussée; d'où elle retourne plus forte pour resister au mal.

6. Car la chaleur naturelle estant ramassée, dissout & consume la matiere de la conuulsion, fortifie les nerfs, & ouure le passage aux esprits, & ainsi le froid garit par accidant vne maladie froide, forçant son contraire de se resserrer pour se fortifier contr'elle.



APHORISME XXII.

Calidum in quo vlcere pus mouet, maximum securitatis præstat indicium, cutem emollit, extenuat, dolorem lenit, rigores, conuulsiones, tetanos mitigat: capitis grauitatem soluit: Ossibus fractis plurimum prodest, maximè si nudata sint, multoque magis si in capite. His etiam prodest quæ moriuntur aut vlcerantur à frigore. Herpetibus denique exedentibus, sedi pudendo, vtero vesicæ, his omnibus calidum amicum & decretorium, frigidum inimicum & interimens.

Le [1] chaud est [2] suppuratif, non pourtant en tout [3] vlcere; il donne de grands indices [4] de garison; amolit & attenuë [5] le cuir; chasse les [6] douleurs; adoucit les [7] rigueurs, conuulsions [8] & tensions; oste la pesanteur de [9] teste : mais il sert merueilleusement aux fractures des [10] os, specialement ceux qui sont denuez de [11] cuir; sur tout il profite à ceux qui ont des vlceres [12] en la teste, & à toutes maladies où il y a mortifications & vlceres [13] causées de froid : comme aussi aux vlceres [14] rampans, au [15] siege, aux parties [16] naturelles, à la matrice & à la [17] vessie; à tous lesquels le chaud est amy [18] & critic; & au contraire, le froid ennemy & funeste.

DISCOVRS.



OMME la vie & l'estre vital sont les plus nobles des formes & des estres, aussi la cause qui les produit, & la qualité qui les entretient, sont les plus nobles des causes & qualitez qui se rencontrent icy bas. Telle est la chaleur dont les effets ne sont seulement admirables à produire & conseruer les choses produites,

mais aussi salutaires à remettre l'œconomie du corps déuoyée dans son premier train, & restablir les degasts que le froid contraire fait aux parties où il peut mordre plus facilement: de maniere que l'on peut asseurément appeller cette qualité productrice, conseruatrice & restauratrice tout ensemble des choses viuantes & creées; i'entens la chaleur alliée de l'humidité qui sont les deux principes de vie aux plantes comme aux animaux; & quoy que proprement ces eloges n'appartiennent qu'à l'humidité radicale ou chaleur insite, laquelle selon Aristote n'est ny feu ny chose procedante du feu, mais participante de la Nature au cinquiesme element, à sçauoir le Ciel, qu'il nomme element des Estoiles, neantmoins par quelque ressemblance & proportion nous les pouuons donner à la chaleur & humidité exterieure, qui est proprement l'elementaire, entant qu'elle restablit & restaure en quelque maniere les dommages & pertes que reçoit l'autre, tant par elle mesme, agissante sur sa propre substance, que par les causes contraires, notamment le froid, lequel premierement & de soy ne luy est pas ennemy, n'ayant cette chaleur comme celeste, rien à démesler auec les elemens, ou leurs qualitez, mais par accidant, entant qu'elle s'allie des choses elementaires, se nourrit auec elles, & ne peut subsister sans elles; assauoir celles qui luy symbolisent, lesquelles toutes sont subiettes aux mutations qui leur viennent, principalement par le debat des qualitez directement opposées, comme le chaud & le froid, taschans continuellement à se détruire l'vn l'autre; d'où vient que comme nous n'auons rien qui nous soit tant amy que la chaleur, aussi n'auons nous plus grand ennemy que le froid, qui est le plus cruel ennemy de nostre nature: ce que nous fait paroistre icy le grand Hippocrate, lequel déduisant par le menu les biens qui viennent de la chaleur, tant pour la garison des maladies que pour le confortement des parties de nostre corps, nous declare en vn mot que le froid nuit aux vnes & aux autres comme leur direct ennemy: & quoy que la chaleur dont est icy question ne soit point celle que nous auons dit estre celeste, mais la purement elementaire, laquelle iointe à l'humidité est cause de corruption: toutefois, comme cette corruption est principe de generation, elle est en ce cas beaucoup plus noble que celuy qui est principe d'vne autre corruption, laquelle est sans ressource, & suiuie d'vne perte & aneantissement entier de la chose qu'il détruit; ioint que ces qualitez ne sont pas en ce cas considerées comme principes de vie & de mort, mais seulement de conseruation & destruction, suiuant le bien ou le mal que l'on en reçoit, lequel est declaré dans cét Aphorisme; le profit duquel sera d'apprendre à se seruir des remedes chauds ou froids suiuant les maladies, la condition des parties malades, & les degrez de leur intemperature.

Explication.

1\. A Sçauoir celuy qui est accompagné d'humidité, comme és fomentations, emplastres, & cataplasmes remollitifs qui doiuent échauffer non seulement par puissance, mais actuellement.

2\. Et en cette qualité est vtile aux vlceres accompagnez de chaleur, siccité & inflammation: il est bon pareillement à ceux qui viennent de froidure, comme aux mules des talons, & autres engelures des pieds, & semblables; comme aussi aux vlceres qui viennent aux parties seches, supposé enuiron les os, les membranes, & iointures.

3\. Assauoir aux vlceres malins, & dont la matiere n'est propre à la suppuration, lesquels ont vne pourriture non commune; tels que ceux que l'on appelle Telephiens, Chironiens, & semblables: ou bien à ceux qui sont continuellement abreuuez, ainsi que les vlceres variqueux & rheumatics; ou à ceux qui d'eux mesmes sont disposez à suppuration, & ont vne matiere aucunement loüable.

4\. Pource que, où est la suppuration, là est la chaleur naturelle puissante.

5\. Quand il est époissi ou endurci, à cause de quelque matiere retenuë dessous, & bouchant les pores, soit humeur ou vapeur; ou quand il est comme congelé par le froid exterieur: car la chaleur & humidité, dit Aristote, dissout ce que le froid & le sec ont congelé.

6\. Non pas qu'il en oste tousiours la cause, mais pource qu'il refrene l'acrimonie des humeurs, relasche le cuir, & donne issuë aux matieres qui en sont plus proches.

7\. Rabatant & emouçant l'acrimonie des excremens de la tierce coction, ou bien dilatant le cuir pour les faire exhaler.

8\. Soit que ces symptomes procedent d'inanition ou de repletion: car si c'est d'inanition, la fomentation d'eau tiede, ou d'huile, humecte les parties trop dessechées: si c'est de repletion, les mesmes fomentations relaschant le cuir & les parties nerveuses où elles penetrent, donnent issuë à vne partie de la matiere qui les occupe, soit humeur ou vent.

9\. En dilatant les pores, & faisant plus facilement exhaler les

fumées du cerueau. Tel est l'effect des fomentations d'eau tiede, de celles principalement où l'on a fait boüillir de la sauge, de la betoine, de la camomille, & autres herbes & fleurs, amies du cerueau, voire mesme l'agaric.

10. Assauoir les fomentations de gros vin, pour restraindre & fortifier les parties, ou celles d'eau & d'huile pour les humecter, appaiser les douleurs, & fauoriser l'engendrement du cal, qui doit revnir les parties de l'os diuisé.

11. C'est à dire quand il y a excoriation & vlcere, qui outre la douleur ordinaire que causent les solutions de continuité, ont le froid pour aduerse partie, lequel est poignant & mordicant.

12. Auquel cas on peut vser de fomentation d'eau tiede simple & sans meslange; & iaçoit que l'eau soit de soy contraire à la teste & aux vlceres qui y naissent, à cause de sa grande humidité, nourriciere de la pourriture, pourtant elle y est souuent propre, à raison des symptomes de la qualité des inflammations & erysipeles, afin de rabatre l'acrimonie des humeurs qui cause douleur, & empesche que la chair ne s'y engendre : on peut vser pareillement d'huile & de vin; celuy-cy pour deterger & fortifier, l'autre pour retenir & faire cesser les douleurs, pourueu qu'il n'y ait point d'inflammation.

13. Comme les mules aux talons, & l'extréme rafroidissement des extrémitez; par exemple, des pieds & des mains, que l'on void par fois pourrir & tomber és grandes gelées & froidures, sur tout à ceux qui ont esté long temps parmy les neiges, comme aux Alpes, & autres montagnes neigeuses.

14. C'est à dire aux dartres, causées de serositez bilieuses, & phlegme salé, ausquelles il faut l'eau tiede au commencement : car dans le progrés apres que l'intemperie chaude est ostée, n'estant plus question que de la matiere, il faut vser de choses dessechantes, car l'humidité est cause de pourriture.

15. Qui est partie de consequence, pour l'eiection des gros excremens, & de laquelle la chaleur facilite l'ouuerture; comme le froid au contraire empesche la dilatation libre du muscle portier : & de plus, cause au ventre des douleurs & tranchées.

16. Lesquelles estans destinées pour la generation, tant du costé du masle que de la femelle, ont besoin d'vne chaleur douce & moderée pour faire leurs fonctions loüablement.

17. Qui sont parties membraneuses, & doüées de sang, les-

quelles comme elles pâtissent promptement par le froid, aussi ont-elles besoin d'estre tenuës tousiours chaudes, quand ce ne seroit qu'à cause de leurs fonctions; qui sont en celle-cy de décharger l'vrine suiuant la volonté, laquelle est souuent forcée quand son muscle est irrité par le froid, qui outre ce l'empesche de se bien fermer: & en l'autre, à cause de l'office auquel elle est destinée, assauoir de fomenter la semence, & luy entretenir ses esprits; comme aussi de conseruer les enfans lors qu'ils sont formez, iusques au temps de leur naissance.

18. Pource que le chaud & le froid montent aisément du bas en haut, dequoy les parties reçoiuent commodité ou incommodité suiuant leurs excés.



APHORISME XXIII.

Frigido verò in his vtendum, vndè fluit aut fluxurus sanguis est, non quidem eodem loci, sed ad ea loca vndè influit, admoto: & si quæ partium inflammationes, aut deflagrationes ad rubrum sanguineumve colorem tendunt, recenti efflorescente sanguine, iisdem ipsis adhibito. Nam inueteratas nigrefacit. Erysipelas etiam non vlceratum iuuat: siquidem exulceratum lædit.

Il faut vser de froid aux parties d'où [1] coule le sang, ou d'où il doit couler, ne l'appliquant pas directement sur celles d'où il [2] coule, mais aux enuirons tant [3] seulement; & si quelques parties souffrent inflammations [4] ou chaleurs excessiues qui fassent paroistre vne couleur rouge comme d'vn sang [5] nouuellement épanché, appliquez-en [6] dessus; car il [7] noircit quand ces accidans ne sont pas nouueaux. Il garit aussi [8] l'erysipele sans vlcere, car il blesse celuy [9] qui est vlceré.

DISCOVRS.



Le froid qui n'entre iamais és ouurages de Nature, attendu qu'ils se font par le seul instrument de la chaleur, ne laisse de luy seruir beaucoup quand celle-cy dont la forte actiuité passe plusieurs degrez en vn moment, lors qu'elle trouue matiere de peu de resistance, excede les bornes de la mediocrité, dans laquelle consiste la perfection de la vie & des actions qui en dépendent. Or pour en-

tendre comme le froid peut estre necessaire, il faut sçauoir les diuers excés de la chaleur suiuant les sujets où elle subsiste en nos corps, qui sont trois, assauoir les esprits, les humeurs, & les parties solides. La chaleur qui est aux esprits ayant pour appuy vne matiere aërienne tres-mince & subtile, ne se peut effaroucher iusques à ce point de communiquer au reste du corps vne ardeur si violante que l'excés en soit insupportable, pource qu'elle n'est pas capable de la maintenir. Celle qui est aux parties solides peut bien estre forte & violante: mais d'autant qu'elle est en vne matiere fixe, elle ne passe pas outre ses bornes auec excés, & ne fait qu'échauffer simplement son voisinage. Les humeurs estans de moyenne sorte entre les esprits & parties solides, & participans de la nature des deux, assauoir semblables aux esprits, quant à la mobilité, & aux parties solides, quant à l'épois-seur & densité, peuuent comme épois & terrestres contenir beaucoup de chaleur, & comme mobiles la communiquer en peu de temps aux autres parties, & s'effaroucher suiuant son excés, & la condition de celuy qui peche le plus en la masse; aussi est-ce de leur part qu'arriuent au corps les plus grands rauages, pour lesquels reprimer il faut recourir aux choses froides, lesquelles doiuent auoir leurs degrez proportionnez à la chaleur qui leur est opposée: à quoy conuiennent fort bien l'eau & les liqueurs qui tiennent de sa nature, lesquelles peuuent esteindre & rabatre la chaleur excessiue du sang & des autres humeurs, repousser aux vaisseaux ceux qui en sont recemment échappez, & y contenir ceux qui font mine de fuir: pour la mesme fin on vse d'emplastics & astringeans qui ont la faculté, sinon de repousser si fort que les choses liquides, au moins l'ont-ils dauantage d'arrester & contenir ce qui est escappé. Or ces repercussions ou repoussemens se doiuent faire auec telle discretion, que l'on ait égard non seulement à la qualité des parties sur lesquelles elles se font: mais aussi à celle vers lesquelles on repousse, & à la condition de la matiere repoussée: comme par exemple, si c'est vn sang corrompu, ou autrement vicieux, deschargé sur l'emonctoire voisin d'vne partie noble, telle que le cœur & le cerueau: car en ce cas il est plus à propos de tendre à suppuration, crainte que repoussant à la partie plus digne, on ne cause vn mal plus grand que le precedant. Le profit que nous tirerons de cét Aphorisme, est de sçauoir quand & comment il faut vser de remedes froids, ce qu'Hippocrate y déduit fort ponctuellement.

Expli-

Explication.

1. AFin de repousser le sang en ses vaisseaux, le contenir, & arrester son impetuosité; ce que l'on fait commodément auec de l'eau fraiche, oxycrat, sucs d'herbes froides, emplastres, & applications de tout ce qui est froid & astringent. On peut aussi entendre la bile & autres humeurs coulans par les lieux où ils ne doiuent aller, & en quantité excessiue, comme d'vne grande playe, ou d'vne rupture de vaisseaux.

2. Tant pource que ces lieux sont vlcerez, & que ce froid est ennemy des vlceres, lesquels irritez ietteroient le sang plus abondamment; comme aussi pource que les choses froides appliquées sur les parties où coule le sang, celuy-cy s'arreste court, & remonte aux vaisseaux & parties prochaines, esquelles il fait distention plus grande que deuant, d'où finalement il retourne pour estre doublement épanché : ce qu'experimentent ceux qui saignent du nez quand ils veulent arrester leur sang trop promptement.

3. Comme lors que l'on saigne du nez on rafraichit le front, le col, & les temples, plustost que le nez mesme, estant plus aisé d'arrester le sang en ses canaux, que de l'y repousser.

4. Assauoir des tumeurs contre nature, procedantes de sang, où il y ait rougeur, chaleur, pulsation, tension & douleur.

5. Qui tesmoigne l'excés de la chaleur & inflammation, auec le nouuel abord du sang.

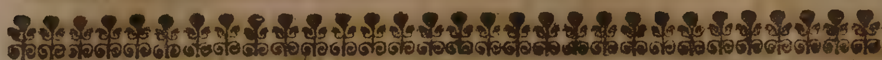
6. Non tant à cause de la matiere, pour laquelle empescher il est dit cy-dessus qu'il faut faire application sur la partie qui enuoye, non sur celle qui reçoit, mais à raison de la douleur & inflammation, qui feroit tousiours attraction nouuelle, pourueu que la condition de la partie le puisse permettre.

7. Et ainsi étouffe la chaleur naturelle par mortification de la partie, d'autant que tel sang ne peut venir à suppuration, & le meilleur marché qu'on en peut auoir, est que la partie deuienne dure & scirrheuse.

8. Temperant l'acrimonie de la bile qui l'engendre, & par l'appaisement de la douleur, empeschant les fluxions.

9. D'autant que le froid est ennemy des vlceres, à cause de sa mordication; c'est pourquoy au lieu qu'aux inflammations sans vlceres on applique l'eau froide, lors qu'il y a vlcere on se

doit seruir d'eau tiede pour empescher l'acrimonie des humeurs, & cependant se seruir de froid aux enuirons de la partie malade pour empescher nouuel abord de matiere.



APHORISME XXIV.

Frigida veluti nix & glacies, pectori inimica, tusses mouent, venarum ruptiones & destillationes efficiunt.

Les choses [1] froides comme la neige & [2] la glace sont ennemies de [3] la poitrine, émeuuent les [4] toux, les flux de [5] sang, & les [6] rheumes.

DISCOVRS.



Açoit que bien souuent le cœur & le foye soient tellement échauffez, que pour temperer leur ardeur insigne on ait besoin de respirer vn air, & aualer des liqueurs froides à proportion de la chaleur qu'il faudroit esteindre, neantomins l'experience fait icy taire la raison, & nous monstre que tant s'en faut que les choses extrémement froides apportent du soulagement, qu'au contraire leur attouchement fait extrémement souffrir les parties qui semblent en auoir plus de besoin, y excitans des symptomes estranges & dangereux: de maniere que le froid qui est salutaire à cause de l'intemperie, est mortifere par les impressions qu'il laisse aux parties qui le reçoiuent, d'autant plus mauuaises, que celles-cy sont delicates, & qu'il est fort & violant. Ces parties sont, en ce qui est de l'air, le cœur & le poulmon; celuy-cy l'attirant, le purifiant & preparant; l'autre le receuant ainsi preparé pour temperer sa chaleur, & reparer vne partie de la perte continuelle de ses esprits; & quoy qu'il ne le reçoiue pas auec la mesme fraicheur qu'il a esté attiré, s'estant attiedy de necessité dans les poulmons; neantmoins les boüillons de sa chaleur ne laissent pas d'en estre temperez, pource que la continuelle respiration de cét air tiede, fait ce que l'air actuellement froid feroit tout d'vn coup, lequel s'il n'estoit preparé dans les poulmons, pourroit donner au cœur les incommoditez qu'en reçoiuent ceux-cy, voire luy feroit pis encor, & au lieu de temperer l'excés de sa chaleur la pourroit du tout esteindre; ioint que non seulement l'air est contraire au cœur,

entant que froid, mais aussi entant qu'impur. C'est pourquoy Nature a preueu sagement à cecy, destinant les poulmons à la premiere reception de l'air, lesquels estans d'vne substance fort molle & delicate, seroient aisément offencez du moindre froid qui leur viendroit, n'estoit que la mesme Nature a fait les conduits par où il entre, durs & cartilagineux, afin d'en receuoir le premier choc & émousser sa pointe auant qu'il passast en sa chair spongieuse pour y estre rafiné & purifié, estant le cœur vne partie si noble qu'il ne peut receuoir la moindre iniure que ce soit sans en souffrir vn notable détriment, duquel le corps se ressent tout soudain; neantmoins cét air est tellement froid parfois, que nonobstant la resistance de la trachée artere & des conduits cauerneux semez en la chair du poulmon, celuy-cy ne laisse pas d'en ressentir l'effort, duquel estant affoibly il resiste moins aux fluxions qui se font dessus, & que la mesme froideur de l'air y exprime du cerueau. I'adiouste que le poulmon ainsi foible & refroidy, ne donne pas à l'air qu'il reçoit vn tel temperament, que le cœur mesme ne s'en ressente, & le reçoiue plus froid & impur qu'il ne luy est besoin pour la conseruation de ses esprits, lesquels à ce sujet en sont plustost diminuez que reparez. Voila le mal qu'apporte la respiration de l'air trop froid, tel que durant les temps de neige & de glace; où comme il est plus subtil que durant les broüillats & la pluye, aussi est-il plus penetrant, partant plus mal-faisant. Pour ce qui est des liqueurs froides, notamment de l'eau, elles ne sont moins dommageables au foye, que l'air de cette qualité l'est au cœur, voire mesme plus le corps a de chaleur, plus elles sont mal-faisantes, à cause de la soudaineté de leur attraction en ce viscere auant que d'auoir fait vn conuenable seiour au ventricule, lequel en reçoit le premier choc, ainsi que le poulmon celuy de l'air, specialement son fond, que pour ce sujet Nature a fait plus espois & moins passible que le reste. Que si la froideur est telle que de blesser le ventricule, il en demeure tellement racrudy & enerué qu'il ne peut plus rien échauffer, & le foye est affligé de telles liqueurs pour ne les auoir conformes à son temperament, ny au sang contenu aux vaisseaux, auquel la matiere du breuuage doit seruir de vehicule. Que si les eaux simplement froides causent ce dommage, à plus forte raison celles qui sont congelées, comme la neige & la glace, lesquelles outre leur froid naturel en ont vn autre acquis, assauoir celuy de l'air qui les tient condensées, & à cause des portions terrestres meslées qui les rendent outre la froideur plus incommodes & pesantes à l'estomac, d'où ce viscere & les autres parties

cuisantes sont tout à fait racrudies, & en suitte les personnes se sentent accueillies de passions coliqueuses, de douleurs des flancs, & des iointures, & souuent d'hydropisie. Partant l'air & les liqueurs froides, & plus encore la neige & la glace doiuent estre euitées de ceux qui sont curieux de leur santé, vû les maux cy-dessus; qui est l'vtilité & le fruit de cét Aphorisme.

Explication.

1. TEl qu'est proprement celuy de l'eau, considerée comme vn simple & pur element, laquelle est froide dans l'excés, comme elle est le premier & principal suiet de la froideur.

2. Qui sont corps aqueux, concreez par le froid à l'aide de la matiere terrestre qui se mesle parmy; differans en ce que la glace se forme tout en vn corps non diuisé, & la neige en corps diuisez comme par maniere d'écume, ce qui arriue par la subtilité de l'air & agitation du vent de bise, diuisans les parties de l'eau sur le point qu'elle se congele, & les formant en cette maniere de corps.

3. Entant qu'elles rafroidissent le poulmon & le cœur, & empeschent leur dilatation & mouuement.

4. Par l'air, entant qu'estant accompagné d'vn froid poignant il irrite le poulmon quand il est attiré; ou par l'eau, entant qu'elle luy communique sa fraicheur, tant en son passage proche la trachée artere, que par application exterieure: ou par l'eau, excitée par l'air; i'entens la matiere catharrhale que l'air froid exprime du cerueau sur les poulmons.

5. Faisant rompre les veines & arteres du poulmon, resserrées & endurcies du froid au moyen duquel elles font effort en se dilatant.

6. Rendant le cerueau plus prompt à en exprimer la matiere, à cause qu'il est comprimé, & les poulmons plus susceptibles d'icelle, à cause de leur debilité: ioint que le cerueau qui est assez excrementeux de luy mesme engendre encore grande quantité de superfluitez, quand il est extraordinairement affligé de froid.



APHORISME XXV.

Articulorum tumores & dolores absque vlcere, atque etiam podagricos, & conuulsiones magna ex parte frigida largè effusa leuat & extenuat soluitque dolorem. Nam modicus torpor doloris soluendi vim habet.

Les tumeurs des iointures [1] & les douleurs qui ne sont point accompagnées [2] d'vlcere, les gouttes [3] des pieds, & les [4] conuulsions cessent en partie par l'eau froide abondamment épanchée [5] dessus, laquelle diminuë & oste la [6] douleur: car vn engourdissement mediocre est sedatif de [7] douleur.

DISCOVRS.



LES douleurs qui suruiennent aux parties de cause, tant froide que chaude, s'adoucissent par trois sortes de remedes, que par dériuation des noms Grecs, on appelle anodyns & paregorics, comme qui diroit sans douleur, ou appaise douleur, dont les premiers sont les euacuatifs, tels que la saignée & la purgation, lesquels non seulement font cesser les douleurs, mais aussi en retranchent les causes & le sujet de retour. Les seconds temperent l'ardeur des parties, corrigent l'acrimonie des humeurs, ostent les duretez, tensions, & relaschent le cuir, appaisans le mal sans en oster la cause, sinon fort peu de chose: tels sont les fomentations, linimens, cataplasmes, & semblables que l'on applique sur les parties dolentes. Ceux du troisiesme ordre sont les narcotics & stupefactifs, lesquels sans aucune euacuation ou retranchement de la cause douloureuse, mais au contraire la retenans comme prisonniere & plus fortement liée à la partie affligée qu'auparauant, y font cesser la douleur en luy dérobant le sentiment. De cette classe sont les choses froides, notamment l'eau, laquelle peut d'autant plus à cét effet, que plus elle approche de la nature de la purement elementaire: mais aussi plus elle est telle, plus promptement elle mortifie les parties, & en leur ostant le sentiment de la douleur presente, les priue aucunefois de la faculté d'en experimenter à l'aduenir tout autre que ce soit. Que si l'eau simple a tel effort, à plus iuste raison la neige & la glace qui rafroidissent beaucoup plus qu'elle; pource qu'estans congelées elles gardent leur froideur plus longuement, & qu'au moyen de cette congela-

tion qui se fait par la confusion des parties terrestres & aqueuses, il y a redoublement de froid, estans les vnes & les autres de cette qualité : les fruits, herbes & racines qui participent beaucoup de ces deux, notamment de l'eau, ont la mesme puissance d'assoupir & stupefier, comme la mandragore, le iusquiame, le pauot, & autres : sur tous, le suc de pauot, nommé opium, lequel outre sa qualité froide & melancolique, a ie ne sçay quoy de veneneux qui rend son operation plus prompte & plus funeste. Or bien que l'vsage de ces remedes soit tousiours suspect, & ne se pratique sinon qu'en grande necessité, neantmoins il est à propos de faire choix, s'il est possible, d'vn temps pour les appliquer, lequel doit estre plustost apres la purgation vniuerselle du corps, qu'auant icelle, sur tout quand il y a de l'intemperie iointe auec matiere, afin qu'estant celle-cy euacuée, sinon tout, au moins pour la pluspart, la partie affligée soit moins interessée apres que la douleur sera dehors, luy restant peu de matiere attachée, laquelle ayant esté époissie & comme congelée par la violance du narcotic, n'en peut estre par apres ostée qu'auec difficulté, dont l'experience se voit aux gouttes, lesquelles de simples deuiennent noüeuses par la trop frequente application des remedes froids qui reduisent en consistance pierreuse les humeurs peccans, apres que leur partie plus subtile s'est exhalée. De tous ces narcotics, le plus doux & le plus seur est l'eau, tant pource qu'elle n'est meslangée d'autre corps froid qui fasse croistre les degrez de sa qualité, qu'à cause de sa fluidité qui ne la permet arrester long temps sur les parties : ioint qu'elle est prompte à se secher, notamment où il y a intemperie chaude, à laquelle de surcroist elle peut tenir lieu d'anodyn du second ordre, deuenant temperée de froide qu'elle estoit par l'insigne chaleur de la partie où l'on l'applique, laquelle facilite sa penetration, & rend son effet plus prompt. Les narcotics artificiels, sur tout ceux de consistance époisse, & qui sont gluans, demeurant par fois attachez plus long temps qu'il ne seroit de besoin, sont moins seurs que la susdite, particulierement és douleurs froides : d'où i'infere qu'estans en general ces remedes perilleux, il n'en faut vser que par grande necessité, encore mediocrement. Ce que declare nostre Hippocrate à la fin de l'Aphorisme, parlant de la stupeur mediocre, comme s'il vouloit dire qu'il se faut bien garder d'vser de narcotics puissans, crainte d'oster auec la douleur le sentiment des parties dolentes; qui est le fruit & vtilité de cette doctrine.

Explication.

1. A Sçauoir les inflammations des iointures qui excitent tumeurs & douleurs en ces parties, à cause de l'abondance & chaleur du sang & de la bile qui y abondent.

2. Pource que le froid leur est contraire suiuant l'Aphorisme 20. de ce liure, ce qu'estant ils feroient irritez tousiours dauantage, & l'irritation causeroit fluxion nouuelle.

3. Et autres iointures, & parties extremement échauffées, sur lesquelles on est par fois contraint d'appliquer des remedes qui assopissent le mal, mesme au preiudice de la partie qui en est affoiblie; tel est l'opium auec le populeum; tel est aussi le cataplasme de pauot auec le iusquiame.

4. Mesme celles qui sont causées d'humiditez froides, assauoir aux corps charnus & ieunes en temps d'Esté, suiuant l'Aphorisme 21. de ce liure.

5. Seruant en general aux intemperies chaudes, & inflammations, qui ne cessent pas par vne petite quantité d'eau, laquelle ne suffit seulement à temperer leur ardeur, tant s'en faut qu'elle puisse du tout l'esteindre; encore faut-il la renouueller souuent, afin de rafraichir tousiours: ce qui fait qu'aucuns en la violance des gouttes chaudes tiennent les pieds & les mains dans de l'eau fraiche, voire mesme dans des fontaines: ce que ie ne conseille pourtant à personne, pour les raisons déduites au Discours.

6. En repoussant les matieres chaudes, & esteignant l'ardeur qu'elles ont laissé à la partie.

7. Et plus encore celuy qui est entier: mais celuy-cy oste le sentiment à la partie sans espoir de ressource; & l'autre n'ostant pas la douleur entierement, mais seulement en appaisant la plus grand part, ne détruit pas le sentiment comme le precedant.



APHORISME XXVI.

Aqua quæ citò calefit & citò refrigeratur, leuissima.

L'eau [1] qui s'échauffe & rafroidit [2] promptement est tres [3] legere.

DISCOVRS.



ES meilleures eaux & les plus salutaires, sont tousiours les plus legeres, soit pour boire, soit pour appliquer sur les parties échauffées, soit pour les vsages indifferans, comme de cuire des viandes, notamment les legumes, à la seule coction desquels on connoist leur pesanteur ou subtilité: les eaux terrestres, comme celles des puits & fontaines couuertes au Soleil, puisées tout contre leur source sont tres-mal saines, pource qu'ayans beaucoup de trrestrité meslée, elles ne passent qu'auec grande difficulté, quand il y a sur tout des obstructions au foye & aux veines, lesquelles elles mesmes sont suffisantes de causer quand il n'y en auroit point, outre les cruditez qu'elles engendrent en l'estomac par le long séjour qu'elles y font. Celles des riuieres & fontaines exposées au Soleil Leuant, sur tout quand elles coulent loin de leur source, estans plus legeres & moins terrestres, sont aussi plus salutaires, & mesme dans les fievres, ie prefere volontiers pour esteindre la soif & sans risque de cruditez & d'obstructions, les eaux des grandes riuieres, comme de la Seine aux ptisanes communes, & eaux boüillies des puits & fontaines; i'entens en Esté, & quand le temps est serain, & ce d'autant qu'en ce qui est de la coction le Soleil cuit plus que le feu; & pour la terrestrité que quitte l'eau boüillie, ie dis qu'en la longue course & estenduë des riuieres, l'eau la dispose bien plus aisément qu'en vn peu de temps de son ebullition, vn grand mouuement ayant plus de force qu'vn petit, & la longueur du temps pouuant plus que la brieveté; finalement la Nature estant plus puissante que l'air, telle eau est celle qui reçoit & quitte promptement les qualitez mises en nostre Aphorisme, assauoir, le froid & le chaud qui se chassent l'vn l'autre, participant beaucoup en cét égard de la nature de l'air, lequel est d'autant plus indifferent à l'vne ou l'autre de ces qualitez qu'il est subtil & leger. Quand nous parlons de l'eau, nous entendons l'eau douce, simple & potable, non celle où il y a meslange de substances estrangeres, comme les eaux salées, souf-

souffrées, lumineuses, vitriolées, alumineuses & semblables qui reçoiuent les impressions des minieres par où elles passent. Nous n'entendons point aussi les eaux des estangs & marets, lesquelles pour estre croupissantes & sans mouuement contractent vne corruption non tousiours perceptible au goust & à l'odorat, mais dont la malice se fait sentir auec le temps à ceux qui en boiuent, comme plusieurs en ont fait de dommageables experiences par la contrainte de la necessité, d'autant que la soif presente, est vn mal plus grand que celuy qu'à l'aduenir les mauuaises eaux doiuent causer. Or ayant parlé de la salubrité & insalubrité des eaux sur le 29. Texte de l'Ecole de Salerne, *ie diray seulement icy, qu'outre la legereté & subtilité de l'eau, trois conditions luy sont encore requises pour estre estimée bonne, qui sont d'estre sans aucune saueur, sinon celle qui ne se peut exprimer, & que le long vsage a enseigné aux beuueurs d'eau, de n'auoir point d'odeur, & d'estre plaisante à la veuë. Telle eau est propre à toutes personnes, tant pour boire, que pour preparer les viandes & medicamens; partant en son vsage l'on doit faire tousiours choix de la plus legere, laquelle se connoist, comme dit nostre Hippocrate, par la prompte reception & abandonnement des deux contraires, le chaud & le froid; qui est l'vtilité que nous pouuons tirer de cét Aphorisme.*

Explication.

1. De cisterne, riuiere ou fontaine, qui est douce, simple, & sans aucun meslange.

2. Tesmoignage de sa pureté & simplicité, consequemment de sa bonté. Ces deux conditions d'épouser facilement le chaud & le froid semblent souz-entendre les autres.

3. Partant est tres-salubre, ne causant point d'obstructions aux visceres, rafraichissant & humectant promptement, & charriant sans difficulté la nourriture & le sang aux parties qui en ont besoin.



APHORISME XXVII.

Quibus noctu bibendi est auiditas, ijs admodum sitientibus obdormiscere, bono est.

Si ceux qui ont appetit [1] de boire la nuit, s'endorment durant leur grande [2] soif, ils se portent [3] bien apres.

DISCOVRS.



'EXPERIENCE nous apprend que le remede de la soif, est le breuuage, inuenté par l'industrieuse Nature pour reparer la perte continuelle de la substance humide des animaux, se dissipant au moyen de la chaleur interne & externe, laquelle non seulement desseiche le corps, mais l'échauffe tout d'vn temps en épuisant l'humidité, qui empesche son progrés. De là vient que les parties estans échauffées & dessechées outre leur ordinaire, cherchent à reparer le dommage qui pourroit en amener vn plus grand si l'on n'y donnoit ordre, qui est l'inflammation des esprits, des humeurs, & parties solides, laquelle continuant deuoreroit la chaleur naturelle, qui est celle qui fait subsister tout ce qui est en nous. Cette reparation se doit faire par vne chose doüée de qualitez contraires, assauoir de froideur & d'humidité, lesquelles à l'exclusion des autres liqueurs potables, l'eau possede purement & plainement, assauoir celle qui a les conditions deduites en l'Aphorisme & Discours precedant, estant simple, pure, legere, & peu terrestre. Ie sçay que le vin & le cidre, comme aussi les breuuages plus artificiels, tels que les ceruoises & limonnades, ont puissance de desalterer aussi bien que l'eau, mais leur vsage estant pour la nourriture, & pour la volupté aussi bien que pour esteindre la soif, il arriue que bien souuent on en prend outre la suffisance, & souz ombre des vtilitez qu'ils apportent on en ressent des dommages insignes, tels que les yuresses & cruditez, ayans tous ces breuuages vn certain allechement de se faire boire sans necessité, le vin particulierement qui est le plus excellent de tous, & lequel quoy que froid actuellement échauffe potentiellement, & souuent plus il est bon, plus il cause de soif. Ce qui surprend beaucoup de gens, lesquels en ayans vsé trop longuement à leur souper, & s'endormans incontinent se trouuent à leur réveil excessiuement alterez, & contrains de recourir au vray breuuage desalterant, qui est l'eau, breuuage qui sans doute ne leur peut estre que salutaire, attendu qu'il tempere la chaleur excessiue de l'estomac & du foye, & concilie vn paisible sommeil, rabatant les vapeurs chaudes qui l'empeschent ou interrompent. Ie dis salutaire, vû la necessité presente: car il vaudroit beaucoup mieux boire sobrement du vin, pour ne point boire d'eau par apres au réveil, que se gorgeans du premier, faire vn excés de l'autre pour temperer sa furie, & en vn mot corriger vn excés par vn autre excés. L'on peut dire presque mesme chose de ceux qui vsent de trop de sel

& espiceries, lesquels estans contrains de boire la nuit, disposent leurs corps aussi bien que les yurognes aux enfleures & hydropisies, qui les attrappent finalement, pour auoir en partie bruslé leur foye, & en partie noyé leur estomac de trop de liqueurs. Or non seulement ceux qui viuent dereglément sont trauaillez de soif au réveil, mais aussi plusieurs de ceux qui suiuent à peu prés les loix de Nature, & les regles de la necessité, ce qui peut arriuer, ou à cause de la chaleur nocturne & des sueurs, ou pour dormir la bouche ouuerte, ou par fois à cause des vers, ce qui est ordinaire aux enfans, & tels n'ont gueres de soif qui ne soit supportable. Ce qu'estant & s'endormans sans boire, ils font beaucoup mieux que s'ils beuuoient, puisque le breuuage troubleroit la coction, & outre le froid qui luy est contraire luy apporteroit peut-estre plus d'humidité qu'il ne luy seroit besoin. C'est de ces derniers qu'entend nostre Aphorisme, lequel est mis par nostre Autheur, pour donner aduis à ceux qui boiuent inconsiderément si tost qu'ils sont alterez qu'ils ayent à s'en abstenir par fois, & se donner patience que la coction soit faite, laquelle humectant l'estomac, esteint aussi tost la soif. Ce que particulierement on doit enioindre aux femmes comme plus subiettes à cette mauuaise inclination, qui leur est d'autant plus preiudiciable, qu'estans plus froides & humides que les hommes, elles ont moins besoin de boire qu'eux, à telle heure où les tenebres entretiennent de surcroist cette froideur & humidité; c'est le profit qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. SOit apres le premier réveil, où la coction n'est encore faite, sur tout quand on a beu & mangé beaucoup, de sorte que les premieres fumées, venans de l'estomac dessechent la bouche & le gosier; soit auant le sommeil, pour auoir fait quelque exercice, auoir parlé long temps, s'estre arresté aupres du feu, ou auoir trop beu du vin pur: comme ceux qui par vne coustume blasmable prennent tous les soirs le vin de collation, qu'ils appellent vin des puces: ou d'autres qui font encore pis, ayant la bouteille au cheuet du lit pour luy donner le baiser à leur réveil.

2. Notamment leur premier somme, auant lequel il est dangereux de boire, pource que le breuuage trouble la coction.

3. Attendu que par le sommeil la coction se fait, & la coction estant faite, l'estomac s'humecte & recrée de la portion

plus benigne du chile, & ainsi cesse la soif : que si l'on s'éveille auant la coction faite, & que la soif dure encore, il faut tascher à dormir derechef sans boire : si cela est impossible, & que la soif presse trop fort, c'est signe d'vn excés de chaleur en l'estomac, lequel doit estre rabatu par vn verre d'eau, qui temperera l'ardeur, humectera le ventricule, & sera cause qu'il cuira mieux en suite. Mais bon cela pour vne fois ou deux; car il y a danger d'en faire ordinaire, estant plus expedient de faire que l'on n'ait pas soif en se gardant de ce qui la peut causer, que de boire pour l'esteindre.



APHORISME XXVIII.

Suffitus aromatum muliebria educit. Ad alia verò multa vtilis esset, nisi capitis ingeneraret grauitatem.

Les parfums [1] aromatics prouoquent les mois [2] aux femmes; & seroient souuent propres à d'autres [3] choses, n'estoit qu'ils causent pesanteur de [4] teste.

DISCOVRS.



ATVRE prudente & prouide en tous ses ouurages, voyant qu'il n'y a rien au monde de stable & perpetuel, mais que tout ce qui naist au temps est subiet à la loy du temps, lequel estant changeant, change & bouleuerse pareillement tout ce qui est sous le Ciel, de matiere elementaire : cette Nature, dis-ie, desirant perpetuer les especes des choses par la succession des indiuidus, a inuenté diuers moyens pour leur propagation, & pour la multiplication des semences, entre lesquels est admirable celuy qu'elle a trouué pour l'homme, destinant vn lieu comme à receuoir les semences du masle & de la femelle, assauoir la matrice de la femme, qui est le vray champ genital; & de plus tirant des vaisseaux d'icelle vne matiere propre à fomenter, nourrir & faire croistre les parties du corps dont ces semences ont tracé les premiers filets & lineamens. Cette matiere est le sang, lequel la femme cuit en quantité plus grande qu'il ne luy est besoin, afin de pouuoir sans preiudice de sa propre santé, & sans se frustrer de sa nourriture legitime, fournir à l'enfant toute celle qui luy est necessaire,

cependant qu'il est enfermé dans la matrice, comme aussi apres qu'il en est sorty. Que si la fin pour laquelle le sang est amassé vient à cesser, comme toute superfluité mesme des choses bonnes est incommode à la Nature, il faut de necessité que par certains interuales il soit euacué: s'il y a quelque empeschement de cette euacuation les femmes encourent diuerses maladies, suiuant la quantité ou qualité du sang, & la maniere de sa corruption dans les vaisseaux, d'où viennent les scirrhes & duretez du foye & de la ratte, inflammations des visceres, notamment de la matrice, fievres de diuerses sortes, & autres infinis accidans tres-nuisibles à la santé. Que si ce sang est de telle nature qu'il ne contracte aucune corruption, alors il le conuertira en chair & graisse, & la masse du corps s'amplifiera outre l'ordinaire, ce que l'on voit arriuer à beaucoup de femmes enuiron l'âge de 40. ans, rarement aux plus ieunes, & telles si elles ont esté fecondes, cessent ordinairement de porter; si infecondes, & non menstruelles, elles deuiennent plus saines & de meilleure disposition qu'auparauant par la reedification de leur sang vicieux. Mais plustost ce flux menstruel cesse, plus aussi les femmes se portent mal: celles sur toutes qui ont beaucoup de sang sont bien nourries, & menent vne vie oisiue: car celles qui sont peu sanguines, qui viuent frugalement, & font beaucoup d'exercice, comme les villageoises & femmes de trauail, ne sont pas tousiours reglées, & ne laissent pourtant de se bien porter. Il se trouue pourtant des femmes saines & gaillardes qui ne sçauent que c'est de flux menstruel, & pourtant ne laissent de conceuoir & porter heureusement leurs enfans à terme: mais aussi estans grosses & nourrices elles deuiennent beaucoup plus maigres que celles qui ont hors la grossesse cette superfluité de sang, pource qu'elles se frustrent d'vne partie de leur nourriture ordinaire pour la communiquer à leurs enfans. Or pour le plus souuent les femmes qui ne sont grosses, nourrices, ou bien hors d'âge, doiuent auoir tous les mois leurs purgations, qu'à ce suiet on appelle menstruelles: que si les vaisseaux sont trop estroits (ce qui est assez frequent à celles qui sont en âge d'auoir ces descharges & ne les ont pas) le sang trop grossier, & les passages bouchez, il faut ouurir, attenuer & désopiler; à quoy seruent beaucoup les choses odorantes & aromatiques, reçeuës en parfum par le bas, lesquelles outre ce donnent secours aux femmes trauaillées de suffocations de matrice, que l'on appelle communément maux de mere, causées la pluspart de la retention de ce sang superflu; quelquefois aussi de la corruption de la semence: mais les femmes qui sont subiettes aux vertiges, migraines, & autres douleurs de teste, doiuent si bien

accommoder ces parfums vterins qu'ils ne leur puissent monter au cerueau ; d'autant dit nostre Hippocrate qu'ils causent pesanteur de teste, qui est vn sujet qui empesche que l'on en vse en beaucoup de cas, où l'on pourroit sans cela les pratiquer heureusement, tels que sont non seulement les incommoditez qui viennent de la matrice, mais aussi beaucoup de maladies froides & humides, sur tout celles du cerueau, n'estant rien qui desseche plus promptement que telles manieres de drogues. Le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme, est qu'en ordonnant des remedes à quelques maladies, nous ayons non seulement égard à leur vertu, mais aussi que nous considerions la nature particuliere des corps, & fassions en sorte qu'en voulant chasser vn mal nous n'en éveillions point vn autre, comme l'on feroit en ordonnant des parfums mal à propos à des personnes qui auroient la teste foible, si ce n'est que la necessité nous contraigne, & que l'vtilité paroisse plus grande d'vne part, que le dommage d'vne autre.

Explication.

1. Comme l'encens, le benioin, le jonc aromatic, les pastils, composez de ceux-cy, & d'autres de suaue odeur.

2. Assauoir tant le flux menstruel, que les superfluitez qui restent de l'accouchement : ce que les aromats font à cause de la subtilité de leurs parties, à l'aide de laquelle le sang trop épois est attenué, les obstructions sont ostées, les voyes dilatées, & la matrice excitée à chasser telles impuretez. Cela se doit entendre pourueû qu'il n'y ait empeschement d'ailleurs, comme inflamation, tumeur, ou peruertissement de la matrice. Or iaçoit que Hippocrate ne parle que des parfums, neantmoins il est certain que les mesmes aromats pris en breuuage ont pareille vertu : que si elle n'est si grande en ce qui concerne la matrice, leur operation est en recompence plus prompte à l'égard des autres parties, du vice desquelles, aussi bien que de celle-cy, peut venir la suppression du flux menstruel.

3. Comme aux maladies causées de froideur & humidité, tant de celles de la matrice, que d'autres parties.

4. A cause de l'abondance des vapeurs que les parfums enuoyent au cerueau, lesquelles causent non seulement pesanteur de teste, mais aussi des douleurs, migraines, & vertiges : ce qui arriue à celles dont la matrice est de tissure deliée, ausquelles les

parfums montent au cerueau, non tant par les veines, que par les conduits imperceptibles qu'ils se disposent eux mesmes pour passer.



APHORISME XXIX.

Pregnantes purgabis, si materia ad sui excretionem inuitet, quadrimestres, & vsque ad septimum mensem, sed has minus. Minore verò aut grandiore fœtu, abstinebis.

Il faut purger les femmes grosses quand leurs humeurs sont [1] agitez depuis trois mois iusques à [2] sept ; moins toutefois en dernier [3] temps : mais l'enfant estant plus petit ou plus grand il faut proceder en ce remede auec plus [4] de circonspection.

DISCOVRS.



OVTES & quantes fois que le corps regorge d'humeurs vicieux, le dommage qu'il en ressent luy en fait desirer la décharge, laquelle s'accomplit par le benefice des medicamens purgatifs, dõnez suiuant les circonstances que nous indiquent les dispositions du corps, entre lesquelles, quant aux femmes, la grossesse vient la premiere en consideration, attendu qu'estans chargées d'vn fais qui grossit iournellement aux despens de leurs forces, & ce fais estant par fois prest de tomber au moindre mouuement extraordinaire qu'on luy donne, il est à craindre que l'vn & l'autre, i'entens le fais, & celle qui le porte, ne viennent à succomber aux secousses des purgatifs, pour peu agissans qu'ils puissent estre, & proportionnez à la matiere qu'il conuient purger, notamment aux premiers & derniers temps de la grossesse ; assauoir au premier temps pour estre l'enfant encore trop floüet, & au dernier pour auoir trop de disposition à se destacher à cause de sa pesanteur. Et quant à la mere, les premiers mois de sa grossesse luy sont fort incommodes, à cause que le sang retenu, ne pouuans estre tout consumé en la nourriture de l'enfant trop petit pour en venir about, contracte certaine pourriture, dont les fumées venant à l'estomac, leur causent des dégousts & nausées qui les empeschent de prendre bonne nourriture ! mais au rebours leur fait appeter des choses qui leur sont toutes contraires, & par fois extrauagantes, telles que la terre & les charbons, ainsi que celles qui ont les pasles couleurs : d'où-

vient que manquans à se bien nourrir & regorgeans de superfluitez (comme les femmes grosses sont vrais cloaques d'ordures) elles ne peuuent qu'elles ne soient foibles : & quant aux derniers temps, la pesanteur du faix les greve tellement qu'il y en a quelques vnes qui sont contraintes de ne faire aucun exercice, crainte qu'en s'émouuant elles ne soient deschargées auant le legitime terme. De là vient qu'en l'vn & l'autre temps les medicamens purgatifs leur donneroient accroissement de foiblesse & occasion d'auortement. Que si cela est és deux extrémitez de la grossesse, le mesme doit estre iugé dans le milieu : mais la verité est que ce n'est auec vn tel peril, pource que les femmes sont plus fortes prenans plus de nourriture, & de meilleure, apres que les dégousts sont passez, l'enfant tient plus fort qu'au commencement, & ne pese tant qu'à la fin ; c'est pourquoy quand on iuge qu'vne femme grosse a besoin de purgation, il y faut proceder auec telle dexterité, que considerant exactement le temps de sa portée, auec les autres circonstances qui peuuent toucher sa nature particuliere : comme si elle est de foible ou forte complexion, on luy ordonne des medicamens si doux qu'ils ne puissent offencer ny elle ny son fruit, tels que ceux que nous appellons minoratifs, comme la casse, la manne, le sené, les tamarinds qui ne font que décombrer les premieres voyes sans violenter les visceres & vaisseaux. Que si nous auons le temps d'election & que rien ne presse, nous choisirons plustost pour purger le milieu de la grossesse, que le commencement ou la fin; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire quand les humeurs superflus se pourrissent, s'échauffent, & transportent de furie d'vne partie à vne autre, rompans leurs digues, & estans sur le point d'opprimer quelque partie de consequence pour la vie.

2. Qui est le temps où les femmes sont plus fortes, & où les enfans tiennent plus fermement à la matrice.

3. Assauoir, moins depuis les sept mois qu'auant les quatre mois, pource que les enfans s'y détachent plus aisément, & les meres sont plus foibles pour supporter les medicamens.

4. Tant à cause des meres plus foibles, que des enfans plus aisez à ébranler; dequoy nous auons parlé plus amplement sur le premier Aphorisme du liure quatriesme dont celuy-cy n'est qu'vne repetition.

APHO-

APHORISME XXX.

Mulier in vtero ferens, sectâ venâ abortit, eoque magis si sit fœtus grandior.

La femme grosse estant saignée est en peril [1] d'auortement, & ce d'autant plus prompt que l'enfant est [2] grand.

DISCOVRS.

SI la purgation est contraire aux femmes grosses, la saignée ne leur est moins nuisible, quand elle est faite à contre-temps, assauoir au commencement & à la fin de la grossesse, sur tout vers les derniers mois, esquels l'enfant estant grand a besoin de plus de nourriture qu'en son commencement & progrés. C'est de l'authorité d'Hippocrate en cét Aphorisme, qui est du nombre de ceux qui ne sont pas tousiours veritables; car l'experience & la pratique ordinaire nous apprennent qu'en tout temps on peut saigner les femmes grosses, voire dans le huit & neufiesme mois, suiuant la violance des maladies qui les attaquent, ce que l'on fait plus hardiment quand il y a vne manifeste repletion aux vaisseaux. Que si parfois l'auortement arriue en suitte des saignées, quoy que celles-cy le puissent prouoquer par l'agitation que le corps en reçoit, neantmoins sa cause principale doit estre attribuée à la maladie, laquelle fait en vn iour plus de tort à la mere & à l'enfant, que les saignées & purgations reïterées ne peuuent faire en quatre; de maniere que si la saignée ne se faisoit point, l'auortement ne laisseroit pas d'arriuer, voire encore plus perilleux que s'il estoit aidé par la saignée, laquelle diminuant en quelque maniere les forces, diminuë aussi la fievre tout d'vn temps, & celle-cy au contraire diminuë les forces à mesure qu'elles font progrés, & les malades ont surcroist de trauail de iour en iour. Que si crainte d'auortement vn Medecin a esté si scrupuleux de ne point tirer de sang en vne fievre aiguë, & que nonobstant cette timide precaution la violance du mal fasse mourir l'enfant, il ne faut point douter que la mere ne courre risque beaucoup plus grande, que si la saignée auoit hasté la décharge de son fruit, laquelle doit estre procurée le plustost que faire se peut, depuis que les signes ordinaires nous font connoistre sa mort. Partant où la maladie est perilleuse il ne faut point differer la saignée aux

femmes grosses en quelque temps que ce soit: ce que l'on peut faire en faueur de l'enfant, est de faire les euacuations petites, pource que les grandes l'ébranlent dauantage & luy ostent plus de nourriture: le peril n'est pas si grand au commencement & milieu de la grossesse, qu'il est à la fin, que tant s'en faut il est souuent expediant sans maladie de tirer du sang en ces temps quand il y a plenitude, & crainte que l'abondance ne suffoque l'enfant, ou prouoque l'auortement: mais entre tous les temps de ce faire, le plus seur est la moitié du terme; car bien qu'au commencement il soit vraysemblable que l'enfant ait du sang plus que sa suffisance, & que pour cette raison la saignée y doiue estre faite, neantmoins la consideration de sa tendresse, fait que l'on s'en abstient s'il n'y a manifeste necessité, attendu qu'au moindre branle que l'on donne au corps, il peut se destacher, comme les fruits nouuellement défloris quand l'arbre est agité de vent. En tout cas il n'y a pas tant de hazard à la saignée qu'à la purgation: car celle-cy, outre qu'elle agite les humeurs plus que la precedante, a quelque chose contre nature, qui est ennemie de la vie, laquelle est aisée d'oster à l'enfant du commencement qu'il l'a receuë. Aussi nostre Hippocrate en l'Aphorisme precedant, craint pour la purgation le premier & le dernier temps, & icy pour la saignée le dernier seulement, comme estant celle-cy la moins dangereuse. Le profit que nous tirerons de cét Aphorisme, sera de ne rien hazarder autour des femmes grosses, sur tout quand il est question de grands remedes, assauoir la purgation & la saignée.

Explication.

1. POur trois raisons: la premiere, que l'enfant est priué d'vne partie de la nourriture dont il a besoin, notamment quand il approche de son terme. La seconde, qu'auec le sang il se perd quantité d'esprits, qui affoiblissent l'enfant auec la mere; ce qui introduit le froid au milieu du chaud, dont ils ont necessité. La troisiesme est l'agitation que le corps reçoit en general par l'euacuation du sang; sur tout quand elle est trop copieuse, telle qu'elle se faisoit du temps d'Hippocrate & de Galien, où la moindre euacuation estoit de dix onces & d'vne liure; où il faut remarquer en passant, que le mot d'auortement s'entend d'vn enfant entierement formé, comme à six semaines; car les décharges qui arriuent auant ce temps se nomment proprement effluxions, ainsi que depuis sept mois on appelle accouchemens precipitez ceux qui arriuent auant le neufiesme

ou dixiesme mois, plustost qu'auortemens, quoy que l'on vse comme indifferemment de l'vn & l'autre mot.

2. Comme sur le huit & neufiesme mois on tire du sang rarement sans qu'il suiue décharge, specialement quand les femmes ont de la peine à porter leurs enfans à terme, comme celles qui sont humides, & ont les matrices imbuës de quantité de glaires. La saignée du pied approchant le terme facilite l'accouchement.



APHORISME XXXI.

Mulierem grauidam morbo quopiam acuto corripi, perniciosum.

Vne femme [1] grosse surprise de quelque maladie [2] aiguë est en hasard de [3] mort.

DISCOVRS.

VN mal nouueau ioint à vn autre, rend le premier plus grief, & fait empirer la condition du malade. La grossesse est vne espece de maladie, non quant à l'enfant qui est au corps de sa mere, mais quant aux incommoditez qu'elle reçoit tout le temps de sa portée, dont elle souffre diminution d'vne partie de ses forces, lesquelles estant abaissées reçoiuent vn insigne détriment à l'arriuée de quelque maladie que ce soit, sur tout quand elle est du nombre des aiguës, comme les fievres qui portent ce nom, les apoplexies, conuulsions & semblables, lesquelles de soy sont mortelles, & peuuent mettre à bas les personnes qui n'auoient aucunes incommoditez precedantes; partant à plus forte raison celles qui sont desia malades, ou bien en estat de neutralité, comme les femmes grosses. Or comme les maladies aiguës sont plus ou moins dangereuses, suiuant la grandeur ou multiplicité des symptomes qui les accompagnent, la force ou foiblesse du corps, ou des parties interessées, & les actions blessées; il arriue que ces femmes en estans attaquées ne peuuent resister qu'auec extréme difficulté à la violance des symptomes, pour estre affoiblies, tant de la pesanteur de leurs enfans, que par le diuertissement de leur meilleur sang en la nourriture d'iceux; de sorte que le pire est celuy qui reste pour les meres, que nous voyons aussi la plusspart plus maigres & attenuées qu'en vn autre temps.

Dans cette foiblesse de corps, les parties qui pâtissent plus fort, sont celles du ventre inferieur qui seul porte la charge : mais en suitte, le ventre moyen n'est pas exempt de l'incommodité de son voisin, pource que les muscles qui le couurent, font partie de ceux qui seruent à la respiration, lesquels ne peuuent valablement fournir à tous les deux, assauoir à supporter l'enfant, & faire respirer, sans que l'vne desdites actions en soit diminuée : ioint que quand l'enfant est desia grand, la matrice gonflée presse les parties voisines, & celles-cy le diaphragme, notamment lors que l'on est couché, ce qui fait que plusieurs femmes, enuiron les derniers mois de leur grossesse, sont contraintes de dormir la teste fort esleuée, & comme en leur seant. Ainsi l'action la plus necessaire à la vie reçoit vn détriment insigne ; i'entens la respiration, laquelle aussi bien que le poulx est double aux femmes grosses qui ont besoin de rafraichissement pour elles & pour leurs enfans. Cecy posé, disons que si dans ces incommoditez que souffrent les femmes grosses sans fievres, ou autres maladies, quelques vnes d'icelles suruiennent, notamment les aiguës, elles sont tousiours en peril, d'autant que par icelles la difficulté de respirer est augmentée, ce qui cause redoublement de tous les accidans, & la chute des forces, plus encore aux maladies aiguës qui paroissent sans fievre, comme l'apoplexie & la conuulsion, que dans les fievres mesmes esquelles les malades ont plus de relasche, comme les autres n'en donnent point du tout, & emportent les malades auant que l'on aye le temps d'y donner ordre. I'adiouste qu'en celles qui donnent le temps de ce faire, il y a telle difficulté de disposer les remedes, sur tout les principaux, comme la purgation & la saignée ; que le Medecin y met souuent son honneur en compromis, estant tousiours au hazard d'encourir le blasme, quoy que le grief ne soit point de sa part, mais du costé du mal & des forces de la malade qui ne peut supporter les remedes necessaires ; c'est pourquoy vû que la cure des femmes grosses est si chatoüilleuse és maladies aiguës, le Medecin prudent doit tout d'abord declarer l'incertitude de leur euenement, afin que si le deuoir qu'il fera n'a vn succés pareil à son intention, il ne luy soit imputé aucune faute ; qui est le profit que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

r. LAquelle à cause des incommoditez qu'elle souffre à porter & nourrir l'enfant semble estre atteinte de quelque maladie, comme en effet les dégousts & nausées tesmoi-

gnent assez qu'elle n'est pas bien saine.

2. Desquelles comme nostre Hippocrate dit ailleurs, le prognostic de mort ou de santé n'est pas asseuré : mais aux femmes grosses il y a plus d'apparence de predire la mort pour les causes cy-dessus.

3. Pource qu'il est mal-aisé d'apporter des remedes également conuenables à l'enfant & à la mere. Les maladies aiguës, notamment les fievres, veulent la saignée copieuse : la grossesse y contredit, d'autant que l'abondante euacuation frustre l'enfant de sa nourriture. La nourriture tres-sobre est celle qui conuient aux fievres aiguës; cependant elle contreuient à la necessité des femmes grosses, qui doiuent viure pour elles & pour leurs enfans, specialement aux derniers mois. Dauantage, les femmes grosses doiuent respirer doublement, & dans les fievres aiguës il y a de grands empeschemens en la respiration, ce qui les suffoque en moindre temps que les autres.



APHORISME XXXII.

Mulieri sanguinem euomenti, menstruis erumpentibus solutio fit.

La femme qui vomit le [1] sang est garantie du [2] vomissement, quand les mois viennent [3] à couler.

DISCOVRS.



E sang que la prouidance de Nature fait sur-abonder aux femmes pour nourrir le fruit qu'elles ont conçeu tout le temps qu'il sejourne dans leur matrice, doit estre euacué par mois & Lunes, lors que cesse la cause pour laquelle il est reserué; autrement elles deuiennent subiettes à plusieurs infirmitez, comme nous auons dit cy-deuant. La raison est que ce sang estant excrement des parties sanguines, assauoir des chairs, se corrompt autour des mesmes chairs suffisamment nourries si d'auanture il y est retenu, quand mesme il seroit de sa nature fort loüable, son abondance estant importune aux parties susdites, & y causant pesanteurs & obstructions. Que si de luy-mesme il est vicieux, il fait pis encore, & acheue de se gaster plus promptement, d'où viennent les dartres, gales, froncles, & autres maladies & saletez du cuir,

encore eſt-ce vne faueur de Nature de chaſſer telles impuretez à l'emonctoire commun qui eſt la peau. Que ſi ce ſang, ou ſi vous voulez vn excrement humide dont les chairs des femmes plus molles & laſches ſont abbreuuées quaſi comme vne eſponge, refluë de l'habitude du corps aux petits vaiſſeaux, & de là aux grands, d'où il ſoit chaſſé par les voyes plus commodes & ordinaires és baſſes regions, notamment par les veines de la matrice, lors les femmes ſont non ſeulement deliurées de la plenitude qui les guerit, mais quant & quand ſont deſchargées de beaucoup d'autres ſuperfluitez, leſquelles eſtans refermées en leurs vaiſſeaux, ou bien autour de leurs chairs, pourroient ſeruir de leuain à faire naiſtre de grandes & dangereuſes maladies: mais la Nature eſt ſouuent fruſtrée de ſon intention, quand elle veut venir à cette euacuation periodique, eſtant contrainte parfois de chercher vn autre chemin que celuy de la matrice: ce qui arriue ou quand le ſang qu'elle contient en ſes propres vaiſſeaux, qui doit eſtre le premier euacué, eſt trop groſſier & terreſtre, & que les chemins ſont bouchez: ou trop eſtroits, ou qu'il y a mauuaiſe conformation de matrice. Ce qu'eſtant, le ſang moins groſſier remonte d'où il eſtoit party, regorgeant au foye, au cœur, aux poulmons & à la teſte, d'où procedent les peſanteurs de celle-cy, les oppreſſions de la poitrine, ſyncopes, & palpitations de cœur, ſcirrhes & tumeurs de foye & de rate, ſi ce n'eſt que par vn effort ſalutaire il ſe fraye le chemin dans la bouche, tant par vomiſſemens, que crachats, ou qu'il coule abondamment du nez. Ie dis effort ſalutaire à comparaiſon des accidans ſuſdits; car de ſoy tel reflux eſt dangereux tant pour les vaiſſeaux qui ſont en hazard de ſe rompre, à cauſe de la violance du vomiſſement, que pour le reſte de ce ſang qui peut demeurer en l'eſtomac, s'y putrefier & y acquerir vne qualité veneneuſe, ce qui eſt ordinaire en ce cas. D'où nous apprenons qu'encore qu'vn tel flux ſoit plus ſouhaitable qu'vne entiere retention de ſang excrementeux, neantmoins il eſt en effet fort à craindre. C'eſt pourquoy lors que l'on connoiſt qu'il arriue par ſuppreſſion des mois, il faut diligemment donner ordre à ce qu'ils puiſſent fluer par les conduits ordinaires, au moyen de la ſaignée du pied, frictions, ligatures, vantouſes, & autres tels remedes attirans à bas ſuiuant la cauſe qui donne cét empeſchement. On peut dire le meſme de tout autre flux de ſang venant contre l'intention de Nature, & par lieux incommodes, lequel il faut reuoquer par remedes contraires, fuyant la rectitude des parties; qui eſt le fruit & vtilité de cét Aphoriſme.

Explication.

1. PAr la ſuppreſſion ou arreſt des mois, ſans autre cauſe comme quelque effort, exercice ou trauail exceſſif, dont ſoit arriué rupture aux vaiſſeaux de l'eſtomac, ou eroſion d'iceux par quelque fluxion acre. On peut icy entendre les crachats ſanglans auſſi bien que les vomiſſemens.

2. Pourueû qu'il n'y ait eroſion ny rupture és vaiſſeaux de l'eſtomac. Ce ſang peut venir commodément de la ratte, & ſe décharger par le vaiſſeau court qui porte l'humeur melancolic au ventricule, par lequel l'appetit luy eſt excité, ſuiuant Galien, aux perſonnes qui ſe portent bien.

3. Le ſang reprenant le chemin qui luy eſtoit dénié auparauant, ce qui ſe doit faire interieurement par les remedes aperitifs, tels que les ptiſanes & boüillons exprés ordonnez, ceux notamment où l'on fait entrer les ſimples propres à la matrice: & exterieurement par les frictions, ligatures, ventouſes, ſaignées des pieds, & ſemblables.



APHORISME XXXIII.

Mulieri menſtruis ptater naturam deficientibus, ſanguis è naribus profluens bono eſt.

Quand le flux menſtruel [1] eſt arreſté à vne femme, le flux de ſang du nez luy eſt [2] bon.

DISCOVRS.



LA plus commode voye pour la deſcharge du ſang ſuperflu des femmes, eſt celle de la matrice, que Nature a ainſi deſtinée, afin que durant la groſſeſſe il aborde plus aiſément pour la nourriture de l'enfant, ayant accouſtumé de tenir cette route dans les flux & cours ordinaires qui doiuent eſtre reglez tous les mois aux femmes ſaines, principalement à celles qui ſont pleines & ſucculentes. Que ſi les vaiſſeaux ſont bouchez en cette partie, ou trop eſtroits, ou comprimez, ou que d'ailleurs il y ait empeſchement, meſme de la part du

sang quand il est trop terrestre, il se fait vn reflux aux mesmes vaisseaux, & le sang superflu remonte au foye, à la rate & aux poulmons, causant s'il y est retenu, plusieurs accidans griefs à ces parties. Mais faisons estat que Nature soit forte, & que les autres voyes par où il peut couler soient libres, comme celle de la bouche par les vomissemens & crachats, celle du cerueau par les flux de sang du nez, celle des intestins par la dysenterie, & les hemorrhoïdes: il y en a deux sur toutes que ie tiens les plus seures & salutaires, assauoir le flux de sang du nez & des veines du siege, appellées hemorrhoïdales, assauoir du nez quand le sang est subtil, & du siege quand il est gros & melancolic, estant porté là, non tant de l'intention de la Nature que de son poids elementaire; estant tel sang fourny de peu d'esprits, qui par leur chaleur & legereté ont coustume de l'attenuer & luy faire quitter sa naturelle pesanteur: ie dis que ces deux voyes sont les plus seures; car le chemin de l'estomac & des poulmons sont suspects, tant à cause de la rupture des vaisseaux qui par fois ne peuuent estre reünis qu'à raison des parties mesmes esquelles quelque sang retenu se peut putrefier au grand hazard de la vie. Et quant à la dysenterie, quoy que le sang soit porté vers bas de son propre poids, il s'en peut tousiours arrester quelque partie és replis des intestins, & y acquerir vne qualité estrangere, causant en suitte des vlceres de difficile garison: là où aux deux autres manieres le sang n'abandonne iamais ses vaisseaux iusques à tant qu'il soit mis dehors tout à fait. Mais de ces deux euacuations la plus souhaitable encore est celle du nez, pour trois raisons, assauoir que la descharge est plus copieuse, moins douloureuse, & qu'il ne reste aucun vlcere au nez, les vaisseaux duquel estans fort deliez, & s'ouurans aisément se cicatrisent de mesme; ce qui n'est pas du siege, dont les veines estans plus dures s'ouurent auec douleur, & souuent s'y forment des vlceres qui deuiennent incurables, estans tousiours irritez de l'acrimonie & dureté des gros excremens qui n'ont autre passage: adioustons que le signe en est tres-bon, signifiant la subtilité du sang & la liberté des chemins hors ceux de la matrice, qu'alors il est question d'ouurir, estant à propos d'empescher que le sang plus subtil & meilleur ne se perde en euacuant le grossier pour l'attirer à sa place, à quoy sont propres les ligatures, frictions & semblables, comme nous auons dit en l'autre Discours. Sur tous remedes la saignée du pied est singuliere, par laquelle estant euacuée partie du sang retenu, Nature fait le reste & reprend son premier train. C'est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Expli-

Explication.

1. NOtamment aux filles au commencement, ou plustost au temps que les mois leur doiuent arriuer, lesquelles n'ayans pas encore les conduits des veines de la matrice bien ouuerts, sont par fois subiettes à saigner du nez, ainsi que les ieunes hommes au temps de leur puberté.

2. Le sang qui deuoit couler par le bas retournant au foye, & remontant aux parties superieures, dont les vaisseaux sont plus amples que des inferieures. Ce qui est bon comme cause & comme signe : assauoir comme cause, d'autant que le sang qui greuoit est euacué : comme signe, d'autant qu'il démonstre que la vertu expultrice est forte, déchargeant par vn endroit assez commode la matiere que l'incommodité d'vne autre empeschoit d'euacuer. Ce bon peut estre entendu encore en comparaison du vomissement, du crachat, de la dysenterie, & des hemorrhoïdes.



APHORISME XXXIV.

Mulieri vterum gerenti si alvus multum fluat, periculum est ne abortiat.

La femme grosse à qui le ventre coule trop [1] fort est en [2] peril d'auortement.

DISCOVRS.



LE plus grief accident qui puisse arriuer à vne femme grosse est l'auortement, lequel non seulement luy fait perdre son fruit, mais bien souuent la met au hazard de sa vie; & le plus grand mal qu'on y trouue, c'est qu'il y a tant de causes capables de le prouoquer, que par fois on est surpris de celles où l'on pense le moins. Ces causes en general sont internes & externes: entre les internes on peut compter les maladies du corps, comme les fievres aiguës, & semblables, & pareillement celles de l'esprit; i'entens les passions violantes : de plus, la grande humidité de la matrice, sa froideur, son irritation par l'acrimonie ou malice de quelques humeurs,

la foiblesse de ses ligamens, & autres. Quant aux externes elles semblent infirmes, & sont toutes celles qui donnent aux corps des mouuemens capables de l'ébranler & faire mourir l'enfant, entre lesquelles nostre Hippocrate nous a cy-deuant estalé vne partie des principales, comme les saignées & purgations, lesquelles outre l'ébranlement qu'elles donnent à l'enfant, le frustrent d'vne partie de sa nourriture; i'entens quand il y a de l'excés, comme nous l'auons exposé aux Aphorismes qui en traitent exprés. Or il est icy question d'vne cause interne, assauoir le flux de ventre qui a pareil effect que les susdites, notamment la purgation, mais qui est beaucoup plus à craindre, tant pour sa durée, que pour la cause qui l'entretient, assauoir la crudité du ventricule & des intestins, en suitte de laquelle il ne se peut faire aucune coction valable: ou qui pis est encore la corruption des humeurs dont la malice se peut communiquer à la matrice, au passage, consequemment à l'enfant; par exemple aux dysenteries malignes & douloureuses: Ie n'entens pas dire que les humeurs corrompus y entrent des intestins, mais la vapeur seulement, à cause de la proximité de ces parties, estant la matrice couchée dessus, notamment sur l'intestin droict, qui est celuy qui souffre le plus aux frequentes deiections, estant contraint de s'ouurir & fermer à tous momens, & donnant par consequent autant de secousses à cette partie qui luy est attachée: lesquelles causes sur toutes sont les plus considerables pour haster l'accouchement; à quoy contribuent beaucoup la foiblesse de la mere & de l'enfant, & la disposition de la matrice à se décharger, y estant excitée par vne ou plusieurs des causes cy-dessus. Ce qui nous apprend à traiter les femmes grosses auec vne singuliere prudence lors qu'il est question de leur lascher le ventre, iugeans du peril qui peut arriuer des décharges artificielles trop amples & frequentes, par l'exemple des naturelles, lesquelles le Medecin, à parler generalement, doit arrester le plustost qu'il luy est possible, iaçoit que les humeurs qui s'evacuent participent de beaucoup de pourriture, laquelle il faut plustost tascher de corriger, que de permettre qu'elle s'evacuë en abondance, l'auortement estant plus à craindre que la retention des excremens, qui n'est qu'vn petit mal au respect de l'autre: que si par fois on est contraint d'vser de purgatifs & laxatifs, tant par la bouche que par le siege, ce doiuent estre remedes doux & benins qui donnent au ventre vne mediocre liberté; qui est l'vtilité que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. SOit par diarrhée, lienterie, ou dysenterie, dont la moins dangereuse est la premiere, ainsi que les plus perilleuses pour les femmes grosses sont les dernieres; à sçauoir la dysenterie, à cause de la douleur, vlcere, & inflammation; & la lienterie à cause que la mere & l'enfant sont fraudez de leur nourriture.

2. Sur tout aux derniers mois, où l'enfant est pesant, & a besoin d'estre beaucoup nourry.



APHORISME XXXV.

Mulieri hysterica, aut difficulter parienti sternutamentum superueniens, bonum.

Si l'esternuëment suruient à la femme trauaillée du mal de [1] matrice, ou qui a peine [2] d'accoucher, il est [3] bon.

DISCOVRS.

QVAND le cerueau se sent grevé de quelque humeur ou vapeur qui le moleste, il a cette proprieté de s'émouuoir & secoüer luy mesme, afin que dans le branle qu'il se donne d'éloigner de luy la chose qui l'offense & le moleste. Cette commotion s'appelle esternuëment, lequel est fort ou foible, suiuant la proportion de la cause irritante, les forces de Nature, & le sentiment plus ou moins vif de la partie affligée. Si la cause est legere vn leger esternuëment la met dehors tout d'vn coup, ce qu'il ne peut faire quand elle est puissante s'il n'est frequemment reïteré, mais estant fort il chasse non seulement d'vn coup tout ce qui greve le cerueau, mais aussi soulage le poulmon, l'estomac, & autres parties desquelles il facilite la descharge: pource que dans la commotion du cerueau les nerfs reçoiuent vne forte secousse qui se communique à toutes les parties, qui s'émeuuent par leur benefice. lesquelles dans la force d'vn mouuement extraordinaire chassent les superfluitez qu'elles ne peuuent mettre dehors par l'ordinaire & bien reglé. Ceçy se fait plus manifestement & efficacement aux parties internes,

qu'aux externes, pource que la chaleur naturelle y coopere mieux; aux membraneuses mieux qu'aux charneuses, pource qu'elles sont doüées d'vn sentiment plus exquis, & suiuent plus promptement le mouuement des nerfs dont elles sont portion, que celles qui en sont peu fournies, & ont le sentiment plus mouce. Finalement l'effet de l'esternuëment se manifeste dauantage aux parties caues qu'en celles qui ne le sont pas, pource qu'elles sont disposées à recueillir plus de superfluitez dont les parties qui les contiennent sont irritées, lesquelles neantmoins n'estans pas assez irritées, moins sensibles, ou moins fortes pour chasser ce qui les offence, sont en cecy soulagées par l'esternuëment, à l'aide duquel elles poussent hors ce qu'elles ne peuuent de leur propre force & mouuement. De cette nature est la matrice, partie interne, caue & membraneuse, laquelle de plus, à cause de sa situation en la plus basse region du corps amasse quantité d'excremens que toutes les parties y enuoyent par les veines comme dans vne sentine, pour estre deschargées à la faueur du flux menstruel, qui est ordinairement du sang le plus impur & vicieux qui soit aux vaisseaux. Que si le sang est retenu il se corrompt, aidé à cela des autres ordures qui s'y meslent, & ainsi corrompu enuoye des fumées au cerueau & au cœur, & se tournant en vents fait enfler la matrice, laquelle presse le foye & la rate, & par leur moyen le diaphragme; de là viennent la perte d'haleine, du poulx, du sentiment & mouuement, en sorte que les femmes demeurent comme apoplectiques, & semblent mortes; accidans qui ne sont si griefs pour la semence retenuë, laquelle se corrompant acquiert vne qualité veneneuse. Que si dans cét accessoire la femme vient à esternuer, l'effort qu'elle fait dissipe les fumées desia montées, repousse celles qui sont prestes à monter, & deliure souuent la malade entierement, notamment aux suffocations legeres. Non moindre est l'vtilité que reçoiuent les femmes en leurs accouchemens, de l'esternuëment, lequel seconde fort heureusement l'effort de l'enfant & de la mere; on peut dire qu'il aide semblablement à mettre dehors les enfans morts, & l'arriere-fais. Partant si l'esternuëment n'arriue en tel besoin, il faut le prouoquer par les medicamens à ce destinez, comme le poivre, l'euphorbe, & semblables sternutatoires; qui est le fruit que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

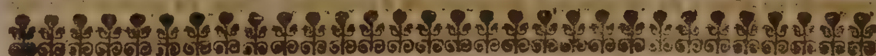
Explication.

1. A Sçauoir de la suffocation de la matrice, que communément on nomme mal de Mere, quand cette partie se gonfle à cause du sang ou de la semence retenuë. Les plus

suiettes à ce mal sont les veufues, & en suitte les filles.

2. A cause de la foiblesse de la mere, & de la foiblesse ou mort de l'enfant.

3. Assauoir deuant & en l'acte de l'accouchement, pource que l'effort que fait la femme en esternuant, détache & fait tomber l'enfant; & en l'acte le fait plus vistement sortir: cequi est bon en l'vn & l'autre cas, comme cause & comme signe: le dernier, pource que cela dénote les forces de Nature, taschant à secoüer ce qui la blesse: comme cause, d'autant que par le mouuement violant la mesme Nature est éveillée, & le fais qui la greuoit est déchargé.



APHORISME XXXVI.

Mulieri menses decolores, nec eodem semper modo & tempore prodeuntes, purgationem indicant esse necessariam.

Les menstruës qui sont sans [1] couleur, & ne viennent pas tousjours reglément d'vne mesme [2] sorte, dénotent que la femme a besoin de [3] purgation.

DISCOVRS.



N toute euacuation periodique, quatre choses entr'autres sont à considerer, assauoir la qualité de la matiere, sa quantité, le temps & la maniere de sa sortie. Si l'vne ou si plusieurs de ces conditions manquent, l'euacuation sera defectueuse & contre l'intention de la Nature. Que si cela est obseruable dans les plus vils excremens, à plus forte raison en la descharge du sang menstruel, par laquelle bien ou mal faite l'on remarque la bonne ou mauuaise disposition de la femme. De ces quatre, nostre Hippocrate en tait deux, assauoir la quantité & maniere de proceder, & nous propose seulement le temps & la qualité, nous donnant à raisonner sur les autres: ce qu'il fait peut-estre pour garder son ordinaire brieveté. La qualité donc du sang menstruel en vne femme bien disposée doit estre d'vn rouge vermeil, & ressembler comme veut nostre Hippocrate au Liure I. des maladies des femmes, *à celuy d'vne victime nouuellement égorgée, qui a la couleur susdite par meslange du sang venal & arterial. Il dit vne victime plustost qu'vn*

animal commun, attendu que l'on n'offroit point aux Dieux que des bestes saines & bien nourries. Le sang qui tire sur le blanc, le jaune, ou le noir est vicieux, soit qu'il deuienne tel par pourriture de sa propre substance, soit par le meslange de la bile, du phlegme, ou de la melancolie, degenerantes de leur nature, ou d'vne matiere corrompuë participante en quelque maniere de la qualité de l'vn de ces humeurs, ce qui arriue suiuant que le sang est plus ou moins corrompu; vne parfaite corruption arriuant rarement, vne legere frequemment, & se trouuant peu souuent du sang menstruel d'vn rouge vermeil, tel que nous venons de dire, vû qu'il faudroit que pour estre tel, vne femme fust parfaitement saine & non soüillée d'aucune impureté, laquelle a coustume de se descharger à la faueur de ce flux, la Nature se seruant de l'occasion. Pour la quantité l'on ne peut pas bien la définir, tant à cause des âges, de la quantité des humeurs, que des complexions particulieres, & autres considerations qui se rencontrent. Pour les âges, les ieunes & les vieilles en ont moins que celles d'âge mediocre, comme de 28. à 30. ans, les pleines & succulentes en ont plus que les seches & maigres: & quant à la complexion & temperament, les bilieuses & melancoliques en ont moins que les phlegmatiques & sanguines, les blanches plus que les brunes; celles qui menent vne vie oisiue plus que les femmes de trauail. Mais pour y prefinir quelque sorte de mesure, on dit que la quantité plus ordinaire & commune, est de 18. à 20. onces de sang durant tout le cours, ce qui peut reuenir à la mesure d'vne chopine ou enuiron, qui reuient à celle de deux hemines Attiques, mises par nostre Hippocrate au Liure cy-dessus. Quant est du temps il se prend en deux manieres, assauoir pour celuy qui est d'vn periode à l'autre, comme de 28. à 29. iours, durant lesquels coule le sang: ainsi les vnes ont leur flux deux iours, autres trois, quatre, cinq & sept. Les femmes qui tiennent de la nature virile, que nous appellons hommasses, n'en ont d'ordinaire que deux iours. Les flüettes & fort humides les ont sept iours durant, & les medioceres suiuant qu'elles tiennent de ces deux extremitez, les ont quatre ou cinq, plus ou moins. Celles qui les ont auant le temps, comme deux fois en vn mois, ou vne fois seulement en deux en trois mois, qui en ont plus moins que leur ordinaire, & d'autre couleur qu'elles n'ont accoustumé, se treuuent mal necessairement: outre quoy s'ils viennent d'autre maniere que de coustume, supposé plus lentement ou vistement, si auec douleur, fievre, & autres accidans, le défaut de Nature est encore plus manifeste. Partant ils faut d'vne exacte diligence s'estudier à la correction de ces défauts suiuant l'indication de chacun; sur tout à purger ce qui est gasté, crainte qu'il n'infecte ce qui est encore entier & sain, suiuant l'in-

uention & l'ordre de nostre Hippocrate ; qui est le fruit que nous deuons tirer de cés Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire n'ont pas leur couleur naturelle, assauoir rouge & vermeille, telle que d'vn sang loüable, mais blanche, noire, iaune, ou d'autre couleur contre nature.

2. Comme s'ils retardent deux ou trois mois, ou auancent de huit ou quinze iours. Le premier tesmoigne l'époisseur & terrestrité du sang, ou l'obstruction des veines de la matrice. Le second est signe de l'aquosité du mesme sang, ou de son acrimonie, laquelle incite Nature à le chasser auant le temps limité, qui est d'ordinaire aux decours ou nouuelles Lunes.

3. D'vn medicament conforme à l'humeur qui blesse le plus, & le plustost que faire se peut, tant par le ventre que par les veines. Ce qu'il faut entendre où le flux peche en qualité : car quant au temps, s'il auance, & est plus frequent qu'il ne doit, à cause de l'acrimonie des humeurs, la mesme purgation est promptement necessaire. Si à cause de l'aquosité sans autre vice, il faut d'ailleurs dessecher le sang, ou l'époissir par nourriture & medicamens conformes, crainte qu'il ne coule trop. S'il retarde, il faut vser de remedes aperitifs pour ouurir & déboucher les conduits, & subtilier les humeurs. Outre la purgation generale il conuient vser de remedes particuliers & destinez à la matrice, suiuant que l'on iuge estre besoin, comme de pessaires, parfums, & fomentations, le tout auec methode; les indications prises du temps, des personnes, des parties, & des humeurs qui pechent.



APHORISME XXXVII.

Si mulieri vterum ferenti mammæ subitò extenuentur, abortus sequitur.

Si les mammelles [1] de la femme grosse deuiennent en vn instant molles & [2] flaitries, c'est signe qu'elle doit [3] auorter.



DISCOVRS.


E sang retenu aux femmes durant la grossesse en faueur de l'enfant conceu, est par la prouidance de Nature partagé en deux, vne portion est pour la nourriture presente, l'autre pour celle qui est à venir. Celuy qui est pour la nourriture presente est porté au foye par la veine ombilicale, & est le plus pur; l'autre moins pur reside aux mammelles de la mere & là blanchy & rafiné, change de nom & s'appelle lait, lequel se reserue pour la nourriture à venir, assauoir apres la naissance, auant laquelle l'enfant ne reçoit rien par la bouche. Or à mesure que celuy-cy croist au ventre de sa mere, à mesure aussi s'enfle le sein de celle-cy, la superfluité du sang augmentant de mois en mois, & l'enfant ne le consumant point, quoy que vraysemblablement il le deust faire, attendu qu'il luy faut plus de nourriture à la fin qu'au commencement: mais la raison est que le sang n'est pas celuy dont il se nourrit, mais le plus pur de la mere, à laquelle mesme celuy-cy n'est pas propre; de sorte qu'estant rebuté de tous deux il reste comme inutile aux vaisseaux, & vne portion transmise aux mammelles est changée en lait, lequel n'est pas tant là pour seruir de nourriture, attendu qu'il est fort impur; que pour preparer & disposer la place à celuy qui doit estre plus pur apres l'accouchement, qui est à peu prés le mesme sang dont se nourrit l'enfant en la matrice, lequel doit refluer aux mammelles susdites apres qu'il est né; tout ainsi comme le sang menstruel n'est pas celuy mesme dont se nourrit l'enfant, mais celuy qui prepare le chemin au sang pur, lequel y aborde durant la grossesse. Or quelquefois durant les grossesses il arriue, soit par cause interne ou externe, des flux de sang par le bas, ou bien les femmes sont tellement impures & mal saines, que leur manquant vn sang pur, & pour leur nourriture, & pour celle de leurs enfans, celuy qui est ainsi de rebut aux mammelles, est attiré en la matrice, où au lieu de faire du bien, il cause toute sorte de mal, & fait mourir l'enfant: & comme en l'vn & l'autre cas il descend & abandonne les mammelles, c'est la cause pour laquelle elles flaistrissent, & de pleines & molettes qu'elles estoient, deuiennent en vn instant toutes flasques & molles; ainsi la flaistrissure de ces parties tesmoigne l'auortement. Non seulement le manque de nourriture donne occasion à l'auortement & extenuation des mammelles, mais aussi les inflammations & erysipeles de la matrice, au secours de la-

de laquelle toutes les parties enuoyent du sang, notamment celles-cy, non tant pour la communication des vaisseaux, qui n'est pas des plus apparentes, qu'à raison de la communauté de leurs ouurages, cooperans par diuers moyens à la nourriture & education des enfans. C'est pourquoy où le Medecin sera consulté sur le soudain desenflement des mammelles, il peut d'asseurance predire l'auortement, & cependant s'efforcer d'y obuier par la recherche de la cause d'iceluy, & des remedes qu'il iugera propres; qui est le profit que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi ont coustume d'enfler iournellement à mesure que l'enfant croist, tant à cause de l'abondance du sang superflu, que de la chaleur redoublée qui dilate les vaisseaux & les glandules des mammelles.

2. Par le retour du laict aux veines, & l'attraction du sang aux parties basses, d'où ces parties demeurent vuides & molasses.

3. Soit que l'enfant manque de nourriture, comme aux grandes euacuations; soit qu'il ne la reçoiue pas si pure qu'il luy est necessaire; soit que la matrice ait contracté inflammation, erysipele, ou autre maladie qui face y aborder le sang plus copieusement qu'il n'est besoin, d'où l'enfant demeure suffoqué.



APHORISME XXXVIII.

Mulieri geminos ferenti si altera mamma extenuetur, alterum abortu edit: Et siquidem dextra mamma extenuata est, marem: si verò sinistra, fœminam abortione excludit.

Si à vne femme grosse de deux enfans, l'vne des mammelles se [1] flaistrit elle auorte de [2] l'vn; & si l'extenuation est de la mammelle droite, l'auortement est d'vn [3] masle; si de la gauche, d'vne femelle.

DISCOVRS.

IL n'arriue pas tousiours que les deux mammelles diminuent en mesme temps, mais par fois l'vne demeure grosse & pleine, cependant que l'autre se vuide & s'apetisse : que s'il n'y a lors en la matrice qu'vn enfant le hazard de l'auortement n'est pas tel que quand les deux flétrissent en mesme temps, sur tout quand cela se fait non soudainement, mais peu à peu, d'autant que l'on a loisir de preuenir le danger, tant celuy qui procede du deffaut de nourriture, que du manque de bonne nourriture, ou bien de quelque maladie de la matrice, comme nous auons remarqué au precedant Discours. Mais s'il y a deux enfans, celuy est suiet à perir qui est de la part où le sein desenfle, assauoir vn masle si c'est du costé droict, & vne femelle si c'est du gauche, supposant auec nostre Hippocrate, des gemeaux de sexes diuers, lesquels à son opinion sont placez suiuant leur dignité au costé droict ou gauche. Or il y a plusieurs raisons pourquoy en ce desenflement de l'vne des mammelles, vn des gemeaux perit, là où vn seul enfant ne perira pas : l'vne est que la veine ombilicale d'vn seul enfant s'attache à la sortie du nombril à toutes les veines de la matrice, par le moyen des cotyledons ou acetables aux bestes : & aux hommes par cette piece charnuë que l'on appelle gasteau, ou foye vterin. S'il y en a deux il faut que les veines soient partagées à chacun d'eux, assauoir du costé seulement où ils sont situez, & que de mesme la communication auec les veines des mammelles soit à chacun particuliere, au lieu que n'y en ayant qu'vn elles luy sont communes : ce qu'estant, vne des mammelles diminuant, monstre que le gemeau de ce costé pâtit, autant que l'enfant vnique fait des deux, autant de la part de la nourriture que des infirmitez de la matrice : voire plus encore ce semble, en consequense d'vne autre raison, qui est, que plus la matrice est chargée, plus elle pâtit, partant elle est plus subiette à mettre son fruit dehors auant la maturité aux moindres mouuemens extraordinaires qu'il se donne : tant s'en faut aux plus grands, tels que sont les trepignemens des enfans quand ils manquent de suffisante nourriture. Que si la matrice souffre quelque inflammation ou erysipele d'vn costé seulement, le sang qui abordera vers cette partie suffoquera plus promptement le gemeau que l'enfant seul, à cause qu'il a moins d'air, & qu'il est resserré en vn espace plus estroit : de maniere que l'inflammation d'vne partie de la matrice fait autant à celuy-là, que celle du tout à celuy-cy. C'est pourquoy quand nous verrons

à vne femme grosse vn costé du sein desenfler en peu de temps, nous pouuons asseurer l'auortement d'vn enfant, s'il y en a deux, & soupçonner le mesme mal s'il n'y en a qu'vn, afin que la femme ait à se tenir sur ses gardes; qui est l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. LE sang qui faisoit grossir les mammelles, refluant vers la matrice; ce qui est d'autant plus perilleux que cela se fait soudainement: car encore que l'extenuation lente dénote par fois l'auortement, elle n'en est pas tousiours signe asseuré, attendu que souuent cela procede de la maigreur de la mere qui est attenuée, à cause que l'enfant se nourrit de son meilleur sang; & à telles femmes non seulement les mammelles diminuent, mais aussi tout le corps, notamment aux derniers mois de la grossesse; ne laissans neantmoins d'estre laictieres pour la plus part, attendu que le sang impur dont est fait le premier laict, ne se peut tourner en leur nourriture.

2. Assauoir de celuy du costé de la mammelle qui diminuë, ce qui est aussi fort hazardeux pour l'autre, quand il ne seroit offencé que de l'air exterieur à l'ouuerture de la matrice. L'auortement d'vn enfant, l'autre demeurant sain, se fait ordinairement aux conceptions posterieures que l'on nomme superfœtations; assauoir quand vn mois ou deux apres vn enfant conceu l'on en conçoit vn autre, la matrice qui n'est encore bien seellée aux premiers mois s'entr'ouurant pour attirer la semence: tels enfans meurent plustost que les premiers conçeus, pource que ceux-cy leur dérobent leur meilleure nourriture, comme estans les plus forts pour l'attirer.

3. Estant l'opinion d'Hippocrate, comme nous verrons cy-apres, que les masles se portent au costé droit, & les femelles au gauche; ce que i'accorde arriuer souuent, mais non pas tousiours: car l'experience fait voir le contraire.



APHORISME XXXIX.

Si qua nec prægnans nec puerpera est, lac habet, ei menstrua defecerunt.

Si la femme [1] qui n'a ny conçeu ny enfanté a du [2] laict, ses mois sont [3] arrestez.

DISCOVRS.

LAÇOIT *que le mesme sang qui sert de nourriture à l'enfant au ventre de sa mere, & qui apres l'accouchement se tourne en lait dans les mammelles pour la mesme fin, ne soit pas celuy que les femmes deschargent par mois & lunaisons; pourtant l'experience nous apprend que ce dernier estant arresté contre l'ordre de Nature, plustost par l'obstruction des voyes ordinaires qu'autrement, & prenant son cours aux mammelles y change de couleur, & de rouge deuient blanc, estant capable mesme de nourrir vn enfant s'il estoit d'vne personne tellement saine, comme il s'en trouue, que son sang ne fust taché d'aucune impureté ny meslange de matiere corrompuë; tousiours à mon aduis plus loüable que celuy qu'amassent communément les femmes durant leur grossesse, lequel n'est qu'vne partie la moins pure de leur sang: mais comme tel lait est fort rare, aussi peu de personnes, comme ie croy, en ont fait experience, & les pucelles laictieres sont des oiseaux bien rares. Non seulement les femmes & filles à qui les mois sont retenus, peuuent auoir du lait, mais les hommes aussi, suiuant le tesmoignage d'Auicenne; celuy-cy écriuant auoir vû vn homme duquel on tiroit du lait suffisamment pour faire vn fromage, ce qu'Aristote écrit aussi de deux autres, pere & fils en l'isle de Lemnos. On voit souuent des enfans nouueaux nez viure iusques à l'âge de sept ans auoir du lait ou vne matiere semblable dans les mammelles. Mais quoy que le lait se puisse trouuer aux hommes, c'est pourtant chose si rare qu'elle ne merite estre mise en ligne de compte, & mesme il est impossible qu'ils en puissent auoir beaucoup vû la petitesse de leurs mammelles, qui me fait croire difficilement l'histoire d'Auicenne. Or ce lait vient du residu de l'aliment qui aborde aux mammelles, ainsi que la semence celuy des testicules, & ce par leur proprieté ou vertu lactifiante, comme aux susdits par leur faculté seminifique. Mais comme Nature a plus d'égard*

aux choses absolument necessaires qu'en celles qui sont seulement par fois vtiles, aussi les testicules en tout temps font de la semence, d'autant qu'ils doiuent eux mesmes s'en nourrir, non pas les mammelles du lait, pource qu'elles ne s'en nourrissent pas, au moins n'en font-elles pas si abondamment que durant l'alaictement des enfans; car aux autres temps le sang retenu se peut diuertir ailleurs qu'aux mammelles, esquelles quand il est necessaire, il aborde par vne singuliere preuoyance de cette mere commune: outre quoy la chaleur fait beaucoup, laquelle n'est pas aux mammelles comme aux testicules, & de fait pour y attirer le lait on les échauffe en les frotant: mais sur tout y fait beaucoup le succement de l'enfant, ce qui paroist en ce que les femmes souuent tirées, pourueu que d'ailleurs elles soient pleines & de bonne habitude, ont plus de lait que celles qui leur ressemblent, & alaictent rarement: & le plus grand secret aux femmes qui veulent estre nourrices, supposé qu'elles mesmes se nourrissent bien, est de se faire souuent tirer. Cela donc estant, nous dirons que nostre Hippocrate parle icy de ce qui est possible, mais qui arriue rarement, estant sur tout chose fort rare de voir du lait virginal: mesme vne des ordinaires preuues des filles soupçonnées de grossesse, ou d'auoir accouché, se fait par la recherche du lait. L'vtilité donc de cét Aphorisme, est de declarer à la veuë du lait la simple suppression des mois, quand la femme n'est trouuée grosse ou nourrice.

Explication.

1. A Sçauoir celle qui est pleine, succulente, de bonne habitude, & chaude de son temperament.

2. Lequel aux hommes & aux enfans se peut faire du residu de l'aliment des mammelles: mais aux femmes & filles qui sont au terme de leurs fleurs, il se fait du residu de leur sang, qui se deuroit décharger par la matrice, lequel reflux pourtant n'est pas si copieux qu'aux nouuelles accouchées & aux nourrices, à cause que la plus part se diuertit ailleurs qu'aux mammelles.

3. Du tout ou en partie: si du tout, elle en a plus abondamment: si en partie, comme celle à qui les mois deuroient couler quatre ou cinq iours, ne les a qu'vn iour ou deux; elle aura du laict, pourueu que le sang ne s'épanche point ailleurs, ou se tourne en la nourriture des autres parties.

APHORISME XL.

Quibus in mammas sanguis colligitur, furorem significat.

Quand il s'amasse du [1] sang aux mammelles [2] des femmes, c'est signe qu'elles entreront en [3] furie.

DISCOVRS.

C'EST le propre du sang, tant loüable qu'impur, de se conuertir en lait à l'attouchement des glandules qui composent les mammelles, comme l'experience du premier se voit aux nourrices, & celle du second aux femmes grosses : mais quelquefois il s'amasse en telle quantité, que les mammelles mesme n'estans pas suffisantes de le contenir il y fait vne tumeur & extension extraordinaire, d'où vient en suitte douleur & inflammation: ou bien il est d'vne qualité si pernicieuse qu'il ne peut estre aucunement changé en ce doux suc, supposé qu'il soit trop chaud & bilieux, & que les glandules ne soient pas assez froides pour l'attiedir, ou qu'il participe de beaucoup de bile noire, humeur malin, lequel altere plustost les parties où il s'attache, qu'il n'est alteré d'elles : tel sang amassent les femmes maleficiées à qui les mois sont arrestez, lequel cause non seulement inflammation aux mammelles, mais bien souuent aussi des chancres veneneux & mortels. Ce qui n'est estrange, puisque mesme estant chassé par les periodiques lunaires, il cause des malefices si estranges que les plus scrupuleux pourroient attribuer à sortilege, comme de gaster les vignes, & les herbes sur lesquelles il tombe, rendre les arbres steriles, faire enrager les chiens qui en goustent, voire mesme rendre les hommes malades à l'extremité, ausquels on en auroit donné par surprise; faire auorter les femmes grosses qui l'auroient touché des pieds, & autres disgraces qui arriuent aussi rarement que la fureur, dont est icy parlé, laquelle Galien confesse n'auoir iamais vû arriuer par le sang amassé aux mammelles ; & pour ce faire il faut que le sang soit paruenu à vne extréme malice. La verité est qu'en celle qui n'est que mediocre, nous voyons les femmes mesmes à qui ce sang, quoyque tres-impur, doit estre familier en quelque sorte, trauaillées au temps qu'il doit sortir, ou qu'il retarde, ou ne vient pas assez viste à proportion de sa quantité, de douleurs de teste, oppres-

ssions de poictrine, & par fois des syncopes & conuulsions, & au temps mesme qu'il coule plus librement, l'haleine des femmes fait tourner le vin, corrompt les chairs salées, tache les miroirs, & leur fait perdre leur éclat. Ce qu'estant, il n'est point estrange que la retention d'vn tel sang rende les personnes maniaques, non seulement quand il s'amasse contre nature aux mammelles: mais aussi quand il ne fait qu'euaporer les fumées de ses propres vaisseaux. Or bien que ce soit chose rare que le sang retenu aux mammelles cause la manie, comme nous venons de remarquer auec Galien; neantmoins elle est possible, & il faut croire qu'Hippocrate la doit auoir reconnuë, autrement il ne l'auroit pas écrit. Partant quand la tumeur insigne des mammelles sans laict, leur chaleur & douleur font redouter cét accidant, le Medecin aura soin de purger & saigner amplement; qui est le fruit qu'il pourra tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir vn sang vicieux & incapable de coction, tel que le purement bilieux ou melancolic; i'entens de la bile & melancolie contre nature, abordant par fluxion, & causant vne tumeur fixe: car du vray sang & des autres humeurs selon nature, tel accidant n'est pas seulement imaginable.

2. Sans y acquerir pourtant de la pourriture, d'autant que s'il y en auoit elle causeroit la fievre, en laquelle si l'esprit estoit transporté, ce seroit de phrenesie, non pas de manie.

3. Qui est delire sans fievre, causé non d'vn humeur pourry, mais bruslé simplement. Toute manie est sympathique ou idiopathique: celle-cy se fait par transport d'humeurs au cerueau, l'autre par les simples vapeurs comme celle-cy: car pour les humeurs que les mammelles contiennent, ils ne se peuuent transporter au cerueau, ces parties comme spongieuses les retenans plus opiniastrément. Il se peut faire pourtant que cét accidant sera idiopathique & sympathique en mesme temps, le sang atrabilaire estant transporté en partie au cerueau, & en partie aux mammelles.

APHORISME XLI.

Si scire velis an mulier conceperit, dormituræ aquam mulsam potui dato: & si ventris tormina patiatur, concepit: sin minus, non concepit.

Si tu desires sçauoir si vne femme a conçeu, donne luy à boire de l'eau miellée [1] quand elle veut [2] dormir; si elle souffre en suitte des tranchées au [3] ventre elle a conçeu; si elle n'en souffre point elle n'a pas [4] conçeu.

DISCOVRS.



'EST vne curiosité dans la Medecine, dont la fin est tres-vtile pour l'administration des remedes, de sçauoir si vne femme est grosse ou non, d'autant qu'en la cure des femmes grosses on examine de plus prés les qualitez & les doses des medicamens, qu'en celles des personnes dont on n'a que les maladies à combattre. C'est pourquoy vne des premieres questions que le Medecin fait aux femmes malades & en âge de porter enfans, est touchant la grossesse, au doute de laquelle il faut examiner les signes qui nous peuuent donner la rectitude d'vne chose de telle importance, aucun desquels n'a esté mis icy par nostre Hippocrate, fors vn seul, fondé plustost sur vne simple experience, qui souuent est fautiue, que sur vn ferme & iudicieux raisonnement. Sur la sterilité de cét Aphorisme nous chercherons ailleurs les signes de la grossesse que la lecture & connoissance experimentale nous ont appris. Ces signes s'apperçoiuent en trois temps, assauoir en l'acte du congrés, & peu apres; aux premiers mois de la grossesse auant que l'enfant se fasse sentir; & depuis la moitié du terme iusques à la fin, où son mouuement est tout manifeste. Quant aux premiers temps, les signes sont tels, la femme sent vn plaisir outre l'ordinaire dans le congrés, & la matrice tirant auec appetit la semence, ainsi qu'vn animal affamé fait sa pasture, elle succe de telle sorte le membre viril, que sa teste en est comme desseichée: ce signe pourtant n'est perpetuellement veritable, si tant est, comme dit Aristote, qu'il y ait des femmes qui conçoiuent sans plaisir: de plus, la semence ne tombe point, la femme sent comme vn petit frisson qu'elle n'a pas accoustumé; l'appetit du congrés n'est plus si frequent, ny le plaisir tel qu'auparauant. Au second temps, le signe plus certain est la

est la suppression des mois, sur tout quand en suitte arriuent les dégousts & nausées, les appetits estranges, comme de fruits non murs, de cendres, terre, charbons, & autres choses autant sales qu'ineptes à la nourriture: quelques vnes ont la face lentillée, d'autres des douleurs de teste & vertiges; il y en a qui sont tristes perpetuellement, d'autres audacieuses, fieres & querelleuses, que l'on verra hors ce temps timides, humbles & pacifiques, le tout suiuant que les humeurs & les esprits sont infectez de la vapeur ou meslange du sang retenu; ioint la naturelle disposition du corps à telles manieres de vices. Au troisiesme temps les signes sont plus manifestes & comme scientifics, s'il faut ainsi parler; le lait monte aux mammelles, le ventre grossit, on a les hanches & les reins pesans, & autres signes que nous taisons pour euiter prolixité, outre lesquels le plus certain est le mouuement de l'enfant, se iettant de part & d'autre, & se tournant en diuerses postures, differant de celuy de la masse ou molle qui se forme par fois en la matrice au lieu d'vn enfant, & trompe d'abord la creance des plus sensez, en ce que celuy-cy se meut de luy mesme, & ne conforme pas ses postures à celles de sa mere, là où la mole n'a mouuement qu'auec la femme, tombant tousiours du costé qu'elle se tourne, & par fois est doulouruse à celle qui la porte; ou au contraire l'enfant la resioüit. Plusieurs tirent de l'vrine vn signe vniuersel de la grossesse, assauoir quand elle est verdastre, & que depuis le fond iusques au sommet de l'vrinal on voit comme des flo cons do coton ou laine cordée : mais quoy qu'il se trouue des hommes & des femmes mesmes qui se vantent d'estre maistres & maistresses passées en telles predictions, les diuers changemens qui se voyent en l'vrine à tous momens rendent leurs iugemens bien incertains, & non moins que ceux que l'on voudroit tirer de l'espreuue par l'eau miellée, dont est icy question, laquelle ie veux bien tenir pour certaine, puisque nostre diuin Maistre l'a mise en auant, non en toutes femmes, mais en celles tant seulement qui sont parfaitement saines, & ne sont point subiettes aux tranchées. Cette espreuue est innocente, se pouuant faire sans endommager la mere ny l'enfant: & cependant quand la verité de la grossesse est reconnuë, ou quand le soupçon en est osté, le Medecin à qui telles maladies eschéent trauaille auec confiance, ordonnant aux non grosses des remedes suiuant leurs maladies & leurs forces tout ensemble, & tirant vne troisiesme indication de la grossesse en celles qui ont conçeu; qui est le fruit de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir de l'eau cruë où l'on aura dissout du miel, car telle eau est propre à causer des vents.

2. Apres auoir bien souppé, plustost qu'à ieun, d'autant que telle eau racrudissant les viandes, fait plustost venir les tranchées.

3. Les vents estans arrestez aux intestins, dont les passages deuiennent estroits en la grossesse par la compression de la matrice, ce qui ne se peut esprouuer que bien auant dans le cours des neuf mois. Cecy se doit entendre des femmes qui ne sont suiettes aux coliques & oppilations de rate, & qui n'ont accoustumé tel breuuage.

4. C'est à dire que si elle ne sent point de tranchées, & que les vents passent librement, elle n'est pas grosse, & les voyes sont libres.



APHORISME XLII.

Mulier grauida si marem gerit, coloratior est: si fœminam, decolor.

Si vne femme grosse a conçeu vn masle elle a bonne [1] couleur: mais si elle porte vne femelle, elle a mauuaise [2] couleur.

DISCOVRS.



LVS il y a de chaleur & d'esprits au sang, plus la teinture du cuir est claire & vermeille, au visage principalement où les susdits rayonnent dauantage, & où le cuir est plus delicat & attaché prochainement à la chair, partant plus susceptible qu'ailleurs des couleurs que les humeurs y empreignent, d'où vient que l'on regarde ordinairement le visage pour iuger de l'humeur dominant au corps, i'entens en vne personne qui se porte bien, & dont la face n'est point changée par faim, veilles, maladies ou mouuemens d'esprit & semblables. Or non seulement on iuge par la face des humeurs dominans aux hommes & aux femmes: mais en celles-cy particulierement l'on connoist durant leurs grossesses quels enfans elles portent, si ce sont masles ou femelles, d'autant que les masles estans plus chauds que les femelles, communiquent comme par irradiation ce qui est de leur chaleur à leurs meres, d'où elles deuiennent plus vigoureuses & mieux colorées. I'auouë bien que ce signe n'est pas du nombre de ceux qui sont perpetuellement certains, non plus que celuy des masles au mouuement du

costé droit, & des femelles au costé gauche, attendu que l'experience nous declare souuent le contraire, & plusieurs femmes claires & bien colorées font des filles, & d'autres pâles & de mauuaise couleur ont des garçons. Ie croy bien que si la grossesse estoit sans incommodité, & si elle n'auoit par occasion plusieurs sortes de maladies, la certitude en seroit bien moins faillible qu'elle n'est: mais les femmes estans diuersement affligées durant leurs portées, voire plus que les autres celles qui ont plus de sang, & consequemment plus propres à faire des masles: il est si mal-aisé d'y asseoir iugement, que si ceux qui font semblant d'y connoistre rencontrent bien deux ou trois fois, c'est plustost de hazard & à la volée que par connoissance & certitude parfaite: que si pourtant on peut par quelque coniectures s'asseurer de la verité, elle se doit faire non par comparaison d'vne femme à vne autre, vû que telle est grosse d'vne fille qui se porte mieux que celle qui l'est d'vn fils; mais opposant vne femme à elle mesme en diuers temps: & plusieurs de ce sexe se trouuent, lesquels sans enquerir personne, asseurent si c'est fils ou fille qu'elles portent, l'experience des premiers enfans leur ayant appris cette leçon; attendu qu'elles se sentent plus gayes & dispostes, & ont l'appetit meilleur des fils que des filles, ce que ne peuuent pas certifier celles qui sont grosses de leurs premiers & seconds enfans seulement. Outre la couleur du visage l'on met en auant plusieurs autres signes, comme le mouuement plus prompt aux fils qu'aux filles: celles-cy ne se faisans coustumierement sentir qu'à my terme, assauoir à quatre mois & demy, & les garçons vn mois ou trois sepmaines plustost; outre ce le sein du costé droit est plus enflé aux fils qu'aux filles, & à celles-cy au rebours. Quand vne femme se leue si elle met deuant le pied droit, c'est vn fils, si le gauche, c'est vne fille: celle-cy rend la face de sa mere tauelée, au garçon on la voit nette & polie. Tous lesquels signes sont faillibles aussi bien que celuy de la couleur, desquels pourtant les Medecins peuuent tirer quelque lumiere, laquelle quoy que de petite consideration dans la pratique, donne quelque gloire & auantage aux heureux Prognostiqueurs; qui est tout le fruit que l'on peut esperer de cét Aphorisme.

Explication.

1. CAr les masles sont plus chauds que les femelles, partant plus sanguins, & cette chaleur & couleur de sang se communiquent manifestement au visage de la mere, pourueu que l'on n'impute point telle rougeur à la trop bonne

nourriture, au vin, au feu, au Soleil, à la pudeur, à l'exercice, & autres causes.

2. Tant pource que les filles sont engendrées d'vne semence plus froide, qu'à raison que le cuir des meres se charge alors de plus d'excremens qu'en la portée des masles. Cela n'est pourtant pas tousiours vray; car il se trouue des femmes rubicondes portant des filles, qui seront pasles ayant des fils : pource qu'il se peut faire qu'vne femelle sera par fois plus robuste qu'vn masle, ou pource que la femme se trouuera plus mal habituée durant la portée d'vn masle que d'vne femelle, pour autre cause que de grossesse.

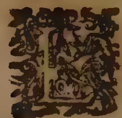


APHORISME XLIII.

Si pragnanti fiat in vtero erysipelas, lethale est.

S'il se fait [1] erysipele en la matrice d'vne femme [2] grosse, elle est [3] mortelle.

DISCOVRS.



E corps de la matrice pâtist assez en la grossesse, à cause de son extension, & du fardeau qu'il enueloppe, sans que d'ailleurs il luy vienne sujet de nouuelle calamité de la part des maladies & symptomes où il peut estre subiet, lesquelles en ce temps luy sont d'autant plus insupportables, que moins il y peut resister pour sa foiblesse, & que moins il est susceptible de remedes; la grossesse ne permettant pas qu'on les fasse tels, que la condition de la partie affligée, la maladie, & ses accidans le requierent, entre lesquels les plus affligeans sont les inflammations & erysipeles; celles-cy sur toutes, comme estans causées d'vn humeur bilieux qui brusle la matrice, la point, l'irrite, & luy donne sans cesse les occasions de secoüer le fruit qu'elle embrasse : outre que celuy-cy en est échauffé, voire bruslé de l'attouchement de cette partie malade, dont en peu de temps il perd la vie; à quoy si nous adioustons la fievre, compagne presque inseparable de telles maladies, nous iugerons estre impossible que l'enfant subsiste longuement auec elles. Voire non seulement l'enfant perit, mais la mere en est en extréme danger, en partie à cause de l'auortement, & en partie à cause de la dignité de la matrice, les affections de laquelle se communiquent aux parties principales, sur toutes au-

cœur & au cerueau, comme on l'experimente és corruptions de la semence, & des menstruës qui sont par fois suiuies de syncopes, conuulsions, suffocations, & de la mort. Or pour reuenir à l'erysipele de la matrice, s'il n'est pas d'vn humeur purement bilieux, mais meslé de phlegme, il se pourra faire que l'enfant prestera plus longue resistance, notamment s'il est fort: mais en fin pourtant sa perte sera ineuitable si cette matiere qui rend l'erysipele plus doux se tourne à suppuration, & cause abscés & vlcere, lequel outre la consideration de l'enfant, est beaucoup plus grief en vne femme grosse qu'en celle qui ne l'est pas, d'autant que la matrice est plus époisse & charnuë dans la grossesse que durant la vacuité. Ce qu'Hippocrate dit de l'erysipele doit estre pareillement entendu du phlegmon, ou inflammation faite de sang, en laquelle il n'y a moins de peril qu'en l'autre, voire en quelque maniere dauantage: car si dans l'erysipele il y a plus de chaleur, au phlegmon il y a plus de matiere, d'où vient que si le premier est chaud intensiuement, celuy-cy l'est extensiuement, le premier quoy que plus chaud est plustost esteint que le dernier, pource que la matiere est plus subtile. Dauantage, cette matiere estant sans meslange & fort seche ne se pourrit iamais: l'autre à cause de son humidité est subiette d'elle mesme à pourriture, & la pluspart du temps est suiuie d'abscés & d'vlceres, ce qui n'arriue point aux vrais erysipeles: d'où nous pouuons inferer que ces deux sortes de maladies ne sont moins dangereuses aux femmes grosses l'vne que l'autre. Ce qu'estant il faut de bonne heure (quoy que les remedes y prosperent rarement) empescher leur progrés sur tout, par les saignées & lauemens refrigeratifs, mais peu laxatifs, crainte de haster l'auortement presque ineuitable en telles rencontres; qui est l'vtilité qu'outre le Prognostic on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est vne humeur contre nature, causée de bile, qui paroist ordinairement sur le cuir, specialement en la face, & est rare aux parties internes: le propre de cét humeur estant plustost de sortir que d'entrer, ou de demeurer enfermé.

2. L'humeur bilieux se glissant entre ses tuniques par les veines: quand cela est on sent vne chaleur auec douleur poignante; quelque fois le mal est par tout, quelquefois seulement en vne partie, supposé deuant ou derriere: si derriere, la douleur est plus grande qu'en deuant, & le ventre est fort paresseux: si

en deuant, la douleur y est plus grande qu'en derriere; & de plus est iointe à vne difficulté d'vrine; les parties mesmes externes qui en sont voisines sont fort douloureuses.

3. Tant par la dignité de la partie, qui a communication auec les plus nobles du corps, que par la difficulté de la garison: car en cette maladie les lauemens & saignées frequentes sont les vrais remedes. Pourtant les vns & les autres prouoquent l'auortement: outre que le mal va si viste qu'il tuë l'enfant auant que l'on ait le temps & le loisir d'arrester son progrés.



APHORISME XLIV.

Quæ præter naturam tenues vterum gerunt, abortiunt donec habitiores euaserint.

Les femmes attenuées outre nature [1] qui deuiennent grosses, auortent [2] auant que d'estre pleines & bien [3] nourries.

DISCOVRS.



OMME il est mal-aisé que le fruit d'vn arbre prenne nourriture, quand luy mesme a peine d'en tirer pour sa suffisance; de mesme l'enfant qui est au ventre d'vne mere attenuée ne peut auoir du sang assez amplement pour s'entretenir iusques au bout, puisque celle qui le porte n'en a pas à demy pour elle mesme; de maniere que l'auortement fait vn tel défaut par necessité. Ce manque de suffisante nourriture se considere en deux manieres, assauoir selon la quantité, ou selon la qualité: le premier aux femmes naturellement bien habituées, lesquelles releuant de quelque grande & longue maladie, conçoiuent auant que d'auoir repris leur premier enbompoint; de sorte que les parties descharnées tirent par vne faim naturelle auec auidité, le sang que l'enfant trop foiblet ne peut attirer pour luy. L'autre se voit aux femmes cacochymes & naturellement mal habituées, lesquelles feront beaucoup de sang & auront les vaisseaux pleins, mais ne laissent d'estre maigres & descharnées, pource que ce sang retenu ne leur peut donner valable nourriture, consequemment aux enfans qui la veulent tres-pure, & qui en effet la peuuent bien treuuer, n'estant corps si impur qui n'ait quelque peu de sang loüable (autrement il ne subsisteroit pas,) mais qui

est incontinent soüillé par les impuretez copieuses qui s'y meslent. Que si entre la mauuaise constitution naturelle suruient l'accidentelle & maladiue, la portée de l'enfant sera bien plus mal-heureuse encore, ne pouuant prendre ny bonne ny suffisante nourriture. Outre cette maigreur tant naturelle que maladiue, on doit auoir égard à l'âge, à la stature & corsage des femmes: ainsi les petites & deliées ont beaucoup de peine à porter leurs enfans, parce que leurs matrices ne se dilatent qu'à grand peine; & dauantage les enfans ne trouuent pas assez de sang de reserue en des corps si petits qui n'en ont guere que leur prouision, ce qui les force d'accoucher auant leur terme. Pour l'âge, il est tout notoire que celles qui conçoiuent trop ieunes, outre que la portée des enfans les empesche de venir à telle croissance qu'elles feroient si elles n'auoient point conçeu, souuent leur propre nourriture & accroissement leur estant d'autre consequence que celuy de leurs enfans, cependant que Nature tasche de donner à leurs membres leur iustesse & proportion; ceux-cy demeurent à sec & sans aliment, du moins qui soit suffisant de les entretenir. De plus, posons que l'enfant vienne à terme, vn autre arriue mal, qui est que les femmes trop ieunes pâtissent beaucoup plus en l'accouchement, que celles qui sont plus fortes & âgées: & Aristote en ses Politiques rapporte que la responce de l'Oracle aux Trasenien, les femmes desquels mouroient grande partie en couche, fut pource qu'on les marioit auant l'âge de maturité, qui est enuiron celuy de 20. à 22. ans; d'où nous apprenons qu'en toute cette attenuation, tant naturelle que maladiue, il est dangereux aux femmes de conceuoir; & seroit à propos à celles qui sont floüettes & petites naturellement de s'abstenir du mariage & du congrés, & à celles qui sont telles par maladie de n'habiter auec leurs maris auant qu'estre refaites parfaitement; qui est outre le Prognostic, l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. OV pource qu'elles n'ont pas de la nourriture à suffisance pour elles, comme celles qui releuent de longues maladies, lesquelles estant vuides de toute impureté sont propres à conceuoir, mais non à nourrir ce qu'elles ont conçu: ou pource qu'elles sont toutes impures comme les cacochymes qui ont beaucoup de sang, mais incapable de nourrir.

2. A deux où trois mois, qui est le temps où l'enfant commence à tirer de la nourriture manifestement; le precedant n'estant employé qu'à l'ageancement & disposition des parties, à

quoy la semence suffit presque seule.

3. Iusques à tant qu'elles soient parfaitement refaites, si elles releuent de maladie; ou qu'elles soient suffisamment purgées si elles sont naturellement impures.



APHORISME XLV.

Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt secundo mense aut tertio sine occasione manifesta, ijs cotyledones lentoris sunt plenæ, nec præ pondere fœtum continere possunt, sed abruptis decidit.

Celles qui estant mediocrement [1] corpulentes auortent le second ou troisiesme [2] mois sans cause [3] apparante; ont les cotyledons pleins de [4] glaires, lesquels pour cette cause ne peuuent soustenir l'enfant [5] à cause de sa pesanteur: mais se rompent.

DISCOVRS.

NON seulement les femmes minces & attenuées sont subiettes à l'auortement aux premiers mois de leur grossesse: mais aussi plusieurs de bonne habitude risquent tel hazard par le vice particulier de leurs matrices, tantost intemperées en vne ou deux des simples premieres qualitez, comme trop chaudes ou trop humides, tantost l'intemperie estant iointe à quelque humeur, comme en cét Aphorisme, où nostre Hippocrate met vne cause notable des auortemens, assauoir les morves & glaires separées du sang, adherantes à l'emboucheure des veines où est attaché le lit de l'enfant, qui est intemperie froide & humide de ces parties, au moyen de laquelle celuy-cy se dépend des liens qui l'attachent, tombe & meurt incontinent. Cette intemperie froide & humide de la matrice ne procede pas toûjours de son vice particulier, mais tire sa naissance de l'enuoy des excremens de cette nature, dont quelqu'autre partie se descharge sur elle par la voye des veines, notamment le cerueau coustumier de produire telle sorte de glaires, à cause de sa froideur & de l'abondance de sa nourriture, notamment quand il n'enuoye pas ces matieres par les intestins, la vessie, le nez ou la bouche, qui en sont les plus ordinaires déchargeoirs. Outre que ces glaires ramolissent les liens dont l'enfant est attaché, elles soüillent aussi la nourriture qu'il prend, voire mesme bouchent par fois

fois tellement l'orifice des vaisseaux qu'ils l'empeschent d'en receuoir; de sorte qu'il meurt faute de nourriture, & tombe pour n'estre assez seurement attaché; ainsi l'auortement arriue en deux manieres par semblables excremens, partie desquels arrousant & humectant de surcroist la tunique interieure de la matrice, relasche ses fibres, & luy fait perdre sa vertu concoctrice & retentrice, la contraignant d'abandonner ce qu'elle embrasse si estroitement, long temps auant le terme qui luy est prescrit par les loix de la Nature. Ce mal-heur est hasté par les femmes imprudentes qui penent & trauaillent excessiuement, tant de l'esprit que du corps, comme celles qui sont querelleuses & s'abandonnent à la colere, ou à quelqu'autre passion nuisible, ou qui s'adonnent à des exercices penibles, & mesmes celles qui s'exercent trop souuent & auidement au plaisir du mariage, lesquelles estans de constitution humide & pituiteuse se doiuent abstenir des mouuemens qui agitent trop les parties, principalement quand l'experience leur en a fait connoistre le danger vne fois ou deux. Et ie diray en passant que c'est marque d'vne insigne brutalité, tant aux femmes qu'aux maris, de venir iusques à ce point d'incontinence, de preferer les chatoüillemens de leur chair, au vray & naturel amour qu'ils doiuent auoir pour leur geniture, outre le sentiment de la pieté dont ils doiuent estre touchez pour le salut de ces petites creatures, desquelles ils perdent les ames auec les corps. Partant les femmes qui ont les lieux fort humides, ayant conçeu doiuent se gouuerner auec telle moderation de l'esprit, & du corps, que leur fruit ne courre aucune risque par leur faute; & quand on a connoissance de cette grande humidité de la matrice, il faut pour la dessecher pouruoir au corps en general auant le congrés par alimens & medicamens conuenables, afin qu'en suitte la femme soit mieux retenuë, la conception plus facile, & la portée plus heureuse; qui est outre le Prognostic, le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi ne sont ny trop maigres ny trop attenuées, comme en l'Aphorisme precedant, ny trop grasses & replettes, comme au suiuant; mais de taille & corpulence mediocre en la proportion des parties, vray tesmoignage de bonne disposition.

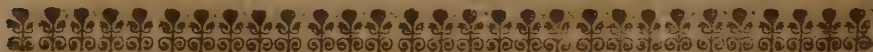
2. Qui est quand les enfans commencent à prendre plus de nourriture, & estre pesans.

3. Comme de maladie aiguë, perte de sang, flux de ventre,

erysipele ou inflammation de matrice, trauail & exercice violant du corps, passions & maladies d'esprit, fumée puante, comme d'vne chandelle esteinte, ou autres causes nuisibles.

4. Ce qui peut arriuer aussi bien à my terme, & vers la fin de la grossesse, qu'aux mois susdits : & Aristote escrit *au 4. ch. du liure 7. de l'hist. des Animaux*, que plusieurs femmes de celles qui souffrent les accouplemens au huictiesme mois de leur grossesse mettent au monde des enfans couuerts de glaires : & les ourses qui ne portent qu'vn mois, iettent les petits si sales de tels excremens, que l'on ne peut pas à l'œil en distinguer les parties, de maniere qu'il semble que ce ne soient que des masses de chair, qu'elles léchent & nettoyent auec la langue, leur donnant ainsi leur perfection.

5. Estant le propre de l'humidité de relascher & affoiblir les parties membraneuses & nerveuses, comme de la siccité de les resserrer & fortifier. Or on connoist ce vice de matrice aux femmes lors que hors la grossesse elles iettent par les lieux naturels semblables matieres, notamment au temps de leurs mois, qui sont ordinairement gluans & espois, sur la fin desquels elles iettent d'ordinaire l'espace d'vn iour ou deux, des glaires toutes pures, qui ont à leur sortie vne froideur manifeste, quoy que procedantes d'vn lieu chaud.



APHORISME XLVI.

Quæ præter naturam crassæ non concipiunt, ijs vteri os ab omento comprimitur. Itaque grauidari donec extenuentur, nequeunt.

Celles qui estans pleines & grasses [1] outre nature ne conçoiuent point, ont la coiffe [2] qui leur bouchent l'entrée de la [3] matrice, & ne peuuent conceuoir auant que de deuenir [4] maigres.

DISCOVRS.



VI voudroit amplement discourir des causes de la sterilité des femmes en general, pourroit bien presque trouuer dequoy remplir vn iuste volume, ce qui n'est de nostre intention, nous suffisant de suiure celle d'Hippocrate, lequel enseigne

dans cét Aphorisme vne de celles qui empeschent quelques femmes grosses de conceuoir, assauoir la compression du col de la matrice par l'epiploon ou membrane graisseuse, qui couure les intestins, & s'estend par toute leur surface, à celle fin entr'autres vsages de retenir les vapeurs onctueuses qui s'éleuent des mesmes intestins, & de leurs vaisseaux, & les conuertir en graisse, de laquelle estant grosie, elle fomente en suitte par accidant la chaleur des visceres qu'elle couure, retenant ce qui s'euaporeroit si elle estoit de tissure trop deliée, & ainsi fauorise la coction qui se fait au ventricule, & aux boyaux. Mais comme elle se charge ainsi de graisse, il arriue que la commodité qui en vient, pour mieux faire reüssir l'action susdite, porte en croupe vne grande incommodité; i'entens aux femmes, assauoir celles qui sont de complexion froide & humide, lesquelles deuiennent plustost grasses que les chaudes & seches; car cette membrane s'estend fort bas iusques aux aines, cause par fois cette espece de hergne, que l'on nomme epiplocole, assez ordinaire aux femmes grasses, sur tout aux humides & sanguines; & par fois comprime tellement le col de la matrice, qu'elle ne peut dilater sa bouche pour receuoir la semence dans le congrés, ostant par accidant la fecondité aux femmes, lesquelles d'ailleurs sont charnuës, grasses, succulentes, & pleines de semence. Ce que i'entens principalement des femmes qui sont naturellement de cette composition, non de celles qui deuiennent telles par occasion, comme apres la suppression de leurs mois, notamment quand elle se fait auant l'âge ordinaire, qui est enuiron de cinquante ans: & supposé qu'ils cessent auant quarante; car telles femmes ont peu de semence, pource que leur matiere se conuertit auec le sang menstruel en graisse & bonne habitude: ce qui les fait demeurer steriles en deux manieres, assauoir par la compression du col de la matrice, & par le défaut de semence; de sorte que quand bien elles receuroient celle de l'homme, elles ne pourroient conceuoir, n'en iettans point elles mesmes. Cette compression est aidée de la situation du col de la matrice, logé en vn lieu fort estroit, auquel de surcroist deux parties fort considerables doiuent auoir place, assauoir l'intestin droit, & la vessie, entre lesquelles la matrice est posée: d'où vient que pour épaisse que puisse estre outre l'ordinaire la membrane graisseuse, elle comprime & bouche aisément cette partie desia fort logée à l'estroit. On me dira peut-estre que la semence estant toute spiritueuse peut aisément passer du sein naturel au col de la matrice pour comprimé qu'il soit, vû mesme qu'elle l'appete si fort, mettant en auant l'exemple des esprits animaux qui trauersent bien les nerfs sans qu'il y ait aucun passage manifeste, quoy qu'ils soient seulement enuoyez, non attirez, ce que ie veux bien accorder: mais quand

bien la semence seroit reçeuë, vne autre condition est requise, assauoir qu'elle soit portée droit en la matrice, & qu'il n'y ait en son col aucun vice de conformation, ce qui ne peut estre quand elle estoit pressée, puis qu'il est impossible vû sa substance membraneuse, & celle des parties ses voisines qu'elle ne cede & gauchisse de quelque costé. Pourtant celles qui desirent conceuoir, doiuent se faire descharger de cét enbompoint, & se remettre à leur possible en estat de mediocrité, sur tout en celuy où elles estoient auant que d'estre ainsi chargées de cuisine; là mesme doiuent viser les femmes naturellement grasses & pleines qui ont passion pour des enfans. C'est l'intention de nostre sage Vieillard en cét Aphorisme, duquel nous tirerons le profit de predire la sterilité aux femmes trop grasses, & leur rendre la fecondité, estant l'embaras & empeschement d'icelle.

Explication.

1. COmme celles à qui les mois s'arrestent en vn instant, dont elles deuiennent extrémement grasses, de maigres ou mediocres qu'elles estoient : car pour celles qui sont naturellement grosses & bien charnuës on en voit bonne partie faire quantité d'enfans.

2. Assauoir l'epiploon nommé des Arabes Ziebus, qui est vne membrane toute graisseuse, posée sur le ventricule & les intestins, à laquelle on attribuë plusieurs vsages, comme de conseruer la chaleur des parties susdites en faueur de la coction, d'appuyer & asseurer les rameaux de la veine porte qui vont à la rate, au ventricule, & aux boyaux duodenum & colon, pour soustenir les nerfs & les arteres, & pour receuoir l'humeur surabondant qui coule des boyaux, lequel ne peut estre reçeu aux glandules tout à la fois, laquelle humidité par fois est cause des hergnes zirbales ou epiploceles.

3. Non le col & conduit d'icelle, auquel il n'y a point de doute que la semence ne soit tousiours épanchée.

4. Pource qu'estans deuenuës telles elles receuront plus facilement la semence de l'homme, n'estant plus la bouche de la matrice fermée : ioint qu'elles auront plus de sang menstruel; partant apres auoir reçeu la semence seront plus propres à la garder, & conceuoir.

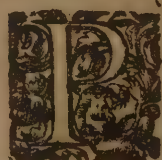


APHORISME XLVII.

Si qua parte vterus coxa adiacet, suppurauerit, emmotis medicamentis curetur necesse est.

Quand la matrice [1] se tournant vers la hanche [2] y suppure, il est necessaire d'vser de tentes & charpies [3] de linge.

DISCOVRS.



LVS vne partie est chaude & humide, profonde & caue, plus les abscés & vlceres qui l'attaquent sont malins & difficiles à garir, d'autant que ces deux qualitez principes de pourriture rencontrans des lieux commodes pour leur entretien, y agissent auec beaucoup plus d'effet qu'en ceux où l'on peut plus aisément chercher de la froideur & de la siccité. Des parties de cette nature, qui sont plusieurs au corps, la matrice l'emporte sur toutes, estant non seulement telle d'elle mesme, mais aussi receuant accidantellement la plus part des superfluitez veinales, qui s'y déchargent comme dans leur propre égoust, ainsi qu'il appert aux euacuations menstruelles: & de plus, estant auoisinée d'autres semblables, comme des boyaux & de la vessie, chaudes & humides, à cause des excremens qu'elles contiennent. De là vient que les abscés qui succedent aux inflammations de cette partie dégenerent par fois en vlceres incurables, lesquels rampans par tout le corps d'icelle rongent finalement ses membranes, sur tout quand le pus ayant long temps croupy se fait voye au ventre mesme, se glissant autour des intestins, causant distention & sentiment de pesanteur au bas ventre, & par fois perçant la vessie & l'intestin droict, d'où l'on voit sortir le pus parmy les vrines & les gros excremens: ces derniers accidans arriuans quand l'orifice & col de la matrice sont abscedez & vlcerez comme les premiers, quand tout le corps de la matrice a contracté les mesmes maladies. Or comme cette partie est mobile, & se tourne aisément de place en autre, soit vers le haut, le bas ou les costez, il arriue que quand le pus de ses abscés & vlceres au lieu de prendre chemin par sa bouche & son col, qui est le plus desirable, croupit de quelque costé, assauoir de celuy où la tumeur s'est formée, ce que nostre Hippocrate appelle

vers la hanche; y croupiſſant la perce en cét endroit, & fait vn vlcere caue & ſinueux dont il parle icy, lequel degenere en fiſtule incurable, s'il eſt negligé tant ſoit peu; voire par fois mal-gré les remedes, quoy que traité auec tout le ſoin & induſtrie poßibles, qui eſt d'vſer de longues tantes & plumaceaux de linge, comme außi d'eſponges pour attirer & boire le pus & matiere virulente de tels vlceres: voire meſme l'on peut vſer en ce cas de tantes, cannules de plomb ou d'argent quand telle matiere vient en abondance, comme la matrice eſt capable d'en fournir de ſoy & d'ailleurs: eſtant meſme à mon aduis plus à propos que telle matiere eſtant maligne & acre, paſſe par le conduit qu'elle s'eſt fait, que par les lieux naturels, iuſques à tant qu'elle ſoit deuenuë plus benigne, attendu les parties qui ſe rencontrent au ſein exterieur de la matrice, comme les nymphes & caruncules qui ſeroient aiſément vlcerées à ſon paſſage: ainſi d'vn vlcere en arriueroient plusieurs; & comme ils ſeroient cauſez d'vne matiere maligne, außi ſeroient-ils de longue & de difficile gariſon: ioint que ces parties ne ſont pas aiſément taries & deſſechées, parce que les humiditez qui tiennent continuellement ce chemin, empeſchent vn tel effect. Ce qui eſt le plus expediant alors eſt de diuertir l'amas & le cours des excremens en ce lieu par les purgations generales ſouuent reïterées; qui eſt outre le Prognoſtic que nous deuons faire de la malice de tels vlceres, l'vtilité que l'on tirera de cét Aphoriſme.

Explication.

1. AYant conçeu inflammation & abſcés, dont elle eſt apres dangereuſement vlcerée.

2. Aſſauoir de l'vn des coſtez où la tumeur s'eſt faite.

3. Ainſi que Galien interprete le mot ἐμμοτον, lequel d'autres entendent autrement, diſans que c'eſt déroger à la grauité d'Hippocrate, d'enſeigner vn remede ſi puerile, n'y ayant Chirurgien ſi peu expert qui ne ſçache cela. Ils diſent donc qu'il entend vn vlcere qui croiſt inceſſamment par la pourriture de la chair voiſine, cauſée de ſa virulence & ſanie, lequel paſſant de part en part ne peut eſtre cicatriſé pour ne ſe trouuer fondement à engendrer nouuelle chair: opinion qui ſans rebuter celle de Galien me ſemble plus vray-ſemblable qu'elle.



APHORISME XLVIII.

Mares dextrâ vteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur.

Les enfans masles sont portez du costé [1] droict, & les femelles du costé [2] gauche pour [3] l'ordinaire.

DISCOVRS.



EVX qui se meslent de deuiner sur les gressisses des femmes, assauoir quels enfans elles portent, seroient infaillibles Prophetes si le dire de nostre Hippocrate auoit tousiours lieu : mais cét Aphorisme n'estant pas de ceux qui ont vne entiere & perpetuelle certitude, il conuient à telles gens pour se faire estimer de chercher autres signes, lesquels concourans auec ceux-cy les puisse rendre prognostiqueurs asseurez : car en effet l'experience journaliere nous apprend le contraire de ce qui est icy couché : & plusieurs femmes portent indifferemment tous leurs enfans de quelque sexe qu'ils soient, d'vn mesme costé, d'autres leurs filles au droit, & leurs fils au gauche ; ainsi ce n'est qu'incertitude en telles predictions, lesquelles bien que fondées sur raisons, se trouuent abusiues & friuoles vne grande partie. Les raisons donc seruant d'appuy à cette proposition, se tirent tant de la situation de l'enfant, que du lieu dont coule la semence qui le fait. Pour la situation, la partie droite est naturellement plus chaude que la gauche, tant de soy que par accidant ; de soy, d'autant que le foye, viscere tres-chaud y est contenu par accidant, pource que cette partie est plus en mouuement que l'autre ; or est-il que le mouuement en bonne Philosophie engendre la chaleur. Ie sçay qu'aucuns soustiennent que le costé gauche n'a moins de chaleur que le droit, voire encore plus, à cause qu'à leur dire il est occupé du cœur le plus chaud des visceres, la chaleur duquel ne peut estre tellement contemperée par la froideur de la rate qui est au dessous, qu'elle n'excede beaucoup celle du foye, & du costé droit : mais la rate n'estant froide que par comparaison, & le cœur tenant le milieu, non le costé gauche comme il paroist par les demonstrations anatomiques, nous bannissons telles raisons, comme supposant vne fausseté qui ne peut destruire la verité que dessus. Quant aux lieux dont la semence decoule, ce sont les vaisseaux spermatics, assauoir les arteres & veines qui viennent des deux

costez : mais auec cette difference que la veine du costé droit soit immediatement du tronc principal, assauoir de la veine caue, & celle du costé gauche puise de l'emulgente, en laquelle le sang est dilayé de beaucoup d'humeur sereux, comme estant le canal qui porte aux reins la matiere de l'vrine : de maniere que le sang estant plus froid de cette part, à cause des eaux & serositez que de l'autre, la semence qui en est faite est consequemment la plus froide. Ce qui a lieu en l'vn & l'autre sexe, & qui fait que quand la semence procede du costé gauche plus abondamment que du droit, les filles se forment, & où le contraire arriue se font les garçons. Ce que i'entens particulierement de la semence de la femme ; car pour celle de l'homme estant versée dans le milieu du conduit, si elle va de part ou d'autre, ce n'est que de hazard, si l'on ne dit que la femme versant la sienne attire ensemble celle de l'homme la part où elle encline le plus. Cette disposition des veines spermatiques n'est pas pourtant tousiours de mesme : mais comme Nature semble se ioüer souuent en ses ouurages, les deux procedant par fois du tronc de la caue, quelquefois aussi des deux emulgentes, par fois la droite puisera de l'emulgente, & la gauche de la caue. Ce qu'estant, la situation des masles & femelles sera diuerse dans la matrice, celles-cy estans au costé droit, & les autres au gauche ; ce que ie dis suiuant la vraye semblance, attendu que la certitude en est fort douteuse ; celles qui ont les vaisseaux disposez à l'ordinaire, portans assez souuent leurs enfans de part & d'autre indifferamment. Partant encore que le profit que l'on peut faire de cét Aphorisme de predire aux femmes quels enfans elles auront, toutefois l'incertitude qui s'y treuue est cause que tels Prognostiqueurs acquierent souuent de leurs Prognostics peu d'honneur & reputation ; aussi ie conseilleray tousiours aux sages Medecins d'vser sobrement de telles predictions.

Explication.

1. LEquel est plus chaud que le gauche, à cause du foye qui l'auoisine ; ioint que la semence plus chaude & mieux elaborée vient de cette part : & l'enfant mesme qui encline vers elle reçoit plus heureuse nourriture qu'au costé opposite.

2. Pour les raisons contraires, assauoir la froideur de cette partie en comparaison de l'autre, & la serosité de la semence.

3. D'autant que cette sentence n'est pas tousiours veritable, mais souuent on fait experience du contraire.

APHO-



APHORISME XLIX.

Ad secundas deturbandas, sternutatorio immisso nares & os manu obtura.

Pour chasser [1] l'arrierefais, apres auoir reçeu vn [2] sternutatoire il faut se fermer le nez [3] & la bouche.

DISCOVRS.

Il n'y a rien de si calamiteux à vne femme accouchée, que l'arrest de l'arriere-fais en la matrice apres que l'enfant est sorty, attendu qu'y tenant lieu de cause estrangere, il se pourrit en peu de temps; & comme cette partie a vne signalée communication auec les trois nobles, aussi se sentent-elles de sa disgrace en peu de temps, comme il paroist par les conuulsions, syncopes, & fieures qui en arriuent, ausquelles si vne forte nature ne resiste, la mort succede en peu de temps, & l'on voit beaucoup plus mourir qu'échapper de femmes de cette retention: encore celles qui se sauuent du danger demeurent long temps malades & foibles iusques à tant que cette matiere estant toute pourrie descende peu à peu en forme de pus par le conduit dont elle deuoit sortir entiere en suitte de l'enfant. Que si la moindre parcelle de cét arriere-fais cause les maux que nous venons de dire, comme l'experience ne nous l'a que trop de fois appris, il est à penser que peut faire le tout quand il est retenu. Or cét arriere-fais, ou secondine proprement, s'entend des deux membranes qui couurent l'enfant en la matrice, lesquelles semblent n'estre qu'vne à leur sortie: on appelle cét assemblage secondine, ou pource qu'il est le second domicile de l'enfant apres la matrice, lequel l'esprit prolific qui est en la semence, se bastit de la portion plus terrestre & grossiere d'icelle, afin de trauailler plus commodément au dedans, & bastir le corps de la plus subtile & meilleure qui est reseruée pour cét effet: ou bien pource qu'il semble vn second accouchement sortant apres que l'enfant est nay. Quand ie dis que l'arriere-fais consiste en deux membranes, i'entens aux creatures raisonnables, car les brutes en ont trois qui ne sortent non plus qu'aux femmes, qu'apres les petits qu'elles enueloppent, & aucun animal parfait ne prend naissance auec elles, hormis l'ours, lequel pour cette cause semble n'estre qu'vne masse de chair, sans distinction de parties qui soit bien manifeste: ce qui

arriue aussi par fois à l'homme, pour vne partie seulement, aucuns sortans la teste couuerte d'vne portion de la tunique, nommée agnine ou amnios; le vulgaire dit que ceux qui viennent ainsi sont nais coiffez, & sont heureux en toutes leurs affaires. Mais pourquoy la retention & pourriture de ces membranes met-elle les femmes au hazard de la vie? Ie respons que la malice de leurs fumées en est cause, attendu qu'estans de mesme nature que la semence dont elles sont faites, elles contractent vne pareille pourriture. Or est-il que de toutes les pourritures, il n'y en a point qui cause de plus griefs accidans que celle de la semence, & des parties qui sont faites d'elle immediatement, comme on voit aux vlceres, en la pourriture des os, & des membranes, dont la malice n'est iamais benigne comme celle du sang. Que si la semence qui est vn corps leger & facile à chasser, fait naistre des accidans tels que nous voyons aux suffocations de matrice, on doit supposer que la pourriture des membranes qui sont corps plus épois & mal-aisez à chasser, les doit causer beaucoup plus grands. Partant il faut remuer toute pierre pour entretenir la matrice ouuerte, & empescher qu'elle se resserre trop: & sur tout faire vn notable effort pour chasser cette matiere nuisible, auant que sa pourriture affoiblisse le corps, prouoquans sa sortie par l'esternuëment, suiuant le conseil de nostre Hippocrate, duquel nous apprenons quelle est l'vtilité de l'esternuëment, pour chasser les choses contre nature retenuës en la matrice, laquelle est la cauité la plus difficile à ébranler par ce mouuement, afin que de là nous coniecturions vne vtilité pareille és choses contenuës au ventricule, vessie & intestins qui s'émeuuent plus aisément. C'est le fruict que nous tirerons de cét Aphorisme.

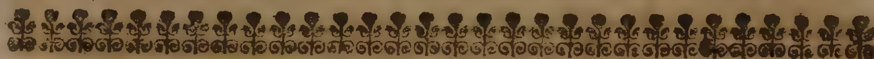
Explication.

1. A Sçauoir les deux membranes qui enueloppent l'enfant, & retiennent l'vrine & les sueurs, esquelles il nage comme dans vn bain tiede, lesquelles au preiudice de la vie de la mere sont par fois retenuës apres l'accouchement; comme lors que le nombril se rompant & détachant d'icelles l'enfant tombe sans se tremousser ny trepigner des pieds, lequel mouuement est cause que l'arriere-fais se dépend de la matrice: ou bien lors que la matrice se ferme trop viste apres l'accouchement, & que la sage femme est negligente d'y mettre le doigt pour la tenir ouuerte, & entretenir son col tout droit.

2. Comme poivre, ellebore, euphorbe, castor & semblables,

mis en poudre, & soufflez dans le nez.

3. Afin que l'irritation de telles poudres qui sont acres durant dauantage, le cerueau s'émeuue plus fort, & en suitte la matrice, qui a grande communication auecques luy, & que l'air & l'esprit retenu sortent auec plus de violance, ébranlant toutes les parties, notamment celles qui sont caues & membraneuses, comme la matrice, & les sollicitent à ietter les matieres retenuës qui les oppressent. Vne forte toux peut faire le mesme, mais auec plus de peril, à cause de la tendresse du poulmon qu'vn mouuement fort & frequent peut aisément vlcerer.



APHORISME L.

Mulier si placet menstrua sistere, cucurbitulam quàm maximam ad mammas appone.

Si tu veux arrester les mois [1] à vne femme, applique luy souz les [2] mammelles vne grande [3] ventouse.

DISCOVRS.

ON sçait assez quelle vtilité apporte aux femmes le flux menstruel quand il est bien reglé, diminüant non seulement la plenitude du corps, mais euacuant aussi toutes les impuretez, ou la plus grande partie, que les femmes amassent, lesquelles par vn benefice de Nature s'écoulent en la matrice à la faueur du sang qui en tient le chemin. Que si comme l'on voit és villes les ordures & immondices des ruës estre trainées à la suitte des pluyes és grands canaux & deschargeoirs publicsz & comme dans les mesmes villes, estans les ruës mal nettoyées, l'air s'infecte & deuient puant à cause des bourbiers qui croupissent. De mesme dans nos corps le sang superflu estant retenu dans les vaisseaux contre l'intention de la Nature, à cause des empeschemens qui s'y trouuent, infecte l'air le plus pur qui s'y rencontre; i'entens les esprits si ie ne dis mieux, qu'il les esteint & suffoque, d'où les humeurs qui ne sont conseruez que par leur benefice s'alterent en telle sorte, que de là sourdent les maladies des femmes, ou du moins la pluspart d'icelles. Telle donc est l'vtilité de ce flux, que sans luy les femmes ne peuuent viure saimement, sinon quelque peu d'entr'elles, si bien disposées qu'elles n'ont au-

eun sang superflu, chose tres-rare. Mais il arriue de mal-heur aucunefois que le surcroist du sang estant mis dehors par effort de Nature ; celle-cy deuenant insensiblement imbecille, ou les voyes estans trop dilatées, & le sang trop acre, subtil, & sereux, qu'outre ce qui estoit inutile, grande partie de l'vtile est euacué au preiudice & dommage du corps, d'où vient la perte des forces auec celle des esprits qui habitent au sang : de maniere que l'interest de la vie en dépendant, il faut arrester ce cours par tous moyens, & promptement, notamment s'il est immoderé : à quoy l'on employe les remedes propres à retenir le sang en tels vaisseaux, entre lesquels nostre Hippocrate met les ventouses appliquées dessous les mammelles, les veines desquelles ayans communication auec celles de la matrice, comme nous auons dit plusieurs fois, il se fait revulsion du sang coulant à cette partie contre l'intention de la Nature, tant par le benefice de la chaleur de l'air contenu és ventouses, qui fait attraction, que par la regle naturelle, qui est de fuir le vuide ; la tumeur qui s'esleue souz la ventouse seruant au remplacement de l'air consumé par la flamme. Or quoy que nostre Aphorisme ne parle que des menstruës, par lequel terme l'on entend simplement le cours ordinaire & reglé des femmes : toutefois nous le deuons prendre largement pour tout flux de sang immoderé qui arriue aux femmes par la matrice, à toute heure, & en tout temps, sans garder ordre ny mesure ; qui est le fruit que nous deuons recueillir de sa doctrine.

Explication.

1. C'Est à dire empescher le cours immoderé du sang menstruel, ou autre, coulant par la matrice : Ie dis proprement le sang, non toute autre décharge, comme celle qui suit les accouchemens, & notamment les impuretez que l'on appelle fleurs blanches, lesquelles coulent à plusieurs femmes presque en tout temps, & estans causées d'vne matiere toute contre nature ne doiuent estre arrestées en sorte quelconque, mais au contraire prouoquées, ou taries par frequentes purgations.

2. Où sont les vaisseaux par lesquels le sang se porte dans la matrice, & par où le mesme refluë de la matrice aux mammelles.

3. Afin de faire vne plus grande & ample attraction : ou bien au lieu d'vne grande ventouse l'on peut en appliquer plusieurs petites. Telles ventouses s'appliquent communément sans scarification, estant en ce cas plus besoin d'attirer que d'éuacuer :

soint que l'euacuation qui se pourroit faire par les scatifications seroit plus importune que profitable, attendu le peu de sang qui sortiroit, & que d'ailleurs il ne se feroit point euacuation des veines par où coule tel sang, lesquelles sont fort profondes. Les emplastres astringens sont fort vtiles apres l'application des ventouses, & preferables aux scatifications susdites.



APHORISME LI.

Quæ ventrem ferunt, iis vteri os conniuet.

Aux femmes grosses la bouche de la [1] matrice est [2] exactement fermée.

DISCOVRS.



A matrice qui est le champ fertile où l'animal iette sa semence pour la production de son semblable, a esté dressée par la Nature auec telle preuoyance, qu'elle a voulu que non seulement ce corps humide & spiritueux reçeu dans sa cauité ne peust s'écouler, mais aussi que la moindre parcelle de ses esprits n'eust à se perdre & égarer; pour cette fin en faueur de la portion spiritueuse elle l'a bastie de deux tuniques fort épaisses, lesquelles outre la densité de leur tissure sont tellement humectées par les parties voisines, que les soupiraux qui s'y pourroient faire à cause de la chaleur du lieu demeurent entierement clos & estoupez, de sorte qu'aucune substance pour subtile qu'elle soit ne les sçauroit trauerser. Et quant à la portion humide la mesme Nature y a tellement pourueu qu'elle ne peut s'écouler, au moyen de ce que la matrice se serre tellement, que la pointe d'vne aiguille n'y pourroit mesme trouuer passage; i'entens quand la conception se fait : car où elle ne se fait pas, pour les empeschemens qui s'y peuuent trouuer, la mesme semence reçeuë & attirée en la partie qui en est extrémement auide, s'écoule au bout de deux & trois iours pour le plus tard. Outre l'vtilité susdite qu'apporte la closture de la bouche de la matrice, il y en a deux autres non moins considerables, assauoir la retention du sang menstruel pour la nourriture de ce qui est conçeu : & l'empeschement de l'air exterieur, lequel est directement contraire à ce nouueau germe, à cause de sa froideur, ne pouuant quoy que souuent assez chaud, luy estre parangonné de cette

part. Mais quelqu'vn me demandera si tant est qu'apres la conception la matrice demeure fermée comme dit est, d'où vient qu'il se fait par fois des sur-conceptions ou superfœtations? Si cela est, il faut qu'elle s'ouure, s'ouurant l'enfant est blessé de l'air qui s'y glisse dedans, & ainsi conceuant vn enfant nouueau, l'autre desia conçeu court risque de perir, & s'il perit il fera mourir l'autre. A cela ie responds que les sur-conceptions se font quand la matrice échauffée dans le congrés, s'entr'ouure pour engloutir la semence de l'homme, à l'attraction de laquelle elle reçoit vn parfait contentement, comme de la seule chose qui luy est amie, ce qui ne peut nuire à l'enfant desia formé, notamment à deux ou trois mois, supposé quand il est fort & fermement attaché, ioint qu'il n'est pas imaginable que l'air y puisse entrer, estant la matrice presque aussi tost fermée qu'ouuerte, & son canal exterieur encore occupé de celuy qui a versé sa semence; par ainsi l'inconueniant proposé n'est point à craindre. Au reste ces sur-conceptions sont fort rares en quelques animaux que ce soit, mesme aux femmes où elles peuuent arriuer plus frequemment à cause qu'elles reçoiuent le masle en tout temps, ce que ne font pas les bestes. Que les sur-conceptions se fassent outre la connoissance que nous en auons eu quelquefois, les histoires authorisées de plusieurs grands Personnages nous en confirment la possibilité, notamment de Pline, Aristote, & nostre grand Hippocrate, l'intention duquel en cét Aphorisme est de nous faire connoistre quand vne femme a conçeu ou non, par la closture de la bouche de la matrice, supposé qu'il ne se découure autre cause d'icelle, comme nous dirons en l'Explication.

Explication.

1. A Sçauoir son orifice interieur, par où elle iette ses superfluitez, & reçoit la semence.

2. De sorte que la pointe d'vne aiguille n'y pourroit passer: & non seulement la bouche de la matrice est fermée, mais aussi tout son corps se resserre pour estraindre & mieux retenir la semence; qui est vn signe tres-certain de la conception, pourueu que cette closture ne procede point d'inflammation ou de scirrhe, dont cette partie soit tumefiée, ce qui se connoistra par sa molesse ou dureté: car où ces accidans se trouuent il y a dureté & resistance, & quand la closture se fait simplement à cause de la conception, cette partie cede doucement, & est molle à l'attouchement.



APHORISME LII.

Mulieri partum gerenti, si lac è mammis copiosè fluat, fœtum imbecillum significat: Si verò firmæ solidaque mammæ fuerint, valentiorem conceptum indicant.

S'il sort à vne [1] femme grosse beaucoup de laict des [2] mammelles, c'est vne marque que l'enfant est [3] foible; mais si les mammelles sont [4] fermes, c'est signe que l'enfant se porte [5] bien.

DISCOVRS.



A sage & prouidante Nature voulant perpetuer les especes des animaux en la succession des indiuidus, n'a pas seulement pris le soin de leur donner vn lieu propre à la generation, mais aussi leur a pourueu d'aliment conuenable dans le ventre de leur mere; & apres leur naissance hors d'iceluy, suiuant leur aage & leur tendresse: en quoy paroist excellamment l'industrie de cette mere commune des animaux, & le soin que sur tous elle a eu de l'homme, comme du plus parfait, auquel elle a preparé vn sang pour cét effect le plus loüable qu'il luy a esté possible, lequel par des vaisseaux & conduits manifestes va des mammelles à la matrice, & d'icelle monte aux mammelles auec vne difference seulement, assauoir que celuy qui prend son cours à bas conserue sa naturelle couleur, & celuy qui monte emprunte au lieu d'elle vne blancheur, qui luy est communiquée par la proprieté des glandes qui constituent le corps spongieux des mammelles. Ce sang blanchy s'appelle laict, lequel ne paroist guere auant le septiesme mois, bien que long temps auparauant les mammelles grossissent & durcissent: la cause en est que Nature faisant toutes choses pour quelque fin, disposeroit en vain ce laict auant que l'enfant en eust affaire, qui est iustement incontinent apres sa naissance, dont le premier terme est le septiesme mois. Que si l'enfant ne vient au monde en ce temps, pour le moins on est asseuré qu'à quelque heure qu'il vienne en suitte il aura tousiours sa nourriture toute preste. Or comme par cette communication de sang la nourriture que reçoit l'enfant auant & apres sa naissance est toute pareille; aussi quand elle se fait deüement on reconnoist la force ou foiblesse, la santé

ou la maladie de celuy-cy: ie dis quand il est encore aux flancs de sa mere; ainsi les mammelles demeurans flasques & molasses de dures & pleines qu'elles estoient, c'est signe de mort pour l'enfant, pource que ne tirant plus rien, rien ne regorge plus au sein maternel: ainsi quand leur laict se perd c'est marque d'vne grande debilité, attendu que l'enfant estant grand, & ayant besoin de beaucoup de nourriture ne peut consumer celle qu'il attire, qui est cause qu'elle vient en plus grande abondance aux mammelles qu'il n'est besoin pour vn simple reseruoir; de sorte que n'estans pas bastantes de contenir le lait qui s'y fait, il s'en euacuë vne grande partie par les mammelles, à laquelle euacuation aydent beaucoup la serosité & crudité du mesme laict qui n'est point époissi par la chaleur naturelle de l'enfant, foible & malade, lequel estant sain, a non seulement la faculté d'elaborer le sang dont il se nourrit à l'heure, mais aussi celuy qu'il se reserue pour la nourriture à venir, quoy qu'en effect il soit moins pur que l'autre: que si ensemble les mammelles flestrissent & le laict se perd, le signe en est doublement mauuais par la concurrance de deux causes, assauoir la foiblesse & le manque de nourriture. De ces deux signes separez, le moins dangereux est la perte de laict, d'autant qu'il se peut faire qu'vne femme soit tellement pleine de sang, comme on en voit beaucoup, qu'elle en aura suffisamment pour la nourriture de l'enfant & pardessus, & tant de superflu qu'il s'en perdra beaucoup par les mammelles, qui ne seront suffisantes de le retenir tout: d'où il appert que cét Aphorisme n'est pas d'vne verité perpetuelle, mais que seulement il traite de ce qui aduient fort souuent. Le fruit que nous én pouuons tirer est de connoistre quand l'enfant se porte bien ou mal au ventre de sa mere, pour de cette connoissance pouruoir aux necessitez des deux, sur tout pour empescher l'auortement.

Explication.

1. ENuiron le temps de six à sept mois quand le premier terme de l'enfantement approche.

2. En telle sorte qu'elles ne peuuent le contenir, soit à cause de sa quantité, quand il aborde trop abondamment, soit à cause de sa qualité, estant trop aqueux & crud; ce qu'il faut entendre quand il sort de là mesme, & sans prouocation.

3. Dont on coniecture qu'estant grand, & ayant besoin de beaucoup de nourriture, il ne la peut attirer. La coniecture du danger

danger de cette part est accruë quand on voit la mere maigre & décharnée : car il se peut faire qu'aux femmes pleines & grasses le laict regorge, & que l'enfant ne laisse d'estre suffisamment nourry.

4. Assauoir ny trop molles ny trop dures, mais d'vne grosseur & consistance moderée, auec vne mediocre resistance quand on les touche & presse, signe de la bonne nourriture qu'elles reçoiuent & preparent; iointe à la vigueur de la chaleur naturelle qui donne vne loüable coction au laict.

5. Tant de luy mesme, qu'à cause de la nourriture qu'il reçoit, qui luy suffit tellement qu'il en enuoye vne partie aux mammelles.



APHORISME LIII.

Quæ fœtum sunt perdituræ, ijs mammæ extenuantur : Contrà verò duræ si fiant, dolor aut mammas, aut coxas, aut oculos, aut genua fatigabit, nec abortiunt.

A celles qui doiuent auorter les mammelles [1] diminuent ; au contraire si elles [2] durcissent il y aura [3] douleur aux mammelles, ou aux [4] hanches, ou aux yeux, ou aux genoux, & n'auortent [5] point.

DISCOVRS.



Plusieurs accidans de ceux qui arriuent aux femmes durant leurs grossesses par les causes de dehors, outre celles qui naissent au dedans, sont cause de les faire auorter & accoucher auant le temps, ce que l'experience iournaliere n'apprend que trop. Du nombre des premieres sont les coups, les cheutes, les mouuemens trop forts, tant du trauail que de l'exercice corporel, comme le bal & la danse qui causent rupture des ligamens qui attachent l'arriere-fais à la matrice, d'où vient que l'enfant tombe ainsi qu'vn fruit attaché à l'arbre qui le produit quand il reçoit la secousse des vents. Toutes lesquelles, aussi bien que les dernieres, telles que les intemperies & solutions de continuité de la matrice, excitant vn insigne desordre en cette partie, font que Nature taschant à les reparer, enuoye quantité de sang des lieux plus prochains, ou qui ont auec elle plus de communication, comme les mam-

melles, d'où vient que celles-cy abandonnées de sang, & des esprits qui les faisoient gonfler, deuiennent molasses, flestries & extenuées. Or cette extenuation se fait en deux manieres, assauoir promptement, ou lentement: de plus, elle est grande ou mediocre, dure beaucoup ou peu de temps, les mammelles retournant à leur premier point. Quant à la prompte extenuation elle suit les accidans externes & soudains, attendu que le détachement de l'enfant qu'ils causent estant douloureux, le sang passe incontinent des mammelles à la matrice pour y venir comme au secours, ou bien il y aborde de son propre mouuement quand il y a rupture de quelque vaisseau: telle euacuation est suiuie le mesme iour d'vn auortement, si mesme il ne la precede, ou qu'il arriue quant & quand. Lors qu'elle se fait lentement, elle procede ou des maladies du corps en general, dont les parties sont frustrées de leur nourriture, & non seulement les mammelles, mais aussi tout le corps diminuë: ou de la matrice en particulier, trauaillée d'intemperie & solution de continuité: causes pour lesquelles le sang & les esprits abandonnent les mammelles pour y accourir, comme nous auons desia dit, & lors l'auortement ne se fait pas soudain, mais auec vn espace notable de iours. Si cette extenuation est grande il faut necessairement que l'enfant perisse, à cause qu'il a peu ou manque de nourriture, puis qu'il attire le sang qui estoit reserué aux mammelles pour vne autre fin, dont la conjecture fait plus de foy quand le reste du corps est maigre & desseché. Si elle est mediocre, c'est signe veritablement que l'enfant a quelque disette, mais qu'il ne laisse pourtant d'auoir nourriture, sinon suffisante de le faire beaucoup croistre, au moins de l'entretenir pour vn temps, donnant cependant loisir à ceux qui doiuent en auoir soin, de pouruoir au restablissement de ce qui défaut. L'extenuation qui dure longuement aussi bien que celle qui est prompte & grande, cause la mort de l'enfant pour raison pareille, assauoir le manque d'aliment: mais quand elle dure peu, c'est signe seulement de quelque legere alteration de la matrice, laquelle cessant, le sang qui tenoit ce chemin retourne en son premier lieu, quelquefois plus copieusement & soudainement qu'il n'en estoit party, d'où vient que les mammelles dont la consistance doit estre mediocre, tant à la veuë comme au toucher, deuiennent plus grosses & dures qu'elles n'estoient; & finalement se rendent douloureuses: ce qui arriue quand la matrice renuoye non seulement le sang qu'elle receuoit des mammelles, mais aussi quelques autres superfluitez qui pouuoient faire mourir l'enfant, lesquelles elle chasse non seulement aux parties susdites, mais aussi aux lieux plus proches, comme les hanches & genoux, & aux plus esloignez, comme les yeux, suiuant les forces de Nature, ou la condition de la matiere.

tant grossiere que subtile, laquelle quelque part qu'elle s'arreste y est importune & douloureuse, ce qui empesche l'auortement, comme enseigne nostre Hippocrate, dit cét Aphorisme: de la doctrine duquel nous apprendrons outre le Prognostic, à diuertir le mal-heur qui peut arriuer de l'extenuation, en recherchant soigneusement sa cause, & mesme empescher les douleurs qui arriuent du renuoy de la matiere nuisible que la matrice fait aux autres parties, en la purgeant auec prudence & discretion.

Explication.

1. PEu à peu, ou dans vn instant, suiuant la puissance de la cause qui fait l'auortement: mais quoy que c'en soit, iamais l'auortement ne se fait que ce signe ne paroisse comme Galien asseure l'auoir tousiours remarqué. Au reste cette flétrissure vient ou par le deffaut d'aliment, comme il arriue aux longues maladies, esquelles l'enfant n'en reçoit ny de qualité, ny de quantité raisonable, ou par la perte du sang és parties basses, apres quelque trauail violant, ou par le transport du mesme sang & des esprits, des mammelles à la matrice, comme aux inflammations & erysipeles de cette partie, dont l'enfant est estouffé. La plus dangereuse extenuation est celle qui succede à l'embonpoint de ces parties: car il y a des femmes grosses qui n'ont iamais le sein releué, soit que naturellement elles soient de telle disposition, soit qu'il y ait obstruction aux veines qui portent le sang du bas en haut.

2. Par l'abondance du sang y abordant sans que le laict s'écoule. I'entens du sang vicieux que la matrice refuse: car si cette tumeur & dureté procedoit d'vn sang loüable, ie ne trouue point de raison pourquoy l'auortement n'arriueroit pas, attendu que la mere & l'enfant seroient frustrez de leur aliment.

3. Laquelle pourra causer vne inflammation douloureuse, voire mesme vn chancre; cette matiere ayant contracté vne pourriture maligne.

4. Suiuant que cette matiere prendra cours en s'esloignant de la matrice.

5. A cause de la force de l'enfant, lequel Nature tasche de conseruer de toutes les iniures dont il est assailly.



APHORISME LIV.

Quibus os vteri durum est, ijs arctetur est necesse.

A celles qui ont la bouche de la matrice [1] dure, il est necessaire que la mesme soit close [2] & resserrée.

DISCOVRS.



VTRE est la closture de la matrice qui se fait suiuant le projet de Nature, autre celle qui arriue contre son intention: la premiere tend à bonne fin, & à la conformation de l'espece, assauoir pour retenir la semence, & en suitte former vn embryon, & apres sa formation l'esleuer & nourrir là dedans, le deffendant par cette closture des iniures de l'air, notamment du froid qui est contraire aux principes de la vie. La seconde ne peut iamais bien reüssir, attendu que non seulement elle empesche la reception de la semence du masle, consequemment la conception, mais de plus est cause que les femmes ne peuuent aisément se descharger des superfluitez qui ont leur cours ordinaire par cette partie. Or comme toute dureté vient de trois causes principales, assauoir dessechement, repletion & concretion, ou de la combination d'icelles, il est à propos de sçauoir qui est celle qui cause la closture de la matrice. Par le dessechement cela ne se peut, tant pource qu'il n'est pas conceuable, vû l'humidité du lieu où la matrice est placée; & quand bien cela se trouueroit, celle-cy ne pourroit pas en estre exactement fermée, pource que son orifice n'est pas si souple & maniable que s'il y auoit de l'humidité moderément; la grande siccité empeschant la contraction, comme l'humidité en pareil excés cause la relaxation. Quant à la concretion ou congelation, tant s'en faut qu'elle soit cause de la closture de la matrice, que seulement elle n'est pas imaginable, attendu qu'elle procede d'vn froid qui ne se trouue iamais tel aux corps viuans, que d'endurcir ce qui est naturellement humide aux parties, n'estoit que l'on prist ce mot pour vn amas d'humeurs qui se feroit en cét endroit, dont la portion subtile estant dißipée, la plus terrestre seroit demeurée, ce qui cause vne tumeur veritablement froide, i'entens comparatiuement, mais qui est deuenuë telle par la chaleur qui l'a endurcie. Quant à la repletion, elle se considere ou en la capacité de la matrice, comme quand elle est pleine de

vents, & celle-cy ne cause pas dureté à proprement parler, mais vne retension : ou dans ses vaisseaux, dont se forment les inflammations, & autres tumeurs faites du meslange de plusieurs humeurs qui rendent cette partie douloureuse ; ou dans son corps, assauoir aux tuniques dont elle est bastie, lesquelles sont naturellement époisses, principalement l'interieure, & sur tout à l'orifice, où quantité d'humiditez glaireuses abordent, vne portion desquelles se desséchant il arriue dureté dans cette partie, qui est proprement celle dont il est icy parlé, d'où par fois se forment des tumeurs calleuses & scirrheuses, lesquelles aussi bien que celles qui viennent d'inflammation, sont douloureuses & molestes, non à la partie mesme où elles sont attachées, mais aux voisines quand elles sont comprimées par leur attouchement ; d'où l'on reconnoist la difference qui se trouue entre vne femme dont la matrice est close par grossesse, & celle qui l'a telle par maladie. Cette derniere sorte de dureté peut estre dite composée de repletion & concretion tout ensemble. Au reste quoy que cét Aphorisme enseigne seulement à connoistre la closture de la matrice, nous pouuons neantmoins en tirer vne autre vtilité, qui est de découurir si vne femme est grosse ou non ; si habile à conceuoir, ou non ; faisant Prognostic de l'empeschement qu'il y a, & recherchant le moyen de l'oster.

Explication.

1. PAr inflammation, scirrhe, ou callosité, qui sont accidans, causans la closture de matrice.

2. Cette closture est differante de celle de la grossesse, en ce que en celle-cy la bouche de la matrice est molette & sans douleur, qui est vne vraye marque de la closture legitime, laquelle se fait par vne action purement naturelle, & qui ne dépend en rien de la volonté : si cette partie est saine & bien conditionnée elle se ferme aisément ayant receu la semence : si elle est mal conditionnée elle ne la reçoit qu'à peine ; ou si c'est auec facilité, elle la lasche tost apres, & quelque fois ne la reçoit point du tout, comme dans la dureté.



APHORISME LV.

Quæ gestantes vterum febribus corripiuntur, aut vehementer sine euidente causa extenuantur, eæ difficulter, & cum periculo pariunt, aut abortientes periclitantur.

Toutes femmes [1] grosses qui estans saisies [2] de fievres deuiennent fort attenuées sans cause [3] euidente, accouchent difficilement [4] & auec peril; ou bien leur suruenant vn auortement sont en danger de leur [5] vie.

DISCOVRS.



'EST vne verité non considerable que les causes des maladies estans ensemble comparées, les internes sont beaucoup plus dangereuses que les externes: car celles-cy peuuent estre éloignées & euitées; mais celles-là s'engendrent en nous, croissent & se fomentent de nos propres humeurs, & nous estans bien souuent comme imperceptibles, ne se font connoistre qu'auec les maladies qu'elles produisent: d'autres fois elles donnent bien quelque sentiment d'elles, par des signes auant-couriers, comme pesanteurs, lassitudes, dégousts, & autres, & sont moins dangereuses que les precedantes, octroyant quelque temps & loisir d'vser de remedes par precaution. Mais quoy qu'il en soit, les vnes & les autres sont fort à craindre, assauoir les premieres par la soudaineté de leur arriuée, sans qu'auparauant on ait pû s'en donner garde: si bien que par fois elles emportent les malades auant qu'ils ayent le temps d'auiser aux moyens de les chasser. Les autres pource qu'au temps que l'on y veut remedier, le corps n'est pas susceptible assez souuent de remedes qui leur soient proportionnez, soit par sa foiblesse, estant miné de la longueur du mal, soit à cause de quelque notable empeschement, comme la grossesse aux femmes, lesquels interdisent l'vsage des medicamens ordinaires, sur tout quand celles-cy sont arriuées, & qu'elles éclatent auec violance, comme les fievres aiguës, & autres maladies qui portent ce titre, lesquelles nostre Hippocrate en vn autre Aphorisme tient pour mortelles aux femmes grosses, ce que l'experience confirme fort souuent. Or entre les fievres de cette qualité, les plus dangereuses sont celles que l'on appel-

te colliquatiues, attendu qu'outre la puissance de leur cause, qui est vne insigne chaleur, accompagnée d'vne semblable pourriture, il y a parmy ie ne sçay quoy de malin & pestilent contraire à la pureté des esprits, lesquels fuyans telle qualité qui leur est ennemie, s'exhalent par les pores, cependant que d'autre part la chaleur estrangere dépeuple l'humeur radical qui en est la base & la nourriture. Quand ie parle de ces fievres, ie n'entens pas les ethiques qui minent le corps peu à peu, & où les déiections paroissent huileuses & visqueuses, differentes des autres, tant par la couleur qui n'est pas si rousse & verdastre que par l'extréme puanteur d'icelles; mais celles qui font la mesme chose en peu de temps, & donnent aux personnes des marques de changement aussi notables en quatre & cinq iours, que les autres en autant de mois. Or soit que les femmes ayent telles fiévres, ou autres approchantes, sans que l'on puisse découurir de cause, outre celle de la fievre, de l'extenuation soudaine, c'est signe qu'elles & leurs enfans courent grand risque, l'vne & l'autre manquans de force & nourriture, assauoir la mere de force pour accoucher, & l'enfant de nourriture pour venir à terme, d'où viennent les accouchemens diffciles, & les auortemens. Ce qui monstre qu'il faut extrémement veiller sur les femmes grosses pour les garder d'estre malades, sur tout celles qui naturellement sont delicates & floüettes; qui est outre le Prognostic l'vtilité que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. LEsquelles auant le temps de la conception regorgent d'excremens, qui se multiplient encore apres, à cause de la retension du sang menstruel, & autres superfluitez.

2. De la nature de celles qui sont aiguës ou tres-aiguës, procedantes non de causes externes & manifestes, mais internes & cachées, venans de la pourriture & chaleur extraordinaire des humeurs amassez aux grands vaisseaux & proche le cœur.

3. Externe & manifeste, comme trauail, ieusne, tristesse, euacuation extraordinaire, & autres, qui peuuent causer vne grande maigreur & attenuation, non proportionnée au iour & au temps de la maladie.

4. Par la foiblesse de la mere & de l'enfant, fraudez tous deux de leur nourriture legitime par la violance & malice de la fievre, de sorte que celuy-cy a ses mouuemens fort lents, petits, & s'aide peu: l'autre à peine a des forces assez pour respirer, & chas-

ser par la retention de son soufle le fardeau qui la gréve ; ioint l'extenuation des muscles du bas ventre qui seruent beaucoup à cét effect : adioustons le tarissement des eaux, à la faueur desquelles les enfans viennent au monde heureûsement.

5. Pource que l'enfant qui a coustume d'estre nourry du sang plus pur de la mere, n'en trouuant point de tel, ne peut viure; si bien que mourant là dedans il fait mourir par sa puanteur celle qui l'a conçeu, s'il n'est mis dehors promptement : & bien que cela se face, la femme ne laisse de courir hazard de la vie, pour estre attenuée de mal, & pour auoir les vaisseaux remplis d'humeurs pourris & malins, au lieu d'vn sang loüable ; estant bien vray-semblable que la femme qui n'a pû conseruer son enfant faute d'vn sang pur, en puisse auoir de reste pour sa nourriture & entretien de ses forces.



APHORISME LVI.

Si muliebri profluuio conuulsio aut animi defectus superueniat, malo est.

Si au flux des [1] femmes suruiennent conuulsion [2] & defaillance [3] c'est mauuais [4] signe.

DISCOVRS.



ES femmes n'estans pas fournies de sang pour elles seules, mais aussi pour les enfans qu'elles conçoiuent ou doiuent conceuoir, en ont tousiours de reserue pour cette fin, le fruit de laquelle ne se presentant point il s'écoule par vn benefice de Nature des veines de la matrice, crainte qu'il ne s'y corrompe, afin d'en substituer d'autre en la place, comme l'on fait au renouuellement de quelque magazin de consequence ; ce qui se fait tous les mois aux femmes bien conditionnées, aux vnes en plus grande, aux autres en moindre quantité, suiuant la diuersité des complexions : mais le temps le plus long de ce flux doit estre de sept iours, estant celuy qui passe plus auant, contre l'intention de la Nature, qui est de descharger seulement le superflu, non ce qui est en quantité reglée, quoy que bien souuent vicieux suiuant la qualité, comme lors qu'il est acre & salé par pourriture ou meslange de bile, & autres humeurs corrompus, ou bien trop aqueux & sereux : celuy-cy trauersant

sant les embouchures des veines par sa seule subtilité, l'autre tant par sa subtilité, que par son acrimonie dont il ronge les vaisseaux. Quant au flux simplement sereux, & qui tient de la crudité du sang, quoy qu'il ne soit exempt de danger, il n'est toutefois de telle consequence pour la vie, que celuy qui deuient vicieux par meslange des impuretez humorales, comme la bile, pituite, ou melancolie dégenerant de leur condition, lesquelles estans chassées comme inutiles dans le déchargeoir ordinaire des veines, assauoir la matrice, laquelle d'ailleurs est partie de grande importance, vlcerent & rongent ses tuniques par leur attouchement, causent des vlceres, & chancres incurables, sur lesquels se faisant tousiours nouuelle attraction, le corps demeure sec & tabide, d'où viennent finalement les conuulsions, & pasmoisons. Tels flux, à vray dire, n'est pas le menstruel, mais vn autre qui n'ayant point de nom propre s'appelle simplement vterin, differant des deux autres que souffrent les femmes, dont l'vn est menstruel & lunaire, & l'autre ordinaire aux accouchées, qui est le rebut du sang dont l'enfant a esté nourry au ventre de sa mere, qui sont tous flux vterins, mais non dangereux, comme celuy-cy: à cette maniere de flux se rapporte celuy qui porte le nom de fleurs blanches, pour estre sa couleur presque tousiours blanchastre, à cause de l'humeur pituiteux qui peche la pluspart en telles euacuations, auquel certaines femmes sont presque subietes en tout temps; & telles semblent inhabiles à conceuoir, pource que la trop grande humidité de leurs fleurs dilaye en partie la semence, & en partie la fait couler incontinent, outre le mal qui en arriue à celles qui en sont affligées, qui est de demeurer presque tousiours maigres si elles ont passé le temps de croistre, & au dessous d'iceluy ne pouuans venir à iuste croissance par la corruption de leur aliment qui se perd & coule par le bas. I'entens quand ces deschar-ges viennent continuellement, ou bien par interuales frequens, quoy que peu à peu; car celles qui viennent abondamment mettent bien plustost les forces au bas, causant les accidans couchez icy par Hippocrate, lesquels sont d'autant plus griefs, que les humeurs qui sortent, sont acres & malins, tels que ceux qui causent les vlceres & chancres susdits: les pasmoisons & conuulsions arriuent aussi tost par la puanteur des fumées sortant de cette matiere pourrie qui attaque le cerueau & principe des nerfs, que de la trop gande euacuation, notamment la conuulsion, estant difficilement imaginable qu'elle puisse venir de siccité, puisque la matrice est tousiours humide, qui seroit pourtant la seule cause que l'on en pourroit donner hors celle-cy. Ces accidans estans donc mortels en semblables euacuations, c'est au Medecin à y prendre garde de bonne heure, en corrigeant la masse du sang

& desſechant apres les purgations & ſaignées, les matieres excrementeuſes du corps; qui eſt le fruit qu'outre le Prognoſtic on tirera de cét Aphoriſme.

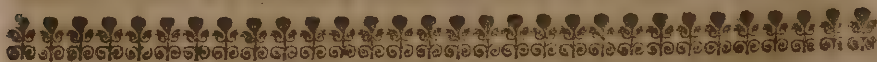
Explication.

1. QVi n'eſt ny menſtruel ny d'accouchement, mais que l'on appelle ſimplement vterin, lequel eſt en partie ſymptome de la faculté retentrice deprauée : partie auſſi des excremens changez contre nature, leſquels ſont ordinairement blanchaſtres, qui eſt le flux moins dangereux, s'il ne vient de corruption de ſemence; quelque fois rougeaſtres, noiraſtres & verdaſtres, qui eſt le plus à craindre; touſiours, ou la plus part auec puanteur, laquelle vient d'vne grande pourriture, ainſi que les couleurs viennent de la diuerſité des humeurs & de leurs ſeroſitez.

2. Eſſencielle, aſſauoir celle que l'on appelle de ſiccité, cauſée d'euacuation exceſſiue, qui deſſeche les nerfs & les membranes. Ou bien accidantelle par la componction des meſmes parties, à raiſon des vapeurs & humeurs pourris.

3. Syncope & paſmoiſon, tant par l'excés de l'euacuation, que par l'agitation de l'humeur qui s'euacuë, dont les fumées bleſſent le cœur.

4. Qui démontrent combien pâtiſſent les facultez vitale & animale, dont la cauſe eſt l'inſigne pourriture des humeurs, la pureté deſquels eſt requiſe pour la vie & pour la nourriture.



APHORISME LVII.

Menſtruis abundantibus morbi eueniunt, & ſubſidentibus accidunt ab vtero morbi.

Si les mois coulent [1] trop, il en arriue des [2] maladies; & s'ils ne coulent point [3] il ſuruient des maux de la part de la [4] matrice.

DISCOVRS.



CE que l'on appelle mois ou flux menstruel aux femmes, est vne descharge naturelle du sang superflu, pechant plus en quantité qu'en qualité, lequel comme nous auons dit au Discours precedant, surcroist ainsi par vne preuoyance de Nature, tendant à la conformation de l'espece, en produisant de nouueaux indiuidus pour restablir la perte de ceux qui perissent iournellement, à la nourriture desquels il est destiné dans le ventre de la femme. Cette décharge se fait tous les mois és décours & nouuelles Lunes pour l'ordinaire, durant 2. 3. 4. 5. 6. & 7. iours pour le plus. Les femmes floüettes viennent à ce dernier periode; celles qui sont fortes & de complexion presque virile, que proprement nous appellons hommasses, ne passent point le premier, & les autres ont leurs termes entre ces deux, suiuant qu'elles approchent de leurs extrémitez. Outre le temps de ce flux, il faut considerer sa qualité & sa quantité; pour celle-cy elle doit estre à celles qui se purgent naturellement bien, à la mesure d'vne chopine, ou vn peu plus, suiuant que les femmes abondent en humeurs, & la nature de celuy qui domine au corps: ainsi en general les melancoliques en ont le moins, les bilieuses en suite, puis les sanguines & phlegmatiques: l'autre requiert que le sang soit rouge & vermeil, semblable, dit Hippocrate, à celuy d'vne victime égorgée, moyennant que l'on ne puisse attribuer le défaut de l'vne & de l'autre part à la grossesse, alaictement, trauail, faim, maladie, & autres causes qui peuuent retenir, diminuer ou changer le sang. De plus on doit auoir égard à l'âge, car les filles de 14. & 15. ans, qui est l'âge où les fleurs leur commencent d'ordinaire, comme auant-courieres des fruits qu'elles sont capables de produire, & celles qui approchent 40. ans ou enuiron, qui est le terme où ce flux commence de cesser, n'en peuuent pas tant auoir que celles qui sont en l'âge de 25. & 30. ans; les premieres pour n'auoir encore pris leur iuste croissance; les dernieres, comme commençans à décliner & auoir les vaisseaux plus estroits; de sorte que la pluspart de leur sang se tourne en bonne habitude, d'où elles deuiennent plus grasses & pleines que deuant. Et faut remarquer en passant que les femmes ayans tousiours esté saines, & de bonne disposition quand elles estoient reglées, lors que le flux leur cesse de bonne heure (pourueu que ce ne soit par aucun accidant maladif) deuiennent plus corpulentes & charnuës que celles ausquelles il cesse tard, comme à 50. & 60. ans, attendu qu'à ces âges plus auancez, & qui panchent fort au déclin, le sang n'est pas loüable, comme

à 40. ans ; où il est en vn temperament autant iuste que naturellement il s'en peut trouuer ; là où dans le plus grand déclin il est plus froid & impur, & ne peut fournir à vne si notable ampliation que dessus. Or en tout cecy l'estat de la santé est seulement à considerer, non celuy de la maladie, parce qu'en celuy-cy tout est desuoyé, & ne se garde plus aucune mesure de qualité, quantité, âge, temperament, complexion, & semblables, mais tout passe dans les excés, entre lesquels nostre Hippocrate nous marque celuy de la quantité seulement, qui se doit considerer en ses deux extrémes, assauoir au défaut & à l'abondance, de l'vn & l'autre desquels sourdent plusieurs infirmitez & maladies ; assauoir de l'abondance celles de cruité, comme hydropisie, cachexie, coliques, & autres qui viennent de la diminution de la chaleur naturelle : & du défaut, les douleurs de teste, oppressions & suffocations, syncopes, palpitations, pleuresies, inflammations de poulmon, & squinances, manies, vertiges, apoplexies ; & le sang se pourrissant tout à fait viennent de surcroist des vlceres, chancres, erysipeles, inflammations à la matrice, & autres parties, tant internes qu'externes, où abonde le sang corrompu, vice mesme des hydropisies aussi bien qu'au precedant, quand le sang remontant au foye & aux vaisseaux, esteint les esprits, & empesche ce viscere de sanguifier à l'auenir. En fin plusieurs autres maladies difficiles à nombrer, naissent de cette suppression, à laquelle on attribuë presque toutes celles qui viennent aux femmes : comme aussi celles qui ont ce défaut sont rarement saines. Partant ces deux extremitez attirans diuerses maladies, iamais vn Medecin ne doit aborder vne femme malade sans s'informer tousiours en quel estat elle est de cette part, vû qu'outre le Prognostic qu'il en peu faire, il en tire les indications de ses remedes ; qui est le fruit & vtilité que l'on recueillera de cét Aphorisme.

Explication.

1. ET passent leur ordinaire mesure, qui est d'vne chopine ou enuiron ; ce qui arriue quand les orifices des veines demeurent trop ouuerts, & que le sang est subtil & sereux, ou que la faculté expultrice est irritée par sa chaleur & acrimonie, & la retentrice debilitée.

2. Attendu que la perte des esprits est suiuie de celle du sang auquel ils habitent, d'où viennent les maladies de froideur & de crudité, comme hydropisies, coliques & autres.

3. Par obstruction des veines de la matrice ; ioint son rafroidissement & insensibilité, auec la foiblesse de la faculté expul-

trice, époiſſeur & froideur du ſang, pourueu qu'il n'y ait cauſes d'ailleurs qui excuſent ce deffaut, comme groſſeſſe, alaictement, maladies, & autres.

4. Leſquels ſe rapportent au phlegmon, eryſipele, ſcirrhe, ou chancre, ſelon Galien; d'où tout le corps eſt affecté par ſympathie: ainſi l'on peut dire dans la ſuppreſſion, que l'incommodité de tout le corps ſe doit rapporter à la matrice; au lieu que dans l'euacuation trop grande elle ſe peut rapporter au vice du ſang, de la faculté, ou des vaiſſeaux.



APHORISME LVIII.

Ad recti inteſtini & vteri inflammationem, purulentoſque renes accedit ſtranguria: iecore verò inflammatione laborante interuenit ſingultus.

Quand l'inteſtin [1] droict & la [2] matrice ſont [3] enflammez, & les reins [4] ſont purulents, il ſe fait degoutement [5] d'vrine: mais quand le foye eſt enflammé le hoquet [6] ſuruient.

DISCOVRS.

Le corps humain eſt vn aſſemblage de pluſieurs differentes parties, leſquelles ayans beſoin à cauſe de leur mutuelle dépendance, du ſecours les vnes des autres, ſont iointes d'vne vnion & fraternité tres-eſtroite, d'où vient que l'vne eſtant affligée, notamment d'vne cauſe douloureuſe, pour peu violante qu'elle puiſſe eſtre, toutes les autres (i'entens celles qui ont du ſentiment) compatiſſent à ſa douleur & affliction, ſi ce n'eſt immediatement, c'eſt tout au moins mediatement; aſſauoir immediatement celles auec leſquelles la partie dolente a quelque amitié particuliere, & mediatement les autres. Cette compaſſion ſe reduit couſtumierement à quatre chefs, qui ſont le voiſinage, la communauté de l'ouurage, la ſimilitude de ſubſtance, & la communion, ou communication des vaiſſeaux, en l'vne deſquelles manieres, du moins vne partie, ſouffre quand celle-là eſt malade, auec laquelle elle a de la familiarité. Ces quatre ſortes de ſympathies ſe peuuent rencontrer au Texte de cét Aphoriſme, aſſauoir la ſimilitude de ſubſtance, & le voiſinage, à la difficulté d'vrine, procedant de l'inflammation de la matrice & du gros inteſtin, eſtans ces parties proche l'vne de l'autre, &

outre ce de pareille substance, assauoir membraneuse; ce que l'on peut dire aussi du foye & du ventricule estans proches voisins, & la membrane qui reuest celuy-là ayant conformité de substance auec les tuniques de celuy-cy; outre que tous deux ont communication par les branches des nerfs de la sixiesme coniugaison, qui s'inserent en l'vn & l'autre. Les deux autres sortes de sympathie, qui sont la communauté de l'operation & la communion des vaisseaux, se voyant à la suppression & difficulté d'vrine, qui est causée du pus coulant des reins à la vessie, assauoir la communauté de l'operation, en ce que les reins seruent à separer la matiere sereuse, qui est l'vrine, d'auec le sang, & la vessie à la retenir & mettre dehors: & quant à la communion des vaisseaux, elle consiste aux conduits vreteres qui communiquent auec l'vne & l'autre de ces parties; outre qu'on remarque la similitude de substance, telle en l'vretere qu'en la vessie, assauoir membraneuse en tous les deux. Ces sympathies proprement s'appellent positiues, à la difference de celles que l'on nomme priuatiues, lesquelles ne se font point par communication des matieres, mais par absence, assauoir quand ce qui deuroit estre enuoyé d'vne partie à l'autre n'y arriue pas. Ainsi les apoplexies & les paralysies se font par l'empeschement qu'ont les esprits de passer aux nerfs, lesquels sont par ce moyen priuez de leurs fonctions, qui sont de porter le sentiment & mouuement aux parties qui en ont besoin. Or pour reuenir aux vrayes sympathies, outre que par la communication d'vne partie à l'autre on reconnoist le mal de celle qui enuoye par les accidans qui paroissent en celle où la matiere est enuoyée; c'est que ces accidans estans violans & de durée, tesmoignent aussi que pour vne partie il y en a deux malades: ainsi dans les inflammations du foye, le ventricule contracte le mesme mal, la vessie s'enflamme en suitte du gros intestin, & de la matiere, & les reins à force d'enuoyer du pus, sont cause que le col de la vessie deuient vlceré, voire mesme souuent la cause du mal estant ostée, l'effet ne cesse de demeurer: ainsi l'vlcere des reins estant desseché, celuy que son pus a fait au col de la vessie, ne laisse de demeurer encore apres, & l'inflammation du foye peut estre garie, restant encore celle du ventricule. De toutes lesquelles affections de parties, il y a tousiours des signes particuliers qui se tirent, tant de la situation des susdites, que de l'espece de la douleur, & de l'action blessée, outre les excretions & retentions, dont est fait mention en cét Aphorisme, de la doctrine duquel nous apprenons à connoistre & predire les inflammations des visceres, afin d'y pouuoir donner ordre de bonne heure, & les preuenir aussi bien qu'on les apperçoit venir; profit qui n'est de petite consequence.

Explication.

1. QVi est celuy qui aboutit au siege, & est clos par l'extremité d'embas du muscle portier, estant nommé droict, pource qu'il n'a aucuns destours & sinuositez, & est porté directement de l'os sacré au fondement.

2. Qui l'auoisine de tout prés, estant logée entre luy & la vessie.

3. Ont contracté ardeur & inflammation par l'abord de la bile, ou de la pituite qui s'y pourrit & échauffe: de cette inflammation vient tumeur contre nature, & vlcere.

4. Par abscés & vlcere, dont le pus qui est acre irrite le col de la vessie, ou son passage.

5. Tant à cause de l'irritation, que cause à la vessie l'acrimonie de l'vrine, échauffée par le voisinage de ces parties, que par la compression de la vessie, procedant de la tumeur contre nature des parties voisines: de sorte que l'vrine n'est pas plustost tombée dans la vessie, qu'il faut qu'elle s'écoule; d'où arriue le degoutement, communément appellé strangurie, lequel vient de l'acrimonie du pus sortant des reins.

6. Soit que le ventricule soit desseché par le voisinage du foye, ou qu'il soit piqué des vapeurs acres qui s'en esleuent, ou de quelques serositez bilieuses, passant au trauers de ses tuniques.



APHORISME LIX.

Si mulier non concipit, & scire placet an sit conceptura, veste præligatam & vndique obuolutam subter suffito: ac si odor corpus peruadere videatur ad nares & os vsque, non sua culpa sterilem esse scito.

Si vne femme n'a pas conçeu, & tu desires sçauoir si elle [1] conceura; apres l'auoir enueloppée tout [2] autour de couuertures, fais luy des parfums par [3] dessous, & si l'odeur luy semble monter au trauers du corps iusques au nez & à la bouche; sçaches qu'elle n'est point sterile [4] par sa faute.

DISCOVRS.



IL se trouue souuent des hommes impuissans à la generation, ou par leur froideur naturelle, ou par la contraire disposition, assauoir vne extréme chaleur, ou par la mauuaise conformation de leurs parties genitales. Les premiers ne produisent point de semence, ou bien elle est froide & aqueuse; les seconds en ont vne trop chaude & subtile, laquelle iointe à la facile transpiration de leurs parties, s'exhale dans le congrés auant l'ejaculation; & les derniers, jaçoit que produisans vne semence loüable ne la peuuent descharger droitement au sein de la matrice, dont la fin & l'intention de plusieurs mariages est frustrée, qui est d'auoir des enfans. Le défaut de la lignée neantmoins vient beaucoup plus frequemment de la part des femmes que des hommes, non tant par l'excés de chaleur qui est en leur semence, (puis que la femme la plus chaude est tousiours plus froide que l'homme le plus froid qui se puisse trouuer) que par sa froideur ou par la mauuaise conformation de leurs parties genitales, ainsi comme aux hommes, assauoir quand elles ont le col de la matrice de trauers. Outre quoy l'on peut accuser l'obstruction des parties genitales, l'abondance des excremens abordans à la matrice, & l'espoisseur d'icelle, laquelle outre le tesmoignage d'vne grande froideur, est cause qu'elle ne se peut fermer exactement pour recueillir & retenir la semence, qui sont conditions absolument necessaires à la generation. Or les masles & femelles sont steriles de soy, ou par accidant; de soy, quand vne ou plusieurs des causes cy-dessus se rencontrent en l'vn & l'autre; par accidant, quand il y a aux deux de la disparité ou de la conformité trop grande de temperamens, exemple de la conformité quand l'vn & l'autre; sont beaucoup chauds ou beaucoup froids, & ainsi des autres qualitez par excés, ne pouuant resulter de deux semences toutes semblables aucune conception, laquelle ne se fait que dans vne temperature égale, ou qui approche de l'égalité: celles qui sont trop chaudes se destruisans l'vne l'autre, & celles qui sont trop froides se corrompans au lieu de produire aucune action. Quant à la disparité, ou elle est dans l'excés, ou dans la mediocrité: celle qui est dans l'excés, comme vne semence tres-chaude & tres-froide ne peuuent symboliser & s'accorder ensemble, quoy que vray-semblablement estans confuses, elles doiuent estre reduites à quelque temperament, estant le propre de deux excés de se corriger l'vn l'autre, ainsi de l'eau boüillante & de la glacée se fait l'eau tiede. Mais cette correction & égalité qui se peut trouuer en tel meslange, n'est pas capable de rien

de rien produire, eu égard aux deux substances quand elles sont separées, pource que la semence trop chaude est infructueuse, pour estre brustée, & la froide pour estre sans esprits, le temperament qui vient à la chaude par la froideur ne pouuant restablir sa substance, & celle qui vient à la froide par la chaleur, ne luy peuuent donner des esprits, lesquels doiuent estre particuliers à chacune. Mais la disposition des semences qui est dans les regles de la mediocrité, celle du masle estant chaude quelque peu plus que celle de la femelle, est celle qui les fait germer, & de deux choses imparfaites, en fait vne parfaite & accomplie de toutes ses parties, assauoir vn animal. Ce qui arriue encore bien plustost quand les deux semences sont temperées à peu prés de l'égalité; toutes lesquelles choses estans difficiles à connoistre auec certitude, peuuent estre descouuertes seulement par coniectures, en faisant experience sur la femme, de sa sterilité ou fœcondité, par laquelle nostre Hippocrate entend iuger tacitement de la puissance, ou impuissance de l'homme touchant la generation: c'est pourquoy il nous enioint les parfums, lesquels se faisans sentir au nez par la matrice, monstrent que non seulement elle est transpirable & de tissure deliée: mais outre ce, que le corps est sans obstructions, ou du moins s'il en a qu'elles sont fort legeres. Le parfum se doit faire plustost auec les cendres chaudes, que les charbons ardans, pource que celuy qui se fait ainsi n'estant point bruslé, communique mieux son odeur, & dure plus long temps. Il y en a qui pour mesme raison mettent au col de la matrice vn ail dont l'odeur se communique en suitte aux narines de la femme, voire iusques à sa coiffure, cela estant, & la femme estant connuë fœconde par tel essay, il est à iuger; ou que le défaut vient de l'homme, ou que s'il est puissant, le manque de lignée procede du discord des deux semences: c'est pourquoy la verité estant reconnuë on peut chercher les remedes contre la sterilité des conioints; qui est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir celle qui a esté long temps mariée sans auoir d'enfans: car cecy ne s'entend pas des filles, lesquelles n'ayans iamais eu experience du congrés, ont le col de la matrice exactement fermé, sauf au temps où elles ont leurs mois, lequel n'est pas propre à cette espreuue pour la grande humidité de cette partie, laquelle estoufferoit & empescheroit les parfums de monter: ioint qu'outre la disposition de la matrice il y faut celle des vaisseaux, lesquels sont ordinairement bouchez aux

vierges, & non si dilatez qu'aux mariées. De plus, cette espreuue n'est pas tousiours asseurée aux vnes ny aux autres, & cét Aphorisme n'est pas d'vne perpetuelle certitude en sa doctrine.

2. Crainte que l'odeur des parfums ne monte au nez par autre voye que celle de la matrice.

3. Comme storax, benioin, encens, & autres aromats, dont la fumée se recevra par vn instrument propre, pointu au sommet qui porte dans le col de la matrice, & large au bas qui contient le parfum.

4. Pource que cela tesmoigne que la matrice n'est point d'vne tissure époisse & dure, mais subtile & deliée, conditions qui font qu'elle embrasse bien la semence: outre que l'espoisseur & dureté tesmoigne la froideur de cette partie, suffisante d'étouffer & esteindre la meilleure semence que l'on y puisse ietter; de sorte que sentant bien les odeurs qu'on luy suppose, on iuge que si elle n'a point d'enfans ce n'est de sa faute. Ce qu'il faut entendre des femmes qui sont saines d'ailleurs; attendu que pour bien conceuoir, la disposition de la matrice n'est pas seulement requise, mais aussi celle des autres parties, specialement des nobles & principales. Outre l'essay que l'on peut faire par les parfums, de la fecondité; les mesmes se peuuent apporter en attenuant le sang, dessechant la matrice, ostant les obstructions, & prouoquant les mois.



APHORISME LX.

Si pragnanti purgationes menstruæ cursum suum teneant, bene valere fœtum est impoßibile.

Si les purgations menstruelles vont à l'ordinaire [1] à vne femme grosse, il est impossible que l'enfant se porte [2] bien.

DISCOVRS.

SI l'enfant nouuellement nay manquant de lait, qui est sa plus familiere nourriture, le soin de ses parens ne manqueroit d'industrie pour luy en rechercher quelqu'autre approchante de celle-là. Mais celuy qui est au ventre de la mere ne pouuant estre esleué d'autre chose que de sang, s'il luy manque vne

fois, ou s'il ne luy vient sortablement à son besoin, ses affaires sont en vn estat fort déplorable, ainsi qu'il arriue quand les femmes durant leur grossesse ont tous les mois leurs purgations en quantité, pareille ou approchante de celle qui leur vient lors qu'elles sont vuides; car si en quantité pareille, il faut de necessité que l'enfant meure auant sa naissance: si en moindre & mediocre, il viendra bien au monde, mais il sera foiblet, maladif, & de peu de durée: s'il vient en quantité trop petite, sur tout aux femmes repletes, c'est chose indifferente quant à la santé de l'enfant; mais c'est vn tesmoignage que la mere en a trop. Partant il est à propos aux femmes quoy que replettes que telles descharges ne leur arriuent point, non tant en consideration d'elles, que de leurs fruits, attendu qu'iceux tirans leur aliment de la plus subtile & meilleure portion du sang, de mesme sorte que les plantes attachées à la terre, plus ils ont abondance de matiere, pourueu qu'elle soit loüable, plus aussi prennent-ils de nourriture, & meilleure, comme les plantes susdites en vn champ bien fumé & cultiué s'éleuent mieux qu'en vn qui a moins de culture & de fertilité. Or la grossesse doit estre considerée en plusieurs temps, assauoir en son commencement, son milieu & sa fin. Quant au commencement l'inconuenient n'est pas grand qu'vne femme ait ses purgations les deux ou trois premiers mois, pour si peu sanguine qu'elle soit, attendu qu'vne grande partie de ce temps est employé à la conformation, auquel ouurage l'on n'a que faire de sang, la seule semence estant assez suffisante d'y donner la perfection: & le reste du temps que l'enfant est fort petit, il ne luy faut guere de sang pour son entretien. Le second terme se considere depuis ce temps iusques au sixiesme mois ou enuiron, auquel l'enfant croissant manifestement de iour en iour, & tesmoignant par ses mouuemens diuers sa force & viuacité, a besoin d'vn ample & copieux aliment, proportionné à celuy qu'il s'applique, & que sa chaleur dissipe. Elle ne doit pourtant estre si grande que dans le dernier terme, qui est depuis six mois iusques à l'accouchement, soit qu'il vienne à sept, huit, neuf, dix, & au dessus, en tous lesquels temps le cours des menstruës est perilleux: au premier, non pource que l'enfant est fraudé de sa nourriture, mais pource que tout flux menstruel cause vne grande commotion & agitation d'humeurs; de sorte que l'embryon & fruit tendret est ébranlé & secoüé facilement. Au second, pource qu'il est promptement fraudé de sa nourriture, n'estant aisé d'ailleurs de l'ébranler comme au commencement: au dernier, pour la commotion & le manque de nourriture tout ensemble, ayant alors besoin d'estre amplement nour-

ry, puisque mesme le défaut qui luy vient de cette part, est cause qu'il diminue luy mesme sa sortie, & souuent luy fait deuancer son terme. Outre qu'il est fort aisé à émouuoir & détacher de son arriere-fais; que si de plus le sang au lieu de sortir par les veines exterieures de la matrice qui sont proprement celles qui deschargent les femmes durant leur grossesse, prend son cours par le dedans, comme si elles n'estoient pas grosses, le danger est encore beaucoup plus grand, d'autant qu'il n'y a rien si contraire à l'enfant que l'air, lequel se glisse dans la matrice par l'ouuerture qui s'y fait en cette descharge. Partant cecy consideré, c'est au Medecin à predire le danger qui en peut venir; & cependant il doit donner ordre d'empescher ce cours par tous moyens possibles; qui est le profit que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. NOtamment depuis le troisiesme mois iusques à la fin du terme, sur tout s'ils viennent en pareille quantité ou peu apres, selon qu'ils auoient accoustumé de faire pendant la grossesse.

2. Pource que par le diuertissement & perte du sang dont il doit puiser sa nourriture, il ne l'a pas en telle quantité ny qualité qu'il luy est necessaire; de sorte qu'il est contraint d'en attirer de moins pur, ce qu'il n'eust fait s'il eust eu à choisir dans l'abondance. On pourra dire que l'experience fait connoistre que grande partie des femmes se porte mieux estant saignée à my terme de la grossesse qu'autrement, qui est vn tesmoignage que l'euacuation menstruelle leur est necessaire, du moins en ce temps. Ie respons, que quand on connoist vne manifeste repletion, ou vne cacochymie aisée à rectifier par quelque legere euacuation, en donnant air à la veine, cela est tres à propos, & que lors les euacuations artificielles sont preferables aux naturelles, pour deux raisons; l'vne qu'elles ne causent pas au corps telle agitation que celles-cy: l'autre que l'euacuation artificielle se fait par le haut, assauoir des veines du bras, & la naturelle se fait par la matrice, qui est proprement frayer le chemin à l'auortement.

APHORISME LXI.

Si mulieri purgationes non prodeant neque horrore, neque febre superuenien-te, cibique fastidium accidat, pregnantem esse putato.

Si les mois cessent de couler à vne [1] femme sans qu'il luy suruienne frisson [2] ny fievre [3], & qu'elle perd [4] l'appetit, sçache qu'elle a la matrice [5] pleine.

DISCOVRS.



'Abondance des humeurs qui regorgent aux femmes plus qu'aux hommes, & le peu de transpiration qu'elles ont de leurs excremens fumeux par les pores du cuir qu'elles ont fort pressez, ioints à la foiblesse de leur chaleur naturelle, à comparaison des susdits, sont cause de la pourriture qui s'engendre dans leurs humeurs, notamment au temps de la grossesse où elles n'ont aucune vuidange de leurs superfluitez par la cessation du cours menstruel. Cette pourriture a son principal siege alors en la partie inferieure du corps, assauoir autour de la matrice, lieu destiné dans la grossesse à la descharge vniuerselle des vaisseaux, & où tout le sang s'arreste, plus impur à la fin de son arrest qu'au commencement, pource que l'enfant a succé la plus douce & vtile partie, ayant rebuté le surplus comme inutile & incommode. Les accidens qui la tesmoignent sont les nausées, défaillances, dégousts, & semblables qui se font, quand les vapeurs du sang retenu montent de la matrice à l'estomac : ce qui arriue principalement és trois ou quatre premiers mois de la grossesse, pource dit-on, que l'enfant n'estant pas disetteur de beaucoup d'alimens laisse la plus grande partie du sang qui luy afflué pour sa nourriture : mais és derniers mois estant plus fort & en consumant dauantage, ces accidans cessent & les femmes appetent comme deuant, voire mangent mieux que si elles n'estoient pas grosses; ce n'est pas que ces accidans arriuent tousiours, car on voit plusieurs femmes qui n'ont iamais rien senty de semblable, notamment estans grosses d'enfans masles; voire il s'en trouue qui se portent beaucoup mieux durant leurs grossesses que hors d'icelle : chose rare pourtant. Mais ie demanderois volontiers d'où vient qu'enuiron la moitié du terme, & aux derniers mois de la grossesse les accidans cy-dessus cessent, & l'appetit re-

uient, vû que les impuretez du ſang retenu ne ſont point conſumées: mais quoy qu'il s'en amaſſe moins par apres, pource que l'enfant s'applique beaucoup de nourriture, il reſte touſiours quelque choſe d'impur, qui fait croiſtre iuſques à la fin du terme ce qui eſtoit amaſſé deſia. Partant il faut iuger que puiſque leur cauſe demeure, leur effet deuroit ſemblablement demeurer, & que l'abondance de nourriture que prend l'enfant, n'eſt pas la ſeule cauſe de l'appetit qui reuient à la mere: Ie ſçay bien qu'elle eſt la vraye & efficiente cauſe de ſon accroiſſement en celles qui ne l'ont point perdu: mais non pas en celles dont la faculté appetitiue ſiegeant au ventricule eſt diminüée par les vapeurs du ſang impur. Ie dis donc que la premiere cauſe du retour de l'appetit, eſt la ſuſpenſion de l'effet de ces vapeurs impures par la chaleur naturelle de l'enfant, plus puiſſante qu'elles, lequel comme il ſe peut parer de la naiſſance de telles ſuperfluitez, quoy qu'il ſejourne tout au milieu, & ſe conſeruer pur dans l'impureté, auſſi en ſçait-il garder, comme par irradiation, les parties qui auoiſinent ſon domicile; cette chaleur naturelle ſe trouuant plus puiſſante que l'eſtrangere qui eſt en tels excremens, leſquels par ce moyen demeurent iuſques à l'enfantement ſans apporter autre incommodité. Or afin que du ceſſement des mois on ne tiraſt pas vne coniecture certaine de groſſeſſe; noſtre Hippocrate excepte les fievres, leſquelles deſſechant le corps & conſumant vne partie du ſang ſuperflu, peuuent arreſter le meſme cours, notamment quand la maladie eſt de durée, & que beaucoup d'euacuations ont eſté faites. De plus, les fievres cauſent de leur nature des dégouſts & pertes d'appetit, dont n'entend parler l'Aphoriſme; de la doctrine duquel nous pouuons ſeulement apprendre quand les femmes ont conçeu, & receuoir vn tacite auis, que ſi l'on fait eſtat de leur donner des remedes, on les diſpoſe en telle façon que leur operation ſoit douce & facile à ſupporter.

Explication.

1. LAquelle auoit couſtume d'eſtre bien reglée tous les mois, ou du moins de deux mois l'vn, ſans que l'on puiſſe trouuer cauſe manifeſte de cette ſuppreſſion: comme vne forte triſteſſe, obſtruction de veines de la matrice, ou quelque grande euacuation de ſang par ailleurs, qui eſt le plus puiſſant moyen d'empeſcher les purgations des femmes.

2. Aſſauoir celuy qui vient de cauſe interne, & eſt auant-coureur de la fievre.

3. En laquelle le ſang eſtant retenu aux vaiſſeaux, s'échauffe & pourrit.

4. Par retention des fumées du ſang menſtruel, leſquelles eſtans impures, cauſent dégouſt à l'eſtomac: ou pource que les vaiſſeaux eſtans grandement pleins de ſang, & la femme n'ayant affaire de beaucoup de nourriture n'appete pas beaucoup. Il y en a qui diſent que la vie ſedentaire des femmes groſſes peut ſemblablement cauſer ces accidans: mais à mon aduis il n'y a guere d'apparence, d'autant que ceux-cy arriuent aux premiers mois où les femmes n'eſtans point chargées de leur fruit, n'ont point de ſuiet de demeurer oiſiues comme vers la fin de leur groſſe.

5. Specialement ſi parmy cette inappetance leur affection ſe porte à quelques viandes auec paſſion, leſquelles hors ce temps leur importent peu. I'entens des viandes propres à manger, non des choſes qui ſont entierement ennemies de nature; comme de la terre, de la chaux, des charbons, & autres choſes eſtranges qu'appetent par fois des femmes & filles maleficiées: car encore que les femmes groſſes ayent aſſez ſouuent de ſemblables appetits, ils ne ſont pas pourtant ſignes de groſſeſſe, puiſque les filles, & meſme les garçons les peuuent auoir.



APHORISME LXII.

Quæ frigidos & denſos locos habent, vtero non concipiunt. Et quæ prahumidos habent, grauidari nequeunt: extinguitur enim in ipſis genitura. Et quæ ſicciores & æſtuoſos: nam alimenti defectu ſemen corrumpitur. Quæ verò ex vtraque oppoſitione moderatam nactæ ſunt locorum temperationem, ea fœcunditate valent.

Celles qui ont les [1] matrices froides & époiſſes ne conçoiuent point, non plus que celles qui les ont trop [2] humides, pource que la ſemence [3] s'eſteint en elles. Semblablement celles qui les ont trop ſeches & [4] échauffées; car la ſemence s'y corrompt faute [5] d'aliment. Mais celles qui ont vne temperature moderée [6] ſont fecondes & capables de [7] porter.

DISCOVRS.

CE seroit vn grand bien aux Estats & Royaumes si les mariages y estoient tellement assortis, que les personnes ioints fussent tousiours capables de rendre au public le mesme office que leurs parens, assauoir luy donner des enfans. Mais sans alleguer les considerations, par lesquelles on en fait la pluspart, comme pour la beauté, l'extraction, les richesses, & autres, quand bien on considereroit nuëment les personnes que l'on auroit à conioindre suiuant la disposition des corps, ioignant les temperez aux temperez, ou cherchant vn temperament par l'alliance de deux personnes de contraire temperature, toutes deux saines & de parfaite disposition; c'est chose si difficile à connoistre, que les Medecins les plus habiles y pourroient estre deçeus, si la commission leur en estoit donnée. Car si tant est que les personnes que l'on a mesme pratiquées soient mal-aisées à connoistre, à plus forte raison celles que l'on n'a vû que rarement, & desquelles on ne peut iuger que par l'apparence. Seulement il seroit expediant, que ceux & celles que l'on iuge apertement inhabiles à la generation, ou qui sont foibles & maladifs, fussent entierement exclus du mariage. Ceux-cy pour ne pouuoir engendrer que leurs semblables, partant donner à leur païs des citoyens inutiles: les autres pour n'estre dignes d'vne conionction si sainte, coustume pratiquée en plusieurs anciennes Republiques, notamment en celle de Sparte. Or les empeschemens de la generation, outre ceux qui arriuent par le rencontre fortuit de deux complexions discordantes, sont ou de la part de tout le corps, ou du costé de quelques parties. Quant à tout le corps, les gens cacochymes & maleficiez engendrent & conçoiuent rarement, notamment quand les deux conioints se ressemblent, attendu que les semences & le sang sont de telle nature que les humeurs qui les produisent; & quant aux parties, il faut entendre du costé des femmes, celles qui sont dediées à la reception de la semence, & du costé des hommes celles qui l'enuoyent, dont nous auons desia parlé sur le 59. Aphorisme, & dont Hippocrate nous traite exprés en celuy-cy pour les femmes, ainsi comme au suiuant pour les hommes. Tous les points desquels nous expliquerons cy-apres, nous contentans pour le profit de celuy-cy, d'apprendre les causes de la sterilité des femmes, afin d'y pouruoir entant qu'il se peut par la Medecine, suiuant les occasions & necessitez.

Explication.

1. D'Autant que pour la conception l'attraction de la semence est necessaire, laquelle ne se fait point, ou fort peu és corps froids; & de fait on voit des hommes de cette constitution n'appeter le congrés en aucune façon, contre l'ordinaire du sexe. De plus, quand la semence seroit attirée, la chaleur s'esteindroit en vn lieu froid. Derechef il est besoin qu'apres la reception de la semence la matrice se ferme exactement. ce que difficilement peut faire celle qui est trop époisse, dure & froide, la chaleur, molesse & terrestrité estans requises à cét effect: adioustons que les femmes froides ne font point de semence, ou la font infeconde.

2. Assauoir d'vne humidité extraordinaire, comme au temps des purgations, qui est vne des causes pour lesquelles les loix de Moïse deffendoient le congrés pendant qu'elles duroient. Ou mesme quand les femmes ont en tout temps des fleurs blanches: car en effect le naturel de la matrice est d'estre mediocrement humide, & si elle estoit autre, iamais on ne conceuroit.

3. Ainsi comme l'on voit les bleds se pourrir si on les seme en des marais & lieux trop humides, au lieu de porter vn germe fructueux. On peut dire aussi que la semence ne peut adherer aux matrices trop humides, mais qu'elle coule aisément & promptement.

4. La chaleur & siccité sont qualitez qui conioinctement & separément causent sterilité en l'homme & en la femme, semblablement la froideur & siccité; ce qui n'est pas de la chaleur & humidité, qui sont causes des productions.

5. D'autant que non seulement l'humidité de la semence de l'homme doit estre conseruée pour luy conseruer sa fecondité, mais aussi doit estre entretenuë & comme nourrie & temperée d'vne autre semence plus froide, assauoir celle de la femme, durant le temps que l'esprit prolific qu'elle contient bastit luy mesme son domicile, qui est celuy qui precede l'entiere conformation. Or est-il que les femmes dont les matrices sont trop chaudes dessechent les semences des hommes, & les leurs propres, lesquelles outre ce estans tres-chaudes ne peuuent temperer les autres de pareille qualité. De plus, telles femmes ont peu

de sang menstruel, consequemment quand bien elles conceuroient, elles ne sont capables de porter des enfans à terme, pour n'auoir dequoy les nourrir.

6. Entre le chaud & le froid, l'humide & le sec, le dur & le mol, le lasche & le serré, lequel temperament ne se rencontrant point doit estre recherché par la conionction de deux semences mediocrement contraires, ou d'vne temperée auec vne chaude, ou vne froide, qui ne soient point dans l'excés.

7. Sur tout quand les deux semences correspondent au temperament de la matrice : outre quoy il faut que le col d'icelle soit droit; ne soit ny dur, ny vlceré, ny douloureux en quelque maniere que ce soit, non plus que la matrice, dont la bouche doit estre ouuerte pour receuoir la semence. De plus, pour heureusement porter, la femme doit auoir le ventre, les flancs, & les hanches larges.



APHORISME LXIII.

Par est de maribus ratio. Aut enim propter corporis raritatem spiritus foras dissipatur, ita vt genituram eiaculari nequeat: aut propter densitatem humor foras non prosilit : aut propter frigiditatem non incenditur, vt eo loci coaceruari possit : aut propter caliditatem hoc idem ipsum vsu venit.

On allegue pareille raison des masles : car ou les esprits [1] se portent dehors à cause de la rarité du corps, en sorte que la semence n'est point enuoyée; ou l'humeur [2] n'est point mis dehors à cause de son [3] époisseur; ou n'est point échauffé à cause de sa froideur; de maniere qu'il ne peut estre assemblé aux vaisseaux spermatiques; ou ce deffaut arriue à cause de la [4] chaleur.

DISCOVRS.



I quelques personnes iointes par mariage ne peuuent iamais atteindre à la fin pour laquelle il est institué, assauoir à la generation des enfans, ce n'est pas tousiours la faute des femmes, ains vne bonne partie vient de la part des hommes, & iaçoit comme nous auons dit au Discours 59. que le défaut vient plus coustumierement des femmes, que des hommes, il n'est pas si connois-

sable en elles qu'aux susdits. Et de fait hors l'imperforation qui est vn defaut de Nature aux femmes, assez aisé à r'abiller, on ne trouue point en elles, quant à la constitution de leurs lieux naturels, matiere de diuorce, comme aux hommes, contre lesquels les actions ciuiles de cette part sont intentées pour l'ordinaire, & leur virilité esprouuée par le congrés. Or les vices touchant la sterilité des hommes sont naturels ou accidantels: les naturels se rapportent à deux choses, assauoir au temperament, & à la conformation. Celle-cy se considere, ou aux vaisseaux spermatiques, ou aux testicules, ou au membre genital que quelques Anciens ont appellé le laboureur du genre humain. Le vice de la conformation aux vaisseaux spermatiques, est quand ils sont peu tortueux & sinueux, d'autant que la semence y est moins elaborée, & ce défaut n'est que par coniecture quand on voit vn homme fort & vigoureux, d'vn temperament chaud, & de complexion sanguine, ietter vne semence infœconde, & auoir peu d'inclination à l'acte Venerien. Quant à celuy des testicules, il est palpable & manifeste, comme s'ils sont retirez, s'ils sont trop gros ou trop petits, en ceux qui sont retirez & cachez au dedans, c'est vn tesmoignage de froideur: en ceux qui sont trop gros, la chaleur & les esprits ne sont pas assez vnis pour bien cuire la semence; & les testicules trop petits n'ont ny chaleur, ny esprits pour ce faire suffisamment, soit qu'ils ne soient que deux, comme c'est l'ordinaire, soit trois ou quatre comme il s'en trouue quelquefois, au rapport de nos Autheurs modernes. On peut mettre dans ce nombre les vrais hermaphrodites, lesquels participans des deux sexes ne peuuent parfaitement faire les fonctions de l'vn ny de l'autre. La conformation du membre genital est pareillement cause de sterilité, comme s'il a le frein trop court qui tienne le gland bas & recourbé, ou si l'ouuerture de la verge n'est pas directement à la sommité dudit gland, mais plus bas & à costé; ces mauuaises dispositions estans cause qu'vn vray masle ne peut faire d'enfans, pource que sa semence n'est pas directement ejaculée. Il y en a qui mettent apres Aristote, la longueur dudit membre, qui cause rafroidissement de la semence auant qu'elle soit receuë és lieux de la femme. Le vice du temperament est en l'excés des quatre premieres qualitez, soit d'vne seule ou de deux ensemble: ainsi la semence trop chaude & seche est infœconde, pource que l'humidité dont le propre est d'empescher l'actiuité de la chaleur, est absolument requise à la generation; ainsi celle qui est trop froide & seche, ou trop froide & humide, qui sont des défauts aisément connoissables aux hommes, & dont il est aisé de iuger par la disposition du corps en general, estans

ceux de cette constitution semblables en tout aux femmes; sauf aux parties qui sont difference des sexes: telles gens ont peu de barbe, & leur vient tard, sont lasches & lents en toutes leurs actions. Les vices accidantels viennent d'âge ou de maladie; ainsi les vieillards decrepits ne peuuent plus vaquer au congrés, ny produire semence fœconde, non plus que les enfans auant le temps de puberté, qui est pour l'ordinaire à 14. ans. De mesme les maladies, lesquelles alterant les humeurs & diminuant la chaleur naturelle, sont cause que l'on n'engendre qu'vne semence corrompuë: on peut adiouster aussi le rafroidissement des parties genitales dans l'âge viril à ceux qui de trop bonne heure ont exercé l'acte Venerien, & par excés, lesquels pour auoir mal pris leur carriere, demeurent court au milieu; ou qui ont vsé frequemment de choses esteignant la semence, comme le pauot, la mandragore, la laictuë, & autres rafraichissemens: Voila toutes les causes à peu prés qui rendent les hommes infœconds, lesquelles n'ont point esté inserées par Hippocrate en cét Aphorisme, que Galien a fort bien remarqué n'estre de luy. L'vtilité de ce Discours est pour disposer le Medecin à l'inuention des remedes qui peuuent empescher & preuoir la sterilité par la connoissance des causes d'icelle.

Explication.

1. DAns la semence on considere deux parties; l'vne purement spiritueuse; l'autre meslée d'aquosité & terrestrité: si celle-cy excede, la semence est trop grossiere: si l'autre, elle est trop subtile, & sa vertu se perd en vn instant auant que l'ejaculation en soit faite. Ce qu'experimentent ceux qui ont esté longuement tourmentez de l'amour de quelque creature sans en pouuoir ioüir, lesqu[...] en ayans la pleine ioüissance, & venans aux embrassemens perdent en vn instant l'erection, leur verge se flestrit, & la portion plus terrestre de la semence en découle sans volupté. On peut entendre aussi par l'esprit, non celuy de la semence, mais le faux esprit qui se forme dans les nerfs ou ligamens cauerneux, faisans l'erection de la verge, qui n'est autre chose qu'vn vent entretenu d'vn gros sang melancolic, lequel estant en petite quantité, comme il est à supposer, aux personnes purement sanguines, ne peut long temps maintenir la verge droite & tenduë.

2. C'est à dire la matiere dont la semence deuroit estre faite, non la vraye semence: ce qui arriue, tant à cause de la froideur

du temperament, que des obstructions des vaisseaux spermatiques trop petits & estroits: ce que ie dis, d'autant que si c'estoit vraye semence elle se feroit au moins apres vn notable interuale voye pour sortir, à cause de ses esprits, sans lesquels nulle matiere seminale peut estre dite semence.

3. Tesmoignage d'vn corps extremement froid, ce qui est vne des absurditez de cét Aphorisme bien manifeste : car il n'y a point de froid au corps qui puisse empescher la chaleur de la semence, laquelle s'élabore en vn second foyer de la chaleur naturelle apres le cœur, i'entens les testicules.

4. Laquelle estant excessiue dissipe les esprits, & brusle le sang.



APHORISME LXIV.

Lac præbere capite dolentibus, febriculosis, & quibus hypochondria elata aut murmurantia, & siticulosis, malum : Malum item quibus biliosæ deiectiones, febres acutæ, & copiosa sanguinis vacuatio facta est. Conuenit verò tabidis non admodum valdè febricitantibus, lac præbere, & in febribus longis & languidis, dum nullum ex supra dictis signis adsit, & præter rationem extenuatis.

Il n'est pas bon de donner du laict à ceux qui ont douleur [1] de teste & [2] fievre, non plus qu'aux personnes dont les [3] flancs bandez menent du [4] bruit, & à celles qui ont [5] soif. Il est pareillement dangereux d'en vser à ceux qui iettent la [6] bile par le bas, qui ont des fievres [7] aiguës, & qui ont perdu beaucoup de [8] sang. Mais il est à propos de bailler du laict aux [9] ethiques qui n'ont guere de [10] fievre, aux fievres longues & languides s'il ne paroist aucun des signes [11] cy-dessus, & à ceux qui sont fort [12] extenuez.

DISCOVRS.



On peut dire du laict en vn sens, ce qu'en vn autre le bon Esope disoit des langues, que c'est la meilleure & la pire de toutes les viandes, assauoir la meilleure de soy, & la pire par accidant. Que le laict soit excellent pour nourrir, on le peut apprendre en examinant les qualitez des bons alimens, assauoir qu'ils

soient de substance loüable, peu excrementeuses, de coction & distribution facile, & qu'ils ne causent point de soif: toutes lesquelles sont aisées à trouuer au lait. Qu'il soit de substance loüable, la raison nous l'enseigne, puisque n'estant autre chose qu'vn sang qui a changé de couleur, non seulement façonné au foye, & raffiné dans les veines, il estoit destiné pour estre la nourriture prochaine des parties qu'il touchoit de plus prés en chacune des regions du corps, esquelles estant de surcroist, pour en auoir icelles outre leur besoin, il est attiré aux mammelles, par la proprieté desquelles il change sa couleur rouge en vne blanche par vne prouidance de Nature, afin que celuy qui le reçoit d'vn autre pour sa nourriture, n'ait point d'horreur d'vne chose dont la couleur naturelle semble tesmoigner du carnage & de la cruauté. Secondement, que le lait soit peu excrementeux, voire ce semble point du tout, la mesme raison nous le persuade, attendu qu'il estoit de la seconde coction, en laquelle le sang est purifié de tous ses excremens: du moins luy en reste-t'il fort peu, desquels il est ce semble purgé tout à fait, lors qu'estant blanchy par les mammelles, sa portion plus inutile & terrestre demeure attachée à leurs glandules, ausquelles elle sert de nourriture, chaque chose appetant son semblable. Et certes il est à iuger de là que si les temperamens se rapportoient en diuerses especes d'animaux, voire en la diuersité des indiuidus d'vne mesme espece que le sang, ou plustost le lait qu'vn animal tireroit de l'autre, passeroit en sa nourriture sans laisser aucune superfluité; du moins de celles qui sont les plus connuës, assauoir les gros excremens, ce qui n'est pas pourtant: mais il en reste par fois beaucoup, notamment quand le lait qu'vn animal tire de l'autre ne se rapporte pas aux âges, comme les enfans tirans celuy des grandes personnes en iettent beaucoup d'excremens, pource que leurs chairs estans plus pures ont besoin d'vn aliment tres-pur; lequel à ce suiet ils cuisent nouuellement, tant en l'estomac & au foye, qu'aux parties qui sont à nourrir, en chacune desquelles se fait la derniere coction. Tiercement, il est de coction facile, puisque suiuant ce que nous venons de dire il est purifié de ses plus gros excremens, qui sont ceux qui donnent beaucoup d'affaires à la chaleur naturelle, & retardent son effet sur les alimens. En quatriesme lieu, la distribution est aisée, vû la consistance & pureté du lait, notamment des animaux qui l'ont moins fromageux, comme la femme & l'asnesse, pourueu que le corps y soit disposé, assauoir sans obstructions, lesquelles s'augmentent par son vsage, ainsi que des autres choses douces, sur tout quand il est meslé d'autres viandes. En cinquiesme

lieu il ne peut engendrer la soif ayant dépoüillé l'amertume & la salure qu'il pouuoit auoir, à cause des portions bilieuses meslées dans le sang és mammelles, qui ont cette proprieté d'égaler les differentes qualitez des humeurs, & leur laisser la seule douceur, qui est celle du sang, qui par vn miracle de Nature l'emporte sur les autres en cette partie, bien que hors de là, la moindre goutte de fiel soit capable d'infecter de son amertume vne grande quantité de lait: & tant s'en faut que ce lait donne la soif, qu'au contraire il l'esteint en peu de temps, les parties alterées & échauffées l'attirans incontinent à elles à cause de sa douceur. Mais cét aliment si sain & loüable deuient par accidant pernicieux & contraire à la santé suiuant les dispositions des corps qui le reçoiuent, notamment des estomacs trop chauds ou trop froids, ou impurs; aux premiers se tournant en vne matiere vaporeuse, chaude & puante; aux autres s'aigrissant, & aux derniers se corrompant entierement. Entre les diuerses sortes de lait, le plus subiet à ces changemens est le plus espois, gras & fromageux, tels que celuy de vache; ainsi que le plus salubre doit estre celuy qui a peu de ces qualitez, comme le lait d'asnesse. Quant aux diuerses sortes de lait, à ses proprietez, au moyen de connoistre le meilleur, nous en auons parlé en quelques lieux de nostre Commentaire sur l'Ecole de Salerne, *notamment sur le Texte 37. Pour le present il nous suffit d'apprendre de cét Aphorisme qui sont ceux à qui le lait conuient, & ausquels il est contraire, afin de le deffendre ou l'ordonner auec discretion, non pas mal à propos, comme beaucoup font en ce temps.*

Explication.

1. LA douleur de teste est essencielle ou sympathique; en l'essencielle iamais il ne faut de laict, attendu qu'estant vaporeux il l'augmenteroit, & rendroit la teste foible en la surchargeant de nouueau. Si elle est sympathique & procede du ventricule, trop chaud ou trop impur, il ne vaut encore rien, pource que s'échauffant & pourrissant il apporteroit du surcroist à la cause de la douleur: mais si elle procede d'vne intemperie simplement chaude du foye, quelque laict y peut estre propre, comme celuy d'asnesse, & le petit laict de vache.

2. Assauoir à ceux qui sont trauaillez de fievres putrides, és ventricules desquels le laict se corrompant, la partie beureuse tourne en adustion, qui augmente la matiere fievreuse, & échauffe le sang de surcroist.

3. Pource que la tumeur des flancs tesmoigne que les visceres y contenus, comme le foye & la rate, sont occupez de vents, ou d'humeurs superflus, inflammation, ou autres tumeurs contre nature; partant qu'il y a de l'obstruction : de là vient que le laict estant doux, & attiré auant vne parfaite coction (ce qui est ordinaire aux alimens de cette qualité) au foye & à la rate, il y fait croistre les obstructions & les vents : & de plus, s'il y a de l'inflammation, sa partie plus chaude se tournant en bile ne sert qu'à l'augmenter.

4. A cause des vents & des eaux, contenus és intestins, & autres espaces du ventre inferieur, lesquels ne tiennent pas ces parties tousiours tenduës, mais s'y promenent librement, & mesme se font entendre de loing; ce qui est frequent aux melancolics, & proprement est engeance de crudité, que le laict augmenteroit, attendu qu'il s'aigrit aux corps qui sont froids.

5. Assauoir vne soif naturelle, comme les personnes bilieuses qui ont le poulmon, le foye, & le ventricule fort chauds, pource que la partie plus grasse du laict, qui est celle qui excede, comme tesmoigne la douceur qu'elle communique au reste; se tourne en bile de mesme que le sang quand il degenere de sa nature. On peut entendre aussi ceux qui ont vne soif accidantelle fort grande, non celle qui est legere.

6. Tant par les selles que par le vomissement, estant le propre du laict de se tourner en adustion & en pourriture aux corps échauffez & impurs.

7. Pour pareille raison qu'aux simples putrides.

8. Notamment aux dysenteries; ce qu'il faut entendre apres les pertes de sang excessiues, où l'habitude du corps est rafroidie, de sorte que le laict s'aigrit en l'estomac, specialement celuy qui est épois comme de vaches & brebis : car aux simples dysenteries le laict est propre par la bouche ~~& par~~ le siege, notamment quand on y fait esteindre de l'acier, ou des pierres marines : encore est-il à propos qu'il n'y ait point de fievre.

9. Assauoir ceux qui ont les poulmons vlcerez, ausquels il sert ensemble & d'aliment & de medicament : assauoir d'aliment pour la facilité de sa coction & distribution, outre la bonté de sa substance : & de medicament, pource qu'il deterge l'vlcere, le desseche & cicatrise; & de plus, tempere la chaleur du poulmon.

10. D'au-

10. D'autant que s'il y a fievre forte, comme quand l'ethique est compliquée d'vne putride, qui est celle qui fait plus éclater sa chaleur, la partie plus subtile & douce se tourne en bile; c'est pourquoy le laict n'est pas bon à toutes fievres hectiques comme plusieurs en vsent, mais seulement en celles qui sont sans pourriture.

11. Comme douleurs de teste, alteration, deiection bilieuse, murmure & tension des flancs, & autres qui deffendent l'vsage du laict; sur tout le rafroidissement du ventricule.

12. Non seulement des fievres longues & lentes sans pourriture, mais aussi de toute autre sorte d'extenuation, sans cause apparante, sur tout de celles que l'on appelle vieillesse de Philippe.



APHORISME LXV.

Quibus sunt cum vlceribus tumores conspicui, ij non admodum conuelluntur, aut insaniunt: Quibus verò repentè euanuerint, siquidem posticâ parte factum sit, conuulsiones & tetani accidunt: si verò à fronte, insania, lateris dolor acutus, empyema & dysenteria, si rubicundi fuerint tumores.

Ceux aux vlceres desquels apparoissent des [1] tumeurs, tombent rarement en conuulsion [2] & folie: mais lors qu'elles cessent soudain [3], si c'est en la partie posterieure, il arriue des conuulsions [4] & distentions: si c'est en l'anterieure, perte de sens [5] ou douleur de costé fort [6] aiguë, ou suppuration [7] ou dysenterie [8], principalement s'il y a rougeur en telles [9] tumeurs.

DISCOVRS.



EVX choses principalement causent douleurs aux playes & vlceres, dont l'vne vient du dedans, assauoir l'abondance de la matiere agitée & corrompuë qui arriue à la partie malade; l'autre du dehors, & n'est rien que l'air, l'inegalité duquel, soit au froid ou au chaud, afflige infiniment les parties sensibles dénuées de leur peau; l'air chaud causant la pourriture, le froid la mordication, & l'vn & l'autre attirans les fluxions sur les parties malades, d'où viennent leurs tumeurs grossieres & eleuations extraordinaires, ce qu'il faut en-

tendre des grandes playes & vlceres, non des legeres & superficielles. Or la matiere qui se corrompt est double, l'vne est de la partie mesme, & n'est autre chose que le sang, ou vne portion d'iceluy, lequel dégenere de sa nature és playes lors qu'elles sont accompagnées de contusions, esquelles les veines de la partie malade estans froissées, épanchent leur sang, tant és espaces vuides des muscles, comme entr'eux & les pannicules, d'où vient la noirceur & liuidité du cuir: l'autre vient des parties voisines, lesquelles comme pour prester secours à celle qui est blessée, luy enuoyent du sang en quantité plus que suffisante pour se nourrir: lequel en partie amortit sa chaleur naturelle, & en partie se vicie par l'intemperie d'icelle sans pouuoir estre changé en sa substance: ce qui arriue plus dangereusement aux corps impurs qu'à ceux qui sont naturellement sains & purs. Plus cette matiere approche le cuir, plus les parties internes sont en seureté, d'autant que pour estre abandonnée de Nature, contracte vne telle corruption, que si elle rentroit bien auant elle blesseroit les parties officiales, & causeroit plusieurs fascheux accidans, sur tous, les mentionnez en cét Aphorisme, qui sont conuulsion, alienation d'entendement, plevresies, abscés & dysenteries, suiuant la condition & situation des parties affligées. D'où vient que les playes & solutions de continuité internes sont beaucoup plus dangereuses que les externes; & entre celles-cy les plus profondes, ou celles qui sont foibles au droit des parties nobles, entre lesquelles sont nommément à craindre les playes de teste, qui sont aucunefois accompagnées de conuulsion & perte de sens; attendu que si tels symptomes qui sont marques de l'alienation du cerueau, arriuent par sympathie des autres parties blessées; à plus forte raison de celle-cy, qui contient en elle mesme la cause de son mal. La conuulsion arriue donc par premiere affection du cerueau, comme aux playes de teste, & par compassion du genre nerueux en celles des autres parties, sur tout aux posterieures qui sont plus nerveuses & seches; & la folie tant par premiere affection des parties anterieures du cerueau, que par sympathie des autres qui sont en pareille situation. Outre quoy viennent les abscés, plevresies & dysenteries, suiuant que la matiere tient le chemin de la poictrine, ou des intestins & bas ventre. Or cette distraction d'accidans suiuant la situation des parties n'est pas si precise, que des parties anterieures blessées n'arriuent ceux que nostre Hippocrate attribuë à la blessure des posterieures, & ainsi des autres: mais il nous parle de ce qui arriue plus communément, & par raisons tirées de la nature mesme des parties. Le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme, est pour la prediction & la cure tout ensemble, taschant où l'on craint ces accidans griefs, d'attirer les humeurs sur les par-

ties mesmes blessées, ou par quelque moyen les euacuer afin de les éloigner des nobles & principales.

Explication.

1. NOn les tumeurs proprement cedonateuses, comme sonne le texte d'Hippocrate, qui sont les phlegmatiques; mais plustost les phlegmoneuses & erysipelateuses, arriuans aux playes & vlceres plus ordinairement, à cause des intemperies chaudes que la douleur y excite.

2. Pource que la matiere peccante est esloignée des parties nerveuses, & qu'elle euapore par le cuir ses fumées, non pas au cerueau, estant plus auancée en dehors qu'en dedans, de sorte qu'elle n'est point communiquée aux parties susdites. Il dit rarément, d'autant qu'aucunefois la matiere est tellement copieuse, & agitée tout ensemble, qu'vne partie d'icelle, voire la moindre, refluant au dedans, cause les accidans susdits, la plus grande ne laissant de faire tumeur au dehors; ce qui arriue principalement quand la partie qui reçoit la fluxion n'en peut contenir toute la matiere.

3. Sans aucun signe critic, comme flux de ventre ou d'vrine, ou mesme sans aucune marque de coction, quoy qu'il arriue des euacuations qui semblent critiques, pource qu'il n'y a point de crises salutaires qui ne soient indiquées auparauant, & les euacuations qui arriuent sans indication tesmoignent que Nature agit plustost par irritation que de son propre mouuement.

4. Soit que la blessure occupe le derriere, ou que l'humeur superflu venant de la tumeur precedante, se iette en cét endroit qui est beaucoup plus nerveux & moins charneux que le deuant, partant qui a plus grande communication auec la source des nerfs.

5. Cette matiere, ou du moins sa vapeur, estant transportée au cerueau par les veines plus amples & nombreuses qu'en la region contraire. Par la perte de sens i'entens toute sorte d'alienation de l'entendement, causé de la suppression, ou enuoyé de quelque matiere maligne, soit humorale ou vaporeuse: ainsi souz ce nom l'on comprend le delire, phrenesie, melancolie, manie & semblables.

6. Ou pource que le costé est proche de la playe, & partant la matiere s'y iette; ou pource que celle-cy estant terrestre, &

peu subtile ne peut gagner le cerueau.

7. La matiere peccante estant transportée au poulmon, en passant du costé dans le vuide de la poitrine.

8. Non celle qui est proprement dite, assauoir vne douleur & difficulté des intestins auec vlcere : mais celle que l'on appelle autrement flux sanglant, la matiere peccante ayant pris son chemin vers le bas ventre. Les vomissemens de sang peuuent estre icy mis en ligne de compte, comme aussi les décharges qui se font sur les emonctoires, bien qu'Hippocrate n'en dise rien.

9. Assauoir en celles de sang ou de bile, que l'on appelle rouges, non tant au suiet de l'humeur dont elles sont faites, que de l'inflammation qui leur donne vne couleur de feu.



APHORISME LXVI.

Si magnis vulneribus & prauis tumor non appareat, ingens malum.

Si aux playes grandes [1] & malignes il n'apparoist aucune [2] tumeur, c'est vn grand [3] mal.

DISCOVRS.



ES nerfs estans épandus par toutes les parties charneuses du corps, fort peu exceptées, il n'y en a pas vne qui ne soit doüée de sentiment, consequemment susceptible de douleur quand elle est navrée, & ainsi subiette à fluxion lors que la playe est grande, ou faite en vn lieu dangereux, comme sur vn nerf, ou bien à la teste d'vn muscle, où la violance de la douleur fait attraction de beaucoup d'humeurs; lesquels estans mal-aisément contenus en vn lieu non destiné pour les receuoir, & qui pis est s'y échauffans & pourrissans, estendent la partie malade, & celles qui l'auoisinent en vne grosseur démesurée, & hors entierement de leur naturelle proportion. Or soit que les humeurs enuoyez viennent auec leur naturelle constitution, comme par vn secours que les parties saines font aux affligées; soit qu'elles ayent desia des taches de corruption, & greuent celles qui les enuoyent; tel estant l'ordre qui s'obserue dans l'œconomie corporelle que les plus fortes deschargent leurs excremens & superfluitez sur les plus foibles; supposé que la foiblesse

soit naturelle comme aux emonctoires, ou accidantelle, comme aux playes, vlceres, contusions, & autres blesseures des parties, il est certain que les humeurs sains estans arriuez à la partie malade, y contractent pourriture, & que ceux qui sont attains desia de quelque vice, y en acquierent beaucoup dauantage, estans iceux tant pour leur abondance, que pour leur sortie des vaisseaux abandonnez de la chaleur naturelle, que mesme par fois ils suffoquent en la partie où ils sont, laquelle si de bonne heure l'on n'y donne ordre par les euacuations requises ils font tomber en gangrene & mortification. Car bien qu'il soit expediant que les parties affligées soient tumefiées, il faut pourtant essayer par tous moyens que la tumeur ne se fasse point trop ample, & hors la portée d'icelles. Quand ie dis qu'il est expediant qu'il se fasse tumeur, ie n'entens pas que ce soit pour le bien de la partie malade, attendu que toute eminence contre nature luy est nuisible, entant qu'elle luy cause douleur & distension, mais pour l'vtilité du corps en general. ; car où il y a solution de continuité, telle que nous auons dit cy-dessus, il y a tousiours douleur, partant fluxion. Or iaçoit que la matiere de la fluxion n'aborde point à la partie blessée, il est neantmoins aisé de iuger qu'elle n'a pas laissé de ce faire, mais que ou pour l'obstruction des vaisseaux, ou par la foiblesse de Nature, la matiere émeuë n'a pû paruenir iusques au milieu où elle estoit enuoyée, d'où il est à craindre qu'elle ne se iette sur quelque partie noble, ou sur vne de celles dont la santé importe à la vie; les accidans qui en sourdent estans d'autant plus à redouter que cette matiere tient dauantage du dedans que du dehors, & croupit és plus profondes parties, d'où peuuent venir les accidans deduits au precedant Aphorisme, dont celuy-cy semble estre seulement vne partie : aussi l'vtilité des deux est toute semblable assauoir de predire le mal qui doit arriuer des playes sans tumeurs, & de là iuger de l'attraction des matieres peccantes en dehors, afin de garantir le dedans & les cuire & dessecher plus aisément sur tout quand elles sont aux parties nerueuses, notamment aux iointures & testes des muscles.

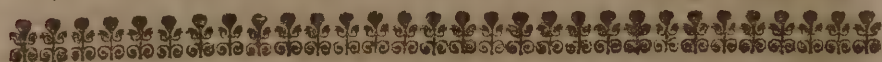
Explication.

1. LEs playes sont estimées grandes en trois manieres; ou à cause d'elles mesmes, assauoir quand elles sont larges & profondes : ou à cause de la dignité de la partie où elles sont assises, comme à la teste, en general & en particulier; celles des iointures, des nerfs, & origine des muscles : ou à cause de leur matiere, comme lors qu'elles se changent en vlceres chancreux & virulans: ce qui arriue aux corps cacochymes, specia-

lement en temps d'Eſté quand les playes ſont negligées du commencement. Icy noſtre Hippocrate diſtingue la grandeur de la malice, & ſuiuant cét Aphoriſme cette grandeur ne ſe peut entendre qu'aux deux premieres manieres.

2. Lors que la matiere purulente & pourrie ne ſe porte du dedans au dehors.

3. D'autant que cela ſignifie, ou la foibleſſe de Nature qui ne peut chaſſer ce qui luy eſt contraire ; ou que la meſme matiere qui deuroit aborder à la playe eſt dangereuſement tranſportée en quelque partie noble, d'où peuuent arriuer les conuulſions, manies, & autres accidans deduits en l'Aphoriſme precedant.



APHORISME LXVII.

Molles boni, duri verò & crudi, mali.

Les tumeurs molles ſont [1] bonnes, & les crues ſont [2] mauuaiſes.

DISCOVRS.



E n'eſt pas aſſez pour la ſeureté des parties nobles, & autres dont l'office importe à la conſeruation du tout, que la matiere peccante arriuant aux playes & vlceres, y faſſe des extenſions & tumeurs: mais il faut auſſi faire eſtat de la qualité deſdites tumeurs, quant à leur moleſſe & dureté ſuiuant l'intention de noſtre Aphoriſme: car les tumeurs qui ſont molles, ſignifient que la chaleur naturelle a de l'empire ſur la matiere, & eſt en train de la cuire, & que d'ailleurs n'y ayant point d'extenſion trop grande en la partie, la douleur y eſt ſupportable; partant quant à elle l'on y voit vne aſſeurance de gueriſon aſſez manifeſte. Quant à l'vtilité que tout le corps en reçoit, les douleurs & la fievre ceſſent, ou bien ſont fort legeres; de ſorte que le malade repoſe facilement, qui eſt vn grand preiugé de ſanté. Or en ces tumeurs il y a deux ſortes de moleſſe & de dureté, l'vne eſſencielle, l'autre accidantelle. La moleſſe eſſencielle eſt celle des abſcés, qui ſont tels de leur nature, comme les phlegmatiques que communément on appelle œdemes. La dureté eſt propre aux tumeurs melancoliques, que l'on appelle ſcirrhes, & l'vne & l'autre de ces qualitez ſe rencontrent par accidant aux autres tumeurs ſanguines & bilieuſes, aſſauoir

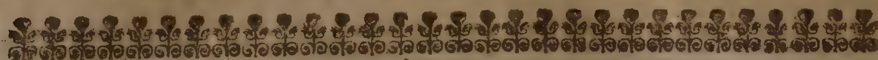
aux phlegmons & eryſipeles, aux premiers notamment, leſquels eſtans faits de ſang, matiere plus épaiſſe & plus abondante que la bile, cauſent dureté à la partie où ils ſont, tant par repletion que par extenſion: cette dureté differant de celle des ſcirrhes, en ce qu'elle eſt accompagnée de chaleur & douleur, là où l'autre n'a rien de ſemblable, eſtant le ſcyrrhe composé d'vn humeur melancolic, froid & deſſeché. La moleſſe accidantelle ſert aux meſmes tumeurs quand l'inflammation ceſſant, la matiere commence à ſe cuire & rendre obeïſſante à la Nature, & aux medicamens, differant de la moleſſe des œdemes, en ce que ceux-cy cedent au toucher, retenans long temps l'impreſſion du doigt ou de la main dont on les a touchez; là où les tumeurs ſanguines cedent au meſme attouchement quand on les preſſe, mais reuiennent ſoudain à leur premier point ſi-toſt que l'inſtrument qui les touche eſt dehors: outre que les vrais œdemes ſont ſans chaleur, là où les phlegmons en ſont touſiours accompagnez, tant que la matiere y eſt contenuë, bien qu'elle ſoit cuite & digerée. Si ces tumeurs s'amoliſſent promptement, le ſigne eſt loüable: mais ſi elles ſont dures long temps elles menacent de gangrene ou de ſcirrhe tout au moins, leur partie plus ſubtile s'eſtant exhalée, & la plus terreſtre demeurée. C'eſt pourquoy il faut ſoigneuſement & de bonne heure prendre garde à faciliter la ſuppreſſion d'icelles; qui eſt outre le Prognoſtic, le fruit & l'vtilité de cét Aphoriſme.

Explication.

1. C'Eſt à dire que les humeurs qui cedent à l'attouchement ſont les moins dangereuſes: celles-cy ſont de deux ſortes, aſſauoir purement œdemateuſes, ou bien en partie œdemateuſes & en partie phlegmoneuſes, que l'on peut toutes eſtimer bonnes, mais en diuers ſens: à ſçauoir les purement œdemateuſes entant qu'elles ne ſont point douloureuſes; mais auſſi elles durent long temps auant que d'eſtre à ſuppuration. Celles qui ſont molles ſont veritablement douloureuſes, mais auſſi durent moins, & en ce ſens peuuent eſtre dites meilleures.

2. Comme celles qui ſont phlegmoneuſes & ſcirrheuſes tout enſemble, leſquelles ſont abſolument mauuaiſes quand elles approchent du cerueau, comme les parotides, ou bien auoiſinent le cœur, comme les chancres des mammelles: telles tumeurs demeurant long temps en cét eſtat teſmoignent la foibleſſe de la chaleur naturelle, & l'oppreſſion de la partie dont les malades

sont fort trauaillez par la continuité de la douleur qui abat leurs forces.



APHORISME LXVIII.

Parte capitis posteriore laboranti, in frontem rectà excurrens vena incisa prodest.

L'ouuerture de la veine du [1] front sert à celuy qui a douleur au derriere [2] de la teste.

DISCOVRS.



'EST une verité que personne ne reuoque en doute, qu'outre les douleurs il n'y en a point de si cruelles & perilleuses que celles de la teste, puis qu'outre l'importunité qu'elles causent en qualité de ce qu'elles sont, elles peruertissent & alterent les mouuemens & sentimens du corps, voire mesme détraquent l'esprit de ses meilleurs & plus solides raisonnemens, & par fois l'alienent tout à fait. Ce que consideré, l'on doit rechercher les plus prompts & conuenables remedes pour en oster la cause, entre lesquels le plus pressant & souuerain est la saignée, soit que la douleur ait sa cause en la teste mesme, ou qu'elle procede des parties basses, comme du foye, de la rate, du ventricule, de la matrice, & autres; diuertissant en celle-cy la matiere qui se portoit en haut, & en l'autre deschargeant la partie mesme. Mais comme il y a deux sortes de saignées, l'une uniuerselle, en consequence de son effet, au moyen duquel tout le corps est soulagé, comme celle des bras & des pieds: l'autre particuliere, qui se fait en faueur de quelque partie sur elle mesme, ou fort proche d'elle, comme les ventouses scarifiées sur les espaules, & l'ouuerture des veines du front, des oreilles, & autres endroits de la teste. Aux douleurs essencielles, & pareillement aux accidantelles conuient la saignée uniuerselle, mais la particuliere est propre aux essencielles seulement, assauoir apres que l'uniuerselle a precedé, comme nous deuons croire que nostre Hippocrate le suppose icy, où pour un exemple familier de la douleur des parties posterieures de la teste, il nous enseigne ce que nous deuons faire quand la mesme se trouue és exterieures & laterales, & non seulement à la teste, mais aussi aux autres parties, assauoir d'euacuer en faisant reuulsion, laquelle se pratique en plusieurs manie-

manieres, suiuant toutes les dimensions, longueur, largeur, & profondité: suiuant la longueur, comme si l'on saigne des parties basses, estant les hautes affligées, & au rebours des hautes, pour l'affliction que souffrent les basses: la largeur, quand vn costé faisant mal on saigne de l'autre, & la profondeur s'entend pour l'opposition du derriere au deuant: ce que nous apprend Galien sur cét Aphorisme. La pratique de cette saignée du chef a lieu, principalement aux douleurs de teste inueterées, comme les migraines; sur tout quand elles sont fomentées de quelque humeur chaud, tel que la bile, ou le sang trop subtil, notamment quand il est encore en mouuement, attendu que la fougue des humeurs pechans estant passée, la purgation opere plus que la saignée. Le profit que nous tirerons de ce Texte, est d'apprendre à destourner les humeurs qui fluënt aux parties affligées, non seulement de la teste, mais aussi du reste du corps.

Explication.

1. PAr laquelle se fait euacuation en la partie directement opposée à celle qui est malade, attendu que cette veine du front est vne portion du troisiesme rameau de la iugulaire externe, laquelle s'vnit auec vn autre qui est le cinquiesme, lequel passe du derriere de la teste le long & par dessus la suture sagittale, s'vnissant auec celuy-cy, d'où vient que la reuulsion & décharge en est fort seure & puissante: mais plus prompte quand la douleur occupe le dehors, que quand elle est au dedans. Cette derniere veine s'appelle la veine de la pouppe, & l'autre la droite, comme il escrit en nostre Aphorisme.

2. A cause de quelque matiere legere, outre le pericrane & le cuir musculeux, ou bien entre les membranes du cerueau; ou dans les vaisseaux mesme destinez à le nourrir, d'où se fait extension & pulsation.



APHORISME LXIX.

Rigores incipiunt mulieribus ex lumbis magis, & per dorsum perueniunt in caput: Sed & viris parte corporis posteriore magis quam anteriore, veluti ex femoribus & cubitis: Indicio est cutis raritas, quam ipsam pilus ostendit.

Les rigueurs & frissons commencent coustumierement aux femmes aux [1] lombes, d'où elles montent par le dos [2] à la teste: aux hommes pareillement [3] ils commencent plustost par les parties [4] posterieures, que par les anterieures, ainsi comme aux [5] hanches & aux coudes, où le cuir [6] est plus delié, comme il paroist par [7] le poil.

DISCOVRS.

LES parties intemperées en quelque qualité que ce soit, sont tousjours mal traitées par les intemperies semblables, bien que conformes à leur nature. L'experience nous l'apprend aux frissons qui attaquent plus frequemment les femmes que les hommes, & les parties les plus froides auant les plus chaudes. Pour entrer en ce Discours, il conuient sçauoir que le mot de frisson se peut prendre largement ou estroitement; assauoir en la premiere signification pour toute sorte de froid qui saisit le corps, arriuant de cause interne ou d'externe; & en la seconde pour celuy qui prouient d'vne cause purement interne, tel qu'aux fievres intermittantes causées de quelque humeur, & mesme aux fievres aiguës au temps de la crise. Mais quoy que cét Aphorisme se puisse expliquer en l'vne & l'autre maniere, neantmoins nous deuons supposer que l'intention de nostre Hippocrate, n'est que de parler du froid ou du frisson qui suiuent la cause interne, attendu qu'il est celuy seul qui peut estre maladif de soy; celuy qui vient de dehors, quoy que souuent il altere nostre santé, n'estant cause de maladie que par accidant: ioint que le Texte de cét Aphorisme verifie mon dire, où nous apprenons comme les parties en sont attaintes les vnes successiuement aux autres, là où le froid exterieur les attaque toutes à la fois. Quant est donc du frisson venant de cause interne, il est ou sans fievre, comme celuy qui par fois vient apres le repas quand la chaleur se concentre pour cuire la viande, ou quand vne vapeur acre & mordante s'éleue des visceres, & pique les parties nerveuses & membraneuses; ou auec fievres, qui est celuy seul qu'Hippocrate semble auoir connu, pource que les autres viennent de l'intemperance & mauuais regime, qui n'auoit point de lieu quand nostre diuin Vieillard estoit viuant, pource que ceux de son temps estoient fort sobres. Tel frisson est de trois sortes, differantes de degrez, & la pluspart du temps de matiere: le premier degré s'appelle simplement froid, le second horreur, & le troisiesme rigueur. Le premier est pour la pluspart causé de pituite, comme aux fievres quotidiennes: le second de melancolie, com-

me aux quartes: le troisiesme de bile, comme aux tierces. Ainsi nous voyons que les humeurs chauds, aussi bien que les froids, engendrent les frissons, voire les plus grands, attendu qu'ils ne procedent simplement du froid de la matiere, mais aussi de son acrimonie, laquelle est vn effet de chaleur, qui est naturel à la bile, & accidantel à la pituite & melancolie, échauffées par pourriture, esquels deux derniers humeurs, le froid & le chaud combattans ensemble, sont cause, specialement s'ils sont en quantité notable, & la matiere fort époissie, que les frissons sont moins violans, mais aussi qu'ils durent dauantage, & plus la matiere est froide de soy, plus aussi les accés sont longs, & les frissons moins molestes, comme il appert aux fievres quotidiennes, d'où nous recueillons que tout frisson se fait en deux manieres, assauoir par la presence de l'humeur peccant, & par l'absence de la chaleur naturelle, comme lors que l'acrimonie de quelque humeur ou vapeur que ce soit qui a contracté pourriture, touche les parties membraneuses, & lors qu'il s'épand par le corps, la chaleur naturelle se retire au dedans, dont les parties externes estans dépourueuës, le froid s'en saisit aussi tost, iusques à tant qu'estant deuenuë maistresse, elle l'échauffe premierement s'il est froid; elle rompt sa violance s'il est trop acre; & en fin le dissipe peu à peu, iusques à tant que la fiévre cesse du tout. Les parties qui en sont le plus viuement atteintes, sont celles dont Hippocrate fait mention, comme estans les plus froides & plus sensibles à cause de leurs nerfs. De cét Aphorisme nous recueillons que quand les frissons doiuent prendre, il faut estre soigneux d'échauffer les parties qui en sont premierement & plus violamment attaquées; qui est le fruit & vtilité de sa doctrine.

Explication.

1. COmme estans parties froides qui sont aisément affectées par vne intemperie semblable; & de plus, fort sensibles, à cause des nerfs dont l'espine du dos est la souche. Quand nostre Hippocrate dit que les frissons commencent par ces parties, il n'entend pas vn commencement d'origine, mais de sentiment, assauoir quand la chaleur se retire au dedans pour échauffer & dissiper l'humeur peccant logé en son foyer, & quand les vapeurs acres qui s'esleuent frappent les nerfs & les membranes: ce qui arriue plustost aux femmes qu'aux hommes, comme estant plus froides.

2. Tousiours par continuation de parties, en montant au cer-

ueau par la voye des nerfs & de l'espine, ce qui arriue aux fievres reglées: mais il y en a plusieurs dereglées, esquelles souuent arriuent des frissons, en celles d'Hyuer principalement quand il se fait quelque descente de pituite du cerueau, où le froid se fait premierement sentir, au col & aux espaules, d'où il descend aux parties basses le long de l'espine. Tel frisson est differant de celuy des intermittantes reglées, en ce qu'il est causé par la presence de l'humeur descendant, & l'autre ne l'est que par celuy de la vapeur montante, ou l'absence de la chaleur.

3. Notamment aux plus froides, & qui approchent de la nature feminine, ou ceux qui par maladie souffrent diminution de leur chaleur naturelle.

4. Pour la mesme raison que nous auons dit des femmes, à sçauoir la froideur naturelle & le vif sentiment des parties susdites.

5. Qui sont parties veritablement chaudes de leur nature, pource qu'elles sont charneuses; mais qui sont aisément surprises de froid, tant pour estre esloignées de la fontaine de chaleur, assauoir le cœur, que pour estre estenduës & moins ramassées que le tronc principal, de sorte que le froid les peut aisément saisir, sur tout le froid exterieur, qui d'ordinaire afflige fort les pieds & les mains.

6. Partant quoy que ces parties soient chaudes elles sont aisément penetrées du froid.

7. Lequel sort plus promptement des parties susdites, à cause de la tenuité du cuir & dilatation des pores, que d'autres plus charnuës, consequemment plus chaudes, où le cuir est plus épois.



APHORISME LXX.

Qui quartana corripiuntur, non admodum convulsionibus tentantur: Si verò priùs tentati fuerint, superueniente quartana, liberantur.

Ceux qui ont la fievre [1] quarte ne tombent guere en [2] convulsion; mesme s'ils en estoient [3] attaquez auparauant ils en sont deliurez à l'arriuée de la [4] quarte.

DISCOVRS.



OMME ainſi ſoit qu'il y a de deux ſortes de conuulſions, l'vne d'inanition, l'autre de repletion, ſuiuant noſtre Hippocrate, & que la fievre quarte ſoit cauſée d'abondance d'humeurs melancoliques, froids & cruds, il eſt impoſſible qu'en meſme temps celle-cy ſe rencontre auec la conuulſion d'inanition, laquelle ſuppoſe non ſeulement la ſiccité des nerfs, mais auſſi celle des parties humides, comme des muſcles & des chairs. Partant cét Aphoriſme ne doit eſtre entendu d'elle, mais de celle de repletion qui ſe peut rencontrer en meſme temps que la fievre ſuſdite; mais ne peut pas durer longuement auec, non qu'il ſoit impoſſible qu'en vn corps ne ſe rencontrent tant de ſuperfluitez qu'elles puiſſent ſuffire à cauſer & fomenter l'vne & l'autre de ces paſſions : car en effet il y a des corps tellement impurs qu'ils amaſſent toute ſorte de ſuperfluitez, auſſi bien autour des nerfs que dans les veines; auſſi bien aux parties nobles & officiales, qu'en celles qui ſont moins nobles, & ne trauaillent qu'à leur profit particulier; auſſi bien dans les vaiſſeaux que dans l'habitude du corps, ioint qu'il n'y a pas vn ſeul humeur qui peche en telle confuſion, mais chaque partie fait amas de ceux qu'elle eſt plus capable d'engendrer ou de receuoir des autres, ſuiuant l'office où elle eſt deſtinée, & la qualité de ſa nourriture. D'où vient que le cerueau ſiege de la conuulſion, & la rate qui eſt communément le foyer de la fievre quarte, le premier amaſſant force pituite, qui eſt ſon propre excrement, l'autre quantité d'humeurs terreſtres & melancoliques qui ſont ſes delices. Lors que l'excés n'offence point, la conuulſion & la fievre quarte ſe peuuent rencontrer en meſme temps, mais de durer longuement enſemble, il eſt comme impoſſible, pour les raiſons couchées en l'Explication. Or comme la conuulſion de repletion eſt de deux ſortes, aſſauoir celle qui porte ce nom ſimplement, eſtant vne contraction non volontaire des nerfs & des muſcles vers leur principe, cauſée de la repletion d'iceux; laquelle peut arriuer à vne ſimple partie, la teſte demeurant libre : l'autre qui ſe nomme epileptique, laquelle ſe fait touſiours au cerueau & principe des nerfs; il eſt à douter de laquelle veut icy parler Hippocrate. Galien en ſon Commentaire ſemble entendre cecy ſimplement de la conuulſion epileptique. Mais d'autant qu'il y a pluſieurs ſortes d'epilepſies, eu égard ſeulement à la matiere qui les cauſe, aſſauoir ou l'humeur ſimple, ou la vapeur meſlée dont s'engendrent des vents; ou par vne ſimple expiration, comme vn eſprit leger montant des parties baſſes

au cerueau: l'on ne peut entendre cette derniere pour celle dont est icy parlé, bien la seconde, & à la premiere, de laquelle la conuulsion simple qui a son siege dans le cerueau, ne differe point, quant à la matiere, mais seulement en ce qu'elle n'est pas typique & periodique comme elle, partant on peut entendre cecy de toute sorte de conuulsion, mesme plustost de la simple que de l'epileptique, laquelle estant enuieillie retourne tousiours, & ne cede pas aux plus puissans remedes, tant s'en faut qu'elle quittast pour la fievre quarte. Si l'on ne disoit que cecy s'entend, non de l'entiere garison du mal, mais du rencontre de deux accés differans, assauoir celuy de la fievre quarte, & celuy de la conuulsion, qui ne se trouuent point en mesme temps, d'où nous apprenons que puisque l'effet de la fievre est tel à la conuulsion, nous deuons en tel cas vser de medicamens qui fassent le mesme, assauoir ceux qui échauffent, attenuent & dessechent; qui est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. NOn celle qui est legere, mais dont les accés sont violans & longs, comme de douze à quinze heures, & dont le commencement est vn froid excessif, qui semble penetrer iusques au fond des moëlles: & le progrés & vigueur vne chaleur & grande soif, & par fois vne faim immoderée.

2. Pource que la matiere melancolique & pituiteuse, dont celle-cy fait la conuulsion, l'autre la fievre quarte, estans meslées ensemble sont toutes deux chassées à la fin de chaque accés de quarte, par sueurs & transpirations insensibles.

3. Assauoir s'il y a conuulsion de repletion, soit d'humeurs simples, ou meslez de vents qui font gonfler les nerfs.

4. Cecy se peut entendre de l'accés periodic de la quarte, durant lequel les humeurs froids qui causent la conuulsion sont échauffez, attenuez, & détachez des nerfs, & finalement chassez par sueur ou simple transpiration: ou bien du temps vniuersel de cette fievre, y compris les accés & interuales durant lesquels l'humeur melancolic qui fait grossir la rate, attire en cette partie quantité d'eau & de phlegme dont il semble se nourrir, notamment des parties qui en sont plus chargées, comme le cerueau & les nerfs: ioint que c'est le propre de l'humeur melancolic de dessecher les corps où il domine.



APHORISME LXXI.

Quibus arida & dura cutis obtenditur, sine sudore moriuntur: quibus verò laxa & rara, cum sudore vitâ defunguntur.

Ceux qui ont le cuir estendu, raboteux [1] & sec, meurent sans sueurs [2]: mais ceux qui l'ont lasche & [3] mince meurent auec sueur [4].

DISCOVRS.



Açoit que la seule cure des maladies fasse cherir les Medecins qui s'y sont employez, & que le Prognostic luy soit inferieur quant à l'vtilité: toutefois ie ne trouue rien qui mette vn Medecin en telle reputation que la seureté de son Prognostic és euenemens sinistres; aussi bien que dans les heureux, voire parmy les mieux sensez il y a plus de gloire à prognostiquer qu'à garir, les garisons estans par fois des purs effets de la Nature, & les predictions estans des traits de la suffisance & bon iugement d'vn Medecin, lequel quand il predit & garit tout ensemble acquiert à la verité vne double estime: mais aux maladies non garissables il ne doit pas estre en moindre reputation quand il predit les choses à venir, quoy que le malade n'en soit de rien soulagé, & doiue mourir necessairement: ce qu'Hippocrate a beaucoup estimé, comme nous deuons penser, puis qu'outre ce qu'il en a dit au Traité tout exprés, il nous en donne vn exemple en cét Aphorisme touchant quelques accidans suruenans aux maladies auant la mort, qui est de suer ou de ne suer pas, suiuant la disposition du cuir, lequel estant aride & dur n'est point humecté de sueurs, mais estant lasche & mince il en est entierement bagné; lesquels accidans se voyent tous les iours en ceux qui meurent, dont le dernier, assauoir la sueur, trompe beaucoup de gens qui s'imaginent par icelle vne crise salutaire & la deliurance du malade. Or il conuient icy sçauoir que le cuir est sec, crud, épois & mince de soy, ou par accidant. En vn mot, il est naturellement proportionné à la constitution des parties qui le reuest, estant mol aux corps humides, & dur aux corps secs, épois aux corps melancoliques & phlegmatiques qui sont froids; de tissure minse aux sanguins & bilieux, à cause de leur chaleur. Mais sa naturelle constitution est souuent changée & alterée par les causes exterieures & interieures. Ainsi l'air trop chaud des-

seiche le cuir le plus mol : le bain frequent humecte le plus sec. Vne hydropisie charneuse suruenant à vn corps melancolique, & rendant les chairs humides & baueuses, rend aussi le cuir humide & mol au toucher : vne fievre hectique consumant peu à peu vn corps purement phlegmatique dessèche toutes les parties, le cuir par consequent, & ainsi accidantellement le cuir change à mesure des autres maladies, où le corps reçoit de grandes alterations en son temperament & en sa complexion, & hors icelles aussi sans aucune, ou du moins legere alteration du reste. Le cuir estant donc fort sec, i'entens aux maladies, sur tout aux fievres, & tesmoignant par la siccité celle du reste des parties, le Medecin qui voit son malade au peril de la mort peut predire asseurément qu'il mourra sans sueurs, notamment si la complexion naturelle y correspond, ainsi comme ayant le cuir humide, & le corps quant & quand peu décharné, il prognostiquera le contraire; qui est le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Comme les personnes consumées de fievres longues & hectiques, où non seulement le cuir est sec, mais aussi les chairs sont presque épuisées d'humidité.

2. Notamment ces sueurs copieuses qui viennent de l'oppression & resolution des parties qui ne peuuent retenir leurs humiditez, tant excrementeuses que nourricieres, lesquelles ne sont desia plus aux corps dessechez, ou bien y sont en quantité fort petite : mais ils peuuent bien auoir quelque legere moiteur par resolution & dissipation des esprits.

3. Comme ceux qui sont naturellement humides, & qui n'ont pas esté longuement malades.

4. Par resolution de la faculté retentrice. Telles sueurs n'arriuent pas, sinon fort peu és corps les plus humides quand l'humidité est diuertie ailleurs, comme aux flux de ventre symptomatiques, où elles peuuent venir en tout temps de la maladie, & par fois aux iours critiques mesmes; ce qui trompe beaucoup de personnes qui croyent qu'elles viennent à bien : mais pour se desabuser il faut conferer les signes precedans aux presans, & voir si elles ont esté indiquées par signes de coction : & de plus, si les autres choses correspondent, comme si le poulx est égal; s'il n'y a point de mouuemens conuulsifs; si le iugement est sain, & si à mesure que la sueur distile le malade sent du soulagement : le con-

le contraire se trouuant on peut asseurer que la sueur ne vaut rien, notamment si elle est époisse & visqueuse.



APHORISME LXXII.

Auriginosi non admodum ventosi.

Ceux qui ont la [1] iaunisse ne sont guere [2] venteux.

DISCOVRS.

LES repugnances que cét Aphorisme semble auoir à vne verité toute connuë, le feront tousiours iuger absurde à ceux qui expliqueront ce Texte à la lettre, veû que ceux-là sont ordinairement pleins de vents qui sont attaquez de la jaunisse, soit qu'elle tienne du vice du foye ou de la rate, dont le dernier est seulement nommé jaunisse par comparaison, attendu que le cuir y paroist plustost noirastre que jaune, qui est la couleur de celle du foye, dont Hippocrate entend plustost parler que de l'autre. Soit donc que celle-cy vienne de l'obstruction de la vessie, du fiel, ou de la foiblesse de la vertu secretrice du foye, ou mesme de sa chaleur excessiue, il s'engendre tousiours des vents, non à cause de la nature de l'humeur peccant qui est bilieux, & comme tel contraire à leur generation, mais à cause de la foiblesse & défaut des parties, notamment du foye, lequel ne faisant pas sa fonction, remplit tout le corps de cruditez, ausquelles quoy que l'intemperie chaude soit contraire de soy, neantmoins elle le cause par accidant, produisant vn sang impur & nullement propre à la nourriture. Que si le vice de la rate concourt auec celuy du foye, & que leur vertu excretrice estant affoiblie, l'excrement bilieux & melancolic demeurent parmy le sang, les cruditez se multiplieront encore plus, & les vents par consequent. Partant ces veritez connuës, il est aisé de voir que nostre Hippocrate parlant des icterics jaunastres, n'entend point ceux qui deuiennent tels par maladie, mais ceux qui sont tels par nature; lesquels estans d'vn temperament fort chaud n'engendrent point de matiere propre à faire des vents, comme les phlegmatics leurs contraires, ou bien ceux qui jaunissent à la fin des fievres aiguës, & qui n'ont autre crise, assauoir quand la matiere des sueurs poussée au cuir se trouuant trop époisse pour le trauerser, demeure quelque temps arrestée

dessous, & luy imprime cette couleur iusques à tant qu'elle se dißipe peu à peu. Telle iaunisse est salutaire, selon nostre Hippocrate, Aphorisme 64. l. 4. pourueu qu'il ne reste point de dureté au flanc droit ainsi que nous l'auons expliqué au lieu susdit. L'vtilité que l'on doit tirer de celuy-cy, n'est que pour la connoissance des natures à la couleur du cuir, iugeant vn homme iaune estre bilieux, & ainsi non subiet aux coliques venteuses, & autres accidans qui sont engeance de crudité, ausquels nous pouuons dire ceux estre disposez qui sont de constitution contraire.

Explication.

1. A Cause de la bile qui domine en eux, laquelle imprime sa teinture au cuir par le moyen de la nourriture qu'il reçoit des veines y aboutissantes: ou bien ceux qui deuiennent tels par voye de crise, quand la matiere trop époisse au lieu de passer en sueurs s'arreste souz le cuir.

2. Pource que la cause efficiente des vents est vne chaleur imbecille, & la materielle est vn excrement phlegmatic, l'vn & l'autre desquels sont rares aux corps de cette constitution: aussi nostre Hippocrate ne dit pas absolument qu'ils ne sont pas subiets aux vents, mais fort peu tant seulement, entendant & la rarité d'iceux, & leur petite quantité.

Fin du V. Liure des Aphorismes.





APHORISMES D'HIPPOCRATE.

LIVRE SIXIESME.

APHORISME PREMIER.

In diuturna leuitate intestinorum si ructus acidus superueniat qui priùs non extiterit, bonum est signum.

S'il suruient à vne longue [1] lienterie vn rot aigre [2] qui n'estoit point auparauant, c'est vn [3] bon signe.

DISCOVRS.



APRES qu'vn vaisseau a esté long temps sur mer le ioüet des vents & des orages, & que ceux qui en ont la conduite desesperent quasi de leur salut, l'horreur de la mort les faisant frissonner à tous momens; s'ils apperçoiuent au trauers des tenebres qui les enuironnent l'Estoile fauorable de la tranquillité, leurs fronts se rasserennent, & conçoiuent aussi tost vne bonne esperance de l'aduenir. Ainsi quand apres vn long rafroidissement du ventricule, les viandes qu'il reçoit sortent comme elles ont esté prises, n'ayans changé ny d'odeur, ny de couleur, il n'y a personne qui ne iuge à la longue qu'il faut mourir, le corps demeurant à sec & sans nourriture. Mais s'il arriue en fin parmy telles apprehensions que la chaleur naturelle se reveillant en quelque

maniere, il sort par la bouche quelques vents aigres, qui de long temps n'auoient point apparu, c'est vn signe salutaire & qui confirme les malades & ceux qui les assistent, en l'esperance d'vne future & certaine garison: & non seulement les vents aigres, mais aussi tous autres, attendu qu'ils dénotent que le ventricule commence à s'échauffer, & agréer les viandes que l'on luy donne, qui est l'acheminement à vne bonne coction. Or ce n'est sans cause que nostre Maistre dit expressément le rot aigre qui n'estoit pas auparauant, d'autant que comme il est signe du restablissement de la faculté concoctrice & chilificatiue du ventricule, quand il a esté long temps sans se manifester; aussi dans vn autre temps, assauoir au commencement de la lienterie, & durant vne partie de son progrés il tesmoigne le rafroidissement du mesme viscere, & l'abastardissement des facultez susdites: i'entens quand il est fait de la simple intemperie froide du ventricule, car autrement il peut estre par fois auec matiere, qui est vne pituite acide qui s'y engendre, ou que la mesme coule du cerueau, ou bien la décharge du suc melancolic que la rate y dégorge, ou tous ces deux humeurs ensemble meslez, qui est le plus ordinaire. Mais quoy qu'il en soit, toute aigreur ou acidité du ventricule, tant auec humeur que sans humeur, se declarant par les vents, est tousiours tesmoignage de son rafroidissement: non pas fait toutefois, attendu que durant iceluy, les viandes reçoiuent quelque ébauchement. Mais quand il ne sort aucun vent, & que la bouche n'est affectée d'aucun goust semblable, le ventre coulant à mesure qu'il reçoit, c'est vn tesmoignage que ses facultez sont toutes aneanties, & qu'il ne peut plus retenir & cuire les viandes. La coniecture de ce mal-heur est augmentée quand le corps s'affoiblit, diminuë & amaigrit iournellement, ce qui arriue à la lienterie causée de simple intemperie: car celle qui est humorale cesse par l'éloignement de sa cause en purgeant & dessechant l'humeur qui l'entretient, supposé qu'il soit pituiteux ou melancolic, causant vn insigne rafroidissement, ou qu'il soit chaud & acre, vlcerant le ventricule, lequel à ce sujet est irrité par les alimens qu'il reçoit, de sorte qu'il les laisse couler ce semble plustost qu'il ne les a reçeus, non pour le manque de chaleur, laquelle tant s'en faut est plus grande qu'il ne conuient, mais en suite de la douleur que reçoit ce viscere fort sensible pour ses membranes. Au reste auant que finir ce Discours, il faut remarquer que de tous animaux il n'y a proprement que l'homme qui soit subiet à roter, pource qu'ayant le col court, il a le ventricule plus prés de la bouche que les autres. L'vtilité que l'on peut tirer de cét Aphorisme, est de seconder à propos la Nature aux

longues lienteries, quand par le rot aigre l'on connoist qu'elle reprend ses forces; en vsant de remedes qui échauffent & fortifient le ventricule, afin qu'il retienne les viandes, & chasse les vents qui le molestent.

Explication.

1. QVi n'est autre chose qu'vne excretion soudaine & prompte des viandes non changées ny en substance ny en couleur, ny en odeur, qui est la vraye lienterie, procedante du deffaut de la vertu concoctrice du ventricule qui naist d'vne intemperie absolument froide, & incapable de faire les coctions: outre quoy l'on peut appeller lienterie le flux æliaque, auquel le ventricule fait le chile, mais les intestins ne le retiennent pas, & ne laisse le corps d'estre frustré de sa nourriture legitime aussi bien qu'en la susdite.

2. Non à cause d'aucun humeur contenu au ventricule, soit phlegme acide, ou melancolie; mais d'vne intemperie purement froide, qui est tesmoignée par la longue absence de l'aigreur & des vents.

3. Pource qu'il dénote que l'estomac se racommode, & recueille les viandes à son profit, & à celuy du corps.



APHORISME II.

Quibus nares humidiores naturâ, & genitura humidior, ij minus prosperâ valetudine fruuntur: Quibus verò hisce contraria adsunt, salubrius degunt.

Ceux qui ont naturellement les narines [1] moites & la semence humide [2] plus que de raison, ne ioüissent pas d'vne [3] entiere santé: mais ceux d'habitude contraire se portent parfaitement bien [4].

DISCOVRS.



PVisque la santé est vne disposition selon Nature, donnans perfection premierement & de soy aux actions, & que l'excellence de l'action consiste en deux choses, assauoir en la proportion geometrique des instrumens par lesquels on opere, & en l'egalité de leur temperament: il est certain qu'où il se trouue excés de chaleur ou froideur, d'humidité ou siccité,

aussi bien que de grandeur ou petitesse, les actions sont bastardes, & ne s'acheuent qu'à demy, attendu que la chaleur naturelle ne peut estre vigoureuse, & partant ne peut agir comme il est besoin en vn manifeste discord des qualitez qui la doiuẽt maintenir, desquelles le plus dommageable excés est de celles qui luy sont directement contraires, entant que chaleur, comme la freideur accompagnée d'humidité ; i'entens d'humidité excrementeuse qui l'estouffe : & de celles qui luy symbolisent en la mesme qualité, comme la chaleur & siccité conioinctes, dont le propre de celle-cy est d'aiguiser l'autre & la rendre plus actiue. De là nous voyons les personnes de constitution froide & humide plus maladiues que celles qui ont contracté vn contraire temperament, soit par nature ou par acquisition ; tels que ceux dont est fait mention en cét Aphorisme, lesquels ont les narines humides, par consequent le cerueau, duquel elles sont les égousts : & la semence extraordinairement humide par l'abondance des excremens dont la partie susdite se descharge par le chemin des veines & arteres, estant celle du corps qui plus apporte à la generation de la semence, laquelle mesme nostre Hippocrate tient en deriuer : de sorte que les personnes ainsi humides iettent beaucoup plus de semence que les plus seches : mais elle est la pluspart sterile & maladiue, comme estant peu fournie de chaleur : & d'esprits & d'ailleurs ce peu qu'il y en a est estouffé de l'abondance des excremens, qui tesmoigne le vice des parties susdites, notamment du cerueau, qui est le pere des defluxions, dont il incommode les autres parties, lesquelles suiuant la qualité de la matiere coulante dessus & la disposition d'icelle, ioint la constitution de l'air & de la saison, sont diuersement affectées. Par cette matiere i'entens proprement la pituite excrementeuse, laquelle considerée ou en sa nature simplement, ou en sa consistance, ou en la maniere de sa corruption, ou de son meslange auec d'autres humeurs, produit des maladies & symptomes fort diuers. Ainsi la simple pituite rafroidit, humecte & relasche les parties, notamment les nerueuses & ligamenteuses : & si elle est subtile elle se communique à plus de parties, & s'estend dauantage qu'estant plus époisse & grossiere. Que si elle est telle elle s'amasse aux iointures, voire entre les os, & perioste, & s'y concrée & durcit : estant moyenne entre le subtil & le terrestre, elle cause des apostemes froids : si elle est salée par putrefaction ou meslange de bile, elle fait des gales, des dartres & faux erysipeles. S'il y a de la melancolie meslée elle engendrera des pustules, durillons, mesme des escroüelles vlcerées, & choses semblables quand elle s'arreste aux parties exterieures. Que si elle tombe au dedans elle

causera difficulté d'haleine au poulmon, des vlceres au ventricule, & des lienteries & dysenteries aux intestins. En fin telles natures sont infiniment valetudinaires & subiettes à grand nombre d'infirmitez, lesquelles se connoissent par les excremens vtils & inutils. Par les premiers, i'entens la semence, & par les autres, ceux qui coulent du cerueau. C'est pourquoy connoissant que les gens de cette constitution sont maladifs, nous deuons tascher à les preseruer & maintenir par l'vsage d'vne nourriture, & remedes contraires, assauoir qui échauffent & dessechent; qui est le profit que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. DEsquels le cerueau est extremement humide, ce qui fait que les narines leur distilent sans cesse. Il dit naturellement, à la difference de ceux qui contractent telles humiditez par accidant, comme d'auoir esté long temps la teste découuerte en vn temps froid; auoir beu par excés, ou dormy incontinent apres le repas, & semblables.

2. Tant à cause de l'abondance de l'excrement humide qui s'y glisse du cerueau par les veines, que de la froideur naturelle de telles personnes dont la semence est mal cuite, partant plus liquide que celle des personnes chaudes & seches qui l'élabourent plus parfaitement, estant le propre d'vne bonne coction d'époissir.

3. Pource que la grande humidité du cerueau afflige de rheumes les autres parties, lesquelles tant par les douleurs qui en arriuent, que par le relaschement des corps nerveux & musculeux, imbus de trop d'humidité, souffrent vne insigne diminution de leurs forces, sur tout quand telles fluxions sont frequentes, & qu'elles attaquent les parties officiales.

4. Assauoir ceux qui ont le cerueau moins humide & excrementeux, de sorte qu'ils ont les narines plus seches & la semence moins aqueuse: car il ne faut pas croire que ceux dont la complexion est extremement seche ioüissent pour cela d'vne parfaite santé: qu'au contraire s'ils ne sont subiets aux rheumes, du moins ils sont subiets aux fievres. Partant ce mot de contraire ne doit estre entendu de l'autre extremité en pareil degré, mais en vn degré remis; assauoir d'vn estat moyen entre le sec & l'humide, declinant plus toutefois à celuy-là qu'à celuy-cy.

APHORISME III.

In longis intestinorum difficultatibus cibi fastidium malum, & cum febre peius.

Aux longues [1] dysenteries le [2] dégoust est [3] mauuais, & plus encore quand il y a de la [4] fievre.

DISCOVRS.

IL n'y a point de doute que l'homme court vne grande risque de la vie, quand les euacuations, les douleurs, la fievre, & le rebut de la nourriture conspirent ensemble à sa perte, puisque chacune de ces causes à part le mâtent finalement, & reduisent ses forces au petit pied. Par les euacuations, i'entens les immoderées, notamment celles d'vne matiere necessaire à la nourriture & à la vie, comme le sang, dont on apperçoit tous les iours des accidans qui changent l'habitude du corps & renuersent son œconomie dans les descharges excesiues qui s'en fait par le nez, le siege, les lieux naturels des femmes, & autres endroits du corps, entre lesquels nostre Hippocrate nous donne pour exemple celle qui vient par le siege, qu'il appelle dysenterie. Sur quoy il faut sçauoir qu'il y a deux sortes de dysenteries, l'vne ainsi nommée proprement, l'autre improprement. Par cette derniere on entend toute euacuation de sang qui se fait par le siege, tant auec douleur que sans douleur; ainsi les flux hepatics, & mesenterics sont compris sous cette signification, comme aussi les descharges periodiques de sang qui arriuent aux gens mutilez de quelque notable partie, lesquels viuent en oysiueté, & ne laissent pas de continuer leur ordinaire à boire & manger; sans y comprendre aussi les hemorrhoïdes. La dysenterie proprement dite, est vne euacuation de sang sortant auec douleur des veines qui nourrissent les intestins. Le nom de dysenterie porte sa signification mesme, estant à dire difficulté des parties susdites, mot qui explique le symptome seulement, assauoir la douleur, non la maladie, qui est solution de continuité, ny la matiere qui est euacuée: mais il suffit que l'vsage en ait authorisé la signification, & que la chose soit entenduë par quelque nom que ce soit, encore que d'abord il ne luy semble pas conforme. De ces deux sortes de dysenteries, peut estre entendu cét Aphorisme, sur tout de celle qui est sans dou-

douleur, laquelle n'apportant point d'incommodité de cette part au malade auec l'euacuation du sang, est cause qu'il resiste plus long temps, & ainsi la dysenterie deuient longue maladie, là où celle qui est douloureuse, & en laquelle les intestins souffrent solution de continuité, l'acrimonie de la bile les vlcerant donne vn surcroist d'infirmité, vû qu'il n'y a rien plus contraire au corps que la douleur, comme luy dérobant le reste qui est la moitié de sa vie. Partant telles dysenteries emportent leurs malades en peu de temps, & ne peuuent estre longues, si ce n'est que l'humeur soit des moins farouches, comme la dysenterie qui vient par pourriture & saleure de la pituite, assez ordinaire aux vieillars, laquelle causant des douleurs aucunement supportables, dure quelquefois deux & trois mois. Ces grandes euacuations iointes à la douleur peuuent amener le dégoust & la fievre ensemblément ou separément suiuant la puissance de la cause & la qualité de l'humeur peccant, quoy que cela choque le sentiment commun, attendu quant aux euacuations, qu'il semble qu'elles doiuent donner de l'appetit au lieu de l'oster, le corps demandant vn remplacement de la substance perduë : & quant à la fievre estans les matieres échauffées mises dehors, soit sang, bile, ou autre meslange d'humeur corrompu, il y a de l'apparence qu'elle ne puisse arriuer, mais au contraire l'on en doiue sentir vn grand rafraichissement. A quoy l'on peut repartir quant à l'appetit, que les simples euacuations le peuuent bien haster, les parties demandant à estre rassasiées promptement, pourueu que le foye & l'estomac soient sains, & leur chaleur naturelle en son entier. Mais où ces parties sont affoiblies & la chaleur susdite dissipée, alors les excremens se multiplians au ventricule aussi bien qu'autre part, incontinent suruient inappetance & horreur des meilleures viandes : i'adiouste que quand la chaleur naturelle subsisteroit quelque temps en sa force, que le ventricule siege de l'appetit estant interessé du continuel mouuement des matieres puantes dont les fumées l'enuironnent, ses fibres se relaschent, & sa faculté appetitiue demeure toute languissante & débauchée. Et quant à la fievre elle est causée par accidant, assauoir par l'agitation des matieres pourries dont les fumées montent au cœur, comme aussi par les douleurs & veilles presque continuelles qui corrompent de nouueau ce qui est de plus sain aux humeurs : ainsi s'entretiennent les accidans icy compris, lesquels suiuent tant la vraye dysenterie, comme les autres déiections sanglantes quand le flux en est excessif, tant en sa quantité qu'en sa durée. On peut aussi sous-entendre quelques autres euacuations symptomatiques, comme les lienteries, le flux pestilent & le bilieux, desquels on doit faire prognostic pareil, quand le dégoust & la fievre y suruiennent, qui sont deux accidans qu'il faut

empescher en tel cas, s'il est possible, ou du moins y donner ordre promptement quand ils sont arriuez; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Lesquelles sont de plusieurs sortes, assauoir non vrayes ou vrayes: & celles-cy different aussi suiuant la qualité de l'humeur qui les cause, soit l'vne ou l'autre bile, ou la pituite salée. Celle-cy est tousiours la plus longue. Les autres sont courtes si elles sont de pure bile: mais elles peuuent estre longues quand elles sont meslangées de phlegme qui les tempere, ou quand elles mesmes degenerent peu de la bile naturelle, & n'ont point d'excés de chaleur.

2. Procedant ou de la matiere phlegmatique qui humecte le ventricule & émouce l'appetit: ou de la bilieuse qui relasche les fibres: ou quand le mal augmente. Le dégoust peut proceder du deffaut des puissances qui regissent le corps, lequel est en toutes les parties chacune à son égard: mais il se fait dauantage paroistre en celles qui sont doüées de sentiment.

3. Comme cause & comme signe: car comme signe il monstre la foiblesse de la chaleur naturelle, & la decheance des facultez des parties, notamment de celle qui appete pour les autres: & comme cause, d'autant que l'esperance de salut consiste en la conseruation des forces; ce qui ne se peut faire sans manger.

4. Laquelle d'elle mesme est assez dangereuse, soit qu'elle soit essencielle ou symptomatique, procedante de la douleur & inflammation de l'vlcere des intestins; ou de la seule agitation des matieres pourries, estant d'ordinaire legere au commencement, mais qui augmente à mesure de l'vlcere & inflammation susdits.



APHORISME IV.

Circunglabra vlcera, maligna.

Les vlceres autour desquels le poil [1] tombe sont [2] malins.

DISCOVRS.

TOVT ainſi comme les plantes ſe ſechent & flaitriſſent pour deux cauſes principales, aſſauoir par defaut de nourriture, ou pour mauuaiſe nourriture; ainſi le poil en quelque partie que ce ſoit de celles où il a couſtume de pouſſer, tombe par l'vne de ces deux, comme nous voyons ceux qui abondent en phlegme ſalé, & ont la teſte fort humide, eſtre chauues de bonne heure, ne trouuant leur poil vne nourriture ſortable, qui doit eſtre d'vne matiere mediocre, entre le ſec & l'humide. D'autre part en vne grande ſiccité & maigreur des parties qui ſont ſouz le cuir, & du cuir meſme, nous voyons le poil tomber abondamment. L'vne & l'autre de ces cauſes peut eſtre naturelle, comme aux perſonnes ſeches, ou bien humides de naiſſance, & par le cours des âges: ou forcée, comme en celles à qui les maladies impriment les meſmes qualitez, tant vniuerſellement, comme apres les longues fievres; que particulierement, comme aux vlceres, ainſi qu'il nous eſt icy proposé. Quand donc quelque partie qui a de couſtume de porter du poil: par exemple vne jambe eſt attaquée d'vn vlcere malin, ou vient à tomber, non par le défaut d'humidité, mais par la malice d'icelle, laquelle non ſeulement le détache des parties où il auoit pris naiſſance, mais auſſi en oſte le fondement, faiſant leuer quantité d'écailles ſeches qui ne ſont qu'vne portion de l'epiderme auquel il eſt attaché, ce qui ſe fait par la violance de la matiere qui affluë continuellement deſſus, laquelle corrompant le ſang, ſemble empeſcher que la chair ne ſe regenere & l'vlcere ſe rempliſſe, d'où ce n'eſt merueille que le poil tombe, & qu'il ne s'en engendre point d'autre, puiſque ne procedant que de l'excrement de la troiſieſme coction, qui eſt l'aſſimilation, celle-cy ne ſe fait point pour la raiſon ſuſdite. Quant aux parties qui n'ont point de poil naturellement, les meſmes vlceres font leuer ſur le cuir les écailles ſuſdites, faiſant portion de l'epiderme, comme nous venons de dire. Et tout cecy s'entend des vlceres exterieurs, à proportion deſquels nous deuons iuger des interieurs, tels que ceux que ſouffrent les inteſtins aux vrayes & fortes dyſenteries, où la matiere acre & maligne au lieu de faire tomber le poil & bruſler l'epiderme, comme aux exterieures, ronge la propre ſubſtance des inteſtins, & fait épancher la matiere dont ils ſe nourriſſent, & dont l'vlcere pourroit eſtre remply, qui eſt le ſang. Mais pour reuenir aux vlceres externes, ſi outre la chute du poil & les écailles qui s'éleuent du cuir, les bords de l'vlcere ſont durs & calleux, la malice en eſt encore plus grande, laquelle il conuient corriger par

les purgatifs souuent reïterez, & par la bonne nourriture, quelquefois aussi par la saignée quand la repletion est iointe à la cacochymie. Ce qui ne doit pas seulement auoir lieu en la chute du poil, causée par les vlceres, mais aussi en celle qui vient de toute autre cause maladiue en quelque partie que ce soit; qui est à peu prés l'vtilité que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Cause de la malice des humeurs abordans à la partie vlcerée, laquelle de plus empesche qu'il ne s'y en engendre d'autre, non plus que de chair, & que l'vlcere ne se cicatrise.

2. La malice se considere en deux manieres, assauoir suiuant l'intemperie de la partie, soit chaude ou froide, humide ou seche; & la qualité des matieres abordant à l'vlcere, qui corrompent le sang loüable destiné pour la regeneration de la chair, empeschent sa consolidation & cicatrisation; & qui pis est rongent les chairs prochaines.



APHORISME V.

Doloribus lateris, & pectoris, cæterarumque partium, an ægri multum differant, discendum est.

Il faut exactement apprendre les [1] differences qui se trouuent plus ou moins grandes és douleurs de costé [2] de poictrine, & autres parties.

DISCOVRS.



E signe qui nous donne la plus asseurée connoissance d'vne partie malade quand elle ne se peut découurir aux yeux, est l'espece de la douleur: car iaçoit que la situation des mesmes parties que l'Anatomie nous apprend à désigner, y apporte beaucoup de iour; neantmoins la proximité de plusieurs, assises en mesme region, peut souuent abuser les plus doctes & clair-voyans. Nous disons le mesme de la blessure, de l'action, & des excretions & retentions, qui toutes tendent à la derniere fin, lesquelles nostre Hippocrate veut taire exprés, luy suffisant de nous donner suiuant son ordinaire brieueté, le signe

plus puissant & certain. Ce n'est donc pas chose de petite importance de connoistre les parties affligées par l'espece de la douleur; pour à quoy proceder d'ordre il conuient sçauoir la définition de la douleur & ses causes, afin d'en establir apres les differences. La douleur donc suiuant Galien, est vn sentiment triste, mais on peut la définir plus proprement vne alteration corrompant le sens du tact, qui se fait soudain par intemperie, solution de continuité, ou les deux ensemble. Quant à la douleur de simple intemperie, elle est la plus legere & supportable; celle de solution de continuité plus moleste: mais quand toutes les deux causes se rencontrent, c'est où les douleurs sont les plus grieves & cuisantes. La douleur donc d'intemperie simple est legere, pource qu'elle n'est autre chose qu'vne alteration au temperament naturel de la partie où elle est: par exemple, vn rafroidissement ou chaleur extraordinaire qui ne passe point dans l'excés. Pour la solution de continuité elle est de deux sortes, l'vne ainsi proprement appellée, quand vne partie, supposé vn muscle, vne veine ou vn artere, sont diuisez, ou que les parties similaires qui composent quelque instrument sont détachées les vnes des autres, comme les fibres & tuniques des muscles; l'autre improprement appellée, est celle que l'on pourroit nommer plus à propos des-vnion, ou solution de contiguité, quand vne partie sort de sa place ordinaire & naturelle, comme les intestins dans les hergnes. La chute du gros boyau, ou fondement, l'extension des veines hemorrhoïdales, & autres; toutes deux fort douloureuses, & plus que les simples intemperies, notamment la vraye solution. Mais les plus cruelles douleurs, & qui mesme importent pour la perte du tout, ou de la partie où elles sont, viennent de la conionction de deux, assauoir la solution & intemperie; celle-cy pour la douleur qu'elle cause, attirant sans cesse fluxion, dont le membre se gonfle, & se font des distensions & separations douloureuses des parties assimilaires, qui sont fermement attachées les vnes aux autres, sur tout aux tumeurs chaudes & sanguines, accompagnées d'inflammation, & ainsi est peruertie l'vnité de la partie dissimilaire qu'elles composent. Les differences des douleurs sont quatre en general, assauoir la pongitiue, la tensiue, la pulsatiue & la grauatiue. La premiere & seconde sont propres aux membranes, assauoir la pongitiue, quand la matiere qui la cause est quelque humeur piquant, comme dans la plevresie, ou quelque corps dur & vlcerant, comme au calcul quand il se presente à la sortie du rein à la teste de l'vretere, & la tensiue quand la matiere ne participe point d'acrimonie, mais est seulement douloureuse par le dilatement des parties membraneuses, comme les intestins és coliques venteuses. La pulsatiue est propre aux corps musculeux qui sont composez de chairs, veines,

arteres & nerfs ; & ſe fait ſentir ordinairement és inflammations : elle ſe fait pareillement fort ſouuent en la dilatation des arteres ou anevryſme. La granatine ſemble eſtre propre & particuliere aux chairs, & ſe peut faire d'abondance d'humeurs, comme aux corps trop replets qui ſentent des laſſitudes, peſanteurs extraordinaires auant-courieres des maladies. Elle ſe peut faire auſsi d'vn corps eſtrange, contenu dans quelque capacité, ou bien enclaué dans la chair, comme la pierre au rein. Or comme ces ſortes de douleurs ſe trouuent rarement toutes ſeules & ſans complication, auſſi ne trauaillent-elles pas touſiours de meſme ſorte les corps qui en ſont affligez : mais ſuiuant la diſpoſition d'iceux à reſiſter ou à ſouffrir, & ſuiuant la qualité ou quantité des matieres, donnent des ſecouſſes diuerſes : outre quoy la compoſition de chaque partie eſt conſiderable, ſuiuant laquelle on fait diſtinction des douleurs que la ſituation ne peut apprendre : ce que nous donne à entendre noſtre diuin Maiſtre par l'exemple de celles du coſté ; telles que ſont la pleureſie, l'inflammation du foye, des reins, du poulmon, & de la poictrine, afin que les ſçachant diſtinguer parfaitement, on y apporte les remedes propres ; qui eſt le profit que nous tirerons de la doctrine de cét Aphoriſme.

Explication.

1. SViuant la nature des parties affectées, les temps & periodes, la qualité de l'humeur peccant, & ſa quantité. Par la nature des parties i'entens leur compoſition & leur complection. La premiere, ſi elles ſont charneuſes, nerueuſes, ou membraneuſes. La ſeconde, ſi elles ſont laſches ou ſerrées, de tiſſure épaiſſe ou deliée ; ainſi les parties charneuſes ſouffrent des douleurs peſantes, les nerueuſes & membraneuſes des poignantes. Les fluxions qui ſe font ſur les parties compactes & ſerrées, cauſent des douleurs plus violantes, que ſur les laſches & moins preſſées. Les douleurs periodiques, ſoit reglées ou non reglées, teſmoignent que leur cauſe vient d'ailleurs que de la partie affligée. La qualité de l'humeur peccant les diuerſifie pareillement : par exemple, le bilieux cauſant vn mal plus poignant & cuiſant que le ſanguin ſimplement échauffé ; celuy-cy plus que le pituiteux. De plus, la quantité de l'humeur augmente la violance de la douleur.

2. Par exemple, en l'inflammation du poulmon, & en la pleureſie qu'Hippocrate nous declare icy : d'autant que ces deux

maladies ont des accidans si semblables, que les Medecins moins auisez les prennent l'vne pour l'autre ; aussi ont-elles coustume de degenerer l'vne en l'autre ; i'entens que la plevresie se change par fois en peripnevmonie, & la douleur plevretique se peut estendre par tout le costé, haut & bas, deuant & derriere, enuironnant la place où les poulmons sont situez. Mais encore que l'vne & l'autre ayent des signes communs, comme la fievre, la difficulté de respirer, les crachats sanglans ; ils ne sont pas pourtant considerables comme la douleur, laquelle y met la principale difference, en ce que dans la plevresie elle est fort poignante, & en la peripnevmonie elle est legere, & plustost pesante qu'autrement. De plus, quant à la pleuresie, comme il y en a de deux sortes, vraye & fausse ; aussi est-il aisé de les distinguer par la grandeur ou petitesse des accidans, la vraye estant beaucoup plus cruelle que l'autre ; dequoy nous pourrons traiter en vn autre rencontre.



APHORISME VI.

Renum & vesicæ vitia in senibus difficulter curantur.

Les maladies des reins [1] & de la vessie se garissent [2] difficilement aux vieilles [3] gens.

DISCOVRS.



E principe de la garison des maladies ne se tire pas de la vertu des medicamens que l'on y apporte, ils ne seruent que d'aide & de supplément aux forces de la Nature, laquelle commence & acheue tout : car si les seuls medicamens auoient puissance de garir, il n'y auroit pas plus de difficulté aux maladies des vieillards qu'en celles des enfans, & les cures en seroient aussi bien égales que la disposition des remedes. Mais cette vertu de Nature s'alentissant quant & les âges, & se trouuant du tout foible au dernier, qui est la vieillesse, il arriue que les cures y sont fort difficiles, & par fois impossibles, sur tout quand la constitution des parties malades concourt à la grandeur de leurs causes. Or comme il y a plusieurs differences de parties, estans les vnes contenantes, les autres contenues, nobles, ignobles, similaires,

dissimilaires, charneuses, spermatiques, & autres qui ne seruent de rien à nostre sujet, nous nous arrestons seulement à cette derniere, pour monstrer la difficulté de garir les maladies des vieillards. Pour à quoy paruenir il conuient sçauoir qu'en la conformation de l'humeur, apres que l'esprit prolific, qui est en la semence, s'est basty luy-mesme son domicile de ce qui est plus terrestre & moins noble en icelle, les parties spermatiques sont faites les premieres, comme les filets & estains qui commencent le corps de cette admirable tissure és espaces vuides, desquels le sang s'épanchant & s'époississant en suite par la force du mesme esprit, se forment les visceres & les chairs qui sont son second ouurage: de là viennent les differences que l'on met aux parties, les vnes estans nommées sanguines, les autres spermatiques, lesquelles s'accroissent & augmentent iournellement, tant durant le temps que l'enfant est au ventre de la mere, que depuis qu'il en est dehors iusques à tant qu'il ait pris son estenduë & iuste croissance, qui est pour l'ordinaire iusques à l'âge de 25. ans. Ce qu'il fait au ventre de la mere par le benefice du sang qu'il reçoit d'elle par son nombril, lequel à cette fin est la partie du corps la premiere formée, & depuis qu'il est nay, par le moyen de la nourriture qu'il prend. Or de ces parties les vnes se nourrissent immediatement de sang comme les chairs, les autres mediatement, comme les os, nerfs, membranes, ligamens, & autres qui ont esté premierement pestries de pure semence, assauoir les plus dures, comme les os de la portion plus grossiere d'icelle, les moins dures, chacune suiuant son ordre de celle qui a le moins de terrestrité, l'esprit qui en estoit la plus subtile moitié demeurant tousiours diffus & épars, tant esdites parties, qu'és sanguines, mais plus en celles-cy qu'en celles-là, pour en estre plus susceptibles, à cause de leur molesse, & pour estre sa dissipation plustost reparée par la nourriture qu'elles reçoiuent, & s'appliquent plus promptement que les autres; lesquelles outre qu'elles attirent pour elles le sang plus grossier & moins spiritueux, encore le peu d'esprit & de chaleur qu'il a se perd & dissipe aisément és diuerses alterations qu'il reçoit auant que d'estre changé en vne nature tant esloignée de la sienne; ioint que chaque chose se maintient beaucoup mieux quand elle est entretenuë de celles qui luy ressemblent, que lors qu'elle est contrainte de mandier d'ailleurs ses necessitez. Or est-il que la portion plus terrestre de la semence dont sont faites les parties que nous appellons spermatiques, n'a qu'vn temps pour estre mise en oeuure; & depuis qu'elle a pris son estenduë, si elle souffre perte & dissipation de quelque chose qui soit d'elle on ne peut la reparer par aucune matiere qui luy soit entierement semblable: là où les parties sanguines, tant dedans que dehors le ventre de la femme, reçoiuent tousiours vne nourriture

qui

qui leur est tout à fait salutaire, de là vient qu'és maladies dont ces parties sont attaquées, on reüssit beaucoup mieux en celles des sanguines qu'és autres, tousiours à proportion des âges, quoy qu'en l'extréme vieillesse il semble que la difficulté en soit pareille, ce qui arriue és parties sanguines, non par le vice de la matiere, mais purement de l'efficiente, assauoir la chaleur naturelle, laquelle quoy que tousiours plus grande en elles qu'és autres, neantmoins ayans ce mal-heur, comme plus molles d'amasser plus d'excremens que les susdits, plus seches elles contractent par accidant les mesmes commoditez qui arriuent aux autres à cause de leur nature: s'il y a des spermatiques ensemble humectées de pareilles superfluitez, comme celles de cette qualité qui sont officiales & destinées à receuoir les égousts & immondices du corps, l'esperance de garison semble tout à fait s'évanoüir: ainsi les vices des reins & de la vessie quels qu'ils soient, sont mal-aisément curables au dernier âge, comme nous apprenons de nostre Hippocrate, qui nous donne ceux-là pour exemple des parties charneuses, & celle-cy pour celuy des spermatiques en cét Aphorisme: de la doctrine duquel nous apprendrons à faire prognostic touchant les vieillards, non seulement des maladies susdites, mais aussi de toutes autres qui sont longues, lesquelles il a dit ailleurs les accompagner d'ordinaire iusques à la mort; & partant il nous est permis de leur donner esperance de mieux, & d'apporter les remedes que nous iugerons conuenables, puis qu'il ne les desespere pas du tout, mais ne declare que la difficulté de leur garison.

Explication.

1. TAnt celles qui les attaquent, comme parties similaires; par exemple les intemperies: ou comme parties instrumentelles, supposé les obstructions, causées de sable, calcul, phlegme, & vlceres.

2. N'estans point les remedes secondez de la chaleur naturelle qui est foible aux vieillars; ioint la difficulté de les y porter, attendu qu'ils doiuent receuoir diuerses alterations, où ils perdent leur vertu auant que de venir en ces parties, de maniere que s'il y a des obstructions causées de phlegme ou de sang caillé elles peuuent estre difficilement ostées; s'il y a du calcul, encore plus mal-aisément peut-il estre diminué; & s'il y a vlcere, il ne se peut cicatriser, estant humecté continuellement, voire irrité par la pituite salée, qui est abondante aux vieillars.

3. Passé l'âge de cinquante ans, où les forces commencent

manifestement à decliner, les parties à se dessecher, les chemins à s'estrecir, & les excremens à se multiplier plus que iamais.



APHORISME VII.

Dolores ventris sublimes, leuiores: non sublimes, fortiores.

Les douleurs qui tiennent le dessus du [1] ventre sont les plus legeres [2]: mais celles qui occupent le fond sont plus [3] fortes.

DISCOVRS.



OMME les guerres quelque part qu'elles soient sont tousiours à craindre & detester aux personnes qui ne respirent que la paix; neantmoins quand il est force de les auoir, si tant est que les souhaits ayent lieu, on les desire plustost aux frontieres qu'au cœur des Prouinces. Ainsi quand les maladies, mal-gré que l'on en ait, viennent trauerser la santé, qui est la chose au monde la plus desirable, on souhaite le mal plustost au dehors qu'au dedans, pource que les parties nobles, de la disposition desquelles importe le salut du reste, sont beaucoup plus à couuert quand il est superficiel, ou approchant des extremitez, que quand il est au plus profond du corps, & aucisine de prés les susdites parties, la consideration desquelles est telle, que de deux maladies de mesme espece, supposé deux inflammations ayans saisi deux diuerses parties, l'vne interne, l'autre externe, & que celle-cy soit la plus grande & violante; neantmoins la consequence des lieux bien examinée, l'interne sera tousiours estimée plus dangereuse, & le Medecin y aura plus d'égard qu'à l'autre, non à raison de l'inflammation comme telle, mais en consideration de l'endroit où elle est, & ce d'autant que les maladies internes, quoy que legeres d'elles mesmes, sont toutes estimées grandes pour la dignité des fonctions qu'elles peuuent empescher, & la difficulté d'y remedier; là où les externes n'attaquent que les parties de moindre estoffe, & les remedes s'y peuuent appliquer aisément. C'est vne generale maxime dont nostre diuin Maistre nous fournit vn exemple en la Conference des douleurs de ventre, les vnes tenant le haut, les autres le bas, ce qu'aucuns interpretent des parties proche le diaphragme, parlans des douleurs hautes; & de celles

qui tendent aux aisnes, en parlans des basses, à quoy repugnent la verité & le sentiment de Galien : car en ce sens Hippocrate se seroit fort abusé, d'autant que les douleurs & maladies qui occupent les parties au dessus du nombril, à prendre en gros & en détail; les choses y contenuës sont beaucoup plus violantes & dangereuses que celles qui attaquent les parties de dessous. Il faut donc entendre le tout de la sublimité & profondité, assauoir celle-cy des parties cachées souz le peritoine, & l'autre de celles qui sont logées au dessus : estant certain, soit que l'on ait égard simplement à la noblesse des parties & à la dignité de leurs fonctions, soit à la matiere dont elles sont basties, que le ventricule, les intestins, les reins, & autres contenuës au ventre inferieur, souffrent des douleurs & maladies beaucoup plus cruelles, & pernicieuses que ne sont le cuir, les pannicules, & les muscles du bas ventre, qui sont les parties sublimes & esleuées qu'entend nostre Hippocrate en cét Aphorisme, de la doctrine duquel, outre le prognostic que nous pouuons faire des douleurs & des maladies en gros & en general, nous apprendrons à les estimer en détail & en particulier, suiuant la dignité des parties offencées qui nous indique les remedes conuenables & necessaires.

Explication.

1. C'Est à dire qui sont en sa partie plus esleuée, assauoir au dessus du peritoine.

2. Non tant à cause du plus & moins de douleur, que de la consequence & du peril de la vie, beaucoup moindre aux parties externes, & à mesure aux moins profondes, qu'aux internes & plus cachées.

3. Tant par la dignité des parties blessées, que pour la difficulté d'y porter les remedes : le mot de μετέωρον se prend chez Hippocrate en diuerses significations : car tantost il signifie ce qui est pendant & sans appuy, à l'exemple des nuages, & autres corps imparfaits qui se forment en l'air, que l'on appelle vulgairement Meteores; comme par exemple en nos corps, le foye dans les euacuations excessiues des intestins, d'où viennent les grandes difficultez de respirer, estant le diaphragme tiré vers le bas : & plus manifestement en la cheute du gros intestin, & en la sortie des hemorrhoïdes, tous accidans douloureux. On appelle aussi Meteore toute tumeur de partie qui excede sa iustesse ordinaire, ou tout ce qui est remply de vent, auquel dernier

sens il faut entendre les douleurs mentionnées en cét Aphorisme.



APHORISME VIII.

Aquâ inter cutem laborantibus exortâ in corpore vlcera non facilè sanantur.

Les [1] vlceres qui viennent aux corps des [2] hydropics ne se garissent [3] pas aisément.

DISCOVRS.



EVX conditions sont necessairement requises à la cure des vlceres, assauoir la siccité mediocre des parties où ils sont assis, & la benignité du sang qu'elles reçoiuent pour se nourrir, afin par celuy-cy d'engendrer vn suc loüable qui remplisse la cauité que la pourriture a faite, & restablisse la chair qui deffaut: & par l'autre qu'il puisse se reformer & cicatriser. Cela manquant, la guerison est, ie ne dis pas seulement difficile, mais absolument impossible. C'est pourquoy ceux qui entreprennent la cure des vlceres, particulierement des inueterez, doiuent tousiours auoir soin de purger & dessecher les corps, & au lieu des humiditez excrementeuses & superfluës y en faire naistre d'autres, gracieuses & benignes, par bonne & loüable nourriture, pourueu que le foye soit capable de la preparer, & en consequence les parties se l'appliquer: Conditions qui manquent aux hydropics dont est icy question; car leur foye estant trop rafroidy ne fait plus de sang, & consequemment n'a pas dequoy fournir à l'entretien des autres parties: & celles-cy faute de ce supplément manquent de chaleur & d'esprits, qui sont les instrumens des facultez pour l'exercice de leurs fonctions: de maniere que si la nourriture y pouuoit arriuer d'ailleurs que du foye, estans priuées des choses susdites que leur doit influer ce viscere, elles ne ne pourroient en aucune sorte en faire leur profit. On peut icy demander vû qu'il y a trois sortes d'hydropisies, de laquelle nostre Hippocrate entend parler, si c'est de la charneuse, de l'aqueuse, ou de la venteuse: A quoy ie respons, que son dire peut s'appliquer à toutes trois, attendu qu'en toutes il y a beaucoup d'humidité & peu de chaleur. Mais il semble, & à mon aduis on doit interpreter la condition de difficilement plutost de l'hydropisie venteuse, que des autres, attendu qu'en elle il y a de

grands restes encore de chaleur naturelle, à l'ayde de laquelle ses vlceres peuuent estre curables; ioint que l'humidité n'y est pas si grande qu'aux autres, & qu'outre ce les eaux n'y ont pas contracté cette saleure & acrimonie, laquelle outre l'humectation contraire aux vlceres, les pique & irrite infiniment, & mesme y peut attirer pourriture & gangrene. Car en effect aux autres hydropisies, i'entens des confirmées, Hippocrate auroit absolument prononcé l'impossibilité de leur guerison: & n'estans confirmées encore, leur possibilité; pourueu que l'aquosité fust desseichée auparauant: sur tout en l'hydropisie charneuse, où l'humidité est espanduë par tout. Le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme est de predire l'euenement aux vlceres des hydropics; & en suitte de prendre garde quand il agit de la guerison des malades de ne leur pas appliquer à la legere des cauteres & vesicatoires pour euacuer leurs eaux.

Explication.

1. Dont la guerison consiste à engendrer nouuelle chair qui tienne la place de celle qui est perduë, & à desseicher & cicatriser la peau.

2. Esquels la chaleur naturelle qui seule fait tels ouurages, est foible & fort languissante.

3. Notamment en la charneuse & aqueuse, où les vlceres ne peuuent estre gueris auant que les eaux soient tout à fait épuisées, & la fonction du foye restablie. L'empeschement de cette guerison se rapporte à la quantité des eaux, lesquelles abordans incessamment à l'vlcere, empesche qu'il ne se desseche: & à la qualité d'icelles, assauoir à leur acrimonie qui ronge la chair; comme aussi à la faculté assimilatrice des parties, qui est abastardie par l'intemperie froide du foye qui n'influë plus de chaleur & d'esprits.



APHORISME IX.

Latæ pustulæ non admodum pruriginosæ.

Les pustules [1] larges [2] ne causent pas grande [3] demangeaison.

DISCOVRS.


OVTES marques qui paroissent contre Nature sur le cuir, soit continuës, comme les dartres, erysipeles, & semblables, ou separées, comme les eleuations du cuir qui se voyent en l'vne & l'autre verole : soit auec eminence comme les susdites, ou sans eminence, comme les taches qui se rencontrent aux fievres malignes & pourprées, sont generalement comprises souz le nom de pustules & exanthemes : mais particulierement on entend celles qui sont chacune corps à part, dont les vnes rendent le cuir raboteux, les autres ne luy font point perdre son égalité & polissure. Ie veux dire par les premieres, les gales & toutes autres eminences & boutons qui florissent au cuir, mais particulierement les rougeoles & veroles; i'entens les petites, qui ont esté celles que les Anciens Medecins ont seulement connu : & par les dernieres, i'entens les marques pourprées qui sont par fois comme grosses taches de sang, & par fois comme simples morsures de pulces : par fois d'vne couleur rouge & assez viue, d'autre d'vne violette, noirastre, liuide, & semblables, qui sont les plus dangereuses, & se rencontrent coustumierement aux fievres pestilentes. Or qu'Hippocrate entende parler de ces dernieres, il n'y a point d'apparence, attendu qu'elles ne causent aucun prurit ny demangeaison, ne faisans mal quelconque, quant à elles, mais estans seulement signes de celuy qui est caché dedans, & qui souuent égorge les malades auant qu'ils ayent loisir de se munir à l'encontre. Qu'il entende aussi les gales & autres boutons qui s'eleuent parfois au cuir, sans autre vice du corps, du moins qui soit de consequence, il n'y a pas grande raison non plus, veû que comme l'Aigle ne s'amuse pas à chasser aux mouches, aussi nostre Hippocrate derogeroit à la dignité d'vn œuure si serieux que celuy des Aphorismes, d'insinuer parmy tant de graues sentences des choses qui toucheroient si legeres maladies. Nous deuons donc entendre particulierement, les rougeoles, & veroles : mais sur tout celles-cy qui sont des maladies non moins hazardeuses que sales & vilaines, lesquelles bien souuent font courir risque de la vie à ceux qu'elles infectent, & laissent à la pluspart de ceux qui éuitent la mort de tristes marques de leur seiour, dont les plus douces & supportables sont celles qui demeurent sur le cuir, & ternissent infiniment sa beauté precedante. Ces maladies sont si cruelles qu'elles n'épargnent aucun âge, & se rencontre peu de personnes qui les puissent échapper : mais l'enfance sur tous en est la plus attaquée, & plus on

auance dans la vieillesse, moins on est subiet à ce mal, dont la raison est facile à rendre; pource que ces maladies estans engeance de pourriture, attaquent plustost les corps chauds & humides, lesquels y ont de la disposition, que ceux de temperament contraire. Quant à la matiere, personne ne doute que c'est vn sang pourry, tantost épois, tantost subtil; au premier, ce sont les veroles, du second, les rougeoles. Le premier participe de phlegme, l'autre de bile: mais sçauoir si le sang impur est vn reste du menstruel, ou s'il est engendré depuis, c'est dequoy l'on est en debat, & surquoy tant d'Autheurs se sont piquez, lesquels laissent le contraste à qui voudra s'en informer. Ie dis en vn mot que ces impuretez ne peuuent venir du sang menstruel selon l'opinion des Medecins Arabes, la doctrine desquels ie ne peux gouster en ce point, attendu que l'enfant ne s'en nourrit pas, mais du plus pur qu'ait la mere. Que si aux femmes mal habituées, & qui ont peu de bon sang, l'enfant estant desia grand, comme enuiron les six & sept mois, il est contraint d'en attirer de moins pur pour n'en auoir d'autre à suffisance: il est vray-semblable que la vertu expultrice estant forte en luy au premier âge, l'impureté contractée est chassée auec les gales de la teste, & autres parties dont la pluspart des enfans est accueillie: & c'est à ces gales que bien plus raisonnablement on peut comparer les impuretez du vin nouueau, que non pas à la verole, puisque ce sont les premieres ordures que la vertu naturelle de l'enfant pousse dehors auec puissance. Mais on nous dit que ce sang impur peut demeurer long temps caché sans faire de mal, ainsi comme quelques venins: par exemple celuy du chien enragé. A quoy ie réponds que la nature de ce venin est de se produire au cerueau, & comme il est froid & lent, il demeure long temps auant que de gagner cette partie; là où ce sang impur ou menstruel, si vous voulez, est espandu par tout, & declare son vice aussi bien au talon comme à la teste, & à la poictrine, lequel il ne peut cacher; attendu qu'il est plus vicieux au corps de la mere, comme y ayant moins d'air que depuis qu'il est espanché dans les veines & parties de l'enfant: ou supposé que son impureté ne soit point visiblement chassée par la voye des gales susdites, on doit conclure, que si sans icelles l'enfant se porte bien, il faut de necessité qu'elle soit exhalée par insensible transpiration. Partant mon opinion est que l'on n'en doit rechercher la cause que dans l'air, ioint aux dispositions interieures, assauoir la chaleur & humidité putredinale, à laquelle la cause exterieure mesme, qui est l'air susdit, dispose les corps les plus sains: & quoy que ce mal puisse courir en tout temps, neantmoins il est plus frequent

en celuy où il y a de plus grands seminaires de pourriture en l'air qu'aux autres, comme sur la fin d'Esté, & dans le cours de l'Automne, où l'air des corps infectez, aussi bien qu'en la peste, passe en ceux qui sont sains, & leur communique le mal: & quant à celuy qui se voit par fois durant le froid d'Hyuer, & autres temps que les susdits, il le faut attribuer aux dispositions precedantes, lesquelles n'estans pas bastantes de faire paroistre le venin au mesme temps que la semence est iettée, ou bien trouuans au corps de la resistance, disposent apres peu à peu les humeurs à le receuoir & faire éclater le mal en ayans multiplié les causes. Et en ces temps extraordinaires, sur tout en Hyuer, telles maladies se rendent plus cruelles; tant pource que la cause en ayant esté fort long temps cachée, ne produit son effet qu'apres vn grand peruertissement de l'œconomie corporelle, qu'à raison de ce que le froid exterieur rechasse le venin au dedans, l'empeschant de produire les pustules & exanthemes à pareille mesure qu'est la matiere corrompuë retenuë à l'interieur, laquelle quand la faculté expultrice est forte, & que l'air n'y repugne point, doit sortir auec liberté, & suiuant la qualité de l'humeur peccant, produire des exanthemes plats, ronds ou pointus. Les premiers tesmoignans des humeurs purement phlegmatics, ou melancolics; les autres signifians le meslange de bile parmy les susdits, mais qui ne domine point; & les derniers, la bile dominante sur les deux autres: les moins molestes de ces pustules estans les basses & larges, comme nous enseigne cét Aphorisme; de la doctrine duquel nous apprendrons à iuger l'humeur qui domine le plus aux susdits exanthemes par leur plus ou moins de moderation, afin de pouuoir iuger du peril, & tascher à l'euiter par les remedes conuenables.

Explication.

1. QVi sont petites eleuations du cuir causées de quelque humeur corrompu, chassé par l'effort de Nature, ou par multiplication des vices interieurs.

2. A cause de la froideur & terrestrité de la matiere qui les engendre, qui est la pituite, par fois meslée de melancolie, differantes de celles qui sont éleuées & pointuës, en ce que celles-cy sont engeance d'vn humeur plus chaud & subtil comme la bile.

3. Elles en causent pourtant, pource que cette matiere retenuë souz le cuir est d'ordinaire meslangée de quelque bile, ou bien contracte de la saleure ou acrimonie par pourriture. Mais cette demangeaison n'est pas telle que celle qui vient de la bile pure,

pure, ou dont le meslange excede celuy des autres humeurs. Adioustons que quand mesme la matiere des pustules larges seroit chaude, sa chaleur & acrimonie se dissiperoit plus aisément par son extension, que si elle demeuroit serrée & ramassée.



APHORISME X.

Capite dolenti & vehementer laboranti, pus vel aqua, vel sanguis per nares, aut os, aut aures effluens, morbum soluit.

Si à celuy qui souffre extréme douleur par toute la [1] teste il sort du pus [2] ou de [3] l'eau, ou du [4] sang par les narines, la [5] bouche ou les oreilles, il est garanty de son [6] mal.

DISCOVRS.



C'EST vn propos fort trivial en Medecine, duquel la verité se rencontre dans cét Aphorisme, quoy que non tousiours ailleurs, que la cause estant dehors, cesse l'effet d'icelle; ce qu'il faut entendre des causes internes & conjointes des douleurs & maladies, comme celles qu'entretient l'arrest de quelque matiere contenuë en vne partie contre l'intention de la Nature, ainsi que le pus en vn abscés; non des externes & esloignées: comme par exemple, vne pierre ou vn baston qui aura fait playe ou contusion sur vn membre. L'exemple de cette verité vous est proposé par nostre Hippocrate, assauoir la douleur de teste, qui est ou recente, ou bien inueterée, & l'vne & l'autre est idiopathique, ou sympathique. Nous appellons idiopathique, quand la cause de la douleur est logée en la partie dolente, soit materielle comme les humeurs, soit immaterielle comme les intemperies. La sympathique est quand le vice procede d'ailleurs, comme la douleur de teste, entretenuë d'vn foye, ou d'vn poulmon trop chaud qui euaporent leurs fumées en cette partie. Or cét Aphorisme ne s'entend point des douleurs inueterées, non plus que des sympathiques, & des immaterielles, mais seulement des recentes & materielles, qui se font ordinairement de trois sortes de matieres, assauoir de sang, de pus, & d'eaux, la sortie desquels excremens se faisant par vn benefice de Nature, soulage merueilleusement le cerueau, & deliure la teste de la douleur qu'elle souffre en leur retention. Icy l'on peut remarquer l'adresse de nostre sage Maistre, lequel nous mettant en auant les trois matieres susdi-

tes, ne nous donne aussi que trois sortes de conduits pour les descharger, assauoir le nez pour le sang, les oreilles pour le pus, & la bouche pour les eaux, non que les choses ne puissent estre deschargées par ailleurs, puisque le cerueau a quatre autres déchargeoirs que ceux-cy, assauoir les yeux, le gosier, l'espine du dos, & les veines: mais pource qu'il a iugé ceux-cy plus commodes & ordinaires, les autres estans extraordinaires & incommodes, & les décharges qu'elles reçoiuent portans tousiours douleur & preiudice; de maniere que la teste estant deliurée de douleurs, les parties qui luy sont soubmises la ressentent, & le corps est autant inquiet que deuant. Partant és douleurs violantes de la teste que l'on reconnoist estre entretenuës de quelque matiere que Nature ne peut chasser, nous deuons essayer apres les euacuations generales de venir aux particulieres, & suiuant que nous pouuons coniecturer, tant par le lieu que l'espece de la douleur, quelle est la matiere peccante, tascher à la mettre dehors par l'vne de ces trois voyes, comme estans les plus seures & commodes; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. ASçauoir quand la douleur est par toute la teste, occupant la dure-mere en dedans & le pericrane en dehors. Or de toutes les parties celle-cy souffre les plus violantes douleurs, à cause des membranes dont elle est reuestuë, qui sont d'vn sentiment d'autant plus vif qu'elles approchent de leur principe; comme aussi pource que les matieres qui causent de la douleur sont fort à l'estroit entre les os & les membranes susdites, de sorte qu'elles s'échauffent aisément, & en suitte causent en celles-cy des distentions & ponctions.

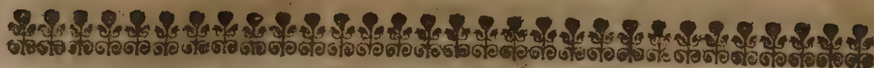
2. Apres vne inflammation, ce qui arriue souuent aux longues douleurs de teste quand la matiere superfluë, sur tout la sanguine, n'a point d'air.

3. Qui est le propre excrement du cerueau, lequel y surcroist quand il est trop rafroidy, & ne se peut appliquer toute la nourriture qu'il reçoit.

4. Quand il peche en quantité ou en qualité, comme s'il deuient trop subtil, acre ou cereux.

5. Qui sont les trois plus propres & commodes déchargeoirs du cerueau, des sept que met nostre Hippocrate.

6. Attendu que l'effect cesse par l'esloignement de sa cause.



APHORISME XI.

Melancholicis & nephriticis hemorrhoïdes superuenientes, bono sunt.

Si les hemorrhoïdes [1] suruiennent aux melancolics [2] & nephritics, elles leur font du [3] bien.

DISCOVRS.

QVOY que les descharges du sang par la voye des hemorrhoïdes, soient absolument contre l'intention de la Nature, puis qu'elle n'a disposé aucune ouuerture pour en fauoriser l'euacuation: mais que sa sortie est tousiours douloureuse, plus ou moins, & auec solution de continuité: neantmoins la raison & l'experience iournaliere nous apprennent qu'elles garantissent les personnes de grandes & cruelles maladies, entre lesquelles nostre Hippocrate met la melancolie & le mal des reins, deux symptomes à la verité fort diuers, comme sont les maladies dont ils dépendent, les humeurs qui les causent & les actions blessées; le mal nephritic concernant purement le corps, & le melancolic le corps & l'esprit ensemble, celuy-cy plus manifestement que l'autre. Mais sans nous arrester à telles circonstances, disons d'où vient que cette descharge par les veines du siege, nous preserue de deux si griefs accidans, & comment vne seule cause produit en mesme temps deux effets si diuers. C'est que l'humeur phlegmatic, assauoir sa portion plus époisse causant le calcul, qui est le mal des reins dont est icy question, & l'humeur terrestre & melancolic, qui est celuy dont le symptome susdit porte le nom, sont tellement confus, que comme ils symbolisent en plusieurs choses, notamment en la froideur & pesanteur, l'vn ne peut estre euacué sans l'autre, du moins quand la Nature seule y met la main, attendu qu'ils sont tous deux emportez de leur poids elementaire à bas. I'auouë bien que l'humeur phlegmatic se peut trouuer seul, mais le melancolic iamais, puisque rafroidissant les lieux où il est, & hebetant la chaleur naturelle, il produit de necessité l'autre qui n'est rien qu'engeance de crudité. En quoy la prouidance de Nature est à remarquer de plus, attendu que si l'humeur melancolic estoit seul, estant fort épois, froid & sec, il ne pourroit en sorte quelconque trauerser les petits vaisseaux, & couleroit mal-aisément par les grands. Cela donc estant, & les veines he-

morrhoïdales ayans leur place aux parties plus basses du tronc, voire à l'extremité d'iceluy ; assauoir au siege, ce n'est merueille si l'vn & l'autre de ces humeurs se descharge dedans, & garantit le corps des maladies susdites. Dauantage, il n'est pas inconuenant que de l'vne & l'autre de ces humeurs meslez ne se puissent faire le calcul & la melancolie tout ensemble, puisque le premier est engendré de matiere dure & époisse, qui peut estre de parties terrestres & melancoliques, liées & vnies par vn phlegme visqueux, & que l'autre peut venir de l'humeur phlegmatic, quand ses parties grossieres se meslent auec le sang, le rendent plus froid & épois qu'il n'est naturellement, luy font produire des esprits obscurs & nuageux, & imiter en tout la nature melancolique. Ainsi c'est vn grand bien pour ceux qui sont subiets à ces accidans, lors qu'entre les parties destinées à purger le foye de ses superfluitez, les reins ne tirent auec le sang qui leur est commode, que ce qui est de plus aqueux & coulant, & que la rate reçoit tout ce qui est plus terrestre, épois & visqueux auec sa nourriture pour le chasser apres és veines à ce destinées; assauoir celles du siege; si ce n'est que le foye s'en descharge directement par les veines du mesentere. D'où nous deuons apprendre que toutes & quantes fois que l'on voit des personnes subiettes à telles infirmitez, on doit auoir soin d'attirer les humeurs à bas, tant par l'ouuerture des veines des pieds, que par celle des hemorrhoïdes, soit par le fer, les sangsuës, ou autres moyens : à ceux notamment qui sont subiets à ce flux, & ausquels les veines paroissent enflées ; qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi sont les décharges du sang, qui se font par les veines du siege, tant internes qu'externes, lesquelles ostent la repletion & la cacochymie tout ensemble.

2. Lesquels sont soulagez, non à raison de l'euacuation simplement, mais à cause de la qualité de l'humeur qu'il faut euacuer.

3. Pource qu'aux premiers les humeurs terrestres & adustes prenans leur cours vers le bas, & causans des hemorrhoïdes au siege, ou des varices aux iambes, garantissent le cerueau de la passion melancolique, & ne trauaillent point la ratte. Et aux derniers pource que la portion plus époisse du phlegme tient le mesme chemin auec l'humeur susdit, & par ainsi n'est point desse-

chê par la chaleur aduste des reins, qui est la cause efficiente du calcul, comme l'autre en est la materielle.



APHORISME XII.

Diuturnas curanti hemorrhoïdas, nisi vna quæpiam seruetur, periculum aquæ inter cutem, vel tabis impendet.

Quand on veut garir des vieilles [1] hemorrhoïdes, si l'on n'en laisse quelqu'vne [2] il y a danger d'hydropisie [3] ou de [4] tabidité.

DISCOVRS.

DEPVIS que Nature par longue accoustumance s'est disposé des voyes pour les descharges de quelques excremens, quoy qu'elles ne soient conformes à ses premieres loix; il est fort à craindre pour la santé d'y mettre des obstacles, d'autant que la pluspart des superfluitez du genre veineux s'y écoulent comme par vn canal à ce destiné, & garantissent les parties nobles, & autres, des maladies que la retention d'icelles pourroit apporter. Bien plus quand les vaisseaux se tarissent d'eux mesmes, ou bien que cela procede d'vne grande foiblesse de Nature, & que la matiere qui alloit auparauant s'écouler par là, estant retenuë, l'on est menacé de grieves maladies, voire de mort, comme nous voyons assez souuent aux personnes galeuses, qui ioüissent au reste d'vne santé parfaite, tant que leur continuë cette saleté; & en celles qui portent de vieux vlceres aux jambes. En ce rang mesme l'on peut & à meilleur droit mettre les hemorrhoïdes, lesquelles deschargeant & epurant la masse du sang plus manifestement que les gales ny les vlceres, garantissent le corps, non seulement des maladies icy décrites, mais aussi de melancolie, manie, calcul, lepre, pleuresie, vlceres malins, & autres qui peuuent estre causées de la retention d'vn sang impur & terrestre, tel que le melancolic. Mais quoy? comme la premiere intention de la Nature n'a point esté que ces veines fussent ouuertes, mais que seulement vne contrainte & necessité les force de s'ouurir, lors que l'abondance du sang les dilatent, son acrimonie les irrite, & la dureté des gros excremens les froisse; aussi ces frequentes ouuertures sont causes d'insignes douleurs, & consequemment d'attraction de nouuelle matiere, d'où procedent l'inflammation, & non rarement la gangrene, quelque fois des vl-

ceres & fistules : ioint que les veines hemorrhoïdales estans fort dilatées & ouuertes, on souffre quelquefois de grandes pertes de sang, qui mettent fort bas les forces & puissances qui regissent le corps. C'est pourquoy mettant à part la consideration du danger qu'il y a de les arrester, crainte des maladies cy-dessus, on a plus d'égard au mal present qu'à l'auenir, comme pressant dauantage, & l'on cherche tous les moyens possibles de boucher des passages si dangereux, dequoy l'on vient promptement à bout, en liant & coupant les eminences & productions exterieures des veines hemorrhoïdales, qui est l'operation la plus courte, mais la moins seure : ou plus seurement par remedes astringeans & conglutinatifs, les euacuations generales ayans esté amplement faites auparauant. Mais comme telle cure n'est qu'exterieure, & ne change pas les dispositions interieures, on a beau lier & restraindre ces veines, cela n'empesche pas les corps melancolics & cacochymes de produire tousiours cette lie de sang, & ne leur donne pas vn autre chemin pour la descharger, que celuy de ces veines. C'est pourquoy il faut vser en cecy d'vne sage conduite, & prendre la voye moyenne comme la plus seure en retenant ce sang qui coule trop, cicatrisant les vlceres, arrestant la gangrene, & faisant en sorte qu'elle n'y arriue plus, ou bien si le danger pressant le requiert absolument, auoir l'œil à faire bien tost vne nouuelle ouuerture, afin que ce sang qui de long temps y coule, trouue du moins vne sortie, par laquelle on souffrira moins de douleur que de plusieurs autres auparauant, & quant & quand l'on n'aura point sujet de craindre les accidans que peut apporter la retention de ce sang, lors que faute de trouuer sortie il est contraint de rebrousser & prendre son cours vers les parties qui s'en estoient deschargées, & autres qu'il infecte de son impureté ; qui est outre le prognostic que l'on doit faire des hemorrhoïdes trop tost garies, l'vtilité que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir à ceux ausquels elles commencent de ieunesse, comme dés l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, ausquels temps elles sont bien moins fascheuses qu'aux âges plus auancez où l'humeur melancolic se multiplie, les veines s'enflent dauantage, & leurs tuniques estans plus dures, la douleur est aussi plus grande à l'ouuerture. Les hemorrhoïdes recentes peuuent estre seurement arrestées, donnant ordre à rectifier la masse du sang par medicamens purgatifs, & bon regime de vie, ou oster de bonne heure la repletion qui les cause, mais les vieilles non.

2. Par laquelle le sang impur s'écoule, en attendant que le vice interieur estant corrigé, Nature ne face plus aucune décharge par là, luy défaillant matiere pour cét effet.

3. Ce sang impur & grossier remontant au foye, bouchant les veines, suffoquant la chaleur naturelle, & rendant ce viscere scirrheux, & en suite incapable de plus faire de sang.

4. L'abondance du sang regorgeant aux poulmons, y causant rupture de vaisseaux & vlceres, & son impureté soüillant ces parties & leur imprimant sa malice.



APHORISME XIII.

Singultu fatigante, sternutatio superueniens liberat.

Si celuy qui a le [1] hoquet esternuë, il est deliuré de cette [2] incommodité.

DISCOVRS.

ENCORE que l'esternuëment vienne tousiours d'vne mauuaise cause, assauoir de quelque matiere humorale ou vaporeuse, irritant le cerueau & ses tuniques, neantmoins il est par accidant occasion de grandes commoditez à plusieurs parties, comme il est signe de la force de celle dont il procede, laquelle taschant à son possible de secoüer & repousser d'elle ce qui l'incommode auec vn effort puissant, excite tout d'vn temps les autres à chasser les choses qui les greuent & surchargent. Ce qui se fait par le benefice des nerfs, lesquels secondent en chaque partie le mouuement & le bransle de leur principe: d'où nous voyons que les parties membraneuses, notamment les caues & amples, comme la matrice, le ventricule, & les intestins, sont excitées, voire necessitées à chasser & secoüer ce qu'elles contiennent, lors que le cerueau s'émeut par l'esternuëment: ce qui fait que plusieurs personnes s'efforcent à pecher contre la bien-seance, laschans des vents & choses plus sales par le bas mal-gré leur volonté quand elles esternuënt tant soit peu fort, ce qui leur donne suiet voyans leur inciuilité contrainte, de maudire leur esternuëment, pendant que ceux qui les entendent esternuer leur souhaitent toute benediction & prosperité. Encore pour cela passe, puisque ce mal est fort leger: mais il arriue

bien pis quand les poulmons sont malades & vlcerez: car alors les playes se renouuellent, & le mal s'aigrit plus que deuant. Mais si l'esternuëment incommode de cette part il a plusieurs autres vtilitez qui le rendent desirable, & sont presque la cause de le prouoquer; entr'autres aux femmes qui ont peine d'accoucher, ou dont la matrice, hors la grossesse, est chargée & gonflée de quantité d'excremens qui leur causent des oppressions & suffocations, ainsi que nous auons escrit au 35. Aphorisme du 5. liure. Ceux à qui le ventricule sanglote souuent sont pareillement soulagez par le mouuement du cerueau, comme dit icy nostre Hyppocrate. Or le sanglot n'est autre chose qu'vn mouuement du ventricule, par lequel il tasche de chasser ce qui le moleste en ses tuniques. Cet accidant procede de repletion ou d'inanition, comme l'enseigne nostre Hippocrate au 39. Aphorisme de ce liure. A celle-cy ne conuient l'esternuëment en sorte quelconque. Quant à la repletion elle est ou d'humeurs ou de vents. Les humeurs sont, la bile, le phlegme, ou la melancolie. L'humeur bilieux estant subtil & mordicant, faisant plus de mal par sa qualité que par sa quantité, ne s'en va pas à la faueur de l'esternuement, mais bien plustost par le breuuage, lequel temperant l'estomac esteint & emousse la violance de cét humeur. Que si pour faire cesser ce sanglot on prouoquoit l'esternuement, on l'augmenteroit dauantage par vn redoublement de chaleur en ce viscere. Pour les vents il ne faut pas douter qu'estant plustost engendrez d'intemperie froide que d'abondance de matiere, ils se dissipent plustost par les choses qui échauffent, que par aucune secousse du cerueau, laquelle peut bien échauffer l'estomac à diuerses reprises, mais auec violance: là où retenant seulement l'haleine quelque temps cét accidant se passe. Le sanglot donc auquel sert l'esternuement est celuy seul qui est causé d'humeurs froids & visqueux qui adherent fermement aux parois du ventricule, lesquels sont en partie attenuez & échauffez, & en partie déracinez des lieux où ils estoient attachez. C'est pourquoy auant que de pouruoir à cét accidant, il faut en connoistre la cause, & suiuant icelle y apporter les remedes conuenables, le plus pressant desquels est celuy-cy, où les tuniques du ventricule sont greuées des humiditez susdites; qui est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est vn mouuement du ventricule, taschant à mettre dehors quelque chose qui le greue, ressemblant en quel-

en quelque maniere au vomiſſement, lequel eſt vn mouuement du meſme viſcere, tendant à pareille fin; auec cette difference qu'au vomiſſement il reiette ce qui eſt contenu dans ſa capacité: & au ſanglot il taſche de chaſſer ce qui eſt attaché à ſes tuniques; i'entens celuy dont parle cét Aphoriſme, qui eſt de matiere humorale, & dont la cauſe eſt logée en la partie meſme.

2. Le cerueau pouſſant auec effort quantité d'air par les narines, au moyen dequoy ſont ſecoüez les muſcles de la poitrine, ceux du ventre, & le ventricule meſme; par lequel mouuement ces parties ſont échauffées, & la matiere qui occupe le ventricule, & entretient le hoquet, eſt attenuée & diſſipée en vn inſtant.



APHORISME XIV.

Hydrope detento, ſi aqua è venis in ventrem confluxerit, ſoluitur morbus.

Si à vn [1] hydropic l'eau coule des veines dans le [2] ventre, il eſt [3] garanty.

DISCOVRS.



NE maladie des plus difficiles à garir, eſt l'hydropiſie, d'autant que ſi en toute autre l'on trauaille en vain, ſi les remedes ne ſont ſecondez des forces de la Nature, & ſi ces forces conſiſtent aux eſprits, & au ſang: il eſt mal-aiſé d'en tirer l'aſſiſtance requiſe, quand le foye qui eſt la boutique où tous les deux ſe preparent eſt puiſſamment intereſſé. L'intereſt que reçoit ce viſcere eſt vn inſigne rafroidiſſement, lequel ſuccede par fois aux intemperies chaudes, par leſquelles eſtant demy bruſlé il deuient dur & ſcirrheux, & n'eſt plus capable de ſanguifier, comme apres des fievres aiguës: par fois, & le plus ſouuent aux froides, au moyen duquel au lieu de faire vn loüable ſang, il ne produit que des eaux, ou bien vn ſang fort crud, qui ſe peut mal-aiſément tourner en nourriture. Nous apprenons par la lecture, & l'experience nous fait connoiſtre qu'il y a deux ſortes d'hydropiſie, l'vne vniuerſelle, l'autre particuliere; celle-cy improprement nommée, comme aux poulmons & à la matrice, quand ces parties ſont pleines & gonflées de vents ou d'eau: l'vniuerſelle ainſi proprement appellée, eſt de trois ſortes, aſſauoir l'aqueuſe, la venteuſe & la

charneuse. Ceux qui cherissent l'antiquité des mots & le déguisement de langages par affectation des langues estrangeres, les appellent tympanite, ascite & anasarque, ou leucophlegmatique, qui est celle dont parle icy principalement nostre Hippocrate, laquelle quoy qu'en apparence la plus dangereuse de toutes, occupant le corps vniuersellement, & les deux autres n'attaquans que le ventre; est pourtant en effet la plus garissable, pource que la facilité ou difficulté de la garison de ce mal consiste en la bonne disposition du foye, & en la force des parties qui en tirent nourriture. Or est-il qu'en l'hydropisie charneuse le foye a tousiours du sang, mais froid & pituiteux, & les parties se l'appliquans en quelque maniere, en tirent certaine sorte de nourriture, mais peu conforme à leur premiere constitution. Ce qui tesmoigne que cette hydropisie n'est iamais confirmée, partant tousiours curable, pourueu que l'âge & les forces le permettent : car on peut aussi bien mourir d'vne hydropisie non confirmée, que de celle qui l'est tout à fait, non tant faute de nourriture dont le foye fournit tousiours quelque peu, que de l'abondance des eaux qui estouffent la chaleur naturelle fort debile en telles maladies. Les deux autres especes au contraire sont moins garissables, assauoir l'hydropisie aqueuse & ventrale de soy, pource qu'elle tesmoigne vn insigne rafroidissement du foye, & la confirmation de l'intemperie de cette qualité, entant qu'elle ne fait rien que des eaux, & que les parties s'amaigrissent iournellement en souffrant vne perpetuelle dissipation de leur substance, sans que faute de sang rien d'icelle puisse estre restably : ioint que les parties dans le manque de nourriture se rafroidissent & dessechent tellement, que quand par apres elle leur viendroit loüable, elles pourroient fort difficilement se l'appliquer. Pour l'hydropisie venteuse la garison en est difficile par accidant, à cause que pour tirer les vents il n'y a point de remedes destinez, ainsi comme pour l'euacuation des eaux & du phlegme, & les mesmes ne s'en vont point par les incisions & ouuertures du ventre comme les susdits, ce qui a fait que quelques Medecins se sont persuadez que la pire des hydropisies estoit la venteuse, bien qu'en effet elle ne le soit pas, puisque les vents tesmoignent vn reste de chaleur non petit, & que le temperament du foye n'est pas encore tout à fait changé; de sorte qu'il y a vne esperance de ressource, dont la pluspart du temps on n'est pas frustré quand on y pouruoit de bonne heure, les vents se dissipans assez d'eux mesmes; pourueu que l'on empesche qu'il ne s'en fasse point de nouueaux, restablissant la vertu concoctrice & alteratrice du foye. La plus aisée donc à garir des hydropisies est la charneuse, tant

pource que la faculté de cuire n'est pas encore abastardie au foye, qu'à raison de ce que les parties accoustumées à la nourriture d'vn sang froid & crud n'en rebuteront pas vn meilleur quand il leur sera fourny : à quoy l'on pourra paruenir en fortifiant le foye & corrigeant son intemperie froide par alimens & medicamens conuenables, & en euacuant les eaux, lesquelles estans abondantes és veines, & les chairs en estans imbuës peuuent en quelque maniere estre euacuées par sueurs & transpirations, mais plus parfaitement par le ventre & les intestins, qui sont euacuations que la Nature fait souuent de son propre mouuement, au bien & salut des malades, lesquelles consequemment doiuent estre imitées des Medecins tant qu'il leur est possible; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. DE quelque hydropisie que ce soit, notamment de celle que nous appellons charneuse, laquelle ne fait pas seulement gonfler le ventre, mais aussi toute l'habitude du corps.

2. Les chairs imbuës d'humiditez les renuoyans és petites veines dont elles les ont reçeuës, & celles-cy dans les grandes, iusques à tant que tout tombe au foye, du foye au mesentere, & de celuy-cy dans les intestins. Ces eaux se peuuent pareillement euacuer par les veines, mais aussi promptement & abondamment. Outre le chemin des veines, qui est le plus manifeste, Nature s'en fait d'autres, connus à elle seule, par lesquels elle peut euacuer les eaux : par exemple celles de l'hydropisie ventrale ou ascite, dont la matiere n'est pas logée aux veines, comme de l'autre, mais en l'espace qui est entre le peritoine & les intestins.

3. Du mal present, non de l'auenir, si le foye est gasté sans pouuoir estre restably.

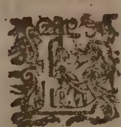


APHORISME XV.

Longo alui profluuio laboranti sponte vomitus superueniens, morbum soluit.

Si à celuy qui est trauaillé d'vne longue [1] diarrhée suruient vn libre [2] vomissement, il fait cesser le [3] mal.

DISCOVRS.



ORS que l'on voit abondance d'humeurs déborder impetueusement par quelque partie au détriment d'icelle, & dommage de tout le corps, il n'y a remede si pressant & necessaire, que la revulsion par laquelle l'humeur nuisible estant ailleurs transporté, la partie qui en estoit debilitée a du temps pour se recréer & reprendre ses premieres forces. Or entre celles, du dommage desquelles importe la santé du tout, on peut à bon droit mettre les intestins au premier rang, pource qu'estant débauchez excessiuement, comme dans les grandes & longues diarrhées, esquelles leurs facultez alteratrice & retentrice souffrent vn entier empeschement de leurs fonctions, le foye ne tirant plus de chile ne fait plus de sang, & le corps est frustré de sa nourriture accoustumée; partant la revulsion est tres-necessaire, pourueu que la cause du mal soit connuë; car elle n'est pas necessaire ny conuenable à toute diarrhée. L'on définit communément la diarrhée vn flux de ventre copieux sans vlcere & inflammation. La matiere qui cause ce symptome, est diuerse, comme aussi les lieux dont elle procede: car tantost ce flux est bilieux, tantost pituiteux, tantost melancolic: par fois il y a tel meslange de ces trois, qu'il est mal-aisé de discerner l'humeur qui excede le plus: d'ordinaire il y a excés de qualité & quantité, dont le dernier se trouue plus frequent; & quand le premier y est fort notable, ce flux degenere en vn autre plus dangereux, supposé au lienteric, dysenteric, hepatic, ou autres. La matiere peccante procede du foye, de la rate, du ventricule mesme, du cerueau, & par fois de tout le corps. La qualité de l'éiection découure la partie affligée, soit par l'enuoy de ses excremens, soit par l'empeschement qu'elle a de receuoir ce qui luy est familier. Ainsi la rate qui souffre obstruction ou dureté, n'atteint pas l'humeur melancolic, le foye en estant finalement greué s'en descharge dans les intestins. Le foye ne pouuant attirer le chile par l'obstruction du mesentere, le laisse couler à bas. Si la matiere est sanguine & bilieuse,

comme au flux hepatic & pestilenciel, elle vient du foye: mais tels flux d'ordinaire ne s'appellent pas du nom de diarrhées, si ce n'est qu'il soit pris largement. Si la matiere s'engendre au ventricule mesme, elle est ou purement froide & cruë, ainsi le flux est fort pituiteux; ou elle est variée de plusieurs couleurs, comme de celles des biles qui ont coustume de s'engendrer, assauoir la vitelline, la roüilleuse, ou erigineuse, & celles qui ont les couleurs de pastel & de porreau, qui sont de matieres corrompuës par vne intension de chaleur, lesquelles outre la qualité de l'election, tesmoignent la mauuaise condition de cette partie. Si le flux est écumeux, il vient du cerueau, dégorgeant abondance de phlegme au ventricule & intestins qui entretient vn flux de ventre perpetuel. De ces flux, les vns arriuent faute de la distribution de l'aliment, comme le flux chileux en l'obstruction des veines mesarraïques qui doiuent tirer le chile & le porter au foye: les autres l'empeschent, comme les bilieux & melancolics, lesquels tenans le ventre incessamment libre, s'ils n'euacuënt l'aliment tout entier auec l'excrement, au moins en emportent-ils la meilleure partie premier que le tout soit attiré au foye. Les autres empeschent & la coction & la distribution tout ensemble, comme ceux dont la matiere est engendrée au ventricule mesme, ou qui vient du cerueau; à tous lesquels flux le vomissement semble estre necessaire; à condition toutefois qu'iceluy arriuant, le flux ait à cesser: autrement le malade estant trauaillé de deux contraires efforts ne pourroit long temps subsister, comme nous voyons en la maladie de colere: entre tous ces flux pourtant, le vomissement conuient particulierement à ceux dont la matiere coule du cerueau, ou bien s'engendre au ventricule, pource qu'elle est plus promptement chassée par cette voye, comme estant la plus proche, que par celle de dessous: & bien qu'elle soit incommode à cause du renuersement du ventricule; elle est pourtant vtile à comparaison de l'autre dont il peut resulter vn mal, assauoir la priuation de nourriture, suiuant ce qui est dit cy-dessus. Et quant au flux causé d'obstruction, le vomissement n'y est pas incommode, pource que l'effort du vomissement échauffant les parties du ventre, peut estre cause que les conduits bouchez se desopilent. Pour les autres qui procedent d'ailleurs, le vomissement n'y conuient en sorte quelconque: mais tant s'en faut, est tres-pernicieux, pource qu'il attireroit des parties moins nobles, assauoir des intestins, à vne plus noble, qui est le ventricule, & les humeurs qui tendent à bas, & ont par cét endroit leur plus commune sortie, ne pourroient remonter sans faire vne rude violance. Or ces vomissemens sont d'autant plus loüables qu'ils viennent auec plus de facilité, d'où l'on doit iuger que ceux qu'excite la Nature mesme, sont beaucoup plus estimables que les

forces. Mais comme Nature n'a pas tousiours les dispositions entieres de ce faire, l'art en cas de necessité la peut imiter quand l'estomac est encore fort, & qu'il y a de la disposition du costé de la personne, de l'humeur & du temps; qui est outre le prognostic du vomissement, le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi n'est autre chose qu'vne décharge d'excremens liquides par le ventre & les intestins. Cette décharge dure long temps, ou bien passe dans peu de temps: celle-cy est salutaire pourueu qu'elle ne soit point d'vne matiere vtile, assauoir de sang, comme par la soudaine rupture d'vn vaisseau: ou de graisse, comme aux fievres malignes esquelles arriuent des flux colliquatifs, pource que quantité d'excremens s'écoulent par vn effort de Nature. L'autre quoy que d'vne matiere inutile est dangereuse, pource que le ventre estant sollicité de se décharger souuent, & par fois auec douleur, on perd le sommeil & le repos: & de plus, par le passage frequent des matieres superfluës, les intestins sont affoiblis, & laissent aller ce qui est vtile, comme le chile, d'où le corps reste frustré de sa nourriture.

2. Les humeurs coulez ou engendrez au ventricule prenans leur chemin par la bouche, comme par le déchargeoir plus prochain.

3. Pource que les intestins n'estans plus si abondamment humectez, se fortifient, & retiennent mieux que deuant. Or cecy se faisant par effort naturel est souhaitable: mais pourtant non tousiours imitable, estant necessaire auant que l'Art tasche d'imiter la Nature, de prendre garde à la disposition des personnes, au temps, à l'âge, & à l'humeur dominant, dont il faut considerer l'inclination, assauoir s'il se porte vers le haut ou le bas.

APHORISME XVI.

Pleuritide aut peripneumonia detento diarrhaea interueniens, malum.

Lors qu'vne diarrhée suruient à vne plevresie [1] ou peripnevmonie elle est [2] dangereuse.

DISCOVRS.



C'EST chose dont on est assez d'accord parmy les Medecins qu'entre les maladies aiguës la pleuresie & l'inflammation pulmonique sont les plus dangereuses & mortelles, comme abatans les forces en peu de temps, tant par les douleurs continuelles, & les empeschemens que reçoiuent les organes de la respiration, que par la fievre violante qui leur est compagne perpetuelle. Mais ces accidans sont beaucoup plus à craindre lors qu'estans en leur vigueur, & confirmez tout à fait, ils se communiquent, tant par droit de voisinage, que par communion de vaisseaux aux parties nobles & officiales plus prochaines, telles que le ventricule & le foye, lesquelles suiuant l'amitié qui est entre toutes les parties du corps, assauoir de compatir, comme nous auons dit souuent, aux infirmitez les vnes des autres, souffrent auec le poulmon & le costé, & sans diminution du mal de ceux-cy donnent vn grand echec à tout le reste par la cessation de leurs offices & fonctions. Car comme ces compassions ne se font pas pour causes legeres, mais quand les parties les premieres affligées sont detenuës de causes puissantes qui s'y sont en quelque façon renduës habituelles : aussi quand elles arriuent on peut bien declarer que le mal est deploré tout à fait, cette recruë d'infirmitez mettant en peu de temps le reste des forces au neant, par l'euanoüissement desquelles il faut succomber de necessité. Or le principal accidant qui dénote la compassion des visceres susdits, est la diarrhée, soit chileuse, soit humorale, pource qu'elle monstre la debilité des facultez concoctrice, attractrice, & retentrice, qui sont souz-ordonnées à la naturelle, assauoir la concoctrice du ventricule & du foye au flux humoral; l'attractrice du foye au chileux, & la retentrice des intestins à l'vn & l'autre. Ce qu'il faut entendre de la diarrhée qui vient d'elle mesme, assauoir de cause interieure: car bien que celle qui prouient de cause exterieure, comme de l'vsage des purgatifs violans, & donnez hors de temps, ou du boire & manger excessifs, soit incommode & preiudiciable aux forces, neantmoins celle qui vient hors telle prouocation est sans comparaison beaucoup plus dangereuse que la susdite. De plus, pour declarer le peril qui peut arriuer en ces maladies par la diarrhée, il faut considerer quelle elle est, quelles sont les pleuresies, peripneumonies, & les signes qui paroissent. Quant à la diarrhée, elle est grande ou petite, celle-cy peu dangereuse à comparaison

de l'autre, pource qu'elle ne debilite pas tant les forces, & donne temps pour arrester leur cheute. Pour les maladies ausquelles elle suruient, elles sont grandes ou petites, aux grandes elle est directement contraire, comme il a esté prouué cy-dessus: aux petites elle peut estre utile, à sçauoir apres les signes de coction, en transportant la matiere ailleurs par maniere d'euacuation. Quant aux signes ils sont de coction, ou de crudité; en ceux-cy elle ne vaut rien du tout, & aux autres fort peu de chose, tant pource que la matiere euacuée est toute purulente, & n'ayant point de décharge que par les veines & le foye, peut soüiller le sang & offencer ce viscere: comme aussi pource que la crise de ces maladies pour estre loüable ne se doit faire que par les crachats, qui sont empeschez par le flux de ventre, lequel euacuant la matiere plus liquide, laisse dedans la plus époisse, dont la pourriture croissant auec le temps soüille les esprits vitaux, & estouffe la chaleur naturelle au cœur mesme qui en est la fontaine. Que s'il arriue flux de ventre de quelque autre cause ou matiere qui n'ait rien de commun auec les maladies susdites, le malade est encore plus mal traicté de cette part, à cause qu'il ne peut cracher qu'auec grande difficulté, cependant que son ventre se décharge, & la matiere purulente demeure en arrest aux parties où elle a esté conçeuë. Puisque donc le flux de ventre est si dangereux aux inflammations du costé & du poulmon, les Medecins prudens se doiuent garder de l'vsage des choses qui le prouoquent, comme sont les purgatifs violans; & si le ventre en telles maladies se rend paresseux, ils doiuent vser de laxatifs les plus simples & legers qu'ils pourront, qui est le profit qu'apres le prognostic nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir vne vraye plevresie & inflammation de poulmon, qui se fait ordinairement d'vn sang bilieux dont cette partie se nourrit, sur tout quand le mal est violant & confirmé, auec grande alteration & difficulté de respirer.

2. Comme signe & comme cause. Le premier pource qu'il démontre que les facultez du ventricule & du foye, qui sont les vrayes & purement naturelles, sont beaucoup abaissées, & consequemment les forces de tout le corps, lequel ne peut exercer aucune fonction sans nourriture, laquelle ces parties sont tenuës de luy fournir. Comme cause, d'autant que telles inflammations tenans les forces abatuës sans le ministere d'autres maladies, elles

les sont tout à fait renuersées par la diarrhée, laquelle toute seule & d'elle mesme est suffisante de leur donner grande diminution.



APHORISME XVII.

Ophthalmiâ laborantem alui profluuio corripi, bonum.

Quand les yeux souffrent [1] inflammation il est bon qu'il [2] suruienne [3] diarrhée.

DISCOVRS.



ENTRE les maladies des yeux, la plus grande sans contredit, est l'inflammation, tant pour la douleur qu'elle cause, que pour l'action qu'elle blesse, estant vne maladie composée des deux premiers genres, assauoir d'intemperie & mauuaise conformation, d'où suit aucunefois le troisiesme, assauoir la solution de continuité, qui toutes trois separément nuisent beaucoup à la veuë, & conioinctement la peuuent empescher entierement ; aussi luy a-t'on donné par tiltre special le nom d'ophthalmie, qui est deriué de celuy de la partie affectée à l'exclusion de plusieurs autres maladies d'icelle, qui pourroient aussi bien que celle-cy s'en preualoir. Cette maladie donc estant fort grande, & les actions qu'elle blesse de telle consequence, doit estre exactement & attentiuement soignée par les remedes generaux & particuliers, tels que les saignées & ventouses : mais entr'autres sont recommandables ceux qui entretiennent la liberté du ventre, comme les potions purgatiues & les lauemens, puisque Nature mesme nous enseigne ce moyen par les euacuations inferieures qu'elle fait de son propre mouuement, & lesquelles nostre Hippocrate en ce lieu nous declare tres-bonnes, voulant nous enseigner de quelle consequence est la reuulsion en telles maladies, soit qu'elle se fasse de la matiere desia logée au cerueau, & preste à tomber sur les yeux, ou bien de celle qui est preste d'y monter, estant encore logée aux veines & au foye. La reuulsion n'a pas lieu pourtant en toutes ophthalmies, mais seulement en celles qui sont causées d'abondance d'humeurs : car il y a deux sortes d'ophthalmies, l'vne humide, l'autre seche. L'humide se fait de surcroist de sang & de bile abordans aux veines qui nourrissent la conionctiue de l'œil, où ils causent distension & componction, celles-cy la dou-

leur, & la douleur l'inflammation. L'autre ophthalmie s'appelle seche, laquelle est causée d'vne humidité pechante plus en qualité qu'en quantité, telle qu'est vn excrement bilieux ou vne pituite salée, qui causent des demangeaisons demy douloureuses, & contraignent ceux qui les sentent de porter souuent les mains aux yeux & les frotter, d'où la fluxion & la douleur augmentent : en celle-cy rien ne distille des yeux, sinon fort peu de chose, & pour la pluspart les paupieres y sont colées ensemble d'vn excrement sec & gluant qui se fait d'vne pituite salée & époissie par la chaleur des yeux. En la premiere l'on voit distiller des larmes & des eaux, & les yeux sont incessamment humides. De celles-cy sont communément attaquez les gros cerueaux, & de l'autre les testes seches. Il se peut faire pourtant que de l'vne arriue l'autre, & qu'aux ophthalmies humides succedent les seches, assauoir aprés que les causes antecedantes sont destournées, & les conioìntes ostées, en restant seulement quelques parcelles, lesquelles auec l'impression que la matiere precedante y a laissée, entretiennent encore la douleur quelque temps; ou bien cela se feroit quand la matiere plus aqueuse estant épuisée il ne reste que la plus terrestre, laquelle demeurant opiniastrément attachée à la partie malade, y cause, quoy qu'elle soit en petite quantité, des douleurs fort cuisantes. De ces deux ophthalmies s'en fait quelquefois vne troisiesme, laquelle on appelle tabifique, non pource qu'elle se communique, & est contagieuse aux yeux sains, ce qui est l'ordinaire de toute ophthalmie, mais pource qu'elle cause diminution de l'œil : aussi l'on peut mieux l'appeller siccité ou tabidité des yeux, lors que leurs humeurs s'épuisans on les voit manifestement amoindrir, ce que l'on apperçoit mieux quand il n'y a que l'vn des deux qui diminuë. Or la maniere comme elle se fait, est quand le sang ou la bile logez aux veines de la conionctiue deuiennent tellement acres qu'ils vlcerent la mesme tunique, dont suit la perte de l'humeur albugineux, d'où l'abaissement & contraction de cette partie. Ie sçay que cette ophthalmie peut venir d'vne autre cause, assauoir de la grande secheresse de l'air épuisant l'humidité de toutes les parties du corps; comme nous auons remarqué aprés Galien sur le 16. Aphorisme du 3. l. mais aussi elle se fait de la maniere que ie viens de dire comme l'experience le monstre assez souuent, & en celle-cy non plus qu'à la seche le remede n'est pas le flux de ventre, mais seulement à l'humide, à laquelle il est tres-salutaire, suiuant ce qu'écrit icy nostre Hippocrate; de la doctrine duquel nous apprendrons que quand Nature en ce mal n'euacuë rien par le bas, nous deuons entreprendre ce qu'elle ne fait pas, & par moyens conuenables lascher le ventre; qui est le profit qu'il conuient faire de cét Aphorisme.

Explication.

1. CAusée de sang & de bile ; par fois de pituite salée, dont le siege est en la conionctiue de l'œil, qui est sa tunique plus époisse ; ainsi nommée, pource qu'elle conioint & enueloppe toute cette partie.

2. Comme cause & comme signe : la premiere, pource que la surabondance des humeurs est euacuée ; l'autre, pource que cela démonstre la force de Nature, qui décharge vne partie noble des superfluitez qui la greuent, & les chasse en vne moins noble, assauoir au ventre inferieur.

3. Par laquelle la matiere contenuë au cerueau, & preste à tomber sur l'œil se décharge. Et semblablement la bile contenuë au foye, & y causant intemperie, qui le rend chaud & vaporeux, prend son cours par les intestins.



APHORISME XVIII.

Pertusâ perfectâve vesicâ, cerebro, corde, septo transuerso, tenui quopiam intestino, ventriculo, iecore, lethale est.

La vessie [1] estant coupée, ou le [2] cerueau, ou le [3] cœur, ou [4] le diaphragme, ou quelque menu [5] boyau, ou le [6] ventricule, ou le [7] foye, le tout est mortel.

DISCOVRS.



NATVRE n'ayant pû rendre impassibles les parties nobles & officiales, à cause de la matiere dont elles sont pestries, a du moins eu le soin de les cacher au profond du corps & de les enuironner des autres de moindre consequence, afin que celles-cy receussent le premier choc des iniures externes, & qu'elles, dont la conseruation importoit au reste du corps, peussent deuëment exercer leurs offices, & luy donner du secours suiuant le besoin & la necessité. Mais elles sont telles par fois, que perçant le plus profond & interieur du corps, elles violantent les parties dont les fonctions estans empeschées, font cesser les actions de celles qui ne peuuent operer sans leur assistance. Ces iniures

ſont celles qui viennent, tant de la part des Elemens que des Corps mixtes, entre leſquels ceux ont vn effet plus dangereux qui portent ſolution de continuité, que ceux qui ne cauſent que des intemperies, pource que l'harmonie de Nature conſiſte en l'vnion & aſſemblage des parties, & le deſordre vient de la diuiſion & des-vnion d'icelle : mais cette conſideration eſt beaucoup plus preciſe aux vnes qu'aux autres, ſuiuant leur compoſition, leur nobleſſe, la dignité & neceſſité de leurs operations, & des choſes qu'elles contiennent, toutes circonſtances qui meritent eſtre peſées exactement. Or des parties icy poſées par Hippocrate, qui ſont au nombre de ſept, aſſauoir trois nobles, & quatre officiales, dont il nomme les playes mortelles, les vnes ſont telles abſolument, & il eſt impoſſible d'en échapper ; les autres le ſont conditionnellement, & par fois cauſent la mort, par fois auſſi l'on en échappe ; les vnes ſe reüniſſent, & les autres iamais. Les playes du cœur, meſme les ſuperficielles, celles du cerueau & du foye qui ſont profondes, ſont mortelles abſolument, à cauſe de la dignité de leurs operations, & des eſprits qu'elles font & contiennent, par le merite deſquelles on les appelle nobles par excellence. Des autres qui ſont officiales, ſans leſquelles il eſt impoſſible de viure à cauſe de la neceſſité de leurs ouurages, les vnes eſtans charnuës, ſe reüniſſent auec peu de difficulté, les autres eſtans ſpermatiques, ne ſe recolent que difficilement. Outre les playes de ces parties on peut mettre en ieu celles du poulmon, de la rate, des reins, de la chape du cœur ou pericarde, de la matrice, des gros inteſtins, de la moëlle de l'eſpine, des grandes veines & arteres, de toutes leſquelles il eſt mal-aiſé d'échapper ; de l'omiſſion deſquelles en ce lieu l'on peut s'émerueiller. Ce qu'a fait peut-eſtre noſtre Hippocrate pour garder la briéveté qui luy eſt familiere, s'eſtant contenté d'exprimer les trois parties nobles ; & pour les officiales, d'en mettre quatre ſeulement par forme d'exemple ; ou bien pource que les playes de ces dernieres ſont plus aiſées à cicatriſer, qu'en celles dont il a fait mention. Or pour clore ce Diſcours il eſt beſoin de ſçauoir que les playes ſont mortelles ou non, pour quatre cauſes. La premiere eſt la neceſſité de l'action, comme celle du poulmon & du diaphragme qui doiuent ſans relaſche donner du rafraichiſſement au cœur ; ou à cauſe de l'excellence & dignité des parties, comme du cœur, du cerueau & du foye, deſquelles la vie dépend abſolument ; ou à cauſe des grandes & ſoudaines euacuations, comme à l'ouuerture des grands vaiſſeaux, tels que la veine caue, & la grande artere. Or par la violance des ſymptomes, comme lors qu'il ſuruient fievre & convulſion à vne playe ; on peut mettre vne cinquieſme cauſe, quand vne playe legere de ſoy deuient mortelle par accidant, comme celles qui ſont faites d'armes empoiſonnées,

ou mesme sans cela quand vn corps est fort cacochyme, & qu'il vit sans regle ny mesure. De tout cecy l'on peut colliger quelles playes sont curables, & quelles incurables, afin d'entreprendre les vnes & laisser les autres sans y toucher, crainte de deshonorer les remedes quand on sçait qu'ils ne doiuent apporter aucun fruit; qui est le profit qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. EN laquelle on considere deux parties, assauoir son corps & son col; celuy-cy est charneux, & se peut reünir, l'autre est membraneux, & composé de deux tuniques assez dures, lesquelles estans coupées toutes deux la reünion ne se peut faire, tant à cause de leur dureté, que de l'abord continuel de l'vrine dont l'humidité empesche l'agglutination, & l'acrimonie cause renouuellement de douleurs; d'où par fois suruient inflammation: adioustons que les remedes dont on se sert à cét effect, peuuent difficilement conseruer leur vertu toute entiere iusques à cette partie.

2. Assauoir quand la playe penetre iusques aux ventricules: car les playes de la teste qui se font mesme auec perte de la substance du cerueau reçoiuent aucunefois garison, comme l'experience le fait voir assez souuent. I'auance de plus, que l'on peut viure quand il n'y a que l'vn des ventricules du cerueau offencez; & ie sçay qu'vn Gentil-homme de ce païs ayant reçeu vn coup de pistolet dont la bale fut trouuée apres sa mort au lieu susdit, vesquit onze iours durant auec quelque espoir de parfaite garison. I'ay vû vne venerable Religieuse en vn des Monasteres de cette ville de Prouins, qui a porté long temps vn abscés au ventricule droit & superieur du cerueau, lequel estant ouuert apres auoir esté trépanée, elle a vescu quatre ans. Ce qui me fait adiouster plus de foy à l'Histoire de Galien *liure* 8. *de l'vsage des Parties chap.* 10. d'vn ieune homme de Smyrne qui échappa d'vne playe reçeuë en lieu pareil. Mais pour l'ordinaire toutes playes de cette partie, profondes ou superficielles, sont mortelles, tant à cause des membranes, dont le sentiment est fort douloureux, que du principe des nerfs qui compatist aux blesseures des parties voisines, & de mesme substance, d'où suit la conuulsion & paralysie.

3. Lequel quoy que composé d'vne chair fort dure, afin de mieux

resister à toutes iniures, n'endure point les grandes maladies, notamment les solutions de continuité, qu'il ne succombe aussi tost, & ne peut longuement supporter les legeres. La raison est qu'à la moindre douleur qu'il sent son sang & ses esprits desia tres-chauds, reçoiuent vn redoublement de chaleur par l'intemperie que cause la douleur de sa blessure, d'où suit l'inflammation d'iceux, & la mort apres. Si la playe est profonde & va iusques aux ventricules, la mort est soudaine par la perte des mesmes esprits & du sang.

4. Qui separe les parties naturelles des vitales, auquel l'on considere deux parties, assauoir la nerveuse & la charneuse dont celle-cy enuironne l'autre. Les playes de la charneuse sont fort dangereuses : mais celles de la veineuse sont entierement mortelles; pource que cette partie est en continuel mouuement, qui ne permet pas que ce qui est diuisé se reünisse : ioint que ce mouuement n'est pas bien libre, à cause de la blessure; consequemment les parties, au rafraichissement desquelles il est destiné, ne le reçoiuent pas tel qu'elles ont besoin ; ioint que de telles playes il y a danger de phrenesie & conuulsion par la communication de cette partie auec le cerueau.

5. Pource qu'ils ont vn sentiment fort vif, estant tout membraneux, ce qui leur cause douleur & inflammation, à quoy aide la continuelle irritation de la bile : ioint quand les deux tuniques sont cachées, & que l'incision & separation des parties diuisées est notable, la nourriture n'aborde point de celle de dessus à celle de dessous; ainsi faute d'aliment la reünion ne se fait pas non plus que la lesion, manque d'excrement propre à former le chile. Il faut aussi considerer la perte du sang & du chile qui se fait en l'incision des intestins susdits, qui sont arrosez de quantité de veines du mesentere.

6. Lequel souffre, comme partie similaire & comme organique; en la premiere sorte, pource qu'il est nerveux & membraneux, ne pouuant se reünir non plus que la vessie, faute de matiere propre, notamment en sa partie superieure, où sont implantez les nerfs de la sixiesme coniugaison, d'où suit aisément la conuulsion. En la seconde, à cause que le chile sort en partie par la playe, & en partie ne se peut deuëment preparer, pource que le ventricule ne se peut resserrer.

7. Lequel ayant vne chair qui semble n'estre autre chose qu'vn

sang caillé, paroist de reünion fort aisée quand il est coupé; aussi l'est-il en effect aux playes superficielles: mais quand les coups penetrent auant où il y a quantité de vaisseaux, notamment és racines des veines, la mort suit en peu de temps, à cause de la grande perte de sang, & de l'esprit naturel dont ce viscere est la boutique.



APHORISME XIX.

Perfectum os, aut cartilago, aut neruus, aut gena tenuis particula, aut preputium neque augetur, neque coalescit.

Quand vn [1] os est coupé, ou vn [2] cartilage, ou vn [3] nerf, ou la partie plus mince de la [4] iouë, ou le [5] prepuce, ils ne peuuent [6] croistre ny se [7] reünir.

DISCOVRS.



C'EST une verité dont personne ne doute, que quelque partie du corps que ce soit, les dents exceptées, estant retranchée ou arrachée ne peut estre engendrée ou produite de nouueau, pource que la faculté formatrice n'agit pas long temps, & le terme de quarante iours est celuy de sa plus longue durée, assauoir au ventre de la mere, au bout duquel l'enfant reçoit sa vie auec l'ame, laquelle estant logée s'exerce à faire croistre & vegeter les parties que l'esprit prolific contenu dans la semence, luy auoit disposé & preparé, sans qu'apres elle en puisse faire naistre de nouuelles, ou en subroger d'autres en la place de celles qui pourroient estre perduës. Cette impossibilité donc de nouuelle naissance & production estant veritable, l'on demande si du moins une partie diuisée par quelque accidant peut croistre de rechef, se reünir & se remettre en tel estat qu'elle estoit auant la diuision. Pour à quoy respondre, il faut sçauoir que des deux principes qui constituënt nos corps, assauoir la semence & le sang, sont produites deux sortes de parties, assauoir les spermatiques & les sanguines: que celles-cy estans diuisées se reünissent en tout temps pour auoir tousiours matiere sortable à cét effet; ioint à la disposition qu'ont les parties à le receuoir, lesquelles estans diminuées de grosseur, peuuent prendre croissance nouuelle, & s'amplifier plus que deuant. Que les autres se reünissent beaucoup plus

mal-aisément, pour n'auoir la matiere suffisante, ny les dispositions d'icelle telles que besoin seroit; ioint le peu de pouuoir de la cause efficiente, assauoir la chaleur naturelle, moindre de beaucoup aux parties seminales, qu'aux sanguines; ce qui est cause que plus on vieillit, plus la reünion en est difficile. Il n'y a pourtant point d'âge où elle ne se puisse faire, mais tant que la chaleur naturelle vegete dans vn corps, & que les parties reçoiuent nourriture, toutes solutions de continuité sont garissables aussi bien aux parties spermatiques qu'aux sanguines; aux os mesmes, qui sont les plus dures, seches & terrestres du corps; seulement les manieres de ces garisons ne se ressemblent pas toutes. Il conuient donc sçauoir que suiuant tous les Autheurs Chirurgiens, les parties spermatiques se reünissent en deux manieres, l'vne s'appelle premiere, l'autre seconde intention. La premiere intention consiste en la simple reünion, que l'on peut nommer symphyse, en laquelle tantost ne reste aucune apparence ny vestige de la diuision precedante, non plus que quand les chairs coupées se retirent, tantost il paroist quelque trace de la diuision susdite, comme l'on voit en la symphyse & reünion des deux os de la maschoire inferieure: celle-cy se fait auec vn moyen de mesme genre que la partie diuisée; l'autre se fait sans aucun moyen. Le premier n'a lieu qu'en la premiere enfance où les parties solides sont molles & flechissables, comme la cire; partant se recole sans qu'il y paroisse rien: le second est pour la puerilité où les parties sont plus solides, & ne se peuuent si tost reioindre: mais le moyen qui fait leur reünion leur est entierement conforme de nature, estant fait de la matiere qui sert à leur accroissement, laquelle se trouue en elles, & n'est point d'ailleurs empruntée. La seconde intention consiste en la liaison des deux parties diuisées, qui se fait par vn moyen non de mesme genre comme le premier, mais estranger & d'autre nature, c'est ce que l'on appelle le cal qui n'est pas vn genre de mesme substance que celle de la partie: mais de ce qui aborde pour son entretien & nourriture, laquelle est d'vne matiere mediocre en consistance, n'estant trop dure ny trop molle, trop coulante ou trop epoisse, pource que si elle estoit trop dure & trop époisse elle ne pourroit s'attacher aux parties; si trop molle & coulante elle n'y adhereroit pas: mais estant moyenne entre ces qualitez elle se peut figer aux deux portions qui sont à ressouder, pour en suite les lier fermement, s'endurcissant de iour en iour; de maniere que telle liaison auec le temps deuient plus forte & resiste mieux aux coups que les parties qui ne furent iamais blessées. Ce qui a lieu plus manifestement aux os qu'en tout le reste des parties spermatiques, aucunes desquelles estans per-

perpetuellement molles, sont tousiours de reünion assez facile, comme il paroist aux veines & arteres coupées, desquelles aussi nostre Hippocrate n'a point fait mention, mais seulement des plus difficiles à reünir, comme il appert en cét Aphorisme; de la doctrine duquel on apprend outre le prognostic à ne point attendre la cure des parties susdites, notamment aux personnes âgées par premiere intention, mais par la seconde seulement.

Explication.

1. QVi est la partie plus dure, seche & terrestre de l'animal, dit Galien *au liure des Os*, laquelle estant diuisée, qui est proprement ce que l'on appelle fracture, ne peut estre reiointe comme la chair, ny produire substance semblable à elle: le premier deffaut procedant de la siccité; le second, de la disette de semblable matiere qui est la seminale, dont il ne reste rien apres que l'enfant est formé, & ne s'en peut faire de nouuelle.

2. Qui est la partie plus dure & seche de l'animal apres l'os, & qui passe dans sa nature auec l'âge en quelques parties, comme en la mâchoire inferieure, au sternum, aux epiphyses qui couurent les grands os, & autres endroits.

3. Non si difficilement que l'os & cartilage, pour n'estre partie si dure que les susdites: on peut aussi auec les nerfs souz-entendre les tendons & ligamens.

4. Assauoir aux endroits moins garnis de chair comme aux levres & aux paupieres. Or la cause pourquoy ces deux parties ne croissent point est le manque de chair qui doit fournir la nouriture au cuir qui la couure: & quant à la reünion elle se fait par seconde intention, au moyen d'vne cicatrice qui est comme vne chair endurcie, liant les extremitez du cuir diuisé.

5. Qui est vn cuir sans chair, couurant le gland ou balanus, pour le deffendre des iniures externes, à cause que sa chair est extremement delicate. Ce cuir se coupoit aux Hebrieux par l'ordonnance de Moïse, tant pour les discerner des Gentils & Idolatres, que pour leur enseigner à retrancher toute sorte de vices, notamment celuy de la concupiscence, dont cette partie est l'instrument: coustume qu'obseruent encore en ce temps les Iuifs & les Mahometans.

6. Faute de matiere semblable pour fournir à leur accroisse-

ment, & reparer ce qui a esté destruit.

7. Assauoir par premiere intention, sinon dans le bas âge.



APHORISME XX.

Si in ventrem sanguis præter naturam effusus fuerit, is suppuretur est necesse.

S'il tombe du sang contre [1] nature dans vne [2] cauité, il faut de necessité qu'il [3] suppure.

DISCOVRS.



OMME le propre du foye est de preparer le sang, aussi celuy des veines est de l'élaborer & conseruer, qui sont des offices qu'elles luy prestent, tellement necessaires, que si tost qu'il est abandonné d'elles, il se change en vne nature toute contraire à la sienne, contractant vne chaleur estrangere, luy qui estoit auparauant le siege de la naturelle, & la matiere de tous les esprits. I'entens auec nostre Hippocrate, lors qu'il sort de ses vaisseaux, soit par erosion, rupture, ou autre accidant, & qu'il s'épanche en quelque cauité du corps où il fait du seiour. Or il faut sçauoir que le sang sort de ses vaisseaux par l'ordre ou contre l'intention de la Nature, & en l'vne & l'autre maniere il s'épanche ou en grande, ou en petite quantité, tantost en vne cauité ample & manifeste, tantost en des espaces fort estroits, & que souuent il se dispose luy mesme: naturellement il s'épanche en grande quantité & dans vne cauité assez ample au ventricule droit du cœur pour seruir de nourriture au poulmon, & de matiere à l'esprit vital qui s'engendre dans le gauche. Il y a quelque chose aussi de naturel à l'épanchement de sang qui se fait en la matrice, aux purgations lunaires des femmes. Il s'épanche en petite quantité & à guise de rosée pour la nourriture du corps autour des chairs & fibres des muscles, voire mesme s'applique aux os, cartilages & autres parties froides & spermatiques. Contre nature il est épanché en petite quantité dans les echymoses & contusions, entre les cauitez & espaces des muscles qui sont plustost imaginables que palpables, puisque naturellement & en effet il n'y a parmy eux aucune cauité, attendu que tout y est plein & solide, sinon celles que le sang épanché par le froissement des veines capillaires s'y dresse luy mesme: icelles cessant d'estre, quand la chose qui les entretient est dehors. Le mesme sang s'épanche en quantité notable

en des cauitez amples & manifestes, comme le ventricule, la vessie, les intestins, la capacité de la poictrine, & autres : & là, dit nostre Hippocrate, il vient à suppuration, surquoy il faut entendre que le mot de suppuration se prend largement ou estroitement : en ce dernier sens il signifie le changement d'vn sang pourry en vn vray pus. Par le premier on peut entendre tout changement de sang degenerant de sa nature en quelque maniere qu'il se fasse, soit que de rouge il deuienne noir, de coulant caillé, d'égal diuisé, auquel sens doit estre entenduë la sentence de cét Aphorisme : car en effet tout le sang qui s'épanche és cauitez ne se conuertit pas en pus, mais seulement aux lieux qui luy symbolisent, & ont de la chaleur & de l'humidité comme luy; par exemple la capacité de la poictrine qui est le lieu des empyemes. Et l'on voit d'ordinaire que dans les intestins il ne noircit qu'au ventricule, & en la vessie il se caille : quelquefois mesme le sang coulant suiuant l'intention de Nature en quelques cauitez pour y estre retenu, contracte aussi bien pourriture que celuy qui s'épanche contre son ordonnance, comme il appert en la matiere lors qu'il y demeure plus qu'il ne doit, supposé quatre ou cinq iours : & celuy qui fluë contre son intention ne fait aucun mal quand il est mis promptement dehors, comme il appert en ceux qui pissent le sang par le froissement des veines des reins, ou par la debilité de leur faculté assimilatrice, quand ils ne peuuent s'appliquer celuy que les veines emulgentes leur portent auec l'vrine. Il arriue aussi que le sang qui s'épanche és espaces des muscles n'ayant que des seins fort petits qu'il se dispose de luy mesme, & se les forme auec le temps fort grands, ainsi qu'il apparoist aux inflammations des muscles quand elles tournent à suppuration. De ce Discours nous recueillons que puis qu'il arriue tant d'accidans de la retention du sang sorty de ces vaisseaux, nous taschions à le mettre dehors par tous moyens; qui est outre le prognostic le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. A La difference de celuy qui se dégorge naturellement au ventricule droict du cœur pour la nourriture des poulmons, & entretien de l'esprit vital, & de celuy qui sort reglément aux femmes par la matrice.

2. Assauoir en quelque insigne capacité comme le ventricule, la vessie, & autres que nostre Hippocrate appelle du nom de ventres.

3. Estant abandonné de la chaleur naturelle qui le conseruoit

en ses vaisseaux, & saisi de l'estrangere. S'il ne suppure parfaitement, du moins il degenere tousiours de sa nature, & cause de plus dangereux accidans que ne feroit la suppuration.



APHORISME XXI.

Insanis si varices, vel hemorrhoïdes superuenerint, insaniæ solutio.

Si les varices [1] ou les [2] hemorrhoïdes arriuent aux [3] furieux elles les deliurent de leur [4] manie.

DISCOVRS.



'Humeur melancolic qui fait portion pour vne quatriesme partie de la masse sanguinaire, est sans contredit le plus vil & mesestimé de tous, comme estant le plus pesant & moins spiritueux, ordonné seulement pour la nourriture des parties plus grossieres du corps; aussi on le compare à bon droit à l'Element de la terre, tant pour ce sujet que pour sa pesanteur & tardiueté, qui est qu'encore qu'il y ait aux humeurs vn meslange égal suiuant la proportion d'vn chacun, neantmoins la nature de celuy-cy est telle qu'il abonde plus aux parties basses, comme y estant porté de son poids elementaire, qu'il ne fait en celles de plus haute situation; ainsi comme au rebours l'humeur bilieux, quoy qu'épandu par tout, abonde plus en celle-cy qu'aux susdites, cause pour laquelle les parties hautes, parlant absolument, foisonnent tousiours plus en chaleur que les basses. Que si ce que ie viens de dire a lieu dans vn corps bien constitué où l'humeur melancolic n'excede point sa mesure, qui est d'estre en moindre quantité qu'aucun des autres, comme nous auons prouué sur le Texte 109. de l'Ecole de Salerne, *à plus forte raison doit-il pancher vers les parties inferieures, lors qu'il a contracté quelque vice, & qu'il dégenere de sa vraye nature, puis qu'outre le poids dont il se laisse emporter, il a pour ennemie la faculté expultrice de tous les membres, lesquels le chassent tant qu'ils peuuent au loin, notamment les parties nobles, comme les plus interessées, à cause de leurs esprits, lesquels il esteint par sa froideur, & les offusque par sa noirceur & obscurité; en quoy le cerueau a le plus grand interest, comme exerçant ses fonctions auec des esprits les plus simples & moins materiels de tous, puis qu'il est le siege où l'ame a estably ses plus*

hautes & principales facultez. Or si le sang melancolic, se multiplie tellement és vaisseaux, qu'en suitte il s'épanche en toute l'habitude du corps, ou bien s'arrestant en quelque viscere, comme dans la rate qui est son ordinaire retraite, il la fasse gonfler outre mesure, & échauffer en suite pour ne pouuoir ioüir du benefice de la transpiration, d'où force vapeurs de pareille trempe que l'humeur qui les enuoye, s'éleuent au cerueau, les esprits animaux sont offusquez, & les facultez blessées, assauoir l'imaginatiue premierement, & les autres en consequence: ce qui rend les hommes insensez & maniaques, ce vice croissant à mesure que l'humeur s'échauffant, & multipliant gagne le cerueau, & comme derogeant de sa premiere nature, ne tend plus vers son centre, assauoir vers les parties inferieures comme deuant, commençant, si l'on n'y donne l'ordre de bonne heure, par le delyre d'vne simple melancolie, & finissant en manie par assation du mesme humeur, à quoy Nature remedie par deux moyens, assauoir par les varices & les hemorrhoïdes, le premier desquels éloigne l'humeur melancolic du cerueau vers les cuisses & les jambes sans l'euacuer; l'autre luy donne finalement issuë par les veines du siege, & ainsi est ostée la cause des desordres qui viennent de la retention d'vn tel humeur & de l'euaporation de ses fumées, qui sont deux accidans qui peuuent arriuer au corps ensemblément ou separément, suiuant le cours que l'humeur peccant prend de luy mesme, ou que Nature luy donne, l'assemblant tantost en vn, tantost le diuisant & separant; à quoy fait aussi beaucoup la quantité, qui est telle par fois que tout ce qui excede ne peut tenir en vne seule place. De ces deux sortes de descharges l'hemorrhoïdale est preferable à la variqueuse, d'autant qu'en celle-cy, bien que le sang soit dauantage esloigné des parties nobles, il n'est pas euacué, comme dans l'autre par la seule industrie de la Nature; & là où il conuient y mettre la main, l'hemorrhoïde est bien plus aisément & seurement ouuerte que n'est la varice. Or quoy que ce soit nous pouuons profiter en cét Aphorisme, recueillant de sa doctrine qu'és maladies melancoliques nous deuons tousiours attirer à bas par les saignées, scarifications, frictions des cuisses, ouuerture des veines du siege, & autres.

Explication.

1. QVi sont dilatations des veines aux cuisses & iambes, causées d'vn sang épois & melancolic, parmy lequel il y a souuent de la pituite meslée; ainsi que les anourismes sont dilatations d'arteres.

2. Quand le sang melancolic est porté aux veines hemorrhoïdales qui se terminent au siege.

3. Assauoir à ceux qui sont possedez de melancolie, qui est vn delire sans fievre, lequel est de deux sortes, dont l'vne est vne simple melancolie accompagnée de crainte & de tristesse, qui a son siege principal en la phantasie; ce qui arriue quand l'humeur melancolic peche plus en qualité qu'en quantité. L'autre s'appelle manie, qui est pareillement vn delire sans fievre, mais auec audace & violance, où non seulement la faculté imaginatiue est blessée, mais aussi la raison & la memoire: ce qui arriue quand cét humeur peche en quantité & qualité tout ensemble.

4. Pource que tel sang coulant à bas & s'esloignant du cerueau les vapeurs noires qui le troubloient sont empeschées d'y monter.



APHORISME XXII.

Ruptiones, quæ ex dorso ad cubitum descendunt, venæ sectio soluit.

Les ruptures [1] qui descendent du [2] dos sur les coudes sont appaisées par la [3] saignée.

DISCOVRS.

SOIT que le foye trop chaud & les autres visceres de mesme euaporent au cerueau quantité de fumées qui se tournant en eau, découlent en suite sur les parties musculeuses posées au dessous: soit que le cerueau mesme, partie grandement froide pour ne pouuoir s'appliquer toute sa nourriture, en conuertisse vne grande part en excremens, desquels il se descharge comme dessus: les parties qui reçoiuent telles fluxions ne peuuent qu'estre beaucoup affligées à cause de l'extension qui s'y fait de necessité, n'y ayant point de conduits & egousts disposez à receuoir & descharger telles matieres: & plus ces parties sont pressées, plus la douleur est pressante & grieve. D'où vient que les fluxions qui se font proche les os & les iointures sont beaucoup plus difficiles à supporter que celles des chairs & muscles, tant pour estre ces endroits moins dilatables, que pour estre reuestus de membranes doüées d'vn sentiment fort vif & tres-exquis, lesquelles endurent d'insignes douleurs par reuul-

ſion & componction; celle-cy cauſée de l'acrimonie des humeurs qui ſont la bile ou la pituite ſalée: l'autre de leur abondance; accidans qui croiſſent à meſure que la matiere découle, & celle-cy coulant à meſure que la douleur l'attire ſur la poictrine deſia intereſſée. Ces fluxions continuant amenent de griefs & pernicieux accidans apres les legers, attendu que la matiere ayant croupy quelque temps, ronge l'extremité des vaiſſeaux qui aboutiſſent aux coſtes & aux lombes, & eſt cauſé de l'épanchement du ſang és eſpaces des muſcles que la matiere peccante a diſposée auparauant, tant par l'humeur premierement coulé, que par les vents y excitez par la chaleur & douleur, d'où ſe forment les plevreſies. Ie dis aucunefois, d'autant qu'elles n'arriuent pas de toutes fluxions, mais tant ſeulement de celles dont la matiere eſt plus amaſſée que diſſipée, & ſe iette ſur les coſtez, autour de l'eſpine ou des mammelles par quelqu'vn des vaiſſeaux qui nourriſſent ces parties. Que ſi la matiere eſt diffuſe & tient vn grand chãp, les plevreſies n'arriuent alors que rarement: partant, quoy que telles douleurs ne ſoient pas plevretiques, elles ne laiſſent d'affliger extrémement, & meſme conduire les malades au panchant de leur vie, par les veilles & inquietudes qu'elles donnent, notamment quand la fievre y eſt conioincte; à toutes leſquelles douleurs vn ſouuerain & preſſant remede eſt la ſaignée du bras, tant pour deſtourner le cours de l'humeur diſtillant, que pour euacuer celuy qui eſt deſia coulé ſur les parties affligées. Mais ſçauoir de quelle part on la doit faire, c'eſt dequoy pluſieurs controuerſent, les vns ſouſtenans qu'il faut prendre le coſté malade, les autres le ſain. La verité eſt qu'il n'importe gueres de quelle part on ſaigne quand la douleur eſt au milieu du dos, mais il eſt mal-aisé d'en rencontrer vne qui ne decline à droit ou à gauche, & ainſi ſe communique plus à l'vn qu'à l'autre. Ioint que noſtre Hippocrate parle de telles douleurs deſcendantes ſur l'vn des coudes, partant il faut neceſſairement définir de quel coſté l'on doit ſaigner. Pour à quoy ſatisfaire en peu de mots, ie dis que ſi l'on prend garde à la matiere coulée, l'on doit ſaigner touſiours du coſté meſme, & du lieu plus prochain, qui eſt la pratique ordinaire des Medecins en la plevreſie. Et quant à celle qui coule, ie diſtingue: car ſi elle fluë par vn conduit manifeſte tel qu'vne veine par où deſcend la matiere de la plevreſie, laquelle n'afflige qu'vn endroit ou deux; & quoy que violante, ſe tient en peu d'eſpace, lors le coſté meſme doit eſtre pris, ainſi comme deuant, & telle ſaignée deſtourne ce qui coule, & attire tout d'vn temps ce qui eſt coulé: mais où la matiere eſt legere & eſpanduë le long du dos & de quelqu'vn des coſtez, alors la ſaignée de la partie ſaine eſt plus de requeſte, comme deſtournant les fluxions vers les parties qui ont plus de force.

& de resistance. Ce qu'il faut sur tout pratiquer quand vn des bras se ressent de la douleur du costé où il est assis, crainte que la douleur que feroit la saignée estant iointe à la mauuaise disposition de la partie ne fust capable d'attirer tousiours fluxion nouuelle, sur tout quand il y a quelque commencement d'inflammation. C'est en ce sens qu'il faut entendre nostre Aphorisme, de la doctrine duquel nous apprendrons à ne point épargner la saignée en telles douleurs, mais la faire auec toute promptitude & diligence possible.

Explication.

1. A Sçauoir les fluxions qu'Hippocrate appelle ruptures, à cause que dans les fluxions les fibres des muscles se détachent douloureusement les vnes des autres pour faire place aux humeurs & aux vents qui se glissent dedans.

2. Ou plustost de la teste & des espaules : car la fluxion s'entend proprement d'vne partie superieure sur vne inferieure : comme celle qui vient d'vne inferieure à vne superieure, s'appelle transport.

3. Assauoir celle du bras particulierement qui décharge promptement le cerueau & les parties thoraciques, fait reuulsion & euacuation tout ensemble.



APHORISME XXIII.

Si metus atque mœstitia longo tempore perseuerent, melancolicum est signum.

Si la [1] peur & [2] tristesse durent long [3] temps, c'est signe de [4] melancolie.

DISCOVRS.



De voir vn homme triste & apprehensif pour quelque mal-heur qu'il preuoit tout prochain sans estre en son pouuoir de le destourner, il n'y a rien d'émerueillable, puisque les causes en sont euidantes. Et si nous considerons que tels accidans arriuent en la vie, qui feroient estimer sans esprit le plus resolu Philosophe du monde, s'il n'en tesmoignoit en quelque sorte des ressentimens, puis qu'il n'appartient qu'aux bestes d'estre sans passion aux sujets qui peuuent en donner; comme de s'y laisser aller est vne marque de grande foiblesse & lascheté

lascheté d'esprit en vn homme auquel pour estre estimé sage la mediocrité des passions est requise en bonne Philosophie, estant cette apathie ou impassibilité tant recommandée en l'Escole des Stoïciens, plustost imaginable que reelle, & laquelle quand elle se trouueroit, passeroit dans le commun sentiment plustost pour brutale, que pour humaine. Mais lors que telles passions s'attachent tellement à l'esprit qu'il ne peut s'en déprendre, & que leur durée semble n'auoir point de fin, ou que mesme sans vn manifeste sujet on s'y plonge outre mesure; lors il est necessaire d'en rechercher la cause, & l'ayant trouuée, inuenter des remedes pour la retrancher. Or c'est vne chose auoüée de tous Medecins & Philosophes, que les mœurs & habitudes de l'esprit, suiuent le temperament du corps, comme celuy-cy dépend des humeurs qui le nourrissent: des humeurs se font les esprits lesquels ne seruent pas seulement de moyen & d'vnion aux diuerses natures du corps & de l'ame; mais aussi sont les instrumens que celle-cy employe à l'exercice de ses fonctions; elle qui est incorporelle & sans matiere ne pouuant agir en vn sujet materiel, que par les instrumens qu'il luy fournit luy mesme, lesquels estans corporels sans paroistre tels, seruent comme de mains à la substance incorporelle pour reünir les substances corporelles, depuis les plus legeres iusques aux plus terrestres & materielles. Plus les esprits sont simples & rafinez, plus se fait parfaitement les actions qu'ils entreprennent, comme au contraire plus ils sont grossiers & soüillez de quelque meslange, moins leurs operations reüssissent. Or est-il que ce qui rend les esprits plus terrestres est la vapeur, laquelle estant d'vne substance fort grossiere à leur comparaison, bouche en partie les nerfs portiers de la puissance motrice, d'où non seulement l'action est lente, attendu qu'ils ne peuuent passer legerement & promptement aux parties qui en ont besoin; mais aussi les fonctions de l'ame reçoiuent vn empeschement insigne, d'où vient que sans cause exterieure & manifeste elle se laisse aller à diuerses passions, comme à la peur & tristesse, lesquelles continuant, tesmoignent suiuant nostre Hippocrate, le domaine de la melancolie, soit qu'elle ait son siege au cerueau, ou qu'elle soit diffuse par tout le corps, ou retenuë seulement à la ratte, qui sont les sieges des maladies melancoliques, desquelles celle de la ratte se nomme hypocondriaque: ces deux passions rapportans leurs causes, l'vne, assauoir la peur, à la qualité de la vapeur melancolique offusquant le cerueau, & faisant paroistre specialement en dormant, des spectres hideux & espouuantables: l'autre qui est la tristesse, au peu d'esprits & de chaleur des melancolics, estant l'effet de l'humeur qui leur domine de les diminuer comme celuy du sang de les multiplier: aussi nous voyons les sanguins naturellement

ioyeux, à raison de l'abondance des mesmes choses dont les autres ont disette. Or d'autant que la melancolie qui perseuere longuement & rend l'homme triste & paoureux, peut aisément dégenerer en folie & rage, notamment en cette espece que l'on appelle lycantropie; lors que le mal est reconnu l'on doit luy faire effort auec remedes puissans & frequens, surtout quand la longueur & perseuerance des accidans, font connoistre qu'il est tourné en habitude, laquelle quoy que difficilement corrigible, peut estre aussi bien changée auec le temps comme elle a changé auparauant le temperament naturel; qui est outre le prognostic, l'vtilité que nous pouuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est, suiuant Aristote, *ch. 5. liu. 2. de sa Rethorique*, vne angoisse d'esprit, procedante d'vn mal que l'on se phantasie pouuoir causer la mort, ou quelque grande misere dont on est menacé prochainement: car par exemple, la mort est naturellement terrible & redoutable à qui que ce soit; neantmoins sur l'esperance qu'elle ne doit arriuer de long temps elle n'est apprehendée de guere de personnes, que quand elle est preste d'arriuer.

2. Qui est vn pensement profond des choses qui affligent ou peuuent affliger, declaré par vne morne taciturnité.

3. Sans qu'il y ait aucune cause manifeste de ces passions, soit du dedans, comme de douleurs & de maladies; soit du dehors, comme perte de biens, d'honneur, de vie, d'amis & plusieurs autres.

4. Qui est tantost prise pour maladie d'esprit, tantost pour l'humeur qui la cause, lequel estant terrestre & noir, souille de sa vapeur la pureté des esprits, lesquels ne representent en la phantasie que des choses tristes: ioint que d'ailleurs ceux-cy sont diminuez, & rendus moins vigoureux par le froid qui l'accompagne, d'où les hommes estans moins actifs deuiennent paresseux & sedantaires, consequemment tristes & craintifs.



APHORISME XXIV.

Si quod gracile intestinum perfectum sit, non coalescit.

Si quelqu'vn des menus [1] intestins est couppé, il ne se [2] refait point.

DISCOVRS.

SI la diuersité des substances que l'on remarque en la suitte des intestins n'auoit premierement appris la difference qui s'y trouue, il n'y a personne qui ne prist cette grande continuité depuis le ventricule iusques au siege, que l'on dit égaler sept fois la longueur du corps, pour vn seul intestin: mais quand outre la certitude de la part des substances on a consideré la diuersité des fonctions dont ils sont les instrumens, outre les autres differences de moindre consequence, comme de la grosseur, figure, situation, & de ce que les vns & les autres contiennent, on est contraint d'aduoüer qu'entr'eux il y a par tout vne notable distinction, sinon Mathematique, du moins Physique. La difference plus commune des intestins est des gros & des menus; & la particuliere est de les diuiser chacun en trois, comme sçauent les Anathomistes, n'estant icy besoin d'en donner les noms ny la description: il suffit de dire que ces parties sont tellement necessaires à la vie, quoy qu'estimées à raison de quelques vns de leurs usages les plus viles & abiectes du corps, que la solution de leur continuité est mortelle, tant par la douleur qui en prouient, estans membraneuses & consequemment d'vn sentiment fort vif, que pour l'action qui est empeschée, assauoir la distribution de l'aliment aux menus boyaux, & la retention & excretion de l'excrement aux gros: ioint la difficulté de la garison en tous, notamment aux menus, attendu que les gros entr'autres choses estans charneux aussi bien que membraneux souffrent estre recousus quand ils sont coupez: mais les menus, iamais; pource qu'ils sont membraneux simplement, & comme tels ne peuuent endurer de ponction sans grands accidans: & de plus leur sentiment exquis est cause par accidant qu'ils ne peuuent souffrir de suture, quand d'ailleurs elle pourroit se faire seurement, à cause de l'air mesme qui leur est douloureux, & dont l'abord les mortifie & fait noircir en peu de temps. Cette difficulté, ou plustost impossibilité, est cause que les playes

en sont mortelles, specialement celles de l'intestin communément nommé Ieiunum (que l'on pourroit en nostre langue dire affamé) tant à cause de la multitude & grandeur des vaisseaux qu'il contient, qu'à raison de sa tunique qui est fort mince & nerveuse: ioint qu'il reçoit prochainement la bile qui coule du duodenum qui est au dessus, laquelle luy est plus mal-faisante qu'aux autres, à cause de sa continuelle vacuité: adioustons le voisinage du foye qui se rend sensible & compatible à sa douleur. Mais à dire vray les deux autres de sa classe estans blessez le danger n'est guere moindre de leur blessure que de la sienne: car tous contiennent & distribuent le chile, lequel s'épanche par leurs playes en la capacité du ventre. C'est pourquoy en telles playes on doit asseurément declarer la consequence du peril: car bien que la mort n'arriue pas soudain comme aux playes profondes du cœur & du cerueau; neantmoins elle est indubitable peu apres, pource que l'inflammation & gangrene se logent aysément en des parties fort humides & sensibles. Voila le profit que l'on doit faire de la lecture de cét Aphorisme.

Explication.

1. LEs menus boyaux sont trois en nombre, assauoir le Duodenum, le Ieiunum, & l'Ileon: les gros sont aussi trois, le Cœlum, le Colon, & le Rectum.

2. Ny par premiere, ny par seconde intention, attendu que tels intestins sont purement membraneux, & que les membranes sont naturellement seches, consequemment ne se peut former de cal, lequel ne se fait que d'humidité époissie: ioint que quand cela seroit faisable, l'humidité des matieres, & plus encore l'acrimonie de la bile en empescheroit l'effet.



APHORISME XXV.

Erysipelas foris intrò conuerti, malum: intus verò foras existere, bonum.

Quand les erysipeles passent du dehors au dedans cela n'est pas
1 bon: mais si elles passent du dedans au dehors il est fort
2 bon.

DISCOVRS.

EN toutes maladies humorales, soit vniuerselles, comme les fievres, soit particulieres, comme les abscés & tumeurs, il n'y a rien qui doiue plus resiouïr que de voir la Nature robuste pousser dehors les matieres qui la greuent; comme aussi d'autre part il n'y a rien plus affligeant que de voir la mesme matiere apres auoir fait quelque montre de sortie, disparoistre en vn instant, & retourner d'où elle est partie auec pire condition pour le corps qu'auparauant; pource qu'ayant esté poussée dehors par vn effort imparfait de Nature, & ainsi estant abandonnée d'elle, si elle retourne en fin sur ses brisées, elle se iette aux parties qui l'ont chassée auec vn nouueau degré de malice, acquis hors de son propre lieu par l'abondance de la chaleur naturelle & l'inuasion de l'estrangere: ioint que la partie qui n'a pû continuer son premier effort, semble de necessité deuoir succomber pour n'en pouuoir entreprendre vn second. Hippocrate nous enseigne cecy clairement par l'exemple de l'erysipele, tumeur faite de bile, autant dangereuse à cause de sa mobilité, par laquelle elle se peut ietter sur quelque partie considerable au détriment & destruction du tout, que de son acrimonie, laquelle mord, point & vlcere les parties où elle tombe, & s'attache comme il paroist sur le cuir és vlceres & éleuations qu'elle y fait auec vne insigne douleur, mesme suiuant son abondance ou malice, cause mortifications & gangrenes aux lieux où elle est logée; d'où l'on peut bien inferer que si elle fait les rauages sur le cuir, & autres parties externes de peu de consequence, au prix des internes, & qui de plus sont faites d'vne trempe assez dure pour mieux resister aux iniures des maladies, & où d'ailleurs l'air exterieur peut amortir vne partie de sa chaleur: quel dommage elle peut apporter aux internes plus nobles, plus sensibles & moins idoines à souffrir, vû mesme que sa chaleur croist d'autant plus qu'elle est profondément cachée dans les visceres. Le mesme se peut entendre des phlegmons, & autres tumeurs contre nature: mais de ces deux particulierement. Ce que nous disons des tumeurs, se peut bien entendre aussi de tous autres mouuemens de Nature, soit qu'elle opere de son pouuoir absolu, soit par contrainte & irritation, ou d'vn effort meslé des deux, esquels il est toujours plus à propos de voir sortir que rentrer la matiere nuisible: & bien que les excretions du dedans au dehors ne soient pas tousiours salutaires, mais quelquefois sont signes & auant-couriers de la mort, comme les sueurs qui viennent hors de temps & à la ruine des forces aux fievres ai-

gues, comme aussi les exanthemes & charbons aux fievres malignes ; lesquels sortent plustost par multiplication de la cause maladiue, que par effort de Nature operant droitement ; neantmoins on voit échapper beaucoup plus de ceux-là que de ceux ausquels telles marques ne peuuent sortir, ou estans sorties disparoissent peu apres. D'où nous concluërons auec nostre Hippocrate, que les mouuemens qui se font du dedans au dehors, sont tousiours plus seurs & salutaires que les contraires ; en quoy imitans la Nature qui garantit tant qu'elle peut les parties nobles, aux despens des moins nobles, nous attirerons au cuir la moins noble de toutes, & le deschargeoir commun les matieres qui se pourront attirer par frictions, cornets, ventouses, & autres ; qui est le profit qu'en suite du prognostic nous recueillerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire qu'il ne faut iamais repousser les matieres que Nature met dehors, surtout quand elles sont copieuses, acres & malignes, & que quelque partie noble, ou de grande importance pour la vie est affligée : car c'est le moyen d'augmenter les inflammations des visceres, & estoufer les parties nobles : comme si dans la pleuresie, aux inflammations du poulmon & du foye on vouloit repercuter : i'entens vser en dehors de remedes topics trop rafraichissans ; comme ceux qui restraignent & rafroidissent : car on peut bien appliquer par fois quelque chose de froid, comme vn oxycrat, plustost pour temperer que pour reparer.

2. Comme cause & comme signe : comme cause, d'autant que les parties internes sont garanties du dommage que leur causoit le seiour de telle matiere. Comme signe, d'autant que les forces de Nature sont declarées, en ce qu'elle sçait chasser à propos les matieres nuisibles d'autour des visceres.



APHORISME XXVI.

Quibus in febribus ardentibus tremores fiunt, delirio soluuntur.

Ceux ausquels arriuent des [1] tremblemens aux fievres [2] ardantes en sont deliurez par le [3] delire.

DISCOVRS.

DEVX accidans assez ordinaires aux fievres aiguës, notamment aux malignes & mortelles, sont le tremblement & le delire: le premier, deuancier de la conuulsion; le second, de la phrenesie, estans à vray dire tous deux les diminutifs de ceux-cy. Or le tremblement se fait quand la matiere fievreuse, supposé la bile qui boult és veines, estans transportée comme vne vapeur aux nerfs, les pique & irrite, dont ils troublent & agitent du mesme mouuement les muscles où ils sont inserez, ce qui proprement n'est pas tremblement, que l'on définit vn symptome de la faculté motrice, causé de froid, mais plustost mouuement conuulsif, appellé tremblement pour sa ressemblance auec le susdit, lequel procede d'vne contraire cause. Que si ces vapeurs sont transportées des nerfs au dedans du cerueau, lors elles troublent les forces, & causent le delire, qui est en effet vn mal pire que le tremblement, à cause de la dignité de la partie interessée. Mais pour l'ordinaire l'vn & l'autre se rencontrent ensemble; voire le tremblement est beaucoup plus grand quand le delire est arriué qu'il n'estoit auparauant. Ce qu'outre l'experience iournaliere, la raison nous apprend, pource que le principe estant affecté, tout ce qui dépend de luy compâtist à son infirmité: ainsi dans les fievres nous sentons les arteres auoir vn batement extraordinaire, pource que le cœur est violanté. Le foye estant malade les veines ne peuuent parfaitement elaborer le sang. I'ay dit que le tremblement & le delire pour le plus souuent se trouuent de compagnie: car si quelquefois le contraire n'arriuoit, on pourroit conuaincre de fausseté nostre Hippocrate, lequel n'a rien mis en ses Aphorismes, que la longue experience ne luy ait fait connoistre, & qu'il n'ait frequemment remarqué. C'est pouquoy pour interpreter son dire, il faut sçauoir que le delire peut estre auec la fievre, ou luy succeder. Quant à celuy qui est auec la fievre, rarement il est sans tremblement, i'entens les secousses, tressaillemens, & mouuemens inegaux des nerfs, que le commun appelle poulx conuulsifs fort improprement, sur tout quand le delire est grand, & approche de la phrenesie, ou que le tremblement a precedé. Quelquefois pourtant le delire peut estre si leger, que la matiere passant des nerfs à la substance du cerueau pour s'exhaler, & trauersant ses ventricules, le premier accidant cesse, & celuy-cy suruient, mais il est de peu de durée; ce que i'ay vû arriuer bien que rarement. Pour le delire qui succede à la fievre, il n'y a point de doute que le tremblement cesse cependant qu'il dure, d'autant que la matiere qui le causoit estant chassée, il n'y a rien qui puisse irriter les nerfs & déprauer la iustesse

de leurs mouuemens : & tel delire reste, ou de la maligne impression que le cerueau a reçeu de la fievre, qui a fait desordre en son temperament, ou du peu d'esprits qui luy restent pour bien faire ses raisonnemens : ce que i'ay remarqué par certaines années estre arriué dans les fievres ardantes à la plus part des malades, aucuns desquels i'ay vû plus de six semaines apres en des extrauagances pareilles à celles qu'ils auoient durant la violance de leurs fievres. Auquel dernier sens doit estre, à mon aduis, entendu cét Aphorisme ; de la doctrine duquel nous apprendrons à prognostiquer en semblable cas, en suspendant nostre iugement sur le delire accompagné de fievre & tremblement, mais asseurans la garison de ceux qui extrauaguent apres que la fievre les a quittez ; ce qui donne estonnement à leurs proches, plusieurs croyans que la fievre n'est pas délogée tant que dure cét accidant.

Explication.

1. A Sçauoir des tressaillemens & mouuemens dereglez des nerfs & des muscles, affectez en leur principe par transport de la matiere peccante des veines aux nerfs & au cerueau.

2. Qui sont fievres bilieuses des plus aiguës, dont la matiere se pourrit aux grands vaisseaux, & qui souuent sont accompagnées de mauuais & dangereux symptomes, entre lesquels sont le delire & la phrenesie, qui arriuent rarement auant que de se faire sentir par le tremblement des nerfs.

3. Ce qu'il faut entendre dans la fievre du delire, qui est leger & passager : mais il se peut mieux expliquer de celuy qui reste quand la fievre s'est absentée, à cause de l'impression qu'elle a laissée au cerueau pour l'auoir trop desseché, ou diminué ses esprits.

APHORISME XXVII.

Quicunque empyi aut hydropici vruntur, aut secantur, si pus & aqua vniuersim effluxerit, omnino moriuntur.

Toutes & quantes fois que les [1] empyiques ou [2] hydropiques sont cauterisez, ou incisez, si leur pus ou leur eau sortent tout à la fois, ils [3] meurent asseurément.

DIS-

DISCOVRS.



I dans les euacuations immoderées de l'vrine & des gros excremens qui se font par les voyes ordinaires que Nature leur a disposées, on tombe par fois en des défaillances à cause d'vne quantité de faux esprits, & d'vne chaleur comme indifferante à la naturelle & à l'estrangere, qui s'exhalent auec, il n'y auroit rien d'émerveillable que mesme accidant arriuast aux hydropisies & empyemes quand les matieres peccantes ayans libre sortie par l'ouuerture qu'on leur fait sont euacuez toutes à la fois, attendu que comme aux excremens naturels il s'y trouue quantité de chaleur estrangere, & de faux esprits, lesquels estans dissipez font place au froid exterieur, lequel arriuant à coup inuestit les parties qui estoient auparauant, quoy qu'à leur dommage, eschauffées des matieres qui les enuironnoient. Mais de dire que la mort arriue de telle euacuation, c'est vne proposition estonnante, & qui choque d'abord le sens commun, d'autant que la santé doit lors arriuer quand la cause du mal est mise dehors, & plustost elle est esloignée, plus promptement aussi l'on iouït de ce benefice; laquelle chose ayant lieu en toutes maladies humorales, doit estre ce semble, principalement obseruée en celle-cy, où le pus & les eaux font d'autant plus de mal, que plus ils croupissent en la poictrine & au ventre; le pus infectant en l'empyeme les esprits vitaux, & l'eau rafroidissant en l'hydropisie le foye, & empeschant la production des esprits naturels qui se font auec le sang, & l'vne & l'autre de ces matieres causant vne extréme difficulté de respirer. Ces raisons seroient plausibles si elles ne combattoient la verité que nous confirme l'experience és operations & épreuues qui s'en font; où tant s'en faut que ceux ausquels on tire tout à fait & à vne seule fois les eaux ou le pus qui sont causes conjointes du mal, échappent, que ceux mesmes que l'on euacuë par parcelles, mais trop frequemment ne laissent de mourir: comme ceux pareillement qui sont euacuez rarement & à petites fois, voire en telles operations si la plus part des empyics échappent; d'autre part on voit mourir presque tous les hydropics en quelque sorte & maniere que l'on ménage leur euacuation. Puisque donc l'experience conuainc les vray-semblances cy-dessus, il faut chercher des raisons confirmatiues d'vne verité si connuë. C'est chose certaine que l'euacuation soudaine des matieres peut bien abatre les forces, & causer défaillance, comme nous auons dit, mais non pas la mort, s'il n'y auoit que les faux esprits qui s'exhalassent. Il faut donc premier qu'elle arriue que la chaleur naturelle déperisse, ce qui ne se fait que

Zzzz

par les eſprits vrais, leſquels s'exhalent des extremitez des arteres entr'ouuertes par l'acrimonie du pus & des eaux ſalées, leſquels pourtant bouchent les extremitez ſuſdites pendant le ſejour qu'ils y font : que ſi l'on en fait euacuation peu à peu, les viſceres, comme écartez les vns des autres, ſe raprochent, & bouchent eux meſmes les vaiſſeaux, faiſans au ſalut du malade, ce que le pus & les eaux faiſoient à ſon dommage. Et quant à ce que l'on peut dire que la retention de ces matieres eſt touſiours dommageable, l'on reſpond que de deux maux il faut euiter le plus grand, & que la diſſipation des eſprits eſt beaucoup plus dangereuſe que la retention des excremens: ioint qu'à meſure de l'euacuation de la matiere peccante, ce qui reſte dedans deuient moins mal-faiſant par le rafraichiſſement qu'il reçoit de l'air exterieur, lequel corrige ſa pourriture, eſtans la reſpiration & tranſpiration plus libres que deuant. Mais d'où vient qu'il meurt plus d'hydropics que d'empyics, vû la qualité diuerſe des matieres, du ſiege qu'elles tiennent, & des parties autour deſquelles elles ſont logées ? car quant au pus & matiere ſemblable l'on ſçait aſſez qu'il a plus d'acrimonie que les eaux, & que ſa pourriture teſmoignée par ſa puanteur eſt plus mal-faiſante : que la matiere de l'empyeme eſt plus haut logée que celle de l'hydropiſie où elle bleſſe le cœur & les poulmons par ſon attouchement, & le cerueau par ſes vapeurs ; que les parties intereſſées en l'empyeme, ſont les poulmons, fort aiſez à vlcerer, & le cœur, lequel pour la proximité reçoit la pourriture, qui ſoüille & reſtraint les eſprits. Là où dans l'hydropiſie il n'y a que du vent & des eaux, matieres moins ſuſceptibles de pourriture, que le ſang dont eſt fait le pus, le ſiege d'icelles plus eſloigné du cœur & du cerueau, qu'en l'empyeme, & les parties intereſſées, le foye & les inteſtins dont ceux-cy ſont ignobles, & l'autre partie noble à la verité, mais non en tel degré que le cœur & le cerueau. A quoy ie reſpons, que pour certain le ſang corrompu contracte vne pourriture beaucoup plus mal-faiſante que les eaux : mais auſſi qu'à cette cauſe ſe faiſant ſentir violamment, on a ſoin de luy donner promptement iſſuë : & quant au ſiege du mal on peut en dire le meſme, pource qu'eſtans les parties plus nobles inueſties, & les eſprits fort diminuez, on eſt plus fortement touché que quand les parties moins nobles ſont attaquées, ce qui fait chercher promptement le remede, au retardement duquel il y a peril. Quant à la nature des parties, on peut dire que jaçoit que la chair du poulmon ſoit fort aiſée à ſe corrompre, auſſi ſa nourriture peut eſtre promptement arreſtée, à cauſe de la pureté du ſang dont il ſe nourrit, & des eſprits que le cœur luy fournit pour ſon entretien. Quant au cœur, qu'il eſt d'vne trempe fort dure & épaiſſe, & de plus enuironné du pericarde ; de ſorte que le pus ne luy peut ſi toſt mal-

faire : ioint qu'estant la fontaine de la chaleur naturelle, il resiste mieux à la pourriture qu'autre partie qui soit ; au contraire la matiere de l'hydropisie estant moins maligne, loge plus bas, & auoisinant les parties moins nobles, se fait aussi moins sentir que l'autre, qui est cause que bien souuent on cherche les remedes trop tard & quand le mal est confirmé tout à fait. Mais à mon aduis, ce qui rend ce mal plus funeste que l'autre, est que dans l'empyeme la matiere s'épand au ventre moyen par vn effort de Nature, la chassant en cette capacité pour la descharge d'autres parties, comme du poulmon aprés son inflammation, ou du costé en suite de la pleuresie, ou du gosier apres la squinance ; là où dans l'hydropisie la matiere s'engendre ordinairement dans le ventre par le vice du foye trop endurcy, bruslé ou rafroidy ; quelquefois aussi de la rate, & de la matrice, ausquelles parties le foye compâtist, & iamais l'hydropisie n'est confirmée, que premierement il ne soit vicié. Que si l'ouuerture se faisoit aux hydropics aussi promptement qu'aux empyics, auant que les parties destinées à la coction fussent gastées, il en eschapperoit pour le moins autant que des autres, pourueu seulement que l'on obseruast le precepte de cét Aphorisme ; de la doctrine duquel nous apprendrons qu'aux empyemes & hydropisies garissables par le fer ou le feu, l'on doit faire des euacuations à petites fois, & rarement, assauoir vne fois le iour, à la quantité de quatre ou cinq onces du commencement ; puis en suitte quelque peu plus ; mais iamais n'exceder vne liure.

Explication.

1. A Sçauoir ceux qui ont vn amas de pus en la capacité de la poictrine, dans lequel le poulmon est tout embourbé : tel amas s'appelle proprement empyeme, nom duquel on attribuë souuent à tous autres grands abscés, mais improprement.

2. Comme ainsi soit qu'il y ait trois sortes d'hydropisies, à sçauoir la charneuse, la venteuse & l'aqueuse, nostre Hippocrate entend parler de celle-cy, où il est question de l'ouuerture du ventre, que communément on appelle Paracentese, laquelle se fait trois doigts au dessous du nombril, à costé, suiuant la methode qu'en donnent tous les Autheurs ; ainsi que l'empyeme s'ouure entre la trois & quatriesme, ou entre la quatriesme & cinquiesme coste, trois doigts du moins esloigné de l'espine. En l'vne & l'autre de ces maladies au lieu de fer on

peut vser de cauteres, actuels ou potentiels, notamment en l'empyeme.

3. A cause de la dissipation trop soudaine de la chaleur & des esprits, dont les forces tombent soudain, & ne peuuent se remettre en apres. Outre quoy si le foye est scirrheux il tire à bas par sa pesanteur le diaphragme, & par compassion les parties au dessus, n'estant plus soustenu des eaux dans lesquelles il bagnoit.



APHORISME XXVIII.

Eunuchi podagrâ non laborant, nec calui fiunt.

Les [1] chastrez ne deuiennent point [2] gouteux ny [3] chauues.

DISCOVRS.



PLVS ie vieillis en l'art, plus i'admire la bonté de Nature à l'endroit des hommes, vû que non contente d'honorer de ses faueurs ceux qui n'ont point derogé de l'estat auquel elle les a fait naistre, elle gratifie de beaucoup de biens ceux qui estans nais hommes dechéent par la perte de leur virilité dans vn estat le plus raualé que l'on puisse imaginer, qui est d'estre beaucoup inferieurs aux femmes, & autant haïs d'elles comme méprisez des vrais hommes : i'entens les chastrez, la plus part gens sans esprit & sans cœur, consequemment inutiles à tout, & autant mal propres aux affaires de guerre & d'Estat, comme incapables de celles de la maison. Telles gens donc ne laissent pas de trouuer la Nature fauorable, quoy qu'ils viuent contre son intention, demeurans en vain au monde, où iamais elle n'a rien produit que pour vne fin, laquelle reciproque tousiours au bien : ainsi la castration a ses commoditez, pour lesquelles rechercher par épreuue, il faut vn esprit fol & entierement abesty. Celles-cy sont deux, assauoir de n'estre attaint de pelade à la teste, ny de goute aux pieds : si bien qu'ayans les deux extremitez saines, il est à supposer que le reste des parties iouït d'vne santé passable ; entant que le temperament & complexion de leurs corps le peuuent permettre. L'on donne plusieurs raisons de cecy, entr'autres pour ce qui est de la goute ; que les chastrez n'exercent point l'acte Ve-

nerien, lequel debilite extremement les iointures, pource qu'eſtans parties ſpermatiques elles ſont entretenuës de la meſme ſubſtance dont ſe fait la ſemence, laquelle eſtant diuertie ailleurs dans le congrés, celles-cy deſia naturellement plus froides & plus foibles que les autres parties, ſont fruſtrées de leur plus familiere nourriture. De plus, eſtans d'vne temperature froide, ils ne ſont pas ſi ſubiets aux fluxions que les perſonnes plus chaudes, de la matiere deſquelles, iointes à la debilité ſuſdite les goutes ſe forment. I'adiouſte encore qu'à raiſon de leur froideur ils ne ſe portent point aux exercices violans qui eneruent extremement ces parties, leſquelles eſtans affoiblies attirent ſur elles, ſuiuant les loix ordinaires du corps la plus part des ſuperfluitez des autres membres; non plus qu'aux débauches & excés de vin, qui cauſent la plus part de ces maladies: voire ie dis qu'eſtans froids & humides ils peuuent boire auec plus d'aſſeurance que les hommes parfaits, eſtans quant au temperament, comparez aux vieillars, comme ceux-cy aux ieunes. Quant à la cheute du poil dont ils ont priuilege de n'eſtre point incommodez, il faut recourir aux cauſes d'icelle qui ſont deux, aſſauoir le deffaut d'excrement propre pour l'engendrer & entretenir, & ſa mauuaiſe qualité. Pour la premiere cauſe, elle vient de ce que le congrés deſſeiche tout le corps, conſequemment le cerueau, ſuiuant ſa proportion, d'où vient que quantité de matiere ſeminale que pluſieurs ont tenu couler du cerueau ſeul eſtant conſumée; cette partie qui d'ailleurs eſt tres-humide, a peu d'excrement propre à la generation du poil. Pour la ſeconde il conuient pour engendrer le poil, que la matiere ſoit propre, & n'ait aucune pourriture à laquelle ſont ſubiets les hommes meſmes les plus continans, à cauſe de la chaleur & humidité, principes de corruption, qui ſe trouuent en ces excremens, laquelle augmente de ſurcroiſt en ceux qui ſont échauffez d'vne chaleur Venerique. De plus, les chaſtrez eſtans froids n'ont pas les pores du cuir dilatez, qui eſt vn effect de chaleur, au moyen de laquelle dilatation la chute du poil eſt auancée. Or ſi les chaſtrez ſont touſiours garantis de cette derniere incommodité, faiſans paroiſtre Hippocrate veritable en ſon dire, ils le rendent ſouuent menteur, quant aux goutes, dont pluſieurs de leur claſſe ſont affligez en ce temps, & l'eſtoient meſme du temps de Galien, leſquels menans vne vie oiſiue, & faiſans bonne chere, taſchans ſur tout d'échauffer leur ordinaire froideur par l'vſage des vins delicieux, détruiſent leur chaleur naturelle auſſi bien que ceux qui perdent leur ſemence, & font multiplier les excremens dont ils ſont

assez pleins d'eux mesmes: bien dauantage, plusieurs d'entr'eux ainsi que des singes, veulent imiter les vrais hommes en l'acte Venerien, & iaçoit qu'ils ne facent point de semence, ils ne laissent par fois d'auoir l'erection de la verge, causée de certains vents qui se forment és ligamens cauerneux quand ils sont échauffez, & ietter quelque humeur blancheatre, equipolant à de la semence, qui leur donne certain chatoüillement. Mesme il s'est trouué des femmes & filles si dénaturées que d'accoller telles gens, & trouuer en leur amour quelque sorte de satisfaction, dont le plus grand & principal point est souz esperance de ne point conceuoir. De telles femmes nous fournit exemple le Poëte Martial, comme aussi des chastrez qui en ont entretenu. Aussi pour obuier à ces accidans les Eunuques qui ont parmy les Turcs les filles & femmes en garde, sont aussi bien mutilez du membre viril que des testicules. Or de dire qu'à telles gens l'acte Venerien qu'ils exercent puisse porter semblable preiudice qu'aux hommes entiers, cela ne se peut, attendu que la matiere qu'ils euacuent au congrés n'est qu'vne simple humidité, poussée de quelque vent, là où dans la vraye semence il y a quantité d'esprits, dont la perte est beaucoup plus considerable que celle de l'humeur dont il y a si petite quantité qu'elle ne merite pas que l'on en face mention. Ainsi de cette part ils ne sont pas subiets aux goutes, qui estoit la cause principale qui les faisoit venir du temps du grand Hippocrate, où le luxe & intemperie de bouche n'estoient pas communs comme ils ont esté depuis; lesquelles en ce temps sont cause de la plus part de telles maladies. De sorte que si les chastrez se laissent aller aux excés & débauches comme les vrais hommes, ils seront saisis des goutes aussi bien qu'eux. Que si par fois ils deuiennent chauues, ie n'en attribuë point la cause à l'exercice Venerien: mais elle peut venir d'autre part, comme de la pourriture des excremens engendrans le poil. Or quoy que cét Aphorisme ne se trouue pas tousiours veritable à present, il est à supposer qu'il en estoit autrement du temps d'Hippocrate; de la doctrine duquel, outre ce que dessus, nous apprendrons qu'vn des principaux secrets pour euiter les goutes, outre la sobrieté, est de se mesler rarement auec les femmes, qui est vn moyen plus expediant que de se faire chastrer.

Explication.

1. QVi sont proprement ceux à qui les testicules sont ostez, & improprement ceux ausquels de ieunesse

ils sont écachez, comme aussi ceux qui de naissance sont tellement froids, que hormis la conformation de ces parties ils ressemblent aux hommes en toutes choses.

2. Pource que ne faisans point de semence, la matiere d'icelle passe en la nourriture des parties spermatiques, dont les iointures font part, lesquelles pour cette cause estant fortes resistent à la cheute des humeurs superflus dont les chastrez abondent.

3. Pource que leur cerueau n'est pas desseché par le congrés, partant l'excrement qui nourrit le poil se trouue à suffisance, & ne se corrompt pas aisément à cause du froid. De plus, ils ont le cuir épois & les pores fort serrez.



APHORISME XXIX.

Mulier podagrâ non laborat, nisi ipsam menstrua defecerint.

La femme [1] n'est point subiette à la [2] goute si les purgations menstruelles ne sont [3] arrestées.

DISCOVRS.



C'EST vn grand benefice de Nature aux femmes, lesquelles à cause de leur froideur, amassent beaucoup plus de superfluitez que les hommes, d'auoir pour mois & lunaisons des descharges, à la faueur desquelles elles iettent non seulement le sang qui leur sur-abonde, mais aussi toutes autres impuretez qu'elles amassent, lesquelles se dégorgent de toutes les parties és veines de la matrice pour sortir de compagnie auec le sang superflu. L'vtilité de ce flux se connoist par exemples contraires, assauoir aux femmes, peu ou mal reglées, & en celles qui ayans l'âge de l'auoir n'en ont point encore fait experience, lesquelles suiuant l'humeur qui peche en elles, & les parties qui souffrent en cette retention, sont subiettes à plusieurs maladies & incommoditez, qui sont en si grand nombre, que presque toutes celles des femmes viennent ou de la retention, ou de l'euacuation immoderée de ce sang. I'excepte vn petit nombre de celles qui sont tellement bien composées, que iamais elles n'ont souffert rien de semblable, pour n'engendrer aucun sang inutil, & n'en auoir que de loüable, qu'elles employent

tout à leur nourriture, comme aussi celles qui ont leurs descharges fort petites & ne sont reglées tous les mois, non pour aucun vice ou mauuaise disposition de leur corps, mais à cause d'vne maniere de vie écharce & penible, comme vne grande partie des villageoises qui trauaillent beaucoup, & viuent petitement, à cause de leur pauureté. Or entre les maladies venant de la suppression du sang menstruel, Hippocrate nous met icy les gouttes, lesquelles il nous fait entendre, ainsi qu'au precedant & suiuant Aphorisme, souz le nom de celle des pieds, que par mot barbare l'on appelle communément podagre, qui est presque tousiours le commencement des autres gouttes, attendu que ces parties ont moins de chaleur que les plus hautes estans plus esloignées de la fontaine d'icelle, assauoir le cœur: ioint qu'ils ont peu de chair & de sang; à quoy il faut adiouster leur trauail plus grand, qui les affoiblit, & à la fin les rend susceptibles des descharges des autres; à quoy notamment les dispose beaucoup leur situation. Que si en toutes personnes la goutte commence d'ordinaire aux pieds, à plus forte raison aux femmes, vû le cours que prennent naturellement leurs superfluitez, assauoir dans la matrice auec le sang. Que si les passages sont bouchez par l'âge, ou par la maladie, l'humeur desia descendu prend son cours aux parties plus prochaines, à quoy luy aide beaucoup sa pesanteur, sur tout aux femmes melancoliques, qui sont celles à qui les mois cessent le plustost, le sang desquelles estant épois ne se peut frayer chemin par les veines matricales deuenuës trop estroites auec l'âge, d'où il est reietté vers le bas, & ordinairement cause des varices. I'entens icy parler des femmes à qui les mois cessent à cause de l'âge, comme à cinquante ans pour l'ordinaire, quelquefois au delà, notamment en celles qui sont repletes & de complexion sanguine: mesme il s'en voit de reglées iusques à 60. ans: à beaucoup d'autres les mois cessent à 35. & à 40. ans sans alteration de la santé; & quand ils ont commencé tard, ils cessent tost communément. Que si depuis cette cessation le corps amasse vn nombre d'impuretez qui soient iettées par les forces naturelles sur les iointures, c'est lors que les gouttes arriuent aux femmes, i'entens à celles qui sont reglées en leur viure sans commettre excés: car iaçoit que ce soit chose rare de voir les gouttes aux femmes ayans leurs purgations, cela se rencontre pourtant aucunefois, & ce mal ne doit estre imputé qu'au vice de la diette, telles femmes faisans trop bonne chere, en se nourrissant de viandes contraires à leur nature, & qui leur font amasser beaucoup de cruditez; à quoy aide sur tout la paresse & faute d'exercice; car on ne voit point ce mal attaquer des femmes rustiques & qui trauaillent fort, iaçoit qu'elles ne mangent la plupart que des viandes qui ont plus d'excrement que d'aliment. Telles femmes aussi bien que Messieurs les chastrez,

tascheroient à rendre menteur le bon Hippocrate s'il auoit pensé à elles : mais le sage Vieillard ignorant les débauches qui depuis son temps se sont glissées en toute sorte de sexe, a écrit seulement la verité de ce qu'il a experimenté quand il viuoit, & connu deuoir arriuer aux temps suiuans, pourueu que l'on vesquist frugalement. Le fruit que nous deuons tirer de cét Aphorisme, outre le prognostic, est quand les gouttes attaquent les femmes qui n'ont leurs purgations, de les prouoquer si elles sont encore en âge & estat de les auoir, par tous les moyens poßibles, & si elles sont hors d'âge de tascher à diminuer ou oster leur mal par les euacuations ordinaires & vniuerselles; comme saignées & purgations ordonnées à propos.

Explication.

1. QVi vit sobrement & s'exerce raisonablement : ce qui fait qu'elle a moins d'excremens que celles qui menent vne vie contraire.

2. Laquelle est causée en partie de la foiblesse des iointures, en partie de l'abondance des excremens qui coulent dessus.

3. D'autant que le cours menstruel entraine toutes les superfluitez du corps : que s'il est retenu, ou qu'il ne coule pas ainsi qu'il est requis, il faut qu'il se fasse regorgement aux parties superieures, ou vne notable décharge sur les inferieures, principalement sur celles qui sont foibles & froides, comme les pieds, & les genoux, lesquels en cette qualité ne peuuent repousser ailleurs ny cuire les matieres qu'ils reçoiuent.



APHORISME XXX.

Puer podagrâ non laborat antè Veneris vsum.

L'enfant [1] n'est point trauaillé des [2] goutes auant l'exercice [3] Venerien.

DISCOVRS.



I toutes & quantes fois que le corps amasse des cruditez en quantité notable, les pieds & les iointures estans foibles, les gouttes arriuoient, il n'y a point d'âge où ce mal fust plus frequent que dans l'enfance, & au lieu qu'il n'arriue qu'a-

pres la puberté, & n'augmente qu'à mesure que l'on auance dans les années, à peine l'enfant auroit-il atteint la premiere des siennes, qu'il sentiroit les premiers assauts de ce mal, vû que sa gourmandise luy fait tousjours auoir l'estomac plein, & il n'a autres delices que de se remplir sans cesse au commencement, des alimens qui luy sont familiers, mais à mesure qu'il grandit, de se gorger indifferamment de tous ceux qui luy viennent à la main, ou que luy dicte sa phantasie. Ce qui empesche la coction parfaite au ventricule, se trouuans à tous momens pesle-mesle, le cuit & le crud dans ce viscere. Quant à la foiblesse des iointures, il n'est besoin de preuue pour la declarer, l'experience y est toute manifeste dans la tendre enfance, & la raison nous asseure qu'en celle qui approche la puberté, le corps prenant vn continuel accroissement, ces parties ne sont pas si parfaitement nourries qu'apres l'âge de 25. ans, où leur extension cesse de se faire en longueur, partant sont moins robustes qu'alors. Ce mal pourtant ne les attaque point, & s'il y a des enfans, comme par fois il s'en est veu affligez de douleurs & tumeurs en quelque iointure, le mal est arriué de quelque cause extraordinaire, soit externe comme d'vne chute, soit interne, comme à ceux qui dés leur naissance, ou peu apres ont experimenté les symptomes de la maladie Venerienne, tirée ou de la semence de leurs parents, ou du laict de leurs nourrices: accidans inconnus aux Anciens, aussi bien que la maladie dont ils procedent. Or les causes pour lesquelles, veu ce que dessus, les enfans ne sont point attaquez des goutes, se peuuent rapporter à deux chefs. Le premier est la force de leur chaleur naturelle, puissante d'esloigner non seulement des iointures, mais de toutes autres parties, les iniures qui les peuuent molester; la debilité de ces corps tendrets procedant non du manque de chaleur & d'esprits qui abondent d'autant plus que l'on est en bas âge, mais de la molesse des parties, causée de leur grande humidité, laquelle se desseche à mesure que l'on vieillit. Le second, est la dilatation de toutes les voyes tant internes (i'entens les vaisseaux) qu'externes, assauoir les pores du cuir, par lesquels la matrice propre à se tourner en vapeurs, s'exhale facilement, comme par les autres se descharge celle qui ne peut estre resoulte par insensible transpiration. Les deux deschargeoirs de cette matiere, sont le ventre & la vessie, ainsi les enfans ont presque tousiours le ventre libre, & les vrines y sont épaisses & blanches, par le meslange de telles superfluitez, lesquelles d'abondant au bas âge sont plus dilayées, & n'ont la viscosité qu'elles acquierent aux plus auancez. Ce sont les causes qui rendent les enfans exempts des gouttes: mais depuis qu'ils se licencient aux actes Veneriens, vrais pestes de la ieunesse, alors leurs iointures s'affoiblissant, tant par frustration de leur

legitime nourriture, que par la perte des esprits qui s'exhalent auec la semence; elles deuiennent susceptibles des incommoditez qu'apporte la chute des superfluitez qui les abreuuent, lesquelles de plus estans eschauffées par la chaleur Venerique deuiennent époisses & glaireuses, & ainsi s'attachent plus opiniastrément aux parties où elles se sont arrestées. Des ieunes hommes, ceux-là sont les plus subiets aux gouttes, qui dés leur premiere puberté commencent à perdre leur semence, notamment quand ils sont issus de parents saisis de ce mal, qui est vn des plus cruels que l'on puisse experimenter, & qui de plus n'incommode pas seulement les particuliers, i'entens ceux qui le souffrent, voire est preiudiciable aux familles, & en suite aux Estats & Republiques, rendant les hommes inutiles à tout bien. C'est pourquoy les mariages trop hastez deuroient estre deffendus, pource que les corps de la ieunesse sont eneruez souuent auant qu'auoir pris leur croissance, & les enfans qui en viennent sont foibles & petits, voire la plus-part plustost femelles que masles. I'obmets le peu de respect que portent les enfans aux peres quand ils leur voyent croistre la barbe: ce qui n'est de l'interpretation de cét Aphorisme, duquel nous tirerons ce profit, vû le mal qu'apporte l'acte Venerien trop tost pratiqué, d'auoir égard à ce que la ieunesse ne s'y porte qu'elle n'ait atteint le vray âge d'homme, lequel à bien dire ne peut estre tel auant vingt-cinq ans.

Explication.

1. Depuis la naissance iusques en l'âge de puberté, assauoir quand les parties genitales commencent à pousser le poil, qui est aux masles à quatorze ans ou enuiron, & aux femelles à douze.

2. D'autant qu'il y a de la chaleur naturelle, & des esprits en abondance, partant la vertu expultrice forte pour repousser le mal qu'apportent les fluxions: & de plus, les voyes libres par lesquelles se déchargent & dissipent les excremens qu'il amasse.

3. Lequel, aussi bien que le vin debilite les membres, notamment les iointures, parties froides & denuées de chair, lesquelles sont priuées de leur nourriture legitime par le congrés: & estans affoiblies par le mouuement & concussion que reçoit le corps en cét acte deuiennent susceptibles de fluxions.

APHORISME XXXI.

Oculorum dolores meri potio, aut balneum, aut fomentum, aut phlebotomia, aut purgatio soluit.

Les douleurs des yeux sont [1] garies par le [2] vin pur, ou le [3] bain, ou la [4] fomentation, ou la [5] saignée, ou le medicament [6] purgatif.

DISCOVRS.



'EST vne verité non contredisable, qu'entre les actions que l'ame opere par le ministere des sens exterieurs, il n'y en a point de si noble que la veuë; comme de tous les instrumens corporels, aucun ne se trouue si admirablement composé que l'œil: mais comme en ce bastiment l'ouurage est beaucoup plus à priser que l'estoffe, il arriue qu'icelle estant fort mince & fresle, cette partie deuient suiette à vne infinité de souffrances & maladies, desquelles sont cause non seulement sa situation, & la proximité du cerueau; mais aussi les moindres iniures exterieures, soit le vent ou la poudre, voire la lumiere mesme, qui est son propre obiect, quand elle est trop éclatante. Mais de tous les accidans qui le peuuent offencer il n'y en a point de tel que la douleur, vû la nature des parties similaires qui le composent, assauoir les membranes, soit que la quantité des humeurs y abordans y cause distention, soit que leur qualité y face componction, qui sont les deux sortes de douleurs dont les membranes sont susceptibles. Ces douleurs sont causées d'humeurs ou de vapeurs, lesquelles suiuant leur nourriture, & la disposition de l'œil, ou plustost de tout le corps, les font paroistre diuerses, & donnent occasion de rechercher les remedes chacune conformément à l'indication que le Medecin tire de sa cause, dont Hippocrate n'a rien icy touché; soit que la brieueté Aphoristique le requist ainsi; soit que sans rien definir il ait voulu declarer en general les remedes propres à sonder toutes douleurs en quelque partie qu'elles se rencontrent, en proposant les yeux pour exemple, qui sont de condition à souffrir les plus violantes, comme nous venons de dire: ou bien il fait cecy pour nous aduertir que toutes les maladies qui arriuent à vne partie n'estans pas semblables, ne peuuent aussi toutes estre chassées par vn mesme remede: veû tant s'en faut que

cela soit, qu'vne mesme maladie en requiert de diuers, successiuement appliqués, suiuant les indications que presente le mal mesme. Or ces humeurs & vapeurs sont chaudes ou froides, fluides ou gluantes. Le froid cause l'extinction des esprits visifs, le chaud leur dissipation. L'humidité coulante dont les yeux sont baignez, nuit à la perfection de la veuë, celle qui est gluante pique & vlcere les tuniques : lesquelles intemperies & vices de matiere sont ostez en partie par les euacuations generales, partie par le regime de vie & les remedes loyaux, de tous lesquels nostre Hippocrate nous donne des échantillons: sur la copie desquels nous pouuons nous estudier à la recherche des remedes propres aux yeux, de quelque douleur ou maladie qu'ils soient attaquez; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. SVivant la diuersité des causes qui les entretiennent, se garissent par les remedes icy décrits, ordonnez en temps & lieu.

2. Lors qu'vn sang grossier & terrestre emplit les veines des yeux sans autre repletion du corps, ayant le vin la faculté d'atténuer & dissiper les matieres crasses & visqueuses, & de déboucher les obstructions par la subtilité de ses parties. C'est pourtant vn remede rarement vsité, d'autant que si d'vne part il a les vtilitez susdites; d'autre il remplit le cerueau, & luy fournit matiere de fluxions.

3. D'eau douce, tiede, pourueu que la purgation & saignée ayent precedé, autrement il ne s'en faut point seruir, estant le corps replet & cacochyme; sur tout n'estant encore le cerueau desseche : car le bain rend les humeurs mobiles, & excite les fluxions. Si toutefois le corps estoit tellement sec que l'on ne peust trouuer autre cause de la douleur des yeux que la subtilité & acrimonie des vapeurs du sang ou des visceres échauffez, alors on n'auroit que faire de preparation, & le bain tout seul suffiroit.

4. Quand l'œil est agacé de vapeurs acres & mordicantes, ou que la bile le point, ou que la pituite salée adherant à ses tuniques, les vlcere; ce remede, comme tout autre tropic, est bon apres les euacuations generales.

5. Quand le corps est replet & sanguin, & que le sang est sub-

cil & vaporeux, ne se pouuant trouuer vn remede égal à la saignée quand il est question de rafraichir vn corps, & empescher que les vapeurs ne montent à la teste.

6. Quand la cacochymie est aux vaisseaux & habitude du corps, dont vne portion est portée aux yeux.



APHORISME XXXII.

Balbi longo alui profluuio maximè corripiuntur.

Les begues [1] sont souuente-fois attaquez de longues [2] diarrhées.

DISCOVRS.



OMME l'Eloquence est le principal ornement de la doctrine, aussi n'y a-t'il rien qui afflige tant les hommes sçauans que la difficulté d'estaller leurs pensées pour n'auoir en main les ressorts de leurs langues, & ne la gouuerner suiuant leur intention, défaut qui déplaist infiniment, mesme aux plus lourdauts & grossiers, tant s'en faut que cela ne doiue pas gesner, comme cela souuent a gesné, & gesne encore les esprits de plusieurs grands Personnages du temps passé & du present, que ce défaut contraint d'estouffer quantité de belles & riches conceptions. Or ce défaut se considere en trois manieres, ou pource que l'on ne peut du tout parler, ou pource que l'on parle difficilement, ou pource que l'on parle de mauuaise grace, lequel vice s'appelle begayement, & l'on nomme begues ceux qui en sont atteins, lesquels nostre Hippocrate dit estre subiets aux longs flux de ventre: mais comme il y a plusieurs sortes de begues, & qui sont tels de diuerses causes, il n'est pas vray-semblable que tous soient subiets à cette infirmité, de laquelle auant que de rien définir nous dirons ce qu'il nous semble du begayement, de ses causes, & combien il y a de sortes de begues. Quant au begayement on le définit vn empeschement de langue, au moyen duquel les paroles ne sont pas deuëment articulées. Les causes en sont doubles, les vnes naturelles, les autres accidantelles. Les causes naturelles sont la grande humidité du cerueau & de la langue dont les nerfs qui la mouuent estans accueillis & relaschez, elle n'a pas vn mouuement ferme & asseuré, ainsi que nous monstre l'exemple des petits enfans, lesquels pour auoir la langue beaucoup humectée ne peuuent bien articuler leurs paroles, & les rendent mal intelligibles: ce

que pareillement on voit arriuer aux yurognes. On met parmy ces causes les dents supernumeraires, leur défaut, & celuy des genciues, la mauuaise conformation du palais, la brieueté de la langue, sa longueur ou grosseur immoderée, & son frein trop court, lequel dernier vice est assez frequent aux petits enfans qui les empesche au bas âge de tetter à leur aise, comme de bien parler quand ils sont plus âgez. Les causes accidentelles viennent de la part de l'esprit ou du corps. Quant à l'esprit, cela se voit aux extrauagances de l'imagination, tant dedans que dehors les fievres, où la langue hesite pour n'auoir des paroles disposées à exprimer des discours, où la raison & le iugement n'interuiennent point : outre que la disposition du corps y concourt, attendu aux melancolics la grande humidité de leur bouche, & aux phrenetics la siccité iointe aux défauts des esprits qui ne sont pas portez à suffisance aux nerfs moteurs de la langue. Pour ce qui vient absolument de la part du corps, on peut conter la paralysie de la langue, les vlceres de la bouche, l'arrachement des dents ; & semblables. Quant aux begues, il y en a de trois sortes ; car les vns voulans proferer vne parole, sont contraints de repeter la première syllabe, & parfois quelqu'autre auec ; les autres en obmettent vne au milieu du mot, & les derniers ne prononcent qu'auec difficulté les lettres R, & T. Les Grecs nomment les premiers ἰσχνοίφωνοι, les seconds ψελλοὶ, & les derniers τραυλοὶ, souz lequel nom le reste est ordinairement compris. Ce dernier vice pourueu qu'il n'excede point, donne parfois au discours des graces & mignardises qui les font receuoir auec plaisir, & telles qu'il se trouue des personnes qui l'affectent de gayeté de cœur, ne proferans les paroles qu'à demy. Or quelquefois vne seule des causes susdites rend la prononciation vicieuse, quelquefois aussi plusieurs y concourent : mais pour le flux de ventre, il n'y a que l'humidité seule, aussi est-ce d'elle & de ceux qui en sont atteins que parle nostre Hippocrate, lesquels vû le flux continuel de la pituite de leur cerueau, dans leur ventre l'ont presque tousiours libre, & s'il leur suruient diarrhée de quelqu'autre cause, celle-cy s'y meslant l'entretient longuement, pource que les excremens humides coulent d'eux mesmes, & que la faculté retentrice des intestins est eneruée dans vne grande humidité. C'est pourquoy toutes & quantesfois qu'il sera question de purger ceux qui sont begues à cause de leur insigne humidité, nous les deuons traiter de medicamens plus benins, & en moindre dose que les personnes séches, crainte de leur donner des flux de ventre qui abatent leurs forces trop viste ; qui est apres le prognostic la principale vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. LEsquels ne peuuent proferer les lettres R, & T, qui requierent vne prononciation seiche, pour auoir la langue trop humide, qui est vn vice assez ordinaire aux melancolies, qui naturellement sont grands cracheurs. Nous entendons parler de ceux qui d'ailleurs sont en santé, non des malades, & autres qui deuiennent begues par quelqu'vne des causes couchées en nostre Discours.

2. Tant pource que la pituite coulant continuellement du cerueau humecte & relasche les intestins, & debilite leur faculté retentrice, qu'à cause que la mesme humidité trouble souuent la coction du ventricule; lequel desordre elle entretient par son abord perpetuel.



APHORISME XXXIII.

Qui acidum ructant, non admodum pleuretici fiunt.

Ceux qui ont des rapports aigres [1] à la bouche sont rarement attaquez [2] de pleuresie.

DISCOVRS.

C'EST chose sans difficulté qu'en quelque temperament que ce soit, & de quelque humeur qui domine il se peut former des douleurs de costé; mais toutes ne sont pas pleuretiques, comme pourroient les nommer quelques ignorans, lesquels sçachans par vsage que le souuerain remede de celles-cy gist en la saignée, la feroient en pareils cas aux perils & fortunes du corps affligé. I'auoüe bien que de tout humeur, & en tout temperament peut arriuer la pleuresie: mais il conste pourtant que les temperamens chauds & les corps où le sang & la bile dominent en sont plus facilement surpris que les froids, & qui abondent en phlegme & melancolie; vû qu'il n'y a point de pleuresie sans fievre, à laquelle les humeurs chauds ont plus de disposition que les froids, puis qu'il faut que ceux-cy soient échauffez

chauffez auant que de la receuoir. Or comme ainsi soit que la plevresie ne requiert pas seulement que l'humeur qui la cause soit échauffé, mais aussi qu'il soit quant & quand subtilié, il arriue de là que plus les humeurs sont grossiers, moins souuent ils seruent de matiere à cette maladie, laquelle, comme le porte sa signification, a son siege en la membrane attachée aux costes, qui pour la fermeté de sa tissure ne reçoit pas aisément les humeurs plus épois & froids ; mais plustost les subtils, chauds & acres ; qualitez qui sont attachées à la bile & au sang extraordirement échauffé, non au phlegme & à la melancolie. Partant les humeurs qui causent rarement la plevresie, sont le phlegmatic & le melancolic ; & les temperamens qui en sont moins susceptibles sont le froid & humide auec le froid & sec, lesquels entr'autres marques se declarent par les vents, ayans vne saueur aigre à la bouche, tesmoignages certains de crudité d'estomac & de la pituite acide qui s'y engendre, ou du dégorgement de l'humeur melancolic de la rate en cette partie, mais tousiours d'intemperie froide. Si pourtant quelqu'vn de ces humeurs est capable d'engendrer ce mal, ce sera la pituite, dont la portion plus cruë estant fort aqueuse, se peut faire passage entre la membrane & les costes, se meslant dans les espaces des muscles ; sur tout quand elle est aidée de la chaleur estrangere & de l'acrimonie que luy peuuent donner sa saleure, putrefaction & meslange de bile. Mais pour l'humeur melancolic il n'y a pas d'apparence, non qu'il ne puisse conceuoir de la chaleur, que l'on sent par fois luy estre excessiue quand il degenere, mais seulement pource qu'il ne peut estre subtilié. I'adiouste qu'estant en moindre quantité que les autres, & les parties les abatans incessamment par vne secrete inimitié, dont sa froideur & occulte malice sont cause, il ne se peut amasser en telle quantité qu'il est requis pour faire vne plevresie. Quoy qu'il en soit, iamais Hippocrate n'a reconnu de plevresies melancoliques ou pituiteuses, & si quelques autres en ont trouué, il faut croire qu'elles n'ont point esté simplement telles, mais auec meslange de bile ou de sang, qui tousiours y ont tenu la plus grande part. Ie sçay que la pituite coulante du cerueau, & se glissant le long des muscles des costes exterieurement, cause souuent des douleurs de costé ; & que l'excrement melancolic s'échauffant en la rate, cause des vents qui se portent par les veines & arteres aux parties qui sont au dessus, où ils excitent les mesmes douleurs : mais telles douleurs ne sont plevretiques, quand mesme elles seroient accompagnées de fievre, ce qui arriue quelquefois. Partant quand le Medecin est appellé pour

voir vne personne trauaillée de douleur de costé, il doit soigneusement examiner si elle est plevretique ou non; ce que, outre l'absence des signes propres & vrais significatifs d'icelle, comme la fievre, douleur poignante, & difficulté de respiration, il connoistra par le temperament & complexion du malade, qui luy seront des acheminemens à la connoissance de la cause du mal, suiuant laquelle il ordonnera les remedes; C'est le profit qu'apres le prognostic nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Lesquels leur viennent ou par intemperie froide du ventricule qui ne cuit pas, de sorte que ce qu'il reçoit pour faire le chile s'aigrit dedans; ou bien à cause de la pituite acide, ou de l'humeur melancolic qui s'y dégorge par le vaisseau court trop abondamment.

2. Assauoir de douleur de costé poignante auec fievre & difficulté de respirer; & ce à cause de l'époisseur de la membrane succingente, laquelle ne reçoit entr'elle & les costes que des humeurs chauds & subtils. Outre la nature des humeurs froids qui empeschent la plevresie, l'on peut dire que ceux qui ont des rots aigres à la bouche estans trauaillez de cruditez d'estomac, ont tousiours le ventre libre, consequemment n'amassent pas tant de superfluitez que ceux qui l'ont plus resserré, & ainsi ne sont subiets aux maladies que cause l'abondance des humeurs, l'vne desquelles est la plevresie.



APHORISME XXXIV.

Qui calui sunt, ijs varices magni non fiunt: quibus verò caluis existentibus varices superueniunt, ij rursus capillati fiunt.

Ceux qui sont [1] chauues ne sont point subiets à de grandes [2] varices: mais quand aux mesmes arriuent de grandes varices, les cheueux leur viennent [3] derechef.

DISCOVRS.



ORDRE que la Nature a mis en l'œconomie du corps humain, est que les parties superieures greuées de quelques humeurs incommodes, se deschargent sur les inferieures & les nobles sur celles de moindre dignité; suiuant laquelle loy, la teste en qualité de partie superieure, & noble, fait ses renuois sur les jambes, & celles-cy les reçoiuent comme par droit de subiection & vasselage, à laquelle descente aide beaucoup la qualité des humeurs, lesquels estans pesans & terrestres, secondent aisément l'intention de Nature, s'endurant chasser aux lieux où les porte leur propre pesanteur. Le droit de cette noblesse & superiorité n'est pas sans subiet, comme nous l'apprend icy nostre Hippocrate, par l'exemple des varices, & de la pelade, deux maladies causées par la presence des humeurs impurs, logez en vne des extremitez du corps, assauoir la pelade à la teste, & les varices aux jambes; celles-cy par fois douloureuses, mais peu dangereuses; l'autre sans douleur, mais auec danger, eu égard à sa cause & à l'incommodité que reçoit le cerueau, de ce qu'estant le chef dénué de cheueux, il est exposé au froid son plus grand ennemy: & quant à sa cause, de ce que la pituite salée qui ronge la racine des cheueux peut infecter pareillement le cuir & la chair de dessous, & empescher que l'assimilation ne se fasse, qui est vn acheminement à la lepre, & comme vne lepre particuliere de la teste, ou si c'est l'humeur melancolic qui cause ce vice; outre qu'estant froid & sec, il est contraire à toute production: cependant à celle du poil, il a ie ne sçay quelle qualité, comme souuent nous auons dit, qui fait que toutes les parties du corps l'abhorrent, & n'y en a pas vne, sauf la rate, à laquelle il ne soit nuisible: encore y peut-il estre amassé par fois en tel excés de quantité ou qualité, qu'elle mesme en reçoit de grandes & penibles incommoditez; soit donc que l'vn de ces humeurs ou tous deux ensemble fassent tomber les cheueux & donnent crainte à l'auenir d'vn plus grand mal: si Nature est robuste, elle les chasse à bas iusques à tant qu'estans paruenus aux jambes, ils y estendent & fasse grossir les veines, de la dilatation desquelles procede la douleur des parties voisines, sur tout quand on marche. Mais pour entierement garantir le chef, il faut que les varices soient grosses, attendu que si elles sont mediocres (ce qui arriue quand les vaisseaux sont trop estroits & mal aisez à dilater) l'on est affligé de l'vne & de l'autre incommodité, toutes deux plus legeres veritablement, que quand il n'y a point de varices du tout, ou qu'elles sont grosses & amples.

C'est pourquoy nostre Hippocrate met exprés les grandes varices, comme voulant dire que pour garantir le chef de la pelade, il faut que la matiere qui la cause, fluë en des lieux capables de la contenir toute. Or d'autant qu'vn esprit pointilleux pourroit arguer de faux ce veritable Maistre, d'auoir estalé vn Aphorisme, dont l'experience reprouue iournellement la certitude, assauoir que plusieurs sont chauues qui ont de grandes varices, & que mesme l'âge venant au déclin, comme l'humeur melancolic se multiplie, aussi les varices doiuent enfler dauantage, & que par la froideur ou mauuaise qualité des excremens du cerueau, le poil de la teste tombe & n'en vient plus d'autre. Nous disons qu'il y a deux sortes de chute de cheueux, l'vne naturelle, l'autre maladiue: la naturelle est celle qui vient auec l'âge, quelquefois plustost, autrefois plus tard, par la siccité ou trop grande humidité du cerueau, celle-là ne fournissant pas matiere, l'autre ne la donnant pas telle qu'il faut. La maladiue est celle qui vient d'impureté d'humeurs abondans au cuir, & corrompans la propre matiere du poil, qui est celle tant seulement dont on entend icy parler. Celle-cy est curable & de grande importance: l'autre incurable, mais indifferante. La naturelle peut estre auec les varices mesme des plus grosses. La maladiue est sans varices, du moins elles sont fort petites, & si elles grossissent beaucoup, la pelade disparoist, comme aussi quand elles diminuënt s'il se fait reflux de matiere, ou que celle qui aborde à la teste ne se descharge point, on la voit reuenir. De plus, la pelade naturelle ne se fait que du sommet de la teste en deuant, mais la maladie est indifferente à toutes les parties du chef. Ce que nostre Maistre dit des varices peut estre pareillement entendu des hemorrhoïdes, lesquelles garantissent le chef, non seulement de la pelade, mais de plusieurs autres maladies de plus grande consequence, en euacuant l'humeur qui broüilleroit l'entendement s'il estoit porté au cerueau. Au reste nous apprenons de la doctrine de cét Aphorisme, que non seulement les maladies sont garies par d'autres maladies, suiuant l'exemple des varices & de la pelade: mais aussi nous sommes enseignez, que quand le cerueau & la teste seront attaquez de quelque maladie, de faire reuulsion des humeurs peccans, tant par les purgations propres, que par les saignées des parties inferieures, afin de les esloigner des nobles tant que faire se pourra.

Explication.

1. C'Est à dire ceux qui ont la pelade, laquelle est de deux sortes: l'vne naturelle, comme aux cerueaux trop humides, ou trop secs; ou quand les pores du cuir musculeux

sont fort dilatez: l'autre maladiue, laquelle est encore de deux sortes; l'vne par priuation, l'autre par presence de matiere: la premiere est quand l'excrement du poil manque, & qu'il tombe faute de nourriture, comme apres les longues maladies, & reuient apres que le corps est derechef nourry: la seconde est quand il y a de la matiere à suffisance, mais vicieuse; & que le sang mesme qui nourrit le cuir musculeux de la teste est soüillé de pituite salée ou melancolie. Les pelades que l'on appelle ophiates & alopocies sont de cette classe.

2. Qui sont enfleures & dilatations des veines des iambes par vn sang melancolic, par fois meslé de vent. Par fois il se fait enfleure aux veines des bources, d'où procedent les hergnes variqueuses.

3. Estant la matiere transportée de la teste aux iambes, ou aux bources, d'où non seulement le poil renaist, mais de plus les melancolics & maniaques sont deliurez des symptomes que la presence de cét humeur cause à la teste; mais neantmoins tousiours plus seurement par les hemorrhoïdes que par les varices.



APHORISME XXXV.

Hydropicis tußis si superueniat, malum.

Quand la toux [1] suruient aux hydropics, il leur va [2] mal.

DISCOVRS.



CE seroit vn grand desordre en la police du monde, & vn chaos qui le reduiroit à son premier neant, si les Elemens qui en composent l'harmonie par leurs amiables transmutations & continuels mariages, entroient en tel differant, que s'armans l'vn contre l'autre chacun essayast d'occuper la place de son compagnon. S'il y a quelque apparence de cela dans les tempestes qu'excite le courroux des vents sur la mer, le mouuement en est de peu de durée, & a si peu d'estenduë, que le monde en general n'en reçoit aucun dommage: mais il n'en va pas ainsi de l'homme, qui est en quelque sorte le pourtrait, ou plustost l'abregé de l'Vniuers, lors que l'eau inondant la capacité

du ventre, fait la guerre à l'air, & s'éleue en haut pour se loger en son lieu: i'entens en la maladie que l'on appelle hydropisie, où l'abondance des eaux que le foye ou autres parties du ventre inferieur malades, font sourdre incessamment en la vastité d'iceluy, est telle aucunefois, que n'ayant point d'issuë par le bas où sa pesanteur l'emporte, il faut de necessité qu'elle monte iusques au poulmon, instrument de la respiration & boutique de l'air, qui est destiné au rafraichissement du cœur. Or ce viscere est de telle nature que s'estant voüé tout à l'air, il ne peut admettre l'eau dans sa compagnie, ny quelqu'autre corps que ce soit, & s'il en échappe d'auanture quelque goutte en ses conduits cauerneux, il ne cesse de trauailler & s'agiter, iusques à tant qu'il l'ait mise dehors, & en soit entierement deliuré, & peu de gens se trouuent qui n'en ayent quelquefois fait experience en mangeant ou beuuant. Les catharres subtils confirment encore cette verité, lors que leur matiere purement aqueuse distillante du cerueau vient à la rencontre de l'air, lequel au lieu de la mettre dehors, la diuise à cause de sa subtilité, au moyen de laquelle elle entre pesle-mesle, & se loge auec luy; d'où procedent les fortes & frequentes toux, qui ne cessent point iusques à tant, ou que cette matiere aqueuse soit chassée, ou qu'elle s'écarte & s'attache aux parois de la trachée artere, laissant le chemin plus libre à l'air, ou que mesme estant échauffée par la forte & continuelle agitation du poulmon, elle se trouue en air & change de nature. Que si vne goutte d'eau tombée par hazard en la trachée artere, où la matiere du rheume y distillant, trauaillent la respiration, & causent la toux: combien à plus forte raison celle qui luy vient abondamment, & qui est outre ce acrimonieuse & salée, comme celle des hydropics, laquelle afflige en deux manieres le poulmon, assauoir par suffocation, & par vlceration? Le premier de ces accidans menaçant d'vn peril soudain de la vie qui cesse auec la respiration; l'autre la prolongeant quelque temps, mais presque tousiours auec certitude d'vne future mort, vû que les vlceres du poulmon sont rarement curables pour les raisons deduites autre part. Cét humeur donc des hydropics s'opposant en partie à l'air, & en partie irritant le poulmon, cause la toux, laquelle, dit à bon droit nostre Hippocrate, met le malade hors d'espoir de garison, estant mauuaise tant en qualité de cause, que de signe; comme cause, pource que la toux blesse & affoiblit extrémement les parties destinées à la respiration, surtout le poulmon, dont le continuel effort excite la solution de continuité en sa chair & en ses vaisseaux; & consequemment l'vlcere. Comme signe, pource qu'elle demonstre la quantité des eaux estre si grande, que le ventre inferieur n'estant suffisant de la contenir toute, il faut qu'elle regorge en haut, & s'installe au siege de l'air, de

la perte duquel dépend celle de la vie. Or non seulement l'eau regorgeant aux poulmons cause la toux, mais aussi la compression du diaphragme, & la pesanteur du foye attirant ce muscle à bas, d'où vient la toux seche, pource que lors rien ne regorge au poulmon. Toutes lesquelles toux sont suspectes & mortelles, notamment la premiere. C'est pourquoy quand nous les voyons arriuer aux hydropics, sur tout à ceux qui sont de long temps plongez en ce mal, & incapables d'aucuns remedes, nous pouuons asseurer la mort prochaine. Que si le malade a des forces encore, & peut souffrir les medicamens, nous deuons seulement en predire le hazard; qui est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi n'a point d'autre cause que l'hydropisie, soit que l'humeur regorge au poulmon, d'où se fait la toux humide, ou que le diaphragme soit pressé du foye, ou tiré à bas par le mesme, d'où vient la toux seiche. Ie dis qui arriue, à cause de l'hydropisie, pource qu'elle peut venir d'ailleurs à vn hydropic, comme de rheume tombant sur la poitrine, qui n'auoit rien de commun auec ce mal.

2. Pource qu'il est à craindre en la toux humide que la suffocation n'arriue, l'eau chassant l'air, & empeschant le poulmon de l'attirer, tant pource que sa pesanteur nuit à son mouuement, que pource qu'il n'y a place pour le loger; & en la seiche, à cause que le diaphragme comprimé ou tiré à bas, rend la respiration difficile, & échaufe la poitrine: d'où sont en partie retenuës les suyes & fuliginositez du cœur, & en partie la fluxion est attirée du cerueau, le tout tendant comme deuant à l'extinction de la chaleur naturelle.



APHORISME XXXVI.

Difficultatem vrinæ phlebotomia soluit: secare verò interiores.

La saignée garit la difficulté [1] d'vrine, & pour cét effect il faut ouurir les veines [2] interieures.

DISCOVRS.

OMME la saignée est vn grand remede, aussi conuient-il particulierement aux grandes maladies, entre lesquelles merite bien estre nombrée la difficulté d'vrine qui se fait auec douleur, telle que celle dont est icy parlé. Mais il y a dequoy s'estonner d'abord en la lecture de cét Aphorisme, vû que le mal pouuant venir de plusieurs causes, chacune desquelles veut des remedes qui luy soient proportionnez; nostre Hippocrate met celuy-cy tout seul, lequel tant s'en faut qu'il soit propre à toutes, qu'il s'en trouue bonne partie ausquelles il est directement contraire: & quant à celles ausquelles il s'accommode comme la repletion & inflammation, il semble estre plustost inuenté contre leur cause antecedante, que contre la conjointe, iaçoit que veritablement il serue à toutes deux. Ie dis pour leuer cét estonnement, que nostre sage Maistre a icy trauaillé à sa mode pour euiter prolixité, contraire à la doctrine Aphoristique; ordonnant vn grand remede à vne grande maladie, sans en examiner les causes autrement, laissant aux hommes iudicieux, ausquels cét œuure s'adresse, non pas aux ignorans, à penser pourquoy il l'ordonne. Et non seulement il declare le remede, mais il designe les endroits par où il est plus prompt & asseuré, sçauoir est les vaisseaux internes; tels que sont la basilique au bras, & la saphene au pied, lesquels vaisseaux estans les branches & productions les plus grosses & droites, assauoir la basilique du rameau axillaire; & la saphene du crural, font aussi aux inflammations & repletions des euacuations plus promptes & amples que les autres rameaux qui gauchissent, & sont ordinairement plus petits. De ces euacuations celle du bras est proprement instituée contre la cause antecedante, attendu que diuertissant ailleurs la matiere des inflammations & repletions susdites, elle empesche leur accroissement: & celle du pied contre la cause conjointe estant faite plus prés de la partie affectée que l'autre; ce qu'Hippocrate recommande tousiours aux saignées, assauoir de les faire le plus prés que l'on peut des lieux malades, & enjoignant de tirer le sang du bras quand ce qui est au dessus du diaphragme est affecté, & du pied aux infirmitez qui sont au dessouz. La mesme methode Aphoristique requiert aussi que nous entendions auec la dysurie ou difficulté d'vrine la suppression d'icelle, dite ischurie, ou la simple distillation, que l'on nomme strangurie, qui peuuent naistre des mesmes causes que l'autre, assauoir de repletion & inflammation: la premiere

premiere fort douloureuse de l'vne & l'autre cause, mais plus de l'inflammation: l'autre sans douleur, si c'est de repletion, par laquelle i'entens aussi l'obstruction legere, & quelque peu douloureuse, s'il y a inflammation: ie dis d'vne legere, qui la fait differer de la vraye dysurie, laquelle est tres-cuisante & douloureuse. Le profit qu'il conuient tirer de cét Aphorisme est non seulement pour la difficulté d'vrine, mais aussi pour toute autre maladie causée de repletion & inflammation, où il faut euacuer des lieux plus commodes, tels que sont les veines amples & droites, & qui plus prés approchent des parties affectées, pourueu qu'il ne s'y trouue aucun empeschement notable.

Explication.

1. A Sçauoir celle qui se fait auec douleur, comme celle qui vient de l'inflammation du col de la vessie, ou des aux parties voisines, comme du gros intestin, & de la matrice des femmes: ou qui procede de la chaleur & acrimonie, & mesme de l'vrine, contraignant la vessie de la mettre dehors auant que d'estre amassée en vne notable quantité.

2. Assauoir de la basilique au bras, & de la saphene au pied, qui sont les vaisseaux les plus aisez & ordinaires à la pratique de la saignée, & desquels se font les plus notables euacuations.



APHORISME XXXVII.

Anginâ correpto si tumor appareat in collo, bonum: foras enim morbus existit.

S'il paroist vne tumeur au col à celuy qui a la [1] squinance il luy va [2] bien: car la maladie passe [3] au dehors.

DISCOVRS.



LA reception des viandes en l'estomac, & l'attraction de l'air aux poulmons & au cœur, sont deux actions absolument necessaires à la vie, lesquelles par fois ensemble, & par fois separément sont empeschées en la maladie, que nous appellons communément squinance, qui est vne inflammation des parties contenuës en

l'eſtenduë du col, tantoſt d'vne, & tantoſt de pluſieurs. Ces parties ſont l'œſophage, la trachée artere & les muſcles qui ſeruent au mouuement de l'vne & l'autre d'icelles. L'œſophage & les muſcles eſtans enflammez, on eſt interdit du boire & du manger : & l'inflammation eſtant à la trachée artere & aux inſtrumens qui la meuuent, la reſpiration eſt grieuement offencée. Toutefois la proximité de ces parties fait que l'vne eſtant affectée, l'autre ſe reſſent touſiours de ſon affliction, d'où vient que ſi l'organe par où l'air eſt attiré eſt beaucoup enflammé, celuy qui donne le paſſage aux alimens en a bien moins de liberté; ainſi que celuy-cy pâtiſſant, l'autre compâtiſt à ſon infirmité, & la reſpiration deuient difficile & penible; ainſi toute ſquinance eſt dangereuſe & mortelle, lors qu'elle a ſon ſiege en l'vne de ces parties. Ce que ie dis à la difference des ſquinances fauſſes, qui ne ſont autre choſe que l'inflammation des muſcles exterieurs mouuans ces parties, que les Grecs plus ſignificatifs que nous expriment chacune par leurs propres dictions. Ce mal ſuiuant la nobleſſe & neceſſité des actions bleſſées, eſt eſtimé grand ou petit; ainſi celuy qui oſte la reſpiration, requiert vn ſecours plus prompt que celuy où la reception des alimens eſt ſeulement empeſchée, attendu que nous n'auons pas touſiours telle neceſſité de manger, que de reſpirer, & vne grande inflammation eſt plus à craindre qu'vne moindre, principalement quand la matiere d'icelle tendante à faire abſcés, au lieu de ſortir prend ſon cours au dedans, & à meſure qu'elle augmente, comprime ces parties, & empeſche l'vtilité de leur vſage; ſigne tres-mauuais : ainſi qu'au rebours il y a grande eſperance de ſalut, quand la matiere qui fait l'abſcés eſt miſe dehors, & que les paſſages de l'air & de la nourriture reſtent libres : entre leſquels le plus conſiderable eſt, comme deſia nous auons dit, celuy de l'air; vû que la difficulté de l'attirer augmentant la chaleur interieure, cauſe touſiours nouuelle fluxion ſur la partie intereſſée. L'expulſion de la matiere au dehors ſe connoiſt par la douleur, rougeur & tumeur, dont celle-cy eſt la plus ſeure, quoy qu'elle ne ſoit pas touſiours ſalutaire, d'autant que la matiere aborde par fois ſi copieuſement à ces parties naturellement eſtroites, qu'vne portion de la matiere ſort pluſtoſt par ſon propre mouuement, que par l'effort de Nature, en reſtant encore aſſez au dedans pour eſtouffer le malade. De toutes ſquinances, les plus ſalutaires ſont celles dont la matiere abandonnant le col, ſe reſpand en dehors ſur la poictrine, eſtant le lieu le plus propre à la contenir toute. Partant comme il eſt neceſſaire en cette maladie d'attirer dehors, ſi Nature ne fait ſon deuoir en cela, ſoit pour ſa foibleſſe, ou pour l'indiſpoſition de la matiere; le Medecin doit ſuppléer à ſon défaut, en attirant au cuir par ventouſes, frictions, emplaſtres, linimens,

& autres : sur tout ayant fait auparauant, si le temps & le corps malade l'ont permis, des euacuations amples par la saignée ; qui est le profit qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. IL y a quatre sortes de squinances, assauoir deux vrayes & deux fausses, qui toutes pourtant sont mortelles. Les vrayes sont l'inflammation des muscles du larinx & de l'œsophage, dont la premiere est dite des Grecs κυνάγχη, pource que ceux qui en sont attaquez tirent la langue comme des chiens alterez. La seconde συνάγχη, à cause que les pores sont aucunefois attaquez de pareille maladie, qui les empesche de manger, & les estouffe en peu de temps. Les autres sont nommées παρακυνάγχη & παρασυνάγχη, quand les muscles exterieurs de la gorge qui aboutissent aux parties susdites, sont enflammez. On adiouste vne cinquiesme espece, assauoir quand vne des vertebres du col est démise en deuant, laquelle pressant la trachée artere, oste l'vsage de la respiration.

2. Si ce n'est que la matiere abonde tellement qu'elle cause tumeur dedans & dehors.

3. Ce qui est souhaitable en toutes maladies interieures, estans les parties internes plus nobles que les externes, comme nous auons dit autre part.



APHORISME XXXVIII.

Quibus occulti cancri adsunt, non curare melius. Curati enim citius intereunt, non curati verò longius vitam trahunt.

Il est fort bon à ceux qui ont des [1] chancres cachez de n'en point entreprendre la [2] garison : car si l'on veut y apporter des remedes ils [3] font mourir ; mais si l'on ne les tente point ils permettent de viure [4] plus longuement.

DISCOVRS.



La raiſon pour laquelle la lepre ou maladie elephantique confirmée eſt incurable, ſe peut dire du chancre, qui eſt vne lepre particuliere du lieu où il eſt attaché; aſſauoir que toute intemperie égale du tout, ou d'vne partie, ne peut eſtre reduitte à ſon ancien temperament, à quoy ſeulement peuuent aider la repugnance & contrarieté d'vne ou plusieurs qualitez elementaires empeſchant que celle qui eſſaye d'emporter le deſſus deuienne maiſtreſſe des autres; ce qui n'a lieu en l'inegale intemperie, où l'vne ayant vne fois acquis l'empire des autres les tient abſolument en ſa ſubiection ſans eſperance de reſſource: mais taſcher à garir le chancre eſt encore d'vne importance beaucoup plus grande que l'autre, vû que le temperament ancien eſtant en celle-là deſia du tout changé, & la pourriture & aduſtion des humeurs épanduës par tout le corps auec vne certaine qualité maligne & tabifique qui ne ſe peut bonnement expliquer; il n'y a plus grand danger d'émouuoir l'humeur peccant, d'autant qu'en quelque part qu'il ſe iette, il ne peut cauſer aucuns accidans nouueaux, n'ayant matiere propre pour exercer ſa violence. Mais en celuy-cy le corps eſtant ſain par tout, ſauf en la partie malade, ſi l'on effarouche l'humeur malin quand il ſemble dormir & ne dire mot, on met en danger les parties voiſines, eſquelles le venin ſe multiplie, & d'vn chancre fixe & arreſté, l'on en fait vn errant & ambulatif; ſa matiere eſtant fort ſouple à s'eſtendre quand elle eſt ſubtiliée, & celuy qui ſeulement eſtoit apoſtemé deuient vlceré. Ce que reconnoiſſant noſtre ſage vieillard, il nous deffend de toucher aux chancres cachez, crainte d'émouuoir vn grand deſordre, entendant par les chancres cachez, non ſeulement les interieurs, par exemple en la matrice, mais auſſi les manifeſtes & deſcouuerts, comme aux mammelles, & autres parties, pourtant ſans vlcere & auec peu de douleur. Cette tumeur chancreuſe a pluſieurs marques qui la rendent connoiſſable, dont il y en a trois principales, aſſauoir ſon inegalité, ſa noirceur, & la forme de ſes veines qui ſont fourchées & enflées vers la racine, quaſi faites à la mode d'vn pied d'écreuiſſe ou cancre, dont elle a tiré ſa dénomination. Les cauſes pour leſquelles il eſt dangereux d'entreprendre la cure du chancre ſe tirent, tant de ſa nature, que de la qualité des medicamens qu'il conuiendroit y appliquer. Quant à la premiere, le danger de hazarder la cure procede tant du cerueau, lequel eſt en partie pourriſſant, & en partie corroſif, que de l'humeur meſme qui eſt la bile noire, produite de la jaune bruſlée, & venuë à tel point qu'elle

n'est pas en estat d'estre reduite à aucun temperament, ou mesme de la noire naturelle, passant par adustion en vne qualité directement contraire à la sienne. Eu donc égard aux venins, si l'on applique les remedes qui échauffent afin de corriger la pourriture on augmentera la corrosion : si ceux qui humectent, on fera croistre la pourriture. Quant à la matiere, les remedes que l'on pourroit appliquer en sa consideration, seront ou resolutifs, ou repercussifs ; si resolutifs, ils seront forts ou foibles ; si forts, leur impression se faisant en moins de temps qu'il n'est requis à vne tumeur fort dure, ce qui sera plus subtil, sera incontinent resoult, & ce qui restera de terrestre deuiendra dur & rebelle plus que deuant : outre que la chaleur de tels remedes fait augmenter la corrosion & la venenosité qui accompagne la chaleur, comme ie viens de dire. Quant aux repercussifs, outre que la malice & venenosité de la matiere les doit dissuader, n'estant loisible de chasser au dedans ce que Nature pousse dehors ; l'espoisseur & terrestrité d'icelle s'y oppose formellement, attendu qu'ils seroient vainement appliquez, & ne pourroient de rien seruir, mais au contraire empescheroient que partie de la venenosité ne s'exhalast par les pores. Si la difficulté de cette cure se trouue grande, quant aux medicamens que l'on y peut appliquer, elle n'est moindre en ce qui touche l'operation de la main, estant autant ou plus hazardeuse que la susdite, attendu qu'elle se doit faire, ou par les cauteres actuels & potentiels, ou par le fer & incision. Celle-cy veritablement est la plus seure aux chancres petits & noueux qui ne sont point attachez, & infiltrez aux grands vaisseaux, pourueu qu'il ne reste aucune racine du mal, dont les parties voisines seroient infectées, & le chancre apostemé tourneroit en vlcere : l'autre est fort hazardeuse en quelque chancre que ce soit ; attendu que les cauteres, quoy qu'ils consument vne partie de la matiere, & semblent donner ouuerture à l'autre pour sortir, font plus renaistre de matiere par la douleur & inflammation qu'ils causent, qu'ils n'en peuuent consumer ou euacuer, & font à la fin des vlceres incurables. Mais on me demandera, veu la qualité du venin qui domine en ce mal (lequel comme tout autre a la proprieté d'infecter son voisinage, ne pouuant ce qui est sain auoisiner ce qui est corrompu, sans contracter corruption) s'il faut laisser les chancres sans y apporter remede. Ie responds quant à la matiere coniointe, qu'il n'y faut point toucher, pour les raisons cy-dessus : mais quant à l'antecedante il faut l'euacuer, tant par saignées que par purgations frequentes, sans negliger les remedes locaux, partie repercussifs, & partie resolutifs, meslez, quand on sent la douleur grande, & que par icelle l'on craint l'attraction de nouuelle matiere, qui est la cure que l'on nomme palliatiue. Ce que nostre Hippocrate dit du

chancre, doit estre pareillement entendu des scirrhes, vrais & legitimes, lesquels estans irritez se peuuent changer en ce mal. C'est pourquoy il n'y faut non plus toucher qu'aux susdits; qui est le profit qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. CE qui s'entend en deux manieres, assauoir de ceux qui sont à l'interieur simplement, & qui sont à l'exterieur sans vlcere. Les parties plus subiettes à ce mal sont les spongieuses, comme les mammelles, pource que l'humeur melancolic y coule, & s'amasse plus aisément qu'és fermes & solides.

2. Tant par fer, cauteres, que medicamens resolutifs, remollitifs, suppuratifs & repercussifs: non par ceux qui sont temperez & sedatifs de douleur, dont on se peut seruir en la necessité, seulement pour empescher que le mal ne s'aigrisse.

3. La matiere maligne & pourrie estant agitée, laquelle non seulement infecte le voisinage, & cause des chancres vlcerez, mais aussi blesse le cœur, esteint la chaleur naturelle, & cause la mort auec douleurs & autres griefs accidans.

4. Pource que la matiere des chancres non vlcerez estant coye & non effarouchée comme celle des autres, cause moins de douleur, & exhale moins de pourriture qu'eux, d'où vient que les malades subsistent plus longuement.



APHORISME XXXIX.

Conuulsio à repletione fit, vel vacuatione, ita verò & singultus.

La [1] conuulsion se fait [2] d'inanition ou de [3] repletion comme pareillement le [4] hoquet.

DISCOVRS.



IEN que le sanglot & la conuulsion ayent pareilles causes de leurs mouuemens, suiuant nostre Hippocrate, assauoir d'inanition & de repletion; il y a neantmoins entre ces deux beaucoup de difference, si nous considerons le merite des lieux affligez, la composition des parties, la maniere des mouuemens qui se

sont en l'vne & l'autre, & les facultez interessées ; toutes lesquelles choses examinées nous trouuerons que la conuulsion est beaucoup plus dangereuse que le sanglot. Quant aux lieux affligez, ce sont en la conuulsion le cerueau, & au sanglot le ventricule : le premier tenant lieu non seulement de partie noble, mais de la plus noble de toutes, comme estant le siege principal de l'ame, & le depositaire de ses plus hautes facultez, mais que nous considerons icy seulement en qualité de principe des nerfs par lesquels nous auons mouuement & sentiment. Le second estant partie officiale, sans laquelle de verité l'on ne peut viure, pource que les alimens disposez pour nostre nourriture & entretien y reçoiuent leur premiere coction, estans changez en chile auant que de passer au foye : mais d'autant moins noble que le cerueau, que les fonctions de celuy-cy sont moins participantes de matiere, & que le spirituel est plus excellent que le corporel. De plus, le premier releue la dignité de l'homme, le rendant aucunement comparable aux intelligences du Ciel, & le second s'abaisse iusques à la Nature brutale ; voire au dessous, estant plus brutal que les brutes mesmes lors qu'il est destitué de l'assistance de la raison. Pour la composition des parties, celles qui souffrent le sanglot sont toutes similaires, assauoir les membranes ou tuniques dont est basty le ventricule : celles qui souffrent conuulsion sont dissimilaires, estans composées de chairs, nerfs & fibres, assauoir les muscles instrumens du mouuement volontaire. La maniere du mouuement est diuerse en ces deux symptomes : car en la conuulsion le muscle est tiré droict en haut tousiours vers son principe, ainsi comme au mouuement volontaire, ne differant de luy que par la contrainte, & en ce que le muscle ne se resserre pas pour attirer le membre, mais est luy mesme tiré pour le nerf. Au sanglot, le mouuement du ventricule se fait par contraction & dilatation ; ce qui fait voir que ceux-là parlent improprement qui nomment le sanglot conuulsion du ventricule. Quant aux facultez, en la conuulsion l'animale est offencée, au sanglot la naturelle seulement : ainsi se rencontre toute disparité en ces deux symptomes, hormis ce qui concerne leurs causes. Or quant à celles-cy l'on demande s'il n'y a que les deux icy mentionnez qui excitent ces accidans, vû quant à la conuulsion, outre l'inanition & repletion elle peut venir d'autres causes, comme du ventricule, de la matrice ou autres parties, enuoyant au cerueau quelques vapeurs offenciues que l'on ne peut valablement attribuer à vne des causes susdites ; aussi les Sectateurs d'Auicenne l'appellent conuulsion non proportionnée à la matiere. On peut dire le mesme de la ponction d'vn nerf ou d'vne membrane. A quoy nous pouuons respondre en deux manieres, assauoir que

Hippocrate ne mettant que ces deux causes, a voulu parler de la conuulsion qui est de durée, non de la passagere, telle qu'est l'epileptique, laquelle veritablement n'est pas proportionnée à la matiere, sa malice estant plus accusable que sa quantité: ou que sans faire aucune distinction il a entendu comprendre telles conuulsions souz le genre de la repletion, pource qu'elles sont causées d'humeurs ou de vapeurs; ce qui est plus manifeste en la pointure des nerfs, laquelle estant fort douloureuse, cause attraction d'humeurs sur la partie malade, & partant repletion. Et quant au sanglot la verité est qu'il arriue ordinairement d'inanition & de repletion: mais cela n'empesche pas que l'on n'en trouue d'autres causes, comme l'intemperie froide & chaude, l'irritation procedant de quelque matiere acre, comme d'vn grain de poiure en la capacité du ventricule, qui n'est point attaché à ses tuniques, mais les touche seulement: toutes lesquelles ne peuuent estre rapportées à la repletion, & moins encore à l'inanition. D'où nous concluons qu'Hippocrate parlant des susdites, entend celles qui le plus souuent & plus violamment causent la conuulsion & le sanglot, non de celles qui arriuent plus rarement, & exercent moins de violance. Or l'intention de nostre Vieillard, en cét Aphorisme, est de nous aduertir, que vû les accidans qui arriuent des inanitions & repletions, nous nous gardions de l'vn & de l'autre excés, & en euitions toutes les occasions; qui est l'vtilité que nous en pouuons recueillir.

Explication.

1. QVi est vne contraction inuolontaire des nerfs & des muscles vers leur principe.

2. Comme aux flux immoderez de sang, de bile, ou autres humeurs, mesme des inutiles, comme aux grandes & soudaines diarrhées & vomissemens, qui tous épuisans le corps d'humidité causent la conuulsion de siccité, comme parcillement aux purgations excessiues, & dans les fievres ardantes où le cerueau & les nerfs sont dessechez.

3. Assauoir quand les nerfs trop humectez se gonflent ainsi que des cordes de luth moüillées. L'humeur qui les remplit est le phlegme, tantost visqueux, bouchant le principe des nerfs de sorte que l'esprit n'y peut rayonner; tantost coulant, occupant leur partie moëlleuse, & les humectant amplement; quelquefois le sang cause cét accidant, comme aux grandes inflammations; souuent il n'y a que de l'air & du vent; & celles-cy sont

sont fort legeres, pource que leur matiere est fort aisée à dissiper.

4. Qui est vn mouuement ou effort du ventricule, par lequel il tasche de mettre dehors ce qui est, ou qui semble estre attaché à ses tuniques: le premier au sanglot de repletion dont l'effort est par fois vtile: le second en celuy d'inanition, lequel est tousiours inutile, & ne cesse par l'eiection d'aucune matiere: mais plustost par addition, assauoir en humectant le ventricule de quelque liqueur.



APHORISME XL.

Quibus ad hypochondrium dolor est sine inflammatione, iis febris superueniens dolorem soluit.

Ceux [1] qui ont douleurs aux [2] flancs sans [3] inflammation, en sont deliurez par [4] l'arriuée de la [5] fievre.

DISCOVRS.



La chaleur naturelle qui est l'operatrice de tout ce qui se fait selon Nature en nostre corps estant espanduë par tous les membres & parcelles d'iceluy, ne se contente pas d'y manifester ses effets; elle se communique aussi aux excremens & choses inutiles qui s'y rencontrent: mais ne disposant pas à pur & à plein des choses estrangeres, comme elle fait de celles qui luy sont propres, elle y trouue souuent de grandes resistances de la part des matieres cruës, pour lesquelles surmonter elle déploye ses forces, lesquelles ne se trouuans pas assez bastantes, elle appelle à son secours l'aide de la chaleur estrangere, quoy que d'ailleurs son ennemie, pour à communes armes chasser les cruditez contraires à tous deux. De cette action de la chaleur & resistance de la matiere sur qui elle agit, naissent les vents qui se peuuent former en toutes les parties où le chaud & l'humide se rencontrent: mais en celles notamment qui sont destinées aux premieres coctions, assauoir la chilification & sanguification, lesquelles se faisans toutes deux au ventre inferieur; la premiere au ventricule, la seconde au foye, l'vne & l'autre situez immediatement au dessous du diaphragme, & és enuirons des fausses costes, esquelles la chaleur & l'hu-

midité combattent plus puissamment, nostre Hippocrate nous a donné fort à propos l'exemple de ces parties plustost que d'autres. Or parlant du combat de la chaleur & de l'humidité, nous n'entendons pas seulement celuy qui se fait de la chaleur naturelle agissante sur les alimens, lequel se démesle d'ordinaire auec toute sorte de douceur, comme estant vtile & necessaire pour la vie : mais aussi de celuy des matieres excrementeuses qui restent des coctions susdites, n'estant point d'aliment si pur qui ne soit tousiours accompagné d'excrement; voire mesme souuent il arriue que ce qui est bon & vtile de soy dans l'aliment, se conuertit en excrement lors que la chaleur cuisante n'est assez bastante de le changer entierement, soit à cause de sa propre foiblesse, soit à cause de la quantité & excés de matiere qui l'accable & suffoque. Ces matieres excrementeuses estans la plus part les effects d'vne foible chaleur, impriment tantost des intemperies froides aux parties qui les contiennent, tantost y causent obstructions, & tantost y font naistre des vents. Les phlegmatiques & melancoliques peuuent causer les deux premiers effets, mais le dernier semble propre & particulier aux phlegmatiques, estans froides, humides, & visqueuses, consequemment disposées à se tourner en vents à l'action d'vne foible chaleur. Que si ces matieres sont contenuës és parties membraneuses, comme dans les intestins : de là naissent d'estranges douleurs par l'extension d'iceux, ausquelles ainsi comme aux obstructions & intemperies froides, le remede est la chaleur, non la naturelle, dont le propre est de demeurer en la mediocrité, mais de l'estrangere, laquelle venant en l'excés, combat les intemperies qui sont passées en vn autre opposite; ainsi elle oste les obstructions, & dissipe les vents, corrige les intemperies froides, & consumant les matieres qui les entretiennent, remet par accidant, les parties à peu prés de leur premiere temperature : d'où nous sommes enseignez en tel cas de ne point craindre la fievre, pource qu'elle ne peut estre que douce; mais de plus, vser de remedes chauds quand il conuient combattre de pareilles douleurs.

Explication.

1. Qvi par vn mauuais regime amassent quantité de cruditez, supposé par oisiueté & gourmandise.

2. Causées de vents, ou de quelque sorte obstruction, ou d'vne intemperie inegale.

3. Ou erysipele, ou matiere bilieuse, logée aux intestins, ou en quelque partie du foye.

4. En dissipant les vents, débouchant les obstructions, & consumant les matieres froides qui entretiennent semblable intemperie aux parties affligées: & telle fievre est peu à craindre, d'autant que ne subsistant que parmy telles matieres elle cesse quand elles sont consumées.

5. Causée de la pourriture de l'humeur amassé, de la violance de la douleur, & des veilles continuelles.



APHORISME XLI.

Quibus in corpore pus nullam sui dat significationem, ob crassitudinem sui, aut loci non se prodit.

Ceux dont les vaniques cachées [1] au corps ne se donnent à cognoistre par aucun signe; elles empeschent qu'elles ne se declarent par l'époisseur [2] du pus, ou de la partie où [3] il est.

DISCOVRS.



IL n'y a gueres de choses en la Chirurgie qui se reconnoissent auec telle facilité, que le pus en vn abscés, lors qu'il occupe les parties exterieures, puisque les plus simples sans estude ny pratique le iugent à la veuë & à l'attouchement: mais depuis qu'il est approfondy tant soit peu & hors la portée de l'œil, lors il n'y a que les experts & bien versez en l'Art qui puissent en auoir connoissance. Cette connoissance est ou certaine, ou coniecturale. La certaine s'acquiert quand par l'attouchement de la partie on la sent plus chaude que d'ordinaire; & outre sa nature & condition quand il y a pulsation extraordinaire des arteres, & quand elle est molle: mais sur tous quand en touchant & pressant l'endroit malade on y sent une inondation & flottement, qui est le signe vrayement certain du pus caché. Or ce n'est pas aux parties purement interieures, comme les visceres & lieux que s'acquiert cette connoissance, mais en celles qui sont veritablement exterieures, mais époisses, massiues & beaucoup charneuses, comme les hanches, les fesses, les cuisses & les muscles du bas ventre, au profond desquelles il se fait par fois de gros & grands abscés, comme estans susceptibles de grandes fluxions, beaucoup chaudes & de facile dilatation. La connoissance coniecturale s'acquiert aux parties vrayement pro-

fondes & interieures, comme les visceres; & nous pouuons appeller les abscés vrayement profonds, les amas de pus en la capacité de la poictrine, autour du poulmon, & au poulmon, ainsi qu'au ventre inferieur, au foye, à la ratte, au mesentere, & mesme quelquefois au cerueau, voire iusques dans les ventricules. Plus ces parties sont couuertes & munies, plus le pus est mal-aisé à descouurir: ainsi les abscés du cerueau se connoissent malaisément, en suite ceux de la poictrine, & en tiers lieu, ceux du ventre inferieur, & tous auec grande difficulté: & n'y a coniectures plus fortes pour descouurir le mal present, que celles que l'on tire de la conference du passé, assauoir quand ces parties ont esté au precedant affligées de grandes douleurs auec signes de chaleur & inflammation, dont le plus certain est la fievre. Quand ces accidans ont augmenté de iour en iour, & sont presque soudain cessez sans qu'il se soit fait aucune euacuation notable, soit naturelle ou artificielle, lors on peut s'asseurer qu'il y a quelque abscés formé, duquel estant la matiere tout à fait contre Nature, corrompt & infecte les parties qui l'auoisinent, sa malice & corrosion s'augmentant d'autant plus qu'elle est retenuë, & ce qui est plus calamiteux, bien souuent sans douleur, comme la nature des parties nobles, est de n'en estre beaucoup susceptibles. Ce qu'estant, & les malades n'y aduisans pas, tantost ils trainent leur vie auec langueurs, & fievres lentes, tantost ils meurent inopinément par rupture soudaine de leurs abscés, dont en vn instant la chaleur naturelle est suffoquée, notamment quand ils sont aux parties nobles, ou proche d'icelles: comme si la matiere se transporte soudain du poulmon au cœur, de la moëlle du cerueau dans ses ventricules, & ainsi des autres. Il arriue pareillement aucunefois que la malice des abscés faute d'estre euacuée s'endurcit de telle sorte que l'on en a trouué quelquefois apres la mort de concréez en pierre. Or si Nature est tant soit peu forte, le pus estant fait, se produit d'ordinaire par quelque tumeur ou eminence (i'excepte au cerueau) du moins par quelque douleur parciculiere, si ce n'est que l'vne des deux causes mises en cét Aphorisme, y portent empeschement, i'entens l'espoisseur du pus & la profondeur de la partie où il est amassé. I'adiouste quand le pus de soy n'a beaucoup d'acrimonie qui excite Nature à le pousser dehors, estant causez d'vne matiere froide amassée peu à peu, ou quand la faculté expultrice n'est pas robuste, ou quand la partie affligée a peu de sentiment; toutes lesquelles causes empeschent la connoissance de l'abscés & l'euacuation du pus, notamment les deux susdites couchées en cét Aphorisme: de la doctrine duquel nous apprendrons, que toutes & quantesfois que le pus

ne se produit point, quoy qu'il soit fait, nous ayons à n'obmettre aucuns moyens de l'attirer, tant par medicamens qui ayent cette vertu, que par cauteres & incisions.

Explication.

1. A Sçauoir aux parties interieures, comme le ventre, la teste, la poitrine: ou aux exterieures qui sont massiues, apres des douleurs & fievres, sans aucune manifeste décharge.

2. Comme aux abscés, causez de matiere froide, tels que les phlegmatics & melancolics.

3. Ainsi qu'aux abscés du bas ventre, dont le cuir est fort épois & dur, ce qui fait que le pus ne pouuant sortir & auoir passage par dehors, se concentre tousiours, & ronge les parties interieures, plus molles & aisées à vlcerer.



APHORISME XLII.

Regio morbo laborantibus iecur durum fieri, malum.

La dureté [1] de foye est mauuaise à ceux qui ont [2] la iaunisse.

DISCOVRS.

Il est impossible que le corps reste sain quand le foye est malade, puisque la santé dépend de la nourriture, laquelle ne peut estre bonne lors que le viscere qui la prepare est empesché de faire sa fonction : ce qui arriue en toutes les maladies qui l'attaquent, esquelles il souffre tousiours diminution de sa vertu sanguificatiue, que la seule égalité de son temperament & complexion peut entretenir, lesquels deux sont fort alienez en sa dureté de quelque cause qu'elle puisse proceder, soit inflammation, obstruction, ou scirrhe, qui sont les trois qui la font ordinairement, & qui ont coustume de succeder l'vn à l'autre, assçauoir à l'obstruction, l'inflammation & le scirrhe, & celuy-cy à l'inflammation, laquelle est la pire de toutes. Comme cette dureté est suiuie de la corruption de la vertu sanguificatiue, aussi est-elle fort suspecte en quelque maladie que ce soit, mais infiniment redoutable en la jaunisse (i'entens la bilieuse, non les autres, comme la phlegmati-

que & la melancolique qui paroissent au visage des filles, pour autre cause que de maladie de foye) laquelle tantost dénote l'obstruction du foye & de la bource du fiel, ou l'vne ou l'autre de ses extremitez, au moyen de laquelle l'excrement bilieux n'y peut estre reçeu, ou bien y estant se peut dégorger à son ordinaire dans les intestins : de sorte que cét excrement s'arrestant ou rebroussant au foye, & de là passant aux veines, le sang demeure soüillé de son impureté, consequemment le cuir, auquel cette teinture aborde tant par voye de transpiration, que par celle de la nourriture, laquelle ne peut estre bonne en la presence d'vn humeur qui luy est tout contraire, lequel rendant le sang amer, est cause que les parties qui ne se nourrissent que de choses douces, la refusent. De plus quand elle seroit passable, elle ne peut durer que peu de temps; pource que telle obstruction dégenerant en siccité, le foye ne fait plus ny sang ny bile, mais des eaux seulement, d'où l'hydropisie succede à la jaunisse. Tantost aussi elle signifie vne intemperie chaude du foye, produisant plus de bile que de sang, laquelle n'estant point corrigée dégenere en vne dangereuse inflammation, ainsi que la precedāte se tourne en scirrhe, doù viēt le perpetuel accroissement de l'humeur bilieux, d'où le foye & les autres parties sont dessechées; celle-cy par defaut de nourriture, que tel humeur ne leur peut donner; celuy-là par sa propre intemperie, & la presence de l'humeur qu'il engendre continuellement, & le tout pour la fievre, compagne perpetuelle de l'inflammation de cette partie. De ces trois causes de la dureté du foye, l'obstruction est la plus legere sans contredit, tant pource que pendant qu'elle dure, l'ouurage de celuy-cy ne cesse point, mais se fait sinon parfaitement, du moins passablement; qu'à raison de la cure plus aisée en elle qu'aux deux autres, lesquelles par fois viennent au point qu'elles se rendent du tout incurables, d'où nous les pouuons nommer dangereuses presque également, assauoir l'inflammation par la promptitude de la mort, lors qu'elle est grande, & que les forces n'y peuuent resister: & le scirrhe par la certitude d'icelle, soit qu'il succede à l'inflammation susdite, soit immediatement à l'obstruction, pource que le foye ne fait plus de sang, sans lequel il est impossible de viure, & qu'en consequence arriue l'hydropisie, maladie sans remede quand elle vient de la mesme cause. C'est pourquoy où l'on voit que le foye commence à durcir, il faut auoir aussi tost les remedes à la main, que la connoissance du mal en l'esprit; qui est l'vtilité qu'outre le prognostic on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Cause de l'inflammation qui cause la fievre ardante & aiguë, & du scirrhe qui produit l'hydropisie, toutes maladies mortelles. La iaunisse peut venir aussi d'autres causes, assauoir d'vn venin, d'vne legere obstruction de la bourse du fiel, & d'vn mouuement critic aux fievres aiguës ; laquelle derniere iaunisse nostre Hippocrate tient ailleurs salutaire, lors qu'elle vient à iour critic, pourueu que le flanc droit ne soit pas dur. En l'inflammation, outre la fievre, les vrines & excremens sont fort bilieux : au scirrhe il n'y a teinture qu'au cuir.

2. Assauoir la iaunisse proprement dite, qui est vn épanchement de bile sur toute la superficie du corps, dont le cuir & les yeux reçoiuent la teinture.



APHORISME XLIII.

Qui lienosi difficultate intestinorum corripiuntur, ijs superuenientem longam dysenteriam aqua inter cutem aut intestinorum læuitas excipit, & moriuntur.

Ceux qui ayans le mal de [1] rate sont attaquez de [2] dysenterie, si celle-cy leur dure long [3] temps, il leur suruient en fin [4] hydropisie, ou [5] lienterie ; & meurent à la [6] fin.

DISCOVRS.

LE rafroidissement des visceres, en suitte duquel vient le débauchement des coctions est vn grand acheminement à la mort, lors notamment que l'humeur qui cause ce desordre se multiplie continuellement, & ne luy suffit pas d'affliger les parties proches de celle qui le reçoit plus familierement en esteignant vne partie de leur chaleur, mais aussi les trauaille de douleurs & tranchées, qui causent au corps en general, perte de repos, dissipation d'esprits ; & en vn mot, le peruertissement de son harmonie. Tout cela font la rate & l'humeur melancolic qu'elle contient, en rafroidissant premierement le foye & le ventricule par leur voisinage, & hebetant leur faculté concoctrice, puis apres hebetant ensemble

la concoctrice & retentrice des intestins par douleurs & violences insupportables, faisans l'vn & l'autre ces mauuais offices au corps, au contraire des bons, ausquels Nature les a destinées, assauoir la rate à purifier le sang, en tirant l'humeur melancolic du foye, & communiquer au ventricule quelque chaleur pour aider à sa coction, & l'humeur qu'elle contient à prouoquer l'appetit, & procurer la contraction du mesme ventricule pour luy mieux faire estraindre & retenir les viandes, afin que le chile s'élaboure plus parfaitement; & la cause de ce, peut estre rapportée tant à la qualité de l'humeur melancolic, qu'à l'excés de sa quantité: celle-cy fait grossir extraordinairement la rate, laquelle naturellement n'occupe qu'vne petite partie du flanc gauche; le ventricule, quoy qu'assis au milieu se tournant beaucoup de cette part pour faire comme vn contre-poids en cét endroit auec la rate susdite pour l'opposer au foye, viscere grand & ample qui occupe la partie droite. Estant donc icelle plus grosse qu'à l'ordinaire, elle s'estend par fois de telle sorte, que non seulement le flanc gauche n'est plus capable de la contenir, mais occupe plus de la moitié du ventre, anticipe sur l'autre flanc, comprime le ventricule & le foye, les refroidit, presse le diaphragme, & oste la liberté de respirer. Que si cét humeur demeure opiniastrément en ce viscere sans s'euacuer par ses deschargeoirs ordinaires, il s'y endurcit peu à peu, & passe finalement en vn scirrhe & dureté funeste, laquelle deuient cause d'hydropisie, tant par le peruertissement des fonctions naturelles, estans le foye & ventricule rafroidis, que par l'arrest du sang limonneux au foye à cause du scirrhe de la rate qui l'empesche de l'attirer: de là consistent les obstructions qui bouchent les veines capillaires: & finalement luy font contracter pareille dureté qu'à la susdite. Que si elle se dégorge, sa descharge est critique & salutaire, pourueu qu'elle ne soit pas de durée: car si cette superfluité découle long temps par les intestins, & qu'à mesure de ce elle se multiplie dans la rate: ceux-là rafroidis par son passage continuel, perdent leur vertu retentrice, d'où ne retenans plus le chile, voire mesme celuy-cy ne se faisant point à cause du ventricule desia rafroidy, les viandes sortent comme elles sont prises, & le corps ne peut receuoir de nourriture. Quant au changement de qualité, lors que de sa froideur & siccité naturelle il dégenere en vne chaleur & acrimonie qu'il contracte par pourriture, & qu'en cét estat il sort par les intestins, c'est lors qu'il cause des vlceres malins, accompagnez d'excessiues douleurs qui hastent les pas de la mort: ou si leur violence donne quelques termes & remises, & que les forces soient pour subsister vn plus long espace le corps languit; & les facultez retentrice & concoctrice des mesmes intestins demeurans eneruez par les douleurs precedantes, la lienterie, succede à la dysenterie, comme nostre Hippocrate nous enseigne

gne ailleurs; de sorte qu'vne grande maladie succedant à vne autre pareille, les forces demeurent abatuës, & finalement la mort arriue. C'est pourquoy en ce cas il faut de bonne heure courir aux remedes, & arrester le progrés du mal; qui est le profit qu'apres le prognostic nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir qui l'ont dure & enflée, par l'abondance de l'humeur melancolic, desseché en cette partie. On peut aussi nommer tels ceux qui ont la rate enflée d'humeur melancolic, de vents & d'eaux.

2. Causée de la malice du mesme humeur, deuenant acre & malin, lors qu'il se dégorge par les intestins.

3. A la difference de la dysenterie de peu de temps, laquelle est salutaire aux rateleux, attendu qu'elle les decharge de cét humeur qui est tout à fait contre nature: mais quand elle est longue, & que cét humeur fait seiour aux intestins; lors il y fait des vlceres malins & chancreux qui sont sans remede.

4. Pource qu'outre les veilles que causent les douleurs, dont les humeurs sont corrompus, & les esprits diminuez, le flux continuel frustre le corps de sa nourriture: & sans la dysenterie mesme, la proximité de la rate gonflée d'excrement melancolic, cause pareil accidant, en rafroidissant le foye & le ventricule.

5. Pource que les douleurs continuelles de la dysenterie, & les vlceres qui les accompagnent blessent la faculté alteratrice & retentrice des intestins, d'où procede la priuation de coction; ioint la debilité de la chaleur naturelle fort grande à cause des susdites douleurs.

6. Le corps estant frustré de sa nourriture par les douleurs, veilles & asselemens continuels, esquels non seulement il perd l'opportunité de se nourrir faute de coction & de retention des viandes, mais aussi souffre vne grande dissipation de substance, tant par le sang qui sort des vaisseaux en la dysenterie, que par l'action continuelle de la chaleur naturelle, faisant pasture de sa propre substance.



APHORISME XLIV.

Quibus à stranguriâ ileus superuenerit, intra septem dies moriuntur, nisi febre superueniente copiosâ vrina fluxerit.

Ceux à qui le [1] voluul vient apres la [2] strangurie [3] meurent en sept [4] iours, si ce n'est que la [5] fievre suruenant ils iettent de l'vrine suffisamment.

DISCOVRS.

LES intestins estans parties membraneuses sont doüez d'vn sentiment fort vif, & quoyqu'ils soient froids & secs de leur nature ils deuiennent chauds & humides par accidant, à cause des matieres de cette qualité, ausquelles ils donnent passage, & la condition du lieu où ils sont placez. La premiere constitution les rend susceptibles d'insignes douleurs, l'autre de grandes pourritures, & les deux iointes, s'aggrauent l'vne l'autre. Cecy paroist és coliques, hergnes & passions iliaques, maladies qui ont beaucoup de rapports & conformitez ensemble, lesquelles sont de plusieurs sortes, entre lesquelles nostre Hippocrate met en auant celle qui est la moins dangereuse de toutes; nous donnant à penser de quelle violance les autres trauaillent, & combien perilleusement & mortellement. La connoissance du peril, plus ou moins grand qui en arriue, se découure par celle des causes du mal, lesquelles en general sont trois, assauoir l'inflammation, l'obstruction, & la solution de continuité, lesquelles par fois sont seules, & par fois sont compliquées. Plus il y a de complication, plus il y a de danger: comme par exemple dans les hergnes quand le peritoine est rompu, & que l'intestin tombe dans les bources, où estant pressé il contracte inflammation & pourriture. Telle hergne est tres-fascheuse, attendu que les trois causes y concourent; s'il y a rupture & descente de boyau, tant aux aines qu'aux bources, le danger est plus grand que lors qu'il n'y a qu'vne simple dilatation du peritoine qui cause la chute de l'intestin, ce que l'on peut entendre de la hergne ventrale, aussi bien que de l'inguinale & boursale, lesquelles ressemblent en beaucoup de choses à la vraye passion iliaque, tant en la partie affectée, qui est l'intestin nommé ileon, lequel descend aisément en la bourse gauche, qu'aux douleurs, tranchées & vo-

missemens, lesquels en l'extremité du mal se font des plus ordes & puantes matieres du ventre : ce que le vulgaire appelle miserere mei, pource que le mal estant desesperé, l'on ne doit plus faire estat des remedes humains, mais se remettre du tout à la misericorde de Dieu ; comme de fait on voit rarement échapper ceux qui iettent telles matieres par la bouche. Or ce que l'on nomme proprement paßion iliaque, n'est autre chose que la contusion & repliement de l'intestin ileon, lequel suiuant l'ethymologie Grecque ne signifie autre chose que entortillé, pource qu'il fait plus de contours que les autres, außi est-il plus gresle & plus long, consequemmment plus propre à cét effet. Le mot François & vrayement significatif est tiré du Latin, & se nomme Volvul. Mais parlant generalement, on comprend souz le nom de cette maladie, l'inflammation du mesme intestin & sa forte obstruction, soit des gros excremens dessechez, ou d'vne pituite glaireuse si fermement attachée qu'elle ne donne aucun passage aux choses qui se doiuent descharger par le ventre ; soit qu'elle cole ensemble les deux parois de l'intestin, ou qu'elle y deuienne matiere de vents, dont il souffre vne dilatation & extension douloureuse qui cause solution de continuité en ses fibres. Cette derniere obstruction est celle qui cause le Volvul dont est icy parlé, auquel la fievre & la décharge d'vrine donnent soulagement, comme dit nostre Hippocrate : mais la difficulté de sçauoir comme il se peut faire, a fait douter Galien si cét Aphorisme est legitime : car de dire que l'intestin estant enflé à cause des matieres retenuës presse le col de la veßie & empesche que rien n'en sorte, & que la chaleur de la fievre les dißipant & attenuant, l'obstruction & la compreßion cessent, d'où l'vrine coule en suite ; c'est ignorer l'Anatomie, qui nous enseigne qu'il n'y a que l'intestin droict qui auoisine cette partie, l'obstruction duquel peut bien causer cette difficulté, non pas l'ileon qui en est plus esloigné. Non moins absurdes sont d'autres opinions rapportées par le mesme en son Commentaire, qu'il n'est icy besoin d'estaller. Dirons nous que la paßion iliaque se peut prendre en deux manieres ; l'vne proprement pour l'obstruction de l'intestin ileon, causé de pituite & matiere flatueuse, laquelle vne forte fievre peut dißiper, & rendre le chemin libre aux gros excremens : ce qui n'a rien de commun auec la veßie : l'autre improprement, pour l'obstruction du droict sur lequel la veßie est couchée, laquelle estant gonflée d'vrine à cause de l'empeschement qui est à son col presse cét intestin, & nuit à la sortie des excremens, auquel sens dernier il faut entendre nostre Hippocrate. Ou bien dirons nous que ce Texte doit estre entendu, non du volvul qui suruient à la strangurie par dependance, assauoir par l'empeschement que la

vessie fait à l'intestin droict: mais du volvul proprement appellé, assauoir celuy qui est malade de l'ileon; & de la strangurie causée de l'obstruction de la vessie arriuant en mesme temps par l'abondance des humeurs glaireux, se iettans en l'vn & l'autre conduit, de sorte qu'aucun excrement ne se décharge, ce qui est plus ouuertement declaré aux Coaques, Aphorisme 48. du traicté des Veines, *où nostre Hippocrate dit que quand ceux qui ont le volvul ne peuuent vriner, la mort leur arriue promptement. C'est à mon auis la vraye interpretation de cét Aphorisme; de la doctrine duquel, outre le danger que nous deuons declarer, nous infererons qu'en tels accidans il faut vser de remedes aperitifs & laxatifs pour déboucher l'vn & l'autre des conduits naturels, & prouoquer le flux d'vrine & des gros excremens.*

Explication.

1. QVi est vne maladie de l'intestin ileon, en laquelle les malades ne iettent rien par le siege, & sont trauaillez de continuels vomissemens, iusques au chile & plus sales excremens.

2. Causée d'abondance de gros phlegme bouchant le col de la vessie, & empeschant la décharge de l'vrine, ce qu'il faut aussi entendre de l'entiere suppression.

3. Ne pouuans les malades resister à deux maux si dangereux tout à la fois, d'où ils sont emportez par la violance des douleurs, & par le reflux des matieres peccantes aux parties superieures.

4. Qui est le terme des maladies aiguës, dont celle-cy fait nombre; ce qui est fondé plustost sur vne obseruation d'Hippocrate que sur vne raison.

5. Non vne legere & foible, mais mediocrement forte, pour dissiper les vents, & attenuer les matieres qui occupent le chemin de l'vrine, afin qu'il coule en apres suffisamment.



APHORISME XLV.

Si vlcera annua aut etiam diuturniora fiant, os abscedere est necesse, & cicatrices cauas fieri.

En tous vlceres qui ont vn [1] an, ou qui sont encore de plus long temps, il faut necessairement que l'os [2] sorte, & qu'il se face des cicatrices auec [3] cauité.

DISCOVRS.



OVTES solutions de continuité, en partie charneuses, sont appellées du nom de playe, ou d'vlcere: souz le premier sont comprises celles qui procedent de causes externes: & souz le second celles qui viennent tant du dedans, que du dehors: car les playes peuuent degenerer en vlceres. La definition des deux monstre leur differance; estant proprement la playe vne solution de continuité recente & sanglante faite en partie molle par quelque cause externe: & l'vlcere vne solution de continuité, faite en partie charneuse, accompagnée de pus & sanie; laquelle definition pour auoir plusieurs causes n'en comprend aucune. Or quoy qu'il y ait des corps si mal habituez que leurs playes degenerent par fois en vlceres difficiles à guerir, toutefois les plus malins sont ceux d'ordinaire qui viennent de causes purement interieures, assauoir de pourriture d'humeurs, qui rongent non seulement la chair & le cuir, mais aussi les os qui sont dessous, lesquels, comme ils sont de difficile alteration, aussi estans vne fois corrompus, ils corrompent aussi la chair qui les couure, & empeschent vne loüable regeneration d'icelle, de sorte que l'on voit souuent des vlceres gueris trop à la haste, se r'ouurir d'eux mesmes, ou s'ils ne s'ouurent, on est contraint d'y mettre la main pour cét effet, soit qu'il arriue des douleurs & inflammations à l'endroit de la chair où l'os est carié, soit que la chair qui s'y est engendrée ne paroissant pas loüable donne soupçon du vice de l'os qu'elle couure, auquel on ne peut remedier qu'en le descouurant entierement. Pour à quoy paruenir on se peut seruir de trois sortes de remedes, assauoir du fer, du cautere actuel, ou du potentiel, qui est le plus doux & le plus seur, pource qu'estant peu douloureux il

n'est point autheur des fluxions que les grandes douleurs attirent sur les parties malades. Les trois ensemble y sont pareillement souuent necessaires, assauoir le cautere potentiel pour consumer les chairs baveuses & inutiles, le fer pour leuer l'eschare, & le cautere actuel pour brusler les os, & arrester leur carie. La nature des vlceres, & la condition des corps, ou des parties vlcerées rend leur cure longue ou breue; en sorte que les vlceres qui d'eux mesmes sont malins, comme les corrosifs, les rampans, les chancreux, & ceux qui sans estre malicieux ont quelques varices qui les abreuuent sont de cure difficile. Les inflammations & autres intemperies qui y suruiennent causent aussi beaucoup de retardement à leur guerison: ce que font aussi la dureté de leurs bords, & la figure non conuenable comme la ronde. Quant aux corps, les bilieux, les phlegmatics, & les melancolics par excés ont de la peine à guerir; à sçauoir les bilieux, à cause de la grande corrosion, & de la matiere sanieuse qui ne se peut conuertir en vn loüable pus: les phlegmatics, à cause de la grande froideur & humidité qui empeschent la consolidation de l'vlcere, dont la principale intention est d'estre desseché: & les melancolics, tant à cause de la froideur de l'humeur dominant, ennemy de toute generation, qui à raison de la malice qu'il contracte souuent, laquelle excede celle de tous autres humeurs comme il paroist aux chancres vlcerez. Et pour les parties, celles qui ont moins de chair & de chaleur, ou qui sont le plus esloignées du cœur ne reçoiuent pas guerison bien aisément de leurs vlceres, lesquels pour y paruenir doiuent estre remplis de chair loüable, qui ne peut deuenir telle s'il n'y a du sang de cette qualité, & de la chaleur naturelle à suffisance pour la faire; ainsi les vlceres des iambes, notamment ceux qui viennent en deuant & à l'endroit du principal os durent plus longuement que ceux qui viennent au reste du corps. I'entens exterieurement, comme fait aussi nostre Hippocrate, lequel veut principalement parler des vlceres qui sont proche les os. Or que ceux-cy se corrompent aussi bien que la chair aux vlceres malins, c'est vne chose qui n'a pas besoin de grande recherche, vû la qualité des humeurs peccans, qui souuent commencent leur rauage par les os & le perioste, pour le communiquer apres à la chair prochaine, & finalement se manifester au dehors. Mais on demande pourquoy les os se peuuent gaster aux vlceres non malins aussi bien qu'aux malins; de tous lesquels Hippocrate entend icy parler indifferamment. Ie respons quant aux non malins, que la longueur du temps en est cause, durant laquelle estans les vlceres negligez, leur chair deuient en partie baueuse & sanieuse, laquelle sanie penetrant iusques à l'os est cause de sa carie & pourriture.

Cela peut venir pareillement de la part de l'air, lequel penetre plus aisément és espaces des chairs, dont les fibres sont dilatez, que par le cuir, dont les pores sont estroits, & ne luy permettent passage, notamment quand il est trop froid, qui est la qualité qui le rend ennemy particulierement des os. Que si ces deux causes se rencontrent, les os sont bien plustost gastez que quand il n'y en a qu'vne. Or les vlceres durans ainsi longuement sans se guerir il faut iuger que le fondement de la chair, à sçauoir l'os, est gasté : ce qu'estant, il ne faut passer outre auant que de découurir ce qui en est, & oster le corrompu & alteré auparauant que de procurer la regeneration d'vne nouuelle chair ; qui est outre le prognostic l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi ne se peuuent refermer, pour estre entretenuës de beaucoup d'humiditez vicieuses qui abondent à la partie malade, lesquelles découlent des veines qui la nourrissent ; ou des os corrompus qui communiquent leur vice à la chair, ou par l'intemperie mesme de la partie, qui ne permet la regeneration d'vne nouuelle & loüable chair, ou par la dureté des léures de l'vlcere qui empesche leur revnion.

2. A cause de la carie qu'il a contracté, sur laquelle il ne se peut engendrer de chair loüable ; partant il faut auant qu'elle se face, que l'art ou la matiere poussent dehors ce qui est vicié.

3. Pource que les chairs estant destituées du soustien de l'os qui leur estoit prochain, s'enfoncent iusques à tant que qu'elles en ayent trouué vn autre : partant pour euiter ces enfonçeures, ou du moins faire qu'elles paroissent peu ; les Chirurgiens doiuent prendre garde qu'il s'engendre plus de chair qu'il ne seroit necessaire si l'os estoit entier.



APHORISME XLVI.

Qui gibbi ex asthmate aut tussi ante pubertatem fiunt, statim moriuntur.

Ceux qui deuiennent [1] bossus d'vne courte [2] haleine, ou d'vne toux [3], meurent auant la [4] puberté.

DISCOVRS.



'EST chose aduoüée de tous les Medecins, que les parties de nostre corps apres estre toutes figurées, reçoiuent nourriture, & prennent accroissement ensemble en toutes dimensions, chacune suiuant sa proportion, & ce tandis qu'elles conseruent leur estre naturel, sans changement de temperature ou de conformation; la raison qui appuye ce consentement est, que les parties estans ordonnées de Nature pour constituer vn tout qui soit parfait; cette perfection ne se peut acquerir sinon entant qu'elles se communiquent ce qui est de leurs naissance, assauoir les nobles leurs largesses, & les moins nobles leur seruices: & quoy qu'il y ait des parties qui ne semblent trauailler que pour elles, il n'y en a pourtant aucune qui ne tesmoigne quelque deuoir & reconnoissance à celles qui leur font du bien. Ie prendray pour exemple le foye, duquel dépend la nourriture du reste; celuy-cy cuit du sang pour cét effect: mais comme les parties qui sont esloignées de luy ne peuuent attirer ce qui leur est necessaire, il a produit des veines par lesquelles cette liqueur salutaire est par tout chariée, dont il n'y a parcelle qui ne soit nourrie. Que si les veines ne croissoient à mesure qu'il grossit & fait du sang, mais que la faculté auctrice demeurast oisiue à leur égard pour quelque temps, elles ne pourroient seruir le foye, & contenir le sang qu'il produit à mesure de sa croissance. Il faut donc qu'elles prennent nourriture & acroissement auecques luy; qu'en suite les parties où elles s'estendent puisent d'elles ce qui leur de besoin, & que puis apres icelles estans nourries par leur benefice elles seruent à les conseruer & mettre à couuert des iniures externes. Ainsi le cœur échauffant les mammelles, qui sont de nature froides, est reciproquement échauffé d'elles, attendu qu'estans spongieuses elles conseruent ce qu'elles reçoiuent de luy, & luy communiquent, comme nous font nos habits, celle qu'ils empruntent de nos corps. Non seulement les parties qui dependent des autres prennent accroissement & nourriture auec elles, mais aussi celles qui n'ont ensemble aucune particuliere amitié, soit par voisinage, communauté d'ouurage, ou de vaisseaux, mais seulement trauaillent ensemble, entant qu'elles sont parties du tout qu'elles composent. Ainsi le cuir s'estend à mesure que les muscles s'amplifient, & les autres parties contenantes se dilatent pour faire place aux contenuës, qui croissent auec elles. Par exemple, la poitrine se dilate à mesure que le cœur & le poulmon prennent accroissement,

& ainsi

& ainsi du reste, iusques à tant que tout soit accomply, & que le corps ait pris ses iustes dimensions. Que si durant le temps que le corps est dans son accroissement, assauoir depuis la naissance iusques à l'aage de vingt-cinq ans, quelque partie est mutilée, elle ne peut à cause de sa foiblesse receuoir telle extension qu'il est requis pour l'integrité de ses actions, & reste maigre & extenuée, receuant à peine nourriture pour s'entretenir petitement en cét estat: Or comme suiuant ce que dessus il y a des parties de plus grand ou moindre merite, il importe peu si vn pied, vn bras, ou autre semblable, est affligé de ce mal-heur, pource que les nobles & officiales n'y compatissent point: mais quand la poictrine est applatie & enfoncée, ou que l'espine du dos est torte & courbée, lors ces parties ayans perdu leur structure, ne prennent plus telle croissance que deuant: & cependant celles qu'elles contiennent, assauoir le cœur & les poulmons continuans la leur, comme n'ayant rien de commun auec les susdites, quant à ce point, demeurent pressées & resserrées de telle sorte, que n'ayans plus leur libre dilatation elles ne peuuent tirer vn rafraichissement suffisant pour se recréer, & ainsi la mort arriue auant l'aage de puberté. Que si la mesme contorsion suruient apres que les susdites parties cessent de croistre, encore qu'elle soit fort incommode, & haste souuent la mort, il n'y a pas pourtant vn danger si certain qu'aux aages plus tendres, où, suiuant nostre Hippocrate, fondé sur la raison que dessus, la mort est infaillible. Au reste, outre le Prognostic qui est requis en tel cas, nous deuons prendre aduis de rechercher les causes des voûtures & tortures de l'espine, & les retrancher au plustost, afin d'euiter le danger qui les suit; c'est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. ASçauoir ceux qui ont l'espine du dos voûtée & courbée en dedans, en dehors, & par fois contournée en telle sorte, qu'elle auance & recule en tous les deux: ce qui procede d'vne luxation de vertebre, qui peut arriuer de cause externe, comme d'vn coup ou d'vne cheute: ou interne, comme d'vne fluxion d'humeurs phlegmatics, relaschans les ligamens qui tienent les vertebres liées ensemble: ou d'vne pituite coulée entre deux vertebres ou ligamens, dont se forme tumeur, laquelle empesche en partie leur conionction parfaite, & en partie tire à elle les vertebres par son poids.

2. Quantité de pituite demeurant aux conduits de l'aspre artere, qui sont aux poulmons : ou quelque tumeur dure & cruë y naissant, dont ceux-cy deuiennent pesans & peu obeïssans au mouuement de la poitrine contre l'intention de Nature qui les a fait legers à ce suiet : les poulmons estans pesans, & leur pesanteur augmentant par l'accroissement de la tumeur, ébranlent les vertebres ausquelles ils sont attachez, & ainsi se forme la contorsion de l'espine.

3. Par distillation d'vne matiere acre & subtile, qui sans cesse irrite les poulmons, lesquels s'échauffent à mesure qu'ils s'ébranlent, & prouoquent tousiours sur eux attraction de nouuelle matiere, en émouuant le cerueau, qui enuoye vne partie d'icelle sur l'espine, ce qui fait que les ligamens sont relaschez. L'ébranlement du poulmon peut venir pareillement de sa propre tumeur, qui le rend tellement pesant, que son mouuement ne se fait qu'auec violance, durant laquelle le cerueau émeu enuoye quantité d'excremens sur l'espine, dont les vertebres sont apres relaschées.

4. Pource que le peruertissement, & contorsion de l'espine empesche que les costes ne croissent à mesure des visceres, resserrez en la capacité de la poitrine ou ventre du milieu, assauoir les peulmons & le cœur, lesquels n'ayans pas leur libre dilatation pour attirer l'air, & chasser leurs fumées, la chaleur naturelle demeure suffoquée, & la mort arriue auant que l'on soit en vn aage parfaict. Or entre les bossus dont fait icy mention nostre Hippocrate, l'experiance & la raison nous apprennent que tous autres de cette marque, quoy que leur deffaut vienne d'autre cause, sont d'ordinaire de courte vie, attendu que les visceres susdits sont tousiours mal logez en des poitrines estroites : ce qui cause difficulté de respiration, d'où vient que l'air de leurs poulmons se corrompt aisément, n'estant amplement renouuellé : ce que tesmoigne la puanteur d'haleine, presque commune à tous les bossus, dont le cœur est infecté ; & cette difficulté augmente souuent apres le repas, quand l'estomac remply presse le diaphragme, & luy oste la liberté de son mouuement.



APHORISME XLVII.

Quibus venæ sectio aut purgatio prodest, his vere secanda vena, aut purgatio imperanda.

Ceux qui ont besoin de [1] saignée ou [2] purgation, doiuent estre saignez ou purgez au [3] Printemps.

DISCOVRS.

IL est plus aisé d'empescher les maladies quand elles sont preveuës, que de les guerir quand elles sont arriuées; & vn remede par precaution fait plus que dix en la vraye curation: d'autant qu'en la premiere le deffaut est leger, & les forces sont grandes: mais en la seconde, le vice est grand, & les forces petites en comparaison de ce qu'elles estoient lors que la constitution du corps estoit saine, ou en estat de neutralité. Or comme il y a trois sortes de telles constitutions, l'vne salubre, l'autre maladiue, & l'autre neutre: on peut demander si toutes ont besoin de l'assistance du Medecin & des remedes: à quoy ie respons affirmatiuement, auec cette difference toutefois, qu'en l'estat maladif on a besoin de medicamens pour retourner en celuy de santé: au neutre, pour empescher les maladies qui menacent: & en celuy qui est entier, pour le conseruer & maintenir. Au premier les remedes doiuent estre puissans, & proportionnez à la maladie, pourueu que les forces le permettent: au second ils doiuent estre mediocres, & au dernier fort doux & benins. Ie sçay que l'on me dira que la santé estant vn estat parfait & harmonie des humeurs, des esprits, & des puissances qui regissent le corps, se maintient assez de ses propres forces, & n'a besoin du secours des medicamens. A quoy ie respons que la condition humaine suit le train des autres choses sublunaires, qui sont toutes subiettes à l'instabilité, laquelle paroist sur tout aux creatures animées, comme estans non seulement attaquées en dehors par les diuerses alterations qui leur viennent de la part des Elemens, notamment de l'air le plus changeant de tous: mais ayans aussi en elles le principe de toute inconstance, assauoir la cha-

leur, laquelle agissant continuellement sur l'humide, fait que le corps ne demeure iamais en pareil estat, d'où la santé est tousiours en bransle & en hazard de se perdre. Partant comme la vraye curation regarde la maladie, aussi la preseruation concerne la neutralité & la santé: mais comme ces deux estats sont differans; aussi les remedes que l'on apporte à leurs deffauts doiuent differer, en ce que celuy de santé n'a besoin que d'estre maintenu, & celuy de neutralité (i'entens celuy que l'on appelle de décheance ou de conualescence) redressé. Ainsi l'on peut establir deux sortes de precautions, dont celle qui est pour la santé dépend du simple raisonnement de celuy qui s'en veut seruir: & celle qui est pour la neutralité se tire du iugement & du sentiment tout ensemble; pource qu'en cét estat on sent beaucoup de deffauts, aucun desquels ne paroist en vne santé parfaite. Or les moyens de restablir, redresser & conseruer la santé suiuant les trois estats cy-dessus, se tirent principalement de deux remedes, qui sont la saignée & la purgation: assauoir la saignée en tous ces trois, & la purgation en deux seulement, la neutralité & la maladie; au lieu desquelles ie fais plus d'estat en santé de la diete que du reste. Les temps à vser de precaution est tous les mois & saisons de l'année, quand on y est menacé de maladie: mais lors que rien ne presse, nous deuons preferer sur toutes saisons, celle du Printemps, en laquelle sur toutes autres, les puissances qui nous regissent sont en vigueur, le sang est copieux, & le corps semble entrer en nouuelle ieunesse, où déployant ses forces il chasse les impuretez amassées en Hyuer; de sorte que s'il ne peut tout faire de luy mesme, il le faut aider de medicamens benins qui secondent son mouuement au bien & vtilité commune. La saison plus propre à cét effet en suite du Printemps est l'Automne, où les humeurs sont en mouuement, non tant pour les forces de Nature, comme au Printemps, que par l'inegalité de la saison qui les agite: de sorte que si Nature n'est si robuste qu'en l'autre temps pour seconder l'action des remedes, le mouuement des humeurs lors ébranlez sert de supplément à ce defaut. Les saisons plus mal propres sont l'Hyuer & l'Esté: celuy-cy pource que les corps sont lasches, & rendus comme languissans par la chaleur exterieure, notamment durant la Canicule. L'autre pource que les mesmes corps sont engourdis de froid, & les humeurs inhabiles au mouuement, specialement durant les grandes gelées. Partant ceux qui ont le choix des temps pour se purger, en prendront l'occasion aux saisons plus propres, entre lesquelles le Printemps tient le dessus, specialement ceux

qui sçauent par experience à quelles maladies ils sont subiets; se faisans tirer du sang en cas de repletion, & se purgeans suiuant l'impureté des humeurs qui pechent en eux; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. COmme ceux qui regorgent de sang, de telle sorte qu'il est à craindre, ou qu'il ne s'échauffe & contracte pourriture, ou que son abondance ne cause rupture de vaisseaux, auec peril de suffocation.

2. Quand leur sang est soüillé de l'impureté d'autres humeurs, soit que leur quantité surpasse la sienne, soit qu'ils degenerent de leur nature, notamment hors des vaisseaux, comme la melancolie dans la rate, & la bile dans la vessie du foye, afin de preuenir les maladies qu'vn plus grand amas ou pourriture causeroit auec le temps.

3. Tant pour la commodité, que pour la necessité. Pour la premiere, à cause de la douceur & moderation de l'air, qui rend le corps plus propre à souffrir le trauail des medicamens. Pour l'autre, à cause des humeurs superflus que l'on amasse durant l'Hyuer, la furie desquels est à craindre l'Esté, s'ils ne sont euacuez auant qu'il arriue.



APHORISME XLVIII.

Lienosis difficultas intestinorum superueniens, bono est.

La [1] dysenterie suruenant à ceux qui souffrent le mal de [2] rate leur est [3] salutaire.

DISCOVRS.



SI tant est que l'humeur melancolic naturel, qui fait portion de la masse du sang y cause du desordre, non seulement quand sa quantité excede, mais aussi qu'elle approche celle des autres, à plus forte raison celuy qui est excrementeux & inutile, en peruertit l'œconomie: ce qu'il fait non seulement quand il demeure dans les vaisseaux, & s'épanche par l'habitude du corps;

mais aussi quand il est amassé copieusement en la rate, d'où il rafroidit le foye, l'estomac & les intestins, & consequemment blesse les deux premieres coctions : de plus, le gonflement de cette partie presse le diaphragme, & cause difficulté d'haleine, à quoy pareillement contribuent les vapeurs grossieres, lesquelles d'abondant montant au cerueau blessent souuent l'imaginatiue, & les autres puissances de l'ame. Et quant au corps elles causent pesanteur de teste, & de toutes les parties, puanteur d'haleine par la pourriture & carie des genciues & des dents, auec plusieurs autres incommoditez qui suiuent la diminution de la chaleur naturelle, laquelle ne peut estre vigoureuse parmy tels excremens: ce que tesmoignent outre que dessus, la couleur du cuir liuide & plombée, & l'enflure des pieds & des iambes, auant-couriere de l'hydropisie, tous signes de la mauuaise nourriture que reçoit le corps, laquelle ne sçauroit deuenir autre que l'humeur nuisible ne soit premierement euacué : ce que Nature fait souuent par les hemorrhoïdes, & rarement, mais plus efficacement par la dysenterie; non celle qui est causée de l'humeur melancolic, de la bile iaune, ou du sang bruslez : mais de celuy tant seulement qui est logé dans la rate, & que l'on appelle la lie du sang, c'est à dire l'excrement plus terrestre de la masse des humeurs, lequel conserue la nature de celuy dont il procede principalement, assauoir de l'humeur melancolic naturel, lequel peche plus en quantité qu'en qualité : telle décharge estant appellée dysenterie improprement, & seulement par quelque ressemblance à la vraye, à cause du lieu & de la couleur des excremens : car en icelle il n'y a ny grandes douleurs ny vlceres, mais seulement quelques legeres tranchées aucunefois. Cette dysenterie ne differe en rien quant à la matiere, de celle dont il est parlé en l'Aphorisme 43. mais seulement en ce qui est de la longueur & brieueté : car ayant en l'autre expressément declaré que ce mal est funeste aux rateleux quand il leur dure long temps; il declare icy simplement qu'il leur est salutaire, estant le reste à suppleer quand il dure peu, assauoir quand l'humeur peccant est euacué promptement, & fait peu de seiour aux intestins sans auoir le temps de s'y pourrir, & changer sa naturelle froideur en vne chaleur empruntée, par l'instrument de laquelle il rauage cruellement les parties où il se trouue, estant ennemy de toutes, sauf de la rate, qui est le propre lieu de sa retraite : encore la blesse-t'il aux scirrhes & tumeurs qu'y cause son seiour trop long. Considerant donc d'vne part les maux qui viennent de la retention de cét humeur, & les biens qui suiuent son euacuation, il

faut tousiours la procurer tant que faire se peut, & à l'imitation de Nature l'euacuer par les intestins, voire mesme par les vrines; vsant pour celles-cy de remedes aperitifs, & pour l'autre, de purgatifs commodes à cét effet; mesme par maniere de preparation, vsant en dehors de fomentations, emplastres & linimens propres à relascher & ramolir la rate, afin que l'effet des remedes susdits soit plus heureux; qui est outre le Prognostic le fruit & vtilité que nous recueillerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. NOn proprement la dysenterie qui se fait auec vlceres & douleurs violantes des intestins, mais la décharge prompte & copieuse de la lie du sang qui charge la rate & blesse les parties voisines, débauchant les coctions par le rafroidissement de celles qui sont destinées à les faire.

2. Assauoir ceux qui ont vne dureté de rate inueterée, ou ceux ausquels l'humeur melancolic domine par excés.

3. Comme cause & comme signe: comme cause, d'autant que la rate estant déchargée, le foye d'vne part est mieux nettoyé que quand la mesme, trop enflée ne peut rien attirer de luy: & d'autre il n'est plus rafroidy, & par consequent fait de meilleur sang qu'auparauant. Comme signe, pource que cela monstre la force de Nature, de chasser au loin vn humeur qui luy est rebelle, & l'euacuer par lieux propres & conuenables, non lentement, mais soudainement.



APHORISME XLIX.

Qui podagrici morbi fiunt, sedatâ inflammatione intra dies quadraginta conquiescunt.

Toutes maladies [1] de gouttes se passent en quarante [2] iours, apres que l'inflammation est [3] appaisée.

DISCOVRS.



ENTRE les maladies qui sont subiettes à retour, les gouttes sans contredit tiennent la premiere place, se rencontrant peu de gens qui ayent senty le mal qu'elles font vne fois seulement en leur vie : ie ne veux pas dire pourtant que d'elles mesmes elles soient incurables : car il ne se trouue point de maladies de cette qualité quand on y prend garde de bonne heure : mais le peu de douleur & d'incommodité qu'elles donnent à leur premiere venuë, sont cause que l'on ne songe ny au mal, ny au remede, & ce qui est encore plus pernicieux à cette maladie, est que tous ceux qui en sont attaints, ne confessent iamais leur infirmité du commencement ; soit pource qu'ils soupçonnent tout autre mal plustost que celuy-là, soit pource que le connoissans à peu prés ils ont quelque vergogne de le declarer ; & ainsi cependant que la legereté des douleurs, & la rareté des periodes les rendent non chalans à rechercher du secours, les iointures s'affoiblissent, & ne peuuent digerer les superfluitez qui s'y amassent : mais encore qui pis est elles se rendent iournellement susceptibles des fluxions que le cerueau & autres parties surchargées leur enuoyent de temps en temps. Ce mal-heur accompagne principalement les ieunes hommes, lesquels ne voulans rien rabattre de leurs excés, & débauches accoustumées, se trouuent dans le cours du mal beaucoup plus tourmentez que ceux qui en sont accueillis plus tard, lesquels ont la discretion de se commander, tellement qu'il s'est trouué des vieillars lesquels ayans senty ce mal vne fois ou deux à l'aage de cinquante ou soixante ans, s'en sont preseruez par le seul regime de vie, sur tout par l'abstinance du vin & des femmes, les deux plus cruels ennemis des gouteux. De ce que dessus nous recueillons quelle est la definition de la goutte, assauoir vne douleur de iointures, causée d'vn amas d'humeurs qui y sont tombez. Hippocrate par fois l'appelle fievre des iointures, ou pource que les gouttes violantes sont rarement sans fievre, ou pource qu'il veut abuser de ce mot, exprimant souz sa signification toute chaleur estrange : ou par comparaison du genre veineux & arterieux à celuy des iointures ; assauoir, que comme il n'y a rien si preiudiciable aux veines & arteres que la fievre ; ainsi rien n'est si contraire aux iointures que la goutte. Les differences des gouttes sont quatre principales, qui se tirent des parties, des accidans, de la matiere, & de l'intemperie. Quant aux parties nous en tirons diuerses denominations,

nominations, comme, podagre des pieds, chiragre des mains, gruagre des genoux, & sciatique de la hanche. Des accidans, comme gouttes enflées & non enflées, noüeuses & simples, douloureuses & non douloureuses. Quant à la matiere, elle se fait de l'vn des quatre humeurs, ou de plusieurs ensemble; ainsi nous disons gouttes sanguines, bilieuses, melancoliques, & pituiteuses. Et pour l'intemperie, elles sont chaudes ou froides, & cette chaleur & froideur sont iointes tousiours à quelque humeur, assauoir la goutte froide à la pituite & melancolie, & la chaude non seulement à la bile ou au sang, mais aux deux autres pareillement. De goutte seiche il ne s'en trouue point, & aucune ne peut estre nommée telle sinon par comparaison d'vne moins humide, comme de la bilieuse à la phlegmatique. Ces deux sortes de gouttes sont les plus communes, & la bilieuse de soy est tres-douloureuse, & cause moins d'enfleure. L'autre moins douloureuse, mais est enflée dauantage. Il arriue pourtant souuent que la pituite estant longuement enfermée dans vne iointure s'y échauffe & pourrit, d'où procede la douleur & l'inflammation, dont par fois suruient fluxion nouuelle sur la partie. L'on peut dire le mesme de l'humeur melancolic seul, ou meslé auec vn autre; & c'est comme i'entens que de tout humeur se fait la goutte chaude. Plus les iointures sont pressées, plus les douleurs sont violantes, d'où vient que la goutte des mains & des pieds est plus cruelle que celle des espaules & des genoux. L'on m'obiectera que la goutte sciatique ne cede à aucune des autres en violance, bien qu'elle soit en vne iointure fort lasche. Ie responds que la profondeur de la matiere seule est cause de cette violance, estant cette iointure enuironnée de gros muscles qui la retiennent prisoniere, empeschent les remedes anodyns d'y penetrer, & font que les attractifs y ont peu de puissance: ce qui fait qu'acquerant de iour en iour plus de chaleur & d'acrimonie, & la iointure deuenant tousiours plus foible, le mal est non seulement ennuyeux par sa longueur, mais aussi tres-cruel par sa douleur. Le temps de la durée des gouttes ne peut bien estre definy, leur longueur ou brieueté dependant tant de l'humeur qui les cause, comme des forces de la Nature & des parties malades, auec la constitution de l'air. Ainsi les gouttes durent moins en Esté qu'en Hyuer; Nature est plus forte & les parties resistent mieux au Printemps qu'en Automne: les bilieuses & sanguines tiennent moins que les phlegmatiques & melancoliques. Les gouttes froides estans maladies chroniques n'ont point de terme asseuré: & les chaudes estans en quelque maniere du rang des maladies aiguës ont pour le plus long terme quarante iours, qui est celuy des autres de cette qualité. Ce terme a esté donné par nostre Hippocrate, ce semble, pour deux

considerations, l'vne de l'humeur qui peut estre froid naturellement, mais échauffé par accidant : l'autre des iointures, desquelles le bastiment est ageancé de toutes parties froides, assauoir des ligamens, membranes & tendons, lesquelles difficilement s'échauffent, mais aussi estans échauffées retiennent la chaleur long temps. Ioint aussi la qualité de l'inflammation, laquelle n'est qu'aux parties insensibles, assauoir aux ligamens: les autres parties sensibles, comme membranes, nerfs & tendons ressentans seulement la douleur par l'extension que fait l'humeur peccant, à cause du voisinage: de là vient que la conuulsion n'est iamais causée par la goutte: car si l'inflammation estoit aux nerfs & aux membranes elle arriueroit necessairement. Or la longueur de ce terme peut estre abrogée si l'on apporte du soin autour des goutteux, en diuertissant les fluxions, appaisant les douleurs, & fortifiant les parties: qui est outre le Prognostic le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVe le texte d'Hippocrate comprend souz le mot de podagre, pource que la goute des pieds est comme le commencement des autres, & il se trouue peu de goutteux ausquels le mal n'ait commencé par ces parties.

2. Qui est le terme des maladies demy longues & demy aiguës, estant la matiere des goutes chaudes de la nature de celle qui cause les maladies aiguës: mais la partie estant de celles où s'impriment les longues maladies. Cecy doit estre entendu des gouttes particulieres, non des vniuerselles : ie veux dire quand le mal est arresté seulement en vne partie, sur laquelle en effet il ne peut durer plus de quarante iours, non de celles qui changent & affligent successiuement toutes les iointures, ce qui retient les malades au lit par fois des années entieres.

3. Laquelle se fait par l'amas des humeurs, se pourrissans & échauffans en l'espace & cauité de la iointure, dont s'enflamment les ligamens: en suite dequoy les membranes, muscles & nerfs prochains ressentent douleur par les approches de la matiere qui cause extension : & iaçoit que cette matiere découle des veines par les muscles, toutefois elle ne les enflamme point, pource qu'en son passage elle n'a point de chaleur estrangere, ny de pourriture, lesquelles seulement elle acquiert en la iointure.



APHORISME L.

Quibus diuisum est cerebrum, his febrem & biliosum vomitum superueni-re est necesse.

A ceux dont le cerueau est [1] coupé il faut que la fievre [2] & le vomissement de [3] bile arriuent de necessité.

DISCOVRS.

BAçoit *que les parties nobles du corps exercent chacune à part leurs fonctions, Nature pourtant ayant égard à l'vtilité commune & generale, n'a pas voulu que chacune d'elles eust vn empire si absolu en son destroit qu'elle ne fraternisast auec les autres, & que toutes ensemble ne s'engageassent aux interests de chacune en particulier. Les arres de cette amitié se font voir par la mutuelle communication que chacun fait de ses faueurs, non seulement à celle qui l'égale en droit de noblesse; prerogatiue qui n'appartient qu'au cerueau, au cœur & au foye: mais à celles pareillement qui luy sont assistantes, & deputées à son seruice & ministere. C'est comme le foye communique ses veines & son sang, non seulement au cœur, mais aussi aux poulmons qui luy rendent seruice: non seulement au cerueau, mais aussi aux organes des sens, qui sont ceux mesmes qui reçoiuent ses superfluitez. Le cœur communique ses arteres, son sang & son esprit aux mesmes organes, aussi bien qu'il fait au cerueau; de mesme à la rate, aux reins, & au ventricule, aussi bien qu'au foye: & à toutes les susdites pareillement, tant nobles que seruiles, le cerueau communique ses nerfs & ses esprits. De cette communication donc resulte l'alliance commune, laquelle est instituée pour deux fins, l'vne tendante au maintien & conseruation de la santé; l'autre au repoussement des choses qui la peuuent alterer, ce qui est cause par accidant qu'vne partie estant affligée, les autres souffrent auec elle; celles notamment qui ont plus de voisinage ou d'alliance, ou qui reçoiuent plus de faueur. C'est en cette sorte qu'estant le cerueau blessé, le cœur & le ventricule compâtissent à sa misere: celuy-là par le droit de la mutuelle communication des arteres & des nerfs, outre l'interest de la principauté, estant l'ordi-*

naire des Princes alliez d'espouser les interests les vns des autres : celuy-cy à cause des bien-faits particuliers qu'il en reçoit, assauoir vn sentiment vif & exquis, par le benefice de deux productions manifestes des nerfs de la sixiesme coniugaison : ainsi de la part du cœur arriue la fievre, & du costé du ventricule le vomissement bilieux, accidans qui non seulement accompagnent l'incision des membranes & moëlle du cerueau, mais aussi sa compression & son ébranlement. Or la fievre n'arriue pas d'ordinaire dans le commencement de la blessure, mais trois ou quatre iours apres, & quelquefois plus tard, suiuant la disposition des corps, les cacochymes en estans plustost attains que ceux dont les humeurs sont en leur pureté, & la qualité ou quantité de la matiere qui sort auec violance de ses vaisseaux, & s'épand parmy le cerueau où elle contracte pourriture, laquelle communiquée au cœur par les arteres, est cause de la fievre qui suruient, de laquelle nous pouuons aussi accuser l'inflammation des membranes qui resulte de cette pourriture, laquelle estant communiquée au genre nerueux, fait que la respiration est empeschée, & consequemment le cœur tire moins de rafraichissement, & pousse dehors auec moins de facilité les matieres bruslées, qui sont les superfluitez de l'air que luy fournit le poulmon. Telles fievres sont fort dangereuses, eu égard à la dignité de la partie dont est venu le mal, & souuent sont accompagnées de conuulsion, & suiuies de la mort. Quant au vomissement bilieux, comme il arriue à cause de l'incision, compression ou ébranlement du cerueau, estant le ventricule affecté par compassion du genre nerueux, sans que la pourriture & l'inflammation y soient requises, aussi se fait-il d'ordinaire à l'instant de l'impression du mal, & lors il se descharge premierement des choses contenuës en sa capacité, supposé des viandes, si c'est apres le repas, ou des phlegmes & glaires qui ont coustume de s'y amasser, & tout d'vn temps il tire en cette émotion les superfluitez des parties prochaines, notamment la bile contenuë dans la vessie du foye, laquelle pour sa legereté & mobilité suit plustost ce mouuement que l'autre humeur plus prochain, assauoir le melancolic qui est dans la rate, quoy qu'il y ait vn conduit exprés de l'vn à l'autre pour faciliter ce regorgement, ce qui n'est quant à la bile, sinon en fort peu de personnes, & ce par vne vicieuse conformation, ce que i'ay dit en quelqu'autre part ; de sorte qu'en ceux qui sont bien conformez quant à ce point, il faut que la bile regorge du foye au ventricule par le pylore. Que si le vomissement susdit continuë durant la fievre, c'est celle-cy & l'inflammation qui entretiennent & fomentent la matiere ; qui est tout ce que l'on peut dire des deux accidans couchez en

cet Aphorisme; de la doctrine duquel outre le prognostic, nous deuons recueillir que les playes du cerueau estans subiectes à tels dangers, doiuent estre pensées soigneusement, & non seulement elles, mais aussi les moindres de la teste, à cause de la proximité de ce noble viscere, lesquelles l'experience a quelquefois appris estre mortelles iusques aux moindres & plus petites.

Explication.

1. NOtamment quand la playe est profonde, ou quand mesme sans playe l'on a reçeu quelque coup violant sur la teste, dont le cerueau est ébranlé, & mesme souffre rupture de quelques veines, dont le sang sort par fois du nez & des oreilles.

2. Tant à cause de l'inflammation des membranes, que de la pourriture du sang, sorty de ses vaisseaux, laquelle estant communiquée au cœur la fievre s'allume.

3. Par compassion du ventricule, tant à cause de la similitude de substance, quant aux membranes, que de la communication des nerfs de la sixiesme coniugaison du cerueau, qui s'inserent en son orifice superieur, & communiquent leurs fibres au reste. Outre ces accidans, les assopissemens & resveries sont assez ordinaires en tels cas : comme aussi les resolutions de membres, paralysies, convulsions, & semblables vices procedans de celuy des nerfs.



APHORISME LI.

Qui valentes, capitis repentè doloribus corripiuntur, & protinus muti fiunt & stertunt, intra septem dies intereunt, nisi febris interuenerit.

Si ceux qui se portent [1] bien sont saisis soudainement de douleurs de [2] teste, & perdent en vn instant la [3] parole, & [4] ronflent, meurent [5] en l'interuale de sept iours si la fievre ne leur [6] arriue.

DISCOVRS.

'EST chose estrange de la condition humamaine, que celuy qui sembloit ioüir nagueres d'vne parfaite santé, ayant l'exercice libre des fonctions du corps & de l'esprit, perde ces faueurs en vn instant, & tombe au precipice de la mort : ce qui arriue dans l'apoplexie, maladie la plus traistresse de toutes celles qui nous attaquent, accueillant les humeurs quand ils y pensent le moins, & les priuant soudain de sentiment & mouuement; de sorte qu'ils n'ont plus rien d'humain que la figure, ny d'animalité que la respiration forcée. Ce mal arriue d'vne repletion des ventricules du cerueau, laquelle est d'humeurs, de vapeurs, ou des deux ensemble; au moyen de laquelle les esprits qui s'y forgent, & de là se communiquent aux sens, sont contraints d'en déloger. C'est ce que l'on nomme la vraye apoplexie, maladie mortelle sur toutes, laquelle pourtant reçoit aucunefois garison : mais telle que celuy qui en est vne fois atteint reuient rarement en vne santé comparable à celle qu'il auoit auparauant, pource que l'apoplexie est suiuie de la paralysie, maladie froide, & dans laquelle les nerfs se chargent d'excremens, faute d'esprits pour les chasser & empescher, estant leur source encombrée d'humeurs superflus que le cerueau y a secoüé : de maniere qu'il faut vn temps fort long pour restablir les parties paralysées en leur entier; durant lequel les personnes ieunes se peuuent consoler d'esperance de reuenir en conualescence parfaite quelque iour : mais les vieillars s'ils sont sages doiuent se resoudre le reste de leur vie à la patience, & à supporter leur mal le plus gayement qu'il leur sera possible. I'entens parler à ceux ausquels Dieu fait la grace d'auoir le cerueau libre, attendu qu'vne grande partie des paralytics reste estropiée aussi bien de l'esprit que du corps, lesquels consequemment ne sont capables de raisonnement, ny sur leur misere presente, ny sur l'esperance d'vne meilleur fortune. De plus, le cerueau estant rafroidy durant l'apoplexie, par la perte & suffocation de ses esprits, il n'y a plus de disposition d'en faire tant, & de si purs que deuant ; & ainsi les fonctions animales ne s'exercent plus si parfaitement : & d'autre part amassant quantité d'excremens, il rend les autres parties subiettes aux rheumes & fluxions qui trauaillent le corps diuersement. Les humeurs qui sont ordinairement causes materielles de l'apoplexie, sont le sang & la pituite, car la bile ne se peut amasser si abondamment en vne partie naturellement froide, que d'emplir les ventricules du cerueau, ioint sa nature d'estre

subtile & legere ; partant impatiente d'estre enfermée, & facile à s'échapper en vn corps spongieux. Et pour la melancolie, si quelquefois elle y concourt, iamais elle n'est pure, mais dilayée de beaucoup d'aquosité, ne pouuant se trouuer autre dans vn cerueau humide : vû que les cerueaux secs où quelquefois elle se rencontre plus pure, ne sont pas subiects aux apoplexies, mais plustost aux manies & fureurs. Il conste donc que deux humeurs font principalement l'apoplexie, assauoir le sang qui en est cause ordinaire aux ieunes, & la pituite plus commune aux vieillars, qui est à mon aduis celle-là seule dont parle icy nostre Hippocrate, laquelle peut cesser par le benefice de la fievre qui suruenant à l'apoplexie sanguine, hasteroit la pourriture du sang, & la mort au lieu de la guerison. Or quoy qu'en toute apoplexie les ventricules du cerueau soient remplis entierement, il se peut faire en celle-cy que la matiere remplissante est toute pituiteuse, ou ne l'est qu'à demy, le reste estant de vents qu'y produit vne chaleur foible, causée du mouuement & agitation du cerueau : celle-cy peut estre aisément dissipée estant sans griefs accidans, & ne laissant rien apres elle non plus que l'apoplexie qui se fait presque en la mesme sorte : mais l'autre qui est celle qui accompagne les accidans causez en cét Aphorisme, ne s'en va qu'auec vn grand effort & difficulté, laissant tousiours vn mouuement de son sejour, assauoir la paralysie. Le temps le plus long de cette guerison est de sept iours, terme ordinaire des maladies aiguës, dont celle-cy en est vne, à laquelle n'est propre vne fievre forte & violante, car elle augmenteroit la difficulté de respirer, & auanceroit la mort ; non plus qu'vne legere, laquelle échauffant peu feroit naistre des vents, & ainsi rempliroit dauantage : mais vne mediocre, laquelle digerant quelque portion de la pituite, descharge le cerueau d'vne partie de ce qui le greuoit, & est cause qu'il secouë le reste de son fardeau sur vn membre de moindre consequence : d'où nous apprendrons qu'aux apoplexies il conuient vser de remedes échauffans, dissipans & dessechans, tant interieurement qu'exterieurement, quoy qu'ils puissent donner la fievre ; qui est le profit que nous tirerons de cét Aphprisme.

Explication.

1. NOn pas ioüissans d'vne santé parfaite, outre laquelle on ne peut auancer, qui est cét embonpoint tant chanté par les Medecins : attendu que de celle-là vient l'apoplexie sanguine, dont n'est icy question : mais qui sont en vn estat neutre, ou de santé declinante, comme les vieillards, dont la bonne di-

sposition semble vne maladie au respect de celle des ieunes.

2. Assauoir des douleurs tensiues, causées de vents que l'abondance & agitation de la matiere pituiteuse produit aux ventricules du cerueau, d'où sortant par regorgement elle fait extension des membranes, notamment à l'endroit des sutures par où les matieres vaporeuses ont coustume de s'exhaler.

3. Par obstruction des nerfs moteurs de la langue, & empeschement à l'esprit animal d'y estre porté, ou plustost par le defaut & perte dudit esprit, d'où toutes fonctions animales cessent, desquelles Hippocrate nous a seulement donné vn exemple, assauoir le deffaut de la parole.

4. Estans noyez dans vn profond assopissement, d'où ils font vn bruit pareil au dormir de ceux qui sont beaucoup fatiguez, ou qui ont l'estomac trop garny de vin & de viande, ou qui ont le cerueau fort humide, la poitrine estroite, & les poulmons empeschez. Or le ronflement aux apoplexies procede de la foiblesse des nerfs, manquans d'esprits; ioint la necessité de la respiration pour le rafroidissement du cœur, laquelle augmentant, le ronflement croist, & comme icelle diminuant, elle diminuë.

5. Apres mesme quelquefois que la paralysie les a pris, l'apoplexie ne laissant de continuer par l'abondance & generation perpetuelle de la matiere dans le cerueau rafroidy.

6. Laquelle par sa chaleur dissipe les vents, & cuit vne partie du phlegme qui les produit.



APHORISME LII.

Sed in somnis etiam an de oculis aliquid subappareat spectare oportet. Nam si quid non exactè commissis palpebris de albo appareat, modò non ex alui profluuio aut medicamenti potione accidat, malum signum est & valde perniciosum.

Il faut exactement considerer ce qui apparoist [1] aux yeux durant le [2] sommeil: car si les paupieres n'estans pas exactement fermées on apperçoit quelque partie de leur [3] blanc, & que cela n'arriue point à cause d'vn flux de ventre, ou [4] d'vn medicament purgatif, c'est vn signe pernicieux, & grandement [5] mortel.

DIS-

DISCOVRS.


LES yeux ſont d'vne nature ſi ſenſible au toucher qu'ils ne peuuent ſupporter le moindre atome & corps eſtrange que ce ſoit, ſans ſouffrir vne douleur & paſſion tres-cuiſante, pour laquelle euiter ils ont des paupieres qui les couurent & garantiſſent au beſoin des iniures exterieures. Mais comme l'vſage de ces deux flambeaux eſt continuellement neceſſaire pour la conduite des actionr iournalieres de l'hommme; auſſi receuroient-elles de grands empeſchemens ſi celles-cy eſtoient vaſtes, amples, & fort humides, pour la difficulté d'ouurir & fermer les yeux qui en reſulteroit: action où entr'autres la promptitude eſt tres-requiſe: ce qu'experimentent ceux qui ont les yeux chaſſieux & humectez de quantité de pituite, ou qui pour quelque cauſe maladiue ont la paupiere ſuperieure relaſchée. C'eſt pourquoy Nature voulant y mettre ordre, a donné à ces parties naturellement ſeches vne eſtenduë ſuffiſante pour s'vnir & coler enſemble au beſoin, leur ayant fourny quelque peu d'humidité pour les tenir touſiours en pareil eſtat, laquelle leur eſt ſi écharcement diſtribuée, que la moindre cauſe deſſechante qui ſuruient, elles ſe retirent, & ne peuuent plus ſe ioindre exactement. Cecy arriue aux grandes euacuations, tant naturelles, comme les flux de ventre; qu'artificielles, comme les purgations; comme auſſi aux longues veilles, triſteſſes & chagrins, où toutes les parties du corps font perte de quelque portion de leur humidité, chacune ſuiuant ce qu'elle en a. Ce qui ſe connoiſt beaucoup pluſtoſt en dormant qu'en veillant, eſtant les paupieres lors entr'ouuertes au lieu d'eſtre iointes écharcement, en ſorte que l'on découure partie du blanc de l'œil. Ce ſigne eſt indifferant, tant apres les euacuations ſuſdites, comme aux perſonnes qui de tout temps ont couſtume de dormir à la mode des liévres, les yeux entr'ouuerts, ou qui ont la maladie nommée lagophtalmie pour la meſme raiſon: mais il eſt de tres-mauuais preſage aux fievres aiguës quand il arriue, à cauſe de la maladie abſolument, comme declare icy noſtre ſouuerain Maiſtre. Or les paupieres ne ſe peuuent fermer exactement de cette part pour deux raiſons; l'vne qui ſe tire de la debilité de la vertu motrice, l'autre de leur ſiccité; la debilité vient du défaut d'eſprits, la ſiccité de l'excés de la chaleur fievreuſe qui fait apprehender l'inflammation du cerueau, & la conuulſion de ſiccité la plus dangereuſe de toutes, dont le ſoupçon eſt augmenté lors que leur mouuement eſt frequent & non volontaire. Non ſeulement le blanc de l'œil ſe voit en dormant par la ſiccité & racourciſ-

sement de la paupiere, mais aussi par le vice de l'œil mesme, auançant trop en dehors par extension & resolution des muscles qui le doiuent contenir en son orbite, ou par abondance d'humidité, qui fait estendre & gonfler ses tuniques, de maniere que les paupieres quoy que saines ne sont suffisantes de couurir des yeux de grosseur démesurée, n'estans proportionnées qu'à ceux qui gardent leur naturelle constitution. Plusieurs autres signes se tirent des yeux aux maladies dont nostre Hippocrate fait mention en ses Prognostics, comme de fuir la lumiere, ietter des larmes contre la volonté, d'estre contournez, changer de couleur, & autres, qui sont tous de mauuais augure: mais il n'y en a point de si pernicieux que celuy dont est icy question, quand il procede de la violance du mal, veu la cause d'où il vient, assauoir la siccité des nerfs, qui est suiuie de la conuulsion, vn des plus dangereux accidans qui puissent surnenir aux fievres; aussi sert-il icy d'exemple pour tous autres arriuans à ces parties: ce qu'il faut donc faire à la veuë de ce signe, est de predire le danger que nous redoutons, sans pourtant le declarer à la legere, mais auant que le faire il est expediant de s'informer de ce qui est passé, rapportant à nostre iugement les causes qui donnent lieu de cét accidant; qui est le fruit que nous recueillerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. NOn seulement pour la cause couchée en cét Aphorisme, mais aussi pour voir leur couleur, situation, grosseur ou petitesse, leur éclat ou obscurité, s'ils ont beaucoup ou peu d'esprits, & autres choses dignes de consideration.

2. Pource que la faculté animale qui peut durant les veilles déguiser les mouuemens des paupieres estant lors assopi; ou les voir telles qu'elles sont en leur simple nature.

3. Qui est la couleur ordinaire de l'œil: mais pis encore s'il paroist du rouge, du noir, ou du liuide, au lieu de la susdite couleur, attendu qu'outre le vice qui est en la paupiere, il y en a dans les humeurs, assauoir inflammation en la rougeur, & mortification en la noirceur ou liuidité.

4. Ou sans que l'on puisse accuser quelque autre cause capable de dessecher le cerueau & les parties adiacentes, comme flux de sang du nez, congrés excessif, exercices immoderez, tristesses, veilles, & semblables.

5. Pource que ce signe dénote que le cerueau, ou plustost ses membranes sont dessechées & enflammées, attendu que la tunique qui reuest en dedans le petit cartilage qui borde la paupiere est vne portion du pericrane.

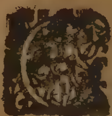


APHORISME LIII.

Deliratio quæ cum risu fit, tutior: quæ verò studio adhibito, periculosior.

Les delires qui sont accompagnez de [1] ris sont moins perilleux que ceux qui paroissent auec [2] contention d'esprit, ausquels il y a plus de hazard.

DISCOVRS.



OMME entre les fievres celles-là sont legeres, & passent en vn iour où les esprits sont simplement allumez, celles sont plus dangereuses & d'autre durée où les humeurs ont conçeu la chaleur estrangere : mais celles-là sont presque sans remede où le feu est aux parties solides. Ainsi entre les causes qui trauaillent le cerueau durant les fievres les plus legeres, sont celles qui agitent simplement ses esprits, en suitte celles qui s'attachent à sa moëlle, & en troisiesme lieu, celles sont tres-violantes qui sont imprimées en ses membranes. Et quant aux facultez blessées, il n'y a pas beaucoup à craindre en la seule imaginatiue, mais où la raison & la memoire suiuent le mesme train le malade est en vn estat tres-deplorable. De rechef les alienations d'esprit causées de sang sont moins à craindre que celles de la bile iaune, & celles qui viennent de la bile noire sont les plus à redouter de toutes. Ces propositions descouurent la verité de nostre Aphorisme, où nostre diuin Maistre nous propose deux sortes de delires, l'vn ioyeux, l'autre serieux : le premier, qui n'est point mortel, & l'autre qui est auec extresme peril. Galien en son Commentaire adiouste le troisiesme, assauoir le furieux, lequel est desesperé tout à fait. Le premier se fait de sang, le second de bile iaune, & le dernier de bile noire & bruslée. Au premier l'imagination est blessée, & la raison diminuée : au second la raison est peruertie & la memoire alterée : & au dernier les trois facultez ensemble sont alienées entierement. Quand nous parlons du delire nous souz-entendons en general toutes alterations que

l'esprit reçoit par le vice des humeurs & des vapeurs; ioints à la mauuaise disposition de son organe, assauoir le cerueau & ses membranes, notamment quand la siccité y domine, & ainsi souz le nom de delire nous comprenons la phrenesie, manie, & autres alienations d'esprit, causées d'intemperies chaudes & seches, tant du cerueau que de tout le corps, la plus part accompagnées de fievres. Or le delire simple se fait en deux manieres, à sçauoir d'humeur sanguin ou bilieux, espandu par la substance du cerueau: ou de vapeurs chaudes qui s'éleuent des visceres à la mesme partie: celuy-cy plus leger, lequel cesse & recommence à mesure de la fievre, soit qu'elle quitte ou diminuë, estant en cela presque semblable aux boutades des yvrognes qui passent auec leur yuresse: lesquels delires nous voyons souuent arriuer aux fievres tierces aussi bien qu'aux continuës. L'autre est de plus longue durée, lequel diminuë bien auec la fievre, mais il ne quitte non plus qu'elle: i'entens aux fievres continuës. Ainsi l'vn est symptomatic, à sçauoir celuy qui vient des vapeurs: l'autre idiopatic, qui est celuy qui naist des humeurs. Celuy-cy perseuerant long temps, & les membranes du cerueau contractans inflammation par le seiour de l'humeur bilieux, degenere en phrenesie, qui est vne maladie aussi rare comme le delire est frequent: mais aussi qui trouue rarement son remede, sur tout quand elle est confirmée. Au simple delire qui vient de vapeurs, ou de l'humeur sanguin seulement échauffé, le malade a de la gayeté, & fait rire ceux qui escoutent ses discours extrauagans, lesquels sont fondez la plus part, si c'est du present, sur choses vray-semblables, si c'est du passé, sur choses arriuées, sans beaucoup s'esloigner en apparence, de la raison, son plus grand mal estant de trop parler. En celuy qui est causé de bile iaune, comme en icelle il n'y a rien de benin, aussi ne faut-il point attendre du malade des discours plaisans, mais tous propos serieux, non qu'ils le soient de verité, cela ne pouuant estre, veu la raison peruertie plus qu'au premier delire, où l'imagination est la plus blessée: mais pource qu'en les prononçant ils paroissent tels: & de ces malades on en verra pour quelque interruption qu'on leur donne, ne quitter iamais l'action ou le propos qu'ils ont entrepris: mesme il y en a qui estant accoustumez à seruir & obeïr, commandent imperieusement à leurs Maistres, mesme auec menace de chastiment, & par fois auec telle grauité qu'on les iugeroit grands personnages, & d'vn sens fort rassis. Il y en a d'autres ausquels la memoire semble faire vn effort dans le peruer-

tissement de la raison, lesquels recitent à la perfection les choses qu'autrefois ils ont apprises, & pourtant oubliées de long temps; discourent auec attention des païs où ils ont esté, voire où iamais ils ne furent que par les oreilles & les liures: & tel qui en santé parle peu & mal correctement, deuient en cét accessoire fort eloquent & grand parleur: qui sont les vrayes marques que tels esprits sont desia demy détachez des lieux corporels: aussi voit-on peu de ceux-là échaper, venans la plus part au dernier point du delire, qui est l'entiere phrenesie, où il n'y a plus rien de sain en aucune fonction de l'ame, dont toutes les facultez restent peruerties. C'est quand la bile iaune extraordinairement échauffée se tourne en noire, ou que les membranes du cerueau sont enflammées entierement, & lors arriuent les conuulsions, la lethargie, & la mort, tellement asseurée que nostre Hippocrate ayant fait mention des deux premieres sortes de delires, n'a daigné coucher le troisiesme en cét Aphorisme; de la doctrine duquel nous apprenons à prognostiquer en cas semblable: & de plus, nous deuons recueillir de ce Discours, que puisque les delires & phrenesies vont par certains degrez; si tost que nous en aurons soupçon nous taschions par tous moyens necessaires d'empescher leur progrés dés le commencement.

Explication.

1. QVi procede de vapeurs sanguines éleuées au cerueau, lesquelles entr'autres parties d'iceluy, attaquent celle de deuant, où l'imaginatiue est logée, ou bien du sang bilieux non conuerty en pure bile, se portant à guise de rosée dans la substance & ventricules du cerueau, lequel échauffant les esprits outre leur ordinaire, blesse les facultez de l'ame, signamment l'imaginatiue: mais retenant quelque chose de sa benignité naturelle est cause que les imaginations du malade sont gayes, & en suitte ses propos ioyeux & plaisans.

2. Le sang bilieux degenerant en vraye bile, laquelle estant temperée de melancolie, non de celle qui est bruslée, semble rendre le malade tout serieux, quoy qu'il ne face rien auec conseil. Tel delire est comme moyen entre le plaisant & le serieux.



APHORISME LIV.

In morbis acutis cum febre quasi gementium suspiria, mala.

Aux maladies aiguës auec [1] fievre les soupirs [2] entre-coupez sont [3] mauuais.

DISCOVRS.

SI la respiration est vne action inseparable de la vie dans la pleine santé, comme l'experience le monstre, & si sa necessité est telle qu'à peine l'on peut s'en passer vn moment; à plus forte raison dans la fievre où la chaleur du cœur & des poulmons estant redoublée, l'attraction de l'air est plus requise pour les rafraichir qu'en vne disposition plus temperée. Or pour attirer cét air & s'en rafraichir, comme il est expediant, deux choses entr'autres sont requises, assauoir la liberté des instrumens seruans à la respiration, & celle de la faculté qui leur communique ce pouuoir. Cette faculté est la motrice dont l'action est purement animale de soy, s'exerçant par le benefice des muscles instrumens du mouuement volontaire, mais contrainte par la necessité qui la rend ce semble par accidant action mixte, de l'animalité & neutralité, & de la part des instrumens se voit la liberté de l'action, de la part de la necessité sa contrainte. Mais comme ainsi soit qu'en vn corps temperé & bien organisé tout ensemble cette action est extrémement douce & facile aux deux mouuemens dont elle est composée, qui sont l'inspiration & l'expiration, pourueu qu'il ne suruienne rien d'extraordinaire, comme de trauail & exercice violant, ou d'auoir long temps retenu son haleine à dessein: aussi aux corps intemperez ou mal organisez, elle est la plus part penible & difficile: & tout ainsi comme aux premiers, il n'y a que le diaphragme qui se meuue & donne branle à la poictrine auec vne douce liberté, dont le cœur & les poulmons sont recréez: de mesme en ces derniers, les muscles de la poictrine & ceux du bas ventre sont contraints d'agir auec effort. I'appelle vn corps temperé, celuy qui conserue en luy, entant que l'âge le permet, l'harmonie & proportion des quatre premieres qualitez, notamment du chaud & du froid, qui sont celles qui font changer la respiration, & le bien

organisé, non seulement celuy qui a ses parties proportionnées en leurs dimensions, mais aussi les a legeres & maniables aux mouuemens, tant volontaires que non volontaires. Quant aux mouuemens volontaires, les muscles & le diaphragme peuuent estre empeschez en la respiration, quand il y a quelque matiere qui les rend pesans & moins obeïssans à la volonté: & pour le non volontaire, le poulmon qui doit suiure le mouuement de la poictrine, est par fois tellement pesant, luy dont la nature est d'estre leger, qu'il ne seconde pas par son extension & compression le branle de son premier moteur; & ainsi le cœur est frustré de son rafraichissement, & l'on est contraint de chercher diuerses situations pour attirer l'air auec moins de difficulté, ce que les asthmatics & peripnevmonics experimentent: mais ces derniers plus que les autres, comme ayans l'intemperie iointe à la pesanteur, assauoir la fievre, en laquelle la necessité d'attirer l'air pour le rafraichissement du cœur estant double, voire triple aucunefois, & ne pouuans les muscles destinez à la forte respiration, suffire pour l'attirer amplement, ny ceux de l'expiration pour chasser les fumées & excremens vaporeux, ils sont comme contraints de s'arrester au milieu de leur action, & de redoubler leur mouuement, taschans ainsi de faire à deux fois ce qu'ils ne peuuent à vne seule: ce mouuement redoublé ressemblant aux souspirs des enfans que la colere contraint de plorer, lesquels pour auoir arresté leur soufle quelque temps, estans en fin pressez de l'abondance des fumées amassées autour de leur cœur, débondent en plusieurs souspirs reïterez, qu'improproprement on appelle sanglots, tant pour mettre dehors lesdites fumées, qu'attirer en leur place vn air nouueau qui rafraichisse le cœur suffisamment. Ce qui arriue en fin par succession de temps apres tant de souspirs frequens, est que la faculté motrice de la poictrine & du diaphragme s'alentit pour auoir trop trauaillé, les esprits se dissipent, la fievre augmente, & la chaleur naturelle est finalement esteinte. Ce que nous verifie le dire de nostre Hippocrate, qui nous apprend à predire le danger des fievres accompagnées de telle maniere de souspirs, lesquels dénotent douleur ou inflammation aux parties pectorales, & souuent conuulsion; qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. A La difference de celles qui sont sans fievre, comme l'apoplexie & la conuulsion, lesquelles emportent les malades auant que la fievre, que l'agitation des humeurs peut causer, vienne à s'allumer. Telles maladies doiuent estre plustost nommées tres-aiguës, qu'aiguës simplement.

2. C'est à dire les respirations fortes & frequentes que causent les necessitez d'attirer l'air, & chasser les excremens vaporeux du cœur & des poulmons.

3. Attendu qu'ils dénotent, ou l'oppression de la faculté vitale, ou la debilité de l'animale, qui ne peut suffisamment mouuoir. Ou bien la pesanteur, dureté ou siccité des parties seruant à la respiration, ou mesme la conuulsion.



APHORISME LV.

Dolores podagrici vere & automno ferè mouentur.

Les douleurs de la goutte [1] s'émeuuent pour la plus-part le [2] Printemps & [3] l'Automne.

DISCOVRS.

De quelque part que vienne l'agitation des humeurs, soit des causes naturelles ou maladiues, les parties nées à receuoir les superfluitez des autres, ne peuuent qu'elles n'ayent à souffrir: attendu que les nobles & celles qui approchent de leur dignité taschant à se retirer du pair en ces broüilleries, chassent sur les susdites les matieres qui les pourroient accabler. Cette agitation peut arriuer en tout temps, suiuant les déreglemens du corps, procedans des causes internes ou externes, & amener diuerses sortes de maladies, mais principalement au Printemps & en Automne, saisons assez ingrates, & durant lesquelles outre l'agitation qui est aux humeurs, les parties subiettes aux fluxions en sont plus susceptibles qu'aux autres temps de l'année, assauoir en Automne, à cause de la propre foiblesse du corps qui luy vient pareillement

reillement des causes exterieures naissantes de l'air, & au Printemps de l'abondance des humeurs, bons & mauuais, pesle-meslez, lesquels ayans esté paisibles en Hyuer, ne peuuent plus demeurer ensemble en ce renouuellement de temps où Nature separant tant qu'elle peut le pur de l'impur, chasse les superfluitez sur les parties qui peuuent moins prester de resistance, telles que les iointures; à quoy ayde beaucoup la dilatation des vaisseaux, qui donnent par ce moyen le chemin plus libre à telles manieres de descharges. C'est la cause qui fait venir & aigrir les gouttes en ces deux saisons; i'entens suiuant la diuersité des corps, & de leurs habitudes à ce mal; pource qu'il y en a qui endurent des douleurs & foiblesses continuelles aux iointures: ceux notamment qui les ont noüées, lesquelles on peut appeller gouteux perpetuels, estans contraints de garder le lict la pluspart de l'année. Que s'il arriue qu'ils souffrent des douleurs vne fois plus que l'autre, on peut dire que leur mal s'aigrit simplement, non pas qu'il retourne. Il y en a d'autres qui ne sont accueillis du mal qu'vne fois ou deux l'année, & moins encore; lequel passé, ils restent gaillards & dispos comme deuant, & c'est proprement à ceux-là que les gouttes arriuent & se renouuellent. Or pour sçauoir quelles sont les plus dangereuses & fascheuses, celles de l'Atomne ou du Printemps: il y a matiere de dispute, pour laquelle retrancher, ie dis en peu de paroles qu'il faut considerer deux choses aux gouttes, assauoir leur matiere & la partie qui la reçoit. En la matiere on considere sa quantité & sa qualité, en la partie sa force ou sa foiblesse. Au Printemps la matiere est plus abondante, assauoir la pituite amassée durant l'Hyuer & meslée auec le sang: mais elle est benigne, & les iointures fortes à comparaison d'elles mesmes aux autres saisons. En Automne la matiere est moindre, assauoir la bile qui s'est engendrée durant l'Esté, laquelle seule ou meslée de l'humeur melancolic fait les gouttes de cette saison, durant laquelle les iointures sont extrémement foibles, comme le reste du corps est tout languissant; d'où nous deuons conclure que si d'vne part l'amas des humeurs est plus grand au Printemps qu'en Automne, aussi le corps & les iointures sont plus robustes: & si en celuy-cy il y a moins d'humeurs, aussi sont-ils plus farouches & malins qu'en l'autre: & dauantage les parties y sont plus foibles, & la chaleur naturelle moins vigoureuse: consequemment les gouttes sont plus mauuaises en Automne qu'au Printemps, qui sont les saisons où elles arriuent d'ordinaire, comme dit nostre Hippocrate en cét Aphorisme, duquel les gouteux, & ceux qui craignent d'entrer en leur confrairie, pour estre yssus de parents de cette qualité, ou pour en auoir eu desia quelque attaque, reçoiuent vn tacite ad-

uis de preuenir leur mal en ces saisons auant qu'il les accueille à bon escient, tant par purgations, saignées, que bon regime de vie; qui est tout le profit que nous en deuons recueillir.

Explication.

1. SOit qu'elles se renouuellent comme à ceux à qui le mal est simplement periodic, ou qu'elles arriuent de nouueau comme à ceux qui ne les ont iamais experimentées, ou qu'elles s'aigrissent comme aux gouttes inueterées par l'arriuée d'vne nouuelle fluxion.

2. Où les humeurs superflus amassez en Hyuer se débordent sur les iointures; ce qui se fait souuent par effort de Nature, laquelle tasche de garantir les parties internes de grands accidans.

3. Où les parties sont eneruées, & les humeurs agitez par l'inegalité de la saison, consequemment susceptibles de fluxions. Telles gouttes sont d'autant plus fascheuses qu'elles approchent de l'Hyuer, pource que les humeurs s'époississent aux iointures, & le mal deuient rebelle aux remedes. Or Hippocrate dit pour la plus part, d'autant qu'il se peut faire des fluxions sur les membres en tout temps, consequemment les gouttes qui en sont l'engeance.



APHORISME LVI.

Morbis melancholicis per hac tempora suspecti humorum decubitus, vel apoplexiam corporis, vel conuulsionem, vel maniam, vel cæcitatem denunciat.

Aux maladies melancoliques [1] qui se font esdites [2] saisons, les transports d'humeurs sont [3] perilleux : car ils signifient deuoir arriuer [4] au corps ou l'apoplexie, ou la [5] conuulsion, ou la [6] manie, ou [7] l'aueuglement.

DISCOVRS.



ORS que l'humeur melancolic est en mouuement, & que Nature ne seconde pas en le poussant dehors quand luy mesme cherche à sortir, soit par sa propre foiblesse, ou pource que la matiere est trop epoisse, & les voyes estroites, il

est dangereux qu'il ne tombe sur quelque partie de consequence, comme vne noble ou officiale, d'autant qu'il est capable sur tous autres d'enerver ses facultez, & empescher ses fonctions entierement en quelque sorte qu'on le considere, soit qu'il conserue sa nature, i'entens sa qualité non sa quantité, qui est celle qui le fait pecher, ou qu'il dégenere d'icelle, en passant de la froideur qui luy est essencielle à la chaleur qui luy est estrangere, soit qu'vn autre humeur le produit & se change en la sienne, ou en vne semblable, comme lors que le sang ou la bile sont bruslez. Or entre les qualitez de cét humeur ou suc melancolic, nous deuons considerer sa pesanteur & terrestrité, qui le fait retif à sortir du lieu où il est arresté, notamment apres vne longue agitation & trauail de Nature, qui rend ses forces inegales à ce sujet qu'elles ont à combattre : ce qui est cause que luy estant froid diminuë la chaleur des parties, & peu à peu esteint les esprits. Que s'il dégenere du froid au chaud, comme par vne grande & extréme pourriture, ou s'il est fait de sang & de bile aduste, il bouche non seulement le chemin des esprits, mais aussi en destruit & consume la matiere, assauoir l'humide radical auquel ils subsistent. Ces sortes d'humeurs sont ceux qui causent les maladies melancoliques, par lesquelles nous deuons entendre proprement les fievres quartes, doubles quartes, longues & erratiques, lesquelles quoy que peut-estre non melancoliques du commencement deuiennent telles auec succession de temps par le meslange de cét humeur, lequel finalement emporte le dessus. Or comme le mesme temps vient about de toutes choses, aussi fait-il des fievres susdites. Nature faisant à plusieurs fois quand elle a cét humeur rebelle à dompter, ce qu'elle feroit à vne seule, voire auec plus de seureté si la matiere peccante obeïssoit, comme aux fievres ardantes & bilieuses où elle est mise dehors par voye de crise, apres laquelle il ne reste rien quand elle se fait opportunément & conuenablement : où icy au rebours l'humeur peccant, quoy que dompté par la Nature ne sort pas comme l'on desireroit, mais est chassé simplement aux parties plus esloignées des visceres, comme aux veines des jambes, où il fait des varices, & celles du siege, d'où viennent les hemorrhoïdes, qui sont des restes fort importuns de ces maladies ; & par fois mesme qui est le pis, des duretez & enflures de rate : ce qui se fait quand cét humeur se tenant en quelque sorte dans ses bornes naturelles, garde sa froideur, pesanteur & terrestrité, qui sont cause qu'il est emporté de son poids elementaire aux parties basses & de moindre consideration, ce qui preserue les plus hautes & nobles, des accidans que causeroit sa presence & son attouchement. Mais lors que quittant les qualitez susdites, il emprunte la chaleur & legereté du sang & de la bile bruslez,

ou que luy mesme les acquiert par adustion, & qu'à l'aide d'icelles il monte aux parties susdites, notamment tout va au cerueau dans la confusion, & le dernier mal est pire que le premier, vû les accidans qu'y cause ce transport, tels que ceux dont est icy question, lesquels arriuent d'vne ou d'autre sorte suiuant l'endroit le plus interessé, la quantité & qualité de l'humeur, son meslange & le temperament du cerueau. Ainsi la matiere estant transportée en la partie anterieure, & au nerf optic suruient l'aueuglement; si elle est éparse par la substance moëlleuse suruient la manie; si à l'origine des nerfs, la conuulsion; si dans les ventricules, l'apoplexie. Mais pour faire celle-cy, deux choses semblent requises, assauoir que la matiere soit copieuse & moyennement dilayée. Or est-il que l'humeur melancolic peut à grand peine se trouuer en telle quantité dans le cerueau, que de remplir entierement ses ventricules, tant pource que de luy mesme il est le moindre des humeurs, qu'à raison de sa matiere, qui est cause que les parties ne s'en chargent iamais en quantité notable, mais toutes taschent à l'éloigner d'elles tant qu'elles peuuent. De plus, estant vn humeur sec & épois il ne peut estre precipité soudain en mesmes ventricules, qui est vne des conditions requises à faire la vraye apoplexie. Il faut donc pour cét effet qu'il soit meslangé de pituite, laquelle estant copieuse au cerueau, sert icy pour suppléer à la quantité de l'autre, & faciliter sa penetration. Mais à vray dire telle apoplexie est plustost pituiteuse que melancolique: & vaudroit mieux à mon aduis entendre nostre Hippocrate, de la maladie que l'on appelle extase & stupidité, laquelle prouient de l'humeur melancolic, se meslant auec le sang, & remplissant tout à coup les veines & arteres, semées aux membranes du cerueau, qui cause distension d'icelles, comme aussi des nerfs par compassion, & incontinent vn rafroidissement vniuersel qui les rend immobiles & insensibles; & tel mal se peut nommer improprement apoplexie. Pour la conuulsion il n'importe de la quantité, puis qu'estans les nerfs d'vn sentiment fort exquis, la qualité seule de cét humeur est capable de leur donner des secousses lors qu'il s'y glisse. Cette qualité est celle qu'il a receuë par adustion, assauoir la mordication & acrimonie, laquelle par fois il conserue, comme dans la conuulsion & la manie; par fois aussi la quitte lors que n'estant point en vn degré trop haut, la froideur & humidité du cerueau luy font reprendre en partie son temperament naturel, & de cette sorte est la melancolie, qui cause l'apoplexie ou stupidité dont nous venons de parler. Quant à l'aueuglement, il faut croire que le mesme humeur est desia temperé, attendu que s'il conseruoit sa chaleur premiere, il ne causeroit pas seulement cét accidant, mais aussi douleur &

inflammation, dont il eſt vray-ſemblable que noſtre Hippocrate feroit mention en cét Aphoriſme : de la doctrine duquel nous apprenons à predire le ſuccés des maladies melancoliques, & les maux qu'elles menent en croupe, afin de vaquer diligemment à leur cure, & preuenir les dangers ſuſdits par bon regime & bons medicamens.

Explication.

1. COmme les fievres de cette nature, telles que ſont quelques continuës, les quartes, doubles quartes & erratiques.

2. Aſſauoir de l'Automne & du Printemps, dont a eſté parlé au precedant Aphoriſme.

3. Notamment quand ils ſe font de parties ignobles à celles qui exercent des fonctions plus releuées, comme le cerueau, eſtant l'humeur melancolic ſur tout autre, ennemy des parties en general : i'entens quand il excede en quantité, ou qu'il a dépoüillé ſa qualité naturelle, aſſauoir la froideur, contractant chaleur & pourriture.

4. Soit la vraye apoplexie, eſtant l'humeur melancolic dilayé de quantité de pituite, qui remplit ſoudain les ventricules du cerueau. Soit celle qui eſt abuſiuement appellée de ce nom, aſſauoir l'extaſe & ſtupidité par la precipitation de cét humeur dans les veines & arteres, ſemées par les membranes du cerueau, dont la chaleur naturelle & les eſprits demeurent comme figez & engourdis.

5. Eſtant l'origine des nerfs preoccupée de cét humeur qui les irrite par ſa pourriture & acrimonie.

6. Quand outre la chaleur & acrimonie il eſt ſubtil & leger, d'où il penetre dans la moëlle du cerueau, & change ſon temperament froid & humide en vn contraire.

7. Soit qu'il bouche les nerfs optics, & empeſche le paſſage des eſprits, ſoit qu'il offuſque & épaiſſiſſe les meſmes eſprits, & rend la veuë tenebreuſe.



APHORISME LVII.

Apoplexiæ autem fiunt maximè à quadragesimo anno ad sexagesimum.

Les apoplexies [1] se font principalement depuis la quarantiesme année iusques à la [2] soixantiesme.

DISCOVRS.



L n'y a point d'âge qui n'ait ses maladies & incommoditez aussi bien que ses aises & sa santé. La ieunesse est plus suiette aux maladies que la vieillesse, mais estant plus feconde en chaleur naturelle & en esprits, elle y resiste mieux que celle-cy; voire vne maladie qui paroistra legere peut accabler vn vieillard bien reglé aux actions de sa vie, cependant qu'vn ieune homme brauant la Nature & l'Art des Medecins, neglige toute sorte de regime, mesme dans les plus cruelles fievres, desquelles la force de son âge le fait échaper, & rentrer en vne santé parfaite auec autant ou plus de force que deuant; là où les vieillars quoy que moins maladifs ne rencontrent point vne santé si auantageuse qu'il n'y ait tousiours quelque chose à redire: car bien qu'en icelle ils ayent toutes leurs actions libres, ils n'en ont à comparaison des plus ieunes, aucune de forte. Ce qui a fait dire à quelques Anciens, que la vieillesse estoit vne perpetuelle maladie, & le grand chemin de la mort. Or comme ce manquement de force vient de la disette de la chaleur naturelle deperissant iournellement, & comme cette disette est cause que les vieillars succombent aux maladies mediocres qui les font languir longuement, & dont les ieunes se tirent sans difficulté; à plus forte raison ne peuuent-ils se garantir des apoplexies, maladies tres-funestes & aiguës, dont peu de gens échapent sans mourir, & personne sans porter des marques de leur malice & cruauté. Et le plus fascheux est que telles maladies sont frequentes en l'âge qui decline, & tres-rares en la ieunesse, où les forces y pourroient resister plus puissamment; quoy que lors l'humidité soit plus copieuse au cerueau que dans la premiere vieillesse, où tant s'en faut l'humeur melancolic dominant rend les corps plus secs & moins humides: i'entens auec nostre Hippocrate depuis quarante iusques à soixante

ans, où l'on comprend deux aages, assauoir celuy que l'on appelle de consistance, & la plus grande partie de la verte vieillesse. Mais pourquoy l'aage declinant est-il plustost attaqué d'apoplexie que les precedans, vû ce que dessus? Ie respons que si dans l'enfance & ieunesse le corps d'vne part est plus humide, que cette humidité se décharge fort promptement, estant non seulement les conduits ordinaires fort ouuerts, mais aussi les extraordinaires, assauoir les pores: ioint qu'ils ont les facultez naturelles plus robustes que les vieillars, & icy notamment l'expultrice. Ou au contraire l'aage venant au declin, cette faculté est plus foible, & les humiditez du cerueau ne sont pas déchargées si facilement, estans les os & le cuir de la teste plus épois & moins poreux: ce qui fait qu'estans retenuës en notable quantité elles peuuent estre en fin déchargées à coup aux ventricules du cerueau. Or encore que cette maladie arriue dans l'aage où l'humeur melancolic semble dominer le plus, sa matiere pourtant n'est pas vne pure melancolie comme nous auons prouué au Discours precedant, mais vne pituite meslangée de quelque peu de l'humeur susdit; n'estant pas l'humeur predominant en vn corps estimé suiuant sa quantité, mais selon sa force & vertu tant seulement, laquelle estant en l'humeur melancolic de rafroidir & condenser, il arriue par accidant que les pores estans clos & resserrez, l'humidité du corps qui s'exhale par iceux en partie est retenuë, notamment és lieux plus humides & froids, comme le cerueau, d'où se forme plus aisément l'apoplexie qu'en vn corps de tissure plus rare. Voila pourquoy les apoplexies sont frequentes aux aages icy mentionnez; dequoy estant aduertis, nous tascherons de preuenir vn mal si funeste, vsans de choses qui échauffent, dessechent, & débouchent; qui est outre le Prognostic, le fruit que nous recueillerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Lesquelles estans les plus dangereuses maladies de toutes celles dont l'Aphorisme precedant a fait mention, sont icy repetées de nostre Hippocrate, pour nous aduertir d'y prendre garde de prés.

2. Esquels aages l'humeur melancolic predominant, le corps est plus froid & moins transpirable qu'aux precedans, partant amasse beaucoup de superfluitez aqueuses, propres à causer l'apoplexie, laquelle deuient d'autant plus cruelle, qu'il y a dudit humeur meslé parmy la pituite, attendu que par sa malice il haste l'extinction des esprits.



APHORISME LVIII.

Si omentum occiderit, necessariò computrescit.

Si la coiffe [1] du ventre vient à tomber il faut de necessité qu'elle se tourne en [2] pourriture.

DISCOVRS.



'EST chose estrange que l'air que nous respirons & transpirons continuellement se familiarisant à nos esprits leur serue de matiere & de nourriture, & que cependant il soit tellement ennemy des parties que ceux-cy échauffent & recréent, qu'il leur cause corruption & pourriture. L'vtilité que nous cause son attraction n'a que faire de preuue puisque l'experience l'authorise: le dommage d'autre part a pour appuy l'experience mesme, iointe à l'authorité de nostre Hippocrate, enseigné par long vsage & pratique. Pourquoy donc vn mesme Element a-t'il des effets si contraires sur mesmes suiets, & en vn mesme temps? Est-ce de luy, ou bien des suiets où il agit dont cette diuersité procede? Ie respons que c'est de l'vn & de l'autre, & dis que l'air d'vne part est vn Element autant changeant en ses qualitez, qu'il est leger & mobile, les espousant diuerses en vn moment, & les quittant aussi legerement qu'il les a pris; i'entens les quatre premiers, assauoir la chaleur, la froideur, l'humidité, & la siccité, dont les plus pernicieuses sont celles qui luy sont plus naturelles, assauoir la chaleur & humidité principes de pourriture. D'autre part les parties de nostre corps sont fomentées d'vne chaleur humide & temperée, dont il y en a de deux sortes, l'vne naturelle, l'autre acquise: la premiere née pour resister à la pourriture, mais en moindre quantité que la seconde: celle-cy en quantité plus grande, & fort susceptible de la pourriture susdite. De l'vne & de l'autre sont pourueuës toutes les parties, mais les sanguines plus de la naturelle que celles qui n'ont point ou fort peu de sang; ainsi que celles-cy ont plus de l'humidité acquise que les autres. L'experience nous fait voir cela en ce que les parties charnuës exposées à l'air ne se corrompent que bien tard, & les spermatiques noircissent incontinent: ce qui se voit aux os descouuerts, quoy que leur dureté leur donne de la resistance. Que si cela est, on ne doit

doit point s'estonner si le mesme arriue aux parties graisseuses, notamment celles qui outre leur ordinaire constitution en auoisinent d'autres qui sont fort humides : ainsi la coiffe du ventre dont il est icy parlé, est humide doublement, à cause d'elle & de son voisinage, & telle humidité luy donne de grandes dispositions à la pourriture : de là vient qu'estant exposée à l'air qui en contient les semences, on luy voit en peu de temps arriuer ce que met icy nostre Hippocrate ; outre cela sa graisse n'estant point partie du corps viuant, est incontinent abandonnée de la chaleur naturelle si tost qu'elle est exposée à l'air, & ainsi soubmise à la pourrissante, sa capitale ennemie. Plus les parties sont humides, plutost elles reçoiuent la pourriture de la part de l'air, notamment si elles sont bien profondes, pour auoir moins de familiarité auecques luy : ce qui n'est pas des parties exterieures, comme le cuir & les pannicules qui sont au dessous, lesquelles non seulement attirent par transpiration les haleines de cét element, mais aussi ont la proprieté de le preparer aux parties plus profondes ausquelles elles le rendent familier. Mais les poulmons, en ce qui est de la respiration, ont encore plus de vertu pour raffiner l'air qu'ils preparent au cœur, sans en contracter pourriture, attendu qu'ils sont sanguins, & nourris d'vn sang extrémement subtil. Adioustons qu'il faut considerer les parties en deux manieres, assauoir saines ou malades. Les parties saines ne sont point offencées de l'air si sensiblement que les malades, & celles-cy le sont incomparablement au prix des autres. Or est-il que les parties internes tombées de leur place, ou exposées à l'air, sont reputées malades, comme tesmoignent les douleurs qu'elles souffrent : partant contractent aisément pourriture par attraction d'humeurs dessus elles. Ainsi vn mesme air en mesme temps recréera le cœur & pourrira la coiffe du ventre qui luy sera exposée. C'est la raison que l'on peut rendre du dire de nostre Hippocrate, auquel nous deuons adiouster que si tant est que cette partie se pourrisse si viste, il faut soigneusement la restablir en sa place si tost qu'elle en est dehors. Que si cela ne se peut faire si promptement il conuient lier & couper ce qui est sorty, crainte que le vice ne se communique au reste qui est sain; qui est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVI est vne membrane graisseuse, communément appellée epiploon, à cause qu'elle semble nager sur les intestins, estant instituée de Nature pour les échauffer auec le

ventricule, & pour tenir l'intestin colon attaché au susdit, & à la rate. Les Arabes la nomment Zirbus.

2. A cause que la chaleur & humidité qui se communiquent par l'air sont les grandes causes de pourriture aux parties naturellement humides, telles que la coiffe & les intestins, sur tous les menus, qui ne peuuent souffrir l'air sans leur détriment.



APHORISME LIX.

Quibus longo coxendicum dolore conflictatis femoris summum coxa excidit, rursumque recidit, iis mucosa ibidem pituita colligitur.

Ceux ausquels apres de longues gouttes sciatiques la teste de l'os de la hanche tombe de son [1] emboisture & y rentre derechef, ont abondance de [2] pituite en cette partie.

DISCOVRS.

CEVX qui ont mis tant soit peu le nez aux Liures des Anatomistes, sçauent que les os sont ioints les vns aux autres en deux manieres, assauoir par symphise & articulation. Que celle-cy est de deux sortes, assauoir diartrose & synartrose, comme si l'on disoit dearticulation & coarticulation: l'vne & l'autre sont de trois sortes, la coarticulation s'entendant de la suture, harmonie & gnophosis; la premiere, comme aux os du crane, la seconde en ceux du nez, & la troisiesme aux dents & genciues. La dearticulation se diuisant en enarthrose, arthrodie & ginglyme, dont la premiere se voit en l'os de la cuisse dans l'emboisture de la hanche, la seconde en l'os du bras, & la cauité superficielle de l'espaule, & la derniere en la iointure des os du coulde auec le bras. Le mot d'enarthrose est emphatic, comme qui diroit inarticulation, pource qu'il n'y a point d'emboisture si grande & si ferme qu'est celle-là. L'arthrodie, comme qui diroit petite articulation, à cause qu'vne grosse teste d'os, tel qu'est celuy du bras, n'est inserée qu'en vne cauité superficielle. Le ginglyme est quand vn os reçoit & est mutuellement reçeu, comme nous auons dit de la fléchissure du coulde, & du bras; ainsi se dit par comparaison des verroüils & gonds des portes & fenestres. De toutes ces conionctions & articulations d'os, il n'y a que la seule diarthrose où puissent venir les gouttes, entre lesquelles la plus cruelle est celle de la hanche, à raison de l'amplitude de la partie où elle se

fait, qui la rend capable de beaucoup de matiere, laquelle y aborde en inſigne quantité, à raiſon de la douleur & mouuement, ſans pouuoir en eſtre tirée, ſinon auec longueur & difficulté, qui eſt vn des grands mal-heurs qui ſuiuent cette maladie, pource que la douleur s'entretenant touſiours forte, il y en aborde plus de nouuelle, que la Nature & les remedes n'en peuuent diſſiper. Cette goutte par mot corrompu ſe nomme ſciatique, comme qui diroit iſchiadique, à cauſe de l'os iſchion, en l'emboiſture duquel eſt placé la teſte de celuy de la cuiſſe, dont la longueur eſt proportionnée à la cauité où elle eſt logée, laquelle eſt creuſe & profonde. Ce que Nature a fait pour l'aſſeurance des diuers mouuemens de cette partie, qui ſont les plus rudes & penibles du corps. Cette goutte ainſi que les autres eſt froide ou chaude, celle-cy a moins de matiere, mais eſt plus acre & poignante que l'autre, comme eſtant fomentée d'vn ſang chaud & bilieux, lequel n'emplit pas tant l'emboiſture des iles, comme il s'en gliſſe autour des ligamens, & aux teſtes des muſcles où il cauſe par chaleur & componction des douleurs intolerables. : l'autre empliſſant la cauité fait gonfler les parties voiſines, dont eſt causée vne douleur non comparable à la premiere, mais qui eſt ſuiuie d'vn mal bien conſiderable; aſſauoir la claudication ou boitement, qui arriue par relaxation du ligament propre, qui tient les deux os attachez au dedans de la cauité, comme auſſi du ligament nouueau, leſquels different en ce que le ligament propre naiſt des os meſmes, & n'eſt capable de douleur, & le ligament commun eſt fait des aponevroſes, & membranes des muſcles qui enuironnent cette partie, lequel ſuiuant ſa nature eſt fort douloureux, ſoit qu'il ſouffre componction, ou extenſion. La premiere matiere procede du foye; la derniere vient du cerueau, laquelle eſtant abondante ne cauſe pas ſeulement la relaxation, mais auſſi ſe loge en la place que l'os a quittée; de ſorte que ſi l'on ne le reduit promptement, que l'on ne le tienne en eſtat, & que l'on ne taſche à deſſecher telles ſuperfluitez, il y a danger que la chaleur eſtrangere que cauſe la douleur, n'en faſſe durcir la portion plus épaiſſe, & que l'os en ſuitte n'y trouue plus de place; qui eſt le profit que l'on tirera de cét Aphoriſme.

Explication.

1. PAr relaxation des ligamens, cauſée de l'abondance de la matiere que la longueur & la durée des douleurs attire continuellement aux parties affligées.

2. Non ſeulement de celle qui ſe trouue touſiours aux iointures pour rendre leur mouuement plus ſouple : mais de celle qui

vient des autres parties, notamment du cerueau, qui fournit sur toutes la matiere des goutes froides & pituiteuses.



APHORISME LX.

Quibus diuturno dolore ischiadico vexatis femoris caput coxa excidit, iis femur contabescit & claudicant, nisi vrantur.

Ceux ausquels apres vne longue douleur [1] de hanche l'os de la cuisse [2] tombe de son emboisture leur iambe [3] s'amaigrit, & deuiennent [4] boiteux si l'on n'y applique [5] le feu.

DISCOVRS.



Ependant que la frequence des douleurs affoiblit le corps, & que les excremens s'amassent abondamment sur vne partie affligée, il luy est fort mal-aisé de receuoir nourriture : car d'vne part la douleur corrompt les humeurs en dissipant les esprits, à cause qu'elle oste le repos, & d'autre part les excremens susdits suffoquans sa chaleur naturelle empeschent qu'elle ne se l'applique ; pource qu'en l'assimilation, non seulement est requise l'aptitude de la matiere, mais aussi le temperament & loüable disposition de la partie qui la puisse alterer & changer en sa nature. Ce sont les deux causes qui empeschent entr'autres parties la nourriture de la cuisse dans la goutte sciatique, & font qu'elle diminuë & amaigrit beaucoup, notamment lors que l'os est hors de sa place : car outre la douleur qui arriue de son déplacement en estans les parties voisines occupées & pressées, tous les membres ont cela de propre de prendre beaucoup mieux nourriture dans leur propre lieu que hors d'iceluy, ayant Nature sagement ordonné à chacun d'eux sa prouision & portion, comme par les veines & rameaux qui s'insinüent à cette fin en eux, & proche d'eux. Or entre les causes de cette maigreur, qui sont la douleur & amas des excremens, il y a dépendance mutuelle, d'autant que de l'amas des humeurs se fait distension & compression des parties sensibles, d'où vient la douleur, & de celles-cy se fait chaleur & attraction sur l'endroit affligé ; de maniere que les deux ne peuuent long temps demeurer separées l'vne de l'autre. Nous auons eu au Discours precedant deux sortes d'humeurs qui causent la goutte, eu égard à leurs qualitez actiues, assauoir le froid & le chaud, que le chaud cause des douleurs plus cuisantes, & le froid de plus supportables :

mais qu'il amene vn mal plus grand, assauoir la relaxation du ligament qui tient les deux os attachez. Cét humeur froid est la pituite dont entend icy parler nostre Hippocrate, laquelle non seulement amolit & relasche les parties où elle surcroist, mais aussi diminuë leur chaleur par le benefice de laquelle se cuisent & dissipent tous excremens & superfluitez. Partant cette chaleur naturelle manquant il en faut chercher vne estrangere pour suppléer à son défaut, telle qu'est celle du feu, lequel est mis pour le dernier remede, estans les maladies qui ne luy cedent absolument incurables, suiuant l'authorité de nostre diuin Maistre, en vn des Aphorismes du Liure suiuant. Par le feu nous deuons entendre les cauteres, tant actuels que potentiels, ceux-cy seurs & doux, mais qui operent lentement; les autres moins seurs & plus cruels, mais qui agissent auec promptitude. Or auant que tenter ces remedes, on peut essayer le plus doux, comme les emplastres attractifs, les vesicatoires, les frictions, & autres qui attirent du centre à la circonferance. De plus, il est à propos de dessecher le corps par euacuations generales, & par la diette, laquelle est vn souuerain remede aux maux qui procedent de rheumes inueterez, estant necessaire de prendre garde de bonne heure à telle cure auant que la partie tesmoigne par sa maigreur la necessité qu'elle a d'estre nourrie, crainte que la diette ne la desseche encore plus, & qu'estant l'excrement des autres elle ne la priue de son aliment. C'est pourquoy l'on y doit prendre garde de bonne heure, lors que l'on voit la cuisse se démettre, & reduire souuent ainsi que toute autre partie: comme par exemple, la mâchoire inferieure que i'ay veuë en quelques personnes se démettre & reduire souuent auec facilité; qui est outre le prognostic & l'enseignement d'Hippocrate, l'vtilité que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. TEsmoignage de quelque humeur contenu dans la partie, lequel estant épois & mal-aisé à chasser, entretient tousiours la douleur, laquelle ne peut estre longue & beaucoup violante.

2. A cause des glaires & phlegmes relaschans les ligamens qui la tiennent attachée à la hanche, lesquels coulent en partie du cerueau, & en partie s'engendrent au lieu mesme de la mauuaise nourriture, non qu'elle y abonde tousiours telle: mais pource que la douleur continuelle & corrompante l'empesche d'estre bonne.

3. Pource qu'il n'y vient que fort peu de nourriture, qui n'est

bastante de reparer la substance qui se perd.

4. Pource que la partie est foible, & ne peut bien soustenir le corps, comme aussi à raison de la iointure qui n'est ferme, & de l'inegalité de la partie malade à la saine qui luy est opposite.

5. Lequel épuisant l'humidité, fait que par accidant la iointure s'affermit, estans les ligamens dessechez, & le cuir plus resserré.

Fin du VI. *Liure des Aphorismes.*





APHORISMES D'HIPPOCRATE.

LIVRE SEPTIESME.

APHORISME PREMIER.

In morbis acutis frigus partium extremarum malum.

Aux maladies[1] aiguës il est mauuais d'auoir les extremitez [2] froides.

DISCOVRS.

COMME une des marques plus asseurées de la santé est d'auoir par tout une chaleur égale & temperée; ainsi par contraire sens la mesme chaleur estant inegale & intemperée, est signe de maladie & presence de la fievre: de sorte que plus cette inegalité est grande & frequente, plus aussi les fievres sont suspectes, & de iugement sinistre & douteux, comme il se voit aux fievres compliquées, & sur tout en la saison d'Automne, où l'inconstance regne aussi bien aux corps humains, que dans l'air, l'agitation exterieure causant l'interieure. Mais bien que les mouuemens soudains & diuers du chaud au froid, qui sont ceux que l'on apperçoit ordinairement aux fievres susdites ébranlent extremement les corps, & les affoiblissent plus que ne font les accés qui gardent quelque égalité, quoy que d'ailleurs fort

violans. Neantmoins il y a beaucoup plus de peril où l'inegalité est durable & permanente, que là où elle est frequente & passagere; comme quand une pituite est attaquée d'vne chaleur ou froideur extraordinaire, & vne autre d'vne qualité contraire, pas vne d'elles ne demeurant ou approchant de sa constitution naturelle; signe du changement d'icelle en vne habitude estrangere, que la violance de la maladie luy fait contracter. Cela se voit aux inflammations interieures, notamment des visceres principaux où la chaleur du membre affligé ainsi qu'vn feu deuorant, tire à elle de tous costez le sang, auquel consiste celle des parties, lesquelles en estans priuées se rafroidissent & mortifient. Ainsi en est-il des euacuations excessiues, comme vomissemens & flux de ventre bilieux, tels que l'on voit en la maladie de colere, où abordent incessamment dans l'estomac & intestins des matieres de tous les vaisseaux & de l'habitude du corps, qui s'y déchargent par les mesmes voyes qu'elles y ont esté reçcuës, pour aussi tost estre chassées haut & bas par l'irritation continuelle de la vertu expultrice & debilité de la retentrice: le mesme se fait en quelques dysenteries & coliques, toutes maladies funestes & aiguës, voire aussi aux longues maladies, la chaleur abandonnant peu à peu les parties exterieures sans que les interieures soient pour ce plus échauffées qu'à l'ordinaire, pour faire place au froid, ennemy coniuré de la vie, lequel paroissant aux extremitez, & n'en pouuant estre banny par la chaleur que l'on y apporte, est vn des plus asseurez auant-coureurs de la mort: mais comme les iugemens plus seurs & certains se font aux maladies aiguës, aussi nostre Hippocrate laissant les longues à part, fait seulement mention de ce signe pour les susdites. Or soit que l'inflammation attirant le sang cause le froid aux parties qui en sont priuées, ou que les euacuations excessiues fassent le mesme, ou bien que la chaleur naturelle s'esteigne dans le corps generalement, la froideur commence tousiours aux parties exterieures, notamment aux extremitez des mains & des pieds, au nez & oreilles, pour estre aucunes d'elles fort esloignées de la fontaine des esprits vitaux, qui est le cœur, & les autres naturellement décharnez, & par consequent aisées à rafroidir: ce qu'elles experimentent souuent au froid de l'air & en la saison d'Hyuer: mais pour ce dernier il n'est pas beaucoup considerable pour la vie, s'il n'est extrémement violant, comme nous l'auons vû quelques années, & tel que l'experimentent les voyageurs aux montagnes neigeuses, lesquels il fait aucunefois mourir. Celuy tant seulement vient en la consideration du Medecin qui procede des causes interieures, lequel

est d'au-

est d'autant plus suspect que son arriuée est prompte, & pour cause d'inflammation, laquelle entr'autres marques se découure par la soif, noirçeur & siccité de la langue, dont a esté parlé en vn autre Aphorisme, où il a esté prononcé mortel absolument; là où celuy qui prouient d'autres causes moins malignes, est seulement appellé mauuais, ainsi qu'il appert en cét Aphorisme: de la doctrine duquel nous faisons ce profit qu'en predisant l'issuë des maladies aiguës où le froid regne en dehors, nous ayons soin de renuoyer la chaleur aux parties rafroidies, auec linges chauds & frictions, voire s'il n'y a soif ny ardeur interieure, échauffer aussi le dedans par remedes cordiaux de cette qualité, afin que par communication l'exterieur s'en ressente, notamment quand on a soupçon de quelque malice ou venin.

Explication.

1. COmme dans vne fievre de cinq iours, de sept, & plus; ou dans vne squinance, plevresie, inflammation de poulmon, maladie de colere, ou autre de la qualité d'aiguë.

2. Pource que le froid dénote l'extinction de la chaleur naturelle, & l'absence des esprits, sans lesquels la vie ne peut subsister. I'entens quand il est durable & non passager, comme lors qu'il combat auec la chaleur, & que l'vn & l'autre se débusquent à brieues interuales.



APHORISME II.

Propter os ægrotans caro liuida, malum.

Quand par la maladie [1] de l'os la chair noircit, c'est vn [2] grand mal.

DISCOVRS.



IAçoit *que la chaleur naturelle soit diffuse par toutes les parties du corps pour les faire viure & vegeter également, elle n'est pas pourtant en toutes auec pareille mesure, mais chacun en a conformément à son vsage & necessité. Celles qui sont plus subiettes à se corrompre & faire perte de leur substance, comme les chairs & autres parties moles en sont mieux pourueuës que celles*

qui souffrent moins de cette part, comme les os & autres parties de leur condition; lesquelles en ayans esté auantageusement fournies en la premiere conformation, d'où leur est venuë leur force & impassibilité, semblent auoir cedé leur droit à celles qui ont esté depuis engendrées, lesquelles sans cela succomberoient plus aisément à toutes sortes d'iniures, à sçauoir tant externes qu'internes : desquelles dernieres sont exemptes les parties spermatiques, qui sont couuertes des sanguines, destinées à receuoir le premier choc : nonobstant quoy & la dureté de leur trempe, il arriue que venans à souffrir des causes internes, leur mal est d'autant plus calamiteux, qu'estans insensibles il ne se découure pas par elles mesmes, mais par les adjacentes qui sont doüées de sentiment, ausquelles à cause du voisinage leur vice est communiqué : de sorte que souuent on en peut auoir connoissance auant qu'il soit entierement contracté, & comme tourné en habitude. Ce mal des os n'est autre que leur carie & pourriture, laquelle est ordinairement causée ou de la corruption des moëlles & sucs moëlleux, ou d'vn sang espanché dessus par quelque contusion, ou de quelque matiere acre se glissant entre l'os & le perioste, dont celuy-cy est rongé promptement, pendant que l'autre, comme il est insensible, reçoit l'alteration & corruption de sa propre substance, laquelle en suite touchant la chair, & y transportant partie de sa matiere sanieuse, luy imprime auec elle son alteration & pourriture, laquelle se fait connoistre non seulement au toucher par la douleur, mais aussi à la veuë par le changement de sa couleur. Or cette couleur est liuide & plombée par la perte d'vne partie de la chaleur naturelle, dont suit apres l'extinction d'icelle, qui est suiuie de l'entiere gangrene & mortification de la chair & de l'os ensemble, duquel dernier le vice a procedé premierement, dont le remede ne gist qu'en l'extirpation. Partant il faut promptement destourner la chair vicieuse, découurir l'os, & par moyens requis en oster la pourriture, de peur que venant à croistre ce qui est sain ne soit infecté pareillement; qui est l'vtilité que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1\. A Sçauoir quand il est gasté & carié par quelque matiere croupissante dedans, comme sa propre moëlle, y ayant contracté corruption; ou hors d'iceluy, comme quelque sang contus. Ou par l'acrimonie de quelque serosité coulante entre luy & le perioste, qui cause extréme douleur, dont suit l'attraction & cheute de matiere, d'où procede l'inflammation, la-

quelle estant excessiue passe en gangrene, & mortification de tout le membre.

2. Estant marque non d'vne mediocre alteration, mais d'vne forte corruption, par laquelle est tesmoignée la prochaine extinction de la chaleur naturelle, si l'on n'y donne ordre promptement. Ces corruptions d'os sont plus frequentes en la maladie Venerienne qu'en toute autre.



APHORISME III.

A vomitu singultus & oculorum rubor, malum.

Si apres le [1] vomissement arriuent le [2] hoquet & la rougeur [3] des yeux, cela est [4] mauuais.

DISCOVRS.

Le vomissement est vn remede à plusieurs maladies, notamment en ce qui est de la precaution, lequel a beaucoup d'vtilitez, quoy qu'en ce temps son vsage soit rare, eu égard, comme il est vray-semblable, aux incommoditez qui en peuuent sourdre, lesquelles estans balancées aux profits qu'il apporte, se trouuent peut-estre emporter le dessus. Or les commoditez principales qui viennent du vomissement, sont de nettoyer premierement le ventricule de toutes impuretez, & en suite tirer du foye & de la rate tout ce qui est en eux de superflu, & contre l'intention de Nature, voire auec tel effet, que les medicamens les plus violans qui purgent par le bas, n'ont pas d'ordinaire vn succés si fructueux que celuy-cy, dont nous rapportons deux causes: l'vne que par le vomissement sont simplement purgez les humeurs qui greuent, sans aucun meslange d'autres que les purgatifs, qui vont furetant iusques dans les veines, ont coustume d'attirer; ce qui ne peut estre sans trouble & agitation des humeurs, & parties saines. L'autre est la proximité de la bouche, au moyen de laquelle les superfluitez sont incontinent euacuées sans violanter aucune partie: ce qui n'arriue pas aux purgations inferieures, lesquelles à cause du chemin & de la tendresse des parties qui reçoiuent les décharges, sont tousiours incommodes & dou-

loureuses la pluspart, n'estans de si forte trempe que le ventricule qui recueille tout de premier abord. Mais auant que d'ordonner le vomissement, il se trouue tant de difficulté que c'est merueille si la pratique en est rare en ce temps, notamment en nos climats qui sont plus froids que temperez ou chauds : de sorte que les humeurs tendent plustost vers le bas que de tirer en haut ; au contraire des regions chaudes où la bile a plus d'ascendant : ce qui nous apprend que s'il est question de donner des vomitifs, ce ne peut estre qu'à la fin du Printemps, & durant l'Esté pour en vser commodément. Ainsi les bilieux peuuent estre souuent prouoquez à vomir, les melancolics rarement : & quant aux sanguins & pituiteux, il y faut apporter de la circonspection, suiuant que l'vn des deux humeurs susdits, est plus ou moins meslangez en eux. Outre ces difficultez procedantes de l'air, du climat, & de l'humeur dominant, qui sont les plus legeres, se presentent celles de la part du corps, consideré suiuant la constitution naturelle, ou la maladiue : pour la naturelle, ceux qui de naissance ont le col long, les espaules aiguës, la poictrine estroite & pressée, vomissent difficilement, & auec de grands efforts, dont se peut faire la rupture de quelque vaisseau : partant telles gens s'en doiuent abstenir. Pour la maladiue, ceux qui ont les poulmons vlcerez & l'haleine courte, ne doiuent iamais se le prouoquer : les premiers, crainte de renouueller leurs vlceres par l'effort que souffre le poulmon : les autres, crainte de perdre entierement l'haleine, notamment où le vomitif est violant. Outre ces difficultez, le vomissement frequent attirant les humeurs en haut, remplit le cerueau de vapeurs qui causent douleurs de teste, communiquables aux yeux, ausquels par fois se fait douleur & inflammation : & de plus, le ventricule estant souuent renuersé, s'échauffe, & de là vient le sanglot, tantost par inanition de cette partie, & tantost par son inflammation, lesquels accidans estans conferez auec ceux que cause la purgation inferieure, importent beaucoup plus qu'eux pour la vie. C'est pourquoy le vomissement frequent estant suspect, à cause des accidans susdits, il ne doit estre ordonné qu'auec grande precaution; qui est le profit que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. NOtamment celuy qui arriue dans les maladies aiguës frequemment, par exemple en celle de colere, soit qu'il y ait fievre ou non.

2. Qui est celuy d'inanition: ce qu'il faut entendre quand il

dure long temps: car celuy qui est causé d'abondance ou d'acrimonie de quelque matiere irritant le ventricule, cesse si tost que la cause qui le moleste est dehors. Mais celuy qui sans cela continuë, tesmoigne siccité & inflammation de la mesme partie.

3. Par transport de quantité de vapeurs procedantes de matieres chaudes qui s'exhalent au cerueau, & causent souuent inflammation à cette partie, laquelle se declare par la rougeur des yeux: ce qui arriue par fois aux fievres aiguës.

4. Notamment si ces deux symptomes se trouuent ensemble; estant le sanglot tesmoin du mal que souffre le ventricule, & la rougeur des yeux de la communication de son vice au cerueau, dont en suitte la conuulsion & phrenesie sont à craindre.



APHORISME IV.

A sudore horror, non bonum.

Si le [1] frisson suruient à la sueur, cela n'est pas [2] bon.

DISCOVRS.



L est dangereux à la Nature de rétiuer au chemin des euacuations qu'elle entreprend; mais surtout de celles qui ont le titre de critiques, lesquelles semblent estre autant de coups de partie, parce qu'elles ne sont que dans l'extreme necessité, quand les forces de Nature, & celles de la maladie sont en leurs plus fortes prises; entre lesquelles comme les sueurs tiennent le premier lieu, aussi sont-elles funestes, ou du moins fort incommodes aux malades quand elles sont imparfaites, notamment s'ils n'en recoiuent aucun soulagement, voire qui pis est lors que les accidens redoublent: ce qui peut arriuer aux fievres aiguës où les sueurs au lieu d'estre critiques deuiennent symptomatiques, soit parce qu'elles ne sortent en temps opportun comme aux iours ayans vertu de iuger: ou qu'en ces iours mesmes elles arriuent sans auoir esté indiquées auparauant par les signes de coction qui est la plus necessaire condition de la crise: car par telles sueurs estant les humeurs épuisez de leur serosité qui seruoit à les temperer, ils s'échauffent extraordinairement, & la fievre croist au lieu de diminuer; comme font aussi les accidans qui l'accompagnent. Et ces humeurs acquerans nouuelle

acrimonie sont cause des frissons & tremblemens par la componction des membranes, lesquels sont par fois violans iusques à ce point que d'amener les convulsions, dans le trauail desquelles perit vne grande partie des malades, sur tout quand elles y rencontrent de la foiblesse. Que si les forces du malade se trouuent bastantes pour resister à tels assauts: du moins estans beaucoup abbatuës par ce conflict, il faut en apres vn long temps pour les remettre. Telles sueurs peuuent semblablement arriuer aux iours critics apres estre indiquées par les signes de coction, & toutefois n'estre pas salutaires, soit par l'époisseur de la matiere, ou l'obstruction des voyes ou la foiblesse de Nature, trois causes qui les rendent imparfaites, & suiuent les portions plus legeres & subtiles de ces sueurs, trauersant le cuir quand les plus grossieres & terrestres demeurent cachées dessouz en partie, d'où suruiennent les frissons & tremblemens; & en partie restent encor aux veines où elles peuuent corrompre ce qui reste de sain, afin d'aigrir le mal plus que deuant. C'est pourquoy lors que telles sueurs arriuent, comme elles tiennent lieu de symptomes & de crises imparfaites, c'est au Medecin à supplecr au reste, & soulager la Nature, en humectant & rafraichissant le corps, quand l'épuisement des serositez fait apprehender vn plus grand incendie, & suppleant à son défaut lors qu'elle iuge imparfaitement; ce que l'on fera par la prompte euacuation du residu de la matiere peccante, de crainte que la maladie ne deuienne pire que deuant; qui est outre le prognostic, l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Ou bien si tantost il suë, tantost il frissonne, qui est signe d'vn grand combat de la maladie & de la Nature, auquel celle-cy est en hasard de succomber.

2. Tesmoignage ou de l'irritation de la Nature par l'abondance & acrimonie de la matiere hors le temps de la crise: ou de sa foiblesse, ou de l'inobeïssance des humeurs, ou de l'obstruction des voyes au mesme temps.

APHORISME V.

Ab insania, quam maniam Græci vocant, difficultas intestinorum aut hydrops, aut extasis, bonum.

Si la [1] dysenterie, ou [2] l'hydropisie, ou l'extase [3] succedent à la manie, cela est [4] bon.

DISCOVRS.



OMME les maladies du cerueau procedant d'vne insigne pourriture & adustion d'humeurs, sont les plus grandes & violantes que l'on se puisse imaginer, vû le temperament de la partie, sa dignité, & l'excellence des fonctions qu'elle exerce: aussi celles que souffrent les parties basses, pour grandes qu'elles soient, sont à leur comparaison fort peu de chose, estans elles & leurs fonctions de condition d'autant plus raualée, que les susdites sont nobles & releuées: de sorte qu'il est souhaitable quand autre bien ne peut arriuer, que les causes maladiues qui attaquent cette partie princesse, prennent leur cours vers le bas, & déchargent leur colere sur les moins nobles & inferieures. Le lieu qui resulte de telle décharge est double; l'vn, que l'humeur peccant n'occupant plus vn principe, il y a moins de parties souffrantes que deuant; l'autre, que le mesme humeur se laissant emporter de son propre poids, a beaucoup quitté de sa chaleur & actiuité, & partant est moins farouche. C'est ainsi que la dysenterie & l'hydropisie, quoy que maladies grandes & cruelles, terminent la manie salutairement, comme porte cét Aphorisme. Mais quant à l'extase que nostre Hippocrate dit icy faire le mesme, c'est vn point de plus haute contemplation, & qui ne se comprend pas aisément. Surquoy ie dis que le mot d'extase se prend en trois manieres: l'vne pour vn excés de folie, passant au dessus de la commune, ainsi que Galien l'entend en ce lieu: l'autre pour vn alourdissement & stupidité, telle que les sens sont comme saisis & engourdis, en sorte que les personnes demeurent presque sans mouuement, par vn long temps, & en tel estat qu'ils se trouuent lors que le mal les surprend: la troisiesme & derniere, pour vne folie legere & passagere. La premiere est causée de l'humeur melancolic échauffé par excés: la seconde, du mesme humeur, ayant acquis vn rafroidissement pareil, entant que le corps viuant le peut permettre: l'autre d'vn humeur melancolic, attiedy & tenant le milieu entre le froid & le chaud. Or quoy que des trois, les deux soient extrémement dangereuses, vû la partie bleßée & la malice de l'humeur qui les cause, voire de soy plus grandes que la manie; neantmoins par accidant elles sont plus supportables, & peuuent par leur arriuée garantir le malade de la mort, que l'autre apporteroit à la longue: entant pour la premiere, qui est vn excés de la manie susdite, qu'en icelle l'humeur melancolic est attenué & subtilié, partant chaßé plus promptement au moindre effort qu'en fait la Nature. Ainsi nous voyons souuent

des fievres quartes, & autres longues & erratiques se terminer par des continuës: & pour la seconde, que le mesme humeur qui occupoit les ventricules & parties plus profondes du cerueau, passe aux extremitez vers les veines, membranes & nerfs, qui sont les parties moins nobles de la teste, par l'attouchement desquelles, & les approches du crane, il reprend sa naturelle froideur, & cause l'engourdissement tel que nous voyons aux extastics & cataleptics. Mais pour en raisonner sainement, ie ne croy pas que nostre Hippocrate ait iamais entendu parler de ces deux sortes d'extases, vû que si probablement elles garantissent de la manie, elles apportent aussi la mort plus promptement qu'elle, comme estans plus aiguës & violantes, ainsi que la pratique iournaliere nous apprend. Il faut donc entendre cecy de la derniere sorte d'extase, en laquelle les vapeurs & portions plus subtiles de la bile noire, estans dissipées il ne reste plus qu'vne legere alteration d'esprit, principalement en l'imaginatiue, de laquelle il est plus aisé de se remettre, que de la vraye & entiere manie, qui est à mon aduis le sens legitime de l'Aphorisme; duquel outre le Prognostic, nous recueillerons que pour faire la medecine aux furieux, il faut par tous moyens attirer à bas les humeurs qui pechent, comme par lauemens, frictions, ligatures & autres tendans à pareille fin: & de plus appliquer sur le chef les remedes qui temperent & repriment la furie de l'humeur melancolic effarouché.

Explication.

1. PRocedante de la décharge de l'humeur melancolic au ventricule & intestins, sans y faire leur seiour, laquelle quoy que douloureuse venant par maniere de crise n'est pas tant à craindre que celle qui prouient de l'inflammation des humeurs au foye & mesentere. En ce cas les hemorrhoïdes qui fluent sont encore plus à souhaiter.

2. Non celle qui vient du foye, affecté premierement de soy, mais de la rate, dont le propre est de receuoir l'excrement melancolic qui luy est familier, lequel non seulement elle tire du foye susdit en le purifiant, mais qu'elle reçoit aussi des autres parties, notamment quand par leur propre vertu elles l'esloignent & chassent d'elles, comme en ce lieu. Telle hydropisie arriue lors que la rate gonflée outre l'ordinaire de cét humeur, rafroidit le ventricule & le foye par son attouchement.

3. Qui arriue lors que les parties plus chaudes & subtiles de la bile noire estant dissipées, ne restent plus que les terrestres; ou quand

quand telle bile estant entierement chassée par l'effort de Nature, il ne reste plus à effacer que l'impression, laquelle son seiour a laissée au cerueau.

4. Comme cause & comme signe, attendu que le malade est deliuré d'vn grand mal par vn moindre, & que Nature est robuste & puissante de transporter la matiere peccante d'vne partie noble en vne de beaucoup moindre dignité.



APHORISME VI.

In morbo diuturno cibi fastidium & syncera deiectiones, malum.

En vne longue maladie le [1] degoust & les deiections [2] pures prognostiquent [3] mal.

DISCOVRS.



C'EST vne marque certaine du renuersement des facultez naturelles, quand le corps dont la meilleure substance se dissipe continuellement, ne s'en peut appliquer de nouuelle pour reparer vn dommage de telle importance. Cette impuissance procede ou de l'abaissement de la vertu assimilatrice des parties, ou de l'inappetance du ventricule, ou des empeschemens que reçoit le foye dans la confection du sang, tant par l'intemperie, que par la dureté & la pourriture de sa propre substance, ou du vice du mesentere, des intestins, ou autres parties adjacentes. Ainsi les deux premieres coctions se peuuent faire, assauoir la chilification & sanguification, le ventricule & le foye estans sains, non la derniere quand les parties qui doiuent chacune à leur égard y trauailler, assauoir l'assimilation, ne peuuent attirer le sang des veines, où l'ayans attiré, le corrompent par quelque vice qui est en elles, ou sans cela ne peuuent par leur siccité trop grande, se la ioindre & conuertir en leur nature. De mesme les parties peuuent estre saines & s'appliquer la nourriture si elle ne leur manque par l'impuissance du foye qui ne peut sanguifier, ou du ventricule qui ne peut chilifier, supposé quand il est affecté de quelque intemperie simple ou composée, abscés, vlceres, & semblables, tous lesquels vices sont calamiteux extrémement, puisque la nourriture sans laquelle on ne peut

viure en est empeschée. Or la cause plus frequente de la décheance des forces faute de nourriture, qui est aussi couchée en ce lieu par nostre Hippocrate, est le dégoust qui fait que le ventricule rebute non seulement les viandes necessaires à la nourriture du corps; mais aussi les receuant par contrainte en vomit la plus part; que s'il les retient pour vn temps, il n'en fait aucun profit estant incapable de les cuire, mais souuent les laisse couler dehors sans alteration & changement presque comme il les a receuës; qui est ce qu'à mon aduis nostre diuin Maistre entend icy par les déjections, c'est à dire non changées, qui est proprement ce que nous appellons lienterie. Cette interpretation est la plus vray-semblable si nous conioignons les deux membres de cét Aphorisme : que si nous les separons, nous pouuons dire que l'vn & l'autre de ces accidans qui sont funestes estans conioints, sont aussi tres-pernicieux estans separez. Le dégoust donc des viandes, & le manque de nourriture, est de soy tres-dangereux, ce que sont aussi les pures & simples déjections, qu'outre nostre sentiment d'autres entendent par celles qui sont purement bilieuses & despoüillées de toute serosité, lesquelles vû la qualité de l'humeur peccant, tesmoignent vne grande incendie dans les humeurs, & sont non seulement mauuaises comme signe à cét égard, mais aussi comme cause; pource que les matieres bilieuses & non meslangées de la serosité qui les doit temperer, vlcerant les parties qui sont à leur passage, & par les douleurs qui en sourdent, troublent tout le concert & harmonie du corps. Que si cela est mauuais aux maladies courtes & aiguës, à plus forte raison à celles qui sont longues, tant pource que telles humeurs acquierent par succés de temps accroissement de matiere, qui à raison qu'ils tesmoignent vne extréme altenation du temperament naturel, vû la chaleur de l'humeur comparée à la longueur de la maladie, qui a coustume de rafroidir extrémement les corps, notamment où la nourriture défaut, qui peut toute seule reparer & conseruer la chaleur & humidité radicale. Ce que Galien considerant, & iugeant la presence d'vne telle chaleur estre de rencontre impossible aux longues maladies, a mieux aimé prononcer generalement, que toutes déjections pures & simples pouuoient estre indifferamment de tous humeurs despoüillez de leur serosité. Mais en quelque sorte que nous voudrons prendre telles déjections, elles sont toutes mauuaises aussi bien que l'appetit perdu. Partant où les Medecins ont rencontre de telles maladies, ils doiuent par tous moyens procurer le recouurement de l'appetit, & corriger le vice des déjections, ce qu'ils pourront faire d'vn coup par les purgations conuenables à l'hu-

meur peccant, & aux parties malades en les fortifiant, euacuant ce qu'il faut, & conseruant les forces de Nature; qui est le profit que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. CAusé de la mauuaise complexion & intemperie du ventricule, notamment de celle qui est chaude & humide; ou froide & humide d'vne pituite douce & insipide, qui luy empesche le sentiment de la faim naturelle des parties, lesquelles estans euacuées le sollicitent à leur fournir de la nourriture, & excitent en luy quand il se porte bien le sentiment de suction, que l'on appelle faim animale. L'intemperie froide qui luy cause vne entiere stupeur & amortissement de ses facultez a le mesme effet.

2. Soit des viandes non changées en l'estomac, ou du chile confus & corrompu, ou des humeurs bilieux, pituiteux, ou melancolics dépoüillez de leur serosité.

3. Pource que tels accidans tesmoignent qu'il y a crudité, pourriture & chaleur estrangere, lesquelles esteignent les esprits, corrompent les humeurs, consument les parties charneuses, & dessechent toute sorte d'humidité.



APHORISME VII.

A multa potatione rigor & delirium, malum.

Si de l'excés [1] du vin suruient rigueur [2] & folie [3], cela va [4] mal.

DISCOVRS.



NTRE les parties qui souffrent par l'excés du vin, le cerueau marche tousiours le premier, estant la retraite des vapeurs que cette liqueur y fait monter abondamment : mais comme l'on souffre moins des choses accoustumées par la familiarité que l'on y contracte, aussi n'y a-t'il partie qui resiste plus vertement aux attaques qu'il luy donne, à cause peut-estre, outre ce que dessus, de son impassibilité; estant de substance moëlleuse, & du peu de se-

jour que telles vapeurs y font, y changeans aussi tost de nature, & par sa froideur s'y conuertissent en eau, qui tombe sur les parties inferieures, d'où viennent les fluxions & gouttes, lesquelles trauaillent extrémement les iointures & autres parties les plus sensibles; comme aussi les chutes & distillemens d'humeurs sur la poictrine & le poulmon, d'où viennent les vlceres accompagnez de fievres hectiques & sans fluxion, les inflammations, scirrhes & duretez de rate, & autres maladies en grand nombre, ausquelles entr'autres sont subiets ceux qui boiuent beaucoup de vin & peu d'eau: Tous lesquels accidans on voit plustost arriuer aux parties susdites qu'au cerueau, dont fait mention cét Aphorisme. Mais finalement cette partie pour estre trop souuent importunée de semblables fumées, cedant peu à peu, & de tour en tour à leurs attaques, deuient susceptible, non seulement des iniures icy décrites, qui nous sont données seulement pour exemple: mais aussi de toutes celles qu'vn cerueau debile peut receuoir; où mesme sans vne longue disposition à telles infirmitez, l'vsage excessif du vin peut en vn instant, & à vne seule fois amener ces deux accidans non ensemblément, mais separément, estant ce delire causé de chaleur, & l'autre de froideur, deux contraires effets procedans ainsi de mesme cause: assauoir le delire quand les vapeurs vineuses échauffent & dessechent extraordinairement le cerueau, dont les esprits s'égarent aisément par l'absence de sa froideur & humidité qui seruent à les contemperer, dequoy ils ont besoin sur tous autres, estans les plus épurez & moins materiels de tous ceux qui habitent le corps, comme les instrumens dont l'ame se sert à l'exercice de ses plus nobles fonctions, partant plus prompts à eschapper s'ils n'auoient ce frein puissant, lequel outre la conseruation & arrest des esprits susdits, est aussi cause de la meureté des conseils, lesquels sans luy seroient legers, éuentez & temeraires. Et quant à la rigueur, qui est vn effet du rafroidissement du cerueau, elle se fait lors que les vapeurs vineuses y montant abondamment, chassent les esprits, ou bien consument la chaleur naturelle, logeans l'estrangere en sa place: ce qu'estant, vne cause chaude introduit le froid par accidant. De là vient que les nerfs estans priuez d'esprits, & de quantité d'excremens subrogez en leur lieu, sont rafroidis, & suruient le mouuement de rigueur & tremblement. Quelquefois ces accidans succedent l'vn à l'autre, & le delire precede le tremblement; quelquefois aussi le tremblement arriuant, le delire ne s'en va pas, le iugement restant hebeté par la dissipation qui precedent des esprits. Or ces accidans estans marques d'alienation de temperament au cerueau, & empeschement aux facultez princesses, sont extrémement mauuais, notamment quand ils sont de durée, comme nous enseigne

cet Aphorisme : de la doctrine duquel outre le prognostic, les hommes doiuent apprendre à boire le vin moderément, crainte des maux qu'apporte son vsage mal mesnagé.

Explication.

1. Valé pur, & en excessiue quantité, lequel excés se doit considerer non suiuant vne certaine mesure, mais à proportion de l'âge, de l'accoustumance, & des forces de ceux qui boiuent.

2. C'est à dire froideur & rigidité de nerfs par l'extinction des esprits, & abondance des excremens qui chargent le cerueau.

3. Par l'abondance des vapeurs vineuses qui échauffent le cerueau & allument les esprits.

4. Pource que cela démonstre vne insigne lesion au cerueau & principe des nerfs, ce qui est fort dangereux; pource que l'vn & l'autre de ces accidans menace de conuulsion.



APHORISME VIII.

A tuberculi introrsum eruptione exolutio, vomitio, & animi defectio fit.

De la rupture d'vn abscés [1] interieur se fait [2] defaillance, vomissement [3] & perte soudaine [4] de forces.

DISCOVRS.



LES abscés en quelque temps que ce soit, & en quelque partie qu'ils arriuent sont tousiours à craindre. Ie n'entens pas toutes sortes de tumeurs par ce nom, mais seulement les grandes & amples, lesquelles corrompent par fois la substance des parties qui les contiennent, & frustrent souuent les autres d'vne portion de leur nourriture. La cause qui rend tels abscés redoutables, est que quand ils se forment, les fievres & les douleurs les accompagnent : les premieres à cause de la pourriture & chaleur estrangere qui se logent aux matieres extraordinairement amassées : les autres par l'extension & solution de continuité, acrimonie & componction des parties où ils se forment. Tourmens au milieu desquels les malades expirent le plus souuent

auant que le pus soit cuit & elaboré parfaitement, comme il appert aux pleuresies: estans formez le danger est moins apparent, & mesme en la pluspart des abscés qui se forment & crevent en dehors, il n'y en a point du tout, & la vie demeure en seureté. Mais aux internes il y a peril de suffocation, & de mort, suiuant les parties où les matieres se déchargent, & ces accidans sont d'autant plus perilleux qu'ils sont moins attendus, pource qu'ils s'ouurent presque toufiours, lors que par le cessement des symptomes precedans, les malades semblent se mieux porter. Ie dis presque tousiours, d'autant que les abscés se terminent en deux manieres; l'vne quand le pus n'estant cuit encores, mais en voye de coction, se fait la rupture de l'abscés, à cause de l'extension que reçoit la partie, iointe à l'acrimonie de la matiere vlcerant & rongeant les chairs & membranes: & telle rupture arriue dans la violance du mal. L'autre maniere est celle dont nous auons parlé cy-deuant, qui se fait par effort de Nature, quand la partie surchargée de la matiere qu'elle ne peut contenir ny retenir qu'à son dommage, la chasse sans conseil sur les premieres qui luy viennent au rencontre, d'où vient que d'vn bien imaginaire & fort petit, assauoir de la décharge d'vne partie, bien souuent ignoble, procede vn mal réel & tres-grand, qui est la perte du tout par l'oppression de la chaleur naturelle & extinction des esprits en quelque partie noble. Or de cette rupture nous sont icy posez trois grands accidans, assauoir le vomissement, la dissipation des esprits, & la resolution des forces, nostre Hippocrate nous laissant les moindres à supposer: ces accidans peuuent arriuer en deux manieres, assauoir mediatement ou immediatement. La premiere, quand le pus touche la partie, dont la blessure a coustume de les causer: la seconde quand elle n'est touchée que de la vapeur maligne de la matiere épanchée en vn autre endroit. L'attouchement est exterieur ou interieur, l'exterieur, comme le pus qui sort par exemple d'vn abscés en vne partie voisine du ventricule, telle qu'est le foye; l'interieur est celuy qui vient à la partie mesme, ou qui coule de quelqu'autre dans sa capacité, comme, suiuant le mesme exemple, quand il vient abscés à la bouche, ou au gosier, dont le pus coule dans l'estomac, lequel entr'autres parties pour estre froid & membraneux, est fort rarement attaqué d'inflammations & abscés. Mais pour reuenir aux accidans; quant au vomissement, il n'y a que le ventricule qui le souffre, & il est de matiere purulente ou non apres l'ouuerture de l'abscés: si c'est de matiere purulente, il faut qu'elle soit coulée dans sa capacité; si autrement, il n'y a qu'vn contact exterieur, qui est humoral ou vaporeux: & pour les deux autres, lesquels ne different que du plus & du moins, ils peuuent arriuer non seulement par affe-

ction du ventricule, mais außi du cœur, comme quand le pus y coule des absćés du poulmon, ausquels selon quelques vns le ventricule gauche de ce prince des visceres, sert d'égoust & de décbargeoir: ou quand apres vne plevresie estant le pus espanché dans la capacité du ventre moyen, le poulmon bagne dedans, lequel en estant infecté, porte au cœur vn air impur au lieu de celuy qu'il doit luy fournir pur & simple pour son rafraichissement. Si ces accidans sont mauuais, il n'en faut point douter, & nostre Hippocrate n'a daigné l'escrire, comme paroles superfluës. C'est pourquoy estans dangereux, comme il est euidant, il faut preuenir tant que l'on pourra la formation des abscés quand on connoist les inflammations interieures, en retranchant leur matiere par les saignées frequentes, & attraction d'icelle en dehors; qui est autre le prognostic le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. ASçauoir proprement en l'estomac, soit qu'il se forme dans ses tuniques, ou qu'il luy vienne d'autres parties qui est le sentiment de Galien: car les suppurations qui se font au poulmon & à la poitrine, causent des toux & suffocation, non le vomissement: & celles qui se font aux intestins se connoissent par les deiections purulentes; comme celles des veines & de la vessie par les vrines.

2. Par la componction de l'orifice superieur du ventricule, quand le pus ou sa vapeur y touchent: ou par l'impureté de l'air porté au cœur quand la cause du mal est aux enuirons des poulmons.

3. Soit par la chute de la matiere purulante dans la capacité du ventricule; soit par les vapeurs malignes qui s'esleuent de la matiere susdite, épanchée autre part: en la premiere on vomit du pus; en l'autre il ne s'en trouue point.

4. Quand non seulement les esprits sont infectez, mais aussi dissipez, auquel défaut se rencontre la syncope, sœur germaine de la mort.



APHORISME IX.

A sanguis profluuio desipientia, aut etiam conuulsio, malum.

Quand à vn flux [1] de sang succedent la [2] resverie & la [3] conuulsion, il va [4] mal.

DISCOVRS.

SI les euacuations excesſiues des matieres excrementeuſes & ſuperfluës reduiſent les malades au penchant de leurs forces par la perte ſoudaine de quelque chaleur & faux eſprits, qui ne peuuent tenir que de la nature des choſes qui les produiſent, ainſi que l'experience fait voir aux grands flux de ventre, & en l'ouuerture des hydropics & des purulans : quel dommage à plus forte raiſon doit-on ſouffrir de la perte des humeurs vtils & nourriciers, notamment du ſang, le plus ſalubre de tous ; veu que non ſeulement il eſt la matiere de la nourriture, mais auſſi celle des eſprits & de la chaleur naturelle, qui ſont les premiers & principaux inſtrumens de toutes les actions corporelles ? Defaillant donc cette matiere, laquelle ſert à ſe faire elle meſme, les eſprits & la chaleur défaillent auec, au lieu deſquels la crudité prenant place, le corps amaſſe vn ſurcroiſt d'excremens dont l'effet eſt d'eſtaindre & ſuffoquer le reſte. Or en cette perte toutes les parties ne ſouffrent pas également, mais chacune plus ou moins, ſuiuant qu'elle eſt froide ou chaude de ſa nature. Ainſi les parties chaudes & ſanguines ſont les plus tard endomagées que celles qui ſont froides & ont peu de ſang : mais celles qui pâtiſſent le plus ſont celles qui outre leur froideur naturelle ſont imbuës de beaucoup d'humidité, qui aide à eſtaindre ce peu de chaleur qui leur reſte. De cette nature eſt le cerueau, lequel de ſoy ſouffre touſiours extremement aux grands rafroidiſſemens du corps : mais comme il eſt partie princeſſe, & celle qui exerce les plus nobles fonctions, & que de plus Nature l'a fait tel qu'il eſt, afin de retenir par ſa froideur & humidité les eſprits animaux, les plus ſimples & moins materiels de tous ; & ce non ſeulement, mais auſſi les temperer, afin de rendre les conſeils plus meurs ; la meſme a voulu que les meſmes eſprits corrigeans ſa froideur par leur chaleur inſigne, luy donnaſſent accidentellement vn temperament égal ; & ainſi luy communiquaſſent vn bien reciproque en mariant le chaud auec le froid. Cette égalité n'eſt pas ſeulement vtile à la partie meſme, mais auſſi à celles qui en dépendent, comme les membranes qui l'enuelopent, & les nerfs qui ſont produits d'elle, par le vice deſquels tant d'inanition que de repletion, arriuent les conuulſions. C'eſt donc elle qui donne aux nerfs vn mouuement libre & ſouple aux commandemens de la volonté, qui empeſche que les membranes ne ſe deſſechent, qui fait raiſonner les hommes, & rend leurs iugemens meurs, & qui venant à decliner plus qu'elle ne doit, au

chaud,

chaud, au froid, ou autres qualitez, les mouuemens se deprauent; l'imagination & la memoire se troublent, les ressorts du iugement se démontent, & l'on n'entend que des discours & conseils extrauagans. Mais passe pour le chaud, encore que d'abord il semble plus dangereux que le froid, pource que les malades y sont plus agitez, & parlent dauantage, il est beaucoup plus curable que celuy-cy, pource qu'il est plus aisé de conseruer ce qui est encore, que de restablir ce qui n'est plus: i'entens au delire procedant de cause chaude, où le cerueau estant échauffé simplement & les esprits en mouuement & comme en estat de se dissiper, il n'est question que d'humecter & rafraichir: mais où la matiere défaut aux mesmes esprits; comme apres les grandes euacuations de sang, ce sont des pertes irreparables, & le corps en vn instant deuient incapable d'en preparer de nouuelle; cependant le temperament froid & humide du cerueau n'estant pas suffisamment corrigé, les personnes demeurent comme idiotes & hebetées, auec peu de paroles & foibles raisonnemens. On peut dire quasi le mesme de la conuulsion, laquelle procedant de repletion du cerueau, est curable par l'inanition: mais où elle vient premierement de celle-cy, alors il faut dire qu'elle est sans remede, ou bien le reçoit difficilement. Estant donc le grand flux de sang causé tant du delire de froid, que de la conuulsion d'inanition, il ne faut chercher autre raison de la declaration que fait nostre Hippocrate du mauuais succés que l'on doit attendre de ces deux accidans. D'où nous apprenons qu'il nous faut défier tousiours des grands flux de sang, mesme des critics, & les arrester auant qu'ils viennent dans l'excés, veu les dommages qu'ils apportent au corps & à l'esprit; qui est le fruit & vtilité qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. LA perte duquel est accompagnée de celle des esprits, qui sont instrumens des actions de l'ame.

2. Non le delire proprement, qui est causé de vapeurs chaudes & bilieuses qui broüillent les sens & déprauent l'intellect: mais celuy qui est causé de debilité du cerueau, auquel les raisonnemens & fonctions intellectuelles sont fort diminuées, ce qui est proprement fatuité, & improprement delire.

3. Assauoir celle d'inanition. Ces deux accidans estans separez sont mauuais, mais estans ensemble sont extrémement dangereux.

4. Pource que la chaleur naturelle sur l'esperance de laquelle on peut fonder le restablissement des forces, est presque tout à fait aneantie apres les excessiues euacuations de sang.

APHORISME X.

Ab ileo vomitus, & singultus, & desipientia, & convulsio, malum.

Le [1] vomissement, le [2] hoquet, la [3] resverie, & la [4] convulsion sont accidans [5] de pourriture en la [6] hergne.

DISCOVRS.



PRES que le chile parfait en l'estommac est lasché comme son excrement és intestins, les veines du mesentere tirent de cette matiere confuse la meilleure & plus loüable portion, pour estre portée dans le foye, & en faire du sang par les mesmes voyes que ce viscere distribuë cét humeur salutaire aux intestins: plus cette action est prompte plus elle est loüable, parce que moins la matiere vtile seiourne auec l'inutile, moins elle se sent de la pourriture, qui luy est vne contagion trop familiere & facile à contracter: facilité qui luy vient par la prompte absence de la chaleur naturelle, au lieu de laquelle à cause de sa chaleur & humidité, iointe à celle des parties qui la contiennent, elle espouse l'estrangere & putredinale, contraire directement à la susdite. Or soit que la portion vtile du chile seiournant trop long-temps, & n'estant point attirée & distribuée se pourrisse, ou qu'il n'y ait que la portion inutile ce qui est ordinaire, il est certain que la retention trop longue de telle matiere fomente de grands accidans, non seulement aux parties où elle est arrestée, mais aussi au reste du corps; le plus grand desquels est la hergne: ie n'entends parler de toutes en general, mais simplement de celles des intestins, soit dans les bources ou dans le ventre mesme, qui est ce que l'on appelle ordinairement passion iliaque & miserere mei, *par laquelle sont empeschez d'vn temps l'euacuation de l'excrement & la distribution de l'aliment: la premiere de soy, soit que l'vn des intestins soit resserré, contors ou comprimé, ou que quelque matiere y estant endurcie le passage soit interdit à toute autre. La seconde par accidant, parce que si l'intestin*

est comprimé, les veines qui l'arrosent le sont aussi, sçauoir est celle du mesentere, dont l'office est tel que dessus; partant le chile, au moins que celuy-cy contient, ne peut estre tiré au foye: & pource qui est des autres, la douleur & suppression de la matiere inutile, causant vne pourriture plus que commune, tant par la compression susdite, que par l'obstruction, & la communiquant au chile entierement, le foye n'y peut plus auoir de familiarité; partant il le laisse, & ne l'attire point du tout. Cette matiere chileuse qui est benigne de soy, acquiert en peu de temps par sa retention trop longue à abandonnement de chaleur naturelle, vn tel degré de malice, qu'elle cause inflammation, pourriture & gangrene à l'intestin mesme qui la contient, d'où tant par transport des vapeurs infectées s'éleuans de cette pourriture, que par compassion du genre nerueux; le ventricule & le cerueau sont affectez, le premier par le vomissement & sanglot, le dernier par le delire & la conuulsion, accidans souz lesquels on peut souz-entendre la dépravation des autres fonctions naturelles & animales, parmy quoy si la fievre se mesle, les affaires du malade restent en vn fort déplorable estat. Ces accidans arriuent ou deuant ou apres la gangrene; si deuant, ils sont fort dangereux; si apres, ils sont mortels, & ne reste aucune esperance de salut, quand mesme la reduction de l'intestin se feroit, & que la matiere retenuë couleroit par apres en abondance. Estans donc tous pernicieux, tant assemblez que separez, il faut auant qu'ils arriuent soigner extrémement les malades, taschant à reduire au plustost l'intestin tombé, déboucher les obstructions, & euacuer la matiere retenuë; qui est le profit qu'outre la prediction nous pouuons recueillir de cét Aphorisme.

Explication.

1. DE bile, pituite, chile, & matieres fecales lors que le mouuement des intestins est tout à fait deprauë: accidant qui n'est pas inseparable de ce mal, mais qui luy suruient auec le temps.

2. Procedant de vapeurs malignes qui blessent le ventricule, ou de quelques humeurs semblables qui adherent à ses tuniques; ou d'inanition quand la fievre est grande, & que les vomissemens ont precedé. Ce sanglot est accompagné de rots fort puants.

3. Les vapeurs malignes estans portées au cerueau, & souïllant les esprits animaux.

4. Les mesmes vapeurs piquant les nerfs & les membranes.

5. Esquels les fonctions naturelles & animales sont deprauées & renuersées.

6. Par laquelle nous entendons la cheute des intestins ileon & cœcum aux aines & aux bources dont la premiere est appellée bremocele, l'autre oscheocele. La cheute de l'ileon est la plus pernicieuse, & se fait du costé gauche: celle du cœcum l'est moins, & se fait du costé droit. Ces accidans arriuent par relaxation & rupture du peritoine, ou de l'obstruction, contorsion & compression des mesmes intestins, tous lesquels accidans sont compris souz le nom de passion iliaque; comme aussi par fois la colique, estans tous accompagnez de semblables symptomes.



APHORISME XI.

A pleuritide peripneumonia, malum.

Quand de la [1] plevresie se fait inflammation de [2] poulmon, cela va [3] mal.

DISCOVRS.

SOIT qu'vn grand mal succede à vn autre de mesme, ou que tous deux se trouuent en vn mesme temps, l'vn ayant causé l'autre par communication des matieres peccantes, le malade est tousiours en peril, pource que les forces ja beaucoup ébranlées par le premier, sont aisément renuersées par le dernier. Ce qui haste telle chute & la rend plus funeste, est quand dans le desordre de l'œconomie corporelle, le transport ou multiplication de l'humeur maladif se fait d'vne partie inferieure en vne superieure, d'vne de moindre dignité, en vne noble, & qui trauaille aux fonctions publiques: ce qui se voit aux deux maladies icy mentionnées, la plevresie & inflammation pulmonique, dont la premiere a son siege aux enuirons des costes & muscles qui les reuestent; parties qui ne sont considerables que pour les offices particuliers, & la seconde au poulmon, instrument principal de la respiration, & l'é-

uantail du cœur, auquel il prepare l'air pour son rafraichissement, sans lequel la chaleur naturelle & les esprits seroient en peu de temps esteints, en contr'eschange duquel ce prince des visceres luy fournit la nourriture, faueur dont autre partie n'est honorée, marque signalée de sa noblesse & dignité. Or que les maladies susdites soient du nombre de celles que l'on appelle grandes, personne n'en doute, vû la violance des symptomes dont elles sont accompagnées, entre lesquels la douleur & difficulté de respirer, se rendent remarquables en l'vne & l'autre, assauoir en la plevresie, la douleur plus que la difficulté susdite, & en l'inflammation pulmonique, celle-cy plus que la douleur. Mais cette partie, quoy que noble, reçoit vne disgrace, qui n'arriue à pas vne de cette qualité, assauoir d'estre subiette à compâtir aux inflammations des costez, & receuoir les transports des matieres qui les blessent; & cependant n'auoir pas la faculté de renuoy aux mesmes parties. Que cette disgrace luy arriue par défaut de sa faculté expultrice, ce n'est pas chose à croire, puisque les frequentes toux par lesquelles il reiette les matieres qui s'irritent, tesmoignent le contraire. I'en trouue donc deux causes, l'vne l'insensibilité de son parenchyme, qui fait qu'il ne sent pas le mal qui l'inuestit, quoy que la cause luy en soit presente: l'autre sa spongiosité, par laquelle il s'imbibe des humiditez superfluës qu'il retient opiniastrément, lesquelles s'échauffant & pourrissant, causent finalement l'inflammation, dont la douleur se peut bien communiquer aux parties voisines par distension & attouchement des corps, non pas la matiere: que si en suite de l'inflammation pulmonique la plevresie arriue par fois, ce n'est point de la matiere du poulmon, mais de celle que la douleur de costé & l'inflammation y attirent de nouueau. Ainsi iamais de telle inflammation ne se forme la plevresie, mais bien la susdite de celle-cy, ce qui est funeste selon nostre Hippocrate: duquel nous recueillons outre le prognostic, que dans les plevresies il faut soigneusement veiller aux malades, crainte qu'elles ne se changent en peripnevmonies; qui est le profit que l'on recueillera de cét Aphorisme.

Explication.

1. ASçauoir l'inflammation des muscles intercostaux, & de la membrane qui les reuest interieurement, nommée pleure du mot πλέυρον, qui signifie costé.

2. Par transport au poulmon, de toute ou partie de la matiere qui croupit entre les costes & membranes susdites.

3. Tant pource que les forces succombent aisément, quand

vne grande maladie succede à vne autre grande, telles que sont ces deux. Comme aussi à cause du transport de la matiere nuisible d'vne partie ignoble en vne noble ; & de l'oppression plus grande, ou suffocation plus prompte, causée du voisinage du cœur.



APHORISME XII.

A peripneumonia phrenitis, malum.

Quand de l'inflammation du [1] poulmon se fait la [2] phrenesie cela est [3] mauuais.

DISCOVRS.

ENTRE les indications des maladies qui concernent le peril ou la seureté, deux sur toutes se treuuent tres-considerables, à sçauoir celle qui se tire des parties affectées, suiuant la noblesse ou dignité desquelles on iuge de leur grandeur ou petitesse, & celle qui touche la qualité des symptomes, lesquels quoy que non mal-faisans de leur estoc ne laissent de se faire redouter à cause des maladies dont ils procedent, lesquelles ils suiuent comme l'ombre fait le corps, donnans sinon du mal, au moins de la terreur : i'entens quand ils sont symptomes simples, car ils sont l'vn & l'autre, quand ils sont symptomes & maladies tout ensemble : comme lors qu'vne maladie est symptomatique à l'autre, dont nous auons l'exemple en cét Aphorisme, par la phrenesie qui est maladie de soy du gente des intemperies chaudes, puisque elle est définie vne inflammation du cerueau & de ses membranes, laquelle pourtant n'est icy qu'vn symptome de l'inflammation du poulmon, lequel comme tel ne blesse point, mais comme maladie, & icelle tres-dangereuse, quand mesme elle est seule, tant s'en faut qu'estant iointe à vne autre pareillement dangereuse, le peril ne soit redoublé par leur conionction. Que si l'inflammation pulmonique succedant à la pleuresie, est dangereuse, à plus forte raison la phrenesie succedant à la susdite, tant pour la dignité de la partie la plus noble de toutes : comme aussi de ce qu'en la precedante vn mal succede à l'autre sans qu'il reste rien aucunefois du premier, & icy le dernier suruient sans que l'autre quitte, vû qu'au rebours il augmente, entant que ces maladies estans formées vne fois, s'entretiennent

l'vne l'autre, assauoir l'inflammation pulmonique, la phrenesie enuoyant des vapeurs chaudes au cerueau, qui fomentent incessamment son intemperie, & la mesme intemperie estant cause qu'il coule sur le poulmon quantité de pituite, laquelle s'y époississant & attachant opiniastrément; & de plus se meslant auec le sang bilieux dont il se nourrit, sert d'entretien & matiere à son excessiue chaleur. De plus, comme il y a particuliere alliance entre les deux facultez, vitale & animale, aussi compâtissent-elles incontinent aux afflictions l'vne de l'autre, & ainsi le poulmon communiquant au cerueau sa maladie, celuy-cy en ressentant les effets à bon escient, n'a plus son action libre: i'entens celle du mouuement qu'il commmunique par les nerfs aux muscles destinez à la respiration, laquelle liberté estant en interdit le poulmon n'a plus sa dilatation ordinaire, ny le cœur son rafraichissement suffisant. Soit donc qu'en ces deux maladies l'on regarde la dignité des parties & des fonctions, soit la violance des symptomes, il n'y a personne qui ne iuge du peril des malades qui en sont tout ensemble attaquez; à quoy doiuent prendre garde les Medecins, faisans en sorte que l'inflammation du poulmon n'excite point la phrenesie, vsans de remedes propres à la faire cesser, & munissans le cerueau contre ses violances, notamment quand on a soupçon de la phrenesie à venir, laquelle est tousiours precedée du delire, qui est celuy qui nous aduertit du peril prochain. C'est le profit qu'outre le prognostic nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Causée du sang bilieux meslé de phlegme crud, & incapable de coction, lequel se pourrit, échauffe & enflamme dans cette partie spongieuse & propre à la receuoir.

2. Par transport des matieres bruslées, & mesme de quelque portion du sang bilieux & subtil au cerueau, où premierement il cause le delire, & par succession la phrenesie, le mal de sympathie deuenant idiopathic.

3. Pource que la matiere est transportée d'vne partie moins noble à vne tres-noble: qu'vn mal ne fait pas cesser l'autre, au contraire il est cause qu'il augmente, & qu'à la phrenesie succede la convulsion, laquelle est mortelle, notamment aux fievres & inflammations des parties pectorales.



APHORISME XIII.

Propter ardores vehementes conuulsio aut tetanus, malum.

Quand aux ardeurs [1] vehementes suruiennent conuulsion [2] & tension [3], c'est vn mauuais [4] augure.

DISCOVRS.

POVR porter vn simple iugement de la conuulsion, il n'est besoin d'esleuer son esprit iusques à ses causes; puisque ses effets rendent vn ample tesmoignage de sa malice; & n'y a homme pour idiot qu'il soit à qui ses accés & mouuemens estranges ne donnent beaucoup d'espouuante, bien plus souuent encore à celuy qui les considere en autruy qu'à la personne qui les souffre; laquelle (tant ce mal est cruel) y perdant le sentiment & la connoissance, ne peut faire reflexion sur sa propre misere; & iaçoit qu'apres cette suspension de fonctions intellectuelles il y ait du retour à la santé, l'on connoist pourtant manifestement que ceux qui ont souuent de semblables attaques perdent beaucoup de la viuacité de leur esprit & solidité de leur iugement: outre quoy le corps souffre vn grand amoindrissement de ses forces par l'ébranlement des nerfs qui luy fournissent le mouuement & l'action. Voila les effets de ce mal espouuentable, dont les causes sont deux, l'inanition & la repletion, comme nous auons dit souuent, desquelles deux l'inanition est la plus à craindre, veu qu'en la conuulsion qu'elle cause, il n'est pas loisible de remarquer aux malades qui en sont attaquez, les defauts dont nous venons de parler, pource que l'on y tombe rarement deux fois sans mourir. S'il y a donc conuulsion mortelle, c'est principalement celle d'inanition, tant pour la difficulté des remedes, qu'en consideration de la matiere espuisée, dont suit la siccité des nerfs. Cette matiere est l'humide radical de chaque nerf, lequel estant desseiché se retire comme la corde d'vn luth que l'on presente au feu, ou au Soleil ardant, qui peut estre rompuë en vn instant. La difficulté de guarir consiste tant en la soudaineté de ce mal, qui ne donne gueres de temps aux remedes, qu'en l'impossibilité de re-

parer

parer les dommages faits : ce qui ne peut estre qu'en substituant vne matiere semblable à celle qui est perduë, laquelle ne se trouue point en la nourriture, & quand elle se trouueroit la siccité des parties affectées en empescheroit l'assimilation, qui ne se peut faire sans qu'il y ait correspondance entre la partie, & la matiere qu'elle s'applique, laquelle ne peut estre d'vne chose beaucoup seiche auec vne qui est purement humide: ce qui n'est pas en la conuulsion de repletion, où il n'est question que d'oster la chose qui nuit, laquelle est la plusspart excrementeuse & inutile. Or supposé que toute conuulsion causée de siccité soit mortelle de quelque part qu'elle arriue, celle-là le doit estre sur les autres, laquelle a pour cause la fievre, qui non seulement épuise les nerfs de leur humidité, mais aussi les irrite & picque profondément par l'acrimonie des fumées que le sang trop vaporeux leur enuoye ; & par quelques humiditez bilieuses qui les touchent, d'où viennent les secousses & mouuemens d'éreiglez, tant d'iceux que des muscles où ils sont inserez, à quoy l'on peut adiouster la phrenesie & inflammation des membranes du cerueau, tous effets de l'intemperie fievreuse. Sur quoy l'on pourra dire que telle cause irritante doit estre plustost attribuée à la repletion qu'à l'inanition suiuant le sentiment de quelques vns : ausquels ie respons en vn mot, que jaçoit que telle matiere irritante excite la conuulsion, elle ne le fait pas par sa quantité, laquelle est fort petite, mais par sa qualité seulement, laquelle n'auroit aucun effet, s'il n'y auoit au nerf de la disposition à sentir son attaque, qui est la siccité, laquelle le rend sensible outre l'ordinaire : de maniere que l'on peut dire que telle cause irritante haste plustost la conuulsion qu'elle ne la fait, attendu qu'elle n'auroit point d'effet si le nerf estoit mol & mediocrement humide, d'autant que l'humidité oste souuent le sentiment des choses acres & mordicantes. Que si l'on dit que les mesmes fumées & vapeurs bilieuses causent souuent conuulsion en des corps & cerueaux extremement humides : ie respons qu'elle se fait non entant que les nerfs sont irritez de leur acrimonie, mais entant que par leur chaleur elles font distiller les humiditz superfluës à l'origine d'iceux : & telle conuulsion, quoy qu'en la fievre, est de repletion non d'inanition. Puis que donc les grandes fievres causent de si dangereuses conuulsions, il faut de bonne heure empescher leur progrés, en temperant les visceres trop vaporeux, & humectant le cerueau & principe des nerfs, sur tout quand on soupçonne l'inflammation & la phrenesie: qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire aux fievres violantes, telles que les bilieuses continuës, que nous appellons fievres ardantes.

2. Qui est comme nous auons dit plusieurs fois, vn mouuement contre Nature, auquel les nerfs & muscles se retirent vers leur principe, sans le commandement de la volonté, lors qu'ils taschent de former la chose qui les gréue.

3. Qui est la conuulsion, où les parties conuulsées demeurent immobiles, estans également tirées de part & d'autre par les muscles antagonistes, qui est la plus dangereuse de toutes.

4. Pource que telles conuulsions viennent de siccité, laquelle procede en partie de la perte d'vne matiere qui ne se peut reparer, assauoir l'humide radical. Ioint que la conuulsion estant forte les malades demeurent suffoquez en peu de temps, en perdans l'vsage de la respiration qui se doit faire par vn libre mouuement.



APHORISME XIV.

Propter plagam in capite acceptam stupor, aut desipientia, malum.

Si d'vn coup sur la [1] teste suruient stupidité [2] ou folie [3], il va mal [4].

DISCOVRS.



NATVRE n'ayant pû garantir le cerueau, la plus noble partie du corps, des iniures internes, ausquelles il est subiet sur toute autre, a du moins fait en sorte qu'il peust resister aux externes, l'ayant à ce sujet enuironné d'os, comme d'vn mur fait à l'épreuue, afin de le garantir de cette part contre tous leurs efforts & violances. Mais commes les choses les plus nobles sont les plus enuiées, & que les fortes places sont celles que l'on attaque plus viuement, aussi nonobstant toutes les precautions de la Nature cette partie ne laisse pas de succomber comme les autres, aux assauts qui luy sont liurez de dehors; i'entens à ceux qui sont rudes & forts: car pour les legeres, comme de la

part des intemperies, & autres mauuaises qualitez de l'air il n'en souffre que legerement: & si par fois les disgraces qu'il en reçoit luy font beaucoup de tort, le mal vient ou de sa propre foiblesse, ou de la continuité de la cause, qui par succession de iours, fait en la lenteur de son action, ce qu'vne puissante écloroit en peu de temps. Or des causes qui viennent de dehors, les plus fortes sont celles qui apportent solution de continuité, ou contiguité, qui compriment cette partie, ou la font changer de situation, & telles empeschent, ou que les esprits ne s'engendrent, ou qu'estans engendrez, ils ne passent où ils doiuent aller pour donner aux parties le mouuement & le sentiment, ou bien font l'vn & l'autre ensemble parfaitement au imparfaitement, ou font que les esprits se dissipent, ou sont cause de la perte de la substance mesme du cerueau, comme dans les playes & fractures, esquelles ses deux membranes sont lacerées; ou de sa pourriture, lors que quelques veines estans rompuës le sang amassé dans quelque espace entre le cœur & les membranes, s'altere & pourrit, communiquant premierement son vice aux membranes susdites, lesquelles par apres en font participant le cerueau qu'elles enueloppent. De ces causes ne viennent pas les simples alterations & douleurs de teste, mais d'autres symptomes plus griefs: ceux principalement dont est icy question, assauoir la folie & stupidité d'esprit, & bien souuent la mort plus souhaitable, à vray dire, que la perpetuelle durée de telles impressions qui rendent la condition humaine inferieure à la brutale. Ces accidans arriuent d'ordinaire aux coups orbes & pesans que la teste reçoit, tant des instrumens durs & froissans, que de la main mesme fermement appliquée dessus, d'où suiuent les fractures, fistures & enfonçeures des os, & les estranges commotions du cerueau, en suite desquelles les personnes deuiennent quelquefois stupides à l'instant mesme, & comme immobiles par la compression de ses ventricules, & du principe des nerfs, où les esprits sont en partie esteints, & en partie empeschez d'aller où ils doiuent, en suitte dequoy nous voyons ces malades comme idiots, & raisonnans foiblement; d'autres deuiennent insensez par fois plusieurs iours apres, lors que la violance du coup ayant fait épancher du sang hors ses vaisseaux, il arriue pourriture, & en suite la fievre & phrenesie, ce qui altere la complexion & temperament du cerueau, desquels dépend l'integrité des fonctions animales. Ce qu'estant, lors que le mal donne du temps aux remedes, il faut en diligence les apporter crainte de semblables accidans; qui est outre le prognostic le profit qu'il faut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. Comme d'vne pierre, d'vn baston, ou autre instrument froissant, ou quelque lourde cheute, d'où arriuent playes, fractures & contusions, ou seulement vne violante commotion du cerueau, comme par vn coup de tonnerre, ou de canon; causes qui toutes peuuent le violanter, & alterer son temperament.

2. Quand les malades demeurent comme immobiles, sans parler ou faire aucune action, ainsi que des personnes saisies d'extresme crainte.

3. Assauoir auec fievre, ou sans fievre. La premiere est celle du delire & de la phrenesie, lors que le cerueau est enflammé par la pourriture du sang qui y est épanché, duquel par fois se forment des abscés. La seconde est celle qui succede à la stupidité, lors que le cerueau pour auoir perdu beaucoup d'esprits & de sang, acquiert vn temperament plus froid que son ordinaire.

4. En consideration de la partie affligée, & des facultez blessées, dont suit le peruertissement & diminution des plus hautes fonctions de l'ame.

APHORISME XV.

A sanguinis sputu puris expuitio, malum.

Apres le crachement [1] de sang le crachement de [2] pus est de mauuais [3] augure.

APHORISME XVI.

A puris sputu phthisis & fluxio: quum verò sputum retentum fuerit, moriuntur.

Apres le crachement de [1] pus vient la [2] tabidité & le [3] flux, & apres que le crachat est [4] arresté l'on [5] meurt.

DISCOVRS.



IL n'y a rien qui rende les personnes si soucieuses que de voir souuent le sang leur sortir de la bouche, pour l'inquietude & incertitude qui les gesne, sçauoir de quelle part il doit proceder: mais quand apres vn long rejettement de cét humeur on crache par interuale des matieres purulentes, lors estant le doute leué l'on s'alarme incontinent par la connoissance que l'on a de la partie affectée, assauoir le poulmon, dont on sçait les solutions de continuité estre rarement curables, sur tout quand il a contracté pourriture; pource qu'à l'agglutination & reünion des parties diuisées par playes ou vlceres, est requis vn sang pur & loüable, conformément à la nature & condition de chacune de celles qui souffrent. Il ne faut pas neantmoins desesperer d'abord en tels crachats: & premierement en celuy de sang, on doit auant tout se proposer les parties desquelles il peut venir pour sortir par la bouche auec les crachats, comme le palaist, les gencives, le gosier, la poictrine & le cerueau, desquels le sang est autre que celuy du poulmon, lequel a ses marques particulieres, assauoir d'estre jaune & écumeux; de sortir par la toux, sans douleur, & en vne quantité notable: là où aux autres il y a tantost douleur, tantost autre couleur & consistance, tantost vne moindre ou plus remarquable quantité. Ie ne touche point au vomissement, lequel se fait bien par la bouche comme les susdits, mais sans cracher, ayant des marques assez euidantes pour se faire connoistre & distinguer des crachats. Or les deux principaux crachemens sanglans sont ou du sang contenu au poulmon, ou de celuy qui vient des veines thoraciques, souz lequel nom ie ne comprens pas seulement le vaisseau ainsi nommé, mais toutes les veines comprises interieurement en l'enclos de la poictrine ou ventre moyen, terminé des clauicules & du diaphragme, telles que sont la veine sans pair, les intercostales, les mammaires & autres qui peuuent épancher le sang par quelque cause que ce soit en la susdite capacité, lequel estant succé par le poulmon, viscere spongieux, est en apres mis dehors par les crachats, ce qui se voit notamment en la plevresie: tel sang differe de celuy qui sort du poulmon par sa couleur vermeille & rouge, estant l'autre, outre les marques cy-dessus, de couleur jaunastre. Quant au crachat purulent, il peut venir ou du poulmon mesme, comme aux vlceres & vomiques, ou de la capacité de la poictrine, comme aux empyémes, le poulmon attirant cette boüe, & par sa force expultrice l'enuoyant en la trachée artere, & d'icelle dans la bouche. De tels crachats sanglans

ou purulents, les plus pernicieux sont ceux qui procedent immediatement du poulmon. Mais pourtant les comparant les vns aux autres, le poulmon en tout est le plus mauuais, & celuy qui prouient de la poictrine, non du poulmon, est plus funeste beaucoup que le sang qui sort de ce viscere mesme, tant pource qu'il ne vient pas tousiours de la substance ny de la diuision de ses vaisseaux, mais de leur dégorgement en l'aspre artere; comme aussi pource qu'il est curable du commencement quand on y prend garde à propos: là où le pus, quoy qu'engendré hors de ce viscere, le peut ranger au passage, à cause de son acrimonie, & par ses fumées puantes infecter l'air qui s'y prepare pour le cœur. Mais quoy qu'il en soit, le pire de tous les crachats est celuy qui prouient du poulmon mesme, i'entens celuy qui se forme tel des phlegmes pourris en ses conduits cauerneux, où il est découlé du cerueau, auquel succede par fois le crachat sanglant au lieu de le preceder: mais celuy qui vient apres le mesme crachat, lequel tesmoigne que non seulement la plusspart de la nourriture abordante au poulmon se tourne en pourriture, mais aussi vne partie de son parenchyme, marque d'vn vlcere bien formé, lequel ioint à l'intemperie chaude, qui suit necessairement à cause de la pourriture communiquée au cœur, tire à guise d'vn loup rauissant plus de sang de son ventricule droit qu'il n'est besoin pour la partie qu'il afflige, frustrant ainsi le corps de sa nourriture legitime, & priuant le cœur d'vne partie de la matiere dont il fait des esprits, d'où vient en partie la langueur de la faculté vitale, & le débauchement des naturelles, notamment de la coctrice & retentrice, tesmoigné par le flus de ventre, comme aussi la chute du poil par la siccité du cerueau, & le défaut de l'excrement dont il s'engendre. Mais le pis que ie trouue en cecy est, que comme ainsi soit que tels vlceres minent le corps, & que plus il sort de pus, plus il y a de distraction de sa nourriture: neantmoins il est expedient en ce mal inueteré, que pour le prolongememen de la vie, il en sorte incessamment, pource que par son entiere suppression le cœur est incontinent suffoqué de sa puanteur, & l'experience nous apprend que quand il s'arreste, c'est vne marque certaine des approches de la mort, ce qu'estant où l'on voit le crachement de sang, & que par indices certains on connoist qu'il vient du poulmon; il faut de bonne heure, & dés l'instant mesme tascher à l'arrester auparauant qu'il se forme vn vlcere, fort prompt à se faire en cette partie; qui est outre le prognostic l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication I.

1. SOrtant auec la toux par effort du poulmon, taschant à chasser ce qui le moleste: effort qui est vain, d'autant

que la matiere qui s'irrite est vn suc acre & bilieux, péchant d'ordinaire plustost en qualité qu'en quantité, au lieu duquel il sort du sang, procedant de quelque veine du poulmon ou de sa chair mesme, rongée de l'acrimonie de ce suc, qui d'ordinaire y descend du cerueau.

2. Lors que par vne continuelle erosion de cette matiere acre il se forme vn vlcere.

3. Receuant rarement guarison, d'autant que pour guarir vn vlcere il est besoin de repos; cependant le poulmon est en perpetuel mouuement. De plus, tout vlcere veut estre desseché pour guarir, & cependant le cerueau luy fournit tousiours beaucoup d'humidité superfluë. D'ailleurs les remedes paruiennent mal-aisément à cette partie sans auoir perdu leurs forces. Le vray moyen de paruenir à cette guarison est d'empescher les fluxions du cerueau, & de respirer vn air sec.

Explication II.

1. QVi a esté precedé de celuy de sang, à la difference de celuy qui vient de la pituite du cerueau, pourrie aux cannes du poulmon, auquel le crachement sanglant succede par fois, mais ne le precede iamais.

2. A mesure que le pus y croupissant infecte son parenchyme, notamment quand la fluxion des matieres acres estant continuelle l'vlcere est continuellement aigri: telle pourriture & vlcere sont tousiours accompagnez d'vne fievre hectique, à cause du voisinage du cœur, auquel ils communiquent leur vice.

3. Assauoir celuy de ventre, & celuy du poil. Le premier pour la debilité des facultez retentrice & concoctrice: l'autre pour la siccité du cerueau, & dilatation des pores du cuir cheuelu, & défaut d'excrement pour engendrer le poil.

4. Par debilité de la faculté expultrice, qui est cause que les conduits du poulmon se bouchent, & emplissent de cette matiere purulente.

5. Pource que les conduits du poulmon estans bouchez il n'y a plus de place pour l'air & les esprits; ce qu'estant il faut mourir par necessité.

APHORISME XVII.

Propter iecoris inflammationem singultus, malum.

Si à l'inflammation du [1] foye le hoquet [2] suruient, il va [3] mal.

DISCOVRS.

Le corps humain est vn assemblage de diuerses parties, constituantes vn tout, pour la conseruation duquel elles s'entretiennent en amitié : & quoy que toutes ne soient pas d'vn merite égal, elles fraternisent neantmoins, & ont ensemble vne dependance mutuelle, qui est telle que celles mesmes qui sont de diuerse nature, & situation plus éloignée, compatissent aux douleurs & afflictions les vnes des autres : ce qui se fait principalement en trois manieres, assauoir par voisinage, communauté ou assortissement d'operations, & par communication de vaisseaux : que si vne de ces ressemblances donne par accidant occasion de souffrir, à plus forte raison s'il y en a deux & trois ensemble ; comme il appert icy au foye & ventricule dont le voisinage est tres-proche, s'entre-touchans, l'ouurage commun, trauaillans tous deux à la nourriture, & la communication des vaisseaux mutuelle, le foye donnant au ventricule des veines, & celuy-cy luy faisant part d'vne portion des nerfs qu'il reçoit du cerueau. Or quoy que ces alliances soient fort estroites, il n'arriue pas tousiours pourtant que le ventricule compatisse aux infirmitez du foye, car il s'exempte des legeres & passageres : mais seulement aux grandes & remarquables, telles que les solutions de continuité, & les intemperies signalées, sur tout les chaudes, comme les inflammations & erysipeles dont cette partie est fort susceptible, tant pour estre feconde en sang, que pour l'auoir épois, & non encore bien élaboré. Ioint l'embaras de ses veines minces, estroites, & diuersement enlacées, d'où vient qu'il est fort suiet aux obstructions, consequemment aux pourritures & inflammations : estant donc le foye attaint d'inflammation le sanglot arriue par compassion du ventricule. Le sanglot peut estre de deux sortes, assauoir d'inanition ou de repletion, & consequemment venir de deux causes principales, l'vne positiue, l'autre priuatiue : la positiue est l'abondance de la bile, dont le foye trop échaufé se décharge au ventricule susdit, laquelle nageant dans sa capacité, cause vn prompt vomissement : mais estant attachée à ses tuniques par le meslange de quelque phlegme

phlegme qui empesche qu'elle s'en déprenne, elle cause le sanglot par l'irritation de cét humeur, que le ventricule tasche en vain de mettre dehors. La priuatiue s'entend de la siccité du mesme ventricule, épuisé de toute sorte d'humidité par l'insigne chaleur du foye susdit, lequel d'abondant le presse outre l'ordinaire estant enflé, à cause de son inflammation, qui le reduit à se tremousser continuellement cōme pour se dépestrer de l'ennemy qui ne l'abandonne point: estant de plus fort mal-aisé que luy mesme ne s'enflamme à la fin. Ainsi par l'inflammation du foye vient le sanglot, duquel la marque principale est la continuité, iointe à la fievre: car cét accidant peut arriuer de plusieurs autres causes, & plus legeres que la susdite; laquelle estant fort dangereuse, c'est au Medecin d'y apporter incontinent les remedes, en humectant & temperant interieurement & exterieurement la chaleur & siccité de ces deux visceres: sur tout n'épargnant point les saignées; qui est apres le prognostic, l'vtilité de cét Aphor.

Explication.

1. Comme à celle de la rate, du mesentere, & autres parties qui auoisinent le ventricule.

2. Qui est continuel, & accompagné de fieure, ioint la tumeur & tension du flanc droict auec douleur, notamment quand on le presse.

3. D'autant que toutes grandes inflammations sont mortelles aux parties officiales & nobles, desquelles sont le foye & le ventricule: & pource que ces parties estant ainsi malades il ne se fait plus de chile ny de sang, consequemment de chaleur ny d'esprits, au lieu dequoy ce qui en reste perit, & se dissipe en peu de temps auec les forces.



APHORISME XVIII.

Propter vigiliam conuulsio, aut desipientia, malum.

S'il suruient aux [1] veilles convulsion [2] ou delire [3], tout va [4] mal.

DISCOVRS.



IAÇOIT *que les accés des veilles & du sommeil soient tous deux vicieux, & nuisibles à la Nature, parlant absolument: si pourtant on vient à les comparer l'vn à l'autre, on trouuera qu'il vaut beaucoup mieux pecher en dormant trop, qu'en*

veillant trop, quelque aduantage & prerogatiue que l'on pretende donner aux veilles ; qui ſont que les hommes ſont libres, & tout à eux meſmes, peuuent trauailler, marcher, ſolliciter leurs affaires, éleuer leurs eſprits à la contemplation des choſes ſaintes, diſcourir, raiſonner, parler ; & en ſomme vaquer à toutes les actions de bien-ſeance & de neceſſité, là où dans le ſommeil les corps ſont aſſoupis & inhabiles à toutes actions, preſque comme s'ils eſtoient morts, & l'eſprit tenant compagnie à la chaleur naturelle, qui fait retraite au profond des viſceres, eſt comme enſeuely là dedans : & ſi par fois ſe diſſipant vne partie des fumées qui le tiennent empeſtré, il a quelques doux diuertiſſemens, ce n'eſt la pluſpart qu'auec extrauagance & confuſion, & n'eſt iamais en vne ferme aſſiette. Ces raiſons ſont bien pregnantes pour nous faire aduoüer que les veilles ſont plus excellentes que le ſommeil, & n'y a perſonne, ſi elle n'eſt ſans iugement, qui ſans feinte ne confeſſe cette verité. Mais c'eſt autre choſe de parler de la nobleſſe, & autre de l'vtilité : autre choſe eſt de parler de l'excellence d'vne action ſimplement & nuëment conſiderée : autre de ce qui en peut reſulter auec le temps. Nous diſons donc, que comme tout excés eſt vicieux & nuiſible, il ſeroit à propos que les veilles & le ſommeil ſuccedaſſent l'vn à l'autre auec des temps & meſures moderées, conformément aux ſaiſons, aux temperamens, à l'âge & à la neceſſité. Mais où il ſe trouue de l'excés en l'vn & l'autre, il eſt beaucoup plus expediant que ce ſoit à dormir qu'à veiller : i'entens ſur tout en la fievre, comme c'eſt icy le ſentiment de noſtre Maiſtre : & pourueû que le ſommeil ne ſoit point tellement continu, qu'il ne ſoit interrompu de quelques veilles. Pourquoy donc preferer le ſommeil aux veilles ? eſt-ce que durant celles-cy ſe faiſant vn mouuement continuel du centre à la circonference, le corps fait perte de beaucoup de ſa ſubſtance, le cerueau ſe deſſeche continuellement, les eſprits ſe diſſipent, & les parties en general s'affoibliſſent par leur perte ? Que ſi la fievre s'y trouue, la foibleſſe & diſſipation ſuſdite eſt plus prompte, & à meſure que le cerueau ſe deſſeche, il s'échauffe, ce que font auſſi les eſprits & les nerfs, d'où par le vice de ceux-cy vient la conuulſion, & par celuy des autres les delires, leſquels par fois dégenerent en phreneſies, qui conduiſent les malades au tombeau : au lieu dequoy durant le ſommeil, le chaud eſt concentré, les ſuperfluitez ſont digerées, l'humide radical ſe multiplie, & la matiere des eſprits ſe prepare auec le ſang, le corps demeure immobile, & peu de ſa ſubſtance ſe diſſipe. Que ſi eſtant immoderé, la chaleur naturelle eſtant retenuë au dedans, eſt empeſchée d'influer aux parties exterieures, ſi elles ſe chargent d'excremens ; & que le cerueau receuant les fumées des viſceres ſe rempliſſe par trop, dont les eſprits animaux deuiennent plus materiels

qu'ils ne doiuent estre, & que les fonctions animales se fassent plus lentement qu'elles ne doiuent, du moins les choses demeurent en leur entier, & est plus aisé de retrancher le superflu, que de reparer ce qui est perdu: i'entens de dessecher les excremens & humiditez qui sont de surcroist, que de produire de nouueau vne substance pareille à celle qui a esté dissipée, la perte de laquelle estant excessiue, à cause des grandes veilles, amene le delire, & la conuulsion de siccité, deux accidans, dont le premier est à craindre à cause de la phrenesie qu'il mene en croupe, & l'autre mortel absolument. Pour lesquels euiter, il faut aux fievres, & autres maladies, essayer de concilier aux malades le sommeil quand on connoist les veilles estre excessiues; qui est outre le prognostic, le profit que l'on tirera de cét Aphorisme.

Explication.

1. Scauoir est à celles qui sont continuës & sans aucun interuale de sommeil, lequel pour bref qu'il soit humecte le corps, & recrée les forces. Par telles veilles doiuent estre entenduës celles qui viennent de la violance du mal, non d'aucune cause exterieure, comme la fascherie, le soucy, les profondes pensées & meditations.

2. Par la siccité du cerueau, notamment des nerfs, sur tout quand ils sont piquez de quelque vapeur ou humeur bilieux.

3. Estant le cerueau desseché & échauffé, la bile s'y transportant, & les esprits s'y trouuans diuersement agitez, lesquels estans fort subtils de leur matiere, ont besoin d'estre retenus d'vne humidité mediocre.

4. Pource que cela tesmoigne la malice de la cause qui fait veiller, laquelle est capable d'exciter de si fascheux accidans.

APHORISME XIX.

Ab ossis nudatione erysipelas.

Si à l'os [1] dénué suruient [2] erysipele, cela va [3] mal.

APHORISME XX.

Ab erisypelate putredo, aut suppuratio, malum.

S'il suruient à [1] l'erysipele, pourriture [2] ou suppuration [3], cela est [4] mauuais.

DISCOVRS.

*E toutes tumeurs simples contre Nature, causées du vice des humeurs amassez outre l'ordinaire, ou excedans les mesures de leurs propres qualitez, il n'y en a point de plus douloureuse, ny aussi de moins dangereuse que l'erysipele. L'extréme douleur vient de la chaleur & acrimonie de l'humeur qui la cause, assauoir la bile, ioint la sensibilité des parties où elle s'attache, qui sont les panicules & le cuir : & l'exemption du peril est attribuée à sa legereté & subtilité, qualitez au moyen desquelles cét humeur acre & de nature de feu abandonnant le centre du corps, & le lieu où il s'engendre, vole incontinent à la superficie, & se fait paroistre au cuir, aux enuirons duquel il s'arreste, tant à cause du pannicule graisseux qui retarde son progrés, que du froid de l'air qui fait en ce lieu quelque maniere de repercussion. S'il y a donc quelque seureté plus grande aux erysipeles, qu'aux autres tumeurs humorales, c'est par accidant, plustost que par nature, attendu que la bile est vn humeur extremement malin, tesmoin les noirceurs & liuiditez qui en restent au cuir apres que son feu est esteint, couleurs auant-courieres des mortifications & gangrenes. Que si cela vient de la sorte aux parties superficielles où cét humeur n'est point retenu prisonnier, sa portion plus subtile ayant vne ample faculté de s'exhaler, combien à plus forte raison aux parties profondes, lors qu'il est ioint à quelqu'autre qui le retient, ou par sa pesanteur, comme l'humeur melancolic, ou par cette qualité iointe à la viscosité, comme le phlegmatic & le sanguin, ou qu'il se mesle parmy les serositez & portions aqueuses des autres humeurs: la froideur desquelles le tempere en quelque maniere, rabatant vne partie de sa chaleur, mais ne diminuë rien de son acrimonie, laquelle il contracte aussi grande que deuant, à cause de la chaleur estrangere & putredinale que son séjour & le peu d'halenement qu'il reçoit, luy font acquerir de plus en plus. De là vient que demeurant prisonnier il acquiert telle malice, qu'il ronge & pourrit les chairs, & autres substances, mesme penetre iusques aux os, lesquels quoy qu'impassibles, comme il semble, ne se peuuent parer de sa furie; ainsi de parties en parties, assauoir des profondes aux superficielles, & par fois des superficielles aux profondes, gagnant pied à pied, il se declare finalement au dehors, sans pourtant abandonner le dedans, comme au vray & legitime erysipele; ce qui fait naistre les vlceres rampans & ambulatifs, les vlceres deuorans auec les chancres vlcerez & malins; en quoy nous pouuons assez à propos comparer cét hu-*

meur au feu, lequel agit auec plus de violance quand il est ioint aux matieres où il éclate moins, comme il paroist au fer, & autres metaux, au respect de la paille & des estoupes. De cette ardeur & vlceration interne, le perioste tout premierement est rongé, duquel l'os estant dénué s'altere facilement, ce qui peut arriuer en deux manieres : l'vne quand il est exposé à l'air qui luy fait contracter de la noirceur, à cause de son peu de chaleur, à laquelle est contraire la froideur de cét element, comme à toutes autres parties spermatiques, les dents exceptées : l'autre, quand mesme auant l'ouuerture de l'vlcere, la matiere pourrie a rongé & caué l'os, ce qui est frequent en semblables vlceres : mais soit que la corruption de l'os procede de l'air ou du vice de l'humeur qui peche, il est tousiours certain que l'abscés ou l'vlcere, consequemment sa dénudation, est engeance de l'humeur susdit, lequel en partie pourrit la chair des muscles sans suppuration, en partie aussi auec suppuration, quand le sang des vaisseaux s'épanchant dans le vuide que telle matiere corrosiue prepare au milieu des chairs, se mesle auec elle, & font ensemble vn pus, qui pour estre fait en partie d'vne matiere trop bruslée, & en partie d'vn humeur indomptable & incapable de coction, n'est iamais bon ny loüable, n'estant blanc, égal, leger, & sans puanteur, tel que le demande nostre Hippocrate en son Prognostic, mais ayant des qualitez contraires; qui nous doiuent faire croire que nostre diuin Maistre a eu tres-bonne raison de soupçonner mal de la pourriture & suppuration dans l'erysipele, aussi bien que de celuy-cy dans la dénudation des os, ainsi que nous voyons en ces deux Aphorismes : desquels outre le prognostic nous receuons vn tacite aduis de ne point permettre que semblables maux gagnent pied, mais d'y donner ordre de bonne heure afin d'éuiter le pis ; qui est le profit que nous en deuons recueillir.

Explication I.

1. CEtte denudation d'os se prend en deux manieres, assauoir pour la separation du perioste d'auec luy simplement, ou pour celle de la chair & du cœur ensemble, assauoir quand en vn vlcere ou playe l'os est découuert à la veuë.

2. Non sur l'os, mais sur la chair mesme, qui tesmoigne que l'humeur qui la ronge est celuy mesme qui a rongé le perioste, qui est extremement acre & mordicant.

3. Pource que cela dénote que la chair ne se peut regenerer, & qui pis est, l'os qui s'altere & corrompt aisément ne peut estre par ce moyen couuert comme deuant.

Explication II.

1. NOn vray, comme celuy qui est causé de la bile simple, mais faux & illegitime, comme celuy qui prouient de la bile meslée de quelque autre humeur, notamment du melancolic le plus malin de tous. Cecy se peut indifferamment entendre de tout erysipele non vray, ou de celuy seulement qui succede à la nudité d'vn os, dont fait mention l'Aphorisme cy-dessus; ce qui est le plus vray-semblable.

2. Qui est directement contraire à la coction, se faisant d'vne chaleur purement estrangere.

3. La matiere estant gouuernée par la chaleur naturelle & l'estrangere tout ensemble, qui est la vraye suppuration, laquelle est fort rare dans l'erysipele, de quelque nature & meslange qu'il soit, icelle estant vrayement propre aux humeurs où domine le sang.

4. Pource que c'est contre la nature de cét humeur, de causer pourriture & suppuration, attendu que son propre est de s'exhaler par transpiration, d'où il faut iuger qu'il n'est pas seul, mais meslangé d'vn autre humeur, lequel il rend malin s'il est benin, & estant desia malin il redouble sa malice par l'adionction de celuy-cy.



APHORISME XXI.

A forti in vlceribus pulsu hæmorrhagia, malum.

Si d'vne forte [1] pulsation il suruient flux de [2] sang aux vlceres, cela va [3] mal.

DISCOVRS.



LORS que toutes choses se comportent au corps suiuant les loix & reigles de la Nature, ce n'est que paix, douceur & tranquillité, les parties estans ensemble liées & alliées d'vn amour & fraternité mutuelle, celles notamment qui s'auoisinent & entretouchent: mais où quelqu'vne est attaquée de douleur la

paix vniuerselle est troublée, & quant à la partie interessée, le voisinage de ses proches l'importune, & toutes leurs actions, quoy que libres & naturelles, luy sont molestes & insupportables. Nous en auons icy l'exemple dans les vlceres, lesquels sont irritez non seulement des causes internes & externes qui leur sont contraires, par nature ou par accidant, mais aussi de celles qui leur sont purement conuenables, telle qu'est la pulsation des arteres, lesquels sont pour maintenir la chaleur naturelle des parties où ils s'estendent, en y attirant du rafraichissement, & fauoriser l'expulsion des matieres nuisibles, par les mouuemens de diastole & systole, qui leur sont communs auec le cœur leur principe. Que si ces mouuemens & pulsations sont necessaires aux parties saines, à plus forte raison aux malades & vlcerées, esquelles se rencontrent les trois sortes de maladie, assauoir l'intemperie, la mauuaise conformation, & la solution de continuité, qui ont toutes trois besoin de la pulsation des arteres: la premiere pour corriger la chaleur estrangere en attirant l'air, & chassant les excremens; la seconde pour y attirer vn sang loüable, & purifier celuy des veines qui aboutissent & conduisent la nourriture à telles parties: & la troisiesme en desséchant les superfluitez qui empeschent la cicatrisation. Cependant la mesme cause qui peut bien faire aux vlceres est celle qui par accidant est cause de leur accroissement, assauoir lors que leur inflammation cause extension & tumeur en la partie, d'où les arteres estans comprimez redoublent leur mouuement, qui par fois est tel que les veines contiguës se rompent & entr'ouurent par sa violance; d'où viennent les flux de sang, notamment quand les vlceres sont caues & profonds, par la consomption de la chair, dont les susdites veines & arteres demeurent découuertes & exposées aux iniures externes: à quoy ayde aussi l'acrimonie & violance des sanies qui cause erosion, laquelle se communique par fois aussi bien aux arteres qu'aux veines, mais plus rarement, à cause de leur dureté, & époisseur de leurs tuniques. Cette forte pulsation donc faisant ouurir les veines est cause d'vne grande perte de sang, lequel deuroit seruir à reparer la substance perduë, engendrer nouuelle chair, & maintenir la chaleur naturelle en la partie, au lieu de laquelle s'introduit l'estrangere & putredinale, qui gaste d'autant plus viste ce qui est sain, que moins elle treuue qui luy resiste. Que si ensemble auec le sang veinal il se fait perte de l'arterial, c'est le droict & prompt chemin de la gangrene & mortification, à cause des esprits qui l'accompagnent, dont la partie malade demeure destituée. Le flux de sang n'est pas neantmoins tousiours mauuais aux

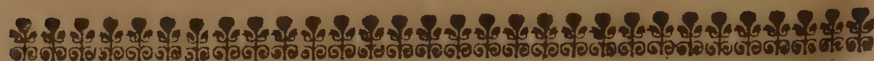
vlceres, mais tant s'en faut y apporte par fois de grandes commoditez, & sert d'acheminement à leur guarison, en déchargeant les parties de celuy qui les opprime & entretient le mal; sur tout quand il commence à contracter pourriture, tel que celuy qui abreuue prochainement l'vlcere, dont le vice se connoist à l'œil par la mauuaise couleur de la chair qui l'enuironne: duquel sang n'entend parler nostre Hippocrate, mais seulement de celuy qui est loüable, & dont la perte passe dans l'excés; pour lequel éuiter, les Medecins & Chirurgiens sentant en tels cas les arteres frapper trop, le doiuent preuenir, tant par les remedes vniuersels, comme la saignée, que par les particuliers, comme les locaux, repercussifs & astringens sur la partie malade, & aux enuirons; qui est outre le Prognostic, le profit que nous deuons tirer de cét Aphor.

Explication.

1. AVec sentiment de douleur, estans les arteres pressez de la tumeur phlegmoneuse, qui les contraint de redoubler leur mouuement.

2. A cause du battement de l'artere, qui s'ouure par fois, mais rarement, ains plustost est cause que les veines contiguës se rompent.

3. Pource que le flux de sang frustre la partie de sa nourriture, & est cause de son rafroidissement, notamment quand les arteres sont ouuerts, dont la perte de sang pour petite qu'elle soit est accompagnée de celle de beaucoup d'esprits.



APHORISME XXII.

A diuturno partium ad ventrem attinentium dolore, suppuratio.

D'vne longue [1] douleur en la region du [2] ventre il se fait [3] suppuration.

DIS-

DISCOVRS.

IL n'y a point de parties en nos corps, pour peu d'humidité qu'elles ayent, qui ne soient subiettes aux abscés & pourritures, puisque les os mesmes de nature & consistance seche & terrestre, ne sont pas exempts de telles atteintes: d'où nous deuons tirer consequence, que les plus humides sont celles qui plus y ont de disposition, comme les visceres, pour outre leur grande humidité auoir de surcroist de la chaleur plus abondamment que les moins concentrées; partant les principes de toute pourriture en vn plus haut degré qu'elles: à quoy si l'on adiouste l'amplitude des lieux & la facilité de s'y estendre, nous trouuerons que les visceres susdits sont capables de tres-grands & dangereux abscés au respect des autres parties. La grandeur se mesure à la proportion des visceres, qualité & multiplicité des accidans qui les accompagnent: l'on peut adiouster comme accessoires l'espace de temps qu'il faut pour les former, & la difficulté de connoistre, quand & où ils se forment: circonstances qui aident ou nuisent beaucoup à la garison, & causent au prognostic de la difficulté. Par les visceres nous entendons les parties contenuës aux trois principales regions du corps, superieure, moyenne & inferieure, que l'on appelle ventres; nom duquel on designe particulierement l'inferieure, comme il est vray-semblable que l'entend ainsi icy nostre Hippocrate. De ces visceres, les vns sont doüez d'vn sentiment fort exquis, comme le ventricule, & les intestins, à cause de leur tissure membraneuse, les autres l'ont fort mince, & sont à bien dire insensibles, comme la rate, le foye & les reins en leur partie charneuse, & sur toutes le mesentere. Aux vns & aux autres les abscés sont dangereux & mortels, assauoir en ceux qui sont sensibles, à cause de la violance de la douleur procedant d'inflammation, accompagnée de fievre, dont les malades sont emportez en peu de temps: & à ceux qui ont moins de sentiment, à cause que par cette insensibilité, le mal est longtemps à se découurir, & ne se declare que quand il est confirmé tout à fait: encore la plupart plustost par la compassion des parties voisines, quand l'abscés grossissant, leur fait douleur & compression, que par le propre sentiment de celle qui est affectée: de maniere que l'on est souuent en doute de la partie malade, quoy que la situation le désigne à peuprés: mais l'on prend souuent les inflammations du foye en la partie gibbeuse pour des pleuresies, celles de sa partie caue pour des coliques, & l'on a par fois sujet de douter, si les abscés qui se font en ce viscere, sont de luy mesme, ou bien des muscles qui le couurent & enuironnent: differen-

ces pour lesquelles connoistre, sont requises vne grande doctrine, & vn solide iugement. C'est de ces derniers abscés (i'entens des parties qui ont vn sentiment mouce) dont entend icy traiter nostre Hippocrate, lesquels sont dangereux, à cause de la dignité des parties, notamment au foye, iointe à la difficulté de les connoistre du commencement quand on n'y a pas égard de prés, à raison de la douleur qui est lente & petite. Mais la vraye marque de l'inflammation & abscés qui se doit faire en ces parties, est que telle douleur, quoy que legere, croist tousiours peu à peu sans donner relasche, ce qui fait iuger qu'elle procede non de vents ou d'vn humeur passager, mais d'vne matiere attachée à quelque partie qui s'y échauffe & enflâme auec le temps, & finalement cause des abscés, lesquels ne suppurans à propos, se tournent en scirrhes sans remedes, si mesme auant tout, la mort ne suruient. Partant il faut, s'il est possible, preuenir tels abscés, & s'ils sont formez, tascher de bonne heure à les faire suppurer & tirer en dehors; qui est outre le prognostic l'vtilité qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi n'est intercalée, & n'a pour cause des vents, vne intemperie inegale, vn rafroidissement, ou l'acrimonie de quelque humeur passager que la chaleur naturelle, pour peu puissante qu'elle soit, dissipe aisément, sur tout lors qu'en temps opportun elle est aydée de remedes: mais qui est entretenuë d'vne matiere permanente, époisse & visqueuse, laquelle par succession de temps s'échauffant, fait contracter inflammation à la partie où elle adhere.

2. C'est à dire aux parties contenuës au ventre inferieur, qui sont toutes susceptibles d'inflammation & d'abscés, dont les plus à craindre sont ceux qui sont aux parties moins doüées de sentiment, pource qu'ils ne se declarent gueres que la pourriture ne soit entierement contractée & l'abscés formé. On peut aussi en quelque maniere entendre ce dire d'Hippocrate des ventres superieurs, assauoir la poitrine & la teste, & des choses y contenuës.

3. Quand cette matiere époisse se rend rebelle à la coction, & ne peut estre domptée que par vn long temps, qui est au delà du terme de 60. iours pour les maladies longues, ou enuiron celuy de 40. pour celles qui sont aiguës de décheance; notamment quand il y a de la fievre, laquelle estant symptomatique à l'inflammation & à l'abscés, paroist grande ou petite suiuant la mesure

d'iceux, & tarde à venir, ou vient incontinent suiuant que tost ou tard la matiere s'enflamme.



APHORISME XXIII.

A syncera deiectione dysenteria, malum.

Si aux deiections [1] pures il suruient dysenterie [2] cela est [3] mauuais.

DISCOVRS.



OVT ainsi comme la transmutation continuelle des Elemens, en l'acheminement de laquelle ils épousent la nature les vns des autres, & s'entremeslent en quelque maniere, fait que les animaux, & les plantes subsistent au Monde; ainsi va-t'il des humeurs de nostre corps, qui par quelque portion se rapportent aux susdits. Et comme si les Elemens estoient en leur pureté naturelle, au lieu de produire & conseruer seroient cause de la perte & aneantissement des choses ausquelles leur conuenable meslange donne naissance & accroissement: de mesme si les humeurs faisoient chacun quartier à part, il seroit impossible qu'ils seruissent aux vsages où ils sont destinez, assauoir à la nourriture, qui ne se trouue que dans leur temperament & meslange, quoy que pour l'ordinaire inegal, non pas en eux, conseruans leurs qualitez, tant de la premiere que seconde classe, chacune en particulier. Aussi la sage Nature preuoyant le mal qui pourroit arriuer de cette solitude d'humeurs, a destiné vn mesme viscere pour les produire qui est le foye; & vn mesme canal pour les receuoir tous ensemble, assauoir la grande veine, où estans vne fois épanchez, quoy qu'ils soient par tout chariez en diuers rameaux, dont aucuns sont fort minces, iamais ils ne se quittent, & ne se trouue parcelle dont la nourriture ne soit des quatre humeurs ensemble, non pourtant également, attendu qu'il y en a qui se plaisant plus à l'vn qu'à l'autre suiuant leur nature & condition, attirent celuy qui leur est le plus familier en plus ample quantité que les autres, mais iamais seul: & quand bien ce meslange ne seroit point absolument necessaire pour la nourriture, il le seroit pour la facilité de la distribuer, estant chose certaine que le sang qui est le plus nourrissant de tous les humeurs, ne pourroit à cause de son époisseur,

trauerser les veines s'il n'estoit dilayé de beaucoup de pituite, non plus que l'humeur melancolic ; que celuy-cy, & le pituiteux par leur froideur aneantiroient la chaleur naturelle des parties où ils seroient portez si la bile & le sang ne les temperoit par leur chaleur : & quant à la bile elle rauageroit tout ce qu'elle auroit à rencontre, si les autres humeurs ne luy estoient donnez pour frein, les vns tendans à rabatre sa chaleur par vne qualité contraire, & les autres à retenir sa subtilité par leur pesanteur ; & finalement tous les humeurs ensemble, que communément on qualifie du nom de sang à cause du plus excellant de la masse, ne pourroient subsister long temps s'ils n'estoient en general temperez de beaucoup d'eaux, que proprement on nomme serositez, lesquelles different du phlegme en ce qu'elles ne nourrissent point comme luy, & sont de consistance moins époisse. Or quoy que ces serositez, ainsi que les humeurs qu'elles dilayent, semblent n'estre que d'vne sorte dans le meslange, chaque humeur pourtant a la sienne particuliere, laquelle se peut consumer, les autres demeurant en leur entier. Leur vsage est double ; l'vn de rendre les humeurs coulans : l'autre d'empescher qu'ils ne se bruslent. C'est par la consomption d'icelles que nous appellons les humeurs & deiections pures ; ce qui arriue quand les humeurs estans despoüillez de leur serosité susdite, la perte de laquelle les rend contraires à la Nature, sont chassez par la vertu expultrice des vaisseaux & du foye dans les intestins, lesquels ils vlcerent par leur acrimonie & corrosion, d'où vient la dysenterie, qui deuient d'autant plus cruelle, que tels humeurs ainsi dessechez & époissis passent lentement & seiournent longuement autour des parties. Or des quatre humeurs il n'y en a que deux qui peuuent causer telle dysenterie, assauoir la bile & melancholie dessechées & échaufées ; d'autant que le sang contractant pourriture degenere aussi tost en l'vn de ces humeurs, & perd aussi bien son nom que sa qualité : & pour la pituite, n'estant presque elle mesme que serosité, il ne se peut imaginer qu'elle en puisse estre entierement dépoüillée : que si cela arriue c'est par maniere de coction, & ses parties plus cruës estans consumées, le reste se conuertit facilement en sang : ie parle de la pituite naturelle. Et quant à la contre-nature, elle peut bien causer des dysenteries, comme nous voyons souuent, mais non pas en qualité de deiection pure ; pource que tant qu'elle est liquide, elle participe d'aquosité, laquelle estant dessechée, ne reste qu'vne matiere dure comme pierre ou plastre, qui ne participe d'aucune acrimonie. Que si l'on dit que le sang & la pituite peuuent estre bruslez, partant sans serosité, & comme tels deuenir eiection pure. Ie res-

pons qu'ils ne sont pas alors considerez en qualité de sang & pituite, mais de melancolie, en laquelle tous les autres humeurs degenerent par adustion, dont la plus fascheuse est celle qui se fait de la bile iaune, desia fort mal-faisante d'elle mesme. C'est pourquoy à la veuë de semblables deiections, il faut promptement rafraichir le corps, temperer les humeurs, & premierement empescher sur tout que les intestins ne soient vlcerez; qui est outre le Prognostic le fruit que l'on recueillera de cét Aphorisme.

Explication.

1. SAns meslange de serosité, soit de la bile iaune ou de la noire, laquelle derniere vient de l'adustion des autres humeurs.

2. Les intestins estans rongez & vlcerez de l'acrimonie des humeurs susdits que l'aquosité a coustume de temperer.

3. Pource que l'vlcere des intestins est suiui de douleurs & fievres qui font mourir les malades auec violance : outre quoy la coction & distribution de l'aliment sont empeschées, & l'excretion des excremens au lieu d'estre volontaire est contrainte & forcée; outre que telle excretion démontre que toute humidité de corps se consume par la fievre.

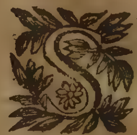


APHORISME XXIV.

Ab ossis vulnere desipientia, si in vacuum vsque penetrauerit.

De la playe de l'os [1] suruient folie si elle penetre iusques [2] au vuide.

DISCOVRS.



SI les coups orbes, voire sans playe donnez sur la teste émeuuent tellement le cerueau, que de causer les delires, comme nous l'apprend vn des Aphorismes cy-deuant: à pareille ou meilleure raison les playes & fractures du crane, lesquelles passant l'vne & l'autre table, vont iusques aux membranes qui enueloppent & reuestent cette noble partie, siege de la raison, & de toutes les facultez intellectuelles: les mesmes causes qui font le delire aux susdits,

se trouuans à peuprés icy. & outre ce la dißipation des esprits plus manifeste, par vne ouuerture ample & dilatée auec la corruption de la dure-mere, qui ne peut souffrir l'air exterieur sans s'alterer & noircir; sur tout aux playes des os proprement dites, lesquelles on distingue des fractures simples, en ce que souz le nom de playe, celles-cy ne peuuent estre entenduës, mais bien les playes souz celuy de fractures. Leurs vrayes differences sont, que la playe se distingue de la fracture simple par l'instrument qui l'a faite, lequel doit estre tranchant: de plus en la playe de l'os, la chair est tousiours la premiere entamée, ainsi que les autres corps qui le couurent, soit veines, nerfs ou membranes, & souuent il n'y aura rien de tel offencé sur le lieu de la fracture: en la playe il y a tousiours quelque parcelle de l'os qui se perd, & souuent la fracture est tellement simple, qu'il n'y a que solution de continuité, sans aucun fragment ou esquile. Outre l'alteration que la dure-mere reçoit de l'air, il est bien mal-aisé qu'en vne parfaite incision du crane, auquel elle est adherante, elle ne soit elle mesme coupée, & que lors la playe ne penetre au lieu vuide, c'est à dire en cét espace & vastité où le cerueau est logé, lequel ne remplit pas tellement sa place, qu'il n'ait la liberté de l'estenduë, ayant son mouuement de dilatation & contraction, außi bien que le cœur pour les mesmes fins que luy, assauoir de chasser les fumées & attirer l'air: car d'entendre par le lieu vuide les ventricules du cerueau, comme voudroient dire aucuns, c'est vne absurdité, vû que les coups qui penetrent iusques-là ne causent pas le delire, mais la mort soudaine: que si l'on rapporte quelques exemples rares, comme Galien en donne vn seul au l. 8. de l'vsage des Parties *du ieune Smyrnéen, qui échappa d'vn semblable coup: & si nous alleguons en vne fille vn abscés ouuert par le trepan, lequel estoit logé dans vn des ventricules susdits, ce sont exemples rares, & qui ne tiennent point lieu de loy dans la Medecine. Soit donc que la componction, incision, ou putrefaction de la dure-mere, cause chaleur & inflammation du cerueau, ou que son découurement le rafroidisse, beaucoup d'esprits s'exhalent & s'esteignént; & que parmy cela il arriue de la fievre, les malades entrent en delire, & par suitte de temps en phrenesie, si l'on n'y prend garde, qui sont les vrais signes aux playes de teste, donnans connoissance que les os endurent solution de continuité, laquelle ne se découure pas tousiours à la veuë. Cét Aphorisme peut estre expliqué en quelque maniere, non seulement des os de la teste, mais de tous autres en general, notamment de ceux qui ont des cauitez, comme aux jambes & cuisses, ausquels en partie par l'incision du perioste, & par la corruption des moëlles exposées à l'air, quand le coup penetre iusques au vuide, suruient fievre & resverie: accidans lesquels estans mor-*

tels, principalement aux playes de teste, requierent d'estre preuenus & chassez auec diligence : à quoy l'on paruient en éloignant les choses estranges, corrigeant la pourriture, ostant la douleur, & en somme rendant au serueau, entant que faire se peut, son premier temperament ; qui est apres le prognostic le bien que nous recueillons de cét oracle de nostre Maistre.

Explication.

1. OV fracture penetrant les deux tables, qui est par fois telle que les os diuisez demeurent en leur place : par fois est auec brisure, voûture & enfonçeure, qui violent & alterent le temperament du cerueau, tant par la douleur, pourriture de sang, dissipation d'esprits, que par rafroidissement, & autres, d'où vient le delire.

2. Assauoir souz le crane, où parlant proprement il n'y a rien de vuide : car Nature ne le souffre point : mais ce vuide s'entend de l'espace que le cerueau ne remplit pas du tout, assauoir la partie superieure du crane susdit : ce qui a esté ainsi fait, afin qu'il se peust librement & facilement dilater.



APHORISME XXV.

A medicamento poto convulsio, mortifera.

Si la convulsion suruient à la prise d'vn[1] medicament, c'est chose[2] mortelle.

DISCOVRS.



CE qu'Hippocrate au commencement du 5. liure a dit de l'ellebore, est icy repeté en autres termes seulement, attendu qu'il parle de la convulsion qui suruient à la prise d'vn medicament purgatif, qui ne peut arriuer s'il n'est violant & malin, tel qu'est l'ellebore, qu'il a donné pour exemple au lieu susdit : souz lequel nom il faut entendre tous ceux qui participent de telles qualitez. Or la cause de cette repetition est en partie pour grossir le trai-

té des Symptomes suruenans aux maladies, dont le liure est tout plein, & ce afin de le rendre plus accomply, & en partie pour nous inculquer par vne frequente repletion, qu'en matiere de purgation il vaut beaucoup mieux pecher au deffaut qu'en l'excés; qui est outre le Prognostic le fruit que l'on cueillera de cét Aphorisme.

Explication.

1. LEquel par sa qualité ou dose excessiue afflige le corps en telle sorte qu'il souffre des euacuations excedant ses forces: ou qui par quelque venenosité irrite les nerfs & le cerueau, d'où suruient la conuulsion, tant celle qui est proprement d'inanition, que celle qui vient d'irritation & componction des matieres peccantes.

2. Par l'extinction de la chaleur naturelle qui est gastée par tels mouuemens déreglez, lesquels ostent la liberté de la respiration.



APHORISME XXVI.

Propter vehementem dolorem partium ad ventrem attinentium, extremarum perfrigeratio malum.

Le froid des extremitez arriuant par vne extresme [1] douleur des parties du [2] ventre est vn mauuais [3] accidant.

DISCOVRS.



N signe parfait de santé, voire s'il faut ainsi parler, sa vraye pierre de touche, est de sentir au toucher vne chaleur égale par tout le corps, qui ne soit ny bruslante ny piquante, mais tiede, vaporeuse & benigne, iointe à vne certaine polissure & molesse mediocre du cuir: ces dernieres marques declarant la legereté des vapeurs qui s'exhalent par les pores, où il ne demeure point d'ordure ny de crasse, & les premieres le concert harmonic des humeurs & temperamens: mais où l'on sent le chaud & le froid extraordinaires, auec le cuir aride & tendu; & outre ce vne inegalité de molesse & dureté en vne ou plusieurs parties, contre leur constitu-

tion

tion ordinaire, cela signifie que la police du petit monde est en desordre, & que la chaleur naturelle n'est pas la maistresse absoluë. Entre ces qualitez il y a de la dependance : les dernieres, assauoir l'aridité, tension, molesse & dureté, releuans des premieres, la froideur & la chaleur, dont celle-cy cause la tension & aridité susdites, entant qu'elle brusle, rostit, & épuise l'humidité du cuir & parties adiaçantes ; & l'autre la molesse & dureté. Ie n'entens pas par cette qualité vne froideur absoluë qui est ennemie de la vie, mais conditionelle, assauoir vne chaleur imbecile, qui cause les susdites qualitez plustost priuatiuement que positiuement : c'est à dire non tant par la force de son action, que pour ne pouuoir agir suffisamment : i'entens en vne extreme molesse pour n'estre les matieres aqueuses & phlegmatiques desseichées, & dans la dureté, celles qui sont terrestres & digerées. Car que la dureté se face par l'action du froid comme aux choses externes, cela n'est pas imaginable dans vn corps viuant : Que si cette qualité se rencontre en quelque eminant degré, elle est beaucoup plus suspecte que sa contraire, laquelle estant excessiue, peut estre rabatuë : mais si elle est estainte, elle ne sçauroit de rechef se produire ; aussi est-elle tousiours signe mortel ainsi que nostre Hippocrate nous enseigne icy & ailleurs, assauoir quand elle vient d'vne cause interne non periodique, comme aux frissons qui precedent les fievres, mais permanente comme d'vne violante douleur au ventre, dont est maintenant question. Or telles douleurs se considerent en trois manieres, assauoir suiuans leurs propres especes, les parties affligées, & les causes de leur affliction. Les differances des douleurs sont quatre, pongitiue, grauatiue, tensiue & pulsatiue, desquelles la pongitiue est la plus cruelle, & en suite la tensiue : les causes d'icelles sont toutes celles qui produisent des intemperies & solutions de continuité ; ce que peuuent faire les humeurs par leur quantité ou qualité, comme aussi les vents, & les choses estranges, supposé les pierres qui se forment en nos corps. Quant aux parties nous deuons entendre toutes celles que contient le ventre inferieur, comme le ventricule, les intestins, la matrice, le foye, la ratte, & les reins, dont les quatre premieres qui sont membraneuses sont suiettes aux douleurs pongitiues & tensiues, & les trois autres aux grauatiues & pulsatiues, si nous exceptons les reins, lesquels outre les deux dernieres especes susdites, sont pareillement suiettes aux premieres, estans considerez, non en leur partie charneuse, mais en leur membraneuse, assauoir à l'entrée de l'vretere, & dans sa continuité iusques à la vessie. Les douleurs pregnan-

tes sont causées d'ordinaire de la bile, & des humeurs qui participent fort de son meslange, & se trouuent és parties membraneuses: les tensiues de la pituite, & des vents enfermez en quelque capacité de semblable composition: les grauatiues és reins, à cause de la pierre & sable qui s'y concréent, & les pulsatiues aux mesmes reins & au foye lors qu'ils sont enflammez. Il y a par fois complication de ces douleurs; de toutes lesquelles la plus cruelle est la pongitiue, comme il a desia esté dit, tant à raison d'elle mesme, que de l'humeur bilieux qui la cause, & des membranes qui en sont attaquées: ensuitte la tensiue, l'vne & l'autre desquelles se trouue és intestins, dont il est vray-semblable que parle nostre Hippocrate, plustost que de l'inflammation des visceres charneux, qui est de verité fort dangereuse, mais moins douloureuse. C'est en ces douleurs que toutes les parties du corps compatissant enuoyent pour secours leur chaleur & leur sang à celle qui est interessée, laquelle au lieu d'en profiter les tourne en son propre dommage; le tout ne seruant qu'à diminuer la chaleur naturelle, & establir l'estrangere, laquelle passant en inflamation, ainsi qu'vn grand feu, tire nourriture de toutes parts, & dépeuple l'humidité radicale qui fait subsister la premiere, laquelle se retirant peu à peu, comme dissimulant sa fuite, abandonne les parties externes dont le froid s'empare aussi tost: lesquels mal-heurs peuuent estre preuenus en examinant la cause de la douleur, recherchant la partie affectée, & y apportant le remede de bonne heure; qui est apres le prognostic, l'vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. Causée d'erysipele & inflammation des intestins, douleurs coliqueuses & nephritiques.

2. Des visceres contenus en la capacité du ventre inferieur.

3. Voire mortel, estans les parties internes suffoquées de l'abondance des humeurs qui s'y rendent comme au secours; & cependant les externes demeurent comme exposées au froid de l'air, dont elles patissent beaucoup, estans destituées des esprits qui les conseruent.

APHORISME XXVII.

Si prægnanti tenasmus superuenerit, abortus est causa.

S'il suruient vn tenesme[1] à vne femme grosse, il la fait[2] auorter.

DISCOVRS.

COMME les frequentes secousses que les arbres reçoiuent en diuerses manieres, tant par les mouuemens de lation, tels que les agitations qui viennent de l'air & des vents, que par ceux d'alteration, comme la pourriture, la carie, la gelée, & autres, font tomber les fruits auant la maturité: de mesme les mouuemens extraordinaires du corps, en l'vne & l'autre de ces manieres, font choir les fruits humains, assauoir les enfans des ventres de leurs meres, auant que la Nature ou leurs propres efforts les en détachent, assauoir au temps qu'ils y doiuent auoir leur perfection & accomplissement. Or les causes qui agissent sur l'embryon par mouuement d'alteration, sont toutes celles qui sans luy faire changer de place & mouuoir localement, le corrompent & frustrent de sa nourriture: d'icelles il y en a d'externes, comme l'odeur d'vne lampe, ou chandelle nouuellement esteinte, & d'internes, comme les maladies aiguës, & plusieurs longues, assauoir celles où les meres sont tellement dégoustées, qu'elles ne peuuent receuoir aucuns alimens, & celles dont le chile ne se peut conuertir en sang, ainsi qu'aux hydropisies, où les enfans meurent auant que de naistre, partie faute de sang propre à leur entretien, partie aussi par la froideur ou mauuaise qualité des eaux, dont le vice leur est communiqué par voisinage. Ceux de lation sont proprement les mouuemens locaux, venans de causes externes, comme les sauts, les dances, les chutes, & autres: ou des internes, tels que ceux que causent par tout le corps, les mouuemens & agitations des humeurs & des esprits en general: mais en particulier ceux de la matrice, & des intestins qui l'auoisinent de plus prés, comme l'intestin droit, sur lequel elle est posée & attachée, auec lequel consequemment elle s'émeut, mais auec violance, & frequemment quand il est attaqué d'vne maladie telle que le tenesme, où estant irrité, tant par la pituite salée qui luy est adherante, que par les vlceres & excoriations qui luy donnent vn sentiment tres-douloureux, il tasche continuellement, mais en vain, de mettre dehors la cause qui le blesse. Ce qu'il faut pareillement entendre de la dysenterie, & autres flux immoderez, ausquels outre le mouuement frequent des intestins, l'enfant est frustré de nourriture, comme aux flux chileux & hepatics, & infecté de la puanteur des matieres, dont les vapeurs transpirent iusques à la matrice, comme aux vrayes dysenteries & flux pestilenciels. Mais pour le tenesme, on peut dire, outre ce que dessus, qu'il fait auorter les femmes, en communiquant à la matrice son inflammation, laquelle il contracte auec les vlce-

res, ou luy faisant souuent changer de situation par ses frequens mouuemens, lequel changement luy estant moleste & douloureux, comme il est à tous autres visceres, l'a contraint en fin de secoüer, ainsi qu'vn fais inutile, le fruit qu'elle embrassoit estroitement auparauant. Estant donc l'auortement si ordinaire dans ce mal, il faut de bonne heure y preuoir par lauemens détersifs & anodyns, & par vn regime de vie, qui tempere & amortisse l'acrimonie des humeurs; qui est l'instruction & profit qu'outre le prognostic nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est vn mal qui precede par fois la dysenterie, & par fois y succede, dans lequel on a vne perpetuelle enuie d'aller, sans rien faire pourtant la plus part du temps, pource que la matiere qui est à ietter ne correspond pas à l'irritation de l'intestin droit, ou boyau culier, siege de ce mal; icelle n'estant autre chose qu'vne pituite salée, ou autre humeur acre adherant à l'intestin susdit, & y causant vlceres & excoriations, tesmoignées par le sang que l'on rend par fois auec quelque peu de glaire. Quelquefois ces petits vers nommez ascarides qui viennent au siege irritent cét intestin, & font vne maniere de tenesme.

2. Tant par le mouuement continuel de l'intestin, qui donne des secousses à la matrice, que par quelque serosité acre qui peut irriter son col, & l'exciter elle mesme à se trémousser; outre quoy le trauail frequent empeschant le repos abat les forces de la mere & de l'enfant, ce qui haste l'auortement.

APHORISME XXVIII.

Siue os, siue cartilago, siue neruus sectus fuerit in corpore, neque augetur, neque coalescit.

Si vn os, vn cartilage, ou vn nerf sont coupez en quelque lieu du corps, ils ne croissent ny ne se reünissent.

DISCOVRS.



ON doit employer icy le Discours que nous auons fait sur le 19. Aphorisme du 6. Liure, *où nostre Hippocrate a couché plus amplement les parties qui ne sont iamais régenerées, ny reünies, assauoir les spermatiques en general, lesquelles absolu-*

ment ne peuuent estre non seulement reproduites estans retranchées de leur tout, pource qu'en matiere de production les pieces sont taillées au ventre de la mere dés l'instant de la premiere conformation, où la semence qui contient l'idée de toutes, est employée toute entiere & sans reserue à vne seule fois, & ne peuuent aussi se reünir ny prendre accroissement ainsi qu'auparauant, à cause de leur siccité, de la penurie de matiere & debilité de leur vertu formatice, si ce n'est en la plus tendre enfance, où les choses subsistent au corps d'autre maniere: car quant à la reünion des os, & autres parties spermatiques, elle se fait aux personnes plus âgées, d'vne matiere dissemblable à celle dont ils sont produits, ainsi que nous auons écrit au susdit Aphorisme, dont l'vtilité est pareille à celle-cy, assauoir de ne point esperer de reünion aux parties spermatiques, aux personnes âgées par la premiere intention, qui est celle de la matiere semblable, mais par la seconde, assauoir la dissemblable.

Explication.

1. PAr la premiere intention de Nature, assauoir sans moyen, ou par vn moyen semblable, si ce n'est en la premiere enfance. Ce qui fait donc reünir les parties d'vn os aux personnes âgées est la nourriture qui leur aborde, laquelle se meslant auec les crasses & excremens secs de la troisiesme coction, contracte en quelque sorte la nature des parties solides, sinon en tout, du moins quant à la dureté & solidité; ce qui est plus manifeste aux os qu'aux autres parties spermatiques.



APHORISME XXIX.

Si leucophlegmatia detento fortis diarrhæa superuenerit, morbum soluit.

Si aux personnes affligées de [1] leucophlegmatie suruient vn grand [2] flux de ventre, il emporte la [3] maladie.

DISCOVRS.



C'EST chose certaine que les hydropisies confirmées, sont incurables, d'autant que pour les garir, il faudroit renoueller les hommes, qui est vn œuure de la seule Diuinité, estant impossible par les moyens humains, de passer de la priuation à

l'habitude : ce qui se feroit si le foye ayant contracté vne intemperie égale, qui abastardit en luy ses anciennes facultez, pouuoit derechef par le restablissement d'icelles, reprendre l'vsage de ses premieres fonctions. Mais pour celles qui sont encore en voye de se former, il n'y a doute qu'elles ne soient susceptibles de garison, notamment quand ce viscere n'est guere rafroidy, ou quand il est interdit, non tant par son propre vice, que par celuy des parties adjaçantes, & qui ont auec luy communication d'office ; plus facilement encore, quand la cause de son rafroidissement est externe & manifeste ; comme par exemple, pour auoir fait en vn coup grand excés de breuuage, sur tout de l'eau, dont la vertu coctrice du ventricule, des intestins, & du foye, est en vn instant eneruée par le rafroidissement qui en suruient, & la crudité, entretenuë par la presence des eaux, dont la faculté expultrice, aussi foible que la coctrice, ne peut dégager les lieux qui en sont inuestis, de sorte qu'outre les susdites, le foye en fait encore d'autres qui en font croistre la masse. Or ces lieux sont ou ceux du ventre inferieur particulierement, ou le corps vniuersellement ; si le mal est simplement au ventre inferieur, il se fait l'hydropisie ascite & tympanite : la premiere par les eaux seules, l'autre par les eaux & le vent ; si en toute l'habitude du corps se fait l'anasarque, ou leucophlegmatie, que proprement nous nommons hydropisie charneuse. Or comme ainsi soit qu'aux deux premieres especes, les eaux distillent entre le peritoine & les intestins par transcolation, ouuerture ou erosion des vaisseaux, ou de la tunique mesme qui enuelope le foye ; en celle-cy elles sont portées par les veines auec le sang, par tous les membres, où elles n'empeschent pas que les parties ne se nourrissent, mais sont cause qu'elles ne reçoiuent pas vne nourriture parfaite : de plus, elles les font grossir & enfler, cette enflure procedant en partie de ce que la grande humidité s'insinuë dans les chairs, qui estans spongieuses, la retiennent ; en partie aussi des vents que la chaleur imbecille produit aux espaces & interstices des muscles. Quelquefois en cette hydropisie le ventre est extrémement gros & tendu, au respect des autres parties qui ne s'enflent qu'apres luy, quelquefois sa grosseur est proportionnée seulement à la leur : circonstances qui nous font voir qu'il y a deux sortes d'hydropisie charneuse, l'vne primitiue, l'autre secondaire. La premiere est plus facile à garir que l'ascite & la tympanite : la seconde beaucoup plus difficile, voire tout à fait desesperée en quelque temps que ce soit, icelle n'arriuant que par le regorgement des eaux contenuës au ventre, & vn extréme rafroidissement des autres parties, lesquelles dépourueuës de la nourriture, que le foye souloit leur fournir, manquent de force à chasser & consumer les humiditez qui les molestent. Mais quant à la premiere, la fa-

cilité de sa garison vient de ce que le foye n'est que legerement rafroidy, que les parties prennent nourriture, & que l'enflure vniuerselle n'est pas d'eau ou de phlegme simple qui esleue le cuir, mais de chair & de sang meslez, dant Nature qui n'est point encore abatuë, à cause de la brieueté du mal, fait son profit & esloigne les humiditez susdites, tant par sensible transpiration, que par vne euacuation interne qui se fait quand les eaux retournent par les mesmes canaux qu'elles sont venuës, & que les chairs qui en sont trop pleines, les y vomissent, l'habitude du corps se déchargeant aux petites veines, celles-cy aux grandes iusques au foye, duquel le tout est enuoyé dans les reins, la vessie, & les intestins mesmes, & de là se forment les flux copieux, dont veut icy parler nostre Hippocrate : de la doctrine duquel outre le prognostic, nous apprendrons qu'en tel cas si Nature ne fait rien, nous essayerons d'euacuer par remedes propres les humiditez qui pechent; & qui pour croupir trop longuement feroient en fin vn mal incurable.

Explication.

1. A Sçauoir d'hydropisie charneuse, laquelle est aisément curable, pourueu que le foye ne soit gueres rafroidy, & qu'il face encore du sang, quoy que froid & aqueux, dont resulte quelque maniere d'agglutination & assimilation : car où telle hydropisie est confirmée, comme arriuant par vn insigne rafroidissement du foye, & par l'intemperie froide & hectique des autres parties, elle est tout à fait incurable, & la pire de toutes.

2. C'est à dire vne forte diarrhée, où il se fait vne ample décharge de ce phlegme és intestins; ce qu'estant, le foye & les autres parties reprennent peu à peu leur premiere vigueur, & tant l'assimilation, que la coction, que le trop d'humidité empeschoit, se font comme deuant.

3. Pourueu que ce soit au commencement du mal, & auant que les visceres soient gastez, & leur temperament alienė : car en ce cas le flux de ventre est auant-courier de la mort, dénotant vne entiere resolution des forces naturelles.

APHORISME XXX.

Quibus per diarrhæas spumosa sunt alui excrementa, iis à capite fit defluxio.

Ceux qui dans les diarrhées rendent les excremens [1] écumeux, la matiere d'iceux leur coule du [2] chef.

DISCOVRS.



L n'y a partie humide dans nos corps qui ne soit imbuë de quelque aquosité, ce qu'outre les sens, qui ne peuuent estre démentis, la raison nous persuade manifestement, attendu que le sang qui est leur legitime nourriture ne peut estre porté en aucun lieu d'iceux sans le vehicule de l'eau, de laquelle il a tousiours besoin, iusques à vne parfaite assimilation : action qui se faisant continuellement aux corps bien constituez, il suit de necessité que les parties susdites sont humectées perpetuellement : humectation qui outre l'vsage susdit leur est tellement fructueuse, qu'elle retarde la dissipation de leur substance, seruant d'obstacle aux causes exterieures, & de frein à la chaleur interieure qui semble tendre sans cesse au dépeuplement du corps qu'elle anime. Mais comme il n'est pas besoin pour faire l'assimilation & nourriture d'vne humidité si ample que pour charier le sang ; aussi les eaux luy ayans fait cét office, refluent presque toutes au foye, pour estre mises dehors par les vrines & les selles aucune fois, sans ce qui demeure & s'exhale en sueurs, trainans ensemble auec elles vne partie des superfluitez de la masse humorale, entr'autres des glaires, qui sont des restes de la pituite naturelle, laquelle tant pour sa froideur que pour sa quantité, dont elle excede apres le sang les autres humeurs, produit aussi plus d'excremens qu'eux : d'où nous deuons inferer que les parties plus froides, & qui conformément à leur nature se nourrissent plus de cét humeur que d'autre, sont celles où s'en trouue plus d'abondance, sur tout lors qu'estans grosses & massiues elles ont besoin d'vn aliment conforme à leur amplitude. Ces conditions se trouuent toutes au cerueau, dont la grosseur est si manifeste, qu'il ne faut que des yeux pour la connoistre : & pour la nourriture, sa blancheur est vn indice assez suffisant du sang dont il se nourrit, assauoir du pituiteux, ce que

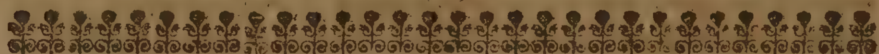
confirme la multitude de ses excremens, qui tiennent presque tous de la blancheur susdite; & quant à la consistance, estans en partie glaireux, & en partie aqueux; assauoir les glaireux, comme la propre nourriture du cerueau, & les aqueux, tant des humiditez vaporeuses qui luy viennent des visceres, que d'vne partie de celles du sang qui sert à le nourrir: lesquelles ne refluent pas aisément des vaisseaux qui les ont portées ainsi qu'aux autres parties, tant pource que les veines n'entrent pas profondément en ce corps moëlleux, qu'à cause de sa spongiosité qui retient ensemble le sang & l'eau, laquelle en sa contraction elle exprime & chasse plus facilement, aidée qu'elle est du poids elementaire d'icelle; tant aux conduits des narines, & du palaist, que dans les vaisseaux susdits dont elle l'a receuë. Et quoy que pour l'ordinaire, ce qui est plus visqueux aux excremens du cerueau, distille dans les narines, & que ce qui est plus aqueux descende dans la bouche, il y a toutefois tousiours meslange & confusion des deux, & comme le conduit de la bouche est le plus droit & commode; c'est aussi où il en tombe plus grande quantité, laquelle est telle par fois, comme nous voyons aux grands rheumes, qu'à peine telles personnes ont du gosier assez pour receuoir la matiere qui leur ycoule, laquelle estant comme precipitée dans le ventricule & intestins, se forme facilement en écume, qui est celle que l'on voit paroistre dans les excremens. Or deux choses aident à faire cette écume, assauoir la viscosité des propres excremens du cerueau, meslée auec l'aquosité, laquelle la dilayant, est cause qu'elle s'enfle & reçoit les vents plus facilement: l'autre est la forte & soudaine precipitation desdites matieres, au moyen de laquelle elles conçoiuent de la chaleur à mesure de leur mouuement, qui sert de cause efficiente aux vents qui s'y engendrent, lesquels exactement meslez auec elles produisent l'écume: precipitation & mouuement si necessaire à cét effet, que jaçoit qu'aucunefois les veines se déchargent de semblable matiere aux intestins, comme il arriue, non rarement aux hydropisies charneuses, ainsi que l'Aphorisme precedant nous a monstré: toutefois les excremens, quoy que froids & pituiteux, n'ont pas cette forme écumeuse, pour n'auoir vne soudaine & precipitée décharge. Ie sçay que d'ailleurs on peut ietter par bas quelques matieres écumeuses qui s'engendrent au ventricule & intestins mesmes, mais elles ne sont pas copieuses comme du cerueau, & ne causeront point de flux de ventre, du moins qui soit de durée, comme l'entend nostre Hippocrate en cét Aphorisme, qui est comme vn membre & dépendance du precedant: de la doctrine duquel nous deuons apprendre que semblables flux deuenans importuns, il ne faut point seulement regarder à la partie affectée, assauoir

le ventre, mais aussi à celle qui enuoye, i'entens le cerueau, en divertissant ses humiditez par d'autres & plus commodes voyes.

Explication.

1. LOrs que la matiere pituiteuse estant de consistance moyenne entre l'épois & le liquide, est fortement agitée, d'où s'engendrent des vents que telle matiere est propre à receuoir.

2. D'autant que celle qui coule par les veines, & se décharge dans les intestins ne vient que doucement & lentement, ce qui ne peut causer des vents: là où celle du cerueau est comme precipitée & chassée de violance en ces lieux, & en abondance. Or est-il que ce fort mouuement engendre vne chaleur extraordinaire, laquelle iointe à la viscosité de la pituite fait des vents & de l'écume.



APHORISME XXXI.

Quibus per febres in vrinis sedimenta crassiorem farinam referunt, longam inualetudinem fore significant.

Quand aux fievreux les hypostases [1] des vrines [2] ressemblent à de la farine grossierement [3] mouluë, elles tesmoignent que la maladie sera [4] longue.

DISCOVRS.

IL ne se trouue guere de maladies plus ennemies de nostre vie que les fievres, vû que les autres qui nous trauersent vont presque tousiours auec elles de compagnie, voire souz leur escorte, estans grande partie d'icelles accidans qui sont de leur dépendance, lesquels d'eux mesmes estans incapables de nous nuire, ne nous font tort que par leur entremise: verité si peu contredisable, qu'aucuns en sa faueur, ont auancé cette proposition, qu'il estoit impossible de mourir sans fievre, mesme aux morts soudaines & impreueuës, voire par les causes externes & violantes: cause pour laquelle si iamais les Medecins anciens & modernes ont peiné dans la recherche des maladies & de leurs causes, ç'a esté principalement des fievres, desquelles ils se sont estudiez de découurir la nature par toute sorte de signes, dont les plus certains se tirent de l'attouchement du poulce, & de l'inspection des vrines. Les

prémiers ont esté negligez de nostre Hippocrate, incité en cela de quelques vns qui voyans l'inconstance & varieté du poux en la santé, ont eu peine de croire que l'on peust s'y fier en maladie : mais les derniers ont esté soigneusement & curieusement examinez, comme il appert icy & ailleurs. Or l'vrine n'est autre chose que la portion aqueuse que nous auons dit au Discours precedant estre le vehicule du sang, laquelle apres cette fonction retourne sur ses brisées ayant meslé auec elle vne portion de la serosité de chaque humeur, le tout constituant vn corps vniforme en apparence : mais en effet composé de parties dissemblables, & souuent d'autres choses estranges, qui sont excremens des parties qui passent auec lesdites serositez, se mesle auec le sang destiné à la nourriture des reins, & passe en iceux par les veines emulgentes, de là dans les vreteres, & coule dans la vessie pour estre mis dehors en temps & lieu. Or ayant fait au sang l'office que dessus, & séjourné quelque temps aux parties auec luy, elle reçoit sans doute quelque impression de leurs bonnes ou mauuaises qualitez: mais sur tout elle tesmoigne le vice qui est en la masse humorale, lequel on considere en quatre manieres, assauoir par sa quantité, sa qualité, sa consistance, & par les choses qu'elle contient. Quant à sa quantité, il faut prendre garde si elle correspond à ce que le malade boit, car si elle peche en l'vn ou l'autre excés, assauoir de peu ou de trop, elle est défectueuse, témoignant au premier la retention des eaux, & au second vne intemperie chaude & seche des parties en general, qui absorbe toute l'humidité qui reste de leur nourriture, si ce n'est qu'il arriue des sueurs, où en particulier l'intemperie chaude des reins attirans de toutes parts les serositez qui conseruent les humeurs, & empeschent qu'ils ne bruslent & se sechent en leurs propres canaux. La qualité se considere à la couleur, comme jaune, blanche, noire, verte, & autres, & à l'odeur forte, foible, douce, ou puante : aucuns y ont adiousté le goust, cela est bon pour ceux qui en veulent faire l'experience, ce qu'aucun Medecin honneste & bien conditionné ne fera, jaçoit que certains l'ayent imputé à Galien d'en auoir fait essay, ce qui est faux, puis que luy-mesme preuient assez leur calomnie en ses écrits par le dédain qu'il tesmoigne contre ceux qui en vsent de la sorte, vû que mesme il a en horreur ceux qui en vsent pour medicamens exterieurs, pouuans en auoir en main d'aussi certains, & plus honnestes. Quant à la consistance, nous appellons les vrines minces ou époisses, claires ou troubles, suiuant l'obstruction ou meabilité des voyes, la coction ou la crudité; & finalement l'on a égard aux choses contenuës dans l'vrine, lesquelles luy sont propres ou estrangeres. Les propres sont trois, assauoir la couronne, le nuage, & la residance, vulgairement hypostase, lesquelles ne different que de situation,

estant l'vne au haut de l'vrinal, l'autre au milieu, la derniere au fond, & leur matiere estant vne & pareille, assauoir aux personnes saines la portion plus cruë de l'aliment, restée de la troisiesme coction, & aux malades vne portion de la matiere qui cause la maladie : les estrangeres sont toute sorte de corps qui passent ordinairement en l'vrine comme des grumeaux de sang, du sable, des filamens, du pus, & autres que l'on iugeroit estre du son ou de la farine grossierement moulue, desquelles dernieres il est icy question. Or telles vrines se considerent ou aux fievres longues, comme celles qu'entretient vn humeur phlegmatic ou melancolic, ou aux aiguës seulement, ausquelles elles sont d'vn sinistre iugement, & les forces estans basses dénotent vne mort prompte & infaillible, si notamment il s'y rencontre vn autre signe, qui est la froideur des extremitez : mais où les corps sont robustes & bien armez contre le mal, elles signifient la longueur seulement, ce qui arriue quand les fievres de simplement aiguës, deuiennent aiguës de décheance, comme nous appellons; les malades ayans beaucoup de peine à se remettre apres qu'vne extréme ardeur de fievre a rosty les parties plus époisses du sang, enleué la superficie des tuniques des veines, & consumé la chair nouuellement concreée & assimilée aux parties: dans lequel desordre la chaleur naturelle perd beaucoup de sa vigueur, de sorte que si l'on ne meurt, il faut estre long temps à recouurer la santé : & quant à celles qui sont causées d'humiditez terrestres, froides & mal-aisées à échauffer, il faut longue suite de iours auant que les forces en viennent à bout, & que la chaleur naturelle maistrise telles qualitez ses ennemies. Partant en ces fievres longues & de matiere cruë, il faut vser de remedes qui les cuisent, attenuënt & subtilient, & aux autres causées d'adustion de sang, de ceux qui temperent & rafraichissent; qui est outre le prognostic l'vtilité qu'il faudra tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. PAr lequel nom l'on peut entendre toutes choses contenuës aux vrines, soit au sommet, au milieu, ou au fond, qui est la vraye hypostase dont les loüables conditions sont d'estre blanche, égale, & non diuisée.

2. Desquelles la matiere estant la portion aqueuse qui a porté le sang par tout, retient la qualité du mesme sang, & des parties dont elle part.

3. Telles vrines sont mauuaises, & pires encore celles où il paroist comme des écailles.

4. Assauoir aux fievres naturellement longues, comme celles qui procedent d'humeurs froids & terrestres, ausquelles telles vrines prognostiquent vne longueur extraordinaire, & en celles qui sont aiguës de décheance, les forces estans bonnes : car aux vrayement aiguës elles sont signes de mort, attendu la difficulté qui est en la coction de telles matieres, autour desquelles est requis vn long temps, que les forces opprimées ne peuuent attendre.



APHORISME XXXII.

Quibus in vrini biliosa sedimenta, sed suprà tenuia apparuerint, acutum morbum significant.

Ceux qui ont des sedimens [1] bilieux minces vers le [2] haut, paroissent auoir vne maladie [3] aiguë.

DISCOVRS.

IAçoit *que l'hypostase de l'vrine soit proprement sa portion plus terrestre & cruë, qui se range au fond de l'vrinal, neantmoins on donne souuent le mesme nom à ce qui est suspendu, ou qui nage sur le haut d'icelle; ces trois choses estans de pareille matiere, qui ne differe que de situation, comme nous auons dit au Discours precedant : & c'est en ce sens qu'il faut interpreter le dire de nostre Hippocrate, que les sedimens bilieux qui sont minces vers le haut signifient vne maladie aiguë. Or on interprete communément cét Aphorisme en tel sens, que l'on diuise l'hypostase en deux parties, dont l'vne est la base, qui est la plus ample, & l'autre la sommité fort mince & deliée; la base de couleur iaune comme la bile, la pointe de couleur d'eau : celle-cy marque de froideur, l'autre d'vne chaleur extréme, ce qui est difficilement conceuable comme deux choses contraires peuuent ensemble constituer vn mesme suiet : & de plus, ce qui est chaud demeurer au fond, & ce qui est froid tenir le haut, vû que la chaleur deuroit rendre la partie où elle habite plus legere que celle où demeure son contraire. Dauantage, comme le prognostic de cet Aphorisme bute principalement à cette portion qui est mince, partant aqueuse & cruë, suiuant le sentiment des Interpretes, fondez sur Hippocrate qui prend souuent le mot de mince pour crud, il semble que nostre Mai-*

stre susdit se soit extremement equiuoqué contre son ordinaire, vû que la crudité tesmoigne plustost vne maladie chronique qu'vne fievre aiguë, aussi Galien a peine d'en declarer son sentiment, fondé sur sa longue experience, attendu qu'il dit n'auoir iamais vû d'vrine dont le fond fust bilieux, & le dessus aqueux: car en effet c'est chose contre nature que le feu, representé par la bile, soit au dessouz de l'eau; partant le mesme escrit, que non sans raison quelques Interpretes par le mot de dessus, n'ont pas entendu le lieu de l'hypostase susdite, mais le temps, comme s'ils eussent voulu dire que les vrines minces du commencement & deuenuës bilieuses en apres, signifient que la maladie est aiguë, qui est prendre Hippocrate trop loing de la lettre. Il vaut donc mieux entendre son dire, non des sedimens ou hypostases cruës, mais de celles qui sont deliées, & tellement subtiles qu'il est mal-aisé de les apperceuoir, & ce à cause de l'humeur qui les domine, nâgeans plustost dessus, ou se balançant au milieu, que de demeurer assises au fond de l'vrinal; la moindre apparance desquelles est suffisante de tesmoigner la coction aux fieures aiguës, que Galien parlant des crises, dit en termes exprés se iuger & finir sans hypostase, c'est à dire sans qu'il soit necessaire que la portion plus cruë de la matiere maladiue paroissant en l'vrine se place au fond, estant suffisant qu'elle paroisse sur le haut, ou bien au milieu, pour faire differer l'vrine qui tesmoigne coction, de celle qui est toute cruë, non par la simple teinture iaune ou rousse, mais par quelque chose contenuë; attendu qu'il se trouue des vrines auec telles couleurs, lesquelles sont aussi cruës que des blanches, les ayans acquises, non par coction, mais par meslange de bile, comme qui taindroit de l'eau auec de l'ocre ou du safran. Voila donc la vraye interpretation de cét Aphorisme; de la doctrine duquel nous apprenons à connoistre la qualité des fievres par l'inspection des vrines, & des choses y contenuës.

Explication.

1. SVivant la couleur de l'humeur qui entretient la fievre.
2. Ce qu'il faut entendre non de la vraye hypostase, le propre de laquelle est de demeurer au fond, signifiant par là que Nature est maistresse, & a dompté la maladie, pourueu qu'elle ait les autres conditions requises: mais des choses contenuës au milieu, ou au sommet de l'vrine, qui sont de mesme matiere que la susdite, ce qui est par fois tellement impenetrable qu'il faut auoir des yeux bien perçans.

3. Et d'autant plus que l'hypostase paroist moins, laquelle en effet doit estre blanche, polie, & égale, quand la matiere est venuë à parfaite coction, entre lesquelles qualitez on ne peut aperceuoir la blancheur, pource que la couleur iaune de l'vrine la dérobe aux yeux, ce qu'elle ne peut faire quand l'hypostase est époisse & compacte, comme aux maladies moins bilieuses.



APHORISME XXXIII.

Quibus diuersæ sunt vrinæ, iis vehemens fit in corpore turbatio.

Ceux qui ont les vrines [1] diuisées tesmoignent souffrir au corps vne forte [2] agitation.

DISCOVRS.

SOIT que cét Aphorisme doiue s'entendre de la liqueur ou corps de l'vrine, soit des choses qu'elle contient, il est certain que quand l'inegalité s'y reconnoist, iamais la chaleur naturelle n'est la maistresse absoluë, mais la maladiue & l'estrangere luy soustrait grande partie de son empire, & souuent à la longue la supplante & déboute de son authorité: car Nature qui est impatiente des grandes alterations, ne peut subsister en son entier, où non seulement elles sont telles, mais quand elles sont des plus frequentes & soudaines, comme il est à iuger qu'elles se trouuent aux humeurs toutes & quantes fois que les vrines sont diuerses & changeantes. Or les choses contenuës aux vrines sont de deux sortes, dont les vnes leur sont propres, comme les hypostases, nuages & suspensions, les autres estrangeres, comme le sable, le sang, le pus, & autres, desquelles celles-cy tesmoignent les affections & maladies particulieres des lieux dont elles procedent, non celles du corps en general. Mais quant aux autres elles declarent l'estat des humeurs, consequemment des parties qui en sont nourries, & on les iuge d'autant plus vicieuses, que plus elles sont esloignées des conditions des bonnes hypostases, telles que l'égalité, la blancheur & transparence, comme si elles sont noires, obscures, inegales & diuisées. Pour ce qui regarde le corps & substance de l'vrine, son inegalité se considere à la qualité ou à la quantité, quant à la derniere, comme il y a deux sortes de quantitez, l'vne continuë, l'autre discrete ou diuisée; cecy ne se peut entendre de la premiere, mais de la

derniere seulement, assauoir de diuerses sortes d'euacuations d'vrine qui s'entretiennent, les vnes estans bilieuses, les autres non, & ayant entre elles, quant à cét égard, beaucoup de dissemblance: mais cela est fort peu considerable pour le prognostic, vû les causes qui peuuent haster ou retarder l'vrine, dont beaucoup se trouuent qui sont indifferantes pour la santé. Le principal de celuy-cy est à la qualité souz laquelle tombent les couleurs, les odeurs, la consistance, la coction & la crudité. Si donc on voit vne vrine tantost cuite, tantost cruë, c'est signe que la Nature & la maladie sont victorieuses chacune à son tour, & qu'il y a grande resistance du costé de la matiere. Quant à la consistance, les mesmes par fois sont claires, la chaleur naturelle ayant emporté la victoire; par fois troubles, la mesme succombant aussi tost; ainsi pour la couleur, tantost elle paroist jaune comme vn citron, qui est la vraye & plus naturelle, tantost blanche & sans couleur, comme de l'eau qui sont les pires de toutes: aucunefois parmy cela se voyent quelques couleurs & consistances moyennes; les odeurs se considerent aussi, leur plus ou moins de puanteur, declarans les degrez de la pourriture qui est aux humeurs. Sur tous lesquels signes on ne peut asseoir iugement de mort, de longueur de maladie, ou de santé, qui soit certain pour n'estre aucun d'iceux de durée, & l'on ne peut iuger autre chose, sinon que la Nature est extrémement angoissée, & d'autant plus que les changemens susdits sont diuers & frequens. Partant, soit que l'égalité se voye dans l'vrine, ou aux choses contenuës, nous deuons declarer que Nature est pressée de la multitude & diuersité des causes maladiues, & consequemment predire la mort ou la difficulté de la garison, suiuant la resistance que Nature peut prester au milieu de telle & si grande confusion; qui est le profit qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire de diuerses couleurs en mesme temps, qui sont marques de diuersité d'humeurs qui pechent, ou qui à diuers temps se suiuans de prés ne gardent pas vne mesme consistance, estant tantost époisse, tantost aqueuse, tantost cuite, tantost cruë, tantost trouble, tantost claire, & ne gardant aucune égalité parmy ces qualitez. Cecy se peut aussi fort bien entendre des hypostases, nuages & suspensions, esquelles telle diuision n'est pas rare comme dans la liqueur, mais coustumiere & ordinaire.

2. Qui montre que Nature est extremement oppressée, & que

que ses actions ne vont pas de droit fil, estans interrompuës par la presence & continuel mouuement des causes maladiues, qui font leur principal rauage dans les veines, agitans le sang & les autres humeurs, laquelle agitation estaint & dissipe les esprits.



APHORISME XXXIV.

Quibus in vrinis bullæ innatant, nephritim, & longam fore inualetudinem significant.

Quand on voit nâger sur l'vrine de petites [1] bouteilles, c'est signe de douleurs de [2] reins, & de longue [3] maladie.

DISCOVRS.

QVAND l'intemperie froide du corps cause l'amas de l'humeur phlegmatic aux veines, & que grande partie d'iceluy se meslant auec l'aquosité qui sert de matiere à l'vrine, prend mesme chemin que celle du foye aux veines emulgentes, & de là aux reins & à la vessie, plusieurs choses sont à craindre pour ces parties, deux notamment, assauoir l'obstruction & l'intemperie froide, la premiere à cause de la quantité du phlegme susdit, lequel se diuisant malaisément ne trouue pas vn passage si facile que s'il pouuoit estre separé en plusieurs parcelles, comme aussi à cause de sa viscosité, laquelle croissant à mesure du temps qu'il y seiourne, fait qu'il s'attache plus opiniastrement à ces parties. La seconde à raison de la qualité naturelle du mesme humeur, laquelle iointe à celle de l'vrine qui est pareille, l'imprime aux mesmes parties par la longueur & durée de son seiour, qui est le moindre mal: mais le plus grand est qu'acquerant par longue demeure vne qualité maligne & acrimonieuse, elle ronge & vlcere les mesmes parties auec lesquelles elle a de la familiarité, quand elle demeure dans ses bornes ordinaires. De plus, la mesme intemperie estant fortement imprimée aux susdites parties, elles deuiennent engourdies, & comme insensibles aux choses qui les blessent, de maniere que leurs facultez expultrices en sont affoiblies de plus de moitié, ce qui fait qu'estans ainsi enervées elles conuertissent la plus part de leur nourriture en semblables excremens, dont les obstructions sont augmentées, & la matiere disposée pour former des pier-

res à la moindre occasion qui s'en presentera. Adioustons que comme le propre du chaud est d'ouurir & dilater, ainsi celuy du froid est de fermer & resserrer: ce qu'estant les matieres cruës n'ayans point d'issuë bouchent & estrecissent les voyes de plus en plus. Ie sçay que l'on me pourra dire que pour engendrer les pierres, il ne suffit pas d'auoir de la matiere seulement, mais qu'il faut la mettre en œuure, ce qui ne se fait que par l'action de la chaleur, laquelle estant hebetée, il n'y a rien à craindre de cette part. A quoy ie respons que la chaleur n'est pas la seule cause efficiente de la pierre, vû que dans la vessie, partie froide, il s'en forme, ou du moins il y en a qui tous les iours y prennent accroissement: ce qui se fait tant par la faculté pierifiante, par laquelle vn calcul si petit qu'il soit a vertu de changer en substance pareille à la sienne, toute la matiere phlegmatique qui luy adhere prochainement; que par la pourriture & chaleur estrangere que contracte la mesme matiere par son séiour trop long, qui fait que les parties plus minces & subtiles s'exhalant, les plus terrestres demeurent & acquierent dureté, non tant par force de chaleur, que par priuation d'humidité, laquelle estant épuisée, ce qui est terrestre reprend de luy mesme sa naturelle qualité: & quant au rudiment ou commencement de calcul, que la plus part des Autheurs tient estre vn effet de l'extréme chaleur des reins; ie respons que cela n'est pas tousiours vray, non plus que ce qui est cy-dessus, vû que par la confession de tous les Medecins cette insigne chaleur ne se trouue point aux reins des petits enfans, à cause de leur grande humidité, ausquels neantmoins on voit souuent des pierres entierement formées: & de plus sans mettre en jeu la vessie, il s'en rencontre non rarement en des parties plus froides que les reins, comme aux conduits des poulmons, aux iointures, & au cerueau mesme, voire aux corps entierement rafroidis, tels qu'en l'extréme vieillesse, & âge décrepit. L'intemperie froide des reins est donc aussi bien à craindre, & plus que la chaude, puis qu'elle peut causer le calcul aussi bien qu'elle, & de plus augmenter & multiplier les obstructions, qui aident beaucoup à le former. Dauantage, la longueur de la garison, importune en toute maladie, est icy à craindre extrémement, le froid ennemy des œuures de Nature, empeschant qu'elle ne se roidisse à bon esciant contre le mal. Ces intemperies, obstructions & foiblesse de Nature, sont declarées par la crudité des vrines; par fois de celles qui sont purement aqueuses, lesquelles peuuent aussi tesmoigner vne forte obstruction, par fois aussi de celles qui ont du phlegme abondamment meslé, lequel ayant à toute peine trauersé les arteres, coule finalement en la

vesie; où estant échauffé, non d'vne chaleur puissante, mais foible, & qui comme vn soleil d'Hyuer ne peut dissiper les matieres qu'elle suscite, il se forme quelques bubes, lesquelles suiuant la nature de l'air qu'elles contiennent, surnagent en l'vrinal, & plus elles tardent à se dissiper, plus elles tesmoignent de difficulté à corriger l'intemperie & déboucher les obstructions des parties, dont l'vrine procede. C'est pourquoy à la veuë de tels signes, il faut trauailler serieusement à la correction de l'intemperie froide des reins, & oster leurs obstructions par remedes conuenables; qui est apres le prognostic le profit que l'on peut tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. PAr l'action d'vne chaleur debile sur vne matiere phlegmatique & visqueuse, meslée parmy l'vrine.

2. Rafroidis & bouchez d'vne pituite excrementeuse & surabondante.

3. Tant pource que les reins qui de nature sont chauds, ont contracté vne intemperie contraire à la leur, qu'à cause que telles matieres visqueuses sont rebelles à la coction, & ne peuuent estre alterées qu'auec vn fort long temps.



APHORISME XXXV.

Quibus in vrina adipalis superficies est & conferta, iis nephriticum & acutum morbum adesse significat.

Quand l'vrine est abondamment couuerte de [1] graisse, elle signifie [2] douleurs de reins & maladies [3] aiguës.

DISCOVRS.



OMME l'intemperie froide des reins est à craindre pour la longueur des maladies & infirmitez qu'elle traine auec elle; de mesme celle qui est chaude est à redouter pour leur violance & soudaincté. Par cette intemperie chaude ie n'entens pas vn leger excés du temperament ordinaire des reins, mais auec Hippocrate celuy qui passe de beaucoup la commune intemperie, & est non seulement capable de fondre la graisse qui reuest ces visceres exterieurement, laquelle est extremement dure & terrestre, partant mal-aisée à liquefier: mais aussi de l'attirer iusques dans leurs seins & cauitez, pour la faire passer auec l'vrine dans la vesie; ce qui doit arriuer de la sorte, atten-

du que le dedans en est entierement dépourueu. De là viennent les vrines graisseuses dont est icy parlé, lesquelles ne peuuent deuenir telles sans vne douleur extresme des reins, & fievre continuë qui accõpagne tousiours leurs inflammations. Or comme l'vrine n'est pas excrement des reins simplemẽt, mais de toutes les parties humides en general, estant faite de la portion plus aqueuse de l'aliment (i'entens le breuuage) & de la serosité des hümeurs comme nous auons declaré autre part, & qu'en toutes, ou la plus part de ces parties il y a de la graisse, il se peut faire, comme il se fait de verité, que la fievre qui est maladie vniuerselle, estant en vn corps, deuienne tellement violante qu'elle tienne lieu d'vn feu ardant, qui fait couler cette graisse auec les vrines susdites, de sorte qu'elle ne fera pas non plus qu'elles vne simple décharge des reins, & ainsi ce signe sera faillible pour démonstrer que les reins sont affligez sur toute autre partie, & que la graisse qui coule prouient d'eux, & non d'autre lieu. A quoy ie responds qu'il y a trois sortes d'vrine huileuses. La premiere en laquelle la graisse est estenduë comme vne toile d'araignée qui procede de la consomption & colliquation des parties solides, à la veuë de laquelle on doit asseurément predire vne fievre hectique & marasme incurable, si ce n'est que le mal present, assauoir la fievre continuë & maligne, où telle vrine commence, emporte le malade auparauant : on peut aussi nommer cette vrine plustost visqueuse que grasse, estant la matiere qui luy surnage beaucoup plus adherante & gluante qu'elle n'est huileuse & coulante. La seconde, où la graisse paroist comme par estoiles sur l'vrine, ainsi comme si l'on y auoit épanché des gouttes d'huile, & ne s'y fige iamais : telle est celle qui procede non comme la premiere de l'écoulement de l'humidité radicale, & substance des parties, mais de la graisse simplement, la perte de laquelle n'importe en rien pour la santé, voire par fois luy est necessaire quand son abondance pese tellement au corps qu'elle empesche le trauail & l'exercice, qui dissipent les excremens, & rendent la vie plus douce. Or est-il que telle graisse venant de loin, & à mesure que la chaleur la détache, elle ne distille que goute à goute, & par la longueur du chemin dépose toute sa terrestrité, de maniere que ce qui reste & surnage en l'vrine estant tout aërien ne se fige point. La troisiesme est celle où la graisse paroist en quantité plus ample qu'au reste, non si huileuse que la seconde, ny si visqueuse que la premiere, mais tenant vne moyenne consistance. La cause pourquoy elle est plus copreuse & moins huileuse, est la brieueté du chemin, & l'abondance de l'eau qui l'accompagne, & qui fait qu'elle vient toute, & ne peut adherer aux lieux par où elle passe, & y laisser vne partie de sa terrestrité. De ces trois

sortes d'vrines les deux premieres se voyent assez souuent, mais la derniere rarement: la raison qui s'en peut donner est à mon auis que l'abondance des eaux empesche l'actiuité de la chaleur des reins, estant leur propre, quoy que chauds, d'esteindre le feu quelque part qu'il soit logé, aussi bien aux corps des animaux, comme aux choses externes & inanimées, voire plustost encore, n'estant pas l'actiuité du feu telle en ceux-là comme en ceux-cy. De plus, pour rendre les vrines grasses par la colliquation de la graisse des reins, il faut qu'elle soit attirée du dehors au dedans: or est-il que l'humidité dont les reins sont tousiours lauez empesche cette attraction, entant qu'elle emouce la chaleur qui seule la peut faire: ioint que ce qui facilite la susdite attraction manque aux reins, assauoir les fibres dont ils sont dépourueus. Quand donc tel accidant arriue il le faut mettre au nombre des choses rares qui se voyent en la Medecine, & croire que la Nature est alors bien frustrée de son intention puisque la graisse dont elle a couuert les reins, afin d'entretenir leur chaleur de peur qu'elle ne soit estoufée de l'abondance des eaux qui y passent, sert à autre fin, qui tourne à son dommage, assauoir d'accroistre l'intemperie chaude des mesmes reins apres qu'elle est allumée & tirée dedans par la chaleur estrangere & fievreuse: que si cela arriue, comme cela peut, puisque Hippocrate n'a rien escrit que de veritable, & que de ce qu'il a vû; il faut vser de grands rafraichissemens, tant exterieurement qu'interieurement; qui est outre le prognostic le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. IL y a deux sortes de graisse, l'vne ainsi proprement appellée, laquelle se fond aisément, & estant fonduë se fige difficilement: l'autre se nomme proprement suif, qui se fond difficilement, & se fige facilement, estant plustost terrestre qu'aërien, comme l'autre est plus aërien que terrestre. Ces deux sortes se trouuent en diuerses parties des animaux: exemple de la premiere autour des yeux, & de la seconde autour des reins. De plus, il y a des animaux qui n'ont presque que du suif, comme les moutons; d'autres de la vraye graisse, comme les porcs.

2. La graisse des reins se connoist par deux signes; assauoir par l'abondance, qui excede de beaucoup celle qui prouient des autres parties: & par la facilité de sa fixation.

3. Comme les fieures continuës causées de l'inflammation & excessiue douleur de ces parties.

APHORISME XXXVI.

Si quibus verò è renibus laborantibus, præter suprà dicta signa, dolores etiam circa spinæ musculos fiant, si quidem ad loca exteriora sentiantur, extrinsecus abscessum quoque fore expecta: si verò ad interiora magis vergant, abscessum etiam intrinsecus futurum potius sperandum est.

Si à ceux qui ont mal aux [1] reins, outre les signes [2] susdits arriuent douleurs enuiron les muscles de [3] l'espine: si on les sent exterieurement il faut attendre vn abscés en [4] dehors. Mais si l'on souffre dauantage interieurement on doit croire qu'il se fera plustost au [5] dedans.

DISCOVRS.

SOIT que les maladies aiguës des reins au lieu de cesser, quittent seulement leur violance, & dégenerent en la nature des longues, ou que celles-cy continuant d'vn pareil air, trauaillent les malades vn grand espace de temps: il est certain qu'en vne telle durée les parties affligées s'éneruent & affoiblissent merueilleusement, & cette foiblesse cause souuent des abscés aux mesmes lieux, & en ceux de leur voisinage, tant pource que les excremens des autres parties y dériuent par vne naturelle inclination, qui fait décharger les fortes sur les foibles, que par l'inhabilité du membre affligé à conuertir en bon suc toute la nourriture qui luy aborde: dauantage, la douleur prouenant de la matiere puante qui fait extension & componction, cause souuent attractions nouuelles, dont le mal prend accroissement. C'est de la maniere que naissent les abscés aux reins & regions voisines, comme les muscles de l'espine, qui sont de deux sortes, les vns exterieurs immediatement souz le cuir & les pannicules courans le long d'icelle: les autres interieurs, couurans seulement les vertebres des lombes, au dessous desquelles les reins sont situez. La qualité de la douleur & des parties affectées découure le lieu du mal: car s'il est aux reins, on sent plustost vne pesanteur qu'vne douleur, estant cette partie presque insensible: & quant à la matiere des abscés elle s'euacuë plustost interieurement qu'exterieurement, assauoir la pluspart par les vrines, l'acrimonie desquelles iointe à celle du pus, luy ouure le chemin comme le plus facile & moins dangereux. Il n'en va pas de mesme aux abscés qui se forment aux muscles lombaires, lesquels on sent par vne douleur tensiue & pongitiue, à cause des fibres & membranes, auf-

quelles elle est communiquée : que s'il abscés vient aux chairs superficielles, il est fort douloureux au toucher ; s'il est plus profond, la partie supporte l'attouchement des doigts auec plus de facilité, & ne sent la douleur forte, sinon quand on la presse : & quant à l'euacuation de la matiere peccante, il est tousiours plus expediant qu'elle soit du dedans au dehors, que du dehors au dedans, crainte qu'elle ne blesse les parties interieures, notamment la moëlle de l'espine, apres auoir carié les vertebres, comme i'ay vû quelquefois. Or non seulement aux douleurs & maladies des reins, se forment des abscés en ces regions ; ainsi aussi par fois à l'issuë des fievres, tant longues qu'aiguës, à raison de la situation des malades, dont beaucoup sont contrains d'estre couchez perpetuellement sur le dos, estant icelle la plus facile & moins penible de toutes, mais qui cause de grandes incommoditez en suite, vû qu'en telle posture, la partie s'échauffe & les reins aussi par communication ; de maniere que plusieurs sans autre cause deuiennent nephritics, amassans du sable & des pierres, lesquels auparauant n'auoient point senty aucun mes-aise de cette part. De la chaleur se fait attraction à la partie, & mesme les humeurs y affluënt de leur propre poids, à cause de son assiette : & ce qui est à craindre c'est que la partie contracte par fois gangrene & pourriture, soit que les humeurs malins y abordent par les moyens susdits, soit que la malice se contracte au mesme lieu par vne chaleur putredinale, lors que la naturelle manque d'air & de rafaichissement ; ce qui arriue principalement à la base & extremité de l'espine à l'endroit de l'os sacré, & du croupion, où la matiere se descharge des muscles lombaires, estant souuent precedée de grandes douleurs, que d'abord on iugeroit nephritiques. Partant où tels accidans arriuent, il y faut aduiser de prés, afin de discerner tant par la situation, que par l'espece de la douleur, quelle est la partie affligée, & la qualité du mal, afin de faire les remedes conuenables suiuant telles indications ; qui est outre la prediction l'vtilité que l'on recueillera de cét Aphorisme.

Explication.

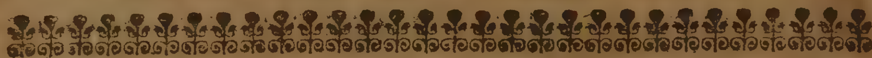
1. Tant aux reins qu'aux muscles lombaires qui continuënt sans intermission.

2. Assauoir les vrines grasses & huileuses aux maladies aiguës, & des bubes & bouteilles comme de l'écume aux longues.

3. Soit que la matiere s'y transporte des reins, soit que la douleur d'iceux leur estant communiquée, il leur en aborde d'autre part par attraction, ou par enuoy des parties superieures.

4. Suiuant le mouuement de la matiere qui cherche sortie par l'endroit le plus prochain.

5. La matiere se concentrant, & minutant son passage par le dedans, ce qui fait carier les vertebres, pourrir leurs ligamens, & les nerfs qui se glissent le long d'icelles. Partant encore que cela se fasse de la sorte, il faut croire que c'est contre nature, & consequemment tascher par les remedes attractifs d'euoquer au dehors la matiere susdite: si ce n'est qu'elle soit aux reins mesmes, où estant il est vtile qu'elle s'euacuë par les propres conduits de l'vrine.



APHORISME XXXVII.

Qui sanguinem vomunt, si sine febre accidat, salutare est: si cum febre, malum. Curatio verò refrigerandi & adstringendi vim habentibus perficitur.

Si ceux qui ont vomissement de sang [1] n'ont point de fievre, il leur est [2] salutaire: mais auec la [3] fievre il est pernicieux: à quoy il faut remedier par les refrigeratifs & les [4] astringens.

DISCOVRS.



E quelque part que vienne le sang, & quelque chemin qu'il tienne, son euacuation estant toute contre Nature, se fait tousiours redouter: ie n'entens pas l'artificielle que nous prouoquons par les saignées, qui sont operations ordinaires & nessaires à plusieurs maladies, mais celle où agit la Nature par contrainte quand elle est excitée par la qualité ou quantité excessiue des humeurs: mais sur tout le sang venant par la bouche, donne vne merueilleuse espouuante, notamment quand il sort des poulmons, ou du ventricule; d'autant que celuy qui vient du palaist, des genciues, de l'aspre artere, & semblables, est en quantité petite, & qui ne peut incommoder la santé; où au contraire des parties susdites, il a coustume de sortir abondamment, à sçauoir des poulmons par la toux, & du ventricule par le vomissement, qui est celuy dont nostre Hippocrate semble icy parler absolument, bien qu'en quelque maniere l'on puisse entendre aussi la toux, laquelle (abusant du mot) on peut appeller vomissement naturel des veines du poulmon: & non seulement on a sujet de s'estonner, à cause de l'abondance du sang;

mais

mais aussi à raison de la difficulté de le restraindre, eu égard aux parties qui l'épanchent, estant en premier lieu le poulmon vne de celles qui peuuent le plus difficilement receuoir les remedes. De plus, quand on pourroit les y porter aisément, il est euidant qu'il n'en est pas grandement accommodé, d'autant qu'ayant souffert vne fois solution de continuité, soit en sa substance, ou en ses vaisseaux, il en est rarement guary à la perfection, à cause du sang dont il se nourit, lequel estant subtil & bilieux, a peu de fibres, & est mal propre à l'agglutinatiō & reünion des parties diuisées: ioint que son mouuement perpetuel, & la maniere dont il se purge, assauoir la toux, y repugnent entierement, pource qu'vne des conditions principalement requises à l'agglutination des playes & vlceres, en quelque part que ce soit, est le repos. Quant au ventricule, il se trouue plus de distinction à y apporter; pour à quoy paruenir, ie dis que le sang sort de ses vaisseaux en quatre manieres principales, assauoir par diapodese, ou transcolation, par anastomose ou entr'ouuerture, par erosion & par rupture. Quant à la diapodese, elle ne peut auoir lieu au ventricule vû l'époisseur & terrestrité de son sang, qui ne peut trauerser les tuniques des veines comme vn plus subtil, & moins encore celles de ce viscere plus époisses pour estre épanchées dans sa capacité: restera donc les autres manieres, assauoir l'erosion, la rupture, & l'anastomose: quant aux deux, se faisant, la premiere par le vice du sang acre & mordicant, lequel ronge le vaisseau qu'il contient, elle reçoit garison fort rarement, tant pour la longueur requise à corriger ce sang, & le rendre benin, qu'à raison de la perte de sa substance veineuse, laquelle estant spermatique, se repare auec grande difficulté: si l'on me dit que cela estant, il faudroit vomir continuellement; ie respons que le sang pechant plus alors en qualité qu'en quantité, le fond du ventricule qui est de dure trempe ne se sent point continuellement sollicité au vomissement: ce qui est cause cependant que quelques glaires dont il est toujours enduit, s'attachans & colans au vaisseau rongé, font qu'il n'épanche rien pour quelque temps, & ce iusques à tant qu'il s'amasse derechef du sang à suffisance, pour prouoquer cét accidant de nouueau, ou qu'il deuienne acre & bilieux outre l'ordinaire. Quant à la rupture qui ne procede que d'abondance de sang, brisant d'vn coup ses digues, pouruû qu'il n'y ait point de cacochymie meslée, il semble qu'il y ait du remede dauantage, attendu qu'il n'y a qu'vne simple diuision des deux parties du vaisseau rompu, lequel peut estre reüny, sinon par premiere, du moins par seconde intention, le sang qu'il contient n'y ayant point de repugnance au contraire, estant fort propre à l'agglutination, comme terrestre & fibreux. Mais outre qu'en cét accessoire on rend souuent l'ame en

vomissant, auant qu'on ait loisir de courir aux remedes, l'office de l'estomac est directement contraire à telle reünion, à cause des diuers mouuemens qu'il se donne, d'extension & contraction, en receuant & cuisant les viandes, & les mettant dehors apres la perfection du chile; ioint que la chaleur que ce viscere mandie de ses voisins en sa necessité, cause plustost ouuerture nouuelle, que closture des veines diuisées, notamment où la replection se trouue: reste l'anastomose, ou abouchement, laquelle estant aucunement naturelle, est aussi de reünion plus facile qu'aucune des autres: ie dis qu'elle est aucunement naturelle, non pas en tous les vaisseaux qui sont portez au ventricule, lesquels ne viennent que du rameau, assauoir du splenic, membre & production de la veine porte, mais en vn seul, assauoir au vaisseau court, qui est porté de la rate au costé gauche du ventricule, qui est le conduit par où elle y dégorge par fois, suiuant l'opinion commune, quelque portion de l'humeur melancolic qu'elle contient, afin de prouoquer l'appetit par son acidité, ce qu'elle ne peut faire que par extenuation, d'où nous deuons iuger que les vomissemens de sang, apres lesquels ceux ou celles qui l'ont reietté, restent sains & gaillards, se doiuent faire par cette voye, comme en ceux qui ont esté mutilez de quelque notable partie, pour la perte de laquelle ayans desacoustumé leurs exercices ordinaires, & ne laissans de se nourrir comme auparauant, amassent quantité de sang superflu, qu'ils vomissent salutairement par certain temps. Il en peut arriuer de mesme aux melancolics, à qui les hemorrhoïdes cessent de couler, & aux femmes quand leurs mois sont arrestez, ce qui se voit non rarement. Or le sang est vomy ou auec fievre ou sans fievre: celuy-cy est salutaire, selon nostre Hippocrate, qui semble icy se contredire, & reuoquer ce qu'il écrit au 4. Liure de cét œuure, Aphorisme 29: où il condamne le sang reietté par le haut, quel qu'il soit: à quoy l'on respond, que sans déroger à la verité du susdit Aphorisme, celuy-cy doit estre entendu non absolument, mais comparatiuement, comme s'il disoit, quand on est contraint & necessité de vomir le sang, il vaut mieux que ce soit sans fievre qu'auec la fievre, dequoy l'on peut rendre quantité de raisons, assauoir que l'inflammation qui accompagne tousiours la fievre, rend le sang corrosif, qui empesche la cicatrisation du vaisseau diuisé; adioustons qu'à mesure qu'il passe au ventricule, il peut ronger & vlcerer ses tuniques, à raison de la mesme qualité: de plus, le sang estant de cette sorte s'épanche plus souuent que quand il est loüable, la subtilité d'vne part luy faisant voye, & son acrimonie irritant & excitant les parties qu'elle offence à le repousser d'elles. Mais il arriue que les forces affoiblies desia par la fievre, sont renuersées en peu de temps par l'épanchement du sang, lequel quoy que

peu loüable, & pourry par la fievre, sert à la nourriture du corps, & à l'entretien de la chaleur naturelle & des esprits, faute de s'en trouuer de meilleur aux vaisseaux: & finalement vn des remedes proposez par Hippocrate, assauoir l'astriction conuenable aux visceres, est contraire aux fievres, ausquelles se trouuent d'ordinaire des obstructions interieures, qui ont plustost besoin de remedes incisifs & aperitifs, que de ceux qui bouchent & restraignent. Le plus souuerain remede en l'vn & l'autre de ces vomissemens, est la saignée souuent reïterée, qui a esté comme chose commune, obmise par nostre Hippocrate en cét Aphorisme: de la doctrine duquel outre le prognostic, nous deuons apprendre qu'en toutes euacuations, notamment des substances loüables, lors qu'elles se font au détriment des forces, il faut restraindre le plustost que faire se peut; & s'il y a contrarieté d'indication, comme au vomissement sanglant, accompagné de fievre, recourir à l'accidant qui presse le plus.

Explication.

1. PAr entr'ouuerture du vaisseau court qui aboutit de la rate au ventricule, qui est le chemin plus manifeste, seur & commode à cét effet.

2. Comme dans les grandes repletions, notamment quand il y a quelque flux copieux arresté, comme des mois ou hemorrhoïdes, ou comme en ceux qui sont mutilez de quelque membre: par exemple d'vn bras ou d'vne iambe, lesquels ne cessent de manger comme ils faisoient auant tels accidans.

3. Comme cause & comme signe: la premiere pource que le mal estant redoublé deuient plus fascheux & reuesche; l'autre, à cause que la fievre dénote inflammation, si elle est grande, forte & aiguë: que si elle est douce, longue & lente, elle signifie quelque vice latent aux visceres prochains du ventricule, tels que le foye & la rate, supposé des obstructions, esquelles le sang contractant pourriture deuient par fois si malin, que sans cesse il sollicite les veines à le mettre dehors, bien qu'il soit en quantité fort petite: de maniere que s'il ne sort, les malades suffoquent, & par fois montant au cerueau leur cause des conuulsions. Outre ce vn autre mal arriue, assauoir qu'à ceux qui vomissent le sang il reste tousiours quelque pourriture dans l'estomac, qui est cause qu'ils rebutent la nourriture humectante & rafraichissante, laquelle particulierement corrige la malice & acrimonie du sang, lequel s'é-

chauffant par le ieusne, deuient plus acre de iour en iour, & minute plus frequemment sa sortie.

4. Pourueu que la plenitude ait esté auparauant retranchée par la saignée: les remedes de cette qualité sont plus propres au vomissement sans fievre, qu'auec fievre, à laquelle si d'vne part le rafraichissement est profitable, l'astriction est nuisible d'vne autre.

APHORISME XXXVIII.

Destillationes in ventrem superiorem ad suppurationem perueniunt intra dies viginti.

Les fluxions [1] qui se font au ventre [2] superieur viennent à suppuration en vingt [3] iours.

DISCOVRS.



L n'y a point en ce temps de maladies si frequentes que les rheumes, soit que l'intemperance de bouche à laquelle on en rapporte la plus part; ou que les autres excés en soient cause, ou plustost la nature du cerueau & sa situation; celle-cy le rendant susceptible des vapeurs que luy enuoyent les visceres; l'autre faisant que de soy il se charge de beaucoup d'excremens, engendrez des restes de sa nourriture, qu'il ne peut comme gros & froid qu'il est, toute changer en sa substance. Or comme c'est l'ordinaire de toutes les parties quand la nourriture leur aborde, d'essayer de se l'appliquer toute, ou si leur impuissance & la repugnance de la matiere s'y oppose, de faire que ce qui est ainsi rebuté participe en quelque maniere de la nature de celle qu'il a touché: ainsi le cerueau qui est froid & phlegmatic rend des excremens de cette qualité, pour lesquels chasser il a quantité de conduits ordinaires: mais par fois estant excessiuement rafroidy, ou les visceres trop échauffez, il arriue que les déchargeoirs ordinaires n'estans pas suffisans de les contenir & mettre dehors, ils tombent de leur propre poids aux extraordinaires, sur les parties qui sont au dessouz, tant par les conduits droits, comme ceux du poulmon & du ventricule; que par les obliques, assauoir les veines, dont aucuns prennent le chemin du dedans, les autres celuy du dehors; d'où viennent en ceux-cy les surchar-

ges & douleurs des membres & iointures, & aux autres les oppreßions de la poitrine, & douleurs de ventre, comme coliques, quand cette matiere passe du ventricule aux intestins. Mais la pire & plus dangereuse décharge d'icelle est sur les poulmons, tant à cause des empeschemens qu'en reçoit la respiration, qu'à cause de sa pourriture en iceux, notamment quand elle y croupit long temps, & que la toux ne la peut chasser, d'où viennent les crachemens de pus, & la pourriture mesme des poulmons, si auparauant les malades ne sont suffoquez. De celle-cy approche celle qui ne se fait pas directement ou entierement sur les poulmons, mais qui tombe dans la capacité de la poictrine, que nostre Hippocrate appelle icy ventre superieur à comparaison du ventre proprement dit, qui est l'inferieur, assauoir le siege du ventricule & des boyaux. En cette décharge donc si le poulmon n'est accablé de l'abondance de la matiere tombée il ne laisse d'estre empesché en son mouuement, n'ayant pas sa dilatation libre, partant il s'échauffe & pourit facilement: à quoy aide l'attouchement de la mesme matiere dont il est enuelopé, laquelle venant à se pourrir, luy communique son vice tout aussi tost; lequel, sa spongiosité, & la tendresse de son parenchyme luy fait aisément contracter. Ces deux sortes de décharges son dangereuses & mortelles, tant pour la suffocation que pour la prompte corruption de la matiere qui coule, que des visceres qu'elle touche; auec cette difference toutefois que celle qui demeure sur le poulmon est plus dangereuse pour la suffocation, & celle de la poitrine pour la pourriture. La raison de la premiere est que l'air habitant aux poulmons est en vn instant estouffé des phlegmes qui tombent dessus, quand leur cheute est abondante & frequente: mais où il reste de la place à suffisance pour tous les deux, i'entens l'air & les phlegmes; ceux-cy ne contractent pas aisément pourriture, à cause du rafraichissement qui prouient de l'attraction continuelle de l'autre. Pour la seconde, la suffocation n'est pas si subite, d'autant que où la matiere s'écoule plustost en la capacité de la poitrine, que de demeurer aux cauernes du poulmon, l'air est attiré & échauffé plus librement: mais le poulmon estant entierement inuesti, se pourrit plustost qu'il ne fait quand la mesme matiere l'empesche interieurement, pource qu'elle ne le touche pas directement, mais est contenuë aux cauernes susdites qui sont cartilagineuses & moins paßibles que sa substance, laquelle quand la matiere est au dehors en est enuironnée de toutes parts. Or comme ainsi soit que ce qui est chaud & humide contracte pourriture promptement, ces deux qualitez y donnans vn grand acheminement, sur tous

quand le bien tient de la mesme nature : on doit dire au contraire que où regne la froideur, la pourriture est plus long temps à s'introduire. De là vient que les matieres sanguines & bilieuses se pourissent en moindre temps que les pituiteuses, & que celles-cy ne peuuent souuent se pourir auant quarante iours, là où les autres pour la plus part sont au comble de la pourriture dans les quatorze : mais si les matieres froides se rencontrent en vn lieu naturellement chaud & humide, comme dans la poitrine, la repugnance en est plus vistement ostée, & elles se pourissent plus hastiuement que ne porte leur condition. Sur quoy ie dis que comme il y a des poitrines plus chaudes les vnes que les autres, & qu'en qui que ce soit il est mal-aisé que la pituite seule distile ; ainsi les suppurations se font plustost ou plus tard aux vns qu'aux autres. Il n'est pas malaisé de definir ce terme par raisons vrayement probables : c'est pourquoy il est plus à propos de fonder la verité de cét Aphorisme sur la frequente obseruation qu'en a fait nostre Hippocrate ; de la doctrine duquel, outre le prognostic, nous deuons recueillir que là où nous aurons conoissance de l'amas de semblables matieres, fait ou à faire, il faut tenter leur euacuation par tous moyens auant qu'elles viennent à se pourrir.

Explication.

1. A Sçauoir les décharges qui se font du cerueau sur les parties inferieures, lesquelles sont d'vn excrement pituiteux comme luy. On peut aussi entendre le mot de fluxion pour toute autre décharge des autres parties en la poitrine.

2. Assauoir la poitrine, appellée ventre superieur à comparaison de celuy qui contient le foye, l'estomac, & autres visceres, qui est le ventre absolument parlant ; l'autre ne l'estant que par abusion de nom, suiuant la coustume d'Hippocrate, qui appelle ventres toutes cauitez.

3. Pour le plustost, si la matiere est purement pituiteuse : & pour le plus tard, s'il y a sang ou bile meslée. Adioustons le temperament, l'âge, la saison, & autres circonstances, qui empeschent que l'on ne definisse ce terme asseurément.

APHORISME XXXIX.

Si quis sanguinem & grumos meiat, & stranguria laboret, dolore ad hypogastrium & pectinem & perinæum pertinente, ad vesicam loca laborant.

Si quelqu'vn pisse [1] du sang & qu'il soit [2] caillé, & que l'on ait strangurie, la douleur estant au bas ventre, penil, & entre-fesson; ce qui appartient à la [3] vessie souffre.

DISCOVRS.

QVOY qu'il y ait quelques termes changez en cét Aphorisme, il est pourtant de mesme & de pareille signification que celuy que l'on compte l'octantiesme du quatriesme Liure; partant n'a besoin d'autre exposition que celle que nous luy auons donnée au mesme lieu, estant chose superfluë de la transferer encore icy. Son vtilité est comme au susdit, de connoistre par les décharges de sang, comme aussi par la qualité des douleurs, & les lieux où on les sent, quelles sont les parties affectées.

Explication.

1. QVand à la sortie de son vaisseau il est immediatement ietté dehors.
2. Quand il a croupi quelque temps au fond de la vessie, sa partie plus sereuse estant passée dehors auec l'vrine.
3. Il y a difficulté d'vrine par l'obstruction de ses déchargeoirs, comme les reins, les vreteres, l'vretere ou canal de la verge.

APHORISME XL.

Si derepentè lingua incontinens fiat aut aliqua corporis pars attonita stupeat, signum est melancholicum.

Si la langue deuient incontinent [1] imbecille, ou si quelqu'autre partie souffre [2] resolution, tel mal est de [3] melancolie.

DISCOVRS.

OMME de tous les animaux il n'y a que l'homme qui ait faculté de raisonner ; aussi n'y a-t'il que luy à qui l'Autheur de la Nature ait donné la parole pour truchement de ses conceptions, lesquelles il exprime par le benefice de la langue, qui est l'instrument dont l'ame se sert en l'exercice d'vne si noble action, laquelle quoy que secondaire surpasse de beaucoup en excellence sa primitiue : i'appelle l'action de parler secondaire à la langue, d'autant que non seulement les hommes sont pourueus de cét instrument, mais aussi les bestes, plusieurs desquelles en ont vn partage beaucoup plus auantageux que l'homme, leur ayant esté donné aussi bien qu'à luy pour discerner les saueurs, pour pousser à bas les viandes, & pour nettoyer leur bouche : d'où il faut inferer que pour produire des paroles, la langue n'est qu'vne piece d'emprunt, afin de suppléer au défaut de la nature des hommes, lesquels quoy qu'intelligeans, ne peuuent à la maniere des vrayes intelligences, & substances incorporelles, exprimer à nud leurs conceptions, en s'enuisageans & contemplans l'vn l'autre, à cause qu'ils sont corporels, & que l'ame ne peut, tandis qu'elle informe le corps, exercer aucunes actions que par son organe, mesme de celles qui sont purement spirituelles, comme les discours & raisonnemens : de là vient que de toutes les actions de la langue, celle de parler est la plus penible, & ceux-là sont rares qui expriment par la parole leurs raisonnemens auec la mesme facilité qu'ils les conçoiuent. Cette difficulté de parler s'appelle hesitation & begayement, qui est vn vice de langue aussi particulier à l'homme, que la faculté de parler luy est familiere, lequel par fois est tel, qu'il se troue des personnes qui ne peuuent en sorte quelconque declarer leurs pensées & conceptions ; d'autres auec vne extresme difficulté. Ces défauts procedent de l'esprit ou du corps, ou des deux ensemble ; pour celuy du corps, le vice est perpetuel ou passager. Quant au premier, il prouient de la largeur, longueur ou brieueté de la langue, ou pource que son frein est trop court, ou mesme de quelqu'autre vice de la bouche, comme du manque de dents, ou de leur nombre excessif, comme en ceux qui en ont deux ou trois rangs, qui empeschent la langue d'auoir sa libre estenduë. Le second procede, ou d'vne grande humidité du cerueau ; ainsi nous voyons les enfans & les yurognes balbutier : ou de la secheresse de la bouche, comme dans les fievres, où la langue demeure par fois colée au palaist : ou du défaut des esprits moteurs, comme aux personnes de froide temperature, ou de la paralysie & resolution

des

des nerfs & muscles qui meuuent la langue, comme en suite des apoplexies; en tous lesquels défauts, considerez simplement comme tels, & sans que l'esprit y contribuë, la parole est tousiours plus lente que le raisonnement, & ne le precede iamais. Il ne va pas ainsi du vice, qui dépend plus de l'esprit que du corps: car alors à peine les imaginations sont-elles produites, que sans forme d'aucun raisonnement, elles éclatent aussi tost par la langue, & ceux qui les produisent content mille absurditez sans suite ny liaison: ce qui paroist aux insensez & extrauagans, tels que les phrenetics, maniaques & melancolics: mais souuent ce défaut vient de l'esprit & du corps ensemble, comme en ceux qui sont naturellement melancolics, sur tout quand l'humeur qui les domine vient en quelque maniere d'excés; estans ceux-cy trauersez de diuerses imaginations, dont ils forment des raisonnemens, tels quels, lesquels voulans exprimer, ils ne peuuent, par la foiblesse de leur langue qui n'a pas vn mouuement viste & leger, à cause de la froideur de leur temperament, & l'abondance des eaux qui leur coulent à la bouche: de maniere que la volonté d'vne part, essayant à mouuoir la langue, suiuant la promptitude de l'imagination, & la faculté motrice y resistant d'autre, se font l'hesitation & begayement, & quelquefois en ce contraste, les personnes demeurent muettes, & ne poussent que des voix confuses, & non articulées. Mais on peut icy former vne question, & dire, que puisque la froideur & humidité du temperament, notamment de la langue qui cause le begayement, pourquoy nostre Hippocrate attribuë-t'il ce vice à la melancolie, qui est froide & seiche, consequemment difficile à ébranler, plustost qu'à la pituite froide & humide, laquelle coule aisément, & qui de fait est celle qui pour l'ordinaire entretient le begayement, assauoir l'abondance de saliue distillant du cerueau dans la bouche: à quoy ie respons qu'il faut considerer la melancholie en deux manieres, assauoir selon le corps, & selon l'esprit; si selon le corps elle ne peut auoir l'effet susdit à cause de son époisseur & terrestrité, mais selon l'esprit elle le peut, à cause de la multiplicité des imaginations que la langue foible tasche d'exprimer. On peut dire autrement que l'humeur melancolic immediatement ne peut auoir cét effect; mais mediatement par l'abondance des eaux & matieres cruës que sa froideur engendre, dont fait partie la saliue, fort abondante aux melancholics qui sont la pluspart grands cracheurs. Cette difficulté leuée il en reste vne autre que nous n'auons point touchée, laquelle se forme d'vne partie de cét Aphorisme, assauoir pourquoy la resolution & paralysie soudaine d'vn membre est signe de melancholie, vû la froideur & siccité de cét humeur? à quoy ie responds que l'humeur melancholic est tellement malin quand

il degenere, que les parties où il se trouue le repoussent d'elles tant qu'elles peuuent, d'où vient que bien qu'il soit de soy paresseux & lent, la vertu expultrice d'icelle se rendant plus forte que sa resistance, il est chassé auec promptitude sur quelqu'vne qui se trouue foible, à laquelle tant à cause de la malice susdite que de sa froideur, il cause resolution, sa cheute estant fauorisée des eaux & pituite excrementeuse dont il est dilayé, qui est ce que l'on peut dire pour l'intelligence de cét Aphorisme; de la doctrine duquel nous deuons apprendre en telle maniere d'accidans, quel est l'humeur qui domine, afin d'ordonner les remedes suiuant l'indication que nous en tirerons.

Explication.

1. PAr resolution & foiblesse des muscles qui la meuuent, ou faute d'esprits qui passent aux nerfs destinez à son mouuement, qui sont ceux de la septiesme coniugaison.

2. Par la chute de quelque humeur froid & malin, poussé d'vne partie forte sur vne foible, ce que nostre Hippocrate dit se faire promptement à la dfference des resolutions & engourdissemens, se faisans peu à peu. Le texte Grec porte le mot d'Apoplexie, lequel dans Hippocrate se prend pour toute sorte de resolution, vniuerselle ou particuliere.

3. Comme de cause antecedante, attendu que les melancolics estans froids amassent quantité de pituite, qui est la cause conjointe des affections susdites. On peut entendre cecy en vne autre maniere, assauoir que l'incontinance de la langue est signe de resolution en quelque partie du corps, ou de maladie melancolique; adioustant au Grec ἢ deuant μελαγχολικόν, lecture qui plaist à Monsieur Duret, comme si nostre Hippocrate disoit que le tremblement de langue est signe ou de paralysie prochaine, ou de maladie & agitation d'esprit.



APHORISME XLI.

Si senibus supra modum purgatis singultus accidat, non bonum.

S'il arriue vn [1] hoquet aux vieillards trop [2] purgez, ce n'est pas bon [3] signe.

DISCOVRS.

SI la santé des vieillards n'est iamais sans plainte, à raison de la foiblesse de leurs corps, que les causes externes, pour peu alteratiues qu'elles soient, blessent facilement; il y a grande apparence qu'ils doiuent beaucoup souffrir aux symptomes & maladies formées, bien que legeres, & de facile garison d'elles mesmes, quand elles se rencontrent en des corps propres à la resistance, tels que ceux des ieunes gens, où la chaleur naturelle & les esprits sont en vigueur: sur tout quand les causes maladiues sont du nombre de celles qui épuisent leurs substances, & eneruent leurs parties officiales, entre lesquelles est fort considerable le hoquet, qui est comme l'on sçait vn mouuement concussif, qu'aucuns ont improprement appellé conuulsion du ventricule, taschant à mettre dehors les choses qui le blessent & offencent, quoy qu'vne grande partie du temps son effort soit du tout vain, comme en l'inanition, qui est vne des causes de ce symptome des deux alleguées par nostre sage Vieillard en vn de ses Aphorismes, dont la repletion est l'autre. Cecy arriue apres les purgations mal reglées, & non proportionnées à la portée des personnes purgées, entre lesquelles les vieillars sont fort aisément abatus, estant leur constitution comme vne maladie naturelle, & le chemin de la mort, dont ils sont tout proches en l'âge décrepit, & quelque peu plus esloignez en la verde vieillesse, qui est celle dont veut icy parler vray-semblablement nostre Hippocrate, attendu que les vieillars décrepits sont incapables de receuoir des medicamens. En cét âge donc & constitution declinante, ie considere les vieillars comme secs, & comme humides, assauoir secs de leurs parties, & humides de leurs excremens: & en l'vne & l'autre maniere, ie trouue les purgations extrémement chatoüilleuses. Car quant aux excremens, le medicament pour leger qu'il soit, les euacuë par fois auec telle abondance, que de là suit vne grande perte de chaleur, & faux esprits, en la dissipation desquels, quoy qu'inutils, les forces succombent à cause de la soudaineté, Nature ne pouuant subsister aux euacuations de cette sorte. Cecy arriue pource que la vertu du medicament aidée de la matiere mesme qui est à purger, laquelle estant aqueuse & cruë, comme les vieillars sont tout phlegmatics, sort au moindre branle qu'on luy donne: à quoy il faut adiouster la debilité de la faculté retentrice, qui est extréme dans la vieillesse. Et quant aux parties, la froideur & siccité y tenans leur empire au preiudice de la chaleur & humidité radicale, qui tous les iours y déperissent, il arriue que si le medicament est tant

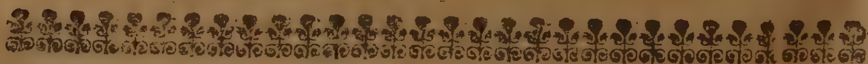
soit peu fort, ayant auec facilité desia euacué ce qui est absolument superflu sans auoir là terminé son actiuité, il épuise mesme les sucs nourriciers, & en ce faisant dépeuple les parties du reste de leur chaleur & humidité; entre lesquelles celles qui sont naturellement froides, comme les spermatiques; & où de plus il agit premierement, sont les plus rudement trauaillées; conditions qui se trouuent au ventricule, lequel outre ses propres interests, compâtist à ceux des autres parties qui le solicitent à leur donner ce qu'il n'a point, assauoir l'humidité dont elles se trouuent dépourueuës: ainsi vient le sanglot ou hoquet d'inanition, lequel approchant de la nature de conuulsion, est absolument mortel aux personnes où il n'y a plus esperance de ressource, comme les vieilles gens. Ce qui nous doit seruir d'auis de ne point purger les vieillars qu'auec grande circonspection; & s'il faut en venir là, que ce soit auec remedes extrémement benins: ce qu'il faut obseruer pareillement aux personnes foibles & vieilles, auant l'âge; qui est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. PAr inanition & siccité des parties épuisées de leur humidité, qui se communique au ventricule, lequel tout le premier en ressent le dommage.

2. Et à tous ceux qui reçoiuent des medicamens purgatifs outre la portée de leurs forces, comme aux gens de long temps attenuez, ausquels le medicament n'euacuë pas seulement l'inutile, mais aussi les humeurs vtils & nourriciers.

3. Tant pource que le hoquet de siccité est de soy tres-mauuais, que pour la foiblesse des vieillars, ausquels toutes maladies, voire les moins fortes, sont funestes.



APHORISME XLII.

Si febris sit non ex bile orta, multa aqua calida superfusa febrem soluit.

Si la fievre n'est point faite de [1] bile, l'eau tiede [2] abondamment versée sur la teste est la garison [3] d'icelle.

DISCOVRS.

L'Experience iournaliere nous apprend que l'vn des plus fâcheux accidans, bien que fort ordinaire dans les fievres, est la douleur de teste, qui est par fois telle à cause des vapeurs ignées que les visceres échaufez y enuoyent continuellement, que l'on est souuent contraint d'obmettre la cure principale pour obuier aux desordres qu'vn symptome si cruel pourroit apporter, tels que seroient les veilles & inquietudes qui menent en croupe le delire & le phrenesie. C'est pourquoy ceux feroient, ce semble bien sagement, qui ayans égard à la matiere qui fait ces douleurs, laquelle est chaude & seche, luy opposeroient vn remede doüé de contraires qualitez, assauoir la froideur & humidité, l'appliquans sur la partie souffrante, qui est la teste. Mais d'autant que ce n'est pas tout en Medecine de disposer les remedes suiuant les indications que l'on tire des maladies & symptomes; mais que le soin principal qu'il y faut apporter regarde la nature & condition des parties : la premiere indication se doit tirer de celle du cerueau, lequel estant de soy partie froide & humide, se ressent puissamment des incommoditez que semblables qualitez venant de dehors luy peuuent apporter; de sorte que si d'vne part la froideur & humidité temperent la chaleur & siccité, l'on doit prendre garde qu'en voulant oster vne intemperie l'on ne passe dans vne autre toute contraire, assauoir du chaud au froid, en esteignant ensemble la chaleur naturelle & l'estrangere. Ce que l'on fait donc en tel cas est d'auiser à la qualité des deux qui nuit le moins en apparence, mais dont l'autre dépend presque entierement: c'est la siccité vray aiguillon de la chaleur, laquelle est aussi bien rabatuë par l'eau chaude ou tiede, que par la froide; voire en quelque maniere plus puissamment, pource que sa tiedeur facilitant la penetration, est cause d'vne humectation plus ample; ainsi la chaleur est temperée, non directement par sa contraire qualité, mais par l'entremise de celle qui rabat ses pointes & arreste son progrés. Or quoy que ce ne soit pas vn petit soulagement à vn febricitant de luy appaiser vne douleur tant importune qu'est celle de la teste, toutefois il est fort peu considerable de soy au respect de celuy qu'il reçoit par l'entier esloignement de la maladie : d'où nous deuons inferer que le remede qui fait l'vn & l'autre ensemble est à estimer doublement : ce que l'on peut dire de l'eau tiede, qui non seulement appaise la douleur de teste, mais aussi estaint la fievre qui en est la cause, estant prudamment administrée,

tant par le bain vniuersel, qui est le plus certain, que par le particulier: i'entens la teste d'où l'eau s'écoule par les autres parties, non auec pareil effet qu'au precedent, quant à la maladie principalement, mais bien quant au symptome, l'eau penetrant par les sutures iusques au cerueau. Son vsage pourtant n'est pas plausible en toutes fievres: & de plus, en celles qu'elle guarit elle n'opere pas auec pareille facilité aux vnes comme aux autres. Pour donc mieux entendre cecy nous mettrons en ieu les differences des fievres, qui se tirent des suiets où habite la chaleur contre nature, qui sont trois, assauoir les esprits, les humeurs, & les parties solides; d'où sont venus les noms de fievres diaires, humorales, & hectiques. Quant à la premiere & derniere, elles sont guarissables par le bain: mais pour la seconde il y est tout contraire; ce que tesmoigne icy nostre Hippocrate par le mot de bile, souz lequel il conuient entendre les autres humeurs, & mesme les inflammations des parties; comme aussi par l'arousement de teste, celuy du reste du corps, la plus noble & plus ample estoit posée pour le tout. Soit donc que la bile ou bien vn autre humeur échauffé cause la fievre, ou qu'il y ait inflammation en quelque viscere qui l'entretienne, le bain quel qu'il soit est dangereux: car s'il est froid il repercute & rechasse les humeurs & vapeurs au dedans, d'où la chaleur & la pourriture augmentent: s'il est tiede il fait penetrer l'eau, qui sert de nouuel entretien à la pourriture susdite, en augmentant l'humidité des matieres peccantes: de plus, il agite & émeut le cerueau, causant, renouuellant, ou augmentant les fluxions. Et quant aux visceres enflammez où vray-semblablement il deuroit apporter remede, cela ne se peut, attendu qu'il n'a pas la vertu de penetrer auant, & estaindre l'extresme chaleur qui s'y rencontre: au lieu dequoy par la vertu attractiue qu'il a d'euoquer ce qui transpire aisément du dedans au dehors, il tire les portions plus subtiles & sereuses du sang & de la bile, laissant les plus épois & terrestres: ce qui augmente l'ardeur interieure par l'absence de l'humidité qui la temperoit. Voila les incommoditez & nuisances que cause le bain en telles fievres. Quant à ses vtilitez elles paroissent specialement aux fievres diaires & aux hectiques, ainsi que nous auons desia dit, desquelles celles-cy sont fort difficiles à guarir par ce remede, quoy que le plus salutaire de tous, apres la nourriture humectante & rafraichissante, non que le defaut vienne de sa part, mais de celle du corps, lequel estant extremement sec ne peut estre humecté qu'auec vn fort long temps. A quoy peut ayder l'humidité interne dont il est dépourueu, en s'vnissant auec

l'externe: encore faut-il se garder d'humecter la teste, de crainte d'émouuoir le cerueau, & réueiller par la toux le vice des poulmons, qui accompagne presque tousiours semblables fievres. Pour les diaires ou ephemeres, outre que la plus part elles se guarissent d'elles mesmes sans remedes, la cure en est fort aisée par le bain, lequel ouurant les pores donne issuë aux matieres fuligineuses qui échauffent les esprits, & acquierent au corps vn souhaitable rafraichissement; voire le seul arrosement d'eau chaude à cét effet, en temperant le cerueau où telles fievres exercent principalement leur empire à cause des fumées qui y montent. Telles sont les vtilitez du bain & de l'arrosement dont est parlé en cét Aphorisme; de la doctrine duquel nous apprenons la guarison des fievres diaires, laquelle ne doit pas estre negligée, crainte qu'elles ne se changent en putrides, ce qui arriue souuent quand on n'y donne pas ordre de bonne heure.

Explication.

1. QVi n'est point causée de l'inflammation de quelque viscere, ny de la pouriture d'aucun humeur que nostre Hippocrate specifie par le mot de bile, pource qu'il ne se trouue aucune fievre où elle ne soit, si ce n'est comme matiere principale, du moins comme aidante, estant icelle le soulfre qui allume les autres humeurs.

2. Laquelle relasche le cuir, ouure & débouche les pores, oste les douleurs, pesanteurs & lassitudes.

3. Non seulement en cette partie où le cuir est épois, en donnant issuë par son ouuerture aux fumées qui montent au cerueau, mais aussi sur tout le corps, où elle opere plus efficacement par le bain que par le simple arrosement.



APHORISME XLIII.

Mulier non fit amphidexia.

La femme ne deuient pas adroite des deux [1] mains.

DISCOVRS.

DEVX choses rendent les personnes de quelque sexe qu'elles soient, fort recommandables quant au corps, assauoir la force & la dexterité, deux qualitez dependantes de la chaleur, laquelle estant cause efficiente & principale des actions, les rend plus ou moins parfaites, suiuant qu'elle se trouue grande ou petite aux sujets qu'elle anime. Cette dependance pourtant n'est pas tellement absoluë, que pour la maintenir la mesme chaleur n'ait besoin de mandier, notamment en ce qui regarde la dexterité, le secours de l'vsage & de l'accoustumance, laquelle dispose tellement des corps à son plaisir, qu'elle prend sur eux vn empire plus haut que celuy de la Nature mesme : ce qui n'a besoin d'autre preuue que de l'euidance, vû que iournellement nous voyons des hommes, & nostre Hippocrate le remarque en vn autre Aphorisme, lesquels, quoy que vieils & debiles, supportent mieux le trauail que de plus forts & ieunes qu'eux, & il s'en trouue de ceux-là que l'on appelle gauchers, qui pour exercer plus souuent les parties gauches que les droites s'en aident mieux & plus à l'aise que de celles-cy: & quant à la force, il est certain que le trauail & exercice bien reglé, sert non seulement à la maintenir, mais aussi à l'accroistre, déchargeant les membres des excremens & superfluitez qu'ils amassent, lesquelles les appesantissent & estouffent leur chaleur, leurs acquerans de plus par la frequence de l'action vne impassibilité telle qu'ils semblent estre infatigables & propres à toutes resistances : mais quoy que ce soit la chaleur est tousiours la premiere source de ses perfections, ce qu'estant il ne faut pas s'émerueiller s'il y a des gens mal adroits en tous sexes, & en tous mestiers, quoy qu'instruits de longue main, & qui eux mesmes essayent de tout leur possible à se rendre adroits en leurs ouurages, lesquels on pourroit plustost appeller ambisenextres, qu'ambidextres. Ie sçay que l'on dira que la dexterité dépend plus de l'esprit que du corps, & que celuy-cy n'est que l'instrument des actions, auquel l'esprit donne le maniement; ce que i'auouë, & dis quant & quand que les inuentions que les bons esprits se forgent, sont des tesmoignages de leur pureté, & celle-cy de leur chaleur, estans iceux d'autant plus raffinez, qu'ils sont participans des natures de l'air & du feu moderément temperez : de là vient que moins il y a de chaleur, moins il y a de dexterité ; & ainsi les femmes qui sont en general moins chaudes que les hommes, sont aussi moins fortes & adroites, n'ayans pas les mouuemens de leurs membres également libres de part & d'au-

d'autre, à l'exemple desquelles on peut regler les enfans, les vieillars & les hommes flouëts qui tiennent de la nature feminine, entre lesquels mouuemens on peut mettre celuy des mains, lequel est le plus commun & necessaire, non seulement à l'exercice des Arts mecaniques, mais aussi à celuy de la vie politique, & de la milice, en laquelle derniere, sur toutes le libre maniment des mains est necessaire pour bien deffendre & attaquer, ainsi que l'on dit qu'estoient les vieux Scythes presque tous; & de verité ce n'est pas petit aduantage à vn guerrier d'estre adroit des deux mains, vû que l'Escriture sainte nous dépeignant au Liure des Iuges, cét Aod qui mit à mort Eglon Roy des Moabites, & deliura les Israëlites de seruitude, ne luy donne autre loüange que celle-là. Estant donc la chaleur cause de la force & dexterité des membres, il n'y a pas dequoy s'estonner si les femmes pour la pluspart ont peu d'adresse, & si elles n'ont le maniment de la main gauche, qui est le costé le plus froid, égal à celuy de la droite, qui est la partie plus chaude, si tant est comme la plus part tiennent, que la plus chaude femme est plus froide que le masle le plus froid: & s'il se trouue des femmes plus fortes & adroites que des hommes (ce qui est rare) il faut l'attribuer plustost à l'accoustumance qu'elles ont aux trauaux & frequens exercices qu'à leur propre nature, comme furent autrefois & sont encore au dire de quelques vns, les Amazones; lesquelles encore connoissant la debilité de leur sexe, auoient coustume de s'extirper la mammelle droite, afin que la nourriture passant plus abondamment à leur bras, leur acquist de la force & de la roideur; comme aussi afin qu'elles peussent tirer de l'arc plus commodément. Or quoy qu'il semble n'importer beaucoup au fait de Medecine, si vne femme est ambidextre ou non, neantmoins vû que ce défaut procede de celuy de la chaleur, cela doit seruir en general au Medecin quand il a des femmes à traiter, de ne leur donner des remedes à l'égal des hommes, mais de plus doux & moins forts; qui est le profit qu'on recueillera de cét Aphorisme.

Explication.

1. POurce que la dexterité dépend de la chaleur, qui est petite aux femmes au respect des hommes, notamment en la partie gauche où elle abonde moins qu'en la droite, à cause qu'en celle-cy est le foye, source premiere du sang & de la chaleur; & en l'autre est la rate receptacle de l'humeur melancolic, de nature froide & terrestre.

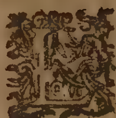


APHORISME XLIV.

Si empyis quum vruntur aut secantur, purum & album pus effluat, euadunt: si verò subeeruentum, fœculentumque & fœtidum, pereunt.

Si aux purulents [1] quand on les brusle [2] ou incise il sort vne matiere [3] pure & [4] blanche, ils échappent: mais si elle est comme sanglante [5], bourbeuse [6], & puante [7], ils [8] meurent.

DISCOVRS.



ORS qu'vne plevresie, peripnevmonie ou squinance se terminent sans aucune manifeste ou suffisante euacuation, soit de l'Art, de la Nature, ou de tous les deux: il est aisé de faire coniecture que la matiere qui causoit les douleurs, inflammations, & autres symptomes violans, pour estre pressée & resserrée en vn lieu estroit, s'est estenduë dans vne plus grande & ample capacité, d'où il faut infailliblement attendre vn abscés, par lequel le peril de la mort qui sembloit estre prompt aux maladies susdites est differé, mais non pas entierement esloigné, attendu que le pus croupissant acquiert de iour en autre nouuelle acrimonie & pourriture, dont les parties contenuës en la capacité de la poitrine sont infectées; i'entens le cœur & le poulmon: le premier par la puante vapeur qu'il en reçoit continuellement; le dernier par l'attouchement immediat de telle matiere, où il est plongé, laquelle le ronge & vlcere promptement; ce qui n'arriue pas au cœur, lequel outre qu'il est moins pasible, à raison de la dureté de sa chair, il est muny de son pericarde, tissu d'vne membrane fort dure & propre à la resistance. Or quoy que le pus, & la matiere dont il est engendré soit contre nature, estant en sang abandonné de la chaleur naturelle depuis qu'il est sorty de ses vaisseaux, duquel s'empare la chaleur contre nature & putredinale: neantmoins comme si la mesme Nature agissoit par cognoissance, pressentant les maux que les parties affectées, voire le corps en general, en doit ressentir, tasche au plustost qu'elle peut de s'introduire derechef en cette matiere qu'elle auoit abandonnée pour le cuire & reduire à quelque benignité, non afin de s'en seruir à quelque chose de bon, mais pour faire qu'elle cause moins de mal, ayant acquis certaine espece d'égalité & temperature. Ie dis

moins de mal, pource qu'il semble impoßible qu'vne partie telle que le poulmon dont le parenchyme est fort tendre, ne ressente la mauuaise impreßion que le pus luy peut laisser; d'autant que si benin qu'il puisse estre il luy reste tousiours quelque vestige de cette ancienne malice qu'il auoit auant que la chaleur naturelle l'eust entrepris, laquelle luy est moins preiudiciable lors qu'il l'attire & le crache, ou quand par autre voye il deriue aux vrines & aux selles, que lors qu'il croupit ou flote dans la poitrine, & ne peut sortir si on ne luy donne voye par le fer ou le cautere, d'autant que l'on ne peut si bien espier le temps pour l'ouurir que le poulmon n'ait desia reçeu quelque atteinte pernicieuse, laquelle nonobstant l'ouuerture de l'abscés & euacuation de la matiere ne laisse de miner les personnes & les conduire à la mort. Que si telle disgrace arriue aucunefois quand le pus est loüable, assauoir blanc, égal, leger, & non puant, tel que nostre Hippocrate le décrit à la fin du premier Liure de son Prognostic: que le mal ne fait-il pas quand il est reuestu de qualitez toutes contraires, sçauoir est quand il est rougeastre, inegal, pesant, & accompagné d'vne puanteur extréme: ce qui arriue icy quand la chaleur contre-nature a supplanté la naturelle entierement, ainsi comme en l'autre quand la naturelle est maistresse de la contre-nature? Entre ces deux sortes de pus il s'en trouue quelques moyens d'autant plus ou moins loüables qu'ils approchent des extremitez susdites, & suiuant lesquels on iuge des forces & de la foiblesse de Nature, dont se tirent les indications de mort ou de santé suiuant l'intention de nostre diuin Maistre en cét Aphorisme; de la doctrine duquel, outre le prognostic susdit, nous apprenons à connoistre le bon & mauuais pus, non seulement aux empyémes, mais außi en tous autres abscés.

Explication.

1. C'Est à sçauoir en ceux qui ont des abscés en la poitrine qui succedent aux plevresies, inflammations de poulmon & squinances; où qui sans ces maladies se forment de quelque matiere coulante du cerueau dans le mesme lieu, lesquels se donnent à connoistre par la prompte cessation des accidans qui trauaillent violamment le malade, au lieu desquels on sent vne pesanteur vers le diaphragme quand on est debout, & vn flotement & inondation dans la poitrine quand on est couché, & que l'on se tourne de part ou d'autre: cecy accompagné d'vne fievre lente, & d'vne toux frequente, la plus part du temps seche. On dit que l'abscés qui succede à la plevresie n'occupe

qu'vn costé, assauoir celuy où estoit la douleur: mais en la squinance & peripneumonie il occupe les deux.

2. Quand on les ouure par fer ou par cautere; ce qui se fait ordinairement entre la troisiesme & quatriesme des vrayes costes, qui est le lieu où coustumierement les abscés se declarent par quelques signes.

3. C'est à dire vniforme, sans inegalité & meslange d'aucune matiere cruë, signe que la chaleur naturelle est espanduë par tout.

4. Qui est la couleur des parties solides, en la nature desquelles la chaleur naturelle tasche de conuertir le sang tant qu'elle peut.

5. D'vne couleur de blanc & rouge confus, ou qu'il tende à noirceur & liuidité ou autre couleur mauuaise: car en matiere de pus il n'y a rien de mauuais lors que l'on voit du sang semé ça & là parmy la blancheur.

6. C'est à dire épois & limoneux comme la bourbe, ce qui tesmoigne sa terrestrité.

7. Par vne insigne pourriture du sang épanché dans la poitrine, voire mesme par corruption de la substance des poulmons.

8. Soit que le pus absolument mauuais ne puisse estre reduit par la Nature à quelque benignité: soit aussi que celuy qui est loüable faute d'estre euacué de bonne heure degenere de sa bonté & soit entierement abandonné de la Nature.

APHORISME XLV.

Quibus purulentum iecur aduritur, si purum pus effluat & album, salui fiunt, in tunica enim ipsis pus continetur: si verò qualis amurca profluat, itereunt.

Ceux dont le foye [1] purulant est [2] cauterisé, si le pus découle pur & blanc, sont sauuez; d'autant qu'il est contenu dans [3] la tunique: mais s'il sort comme de la lie [4] d'huile, ils perissent.

DISCOVRS.

SI entre les parties qui portent absolument le tiltre de nobles, le cœur & le cerueau sont à l'opinion des hommes en vn rang plus eminant que le foye, à cause des esprits qu'ils fabriquent, & la noblesse des fonctions qu'ils exercent : celuy-cy leur est preferable pour la necessité, vû qu'outre qu'il ne manque pas d'esprits non plus qu'eux, & qu'il leur fournit matiere pour en faire : c'est de luy dont ils tirent par les veines, ainsi que les autres parties de moindre dignité, la nourriture dont ils ne se peuuent passer ; en quoy tant s'en faut qu'ils luy soient preferables, qu'au contraire ils doiuent releuer de sa grandeur, & luy tesmoigner les reconnoissances de leur vasselage, aussi bien que les susdites pour les benefices qu'ils en reçoiuent continuellement, desquels estans frustrez toute l'œconomie corporelle est renuersée. Cette nourriture est le sang, à la confection & coction duquel cette noble partie s'occupe incessamment, le produisant loüable tandis qu'il est sain, & que le ventricule luy fournit matiere propre ; & au contraire le cuisant mauuais, ou ne cuisant rien du tout lors que le vice des parties adjacentes, ou le sien propre peruertissent son ouurage ; & sur tout quand le chile n'est ny pur ny loüable. De tels desordres viennent les maladies & symptomes, entr'autres les obstructions, inflammations & abscés, dont il est par fois detenu si dangereusement, que peu de personnes en échappent, notamment du dernier, lequel est si traistre qu'il cause la mort quand on la soupçonne le moins ; assauoir apres la cessation, ou du moins la grande diminution des accidans qui l'accompagnent, qui sont la douleur & la fievre inseparables des grands abscés : i'entens de ceux qui sont causez de matiere chaude comme le sang : ce qui arriue apres la confection du pus, lequel se faisant voye luy-mesme, creue la membrane qui le couure, & lors par sa puanteur infecte les esprits parmy lesquels sa vapeur se mesle, laquelle ayant gagné le cœur estouffe la chaleur naturelle en sa propre fontaine. Or en ces abscés, trois choses specialement sont à considerer, suiuant lesquelles on peut augurer de mort ou de santé, comme la partie où ils sont logez, telles que la caue ou la gibbeuse (car rarement ils occupent le tout) leur grandeur ou petitesse, & la qualité du pus. Quant à la premiere, il est certain que l'ascés qui se forme dans la partie caue, est plus dangereux que celuy qui se fait en la gibbeuse pour plusieurs raisons : l'vne generale, assauoir que tous abscés sont dangereux, d'autant plus qu'ils sont profonds, & les autres particulieres, qui font que les veines se trouuent en cette partie plus

nombreusement qu'en l'autre, lesquelles l'acrimonie du pus pour ronger ou empescher l'ouurage de la sanguification qui s'y fait principalement, estant l'autre partie plus particulierement destinée à l'elaboration. De plus, le voisinage prochain du ventricule & des intestins qui sont fort sensibles à l'acrimonie du pus qui les peut ronger ensemble auec les autres parties contenuës au ventre inferieur, qui sont fort susceptibles de pourriture, non seulement quand il n'y a point d'issuë, voire mesme lors que par vn benefice de Nature, il se descharge par les veines mesenteriques en leurs conduits & capacitez, à raison du long sejour qu'il y peut faire; & finalement la difficulté, ou plustost l'impossibilité d'en faire l'ouuerture à temps, laquelle est aucunement facile & seure en la partie gibbeuse, sur tout quand l'abscés est superficiel & proche la tunique du foye. Ce qu'il faut en second lieu considerer, est la grandeur & petitesse des abscés, dont celle-cy en quelque part que ce soit, est tousiours plus souhaitable que l'autre, notamment quand elle est ramassée en vn espace estroit, & s'esleue tant qu'elle peut à la superficie, d'autant que moins il y a de matiere, plus aisément Nature en vient about; & plus elle est ramassée, plus cela indique la force de la faculté expultrice des parties qui sont greuées. En troisiesme lieu l'on doit prendre garde quel est le pus, assauoir s'il est blanc, égal, leger, & non puant, ou s'il a des qualitez contraires, estans les susdites tesmoignage de coction, sur lesquelles est fondée l'esperance de salut, comme par leurs contraires on tire des indications de mort, pource qu'elles ne signifient que malice & pourriture. Nous auons icy l'exemple de ces deux sortes de pus, desquels le loüable est blanc, & son contraire ressemble à la lie d'huile, où il faut remarquer qu'Hippocrate ne louë pas icy simplement le pus à cause de sa blancheur & pureté, qui sont tesmoignages de la vigueur du chaud naturel: mais à cause de la situation de l'abscés, assauoir en la superficie du foye, & directement en sa tunique, qui monstre vne double force de Nature, d'auoir poussé la matiere vicieuse dehors, & l'auoir cuite d'vn mesme temps: l'autre, que le pus, si loüable qu'il puisse estre, a tousiours quelque malice: de sorte que s'il n'estoit enfermé dans la tunique du foye, laquelle empesche qu'il ne touche immediatement son parenchyme qui reçoit facilement corruption, il s'insinuëroit aux veines, & y causeroit vne pourriture vniuerselle, n'ayant ny bornes ny circonscription: ce qui peut mesme arriuer aux abscés susdits, lors que n'estans ouuerts à temps, la matiere auparauant benigne deuient maligne par vne retention trop longue, & ronge sa propre tunique. Partant les abscés doiuent estre ouuerts au plustost, non seulement au foye, mais aux arteres, visceres & parties cachées, qui

se pourrissent plus promptement que les autres ; qui est outre le prognostic, l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Lors qu'apres vne inflammation, que les remedes, supposé les euacuations, n'ont pû faire cesser, il se forme vn abscés.

2. C'est à dire ouuert par cautere actuel ou potentiel, qui est plus seur que le fer, pource qu'il arreste le sang, qui sortiroit du foye trop abondamment.

3. Ce qui s'entend en deux manieres, assauoir que la matiere de l'abscés soit hors le parenchyme ou chair du foye, & arrestée dans sa tunique, laquelle quoy que fort deliée l'on doit s'imaginer estre double, ainsi que toutes les autres ; ou que de la portion plus loüable de la matiere susdite Nature ait formé vn enuelopoir ou ciste qui empesche la matiere susdite de rien ronger.

4. Ainsi qu'vne bourbe noirastre & huileuse, signe de l'entiere pourriture du foye & de l'inobeïssance de telle matiere, qui ne peut estre mitigée par la Nature, dont la sanguification est abolie ; ou si elle se fait, c'est tres-mal, & le sang infecté de la sanie ne peut donner nourriture, dont la mort est infaillible.



APHORISME XLVI.

Dolores oculorum post meraci vini potum & aquæ calentis balneum, venæ sectione curato.

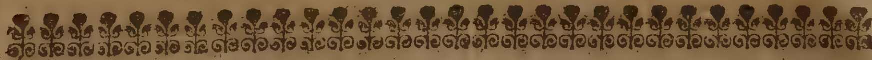
Aux douleurs des yeux apres auoir beu du vin pur & pris le bain chaud, sers toy de la saignée.

DISCOVRS.



Es remedes proposez en cét Aphorisme, conuiennent veritablement aux maladies & infirmitez des yeux, non pas tout à la fois, c'est à dire ensemble & à vne mesme maladie, mais separément, ainsi que nous auons declaré en expliquant le 31. Aphorisme du Liure 6. dont celuy-cy n'est pas vne repetition, comme il

s'en trouue d'autres inserez en ce Volume, mais vn Aphorisme à part qui nous donne trois sortes de remedes, dont l'vn est curatif, assauoir la saignée & les douleurs preparatoires aux douleurs des yeux; mais il ne dit point quelles, & Galien ne le peut deuiner: ce qui luy fait croire, & à nous aussi, qu'il est entierement illegitime, & contraire à la doctrine du grand Hippocrate, ayant esté mal à propos inseré dans cét Oeuure, par quelque ignorant ou estourdy; partant nous ne luy donnerons aucune explication.



APHORISME XLVII.

Si hydropicum tussis habeat, desperatus est.

Si la toux [1] accueille vn hydropic il n'y a point [2] d'esperance.

DISCOVRS.

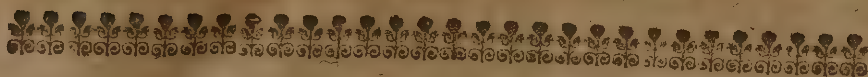
CET Aphorisme & le 35. du 6. Liure nous disans la mesme chose, on peut appliquer icy le Discours qui s'y trouue sans rien dire de plus.

Explication.

1. SOit seche ou humide. La toux seche vient de la pesanteur du foye gonflé d'eaux, attirant à bas le diaphragme, & causant difficulté de respiration, & la toux humide vient des eaux mesmes remontant au poulmon, & se logeant en la place de l'air.

2. Pource que la cause du mal est plus puissante que tous les remedes que l'on y peut apporter, attendu que ces accidans arriuent quand les forces des malades sont basses; ce qui est cause que les medicamens qui ont besoin d'elles ne peuuent estre secondez en leurs operations.

APHO-



APHORISME XLVIII.

Stranguriam & dysuriam, thorexis & vena sectio soluit. Incidendæ autem sunt interiores.

La strangurie [1] & la [2] dysurie se guarissent par le vin [3] pur & la saignée [4]. Or il faut ouurir les veines [5] interieures.

DISCOVRS.



OMME les vices qui touchent la faculté excretrice de l'vrine, & qui empeschent l'action de la vessie, procedent de causes diuerses; aussi faut-il pour les corriger des remedes diuers, & qui leur soient proportionnez : deux desquels seulement nous sont proposez par nostre Hippocrate, lesquels nous pouuons accommoder aux deux causes plus ordinaires de ces symptomes, & dont toutes les autres releuent, du moins indirectement, qui sont les intemperies chaudes & froides, & ses obstructions. De ces intemperies, les froides demandent le vin, & les chaudes veulent la saignée : & pour les obstructions, l'vn & l'autre de ces remedes conuenablement ordonnez, & suiuant les circonstances requises, seruent merueilleusement. Or comme ainsi soit que les vices susdits soient en grand nombre, neantmoins on les reduit d'ordinaire à trois principaux, tirez des trois manieres, par lesquelles l'action susdite, comme toute autre, est blessée, assauoir par abolition, diminution & déprauation. La premiere s'appelle ischurie, suiuant le terme Grec, & en François suppression d'vrine : la seconde dysurie, c'est à dire difficulté, & la troisiesme, strangurie, qui veut dire distillement : lesquels vices procedent ou des reins ou de la vessie, ou de l'vrine mesme, dont Hippocrate n'en compte icy que deux, assauoir la dysurie, & la strangurie, souz laquelle derniere, il faut comprendre l'ischurie, l'vne & l'autre ayans mesmes causes, qui ne different que du plus ou du moins, estant l'ischurie vne forte strangurie, & celle-cy vne foible ischurie. Ces deux vices viennent d'ordinaire, ou de la foiblesse de la faculté attractrice des reins qui ne tirent point de serosité, ou par leur obstruction, & celle des vreteres ; ou par la compression & conniuence de ceux-cy, au moyen dequoy rien ne coule dans la vessie ; ou par le défaut de la vessie, ne pouuant vuider l'vrine, soit pour son insensibilité par vn extréme rafroidissement, soit pour estre

trop plaine, & ne se pouuoir ramasser, soit pour estre son col comprimé, par exemple d'vne extréme siccité, ou enflé par le moyen d'vn scirrhe ou d'vne inflammation, ou bouché de quelque pierre, ou semblable matiere, de quelque sang caillé, de quelque pus ou phlegme épois, de quelque carnosité, & autres, qui toutes empeschent l'vrine de couler, lequel empeschement estant entier se fait l'ischurie, n'estant qu'à demy, se fait la strangurie : lesquels symptomes sont proprement de l'action blessée de la vessie, que pourtant on ne laisse d'attribuer aussi aux reins & vreteres, mais improprement faute de mots bien significatifs pour declarer les suppressions en ces parties. Quant à la dysurie, elle procede du vice des reins, ou de la vessie vlcerez & enflamez, ou de celuy des parties plus voisines, comme l'intestin droit & la matrice : souuent il n'y a que la chaleur du sang qui cause ce mal, enuoyans des vrines extrémement acres & importunes à la partie qui les reçoit, laquelle estant fort irritée est contrainte de s'ouurir sans cesse, quoy qu'auec peu de soulagement, ce qui est assez ordinaire aux ieunes gens, principalement aux bilieux, & à ceux qui vsent de vins purs & forts, d'espiceries, de quantité d'herbes & bulbes chauds, comme poireaux, oignons, & semblables ; ce qui ne se fait qu'auec extréme douleur, dont la strangurie & l'ischurie ne sont pas aussi exemptes, attendu qu'en tous ces symptomes il y a presque tousiours du meslange & de la complication, à laquelle le Medecin iudicieux doit apporter les remedes conuenables; ceux notamment qui corrigent les intemperies, & ostent les obstructions, qui sont les causes d'où dépendent les symptomes susdits comme nous auons declaré cy-dessus : ce qu'il faut faire non seulement par le vin & saignée qui nous sont ordonnez, mais aussi par les autres remedes, dont les Autheurs nous fournissent vne infinité, qui non seulement sont opposez aux causes maladiues, mais aussi corrigent & empeschent les accidans qui les suiuent, notamment la douleur qui seule peut s'opposer à l'effet de tous les remedes, autres que ceux qui la concernent directement, outre lesquels le bain excelle beaucoup, estant propre à la maladie, & à la douleur ensemble; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est par fois vne ischurie diminuée, estant celle-cy vne entiere suppression d'vrine complete, & l'autre vne incomplete, ayans toutes deux pareilles causes pourtant, auec diuersité de proportion. Outrequoy la strangurie peut arriuer d'vne entiere resolution de la faculté retentrice de la ves-

ſie, laquelle ne pouuant arreſter l'vrine, la laiſſe couler goute à goute.

2. Qui eſt vne excretion d'vrine fort douloureuſe, procedant de l'acrimonie d'icelle, ou d'vlcere, ou d'inflammation du col de la veſſie.

3. Lequel en l'intemperie froide échauſe, cuit les phlegmes, chaſſe les vents, & dans les obſtructions ouure les conduits, atte-nuë & diminuë les matieres qui bouchent.

4. Quand il y a chaleur & acrimonie d'vrine, ou bien inflamation, faite ou à faire, ſur tout dans la repletion & abondance de ſang.

5. Aſſauoir la baſilique ou la ſaphene, qu'Hippocrate nomme veines internes, comme celles qui ayant plus de rectitude à leur tronc, peuuent plus promptement mettre le ſang dehors au ſoulagement du corps.



APHORISME XLIX.

Ab angina detento tumor & rubor in pectore superueniens, bonum, foras enim morbus vergit.

Si à la perſonne detenuë de [1] ſquinance il paroiſt tumeur & [2] rougeur à la poitrine, cela eſt [3] bon, car le mal paſſe en dehors.

DISCOVRS.

QVAND la matiere des abſcés, non ſeulement quitte le dedans pour paſſer au dehors, mais auſſi quand elle eſt chaſſée loin de la partie affectée, c'eſt vn ſigne fort ſouhaitable : par où nous pouuons inferer que ſi la ſquinance eſt ſalutairement terminée par la tumeur du col, comme a écrit noſtre Hippocrate au 37. Aphoriſme du 6. Liure, quoy que la partie ne ſoit pas entierement dégagée, & qu'il y ait peu de ſeureté pour les raiſons que nous auons déduites au meſme lieu : il y a encore vne aſſeurance de ſanté plus grande quand la tumeur & rougeur ſont en la poictrine, attendu que outre l'éloignement de la matiere, le lieu ſuſdit eſt capable de la contenir toute, quoy qu'elle ſoit tres-abondante. Le fruit que nous tirerons de la doctrine de cét Aphoriſme eſt couché au Diſcours ſus-allegué, l'vn & l'autre contenans vne meſme choſe.

Explication.

1. EN laquelle y a difficulté de respirer & de receuoir nourriture sans qu'il paroisse tumeur au commencement.

2. Loin de la partie affligée sur vne qui est capable de receuoir toute la matière peccante.

3. Pourueu que l'accidant premier cesse à mesure que la tumeur exterieure deuient grosse, & que cette décharge se fasse par voye de crise, qui monstre la force de Nature.



APHORISME L.

Quibus cerebrum syderatum est, intra tres dies intereunt: si verò hos superaduerint, sani fiunt.

Ceux dont le cerueau est [1] corrompu meurent en trois [2] iours, passans lesquels ils recouurent leur [3] santé.

DISCOVRS.



IL n'y a point de maladie si preiudiciable à vne partie que celle qui corrompt sa nourriture, & empesche que la chaleur naturelle n'y reluise, attendu que de là dépend sa perte & entiere mortification, laquelle au grand dommage du tout ne s'arreste pas au lieu où elle a pris naissance, mais par continuité de parties infecte celle qui l'auoisine, & en moins de rien apporte la mort, si l'on ne s'oppose de bonne heure à sa furie. Que si des parties de moindre consideration, tel rauage s'épand au reste du corps, que doit-il auenir quand celles qui tiennent lieu de principes sont d'abord attaquées, attendu que cõme d'elles dériuent les biens que reçoiuent celles de leur dépendance par les esprits qu'elles fabriquent & leur enuoyent; aussi faut-il que celles-cy succombent & demeurent frustrées de tels benefices, lors que les princesses violamment attaquées ne peuuent plus non seulement leur fournir la matiere de leur substance, mais au lieu d'icelle leur communiquent le vice nouuellement contracté par ce peu d'esprits qui leur restent, lesquels n'y viennent que viciez & corrompus? Or comme entre les parties nobles le cerueau est le premier en dignité, aussi ses maladies importent grande-

ment au reste du corps, entre lesquelles celles sont fort considerables, qui causent alteration & corruption de sa substance, telles que sont les gangrenes & sphaceles, qui par fois sont curables en leurs commencemens suiuant la nature de leurs causes, & la resistance des parties attaquées: mais estans confirmées sont absolument sans remede, pource que leur confirmation est l'extinction entiere de la chaleur naturelle, & mortification des parties, & en suite du tout: pour laquelle euiter on a recours à l'extirpation du membre pourry, crainte que le reste n'en soit contagié: remede qui n'a point de lieu aux parties nobles, lesquelles non seulement ne peuuent estre extirpées, mais aussi ne peuuent souffrir aucune diminution ou perte de la moindre parcelle qui sert à leur composition, que la ruine de tout le bastiment corporel ne suiue, assauoir la mort. Que si l'on a vû par fois sortir des playes quelque portion de la moëlle du cerueau, & qu'elles ayent esté par apres heureusement consolidées, les Histoires en sont si rares, que deux ou trois exemples ne meritent estre considerées au preiudice d'vne verité, confirmée par raison & experience, à sçauoir que les parties nobles ne peuuent souffrir de grandes maladies, au rang desquelles on met les solutions de continuité, de telle sorte qu'elles soient sans estre suiuies de la mort; estant necessaire que le principe soit exempt de passion, pour maintenir saines les parties de sa dépendance. Que si le cerueau ne peut souffrir la moindre solution de continuité & perte de sa substance, sans que la mort arriue, à plus forte raison les grandes intemperies, notamment celles qui luy sont le moins familieres, ou entierement contraires à sa nature, assauoir les chaudes qui sont des acheminemens à son inflammation, comme celle-cy à la gangrene, & la gangrene au sphacele, qui est la priuation de la chaleur naturelle, & mortification de la partie. Or ce mal peut venir de deux causes principales, assauoir de l'inflammation susdite, ou de quelque qualité maligne, laquelle en vn moment faisant impression au cerueau, cause corruption de sa propre substance, à quoy il n'est possible de donner ordre pour la soudaineté du mal, & l'ignorance de sa cause auant qu'il paroisse. Quant à l'inflammation, elle vient de cause interne, comme d'vn sang bilieux, ou bruslé, qui est transporté au cerueau: ou de cause externe, comme de quelque coup violant reçeu sur la teste, au moyen duquel les veines rompuës épanchent du sang en quelque endroit, où se pourrissant il cause inflammation & fievre auec des douleurs de teste, tellement insupportables, qu'en moins de rien les malades se trouuent transportez de leurs entendemens, ayans les yeux ardans & la face extraordinairement rouge, tous tesmoignages du feu interieur, signamment de la partie où il paroist le plus, & d'vne ex-

tréme intemperie, auec laquelle ne pouuant compâtir la chaleur naturelle, elle est incontinent estouffée, & les malades sont emportez en trois iours par la gangrene qui suruient. Que si du commencement l'intemperie est supportable, & que l'on s'oppose à son progrés de bonne heure, supposé que les remedes soient secondez des forces de Nature, il y a de l'esperance encore de salut, ce que l'on connoist quand le terme de trois iours se passe, qui est celuy des maladies les plus aiguës. C'est ce que nous enseigne nostre Hippocrate en cét Aphorisme: de la doctrine duquel outre le prognostic, nous apprenons que l'on doit de bonne heure s'opposer à vn si dangereux progrés de mal, tant pour les amples saignées, qu'autres remedes, & mesme s'il y échet, par l'application du trépan, lors qu'il y a pourriture d'vn os que l'on connoist par la douleur perpetuelle & fixe en vn endroit de la teste, laquelle se peut à la longue communiquer au cerueau mesme.

Explication.

1. SOit que l'inflammation y ait donné commencement, soit de certaine qualité maligne imprimée au cerueau, dont la cause est causée; soit par communication de quelque os alteré, ce qui se cognoist par les longues douleurs de teste fortement imprimées en certaines parties d'icelle, ce qui est fort à soupçonner en ceux qui ont esté ou qui sont entachez de la maladie Venerienne, qui est de toutes les causes de la gangrene celle où l'on a plus loisir de mettre ordre.

2. Dans vne grande inflammation, qui tesmoigne l'entiere alienation de la temperature du cerueau naturellement froid: outre quoy entant que principe & partie noble il ne peut souffrir de grandes maladies.

3. Pource que cela monstre la legereté du mal, & qu'ensemble il y a des forces pour y resister, de sorte qu'auec le temps on espere vn entier restablissement de la premiere temperature du cerueau.



APHORISME LI.

Sternutamentum cietur ex capite cerebro excalfacto, aut perhumectato spatio in capite inani. Aër enim intus contentus foras erumpit. Strepit autem, quia per angustum ipsi est exitus.

L'esternuëment [1] prouient de la teste quand le cerueau est échauffé, ou quand ce qui est vuide au chef [2] est humecté: car l'air qui

est dedans passe dehors, & meine du bruit, pource que son passage est estroit.

DISCOVRS.



L y a de grands rapports, comme chacun sçait, entre les choses du grand Monde & du petit, qui est l'Homme, dont nous pouuons icy voir vn des plus parfaits échantillons, qui est qu'au grand Monde dans la continuelle transmutation des Elemens la matiere n'épouse pas seulement de nouuelles formes, mais aussi reçoit extension ou racourcissement en son existance, suiuant le bien que chacun d'eux occupe naturellement, plus vaste ou plus estroit: ainsi l'eau estant conuertie en terre occupe moins de place qu'auparauant, & la terre changée en eau demande vne plus vaste estenduë que quand elle estoit terre; comme l'air a plus d'extension que l'eau, & le feu plus que l'air, si tant est que suiuant les Naturalistes d'vne poignée de terre il s'en fait dix d'eau, d'vne d'eau dix d'air, & d'vne d'air dix de feu: ce que la raison nous persuade plustost que l'experience ne nous le fait voir, ces transmutations & changemens de place se faisans imperceptiblement & sans violance pour l'ordinaire, mais par fois extraordinairement auec de grands efforts en la Nature, supposé quand en vn lieu sousterrain quelque humidité qui l'occupe, tout se resout en air & en vents, lesquels pour se loger causent des secousses & tremblemens de terre, qui ne cessent point iusques à tant qu'ils se soient faits des soupiraux pour sortir & chercher des espaces plus amples. Il arriue quelque chose de semblable au petit Monde lors que le matieres aqueuses échaufées plus que de coustume aux cauitez où elles se rencontrent, changent de forme & de nature en épousant celles de l'air & du vent: d'où il arriue que ceux-cy appetans le changement de lieu, ou plustost celuy où ils sont n'estant suffisant de les enfermer & contenir, le corps en general reçoit diuerses secousses, auec alteration de sa santé, plus ou moins suiuant l'abondance des vents, la facilité ou difficulté de leur sortie, & les forces de Nature, assauoir du corps en general, & de la partie violantée en particulier. Les effets en paroissent au ventre inferieur, en la colique venteuse, & dans l'enfleure de rate. Au moyen, dans la palpitation, courte haleine, & douleur de costé. Au superieur, dans le vertige, l'epilepsie, & l'esternuëment, mouuement violant du cerueau, mais salutaire, dont est icy question, lequel non seulement sert de remede aux deux symptomes susdits, & autres affligeant cette partie, mais aussi par accidant dégage les inferieures dés superfluitez qui les occupent, notamment le poulmon, suiuant le mouue-

ment de la poitrine, qui s'échauffe tousiours quant & le cerueau; celuy-cy l'attirant à luy par les nerfs, qui luy seruent comme de bras pour trauailler à cét ébranlement. Par fois aussi les intestins & la matrice en sont émeus; & de fait on prouoque auec fruit l'esternuëment aux femmes en couche pour faciliter la sortie de l'enfant & de l'arriere-fais: mais sur tout il est destiné pour dégager le cerueau de ses superfluitez, & le preseruer de maladies, estant vn bon signe d'vne mauuaise cause; qui fait qu'estant aperçeu nous souhaitons par vne loüable coustume toute prosperité à ceux qui esternuënt. Il n'est pas tousiours pourtant expediant d'esternuër aux maladies du cerueau, non plus que de souffrir en celles du poulmon: car comme en celuy-cy la toux qui d'ordinaire le purge de ses superfluitez, l'échauffe quand elle est excessiue & hors de temps: & de plus y cause solution de continuité; de mesme en l'autre quand il est trop plein, & la matiere cruë comme au commencement des rheumes, attendu que le frequent & le fort mouuement l'échauffe tousiours, & l'échauffant attire de nouuelles matieres qui entretiennent ou augmentent sa repletion; ce que mesme l'on experimente aux forts sternutatoires, comme le poivre & l'ellebore donnez hors de temps, ausquels plus on esternuë, plus le cerueau semble se remplir, de sorte que celuy qui estoit sans rheume se trouue apres iceux extremement enrheumé, & des secousses que le cerueau se donne, les dernieres sont plus fortes que les premieres, & auec plus de bruit, pource que l'air qui doit sortir trouue plus d'obstacle à la fin qu'au commencement; & ainsi ne pousse auec luy que fort peu d'humidité, attendu qu'elle est trop aqueuse, subtile & facile à s'écarter n'en pouuant sortir beaucoup à la fois, si elle n'est époisse & cuite en quelque maniere. Voila ce qui se peut dire sur cét Aphorisme; de la doctrine duquel nous apprenons où, & comme se fait l'esternuëment, afin quand il arriue d'en tirer des signes de bon ou mauuais augure, suiuant les circonstances cy-dessus.

Explication.

1. QVi est vn mouuement du cerueau taschant à secoüer ce qui le gréve, soit qu'il vienne de cause interne, comme les vents qui s'y engendrent, ou que le poulmon y enuoye par la toux; ou de cause externe comme d'vn sternutatoire, fumée, ou vapeur; ou autre chose irritant le nez & le cerueau.

2. Assauoir les ventricules & cauitez du cerueau, l'humidité y seruant de cause materielle, & la chaleur d'efficiente.

3. Ne pouuant trouuer place suffisante au lieu où il s'est engendré, & la Nature irritée le chassant.

4. A cause de quantité de vents, qui d'vn seul effort passant tout à la fois, & ensemble des matieres glaireuses sortant auec, qui ne trouuent pas vn passage assez ouuert pour déloger sans bruit.



APHORISME LII.

Quibus iecur vehementer dolet, iis febris superueniens soluit dolorem.

Ceux qui ont des douleurs [1] vehementes autour du foye en sont deliurez par l'arriuée [2] de la fievre.

DISCOVRS.

C'A esté vne prouidance de Nature, que l'on ne peut assez admirer, d'auoir donné vn sentiment fort mince aux parties, dont la condition est de trauailler assiduëment au profit commun, crainte que celuy de lassitude ou de douleur, empeschant ou retardant leurs operations, le corps ne fust frustré des commoditez que la continuité d'icelles luy apporte. De ce genre est le foye, viscere autant necessaire comme noble, la chair duquel estant toute autre que la musculeuse, qui est sensible à cause de ses fibres & productions nerveuses, n'a sentiment quelconque, pource qu'elle n'a rien des choses susdites qui en donnent la faculté, ressemblant plustost à du sang caillé qui est attaché aux veines & rameaux dont il est plein; qu'à de la vraye chair, laquelle aussi l'on n'a pas coustume d'exprimer par ce nom, mais par celuy de parenchyme. Tout le sentiment qu'a donc le foye, n'est qu'en sa superficie, à cause de la tunique dont il est reuestu, & des petits nerfs inserez en elle, lesquels le cerueau luy enuoye, & ce comme il semble par courtoisie & tesmoignage d'alliance, en reconnoissance de la nourriture qu'il luy fournit par les veines. Ces nerfs ne passent pas au dessous, ny plus auant que la tunique, n'estant point besoin que ce viscere dont l'action est purement naturelle eust du sentiment beaucoup, luy suffisant d'en auoir quelque peu, pour sentir seulement les choses greuantes & ennemies, qui peuuent l'attaquer extraordinairement, afin de les repousser & s'en garantir: car pour ce qui le peut blesser d'ordinaire, assauoir ses propres excremens, Nature y a mis bon ordre, luy ayant donné des mi-

nistres & seruiteurs qui le purgent de telles superfluitez, assauoir la rate, les reins & la vesicule du fiel, celle-cy de l'excrement bilieux, & les autres des matieres sereuses & terrestres, cette purgation se faisant en partie par l'attraction des visceres susdits qui se delectent chacun à ce qu'il attire, partie par expulsion du mesme foye qui repousse dés l'instant qu'il peut, les choses qui peuuent soüiller la pureté de son sang: mais il arriue aucunefois, & trop souuent, que soit par la foiblesse de l'expultrice de celuy-cy, ou de l'attractrice des autres, soit par l'abondance des matieres qui pechent, que grande partie d'icelles demeure dedans sans estre chassée ou attirée; d'où se forment des obstructions, lesquelles se font connoistre par vn sentiment de pesanteur, plustost que de douleur; ce qui se fait dans les veines que Nature à dessein a fait fort deliées & enlacées, afin que le sang arrestant long temps à passer, & y faisant vn notable sejour, fust parfaitement cuit & élaboré par vn plus long attouchement de la chair du foye, dont la vertu passe facilement au dedans des veines par la minceté de leurs tuniques, plus deliées en ce viscere qu'en quelqu'autre partie que ce soit: ce qu'elle a fait pareillement à quelques autres parties, par exemple, vers les testicules en la complication des veines & arteres spermatiques, & au cerueau dans le rets admirable, qui n'est qu'vn enlacement d'arteres capillaires, à guise d'vn filé, ce qui est mesme considerable aux diuers redoublemens des intestins, où les excremens font du séjour, non pour estre élaborez, mais à vne autre fin, assauoir pour estre épuisez de ce qu'ils ont de meilleur, ce qui soit dit en passant. Il arriue donc au foye que la mesme cause qui donne la perfection au sang, aide souuent à luy boucher les passages, assauoir quand les impuretez meslées parmy luy ne sont ny enuoyées, ny attirées aux lieux destinez à les receuoir; de là viennent les obstructions, lesquelles causent peu ou point de douleurs, quoy que les tuniques des veines estans de mesme nature que les autres du corps en soient fort susceptibles; ce qui arriue à cause de leur grande humidité, la facilité de leur extension, & la minceté de leur tissure, la premiere estant cause qu'elles ne sentent pas la mordication & poinçonnement des humiditez acres qui les piquent; la seconde faisant aisément place aux matieres qui les emplissent: & la troisiesme estant cause que ce qui est plus subtil & chaud échappe & se perd dans le parenchyme du foye, qui n'est en sorte du monde susceptible de douleur, le plus terrestre & froid y demeurant arresté. Que si les obstructions sont faites, comme c'est le plus ordinaire, d'excremens bilieux, aqueux & terrestres tout ensemble, & que Nature faisant effort pour les chasser, ce meslange se tourne en vents pour le tout, ou la pluspart; & qu'iceux trauersans la chair du foye, s'arrestent souz la

tunique, c'est lors que l'on souffre par l'extension & componction d'icelle, de grieues douleurs, telles qu'entend icy nostre Hippocrate. Les vents outre la douleur, se reconnoissent par la tumeur du flanc droit, qui est sans fievre, & sans dureté, n'estant cette tumeur, ny si douloureuse, ny si dangereuse que l'inflammation, laquelle n'est iamais sans fievre; plus douloureuse, mais moins dangereuse que le scirrhe, qui se forme des obstructions frequentes, ayant pour souuerain remede la fievre qui haste le trépas aux deux autres. Ce qu'il faut entendre, non de la fievre qui precede ou accompagne la douleur, pource qu'il y a lors soupçon d'inflammation, & forte obstruction, mais de celle qui suruient, & est capable de la chasser par sa chaleur en dissipant les vents qui l'entretiennent: d'où nous deuons iuger qu'en tel cas il faut vser de remedes chauds & capables de dissiper les ventositez; qui est outre le prognostic, l'vtilité que l'on doit tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. PAr des vents logez entre son parenchyme & sa tunique: l'on peut aussi entendre cecy en quelque maniere des douleurs venteuses qui se font non au foye, mais proche le foye, comme aux intestins & muscles du ventre.

2. Pource que chaque maladie est chassée par chose contraire, partant il faut en ce cas vser de remedes chauds qui ayent vertu d'attenuer & dissiper les matieres venteuses.



APHORISME LIII.

Quibus sanguinem è venis detrahere conducit, iis vere secanda est vena.

Ceux ausquels il conuient de tirer [1] du sang des veines doiuent se les faire ouurir au [2] Printemps.

DISCOVRS.



C'EST abuser du temps & employer inutilement le papier de repeter deux fois vne mesme chose, ce qui est vray-semblable n'auoir iamais esté fait par nostre Hippocrate, Autheur graue, concis, & qui n'a rien écrit en vain, qu'il se trouue des Aphorismes repetez, comme celuy qui est couché en autres termes, & plus amplement au 6. Liure, pour le 47. Cela vient de l'inaduertance de

quelques transcriueurs, dont l'erreur a par apres esté suiuie, voire mesme tellement embrassée de quelques vns, d'auoir donné à mesme chose diuerses interpretations, ainsi que dit Galien sur cét Aphorisme; à l'imitation duquel nous n'y écrirons rien autre chose, employans icy ce que nous auons écrit au Liure & Aphorisme cy-dessus.

Explication.

1. A Sçauoir les personnes qui abondent en sang, lequel degenerant de sa naturelle benignité peut causer des fievres, & autres maladies chaudes, si l'on n'en euacuë vne partie.

2. Qui est celuy où l'on en fait le plus, & où les forces sont en vigueur, partant le corps plus propre à supporter les euacuations, aussi bien de la purgation que de la saignée, comme nous auons plus amplement declaré sur le 47. Aphorisme du 6. liure.



APHORISME LIV.

Quibus inter ventriculum & septum transversum pituita concluditur, & dolorem adfert in alterutrum ventrem viam non habens, iis per venas in vesicam versa pituita, morbi fit solutio.

Ceux qui ont de la pituite amassée entre le ventricule [1] & le diaphragme, qui leur cause [2] douleur, ne trouuant point de chemin pour passer en l'vn ou l'autre ventre, sont [3] deliurez de leur maladie quand la pituite passant aux veines s'écoule dans la vessie.

DISCOVRS.

PLVS les parties du corps ont de chaleur, moins elles ont d'excremens, ainsi que plus elles sont froides, plus elles en amassent & produisent; d'où vient que les spermatiques, telles que les membraneuses & graisseuses, en sont plus chargées que les sanguines & charneuses. Par les excremens, il faut entendre ceux qui sont propres & particuliers à chacune des parties, assauoir ceux de la troisiesme coction, lesquels s'amassent auteur d'icelles, conformément à leur nature & nourriture, par fois si copieusement, qu'ils gréuent non seulement les parties qui les engendrent, mais incommodent aussi beaucoup celles qui les auoisinent. De cette na-

ture sont les parties du ventre inferieur pour la plus part, comme les intestins, le ventricule, le peritoine, la coiffe ou epiploon, autour desquelles s'amassent plusieurs glaires du residu de leur nourriture, lesquelles y demeurent colées dedans & dehors auec beaucoup d'humiditez aqueuses, dont leurs tuniques sont imbibées tous lesquels excremens se peuuent long temps conseruer autour d'icelles, tant pource que l'humidité continuelle prouenant des coctions qui s'y font, leur fournit tousiours de l'entretien, qu'à raison de l'abondance de la graisse & épaisseur des muscles & du cuir qui couure la region inferieure, dont la transpiration est empeschée. De ces parties, le ventricule est plus excrementeux que le reste, tant pour son amplitude, que pour son épaisseur; de maniere qu'il peut s'humecter, & retenir long temps comme vne éponge quantité de glaires & aquositez, & en enuoyer vne partie à l'epiploon qui le couure, lequel les reçoit & conserue dans la graisse dont il est amplement fourny; en quoy il n'est besoin d'aucune cauité, puisque les membranes susdites s'en imbibent, & retiennent aisément la portion plus aqueuse, & que celle qui est plus glaireuse s'y attache sans difficulté. Ces manieres d'excremens estans finalement à charge aux parties qui les amassent, y causent pesanteurs & cruditez, auec des douleurs & difficultez de respirer, par la compression du diaphragme, qu'excitent les vents, esquels vne partie de cette matiere se resout quand elle est échauffée; contre lesquels accidans la chaleur naturelle voulant s'armer, elle fait en sorte de trouuer des voyes pour les mettre dehors : ce qu'elle ne peut qu'en premier lieu elle n'échauffe ce qui est froid, & attenuë ce qui est trop épois & grossier, & donne à l'vne & l'autre de ces diuerses matieres quelque égalité: en suite dequoy elle les chasse par les communs déchargeoirs des intestins & des reins, dont les premiers donnent passage sans difficulté aux glaires que le ventricule amasse interieurement : & les derniers tant à celles qui s'attachent à luy exterieurement qu'aux autres dont la coiffe ou membrane graisseuse est imbuë, mais auec vne plus exacte preparation, estant necessaire que cette matiere, pour passer à la vessie, entre dans les veines, assauoir principalement en celles de l'epiploon, estant son attraction & passage en icelles facilitée par le continuel battement des arteres dont il est entretissu; ce qui est plus imaginable que demonstrable. Mais il faut en cecy se souuenir de l'industrie de la Nature, laquelle au dire de nostre Hippocrate, estant forte, se fait des voyes où il semble n'y en point auoir, & donne sortie aux matieres plus épaisses par conduits & déchargeoirs les plus petits, puisque mesme elle fait passer

au trauers des os la matiere des abscés: d'où nous deuons estre instruits qu'aux douleurs du ventre, qui ne s'émeut point par les remedes ordinaires, il est à propos de proüoquer les vrines; & quoy que bonnement nous ne puißions designer les voyes par où se doiuent faire les décharges des matieres peccantes, en laisser l'ouurage à la Nature; qui est outre le prognostic l'vtilité que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire quand le ventricule & la membrane graisseuse, qui sont parties assises immediatement au dessous du diaphragme, seront chargez d'abondance de pituite, en partie imbibée, & en partie attachée à leurs tuniques.

2. Y contractant pourriture par trop longue demeure, d'où vient qu'il s'engendre des vents, lesquels trauaillent extrémement pour n'auoir sortie par des cauitez manifestes, telles que celles des intestins pour le bas, & de la bouche pour le haut.

3. Estant cette matiere attenuée, & rentrant aux veines par les mesmes voyes & secrets abouchemens que les mesmes parties les ont reçeuës.



APHORISME LV.

Quibus iecur aqua refertum eruperit in omentum, his venter aqua expletur, atque moriuntur.

Ceux dont le foye plain d'eau se décharge dans [1] l'epiploon le ventre se remplit [2] d'eau, & [3] meurent.

DISCOVRS.



ORS que le foye trop rafroidy fait plus d'eau que de sang, & que les reins qui doiuent le décharger des matieres sereuses qui le grévent, ne luy peuuent rendre ce bon office, soit pour leur propre foiblesse, ou pour les fortes obstructions de ce viscere, qui resistent à l'attraction des susdits, il arriue qu'il se gonfle & grossit merueilleusement, s'imbibant des eaux susdites, lesquelles en fin estans en telle quantité que sa substance spongieuse ne les peut plus contenir, diuisent sa chair de sa tunique, & tout autour d'iceluy font paroistre en plusieurs parties certaines eleuations & pustules blanches à guise d'ampoules, comme l'on voit au foye des brebis mal-saines & pourries,

lesquelles pour leur quantité, pesanteur ou acrimonie de l'eau qu'elles contiennent, se creuent, & épanchent telle humidité dans la capacité du ventre inferieur entre la coiffe & le peritoine, dont naissent des inconueniens signalez; l'vn que cette tunique estant vne fois rompuë & rongée ne se peut regenerer tant de fois, estant partie seminale, que d'accidant, à cause des humiditez continuelles distillantes du foye, qui sont contraires à cette reünion. Outre quoy l'on doit supposer quelque matiere purulante procedante de la chair vlcerée & rongée par le long arrest de l'eau entre icelle & sa tunique: l'autre en suite est le perpetuel distillement de l'eau, laquelle s'estant fait vne fois cette voye, n'en prend plus d'autre pour s'écouler; & si les reins en apres en attirent quelque portion auec le sang dont ils se nourrissent, c'est la plus petite & moins considerable. Si d'autre part on euacuë ce qui est desia coulé au ventre, par l'operation nommée paracentese, ce n'est qu'en vain trauailler vn malade, puisque vû ce que dessus on ne peut tarir la source, ny destourner son cours ailleurs: ces deux sont suiuis d'vn troisiesme, qui est que le foye demeure sec, & s'endurcit par le continuel distilement de ses eaux, auquel non seulement descendent les superfluës, mais aussi celles qui doiuent seruir à dilayer le sang & faciliter son transport par les veines iusques aux parties qu'elles doiuent nourrir. Outre tout cecy l'on doit considerer l'estat du foye & celuy de la coiffe. Pour le foye c'est hors de doute que son temperament & complexion sont alienez, estant son parenchyme amoly, relasché, & sa chaleur estainte, ou du moins restant fort petite par la longue retention des eaux auant qu'elles se soient fait passage. Et quant à la coiffe, estant vne membrane aisée à se pourrir, sur tout à cause de son humidité, celle qui luy vient du foye contribuë à sa corruption, & ce d'autant plus qu'elle fait de seiour au bas ventre, ne s'y amassant pas tout à coup, mais peu à peu. Finalement quand les eaux ne feroient autre mal que de rafroidir le foye & les intestins, il seroit encore assez grand, attendu la priuation de nourriture dont suit la perte de la chaleur naturelle aux parties, ce qui nous fait conclure auec Hippocrate, que telle sorte d'hydropisie est sans remede, & absolument mortelle. Nonobstant quoy sur l'incertitude de la cause il ne faut pas laisser d'vser de remedes ordinaires, attendu que la connoissance de celle-cy ne s'acquiert qu'apres la mort en l'inspection du foye; qui est le profit qu'il conuient tirer de cét Aphor.

Explication.

1. Y Distillant par la rupture de quelques pustules, formées en la tunique du foye, qui ne se font que quand

il est tout à fait aliené de son temperament par l'abondance des eaux qui suffoquent sa chaleur.

2. Non tout à coup, mais peu à peu, le foye qui ne peut sanguifier fournissant tousiours nouuelle matiere.

3. Le foye ne preparant plus de nourriture, les eaux croupies ayans pourry la coiffe, & alteré les intestins, & sur tout les parties de la membrane ou tunique du foye diuisée, ne se pouuans reünir.



APHORISME LVI.

Anxietudinem, oscitationem, horrorem, vinum pari aquæ portione epotum, soluit.

L'anxieté [1], le [2] baaillement, & le [3] frisson, sont ostez par le breuuage de vin [4] & d'eau meslez également.

DISCOVRS.



C'EST vn vice qu'encourent souuent les hommes doctes, de negliger les moindres connoissances de leur profession, & n'essorer leur esprit qu'aux plus hautes & releuées ; en quoy ils se méprennent infiniment, attendu que où pour leur particuliere satisfaction, ou pour paroistre ce qu'ils sont deuant les personnes de mesme estoffe, ils se mettent au hazard d'estre méprisez des gens peu lettrez, qui suiuant la portée de leurs entendemens, leur proposeront des questions basses, qui pourtant seront de leur fait, ausquelles ils ne pourront satisfaire ny respondre pertinamment. Le mal se glisse dans la Medecine, aussi bien qu'aux autres sciences, où l'on voit beaucoup de ceux qui sont honorez du titre de Docteurs, ne vaquer qu'en la recherche des plus grandes maladies, & de leurs causes pour y trouuer des remedes propres, & se rendre nonchalans aux plus petites, croyans déroger à leur grauité de s'y amuser, cependant qu'à leur vergogne il se trouuera de simples femmelettes, qui tous les iours leur enseignent ce qu'ils ne sçauent pas ; nostre diuin Maistre presentant peut-estre cecy, nous estale dans ce Liure sententieux des maladies & des remedes de fort petite consequence, tant pour desabuser tels sçauans de leur chatoüilleuse presomption, que pour leur enseigner qu'il n'y a rien dans la Medecine qui ne soit grand, eu égard au sujet sur lequel, & pour lequel on trauaille. Ces maladies, ou plustost symptomes, sont l'inquietude ou anxieté, les baaillemens frequens & les frissons legers, tous lesquels il faut

faut considerer en deux manieres, assauoir aux grandes maladies, comme aux fievres longues & aiguës; ou bien sans icelles, comme suiuant la vray-semblance il les faut icy considerer, vû la legereté du remede, assauoir du vin & de l'eau meslez également, lequel tant s'en faut qu'il fust capable de chasser les accidans susdits, feroit vn mal extréme, en augmentant la fievre dont le vin est ennemy capital, si trempé & en si petite quantité qu'on le veüille donner; ioint que ces accidans qui sont de fort petite consequence, au respect de la maladie mesme, cessent auec elle, & n'ont autres remedes que ceux que l'on ordonne pour la chasser. Or quant à l'anxieté, qui est le plus grief des trois, tant en santé qu'en maladie, elle se fait proprement quand la bouche du ventricule est imbuë de quelque humidité nuisible attachée à ses tuniques, notamment à l'endroit où s'inserent les nerfs de la sixiesme coniugaison, desquels il reçoit le sentiment, ce qui est cause de l'agitation & inquietude perpetuelle, qui empesche les malades de trouuer vne bonne situation : ceux qui ont l'estomac chargé de vin & de viande sans pouuoir vomir, sont d'ordinaire atteins de semblables incommoditez. Il y a vne autre espece d'inquietude & d'anxieté que souffrent les personnes extrémement malades, lesquelles à tous momens se font changer de place, dont la cause se rapporte à l'imbecillité de la vertu qui regit le corps, ne pouuant plus le manier, ny mesme le soustenir en quelque posture qu'il soit, qui est vn signe des plus mortels, & d'vn tres-mauuais prognostic, assez remarquable en ceux qui doiuent mourir bien tost. Quant aux deux autres accidans, ils dépendent de la faculté expultrice legerement irritée, & premierement le baaillement, que l'on peut autrement appeller oscitation & pandiculation, se fait de quelques vapeurs & matieres venteuses, contenuës enuiron les mâchoires, que Nature tasche à mettre dehors par le baaillement, ou aux muscles des autres parties qu'elle essaye de dissiper par l'extension d'icelles, ce qui est ordinaire apres le sommeil. Que si ces vapeurs ont quelque peu d'acrimonie, elles excitent des frissons legers, sur tout quand les pores du cuir sont aucunement bouchez, & ce à cause du sejour qu'elles font au dessous; à tous lesquels nostre Hippocrate nous donne pour remede le mélange égal de vin & d'eau : au premier, pource que le vin fortifie l'estomac, & l'eau le dilaye & facilite sa penetration, au moyen de laquelle les humiditez impactes à ses tuniques sont dilayées, attirées & euacuées, & aux deux autres, pource que le mesme meslange dissipe les vents & prouoque les sueurs : ce qui nous est vn exemple & témoignage, que les maladies legeres s'en vont par remedes legers, au cas que Nature ne garisse sans eux. C'est le profit que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi est proprement vn empressement, au moyen duquel on se tourne & vire de toutes parts sans trouuer place qui agrée, ce qui est ordinaire à ceux qui ont l'estomac chargé ou occupé dans ses tuniques, de quelques humiditez excrementeuses ; ce qui est par fois auec douleur & componction, quand il y a de la bile meslée ; ou sans douleur quand il n'y a que de la pituite.

2. Quand il y a des ventositez dedans ou autour des muscles, sur tout enuiron les mâchoires.

3. Quand il y a des humiditez piquantes épanchées souz le cuir.

4. Recreant l'estomac, échaufant mediocrement le corps, cuisant les humiditez, & chassant les vents dont procedent ces accidans.



APHORISME LVII.

Quibus in meatu vrinario generatur tuberculum, vbi suppurauerit & eruperit, doloris fit solutio.

Ceux ausquels s'engendre quelque petit [1] abscés au conduit de l'vrine ne sentent plus de douleur quand sa matiere est suppurée [2] & euacuée.

DISCOVRS.



LA repetition de cét Aphorisme estant inutile, nous n'en dirons rien de plus, employans le Discours fait sur le semblable, cotté le 82. du 4. Liure.

Explication.

1. CAusée d'vne matiere suppurable, à la difference de l'empeschement qui peut estre en ce conduit par callosité ou carnosité, telles que souffrent par fois ceux qui ont esté attaints du mal Venerien.

2. Attendu que telle matiere estant euacuée vn autre bien arriue, assauoir l'euacuation de l'vrine qui estoit retenuë durant le

temps, ou ne sortoit qu'auec peine : mais il reste vn vlcere qui empesche la guarison d'estre entiere.



APHORISME LVIII.

Quibus occasione aliqua cerebrum fuerit vehementer concussum, mutos protinus fieri est necesse.

Ceux à qui par quelque cause [1] externe le cerueau est fortement émeu [2] deuiennent par necessité muets [3] soudainement.

DISCOVRS.

SI la Force marchoit de pair auec la Noblesse, on pourroit dire du cerueau sans se mesprendre, qu'il n'y auroit partie au corps riche comme luy, des faueurs & dons de Nature ; vû qu'estant le siege des plus hautes & dignes facultez, il auroit d'abondant l'auantage d'estre impassible & inébranlable aux coups qui luy seroient liurez : mais le diuin Architecte en a disposé autrement, ayant dressé son bastiment d'vne matiere humide & molle pour de meilleurs sujets, dont i'en remarque deux principaux, l'vn en faueur des esprits animaux qui estans extrémement épurez, s'exhaleroient facilement si l'humidité ne les temperoit, & ne leur bouchoit le passage ; l'autre pour la facilité de l'apprehension des obiects, lesquels ne pourroient s'attacher & imprimer à vne chose dure, & pour ce le cerueau a esté fait mol : tout ce que la Nature a pû faire pour le garantir des iniures, notamment externes, a esté de le munir d'vn rampart de tres-forte & dure trempe, assauoir le crane qui le couure & enuironne de toutes parts, nonobstant quoy il n'en est pas tousiours exempt, vû que souuent les secousses qu'il reçoit de dehors abatent entierement, sinon ses facultez, du moins ses fonctions, dont nostre Hippocrate nous donne vn exemple, assauoir la perte de la parole, par laquelle on doit entendre aussi celle du mouuement, du sentiment, & autres fonctions animales, qui demeurent interdites aux secousses vehementes du cerueau, qui arriuent des coups orbes, ou lourdes chutes, tant sur la teste, que sur l'espine du dos, notamment où elle approche plus prés de la partie susdite. Ces symptomes arriuent principalement à ceux qui ont beaucoup de vuide entre le cerueau & le crane, & ausquels cette partie est trop refroidie : deux conditions qui font que les vieillars qui tombent, ou sont

frappez, resistent moins que les ieunes personnes, attendu qu'en la vieillesse le cerueau ne prenant plus tant de nourriture qu'en ieunesse, partant en diminuant se comprime & abaisse, sur tout en la partie anterieure, qui est la plus humide; ioint que ses ventricules & vaisseaux sont moins fournis de chaleur & d'esprits qu'en l'âge susdit, & ainsi la capacité du crane n'est pas si remplie qu'alors: ce qui fait que la teste & l'espine estans rudement frappez, tantost la situation du cerueau se peruertit & ses ventricules se compriment en telle sorte, que les esprits sont empeschez d'aller aux parties où ils doiuent porter le sentiment & mouuement: tantost quelques nerfs qui sont fort mols en leur origine, se rompent ou estendent, ce que peuuent faire aussi quelques arteres & veines, dont le sang épanché se pourrit, ou le cerueau mesme par le rencontre du crane trop dur, souffre diuision de ses membranes, mesme de sa propre substance; lesquels accidans, soit vn ou plusieurs, peuuent causer la mort, ou du moins faire perdre la parole, & ruiner les autres fonctions intellectuelles; qui est ce que nous pouuons dire sur cét Aphorisme, l'vtilité duquel consiste à connoistre quand le cerueau est grieuement blessé, afin d'y donner ordre promptement, en appliquant les remedes au lieu du mal: & de plus nous sommes aduertis tacitement, que les coups donnez sur la teste sont extrémement dangereux.

Explication.

1. Comme vne cheute de haut, vn coup donné sur la teste, soit d'vn baston ou autre instrument, voire de la main mesme, dont le cerueau est estonné, sa situation peruertie, & ses ventricules comprimez.

2. Estant mesme par fois sans sentiment & mouuement, à cause que les esprits sont empeschez de passer des ventricules du cerueau à l'origine des nerfs, la compression d'iceux en bouchant le chemin.

3. Iusques à tant que la faculté animale s'estant éveillée, l'œconomie du cerueau se restablisse, produisant des esprits, & les enuoyant aux nerfs comme deuant, ce qui se fait auec le temps, pourueu qu'il n'y ait rien de rompu ou démis de son entier au cerueau, & en ce qui en dépend.

APHORISME LIX.

Corporibus humida carne preditis perferenda fames est. Nam fames siccat corpora.

Il faut enioindre le [1] ieusne aux corps qui ont les chairs [2] humides : car la faim les [3] desseche.

DISCOVRS.

LA nourriture que nous prenons iournellement, participant de l'humide plus que du sec, il n'est pas estrange que les excremens humides excedent de beaucoup en nos corps ceux qui sont de contraire qualité; & comme naturellement ils sont paresseux, à cause du froid & pesanteur qui les accompagne, ils sont long temps à se consumer & dißiper, vû mesme que depuis qu'ils se trouuent en quantité notable, il est mal-aisé aux parties qui en sont imbibées de s'en dégager apres, pource que la nourriture en fait continuellement amasser de nouueaux; de là vient que par laps de temps le corps se trouue pesant & engourdy, voire mesme l'esprit, dont le propre est d'agir, suiuant les dispositions corporelles; déchet de sa premiere viuacité, d'où sourdent les maladies & incommoditez, que la paresse & défaut d'exercice ont coustume d'amener. Les personnes plus subiettes à ces amas, sont celles de nature humide & spermatique, lesquelles contractent aisément les intemperies qui symbolisent à leur disposition, ainsi comme les femmes, les vieillars, & autres de semblable temperament, dont les chairs sont pleines & gonflées auec molesse & laxité, qui sont acheminemens à l'hydropisie charneuse, pource que l'abondance d'humidité superfluë, diminuant la chaleur naturelle aux parties, empesche qu'elles ne prennent leur ordinaire nourriture; & de plus, la froideur tenant les pores du cuir bouchez, fort peu de cette matiere s'exhale par insensible transpiration. Il y en a d'autres, lesquels l'oysiueté, le luxe, & la bonne chere rendent tels, l'accoustumance ayant en eux preualu sur la Nature; le remede desquels est indiqué par les contraires, la repletion demandant à estre vuidée, & l'humidité desirant estre desechée, à quoy l'on paruient par plusieurs moyens; le plus doux & seur desquels nous est icy enseigné, sçauoir est la faim, par laquelle nous

deuons entendre le ieusne & retranchement de viandes & repas accoustumez, le tout reglé suiuant l'abondance des humiditez superfluës & les forces de Nature, ausquelles il faut auoir égard auant toutes choses. Sur tout il conuient vser de viandes seches, ou du moins qui ayent peu d'humidité excrementeuse. Or pourquoy la faim conuient aux chairs humides, nostre diuin Maistre nous en donne luy mesme raison, attendu, dit-il, qu'elle desseche les corps, ce qui arriue quand la chaleur naturelle n'ayant pas assez d'occupation autour des viandes, à cause de leur petite quantité; & d'autant moins qu'elles sont legeres, de bon suc, & de facile coction, tourne vne partie de son action sur telles superfluitez, desquelles à mesure qu'elle vient about, elle s'augmente elle-mesme, deuenant plus forte à chaque moment par le dessechement de l'humidité qui s'opposoit à son action, & de plus les parties déchargées restent gaillardes & vigoureuses, dissipant le residu de leurs excremens par exhalemens & transpirations imperceptibles. Ce remede est preferable à tout autre, estant comme i'ay dit, doux & seur, assauoir doux, vû la facilité d'en vser, si on le compare aux medicamens purgatifs, & sudorifics, que l'on peut donner en cause pareille: seur, pource qu'il ne se fait point de changement & alteration soudaine, Nature gagnant le dessus pied à pied; & finalement se rendant la maistresse sans aucune souffrance du corps. Il n'en va pas ainsi des medicamens purgatifs, lesquels, quoy que bien-faisans, entant qu'ils euacuent des matieres peccantes, ont tousiours quelque chose contraire à nostre nature, qui fait qu'ils laissent apres leurs operations quelques impressions malignes aux visceres, qui durent plus ou moins, ceux notamment qui sont destinez à l'euacuation des matieres aqueuses, qui doiuent estre tousiours violans, à raison que la chaleur naturelle, qui de sa part doit contribuer à l'euacuation, & seconder l'effort des medicamens, est en tel cas foible & paresseuse; consequemment a besoin d'vn fort aiguillon pour l'exciter à son deuoir. Ie sçay que l'on pourra me dire, que comme dans la nourriture, les parties en prennent également leur suffisance en vn corps bien constitué, ainsi que les mesmes parties sont également dessechées en la faim: or est-il qu'il y en a certaines, dont le dessechement est accompagné d'vn extréme peril, comme les visceres principaux, la nature desquels est d'estre tousiours humides, & dont les operations ne se peuuent faire qu'auec l'humidité, i'entens les coctions; à quoy ie respons, que la faim mediocre desseche ces parties de leurs humiditez superfluës, aussi bien que les autres, mais que iamais elles ne paruiennent à telle siccité qu'elles soient frustrées de nourriture suffisante & conuenable, attendu qu'estans plus proches de la source d'icelles, voire l'e-

stans elles-mesmes, elles se nourrissent & humectent à suffisance, auant que les plus esloignées reçoiuent la mesme faueur: partant nous concluons qu'il n'y a rienplus propre à dessecher les corps humides que le viure sobre; qui est le fruit & vtilité de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVi soit proportionné aux forces & à l'humidité qui surcroist aux parties. Cecy s'entend non seulement des malades, mais aussi de ceux qui sont en vne santé declinante.

2. Par les chairs humides nous deuons entendre tout le corps, la plus grande partie passant pour le tout.

3. Pource que la chaleur faute d'auoir des alimens suffisans à son exercice, apres auoir cuit le peu de viande qu'on luy a donné se tourne contre les humiditez superfluës, lesquelles elle desseche & consume.



APHORISME LX.

Vbi toto corpore mutatio, & corpus refrigeratur vicißimque calefit, aut colorem alium ex alio mutat, morbi significatur longitudo.

Lors qu'en tout le corps on voit de frequens changemens, qu'il se rafroidit & échauffe derechef, & qu'il passe d'vne couleur en vne autre, c'est signe de longue maladie.

DISCOVRS.

LE Discours couché au 40. Aphorisme du 4. Liure, dont celuy-cy n'est qu'vne repetition, & l'explication qui s'y trouuent, doiuent estre icy employez.



APHORISME LXI.

Sudor multus calidus aut frigidus semper fluens, humiditatem in robusto quidem supernè, imbecillo verò infernè vacuandam esse demonstrat.

La sueur abondante [1] chaude ou froide qui coule tousiours dé-

note qu'il y a vne abondance d'humidité, partant il faut la tirer à celuy qui est fort par le [2] haut, & au foible par [3] le bas.

DISCOVRS.

NOSTRE diuin Maistre a dit autrefois que dans les euacuations il faut tousiours suiure la piste de Nature, les faisant par les lieux où elle monstre vouloir tendre, pourueu qu'ils soient conuenables. Cependant comme s'il dérogeoit à son dire dans cét Aphorisme, où il parle des sueurs, il ordonne de faire euacuation de leur matiere par les conduits de la bouche & du siege, assauoir par les vomissemens & les selles; les dernieres aux personnes foibles, & les premiers aux robustes, quoy que le vray passage des sueurs soit aux pores du cuir, ainsi que monstre l'alegement que l'on en reçoit en maladie & en santé: & ce qui doit donner suiet de croire que cét Aphorisme n'estoit point d'Hippocrate, & qu'il contrarie à la maxime susdite en rappellant au dedans les humeurs qui coulent au dehors, pour en apres le vuider par des passages où Nature n'auoit point de dessein; estant certain que telles revulsions sont perilleuses. Ie respons à cecy que la sueur se considere en deux manieres, dont l'vne est proprement sueur; l'autre n'est que matiere d'icelle. Quant à la sueur elle est ainsi nommée seulement quand elle trauerse les pores, & à celle-cy ne conuiennent point les medicamens purgatifs. Sa matiere est l'humidité superfluë logée dans les veines & chairs, laquelle peut estre seurement euacuée par les remedes susdits, quand elle ne prend point le chemin des pores, comme la disposition n'y est pas tousiours, & ce en qualité de matiere antecedante, laissant faire Nature pour la conioincte, assauoir celle qui est à l'extremité du cuir, & des veines y aboutissantes, laquelle ne pourroit estre déchargée par la derniere voye, qu'auec extresme violance. Or cette voye est la plus seure & meilleure, tant pource qu'elle fait vne plus ample & prompte euacuation que l'autre des matieres superfluës, que pource qu'elle dispose les parties interieures à vne meilleure coction, à laquelle le trop d'humidité est contraire, & empesche qu'à la fin les exterieures ne se relaschent & enervent par le passage trop frequent des matieres aqueuses & sereuses; qui est l'vtilité que nous pouuons tirer de la doctrine de cét Aphorisme, qui n'est à vray dire qu'vne repetition d'vne partie des Aphorismes 41. & 42. du 4. liure, en suite duquel sont mis par quelques vns, mais inutilement, les trois qui

se trou-

se trouuent apres, lesquels nous ne transcrirons point de rechef, comme n'ayans rien de nouueau à dire.

Explication.

1. QVi prouient des excremens humides & matieres aqueuses dont la masse du sang est trop dilayée.

2. Notamment quand la sueur est chaude: car outre qu'elle monstre les forces de Nature, il est à croire que sa matiere est plus subtile & legere que celle de la froide ; en quoy sur tout il faut auoir égard à la nature particuliere des personnes, assauoir si elles sont propres à supporter le vomissement.

3. Assauoir en la sueur froide, tant à cause de la foiblesse des personnes qui suent, que de l'inclination de l'humeur, qui tend plustost vers le bas que le haut.

APHORISME LXII.

Si quis febricitanti cibum præbeat, quem sano exhibet, valenti robur, ægrotanti morbus fit.

Si quelqu'vn donne à vn [1] fievreux la mesme nourriture [2] qu'à celuy qui est en santé, elle donne de la force au [3] sain, & fait croistre l'infirmité du [4] malade.

DISCOVRS.



SI l'on donnoit des alimens, suiuant l'intention de la chaleur en vn corps, il n'y en a point qu'il fust à propos de nourrir, tant que les fievreux: mais d'autant que toute chaleur ne cuit pas, ains qu'il y en a vne certaine qui est contraire à la coction, pour estre accompagnée de pourriture, en laquelle elle conuertit tant qu'elle peut, tout ce qui luy vient à rencontre, cela est cause que l'on ne mesure pas la nourriture à la quantité, mais à la qualité de la chaleur; celle qui cuit estant naturelle, & celle qui pourrit contre nature: De cette derniere classe, est la chaleur fievreuse, laquelle estant estrangere au corps, ne respire que sa ruine, attaquant & combatant la naturelle, non directement, entant qu'elle luy symbolise comme chaleur.

mais indirectement, entant qu'elle dépeuple l'humidité radicale qui la fait subsister. Plus on soustrait de cette humidité, plus la chaleur naturelle est débile; partant aux fievres qui causent ce desordre, il faut donner de la nourriture écharcement, crainte qu'vne quantité mal proportionée ne serue plustost d'entretien à la fievre, que de soustien au corps, attendu que la chaleur naturelle abandonnant ce qu'elle ne peut cuire, fournit à la contre-nature & putredinale, des armes pour le ruiner par accroissement de pourriture, en laquelle se conuertissent tous les alimens superflus. Aussi nostre Hippocrate au 19. Aphorisme du 2. Liure, a fort bien dit, que plus on nourrit les corps impurs, plus on les blesse, lequel mot d'impureté n'est si general qu'il ne puisse receuoir quelque exception, ainsi que nous auons declaré sur le mesme Aphorisme, où nous auons monstré qu'il y a des corps impurs, qui ont besoin d'estre beaucoup nourris, assauoir ceux qui ne le sont point du tout, ains d'vne partie seulement: mais en ce qui est de la fievre où l'impureté est vniuerselle, la sentence de nostre Hippocrate se trouue tout à fait veritable, tant pource que la matiere impure desia logée dans les veines, contagie celle qui suruient de nouueau, quand elle seroit la plus pure du monde; qu'à cause de la debilité de la chaleur naturelle, par laquelle les alimens restent cruds, & la crudité se tourne en pourriture. Partant ce nous doit estre vn precepte perpetuel en la fievre, de nourrir tousiours écharcement les malades, & non de mesme sorte qu'en pleine santé, sans auoir égard au desir de manger qu'ont plusieurs, ny aux importunitez de beaucoup de ceux qui les assistent, qui croyent qu'on ne les peut faire viure, si l'on ne les nourrit sans cesse, tirans l'indication de leur donner ou oster la nourriture, plustost de leur force, que de leur appetit; qui est le profit qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. SVr tout aux fievres qui donnent peu ou point de relasche, esquelles la chaleur contre nature est tousiours pour s'opposer à la naturelle.

2. C'est à dire les mesmes alimens qu'il donneroit à vne personne en santé, soit en qualité ou quantité pareille.

3. Restablissant autant ou plus de substance qu'il s'en dissipe iournellement, supposé que les facultez concoctrices du ventricule & du foye soient robustes.

4. Chargeans les mesmes visceres plus qu'ils ne peuuent souffrir, d'où viennent la corruption des alimens & multiplication

des excremens, & la compression de la chaleur naturelle, & d'icelle la debilité.



APHORISME LXIII.

Quæ per vesicam permeant spectare oportet, an talia sint qualia secunda valetudine subeunt. Nam quæ his minimè sunt similia, insalubriora: quæ verò valentibus similiora, minimè insalubria.

Il faut regarder les choses qui sortent de la [1] vessie si elles viennent telles qu'en [2] santé: car si elles ne sont semblables à ces dernieres [3] elles ne sont point salubres: mais si elles leur ressemblent [4] elles ne sont aucunement insalubres.

DISCOVRS.

AINSI que les fonctions naturelles, i'entens celles qui concernent la nourriture, precedent les autres, & sont à vray-dire, leur base & fondement; aussi de leur integrité dépend absolument celle des susdites, puisque le foye, siege de la premiere, fournit du sien la matiere, assauoir le sang que les autres parties nobles employent à la confection de leurs esprits. Cette integrité se reconnoist par les vrines, dont la matiere estant fabriquée au foye auec les humeurs nourriciers, est portée auec eux en partie dans les veines, & chariée par l'habitude du corps dont elle retourne dans la vessie, ayant en elle les marques empraintes de leur défaut ou integrité. Partant si l'vrine ressemble ou approche de la couleur & consistance de celle des personnes saines, si sa quantité est proportionnée à celle du boire, ou nourriture liquide que les malades prennent, si son odeur n'est trop forte ou puante, si elle sort auec facilité ou tolerance du malade, l'on a tout sujet d'esperer vne certaine conualescence; comme si les choses paroissent autres, l'on a cause de douter, ou mesme desesperer d'icelle, suiuant la grandeur ou multitude des mauuais signes qui paroissent, tant en son propre corps, qu'aux choses estrangeres qu'elle contient, dont nostre Hippocrate traite amplement au Liure 2. de son Prognostic, & au 4. des Aphorismes. Ce qui est dit des vrines peut estre entendu semblablement des autres excremens, comme les crachats & les excremens terrestres, dont il n'est point fait icy mention, celles-cy nous suffisans pour exemple; pource qu'on les

regarde plus frequemment, & plus décemment que les autres: icint qu'elles rapportent l'estat du corps en general auec plus de certitude que le reste, attendu que les gros excremens marquent principalement la disposition du ventre inferieur, & les crachats celle de la poictrine. Au reste cét Aphorisme est proprement vn membre ou dépendance du precedant, où il est question de la nourriture des fievreux; comme si nostre Maistre vouloit dire qu'icelle deuant estre donnée, suiuant la grandeur ou petitesse de la fievre, il faut considerer l'vrine des malades, afin de la regler conformément aux signes que l'on en tirera, les nourrissant écharcement s'ils sont beaucoup reculez de l'estat naturel, & plus amplement, mesme en quelque maniere & conformément aux personnes saines, plus ils approchent de leur constitution; dont pareillement nous peuuent faire foy quelques autres signes, qui dénotent l'integrité ou foiblesse des fonctions vitales & animales; qui est le profit du present Aphorisme.

Explication.

1. A Sçauoir les vrines & les choses y meslées, aucunes desquelles luy sont propres, comme les hypostases & nuages; les autres estrangeres, comme le sable, le pus, le sang, & autres.

2. Laquelle est regle d'elle mesme & des maladies, estans icelles d'autant plus dangereuses que plus elles sont reculées de la constitution naturelle.

3. Comme si elles sont troubles, trop époisses, ou trop claires, blanches, noires, vertes, bref de mauuaise couleur & consistance.

4. Assauoir de couleur de citron, de consistance moyenne, auec vne hypostase blanche, legere & égale.



APHORISME LXIV.

Et quibus hypochoremata si residere permiseris, nec moueris, subsident veluti strigmenta: quæ si pauca sint, paruus morbus est; si verò multa, magnus: his aluum infernè purgari conducit. Alioqui si non repurgata aluo sorbitiones exhibueris, quanto plures dederis, tanto magis offenderis.

Et si tu laisses rasseoir en quelques vns les gros excremens sans les mouuoir, on verra s'arrester au fond comme des [1] racines, lesquelles estans en petite quantité, tesmoignent que la

maladie est [2] petite: mais estant copieuse, qu'elle est grande. A telles gens il est à propos de purger le ventre par le [3] bas: autrement si sans le purger tu donne des [4] boüillons, plus tu en donneras, plus tu [5] nuiras.

DISCOVRS.



L n'y a point d'action dans la Medecine que l'on puisse nommer indigne d'vn homme d'honneur (bien qu'aucunes paroissent telles à ceux qui ne iugent des choses qu'à l'écorce) pourueû que sa fin tende à l'vtilité du malade. De ce genre est l'inspection des gros excremens, par laquelle l'on iuge la bonne ou mauuaise disposition des parties que contient le ventre inferieur, destinées à la coction & distribution des alimens, comme le ventricule, les intestins, le mesentere & le foye. Or la connoissance s'en acquiert par les signes de la coction & crudité des mesmes excremens, lesquels sont loüables, & démonstrent l'empire de la chaleur naturelle, lors que toutes leurs parties sont continuës & adherent ensemble, sont de consistance molle, de couleur rousse & peu solide, qu'ils sont proportionnez à la quantité des viandes prises, & sont deschargez enuiron le mesme temps, qu'en la santé, sans estre accompagnez de bruits & de vents: comme ayans de contraires qualitez, ils donnent de mauuais presages. Entre les qualitez mauuaises de ces excremens, nostre Hippocrate, ou celuy qui a mis icy cét Aphorisme, que plusieurs tiennent illegitime, met les râclures de boyaux, que nous pouuons prendre proprement ou improprement en la premiere maniere, comme dans la dysenterie, où l'humeur bilieux par son acrimonie exfolie la membrane interne des intestins, dont les râclures paroissent mélées auec les excremens: en la seconde, il faut entendre ce qui ressemble aux râclures susdites, comme le phlegme époissi, qui fait partie des déiections, & tesmoigne vne insigne crudité, notamment quand il est separé & diuisé du reste, adherant pour la pluspart au fond du bassin, de maniere qu'il y soit fort visible (qui est le sens auquel Hippocrate doit estre pris en ce lieu) ce qui nous monstre que la chaleur naturelle est imbecille, ne pouuant cuire ny vnir tels excremens, dont la quantité tesmoigne suiuant son estenduë, la grandeur ou petitesse de la maladie, en laquelle deux choses sont à craindre, assauoir l'extinction de la chaleur naturelle, & la corruption des alimens, qui est ordinaire à l'impureté des visceres, à quoy l'on donne ordre par la purgation, laquelle euacuant les humiditez superfluës du ventricule & des intestins, soulage la Nature, & fait que la coction des alimens estant plus loüable, le corps commence à re-

prendre sa nourriture. Partant en ce cas, si rien d'ailleurs ne fait changer de conseil, il faut au plustost vser de medicamens purgatifs; qui est le profit qu'il conuient tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. C'Est à dire certaines matieres phlegmatiques, ressemblans en quelque maniere aux racleures de boyaux, que l'on voit aux vrayes dysenteries, lesquelles à cause de leur viscosité s'attachent au fond du bassin.

2. Attendu que plus il y a de matiere impure dans vn corps, plus la chaleur naturelle souffre, comme au contraire moins il y en a, moins elle pâtist.

3. Et quoy que souuent il y ait flux de ventre l'on ne laisse de purger afin d'euacuer la matiere qui l'entretient, & fortifier les parties où elle s'engendre.

4. C'est à dire outre ce qui est requis pour entretenir simplement les forces: que si ceux-cy sont deffendus, à plus forte raison les viandes solides.

5. Pource que plus on nourrit les corps impurs plus on les blesse, suiuant l'Aphorisme 10. du liure 2. Que si par fois aux fievres malignes on est contraint de nourrir souuent les malades, pource que leurs forces manquent à tous momens, cela se fait pour éuiter vn plus grand mal, afin que maintenant les forces en quelque maniere, on rende le corps susceptible de remedes, lesquels ne peuuent operer sans elles: outre qu'en telles fievres la pourriture n'est pas commune, estant iointe à vne certaine malice & qualité inexplicable qui attaque directement le cœur & ses esprits, & qui ne subsiste point aux veines, ny aux visceres.



APHORISME LXV.

Quibus cruda deorsum subeunt, ab atra sunt bile: si plura copiosiore, si pauciora minore.

A ceux qui iettent des excremens cruds par le [1] bas, ils leur viennent de bile [2] noire, assauoir copieuse s'ils en iettent beaucoup, & en petite quantité s'ils n'en iettent gueres.

DISCOVRS.



OVT ainsi que les parties voisines de l'estomac, notamment le foye & la rate, naturellement constituées, semblent trauailler à leur vtilité, lors qu'échaufans ce viscere, premier receptacle des alimens ils aident à la coction, laquelle, estant froid & membraneux, il ne peut faire que par l'assistance de son voisinage. De mesme lors que ces parties sont mal affectées, & declinent beaucoup de leur naturel temperament aux intemperies, chaude ou froide, au lieu de se procurer le bien susdit, elles operent leur dommage, pource que l'œuure de la coction estant vne espece d'elixation qui se fait par vne chaleur humide & temperée, est renuersé, attendu que la premiere de ces intemperies brusle & rostit au lieu de cuire : & la seconde arreste & maistrise la chaleur en son progrés, l'empeschant de passer outre à la confection du chile, lequel manquant d'estre elaboré comme il appartient, toutes les parties, le foye le premier, sont frustrées de leur nourriture legitime, ne pouuant celuy-cy faire vn sang loüable d'vn chile qui ne l'est pas. Voila comme les parties susdites bien ou mal affectées trauaillent à leur profit ou dommage. Or quoy que la crudité soit vn effet de l'vne & l'autre de ces intemperies, attendu que la nourriture qui est celuy de la vraye coction, est fraudée par toutes deux; neantmoins ce mot s'entend plus communément du défaut que de l'excés de chaleur, ainsi que par la bile noire, simplement & absolument parlant, on entend la partie plus terrestre, ou la lie du sang, dont le foye est repurgé par la rate qui l'attire comme chose qui luy est familiere, à mesure que l'autre la pousse, qui est le sens où il faut prendre cét Aphorisme; auquel par les cruditez nous deuons entendre celles qui procedent du froid, comme par la bile noire la portion plus terrestre du sang, dont la rate estant gonflée suruient vn double mal, dont le premier est qu'elle n'attire plus cét humeur du foye, lequel faute de ce y soüille le sang plus pur, & y cause des obstructions: le second est qu'occupant autant ou plus de place que le foye, & touchant immediatement le ventricule & les intestins, elle les rafroidit, & débauche la coction par cette proximité, d'où les parties amassent plus d'excremens qu'elles ne cuisent & distribuent d'alimens; dont portent tesmoignage, outre les deiections phlegmatiques, les oppressions de poitrine apres le repas, & la quantité des vents qui sortent de la bouche, portans la plus part vne saueur aigre, comme dans la crudité de chaleur les fumées qui viennent du bas portent vne amertume à la bouche, ou quelque autre sa-

ueur qui en approche, auec vne odeur puante. Au reste l'vtilité que nous pouuons tirer d'icy, outre le prognostic, est qu'ayant connoissance de semblables cruditez, nous taschions au plustost d'euacuer la matiere peccante, & d'échauffer & fortifier les parties que l'intemperie froide a débauchées de leur deuoir.

Explication.

1. TEls que l'on voit souuent aux diarrhees & lienteries, qui sont symptomes du ventricule & des intestins rafroidis.

2. Soit que la rate estant trop pleine de cét humeur rafroidisse l'estomac & les intestins, soit qu'iceluy causant obstruction au foye pour n'en estre tiré, soüille le sang, le rafroidisse & estaigne ses esprits.

APHORISME LXVI.

Excreationes in febribus non intermittentibus liuidæ, cruentæ, biliosæ, fœtidæ, omnes malæ. Commodè tamen si prodeant, bonæ. Per aluum etiam & vesicam, & quacunque corporis prodeat aliquid, si non purgatum restiterit, malum.

Aux fievres non intermittantes les crachats liuides, sanguins, bilieux & puants, sont tous mauuais; & bons toutefois s'ils viennent bien: Que si dans le ventre la vessie ou autre endroit reste quelque chose qui ne soit pas purgée, cela est mauuais.

DISCOVRS.

CET Aphorisme n'a besoin d'autre interpretation que celle du 47. Aphorisme du 4. liure, dont hormis quelque changement de mots il n'est qu'vne simple repetition.

APHORISME LXVII.

Corpora quum quis repurgare volet, fluxilia faciat oportet. Et siquidem suprà velit, aluus sistenda: si verò infrà laxanda.

Quand quelqu'vn veut [1] purger des corps il faut les rendre fluides [2], & si l'on desire les purger par haut il faut arrester [3] le ventre: si par bas, [4] l'humecter.

DIS-

DISCOVRS.

Il est sans doute, que les preparations que l'on apporte auant l'vsage des purgatifs, ne soient de grands acheminemens à les faire reüßir en leurs operations, attendu qu'agissans plus facilement que quand il n'y a rien de preparé, les matieres peccantes sortent à l'aise, & auec tolerance du malade. Cette preparation s'estend à deux choses, assauoir aux corps, & aux humeurs, ceux-cy demandans à estre subtiliez & attenuez, quand ils sont de leur nature grosiers, épois, & terrestres; les autres voulans estre débouchez, quand leurs chemins ne sont pas libres; que si sans auoir preparé ou hazardé la purgation (i'entens celle qui est violante, & qui tire des parties plus esloignées) on trauaille en vain le malade, & le medicament corrompt ce qui est sain au lieu de l'euacuer. C'est dequoy nous auons plus amplement traité sur le 9. Aphorisme du Liure 2. dont le commencement de celuy-cy est vne repetition, outre laquelle nous sommes enseignez, qu'apres auoir pris indication de la maniere de purger, assauoir par le vomissement, ou flux de ventre, nous fasions en sorte d'empescher que l'euacuation se faisant par vn endroit, elle ne se fasse point par l'autre, crainte que Nature ne soit trop affoiblie par deux mouuemens contraires, qui est vn point fort considerable en cas de purgation. C'est l'vtilité que nous tirerons de cét Aphorisme.

Explication.

1. Asçauoir par medicamens qui tirent des parties plus loingtaines, comme la scammonée, l'ellebore & autres violans purgatifs dont les Anciens vsoient plus frequemment que nous.

2. En humectant les parties, ostant les obstructions des visceres & autres lieux, & disposant à la sortie les matieres trop époisses par incision, attenuation, & semblables.

3. C'est à dire ne pas donner seulement des medicamens qui laschent, mais aussi des alimens qui ayent pareil effet.

4. Afin que le purgatif opere plus promptement, & ainsi seiourne moins au corps, sur tout quand il participe de venin comme l'ellebore.



APHORISME LXVIII.

Alba pituita aqua intercus superuenit.

De la pituite [1] blanche se fait [2] l'hydropisie.

DISCOVRS.

NOVS auons dit autre-part qu'il y a trois sortes d'ydropisies, deux desquelles ont leur siège au ventre, qui sont l'ascite & tympanite, & la troisiesme en l'habitude du corps, à sçauoir l'hydropisie charneuse, que les Grecs appellent tantost anasarque, qui est la mesme chose, à cause des lieux qu'elle occupe, assauoir les chairs & muscles, & tantost leucophlegmatie, à raison de sa matiere, qui est le phlegme blanc dont elle est faite, differante de celle des autres hydropisies, en ce qu'en la tympanite il y a peu d'eau, & beaucoup de vent, & en l'ascite, il n'y a que de l'eau, & par fois vn peu de vent meslé. Le commencement de celle-cy est la cachexie, ou mauuaise habitude du corps, si mesme ie ne dis qu'elles ne different que du plus & du moins, en laquelle on voit les chairs grossies extraordinairement; de sorte que si la mauuaise couleur & páleur vniuerselle ne tesmoignoit l'estat maladif des personnes, on les iugeroit estre dans vn extréme enbompoint: mais outre le manque de couleur, on voit les forces diminuer de iour en iour, à mesure que les parties grossissent, & prennent vne fausse nourriture, ne pouuant l'humeur crud, qui est comme de l'eau époissie se tourner en vraye nourriture, ny les parties se l'appliquer, ce qu'elles ne feroient pas mesme d'vn sang loüable s'il pouuoit leur en venir de quelque part, & ce à cause de leur extréme rafroidissement, causé de la longue presence de l'humidité dont elles sont imbuës, & que le foye leur fournit tousiours au lieu de bon sang, outre l'humidité qui tient la place des esprits, lesquels y entretenoient auparauant la chaleur vitale. Or jaçoit que cette habitude soit vrayement hydropisie, neantmoins il semble icy que nostre Hippocrate la tienne pour vne autre maladie, attendu la distinction qu'il fait de leucophlematie & d'hydropisie. On soudra ce doute en deux manieres, disant pour la premiere, que l'on peut considerer l'hydropisie en diuers temps, assauoir qu'au commencement & progrés où le foye engendre vn sang crud & pituiteux, dont les parties reçoiuent

vne nourriture telle quelle, elle s'appelle leucophlegmatie : mais que dans la vigueur & confirmation d'icelle, où le mesme ne fait que des eaux on l'appelle absolument hydropisie. Pour la seconde, ie dis que deux sortes d'hydropisies peuuent succeder l'vne à l'autre, & que le foye ne faisant plus que des eaux apres auoir fait vn sang crud, les parties qui se l'appliquoient en quelque maniere n'attirent plus rien, & toutes les eaux demeurent au ventre, qui est cause qu'au lieu de la leucophlegmatie se fait l'ascite, qui estant la plus fascheuse & difficile à garir des hydropisies, notamment quand elle succede aux autres, retient ce nom par preciput & particulier aduantage. Voila comme doit estre entendu cét Aphorisme, de la doctrine duquel outre le prognostic, nous tirerons vn tacite aduis de faire en telle sorte par remedes conuenables, que l'hydropisie charneuse ne se change point en l'aqueuse & ventrale, attendu qu'arriuant de la sorte elle est sans remede, & absolument mortelle.

Explication.

1. A Sçauoir quand le sang épandu aux veines est tout crud & pituiteux, dont les parties sont rafroidies au lieu d'estre nourries : i'entens d'vne nourriture parfaite, non fausse comme celle qui paroist en l'hydropisie charneuse.

2. Assauoir l'hydropisie ascite ou aqueuse, quand le foye ne faisant plus du tout de sang, mais de l'eau simplement par vn excés de crudité : celle-cy demeure au ventre inferieur qui enfle manifestement de iour en iour, auec les pieds & cuisses, où se porte quelque portion de ces eaux à cause de leur pesanteur, & la situation de celles qui les reçoiuent.

APHORISME LXIX.

A diarrhæa dysenteria.

De la [1] diarrhée se fait la [2] dysenterie.

APHORISME LXX.

Dysenteriæ superuenit lienteria.

De la dysenterie se fait la [1] lienterie.

DISCOVRS.

La condition des hommes est si miserable, que depuis qu'ils sont attaquez fortement ou longuement de quelque maladie, on en voit comme par necessité naistre de nouuelles de iour en iour, qui sont accidantelles les vnes aux autres, dont sont cause les excremens que les parties malades produisent à leur ruine, & la foiblesse de la chaleur naturelle diminuée par la continuité des infirmitez qui font curée de sa substance: sans aller mandier plus loin des exemples de cecy, nous les trouuerons aux Aphorismes suiuans, & en ces deux desquels la liaison & la continuité est si manifeste, qu'on les peut fort à propos confondre en vn. Quant est du premier, où il est dit que la dysenterie suruient à la diarrhée, il semble peu conforme à la verité, si nous entendons la diarrhée commune, qui n'est qu'vn simple flux de ventre procedant pour l'ordinaire de crudité & rafroidissement d'estomac, laquelle par fois vient de l'abondance ou qualité des viandes qui ne luy sont proportionnées, ou du débord de quelques humeurs en ce viscere, sur lequel entr'autres parties le cerueau se descharge par fois abondamment; duquel débord les intestins ne peuuent estre vlcerez, tant pour la qualité de la matiere qui est engeance de froideur, que pour la soudaineté de son passage: & tant s'en faut que cette diarrhée doiue causer vn tel mal que la dysenterie, qu'au contraire elle est souuent salutaire au corps en le deschargeant de plusieurs impuretez, que la foiblesse du ventricule attire des parties plus voisines, & mesme d'autres qui prennent cette occasion de secoüer leurs superfluitez: mesme il y a des personnes à qui ce mal est familier, comme les begues, & autres d'humide constitution. Ce n'est donc point de cette diarrhée qu'entend icy parler le grand Hippocrate, mais d'vne autre sorte, laquelle il appelle decoction sincere en l'Aphorisme 23. de ce Liure, qui n'est autre chose qu'vne euacuation de bile jaune ou noire par les intestins, laquelle par son acrimonie détachant premierement les glaires, dont ces visceres sont enduits interieurement, racle & exfolie leurs tuniques; & finalement les ronge, pourrit & vlcere profondément, & ce auec douleurs & tourmens estranges, qui est ce que l'on nomme dysenterie, auquel sens est declarée la verité de cét Aphorisme. Quant à l'autre, où il dit que la lienterie succede à la dysenterie, on le peut entendre en deux manieres, assauoir que la lienterie vient auant que la dysenterie soit garie, ou succede à sa garison parfaite: quand elle suruient, c'est aux longues dysenteries qui ne sont des plus cruelles, quant à la douleur, mais molestes à cause de leur longueur & mortelles finalement par la chute des forces. Telles sont celles qui ne passent point le premier & second degré, ausquelles on ne iet-

te que des glaires, & quelques portions legeres de la tunique interieure des intestins. Cette lienterie n'est pas vraye, attendu qu'en icelle les viandes ne sortent pas entierement cruës, mais auec coction imparfaite seulement, & se fait non tant par la debilité de la faculté alteratrice & concoctrice, que de celle de la retentrice, iointe à l'irritation de l'expultrice, attendu que tout ce qui vient au passage des intestins, leur estant alors douloureux, ils ne peuuent non seulement le retenir, mais aussi s'excitent continuellement à le chasser. L'autre lienterie vraye, en laquelle les viandes sont peu ou point du tout changées, se fait principalement par la froideur du ventricule, & des intestins, contractée durant la dysenterie, & en quelque maniere par la difficulté qu'ont les mesmes de retenir les viandes, à cause des cicatrices dont ils sont pleins apres la garison de leurs vlceres, ayans perdu cette aspreté qui leur est naturelle, & leurs fibres estans trop endurcies, partant moins souples à l'endroit desdites cicatrices. Ainsi l'on voit comme la diarrhée fait la dysenterie, & celle-cy la lienterie, qui sont les sujets & matieres de ces deux Aphorismes: de la doctrine desquels, outre le prognostic, nous apprenons qu'il ne faut iamais negliger les flux de ventre, notamment quand ils sont douloureux, & qu'il conuient les arrester de bonne heure, crainte de plus grands maux, vû que bien qu'ils soient arrestez, on n'est pas encore asseuré de la vie, comme il appert par la dysenterie, qui estant garie, ne laisse pas quelquefois d'estre suiuie de la lienterie, laquelle frustrant le corps de sa nourriture, est absolument mortelle quand elle continuë.

Explication I.

1. A Sçauoir en la diarrhée bilieuse & melancolique qu'Hippocrate appelle ailleurs deiection pure.

2. Estans les intestins vlcerez & rongez par l'acrimonie des humeurs qui causent la susdite.

Explication II.

1. A Cause de la chaleur naturelle diminuée durant les douleurs que cause le mal susdit, & de la maligne impression qu'il laisse aux intestins, laquelle se communique au ventricule.



APHORISME LXXI.

Ab sphacelismo ossis abscessus.

De la carie [1] se fait l'abscés de [2] l'os.

DISCOVRS.



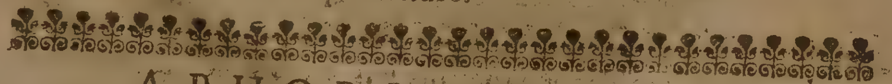
L'Experience nous apprend qu'en quelque corps que ce soit de plante ou d'animal, le vif & le mort ne peuuent demeurer ensemble, pource que l'attouchement de l'vn contagie & infecte l'autre, dont la raison & la maniere, à mon auis, est que la pourriture, notamment celle qui est complete, comme la mortification & gangrene, estant ennemie iurée de la chaleur naturelle : celle-cy qui deuroit luy resister, au lieu de le faire, fuit ses approches, & abandonne les endroits que l'autre touche immediatement, desquels elle s'empare tout aussi tost, & gagnant tousiours pied à pied infecte toute vne partie en peu de temps : ce qu'elle fait d'autant plus viste qu'elle est maligne & veneneuse ; à quoy semblent par accidant aider ses esprits, lesquels suiuant le venin dont ils sont infectez desia, le portent aux parties saines, où ils font retraite, & les disposent à la gangrene susdite, que l'attouchement des autres leur imprime. Si cette peste (s'il faut ainsi parler) s'arrestoit en vne partie, encore seroit-on quitte pour la perdre, mais elle passe d'elle en vne autre, soit continuë ou contiguë, iusques à tant qu'elle ait infecté le tout, si la mort ne precede vn tel esclandre, ou si l'Art & la Nature n'y déployent leur industrie : ce qu'ils font par fois, tant conjointement que separément ; en quoy il faut auoir égard à la qualité des parties, & à celle de la pourriture. Pour les parties ie n'en fais que deux differences, assauoir molles comme la chair, & seches comme les os, souz lesquelles il faut comprendre toutes les autres, suiuant qu'elles approchent de la molesse & dureté de ces deux. Quant à la pourriture elle est complete ou incomplete, benigne ou maligne : celle qui est complete & entierement maligne fait ce que nous venons de dire cy-dessus, & ne peut cesser qu'en extirpant le membre infecté, ce qui empesche le progrés du venin ; encore par fois sa malice est telle, qu'en estans desia les esprits atains, la partie qui sembloit rester saine ne laisse de s'infecter nonobstant l'extirpation de sa voisine ; ce que l'on voit souuent arriuer aux corps cacochymes & mal habituez. Celle qui est incomplete, & n'a qu'vne malice commune, laquelle à la difference d'vne plus grande qui s'appelle benigne, non seulement cesse par les remedes ordonnez pour arrester son progrés, tels que sont les scarifications & lotions, mais aussi Nature qui ne la redoute point tant que l'autre, fait souuent effort toute seule, separant le mort & pourry du vif & sain, notamment aux parties seches, comme les os où la pourriture ne marche pas d'vn tel pied qu'aux molles & charneuses, tant pour la dureté qui leur fait prester resistance, que pour n'auoir pareilles dispositions qu'elles, qui sont la chaleur & humi-

dité que les os naturellement froids & secs n'ont que par accidant, assauoir par le voisinage des chairs, & l'attraction des sucs moëlleux qu'ils contiennent, & dont ils se nourrissent: mais le plus seur est d'y mettre tousiours la main, & faire en peu de temps, ce que Nature ne pourroit faire qu'auec vn grand loisir, pendant quoy la carie marche tousiours tandis qu'elle trouue sur quoy mordre. Cét enleuement d'vn os carié, ou de partie d'iceluy, est l'abscés dont parle icy nostre Hippocrate, nom qui s'estend aussi à la chair qui est dessus, laquelle si elle n'est entierement pourrie, du moins est mollasse & baueuse, & ne sçauroit en sorte quelconque estre loüable, à cause du voisinage trop prochain de l'os, lequel d'ailleurs ne peut sortir qu'il n'y ait ouuerture, & que la chair gastée ne soit separée en mesme temps. Or ce vice se communique tantost des chairs aux os, comme nous voyons en plusieurs vlceres, tantost des os aux chairs, comme par fois en la grosse & petite verole: mais quoy qu'il en soit la chair ne peut iamais estre saine sur vn os gasté, tant pour la sanie qui en resude, dont elle s'imbibe, que pour l'inegalité qui est tousiours aux os cariez, laquelle empesche, ou que la chair ne s'engendre dessus, ou si elle n'y met empeschement, est cause qu'il y suruient douleur & inflammation: ce qu'estant, si Nature ne fait son deuoir d'exfolier les os gastez, il faut y mettre la main pour oster le sujet des douleurs & de la pourriture; qui est le profit que nous deuons tirer de cét Aphorisme.

Explication.

1. QVand la gangrene & carie attaquent les chairs & les os, le vice passant de l'vn à l'autre, ce qui procede d'inflammations & vlceres, quand la chair communique le vice à l'os, ou de quelque venin tel que celuy des deux veroles, quand l'os est premier affecté que la chair.

2. Nature separant le mort du vif, & l'esloignant tant qu'elle peut, à quoy il faut l'aider, de peur que les douleurs continuant ne facent attraction de nouuelle matiere à la partie affectée, en suite dequoy suruienne inflammation & gangrene complete: ce que l'on euitera râclant & explanant ce qui est inegal en l'os, & iettant sur luy & sur les chairs qui l'enuironnent des remedes desiccatifs & correctifs de pourriture.



APHORISME LXXII.

A sanguinis vomitione tabes, & puris supernè purgatio.

Du vomissement du [1] sang vient la [2] tabidité & le reiettement

de pus par le [3] haut : de la tabidité la fluxion de [4] la teste: de la fluxion la diarrhée [5] & l'empeschement de se purger par le haut [6]: de cét empeschement la [7] mort.

DISCOVRS.



I cét Aphorisme a esté composé par Hippocrate tel qu'il se troue, ou s'il n'est autre qu'vne compilation de plusieurs reduits en vn, & en bel ordre par quelque studieux, il n'importe beaucoup, nous suffisant qu'il suit entierement la doctrine de ce grand Personnage: comme aussi son stile aux matieres dont il traite, desquelles nous auons assez amplement discouru sur les Aphorismes 15. & 16. *de ce Liure; desquels particulierement celuy-cy n'est qu'vne repetition.*

Explication.

1. C'Est à dire quand on le crache abondamment; le mot de vomissement estant largement pris pour tout ce qui sort par la bouche, qui est vne maniere de parler ancienne & vulgaire.

2. Signe que le poulmon est affecté de solution de continuité, laquelle degenere en vlcere, qui amene la tabidité.

3. Qui est vn symptome ordinaire de l'vlcere du poulmon qui tient lieu d'vn de ses plus veritables signes.

4. Les poulmons échauffez attirans du cerueau quantité de pituite, laquelle ils émeuuent & font couler par la chaleur des fumées qu'ils y enuoyent.

5. Le cerueau ne se déchargeant pas sur les poulmons seuls, mais aussi se débordant en l'estomac & intestins, d'où par accidant leur vertu concoctrice est hebetée, & ainsi le flux de ventre arriue de deux causes, assauoir de la décharge de la pituite du cerueau, & de la crudité du ventricule.

6. Pource que Nature ne peut faire parfaitement deux euacuations en mesme temps; & quand elle les feroit, ce seroit tousiours auec grande dissipation de forces, notamment où elles sont desia basses, comme aux maladies longues, telles que celles-cy.

7. Soit que le pus estant arresté, l'air qui passe des poulmons au cœur l'infecte extraordinairement, d'où ce noble viscere est estoufé, soit que l'abondance du pus emplissant comme toute autre matiere les cauitez du poulmon, l'air n'y trouue plus de place, d'où arriue vne prompte & soudaine suffocation.

APHO-



APHORISME LXXIII.

Qualia quæ per vrinas & aluum subeunt, & quæ per carnes abeunt, & si quâ alia, corpus à natura recedat spectare oportet. Nam si parum, paruus morbus est; si multum, magnus; si valdè multum, iam tale fuerit perniciosum.

Il faut considerer quels sont les excremens qui sortent par les vrines [1] par le ventre & par les [2] chairs, & si en quelque autre chose le corps est hors de son estat [3] naturel: car s'il n'en est gueres esloigné la maladie est petite, si beaucoup elle est grande; si excessiuement, le signe en est pernicieux.

DISCOVRS.



COMME le Medecin ne se rend iamais admirable qu'au prognostic & declaration des euenemens de la maladie: aussi est-ce son fait de chercher les moyens qui l'acheminent à ce point le plus haut & releué de son Art, auquel il peut paruenir en obseruant ce qu'enseigne icy nostre Hippocrate, qui est de considerer son malade dehors & dedans, assauoir en la premiere sorte, de voir sa couleur, sa figure & sa corpulence: obseruant sur toutes parties la face & ses lineamens; quels sont les yeux, le nez, les iouës, les temples, & tout le reste: de plus quelle est sa situation; s'il demeure long temps en vne posture, ou s'il en change souuent; si elle est decente ou non, si elle approche de celle des personnes saines, notamment de luy-mesme, estant en bonne disposition, & autres signes dont est plein le premier des prognostics. Quant au dedans, d'autant qu'il est impossible d'y mettre les yeux on iuge de la bonne ou mauuaise disposition par les excremens, tels que ceux des intestins & de la vessie, les sueurs & les crachats; de toutes lesquelles choses nous auons abondamment discouru en cét Oeuure sur les suiets qui se sont presentez, cause pour laquelle nous ne passerons pas plus auant en cét Aphorisme, le dernier des vrais & legitimes du grand Hippocrate, outre lesquels on en met quelques vns que la plus-part tiennent pour illegitimes & bastards, sur lesquels n'ont laissé de s'estendre quelques Commentateurs, du nombre desquels ie ne veux estre non plus que Galien, me suffisant, tant pour la doctrine, que pour la grosseur du volume ce que dessus. Au reste le profit qu'outre le prognostic en doit tirer de ce der-

nier, est que le Medecin considerant par les signes susdits la grandeur ou petitesse de la maladie, haste ou retarde les remedes, & hasarde ou procede meurement suiuant l'exigence des cas.

Explication.

1. LA qualité des excremens de la vessie & des intestins, dont ceux-cy suiuant leur coction, crudité, ou corruption, dénotent le bon ou mauuais estat des parties destinées à la preparation de la nourriture; & ceux-là declarent la bonne ou mauuaise constitution des veines suiuant leur couleur, consistance, & les choses qu'ils contiennent.

2. Comme les sueurs, desquelles il faut examiner la qualité, la quantité, & autres choses dont nous auons parlé ailleurs.

3. Comme la defectuosité des actions, & les marques exterieures du corps: suiuant les changemens desquelles; comme aussi de leur esloignement de l'estat naturel, on iuge de la grandeur & consequence d'vne maladie.

FIN.



PRIVILEGE DV ROY.



LOVIS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos Amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens Maistre des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut, Nostre bien amé *Nicolas de la Coste*, Maistre Imprimeur & Marchand Libraire de nostre bonne ville de Paris, Nous a fait remonstrer qu'il desireroit Imprimer vn Liure, intitulé; *Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate, faits par Maistre Michel le Long, Medecin à Prouins.* Ce qu'il ne peut faire sans auoir sur ce nos Lettres; humblement nous requerant icelles. A CES CAVSES, desirant fauorablement traiter ledit Exposant, Nous luy auons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter lesdits Liures en tous les lieux & terres de nostre obeïssance, en telles marges & caracteres, & autant de fois qu'il voudra durant le temps & espace de cinq ans entiers, à compter du iour qu'ils seront acheuez d'imprimer. Faisant tres-expresses inhibitions & deffences à tous Imprimeurs, Libraires, & autres de quelque condition qu'ils soient, tant Estrangers que de nostre Royaume, d'imprimer, vendre, ny distribuer en aucun endroit lesdits Liures, soit entiers ou en partie sans le consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, en vertu des Presentes: Ny mesme d'en prendre les tiltres ou les contrefaire en telle sorte & maniere que ce soit, souz pretexte de fausses marges ou autres déguisemens. Sur peine aux contreuenans de trois mille liures d'amende, applicable vn tiers à Nous; vn tiers à l'Hostel Dieu de Paris; & l'autre tiers à l'Exposant: De confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests. Mesmes si aucuns Libraires ou Imprimeurs de nostre Royaume ou Estrangers trafiquans en iceluy estoient trouuez saisis des Exemplaires contrefaits, Nous voulons qu'ils soient condamnez en pareilles amendes, despens, dommages & interests, que s'ils les auoient imprimez ou fait imprimer. A condition qu'il sera mis deux Exemplaires desdits liures dans nostre Bibliotheque, & vn en celle de Nostre tres-cher & feal le sieur Seguier, Cheualier Chancelier de France, auant que de les exposer en vente, à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles Nous voulons & vous mandons que vous fassiez ioüir & vser plainement & paisiblement ledit Exposant, ou ceux qui auront charge de luy: faisant cesser tous troubles & empeschemens, si aucun leur estoit donné. VOVLONS aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin desdits Liures vn Extrait des Presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée comme

B

C

D

F

G

T

V

Y

FIN.



cest trop longtemps
verser des larmes
becaus doips finir nos allarmes
et randre nos desires comptans
nos sergins. plus a la caine fin
amis chaque chose a son temps
ampleions celuy de bien boire

